

DICTIONNAIRE

UNIVERSEL,

HISTORIQUE, CRITIQUE

ET BIBLIOGRAPHIQUE.

TOME VIII.

GRAA. = HYWE.

Chaudon

1185

CET OUVRAGE SE TROUVE

Chez { L. PRUDHOMME, Editeur, rue des Marais, au bureau du Lavater; PRUDHOMME fils, Imprimeur-Libraire, même rue, n° 17; GARNERY, Libraire, rue de Seine; } à Paris.

Madame BUYNAND née BRUYSET.	Lyon.
Mademoiselle LEROY et Compagnie.	Caen.
ALLÔ.	Amiens.
FRÈRE, aîné.	Rouen.
VALLÉE, aîné.	*Id.*
RENAULT.	*Id.*
BLOCQUEL et CASTIAUX.	Lille.
STAPLEAUX.	Bruxelles.
Victor MANGIN.	Nantes.
BUSSEUIL.	*Ibid.*
LAFITE.	Bordeaux.
DURVILLE.	Montpellier.
FOURIER-MAME.	Angers.
CATINEAU.	Poitiers.
DESOER.	Liège.
BOVARD.	Aix-la-Chap.
LEROUX.	Mayence.
ÉLISÉE AUBANEL.	Tarascon.
GOSSE.	Bayonne.
PERTHÈS.	Hambourg.
IMMERZEEL et Compagnie.	Amsterdam.
UMLANG.	Berlin.
ARTARIA.	Vienne.
ALICI, Libraire de la Cour.	S. Pétersbourg.
RISS et SAUCET.	Moscou.
BRUMMER.	Copenhague.
BOREL et PICHARD.	Naples.
BOREL et PICHARD.	Rome.
GIEGLER et DUMOLARD.	Milan.
GRIESHAMMER.	Leipsick.
ESSLINGER.	Francfort.

Et chez tous les principaux Libraires et Directeurs des postes.

*Les articles nouveaux sont marqués d'une *. Les articles anciens, corrigés ou augmentés sont distingués par une †.*

DICTIONNAIRE
UNIVERSEL,
HISTORIQUE, CRITIQUE
ET BIBLIOGRAPHIQUE,

Ou Histoire abrégée et impartiale des hommes de toutes les nations qui se sont rendus célèbres, illustres ou fameux par des vertus, des talens, de grandes actions, des opinions singulières, des inventions, des découvertes, des monumens, ou par des erreurs, des crimes, des forfaits, etc., depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours; avec les dieux et les héros de toutes les mythologies; enrichie des notes et additions des abbés BROTIER et MERCIER DE SAINT-LÉGER, etc., etc.

D'après la huitième Édition publiée par MM. CHAUDON et DELANDINE.

NEUVIÈME ÉDITION,

REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE DE 16,000 ARTICLES ENVIRON,

PAR UNE SOCIÉTÉ DE SAVANS FRANÇAIS ET ÉTRANGERS.

Amicus Plato, amicus Aristoteles, magis amica veritas.

Suivie de Tables chronologiques, pour réduire en corps d'histoire les articles répandus dans ce Dictionnaire.

Ornée de 1,200 portraits en médaillons.

TOME VIII.

PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE MAME FRÈRES.

1810.

PORTRAITS

QUI SE TROUVENT

A LA FIN DU TOME VIII.

PLANCHE XL.

Guarini (Jean-Baptiste).
Guesclin (Bertrand du).
Guichardin (François).
Guide (le).
Guillaume-le-conquérant.
Guillaume, prince d'Orange.
Guise (François, duc de).
Guise (Henri, duc de).
Gustave (Adolphe).
Gustave III.
Gustave Wasa.
Guttemberg (Jean).

PLANCHE XLI.

Habert (Henri-Louis).
Haller (Albert),
Halley (Edmond).
Hall (Joseph).
Hamilton (Antoine).
Hampden (Jean).
Handel (Georges-Frédéric).
Harcourt (Henri de Lorr. d').
Harcourt (maréchal d').
Harlay (Achille de).
Harlay (François de).
Harpe (Jean de la).

PLANCHE XLII.

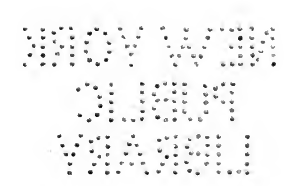
Harrington.
Harrisson (Jean).
Harvey (Guillaume).
Hecquet (Philippe).
Heinnecius (Jean).
Heinsius (Daniel).
Héloise.
Helvétius (Claude-Adrien).
Henault (Jean-François).
Hennuyer (Jean).
Henri III.
Henri IV.

PLANCHE XLIII.

Henri V.
Henri VII.
Henri VIII.
Henriette de France.
Hérodote.
Hésiode.
Heurnius (Jean).
Heyn.
Hipparque.
Hippocrate.
Hobbes (Thomas).
Hogarth (Guillaume).

PLANCHE XLIV.

Holbein (Jean).
Homère.
Horace.
Hortensius-Quintus.
Hospital (Michel de l').
Houdart de La Motte.
Houlières (madame des).
Hugues Capet, chef de la 3e race.
Hume (David).
Huniade (Jean Lorrin).
Hus (Jean).
Huyghens (Gommare).



NOUVEAU
DICTIONNAIRE
HISTORIQUE.

† GRAAF *ou* GRAEF (Reignier de), médecin, né à Schoonhove en Hollande, l'an 1641, d'un père célèbre par plusieurs machines hydrauliques, le fut lui-même par quelques découvertes anatomiques. Après avoir étudié à Leyde et en France, il se retira à Delft, où il mourut le 17 août 1673. Graaf s'étoit acquis, dans un âge peu avancé, une grande réputation par de savans ouvrages. I. *De succo pancreatico*, Leyde, 1664, in-12, et 1671, in-8°. II. *De virorum organis generationi inservientibus*, Roterdam, 1668 et 1672. III. Un *Traité semblable sur les organes des femmes*, à Leyde, 1672, in-8°. Il prétend dans ces différens écrits que tous les animaux tirent leur origine des œufs. Avant lui, Stenon avoit prétendu avoir vu ces œufs; Graaf lui disputa cet avantage; Swammerdam revendiqua aussi la même découverte; mais il paroît qu'il n'y avoit pas de quoi se quereller. Vallisnieri, en examinant ces prétendus œufs, a reconnu ou cru reconnoître que ce ne sont que les réservoirs d'une liqueur fécondante. Quoi qu'il en soit, le système de l'ovairisme a eu de grands partisans et n'est pas encore généralement abandonné, malgré les difficultés insurmontables qu'on lui oppose, ainsi qu'à ceux des autres naturalistes occupés à expliquer un mystère qui, au jugement des plus grands physiciens, ne sera jamais éclairci. Tous les ouvrages de Graaf furent recueillis à Leyde, 1677 et 1705, in-8°. On a traduit en français son *Histoire anatomique des parties génitales de l'homme et de la femme qui servent à la génération*, Bâle, 1699, in-8°.

* GRABA (Jean-André), médecin de Mulhausen dans la Thuringe, pratiqua son art à Erfurt, et mourut dans sa ville natale en 1669. On a de lui quelques ouvrages en allemand *sur la fièvre pétéchiale; la maladie de Hongrie; la petite vérole; la rougeole;* et le suivant qui est écrit dans le goût de l'académie impériale, sous le titre D'*Elaphographia, sive cervi Descriptio physico-medico-chymica*, Jenæ, 1667, in-8°.

† GRABE (Jean-Ernest), né à Kœnigsberg en Prusse l'an 1666, quitta sa patrie pour l'Angleterre, où il fut ordonné prêtre. Il reçut le bonnet de docteur à Oxford, obtint une pension du roi Guillaume,

qui fut continuée par la reine Anne, et mourut à Londres le 13 novembre 1711. Ce savant, qui s'est fait honneur par ses connoissances dans l'antiquité ecclésiastique, n'avoit ni assez de génie ni assez de jugement pour bien discerner les faits et les autorités. Il eut plutôt la réputation d'un homme laborieux que celle d'un grand critique. On a de lui, I. Un *Spicilegium* des écrits des Pères et des hérétiques des trois premiers siècles, Oxford, 1724, 2 vol. in-8°. II. Une édition de l'*Apologie de saint Justin martyr*, in-fol., 1700, en grec et en latin, avec des notes. III. Une autre des *Septante*, sur le manuscrit alexandrin, Oxford, 1707 à 1720, 4 vol. in-folio, réimprimée à Zurich en 1730, même format : cette édition est plus ample ; la première est plus belle. IV. *De formâ consecrationis Eucharistiæ*, Londres, 1721, in-8°. V. Une *édition* de saint Irenée, Oxford, 1702, in-folio, qui fut effacée par celle de D. Marsuet, Paris, 1710, in-fol.

† I. GRACCHUS (Tibérius *et* Caïus), fils de Sempronius Gracchus et de Cornélie, fille de Scipion l'Africain, furent très-bien élevés par leur mère, et se signalèrent l'un et l'autre par leur éloquence et par leur zèle pour les intérêts du peuple romain. Tibérius s'étant fait élire tribun du peuple, demanda, qu'en exécution de la loi agraire, quiconque possèderoit plus de cinq cents arpens de terre en fût dépossédé, que ces terres fussent réparties entre les plus pauvres citoyens; et que les propriétaires fussent obligés à ne se point servir d'esclaves pour les cultiver, mais de gens de condition libre pris dans le pays. Il falloit un homme aussi audacieux que l'étoit Gracchus pour faire passer une loi si contraire aux intérêts du sénat et de la noblesse. Elle passa. On le nomma commissaire ou triumvir, avec Appius Claudius, son beau-père, et Caïus Gracchus, son frère, pour faire la distribution ordonnée. Tout concourut au succès de son entreprise. Attale, roi de Pergame, mort sans enfans, avoit nommé le peuple romain son héritier. Gracchus se saisit de ses trésors au nom du peuple, et les distribua à ceux des citoyens qui ne pouvoient pas avoir part à la distribution des terres. Son triomphe fut de courte durée. Il fut massacré au milieu de ses partisans, le même jour qu'ils alloient le continuer dans le tribunat pour l'année suivante, 133e avant Jésus-Christ. Caïus Gracchus, son frère, plus emporté que lui, plus ouvertement ambitieux, ayant donné de l'ombrage au sénat, fut tué environ douze ans après. Il avoit été soupçonné d'avoir trempé dans le complot qui fit périr le jeune Scipion l'Africain. L'abbé de Mably a peint ainsi les deux Gracques : « Tibérius Gracchus avoit toutes les qualités qu'aimoit le peuple, dont il se disoit le libérateur, et que haïssoient les riches qu'il vouloit humilier. Son éloquence, douce et persuasive conduisoit à la terreur par la pitié. Jamais homme ne fut plus altier, et n'affecta tant de modération. Adroit à émouvoir les passions, plus habile encore à en nourrir le feu, il sembloit plutôt se laisser emporter par les sentimens de la populace que lui inspirer les siens. Toujours courageux, mais presque toujours timide en apparence, la crainte qu'il affectoit fut un aiguillon pour le peuple ; et la cuirasse dont il étoit couvert, et qu'il lui faisoit adroitement apercevoir, en feignant de la cacher, l'avertissoit continuellement des dangers qui le pressoient, et que le moment d'exécuter étoit le moment présent. Tout ce que Rome renfermoit de citoyens que la loi Lici-

nia offensoit se souleva contre Tibérius. Le tribun, aigri, devint plus impétueux, et les injures de ses ennemis lassèrent sa probité ou démasquèrent sa politique. Ses vrais sentimens se firent voir au travers de la modération sous laquelle il se cachoit également au peuple et aux grands. L'amour de la patrie, son salut et l'intérêt public ne servirent plus que d'un prétexte, ou pour consommer sa révolte, ou pour rendre sa perte plus difficile, en intéressant à son sort un plus grand nombre de citoyens. CAÏUS lui succéda ; mais il n'avoit jamais eu les dehors de probité qu'on avoit vus dans son frère. Les efforts qu'il s'étoit faits pour renfermer son ambition et sa vengeance avoient changé tous ses sentimens en passion et en fureur. Il regarda la loi Licinia comme l'ouvrage de sa maison. Vaste et tumultueux dans ses desseins, hardi et violent dans l'exécution, nourri depuis long-temps des idées les plus ambitieuses, avec lesquelles il s'étoit familiarisé, il fut extrême dès qu'il put agir; il vouloit franchir, et non pas lever les obstacles qui s'opposoient à ses desseins. Emporté par ses succès encore plus loin qu'il n'avoit peut-être osé l'espérer, il ne commença, pour ainsi dire, à avoir de l'ambition que quand celle d'un autre auroit été satisfaite. Il devint l'arbitre de la république, et tout changea de face. Le peuple domina, la noblesse se vit accabler ; elle fit périr le tribun, et reprit son autorité. » Ce fut Caïus Gracchus qui, 140 ans avant l'ère vulgaire, fit mesurer pour la première fois les grands chemins de l'empire, et placer des bornes pour marquer les milles.

II. GRACCHUS (Sempronius), exilé dans l'île de Cérine sur la côte d'Afrique, pour son commerce avec Julie, fille d'Auguste, fut assassiné après un exil de 14 ans, par l'ordre de Tibère, qui fit mourir aussi Julie dans l'île Pendataire, où elle avoit été confinée. L'amour l'avoit rendu poëte. On croit que c'est à lui qu'on doit attribuer les vers insérés dans le *Corpus Poëtarum* de Maittaire.

† III. GRACCHUS (Rutilius), sorti sur la fin du 10e siècle d'une famille de Rome, noble, mais mort pauvre, fit des vers qu'on auroit pu comparer à ceux des plus habiles poëtes de son temps. C'étoit un homme très-bizarre ; on en raconte cette singularité entre autres : pour saluer les personnes de différentes qualités en différentes manières, il imagina de faire faire trois chapeaux enchâssés l'un dans l'autre; il en ôtoit un seulement devant les moins qualifiés, deux à ceux qui l'étoient davantage, et tous les trois aux personnes les plus relevées en dignité. Il crut avoir rendu un si grand service à l'état par cette rare découverte, qu'il demanda d'être entretenu aux dépens du trésor public.

* GRACE (Thomas-François de), fils d'un capitaine irlandais du régiment de Clare, où il servit lui-même; mais le peu d'attraits qu'eut pour lui le métier des armes le lui fit bientôt abandonner pour suivre la carrière des belles-lettres et se consacrer à l'instruction de la jeunesse qu'il chérissoit. Fréret, de l'académie des inscriptions et belles-lettres, l'avoit attaché au secrétariat de cette compagnie, place qu'il occupa pendant 44 ans, et dont la révolution le dépossédа au moment où l'académie venoit de lui accorder son traitement à titre de retraite. Un de ses principaux ouvrages est l'édition en 8 vol. in-4°, d'une histoire universelle sur le plan de Puffendorf : édition préférable à celle de La Martinière, parce qu'il y embrasse l'histoire an-

cienne de chaque pays et celle des peuples, dont La Martinière ne fait aucune mention. Elle se termine à l'année 1750. Les supplémens dont il l'a enrichie sont tirés, en grande partie, des Mémoires de l'académie et de quelques écrits de Fréret. De Grace aimoit beaucoup la botanique; il cultivoit avec succès les fleurs et différentes plantes exotiques. Il a été long-temps un des rédacteurs du Journal, ensuite de la Gazette d'agriculture, où il a inséré d'excellens articles. Il faisoit imprimer tous les ans ses observations dans un ouvrage, auquel il donnoit le titre modeste de l'*Almanach du bon jardinier*. De Grace, devenu aveugle sur la fin de ses jours, avoit exercé les fonctions de censeur royal, et seroit mort dans l'indigence sans les bienfaits des ministres et la reconnoissance de ses élèves. Outre les ouvrages ci-dessus indiqués, on a de lui, I. *Ecole d'Agriculture pratique sur les principes de Sarcey de Sutières*, Paris, 1770, in-12. II. *Tableaux historiques et chronologiques de l'histoire ancienne et du moyen âge, des principaux pays de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe, avec un précis de la Mythologie grecque, expliquée d'après Hésiode, et un tableau des principes généraux de la langue française*, ouvrage élémentaire, 1789, in-8°. III. *Principes généraux de la langue française, extraits de l'ouvrage précédent*, 1789, in-12. IV. Il a donné beaucoup d'articles au *Journal de Médecine* en 1769 et années suivantes. Ce savant laborieux est mort à Paris le 28 novembre 1798, âgé de 85 ans.

GRACES (les) *ou* CHARITES (Myth.), divinités célèbres, filles de Jupiter et de la belle Eurynomé, fille de l'Océan; et selon d'autres, de Bacchus et de Vénus. On en comptoit deux ou quatre, mais plus communément trois, *Aglaïa* ou *Pasithée*, *Thalie* et *Euphrosine*, c'est-à-dire, *Brillant*, *Fleur*, *Gaieté*. Elles étoient toujours auprès de Vénus. On représentoit ces déesses jeunes, riantes, dans l'attitude de personnes qui dansent, se tenant par la main, et couvertes d'un voile léger. L'antiquité les révéroit comme présidant aux bienfaits, à la reconnoissance, à la concorde, aux réjouissances, à l'éloquence et à tout ce qui peut rendre la vie agréable. On n'entroit dans leur temple que couronné de fleurs. La coutume de peindre les Graces nues n'est pas de la plus haute antiquité. Pausanias écrit qu'il n'a pu découvrir quel est le peintre ou le sculpteur qui a commencé le premier à leur ôter leurs habits, car les anciens les peignoient vêtues. Ceux qui ont fait ce changement ont voulu sans doute faire entendre que les Graces ne plaisent que par leur simplicité, et qu'elles n'ont besoin d'aucun ornement qui les cache.

* I. GRACIAN (Jérôme), carme déchaussé, né à Valladolid le 6 juin 1545, commissaire apostolique pour la réformation des carmes dans l'Andalousie; mais cet emploi lui occasionna beaucoup de chagrin. Obligé d'aller à Rome pour se justifier sur les accusations qu'on avoit intentées contre lui, il eut le malheur de tomber entre les mains des Tunisiens, qui le firent esclave. En 1595 il fut racheté: quelque temps après l'archiduchesse Isabelle, gouvernante des Pays-Bas, le prit pour son confesseur. Ce père, mort le 21 septembre 1614, a toujours été un modèle de vertus. Sainte Thérèse, saint François de Sales, Clément VIII, le pere Ribera et D. Jean Palafox en ont parlé avec éloge. Il a publié un *très-grand nombre d'ouvrages ascétiques*, presque tous en espagnol. André del Marmol, avocat

de Madrid, a publié sa Vie, Valladolid, 1619, in-4°.

† II. GRACIAN (Balthasar), jésuite dans le royaume d'Aragon, mort recteur du collége de Tarragone le 6 décembre 1658, se distingua dans sa société par ses sermons et par ses écrits. La plupart de ses ouvrages ont été recueillis en 2 vol. in-4°, et souvent réimprimés. Les Espagnols les estiment beaucoup; les Français en font moins de cas. Il paroît, dit l'abbé des Fontaines, que cet écrivain avoit plus de mémoire et d'imagination que de jugement et de bon sens. Il faut lire quantité de choses extravagantes avant que d'en rencontrer qui soient un peu raisonnables. En cherchant toujours l'énergie et le sublime, il devient outré, et se perd dans les nues. Gracian est aux bons moralistes ce que don Quichotte est aux vrais héros. Ils ont l'un et l'autre un faux air de grandeur qui en impose aux sots, et qui fait rire les sages. Pour continuer le parallèle: Don Quichotte, au milieu de ses folies, disoit des choses très-sensées. Gracian, malgré une foule de pensées décousues, obscures, impénétrables, a des maximes rendues avec vivacité, avec esprit, et qui renferment un grand sens. Ceux de ses ouvrages qui ont été traduits d'espagnol en français sont, I. *Le Héros*, traduit par le P. de Courbeville, jésuite, Paris, 1725, et Roterdam, 1729, in-12. II. *L'Homme universel*, in-12, par le même. III. Les *Maximes de Balthasar Gracian*, Paris, 1730, in-12, par le même. Amelot de La Houssaye, qui se croyoit un grand politique, avoit traduit cet ouvrage sous le titre de l'*Homme de Cour*; mais le copiste manqua son original: où Gratian est obscur, son interprète l'est du moins autant. Il en a paru une nouvelle édition en 1808, in-8°. Dans l'épître dédicatoire à Louis XIV, qui figure à la tête de ce volume, pièce curieuse qui n'a pas moins de quinze pages in-8°, imprimées en petit romain, et qui de plus est enrichie de notes, Amelot y dit au roi qu'il est un prince de *todas prendas*, c'est-à-dire un prince universel, un prince incompréhensible, un grand tout qui renferme dans une grande singularité la catégorie de toutes les perfections, et dans chacune l'excellence du premier; il lui donne non seulement le titre de grand, mais encore celui de plausible dont il a soin de joindre la signification espagnole dans une note; car ce n'est pas dans le sens français qu'il doit être pris. Dans une autre note, Amelot foudroie les mauvais plaisans qui s'étoient moqués du titre de roi-roi dont il avoit aussi gratifié Louis XIV, et leur cite Homère et Marot...... IV. *Réflexions politiques sur les plus grands princes, et particulièrement sur Ferdinand-le-Catholique*, Amsterdam, 1731, in-12, traduites par Silhouette, contrôleur général. Un an après, en 1732, le P. de Courbeville en publia une seconde version, sous ce titre: *La Politique de Don Ferdinand-le-Catholique*, Paris, in-12. V. *L'Homme détrompé*, ou *le Criticon*, traduit par Maunoy, La Haye, 1734, 3 vol. in-12; beaucoup moins célèbre que l'Homme de Cour. VI. Il a donné en espagnol l'*Etranger*, Bruxelles, in-4°, 1633. VII. La *Finesse d'esprit*, in-4°, 1 vol. 1649, à Huesca. VIII. Des *Méditations sur la communion*. C'est le seul ouvrage auquel il ait mis son nom.

I. GRADENIGO (Pierre), doge de Venise en 1290, découvrit la conjuration de Bajamonte Tiépolo, et en prévint les suites. Il gouverna la république avec sagesse, et mourut en 1303. C'est lui qui changea en aristocratie le gouvernement de Venise, qui depuis 1173 étoit presque

entièrement populaire, et qui donna à cette république à peu près la forme qu'elle avoit avant la révolution française. — Barthélemi GRADENIGO, autre doge de Venise, élu en 1339, soumit les Candiots révoltés, et mourut en 1342. C'est de son temps qu'arriva l'aventure d'un pêcheur, qui reçut, dit-on, un anneau d'or de la main de saint Marc l'Evangéliste, anecdote crue seulement à Venise. — Jean GRADENIGO, élu doge de Venise en 1534, marcha sur les traces de ses ancêtres. La guerre contre les Génois se renouvela de son temps: elle dura peu. On en soutint une plus violente contre le roi de Hongrie, qui assiégea Trévise. Le doge défendit cette place en personne, et y mourut, n'ayant gouverné qu'un an et quelques mois.

* II. GRADENIGO (Jean-Antoine), moine du Mont-Cassin et célebre littérateur, né à Venise le 10 juillet 1720, d'un sénateur gouverneur d'Udine, mourut le 16 mars 1774. Outre plusieurs *lettres savantes* et des *Mémoires historiques et critiques*, on a de lui, I. *Calendario polironiano del XII secolo illustrato da un socio colombario*, Venise, 1759, II. *Vita del vener. servo di dio D. Gio. Batista Nani patrizio veneto e monaco cassinese*, Venise, 1761. III. *Serie de' podestà di Chioggia*, Venise, 1767. IV. *Epistolæ pastorales et sermones familiares ad clerum et populum Clugiensem*, etc., Venetiis, 1770.

* I. GRADI (Antoine de), de Milan, pratiqua la médecine dans cette ville avec la plus grande réputation vers l'an 1648. On a de lui un Traité des fièvres, écrit suivant la doctrine des Arabes, et plusieurs fois imprimé sous ce titre. *De Febribus tractatus, signa, causas et curas febrium complectens*, Lugduni, 1517, 1527, in-4°, avec *d'autres ouvrages* sur le même sujet, Basileæ, 1535, in-fol.

* II. GRADI (Étienne), né à Raguse, successeur de Luc Olstenius et de Léon Allani dans l'emploi de bibliothécaire du Vatican, se distingua par son talent à écrire la langue latine en vers et en prose. On a de lui, I. *In funere Cæsaris Rasponi S. R. E. cardinalis oratio*, Romæ, 1670. II. *Stephani Gradii patricii Ragusini de laudibus serenissimæ reipublicæ Venetæ, et cladibus patriæ suæ, carmen*, Venetiis, 1675. III. *Oratio de eligendo summo pontifice sede vacante post obitum Alexandri VII habita Romæ in basilicâ principis apostolorum die 2 junii 1667, à Stephano Gradio Ragusino, bibliothecæ Vaticanæ custode*, Romæ, 1667. IV. *Festinatio beatissimæ virginis Elizabetham invisentis, latinè, græcè, oratoriè, ac poëticè pertractata; accesserunt harmonica metra actionibus interjecta anno* 1631. Il mourut en 1683.

GRÆCINUS. *Voyez* GRECINUS.

GRAEF. *Voyez* GRAAF.

GRAES. *Voyez* GRATIUS n° II.

† GRÆVIUS (Jean-George), né à Naumbourg en Saxe l'an 1632, étudia deux ans sous Gronovius. Après avoir enseigné à Duisbourg en 1656, et à Deventer en 1658, il obtint une chaire de politique, d'histoire et d'éloquence à Utrecht. Il l'occupa avec distinction, compta des princes parmi ses disciples, et mourut le 11 janvier 1703. On doit à ses recherches, I. *Thesaurus antiquitatum Græcarum et Romanarum*, 1694 et années suivantes, 39 gros vol. in-fol. Cette collection immense ne renferme pas tous les

auteurs, ni même les meilleurs qui ont traité cette matière, et le compilateur n'a pas toujours choisi les bonnes éditions de ceux qu'il y a insérés. On lui a cependant obligation d'avoir réuni un grand nombre de traités épars, dont la plupart étoient devenus rares. II. *Thesaurus antiquitatum Italicarum*, 9 vol. in-folio, continué par l'infatigable Burmann jusqu'au 45e tome; compilation énorme, sans choix et sans ordre, mais pourtant nécessaire dans une grande bibliothèque. III. Des *Editions* de plusieurs auteurs grecs et latins; d'Hésiode; de la plus grande partie des Œuvres de Cicéron; de Florus, avec une préface dictée par le jugement et par le goût; de César; de Suétone; etc. IV. *Syntagma variarum dissertationum rariorum*, Utrecht, 1702, in-4°. V. *Præfationes et Epistolæ* 120, Hamburg. 1707, in-8°. Voyez Nicéron, tome deux, *Mémoires littéraires des Pays-Bas*, tom. 10, in-8°. et le *Journal des Savans*, in-4°.

GRAF (Jean), peintre, gendre et disciple de Van-Alen, naquit à Vienne vers 1680. *Des places publiques, des basses-cours*, et *d'autres objets de caprice*, sont le sujet de ses peintures.

† GRAFIGNY (Françoise d'Issembourg d'Happoncourt, dame de), née à Nanci vers la fin du 17e siècle, d'un major de la gendarmerie du duc de Lorraine, et d'une petite-nièce du fameux Callot, fut mariée ou plutôt sacrifiée à François Hugot de Grafigny, chambellan du duc de Lorraine, homme emporté, avec qui elle courut plusieurs fois risque de la vie. Après bien des années d'une patience héroïque, elle en fut séparée juridiquement. Cet époux, indigne d'elle, finit ses jours dans une prison, où l'avoient fait renfermer son caractère violent et sa mauvaise conduite. Madame de Grafigny, libre de ses chaînes, vint à Paris avec mademoiselle de Guise, destinée au maréchal de Richelieu. Elle ne prévoyoit pas la réputation qui l'attendoit dans la capitale. Plusieurs gens d'esprit, réunis dans une société où elle avoit été admise, ayant reconnu son mérite, la forcèrent de fournir quelque chose pour le *Recueil de ces Messieurs*, vol. in-12, publié en 1745. La Nouvelle Espagnole, intitulée *Le mauvais exemple produit autant de vices que de vertus*, est d'elle. Cette bagatelle essuya des critiques. Madame de Grafigny y prépara la meilleure de toutes les réponses; elle fit mieux. Ses *Lettres d'une Péruvienne*, Paris, Didot, 1798, 2 vol. in-12, parurent, et eurent le plus grand succès. On y trouva quelques beaux détails; des images vives, des sentimens délicats, naïfs, passionnés. On fut touché de ce grand morceau plein d'art, de feu et d'intérêt, où la Péruvienne se trouve plus que jamais pressée entre son cher Aza et le plus généreux des bienfaiteurs. Voilà les beautés de cet ouvrage; voici les défauts: le dénouement ne satisfait pas. Les lettres 30 et 31 refroidissent la scène; le style est souvent alambiqué. L'auteur affecte un ton métaphysique, essentiellement froid en amour. On lui a d'ailleurs reproché d'avoir pris plusieurs situations et des idées dans Paméla, les Lettres persannes et les Amusemens sérieux et comiques de Dufresny. (*Voyez* l'article Marche-Courmont.) On donna à peu près les mêmes éloges à *Cénie*, pièce en cinq actes en prose, et on en fit la même critique. C'est un de ces petits romans dialogués, qu'on appelle *Comédies larmoyantes*. Il est écrit avec délicatesse, et plein de traits finement rendus et de choses

bien senties. Après Mélanide, ce seroit la meilleure pièce dans le genre attendrissant, si l'auteur ne donnoit trop souvent dans le néologisme et le précieux, et si on n'y voyoit une imitation trop marquée de la Gouvernante de La Chaussée. On trouve dans la pièce de ce dernier plus de connoissances du théâtre, des scènes mieux liées et un style plus naturel; mais dans celle de madame de Grafigny, plus d'esprit et d'idées, des caractères mieux prononcés, et une scène supérieure qui est la première du cinquième acte. La *Fille d'Aristide*, autre pièce en cinq actes, en prose, dans le genre de *Cénie*, n'eut pas de succès. Madame de Grafigny, ayant long-temps vécu à la cour de Lorraine, y fut connue de l'empereur, qui, après avoir lu avec plaisir ses *Lettres péruviennes*, la fit prier de faire quelques comédies propres à être jouées par les jeunes princesses de la cour et les dames qui approchoient de l'impératrice. Madame de Grafigny y consentit, fit cinq ou six petits drames envoyés à la cour de Vienne, qui y furent joués avec plaisir, et en reçut pour récompense un brevet de pension de 1,500 liv., à condition qu'elle ne feroit point imprimer, ni ne donneroit à aucun théâtre, les comédies dont elle avoit fait hommage à la famille impériale. Cette dame morte à Paris en 1758, à 64 ans, légua ses livres à Guymond de La Touche; et à un homme de lettres, ses papiers qui ne contenoient rien qui fût digne de voir le jour. Comme elle s'étoit livrée aux lettres fort tard, elle avoit embrassé les opinions modernes sur les différens genres de littérature. Elle n'aimoit point les vers. L'académie de Florence se l'étoit associée; l'empereur et l'impératrice, qui l'honoroient d'une estime particulière, lui faisoient souvent des présens. Les *Lettres d'une Péruvienne* et *Cénie* ont été traduites en italien par Deodati, Paris, 1797, in-8°. Madl. de Grafigny, pour caractériser la vivacité des Français, les peint ingénieusement dans le premier de ses ouvrages comme s'échappant des mains du créateur, au moment où il n'avoit assemblé pour l'organisation de l'homme que le feu et l'air. Les œuvres de madame de Grafigny ont été recueillies en 1788, 4 vol. in-12.

* GRAFTON (Richard), historien anglais, né à Londres sous le règne de Henri VIII, mort sous celui d'Elizabeth, a compilé une *Chronique de l'Angleterre et de ses rois*, depuis les premiers temps, qu'il fait remonter à la création du monde.

† I. GRAHAM (George), célèbre horloger de Londres, né à Gratwick en Northumberland en 1675, mort en novembre 1751, quaker et membre de la société royale, a inventé l'*échappement à cylindre*, et a fait d'*excellens instrumens* d'astronomie et de mathématiques. Cet homme, tout entier à son art, alla plus loin que les autres artistes. C'est lui qui a exécuté le *secteur*, à l'aide duquel Bradley a découvert de nouveaux mouvemens dans les étoiles fixes, et c'est lui aussi qui a fait les *instrumens* avec lesquels des membres de l'académie des sciences de France ont mesuré les degrés du méridien au pôle. Graham, membre de la société royale de Londres, lui a communiqué plusieurs découvertes importantes. Il a été enterré à l'abbaye de Westminster.

* II. GRAHAM (Catherine MACAULAG), Anglaise, distinguée dans la littérature, morte en 1791, a donné, I. Une *Histoire d'Angle-*

terre depuis Jacques I jusqu'à la branche de Brunswick. II. Un *Traité de l'immutabilité de la vérité.* III. Des *Lettres sur l'éducation.*

III. GRAHAM. *Voy.* MONTROSS.

I. GRAILLY (Archambaud de), *Voy.* FOIX, n° II.

† II. GRAILLY *ou plutôt* DE GRELY (Jean de), captal de Buch, un des plus grands capitaines de son siècle, d'une maison originaire du pays de Gex, établie dans le Bordelais, et attachée aux Anglais, donna de bonne heure des preuves de sa valeur. Revenant de Prusse en 1358, avec le comte de Foix, son parent, il entra courageusement dans Meaux, où s'étoient réfugiés le duc d'Orléans, frère du roi de France, et plusieurs autres seigneurs. Employé successivement au service des rois de Navarre et d'Angleterre, il se signala contre les généraux français; mais son courage ne le garantit pas d'être deux fois leur prisonnier; la première, en 1364, à la bataille de Cocherel, gagnée par Bertrand du Guesclin; la seconde, en 1372, durant le siége de Soubise. La perte de ce général, dit Hénault, fut plus fatale aux Anglais que celle d'une bataille. Le roi d'Angleterre ne put obtenir sa liberté qu'avec beaucoup de peine, et à condition que ce général ne porteroit plus les armes contre la France; mais cette condition parut si dure au captal de Buch, qu'il aima mieux rester prisonnier dans la tour du Temple à Paris, où il mourut l'an 1377, sans avoir jamais été marié.

† GRAIN *ou* GRIN (Jean le), d'une ancienne famille originaire des Pays-Bas, né en 1565, conseiller et maître des requêtes de Marie de Médicis, mourut dans sa maison de Montgeron près Paris le 2 juillet 1642, à 77 ans, avec la réputation d'un savant plein de probité. Il défendit par son testament à ses descendans de confier aux jésuites l'éducation de leurs enfans. On lui doit, I. *Deux Décades;* la première, contenant l'*Histoire de Henri IV;* et la seconde, celle de *Louis XIII* jusqu'à la mort du maréchal d'Ancre en 1617. Ces Histoires, l'une imprimée en 1614, et l'autre en 1618, in-fol., sont pleines de candeur, et curieuses à bien des égards. II. *Recueil des plus signalées batailles, journées et rencontres, depuis Mérouée jusqu'à Louis XIII*, in-fol., 3 vol.; collection assez mal digérée. Les Histoires de Le Grain sont plus recherchées pour les faits que pour le langage. Il narre désagréablement; il s'écarte à tout moment de son sujet, pour dire ce qu'il sait sur la philosophie, l'histoire, etc. Il se permet des déclamations emportées, et ses ouvrages contiennent plus d'une puérile ineptie.

I. GRAINDORGE (André), de Caen en Normandie, fit, le premier, dans le 16e siècle, des figures sur les toiles ouvrées. Richard, son fils, perfectionna son invention. Le père ne représentoit sur la toile que des carreaux et des fleurs; le fils y représenta des animaux, toutes sortes d'autres figures, et donna à cet ouvrage le nom de *Haute-lice*, peut-être à cause des lices ou fils entrelacés dans la trame. C'est ce que nous appelons *toiles damassées*, à cause de leur ressemblance avec le damas blanc. Cet habile ouvrier donna le premier la méthode d'en faire des services de table. La ville de Caen ayant fait présent à la reine Marie de Médicis de ces toiles de haute-lice, représentant des siéges et des combats, Graindorge étoit du nombre de ceux

qui les lui présentèrent. Pendant que le roi Henri IV admiroit la beauté de l'ouvrage, il répétoit à tout instant : « Ce sont là mes œuvres, sire roi. » Son fils Michel éleva plusieurs manufactures en divers endroits de la France, où ces *toiles damassées* sont devenues fort communes.

† II. GRAINDORGE (André de), né à Caen, membre de l'académie de cette ville, docteur en médecine de la faculté de Montpellier, savant philosophe, suivoit les principes d'Epicure et de Gassendi. Il mourut le 13 janvier 1676 à 60 ans. On a de lui, I. Un *Traité* en latin *de la nature du Feu, de la Lumière et des Couleurs*, in-4°. II. Un autre *Traité*, en français, peu commun, *de l'origine des Macreuses*, Caen, 1680, in-8°. III. *De principiis generationis ; de origine formarum et staterâ aeris*, ainsi que d'autres ouvrages.

† III. GRAINDORGE (Jacques de), parent du précédent, religieux bénédictin de l'abbaye de Fontenay, et prieur de Culey, livré à l'étude de l'astronomie et aux extravagances de l'astrologie, crut avoir trouvé le secret si recherché des longitudes, et annonça sa prétendue découverte dans des programmes qu'il fit imprimer. Il en fit mystère jusqu'en 1669, qu'il eut ordre de venir à Paris. On lui promit une récompense convenable, si sa découverte étoit réelle. L'académie des sciences, après un examen sérieux, trouva que cette découverte n'étoit fondée que sur l'astrologie judiciaire. Il vouloit cependant la soutenir par un livre, qui ne servit qu'à donner plus d'éclat à sa folie. Il mourut quelque temps après, en 1680, à 78 ans.

* GRAINGER (Jacques), poëte et médecin, né en 1724 à Dunse, au comté de Bervick, mort en 1767, avoit étudié la chirurgie, et servi en qualité de chirurgien à Edimbourg, ensuite dans les armées. En 1748 il fut reçu docteur, et s'établit à Londres. Cependant il n'eut jamais beaucoup de vogue comme praticien, et finit par être précepteur d'un jeune seigneur, qu'il accompagna dans un voyage à l'île de Saint-Kitt aux Indes occidentales, où il mourut. Ses écrits sont, I. Une *Ode sur la solitude*. II. *Brian et Péryne*, ballade. III. *La Canne de sucre*, poëme en vers blancs. IV. Les *Elégies de Tibulle*, en vers anglais. Ses ouvrages en médecine sont, I. *Historia febris anomalæ Batavæ*, 1764. II. *Traité des maladies dans les Indes occidentales*, in-8°.

* GRAINSBOROUGH, un des plus habiles peintres de l'Angleterre, né à Subbury, dans la province de Suffolck, en 1727, mort à Londres le 2 août 1788, excelloit dans divers genres, et a laissé des *Tableaux* que les Anglais mettent à côté de Van Dick et de Rubens.

I. GRAINVILLE (Charles-Joseph de Lespine de), conseiller au parlement de Paris, savant, laborieux, et bon juge, mort en 1754, a donné, I. Un *Recueil d'Arrêts rendus à la quatrième chambre des enquêtes*, 1750, in-4°. II. *Mémoires*, curieux et exacts, *sur la vie de Pibrac*, 1758, in-12.

* II. GRAINVILLE (Jean-Baptiste-François-Xavier Cousin de), né au Havre-de-Grace le 3 avril 1746, fit ses études à Paris au collège de Louis-le-Grand. Destiné par ses parens à l'état ecclésiastique, il l'embrassa avec l'espérance de se distinguer dans la chaire, où il se fit, en effet, bientôt remarquer.

Ses succès oratoires et ses succès littéraires (il remporta, jeune encore, quelques prix académiques) ne tardèrent pas à animer contre lui l'envie et la persécution. Indigné des rebuts qu'il essuyoit, il consacra ses talens à d'autres études qui paroissoient moins compatibles avec son ministère; une comédie en 5 actes et en prose, intitulée *le Jugement de Pâris*, qu'il fit recevoir au théâtre français, et qui y alloit être représentée à l'époque de la révolution, mérita du moins les éloges les plus distingués de plusieurs gens de lettres. Il en avoit ébauché d'autres, dont les manuscrits sont conservés par sa famille, et annoncent un véritable talent pour ce genre. Mais si la proscription que les événemens politiques ont fait peser sur lui, et les vexations de tout genre dont il n'a cessé d'être la victime, n'avoient pas, en quelque sorte, restreint le développement de son génie, Grainville auroit d'autres droits à la réputation littéraire. On ne doit effectivement regarder que comme une simple esquisse le poëme qui a pour titre : *Le Dernier homme*, et qui a été imprimé à Paris, il y a quelques années, en deux petits vol. in-12. On appelle ce livre un poëme, quoiqu'il soit écrit en prose, parce qu'il est certain que Grainville avoit l'intention de le mettre en vers, et qu'il y avoit déjà beaucoup travaillé. Quoi qu'il en soit, cette publication posthume a eu le sort de beaucoup d'ouvrages de génie que les contemporains n'ont pas estimés à leur valeur. On auroit pourtant trouvé dans *le Dernier homme* des conceptions dignes de la plus haute épopée, une invention simple et touchante, un genre de merveilleux tout neuf et admirablement tiré du fond du sujet, un style plein de vigueur et de feu, et, en général, une imagination qui ne le cède peut-être pas à celle de Milton et de Klopstock. Quoique cet éloge puisse paroître exagéré, on n'a vu personne cependant qui ne soit tenté d'y ajouter encore après la lecture de l'ouvrage. D'où vient donc son obscurité? De ce que l'auteur n'avoit point de cotterie, point de prôneurs, point de journaux à gages; de ce qu'il n'y avoit plus rien à gagner de louer un mort; de ce que certaines gens, au contraire, avoient intérêt à éviter une concurrence dangéreuse. Convenons maintenant, d'ailleurs, que l'auteur avoit laissé dans ce manuscrit, qu'il ne destinoit pas lui-même à la lumière, des fautes de goût, des incorrections de langage, des taches et des foiblesses qu'il n'auroit pas épargnées en transportant ses idées dans la langue de la poésie qui lui étoit très-familière; mais disons de lui ce qu'on a dit avec justesse d'un autre écrivain : « L'écolier le plus médiocre pourroit corriger ces inégalités presque indispensables, et le plus rare talent n'atteindroit qu'à peine aux beautés que ces inégalités déparent. Grainville éprouva, sur la fin de sa carrière, que le génie n'est pas souvent accompagné du bonheur. Accablé de travaux sans fruit, las de contrariétés et d'épreuves, de dédains et de misère, il contracta une fièvre chaude, qui acheva de brûler son sang; et, au milieu d'un de ses accès, il se précipita dans le canal de la Somme, qui couloit au pied de son jardin, à Amiens. Ce fut le 1er février 1805. Outre *Le Dernier homme*, il a laissé quelques écrits que ses héritiers se proposent de publier.

* III. GRAINVILLE (Jean-Baptiste-Christophe), né à Lisieux en 1760, fut destiné à suivre la carrière du barreau; mais un attrait plus puissant, l'amour des belles-lettres prévalut sur les desseins et les conseils de ses parens. Le premier essai de la plume de ce littérateur

fut *le Carnaval de Paphos*, publié à Paris en 1784, qui fut suivi de la traduction d'un roman italien, en 3 vol., intitulé *Aventures d'une jeune sauvage écrites par elle-même.* Il composa et mit au jour, en 1787, *Ismène et Tarsis*, ou *la colère de Vénus*, roman poétique, suivi d'une *Traduction* de quelques poésies fugitives de Métastase. L'idée de ce roman est ingénieuse, et l'exécution agréable. Quelque temps après, ayant acheté le privilége des *Etrennes du Parnasse*, il rédigea ce recueil pendant les années 1788 et 1789. Il a traduit des langues latine, italienne, espagnole, le *Remède d'amour* d'Ovide; les *Hymnes* de Sapho: le *Vendangeur*, de Tanzillo, et deux *Poëmes sur la musique*, l'un de Le Fèvre, et l'autre de D. Thomas Yriarté. Ces divers opuscules ont été successivement imprimés à Paris en 1792, 1796, 1797 et 1801. Mais l'ouvrage qui lui fait le plus d'honneur est *les Monumens inédits* de Winckelman, gravés, avec leurs explications, traduits de l'italien, Paris, 1789, in-4°, deux livraisons. Il a laissé, en manuscrit, un *Poëme sur la chasse*, qu'il avoit achevé peu de temps avant sa mort, arrivée le 13 décembre 1805. Il est encore auteur d'une foule de morceaux détachés, soit en vers, soit en prose, qui se trouvent épars dans les feuilles périodiques du temps.

GRAM (Jean), archiviste, historiographe, bibliothécaire et conseiller du roi de Danemarck, né dans le Jutland en 1685, mort à Copenhague en 1748, à 63 ans, laissa un *Corpus diplomatum ad res Danicas attinentium*, encore manuscrit, en plusieurs volumes in-fol. Ce savant contribua beaucoup à l'établissement de l'académie de Copenhague.

GRAMAYE (Jean-Baptiste), d'Anvers, prévôt d'Arnheim et historiographe des Pays-Bas, parcourut l'Allemagne et l'Italie, d'où il alloit passer en Espagne, lorsque des corsaires d'Afrique l'emmenèrent à Alger. Il obtint sa liberté, revint dans les Pays-Bas, fit divers voyages, et mourut à Lubeck en 1635. On a de lui, I. *Africæ illustratæ libri X*, in-4°, 1622. C'est l'histoire de l'Afrique, depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'au 17e siècle. Quoique l'historique y domine, il s'y trouve de très-bons détails pour la géographie. II. *Diarium Algeriense*, Ath, 1622, in-8°. L'auteur avoit été malheureusement à portée de bien connoître cette partie; ses infortunes ont été utiles aux géographes. III. *Peregrinatio Belgica*, in-8°; livre curieux et exact. IV. *Antiquitates Belgicæ*, 1708, in-fol.; ouvrage savant. V. *Historia Namurcensis*, 1607, 2 vol. in-4°. Gramaye étoit poëte aussi; mais ses vers ne valent pas ses recherches.

† GRAMOND ou GRAMMOND (Gabriel, seigneur de), dont le nom étoit Barthélemi, président au parlement de Toulouse, fils du doyen des conseillers de ce même parlement, d'une ancienne maison de Rouergue, très-bien alliée, distingué comme magistrat, par son zele et son intégrité, fut moins recommandable comme écrivain. On a de lui une Histoire de Louis XIII, depuis la mort de Henri IV jusqu'en 1629, in-folio, 1643: elle est intitulée *Ludovicus XIII, sive Annales Galliæ ab excessu Henrici IV*. L'auteur la composa en latin, pour qu'elle pût être regardée comme une continuation de celle du président de Thou; mais n'ayant ni le cœur ni l'esprit de cet illustre historien, il a écrit avec moins d'élégance et moins de liberté. Il flatte le cardinal de Richelieu, dont il attendoit des graces, et déchire Ar-

nauld d'Andilly et d'autres dont il n'avoit rien à attendre. Son style est guindé, et sa latinité n'est pas pure. Cette histoire a cependant son utilité, parce qu'elle renferme des faits curieux et bien détaillés sur la France, et même encore sur le reste de l'Europe. II. Une *Histoire des guerres de Louis XIII contre ses sujets protestans*, 1625, in-4°; curieuse, intéressante, mais partiale. Il prend le ton d'un controversiste ardent, et non d'un historien. Le titre est : *Historia prostratæ à Ludovico XIII, sectariorum in Galliâ religionis*. Il mourut en 1654. Il avoit épousé, vers l'an 1620, mademoiselle de Malecoste, dont il eut plusieurs enfans; l'un d'eux fut évêque de Saint-Papoul. L'aîné se maria, et eut de la postérité.

† I. GRAMMONT (Gabriel de), cardinal, de l'illustre maison de Grammont dans la Navarre, s'acquit l'estime et l'amitié de François Ier, qui l'employa dans des négociations importantes, et le combla de biens et d'honneurs. Il eut successivement les évêchés de Couserans, de Tarbes et de Poitiers, puis les archevêchés de Bordeaux et de Toulouse, et Clément VII lui donna la pourpre romaine en 1530. Il mourut au château de Balma, près de Toulouse, en 1534, avec la réputation d'un prélat courtisan, d'un négociateur habile, et d'un ministre fidèle. Envoyé par la cour de France en Angleterre, il conseilla en plein parlement à Henri VIII de répudier Catherine d'Aragon, pour épouser madame d'Alençon : projet qui n'eut point de suite, mais dont Grammont parla comme d'une chose conforme aux règles de la conscience. Une telle décision étoit plutôt d'un politique que d'un prêtre. En lui finit l'ancienne maison de Grammont; sa sœur fit passer l'héritage de cette famille dans celle d'Aure, qui prit le nom de Grammont. Antoine I, mort en 1576, fils de Claire DE GRAMMONT, père de Philibert dont il est parlé dans l'article suivant, fut le premier qui porta ce nom.

† II. GRAMMONT (Antoine duc de), étoit fils d'Antoine II, comte, puis duc de Grammont, qui devoit le jour à Philibert de Grammont, emporté d'un coup de canon au siége de La Fère en août 1580, à 28 ans, laissant pour veuve la belle Corisande d'Andouins. (*Voy*. GUICHE, n° II.) Antoine III porta les armes dès l'âge le plus tendre, et se signala en 1630 à la défense de Mantoue, où il fut blessé. Le cardinal de Richelieu lui fit épouser une de ses parentes, et se chargea de sa fortune. Il servit avec distinction en Allemagne en 1635, en Flandre et en Alsace, les deux années suivantes, et commanda en Piémont sous le cardinal de La Valette en 1638. Il secourut Verceil l'année d'après, et prit Chivas. Ses exploits aux siéges d'Arras, de Bapaume et de la Bassée, lui méritèrent, en 1641, le bâton de maréchal de France. Au commencement de 1642, il fut défait en Flandre, près de l'abbaye d'Honnecourt. On prétendit que c'étoit par ordre du cardinal de Richelieu qu'il s'étoit laissé battre, afin que le roi, qui vouloit disgracier ce ministre, le conservât dans cette conjoncture fâcheuse. Cette anecdote, adoptée avec plaisir par les ennemis de Richelieu, fut rejetée par ceux qui savoient que Grammont avoit été forcé dans son camp. Quoi qu'il en soit, le maréchal répara sa faute à la prise de Philisbourg, en 1644, et à la bataille de Lens, en 1648. Il fut chef de l'ambassade qu'on envoya à Francfort, en 1657, pour l'élection de l'empereur; et il alla à Madrid, deux ans après, faire la demande de l'infante. En s'adressant au roi d'Es-

pagne, il lui dit : « Sire, le roi mon maître vous donne la paix » ; et ensuite se tournant vers la princesse : « Et à vous, madame, son cœur et sa couronne. » En 1663 il fut reçu duc et pair, et mourut à Baïonne en 1678, à 74 ans. C'étoit un des hommes les plus aimables de la cour de Louis XIV, poli, magnifique, bon, plaisant, également propre aux armes et au cabinet. Nous avons de lui des *Mémoires*, in-12, ou 2 vol. petit in-12. Ils renferment ses négociations en Allemagne et en Espagne, lorsqu'il y fut envoyé pour le mariage de l'infante avec Louis XIV. C'est le duc de GRAMMONT, son fils, qui publia ces Mémoires. Armand DE GRAMMONT, comte de Guiche, fils aîné du maréchal, seigneur aimable, mais avantageux, que son imprudence avec Madame fit exiler, mourut, sans postérité, en 1673, à 34 ans. Son frère, Antoine IV, duc DE GRAMMONT, mort en 1720, fut père d'Antoine V, duc DE GRAMMONT et maréchal de France en 1724, qui mourut l'année d'après, laissant des enfans.

† III. GRAMMONT (Philibert, comte de), fils d'Antoine II, comte de Grammont et frère d'Antoine III, distingué de bonne heure comme militaire, suivit Louis XIV dans la conquête de la Franche-Comté en 1668, et de la Hollande en 1672. Il se signala dans d'autres occasions, et obtint différentes graces, le cordon bleu, le gouvernement du pays d'Aunis, et la lieutenance générale du Béarn. Il mourut le 10 janvier 1707, à 86 ans. Il avoit épousé mademoiselle Hamilton. (*Voy*. HAMILTON.) Son esprit orné, plein de sel et de graces, plut beaucoup à Louis XIV. On cite plusieurs de ses bons mots. Un marquis, de nouvelle date, rencontrant le comte de Grammont à la cour, lui dit, d'un air assez délibéré : « Bonjour, vieux Comte... — Bonjour, jeune Marquis, lui répondit sur-le-champ Grammont... » Grammont fut dans le 17e siècle ce que le maréchal de Richelieu fut dans le 18e. On les a comparés l'un à l'autre : « effaçant tous les deux, a-t-on dit, leurs rivaux à la cour, à la ville ; héros dans les boudoirs et quelquefois dans les armées, ils brillèrent par les mêmes agrémens, le même esprit, les mêmes défauts, les mêmes succès. »

IV. GRAMMONT. *Voyez* GRANMONT.

* GRANADO (Jacques), jésuite, né à Cadix en 1572, se distingua par sa piété et par une charité active et infatigable; sa mémoire est encore en grande vénération en Espagne, principalement à Séville, où il a introduit l'usage de célébrer très-solennellement l'octave du St.-Sacrement, et à Grenade, où il mourut le 5 janvier 1632. On a de lui *des commentaires* sur la première partie de la Somme de saint Thomas.

* GRANBY (Jean MANNERS marquis de), fameux général anglais, fils aîné du duc de Rutland, né en 1720, mort en 1770, commanda en Allemagne dans la guerre de sept ans, et se fit une grande réputation comme militaire ; après la paix de 1763, il quitta le service et vécut dans la retraite.

I. GRANCEY. *Voy*. HAUTE-MER.

II. GRANCEY (Jacq. DE ROUXEL-DE-MEDAVY, comte de), d'une ancienne maison de Normandie, ayant servi avec distinction sous Louis XIII, en Piémont, en Flandre, en Lorraine et ailleurs, obtint le bâton de maréchal de France en 1651. Il gagna, depuis, une bataille en Italie, contre le comte de Caracène ; mais ses irrésolutions l'empêchèrent

d'en profiter. Il mourut en 1680, à 78 ans. Le père du maréchal de Grancey étoit doué d'une force égale à sa valeur. On dit qu'ayant percé d'un coup d'épée le sieur de Trepigni, gendarme, il le porta, tout armé et enferré dans son épée, plus de quatre pas en l'air. Son petit-fils, Jacques-Léonor, maréchal de France en 1724, et mort en 1725, ne laissant qu'une fille, avoit été employé dans presque toutes les guerres de Louis XIV, et s'étoit distingué par sa prudence et son courage.

† GRANCOLAS (Jean), Parisien, docteur de Sorbonne, chapelain de Monsieur, frère de Louis XIV, ensuite chanoine de St.-Benoit, mourut en 1732, dans un âge avancé, avec la réputation d'un homme savant. Ses ouvrages ne sont néanmoins qu'une compilation indigeste de passages des Pères, de Canons, d'extraits de liturgie et d'autres monumens ecclésiastiques. On a de lui, I. *Traité des Liturgies*, in-12, 1698, dans lequel il décrit la manière dont on a dit la messe en chaque siècle dans les églises d'Orient et d'Occident. II. *L'Ancien sacramentaire de l'Eglise*, en 1699. On y trouve toutes les anciennes pratiques observées dans l'administration des sacremens chez les Grecs et chez les Latins. III. *Commentaire historique sur le Bréviaire romain*, 2 vol. in-12, 1727; un des meilleurs ouvrages de Grancolas. Il a été traduit en latin et imprimé à Venise, in-4°, 1734. IV. *Critique des auteurs ecclésiastiques*, 2 vol. in-8°, dont il fit paroître un abrégé en 1716, 2 vol. in-16. V. *De l'antiquité des cérémonies des sacremens*. VI. *Histoire abrégée de l'Eglise de Paris*, 1728, 2 vol. in-12, supprimée par le ministère public, à la prière du cardinal de Noailles, qui n'y étoit pas ménagé. VII. Des *Traductions* de quelques Pères (*voyez* CYRILLE, n° I.), et des *Traités* sur des matières théologiques, parmi lesquels on remarque : *De la coutume de tremper le pain consacré dans le vin*; le *Quiétisme contraire à la doctrine des sacremens*; la *Tradition de l'Eglise sur le péché originel et sur la réprobation des enfans morts sans baptême*. Il a aussi publié des *Instructions sur la religion, tirées de l'Ecriture sainte*; la *Science des confesseurs*; des *Heures sacrées*, etc.

I. GRAND (Antoine le), philosophe cartésien, appelé par quelques-uns l'*Abréviateur de Descartes*, étoit de Douay, et vivoit dans le 17e siècle. Ses principaux ouvrages sont, I. *Institutio philosophiæ secundùm principia* Ren. Descartes, in-4°. II. *Curiosus naturæ arcanorum perscrutator*, in-8°. Ces écrits ne peuvent être que d'une utilité médiocre. III. *Historia sacra à mundo condito ad Constantinum Magnum*, Londini, in-8°. C'est son meilleur ouvrage.

II. GRAND (Pierre le), célèbre corsaire de Dieppe, redoutable dans les mers de l'Amérique. Le Grand ayant découvert un gros vaisseau espagnol vers la partie occidentale de l'île de Saint-Domingue, fit force de voiles pour lui donner la chasse, quoiqu'il n'eût qu'un très-foible vaisseau, monté de quatre pièces de canon et de vingt-huit hommes. Lorsqu'il eut abordé ce bâtiment, il y entra avec ses gens, armé de deux pistolets et d'un coutelas, et passa dans la chambre du capitaine, où il lui mit le pistolet sur la gorge, et lui commanda de se rendre. C'est ainsi que cet homme intrépide se rendit maître de ce navire, monté de cinquante-quatre pièces de canon, et rempli de vivres et de richesses. C'étoit le vice-amiral des galions d'Espagne, lequel

avoit perdu sa flotte par un coup de vent. Cet heureux aventurier conduisit sa prise en Europe vers l'an 1640, et en profita, sans se soucier de retourner en Amérique.

† III. GRAND (Joachim le), né en 1653 à Thorigny en Normandie, entré à l'Oratoire en 1671, quitta cette congrégation cinq ans après. L'éducation du marquis de Vins, celle du duc d'Estrées, dont il fut chargé, ne l'empêchèrent point de se livrer à l'étude de l'histoire, pour laquelle le célèbre P. Le Cointe lui avoit donné du goût. Il appliqua aux affaires les connoissances qu'il avoit puisées dans les livres. Il fut secrétaire d'ambassade en Portugal et en Espagne. Il n'y eut point d'affaires intéressantes auxquelles il n'eût part. Le marquis de Torcy lui donna des marques d'estime et de confiance; et il fut sous Louis XIV ce que l'abbé de La Ville a été sous Louis XV. Le Grand mourut à Paris le 1er mai 1733, laissant plusieurs ouvrages qui firent beaucoup de sensation dans leur temps. I. *Mémoires touchant la succession à la couronne d'Espagne*, 1711, in-8°. II. *L'Allemagne menacée d'être bientôt réduite en monarchie absolue*, en 1711, in-4°. III. *Traité de la succession à la couronne de France par les Agnats, c'est-à-dire, pour la succession masculine directe*, 1728, in-12. Cet ouvrage est très-utile pour connoître une partie du droit public de France. IV. *Histoire du divorce de Henri VIII*, en 3 vol. in-12; ouvrage qui renferme des pièces curieuses, la défense de Sanderus et la réfutation de Burnet. V. La *Traduction*, du portugais en français, de la Relation historique de l'Abyssinie du P. Jérôme Lobo, jésuite, qu'il a ornée de quinze *Dissertations* savantes; les huit dernières regardent la religion des Ethiopiens, Paris, 1728, in-4°. VI. *Traduction* de l'Histoire de l'île de Ceylan, par Ribeyro, Paris, 1701, in-12.

† IV. GRAND (Marc-Antoine le), acteur et poëte français, mort à Paris en 1728, à 56 ans, étoit né dans cette ville d'un chirurgien-major des invalides. Il a fait au moins une trentaine de pièces pour les comédiens français, ou pour les italiens. Les plus connues sont, *Le Roi de Cocagne; Plutus; Le Triomphe du temps*, comédies en trois actes; *La Femme fille et veuve; La Famille ridicule; Le Galant coureur; Belphégor; l'Amour Diable; La Foire Saint-Laurent; La Famille extravagante; La Métamorphose amoureuse; l'Usurier gentilhomme; l'Aveugle clair-voyant; l'Ami de tout le monde; La Nouveauté*, pièces en un acte. Il fit aussi une comédie de *Cartouche*, jouée le jour que ce malheureux fut roué. Le Grand a de la gaieté, des saillies, un peu trop peut-être de licence. Son comique est très-souvent aussi bas que l'action est invraisemblable. Il excelloit sur le théâtre dans les rôles de roi, de héros, et dans celui de paysan. Le Grand, dont la figure étoit désagréable et qui savoit que le public la trouvoit telle, finit une de ses harangues au parterre par ces mots: « Messieurs, il vous est plus aisé de vous accoutumer à ma figure, qu'à moi d'en changer... » Ses *Œuvres*, publiées par l'abbé de La Porte, ont paru en 1731, 1742 et 1770, 4 vol. in-12. On y trouve toutes ses pièces de théâtre, à l'exception du *Luxurieux*, qui a été imprimé séparément en 1732, in-12.

V. GRAND (Louis le), né à Troyes en 1588, mort en 1664, à 76 ans, dans cette ville, où il étoit conseiller, a laissé un *Commentaire* estimé sur la Coutume de sa patrie, réimprimé, pour la troisième fois, à Paris, en 1737, in-folio.

VI. GRAND (Louis le), sulpicien, docteur de Sorbonne, homme studieux, uniquement occupé de ses travaux et de ses exercices, et comptant tout le reste pour rien, naquit à Luzigni, dans le diocèse d'Autun, et mourut en 1780. On a de lui, I. *Prælectiones theologicæ de Deo*, 2 vol. in-12, 1751. II. *De Incarnatione Verbi divini*, 2 vol. in-12. III. *De Ecclesiâ Christi*, in-8°, 1779. Il publia en 1767, in-12, la *Censure de la Sorbonne*, contre les ouvrages du P. Berruyer et contre Bélisaire. Ses livres théologiques sont estimés pour la clarté et l'ordre qui y règnent.

VII. GRAND (Etienne-Antoine-Matthieu le), né à Versailles, long-temps interprète dans différentes villes du Levant, obtint, à son retour en France, une place de secrétaire interprète. Ce fut lui qui rédigea en arabe le *Traité de commerce conclu, en 1768, avec le royaume de Maroc*. On a de lui la *Traduction d'une Controverse des religieux maronites avec un Musulman, sur la religion chrétienne et le mahométisme*, 1766, in-12. Il mourut à Paris, en juillet 1784, à 60 ans, et légua à la bibliothèque du roi cinq manuscrits orientaux rares et curieux.

† VIII. GRAND (N. le), mort en 1802, passa sa vie à étudier tous les détails de la marine, et à aider de ses lumières les ministres dans cette partie, sans vouloir jamais y occuper aucun emploi. Il a écrit plusieurs *Mémoires* utiles, dont un seul a été publié, sous ce titre : *Le rétablissement de la marine française, par la pratique du catholicisme*. Une anecdote paroit avoir fourni à l'auteur le sujet de cet écrit. « Un enseigne de vaisseau, le chevalier de Vesle, dînant un jour chez le grand Colbert, pendant le carême, se plaignoit de ce que le catholicisme imposoit tant de jours d'abstinence en viande. Le ministre, se tournant vers ce jeune homme, lui dit : Monsieur de Vesle, votre observation paroîtroit au moins déplacée dans la bouche d'un officier de terre ; mais elle est inexcusable dans celle d'un marin. Ne savez-vous donc pas que la loi de l'Eglise, ici, sert merveilleusement l'état, et que, sans les abstinences de précepte religieux, vous verriez tomber les pêcheries, qui sont les séminaires naturels de vos matelots. » Le but du *Mémoire* de Le Grand est de prouver ces propositions : sans matelots, point de marine ; sans pêcherie, point de matelots ; sans consommateurs de poisson, point de pêcherie ; sans abstinence catholique, point de consommation (cette dernière conséquence peut être contestée) ; donc, sans catholicisme, ou l'abstinence qu'il impose, point de marine.

* IX. GRAND (le), architecte des monumens publics de la ville de Paris, mort à Saint-Denys le 9 novembre 1807, puisa dans l'école de Clérisseau cette pureté de style, ces principes sévères et cet amour pour la belle antiquité dont ce maître célèbre avoit fait revivre en France le goût et les maximes. Pour prix de son assiduité au travail, de ses succès et des excellentes qualités qui le faisoient aimer, Clérisseau lui accorda la main de sa fille. L'art d'écrire n'étoit point étranger à Le Grand. Erudit et capable d'une critique éclairée sur l'art, il employa fructueusement le temps que les orages révolutionnaires ne lui permirent pas de consacrer à son genre ordinaire d'occupation. Un grand nombre d'écrits, de la morale la plus saine, des recueils de monumens illustres, savamment commentés, et des collections de tout genre, où respire

son zèle infatigable pour le progrès de l'art, attestent à la fois l'élévation de son esprit et ses vastes connoissances. On a de lui cinq *Mémoires abrégés sur les Monumens publics; introduction à l'histoire générale de l'architecture*, un vol. *La Partie historique et descriptive de l'Architecture*, dans le texte du Voyage pittoresque de la Syrie, Phénicie et basse Egypte, par Le Cassas, peintre, grand in-folio, 3 vol., avec *Atlas*, in-fol., Paris. Un des derniers ouvrages auxquels cet artiste ait attaché son nom est le premier volume in-folio des Antiquités de la France, par Clérisseau, ouvrage accueilli par l'Empereur Napoléon d'une manière distinguée. On attribue à sa passion excessive pour le travail la maladie qui a terminé ses jours. Il venoit d'entreprendre la restauration de la porte Saint-Denys et celle de l'église de Saint-Denys, sépulture de nos rois. Déjà ce monument commençoit à se relever de ses ruines, quand la mort vint ravir à Le Grand la gloire de l'avoir rétabli.

* X. GRAND D'AUSSY (Pierre-Jean-Baptiste le), conservateur de la bibliothèque nationale, et garde de ses manuscrits, membre de l'institut, classe des sciences morales et politiques, né à Amiens en 1737, et mort à Paris en 1800, prit le nom d'Aussy, du château de ce nom, où son père faisoit sa résidence. Il fit ses études au collége des jésuites d'Amiens, et professa la rhétorique à Caen. Il resta chez les jésuites jusqu'à la dissolution de ce corps. A cette époque, il se chargea de l'éducation du fils de M. de Bouillac, fermier-général. Quelque temps après, il fut employé au *Glossaire* de Lacurne de Ste.-Palaye, et aux extraits que le comte de Tressan faisoit faire pour la Bibliothèque des Romans. On a de lui les ouvrages suivans: I. *Fabliaux*, ou *Contes des douzième et treizième siècles*, traduits ou extraits d'après divers manuscrits du temps, avec des notes historiques et critiques, et les imitations qui ont été faites de ces contes, depuis leur origine jusqu'à nos jours, Paris, 1779, 3 vol. in-8°. II. *Contes dévots, Fables et Romans anciens, pour servir de suite aux Fabliaux*, Paris, 1781, 1 vol. in-8°; nouvelle édition, augmentée d'une *Dissertation sur les Troubadours et les Trouvères*, 5 vol. in-12. L'ouvrage a été traduit par extrait en anglais, Londres, 1786. Ces Contes ont aussi été traduits en allemand, Halle, 1795, in-8°. III. *Histoire de la Vie privée des Français depuis l'origine de la nation jusqu'à nos jours*, Paris, 1782, 3 vol. in-8°. IV. *Voyage d'Auvergne*, Paris, 1788, 1 vol. in-8°. Nouvelle édition sous ce titre: *Voyage fait en 1787 et 1788 dans la ci-devant Haute et Basse Auvergne, etc.*, Paris, an 2 (1793), 3 vol. in-8°. Ce Voyage, curieux et instructif, a été traduit en allemand par extrait, Bayreuth, 1791, in-8°. V. *Vie d'Apollonius de Tyanes*, 2 vol. in-8°. VI. Dans le volume des Notices et extraits des manuscrits de la bibliothèque nationale, tom. V, publié par l'institut en 1800, il y en a un grand nombre de Le Grand d'Aussy. On a aussi de lui, dans les Mémoires de l'institut, classe des sciences morales et politiques, I. un *Mémoire sur l'état de la marine en France au commencement du quatorzième siècle*. II. Un autre *sur les anciennes sépultures*. Lorsque ce savant laborieux mourut, il préparoit une *Histoire de la langue et de l'ancienne littérature française, des sciences, des arts et des usages*.

* GRANDCLAS (Maurice), pro-

fesseur et doyen de la faculté de médecine en l'université de Pont-à-Mousson, né à Châtel-sur-Moselle, enseigna aussi la botanique, dans laquelle il avoit des connoissances très-étendues. On a de lui une *Dissertation* sur les différentes températures de la Lorraine, et leur influence sur la santé; brochure in-4°, imprimée à Nanci en 1728.

† GRANDET (Joseph), curé de Sainte-Croix d'Angers, procura à sa paroisse tous les biens spirituels. Il mourut en 1724, à 78 ans. Il est auteur, I. *De la vie de mademoiselle de Melun, princesse d'Epinoy*, institutrice des hospitalières de Baugé et de Beaufort en Anjou. II. De celle du *comte de Moret*, fils naturel de Henri IV. III. Celle de *Louis-Marie Grignion de Monfort*, prêtre missionnaire apostolique, Nantes, 1724, in-12, et de quelques *autres livres* édifians, chacun en un volume, in-12. Grandet a encore laissé une *Histoire ecclésiastique d'Angers*, que l'on conservoit en manuscrit dans le séminaire de cette ville.

* GRANDI (P. D. Guido), moine camaldule, célèbre philosophe et mathématicien à l'université de Pise, né à Crémone en 1671, se distingua par son profond savoir dans les mathématiques, et par son animosité contre ses adversaires, particulièrement contre Marcheti. Il mourut en 1742, presque dans l'enfance. On a de lui, I. *Geometrica demonstratio vivianeorum problematum*, etc., Florentiæ, 1699. II. *Geometrica demonstratio theorematum hugenianorum circa logisticam; seu logarithmicam lineam, quâ occasione plures geometricæ methodi exibentur circa tangentes quadraturas*, etc., Florentiæ, 1701. III. *Quadratura circuli et hyperbolæ per infinitas hyperbolas et parabolas geometricè exhibitas*, etc. Pisis, 1703, 1710. IV. *De infinitis infinitorum et infinitè parvorum ordinibus disquisitio geometrica*, etc. Pisis, 1710. V. *Sectionum conicarum synopsis*, Neapoli, 1737. VI. *Vita di S. Pietro Orseolo, doge di Venizia, Indi monaco ed eremita*, Venise, 1731 et 1733.

† I. GRANDJEAN DE FOUCHY (Philippe), né à Macon en 1666, d'une famille ancienne, venu à Paris après la mort de son père, pour y suivre un procès, avoit, par obéissance, embrassé l'état ecclésiastique. L'ami chez lequel il étoit descendu s'empressa de lui faire voir ce que la capitale renferme de curieux. Il le mena dans divers ateliers, et enfin dans une imprimerie. Frappé d'étonnement et d'admiration à la vue d'un spectacle nouveau pour lui, le jeune homme examina avec beaucoup d'attention le mécanisme de cet art nouveau pour lui, crut apercevoir des défauts et des imperfections dans les différens caractères alors en usage, et se proposa de les réformer. Son ami l'ayant trouvé travaillant avec ardeur à l'exécution de son projet, s'empara de ses essais, et les montra à M. de Pontchartrain, chancelier, qui en fut si surpris, qu'il en parla à Louis XIV. Peu après, Grandjean fut mandé par le chancelier, qui lui ordonna de quitter l'habit ecclésiastique, et lui remit un brevet par lequel le roi le retenoit à son service, lui enjoignant de s'occuper spécialement de tout ce qui avoit raport à l'ipmprimerie, et le renvoyant à l'abbé Bignon pour l'exécution de la réforme des caractères. Grandjean, bien accueilli de Bignon, qui approuva son plan, changea presque tous les poinçons et toutes les matrices de l'imprimerie, et imagina divers instrumens très-simples, à l'aide desquels on

pouvoit tracer sûrement tel angle qu'on désiroit, même d'une ligne carrée, frapper et justifier les matrices, etc. Les caractères qui ont le plus assuré la réputation de cet artiste sont le neuvième, qui a servi à l'impression des médailles de Louis XIV, et le onzième, avec lequel on a fait la préface de cet ouvrage. La goutte et la gravelle réunies terminèrent, à 48 ans, la carrière de cet artiste célèbre, mort le 6 mai 1714, généralement regretté.

* II. GRANDJEAN (Henri), chirurgien oculiste, né à Housse, pays de Liège, le 23 décembre 1725, d'un père, chirurgien distingué, qui lui donna les premiers élémens de son art. Grandjean vint à l'âge de 17 à 18 ans faire ses cours à Paris et entra à l'Hôtel-Dieu, comme gagnant maîtrise, en 1752, sous le célèbre Moreau, dont il se fit remarquer par son aptitude et ses dispositions. Il s'adonna particulièrement à la chirurgie oculaire, et devint l'élève et l'ami du célèbre Daviel, qui le premier a fait l'opération de la cataracte par extraction. Grandjean la simplifia, et fut le premier qui fit l'extraction de la membrane cristalline sans extraire le cristallin. Ses qualités personnelles et ses talens extraordinaires lui attirèrent la confiance de ses maîtres, l'estime et l'amitié de tous ceux qui le connoissoient. Il devint l'ami intime de La Martinière, premier chirurgien du roi, qui le fit connoître à Louis XV. Ce monarque le nomma son chirurgien oculiste et celui de toute sa famille; il fut continué dans les mêmes fonctions par Louis XVI, qui le décora du cordon de l'ordre de Saint-Michel, en récompense des services qu'il rendoit à l'humanité. Une circonstance à laquelle cette nomination donna lieu prouve combien Grandjean avoit de déférence et de vénération pour celui à qui il devoit ses premières leçons. Aussitôt qu'il eut reçu le cordon il partit pour Versailles, où il arriva avant le retour du courrier; et s'adressant d'abord à de La Martinière, il lui observa qu'il ne pouvoit porter le cordon noir avant que M. Moreau son ancien maître et son ami en eût été décoré. M. de La Martinière l'approuva, et l'accompagna chez le roi, à qui M. Grandjean dit, avec sa franchise ordinaire: Sire, vous avez eu la bonté de m'envoyer le cordon de l'ordre de Saint-Michel, mais j'observe à votre majesté que le célèbre Moreau n'en est point encore décoré, et qu'il m'est impossible de le porter avant lui. Le roi, admirant cette délicatesse, le chargea lui-même de remettre le cordon à M. Moreau, et lui promit que la première nomination seroit pour lui; ce qui se réalisa en 1782. C'est par lui que le collége de chirurgie fut ouvert. Grandjean fit avec succès trois opérations de cataractes à trois aveugles-nés, conjointement avec son frère Guillaume. Ces enfans furent présentés au roi, qui leur fit donner à chacun 25 louis. Grandjean a donné la lumière à 114 aveugles-nés, et traitoit gratuitement les pauvres deux fois par semaine, et même tous les jours lorsqu'il s'agissoit de maladies graves. Il a laissé différentes pommades très-précieuses pour les maladies des paupières. Il est mort à Paris en 1802, âgé de 78 ans. On lui doit un *Recueil* inédit *d'observations*. Il a laissé pour successeur M. Masson-Grandjean, son élève et son parent.

* III. GRANDJEAN (Guillaume), frère puîné du précédent, mort le 28 octobre 1795, à 66 ans, apprit de son frère les premiers élémens de son art; l'exerça concurremment avec lui, et y acquit aussi, à l'aide de ses conseils, beaucoup de réputation. Il

avoit été nommé son survivancier en 1782 par Louis XVI.

† GRANDIER (Urbain), fils d'un notaire de Sablé, curé et chanoine de Saint-Pierre de Loudun, réunissoit aux agrémens de la figure les talens de l'esprit, et sur-tout celui de la chaire. Ses succès excitèrent l'envie de quelques religieux de Loudun; cette envie se changea en haine lorsqu'il eut prêché sur l'obligation de se confesser à son curé au temps pascal. Applaudi d'abord par la plupart des hommes, recherché par les femmes, auxquelles il plaisoit beaucoup, il traita ses ennemis avec hauteur. Leur vengeance couva quelque temps, pour éclater avec plus de force. Il avoit été directeur des ursulines de Loudun, et, s'il faut en croire le Mercure français, il n'avoit brigué cet emploi que pour faire de cet asile de la pudeur le centre de ses plaisirs. On dénonça ses galanteries à l'official de Poitiers, qui, en 1629, le condamna à les expier dans un séminaire, et le priva de ses bénéfices. En ayant appelé comme d'abus, il fut déclaré innocent au présidial de Poitiers. Ses ennemis, toujours acharnés à le perdre, lui suscitèrent trois ans après une affaire plus sérieuse. Le bruit se répandit parmi le peuple que les ursulines de Loudun étoient possédées. Cette prétendue possession éclata vers la fin de 1632. « Quelques religieuses, dit le P. d'Avrigny, eurent d'abord des visions la nuit; elles en eurent bientôt le jour. Ce n'étoit dans leur maison que spectres et fantômes. Grandier se présentoit à elles sous les plus horribles figures, et elles tomboient dans d'étranges convulsions. Le curé de Loudun se plaignit qu'on vouloit le perdre, et prit des mesures pour se défendre. » En effet, ses ennemis ne manquèrent pas de publier que c'étoit lui qui avoit causé la possession par ses maléfices. La magie étoit alors le crime de ceux auxquels on n'en pouvoit imputer aucun autre. Pour perdre plus sûrement Grandier, on le noircit auprès du cardinal de Richelieu. Laubardemont, conseiller d'état, s'étant trouvé à Loudun, Mignon, directeur des ursulines, l'entretint fort au long des troubles que Grandier, de concert avec le démon, excitoit dans le couvent. Il fut secondé dans ses accusations par les principaux habitans de Loudun. Pour mieux prouver la méchanceté de Grandier, ils l'accusèrent d'être l'auteur de la misérable et plate satire publiée depuis peu contre le cardinal, sous le titre de la Cordonnière de Loudun. Celui-ci, plus sensible aux libelles que n'auroit dû l'être un grand homme, saisit avidement cette occasion de se défaire de Grandier. Laubardemont, sa créature, et douze juges des siéges voisins de Loudun, tous gens de bien, mais d'une crédulité extrême, furent chargés de lui faire son procès. Grandier fut arrêté le 7 décembre 1633, et conduit à Angers. On lui fit souffrir une question si cruelle, qu'elle lui fracassa les jambes. Après avoir entendu Astaroth, de l'ordre des Séraphins, chef des diables qui possédoient les ursulines; Easas, Celsus, Acaos, Cedon, Asmodée, de l'ordre des Trônes; Alex, Zabulon, Nephtalim, Cham, Uriel, Achas, de l'ordre des Principautés, on le condamna à être brûlé vif, comme coupable du crime de magie et de possession. Il est bien extraordinaire, sans doute, qu'on ait reçu en justice la déposition des diables, et que leur témoignage ait servi de preuve dans un procès criminel où les juges opinèrent pour la peine du feu; mais ce fait, quoiqu'étrange, n'en est pas moins vrai. On le conduisit au lieu du supplice, et il aima mieux mourir sans confession que

de se confesser à un des religieux de Saint-François, qu'on avoit nommé pour l'assister, prétendant qu'ils étoient ses parties. Grandier fut brûlé vif le 18 avril 1634. On dit même qu'il endura ce cruel supplice avec autant de constance que de résignation. Comme il étoit sur le bûcher, on aperçut une grosse mouche qui voloit en bourdonnant sur sa tête. Un moine, présent à cette cruelle exécution, et qui avoit ouï dire que Beelzébut en hébreu signifie Dieu des mouches, s'écria aussitôt « que c'étoit le diable Beelzébut qui voloit autour de Grandier, pour emporter son ame aux enfers. » Si l'on demande comment une vingtaine de religieuses ont pu se croire ou se dire possédées, la réponse est facile. L'esprit, les graces, la figure de Grandier avoient fait une forte impression sur ces bonnes filles; honteuses de leurs foiblesses, elles s'imaginèrent que ces foiblesses étoient surnaturelles. Cette pensée épargnoit à l'amour-propre l'aveu humiliant de leur fragilité. On se crut donc ensorcelé, et on le dit tout haut. La mort de Grandier ne rétablit pas le calme dans le couvent de Loudun. « Il fallut, dit le P. d'Avrigny, continuer long-temps les exorcismes: car, quoique Asmodée, Aman et Gresis, se fussent retirés au premier ordre qu'on leur en avoit donné, il en restoit assez d'autres qui disputèrent le terrain tant qu'ils purent. Le P. Surin, jésuite, homme consommé dans les voies de Dieu, avoit été mis aux prises avec les diables, après la mort de Grandier. On voit, par la relation qu'il en fit, combien ils lui donnèrent de peine. Jamais ennemi ne s'est mieux défendu dans ses retranchemens. La prieure logeoit Laviétan, qui avoit choisi pour demeure la tête de cette fille. Il s'y défendit jusqu'au 5 novembre 1635. Ce n'est pas, comme il le dit lui-même, qu'il ne se fût repenti plus d'une fois d'être venu faire la religieuse à Loudun, où il avoit eu beaucoup à souffrir; mais il n'avoit pas été le maître de s'en aller comme il étoit venu. Balaam prit congé de la compagnie le 29 du même mois; Isaacarum, le jour des rois, 1636. Behemot fut celui qui se maintint le plus long-temps dans son poste. Il tint bon jusqu'au 15 d'octobre 1637; mais il quitta la place après un vœu que fit la prieure, d'aller en pélerinage au tombeau de saint François de Sales. Voilà en abrégé l'histoire de la possession de Loudun. Deux moines, dit-on, Mignon et Baré, avoient préparé de loin cette farce atroce pour perdre Grandier, faire parler d'eux, et attirer des aumônes au couvent, qui étoit très-pauvre. Les diables se contredisoient souvent, savoient si peu le latin, qu'ils répondoient tout de travers aux interrogations qu'on leur faisoit, faute de les entendre; faisoient même un grand nombre de solécismes, tant ils avoient mal retenu leur leçon! On ajoute que quelques filles séculières qui avoient fait les possédées avouerent la friponnerie, quand elles virent qu'on ne parloit plus de leur donner des maris, ainsi qu'on le leur avoit fait espérer. Ceux qui seront curieux de connoitre entièrement les détails de cette affreuse intrigue auront un grand nombre d'ouvrages à consulter. Je vais citer les principaux, et d'abord ceux qui sont favorables à la prétendue possession et aux exorcistes. I. *Récit véritable de ce qui s'est passé à Loudun, contre messire Urbain Grandier*, Paris, 1634. II. *Véritable relation des justes procédures observées au fait de la possession des ursulines de Loudun, et au procès d'Urbain Grandier, avec les thèses générales, touchant les diables exorcisés par le père Tran-*

quille, *capucin*, La Flèche, 1634, in-12. III. *La Démonomanie de Loudun, qui montre la véritable possession des religieuses ursulines et autres séculières, avec la liste des religieuses et séculières possédées, obsédées et maléficiées, le nom de leurs démons, le lieu de leur résidence et signe de leur sortie. La mort de Grandier, auteur de leur possession*, La Flèche, 1634, in-12. IV. Cet ouvrage a eu deux éditions. *Interrogatoire de messire Urbain Grandier, etc., avec les confrontations des religieuses possédées, contre ledit Grandier, ensemble la liste et les noms des juges députés par sa majesté*, Paris, 1634. V. *Relation véritable de ce qui s'est passé aux exorcismes des religieuses de Loudun, en la présence de Monsieur, frère unique du roi, avec l'attestation des exorcistes*, Paris, 1635. VI. *Relation de la sortie du démon* Balaam *du corps de la mère prieure des ursulines de Loudun et ses épouvantables mouvemens et contorsions en l'exorcisme, avec l'extrait du procès-verbal desdits exorcismes qui se font à Loudun par ordre de monseigneur l'évêque de Poitiers sous l'autorité du roi*, Paris, 1635. VII. *Lettre écrite à monseigneur l'évêque de Poitiers par un des pères jésuites* (Surin) *qui exorcisent à Loudun, contenant un brief récit de la sortie de* Léviathan, *chef de cinquante démons qui possèdent tant les filles religieuses que séculières, avec un extrait du procès-verbal des exorcismes qui se font à Loudun, etc.*, Paris, 1635. VIII. *Miraculeux effets de l'Eglise romaine sur les horribles actions des princes des démons en la possession des religieuses de Loudun, par Lafoucandière*, Paris, 1635, in-8°. IX. *Les Interrogatoires et exorcismes nouvellement faits à un démon sur le sujet de la possession des filles ursulines de la ville de Loudun, avec les réponses du démon au R. P.* Matthieu de Luché, *capucin et exorciste sur le même sujet, au grand étonnement du peuple*, Paris, 1637. X. *Les Miraculeux effets de la Vierge, de saint Joseph et de saint François dans le soulagement et délivrance des filles ursulines possédées à Loudun, contre tous les efforts des diables et démons*, Paris, 1637. Il existe encore plusieurs ouvrages imprimés sur cette matière et dans les mêmes principes. Nous ne citerons que les deux pièces manuscrites suivantes, que les auteurs de la Bibliothèque historique de la France n'ont point connues, et qui sont conservées dans le cabinet de M. Dulaure. XI. *Responses des démons lorsqu'ils ont été pressés, ez exorcismes d'adorer le St. Sacrement et de dire ce qu'ils adoroient.* XII. *Récit d'une chose merveilleuse arrivée dans Loudun le 27 febvrier* 1635. L'opinion publique étoit formée sur l'innocence de Grandier, sur la crédulité ou la fourberie de ses exorcistes, lorsque, vers le milieu du 18ᵉ siècle, un prêtre s'est avisé de composer un gros volume dans le dessein d'accuser Urbain Grandier et de justifier ses assassins. Voici le titre de cet ouvrage, le dernier qui ait paru en faveur de la possession. XIII. *Examen et Discussion critique de l'Histoire des diables de Loudun, de la possession des religieuses ursulines, et de la condamnation d'Urbain Grandier*, Liège, 1749, in-8°. Nous allons maintenant citer les ouvrages les plus considérables, écrits en faveur d'Urbain Grandier contre les exorcistes et les diables. XIV. *Histoire des diables de Loudun, ou de la possession des religieuses ursulines et de la condamnation et du supplice d'Urbain Grandier, curé de la même ville; cruels effets*

de la vengeance du cardinal Richelieu, Amsterdam, 1693, 1716, 1737, in-8°, par Aubin, protestant de Loudun, réfugié en Hollande. XV. *Discours de la possession des religieuses ursulines de Loudun*, 1634. Cet ouvrage est attribué à Marc Duncan, habile médecin de Saumur, témoin de ces scènes ridicules. XVI. *L'Ombre d'Urbain Grandier, de Loudun, sa rencontre et conférence avec Gaufrédi en l'autre monde*, 1634. XVII. *Histoire d'Urbain Grandier, condamné comme magicien et comme auteur de la possession des religieuses ursulines de Loudun*, par M. ***, à Amsterdam, 1735, in-8°. Il paroît que cette histoire est la même que celle qui est insérée dans les Causes célebres de François Gayot de Pitaval, tome VI. On peut aussi consulter le Dictionnaire de Bayle à l'article GRANDIER; la Bibliothèque historique du Poitou, par Dreux du Radier, tome IV; l'Histoire de la ville de Loudun, 1 vol. in-8°; l'Histoire du Poitou, par M. Thibaudeau, tome VI, chap. VI; le Monde enchanté, par Balthazar Beker, tome IV; Bibliothèque universelle et historique, tome XXIV, p. 224: méthode historique de l'abbé Lenglet du Fresnoy, p. 124, 165 et son Supplément, p. 174, etc., etc. Des scènes à peu près semblables, mais de moindre durée, eurent lieu dans le même temps au monastère de Chinon. Quelques années après, en 1643, les religieuses de Saint-Louis de Louviers furent aussi possédées, mais les circonstances de leurs possessions ont un caractère de gravité bien supérieur. Les faits, résultant de la procédure, offrent un mélange inconcevable de profanations et de débauches: l'homme le plus corrompu ne pourra les lire sans être révolté. En 1661, les religieuses ursulines d'Auxonne furent encore possédées; mais cette possession, aussi ridicule que celle des religieuses de Loudun, n'est point aussi criminelle que celle des religieuses de Louviers. Les progrès des lumières du 18e siècle ont enfin arrêté le cours de cette crédulité ridicule, des fourberies et des crimes qui en résultoient, et, sans le secours des exorcismes, ont restreint l'autorité du diable.

† I. GRANDIN (Martin), docteur et professeur de Sorbonne, né à Saint-Quentin en 1604, mort à Paris le 16 novembre 1691, a laissé un *Cours de théologie*, en 6 vol. in-4°, intitulé *Opera theologica*, purement écrit, et publié après sa mort, par l'abbé d'Argentré, en 1710 et 1712.

* II. GRANDIN (François), curé de St.-Julien d'Angers vers 1570, fit imprimer à Paris, en 1574, une *Instruction chrétienne pour les enfans*, dont Pierre Viel de Sorbonne étoit auteur. Il y ajouta la traduction de plusieurs psaumes, des hymnes, des cantiques, des oraisons et des endroits choisis de l'Ecriture sainte.

GRANDMONT. *Voy.* ETIENNE, n° XII.

† I. GRANDVAL (Nicolas RACOT), organiste, mort à Paris sa patrie en 1753, à 77 ans, auteur, I. *Du Poëme de Cartouche*, Paris, 1725, in-8°, qui réussit beaucoup dans le temps. Il parodia, pour ce sujet, les plus beaux vers de la Henriade. II. De quelques *Comédies*, comme le *Camp de Porché-Fontaine, Agathe*. Grandval a fait la musique d'une foule de pièces ou vaudevilles qui y étoient joints. La petite pièce du *Quartier d'Hiver*, qu'on lui a attribuée, est de Villaret et Bret; celle du *Mariage par lettre-de-change*, qu'on lui a aussi donnée, est de Poisson. On a encore de lui le *Théâtre de campagne*, ou *les Débauches de l'esprit*, Paris, 1758, in-12.

† II. GRANDVAL (Charles-François Racot), comédien français, fils du précédent, mort à Paris le 24 septembre 1784, à 74 ans, représenta pendant 35 ans les petits-maîtres, à peu peu près aussi bien que Baron et Dufresne. Il remplissoit dans la tragédie certains rôles où il approchoit de ces grands acteurs. Il avoit débuté en 1719, et lorsqu'il se fut retiré du théâtre, il continua de jouir, auprès de quelques anciens amis, de l'attachement que la gaieté de son caractère, et son ame bonne et indulgente leur avoient inspiré pour lui. La conformité des talens, et le même goût pour la retraite, le lièrent avec madame Dumesnil..... Grandval joignoit au talent de la comédie celui de la poésie. On a de lui quelques *Opéras comiques*, pétillans d'esprit et de bonne plaisanterie, mais dont les situations et les expressions font souvent rougir la pudeur.

* GRANELLI (Charles), jésuite italien; parmi les connoissances qu'il cultiva, il se livra particulièrement à l'étude des médailles; et ayant fait un très-long séjour à Vienne en qualité de confesseur de l'impératrice Guillelmine-Amélie, il en recueillit une grande quantité venant de Hongrie, de Transylvanie, de la Valachie et de Constantinople. Ces médailles furent publiées par le P. Frolich, aussi jésuite, et célèbre antiquaire, dans l'ouvrage intitulé *Quatuor tentamina in re nummariâ vetere*, Viennæ Austriæ, 1737. Granelli mourut à Vienne vers 1740: on a de lui *Topographia Germaniæ Austriacæ, conscripta à Carolo Granelli, soc. Jesu sacerdote, novis accessionibus locupletata*, etc., Viennæ, 1759.

† I. GRANET (François), diacre de Brignoles en Provence, vint assez jeune à Paris. Son érudition variée, et son goût pour la littérature et la critique, le firent connoître avantageusement. Il donna des éditions de divers ouvrages, jusqu'à sa mort, arrivée le 2 avril 1741, à 49 ans. Ses principales productions sont, I. La *Traduction* de la Chronologie de Newton, 1728, in-4°. II. Un *Recueil de remarques* sur les tragédies de Corneille et Racine, 1738, 2 part., 2 vol. in-12. III. Plusieurs vol. du Journal intitulé *Bibliothèque Française*, ou *Histoire littéraire de la France*. IV. Plusieurs articles du *Nouvelliste du Parnasse*, et des *Observations sur les écrits modernes;* feuilles périodiques auxquelles l'abbé des Fontaines l'avoit associé. Les défauts et les qualités des deux critiques étoient les mêmes; du savoir, du goût, mais peu de finesse, peu d'impartialité, trop d'humeur et de passion. L'abbé Granet, plus critique par intérêt que par caractère, ne travailloit qu'à contre-cœur à ces ouvrages hebdomadaires, qui font souvent beaucoup d'ennemis, sans faire acquérir beaucoup de gloire. Il se consoloit dans l'espérance qu'on le mettroit dans un état où il pourroit suivre avec plus de liberté son goût pour les recherches et l'érudition. V. *Recueil de pièces d'histoire et de littérature*. Les tomes 1, 2 et 4 sont de l'abbé Granet, le tome 3 du père Desmolets. (*Voyez* Atterbury.) VI. L'*Edition* des Œuvres de Launoy, à Genève, 1731, en 10 vol. in-folio, avec la *Préface*, la *Vie* de l'auteur, et un *Launoyana*, morceau curieux, dont le style montre que l'auteur étoit bon humaniste. *Voyez* Brun, n° III.

II. GRANET (Jean-Joseph), censeur royal, et ancien avocat au conseil, né à Aix, et mort à Paris en 1759, à 74 ans, a fait l'*Histoire de l'Hôtel-Royal des Invalides*, Paris, 1736, in-fol. avec fig.; redonnée par l'abbé Pérau en 1756.

Il avoit de la littérature ; et ses lumières en ce genre n'avoient point nui aux études propres à son état.

I. GRANGE (Jean de la), d'une ancienne famille du Beaujolais, se fit bénédictin, et se rendit habile dans la jurisprudence civile et canonique. Devenu abbé de Fécamp, il fut employé par le pape Innocent VI dans des affaires importantes. Charles dit *le Sage* le fit ministre d'état et surintendant de ses finances, lui donna l'évêché d'Amiens, et lui procura la pourpre romaine en 1375. On remarque de lui une chose assez singulière, c'est qu'étant président à la cour des aides, puis conseiller au parlement, il jugea plusieurs procès, même étant cardinal. Après la mort de Charles V, arrivée en 1380, il craignit le ressentiment de Charles VI, auquel il avoit parlé durement, du vivant de son père, il quitta la cour, et se retira à Avignon, où il mourut dans un âge avancé, en 1402, peu regretté. Lorsque Charles VI eut appris son départ, il dit à un de ses favoris : « Dieu merci, nous voilà délivré de la tyrannie de ce capellan. » Urbain VI, dans un moment d'humeur, lui reprocha son avarice et sa perfidie. Ce fut à l'occasion de la guerre entre les Anglais et les Français que le pape l'accusa de prolonger sa commission de légat dans la vue de s'enrichir. Un jour le pontife s'échappa jusqu'à dire « qu'il n'y avoit point de mal au monde que le cardinal d'Amiens n'eût fait. » C'étoit sans doute une exagération ; mais on ne peut nier que ce prélat ne fût avide et ambitieux. Dans le conclave où Clement VI fut élu, il se servit d'artifices peu honorables pour se procurer la tiare.

II. GRANGE. *Voyez* MONTIGNY *et* RIVET.

† III. GRANGE (Joseph DE CHANCEL de la), né en 1676, d'une famille ancienne, à Antoniat près de Périgueux, lisoit dès ses plus tendres années les poëtes et les romanciers. Son père, vieux guerrier, crut corriger sa manie en jetant au feu sa petite bibliothèque, et ne fit que l'augmenter. Le jeune La Grange passa de Périgueux à Bordeaux, où il continua ses études chez les jésuites ; il y fit une *petite comédie* en trois actes, qui fut représentée plusieurs jours de suite par les écoliers. Cette singularité d'un enfant de neuf ans lui fit un nom. Madame de La Grange, devenue veuve, et espérant bien des talens de son fils, le mena à Paris, et le fit placer dans les pages de madame la princesse de Conti. Il avoit apporté de Bordeaux sa tragédie de Jugurtha ; il la lut à la princesse, qui la communiqua à Racine. Ce grand maître donna des conseils et des encouragemens au jeune élève de Melpomène. Jugurtha fut enfin représenté ; et cette tragédie, sans être bonne, fit honneur à la jeunesse du poëte, qui n'avoit que seize ans. De nouvelles pièces lui procurèrent de nouveaux lauriers ; mais ce qui le fit le plus connoître, fut un libelle contre Philippe, duc d'Orléans, intitulé *Philippiques*. La Grange passa pour l'auteur de ces *Odes*, où, à travers plusieurs morceaux prosaïques et beaucoup de vers lâches, on trouve des stances énergiques. Ces odes restèrent long-temps manuscrites ; les copies en étoient extrêmement multipliées : elles ont été imprimées à Paris, en 1795, in-12. La Grange fut obligé de se sauver à Avignon. Il y avoit dans cette ville un officier français qui s'y étoit réfugié pour un meurtre. On lui promit sa grace s'il en pouvoit faire sortir l'auteur des Philippiques ; il l'attira, sous prétexte d'une partie de plaisir, hors des limites du Comtat, et le livra lâchement à des

gens apostés pour le prendre. La Grange, conduit aux îles de Sainte-Marguerite, y fut enfermé très-étroitement. Ses talens et sa gaieté le rendirent agréable au gouverneur, qui lui donna quelque liberté dans le château. Le poëte fit une épigramme contre cet homme généreux, qui le renvoya dans son cachot. Extrêmement resserré dans cette prison, il trouva le moyen de faire parvenir une Ode au duc d'Orléans, contre lequel il avoit écrit ses Philippiques; il y avouoit son crime et peignoit son repentir. Ce prince eut la bonté de lui accorder la permission de se promener quelquefois; il en profita pour recouvrer entièrement sa liberté. Il gagna les soldats qui l'escortoient dans ses heures de promenade; ils lui procurèrent une barque qui le conduisit au port de Ville-Franche. La Grange, se flattant d'obtenir de l'emploi en Espagne, se rendit à Madrid. L'ambassadeur de France lui ayant enlevé la protection du roi d'Espagne, il passa en Hollande. Dès qu'il fut arrivé à Amsterdam, les Etats-généraux, dont il réclama l'appui, le firent recevoir bourgeois de cette ville, pour le mettre à l'abri des représentations de l'ambassadeur. Le roi de Pologne, Auguste, électeur de Saxe, lui fit un présent et l'invita à se rendre auprès de lui: il eût sans doute accepté cette offre, sans la mort du duc d'Orléans. Il obtint peu après son rappel en France où il vécut toujours depuis. Il mourut au château d'Antoniat le 27 décembre 1758. La Grange mettoit presque toujours du fiel dans ses discours. Ses concitoyens et ses parens étoient l'objet de ses épigrammes et de ses chansons, et il ne les épargnoit pas plus que ses ennemis: à ce défaut il joignoit l'orgueil et la vanité: il faisoit sans façon l'éloge de ses talens, et disoit de lui-même ce que les autres en auroient pu dire, ou peut-être ce qu'ils n'auroient jamais dit. Il travailloit depuis long-temps à une *Histoire du Périgord*. Son grand âge ne lui ayant pas permis de continuer ce travail, il donna ses manuscrits aux chanoines réguliers de Chancelade. On a publié les *Œuvres de La Grange-Chancel*, corrigées par lui-même, à Paris, en 1759, en 5 vol. in-12: on y trouve les pièces dramatiques de l'auteur, plusieurs opéras et des poësies diverses. Les tragédies sont ce qui mérite le plus l'attention. Les principales sont, I. *Jugurtha*, roman assez bien tissu, mais sans caractères marqués, et où le dialogue froid est dénué de poésie et du jeu des passions. II. *Oreste et Pilade*, pièce jouée avec applaudissement en 1697. Elle offre beaucoup moins de simplicité, mais plus d'action et de chaleur que l'Iphigénie en Tauride de Guymond de La Touche. Le dénoûment est ridicule dans l'une et dans l'autre pièce; et pour tout dire, les deux poëtes n'ont pas su tirer parti de leur sujet. III. *Athénaïs*, autre tragédie pleine d'art et d'intelligence, mais qui n'a point le caractère, la noble simplicité de la vraie tragédie. IV. *Amasis*, jouée avec un grand succès en 1701. Nous n'avons point de pièce mieux intriguée, et dont la marche soit plus rapide; mais elle est, pour le style, fort au-dessous de la Mérope de Voltaire: c'est le même sujet sous des noms différens. V. *Ino et Melicerte* parut pour la première fois au théâtre en 1713. A cette tragédie, une des plus intéressantes que nous ayons, il ne manque que la simplicité et du coloris. VI. *Adherbal*, roi de Numidie, jouée en 1694. VII. *Méléagre*, représentée en 1699. VIII. *Alceste*, donnée en 1703. IX. *Sophonisbe*. X. *Erigone*. XI. *Cassius et Victorinus*, 1732. Les principaux *Opéras* de La Grange sont, I. *Médus*,

représentée en 1702. II. *Cassandre*, jouée en 1706. III. *Orphée*, pièce très-médiocre et mal versifiée. IV. Trois autres *Opéras* non représentés : ceux qui l'ont été ne le seront plus. Ces six opéras occupent les 4e et 5e volumes des Œuvres de La Grange. Si ce poëte avoit eu plus de goût, il les auroit supprimés absolument, ainsi que ses *Poésies diverses*, sans chaleur et sans graces. Il a pourtant quelques cantates qui mériteroient d'être conservées, quoique bien éloignées de celles de Rousseau. Le poëte lyrique dans La Grange étoit fort au-dessous du poëte tragique. Si on le considere sous ce dernier point de vue, on ne peut lui refuser de l'invention dans ses plans, quelquefois même un art qui tient du génie, de l'entente dans les scènes, de l'intelligence, de la justesse dans le dialogue; mais il a toujours bâti sur des fonds romanesques. Nulle force dans ses caractères, nul coloris: une versification lâche, entortillée, des lieux communs, de la froideur. Personne n'a plus approché que lui de Th. Corneille.

IV. GRANGE (N.... de la), d'une bonne famille de Montpellier, reçut une excellente éducation; mais l'inquiétude et la bizarrerie de son esprit ne lui permirent pas de se fixer à un état. Il dissipa ses biens, et n'eut que la foible ressource de sa plume. Il donna au théâtre italien diverses comédies, dont quelques-unes furent applaudies, telles que les *Contre-Temps*, l'*Italien marié à Paris*, la *Gageure*, le *Déguisement* et les *Femmes corsaires*. Il a donné au théâtre français, l'*Accommodement imprévu*, et le *Rajeunissement inutile*, 1738. Il mit aussi *en vers* l'Ecossaise de Voltaire. Nous devons encore à cet auteur plusieurs *Traductions*. I. Celle du roman d'Adrienne, en 2 vol. in-12, qui eut quelque succès. II. Celle d'un mauvais roman anglais, intitulé : *le Coche*, 1767, 2 vol. in-12. III. Enfin il mit *en vers de huit syllabes* le Phaéton renversé, poëme allemand, où il y a des graces et de la gaieté. La Grange travailloit facilement; mais les malheurs qui troublèrent sa vie l'obligèrent trop souvent d'écrire à la hâte. Il mourut à l'hôpital de la Charité, à Paris, en 1767.

† V. GRANGE (N.... de la), né à Paris en 1738, parvint, malgré la pauvreté de ses parens, à faire des études distinguées au collége de Beauvais. Un peu de pain qu'il emportoit le matin étoit sa seule nourriture jusqu'au soir. Comme il étoit éloigné de la maison paternelle, il passoit les intervalles des classes dans une allée ou dans le vestibule d'une église. Un professeur l'ayant aperçu deux ou trois fois, lui fit avouer avec peine l'indigence de sa mère, et lui procura une bourse. Devenu gouverneur du fils de M. le baron d'Holbach, il alloit recueillir les fruits de cette éducation, lorsque la mort l'enleva en 1778. La Grange est connu, I. Par une édition des *Antiquités de la Grèce*, de Lambert Bos, Paris, 1769, in-12. II. Par une *Traduction* de Lucrèce, et des remarques d'une critique saine, dont plusieurs lui avoient été fournies par son ami le baron d'Holbach, Paris, avec le latin, et de savantes notes, 1768, en 2 vol. in-8°, ou 2 vol. in-12. III. Par une autre de Sénèque, qui n'a paru qu'après sa mort, en 1778-79, en 7 v. in-12, traduction laissée imparfaite, et achevée par Naigeon, qui l'a revue entièrement : elle est, à quelques endroits près, fidèle, claire, élégante, et supérieure à la précédente; mais elle manque quelquefois de précision. Diderot, ami de l'auteur, a orné cette version d'un septième volume; c'est un tableau éloquent

de la vie de Sénèque, et des règnes de Claude et de Néron. Un goût perfectionné par la lecture des auteurs anciens et modernes, une critique judicieuse, un caractère doux et honnête, distinguoient La Grange.

* GRANGENEUVE (J. A.), avocat et substitut du procureur de la commune de Bordeaux, où il étoit né, fut nommé député de la Gironde à l'assemblée législative. Dès le commencement de la session, il provoqua des mesures de rigueur contre l'émigration, et fit supprimer le titre de majesté qu'on accordoit au roi. Ce décret fut cependant rapporté le lendemain, parce qu'il excita de la fermentation dans les partis, qui tous y virent, avec des sentimens divers de joie ou de mécontentement, un signal de mépris pour la constitution nouvelle. Le 1er janvier 1792 il appuya l'accusation des princes émigrés, et le 1er février suivant il dénonça dans un discours virulent Bertrand, ministre de la marine. Le 21 mars il demanda que la provision à accorder aux femmes ou enfans d'émigrés fût fixée à un *maximum* de 800 liv., quels que fussent du reste les droits qu'ils pussent faire valoir. Le 14 juin il insulta, dans un comité, un autre député, nommé Jouneau, et ce dernier lui en ayant demandé raison, il la lui refusa, en continuant ses insultes et ses menaces; mais Jouneau, poussé à bout, le maltraita de coups de bâton et de coups de pieds, au point qu'il fut forcé de rester au lit quelque temps. Jouneau fut envoyé à l'Abbaye pour quelques jours, et Grangeneuve lui intenta un procès. Il fut un de ceux qui, de concert avec l'ex-capucin Chabot, convinrent en juillet de se faire assassiner par des gens qu'ils soldèrent, afin d'exaspérer le peuple en faveur de la liberté : mais, au moment de l'exécution, il craignit d'être trop bien assassiné, et y renonça. Madame Roland, amie de Grangeneuve, cite cette anecdote dans ses Mémoires. Le 3 août il demanda que l'assemblée ouvrît sur-le-champ la discussion pour savoir si on prononceroit la déchéance du roi. Devenu membre de la convention, il y figura moins que dans la législature, suivit la marche de la *Gironde*, qui devint plus modérée à mesure que la *Montagne* prit plus d'empire. Enveloppé dans la proscription du 31 mai 1793, il s'échappa de Paris, fut mis hors de la loi le 28 juillet, et ensuite arrêté à Bordeaux, où la commission militaire le condamna à mort le 1er nivôse an 2 (21 décembre 1793.) Il étoit âgé de 43 ans.

I. GRANGER (N.), célèbre voyageur, natif de Dijon, mort en revenant d'un voyage de Perse, à deux journées de Bassora, vers l'an 1733, a laissé, dit-on, des *Relations* exactes et curieuses de ses courses dans différentes parties du Levant; mais on n'a encore mis au jour que son *Voyage d'Egypte*, qui est instructif et intéressant. On y voit ce qu'il y a de plus remarquable dans ce pays, principalement sur l'histoire naturelle. Cette relation, publiée en 1745, à Paris, est précédée d'une préface historique, dans laquelle on lit plusieurs particularités intéressantes sur l'auteur.

* II. GRANGER (Jacques), théologien anglais, mort en 1776, vicaire de Shiplake au comté d'Oxford, a publié un ouvrage très-précieux, intitulé *Histoire biographique de l'Angleterre*, 4 vol. in-8°. Granger, frappé d'apoplexie dans son église, à l'instant où il donnoit la communion, mourut le lendemain.

GRANGES (des). *Voy.* MASSON DES GRANGES.

I. GRANIER. *Voyez* MAULÉON.

II. GRANIER (Pierre), sculpteur, du diocèse de Montpellier, mort en 1716, à 80 ans, orna de ses ouvrages les jardins de Versailles.

GRANJON (Robert), célèbre graveur et fondeur de caractères d'imprimerie, florissoit vers le milieu du 16e siècle. Il quitta Paris pour se fixer à Lyon, où il grava des caractères propres à l'impression de la musique en 1572.

GRANMONT, si célèbre dans l'histoire des flibustiers, gentilhomme, né à Paris dans le 17e siècle, perdit son père dès sa plus tendre enfance : sa mère se remaria ; et un officier étant devenu amoureux de sa sœur, Granmont, choqué de ses assiduités, mit l'épée à la main contre lui, quoique encore enfant, et lui fit trois blessures. Cet amant infortuné en mourut peu de temps après avoir obtenu la grace de son meurtrier. Granmont entra ensuite au service, et fit plusieurs campagnes sur mer, où il acquit une grande réputation. Enfin, ayant eu le commandement d'une frégate armée en course, avec un cinquième de profit, il prit auprès de la Martinique une flûte hollandaise qui valoit quatre cent mille livres, la mena à St.-Domingue où il perdit au jeu, et où il consomma en débauches sa part et celle de ses associés. N'osant retourner en France, il se fit flibustier. Sa bonne grace, ses manières honnêtes, beaucoup de désintéressement, joints à toutes les qualités d'un grand capitaine, le distinguèrent bientôt des autres chefs de ce corps, qui étoit alors dans sa plus grande réputation. Mais, avec des qualités qui l'auroient pu élever aux premiers honneurs de la guerre, il avoit tous les vices d'un corsaire. Il porta la débauche des femmes et du vin aux plus grands excès. Une de ses plus considérables expéditions fut la prise de Campêche en 1685. Cette ville étoit aux Espagnols, et Granmont ne leur fit aucun quartier. Deux de ses gens ayant été pris dans cette occasion par un détachement que commandoit le gouverneur de Mérida, Granmont les envoya redemander au gouverneur, promettant de lui renvoyer tous les prisonniers qu'il avoit faits jusque-là, sans en excepter le gouverneur de Campêche et les autres officiers. Sa demande lui ayant été refusée, il réduisit toute la ville en cendres, fit sauter la forteresse, brûla, le jour de Saint-Louis, dans un feu de joie, pour deux cent mille écus de bois de Campêche, qui étoit le meilleur de son butin, et partit pour la côte de S.-Domingue. On croit que ce guerrier mourut l'année suivante 1686. Il fut fait cette année-là lieutenant de roi, et l'on conçut le dessein de lui donner le commandement de la côte du Sud. Pour se rendre encore plus digne de cet honneur, il voulut faire une dernière course en qualité de flibustier. Après avoir armé un navire, où il mit environ cent quatre-vingts hommes, il partit dans le mois d'octobre 1686, et l'on n'a jamais pu savoir ce que ni lui ni son équipage étoient devenus.

† GRANNACCI, peintre de Florence, mort en 1543, âgé de 57 ans. Cet artiste, auquel on accorde de la célébrité, n'est cependant connu que comme peintre de décorations et des mascarades alors en usage à Florence dans le temps du carnaval. Celles où l'on représente des actions héroïques et sérieuses sont de son invention. Laurent de Médicis lui en fit composer une dont le sujet étoit le triomphe de Paul-Emile. Lors d'un voyage que fit le pape Léon X à Florence, Grannacci fut encore chargé du triomphe de Camille, et l'exécution de cet ouvrage surpassa tout ce que l'on avoit vu de lui. Au reste, s'il est vrai que

Michel-Ange l'ait choisi pour travailler à ses cartons, cet artiste ne devoit pas être dépourvu de mérite.

* I. GRANT (François, lord Cullen), Ecossais, né vers 1660, d'une famille ancienne, mort en 1726, est auteur d'un *Traité* où il entreprend de prouver que le roi Jacques a abdiqué la couronne. La reine Anne le créa baronnet, et le nomma juge.

* II. GRANT (Patrice), juge écossais, né à Edimbourg en 1698, mort dans la même ville en 1762, fut en 1754 un des lords de cette session, sous le titre de lord Preston-Grange. Grant est auteur de plusieurs écrits *contre la rébellion*.

GRANVELLE. *Voy*. Perrenot.

* GRANVILLE (George, baron de Lansdown), fils de Bernard Greenville ou Granville, et petit-fils du fameux sir Bevil-Greenville, né en 1667 au comté de Cornouailles, mort en 1735, ne fut pas moins distingué par ses talens que par sa naissance. A 12 ans il fut mis au collége de la Trinité à Cambridge, et en 1685 il avoit déjà composé quelques pièces de vers à l'occasion de l'avénement de Jacques II au trône. Pendant la révolution, il se retira dans ses terres, où il s'occupa uniquement de littérature. En 1686 il fit jouer sa comédie de l'*Amour héroïque*, qui eut un grand succès, et qui fut suivie peu après d'un poëme dramatique, *les Enchanteurs bretons*. A l'avénement de la reine Anne il fut nommé au parlement; et en 1710 le lord Granville fut fait secrétaire d'état au département de la guerre; la même année il épousa la fille du comte de Jersey, et peu après fut créé pair, sous le titre de lord Lansdown, baron de Bideford. A l'avénement de George II il perdit sa place, et en 1715 il fut mis à la tour de Londres, sur le soupçon d'avoir trempé dans un complot contre le gouvernement. Il obtint sa liberté en 1717, et passa en France, où il demeura plusieurs années. Les *Œuvres* de Granville ont été publiées en 2 vol. in-4°.

* GRAPALDUS (François-Marius), né à Parme au 16e siècle, a donné, dans un livre assez curieux, une *description* de toutes les parties d'une maison. Cet ouvrage a eu beaucoup d'éditions.

GRAPHÆUS ou Schriver, (Corneille), imprimeur et bon littérateur, né à Alost, secrétaire de la ville d'Anvers, mort en 1558, à l'âge de 77 ans, publia beaucoup de petits *Poëmes* à l'occasion des évènemens mémorables arrivés de son temps, et des *Eglogues sacrées*. Jean Servilius a donné des notes sur ses Eglogues sacrées, Anvers, 1536, in-12.

I. GRAS (Louise de Marillac veuve de M. le), née à Paris le 12 août 1591, étoit fille unique de Marguerite Camus et de Louis de Marillac, seigneur de Ferrière, frère de Michel de Marillac, garde des sceaux. Elle épousa en 1613 Antoine Le Gras, de Montferrand en Auvergne, secrétaire des commandemens de la reine Marie de Médicis. Son mari étant mort en 1625, elle se consacra entièrement à la piété. Jean-Pierre Camus, évêque de Belley, qui avoit été son directeur, la confia à saint Vincent de Paule, qui s'en servit pour ses divers établissemens. Elle fonda, avec ce saint homme *les Sœurs de la Charité*, connues sous le nom de *Sœurs Grises*: il l'envoya en 1629 dans les villages visiter les confréries de charité qu'il y avoit établies pour le secours des pauvres malades; et comme on ajou-

ta à ces confréries, qui s'établirent dans plusieurs paroisses de Paris, des servantes pour soulager les dames qui se dévouoient à ces charitables exercices, il jugea à propos d'en former une espece de communauté sous le nom de *Sœurs Grises*. Ces filles, destinées à avoir soin des pauvres malades, se multiplierent beaucoup en peu de temps. Elles avoient plus de trois cents établissemens, tant en France, qu'en Pologne et dans les Pays-Bas. « Peut-être n'est-il rien de plus grand sur la terre, dit Voltaire, que le sacrifice que fait un sexe délicat, de la beauté et de la jeunesse, souvent de la haute naissance, pour soulager dans les hôpitaux ce ramas de toutes les misères humaines dont la vue est si humiliante pour notre orgueil, et si révoltante pour notre délicatesse. » Les enfans trouvés se sentirent aussi des effets de la charité de madame Le Gras. Elle loua une maison dans le faubourg Saint-Victor pour servir de retraite à ces infortunés. Ses soins s'étendirent jusque sur les fous et sur les galériens. Cette généreuse bienfaitrice de l'humanité mourut le 15 mars 1662. On peut consulter sa vie écrite par Gobillon, in-12.

II. GRAS (Antoine le), Parisien, entra dans la congrégation de l'Oratoire, où il se fit remarquer par ses talens et ses mœurs. Etant rentré dans le monde, il cultiva les lettres, et s'attacha sur-tout à l'étude de l'Ecriture et des Pères. Nous avons de lui, I. *Vies des grands capitaines*, traduites en français du latin de Cornélius Nepos, 1729, in-12. II. *Ouvrages des SS. Pères qui ont vécu du temps des Apôtres*, traduits, avec des notes, 1717, in-12, et réimprimés en 1729, sous le même format. Ces deux versions sont exactes et fidèles; mais la première est froide et diffuse. L'auteur mourut en 1761, âgé d'environ 70 ans. — Il ne faut pas le confondre avec Jacques LE GRAS, avocat à Rouen sa patrie, mort vers 1600, dont on a en vers français une *Traduction* de l'ouvrage d'Hésiode qui a pour titre : Les Œuvres et les Jours, que l'auteur dédia à son père, et qui ne fut imprimée qu'en 1586, à Paris.

* GRASLIN (Jean-Joseph-Louis), né à Tours en 1727, mort en 1790 à Nantes, où il fut trente-trois ans receveur-général des fermes, conçut et exécuta le projet d'élever dans cette ville, sur un terrain aride et montueux, un quartier neuf, d'après un plan régulier. Les obstacles qu'il eut à surmonter, les travaux les plus pénibles, ne le rebuterent point. Sa constance, sa fermeté et ses lumières furent couronnés, et en dix ans les habitans de Nantes durent à Graslin le plus beau quartier de leur ville. On a de cet homme estimable un *Essai analytique sur la richesse et l'impôt*, vol. in-8°. Londres 1767, dédié à la société royale d'agriculture de Tours, ouvrage où il développe des idées vastes et profondes sur le systeme économique. La société d'agriculture de Limoges, ayant proposé de démontrer et d'apprécier l'effet de l'impôt indirect sur le revenu des propriétaires de biens-fonds, Graslin traita cette question en financier très-éclairé, et son mémoire reçut l'approbation générale.

* GRASSEK *ou* GRASSECIUS (George), médecin, né à Strasbourg, florissoit dans cette ville au commencement du 17e siècle. Il est auteur de quelques ouvrages peu intéressans; on remarque cependant celui intitulé *Oratio de dicto vulgari : Medicè vivere est pessimè vivere*, Argentinæ, 1611, in-8°, dans le second tome des oraisons prononcées à Strasbourg.

* GRASSET-SAINT-SAUVEUR (N***), né à Montréal, en Canada, en 1757, mort à Paris en 1810, fut vice-consul de France en Hongrie. Comme littérateur on lui doit, I. *Costumes civils et actuels de tous les peuples connus*, avec Maréchal, 1784. II. *Tableaux de la fable, représentés par figures*, accompagnés d'explications, avec le même. III. *Tableaux cosmographiques de l'Europe, l'Asie, l'Afrique et l'Amérique*, 1787, in-4°. IV. *L'antique Rome, ou description historique et pittoresque de tout ce qui concerne le peuple romain dans les costumes civils, militaires et religieux, dans les mœurs publiques et privées, depuis Romulus jusqu'à Auguste*, 1795 ou 1796, in-4°. V. Les *Amours du comte de Bonneval, pacha à deux queues, connu sous le nom d'Osman, rédigés d'après quelques mémoires particuliers*, 1796, in-18. VI. *Le Sérail, ou histoire des intrigues secrètes et amoureuses du Grand-Seigneur*, 1795, 2 vol. VII. *Fastes du peuple français, ou Tableaux raisonnés de toutes les actions héroïques et civiques du soldat et du citoyen français*, etc., 1796, in-4°. VIII. *Il arc, Julia et Zelmire*, Histoire véritable, traduite de l'anglais, 1796, in-12. IX. *Voyage dans les îles Vénitiennes*, 3 vol. in-8°, avec un atlas, in-4°. X. *Voyage dans les îles Baléares, encyclopédie des voyages*, 5 vol., in-4°, et enfin, XII. *Le Muséum de la Jeunesse*, dont dix livraisons ont paru avant sa mort. M. Babié, homme de lettres, son ami, avec lequel il avoit donné les *Archives de l'honneur, ou notice sur les généraux, amiraux et officiers de tout grade qui ont fait les campagnes de la révolution*, huit volum. in-8°, se charge de terminer cet intéressant ouvrage.

* GRASSETTI (Jacob), Modenois, de la compagnie de Jésus, distingué par son savoir et par sa grande piété, mourut à Rimini, où il étoit professeur, en 1657, à l'âge de 80 ans. On a de lui, I. *Vita del B. Luigi Gonzaga*, Mantoue, 1608. II. *Manuale degli esercizi spirituali del P. Villacastin tradetto dallo spagnuolo*, Modene, 1636. III. *Vita di S. Caterina da Bologna*, Bologne, 1620. — Il ne faut pas le confondre avec le P. Hippolyte GRASSETTI, aussi Modenois et jésuite, bon théologien, qui mourut à Plaisance en 1663, et qui a laissé, I. *Anatome necis proditoriæ*, Lugduni, 1660, in-fol. II. *Epigrammatum liber primus*, Placentiæ, 1660.

* I. GRASSI (Charles de'), de Palerme, jurisconsulte, mort en 1617, a écrit, *Tractatus de exceptionibus ad materiam statuti excludentis omnes exceptiones; De effectibus clericatûs, in quo præter ecclesiasticam jurisdictionem, et clericorum privilegia, omnes ferè casus ad materiam pertinentes declarantur, et resolvuntur; De effectibus amicitiæ*, etc. On a de Pierre de' GRASSI son frère, aussi jurisconsulte, *Additiones ad tractatum de exceptionibus ad materiam statuti excludentis omnes exceptiones Caroli de Grassi fratris.*

* II. GRASSI (Horace), jésuite de Savone, professeur de mathématiques au collége Romain, où il mourut en 1654, s'est rendu célèbre par ses disputes avec Galilée, sur la doctrine qu'on devoit adopter pour les comètes, et il publia, sous le nom supposé de Lotario Sarsi, un ouvrage intitulé *Libra astronomica e filosofica*, qui fut suivi de celui-ci : *Ratio ponderum libræ et symbellæ*. Galilée, d'accord avec Saggiatore, lui répondit, et ce fut ce dernier qui lui fournit les

meilleures armes pour l'attaquer. On doit encore à Grassi le plan de la vaste église de S. Ignace à Rome. Le Dominiquin avoit fait deux dessins pour cette église : mais Grassi en tira ce qu'il y avoit de mieux, et en fit un troisième, ce qui fâcha Le Dominiquin au point qu'il ne voulut point donner le dessin qu'il avoit fait pour la façade. On a encore de cet auteur, *Divini templi excisi oratio habita in Vaticano sacello ad summum Urbanum VIII ipso parasceve die*, Romæ, 1631.

I. GRASSIS (Pâris de), maître des cérémonies sous le pape Léon X, ensuite évêque de Pezaro, fit une *Epitaphe*, qu'il supposa que Publius Grassus avoit composée pour sa mule. On raconte que quelques mauvais antiquaires, trompés, lui prodiguèrent des éloges, parce qu'ils la croyoient ancienne ; ils l'auroient mise au-dessous du médiocre, s'ils l'avoient sue moderne. Il a laissé un *Cérémonial* qui est estimé.

II. GRASSIS (Paduanus de), franciscain, natif de Barlette, florissoit au 16e siècle. Il prêcha et écrivit avec un succès égal. On a de lui, *De Republicâ ecclesiasticâ*, et *Enchiridion ecclesiasticum*, Venise, 1583, in-4°, et d'autres ouvrages bons pour leur temps.

† GRASWINCKEL (Théodore), natif de Delft, avocat fiscal des domaines de Hollande, greffier et secrétaire de la chambre mi-partie de la part des États-généraux à La Haye, mort à Malines le 12 octobre 1666, à 66 ans, étoit versé dans les matières de droit, les belles-lettres et la poésie latine. Ses principaux ouvrages sont, I. Un livre *De jure majestatis*, 1642, in-4°. II. *De fide hæreticis et rebellibus servandâ*, 1660. III. *Libertas Veneta, seu Venetorum in se ac suos imperandi jus*, 1634, in-4°, qui lui procura le titre de chevalier de St.-Marc. IV. *Psalmorum Davidis Paraphrasis*, en vers héroïques, La Haye, 1543, in-4°. V. *Thomæ à Kempis de Imitatione Christi libri tres, carmine expressi*, Roterdam, 1661 Graswinckel, parent et grand ami de Grotius, accompagna cet homme célèbre lorsqu'il fut obligé de se retirer en France, pour se soustraire aux poursuites des gomaristes, et publia *plusieurs ouvrages* pour la défense de ceux de son parent.

† GRATAROLE ou GRATAROLUS (Guillaume), médecin de Bergame, professa son art à Padoue avec beaucoup de distinction. Mais s'étant laissé séduire par les nouveaux hérétiques, il sacrifia sa fortune au calvinisme, et se retira à Bâle, où il mourut le 16 avril 1568, à 52 ans, dans un état qui approchoit de l'indigence Gratarole étoit un homme d'une probité rigide. Les ouvrages qui lui ont fait le plus d'honneur sont, I. Un *Traité de la manière de conserver et d'augmenter la mémoire*, en latin, Francfort, in-12, traduit en français par Etienne Coppe, Lyon, 1586, in-12. II. Un autre *Traité de la conservation de la santé des magistrats, des voyageurs, des hommes d'étude*, en latin, Francfort, 1591, in-12. III. *De prædictione morum naturarumque hominum, facili ex inspectione partium corporis*, in-8°. IV. *De vinì naturâ*, Strasbourg, 1565, réimprimé à Cologne, 1671, in-8°. V. Il fut éditeur d'un *Recueil* de divers ouvrages de Pomponace, Bâle, 1565, in-8°. Il avoit été disciple de cet homme célèbre, dont il adopta quelques-unes des idées. VI. *Prognostica naturalia de temporum mutatione*, Bâle, 1552, in-8°. Gratarole voulut aussi se mêler de controverse. Il écrivit un livre sur les marques de l'Antechrist.

Tout ce qu'il a composé est écrit en latin. — Bonjean **Gratarole**, son parent, vivoit à peu près dans le même temps, et s'acquit quelque renom par une *Topographie*, en italien, de la rivière de Salo, dans le Bressan, sa patrie; et par quelques bonnes tragédies, *Acté*, *Polixène*, *Astianax*. Le marquis Maffei a jugé cette dernière digne d'entrer dans son recueil.

* GRATI (Jérôme), noble bolonais et célèbre jurisconsulte, après avoir pris le bonnet de docteur dans sa patrie en 1527, et avoir pendant quelque temps professé le droit, passa à Valence en Dauphiné en 1540, où il se fit une grande réputation. En 1544 le sénat de Bologne le contraignit de retourner dans sa patrie, où il mourut presque en arrivant. Clément VII l'avoit créé chevalier, et Paul III, comte palatin. On a de lui, I. *Hieronymi Grati Bononiensis J. C. et consiliarii regii responsorum*, Lunelii, 1544, 3 vol. in-fol., avec une dédicace à François Ier. Cette édition est rare. II. *Consilium matrimoniale*, Francofurti, 1580.

GRATIAN. *Voyez* Gracian.

† I. GRATIANI ou **Graziani** (Antoine-Marie) naquit en 1536, dans la petite ville del Borgo san Sepulcro, en Toscane, d'une famille noble. Le cardinal Commendon voulut bien être son maître, et trouva dans son disciple les dispositions les plus heureuses pour en faire son secrétaire. Gratiani le suivit en Allemagne, en Pologne et ailleurs. Ce cardinal le traita plutôt en ami qu'en homme de sa suite, lui confiant toutes ses affaires, prenant conseil de lui, et cherchant les occasions de l'employer pour faire valoir son mérite : il le récompensa de ses services par une riche abbaye. Après la mort de son bienfaiteur, Gratiani fut secrétaire de Sixte V, nonce à Venise et évêque d'Amélia. Il mourut dans cette ville en 1611. Les ouvrages qui l'ont fait le plus connoître sont, I. *De vitâ Joannis Francisci Commendoni, cardinalis libri quatuor;* publiés par Fléchier, sous le nom supposé de Roger Akakia, in-12, 1647, in-4°, en 1669; et traduits en français par le même, Paris, 1671, in-4°. II. *De bello Cyprio*, publié à Rome en 1624, in-4°. Cet ouvrage, écrit avec autant d'élégance et de pureté que le précédent, a été traduit en français, avec moins de succès, par Le Pelletier d'Angers, à Paris, 1685, in-4°. III. *De casibus adversis illustrium virorum sui ævi*, imprimé par les soins de Fléchier en 1680, à Paris, in-4°. IV. *De Scriptis invitâ minervâ libri viginti*, publiés par le jésuite Lagomarsini, Florence, 1745 et 1746, 2 vol. in-4°. L'éditeur a orné de notes cet ouvrage, l'un des plus curieux de Gratiani. Au reste, ce livre n'est point un traité des livres faits en dépit du bon sens, comme on pourroit le croire sur le titre. C'est la vie de l'auteur, qui prétendoit l'avoir écrite malgré lui. Mais il auroit pu lui donner un titre plus convenable. On y trouve beaucoup de choses relatives à l'histoire de son temps. Gratiani a composé aussi un *Traité* pour prouver le droit des papes sur la mer Adriatique. Gratiani mourut à Pergola en 1675.

II. GRATIANI (Jérôme), secrétaire et conseiller d'état du duc de Modène, auteur italien du dernier siècle. On lui doit plusieurs ouvrages en prose et en vers. Le principal, dans ce dernier genre, est un poëme épique, sous ce titre : *Il conquisto di Granada*, bien inférieur à celui du Tasse, quoique la versification en soit assez douce. On estime une tragédie de cet auteur,

intitulée *Il Cromvele*, dédiée à Louis XIV, et imprimée à Paris. On trouve, dans le recueil de ses *Varie prose*, quelques morceaux agréables.

† III. GRATIANI (Jean), professeur en philosophie à Padoue, a donné en latin 3 vol. in-4°, Padoue, 1725; une *Histoire de Venise*, qui commence à l'an 1615, et finit à l'an 1724. Elle renferme un grand nombre d'événemens qui n'ont jamais eu le moindre rapport avec cette république. On auroit pu l'intituler *Histoire de l'Europe*.

I. GRATIEN, père de l'empereur Valentinien I, de Cibale en Pannonie (aujourd'hui Hongrie), surnommé *le Cordier*, parce qu'un jour, dans sa première jeunesse, portant une corde pour la vendre, cinq soldats ne purent jamais réussir à la lui arracher. Cette force extraordinaire le fit connoitre. Il entra dans l'état militaire, parvint, par degrés, à la dignité de tribun, et obtint le commandement de l'armée d'Afrique. Des envieux l'accusant de concussion, il quitta ce poste, et se retira dans la Grande-Bretagne, où il commanda, quelque temps après, les troupes qui s'y trouvoient. Enfin, après s'être démis de ses emplois, il finit ses jours dans une retraite honorable.

† II. GRATIEN, empereur romain, naquit à Sirmick le 18 avril 359. Son père Valentinien lui donna le titre d'Auguste dès l'âge de 8 ans, en 367. Gratien lui succéda le 17 novembre 375. A une figure imposante, il joignoit un maintien modeste, un caractère modéré, un cœur humain et sensible. Brave capitaine, sage empereur, philosophe sur le trône, il fit des lois équitables, protégea les lettres et sauva l'état. Pour soutenir le fardeau de l'empire, il s'associa Théodose, et lui donna Constantinople avec la Thrace et toutes les provinces de l'Orient. Son courage éclata bientôt après contre les Goths et contre les Allemands. La guerre avec ceux-ci lui fut très-heureuse ; il fit cesser le ravage qu'ils faisoient dans les Gaules, en les taillant en pièces, et en leur tuant 30,000 hommes. Son zèle pour le christianisme égala son courage ; mais ce zèle lui devint funeste. Une cruelle famine ayant désolé Rome, le peuple murmura, et l'accusa d'avoir attiré ce malheur sur l'empire par ses édits contre le paganisme. *C'est*, disoit-il, *l'effet de la vengeance du ciel qui afflige un peuple, dont le prince s'est déclaré l'ennemi des dieux et de leurs pontifes.* Il y avoit à Rome, dans le sénat, un autel de la *Victoire*, démoli, en 357, par ordre de l'empereur Constance, et rétabli ensuite par Julien. Gratien le fit détruire. Il supprima les priviléges et les immunités des sacrificateurs. Il abolit également celles que les païens avoient accordées à leurs vestales, et ordonna que le fisc se saisiroit des terres que l'on donneroit par testament, ou à ces vierges, ou aux temples, ou aux prêtres des idoles. Il leur permit seulement de recevoir les legs des choses mobilières. Tous ces changemens irritèrent le peuple. Maxime, général des troupes romaines dans la Bretagne, profitant de ces dispositions, promit de relever les temples et les autels des dieux, si on lui donnoit la couronne impériale. Presque tout l'empire le reconnut. Gratien marcha contre lui, le joignit à Paris; mais il fut abandonné par ses troupes. Obligé de se sauver, il tourna ses pas vers l'Italie ; et en arrivant à Lyon, il fut arrêté, livré aux rebelles et massacré le 25 août 383. Ce prince n'avoit alors que 24 ans, dont il en avoit régné sept et neuf mois. St. Ambroise versa des pleurs sur son tombeau, qu'il regardoit comme celui d'un martyr. *Voyez* AUSONE, n° II.

III. GRATIEN, simple soldat, couronné empereur par les légions romaines révoltées dans la Grande-Bretagne, pour l'opposer à Honorius, vers l'an 407, fut mis à mort, quatre mois après, par ceux mêmes qui l'avoient élevé à l'empire.

† IV. GRATIEN, de Chiusi dans la Toscane, bénédictin dans le monastère de St.-Félix et Nabor, à Bologne, est auteur d'une célèbre collection des décrets des papes et des conciles, qui compose la première partie du *Droit canonique.* Il acheva ce recueil vers l'an 1151, peu de temps avant sa mort, et l'intitula *La Concorde des Canons discordans,* parce qu'il y rapporte plusieurs autorités qui paroissent opposées, et qu'il concilie bien ou mal. « Gratien a divisé son recueil en trois parties. La 1re comprend cent et une distinctions, et il y traite, premièrement, du droit en général et de ses parties; ensuite des ministres de l'Eglise, depuis le pape jusqu'aux moindres clercs. La 2e partie est divisée en trente-six causes, qui sont autant d'espèces ou cas particuliers, sur chacun desquels il propose plusieurs questions; et à la 33e, il insère par digression sept questions sur la pénitence. La 3e partie est intitulée *de la Consécration*, et traite de l'eucharistie, du baptême, de la confirmation, et de quelques cérémonies. Dans tout l'ouvrage, l'auteur traite, par occasion, quelques questions de théologie. On dit que le pape Eugène III l'approuva, et ordonna de l'enseigner publiquement à Bologne. Ce qui est certain, c'est que depuis ce temps on ne connut presque plus d'autre droit canonique que celui qui étoit compris dans ce livre, et on le nomma simplement le *Décret.* » L'extrême négligence de l'étude des faits, qu'on abandonnoit dans le siècle de Gratien pour la vaine étude des mots, faisoit adopter, sans examen, des pièces dépourvues d'autorité. Le compilateur inséra donc dans ce recueil toutes les fausses décrétales d'Isidore Le Marchand, et de quelques autres ignorans qui l'avoient précédé. Dans ces pièces apocryphes, on autorise les translations des évêques d'un siége à un autre; translations si sévèrement défendues par les conciles des premiers siècles de l'Eglise; on attribue au pape l'érection des nouveaux évêchés, droit qui, suivant l'ancienne discipline, n'appartenoit qu'au concile de la province; on ne veut pas que les conciles se tiennent sans l'ordre ou la permission du pape; mais que toutes les causes ressortissent à lui: de là, la cessation des conciles provinciaux, la diminution de l'autorité des métropolitains, et une foule d'autres abus que le judicieux Fleury a détaillés dans ses Discours sur l'Histoire ecclésiastique. Pendant les 13, 14 et 15e siècles on ne connut et on ne suivit point dans les écoles, et même dans les tribunaux, d'autres canons que ceux du recueil de Gratien. Ces fausses décrétales abusèrent les hommes, même les plus éclairés, jusqu'aux temps de la renaissance de la saine critique; et enfin, quand l'erreur fut reconnue, les usages établis par elles, les changemens qu'elles avoient occasionnés dans l'ancienne discipline subsistèrent dans une partie de l'Eglise. Plusieurs auteurs ont travaillé à corriger les défauts de la collection de Gratien, entre autres Ant. Augustinus. Son traité *De emendatione Gratiani* est nécessaire à ceux qui lisent l'ouvrage du bénédictin. Nous avons une excellente édition de ce *Traité*, publiée par les soins de Baluze. Le *Décret* de Gratien, imprimé à Mayence, in-fol. 1472, fait une des principales parties du corps du *Droit Canon*, dont nous avons plusieurs éditions. Celles de Rome, 1582, 4 vol. in-fol.,

et de Lyon, 1671, 3 vol. in-folio, sont recherchées. *Voyez* les articles de GIBERT, n° I. *et* PITHOU, n° II.; et pour les autres parties du droit canon, consultez les articles de Clément V, Boniface VIII, Grégoire XIII, qui travaillèrent à l'augmenter ou à le perfectionner.

* V. GRATIEN (Guillaume), né en Piémont, entra dans la congrégation de Saint-Lazare, y professa la théologie et fut élu en 1792 pour occuper le siége métropolitain de Rouen, vacant par la démission de M. Charrier de La Roche, aujourd'hui évèque de Versailles. A cette époque, accepter l'épiscopat, c'étoit se dévouer à la persécution et à la misère; il éprouva l'une et l'autre. Traîné dans les cachots pendant la terreur, il attendoit en paix le moment de monter à l'échafaud; le 9 thermidor le sauva. Gratien assista au premier concile national, s'y montra comme un des plus éclairés défenseurs des libertés gallicanes et fut un des coopérateurs du projet de pacification proposé par cette assemblée pour terminer les troubles religieux. Ses principaux écrits sont, 1° *Quelques ouvrages relatifs au serment exigé des ecclésiastiques;* 2° *la Vérité de la religion chrétienne prouvée par les miracles de Jésus-Christ*, petit vol. in-8°, Rouen, 1795; 3° un écrit *sur la continence des prêtres.* Ces ouvrages sont des traités très-abrégés, mais forts de raisonnemens. C'est dans sa prison même qu'il rédigea le dernier contre un ministre des autels qui avoit abjuré le célibat. Il est difficile de pousser la fermeté, la prudence, l'abnégation de soi-même, le désintéressement, la douceur, l'humanité et la charité aussi loin que ce vénérable prélat, dont les dernières années furent une agonie prolongée à laquelle il succomba en 1799.

† I. GRATIUS-FALISCUS, poëte latin, contemporain d'Ovide, auteur d'un *Poëme*, plein de douceur et de graces, *sur la manière de chasser avec les chiens.* Scaliger préféroit ce poëme à celui de Némésien sur le même sujet. La fin en est perdue, et ce qui nous en reste n'a point été traduit en entier dans notre langue. On a publié, l'an 8, une traduction élégante de Némésien, à laquelle on a réuni celle de cinq morceaux épisodiques de Gratius. Les meilleures éditions de ce dernier poëte sont celles de Leipsick, 1659, in-4°, avec les notes du savant Janus Ulitius de Londres, 1699, in-8°, *cum notis variorum*, Mittau, 1775, in-8°. Il y en a une autre d'Elzevir, 1645, in-12. On le trouve aussi dans les *Poëtæ latini minores* de Burmann, Leyde, 1731, 2 vol. in-4°; dans le *Corpus Poëtarum* de Maittaire; et dans le Recueil des poëtes qui traitent de la chasse, avec des notes de Gérard Kempher, Leyde, 1728, in-4°.

II. GRATIUS (Ortuinus), supérieur d'un collége à Cologne, où il mourut le 22 mai 1542, étoit né à Holvick, diocèse de Munster. On a de lui, I. *Triumphus B. Job*, en vers élégiaques, et en trois livres, Cologne, 1537, in-fol. II. *Fasciculus rerum expetendarum et fugiendarum*, Cologne, 1535, in-folio, réimprimé par les soins d'Edward Brown, Londres, 1690, 2 vol. in-fol. C'est un recueil de pieces concernant le concile de Bale. Son attachement à la religion catholique lui attira l'inimitié de Reuchlin, d'Hutten et de plusieurs autres professeurs. Ceux-ci, pour tourner en ridicule le langage barbare des théologiens scolastiques, et quelques-unes de leurs opinions, firent imprimer, en 1516 et 1517, in-4°, 2 parties, *Epistolæ obscurorum virorum ad dominum magistrum*

Ortuinum Gratium, réimprimées souvent depuis, entre autres à Londres, 1710, in-12. Léon X condamna, le 15 mars 1517, ce livre, où la plaisanterie préparoit les esprits aux nouveautés du luthéranisme. Gratius y opposa *Lamentationes obscurorum virorum non prohibitæ per sedem apostolicam*, Cologne, 1518, in-8°, réimprimées en 1649. Le vrai nom de cet écrivain étoit Graès.

† GRATUS, diacre de l'Eglise catholique dans le 5e siècle, vivoit dans quelque retraite de Provence, peu éloignée du célèbre monastère de Lérins, où il pratiquoit de grandes austérités, et s'appliquoit beaucoup à la lecture. Croyant avoir des révélations, il étoit dans cette illusion lorsqu'il composa un petit *Traité*, dans lequel il prétendoit montrer qu'il n'y avoit en Jésus-Christ, Dieu et homme, qu'une seule nature, qui étoit la divine; d'où il suivoit qu'on ne devoit pas dire que Dieu fût le père de l'homme, ni la femme mère de Dieu. C'étoit là proprement l'eutichianisme. Gratus envoya son écrit à Fauste, alors abbé de Lérins, depuis évêque de Riez, qui hésita d'abord de répondre. Il répondit cependant après un certain temps, et réfuta fortement les opinions de Gratus.

† GRAVE (N. marquis de), fit jouer, en 1751, une tragédie de *Varron*, qui n'eut qu'un foible succès. Le plan cependant en est assez sensé et assez neuf; le dialogue en est naturel, mais la versification est mauvaise; l'exposition sur-tout fut appelée avec raison, pour son obscurité, un *Logogryphe*.

† GRAVELOT (Henri-François Bourguignon *dit*), né à Paris le 26 mars 1699, y mourut le 20 avril 1773, après avoir été marié deux fois. Son peu de progrès dans les études ordinaires lui fit préférer le crayon. Il accompagna de La Rochalard, nommé gouverneur-général de Saint-Domingue, et trouva dans cette île Frezier, qui l'employa à la levée de la carte du pays. Gravelot repassa en France en 1745, où il s'appliqua sérieusement au dessin. Entouré d'un grand nombre d'artistes célèbres, et craignant de ne pouvoir se faire distinguer, il passa à Londres, où il fut bien accueilli, et où il resta treize ans. C'est depuis son retour, en 1745, que sont sortis de son crayon tous ces beaux dessins qui ont enrichi nos meilleurs livres, et dont il choisissoit lui-même les situations: Corneille, Racine, Voltaire, Boccace, l'Arioste, les Contes moraux de Marmontel, l'Almanach Iconologique, les quatre-vingt-dix petites figures pour la loterie de l'Ecole Militaire, à chacune desquelles il mit un madrigal. Aux talens de la main, il joignoit les lumières de l'esprit. Il avoit étudié son art, et l'avoit éclairé de toutes les connoissances qui pouvoient y avoir rapport. (*Voyez* Anville d'.)

† I. GRAVEROL (François), avocat, membre de l'académie des Ricovrati de Padoue, né à Nîmes en 1635, et mort dans cette ville en 1694, laissa, I. Plusieurs *Dissertations sur diverses médailles*. II. Le médiocre recueil intitulé *Sorberiana*, in-12. III. De savantes *Observations sur les arrêts du parlement de Toulouse*, recueillis par La Rocheflavin, Toulouse, 1720, in-4°. IV. *Notice* ou *Abrégé historique de vingt-deux villes chefs des diocèses de la province de Languedoc*, in-folio; ouvrage superficiel et inexact. Ce jurisconsulte eut une grande réputation dans son temps, par son érudition et par la connoissance des monumens de l'antiquité.

† II. GRAVEROL (Jean), frère

du précédent, d'abord ministre à Lyon, puis à Londres, mort en 1718, est auteur de divers ouvrages de controverse peu connus, tels que *l'Eglise protestante justifiée par l'Eglise romaine, sur quelques points de controverses*, Geneve, 1682, in-12; *Instruction pour les nicodémites, ou pour ceux qui feignent d'être d'une religion dont ils ne sont pas, et qui cachent leurs véritables sentimens*, Amsterdam, 1687, in-12, réimprimée en 1700. Le principal est son *Moses vindicatus*, Amsterdam, 1694, in-12, où il défend la narration de Moyse contre le livre de Burnet, intitulé *Archæologia philosophica, sive doctrina antiqua de rerum originibus.*

* GRAVES (Richard), savant théologien, né en 1715 à Midleton au comté de Gloucester, mort à Claverton en 1804, élève de l'école d'Abington, ensuite du collége de Pembrocke à Oxford, fut boursier au collége de Toutes les Ames, où il étudia la médecine, qu'il abandonna ensuite pour la théologie. En 1740 il prit les ordres sacrés; en 1750 il obtint le rectorat de Claverton près de Bath, et fut encore depuis chapelain de milady Chattam. Graves a composé un très-grand nombre d'ouvrages. I. *Le Festoon.* C'est un recueil d'épigrammes, in-12. II. Des *Mélanges amusans*, en vers et en prose, sous le nom supposé de Pierre de Ponafret. III. *Le Dom Quixote spirituel*, roman qui tourne les méthodistes en ridicule, 3 volumes. IV. *Columelle* ou *l'anachorète désintéressé.* V. Un recueil de pièces sur la politique, intitulé *Euphrosyne.* VI. *Eugène* ou *anecdotes de la Vallée dorée.* VII. *Les souvenirs de quelques traits particuliers de la vie de M. Shenstone.* VIII. *Plexippe* ou *l'aspirant plébéien.* IX. *La Vie de Commode*, traduite du grec d'Hérodien. X. *Hiéron* ou *la Condition de la royauté*, d'après Xénophon. XI. *Les Rêveries de la solitude.* XII. *La Coalition* ou *répétition de la pastorale d'Echo et Narcisse.* XIII. *Sermons sur différens sujets.* XIV. *Le Fils du fermier*, contre-partie de la fille du fermier de M. Ansley. XV. *L'invalide*, avec les moyens de prolonger la vie. XVI. *De la vieillesse.*

† GRAVESANDE (Guillaume-Jacques de S'), mathématicien célèbre, né à Bois-le-Duc le 27 septembre 1688, se fit un grand nom dans un âge peu avancé, par ses heureuses dispositions pour les sciences. A dix-huit ans il avoit commencé son *Essai de perspective.* Associé en 1713 au *Journal Littéraire*, il remplit cet ouvrage d'extraits et de dissertations qui le firent rechercher. Il passa deux ans après en Angleterre, en qualité de secrétaire d'ambassade; il y vit Newton, s'en fit aimer et estimer, et obtint une place dans la société royale de Londres. De retour en Hollande, il accepta une chaire de professeur en astronomie et en mathématiques qu'on lui offrit à Leyde. La physique étoit alors assez mal enseignée dans cette académie. S'Gravesande ouvrit un cours complet de physique expérimentale, et le remplit avec la plus grande distinction. Le landgrave de Hesse l'ayant appelé en 1721 à Cassel, pour porter son jugement sur la fameuse machine du Saxon Orffyreus, qui prétendoit avoir trouvé le mouvement perpétuel, il l'admira. Mais ne pouvant rien décider, parce que l'artiste en cachoit l'intérieur, il engagea le prince à la faire déplacer, pour voir si elle n'avoit aucune communication avec quelque mobile extérieur. Orffyreus, homme bizarre, ne voulut donner cette

satisfaction ni au prince ni au mathématicien; il aima mieux mettre sa machine en pièces, et se priva par ce caprice d'une fortune considérable. S'Gravesande, de retour en Hollande, fut nommé professeur de philosophie à Leyde en 1734, et mourut à Paris le 28 février 1742. Ses principales productions sont, I. *Essai sur la perspective*, peut-être le meilleur qui ait paru sur cette matière, avec un *Traité de l'usage de la chambre obscure* pour le dessin. II. *Physices elementis mathematica, experimenta confirmata*, sive *Introductio ad philosophiam newtonianam;* ouvrage excellent, composé en partie dans les barques publiques, sans que le bruit et le babil des voyageurs pussent le tirer de ses profondes méditations, et le distraire des calculs les plus compliqués. Jean-Nicolas-Sébastien Allamand de Lausanne, digne disciple d'un tel maître, savant professeur de Leyde, en a donné une bonne édition en 1742, 2 vol. in-4°. Eloi de Joncourt, pasteur et professeur à Bois-le-Duc, l'a traduit en français, Leyde, 1746, en 2 vol. in-8°. Quoique zélé newtonien, S'Gravesande y donne de sages avis touchant le peu de solidité des opérations algébriques, fondées souvent sur des suppostions gratuites, et les erreurs où l'on peut tomber en s'appuyant sur des calculs dirigés par l'opinion même qu'ils doivent établir. III. *Matheseos universalis elementa*, Leyde, 1727, in-8°. C'est un cours d'algèbre à l'usage de ceux qui fréquentent les colléges. Tout abrégé qu'est cet ouvrage, il le fit placer au rang des premiers mathématiciens de l'Europe. IV. *Philosophiæ Newtonianæ Institutiones*, 1744, in-8°, dans lesquelles l'auteur abrégea ses Élémens de physique. V. *Introductio ad philosophiam, metaphysicam, et logicam continens.* Cet ouvrage fut si goûté, qu'on l'imprima aussitôt à Venise, avec la permission des réformateurs des études de Padoue. Il fut aussi traduit en français, 1737, in-12. Ses *Œuvres philosophiques et mathématiques* ont été publiées par Allamand, Amsterdam, 1774, 2 vol. in-4°.

† GRAVESON (Ignace-Hyacinthe-Amat de), jacobin, docteur de Sorbonne, né à Graveson, village près d'Avignon, appelé à Rome par son général, fut un des théologiens du concile de cette ville; mais l'air de Rome lui étant contraire, il se retira à Arles où il mourut en 1763, à 63 ans. Ses ouvrages écrits en latin, et publiés à Venise en 1740, en 7 vol. in-4°, renferment, I. Une *Histoire de l'ancien Testament*, et une *Histoire ecclésiastique* jusqu'en 1730, assez peu lues l'une et l'autre, et dans lesquelles dominent les idées ultramontaines. La dernière a néanmoins été réimprimée séparément à Augsbourg en 1751, 2 tom. in-fol. II. Un *Traité de la vie et des mystères de J. C.* III. Une mauvaise *Histoire du brave Crillon*, Rome, 1724, in-12. IV. Plusieurs *Opuscules sur la grace efficace et la prédestination*, ainsi qu'un *Traité de l'Ecriture sainte*, imprimé à Rome en 1715, in-4°.

† I. GRAVILLE (Anne MALLET de), fille d'un amiral de France sous Louis XI, Charles VIII et Louis XII, épouse de Pierre de Balzac, seigneur d'Entragues, morte dans le 16e siècle, cultivoit la poésie avec distinction. Elle avoit pris pour sa devise : *Va, n'en dis mot;* on cite même d'elle un passage où elle recommande fort la discrétion. Le marquis de Paulmy possédoit dans sa bibliothèque un manuscrit de ses *Œuvres*, dont on trouve une notice dans les Mélanges tirés d'une grande Bibliothèque, tom. G.

† II. GRAVILLE (Barthélemi-Claude GRAILLARD de), Parisien, mort en 1764, à 37 ans, écrivain subalterne, donna diverses brochures, entre autres l'*Ami des Filles*, 1761, in-12; et *le Génie de la littérature italienne*, 1760, in-12, ouvrage périodique qui n'eut ni suite ni succès.

† I. GRAVINA (Pierre), poëte italien de Gravina, ville du royaume de Naples, mort en 1528, à 75 ans. Dans ses *Poésies*, in-4°, imprimées à Naples en 1532, on trouve de la douceur, de la délicatesse dans le style et de la finesse dans les pensées.

† II. GRAVINA (Dominique), dominicain, parvint aux premières charges de son ordre, et mourut à Rome le 26 août 1643, à 70 ans. On a de lui, I. *Stato della religione di San Domenico*, Rome, 1604, in-12. II. *De Catholicis præscriptionibus*, Naples, 1719-1739, en 7 vol. in-fol., et d'autres ouvrages de théologie estimés. On a encore de cet écrivain un *Abrégé en vers latins* de la Somme théologique de saint Thomas, qui parut à Naples en 1625, in-12.

† III. GRAVINA (Jean-Vincent), né en 1664 à Roggiano dans la Calabre ultérieure, fit éclater de bonne heure son zèle pour le rétablissement des bonnes études et de la saine morale. Plusieurs savans entrèrent dans ses vues. Sa maison étoit le lieu des assemblées (*voyez* METASTASE), d'abord secretes, mais que le nombre des associés, qui grossissoit tous les jours, ne permit bientôt plus de tenir cachées. De là naquit à Rome la société des Arcades, à laquelle Gravina donna des lois promulguées le 1er juin 1716. Cette même année parut la 2e édition de ses *Opuscules*, dont le quatrième roule sur le mépris de la mort. Il les publia pour la première fois à Rome en 1696, in-12. Innocent XII lui donna une chaire de droit trois ans après; et le premier abus qu'il corrigea fut l'*argumentation scolastique*. Le premier des ouvrages que publia Gravina est un in-4°, imprimé à Naples, 1691, sous la rubrique de Cologne; il est intitulé *Hydra mystica, sive de corruptâ doctrinâ dialogus*, et parut sous le nom pseudonyme de *Priscus Censorinus Photisticus*. Cet illustre savant mourut à Rome le 6 janvier 1718, avec la réputation d'un poëte et d'un orateur médiocre, mais d'un excellent littérateur. Son humeur emportée et satirique lui fit beaucoup d'ennemis; ils tâchèrent en vain de déprimer ses écrits, surtout les suivans: I. *Origines juris, libri tres*; l'ouvrage le plus savant qui ait paru sur cette matière, Leipsick, 1717, in-4°; Venise, 1758, in-4°, mais la meilleure édition est celle de Leipsick, 1737, in-4°. Requier a traduit cet ouvrage en français sous le titre d'*Esprit des lois romaines*, Paris, 1766, 3 vol. in-12. II. *De Romano imperio liber singularis*. L'auteur le dédia au peuple romain. Quoique ce traité fourmille d'erreurs, il prouve son profond savoir dans l'antiquité grecque et romaine. III. *Della ragione poetica*, en 2 livres, semés d'une critique fine, et d'une grande connoissance de la poétique. Requier les a traduits en français, à Paris, 1755, en deux petits volumes in-12, sous ce titre: *Raison* ou *Idée de la poésie*. IV. *Institutiones canonicæ*, ouvrage posthume, imprimé à Turin en 1742, in-8°. V. Cinq tragédies, *Palamède*, *Andromède*, *Appius Claudius*, *Papinien*, *Servius Tullius*, faites sur le modèle de celles des Grecs, Venise, 1740, in-8°. VI. *Discours sur les Fables anciennes*, et un autre *sur la Tragédie*... On a une bonne édition *des Œuvres* de Gravina à Leipzick, en 1737, in-4°, avec les notes de

Mascovius. On a publié sa Vie à Rome, en 1762, sous ce titre: *De vitâ et scriptis Vincentii Gravinæ commentarius.* Serrey, prêtre hiéronymite, auteur de cet ouvrage, l'a rendu doublement intéressant, par la pureté du style et par les détails historiques.

* IV. GRAVINA (Joseph-Marie), de Palerme, né en 1702, entré dans la compagnie de Jésus en 1716, un des esprits les plus cultivés et les plus élevés de son temps, fit beaucoup d'honneur à sa société par son savoir. Il professa la théologie, et à la suppression de son ordre il se retira à Modène, où il mourut presque octogénaire, vers 1780. On a de lui, I. *Conclusiones theologicæ critico-ethicæ de usu et abusu opinionis probabilis*, Panormi, 1752. II. *Trattenimenti apologetici sul probabilismo*, Palerme, 1755, 3 vol. in-4°, avec une dédicace au cardinal Jean-François Albani. III. *Conclusiones polemicæ de quinque Jansenianorum erroribus in hæreses vergentibus*, Panormi, 1755. IV. *Jesuita rite edoctus piis exercitationibus S. P. Ignatii de Loyola*, Panormi, 1746. V. *De electorum hominum numero respectu hominum reproborum*, Panormi, 1764.

I. GRAVIUS (Henri), *ou plutôt* VERMOLANUS, prit le nom de Gravius, parce qu'il étoit de Grave. Gravius, savant dans les langues, enseigna la théologie, fut prieur des Dominicains à Nimègue, et mourut dans sa patrie le 25 octobre 1552. Nous avons de lui, I. *Annotationes in B. Cyprianum*, Cologne, 1544. Jacques Pamélius s'est servi de ces notes pour son édition de *Saint Cyprien.* II. *Scholia et annotationes in Hieronymi epistolas*, Anvers 1568, et Cologne, 1618. Elles sont plus propres à faire remarquer les beautés du style de saint Jérôme qu'à servir d'explication. III. Une *Edition* des Œuvres de saint Jean Damascène, Cologne, 1560, conférées avec plusieurs exemplaires grecs. IV. Une *Edition* des Œuvres de saint Paulin, corrigée, Cologne, 1560, in-8°. *Voyez* le Père Echard, tom. II.

† II. GRAVIUS (Henri), natif de Louvain, fils d'un imprimeur, enseigna la théologie avec beaucoup de réputation pendant vingt ans. Il fut appelé à Rome par le pape Sixte-Quint pour *soigner l'édition* de la Vulgate. Grégoire XIV l'admit à sa cour; les cardinaux Caraffa, Borromée, Colonne, et sur-tout Baronius, l'honorèrent d'une affection toute particulière. Il mourut à Rome en 1591, cinq mois après son arrivée, à 55 ans. Les *notes* du septième tome des Œuvres de saint Augustin, Anvers, 1578, sont de Gravius.

III. GRAVIUS. *Voy.* GREAVES.

I. GRAUNT (Édouard), écrivain anglais, maître de l'école de Westminter, mort l'an 1601, a donné, I. *Græcæ linguæ spicilegium*, 1575, in-4°. II. *Institutio græcæ grammaticæ.* Ces ouvrages furent estimés dans leur temps.

II. GRAUNT (Jean), d'abord quincaillier, renonça au commerce, devint membre de la société royale de Londres, et se fit un nom par son ouvrage intitulé *Observations naturelles et politiques sur les Bills de mortalité.* Il embrassa la religion catholique-romaine sur la fin de sa vie, après avoir été puritain et socinien. Il mourut en 1674, à 54 ans.

* GRAUW (Henri), né à Hoorn dans le nord de la Hollande vers 1681, d'une famille riche, qui crut devoir suivre son inclination, et lui donna pour maîtres Greber et Van Kampen, peintres habiles. Grauw débuta avec succès

par *quatre grands tableaux* que le prince Maurice de Nassau lui commanda pour la coupole de la maison du Bois près La Haye. Les applaudissemens que cet artiste en reçut et d'autres ouvrages qu'on s'empressoit de lui donner ne purent cependant l'arrêter ; il vouloit se perfectionner en Italie. Il y dessina beaucoup d'après l'antique, copia les plus beaux tableaux, et parvint ainsi à réformer la manière de son pays. Un jour que Le Poussin avoit pris plaisir à le voir travailler, il lui dit « qu'il n'avoit pas encore vu de peintre hollandais promettre autant. » Grauw, de retour dans son pays, travailla alternativement à Amsterdam, à Utrecht, et vint se fixer à Alcmaer, où il mourut en 1681. Sa manière de composer est grande, noble et sage dans l'ordonnance ; ses draperies jetées largement ; les nus d'un beau choix et son coloris très-beau.

GRAWER (Albert), théologien luthérien né à Mesecow, village de la Marche de Brandebourg, en 1575, s'acquit une grande réputation dans son parti par ses écrits contre les sociniens, contre l'Église romaine et contre les calvinistes. Son style étoit très-emporté. On a de lui, I. *Absurda absurdorum absurdissima calvinistica*, Iène, 1612, in-4°. II. *Anti-Lubinus de naturâ mali*, Magdebourg, 1606, in-4°. Ce livre est contre Eilhars Lubin. III. *Bellum Calvini et Jesu-Christi*, ibid. 1605, in-4°. Grawer mourut en 1617, surintendant des églises du pays de Weimar.

† I. GRAY *ou* GREY (Jeanne), petite-fille de Marie, sœur de Henri VIII, épouse de Gilfort, fils de Jean Dudley, duc de Northumberland. Marie étant restée veuve de Louis XII, roi de France, et n'en ayant point eu d'enfans, avoit épousé Brandon, duc de Suffolck, père de Jeanne. Le duc de Northumberland ayant succédé à la faveur du duc de Sommerset auprès d'Édouard VI, craignit que ce prince ne succombât en peu de temps à la foiblesse de sa complexion. Il ne trouva d'autre moyen de maintenir son autorité que d'éloigner du trône les princesses Marie et Élizabeth, et de faire proclamer reine Jeanne sa bru, princesse éclairée, aimable et vertueuse. Édouard VI, zélé protestant, se prêta aux vues de son ministre, dérogea à l'ordre de succession établi par Henri VIII, et désigna pour lui succéder les filles de Henri Gray, dont Jeanne étoit l'aînée. Cette princesse fut proclamée à Londres ; mais le parti et le droit de Marie l'emportèrent. En vain Jeanne se dépouilla de la dignité qu'on lui avoit donnée et qu'elle ne garda que neuf jours : Marie enferma cette dangereuse rivale dans la tour de Londres, avec Elizabeth qui régna depuis. On lui fit son procès ; et le beau-père et l'époux de cette infortunée eurent la tête tranchée avec elle en 1554. Son mari avoit obtenu de lui dire le dernier adieu ; mais elle s'y refusa, dans la crainte de témoigner de la foiblesse. Chacun plaignit le sort de Jeanne, qui, malgré son innocence, périssoit, à 17 ans, victime de l'ambition de son beau-père. C'étoit la troisième reine qui périssoit en Angleterre du dernier supplice. Cette princesse étoit savante, et se plaisoit à lire Platon. La langue grecque lui étoit si familière, que la veille de sa mort elle écrivit à sa sœur, la comtesse de Pembrock, une *Lettre* en grec, dont la traduction se trouve dans l'Histoire d'Angleterre de Larrey.

† II. GRAY (Catherine), sœur de la précédente, mariée au comte de Pembrock, qui, n'ayant pu vivre avec elle, s'en fit séparer par un acte judiciaire. Elle épousa ensuite le comte de Hartfort, qui alla

voyager en France, et la laissa enceinte. La reine Marie, informée de ce mariage clandestin, punit Catherine par la prison; le comte à son retour subit la même peine, et le mariage fut déclaré nul par sentence de l'archevêque de Cantorbéry. Le comte s'irritant contre les obstacles trouva moyen de voir celle qu'il regardoit, malgré le jugement, comme son épouse: Catherine offrit bientôt des preuves certaines de leur intelligence. Le comte fut poursuivi alors par la reine. On l'accusoit de trois crimes capitaux, 1° D'avoir violé la prison; 2° d'avoir corrompu une princesse du sang royal; 3° d'avoir eu commerce avec une femme dont il étoit séparé par les lois; et pour chacun de ces crimes, il fut condamné à une amende de cinq mille livres sterling, et obligé d'abandonner Catherine par acte authentique. Il fit enfin ce sacrifice après avoir essuyé une longue détention, durant laquelle il tenta en vain de faire révoquer cet arrêt. Catherine mourut en 1562 dans sa prison.

† III. GRAY (Thomas), né à Cornhill le 26 décembre 1716, distingué parmi les poëtes de sa nation, a cultivé particulièrement les genres de l'ode et de l'élégie; il s'essaya aussi dans le genre didactique et a laissé des fragmens estimables d'un *Poëme sur le gouvernement et l'éducation*. Il a encore déployé un talent peu commun pour la poésie latine. Ayant reçu sa première éducation littéraire à Eton, il s'y lia avec Horace Walpole, qui le prit pour son compagnon de voyage en France et en Italie: mais ils se séparèrent à Florence. Deux mois après son retour en Angleterre, il perdit son père qui le laissa sans fortune. Gray se livra à Cambridge à l'étude des lois, et il y fut bientôt reçu bachelier. Sans aimer ni Cambridge, ni ses habitans, il y fixa depuis presqu'inviolablement sa résidence, et en 1768 il y fut nommé à une chaire d'histoire moderne, qu'il avoit sollicitée sans succès quelques années auparavant. D'une santé délicate, il avoit fait en 1765 un voyage en Écosse pour la fortifier: il en fit un autre à Westmorland et à Cumberland en 1769. Les lettres où il rend compte de ses différens voyages se font lire avec intérêt et plaisir. Il est mort le 30 juillet 1771. Gray, doué d'un goût exquis pour les tableaux, l'architecture et les jardins, possédoit une érudition également vaste, élégante et profonde. Son caractère, sans être exempt de quelque affectation, étoit estimable. Parmi ses poésies on distingue le *Barde*, l'*Hymen à l'adversité* et le *Cimetière de campagne*, dont plusieurs poëtes ont donné des imitations en vers. On doit encore à Gray des lettres imprimées avec ses poésies et la vie de l'auteur, à Yorck, 4 vol. in-8°, 1778.

GRAZIANI. *V.* GRATIANI, n° I.

* GRAZIOLI (Pierrre), de Bologne, né en 1700, prit à 19 ans l'habit des clercs réguliers de Saint-Paul, dits *barnabites*, et étudia la théologie et la philosophie avec succès, et professa pendant deux ans au collége de Lodi. Comme il étoit tres-versé dans les humanités, il fut fait professeur de rhétorique à l'université de Milan, où il enseigna l'espace de 12 ans. On lui donna la prévôté de Saint-Paul à Bologne, et il gouverna ce collége jusqu'à l'époque où Benoît XIV le fit recteur du séminaire de Bologne, où il mourut en 1753. On a de lui: *De præclaris Medionali ædificiis, quæ Ænobarbi cladem antecesserunt; Dissertatio cum duplici appendice, altera de sculpturis ejusdem urbis, in quâ nonnulla usque hac inedita monumenta proferuntur: altera de carcere Zebedio, ubi nunc primum S. Alexandri Thebei martyris acta*

illustrantur; Accessit rhythmus de Mediolano jam editus, ab eodem vero emendatus, et notis auctus; Trattato di poesia, etc.; *Vita di Carlo Giuseppe Fedeli, professo barnabita; Vita del padre Alessandro Sauli; Eloquentiæ præludia, S. Alexander e thebanâ legione martyr, Bergomensium tutor secundis curis illustratus Præstantium virorum, qui in congregatione S. Pauli, vulgo barnabitarum memoriâ nostrâ floruerunt.*

* I. GRAZZINI (Jules-César), chanoine de Ferrare, secrétaire de l'académie des intrépides, distingué par son goût pour la poésie, resta longtemps à Rome, et fréquenta l'académie du cardinal Pierre Ottoboni, grand littérateur et protecteur des hommes de lettres. Sa *Traduction* en vers de l'Art poétique d'Horace, généralement estimée, fut publiée la première fois à Ferrare, 1698, et eut ensuite beaucoup d'éditions. On a encore de lui *Corona poetica, etc., in onore dell' immacolata concezione*, Rome, 1712. Il mourut vers 1730.

†II. GRAZZINI (Antoine-Franç.) poëte italien, surnommé *il* LASCA né en 1503 à Florence, où il mourut octogénaire en 1583, fut un des fondateurs de l'académie de la Crusca. Il laissa six *Comédies*, Venise, 1582, in-8°; des *Stances* et des *Poésies diverses*, à Florence, 2 vol. in-8°, qui ont quelque agrément; *la Guerra de' Mostri, poëma giocoso*, ibid., 1584, in-4°. L'ouvrage qui a le plus fait de réputation au Lasca est un recueil de *Nouvelles* ou *de Contes*, imprimé à Florence en 1559, à Paris en 1756, in-8°, et in-4° sous le titre de Londres; et traduits en français par Le Fèvre de Villebrune, en 1776, 2 vol. in-8°. Le traducteur prétend avoir inséré les neuf histoires qui manquoient dans la troisième soirée, d'après une ancienne traduction française manuscrite. Le Lasca est regardé en Italie comme un digne émule de Boccace, dont il a l'élégance et la pureté, sans en avoir la gaieté et la naïveté. Il conte avec esprit, et il est mis pour la diction au rang des auteurs classiques. Parmi ses Nouvelles, il y en a de très-tragiques, dans lesquelles il a l'art d'intéresser. Le Lasca a été l'éditeur du deuxième livre de Berni à Florence, 1555, in-8°: *De tutti trionfi, carri, mascherite o canti carnascialeschi del tempo di Lorenzo de Medici, à questo anno* 1559, in-8°. Cet ouvrage réimprimé, Cosmopoli (nom imaginaire pour le véritable lieu de l'impression), 1750, en 2 vol. in-8°, n'est pas recherché.

* GRÉARD (Guillaume), sieur DU MONTIER, né en 1641, dans la paroisse de Fréville, à deux lieues de Valogne, acheva ses études à Paris. Etant encore fort jeune, il composa une *Dissertation* sur la comète de 1665; et par ce premier essai il s'attira l'estime et l'amitié de plusieurs savans. Il alla ensuite à Rome, où il remplit la place de secrétaire auprès de plusieurs cardinaux, et en reçut des marques de bienveillance, sur-tout du cardinal des Ursins. Pendant son séjour à Rome il donna quelques écrits en prose et en vers; un entre autres sur les *Vêpres siciliennes*. De retour à Paris, il fut employé dans différentes affaires, qui lui firent honneur. Sur la fin de ses jours, il se retira à Fréville, où il mourut en 1750. Il avoit composé des *Mémoires* de sa vie, qui se sont égarés entre les mains de ceux à qui il les avoit donnés.

† GRÉATERICK ou GREATERAGK (Valentin), imposteur irlandais, issu d'une assez bonne maison, qui fit beaucoup de bruit en An-

gleterre au 17e siècle, principalement en 1664 et 1665. Gréaterick avoit été lieutenant d'une compagnie pendant la guerre d'Irlande, et avoit exercé ensuite quelques charges dans le comté de Corck. Il avoit une grande apparence de simplicité dans ses mœurs, et croyoit avoir le don de guérir les écrouelles; dans cette persuasion, il toucha plusieurs malades qu'il prétendoit guérir. Trois ans après, il crut, ou voulut faire croire qu'il guérissoit facilement une fièvre épidémique qui enlevoit beaucoup de monde en Irlande. Tout le peuple courut à lui, et il en imposa à la multitude. A mesure que sa réputation augmentoit, il se vantoit que son pouvoir augmentoit aussi. Il poussa la folie jusqu'à prétendre qu'il n'y avoit aucune maladie dont il ne pût guérir par son seul attouchement. Ce charlatan attribuoit toutes les maladies aux esprits. Les infirmités étoient pour lui des possessions démoniaques. A proportion qu'il s'avançoit dans les provinces de la Grande-Bretagne, les magistrats des villes et des bourgs voisins le prioient de passer chez eux. Le roi lui fit ordonner de se rendre à Whitehall, où la cour ne fut pas trop persuadée de son don des miracles. Ce fou, n'ayant point réussi à la cour, parut à la ville, et y fut plus goûté. On le voyoit tous les jours à Londres, entouré d'un nombre incroyable de personnes de toute condition, de tout sexe et de tout âge, qui lui demandoient le rétablissement de leur santé. Cependant il ne put pas persuader les philosophes. On écrivit contre lui avec force; mais il eut aussi ses défenseurs, même parmi les médecins. Il publia lui-même une *Lettre* adressée au célèbre Boyle, dans laquelle il fait une histoire abrégée de sa vie. Il joignit à cet écrit un très-grand nombre de certificats signés par des théologiens, qui attestoient la réalité des cures qu'il avoit faites. Malgré ces attestations, sa réputation ne se soutint guere plus long-temps en Angleterre que celle de Jacques Aymar en France. Il se trouva enfin qu'il n'étoit redevable de tant de guérisons prétendues miraculeuses qu'à la crédulité du public. On remarqua même qu'il touchoit les femmes avec plus d'attention que les hommes, et il fut obligé de disparoître. *Voy.* la Vie de saint Evremont, par des Maiseaux; le tom. II des Œuvres du même saint Evremont, dans la pièce intitulée Le Prophète irlandais; pièce que l'on trouve encore dans l'*Esprit* de cet auteur, publié en 1761, in-12, par de Leyre

† GREAVES (Jean), *Gravius*, né à Colmore, dans le comté de Hant en Angleterre, fit de grands progrès dans l'étude de la philosophie, des mathématiques, et surtout des langues orientales. Son mérite lui procura une chaire de géométrie dans le collége fondé par Gresham. L'avidité de tout savoir par lui-même lui fit entreprendre plusieurs voyages en Italie, en Turquie et en Egypte. Il fit un assez long séjour à Constantinople, à Rhodes et à Alexandrie. Il mesura les fameuses pyramides d'Egypte, et en rendit compte. Il repassa en Angleterre l'an 1640, avec une abondante moisson de manuscrits, de pierres gravées, de médailles et de monnoies. On le choisit alors pour professeur d'astronomie à Oxford; mais son attachement à la famille royale le fit chasser de l'université par les parlementaires. Greaves, retiré à Londres, y travailla sans relache jusqu'à sa mort, arrivée en 1652, à 50 ans. Parmi les savans ouvrages dont il enrichit la république des lettres, on distingue, I. *Elementa linguæ persicæ*, Londres, 1649, in-4°. II. *De Cy-*

clis Arabum et Persarum astronomicis, 1648, in-4°. III. *Epochæ celebriores Ulug-Bei*, 1650, in-4°. IV. *Astronomia Schah-Cholgii Persæ*, 1652, in-4°. V. Une excellente *Description des pyramides d'Egypte*, en anglais, in-8°, traduite en français par Thévenot, qui l'inséra dans le premier recueil de ses voyages, in-fol. VI. *Traité de la manière de faire éclore les poulets dans les fours, selon la méthode des Egyptiens.* VII. Un savant *Discours* sur le pied et le denier romain, pour servir de principe aux mesures et aux poids des anciens, en anglais, in-8°. VIII. Une *Dissertation* très-curieuse *du Sérail de Rob-Withers*, en anglais, in-8°. On a donné *le recueil de ses œuvres*, Londres, 1737, 2 vol. in-8°.

GRÉBAN (Arnoul *et* Simon), poëtes français du 15e siècle, tous deux nés à Compiègne; le premier, chanoine du Mans; le second, docteur en théologie, et secrétaire de Charles d'Anjou, comte du Maine, sous le roi Charles VII, ont composé, vers 1450, *le Mystère des Actes des Apôtres à personnages*, dont il y a à Paris deux éditions différentes pour les changemens; la première, de 1537 ou 1540, la seconde, de 1541, in-fol.

* GREBBER (Pierre), né à Harlem vers 1600, peignoit bien l'histoire et le portrait. On voit à Harlem plusieurs de ses tableaux. La galerie de Dresde possède de lui *un beau buste de femme.* Ce peintre a eu beaucoup d'élèves qui ont fait honneur à son école. Sa sœur, Marie GREBBER, avoit une grande intelligence de l'*architecture et de la perspective.*

* GREBNER (David), médecin, né à Breslaw en 1655, commença son cours de médecine à Konigsberg, en 1674, et le continua jusqu'en 1679; bientôt le vif desir de multiplier ses connoissances par les voyages, de connoître et de se lier d'amitié avec les hommes les plus instruits de ce temps, le fit sortir de cette ville et passer dans les Pays-Bas, et parcourir successivement l'Angleterre et l'Italie. Il s'arrêta à Padoue où il prit le bonnet de docteur. A son retour en Allemagne, il pratiqua son art avec distinction à Franstadt. L'empereur Léopold l'anoblit, et lui accorda le titre de médecin de sa cour. Grebner mourut dans sa ville natale le 21 janvier 1737, avec la réputation d'un savant modeste, et d'un homme de lettres très-instruit. On a de lui, I. *Tractatus de experientiâ.* II. *Medicina vetus restituta, sive paragraphe hyppocratico-galenica in Theodori Cracnen tractatum physico-medicum de homine*, Lipsiæ, 1695, in-4°. III. *Diarium meteorologicum Uratislaviense*, Uratislaviæ, 1703, in-4°, avec l'exposition des maladies qui régnèrent de son temps à Breslaw. IV. *Tractatus philologico-physico Medici septem*, Lipsiæ, 1714, in-4°. C'est un recueil de la plupart des traités de sa façon, dans lequel celui *de experientiâ* est sans doute compris.

† GRÉCINUS (Julius), sénateur romain, né à Fréjus, vivoit sous l'empereur Caïus Caligula: il cultiva les belles-lettres avec succès, et fut un des hommes les plus éloquens de son temps. Sénèque le philosophe n'en parle qu'avec admiration. Il s'appliqua beaucoup à la philosophie, et il paroît, par Columelle, qu'il avoit écrit *sur l'agriculture et les vignes.* On lui accorda une place dans le sénat, et il la remplit avec beaucoup d'honneur. Ennemi du vice, il en fuyoit jusqu'à l'ombre. Caligula voulut l'obliger à accuser Marcus Silanus, quoiqu'il fût innocent; Grécinus s'y refusa, et l'empereur,

irrité, lui fit ôter la vie vers l'an 49 de notre ère vulgaire.

† GRÉCOURT (Jean-Baptiste-Joseph VILLART de), chanoine de l'église de Saint-Martin de Tours, naquit d'une bonne famille, dans cette ville vers 1683, et débuta dans le monde par quelques *Sermons*, plus satiriques que moraux. Il en prêcha un plein d'allusions malignes sur la plupart des dames de Tours; mais il abandonna bientôt cet état, qui demandoit un homme plus grave et plus exemplaire. Etant venu de bonne heure à Paris, il y connut le maréchal d'Estrées, qui le mena avec lui aux états de Bretagne. Il passa une partie de sa vie à faire des vers, et à se divertir au château de Véret, qu'il appeloit son *Paradis terrestre*. Sa frivolité, son goût pour les plaisirs, son imagination sans frein, le rendoient incapable de toute étude sérieuse et suivie. Il fit des *Contes* et des *Epigrammes*, qu'il lisoit dans la société, de façon à séduire les juges les plus sévères. L'abbé de Grécourt étoit un des meilleurs lecteurs de son temps; ses *Poésies* perdoient leur prix dans toute autre bouche. Ce talent, son enjouement et ses saillies le faisoient rechercher; mais son humeur satirique le faisoit craindre. Il se piquoit d'érudition. Il possédoit assez bien les auteurs latins, et vouloit qu'on crût qu'il connoissoit encore mieux le grec, quoiqu'il n'en sût pas un mot. On se plaisoit souvent à confondre son ignorance; mais il payoit d'effronterie. Il mourut à Tours le 2 avril 1743. Ses *Poésies* ont été publiées en 1747, en 2 vol., et réimprimées à Paris en 1761, mais enflées de diverses pièces du même genre par différens auteurs, 8 vol. in-12. Elles renferment, I. Le *Poëme de Philotanus*, qui n'est pas de lui, à ce que prétendent les auteurs du quatrième volume de la France littéraire. (*Voyez* JOUIN.) Il ne fit, dit-on, que le revoir et l'embellir de quelques tirades; mais il est certain qu'ils se sont trompés. Quoi qu'il en soit, ce poëme eut un succès prodigieux. (*Voyez* l'art. LARCHANT.) « Le mérite de ces sortes d'ouvrages, dit l'auteur du Siècle de Louis XIV, n'est d'ordinaire que dans le choix du sujet, et dans la malignité humaine. Ce n'est pas qu'il n'y ait quelques vers bien faits dans ce poëme · le commencement en est très-heureux: mais la suite n'y répond pas. Le diable n'y parle pas aussi plaisamment qu'il est amené. Le style est uniforme, sans finesse, sans pureté; ce n'est enfin qu'une histoire satirique de la bulle *Unigenitus*, en vers burlesques, parmi lesquels il s'en trouve de très-plaisans. » Quelque mécontente que dût être la compagnie de Jésus de cet ouvrage, l'abbé de Grécourt, qui passoit pour en être l'auteur, voyoit souvent des jésuites à Tours, vivoit et mangeoit avec eux. Il préparoit, dit-on, un autre *Poëme* où le parti opposé n'auroit pas été plus épargné. II. Des *Contes*, quelquefois plaisans; mais presque toujours obscenes. III. Des *Epigrammes;* des *Chansons;* des *Fables*, en général assez médiocres, et d'une poésie foible. L'abbé des Fontaines, qui avoit beaucoup connu Grécourt, dit « que sa langue et sa plume l'avoient exclus de la plupart des maisons de Tours. »

† I. GRÉEN (Matthieu), poëte anglais, de la secte des non-conformistes, occupoit une place à la douane. On recherchoit sa conversation, qui étinceloit de saillies toujours exemptes de malignité. Il mourut vers 1737, âgé de 41 ans. Son poëme du *Spleen*, le plus considérable de ses ouvrages, est rempli d'une gaieté originale et franche. Une de ses

meilleures plaisanteries est une requête des chats de la douane, à qui l'on vouloit ôter une pension de quelque monnoie, allouée pour leur nourriture. La requête empêcha cette suppression.

* II. GRÉEN (Robert), poëte anglais de beaucoup d'esprit et de talent, mais crapuleux, le premier Anglais, dit-on, qui ait fait de la littérature un métier pour vivre. Gréen mourut en 1592, d'une indigestion.

* III. GRÉEN (Jean), évêque anglais, né en 1706 à Hull, au comté d'Yorck, mort à Bath en 1779, obtint plusieurs bénéfices dans l'Eglise, et fut élevé sur le siége de Lincoln. On a de lui plusieurs *Traités religieux*, et quelques *Sermons*.

* IV. GRÉEN (Guillaume), théologien anglais, élève de Clarehall à Cambridge, où il fut reçu maître-ès-arts, et obtint une bourse, fut ensuite nommé recteur de Hadingham, au comté de Norfolck, et mourut en 1794. On doit à Gréen plusieurs ouvrages estimés. I. *Le Cantique de Déborah, mis en vers, avec une nouvelle Traduction et un Commentaire*, in-4°. II. *Nouvelle Traduction de la Prière d'Habacuch, de la Prière de Moyse, et du* 139ᵉ *Psaume, avec un Commentaire*, in-4°. III. *Nouvelle Traduction des Psaumes sur l'original hébreu, avec des Notes*, in-8°. IV. *Nouvelle Traduction d'Isaïe, avec des Notes*, in-4°. V. *Morceaux poétiques de l'ancien Testament, nouvellement traduits de l'hébreu, avec des Notes*, in-4°.

* V. GRÉEN (N.), professeur à Hall, mort dans cette ville en 1799, étoit un savant du premier mérite. C'est à lui que l'Allemagne est redevable du *premier Livre élémentaire de la nouvelle chimie*, dont il a tâché de répandre les lumières par son *Journal de Physique*; il en a paru 12 volumes. C'est à lui aussi qu'on doit principalement l'*application de la théorie anti-phlogistique à la médecine*.

* I. GRÉENE (Maurice), professeur de musique à Cambridge, né à Londres, mort en 1755, entreprit de corriger et de réformer la musique d'église, qui avoit été considérablement altérée par les copistes. Son ami Boyce a achevé cette entreprise.

* II. GRÉENE (Edouard-Barnabée), écrivain de quelque mérite, mort en 1788, est auteur de *Traductions d'Anacréon et de Pindare*, et de plusieurs *Essais en vers*.

* GRÉENVILLE (sir Richard), vaillant officier, fils de sir Roger Gréenville, né en 1540 au Devonshire ou en Cornouailles, servit en Hongrie, contre les Turcs, dans l'armée impériale d'Allemagne. A son retour, il fut employé dans l'expédition pour soumettre l'Irlande. Gréenville fut ensuite nommé représentant du comté de Cornouailles au parlement; et à peu près dans le même temps, il fut fait chevalier. On le chargea encore d'une expédition contre l'Amérique, et il fit quelques découvertes dans ce continent. Nommé vice-amiral, il commanda en cette qualité une escadre chargée d'enlever une riche flotte d'Espagne. Il s'avança jusqu'aux îles Western ou Hébrides, où une forte escadre étoit envoyée d'Espagne pour soutenir la flotte. A l'approche de l'amiral anglais, Thomas Howard vint au-devant de lui; et Gréenville, s'étant avancé pour prendre à son bord quelques malades de celui d'Howard, fut surpris par la flotte espagnole. Il défendit son vaisseau avec un

courage peu commun; et, couvert de blessures, il voulut couler bas; mais il fut pris avant par l'amiral espagnol. Gréenville mourut de ses blessures trois jours après.

† I. GRÉGOIRE (saint), pape, surnommé *le Grand*, naquit à Rome, vers l'an 550, de Gardien et de Sylvia. Sa famille étoit une des plus nobles du sénat; sa naissance et ses lumières l'élevèrent à la dignité de préfet de cette ville en 573. Le mépris des grandeurs humaines l'engagea à quitter cette place, et à se retirer dans un monastère qu'il avoit fait bâtir sous l'invocation de saint André. Le pape Benoît Ier le tira de cette retraite pour le faire un des sept diacres de Rome. Pélage II, successeur de Benoît, l'envoya quelque temps après à Constantinople en qualité de nonce, pour implorer le secours de Tibère II contre les Lombards; il y prit un ton d'indépendance et de dignité que le plus illustre laïc de l'empire n'auroit pu prendre sans danger. Cette ambassade ajouta à sa célébrité. De retour à Rome en 584, il fut secrétaire de Pélage, et, après la mort de ce pape, le clergé et le peuple l'élurent pour lui succéder. Grégoire, se croyant incapable de soutenir un fardeau dont tout le monde l'avoit jugé digne, supplia l'empereur Maurice de ne pas confirmer le choix des Romains. Lorsque la confirmation de ce prince arriva, il détermina des marchands à l'enfermer dans un panier et à le conduire au-delà des portes de Rome: il se tint caché pendant plusieurs jours au milieu des bois et des montagnes; on le découvrit enfin, et, le dimanche 3 septembre 590, il fut ordonné pape. La plus importante affaire qui occupoit l'Église dans ce temps-là étoit la querelle des trois chapitres; le saint pontife n'oublia rien pour éteindre ce schisme: son zèle s'étendoit à tout. Il envoya en Sardaigne des évêques pour convertir les idolâtres; il en envoya en Angleterre; exhortant les missionnaires à se servir à propos de la douceur et des récompenses. Saint Augustin, chef de la mission d'Angleterre, convertit le roi de Kent. Saint Grégoire tenoit de temps en temps des conciles à Rome, pour maintenir la discipline ecclésiastique, et réprimer l'incontinence du clergé. Il s'éleva avec force contre le titre de patriarche universel que prenoit Jean, patriarche de Constantinople, et lui en écrivit le premier janvier 595, pour lui remontrer combien ses prétentions étoient contraires à sa manière de vivre et aux règles de l'antiquité. «Je ne sais, lui disoit-il, par quel motif vous voulez usurper un nouveau titre qui scandalise tous vos confrères. Lorsque vous paroissiez fuir l'épiscopat par des sentimens d'humilité, auroit-on cru que vous en useriez dans la suite comme si vous l'aviez recherché avec ambition? Vous vous reconnoissiez indigne du nom d'évêque, et à présent vous prétendez être le premier et le seul évêque. Je vous prie, je vous conjure, et je vous demande avec toute la douceur possible, de résister à ceux qui vous flattent, en vous attribuant ce nom plein d'orgueil et d'extravagance. Vous n'ignorez point que le concile de Chalcédoine offrit cet honneur aux évêques de Rome, en les nommant universels; mais qu'il ne s'en est trouvé aucun qui ait voulu l'accepter, de peur qu'il ne semblât s'attribuer seul l'épiscopat, et l'ôter à tous ses frères.» Grégoire en écrivit encore plus fortement à l'empereur Maurice. Après lui avoir dit que l'ambition des évêques étoit la principale cause des calamités publiques, il ajoute contre le patriarche: «Nous détruisons par nos exemples tous les fruits que pourroient faire nos pa-

roles. Nos os sont consumés de jeûnes, et notre esprit est enflé d'orgueil. Nous sommes fiers et hautains, sous des habits vils et méprisables. Sur la cendre où nous sommes couchés, nous regardons avec des yeux jaloux le faîte des grandeurs humaines; et non contens des honneurs réels auxquels la providence nous a élevés, nous portons nos regards sur de vains titres. Pour moi, je suis le serviteur des évêques, tant qu'ils vivent en évêques, et si Jean veut m'écouter, il trouvera en moi un frère entièrement dévoué à ses intérêts; mais s'il persiste dans sa prétention, il aura pour adversaire celui qui résiste aux superbes. » St. Grégoire termina sa vie le 12 mars 604, et fut enterré sans pompe, comme il l'avoit ordonné. Son principe étoit de n'employer envers les hérétiques que les voies de la persuasion. Il s'opposa aussi aux vexations qu'on exerçoit contre les juifs pour les attirer au christianisme. « C'est, disoit-il, par la douceur et l'instruction qu'il faut appeler les infidèles à la religion chrétienne, et non par les menaces et la terreur. » Ce fut lui qui, par les conseils qu'il donna à son prédécesseur, procura les premiers missionnaires à l'Angleterre. Lorsqu'il fut parvenu au souverain pontificat, il soutint de tous ses moyens la mission qui s'y trouvoit. Quoique saint Grégoire fût d'une si grande humilité qu'il se donna lui-même le titre de serviteur des serviteurs de J. C. (titre adopté par ses successeurs), il soutenoit avec chaleur l'autorité du saint-siége, et ménageoit à l'Église la faveur des princes. On lui a même reproché d'avoir trop loué des souverains peu dignes de ses éloges: il est difficile d'excuser ceux qu'il se permit de prodiguer à l'usurpateur Phocas, qui avoit ravi le trône et la vie à l'empereur Maurice. Malgré les richesses de l'Église romaine, Grégoire eut le train le plus modeste, et la table la plus frugale. Dans une lettre au sous-diacre Pierre, recteur du patrimoine de Sicile, il lui dit : « Vous m'avez envoyé un mauvais cheval et cinq bons ânes; je ne puis monter le cheval parce qu'il ne vaut rien, ni les ânes, parce que ce sont des ânes. » Ces paroles sont une preuve que l'écurie de ce grand pape n'étoit pas bien magnifique. Voici le portrait qu'en fait un historien moderne : « Le pontificat de Grégoire-le-Grand, qui dura 13 ans 6 mois 10 jours, est une des époques les plus édifiantes de l'Église. Ses vertus et même ses fautes, une réunion singulière de simplicité et d'astuce, d'orgueil et d'humilité, de bon sens et de superstition, convenoient beaucoup à sa position et à l'esprit de son temps. Il s'éleva contre le titre antichrétien d'évêque universel que se donnoit le patriarche de Constantinople, son rival. Le successeur de St. Pierre étoit trop fier pour le lui laisser, et trop foible pour le prendre lui-même. Il n'exerça sa juridiction qu'en qualité d'évêque de Rome, de primat d'Italie et d'apôtre de l'Occident. Il prêcha souvent, et son éloquence grossière, mais pathétique, embrasoit les passions de son auditoire. On lui reproche d'avoir, dans un discours prononcé en public, applaudi à la chute et au massacre de l'empereur Maurice, ainsi qu'à l'élévation au trône de son meurtrier, son successeur, le sanguinaire Phocas. On lui a reproché encore d'avoir, en haine du paganisme, réduit en cendres la bibliothèque palatine, formée à Rome par l'empereur Auguste, ou seulement quelques ouvrages réprouvés contenus dans cette bibliothèque. Ce reproche est fondé sur un seul passage du Polycratique de Jean Salisbury, moine du 12e siècle. On a beaucoup écrit pour combattre ou pour ap-

puyer la solidité de ce reproche. Quoi qu'il en soit, il n'aimoit point les ouvrages où se trouvoient les noms des dieux des anciens Romains, et il en a prohibé la lecture. Rome n'a pas eu de pontife qui ait composé un plus grand nombre d'ouvrages que Grégoire ; les principaux sont, I. Son *Pastoral ;* c'est un traité bien fait des devoirs des pasteurs. II. Des *Homélies.* III. Des *Commentaires sur Job*, pleins de leçons propres à former les mœurs ; ce qui les a fait appeler *les morales* de saint Grégoire. Il faut avouer cependant que cet ouvrage diffus et négligé est trop surchargé d'allégories qui manquent quelquefois de justesse. IV. Des *Dialogues* pour célébrer les miracles de plusieurs saints d'Italie; c'est un tissu de fables. V. *Douze livres de Lettres* qui offrent quelques particularités sur l'histoire de son temps, et des décisions sur divers points de discipline. Ce pape avoit le génie tourné du côté de la morale. On lui reproche une abondance excessive et trop de recherches dans ses allégories. On a perdu, ou l'on n'a pas voulu imprimer celui de ses ouvrages dont parle Jean de Salisbury, écrivain du 12e siècle, et dans lequel il l'accuse avec raison d'avoir fait brûler les livres des auteurs païens. Il conseille aussi à Didier, archevêque de Vienne, de ne pas s'amuser à enseigner la grammaire, parce qu'un évêque a des occupations plus importantes. (*Voy.* ce que dit M. Lanzi, dans son Histoire de la littérature de l'Italie, t. I, pour justifier saint Grégoire de l'imputation qui a été faite à sa mémoire par les amateurs de l'antiquité.) De toutes les éditions des ouvrages de ce Père, la plus ample et la plus correcte est celle que dom de Sainte-Marthe, général des bénédictins de Saint-Maur, publia en 1707, en 4 volumes in-folio. Sa Vie, écrite par le même, et imprimée à Rouen, in-4°, en 1697, est préférable à l'Histoire de son pontificat, par Maimbourg. On date communément du pontificat de saint Grégoire-le-Grand l'usage de faire des souhaits en faveur de ceux qui éternuent. On prétend que du temps de ce saint pape il régna dans l'air une malignité si contagieuse, que ceux qui avoient le malheur d'éternuer expiroient sur-le-champ; mais c'est une fable, puisque cette coutume étoit en vogue chez presque toutes les nations du monde, long-temps avant J. C. : que les Grecs et les Romains avoient des formules de complimens pour ces sortes d'occasions ; telles étoient celles-ci : « Vivez! Portez-vous bien ! Jupiter vous conserve ! etc.

† II. GRÉGOIRE II (saint), né à Rome, pape en 715, après Constantin, mérita la double clef par le succès avec lequel il avoit rempli des commissions importantes. Grégoire convoqua deux conciles, l'un en 721, contre les mariages illicites, et l'autre en 729, contre les iconoclastes; envoya saint Boniface prêcher en Allemagne, et mourut le 12 février 731, regretté pour ses vertus et ses lumières. On a de ce pape quinze *Lettres*, et un *Mémoire* donné à ses envoyés de Bavière, sur divers points de discipline. Ces ouvrages sont imprimés dans les Collections des conciles. On a encore de lui *Explanationum ecclesiasticarum libri X*, *græcè et latinè edente Ant. Morello*, Venise, 1791, in-fol.

† III. GRÉGOIRE III. natif de Syrie, successeur de Grégoire II le 18 mars 731, assembla un concile en 732, dans lequel il excommunia les iconoclastes. Les Lombards faisoient tous les jours de nouvelles entreprises contre les Romains ; le pape, pressé par ces barbares, im-

plora le secours de Charles Martel. Ses légats, envoyés à ce prince, lui promirent, de la part du pontife, que, s'il le secouroit, il lui donneroit le consulat de Rome. Cette légation, qu'on regarde comme l'origine des nonces apostoliques en France, ne produisit rien. Charles Martel étoit trop occupé en France contre les Sarrasins pour aller se battre en Italie contre les Lombards. Grégoire III mourut peu de temps après, le 28 novembre 741, regardé comme un pontife magnifique et charitable. C'est le premier pape qui gouverna en souverain l'exarchat de Ravenne; non qu'on lui en eût fait une donation expresse, mais par l'espèce d'abandon où les Grecs l'avoient laissé, et le consentement de fait qu'on donne à l'aliénation d'une chose qu'on ne veut ni conserver ni réclamer. Son pontificat est une des époques de la grandeur temporelle des papes. On a de lui deux *Lettres* dans la Collection des conciles.

IV. GRÉGOIRE IV, Romain, recommandable par son savoir autant que par sa piété, obtint la couronne pontificale le 5 janvier 827 ou 828. Ce fut lui qui entreprit de rebâtir la ville d'Ostie, pour défendre l'embouchure du Tibre contre les incursions des Musulmans, qui s'étoient emparés de toute la Sicile; il la nomma *Grégoriopolis*. Dans le temps des troubles entre Louis-le-Débonnaire et ses fils, Grégoire vint en France, à la prière de Lothaire, pour tâcher d'y mettre la paix. Le bruit couroit qu'il vouloit excommunier les évêques fidèles à l'empereur; mais ces prélats dirent « qu'il s'en retourneroit excommunié lui-même, s'il entreprenoit de les excommunier contre les canons. » Ce n'étoit point l'intention du pape, il vouloit seulement être l'arbitre d'une malheureuse querelle. « Sachez, dit-il à l'empereur, que je ne suis venu que pour procurer la paix, que le Sauveur nous a tant recommandée. » Il se retira à Rome, mécontent des deux partis, et y mourut le 25 janvier 844. C'est ce Grégoire IV qui fit célébrer la fête de *Tous les Saints* dans l'univers chrétien. On a de lui trois *Lettres* dans la Collection des conciles.

V. GRÉGOIRE V, Allemand, nommé auparavant Brunon, parent de l'empereur Othon, fut élu pape après Jean XVI, en mai 996. Crescentius, consul de Rome, qu'il avoit protégé auprès de l'empereur, eut l'ingratitude de lui opposer Philagathe, évêque de Plaisance, et d'obliger le vrai pontife à chercher un asile en Franconie; mais cet antipape, qui prit le nom de Jean XVII, fut chassé par Othon, et excommunié dans le concile de Pavie en 997, par Grégoire, qui ne jouit pas long-temps du pontificat. Il mourut le 18 février 999, après avoir gouverné avec autant de vigilance que de fermeté. On a de lui quatre *Lettres* dans la Collection des Conciles.

† VI. GRÉGOIRE VI, Romain, et archiprêtre de l'Église romaine, nommé auparavant Jean Gratien, fut ordonné pape en 1044, après que Benoît IX lui eut cédé le pontificat, moyennant une somme d'argent. Le motif qui engagea le nouveau pontife et le clergé de Rome à payer Benoît IX pour abdiquer, c'est qu'il étoit réellement indigne de la papauté, et que sa démission faisoit cesser un grand scandale dans l'Eglise. Grégoire trouva le temporel de son Église diminué à tel point, qu'il fut obligé d'excommunier avec éclat ceux qui l'avoient usurpé. Cet anathème ne fit qu'irriter les coupables, qui vinrent en armes jus-

qu'à Rome. Mais Grégoire les chassa, retira plusieurs terres de l'Église, et rétablit la sûreté des chemins, tellement remplis de voleurs, que les pélerins étoient obligés de s'assembler en grandes troupes pour se défendre contre eux. Cette sage conduite déplut aux Romains, accoutumés au brigandage. Le feu de la sédition alloit se rallumer, lorsque l'empereur Henri III vint en Italie, et convoqua un concile à Sutri, près de Rome, en 1046, où Grégoire VI abdiqua le pontificat. Clément II fut mis à sa place. Grégoire se retira ensuite dans le monastère de Cluni, où il termina ses jours. On a dans la Collection des conciles une *Lettre circulaire* de ce pape à tous les fidèles, pour leur demander des aumônes, afin de soutenir l'éclat d'une dignité qu'il avoit achetée.

† VII. GRÉGOIRE VII, appelé auparavant Hildebrand, fils d'un charpentier de Soano en Toscane, fut élevé à Rome, et se fit moine de Cluny, sous l'abbé Odilon. Devenu prieur de cet ordre, il passa à Rome avec Brunon, évêque de Toul, qui avoit été désigné pape par l'empereur Henri IV, et qu'il eut le crédit de faire élire sous le nom de Léon IX. Ce pontife lui laissa la principale autorité, et il la conserva sous Alexandre II. Après la mort de ce pape, en 1073, la voix publique le désigna pour son successeur. Il fut élu; mais il ne fut sacré que deux mois après son élection, parce qu'il voulut attendre le consentement de l'empereur Henri IV. C'est, suivant le savant Pagi, le dernier pape dont le décret d'élection ait été envoyé à l'empereur pour être confirmé. Le nouveau pontife, animé d'un zèle intrépide, forma de vastes projets touchant la réformation de l'Église. « J'ai souvent prié Notre-Seigneur, écrivoit-il à saint Hugues, abbé de Cluni, ou de m'ôter de cette vie, ou de me rendre utile à son Église; car je suis environné d'une douleur excessive et d'une tristesse universelle. L'Église orientale abandonne la foi catholique, et les chrétiens y sont par-tout mis à mort. Quand je regarde l'occident et les autres parties du monde, à peine trouvé-je des évêques dont l'entrée ait été légitime, dont la vie soit pure, qui gouvernent leur troupeau plutôt par charité que par ambition; et entre tous les princes séculiers, je n'en connois point qui préfèrent l'honneur de Dieu au leur, et la justice à l'intérêt. Quant aux peuples entre lesquels je demeure, les Romains, les Lombards et les Normands, je leur dis souvent que je les trouve en quelque façon pires que des juifs et des païens. » Grégoire crut pouvoir se conduire selon les droits que lui attribuoit la jurisprudence canonique d'alors. Il se crut le maître spirituel et temporel de toute la terre, le juge et l'arbitre souverain de toutes les affaires ecclésiastiques et civiles, le distributeur de toutes les graces, de quelque nature qu'elles fussent, et le dispensateur, non-seulement des bénéfices, mais aussi des royaumes. Avec de telles idées, il ne pouvoit être long-temps ami de l'empereur Henri IV. Ils se brouillèrent dès le commencement de son pontificat, se raccommodèrent bientôt après, et se brouillèrent de nouveau en 1075. Le pape, à qui Henri avoit été dénoncé comme un simoniaque, lui fit ordonner par ses légats, sous peine d'anathème, de se rendre à Rome un jour marqué. Le prince irrité chassa ignominieusement les légats, et se vengea en suscitant contre le pape un nommé Cencius, fils du préfet de Rome, qui saisit le pontife dans Sainte-Marie-Majeure, au moment où il disoit la messe. Des satellites le menèrent prisonnier dans une tour, d'où Cen-

cius devoit l'envoyer en Allemagne. Le peuple romain, offensé d'une telle violence, escalada la tour et délivra le pontife. Henri IV convoquoit en même temps, en 1076, un concile à Worms, qui déposa Grégoire, sur l'exhibition d'une histoire scandaleuse de la vie du pape, dans laquelle on le chargeoit de crimes inouïs et incroyables. Grégoire, de son côté, tenoit un synode à Rome; Henri y fut déposé et excommunié. La sentence étoit conçue en ces termes : « De la part de Dieu tout-puissant, père, fils et saint-esprit, et par l'autorité de saint Pierre, prince des apôtres, je défends à Henri, fils de l'empereur Henri, de gouverner le royaume teutonique et l'Italie. J'absous tous les chrétiens du serment qu'ils lui ont prêté ou prêteront; et je défends à toutes personnes de le servir comme roi, le chargeant d'anathème, etc. » Cette extravagance eût été sans effet, si Henri IV eût été assuré de l'Allemagne et de l'Italie : mais il y avoit des ennemis, et elle lui devint funeste. Les seigneurs allemands prirent ce prétexte pour se donner un autre empereur. Henri IV crut parer ce coup en allant en Italie désarmer la colère de Grégoire. Lorsqu'il fut arrivé à Canosse, forteresse où le pape s'étoit retiré, il fut obligé de demeurer dans son enceinte trois jours, nu-pieds et couvert d'un cilice. Enfin, le quatrième, le pape permit qu'il parût en sa présence. Grégoire consentit, par un acte du 18 janvier 1077, à lui donner l'absolution, à condition qu'il se justifieroit en Allemagne, dans une diète générale, de tous les crimes dont on l'accusoit; que le pape, qui seroit présent, le jugeroit; et que, jusqu'à ce temps-là, il ne porteroit aucune marque de la dignité royale; qu'il seroit à l'avenir parfaitement soumis au saint-siége, et qu'il laisseroit au chef de l'Église une entière liberté de faire en Allemagne, par ses légats, toutes les réformes qu'il jugeroit nécessaires. Henri promit avec serment, sur l'Evangile, de faire tout ce que Grégoire exigeoit de lui. Le pontife, lui ayant donné l'absolution, célébra la messe en sa présence. Après la consécration, il fit approcher l'empereur de l'autel, et, tenant l'hostie entre ses mains, il lui rappela les lettres injurieuses où il l'accusoit de simonie et de divers autres crimes. « Pour ôter, ajouta-t-il, toute ombre de scandale, je veux que le corps de Notre-Seigneur, que je vais prendre, soit aujourd'hui une preuve de mon innocence, et que, si je suis coupable, Dieu me fasse mourir subitement. » Grégoire prit ensuite la moitié de l'hostie et l'avala; et ayant présenté à Henri l'autre moitié, il lui dit : « Faites, mon fils, ce que vous m'avez vu faire. Prenez cette autre partie de l'hostie, afin que cette preuve de votre innocence ferme la bouche à vos ennemis. » L'empereur, se rappelant dans ce moment les malversations commises en Allemagne, pria le pontife de remettre l'affaire à la décision d'un concile, et reçut la communion de ses mains, mais sans faire de serment. On auroit de la peine, dit Hardion, à croire un si étrange événement, si le pape lui-même ne l'avoit publié dans ses lettres avec une sorte de complaisance. Les seigneurs de Lombardie, ajoute le même auteur, indignés que Henri IV se fût soumis avec tant de bassesse à un traitement si indigne, vouloient le rejeter pour donner la couronne à son fils encore enfant. Henri ne les apaisa qu'en promettant de se venger, et en rompant son traité avec le pape. Grégoire l'excommunie de nouveau, et engage les seigneurs et les évêques d'Allemagne d'élire l'empereur Rodolphe, duc de Souabe, le 17 mars 1077. Il encourage ce prince et son parti, et leur promet

que Henri mourra bientôt ; mais, dans la fameuse bataille de Mersbourg, Henri IV est vainqueur, et Rodolphe blessé à mort. Après cette victoire, il marcha vers Rome, avec Guibert, archevêque de Ravenne, qu'il avoit fait élire sous le nom de Clément III, assiégea Grégoire dans le château Saint-Ange, et alloit le faire prisonnier, lorsque Robert Guischard, prince de la Pouille, se présenta pour le secourir. Henri repassa en Allemagne, laissant l'Italie dans le trouble. Le pape étoit regardé par les Romains comme la cause de leurs malheurs et de leur misère. Las de leurs murmures, il se retira à Salerne, où il mourut le 24 mai 1085, avec une grande réputation de piété. L'attachement de la comtesse Mathilde (*voyez* ce mot) pour ce pontife donna lieu aux clercs, dont il avoit condamné les mariages sacriléges, de semer des bruits calomnieux contre sa réputation ; mais ces impostures, dictées par la méchanceté et la vengeance, tombèrent d'elles-mêmes, parce que la conduite de Grégoire VII, depuis son enfance, l'avoit mis au-dessus même du soupçon. Ses dernières paroles furent : « J'ai aimé la justice et haï l'iniquité : c'est pour cela que je meurs en exil.» Il auroit dû dire : « J'ai aimé la puissance, et mon extravagante ambition a causé ma disgrace. » L'empereur Henri IV ne fut pas le seul qu'il traita en vassal. Il étendit ses prétentions ambitieuses sur la France, l'Angleterre, la Hongrie, le Danemarck, la Pologne, la Norwége, la Dalmatie. Il envoya des légats dans la plupart des royaumes de l'Europe, pour y tenir des conciles et y établir son autorité. Tout incroyables que paroissent aujourd'hui ces entreprises, elles étoient en partie la suite des opinions de ce temps-là. Au reste, Grégoire VII, né avec un grand courage, élevé dans la discipline monastique la plus régulière, avoit un désir ardent de purger l'Eglise des vices dont il la voyoit infectée. On pourroit appliquer, dit le président Hénault, à ses prétentions sur le temporel, le mot de l'histoire grecque : « Prenez garde, disoit-on un jour aux Athéniens qui se ruinoient à bâtir des temples, que le soin du ciel ne vous fasse perdre la terre. » On auroit pu dire alors aux papes : « Prenez garde que la passion d'acquérir la terre ne vous fasse perdre le ciel. On vous disputera la puissance sur le spirituel, si vous vous obstinez à vouloir la puissance sur le temporel. » Ce qu'il y a de singulier, c'est que l'empereur lui-même ignoroit ses véritables droits, et partageoit l'erreur de son siècle. « Un souverain, dit-il dans une lettre adressée à Grégoire, n'a que Dieu pour juge, et ne peut être déposé pour aucun crime, si ce n'est qu'il abandonne la foi. » En 1584, le nom de Grégoire VII fut inséré dans le Martyrologe romain, corrigé par ordre de Grégoire XIII. Enfin, sous le pontificat de Benoît XIII, on l'a placé dans le Bréviaire, avec une légende, où l'on canonise toute sa conduite à l'égard de Henri IV ; mais cette légende, digne du siècle de Grégoire VII, a été supprimée par les parlemens en France, et par l'empereur dans tous ses états d'Allemagne et d'Italie. On la récite cependant en divers endroits de l'Allemagne ; et, après avoir été proscrite en Portugal, on l'a rétablie en 1777. On a de Grégoire VII neuf livres de *Lettres*, écrites depuis 1073 jusqu'en 1082. Il y a parmi ces Lettres, insérées dans la collection des Conciles, un Traité intitulé *Dictatus papæ*, qui lui a été faussement attribué. Il y a apparence que cette pièce, remarquable par les prétentions exorbitantes qu'elle renferme, a été composée, ou par un ennemi, qui vouloit le rendre odieux, en lui prêtant

les vues les plus ambitieuses, ou par un imbécille, entêté des maximes de ce pape, ou par un lâche flatteur, qui vouloit aller à la fortune par cette bassesse.

† VIII. GRÉGOIRE VIII, appelé auparavant Albert de Mora, né à Bénévent, succéda au pape Urbain III le 20 octobre 1187, et mourut le 17 décembre suivant, après avoir exhorté les princes chrétiens à entreprendre une nouvelle croisade. C'étoit un pontife éloquent et savant. On a de lui trois *Lettres* dans la Collection des conciles. — Il ne faut pas le confondre avec l'antipape Bourdin, qui avoit pris le nom de GRÉGOIRE VIII. *V.* BOURDIN, n° II.

† IX. GRÉGOIRE IX (Ugolin), cardinal, évêque d'Ostie, élu pape le 19 mars 1227, étoit neveu d'Innocent III, de la famille des comtes de Segni, et natif d'Anagnie. Le triste état de la Terre-Sainte l'engagea à faire prêcher une nouvelle croisade. L'empereur Frédéric II reculoit le voyage de la Palestine autant qu'il pouvoit : Grégoire lui écrivit pour l'y encourager. Frédéric, enfin déterminé à s'embarquer pour la Palestine, se rendit à Brindes, où étoit l'armée des croisés, tomba malade, et ce fut un sujet de différer. Le pape, ne pouvant se persuader que cette maladie fût sérieuse, l'excommunia. L'empereur partit pour la Terre-Sainte, nonobstant son excommunication ; à son retour, il fut absous. La guerre se ralluma en 1239. Lempereur ayant donné à un de ses fils naturels le royaume de Sardaigne, le pape, qui prétendoit que cette île lui appartenoit, l'excommunia solennellement à Rome, le jour des Rameaux. Il fit plus : il osa offrir l'empire à saint Louis pour Robert son frère, comte d'Artois. « Comment, répondit ce saint roi, le pape a-t-il osé déposer un si grand prince, qui n'a point été convaincu des crimes dont on l'accuse ? S'il avoit mérité d'être déposé, ce ne pourroit être que par un concile général. » Ces paroles prouvent que saint Louis n'étoit pas exempt de toutes les erreurs de son siècle. Frédéric II brûloit d'envie de se venger de Grégoire, lorsqu'il apprit sa mort arrivée le 21 août 1241. Ce pape avoit témoigné beaucoup d'ardeur pour la réunion des Grecs et la conversion des Mahométans. Il envoya même à plusieurs princes musulmans de longues instructions, par lesquelles il les menaçoit, s'ils ne se convertissoient, de soustraire à leur obéissance les chrétiens qui vivoient sous leur domination. Cette menace ne produisit que de nouvelles persécutions. On a des *Lettres* de ce pape dans les conciles. Il condamne, dans une de ces lettres, les hérétiques nommés stadingues, qui parurent en Allemagne sous son pontificat. Voici ce qu'il leur reproche. « On dit que, quand ils reçoivent un prosélyte, et qu'il entre pour la première fois dans leur assemblée, il voit un crapaud d'une grandeur énorme, que les uns baisent à la bouche, les autres au derrière. Le prosélyte rencontre ensuite un homme pâle avec les yeux très-noirs, si maigre qu'il n'a que la peau et les os ; il le baise et le sent froid comme la glace, et, après ce baiser, il oublie entièrement la foi catholique. Ensuite ils font ensemble un festin, après lequel on descend un chat noir derrière une statue, qui est ordinairement dans ce lieu. Le prosélyte baise le premier ce chat au derrière, et après lui celui qui préside à l'assemblée, et les autres qui en sont dignes. Les imparfaits reçoivent seulement le baiser du maître, et ils ne baisent le chat que lorsqu'on est content de leur conduite ; ils promettent obéissance, après quoi ils

éteignent toutes les lumières, et ils commettent entre eux toutes sortes d'impuretés. » On a encore de ce pape, *Nova compilatio decretalium cum glossâ*, imprimée pour la première fois à Mayence, 1473, in-folio.

X. GRÉGOIRE X (Thibaud), né à Plaisance, de l'illustre famille des Visconti, archidiacre de Liège, étoit dans la Terre-Sainte avec Edouard, roi d'Angleterre, lorsqu'il apprit qu'il avoit été élu pape par compromis le 1[er] septembre 1271. Il indiqua, l'année suivante, un concile général. La lettre de convocation marquoit trois principales raisons de le tenir : le schisme des Grecs, le mauvais état de la Terre-Sainte, et les vices et erreurs qui se multiplioient dans l'Eglise. Ce concile se tint à Lyon en 1274, et fut très-nombreux. On y compta 500 évêques, 70 abbés, des ambassadeurs de presque tous les princes chrétiens. Après le concile, Grégoire fit faire des préparatifs pour la croisade ; mais ils furent sans effet : il ne se fit plus aucune entreprise générale pour la Terre-Sainte. Le pape mourut peu de temps après à Arezzo le 10 janvier 1276. Il se rendit recommandable par sa piété, son savoir, et son amour de la discipline. Il avoit été élu à la persuasion de saint Bonaventure. Ce fut lui qui ordonna que les cardinaux, après la mort du pape, seroient renfermés dans un conclave, et qu'ils y resteroient jusqu'à ce que l'élection fût faite ; réglement sage, qui empêcha que le saint-siége ne fût trop long-temps vacant, et qui arrêta les intrigues et les séditions. Le jésuite Bonucci a publié la Vie de Grégoire X, en 1711, à Rome, in-4°. On a de lui des *Lettres* dans les conciles.

† XI. GRÉGOIRE XI (Pierre ROGER), Limousin, étoit neveu du pape Clément VI, et fils de Guillaume, comte de Beaufort, qui vivoit lorsqu'il fut élu pape le 29 décembre 1370, âgé seulement de 40 ans. Clément VI l'avoit fait cardinal avant l'âge de 18 ans, et lui avoit donné un grand nombre de bénéfices ; abus qu'on s'efforçoit de justifier, par la nécessité où étoient les cardinaux de soutenir leur dignité. Son savoir et son mérite lui ayant procuré la tiare, son premier soin fut de réconcilier les princes chrétiens, d'envoyer du secours aux Arméniens attaqués par les Turcs, et de réformer les ordres religieux. Le saint-siége étoit encore à Avignon ; mais la présence du pape étoit très-nécessaire à l'Italie. Les Florentins et la plupart des villes de l'état ecclésiastique s'étoient révoltés. Le pape, croyant remédier à ces désordres, et sur-tout vivement pressé par sainte Brigitte de Suède et sainte Catherine de Sienne, passa à Rome en 1377. Il y mourut l'année d'après, le 28 mars 1378, à 47 ans, peu regretté des Romains et des Florentins, et soupirant après le séjour d'Avignon. Ce pontife se rendit recommandable par sa vertu, par sa charité, par la bonté de son caractère, par son savoir dans le droit civil et canonique, et par la protection qu'il accorda aux gens de lettres. Le père Berthier lui reproche un peu trop de tendresse pour ses parens. Ce fut lui qui proscrivit le premier les opinions de Wiclef. On a de ce pape des *Lettres* dans Wading et dans Bzovius.

XII. GRÉGOIRE XII, Vénitien, connu sous le nom d'*Ange Corario*, avoit été honoré de la pourpre par le pape Innocent VII. L'esprit de conciliation qu'il avoit marqué dans ses nonciatures lui fit donner le souverain pontificat le 30 novembre 1406, dans le temps malheureux du schisme d'Occident. On eut la pré-

caution de lui faire signer un compromis, par lequel il s'engageoit à renoncer à la tiare, en cas que l'autre contendant cédât de son côté. Les deux papes s'épuisèrent en lettres et en promesses. Ils devoient abandonner leurs droits respectifs : Grégoire XII ne cessoit de l'écrire, Benoît XIII de le dire, et tous les deux étoient fort éloignés de l'exécuter. Les cardinaux, voyant qu'ils n'agissoient pas de bonne foi, convoquèrent un concile général à Pise, dans lequel ils les déposèrent, et élurent Alexandre V. Pour contrebalancer ce concile, Grégoire en tint un à Udine dans le Frioul ; mais, craignant à tout moment d'être arrêté, il se retira à Gaëte, sous la protection de Ladislas, roi de Naples. Ce prince l'ayant abandonné, il se réfugia à Rimini, d'où il envoya sa renonciation au concile de Constance. Grégoire, instruit qu'elle avoit été acceptée, quitta toutes les marques de la dignité pontificale. Le concile, en reconnoissance de sa soumission, lui donna les titres de *doyen des cardinaux* et de *légat perpétuel* dans la Marche d'Ancône. Il mourut à Recanati le 18 octobre 1417, à 92 ans, pénétré du néant de la grandeur, et détrompé sur ces sublimes misères qui avoient semé sa vie d'amertumes.

† XIII. GRÉGOIRE XIII (Hugues Buoncompagno), Bolonais, successeur de Pie V le 13 mai 1572. C'étoit un des hommes les plus profonds de son siècle dans la jurisprudence civile et canonique. Il l'avoit professée avec distinction, et avoit paru avec autant d'éclat au concile de Trente, en qualité de jurisconsulte. Pie V récompensa ses services, et le fit cardinal après sa légation d'Espagne. Il avoit 70 ans lorsqu'il fut élu pape. Les principaux événemens de son pontificat sont l'embellissement de la ville de Rome, qu'il orna d'églises, de palais, de portiques, de ponts, de fontaines ; la condamnation de Baïus ; le rétablissement de l'ordre de Saint-Basile ; les secours de troupes et d'argent qu'il envoya à Henri III contre les calvinistes. Mais il s'est principalement rendu célèbre par la réformation du calendrier. Il s'y étoit glissé des erreurs si considérables, qu'on ne célébroit plus les fêtes dans leur temps, et que celle de Pâques, au lieu de demeurer entre la pleine lune et le dernier quartier de la lune de mars, se seroit trouvée insensiblement au solstice d'été, puis en automne, et enfin en hiver. Il s'agissoit de mettre ordre à cette confusion, et il en avoit été question dans les conciles de Constance, de Bâle, dans le cinquième de Latran, etc. Sixte IV y employa Regiomontan, qui mourut avant d'avoir exécuté son projet. Enfin Grégoire XIII s'en étant occupé sérieusement, un mathématicien romain (Louis Lilio) fournit la manière la plus simple et la plus facile de rétablir l'ordre de l'année, tel qu'on le voit dans le nouveau calendrier. Il ne falloit que retrancher dix jours à l'année 1582 où l'on étoit pour lors, et prévenir le dérangement dans les siècles à venir. Grégoire XIII jouit de la gloire de cette réforme ; mais il eut plus de peine à la faire recevoir par les nations qu'à la faire rédiger par les mathématiciens. Elle fut rejetée par les protestans d'Allemagne, de Suède, de Danemarck, d'Angleterre, uniquement parce qu'elle venoit du pape. Ils craignirent que les peuples, en recevant des lois dans l'astronomie, n'en reçussent bientôt dans la religion. Ils s'opiniâtrèrent à suivre l'ancien calendrier ; et c'est de là qu'est venu l'usage d'ajouter aux dates les termes de *vieux style* pour ceux qui retenoient l'année Julienne, et de *nouveau style* pour l'année Grégorienne. En France, dans les Pays-Bas, dans

la Grèce, on refusa d'abord ; mais on reçut ensuite cette vérité utile, qu'il auroit fallu recevoir des Turcs, dit un homme d'esprit, s'ils l'avoient proposée. Les Anglais, les protestans d'Allemagne et du Nord, l'ont reçue depuis quelques années. Il n'y a que les Russes qui aiment mieux, a-t on dit, être brouillés avec tout le ciel que de se rencontrer avec l'Eglise romaine. Grégoire XIII mit en même temps la dernière main à un ouvrage aussi désiré par les jurisconsultes que la réformation du calendrier l'étoit par les astronomes. C'est le Décret de Gratien. Il le publia, enrichi de savantes notes. Le pape avoit beaucoup travaillé lui-même à cette correction, dans le temps qu'il professoit à Bologne. Il aimoit les sciences, et s'en occupoit quand les affaires lui laissoient quelque loisir. « Un pape, disoit-il, devroit tout savoir. » Les derniers jours de son pontificat furent marqués par une ambassade envoyée du Japon, de la part des rois de Bungo et d'Arima, et du prince d'Omura, pour reconnoître l'autorité du saint-siége. C'étoit le fruit des missions des jésuites. Grégoire mourut peu de temps après, le 10 avril 1585, à 83 ans. Le peuple eût été très-heureux sous ce pontife, doux jusqu'à la foiblesse, si la tranquillité publique de ses états n'avoit pas été quelquefois troublée par des bandits. C'est sous son pontificat qu'arriva en France le terrible massacre de la Saint-Barthélemi. On prétend qu'il existe une médaille que ce pape fit frapper sur cet événement, avec cette légende d'un côté : Gregorius XIII. Pont. Max. An. I., et le portrait de ce pape ; et de l'autre, l'Ange exterminateur, armé d'une croix et d'une épée, qui massacre les huguenots, et ces mots : Hugenotorum strages, 1572. (Voyages de Misson, tom. Ier, p. 158.) Il ne voulut jamais écouter le cardinal de Pellevé, qui le pressoit d'assister la Ligue de troupes et d'argent, persuadé que les vices secrets de Henri III n'étoient pas une raison de se révolter contre lui. On reproche à ce pape d'avoir eu trop de complaisance pour sa famille, et trop peu de fermeté pour arrêter et punir les désordres, et sur-tout ceux des bandits, qui, sous son pontificat, couroient impunément la campagne de Rome, et osérent même porter leurs fureurs en plein jour jusque dans cette capitale. Le cardinal Borromée, à qui il avoit la principale obligation de son élévation sur le siége pontifical, lui dit un jour : « Saint-père, si j'avois cru que vous eussiez tenu une telle conduite étant pape, vous n'auriez eu ni ma voix ni celle de mes amis. — Bon, dit Grégoire, est-ce que le Saint-Esprit ne le savoit pas ? » On a de ce pape, I. *Litteræ, processus, lectæ die cœnæ Domini*, Parisiis, 1580, in-8°. II. *Tractatus universi juris duce et auspice Gregorio XIII, in unum congesti*, Venetiis, 1580, 27 tom. en 21 vol. in-fol., y compris la table.

† XIV. GRÉGOIRE XIV (Nicolas Sfondrate), pape après Urbain VII, le 5 décembre 1590, étoit fils d'un sénateur de Milan. Grégoire XIII l'avoit fait cardinal. Dès qu'il eut été placé sur le trône pontifical, il se déclara contre le roi Henri IV, à la persuasion de Philippe II. Une armée d'Italiens fut levée pour ravager la France aux dépens du trésor que Sixte-Quint avoit laissé pour défendre l'Italie; cette armée fut battue et dissipée. Bien différent de Sixte-Quint, Grégoire XIV ne parut propre à commander que tant qu'il demeura dans un état privé. Il n'avoit que les qualités d'un moine. Sa sobriété étoit si grande, qu'il n'usa d'un peu de vin que sur la fin de sa vie. Il donna le chapeau rouge aux cardinaux réguliers, envoya des

missionnaires au Japon pour consoler les chrétiens qu'on y persécutoit, et tâcha de faire exécuter les décrets du concile de Trente. Il mourut de la pierre le 15 octobre 1591, à 57 ans, n'ayant occupé la chaire de S. Pierre que dix mois.

XV. GRÉGOIRE XV (Alex. LUDOVISIO), Bolonais, d'une famille ancienne, fut fait archevêque de Bologne, et honoré de la pourpre par Paul V. Sa science dans le droit canon, sa douceur et ses autres vertus le firent élire pape le 9 février 1621, à 67 ans. Sa complexion étoit foible, son zèle ardent, et il mourut le 8 juillet 1623. Ce pontife érigea l'évêché de Paris en métropole, fonda la *Propagande*, approuva la réforme des bénédictins de S. Maur, donna des secours considérables à l'empereur et au roi de Pologne qui soutenoient une rude guerre, l'un contre les hérétiques, l'autre contre les Turcs. Il aima les pauvres et assista les malades. On a des preuves de sa science dans plusieurs ouvrages qu'il laissa, entre autres, *Epistola ad regem Persarum* Schah Abbas, *cum notis Hegalsoni*, 1627, in-8°, et les *Décisions de la Rote.*

† XVI. GRÉGOIRE DE NÉOCÉSARÉE (saint), surnommé *le thaumaturge*, disciple d'Origène, fut élevé sur le siége de Néocésarée, sa patrie, vers l'an 240. Grégoire évita cet honneur par la fuite; mais il fallut qu'il se rendit aux sollicitations du peuple. On a prétendu qu'il avoit fait des miracles. Lorsqu'il monta sur le siége de Néocésarée, il ne trouva dans cette ville que dix-sept chrétiens : se voyant près de mourir, il n'y laissoit plus, dit-on, qu'un pareil nombre d'idolâtres. Grégoire mourut le 17 novembre 265. Les Pères parlent de lui comme d'un nouveau Moyse, d'un nouveau Paul. Ruffin et Usuard le nomment martyr, suivant la coutume des Grecs qui donnoient ce nom à ceux qui avoient beaucoup souffert pour la cause de l'Evangile. Parmi les ouvrages de ce défenseur de la foi, il y en a plusieurs qui ne sont pas de lui; mais le *Remercîment à Origène*, morceau d'éloquence, l'*Epître canonique* et la *Paraphrase de l'Ecclésiaste* que nous avons sous son nom, sont certainement de lui. Tous ces écrits ont été recueillis par G. Vossius et autres, en un volume in-fol., grec et latin, en 1622, à Paris.

† XVII. GRÉGOIRE DE NAZIANZE (saint), dit *le théologien*, né vers l'an 328 à Arianze, petit bourg du territoire de Nazianze en Cappadoce, étoit fils de saint Grégoire, évêque de Nazianze, et de sainte Nonne, l'un et l'autre également célèbres par leur piété. Leur premier soin fut d'élever leur fils dans la vertu et dans les lettres. Il brilla dans Césarée, dans Alexandrie, dans Athènes, où on l'envoya étudier sous les plus habiles maîtres. C'est dans cette dernière ville qu'il connut le fameux Julien, qui depuis voulut l'approcher de son trône, mais inutilement. Dès qu'il eut fini ses études, il s'enfonça dans un désert avec Basile, son illustre ami, et n'en sortit que pour aller soulager son père qui, accablé sous le poids des années, ne pouvoit plus porter le fardeau de l'épiscopat. Ce respectable vieillard, affoibli par l'âge, avoit signé le formulaire de Rimini; son fils l'engagea à rétracter sa signature, instruisit les fidèles, et résista aux hérétiques. Élevé au sacerdoce par son père, et ensuite sacré évêque de Sazime en Cappadoce par saint Basile, il abandonna ce siége à un autre évêque pour se retirer de nouveau dans la solitude. Son père, prêt à descendre au tombeau, le pria une seconde fois de venir gouverner

son église. Grégoire se rendit à ses instances; il fit toutes les fonctions d'évêque, mais sans en vouloir prendre le titre. On voulut le forcer d'accepter l'épiscopat, et il s'alla cacher encore une fois dans son désert. Ses amis l'engagèrent à en sortir pour aller l'an 379 à Constantinople combattre les ariens. Il fut mal reçu d'abord, et n'opposa à leurs outrages que la patience. Mais son genre de vie simple, retiré, austère, fixa bientôt le respect et l'affection du peuple. Ses prédications en eurent plus de poids. Joignant à une connoissance profonde de l'Ecriture un raisonnement juste et pressant, une imagination vive et une merveilleuse facilité de parler, il attiroit autour de sa chaire les hérétiques et les païens même. En peu de temps les ariens parurent vaincus. En vain s'armèrent-ils de la calomnie et de l'imposture; l'empereur Théodose-le-Grand rendit justice au saint évêque, et se déclara pour lui. Les prélats d'Orient, assemblés par ordre de ce prince, l'élurent évêque de Constantinople; mais voyant que son élection causoit du trouble, il y renonça, retourna à Nazianze, gouverna encore cette église pendant quelque temps, y fit établir un évêque, et enfin revint dans sa retraite, où il mourut en 391, suivant l'opinion la plus probable. Son visage étoit desséché par les larmes; sa nourriture très-frugale; c'étoit, comme il le dit, celle des bêtes et des oiseaux. Il n'avoit qu'un seul habit, ne portoit point de souliers, passoit l'hiver sans feu, et ne couchoit que sur la paille. Il sortoit très-peu. Il redoutoit la tenue des conciles, où il avoit plus souvent vu, disoit-il, l'esprit de dispute et de domination, que l'envie de faire le bien et de parvenir à la paix. Il nous reste de lui beaucoup d'ouvrages, dont les principaux sont, I. 55 *Sermons* qui ont été traduits en français par l'abbé de Bellegarde, Paris, 1693, 2 vol. in-8°. II. Un grand nombre de *Lettres*. III. Des *Poésies*. Ces différentes productions ont été recueillies à Paris en 1609 et 1611, 2 vol. in-fol., avec des notes, et la version de l'abbé de Billy, très-instruit dans la langue grecque. On trouve dans *Tollii insignia itinerarii Italici*, à Utrecht, 1696, in-4°, des *Poésies* de saint Grégoire de Nazianze, qui n'avoient pas encore été imprimées. Ce père de l'Eglise a été l'un des premiers orateurs chrétiens de son siècle, par la pureté de sa diction, la noblesse de ses expressions, l'élégance du style, la variété des figures, la justesse des comparaisons, la force des raisonnemens, l'élévation des pensées: malgré cette élévation, il est coulant et agréable. Ses périodes sont pleines, et se soutiennent jusqu'à la fin. C'est l'Isocrate des Pères grecs; et sa sainteté ne l'empêchoit point d'être flatté du rang qu'on lui donnoit parmi les orateurs de son temps. On peut néanmoins lui reprocher qu'il affecte trop de se servir d'antithèses, d'allusions, de comparaisons. Ses pensées et ses raisonnemens portent quelquefois à faux. Ses *Sermons* sont mêlés d'un grand nombre de pensées philosophiques, et semés de traits d'histoire et même de mythologie. Quoiqu'il enseigne la morale d'une manière qui est plus pour les gens d'esprit que pour le vulgaire, il est très-exact dans l'explication des mystères; qualité qui lui mérita le nom de *théologien par excellence*. Dans ses *Poésies*, presque toutes le fruit de sa retraite et de sa vieillesse, on trouve encore tout le feu et la vigueur d'un jeune poëte. Hermant a écrit sa Vie, in-4°, avec exactitude et avec éloquence.

† XVIII. GRÉGOIRE DE NYSSE (saint), évêque de cette ville, né

en Cappadoce vers l'an 331. Frère puîné de saint Basile-le-Grand, et digne de lui par ses talens et ses vertu, il s'appliqua de bonne heure aux belles-lettres, et acquit une profonde érudition. Après qu'il eut professé la rhétorique avec distinction, saint Grégoire de Nazianze l'engagea à quitter cet emploi, pour entrer dans le clergé. Il abandonna dès-lors la littérature profane, se donna tout entier à l'étude des saintes Ecritures, et se fit autant estimer dans l'Eglise qu'il l'avoit été dans le siècle. Ses succès le firent élever sur le trône épiscopal de Nysse en 372. Les hérétiques vinrent à bout de le faire exiler, en 374, par l'empereur Valens. Du fond de sa retraite, il ne cessa de les combattre et d'instruire les orthodoxes. Il s'exposa à toutes sortes de dangers pour aller consoler son peuple. L'empereur Théodose ayant rappelé les exilés, à son avènement à l'empire, Grégoire retourna à Nysse en 378. L'année suivante il assista au grand concile d'Antioche, qui le chargea de visiter les églises d'Arabie et de Palestine, et d'en chasser l'arianisme. Il n'y réussit pas. Il alla ensuite à Jérusalem, et fut très-scandalisé des mœurs de ses habitans. L'impression défavorable qu'il en rapporta, la dissipation, suite des grands voyages, le dégoûtèrent de cette pratique de dévotion, dès-lors très-commune parmi les chrétiens. L'église de cette ville étoit dominée par les ariens; saint Cyrille, son évêque, n'y étoit reconnu que par un très-petit nombre. Saint Grégoire ne put ramener les schismatiques à l'unité. Il mourut le 9 mars 396, dans un âge fort avancé, avec le surnom de *Père des Pères*. Ses ouvrages ont été recueillis en 1605, à Paris, en 2 vol. in-fol., par Fronton du Duc. Frédéric Morel en fit une autre édition en 1615, à laquelle il faut joindre *Appendix Gregorii, ex editione Jacobi Gretferi*, Paris, 1618, in-fol., et l'on y ajouta encore quelque chose en 1638. Cette dernière édition, en trois volumes, n'est pas correcte, et l'on préfere celle de 1638, trois vol. in-fol. Ses principaux écrits sont, I. Des *Oraisons funèbres*. II. Des *Sermons*. III. Des *Panégyriques des saints*. IV. Des *Commentaires sur l'Ecriture*. V. Des *Traités dogmatiques*. (*Voyez* DENYS, n° XVI.) Quoique saint Grégoire eût enseigné l'éloquence, et que Photius loue les agrémens et la noblesse de son style, il n'approche ni de saint Basile ni de saint Grégoire de Nazianze. Il parle plutôt en déclamateur qu'en orateur. Toujours enfoncé dans l'allégorie ou dans les raisonnemens abstraits, il mêle la philosophie avec la théologie, et se sert des principes des philosophes dans l'explication des mystères. Aussi ses ouvrages ressemblent plus aux traités de Platon et d'Aristote qu'à ceux des autres Peres de l'Eglise. Il a suivi et imité Origène dans l'allégorie. Dans son *Discours sur la mort*, il paroît admettre cette purgation générale qu'on attribue aux origénistes; ce qui l'a fait accuser d'avoir partagé leurs opinions; mais plusieurs prétendent que ce qu'on trouve dans ses écrits de trop favorable à l'origénisme y a été ajouté par les hérétiques.

† XIX. GRÉGOIRE DE TOURS (saint), évêque de cette ville, né vers l'an 544, d'une famille illustre d'Auvergne. Gallus, évêque de Clermont, son oncle, le fit élever dans les sciences et dans la vertu. Devenu évêque de Tours en 573, il assista à plusieurs conciles, montra beaucoup de fermeté en diverses occasions, sur-tout contre Chilpéric et Frédegonde, qu'il reprit souvent de leurs désordres. Cette princesse ayant été accusée, par le bruit public, d'adultère avec un évêque, Grégoire de Tours fut dénoncé comme répan-

dant ce bruit. Chilpéric le fit citer dans un concile, où il protesta qu'il n'étoit point l'auteur des propos contre la reine; mais qu'il les avoit entendu tenir. On lui ordonna de se purger par serment; il le fit, et fut absous. Sur la fin de ses jours il se rendit à Rome, et mourut le 27 novembre 595, à 51 ans. On a de lui, I. Une *Histoire ecclésiastique et profane, depuis l'établissement du christianisme dans les Gaules*, par saint Pothin, évêque de Lyon, *jusqu'en* 595. Grégoire de Tours est le père de notre *Histoire;* mais il n'est pas le modèle des historiens. Simple, crédule, il n'a mis de choix ni dans les faits ni dans les expressions. Son style est aussi grossier que le siècle où il vivoit. Il ne se fait pas un scrupule de mettre dans son latin un *cas* pour un autre. Il ne marque les dates ni des jours ni de l'année où sont arrivés les événemens. Animé, en écrivant, du même zèle qu'inspiroient ses discours, il n'épargne pas ses ennemis; et Chilpéric n'est à ses yeux que le Néron de son temps; et Frédégonde, qu'une femme abominable, ennemie de Dieu et des hommes. Quelques critiques ont cru qu'il avoit un peu exagéré les vices de l'un et de l'autre. Quoi qu'il en soit, nous ne savons guère sur nos premiers rois que ce que cet historien nous en a appris. La meilleure édition de son ouvrage est celle de dom Ruinart, en 1699, à Paris, in-fol. Dom Bouquet l'a insérée dans sa grande Collection des historiens de France, après l'avoir revue sur des manuscrits inconnus à son confrère. L'abbé de Marolles, le plus infatigable et le plus médiocre de nos traducteurs, en a donné une version, 1688, 2 vol. in-8°, qui est, comme toutes celles qui sont sorties de la même main, rampante, infidèle, etc. II. *Huit livres sur les vertus et les miracles des Saints :* ils sont remplis de tant de prodiges si extraordinaires, qu'il est difficile qu'on y ait ajouté foi, même dans son siècle, quelque goût qu'on eût pour le merveilleux. La liberté que se sont donnée les copistes, d'ajouter ou de retrancher à ses écrits, a pu augmenter, dit le père Longueval, le nombre des fautes qu'on lui reproche : la différence qui se trouve dans les manuscrits et dans les éditions de ses ouvrages prouve effectivement que quelques-uns ont été altérés. On peut consulter, sur cet historien, le tome III[e] de l'Histoire littéraire de la France, par dom Rivet : on y trouvera une notice exacte de tous les ouvrages de Grégoire de Tours, et un détail circonstancié de toutes les éditions, tant générales que particulières qu'on en a faites, avec le jugement qu'on doit en porter.

XX. GRÉGOIRE D'ARIMINI *ou* DE RIMINI, général des augustins en 1357, surnommé le *Docteur authentique*, est auteur d'un *Commentaire sur le maître des sentences*, Valence, 1560, in-folio; d'un *Traité de l'usure*, et d'*autres ouvrages* peu estimés, Rimini, 1522, in-fol. Il combattit les théologiens qui soutenoient, que « Dieu peut permettre que deux propositions contradictoires sur un même sujet soient vraies en même temps. »

† XXI. GRÉGOIRE DE SAINT-VINCENT, né à Bruges en 1584, se fit jésuite à Rome à l'âge de 20 ans. Disciple de Clavius pour les mathématiques, il les professa avec réputation, et fut appelé à Prague par l'empereur Ferdinand II. Philippe IV, roi d'Espagne, le voulut avoir pour enseigner cette science au jeune prince Jean d'Autriche, son fils. Il suivit l'armée de Flandre pendant une campagne, et y reçut plusieurs blessures en confessant les soldats blessés ou mourans. Il mourut à Prague le

27 janvier 1667. On a de lui, en latin, trois savans ouvrages de mathématiques, dont le principal, et le plus connu, est intitulé *Opus geometricum quadraturæ circuli, et sectionum coni, decem libris comprehensum*, Anvers, 1647, en 2 vol. in-fol. Quoiqu'il ne démontre pas cette quadrature, son livre contient un grand nombre de vérités et de découvertes importantes. Le père Léotaud, jésuite, a publié une Critique de cet ouvrage, Lyon, 1654, in-4°. II. *Theoremata mathematica*, Louvain, 1624, in-4°. III. *Opus geometricum posthumum*, Gand, 1668, in-fol. Le père Grégoire a enrichi la géométrie d'un grand nombre de vérités nouvelles, de vues profondes, de recherches étendues. Leibnitz l'élève au-dessus de Galilée et de Cavaliéri du côté de l'invention. Auteur vaste, pénétrant, original, il a résolu la plupart des problèmes qui avoient arrêté les anciens géomètres; et ceux qu'il n'a pu résoudre, il en a porté la solution au point où les calculs modernes les laissent encore aujourd'hui. Le P. Castel, qui étoit exagérateur, disoit qu'en possédant bien les ouvrages de Grégoire de Saint-Vincent, on savoit tout Newton, et que le géomètre anglais s'étoit enrichi des dépouilles du géomètre flamand. Tout ce qu'on peut dire, c'est que le jésuite ne fut pas inutile à Newton.

XXII. GRÉGOIRE (Pierre), Toulousain, célèbre professeur en droit, mort, en 1597, à Pont-à-Mousson, a laissé, I. *Syntagma Juris universi*, in-fol. II. *De Republicâ*, in-8°, et d'*autres ouvrages* pleins d'une érudition mal digérée.

* XXIII. GRÉGOIRE (Martin), médecin, natif de Tours, professa à Paris vers le milieu du 16e siècle. Savant dans la langue grecque, il a traduit les ouvrages de Galien, sous ces titres, *De alimentorum facultatibus libri tres; De attenuante victûs ratione*, Parisiis, 1530, in-4°; Lugduni, 1555, in-12; Lugduni Batavorum, 1633, in-12. *Introductio in pulsus*, Lugduni, 1550, in-12.

* XXIV. GRÉGOIRE (saint), Parthe, surnommé *illuminateur*, parce qu'il fut l'apôtre d'Arménie, et convertit les Arméniens au christianisme, étoit fils d'Anag, personnage illustre, descendant de la famille Arsacide en Perse; son père ayant tué par trahison Khosrov Ier, roi d'Arménie, sa famille fut détruite sur-le-champ par les troupes de ce prince; mais Grégoire, encore en bas âge et étant chez sa nourrice, échappa à ce massacre et se sauva en Césarée de Cappadoce; après y avoir été élevé dans les principes du christianisme, il s'y maria et eut plusieurs enfans. A cette époque, l'Arménie étoit subjuguée par Ardachir-Sassanide, et Tiridate, fils de Khosrov Ier et héritier du trône de ce pays, s'étoit sauvé à Rome. Grégoire se rendit alors auprès de ce jeune prince et entra à son service sans avoir fait connoître sa véritable origine. En 286 Tiridate entra dans son royaume à la tête d'une armée arménienne et romaine, et Grégoire le suivit en qualité de chambellan. Mais le roi sut bientôt qu'il étoit fils d'Anag, l'assassin de son père; il ordonna aussitôt de le renfermer dans le cachot de la ville d'Ardachad ou Artakate. Après 14 ans de détention saint Grégoire fut mis en liberté par la médiation de Khosrovitoukht, sœur du roi, et il s'efforça de gagner de nouveau l'affection de ce prince; le christianisme avoit fait déjà des progrès à la cour et parmi le peuple de ce royaume. St. Grégoire s'y mit alors à prêcher publiquement la doctrine de J. C. Il convertit d'abord le roi et sa

famille ; ensuite, par la force des armes et par la prédication, il amena la plus grande partie du peuple à la religion de l'Evangile vers l'an 301. Il en reçut le surnom d'*illuminateur* et d'*apôtre d'Arménie*. Après avoir détruit les temples et brisé toutes les statues des divinités païennes d'Arménie, il alla par ordre du roi à Césarée de Cappadoce pour être sacré évêque métropolitain de ce pays. Au retour à Vagharchabad, alors ville capitale de ce royaume, il bâtit l'église patriarcale d'Etchmiatzin, qui existe encore aujourd'hui, et fut nommé premier catholicos d'Arménie. Malgré l'autorité du roi il trouva sans cesse de grands obstacles à l'établissement définitif du christianisme. Dégoûté par des troubles religieux, il laissa le pouvoir pontifical à son fils Arysdaghès, et se retira dans un lieu sûr et tranquille sur la montagne de Sébouh, où il mourut vers la fin de l'an 331. Grégoire, *illuminateur*, est le saint le plus révéré par les Arméniens. On lui attribue un *Recueil d'Homélies*, qui a été imprimé à Constantinople. *Voyez* les articles ARZAN, n° I, *et* ARYSDAGHÈS, n° I.

* XXV. GRÉGOIRE-MAKISDROS *ou* MAGYSTÈRE, descendant d'une branche latérale de la famille Parthe ou Arsacide, naquit vers le commencement du 11e siècle. Son père, Vassag, prince de Pégeny dans la grande Arménie, le fit d'abord instruire par d'habiles maîtres jusqu'à l'âge de 12 ans ; ensuite il l'envoya à Constantinople pour y acquérir de nouvelles connoissances. Après la mort de Vassag, Grégoire succéda à son père dans la principauté de Pégeny. Jean, roi Pacratide, le nomma vers l'an 1030 membre de son conseil, et lui donna le commandement d'une armée. En 1042 les Scythes entrerent en Arménie avec une armée formidable. Ce prince les prévint par une manœuvre sagement combinée ; il les enveloppa entre ses troupes, les détruisit presque entièrement en une seule journée, et fit connoître la supériorité de ses talens militaires. Les favoris du roi Kakik II, successeur de Jean, jaloux de la renommée de Grégoire, le desservirent auprès de leur maître, au point que ce prince, ne croyant plus être en sûreté, se retira à Constantinople vers l'an 1044, et s'occupa à cultiver les lettres et à entretenir une correspondance avec les savans de toutes les nations d'Orient. Il acquit également de grandes connoissances dans les langues arménienne, grecque, arabe, persane, syriaque et géorgienne ; la philosophie, les mathématiques, l'astronomie, l'histoire, la poésie, l'Ecriture-sainte, la théologie et l'art militaire. A cette époque, se trouvoit dans cette capitale un savant arabe nommé Manoutché, instruit également dans toutes les langues, et qui avoit reçu des marques d'honneur de la part du calife d'Egypte, de celui de Bagdad et de l'empereur grec. Ce personnage eut quelques démêlés littéraires avec le prince arménien. Il méprisoit le style de la Bible et particulièrement celui des Evangiles, et il regardoit l'Alcoran comme un livre divin, parce qu'il étoit écrit en vers et dans un style éloquent. Grégoire, pour lui prouver que la poésie et l'enchantement dans l'élocution n'étoient point des choses divines, composa lui-même en trois jours *un poëme* de 1,000 versets, chacun de deux vers, contenant toute l'histoire de la Bible depuis la création jusqu'au jour du jugement dernier. Manoutché, étonné de ce fait, embrassa le christianisme comme on en étoit convenu d'avance, et fut baptisé dans cette ville. Un autre savant arabe, nommé Emir Abrahim, eut des disputes très-sé-

rieuses avec ce prince sur la religion ; ils entretinrent une correspondance suivie pendant long-temps, mais on ignore de quelle manière leurs querelles ont été terminées. En 1045 l'empereur Monomaque lui accorda le titre de magistère, et peu de temps après il lui donna le duché de la Mésopotamie. Grégoire fut un des derniers et le plus violent persécuteur d'une classe d'Arméniens qui conservoient encore jusqu'alors leur ancienne religion qui étoit l'adoration du soleil, et ils s'appeloient *Arevorty* ou *Tontragatzy*. En 1050 ce prince parcourut presque toute l'Arménie à la tête de ses troupes, et les détruisit par-tout ; il brûla leurs habitations, leurs livres et leurs temples. Il obligea les prêtres et le peuple de cette secte d'embrasser le christianisme et d'obéir aux évêques. Grégoire étoit grand dans toutes ses actions, sage dans les conseils, vaillant dans les combats. Tous ses écrits sont remplis de bons préceptes, de philosophie, de politique et d'érudition sacrée et profane : peu de temps avant sa mort, qui arriva en 1058, il écrivit à son fils Vahran une lettre d'exhortation, dans laquelle il lui disoit : « Vivre dans ce monde est un sentiment commun à tous les animaux, mais vivre en homme de bien est un devoir à tous les hommes qui raisonnent. » Et il lui ajoutoit à la fin de la même lettre : « Vous connoissez la manière dont je me suis conduit, j'en attends l'échange de votre part, et je vous invite de n'oublier jamais les traditions de nos pères, ni l'amour envers Dieu, et de suivre toujours les traces lumineuses de nos ancêtres, les Parthes nos premiers aïeux. » Ce prince eut quatre fils et plusieurs filles. Vahran qui étoit l'aîné, succéda d'abord à son père dans le duché d'Edesse, ensuite il devint grand catholicos d'Arménie. Le cadet, nommé Vassag, occupa la principauté d'Antioche, et les deux derniers eurent des commandemens dans les armées. Tous les auteurs arméniens contemporains et postérieurs ne parlent qu'avec les éloges les plus pompeux de ce prince. Les ouvrages savans que nous connoissons de lui sont, I. Une *Grammaire arménienne*, faite à l'usage de Vahrau (son fils). Ezengantzy, dont nous avons quelques productions dans la bibliothèque impériale, en a tiré beaucoup de matériaux pour la composition de sa Grammaire. II. Un *Poëme sur la Bible*, dont nous avons parlé plus haut; on le regarde comme un chef-d'œuvre en poésie : il a été imprimé à Constantinople avec le poëme du catholicos Nersès IV. III. Une *Traduction* en arménien des Œuvres d'Euclide. IV. Un très-grand nombre de *Lettres* adressées à toutes classes de personnes. C'est dans ce précieux recueil que se montrent le plus l'éloquence sublime des jugemens philosophiques, la morale stoïcienne, l'érudition la plus vaste des connoissances sur l'antiquité et l'histoire. Tous ces ouvrages manuscrits se trouvent dans la bibliothèque du monastère arménien à Venise.

* XXVI. GRÉGOIRE, de Sghevra en Cilicie, né vers l'an 1149, étudia pendant plusieurs années auprès de saint Nersès de Lampron, devint un des premiers docteurs d'Arménie, et professa long-temps avec succès la théologie et l'éloquence. Il forma un grand nombre d'élèves, et laissa différens ouvrages qui sont encore manuscrits. I. *Commentaire sur le prophète Isaïe.* II. *Explication des Œuvres de saint Evacre, disciple de saint Basile.* III. La *Vie de saint Grégoire de Nazegh.* IV. *Dix-sept Homélies sur les fêtes de la Résurrection, de l'Assomption et autres.* V. Un

livre de prières pour l'usage du clergé et des laïcs. VI. Un *Recueil d'hymnes et de chansons sacrés et profanes*. VII. Un *Traité des figures de rhétorique*. La plupart de ces ouvrages manuscrits se trouvent dans la bibliothèque du couvent arménien à Venise.

* XXVII. GRÉGOIRE-ERETZ *ou* PRÊTRE, natif de Kessoun dans la petite Arménie, s'appliqua à la littérature avec ardeur, et mourut vers la fin du 12e siècle. Il laissa, I. *La continuation de l'histoire de Matthieu d'Edesse* (dont il y a deux exemplaires manuscrits dans la bibliothèque impériale) *jusqu'à l'an* 1161 *de J. C.* Outre les événemens arrivés en Arménie et dans d'autres contrées voisines, l'auteur y rapporte les faits historiques concernant les croisés, et les guerres qu'ils eurent à soutenir contre les Scythes, les Arabes et autres peuples d'Orient. La bibliothèque du monastère arménien à Venise possède un exemplaire manuscrit de cet ouvrage, qui seroit très-utile pour éclaircir quelques points de l'histoire de ce temps reculé. II. Un *Traité sur les civilités à l'usage de la jeunesse*.

* XXVIII. GRÉGOIRE-TZERENTZ, né à Khlat, ville de la grande Arménie, vers l'an 1345, s'appliqua de bonne heure à l'étude de la philosophie, de l'éloquence et de la théologie. En 1378 il reçut le bâton doctoral, ouvrit une école dans la ville d'Artzeghé et forma gratuitement un grand nombre d'élèves. En 1406 il eut l'abbaye de Tzibna près de cette dernière ville, et il y partagea son temps entre la lecture et la composition de plusieurs ouvrages. L'estime et la réputation dont il jouissoit parmi le peuple fit naître dans l'esprit des Kurdes, qui gouvernoient alors ce pays, une espèce de jalousie et de haine; ils l'emprisonnèrent et le forcèrent d'embrasser le mahométisme : un homme aussi éclairé que lui, disoient-ils, ne devoit point rester dans une religion erronée. Mais Grégoire, constant dans ses principes, mourut en héros par les mains de ces barbares, vers l'an 1425, à l'âge de 80 ans. On a de lui, I. Un *Livre de poésies et de chansons sur plusieurs sujets sacrés et profanes*. II. Un *Panégyrique en honneur de la Vierge*. On regarde ce morceau comme un chef-d'œuvre d'éloquence. III. *Vies de plusieurs saints*. IV. *Préceptes de rhétorique, en deux livres*. V. *Explication de la physique d'Aristote*.

GRÉGORAS. *Voy.* NICÉPHORE, n° IX.

* I. GREGORIO (Pierre), de Messine, célèbre jurisconsulte, exerça, dans sa patrie, plusieurs emplois honorables, et vécut du temps de Charles V. On a de lui, *Ad bullam apostolicam Nicolai V et regiam pragmaticam Alphonsi regis de censibus commentarius; de concessionibus feudorum tractatus; de vitâ et militiâ tractatus; de dote; de paragio; de judiciis causarum feudalium; de usuris et censibus; de appellationibus; genealogia familiæ Carbonæ, etc.*

* II. GREGORIO (Charles), graveur, né à Milan en 1719, et mort à Florence en 1759, a gravé plusieurs des *statues antiques* des galeries de Florence, Clémentine et du Capitole, ainsi que *plusieurs portraits* avec Faucci et autres; *les tableaux* de la galerie du marquis de Gerini à Florence.

I. GREGORY (Jean), écrivain

anglais, habile dans les langues et dans la théologie, mort en 1646, a donné, I. Des *Notes sur le droit civil et canonique*. II. Des *Remarques* en anglais sur quelques passages de l'Ecriture sainte, Oxford, 1646, in-4°; et en latin, Londres, 1660, in-4°. Ces ouvrages sont très-médiocres.

† II. GRÉGORY (Jacques), professeur de mathématiques à Edimbourg, né à Aberdeen en 1638, élève du collége de Marischall, voyagea en Italie, et demeura quelque temps à Padoue, où il publia son ouvrage sur la *Quadrature du cercle*, dans lequel il voulut prouver qu'elle étoit impossible, et qu'on ne pouvoit déterminer que par approximation le rapport du diamètre du cercle à la circonférence. Huygens combattit son opinion. A son retour en Angleterre, il fut nommé membre de la société royale. Il eut avec Newton une dispute purement scientifique, au sujet de laquelle il mit au jour des idées nouvelles sur le miroir ardent, qui firent une grande sensation et contribuèrent à étendre sa réputation. On a encore de ce savant, I. *Optice promota*, qui fut traduite en anglais par le docteur Désagulière. II. *Exercitationes geometricæ.* III. D'autres *Ecrits* et plusieurs *Mémoires* insérés dans les *Transactions philosophiques.* Grégory est mort vers 1675.

† III. GRÉGORY (David), neveu du précédent, né à Aberdeen en 1661, acheva ses études à Edimbourg, où il fut reçu maître-ès-arts, et se distingua tellement par ses talens, qu'à l'âge de 23 ans il fut nommé professeur de mathématiques dans l'université de cette ville. En 1691, à la recommandation de Newton, il fut reçu membre de la société royale, et professeur d'astronomie à Oxford. En 1695 il publia ses *Elémens de dioptrique et de catoptrique*, in-8°; et en 1697, sa *Démonstration des élémens de la courbe*, nommée *caténariene*, qui se trouve dans les *Transactions philosophiques.* Mais le plus célèbre de ses ouvrages, publié en 1702 sous le titre de *Astronomiæ physicæ et geometricæ elementa*, in-fol., a été traduit en anglais, 2 vol. in-8°. En 1703 il donna une superbe édition des ouvrages d'Euclide, in-fol. Quand Grégory mourut, il s'occupoit d'une édition des *Sections coniques* d'Apollonius; et après la mort de ce laborieux écrivain, on a encore publié de lui un *Traité des logarithmes*, et un *de géométrie-pratique.*

* IV. GRÉGORY (Jean), médecin, né à Aberdeen en 1724, mort dans cette ville en 1773, commença ses études à Aberdeen et à Edimbourg, et les acheva à Leyde. Reçu docteur en médecine en 1745, il professa d'abord la philosophie à Aberdeen; mais en 1749 il quitta cette chaire pour celle de médecine. Vers 1751 il s'établit à Londres, et fut reçu membre de la société royale. En 1764 il passa à Edimbourg, et en 1766 on le nomma professeur de médecine. On doit à cet habile écrivain plusieurs bons ouvrages de médecine. I. *Des devoirs et de l'office d'un médecin*, in-8°. II. *Elémens de médecine-pratique*, in-8°. Mais il est encore plus célèbre par ses ouvrages moraux, dont les plus connus sont, I. *Vue comparative de l'état de l'homme et des autres animaux.* II. *Legs d'un père à ses filles*, in-12. Tous ses ouvrages ont été recueillis en 4 vol. in-8°.

* GREIDE *ou* GREIDANUS (Jean VANDE), né à Franeker

vers l'an 1633, étudia la philosophie et la médecine; son attachement pour les opinions de Descartes troubla sa tranquillité, et il fut, pour ainsi dire, persécuté pour avoir adopté les sentimens de ce philosophe. Mais toutes ces persécutions n'empêchèrent pas que le 24 mai 1660 il ne fût pourvu de la chaire de philosophie dans l'université de Franeker, qu'il occupa jusqu'à sa mort. Ses ouvrages sont, I. *Idea logicæ nov.-antiquæ*, Franekeræ, 1659, in-16. II. *Institutiones metaphysicæ*, ibid., 1660, in-16. III. *Institutiones physicæ*, Leovardiæ, 1664, in-12.

* GREIF (Frédéric), né à Tubingue en 1601, s'appliqua uniquement à la préparation des remèdes chimiques, et principalement à celle de la *thériaque céleste*, qui lui donna beaucoup de réputation, mais dont on doit la première idée à Joseph Duchesne. Greif, mort dans sa ville natale en 1668, est auteur de différens *ouvrages en poésie allemande*, indépendamment de ceux qu'il publia sur la pharmacie et la chimie, et qui ont été imprimés sous ces titres, I. *Decas nobilissimorum medicamentorum galeno-chimicorum*, Tubingæ, 1641, in-4°. II. *Consignatio medicamentorum, tam galenicè quam chimicè præparatorum, quæ in officinâ Greiffianâ prostant*, ibid., 1641, in-4°.

* GRÉISEL (Jean-George), docteur en médecine et professeur d'anatomie en l'université de Vienne sa patrie, médecin de la cour impériale et membre de l'académie des Curieux de la nature, mourut à Vienne en 1684. On a de ce médecin quelques *Observations* insérées dans les éphémérides d'Allemagne, et le traité suivant, intitulé *Tractatus medicus de curâ lactis in arthritide, in quo indagatâ naturâ lactis et arthritidis, tandem rationibus et experientiis allatis, diætâ lacteâ optima arthritidem curandi methodus proponitur*, Viennæ, 1670, in-12; Budissinæ, 1681, in-12.

* GRELLMAN, mort en 1805, après avoir occupé avec distinction une chaire d'histoire moderne et de statistique à l'université de Goettingue. Sur l'invitation de l'empereur de Russie, il s'étoit rendu à Moscow, pour y professer ces sciences; mais le mois même de son arrivée ce savant estimable y termina sa carrière. Ses ouvrages de statistique, sont ce qui a été écrit de meilleur sur l'Allemagne. L'auteur de la Théorie élémentaire de la Statistique cite, comme très-versé dans cette science, ce célèbre professeur dont il déplore la perte.

† GRENADE (Louis de), dominicain, né l'an 1504 en Espagne, dans la ville de ce nom, l'un des premiers prédicateurs de son siècle et le plus éloquent des orateurs espagnols, fut, dans la classe des écrivains dogmatiques, ce qu'étoit Bossuet parmi les orateurs. Il fut l'ami et l'élève du célèbre Jean d'Avila, surnommé l'*apôtre de l'Andalousie*. Grenade jouit, dans le fond de sa cellule, d'une gloire que peu d'hommes de son temps purent acquérir en se dérobant aux grandeurs humaines. Il fut consulté par de grands princes, et par les plus fameux capitaines de son siècle, André Doria, et le trop fameux duc d'Albe. La reine Catherine, sœur de Charles-Quint, voulut le placer sur le siége de Brague; mais il le refusa, et y fit nommer à sa place dom Barthélemi des Martyrs. Ce religieux mourut le 31 décembre 1588. Ses ouvrages seroient meilleurs s'il en eût retranché

quelques visions et des légendes absurdes. Les principaux sont, I. Le *Guide des pécheurs*, 1 vol. II. Le *Mémorial de la vie chrétienne*, 3 vol. III. Un *Catéchisme*, 4 vol., 1709. IV. Un *Traité de l'oraison*, 2 vol. : ces écrits sont en espagnol. V. Un *Traité du devoir des évêques ;* une *Instruction pour les prédicateurs.* VI. Des *Sermons* latins, en 6 vol. in-8°, Anvers, 1604, etc. Girard a traduit, en français, la plus grande partie des ouvrages de Grenade. Cette version, en 2 vol. in-fol. et en 10 in-8°, est enrichie de la vie de l'auteur.

† GRENAILLE (François de), né à Uzerche dans le Limousin, fit jouer, en 1636, *La mort de Crispe*, tragédie. Ce sujet a été aussi traité par Tristan. Il a encore traduit du latin *le Sage résolu contre la fortune*, ou *Entretiens de Pétrarque*, intitulés *des Remèdes à l'une et à l'autre fortune*, Paris, 1650, in-12.

† GRENAN (Bénigne), poëte latin, de Noyer en Bourgogne, professeur de rhétorique au collége d'Harcourt, mort à Paris le 13 mai 1723, à 42 ans, a laissé des *Harangues* et des *Poésies* latines. On remarque dans les unes et dans les autres un style pur, élégant, des pensées nobles et délicates, et une imagination vive et sage. Ses *Vers* sont en partie dans le *Selecta Carmina quorumdam in universitate Parisiensi professorum ;* et ses *Discours* se trouvent dans un Recueil de Harangues. Comme poëte et comme orateur, il fut le rival du célèbre Coffin. Ces deux professeurs, rivaux et amis, firent, à la gloire de leur patrie, l'un pour le vin de Bourgogne, l'autre pour le vin de Champagne, des pièces charmantes. Parmi les harangues latines de Grenan, on remarque un *Discours* sur les causes de la corruption du goût, et sur les remèdes qu'on peut y apporter. Les sources du mal sont la dépravation des mœurs, la lecture des écrits frivoles, le mépris des anciens : les remèdes seroient une éducation sévère, l'amour et le goût du vrai, la connoissance et l'estime de l'antiquité. On a encore de lui une *Paraphrase* en vers latins des Lamentations de Jérémie. — Pierre GRENAN, frère aîné de Bénigne, mort en 1722, à 62 ans, provincial de la Doctrine chrétienne, est connu par une *Satire* de 22 pages, sous le titre d'*Apologie de l'Equivoque*, qui se trouve dans la Bibliothèque Française de Dusauzet, tom. I, 1[re] partie, art. 5 ; c'est une continuation de celle de Despréaux sur le même sujet.

* GRENET (N.), mort à Paris en 1797, a donné ses soins constans à des objets d'utilité publique et privée. C'est lui qui, par le moyen d'*une prompte dessiccation*, est parvenu à conserver la pomme de terre sous la forme de vermicelle ou semouille ; son procédé est aujourd'hui généralement répandu. Il a aussi travaillé à faire du bouillon avec des os, à extraire de la potasse des marrons d'Inde, et de la farine des racines qu'il soupçonnoit pouvoir en contenir.

* I. GRENVILLE (sir BEVIL), né en 1596 à Stow, terre de sa famille, dans le Cornouailles, mourut en 1643, élève du collége d'Exeter, où il avoit eu pour professeur le docteur Prideaux, depuis évêque. Dans le temps de la rébellion, il se distingua parmi les royalistes dont il défendit la cause de tout son pouvoir ; après s'être trouvé dans plusieurs actions, il fut tué à la bataille de Lansdown près Bath.

* II. GRENVILLE (George), d'une ancienne famille du comté de

Buckingham, mort en 1770, se distingua au parlement où il fut appelé très-jeune. En 1754 il fut nommé trésorier de la marine, et en 1757 il présenta son fameux bill pour le paiement régulier des dépenses de ce ministère. Ce bill, et celui pour les preuves des élections contestées, auroient suffi pour immortaliser son nom comme législateur. Grenville fut le premier qui eut le titre de lord de la trésorerie, qu'il obtint en 1763, et le lord Rockingham lui succéda en cette qualité en 1765.

* GRENUS *ou* GRENUT (Pierre), brigadier des armées de Louis XIV; fils de Jacques, premier syndic de la république de Genève, issu d'une famille originaire de Flandre, naquit à Genève en 1658, entra en 1679 au service de France, dans la compagnie franche de son frère aîné, et devint en 1690 capitaine commandant de la compagnie colonelle des Gardes Suisses, à la tête de laquelle il se distingua dans les campagnes suivantes. En 1696 il quitta le régiment des Gardes Suisses, et fut nommé colonel commandant du régiment suisse de Surbeck, et devint en même temps propriétaire d'une seconde compagnie. Grenus se signala au siége de Landau, en 1703, et contribua beaucoup, par ses conseils et sa bravoure, à la victoire remportée la même année, près de Spire, par le maréchal de Tallard; il en fut récompensé en 1704 par le brevet de brigadier. Le roi lui confia, en 1708, le gouvernement de Weissembourg, où il fut bloqué à deux reprises et qu'il défendit. Il rejoignit, en 1710, l'armée du maréchal de Villars; mais blessé au vif de ce qu'une intrigue avoit empêché qu'il ne fût compris dans la promotion des maréchaux de camp de cette année, il quitta le service et se retira à Genève, où le gouvernement de Berne lui fit offrir du service lors de la guerre civile de Suisse, en 1712; il se disposoit à partir au moment où la paix d'Arau fut signée, et MM. de Berne le remercièrent de son zèle. Le brigadier Grenus, du conseil des deux-cents dès l'an 1691, où l'on fit une promotion particulière pour lui seul, montoit encore à cheval à l'âge de 90 ans, et mourut célibataire à Genève, en 1749, à 91 ans.

GRESHAM (Thomas), né à Londres en 1519, d'une famille noble, exerça le négoce, à l'exemple de plusieurs gentilshommes de son pays, et fit un usage magnifique des richesses que son industrie lui avoit procurées; il fit bâtir, à ses dépens, la *Bourse* de Londres en 1565. Le feu la consuma cent ans après, et on l'a rebâtie depuis, mais aux dépens des deniers publics. On lui doit aussi la fondation de cinq *Hôpitaux* et d'un *Collége* qui porte son nom: la moitié des professeurs, qui tous doivent garder le célibat, est nommée par le lord maire et par les aldermans de Londres, et l'autre moitié par les marchands de soie. Il mourut en 1579.

* GRESNIK (Antoine), célèbre compositeur, né à Liége, et mort à Paris en 1799, âgé de 47 ans, étoit élève du célèbre contrepointiste Sala, du conservatoire de Naples. Il a composé plusieurs opéras en Italie et en Angleterre, où il avoit passé quelques années, directeur à Londres de la musique du prince de Galles. Pendant son séjour à Lyon, il avoit écrit la musique d'un grand opéra en trois actes, l'*Amour exilé de Cythère*, de Pyère, et de plusieurs autres poëmes dans le genre pastoral. Les *Opéras* qu'il a donnés à Paris, où il s'étoit fixé depuis cinq ans, sont au théâtre Louvois, les *Petits Commissionnaires*, 1 acte;

le *Savoir faire*, 2 actes; les *Faux mendians*, 1 acte; le *Baiser donné et rendu*, 1 acte; l'*Extravagance de la vieillesse*, 1 acte; *Eponine et Sabinus*, drame lyrique en 3 actes, à Feydeau; la *Tourterelle dans les bois*; l'*Heureux procès*, ou *Alphonse et Eléonore*; aux Italiens; le *Rêve*, 1 acte, etc. Gresnik excelloit dans le genre gracieux et dans la musique descriptive. Sa mélodie étoit toujours agréable et chantante; son harmonie simple et fondamentale. Il étoit convaincu que l'harmonie n'est que l'accessoire de la musique, et il pensoit, avec Sacchini, que la clarté et la simplicité sont le cachet du véritable compositeur; aussi, s'il ne faisoit point abus des recherches harmoniques, il vouloit que les accompagnemens n'étouffassent jamais les voix, et il avoit un soin extrême de ne pas forcer leur diapason.

† GRESSET (Jean-Baptiste-Louis), chevalier de St.-Michel, historiographe de l'ordre de Saint-Lazare, l'un des quarante de l'académie française, né à Amiens en 1709, se fit jésuite à l'âge de seize ans, et sortit de cet ordre à vingt-six, à cause de l'éclat que fit dans le monde son poëme de *Vert Vert*. Annoncé à Paris par la voix de la renommée, il soutint la réputation qu'il s'étoit faite au fond du cloître, et fut reçu à l'académie française en 1748. Il eut des succès au théâtre, auquel il renonça solennellement douze ans après, dans une *Lettre* où il montroit les dangers des spectacles. Les littérateurs prétendirent qu'il y avoit autant d'ostentation que d'hypocrisie dans cette démarche; mais sa conduite postérieure prouve l'injustice de ce reproche. Gresset étoit alors retiré à Amiens, où il avoit un excellent emploi de finance, et où il avoit épousé une femme riche. La campagne, où il avoit presque toujours pris ses images, devint son séjour favori. Heureux, disoit-il,

Heureux qui dans la paix secrète
D'une libre et sûre retraite
Vit ignoré, content de peu,
Et qui ne se voit point sans cesse
Jouet de l'aveugle déesse,
Ou dupe de l'aveugle dieu!

Il implora quelquefois les secours des grands pour les malheureux, qu'il soulagea souvent lui-même. À la mort de Louis XV, il vint à Paris. Ce fut lui qui eut l'honneur de complimenter Louis XVI à son avénement au trône, au nom de l'académie. La cour et la ville voulurent voir un homme qui les avoit si bien peintes. Mais il ne parut plus le même à ceux qui l'avoient connu. Ce qui acheva d'affoiblir l'idée que ses premières productions avoient donnée de lui, ce fut son *Discours* en réponse à celui de M. Suard. Il y épancha sa bile sur les vices et les ridicules qui l'avoient révolté dans la capitale: les intéressés n'y virent plus le peintre du *Méchant*. Ses tableaux leur parurent des caricatures, et non des portraits. Ils l'insinuèrent même à l'auteur pour l'empêcher d'imprimer son discours; mais ils ne purent persuader un homme prévenu. De retour à Amiens, il le fit réimprimer avec une *Lettre* mêlée de prose et de vers, où il donne un cours encore plus libre à sa plume. Il survécut peu à son retour dans sa patrie, où il mourut le 16 juin 1777, sans laisser d'enfans. La Harpe a rapporté ces deux anecdotes sur ce poëte célèbre. « Gresset, dit-il, étoit dans une société où l'on proposoit souvent des énigmes, l'un des grands travaux du bel esprit de province. Gresset, qui en étoit las, apporta un jour la sienne qui n'avoit que ces deux vers:

Je suis un ornement qu'on porte sur la tête,
Je m'appelle Chapeau; devine, grosse bête.

On se mit à rire; mais quelqu'un

qui ne rioit pas, après avoir rêvé quelque temps très-sérieusement, se leva en s'écriant : « Je l'ai trouvé ; c'est une perruque. » L'autre anecdote prouve tout le despotisme que Gresset exerçoit sur l'académie d'Amiens. L'abbé Delille, alors fort jeune et professeur au collége de cette ville, avoit désiré d'être de cette académie, et avoit été élu en l'absence de Gresset. Celui-ci, piqué qu'on eût fait quelque chose sans lui, trouva moyen de faire casser l'élection, sous prétexte d'un défaut de forme, et fit recevoir son chirurgien. Les agrémens de son commerce, la solidité de ses principes, l'honnêteté de ses mœurs, lui firent des amis distingués, et lui méritèrent les graces de la cour. Louis XVI lui accorda des lettres de noblesse en 1775. Son *Vert-Vert* est un ouvrage plein de sel, de facilité et de graces, dont le mérite parut d'autant plus grand, que le sujet offroit moins de ressources. « Gresset, dit d'Alembert, eut l'art de deviner dans sa retraite la juste mesure de badinage, qui pouvoit rendre piquant, pour les gens du monde, un ouvrage dont le sujet devoit leur paroître si futile. » On conte, au sujet de ce poëme, une anecdote d'autant plus piquante qu'elle se passa dans un parloir de visitandines. Une religieuse, fille d'esprit, le sollicitoit de lui lire *Vert-Vert* dans sa nouveauté ; Gresset, après s'être fait long-temps prier, y consentit enfin, à condition qu'elle seroit seule au parloir. Il arrive et commence sa lecture. A un endroit plaisant on entend un éclat de rire. Tout à coup on tire un rideau, et le lecteur surpris aperçoit toutes les religieuses rangées en cercle, et la prieure qui étoit à la tête de la communauté. Après s'être amusé de son étonnement, on le pria de continuer la lecture de son poëme. Il l'avoit augmenté d'un nouveau chant, intitulé l'*Ouvroir des nones*, où l'on retrouvoit, dit-on, des traces de son talent ; mais il le brûla dans sa dernière maladie. *Vert-Vert* fut suivi de la *Chartreuse*. Cette épître annonce un caractère original, une philosophie douce ; on y trouve de l'harmonie et une fécondité d'expressions qui dégénèrent quelquefois en luxe. L'*Epître au P. Bougeant*, et les *Ombres*, qui lui sont fort inférieures, roulent sur le même fonds d'idées, trop souvent répétées en phrases longues et traînantes. « Gresset, dit Voltaire au roi de Prusse, a des vers heureux et faciles ; il ne lui manque que de la force, un peu de variété, et sur-tout un style plus concis ; car il dit d'ordinaire en dix vers ce qu'il ne faudroit dire qu'en deux. » L'*Epître à sa sœur sur sa convalescence* vaut beaucoup mieux. Le style en est plus fort, plus soigné. L'auteur voulut s'élever de la poésie légère à la tragédie : mais son *Edouard III*, joué en 1740, n'a plus reparu sur le théâtre. L'intrigue en est froide, et le style plus froid encore. *Sidney*, représenté en 1745, n'offre qu'une intrigue petite et un roman assez commun ; mais cette comédie, écrite avec une élégance soutenue, renferme de très-beaux vers. Le *Méchant*, joué avec grand succès en 1747, est une de nos meilleures comédies, par la facilité, la variété et les agrémens de la versification, par la vivacité et l'abondance des saillies, par la vérité des portraits. C'est dommage que la force comique n'y soit pas portée au même degré, et ne couronne pas ces diverses qualités. On a encore de Gresset des *Odes*, dont quelques-unes offrent de belles images ; une *Traduction* des Eglogues de Virgile, en vers assez doux, assez harmonieux, qu'on lit avec quelque plaisir, quoiqu'elle ne respire pas ce bon goût d'antique qu'offrent les deux églogues imitées

du poëte latin par le lyrique Rousseau ; enfin, il a laissé un *Discours sur l'harmonie*, en prose, qui n'est qu'une déclamation. Ses *Œuvres* ont été plusieurs fois réimprimées en 2 vol. in-12 ; on en a donné une édition, publiée par M. Fayolle, Paris, Didot, 1804, 3 vol. in-18. En 1806, on a donné une édition stéréotype, procédé d'Herhan, de ses œuvres choisies, 1 vol. in-18, augmentée de plusieurs pièces inédites, et dans laquelle on a rétabli deux ou trois passages essentiels qui avoient été altérés par la négligence des précédens éditeurs. On espère qu'à la prochaine édition de ces *Œuvres*, on y ajoutera les deux petits poëmes intitulés le *Gazetin* et le *Parrain magnifique*, qu'on a trouvé parmi ses papiers. Le *Gazetin* est un poëme en quatre chants. L'auteur y peint un homme raffolant des papiers nouvelles et les réunissant tous à grands frais. Le *Parrain magnifique* est un poëme satirique en dix chants, d'environ 3,000 vers. (*V.* l'analyse de l'un et de l'autre dans une notice sur une nouvelle édition projetée de Gresset, Magasin encyclop., t. 1. p. 108-114. On y annonce que le chant de l'*Ouvroir* n'est pas perdu.) « On sait, par l'auteur, que Gresset l'avoit envoyé au feu roi de Prusse, et ainsi il ne faut pas désespérer de le ravoir. » — Quatre vers en étoient restés dans la mémoire des gens de lettres. L'auteur peint les occupations des religieuses.

L'une découpe un agnus en losange,
Ou met du rouge à quelque bienheureux.
L'autre bichonne une vierge aux yeux bleux,
Ou passe au fer le toupet d'un archange.

D'autres pièces inédites de Gresset verront le jour ; des *Epîtres* où respire une profonde mélancolie ; d'autres où cette muse badine s'amuse des travers et des ridicules de son siècle ; d'autres où l'on aperçoit une teinte plus forte et une philosophie plus hardie : de ce nombre est celle intitulée l'*Abbaye* ; beaucoup de *Poésies* fugitives, quelques morceaux de prose, etc. Il a paru en 1779 une Vie de Gresset, Paris, in-12, dans laquelle le biographe a inséré un petit *Voyage à la Flèche*, dans le goût de celui de Chapelle, auquel il est très-inférieur. (*Voyez* Rousseau, n° III.)

† GRETZER (Jacques), jésuite de Marckdorf en Allemagne, professa long-temps avec distinction dans l'université d'Ingolstadt, et mourut dans cette ville le 29 janvier 1625, à 65 ans. Egalement versé dans les langues anciennes et modernes, dans l'histoire et la théologie, il a beaucoup compilé sur l'antiquité ecclésiastique et profane. Il seroit au rang des savans du premier ordre, si le flambeau de la critique eût éclairé ses recherches, et s'il eût écarté de ses livres tant de pièces et d'histoires fabuleuses. Ce qu'on doit le plus estimer dans ses écrits est la variété prodigieuse des matériaux qu'il a amassés pour ceux qui voudront travailler après lui sur les sujets qu'il a traités. « Il eût été à souhaiter, dit Niceron, qu'il eût su retenir son impétuosité naturelle, et que son style fût moins aigre et moins violent. » Les ouvrages qu'il a composés ou traduits forment un *Recueil* de 17 vol. in-folio, imprimés à Ratisbonne en 1734, et années suivantes. Plusieurs sont contre les hérétiques, d'autres pour les jésuites, et quelques-uns sur des matières d'érudition. Le plus connu est un traité savant, mais diffus, *De cruce*, 3 t. in-4°, et 1 vol. in-folio. Dans cette collection curieuse il faut avouer qu'il y a plusieurs choses qui n'ont pas toujours un rapport direct avec son sujet.

GREVENBROECK, peintre flamand, excellent dans les *Marines*, se signala sur-tout dans l'art *de*

faire des figures en petit, en observant exactement la perspective et la gradation des différens plans, les jours et les ombres, en un mot, la vérité des objets. Il vivoit dans le 17e siècle.

† GREVIL (Foulques), chevalier du bain et baron du royaume, né dans le comté de Warwick en 1554, contribua à la renaissance du bon goût en Angleterre. Ses deux tragédies, *Alaham* et *Mustapha*, 1633, in-fol., faites sur le modèle des anciens, ainsi que son *Histoire des quatorze premières années de Jacques Ier*, 1631, in-4°, obtinrent un succès mérité. Un de ses domestiques l'assassina en 1628, à 74 ans, et se tua lui-même sur-le-champ.

† GREVIN (Jacques), poëte français et latin, né à Clermont en Beauvoisis l'an 1538, mit au jour, dès l'âge de 13 ans, une tragédie, *la Mort de César*, représentée au collége de Beauvais en 1560; deux comédies, *la Trésorière* et *les Ebahis*, et une *Pastorale* imprimées en 1560, in-8°, par Robert Estienne. Le *Théâtre de Jacques Grevin* parut en 1562 in-8°. On admira ces pièces, moins pour leur mérite, qu'à cause de la jeunesse de l'auteur. Marguerite de France, duchesse de Savoie, qui l'avoit mené en Piémont avec elle, le fit son médecin et son conseiller. Il mourut à Turin le 5 novembre 1570. Les *Poésies* de Grevin ne sont plus connues; il s'en trouve une grande partie dans le volume de ses *Amours*, qui a pour titre l'*Olympe*, et imprimé, en 1561, in-8°. Il étoit calviniste, et se joignit à La Roche-Chandieu et à Florent Chrestien pour travailler à la pièce ingénieuse, intitulée *le Temple;* satire contre Ronsard, qui avoit fort maltraité les calvinistes dans son Discours sur les misères du temps. Grevin se mêloit aussi de médecine; et un de ses *Ouvrages contre l'antimoine*, publié en 1566, in-4°, fit proscrire ce remède par la faculté. Cette défense fut confirmée par un arrêt du parlement. Paulmier, médecin de Paris, convaincu d'en avoir fait usage, fut chassé en 1609 de son corps. On a encore de lui un *Traité des venins*, in-4°, qu'on a traduit en latin; une *Description du Beauvoisis*, Paris, 1558, in-8°; *Partium corporis humani, tum simplicium, tum compositarum, brevis elucidatio.* Lutetiæ, 1565, in-fol.; Antverpiæ, 1572, in-fol.: c'est un abrégé de *Vésale*; et *cinq livres de l'imposture et tromperie du diable*, traduit du latin de Jean Vier; Paris, 1577, in-8°.

* I. GREUTER (Matthieu), graveur allemand, né à Inspruck en 1524, a gravé en Italie diverses estampes, entre autres l'*Embrasement de Troie*, d'après Lanfranc.

* II. GREUTER (Jean-Frédéric), fils et élève du précédent, l'un des meilleurs graveurs de son temps, né à Francfort en 1566, s'établit à Rome. Il y a gravé plusieurs estampes, où l'on trouve beaucoup de correction de dessin; on remarque principalement les *Forges de Vulcain*, où se voient deux hommes qui tiennent un écusson aux armes d'un cardinal, gravées d'après Lanfranc; *Marc-Antoine Colonne porté en triomphe par les divinités marines*, d'après P. de Cortone; *la Mort de sainte Cécile*, d'après Le Dominiquin; une *Grande bataille* d'après Tempeste. Diverses autres pièces d'après Le Pomerange, André d'Ancône, Josepin, Le Guide, Vouet, Stalla, etc.

* GREUZE, peintre, né à Tournus près Mâcon, en 1725, n'eut de guide que son génie. Après avoir étudié à Rome, et admiré dans les principales

villes les chefs-d'œuvre dont elles étoient alors embellies, il revint en France avec un talent qui s'étoit développé, pour ainsi dire, jusqu'à la perfection, et qui lui attira autant d'admirateurs que d'envieux. La fraicheur et le précieux de son coloris ne le cèdent en rien à celui de Van Dick et à la manière large et franche de Rembrandt. Enthousiaste de son art, Greuse disoit que la peinture étoit un champ vaste et sans limites que le génie seul pouvoit agrandir. Quelques connoisseurs lui ont reproché d'avoir donné les mêmes airs de tète à presque tous les personnages de ses tableaux. Ce peintre prenoit ses modèles dans sa famille; les traits de sa femme et ceux de ses filles sont ceux qui se reproduisent sans cesse sous ses pinceaux. L'humeur difficile de son épouse, dont il fut toujours amoureux, empoisonna sa vie. Il mourut à Paris en 1805, âgé de 79 ans, laissant deux filles, dont l'une, nommée Anna, a hérité de ses talens. Madame Caroline de Valory, élève de Greuse, lui a consacré l'épitaphe suivante:

Ci-gît Greuze, peintre enchanteur;
De l'art, par une route sûre,
Il sut atteindre la hauteur
Et rivaliser la nature.

Ce peintre, original dans le choix de ses sujets, et dans sa manière de les composer, l'est encore dans sa couleur, et dans son dessin. Un de ses caractères distinctifs est de diriger vers un but moral ses conceptions, qui presque toutes éveillent la sensibilité, et inspirent la vertu: c'est un vieillard au milieu de sa famille assemblée, et l'instruisant par une sainte lecture; un père paralytique trouvant encore de douces jouissances au milieu de ses enfans empressés à le consoler; un père désespéré, maudissant d'une main tremblante un fils coupable; un époux heureux arrivant de la chasse, et jouissant avec transport du spectacle attendrissant de son épouse accablée des caresses de son enfant, et enivrée du bonheur maternel. Il a peint une dame de charité conduisant sa jeune fille dans les tristes asiles des maux et de la pauvreté, et lui donnant les premières leçons de la pitié qui vient secourir et consoler la misère et le malheur. Greuze étoit facile et abondant dans ses compositions, comme on en peut juger par ses tableaux, et par le nombre prodigieux de ses dessins répandus et estimés dans toute l'Europe. Comme tout homme bien organisé, il a répandu un ton de volupté sur tout ce qu'il a fait, non pas en la présentant sous un aspect dangereux pour les mœurs, car on pourroit presque dire qu'il a donné ce ton même aux peintures de la vertu. Il s'est beaucoup occupé de l'expression; c'est aussi une des parties de la peinture qui assure sa célébrité; peut-être peut-on lui reprocher un peu d'affectation et quelque chose d'un peu théatral. On peut le blâmer encore d'avoir cherché à imiter la nature avec des méplats trop uniformes et trop affectés, ce qui donne souvent à ses peintures l'air d'ébauches de sculpture. Sa couleur, belle et harmonieuse, se compose en général de trop de tons violets; mais ces mêmes teintes sont pleines de vérité, et font le point distinctif de son originalité dans cette partie. Son tableau de *la Petite fille au chien* passe pour son chef-d'œuvre; c'est sa manière avec toute son originalité, approchant de plus près l'imitation parfaite de la nature. Ses têtes, ses demi-figures, répandues dans tous les cabinets de l'Europe, ont beaucoup de vérité, soit dans la couleur, soit dans la dégradation de la lumière, soit dans le dessin plein d'esprit et de vie. Le reproche le plus fondé que l'on puisse faire à Greuze est sa négligence dans le fini des draperies; ce défaut est

même chez lui un principe ; il les négligeoit exprès pour faire briller les chairs. Le plus bel ouvrage qui soit sorti de ses savantes mains, dit M. Talaisson, est *Sainte Marie Egyptienne;* ce n'est pas un tableau, c'est un être animé, c'est la beauté idéale, la nature perfectionnée qui sans doute a fait imaginer les anges ; la *Pénitente de la Thébaïde*, réfugiée dans la solitude d'un rocher, n'est vêtue que de ses longs cheveux, de sa pudeur et de son repentir. Une teinte de volupté se mêle au sentiment d'une sainte admiration. Si l'on s'éloigne un moment de ce magique tableau, un attrait irrésistible vous y ramène bien vite, comme un amant revient à sa maîtresse éplorée. Ce tableau fut exposé au salon de 1791. Dans un poëme sur la peinture, par M. H. de Valory, qui a paru en 1809, in-8°, on remarque les vers suivans :

Toi du paralytique inimitable auteur,
Greuze, tu déployas un talent créateur!
Du village paroît la modeste *accordée ;*
Pour peindre la vertu, noble et touchante idée,
Il lui falloit, dit-on, un modèle, un appui ;
Où les prit-il? Sa fille étoit auprès de lui.
Toujours l'on citera ses têtes expressives,
Son coloris suave et ses touches naïves :
Ses ouvrages pour nous sont des contes moraux,
Le genre humain s'estime en voyant ses tableaux.

On a beaucoup gravé d'après les ouvrages de Greuze ; on trouve ses estampes dans les appartemens des grands, des riches, chez de modestes bourgeois, chez de pauvres artisans ; on en voit dans les villages, chez les plus simples habitans des campagnes. Cette place vaut bien celle du piédestal d'une statue.

* I. GREW (Obadiah), théologien anglais non-conformiste, né au comté de Warwick, mort en 1689, curé de Saint-Michel de Coventry jusqu'à la restauration, qu'il fut dépossédé et mis en prison. On a de lui des Sermons, I. *Sur la parabole de l'enfant prodigue ;* II. *Sur la pécheresse justifiée par Jésus-Christ*, in-8°.

† II. GREW (Néhémie), médecin de Londres, mort en 1711, connu par plusieurs écrits, I. *Anatomie des Plantes*, en anglais, Londres, 1682, in-folio, traduite en français, Leyde, 1691, ou Paris, 1675, in-12. II. *Description du Cabinet de la Société royale de Londres*, en anglais, Londres, 1681, in-folio, figures. III. *Cosmologie sacrée*, Londres, 1701, in-folio.

I. GREY (N.), célèbre physicien anglais, s'occupa l'un des premiers des *phénomènes de l'électricité*, et publia, en 1728, le résultat de ses expériences et de celles de son ami Wheeler sur ce sujet. Il démontra la communication de l'agent électrique d'un corps à l'autre, sans qu'il y eût même de contact immédiat. Il découvrit qu'en suspendant une baguette de fer avec des cordons de cheveux ou de soie, et mettant au-dessous d'elle un tube agité, on pouvoit retirer des étincelles des extrémités de cette baguette, et y apercevoir de la lumière dans l'obscurité. Grey est mort au milieu du 18e siècle.

* II. GREY (Richard), savant théologien anglais, né en 1695, mort en 1771, élève du collége de Lincoln à Oxford, où il fut reçu maître-ès-arts en 1718. Grey fut curé successivement de Kilncote, de Leicester et de Hinton, au comté de Northampton ; il fut aussi chanoine de la cathédrale de St.-Paul. Il a laissé beaucoup d'ouvrages, dont les principaux sont, I. *Memoria technica*, ou *Nouvelle méthode de Mémoire artificielle*, in-12. II. *Système de la Législation ecclésiastique en Angleterre*, in-8°. L'université d'Oxford lui conféra le doctorat pour cet ouvrage. III. *Méthode*

nouvelle et facile pour apprendre l'hébreu (*sans points*), in-8°. IV. *Le livre de Job en vers*. V. *Les dernières paroles de David*. Il passe pour auteur d'un pamphlet anonyme, intitulé *Le misérable état de la religion*.

* III. GREY (Zacharie), théologien anglais, né en 1696 au comté d'Yorck, mort en 1766, très-connu par son édition d'*Hudibras*, enrichie d'un grand nombre de notes curieuses, 2 vol. Ce même docteur a donné encore une *Notice sur Shakespeare*, 2 vol.; et une *Réponse à l'Histoire des puritains par Réale*, 3 vol. in-8°.

* GRIBALDI (Matthieu), surnommé *Mofa*, de Chieri en Piémont, excellent jurisconsulte, professa à Padoue, à Pise, à Péruse et à Pavie jusqu'en 1557. Ayant été accusé d'hérésie, il quitta l'Italie, et se retira à Genève. Il passa ensuite à Lyon, où il mourut. On a de lui trois livres *de Methodo et ratione studendi in jure civili*, et un Commentaire *in Pandectas*.

* GRIBEAUVAL (Jean-Baptiste VAQUETTE de), né à Amiens le 15 septembre 1715, mort en 1789. Entré comme volontaire au corps royal d'artillerie, Gribeauval fut fait officier pointeur; et comme il étoit très-instruit dans la partie des mines, on le nomma peu après capitaine de mineurs. Sur la réputation de son savoir, le ministre de la guerre, d'Argenson, le choisit pour aller prendre des renseignemens sur l'artillerie prussienne. Il s'acquitta de cette commission en homme habile, et fut fait lieutenant-colonel à son retour. Le comte de Broglie partant pour Vienne, au commencement de la guerre de sept ans, obtint de la cour la permission d'emmener Gribeauval avec lui. Le général Daun, par reconnoissance des bons offices qu'il lui avoit rendus auprès de l'impératrice-reine, le fit nommer, dans son armée, général de bataille, commandant l'artillerie, le génie et les mineurs. Il servit en cette qualité pendant cinq ans dans l'armée autrichienne, et se signala tellement au siége de Glatz, que le général Laudon se plaisoit à convenir qu'il lui devoit le succès de cette brillante expédition. La défense de Schveidnitz, forteresse délabrée, qui ne se rendit au roi de Prusse, y commandant en personne, qu'après soixante-trois jours de tranchée ouverte, acheva de le rendre à jamais célèbre. Pour le récompenser de ses services signalés, l'impératrice-reine l'éleva au grade de feld-maréchal, et le décora de la grand'croix de l'ordre de Marie-Thérèse. La paix étant faite, le duc de Choiseul, alors ministre, désiroit le retour de Gribeauval en France : mais n'ayant point à lui offrir des avantages équivalens à ceux dont il jouissoit en Autriche, il hésitoit à lui proposer de revenir; cependant, au premier mot qui lui en fut dit, ce guerrier revit sa patrie, et s'y contenta du grade de maréchal-de-camp. Peu après, il fut nommé inspecteur-général de l'artillerie et commandant en chef du corps des mineurs. Ce fut alors, qu'occupé sans relâche des changemens utiles qu'il méditoit depuis long-temps dans la constitution du corps royal de l'artillerie, il rédigea, en 1764, cette ordonnance qui fixe la proportion des troupes de l'artillerie relative à la force des armées, et en détermine l'emploi. Dès l'année 1752, à son retour de Prusse, il avoit conçu et écrit, relativement à l'artillerie de campagne, des projets que l'expérience acquise pendant la guerre de sept ans le mettoit à même de réaliser. Partisans de la vieille routine, beaucoup d'officiers d'artillerie, parmi

lesquels se trouvoient même des hommes distingués par leurs connoissances, crièrent à l'innovation : il falloit les combattre et les convaincre ; c'est ce qu'il fit avec la plus grande modération, en démontrant l'utilité des changemens qu'il proposoit d'une manière si précise, que son nouveau systeme obtint en peu de temps le suffrage universel. Parvenu au point qu'il ambitionnoit d'atteindre pour l'avantage de sa patrie, il ne s'arrête plus : les écoles d'artillerie, jusqu'alors négligées, sont établies sur un excellent pied ; les manufactures d'armes, les forges, les fonderies, enfin, toutes les parties soumises à sa surveillance renaissent en quelque sorte sous son administration. Par lui, tous les ateliers des arsenaux de construction travaillent dans le même genre et dans les mêmes proportions ; de sorte qu'on ne voit plus, comme autrefois, des pièces appartenant à un train d'artillerie, ne pouvant servir à un autre, parce qu'elles étoient faites sur des modèles différens entre eux par la forme et les dimensions. La similitude parfaite qu'il a établie dans tous les arsenaux de construction de France est peut-être la plus grande preuve qu'il ait donnée de son génie. Au reste, il n'est pas une partie relative à l'artillerie, tant de siége que de campagne, qu'il n'ait recréée ou réformée. Gribeauval, mort lieutenant-général des armées, victime d'une maladie douloureuse et trop longue, a vu avec le calme d'une conscience sans reproche arriver son dernier moment.

† GRIBNER (Michel-Henri), né à Leipsick en 1682, fait professeur en droit à Wittemberg, d'où il passa à Dresde, et enfin à Leipsick, où il avoit été appelé pour succéder au célèbre Mencke, son beau-père, mourut en 1734, à 46 ans. C'étoit un homme de bien, un savant charitable et laborieux, qui rendit de grands services à l'université. Outre plusieurs *Dissertations académiques*, on a de lui des *Ouvrages de Jurisprudence* en latin.

* GRIENPERGER (Christophe), jésuite, natif du Tirol, professa avec réputation les mathématiques à Rome, à Gratz, et en différens colléges du cercle d'Autriche. Il mourut en 1636, âgé de 74 ans ; il a publié *Elementa Euclidis contracta*, Gratz, 1636, et *quelques autres ouvrages.*

* GRIERSON (Constance), femme d'un imprimeur, versée dans la littérature grecque et latine, l'histoire, la théologie, la jurisprudence, la philosophie, les mathématiques, et entendant même l'hébreu, née en Irlande en 1706, et morte en 1733, à l'âge de vingt-sept ans, a composé des *Vers anglais*. Mistriss Barber a conservé quelques-unes de ses pièces fugitives, et il s'en trouve deux dans les Mémoires de mistriss Pilkington. C'est, avec deux *Dédicaces* latines et une *Epigramme* grecque, tout ce que l'on possède de cette femme intéressante. Elle avoit fait un *Précis de l'Histoire d'Angleterre*, qui ne se retrouva point après sa mort. On a d'elle une *Edition* de Tacite et une de Térence. Ce fut elle qui procura à son mari une patente d'imprimeur du roi en Irlande, qui voulut, pour marque de son estime pour Constance, que son nom y fût inséré.

* GRIÈVES (George), né aux Etats-Unis de l'Amérique, et mort à Bruxelles en 1809, après s'être signalé comme militaire dans la guerre de l'indépendance américaine, se fit une réputation dans les sciences et les lettres par la publication de divers *Ouvrages* anglais et français. Ses concitoyens lui don-

nèrent une preuve de leur estime, en le députant comme envoyé extraordinaire auprès des états-généraux des Provinces-Unies. Grieves fut lié d'amitié avec beaucoup d'hommes célèbres, tels que Washington, Jefferson, Franklin, Fox, etc.

† GRIFFET (Henri), jésuite, prédicateur du roi, né à Moulins en Bourbonnais le 9 octobre 1698, mort le 22 février 1775 à Bruxelles, où il s'étoit retiré après la destruction de sa société en France, a donné, I. Une nouvelle *Edition* de l'Histoire de France du P. Daniel, Paris, 1756, 17 volumes in-4°, et Amsterdam, 1758, 24 vol. in-12, avec des *Dissertations* savantes et curieuses. Les tomes XIII, XIV et XV contiennent une *Histoire du règne de Louis XIII*, qui appartient entièrement à l'éditeur, et qui est écrite avec autant de sagesse que d'exactitude. II. *Traité des différentes sortes de preuves qui servent à établir la vérité de l'histoire*, Liège, 1769, in-12 : livre sensé, judicieux, solide, sur les moyens de connoître la vérité, quand on écrit ou qu'on étudie l'histoire. III. Des *Sermons*, à Liège, 1767, 4 vol. in-8° et in-12. Son éloquence est très-médiocre, et il y a du vide et de la sécheresse dans certains discours. IV. Divers *Ouvrages de piété*, parmi lesquels on distingue son *Année du Chrétien*, Paris, 1747, 18 vol. in-12. V. Des *Poésies latines*, in-8°; pièces faites pour les colléges, et qui ne méritoient pas d'en sortir. Il avoit professé avec distinction à celui de Louis-le-Grand. VI. Une bonne *Edition* des Mémoires du P. d'Avrigny, pour l'Histoire profane, Paris, 1757, 5 vol. in-12, avec des augmentations et des corrections utiles. VII. *Insuffisance de la Religion naturelle*, Liège, 2 vol. in-12. Sous ce titre il a donné tout ce qu'il avoit dans son porte-feuille sur les matières de religion, et même sur celles qui n'y ont que peu de rapport. VIII. Une *Edition* des Délices des Pays-Bas, avec des augmentations, Liège, 1769, 5 volumes in-12.

GRIFFIER (Jean), peintre connu sous le nom de *Gentilhomme d'Utrecht*, né à Amsterdam en 1658, et mort à Londres, s'attacha particulièrement, et réussit à représenter les plus belles *Vues de la Tamise*. Il excelloit dans le paysage. Robert GRIFFIER, son fils, soutint avec honneur la gloire de son père.

*GRIFFIN, prince de Galles, dernier souverain de ce pays, avant sa réunion au royaume d'Angleterre, mort en 1050. Edouard-le-Confesseur le fit mourir à Londres.

GRIFFITH (Michel), connu aussi sous les noms d'Alford et de Jean Flood, naquit à Londres en 1587, étudia la philosophie à Séville, entra dans la société des jésuites aux Pays-Bas, de là passa successivement à Naples et à Rome, retourna vers 1625 en Angleterre, où il exerça les fonctions de missionnaire pendant trente-trois ans, et mourut à Saint-Omer en 1652. Nous avons de lui, I. *Annales Ecclesiæ Britannicæ*, etc., Liège, 1663, 4 volumes in-folio. L'auteur a suivi la méthode de Baronius. Ces annales, fruit de bien des recherches, ont beaucoup servi au père Serein Cressy, bénédictin anglais, pour son Histoire ecclésiastique. II. *Britannia illustrata*, Anvers, 1641, in-4°, enrichie de dissertations sur la Pâque des Bretons, le Mariage des clercs, etc.

* GRIFFITHS (Raoul), homme de lettres et libraire d'Angleterre, né au comté de Shrop en 1720, mort en 1803, tenoit un magasin de

librairie à Loudres. En 1749 il commença le *Monthly Review ;* le succès n'en fut pas d'abord rapide, mais il parvint enfin à être le premier des ouvrages périodiques. Il étoit à la fois éditeur et propriétaire de cet ouvrage, pour lequel il fut de temps en temps aidé par les premiers talens de l'Angleterre. Long-temps avant sa mort il avoit quitté les affaires et s'étoit retiré à Turnahm-Green; le collége des Américains lui donna le doctorat en droit sans qu'il l'eût demandé.

GRIGNAN (Françoise-Marguerite DE SÉVIGNÉ, comtesse de), fille de Henri, marquis de Sévigné, d'une très-ancienne maison de Bretagne, et de Marie de Rabutin, dame de Chantal et de Bourbilli, etc., née en 1646, fut aussi connue par sa beauté, que distinguée par sa naissance et par les autres dons de la nature. Le bruit de ses charmes, de sa sagesse et de son esprit l'avoit déjà précédée à la cour, lorsque madame de Sévigné, sa mère, l'y mena en 1663 pour la première fois. La cour de Louis XIV étoit alors le centre des plaisirs. Mademoiselle de Sévigné y plut, et représenta divers personnages dans plusieurs ballets qui furent donnés en présence du roi et par son ordre, en 1663, 64 et 65. Sa vertu autant que ses charmes la firent rechercher. Elle fut mariée le 27 janvier 1669, à François Adhemar de Monteil, comte de Grignan, chevalier des ordres du roi, lieutenant-général au gouvernement de Provence et des armées de sa majesté. Peu de temps après, le service du roi appela son époux en Provence, où il commanda presque toujours en l'absence du duc de Vendôme, qui en étoit gouverneur. Madame de Grignan, obligée de l'y suivre, y fit de fréquens voyages, qui ont donné lieu en partie aux *Lettres* de sa mère. Madame de Grignan mourut en 1705, avec la douleur d'avoir vu descendre au tombeau son fils un an auparavant. Elle avoit beaucoup d'esprit, mais un esprit moins naturel que celui de sa mère. Son mari mourut en 1714, à 85 ans; elle en avoit eu, outre son fils, deux filles, l'une, distinguée par ses vertus, son esprit et ses lumières, dont il est fait mention dans les lettres de madame de Sévigné, sous le nom de Pauline, morte en 1737, avoit épousé M. de Simiane, marquis d'Esparon. La seconde fille de madame de Grignan se fit religieuse à Aix. *Voyez* SÉVIGNÉ.

GRILLOT (Jean-Joseph), clerc tonsuré, puis chanoine, mort à Chablis, sa patrie, en 1765, mis au carcan en 1731, pour avoir favorisé l'impression de quelques brochures satiriques contre les adversaires du jansénisme, se retira en Hollande, où il publia les *Mémoires* de Lancelot, de Fontaine et de Dufossé, et les *Œuvres* de Colbert, évêque de Montpellier. Sa vie ne fut qu'une vicissitude continuelle de prisons et d'exils ; mais il aimoit à souffrir pour ce qu'il appeloit la bonne cause.

* I. GRIMALDI (François-Marie), né à Bologne en 1518, d'une famille illustre, entré chez les jésuites à l'âge de 15 ans, s'acquit en peu de temps une grande réputation, et se distingua sur-tout dans la physique et l'astronomie. Son traité *de Lumine et coloribus iridis* a servi beaucoup à ceux qui ont écrit après lui sur cette matière. (*Voyez* DOMINIS.) Newton en a pris plusieurs principes fondamentaux de son optique. Le père Grimaldi avoit cru reconnoître une différente refrangibilité dans les rayons. Newton n'a pas hésité d'adopter cette idée, qui, aujourd'hui, est combattue par des physiciens du premier nom, et par des expériences qui paroissent déci-

sives. Il est aussi le premier qui ait observé la *diffraction* de la lumière qui ne pouvoit pas passer près d'un corps, sans s'en approcher et se détourner de son chemin. Il travailla long-temps avec Riccioli, augmenta, de concert avec lui, de 305 étoiles le catalogue de Kepler, et mourut en 1562. Quelques-uns lui attribuent la dénomination des taches de la lune, mais elle est de Riccioli, et c'est pourquoi on y trouve le nom de Grimaldus entre ceux des philosophes illustres, et non pas celui de Riccioli, qui ne pouvoit pas décemment l'y placer lui-même.

* II. GRIMALDI (Dominique), archevèque et vice-légat d'Avignon, abbé de Montmajor-les-Arles, etc., fils de Jean-Baptiste, seigneur de Montaldeo, et chevalier de la toison d'or, fut nommé, par le pape Pie V, commissaire-général des galères de l'Eglise, et se trouva à la bataille de Lépante l'an 1571. Depuis, il fut évêque de Savone l'an 1581, sous Grégoire XIII, qui le transféra, trois ans après, à l'évêché de Cavaillon, dans le comtat Venaissin, et peu après le nomma à l'archevêché et à la vice-légation d'Avignon. Grimaldi, mort l'an 1592, a laissé un volume de lettres qui n'ont pas été publiées.

III. GRIMALDI (Jean-François), surnommé *le Bolognèse*, parce qu'il étoit de Bologne, né en 1606, élève et parent des Carrache, s'acquit une réputation aussi étendue que la leur. Les papes Innocent X, Alexandre VII, et Clément IX l'honorèrent de leur protection. Le cardinal Mazarin l'ayant fait venir en France, employa son pinceau à embellir le Louvre et son palais. De retour à Rome, il fut élu prince de l'académie de Saint-Luc. Ses manières nobles et son cœur bienfaisant lui avoient fait autant d'amis que ses talens lui avoient donné d'admirateurs. Touché de l'état d'indigence d'un gentilhomme sicilien logé près de lui, il alla jeter plusieurs fois de l'argent dans sa chambre sans se laisser apercevoir. Le gentilhomme, ayant enfin surpris son bienfaiteur, tomba à ses pieds, pénétré d'admiration et de reconnoissance. Le Bolognèse le prit alors dans sa maison, et en fit son meilleur ami. Cet homme célèbre excelloit dans le paysage; le *feuillé* en est admirable; ses sites sont très-heureusement choisis; son pinceau est moelleux, son coloris agréable. Ses *Dessins*, ainsi que ses *Gravures*, sont très-goûtés des artistes. Il mourut à Rome en 1680.

* IV. GRIMALDI (Jérôme), noble génois, cardinal du titre de la Sainte-Trinité *in monte* Pincio, archevêque d'Aix en Provence et évêque d'Albano, fils de Jean-Jacques Grimaldi, baron de Saint-Félix au royaume de Napels, fut vice-légat du patrimoine, gouverneur de Rome, nonce en Allemagne l'an 1632, nonce en France l'an 1641, et créé cardinal par Urbain VIII l'an 1642. Par le décès du cardinal Farninetti il étoit devenu doyen du sacré collége; l'attachement qu'il avoit pour son église l'empêcha d'aller à Rome jouir des honneurs attachés à cette dignité. Il mourut dans son palais archiépiscopal le 4 novembre 1685, âgé de 90 ans, regretté, particulièrement des pauvres, à cause de sa charité.

* V. GRIMALDI (François), jésuite napolitain, pendant long-temps professeur de rhétorique au collège romain, où il mourut en 1738, a donné trois livres de poésies latines en vers élégiaques, dans lesquels il unit l'élégance et la noblesse à la facilité d'Ovide. Ces trois livres ont pour titre, I. *De Vitâ urbanâ*, Romæ, 1725. II. *De Vitâ œconomicâ*, Romæ, 1738. III. *De*

Vitâ aulicâ, Romæ, 1740. Ce dernier livre ne fut publié qu'après sa mort.

* VI. GRIMALDI (Constantin), Napolitain, né en 1667 et mort en 1750, étudia seul les mathématiques, et acquit de grandes connoissances dans la médecine, l'histoire, la théologie, et les lois, dont il fit une étude particulière. On a de lui beaucoup d'ouvrages; les suivans ont été imprimés : *Risposta alla lettera apologetica in difesa della teologia scolastica di Benedetto Aletino* (le père Jean-Baptiste *de Benedictis*, jésuite), *opera nella quale si dimostra, esser quanto necessaria e utile la teologia dommatica, e metodica, tanto inutile e vana la volgar teologia scolastica; Risposta alla seconda lettera di Benedetto Aletino, opera utilissima a' professori della filosofia, in cui fassi vedere quanto manchevale sia la peripatetica dottrina; Risposta alla terza lettera apologetica di Benedetto Aletino, opera in cui dimostrasi quanto salda e pia sia la filosofia di Renato Descartes; Considerazioni teologiche e politiche fatte a pro degli editti di S. M. C. intorno alle rendite ecclesiastiche del regno di Napoli; Discussioni istoriche, teologiche, e filosofiche fatte per occasione delle risposte alle lettere apologetiche di Benedetto Aletino; Dissertazione sopra l'operazione delle magie diabolica, artificiale, e naturale.*

GRIMANI (Dominique), cardinal célèbre par son savoir et surtout par sa piété filiale, employé fort jeune par la république, honoré de la pourpre par Alexandre VI, en 1493, étoit né à Venise en 1463. Son père, Antoine Grimani, procurateur de Saint-Marc, et général de l'armée navale de la république, ayant été défait par les Turcs, et ayant perdu la ville de Lépante, fut mis en prison et traité avec beaucoup de rigueur. Son fils s'offrit pour être mis en sa place, et n'ayant pu obtenir cette grace des juges, il rendit tous les devoirs imaginables à son père, soutenant les chaînes pendant qu'il montoit en prison, et suppliant qu'on lui permît de le servir, quoiqu'il fût alors revêtu de la pourpre. Ce père infortuné, ayant été banni, se retira à Rome, où son fils le reçut et eut pour lui les soins les plus tendres, jusqu'à ce que la haine qu'on lui portoit dans Venise étant ralentie, il y retourna. Après la mort du doge Loredano, il fut choisi pour être son successeur, d'un commun consentement, étant âgé de près de 90 ans : il jouit de cette dignité pendant vingt mois. Le cardinal de Grimani, son fils, servit très-utilement la république de Venise, et mourut le 27 août 1523, dans la même année que son père, à l'âge de 63 ans.

† GRIMAREST (Jean-Léonor Le Gallois, sieur de), maître de langues à Paris, mort en 1720 dans un âge assez avancé, ne manquoit pas d'esprit; mais il avoit encore plus de vanité. Comme les Suédois, les Danois ou Allemands, qui venoient en France, s'adressoient ordinairement à lui pour apprendre à écrire des lettres en français, il disoit sans façon de lui-même « qu'il avoit donné de l'esprit à tout le nord. » Lorsqu'il paroissoit quelque livre nouveau, Grimarest avoit encore coutume de dire : « Ce livre est assez bien écrit; ce n'est pourtant pas Grimarest qui l'a fait. » Nous avons de lui, I. Les *Campagnes de Charles XII*, 4 vol. in-12, qu'on ne lit plus. II. Une *Vie de Molière*, Paris, 1705, in-12, qu'on trouve à la tête des anciennes éditions de ce poëte comique. Voltaire dit qu'elle est pleine de contes faux sur Molière

et ses amis. Grimarest prétendoit cependant qu'elle étoit très-vraie, et qu'il l'avoit écrite en partie sur les Mémoires du fameux comédien Baron. III. *Eclaircissemens sur la langue française*, 1712, où l'on trouve quelques bonnes observations. IV. *Traité du récitatif*, Paris, 1707, in-12; et Roterdam, 1740, in-12.

GRIMAUD (N. de), professeur de médecine dans l'université de Montpellier, mort en 1791, posséda la théorie et la pratique de son art. On a de lui un *Cours complet* ou *Traité des fièvres*, Montpellier, 1791, 3 vol. in-8°, dans lequel il a fait entrer les meilleures observations d'Hippocrate, de Galien, de Sydenham, de Stahl, de Stoll, de Boerhaave, etc. sur cette importante matière. Ce livre n'a paru qu'après sa mort. L'auteur étoit déjà connu par deux excellens *Mémoires sur la Nutrition.*

GRIMAUDET (François), avocat à Anvers sa patrie, puis conseiller au présidial de cette ville, mourut en 1580, a 60 ans. Ses *Œuvres* imprimées à Amiens, 1669, in-folio, ont été consultées et citées par les jurisconsultes.

GRIMBERGHEN. *Voy.* ALBERT (Joseph d'), n° XXIII.

* I. GRIMM (Herman-Nicolas), né à Wisby, dans l'île de Gotland en Suède, après avoir reçu quelques principes de médecine et de chirurgie, passa en Asie, de là dans la nouvelle Zemble en 1663, et fut successivement nommé chirurgien d'escadre et médecin de la compagnie des Indes. En 1680 il repassa en Europe, et retourna aux Indes en 1682. En 1706 il se rendit à Stockholm, où il obtint le titre de physicien et de médecin du roi. Ce médecin a composé plusieurs ouvrages, parmi lesquels on compte 31 *Observations* qui ont rapport à l'histoire naturelle des Indes Orientales; elles sont insérées dans les Mémoires de l'académie impériale d'Allemagne; il y en a trois autres dans les actes de la société de Copenhague. Il a aussi écrit un *Traité* en hollandais, que Barthélemi Piélat a mis en latin sous le titre de *Thesaurus Insulæ Ceyloniæ medicus*, Amsterdam, 1679, in-12. On a encore de Grimm *Compendium medico-chymicum, seu accurata medendi methodus, quæ excellentissimis medicamentis tam Europæ quam Indiæ orientali proficuis repleta, rariores præterea observationes, et curiosum optimorum medicamentorum, in libelli hujus formulis contentorum, præparationem exhibet*, Bataviæ, 1679, in-8°; Augustæ Vindelicorum, 1684, in-8°. Les remèdes chimiques sont les seuls que l'auteur conseille pour la cure de toutes les maladies.

* II. GRIMM (Le baron de), conseiller d'état de Russie, et grande-croix de l'ordre de Waldimir, mort à Gotha le 19 décembre 1808, âgé de 85 ans, vécut long-temps à Paris, où il fut lié avec les gens de lettres les plus distingués à cette époque; savoir, Diderot, Helvétius, d'Alembert, le baron d'Holbach et J. J. Rousseau; il se brouilla depuis avec ce dernier, qui ne le ménagea pas toutes les fois que l'occasion se présenta de le critiquer. Il étoit très versé dans la connoissance des beaux-arts. Diderot lui écrivoit en 1767: « Si j'ai quelques notions réfléchies de la peinture et de la sculpture, c'est à vous, mon ami, que je le dois. » Le baron de Grimm a enrichi le Dictionnaire encyclopédique de *plusieurs articles* plus ou moins intéressans. Sa réputation littéraire a été plus grande en France qu'en Allemagne, où ses premiers essais,

et entre autres sa tragédie de *Banise*, furent vivement critiqués.

GRIMOALD, fils de Pépin de Landen ou le Vieux, eut après lui la place de maire du palais d'Austrasie en 639; mais ayant voulu mettre son fils sur le trône en 656, le roi Clovis II le fit mourir, ou le condamna, suivant d'autres historiens, à une prison perpétuelle.— Il ne faut pas le confondre avec GRIMOALD, fils de Pépin-le-Gros ou d'Héristel, et maire du palais du roi Dagobert II, assassiné en 714 — ni avec GRIMOALD, duc de Bénévent, et roi des Lombards vers 663. Godebert et Pertharite, fils d'Aribert, dernier roi de Lombardie, se disputoient la couronne; Grimoald profita de leurs divisions pour la leur enlever. Il se soutint sur le trône par son esprit, sa sagesse et son courage, et mourut en 671.

* GRIMOARD (H. B.), colonel d'artillerie, né et domicilié à Verdun, condamné à mort le 5 floréal an 2 (24 avril 1794), âgé de 70 ans, par le tribunal révolutionnaire de Paris, comme conspirateur, est auteur *d'un Essai théorique et pratique sur les batailles*, *et de l'Histoire des conquêtes de Gustave-Adolphe en Allemagne*. Il avoit publié en 1782 *les Lettres et les Mémoires de Turenne*, en 2 vol. in-folio.

GRIMOU (Alexis), peintre françois, mort vers l'an 1740, excelloit dans *le portrait*. Ennemi de la contrainte, il ne travailloit que par caprice; la nuit et le jour lui étoient indifférens. Il bornoit sa société à celle des personnes qui s'enivroient avec lui. Il devoit à tout le monde. Son boulanger, ne pouvant absolument être payé, exigea du moins qu'il fît son portrait; mais Grimou ne voulut jamais le peindre qu'avec son bonnet et sa veste de travail. Il mourut comme il avoit vécu, c'est-à-dire, d'un excès de boisson. On remarque de la finesse et de la légèreté dans son pinceau, de la force et de la beauté dans son coloris. Il mettoit des couleurs si épaisses à la plupart de ses tableaux, qu'il en résultoit presque des reliefs; et dans l'obscurité, on distinguoit, au toucher, le nez, les yeux, les oreilles. Il avoit la plus haute idée de la supériorité de ses talens; et lorsqu'il se retiroit à des heures indues, il se mettoit à crier au moindre bruit: Je suis Grimou, imaginant qu'un nom aussi connu que le sien seroit une sauvegarde.

GRIN. *Voyez* GRAIN.

* GRINDAL (Edmond), archevêque de Cantorbéry, né en 1519 à Hensingham au comté de Cumberland, mort à Croydon en 1583, élève de Cambridge où il fut boursier du collége de Pembrocke. Comme il étoit attaché aux principes de la réformation, l'évêque Ridley le fit son chapelain et grand-chantre de St.-Paul. Peu après il fut chapelain du roi, et chanoine de Westminster; mais à l'avénement de Marie, il se retira en Allemagne, et s'établit à Strasbourg. Quand Élizabeth fut sur le trône, il revint en Angleterre et fut employé à la révision de la liturgie. En 1559 il fut nommé maître du collége de Pembrocke; et la même année évêque de Londres. En 1570 il passa au siége d'Yorck, et en 1575 à celui de Cantorbéry. Deux ans après il fut suspendu des fonctions archiépiscopales pour avoir refusé d'obéir aux ordres de la reine quand elle voulut supprimer toutes les corporations du clergé pour l'explication de l'Écriture sainte. Son interdiction fut levée; mais il ne recouvra jamais la faveur de la reine.

† GRINGONNEUR (Jacquemin), Parisien, peintre du 14e siècle, in-

venta, dit-on, les *Cartes à jouer* vers l'an 1392. On ajoute qu'il imagina ces peintures pour distraire Charles VI de sa triste situation, et pour charmer ses chagrins dans les intervalles de sa démence ; mais l'abbé Rive a prouvé dans une dissertation savante et bien écrite, publiée en 1780, in-8°, que l'invention des cartes est antérieure à la frénésie de Charles VI. L'abbé de Longuerue parle d'un concile de Cologne où elles sont défendues aux ecclésiastiques. Apparemment que Gringonneur perfectionna les peintures qui sont sur ces petits cartons et on l'en aura dit l'inventeur. *Voyez-en* d'ailleurs une autre preuve à l'article du roi Charles V, dans l'anecdote de Saintré. On lit dans un compte de Charles Poupart, trésorier de l'épargne : « Donné à Jacquemin Gringonneur, peintre, pour trois jeux de cartes à or et à diverses couleurs, à porter devers ledit seigneur roi, pour son ébatement, cinquante-six sous parisis.

† GRINGORE *ou plutôt* GRINGOIRE (Pierre), poëte français ; il prend dans ses derniers ouvrages le surnom de *Vaudémont* et les titres de *Héraut d'armes du duc de Lorraine*, ainsi que celui de *Mère-Sotte*, nom d'un personnage de théâtre qu'il jouoit ordinairement. Ce poëte, qui florissoit au commencement du 16e siècle, a composé un grand nombre d'ouvrages qui sont devenus rares. I. *Les folles entreprises dédiées à Pierre de Ferrières*. Cet ouvrage a eu plusieurs éditions depuis 1505 jusqu'en 1510. II. *Le jeu du prince des Sots et Mère-Sotte*, joué aux halles de Paris le mardi gras de l'an 1511, farce politique, commandée par le roi Louis XII dont le but étoit de tourner en ridicule la cour de Rome et le pape Jules II. Gringore y jouoit le personnage de la Mere-Sotte. Il a composé plusieurs autres pièces dramatiques, appelées alors *Mystères* ou *Sotties*, qui furent jouées dans diverses occasions solennelles. III. Le *Château d'Amours*, ouvrage moral. IV. Les *Abus du Monde*, où l'auteur censure sans ménagement les divers états de la société. Les prélats, les marguilliers, la noblesse, l'artisan, le marchand, les bigots et bigotes, le laboureur, l'homme de lettres, l'homme de lois, nul n'échappe à ses traits, etc. V. *Entreprise de Venise*, etc. ouvrage sur les affaires politiques du temps. VI. *L'espoir de la Paix*. VII. *La chasse du cerf des cerfs*, allégorie sur les différens des princes avec le pape qu'il appelle *cerf des cerfs*, par allusion au titre qu'il prend de *servus servorum*. Presque tous ces écrits furent commandés par la cour. Voici ceux qu'il composa de son propre mouvement. VIII. *Les dits et autorités des sages philosophes*. IX. *Les fantaisies de Mère-Sotte*, en 1516. X. *Les menus propos*, en 1522. XI. *Les feintises du monde qui règne*. XII. *Les notables enseignemens, adages et proverbes*. XIII. *Les visions de Mère-Sotte*. XIV. *La complainte de la Cité chrétienne*. XV. *Le Blason des hérétiques*. On pense que Gringore fut aussi l'auteur *des dits de Maistre Aliborum qui de tout se mêle ; des contredits du prince des sots, autrement Songe-Creux*; *du château de Labour*. Ces ouvrages rares et recherchés, quoique peu estimables du côté du talent, doivent être considérés comme des monumens de l'état de la littérature et des mœurs au commencement du 16e siècle. Gringore traduisit de latin en français, par le commandement de la duchesse de Lorraine, *les heures de Notre-Dame, mises en rimes additionnées de plusieurs chants royaux figurés et moralisés*. Cette traduction fut imprimée en Lorraine et en Allemagne. Il voulut obtenir la per-

mission de la faire imprimer en France. Il s'adressa en 1525 au parlement qui s'en référa à la faculté de théologie. La Sorbonne décida, par décret du 26 août 1525, que les heures de Notre-Dame translatées de latin en français par Pierre Gringore dit *Mère-Sotte*, ne seroient point imprimées en France, et par la même occasion elle défendit toutes traductions de la Bible, comme très-pernicieuses. Le parlement adopta cette décision ridicule. Cet ouvrage prohibé eut plusieurs éditions, et les curieux le recherchent. (*Voyez* Bibliothèque française par l'abbé Goujet, tom. II, p. 212, et les registres manuscrits du parlement de Paris, sous l'année 1525.)

† GRIS (Jacques le), écuyer et favori de Pierre II, comte d'Alençon, devint amoureux de la femme de Jean de Carouge, officier du même prince. Le mari étant allé faire un voyage à la Terre-Sainte, Le Gris rendit visite à son épouse, qui le reçut comme un ami de son époux. Ce perfide tâcha d'abord de la séduire; mais n'ayant pu y réussir, il lui fit violence. Elle instruisit son mari de cet outrage lorsqu'il fut de retour. Carouge cita le coupable au parlement de Paris, qui, faute de preuves convaincantes, ordonna que les deux parties videroient leur querelle dans un champ de bataille, seul à seul. Le roi et toute la cour furent présens à ce duel, qui se fit à Paris en 1387. La victoire que Jean de Carouge y remporta persuada tout le monde de la justice de sa cause et de l'innocence de sa femme. Son adversaire fut livré mort au bourreau, qui, après l'avoir traîné comme un scélérat, le pendit à Montfaucon. Voilà comme le plus grand nombre des historiens racontent cette aventure. Cependant Juvénal des Ursins, et le Moine de Saint-Denys, disent que Le Gris étoit innocent. Le véritable coupable, étant près de périr, avoua son crime, et disculpa Le Gris.

* GRISANT *ou* GRISAUNT (Guillaume), médecin anglais qui vécut dans le 14e siècle, exerça sa profession avec honneur et distinction à Marseille. Il est auteur de plusieurs traités de mathématiques, d'astrologie judiciaire et de médecine; ils sont intitulés *De quadraturâ circuli; De qualitatibus astrorum; De significationibus astrorum; De magnitudine solis; Speculum astrologiæ; De causâ ignorantiæ; De judicio patientis; De motu capitis; De urinâ non visâ.*

† GRIVE (Jean de la), géographe de la ville de Paris, né à Sédan, pendant quelque temps membre de la congrégation de Saint-Lazare, la quitta pour se livrer entièrement à la géométrie et aux mathématiques. Il mourut à Paris au mois d'avril 1757, à 68 ans, avant d'avoir mis la dernière main à une *Topographie de Paris*, si bien circonstanciée qu'on devoit avoir toutes les dimensions de la capitale de la France à cette époque. Huguin, digne élève de l'abbé de La Grive, a publié quelques *Feuilles* de ce vaste plan. On a encore de ce célèbre géographe, I. Un *Plan de Paris*, 1728, exact mais mal gravé. II. Les *Environs de Paris*. III. Le *Plan de Versailles*. IV. Les *Jardins de Marly*. V. Le *Terrier du domaine du roi aux environs de Paris*. VI. Un *Manuel de trigonométrie sphérique*, publié en 1754.

GRIVEL (Jean), conseiller d'état des archiducs Albert et Isabelle, né à Lons-le-Saunier en Franche-Comté, et mort à Bruxelles en 1624, âgé d'environ 60 ans, donna des décisions du parlement de Dôle, dont il avoit été conseiller, sous ce titre : *Decisiones senatûs*

Dolani, in-fol., Dijon, 1731. Cette édition a été dirigée par son petit-fils. Cet ouvrage a été estimé dans son temps.

* GRIZIO (Annibal), de Jesi, né en 1550 et mort en 1612, fut beaucoup regretté par Paul V, qui après l'avoir honoré de plusieurs emplois qu'il avoit exercés avec honneur, l'avoit fait gouverneur de Terni. On a de lui, I. *Il Castiglione, ovvero dell' armi di nobiltà*, ouvrage loué par Le Tasse, par Alde Manuce le jeune et d'autres littérateurs de son temps. II. *Ristretto delle storie di Jesi*, imprimé à Macerata, 1578, in-4°.

* GROBENDOUGUE (Charles), né à Malines en 1600, entra chez les jésuites, et fut envoyé en 1625 en Bohême, où il enseigna la philosophie à Prague et à Olmutz. Les Saxons s'étant emparés de ce royaume en 1621, il se retira à Passau avec le comte de Martinitz, vice-roi de Bohême. De retour à Prague, il mourut le 16 décembre 1672, particulièrement regretté de la noblesse de Bohême, qui, dans les affaires difficiles, le consultoit comme un homme qui connoissoit à fond la vraie politique. On a de lui quelques écrits contre la fausse politique, entre autres, I. *De ortu et progressu spiritûs politici, et quo ille, nisi fortiter occurratur, tandem sit evasurus*, Pragæ, 1666, in-fol. II. *Apologeticus pro societate Jesu, politissimi à pluribus insimulata*, Pragæ, 1666, in-fol. III. *Methodus piè transigendi tempus sacri adventûs*, Pragæ, 1660, in-4°. IV. *Modus transigendi tempus intra adventum et quadragesimam*, Pragæ, 1661, in-12. V. *Modus transigendi tempus S. quadragesimæ*, Pragæ, 1661, in-12. VI. *Modus transigendi tempus à pascha usque ad corpus Christi*, Pragæ, 1662, in-12. VII. *Modus transigendi præcipuas festivitates beatissimæ virginis Mariæ*, Pragæ, 1669, in-12.

† GROCHOWSKI, général polonais, commença sa carrière militaire dans les troupes du roi de Prusse. De retour dans sa patrie, il fut employé en 1792 contre les Russes, en qualité de lieutenant-colonel d'infanterie. Dans la révolution des Polonais tendant à secouer le joug de la Russie, Grochowski les seconda de tous ses efforts, et fut élu général des troupes rassemblées dans les cantons de Lublin et de Chelm. Il remporta divers avantages en Volhinie, et se réunit au général en chef Kosciuszko pour livrer aux Russes la bataille de Syezekociny, le 6 juin 1794; mais il y fut atteint d'une balle, mourut le lendemain, et fut enterré à Malagosh.

* GROCYN (Guillaume), savant théologien anglais, né à Bristol en 1442, mort à Maidstone en 1757, fut intimement lié avec Erasme, et parrain du grammairien Lilly. On trouve de lui une *Epître* adressée à Alde Manuce en tête d'une traduction du *De spherâ* de Proclus.

GRODICIUS (Stanislas), jésuite polonais, recteur du collége de Cracovie, mort en 1613, à 72 ans, a donné 8 vol. de *Sermons latins*, pour tous les dimanches et toutes les fêtes de l'année; et divers *écrits polémiques et ascétiques* en polonais.

* GROENEVELT (Jean), docteur en médecine et membre du collége royal de Londres, né à Deventer dans la province d'Overissel, dans le 17e siècle, s'appliqua à opérer les malades de la pierre, et y obtint de grands succès. On a de lui les ouvrages suivans : I. *Dissertatio litho-*

logica variis observationibus et figuris illustrata, Londini, 1684, 1687, in-8°; en anglais avec des augmentations, Londres, 1710, in-8°. II. *Practica quâ humani morbi describuntur*, Francofurti, 1688, in-8°. III. *Tractatus de tuto cantaridum in medicinâ usu interno*, Londini, 1698, 1703, in-8°; en anglais par Jean Marten, chirurgien, Londres, 1706, in-8°.

* GROENEWEGEN (Simon Van), jurisconsulte hollandais du 17ᵉ siècle, secrétaire de la ville de Delft, a laissé un ouvrage estimé, intitulé *De legibus abrogatis et inusitatis in Hollandiâ vicinisque regionibus*, Leyde, 1649, in-4°. Il a aussi amplifié et commenté, dans sa langue maternelle, l'*Introduction à la jurisprudence hollandaise de Grotius*, qui lui-même le remercie de ce travail dans une lettre datée de Paris, 10 décembre 1643.

* GROESBEECK (Gérard de), d'une illustre famille du duché de Gueldres, élevé sur le siége épiscopal de Liège l'an 1564, gouverna ce vaste diocèse dans des temps difficiles avec prudence, et sur-tout avec beaucoup de zèle, de fermeté et de courage. Il préserva le troupeau qui lui étoit confié de la contagion des nouvelles hérésies qui faisoient tant de progrès dans les environs. Par un *Discours* qu'il prononça à l'assemblée des états de la principauté, il démontra d'une manière si vive et si pathétique que le salut de la patrie dépendoit d'un attachement inviolable à la foi antique, que tous les membres des états s'écrièrent d'une voix commune qu'ils étoient prêts à tout sacrifier pour conserver ce précieux trésor. Quelques petites villes de sa dépendance s'étant laissé séduire et se préparant à la révolte, il sut les faire rentrer dans le devoir par la force, ayant employé auparavant, mais sans fruit, la voie de la douceur et de la persuasion. Voyant que les apôtres des nouvelles erreurs se vantoient de pénétrer jusque dans sa capitale, il fit une loi par laquelle il défendoit à tous les bourgeois de cette ville de donner asile à aucun étranger, sans en avertir les magistrats ou ses officiers. Le prince d'Orange, chef des rebelles des Pays-Bas, amenant en 1568 une armée de l'Allemagne, demanda à traverser Liège. Groesbeeck assembla les états, leur représenta de quelle conséquence il étoit de recevoir dans une ville ecclésiastique un prince qui n'avoit pris les armes que pour se révolter contre son souverain, et pour détruire l'ancienne religion: en conséquence le passage lui fut refusé. Le prince d'Orange assiégea la ville; mais Groesbeeck l'obligea de se retirer. Grégoire XIII l'honora de la pourpre romaine l'an 1578; il n'en jouit pas long-temps; il mourut l'an 1580, âgé de 64 ans. Il avoit signalé les commencemens de son gouvernement par un recueil de *Statuts* et *Ordonnances touchant la manière de procéder*.

* GROGNARD (N.), ingénieur de la marine, mort à Paris en 1799, avoit du talent et des connoissances étendues dans sa partie. On lui doit la construction du *Bassin de Toulon*, jeté au milieu de la mer, au moyen d'une vaste caisse de bois qui en forme la base et sur laquelle on a bâti. Il ne falloit pas moins de génie qu'en avoit Grognard pour suppléer ainsi au défaut du flux et du reflux. On prétend que le modèle de ce bassin est à Carthagène.

I. GROLLIER (Jean), né à Lyon en 1479, devint le Mécène des hommes de lettres de son siècle. François Iᵉʳ, dont il mérita la confiance, lui donna la charge d'intendant des

finances, et l'envoya en ambassade auprès du pape Clément VII. Ce fut pendant cette mission qu'il fit imprimer à Venise le livre *De Asse* de Budé. Egnace raconte que se trouvant à dîner avec Alde Manuce et divers savans chez Grollier, ce dernier leur fit don au dessert d'une paire de gants remplis de pièces d'or. De retour à Paris, Grollier y ramassa une énorme collection de livres qu'il se faisoit un plaisir de prêter aux hommes de lettres, et qui portoient pour devise: « A J. Grollier et à ses amis. » Il mourut en 1565, à 86 ans.

† II. GROLLIER (Antoine), de la même famille que le précédent, né à Lyon en 1545, se trouva à la marche des Suisses sous Fiffer, conduisant Charles IX à Paris, et à la bataille de Saint-Denys. Les ligueurs le mirent en prison au château de Pierre-en-Scize à Lyon, mais il s'évada par l'adresse de Marie Camus son épouse qui lui porta des cordons de soie sous son *vertugadin*. Il contribua ensuite à faire rentrer Lyon sous l'obéissance de Henri IV; mais ayant appris la mort funeste de ce prince, il ne put surmonter le chagrin qu'il en conçut, et mourut peu de temps après à St.-Germain-au-Mont-d'Or, près de Lyon.

III. GROLLIER DE SERVIÈRE (Nicolas), de la même famille que les deux précédens, né à Lyon en 1593, se distingua par son goût pour les mécaniques. Il perdit un œil au siége de Verceil, et se retira dans sa patrie, où il forma un cabinet curieux de machines que Louis XIV visita. Sa gaieté et sa sobriété prolongèrent sa vie jusqu'à l'âge de 93 ans. Il s'étoit fait cette épitaphe : « Ci gît qui a vécu longtemps, parce qu'il ne connut ni procès ni médecin. » La *Description* de son cabinet, augmentée par les ouvrages de tour de son fils, parut à Lyon en 1719, puis à Paris, 1751, in-4°, avec figures. Grollier mourut en 1689.

† I. GRONOVIUS (Jean-Frédéric), né à Hambourg en 1611, professeur de belles-lettres à Deventer, puis à Leyde, mort dans cette ville en 1672, à 61 ans, a donné des éditions estimées de plusieurs auteurs latins, de Plaute, de Salluste, de Tite-Live, de Sénèque le philosophe, de Pline, de Quintilien, d'Aulu-Gelle, etc. Il a restitué quantité de passages et et en a corrigé d'autres avec beaucoup de succès. On a encore de lui un in-4°, Leyde, 1681 sous ce titre : *De sestertiis, seu subsecivorum pecuniæ veteris Græcæ et Romanæ, lib.* 4, Amsterdam, 1656, in-8°, et 1691 ; et une édition du traité *De jure belli et pacis* de Grotius, avec des notes, Amsterdam, 1680, in-8° ; *In Papinii Statii sylvarum, lib.* 5, diatribe, La Haye, 1637, in-8°. Les belles-lettres n'occupoient pas tous ses momens ; il étoit aussi habile jurisconsulte.

† II. GRONOVIUS (Jacques), fils du précédent, aussi savant que son père, naquit à Deventer en 1645, voyagea en Angleterre et en Italie, et s'y fit des amis et des protecteurs. Le grand-duc de Toscane lui donna une chaire à Pise, qu'il quitta en 1679, pour aller occuper celle de son père à Leyde, où il mourut le 21 octobre 1716. Ses principaux ouvrages sont, I. Le *Thesaurus antiquitatum Græcarum*, Leyde, 1697 ; compilation assez bonne, en 13 vol. in-fol. On accompagne ordinairement ce recueil des Antiquités romaines de Grævius, 12 vol. in-fol. ; de celles de Sallengre, 3 vol. in-fol. ; du Dictionnaire de Pitiscus, 3 vol. ; des Supplémens de Polénus, Venise, 1757, 5 v. in-fol. ; des Inscriptions de Gruter, 4 vol.

in-fol.; des Antiquités d'Italie de Grævius et de Burmann, 45 vol. II. Une *Version latine des pierres antiques d'Agostini*. III. Une infinité d'*éditions* d'auteurs grecs et latins, de Macrobe, de Polybe, de Tacite, de Sénèque le tragique, presque achevée par son père; de Pomponius-Méla, d'Aulu-Gelle, de Cicéron, d'Ammien-Marcellin, de Quinte-Curce, de Phèdre, de Manéthon, etc. La meilleure de toutes est celle d'Hérodote, publiée en 1715, in-fol., avec des corrections et des notes; elle contient cependant des fautes grossières, selon Niceron. D'ailleurs Gronovius y prodigue les injures les plus grossières aux savans les plus célèbres, tels que Valla, Henri Etienne, Holsténius, Gale, Spanheim, Vossius, Saumaise, Le Clerc, Bochart, Le Fèvre, Grævius, etc. IV. *Geographi antiqui*, Leyde, 1694 et 1699, 2 vol. in-4°, recueil estimé. V. *Dissertations sur différens sujets*, chargées d'érudition. VI. *Plusieurs écrits polémiques*, monumens de sa bile autant que de son érudition.

* GROOTE-PIER (c'est-à-dire *Pierre-le-Grand* ou *le-Long*), ainsi nommé à cause des proportions colossales de sa taille, étoit un paysan frison qui, au commencement du 16e siècle, joua dans sa patrie un rôle remarquable. Indigné des déprédations que les Saxons venoient de commettre dans la Frise, et par lesquelles lui-même, d'une honnête aisance, s'étoit vu ruiner, la soif de la vengeance le convertit en guerrier. Il s'associa un de ses neveux, nommé Wyard ou Wiert, vaillant et courageux comme lui, et la fortune servit ces deux héros au-delà de leur attente. Groote-Pier fut bientôt amiral de la Suderzée; avec 16 bâtimens qu'il commandoit, il extermina la flotte saxonne forte de trente-six; il devint alors la terreur de cette mer, et même de celle du nord; il se donnoit lui-même le nom de fléau des Danois, des Brêmois, des Hambourgeois, des Hollandais, et mit dans son blason la roue et la potence. En 1517, se trouvant à la tête de 150 voiles, il surprit, pilla et brûla la ville de Mademblik; en en 1519 il battit les Hollandais près de Hoorn, et s'empara de cette ville ainsi que de celle d'Alkmaar, Bevernik, Nieuwport, et de plusieurs autres. On a de lui une espèce de *manifeste rimé*, qui courut vers ce temps; il est remarquable par son ton de jactance. Groote-Pier s'y décore des titres fastueux de roi des Frisons, duc de Sneek, comte de Hindelopen, capitaine-général de la Suderzée; mais il se dégoûta à la fin d'une gloire achetée au prix de tant de sang: il reconnut qu'en s'armant contre les Saxons en faveur du duc de Gueldre, il s'en falloit qu'il se fût armé pour la liberté, et que sa patrie ne faisoit qu'échanger un joug contre un autre. Il réfléchit sur l'ingratitude des princes, et il termina ses jours dans une paisible retraite. Il est mort à Sneek le 18 octobre 1520.

† GROPPER (Jean), savant controversiste, chanoine de Cologne, né à Soest en Westphalie en 1502. Paul IV, satisfait du zèle qu'il montroit contre les nouvelles sectes, voulut l'élever à la pourpre romaine; mais il eut l'humilité de la refuser. Il se rendit cependant à Rome, à la sollicitation de ce pontife, et y mourut le 14 mars 1559. Paul IV prononça lui-même son oraison funèbre. Gropper étoit savant dans l'histoire et la discipline de l'Église, dans la théologie dogmatique et la science de la tradition. Il fut l'ame des conciles provinciaux de Cologne, tenus l'an 1536 et 1549. On a de lui, I. *Enchiridion christianæ*

religionis, imprimé à la suite du concile de 1536. C'est un excellent abrégé de la théologie dogmatique. II. *De la présence véritable du corps et du sang de Jésus-Christ*, Cologne, 1546, in-fol., en allemand. Surius en a donné une bonne traduction en latin, Cologne, 1560, in-4°. Cet ouvrage, l'un des meilleurs que nous ayons sur la controverse, est le premier où la matière de l'Eucharistie soit traitée à fond. Son amour pour la pureté alloit jusqu'à des singularités ridicules; ayant trouvé une servante occupée à faire son lit, il la fit sortir de sa chambre, et jeta le lit par la fenêtre.

† I. GROS (Pierre le), sculpteur, né à Paris en 1666, envoyé à Rome par Louvois, mérita la protection de ce ministre par son assiduité au travail et par ses talens. De retour en France, il embellit Paris des fruits de son génie. Après avoir montré ce que pouvoit son ciseau quand il travailloit d'imagination, il copia la Vénus de Richelieu et l'Antinoüs du Belvedère, et rendit avec une fidélité peu commune expression pour expression. Ces morceaux devinrent originaux, par les beautés qu'il sut y introduire. On a de lui différentes *Statues* qui décorent le parc de Versailles et le jardin des Tuileries. On remarque dans ce dernier la *statue de Mnémosyne*, qui est très-belle enfin on connoît encore de lui plusieurs *modèles et dessins*, que les curieux conservent précieusement. Ce célèbre artiste retourna à Rome, et y mourut en 1719.

† II. GROS (Nicolas le), docteur en théologie de l'université de Reims, né dans cette ville en 1675, de parens obscurs, s'est fait un nom par le rôle qu'il a joué dans le parti des anticonstitutionnaires. Après avoir brillé par sa mémoire et par sa pénétration en philosophie et en théologie, il fut chargé par l'archevêque de Reims, Le Tellier, du petit séminaire de Saint-Jacques. Il obtint ensuite un canonicat de la cathédrale; mais son opposition à la bulle *Unigenitus* ayant déplu à Mailly, successeur de Le Tellier, ce prélat l'excommunia et obtint une lettre de cachet contre lui. Le chanoine, obligé de se cacher, parcourut différentes provinces de France, passa en Italie, en Hollande, en Angleterre, et enfin se fixa à Utrecht. L'archevêque lui confia la chaire de théologie de son séminaire d'Amersfort; emploi qu'il remplit avec autant de zèle que de lumière jusqu'à sa mort, arrivée à Rhinwik près d'Utrecht le 4 décembre 1751. On a de lui plusieurs ouvrages, la plupart sur le jansénisme. Les principaux sont, I. *La sainte Bible traduite sur les textes originaux*, *avec les différences de la Vulgate*, Cologne, 1739, in-12. La même a été publiée par Rondet, Paris, 1756, 5 petits vol. in-12; mais cette édition, dans laquelle on a fait quelques changemens, est moins recherchée. II. *Manuel du chrétien*, Cologne, 1740, in-12, contenant l'ordinaire de la messe, les psaumes, le nouveau Testament et l'Imitation de Jésus-Christ, traduits par le même. Ce recueil utile a été plusieurs fois imprimé in-18 et in-12. III. *Méditations sur la concorde des évangiles*, 3 vol. in-12, Paris, 1733; *Méditations sur l'épître aux Romains*, 1735, 2 vol. in-12; *Méditations sur les épîtres canoniques.* Ces trois ouvrages estimables sont le fruit des conférences que l'abbé Le Gros faisoit au séminaire d'Amersfort. IV. *Motifs invincibles d'attachement à l'Eglise romaine pour les catholiques*, *ou de réunion pour les prétendus réformés*. V. *Discours sur les nouvelles ecclésiastiques*, in-4° et in-12, 1735. VI. *Les Entretiens du pré-*

tre Eusèbe et de l'avocat Théophile, sur la part que les laïques doivent prendre à l'affaire de la constitution, in-12. VII. *Lettres théologiques contre le traité des prêts de commerce, et en général contre toute usure*, 1739, in-4°. VIII. *Dogma Ecclesiæ circa usuram expositum et vindicatum*, avec divers autres écrits en latin sur la même matière, et des *Observations* touchant une lettre attribuée à feu de Launoy, sur l'usure, 1730, in-4°. Le Gros fut un des principaux soutiens des églises jansénistes de Hollande.

† III. GROS (N. le), prévôt de la collégiale de Saint-Thomas-du-Louvre à Paris, député de cette ville aux états-généraux de 1789, et mort dès le commencement de la session, en 1789, a fait l'analyse et la critique de plusieurs écrits philosophiques. I. *Analyse* des ouvrages de J. J. Rousseau et de Court de Gébelin, par un solitaire, Genève et Paris, 1785, in-8°. L'auteur publia en 1786 une suite à cet ouvrage, sous le titre d'*Examen des systèmes de J. J. Rousseau et de Court de Gébelin*. II. *Analyse et examen* du système des philosophes économistes, Genève et Paris, 1787, in-8°. III. *Analyse et examen* de l'Antiquité dévoilée, du Despotisme oriental et du Christianisme dévoilé, attribués à Boulanger, Genève et Paris, 1788, in-8°. Ces ouvrages sont estimés des adversaires de la philosophie. *Voyez* BOULANGER, n° III.

* IV. GROS (J. M.), curé de St.-Nicolas-du-Chardonnet à Paris, député du clergé de cette ville aux états-généraux, signa les protestations des 12 et 18 septembre 1791. En 1790 il défendit une lettre pastorale de l'évêque de Toulon, dénoncée à l'assemblée, et il rétracta le désaveu qu'il avoit fait de la déclaration du clergé. Il fut enfermé après la session de l'assemblée dans la maison de Saint-Firmin, et massacré avec les autres ecclésiastiques détenus le 3 septembre 1792. Ayant reconnu parmi ses bourreaux un de ses paroissiens à qui il avoit rendu des services, il lui dit : « Mon ami, tu sais que je t'ai obligé ; si tu pouvois me sauver. » Le malheureux lui répondit : « Je m'en souviens, mais je ne saurois qu'y faire ; la nation le veut ainsi », et il le poussa à l'instant au milieu des assassins, qui lui portèrent plusieurs coups de sabre.

V. GROS-GUILLAUME. *Voyez* GUERIN, n° III.

* GROSE (François), célèbre antiquaire anglais, né en 1739, mort à Dublin en 1791, a donné des *Eclaircissemens sur les antiquitée d'Angleterre et de Galles*, 4 vol. Idem, *sur celles d'Ecosse*, 2 vol. Il s'occupoit d'un semblable ouvrage sur celles d'Irlande quand il mourut. Outre ces ouvrages, il a encore publié un *Dictionnaire classique de la langue anglaise ;* un volume de *Mélanges*, in-8°, et les *Antiquités militaires*, in-4°.

† GROSLEY (Pierre-Jean), avocat associé de l'académie des inscriptions et belles-lettres de Paris, né à Troyes le 18 novembre 1718, mort dans la même ville le 4 novembre 1785, se destina d'abord au barreau ; mais un goût décidé pour la littérature et pour les recherches d'érudition le tourna entièrement vers ces deux objets. Ce ne fut pas cependant un savant de cabinet, étranger au reste du monde. Il fit deux voyages en Italie, deux en Angleterre, un en Hollande : il se montroit aussi presque toutes les années à Paris. Etant encore jeune, il se désista volontaire-

ment en faveur de sa sœur d'un legs universel de 40,000 livres. Vers le même temps, sa patrie dut à ses libéralités les bustes en marbre des hommes illustres qu'elle a produits. Ses principaux ouvrages sont, I. *Recherches pour l'histoire du droit français*, Paris, 1752, in-12; livre estimé, plein d'une érudition solide et d'une critique saine. II. *Vie des frères Pithou*, Paris, 1756, 2 vol. in-12. III. *Observations de deux gentilshommes suédois sur l'Italie*, seconde édition, Paris, 1774, 4 volumes in-12. Ce voyage, dont le style manque quelquefois de netteté, d'élégance et de coloris, est estimé à cause des recherches originales et des traits piquans dont il est semé. IV. *Londres*, Lausanne (Paris), 1770, 3 vol. in-12; réimprimé en 1774, 4 vol. in-12. On peut appliquer à ce voyage d'Angleterre ce que nous avons dit du voyage d'Italie. Les observations de l'auteur paroîtroient plus intéressantes, si ses fréquentes digressions ne dégénéroient en longueurs, et si les tirades de vers latins dont il charge son livre ne faisoient languir la narration. V. *Essais historiques sur la Champagne*. VI. *Ephémérides troyennes*, continuées de 1757 à 1768, 12 vol. in-18, remplies de mémoires instructifs sur la ville de Troyes. A dater de leur origine jusqu'en 1761, l'année 1763 exceptée, ces éphémérides furent supprimées par sentence du présidial de Troyes, comme contenant des satires, des invectives, des calomnies, des faussetés, des indécences, etc. VII. Il eut part aux *Mémoires de l'académie de Troyes*, 1756, 2 vol. in-12, et à la *Traduction* de Davila. VIII. Un grand nombre de *Lettres* instructives, d'*Opuscules polémiques*, d'*Eloges littéraires*, publiés en partie dans le Journal encyclopédique, depuis 1771 jusqu'en 1785. Dans sa vieillesse son style devint encore plus obscur, soit qu'il développât plus difficilement ses idées, soit qu'il eût gâté sa diction par la lecture de Rabelais, de Montaigne et des vieux auteurs français, dont il aimoit beaucoup la naïveté et le franc-parler. Lorsqu'il écrivit son *Discours sur l'influence des lois sur les mœurs*, qui concourut avec celui du célèbre Rousseau de Genève, et obtint un accessit, il avoit une diction bien plus correcte et plus élégante. Son Testament, qui fut imprimé après sa mort, est original et singulier; c'est une pièce qu'on lit avec plaisir, et qui, plus que toute autre, décèle la tournure d'esprit de Grosley; mais cette copie imprimée n'est pas conforme à un manuscrit que nous a communiqué M. Aubert, l'un des régisseurs de l'octroi de Paris, et parent de Grosley. Il a paru, en 1787, *Vie de Grosley*, écrite par lui-même, continuée et publiée par M. l'abbé Maydieu, chanoine de l'église de Troyes, un vol. in-8°, dédiée à un inconnu, avec cette épigraphe: *Tum demum vitam, cum moriuntur, agunt.* M. Patris du Breuil de Troyes a donné un recueil en prose et en vers, dans lequel se trouve une notice très-intéressante sur Grosley, avec le Testament original, d'après le manuscrit communiqué par M. Aubert, un vol. in-12, Paris, 1810.

* GROSPRÉ (Robert), médecin du 16ᵉ siècle, natif d'Arras, est connu par deux traités qu'il dédia à Henri VIII, roi d'Angleterre, et qui ont paru sous les titres suivans: I. *Tractatus de Peste*, Parisiis, 1538, in-4°. II. *Regimen sanitatis*, Gandavi, 1538, in-4°; Parisiis, 1539, in-4°, avec le précédent, *ibid.*, 1540, in-12.

GROSSEN (Chrétien), théologien luthérien, né à Wittemberg en

1602, mort en 1673, professeur à Stettin en 1634, et surintendant-général des églises de la Poméranie en 1663, à 61 ans, a donné un *Traité contre la primauté du pape*, et *d'autres ouvrages* de controverse qu'on ne lit plus.

GROSSE-TESTE (Robert). *Voy.* ROBERT, n° XV.

* GROSSI (Jean-Baptiste), de Catane, né en 1605, et mort en 1666, fut protonotaire apostolique et chanoine, et jouit d'une grande réputation. On a de lui, *Catanense decachordum, sive novissima sacræ Catanensis ecclesiæ notitia; Catanam sacram, sive de episcopis Catanensibus; controversiarum forensium judiciorum commentarius ad c. 78 reg. Caroli V, de contractibus per minores non celebrandis absque auctoritate curatoris, vel judicis*, etc.

† I. GROSTESTE (Marin), seigneur DES MAHIS, né à Paris en décembre 1649, élevé dans la religion réformée, dont il fit abjuration à Paris, l'an 1681, entre les mains de Coislin, évêque d'Orléans, depuis cardinal, alla peu de temps après à Orléans, où il convertit à la foi catholique un grand nombre de personnes, entre autres son père, sa mere, et un de ses frères. Il devint ensuite chanoine de la cathédrale d'Orléans, et mourut dans cette ville le 6 octobre 1694, n'étant que diacre, n'ayant jamais voulu recevoir l'ordre de la prêtrise. On a de lui, I. *Considérations sur le schisme des protestans.* II. *Traité de la présence réelle du corps de Jésus-Christ dans l'Eucharistie.* Ces deux Traités parurent à Orléans en 1685. III. *La vérité de la religion catholique, prouvée par l'Ecriture sainte*, Paris, 1697, in-12. Cet ouvrage a été réimprimé à Paris en 1713, 3 vol. in-12, avec des augmentations considérables de l'abbé Geoffroi, mort à Paris en 1715.

† II. GROSTESTE (Claude), sieur DE LA MOTHE, frère du précédent, qui se retira à Londres en 1685, après la révocation de l'édit de Nantes, y fut ministre de l'Eglise de la Savoie, et y mourut en 1713, à 66 ans, membre de la société de Berlin. Grosteste étoit savant, éloquent en chaire, d'une prudence rare, et d'une charité consommée. On a de lui, I. *Traité de l'inspiration des Livres sacrés*, Amsterdam, 1695. II. Plusieurs *Sermons*. III. D'autres *Ouvrages*, qui eurent autant de succès dans les pays protestans que ceux de son frère dans les pays catholiques.

† I. GROTIUS *ou* GROOT (Hugues), né à Delft le 10 avril 1583, d'une famille illustre, reçut une excellente éducation, et y répondit d'une manière distinguée. Dès l'âge de huit ans il faisoit des vers latins qu'un vieux poëte n'auroit pas désavoués. A 15 ans, en 1597, il soutint des thèses sur la philosophie, les mathématiques et la jurisprudence, avec un applaudissement général. L'année d'après il vint en France avec Barneveldt, ambassadeur de Hollande, et mérita par son esprit et par sa conduite les éloges de Henri IV, qui le gratifia d'une chaîne d'or. De retour dans sa patrie, il plaida sa première cause à 17 ans, et fut fait avocat-général à 24. Roterdam souhaitoit de jouir de ses talens : il s'y établit en 1613, et y fut fait syndic. Les querelles des remontrans et des contre-remontrans agitoient alors la Hollande. Barneveldt étoit le protecteur des premiers. Grotius s'étant déclaré pour le parti de ce grand homme, son ami, le soutint par ses écrits et par son crédit. Leurs ennemis se servirent de ce prétexte pour les perdre l'un et l'autre. Barneveldt eut la tête tranchée en 1619, et Grotius fut enfermé à vie dans

le château de Louvestein. Sa femme, ayant eu la permission de lui faire passer des livres, les lui envoya dans un grand coffre; l'illustre prisonnier se mit dans ce coffre, et, par cette ruse, sut échapper à ses persécuteurs. Les poëtes contemporains, Barlæus, Rutgersius, Erycius Puteanus (où Henri Dupuy), etc., versifièrent à l'envi en l'honneur de ce coffre. Grotius lui-même fit des vers à ce sujet. Après avoir erré quelque temps dans les Pays-Bas catholiques, il chercha et trouva un asile en France. Alors on l'accusa dans son pays de vouloir se faire catholique; mais il répondit à un de ses amis que, « quelque avantage qu'il eût de passer d'un parti foible qui l'avoit maltraité, à un parti fort qui le recevroit à bras ouverts, il n'étoit pas tenté de le faire....... Et puisque j'ai eu, ajoutoit-il, assez de courage pour supporter la prison, je n'en manquerai point, j'espère, pour soutenir l'exil et la pauvreté....» Les protecteurs que Grotius trouva en France le présentèrent à Louis XIII, qui lui donna une pension de mille écus. Les ambassadeurs de Hollande travaillèrent en vain à donner au roi sur son compte des impressions défavorables : ce prince ne voulut point les écouter. Il rendit même à Grotius un témoignage avantageux, parce qu'il le voyoit, avec un étonnement mêlé d'estime, conserver toujours de l'amour pour son ingrate patrie. Cependant ses ennemis redoubloient leurs efforts pour le perdre; et le cardinal de Richelieu, qu'il ne flattoit pas sur ses productions, à force de dégoûts, l'obligea enfin de se retirer. Sa pension fut même supprimée en 1631. Cet illustre réfugié prit alors le parti de retourner en Hollande. Il espéroit beaucoup des bontés du prince d'Orange Frédéric-Henri, qui lui avoit écrit une lettre consolante; mais ses ennemis représentèrent au prince qu'il y auroit du danger à le rétablir, et le firent condamner de nouveau à un bannissement perpétuel. Ce nouvel orage obligea Grotius de quitter une seconde fois sa patrie. On le désiroit en Suede. Il se rendit donc à Hambourg, pour s'informer de ce qu'il avoit à espérer de la cour de Stockolm. Pendant le séjour qu'il fit dans cette ville, plusieurs princes, tels que les rois de Danemarck, de Pologne, d'Espagne, firent des tentatives pour l'attirer dans leurs états; mais la protection que lui accordoit le chancelier d'Oxenstiern, et le goût que la reine Christine avoit pour les savans, le déterminèrent à s'attacher à cette princesse. Il partit en 1634 pour Stockolm, où on l'accueillit comme il le méritoit; et, peu de temps après son arrivée, il fut nommé conseiller d'état et ambassadeur en France. Ce choix déplut au cardinal de Richelieu, qui le voyoit avec peine revenir dans un royaume où on lui avoit refusé la subsistance, après l'avoir reçu avec la plus grande bonté. Oxenstiern ne voulut pas nommer d'autre ministre; et Grotius fit son entrée à Paris au commencement de mars 1635. Après un séjour d'onze mois dans cette ville, où il jouit des hommages des savans, il revint en Suède. Il passa par la Hollande. Les choses étoient bien changées. La plupart de ses ennemis étoient morts; et l'on se repentoit d'avoir forcé un homme qui faisoit tant d'honneur à sa patrie, de la quitter. Aussi fut-il reçu à Amsterdam avec une grande distinction. Arrivé en Suède, il ne fut pas accueilli moins favorablement par Christine, à laquelle il demanda son congé; mais il l'obtint avec peine. Grotius, en retournant dans son pays, mourut à Rostock, le 28 août 1645, à 62 ans. Cet homme célèbre avoit une figure agréable, des yeux vifs, un visage serein et riant.

Il écrivoit à son père, tandis qu'il étoit ambassadeur : « Je suis rassasié d'honneurs. J'aime la vie tranquille, et je serois fort aise de ne plus m'occuper que de Dieu et d'ouvrages utiles à la postérité. » Il étoit à la fois bon ministre, excellent jurisconsulte, théologien, historien, poëte et bel esprit. C'a été, sans contredit, un des plus grands hommes de son temps, soit par son érudition profonde, soit pour la beauté de son esprit, soit pour la pureté de sa diction. Il possédoit parfaitement les langues, la fable et l'histoire, l'antiquité ecclésiastique et profane, sur-tout la science du droit public. Ses écrits sont une source où tous les jurisconsultes ont puisé. Les principaux sont, I. Un excellent traité *De jure Belli et Pacis libri tres. Accesserunt ejusdem dissertatio de Mari libero, etc. cum notis variorum*, Amsterdam, 1712, et 1735, 2 vol. in-8°. Il a été traduit en français par Barbeyrac, 1724, 2 vol. in-4°; mais on le lit moins utilement dans la version que dans l'original latin, quoique le style en soit un peu dur. Cet ouvrage a passé autrefois pour un chef-d'œuvre ; et malgré la foule de livres publiés sur cette matière, il mérite encore aujourd'hui une place distinguée parmi les productions de ce genre. On lui reproche cependant un trop grand étalage d'érudition : les citations y étouffent les raisonnemens. La meilleure édition du texte est celle en 3 vol. in-fol., 1696, 1700 et 1714, avec des commentaires. La traduction, accompagnée de remarques, passe pour fort exacte. II. *Traité de la vérité de la religion chrétienne*, Leyde, 1662, in-12, traduit du latin en français par Mézerai, 1644, in-8° (*Voyez* une Dissertation sur cet ouvrage dans le Dictionnaire des anonymes, n° 7278, et dans le Magasin encyclodique, 8e année, t. 5, pag. 182.) Le même Traité a encore été traduit en français par le P. Talon, de l'Oratoire, Paris, 1659, in-12, par Pierre-le-jeune, Utrecht, 1692, in-8°, par l'abbé Goujet, Paris, 1724, in-12, et 1754, 2 vol. in-12, et par plusieurs autres. Cet ouvrage, composé d'abord par Grotius, en vers flamands, pour fortifier dans le christianisme les matelots qui font le voyage des Indes, a été traduit en grec, en arabe, en anglais, en persan, en allemand. III. Des *Œuvres théologiques*, qui renferment des *Commentaires* sur l'Ecriture sainte; et d'autres *Traités* recueillis à Amsterdam en 1679, en 4 vol. in-folio. On a accusé l'auteur d'avoir donné quelquefois dans le pélagianisme et le socinianisme; d'avoir prodigué l'érudition profane dans des matières sacrées ; d'avoir cherché dans le texte de l'Ecriture, moins ce qui y est, que ce que le commentateur vouloit y voir, etc. La plupart de ces reproches sont fondés, et il faut avouer que plusieurs endroits de ces Commentaires paroissent favorables aux nouveaux ariens. Il est vrai qu'il a combattu le sentiment de Socin, en soutenant la préexistence du Verbe ; mais il se rapprochoit de lui dans plusieurs autres points. Grotius étoit un des plus modérés protestans. Il est à présumer que cette modération venoit plutôt d'une indifférence pour toutes les religions, que de la connoissance qu'il avoit du protestantisme. On trouve dans la Bibliothèque Polonaise une de ses *Lettres* au fameux socinien Crellius, qui donne des soupçons sur sa religion. Jurien, dans l'Esprit d'Arnauld, dit « que Grotius étoit mort sans vouloir faire profession d'aucune religion et ne répondant à celui qui l'exhortoit à la mort que par un *non intelligo*. » IV. Des *Poésies*, 1617, 1622, in-8°, et Leyde, 1639, in-12. Il y en a quelques-unes d'heureuses ;

mais sa vaste littérature éteint souvent son feu poétique. Les Hollandais en font un grand cas; en France, on en juge autrement. V. *De imperio summarum potestatum circa sacra*, La Haye, 1661, in-12; traduit en français par Lescalopier, Londres, 1751, in-12, sous ce titre: *Traité du pouvoir du magistrat politique sur les choses sacrées.* VI. *Annales et historiæ de rebus Belgicis, ab obitu regis Philippi, usque ad inducias anni* 1619. Amstelodami, 1657, in-fol. L'auteur a parfaitement imité Tacite dans ses Annales; il est comme lui énergique et concis; mais cette précision le rend quelquefois obscur : comme lui, il a développé toutes les intrigues, tous les ressorts, tous les motifs des événemens dont il a été le témoin. Cet ouvrage, traduit en français par Nicolas l'Héritier, Amsterdam, 1662 ou 1672, in-fol., est plein de maximes que la politique peut adopter; et les passions des différens acteurs y sont peintes avec art et avec énergie. VII. *Historia Gothorum*, in-8°, inférieure à la précédente pour le style, mais très-utile pour les recherches sur l'histoire d'Espagne, et sur celle de la décadence de l'empire romain. VIII. *De antiquitate reipublicæ Batavicæ*, in-24: ouvrage plein d'érudition. IX. Des tragédies peu théâtrales, et dont le sujet est mal choisi. Elles parurent sous le titre de *Tragœdiæ*, etc., 1635, in-4°. X. *De origine gentium Americanarum dissertationes duæ*, 1642 et 1643, 2 vol. in-8°. XI. *Excerpta ex tragœdiis et comœdiis græcis, emendata, et latinis versibus reddita*, Paris, 1626, in-4°. XII. *Philosophorum sententiæ de fato*, Paris, 1648, in-4°. XIII. Des *Lettres*, publiées en 1687, in-fol. XIV. Une édition de *Capella*, sous le titre de *Martiani Minei Felicis Capellæ, satyricon, in quo de nuptiis philologiæ et Mercurii libri duo*, etc., *emendati et notis Hug. Grotii illustrati*, Lugduni Batavorum, 1599, in-8°; premier ouvrage publié par Grotius, à l'âge de 16 ans. Cette édition, qui n'est pas commune, est plus rare lorsqu'il y a deux portraits qui ne se trouvent que dans un très-petit nombre d'exemplaires. Le premier est celui de Henri de Bourbon-Condé, premier prince du sang, à qui l'ouvrage est dédié. Le second est celui de Grotius, à l'âge de 15 ans; ils sont gravés par Jacques Ghein. (*Voyez* ce mot.) XV. Un *Commentaire sur les Annales de Hollande*, par Douza. On peut consulter sur cet homme célèbre sa Vie, par de Burigny, en 2 vol. in-12, 1752. L'historien y entre dans de grands détails sur ce grand homme et sur ses négociations. Le caractère de Grotius ressembloit à son style; c'est-à-dire, qu'il étoit noble, ferme, et quelquefois dur. On voit dans l'Histoire métallique de la Hollande une médaille sur laquelle Grotius est appelé le *Phénix de la patrie*, l'*Oracle de Delft*, le *grand esprit*, la *lumière qui éclaire la terre*.

* II. GROTIUS (Corneille), fils aîné du précédent, étudia d'abord les sciences et les belles-lettres, qu'il quitta bientôt pour embrasser le métier des armes. Il servit sous le duc de Saxe-Weimar, sous le maréchal de Châtillon, et obtint enfin une compagnie dans un régiment que les états de Hollande avoient donné au vicomte de Mombas, son beau-frère. Il mourut célibataire sur la fin du 17e siècle. On trouve de lui quelques *poésies latines* dans le recueil de celles de Vincentius Fabricius.

* III. GROTIUS (Pierre), second fils de Hugues Grotius, fut employé dans plusieurs ambassades. L'électeur Palatin, rétabli par la paix de Munster, le fit son résident auprès des états-généraux. Nommé pensionnaire de la ville d'Amsterdam

en 1660, il exerça honorablement cet emploi pendant sept ans. En 1668 il fut envoyé ambassadeur vers les couronnes du nord. Après avoir rempli les postes les plus importans, il mourut dans une maison de campagne, près d'Amsterdam, sur la fin du 17e siècle. On doit à ses soins l'édition des Œuvres théologiques de son père, en 3 volumes in-fol., 1679, dédiée à Charles II, roi d'Angleterre.

* IV. GROTIUS (Guillaume), troisième frère des précédens, distingué au barreau, refusa en 1638 la place de conseiller pensionnaire de la ville de Delft, en quoi il fut approuvé par Hugues, « attendu, dit-il, le malheur des temps où nous vivons, et où il est difficile de concilier l'honneur et le devoir. » L'année suivante il fut nommé avocat de la compagnie des Indes. Grotius fut le principal correspondant de son frere. Il a écrit en latin les vies de quelques jurisconsultes, et publié en 1667 un *Manuel des principes du droit naturel.*

*GROTTO (Louis), dit *il Cieco d'Adria*, parce qu'il étoit né dans cette ville, et qu'il étoit devenu aveugle presque en naissant, se distingua par son esprit et ses connoissances dans les sciences philosophiques et dans les langues. Il fonda dans sa patrie l'académie des *Illustrati*, et acquit l'estime de ses concitoyens. On a de lui *L'Orazioni volgari e latine;* Barthelemi Viotte, de Lyon, en a donné, en 1628, une traduction in-8° sous ce titre : *Les harangues de Louis Grotto, aveugle d'Hadrie, admirable en éloquence, par lui prononcées en plusieurs lieux où il a été envoyé ambassadeur, très-utiles à toutes sortes de personnes; traduites de latin et d'italien en français; Lettere famigliari; Il primo libro dell' Iliade d'Omero tradotto; Il pentimento amoroso*, pièce pastorale; *La Callisto*, idem; *L'Adriano*, tragédie; le sujet est tiré de la première Nouvelle du second volume de Bendel; *La Dalia*, tragédie; *Il Tesoro; La Emilia, l'Alteria*, comédies; l'Emilia a été traduite en prose française, par un anonyme, en 1609, Paris, in-12; *Orazione in lode di tutti i santi, e memoria di certi pagani; Alcuni paragoni tra' Romani e Veneziani; Vita di S. Caterina virgine e martire; Isaac rappresentazione spirituale*, et autres *Ouvrages.* Il mourut à Venise en 1585, âgé de 44 ans.

GROUAIS. *Voy.* DESGROUAIS.

† GROUCHY, *Gruchius* (Nicolas de), d'une famille noble de Rouen, expliqua le premier Aristote en grec : il enseigna avec réputation à Paris, à Bordeaux et à Coimbre. De retour en France, il alla à La Rochelle, où l'on vouloit établir un collége. Il y mourut en 1579. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont, I. Une *Traduction de l'Histoire des Indes*, par F. L. de Castanedo, Paris, 1554, in-4°. II. Un traité *De Comitiis Romanorum* et des *Ecrits contre Sigonius*, in-fol. Ce savant craignoit Grouchy, et eut la lâcheté impardonnable de ne parler contre lui que lorsqu'il eut appris sa mort. Au surplus, l'ouvrage le plus remarquable de Nicolas de Grouchy est celui intitulé *la Béatitude*, ou *les inimitables amours de Theoys* (fils de Dieu), *et de Carite* (la grace), en dix poëmes dramatiques de cinq actes, Paris, 1632, in-8° de plus de 900 pages. Dans sa Bibliothèque du théâtre français, le duc de La Vallière a donné un long extrait de cette bizarre conception (tom. II, pag. 531), qu'il appelle un chef d'œuvre de déraison.

* GROVE (Henri), théologien

anglais non-conformiste, né en 1683, à Taunton, au comté de Sommerset, mort au même lieu, en 1738, après avoir reçu à Londres une éducation soignée, entra dans l'Eglise; et en 1706 il fut à Taunton maître dans une académie, qui dut beaucoup à ses soins. Outre différens *Sermons* qu'il a publiés, il a donné, dans le Spectateur, les *numéros* 588, 601, 626 et 685; Un *Essai sur l'immortalité de l'ame;* Un *Essai sur les conditions de la communion chrétienne;* Les *Considérations sur l'évidence de la résurrection du Sauveur; Pensées sur les preuves de l'état futur; Discours sur la nature et l'intention de l'Eucharistie.*

GROUMBACH (Guillaume), gentilhomme saxon, chassé de son pays pour quelques crimes, se retira en 1556 à Gotha, avec ses complices, auprès de Jean-Frédéric, fils de ce Jean-Frédéric que l'empereur Charles-Quint avoit dépouillé de l'électorat de Saxe. Groumbach avoit principalement en vue de se venger du nouvel électeur Auguste, chargé de faire exécuter contre lui l'arrêt de sa proscription. S'étant associé à plusieurs brigands, il forma une conspiration avec eux pour assassiner l'électeur. Un des conjurés, pris à Dresde, avoua le complot. L'électeur Auguste, ayant une commission de l'empereur, fit marcher ses troupes contre Gotha. Groumbach, que le duc Jean-Frédéric soutenoit, y étoit renfermé avec plusieurs soldats déterminés attachés à sa fortune. Ses troupes et les bourgeois défendirent la ville; mais enfin il fallut se rendre. Le duc Jean-Frédéric, aussi malheureux que son père, fut arrêté et conduit à Vienne dans une charrette, avec un bonnet de paille attaché sur la tête, et ses états furent donnés à Jean-Guillaume, son frère. Groumbach et ses complices, pris en même temps, finirent leurs jours par le dernier supplice en 1567. *Voyez* LANGUET, n° I.

* GROUVELLE (Philippe), né à Paris en 1758, homme de lettres, ancien ministre de France en Danemarck, et correspondant de la classe d'histoire et de littérature ancienne de l'institut national, fut l'élève de Champfort, et devint secrétaire du prince de Condé. Il embrassa le parti de la révolution, figura dans le club dit de 1789, rédigea la *Feuille villageoise* sous Cérutti; et fut, au 10 août 1792, nommé secrétaire du conseil exécutif provisoire. Envoyé comme ministre de France en Danemarck, en juin 1793, il se trouvoit encore à Copenhague, en 1799, lors du changement survenu dans le gouvernement français; ce fut lui qui en fit part à cette cour. Il venoit d'être nommé ambassadeur à La Haye, lorsque le général Bonaparte prit les rênes du gouvernement de la France. Il fut rappelé avant d'entrer dans ses nouvelles fonctions. Le 28 mai 1800, il entra au corps législatif. On a de lui, I. Une assez grande quantité de *Pièces fugitives* remplies d'esprit, qui ont été insérées dans les journaux et les almanachs littéraires. II. *L'Epreuve délicate*, comédie en 3 actes et en vers (Paris, 1785.) III. Des Pamphlets politiques, tels qu'une *Analyse critique de Montesquieu,* qu'on retrouve dans la Bibliothèque de l'homme public, rédigée par Condorcet, Chapelier, etc IV. *Point de duel ou point de constitution.* V. *Adresse des habitans d'un ci-devant bailliage à leur député, sur son duel et sur le préjugé du point d'honneur,* première et seconde édition, 1790, in-8°. VI. Un *Précis historique sur la condamnation des Templiers*, Paris, 1805. Il a dirigé l'édition des Lettres de madame de Sévigné, qui parut en 1804, édition

qu'il classa dans un nouvel ordre, et qu'il accompagna de *Notes biographiques et historiques* très-intéressantes. Il fut encore l'éditeur, pour la partie littéraire, conjointement avec M. de Grimoard pour la partie militaire, des *Œuvres de Louis XIV*, Paris, 1806, 6 vol. in-8°, ornés d'un portrait du prince et de 22 planches chirographiques. Grouvelle est mort le 30 octobre 1806 à Varennes, département de Seine-et-Oise.

GROZELLIER (Nicolas), prêtre de l'Oratoire, né à Beaune le 29 août 1692, mort le 19 juin 1778, est auteur de quelques ouvrages, dont le plus connu est un *Recueil de Fables*, in-12, 1768. *Voyez* BOUGEANT.

GRUAU (Louis) curé de Sauge dans le diocèse du Mans, publia en 1613, à Paris, un ouvrage sous ce titre : *Nouvelle invention pour prendre et ôter les loups de la France*, in-12, avec figures. Dans ce traité, dédié à Louis XIII, qui n'avoit alors que douze ans, on trouve des anecdotes qui prouvent un grand instinct dans le loup, de la prévoyance, une combinaison d'idées et du courage. La conclusion de l'auteur est originale; c'est que plus nous approcherons de la fin du monde, plus les loups se multiplieront.

* GRUBE (Herman), membre de l'académie impériale des curieux de la nature, né à Lubeck en 1637, pratiqua son art avec succès dans les villes de Hadersleben et de Flensbourg, et mourut dans la première de ces villes en 1698. Parmi les ouvrages qu'il a laissés, on distingue les suivans : *De ictu tarentulæ, et vi musices in ejus curatione*, Francofurti, 1679, in-8°. II. *Analysis mali citrei compendiosa*; Hafniæ, 1668, in-8°. III. *Commentarius de modo simplicium medicamentorum facultates cognoscendi*, Hafniæ et Francofurti, in-8°. IV. *De arcanis medicorum non arcanis commentatio*, Hafniæ, 1673, in-8°.

* GRUBEUMANN (Jean-Ulrich), né à Tuffen dans le canton d'Appenzel, se distingua par des ouvrages de charpente, et sur-tout par les ponts nommés Hængwerck, ouvrages pendans, tels que celui de Schaffhouse, qui n'a que deux arches, et qui n'en auroit qu'une si on avoit laissé faire le constructeur. Ce pont à néanmoins 369 pieds de long. — Son frère, Jean GRUBEUMANN, construisit le pont d'une seule arche, long de 240 pieds, qui est sur le Rhin, auprès de Reichenau, dans le pays des Grisons. Les deux frères construisirent ensemble un pont de bois long de 200 pieds, qui n'est pas un hængwerck, ou pont pendant, dont la force est dans la charpente supérieure, mais une seule arche où le bois tient lieu de voûte. On ignore l'année de la mort de ces ingénieux charpentiers.

GRUCHIUS. *Voyez* GROUCHY.

GRUDIUS (Nicolas EVERARD, *dit*), trésorier du Brabant, et fils d'un président du conseil souverain de Hollande et de Zélande, mort en 1571, a donné des *Poésies profanes*, Leyde, 1612, in-8°, en latin; et des *Poésies sacrées*, Anvers, 1566, in-8°. Il avoit pour frères Jean Second et Adrien Marius, qui se distinguèrent aussi dans la versification. *Voyez* SECOND (Jean.)

GRUE (Thomas), littérateur français, mort vers la fin du 17e siècle, à qui nous devons des traductions de quelques ouvrages anglais. Les principales sont, I. *Les Religions du monde*, traduites de l'anglais de Ross, in-4°. II *La*

Porte ouverte pour parvenir à la connoissance du paganisme, traduite aussi de l'anglais d'Abraham Roger, in-4°. On l'estime pour la connoissance qu'il donne des mœurs des brames asiatiques.

† I. GRUET (Jacques), Génevois, vivoit vers le milieu du 16e siècle: il étoit aussi opposé à Calvin et à ses partisans qu'aux défenseurs de la religion catholique, parce qu'il n'en professoit aucune. Il ne manquoit d'ailleurs ni d'esprit ni d'érudition, et il souffroit impatiemment les calvinistes et leur réforme. Il eut la hardiesse d'afficher, en 1547, des placards, dans lesquels il accusoit les réformés de cette ville d'être des esprits remuans, qui après avoir, disoit-il, renoncé à la vérité, et la plupart à leur premier état, vouloient dominer sur toutes les consciences. On saisit ses papiers, on y trouva des preuves d'irréligion, et on se servit de ce prétexte pour le condamner à perdre la tête. Cette sentence fut exécutée en 1549. Son plus grand crime, aux yeux des Génevois, étoit d'avoir démasqué leur patriarche Jean Calvin, dont il avoit peint le caractère et la conduite sous des couleurs peu favorables.

† II. GRUET (N.), jeune poëte du 18e siècle, fut ravi à la littérature à l'âge de 25 ans par un accident déplorable. Etant à la chasse il appuya la tête contre son fusil, son chien le fit partir, et il mourut du coup, en 1778. On lui doit *Les Adieux d'Hector et d'Andromaque*, pièce couronnée à l'académie française en 1776. Une Héroïde intitulée *Annibal au sénat de Carthage*. La *Traduction en vers* du commencement de l'Iliade. Il avoit entrepris aussi de mettre Télémaque en vers.

GRUGET (Claude), Parisien, vivoit au 16e siècle. Il s'est fait connoitre par des *Traductions* qu'il a données de l'italien et de l'espagnol, et par les éditions de l'*Heptameron* de la reine de Navarre, 1560, in-4°; du *Dodechedron*, ou *Plaisant jeu de fortune*; de *Jéhan de Meung*.

* GRUIWARDT (Ferdinand), médecin, né à Tergoes en Zélande en 1628, pratiqua d'abord son art à Middelbourg pendant 17 ans, et revint ensuite dans sa ville natale, où il fut successivement premier des échevins, conseiller et bourgmestre, sans jamais discontinuer l'exercice de sa profession. Il y mourut en 1701. Ce médecin a fait imprimer la harangue qu'il prononça à l'occasion de son doctorat; elle traite *De comparatione microcosmi cum macrocosmo*. Ses autres ouvrages, qui sont écrits en flamand, peuvent se rendre par ces titres: I. *Examen de la chirurgie, recueilli par Corneille Herls, présentement corrigé et augmenté*, Middelbourg, 1660, in-8°; Amsterdam, 1660, in-8°. II. *Apologie contre les accusations et les maximes inouïes de ses commodes ennemis*, La Haye, 1661, 2 vol. in-4°. III. *Observations médicinales et chirurgicales, dressées d'après une expérience de 36 ans, et publiées pour l'instruction des jeunes élèves en cet art*, Amsterdam, 1668, in-8°. IV. *Théâtre tragique de la Zélande, ouvert pour l'utilité du peuple belgique*, 1680, 1693, in-4°.

* GRULING (Philippe), médecin, né à Stolberg, dans la Thuringe, et mort dans cette ville en 1667, à l'âge de 74 ans, cultivoit son art par goût, et se faisoit un vrai plaisir de communiquer le fruit de ses études. Parmi les ouvrages sortis de sa plume, on distingue les suivans, I. *Florilegium Hippocratico-chymicum no-*

vum, Lips., 1631, in-12, 1644, 1665, in-4° ; c'est un recueil de matières médicales, qui comprend des remedes pour toutes les maladies ; il y parle même du quinquina dans les dernières éditions. Ce médicament étoit alors bien nouveau, s'il est vrai qu'il n'ait été parfaitement connu qu'environ l'an 1649, par le moyen des jésuites assemblés à Rome en leur congrégation générale, à qui le provincial de l'Amérique en avoit distribué. II. *Curationum dogmatico-hermeticarum centuria prima ;* Lipsiæ, 1638, in-8°. Le même ouvrage, augmenté de six centuries, parut sous ce titre, *Observationum et curationum medicinalium dogmatico-hermeticarum centuriæ septem*, Northusæ, 1662, in-4° ; Lipsiæ, 1668, in-4°. Cet ouvrage n'est qu'une compilation. III. *De calculo et suppressione urinæ*, Northusæ, 1662, in-4°; Lipsiæ, 1668, in-4°. IV. *Tractatus singularis de purgatione*, ibid. 1668. Tous les ouvrages de ce médecin ont été recueillis en 4 vol. in-4°, Leipsick, 1680.

* GRUNDEL (Jean-Benoit), membre de l'académie des curieux de la nature, né à Glogaw en Silésie, s'appliqua à la médecine, dans laquelle il fit de si grands progrès, qu'il fut bientôt en état de la pratiquer à Marpurg. Nommé physicien du duché de Stirie, il mourut dans cette province en 1705. On a de lui des *Observations* assez intéressantes, insérées dans les Mémoires de l'académie d'Allemagne.

* GRUNER (Jean-Frédéric), savant littérateur et théologien, né à Cobourg en 1723, mort en 1778. On lui doit plusieurs bons ouvrages. I. Une nouvelle édition de *Cœlius Sedulius*, avec des commentaires. II. *Micellanea sacra*. III. Une *Introduction aux antiquités de Rome*. IV. Des *Remarques sur les auteurs classiques*.

* GRUNSKLÉE (Jean), né à Ludiz en Bohème en 1655, entra chez les jésuites en 1671, et y enseigna diverses sciences. On a de lui des *Eloges funèbres*, et quelques *Oraisons académiques*, où l'éloquence va de niveau avec la pure latinité. On distingue, parmi ces pièces, l'*Eloge de Charles de Lichtenstein, évêque d'Olmutz*, Olmutz, 1695; celui *d'Eléonore d'Autriche, reine de Pologne*, imprimé sous le titre : *Virtus post fata perennans*, Prague, 1698; et une harangue intitulée *Deus adjutor*, sur la prise de Bude, prononcée devant les états de Bohême en 1686.

† I. GRUTER (Jean), né à Anvers en 1560, reçut au baptême le nom de Jean, qu'il changea, pour se conformer à la mode pédantesque de son temps, en celui de Janus. Dès l'âge de 7 ans, il passa en Angleterre avec son père et sa mère, qui étoit Anglaise. Le protestantisme les avoit fait chasser d'Anvers. La mère de Gruter, femme d'esprit et de savoir, donna les premières leçons à son fils. Après avoir étudié dans plusieurs universités, il professa avec réputation à Wittemberg, où le duc de Saxe lui avoit donné une chaire d'histoire ; et à Heidelberg, où il eut la direction de cette magnifique bibliothèque, transportée à Rome quelque temps après. Ce savant mourut le 20 septembre 1627. Il a laissé plusieurs ouvrages utiles. Les principaux sont, I. Un *Recueil d'Inscriptions*, en un gros vol. in-fol., à Heidelberg, 1601. L'auteur avoit beaucoup fouillé dans les ruines de l'antiquité; cet ouvrage en est une preuve. Il le dédia à l'empereur Rodolphe, qui l'en remercia en lui accordant un privilége général pour tous ses livres, avec pouvoir d'accorder lui-même des priviléges aux

autres auteurs. Ce monarque lui destinoit aussi la dignité de comte de l'empire ; mais il mourut avant d'en avoir été revêtu. Grævius a considérablement augmenté le recueil de Gruter, et en a fait 4 gros vol. in-fol., imprimés à Amsterdam, 1707. Cet ouvrage fait partie de la collection d'antiquités de Grævius. II. *Lampas, seu Fax artium liberalium : hoc est, Thesaurus criticus à bibliothecis erutus*, Francfort, 1602, 7 vol. in-8°, réimprimés à Florence, 1737, en 4 tom. 2 vol. in-fol. Le but de l'auteur est d'indiquer les bons livres, en chaque partie, à ceux qui veulent s'appliquer à l'étude des lettres et des beaux arts. III. *Deliciæ poëtarum Gallorum*, Francfort, 1609, 3 v. in-12 ; - *Italorum*, Francfort, 1608, 2 v. ; - *Belgicorum*, Francfort, 1614, 4 vol. in-12 : - *Germanorum*, 6 vol. ; - *Hungaricorum*, 1 vol. ; - *Scotorum*, 2 vol. ; - *Danorum*, 2 vol. IV. *Historiæ Augustæ scriptores*, in-fol. et *cum notis variorum*, Leyde, 1671, 2 vol. in-8°. V. *Chronicon chronicorum*, Francfort, 1614, 2 vol. in-8°. Cette chronique, pleine d'inexactitudes, d'inutilités, tandis que bien des choses remarquables sont omises, commence à la naissance de J. C., et finit en 1613. VI. *M. T. Ciceronis opera cum notis*, Hambourg, 3 vol. in-fol. Jean-Albert Fabricius estimoit beaucoup cette édition. Gruter a encore donné *des éditions* avec des notes, d'Ovide, de Plaute, de Florus, de Sénèque le poëte, de Sénèque le philosophe, de Tite-Live, de Valléius-Paterculus, de Salluste, et quantité *d'autres ouvrages*. Gruter, homme fort laborieux, étudioit tout le jour et une grande partie de la nuit, et toujours debout. Son désintéressement étoit extrême, et, outre d'abondantes aumônes, il exerçoit une autre espèce de charité ; il prêtoit de l'argent, sans s'informer si l'on étoit en état de le lui rendre. Ses ennemis l'accusèrent d'athéisme ; mais son attachement au protestantisme ne s'accorde point avec cette imputation. Il fut marié quatre fois. Plein de suffisance, il ne répondoit à ses critiques que par des invectives. L'érudition dont il fit parade ne lui appartenoit pas toute en propre ; il fut aidé dans ses recherches par Marc Velser et d'autres savans.

* II. GRUTER (Pierre), médecin, né vers l'an 1555 dans le Palatinat du Rhin, après avoir voyagé en Italie, pratiqua son art à Dixmude, à Ostende, se rendit en 1620 à Middelbourg, et se fixa enfin à Amsterdam, où il mourut en 1634. On a de ce médecin les deux ouvrages suivans qui ne contiennent rien de fort remarquable, I. *Epistolarum centuria, accessit apologia pro eâdem, quâ instituti sui, et styli ab usu et latinismi puritate abhorrentis, rationem reddit*, Lugduni-Batavorum, 1608, in-12. II. *Epistolarum centuria secunda*, Amstelodami, 1629, in-12.

GRUYER. *Voyez* DUPRÉ, n° IX.

* GRYLL (Laurent), médecin, de Landshut, dans la Basse-Bavière, s'appliqua à l'étude des langues, et voyagea dans la plus grande partie de l'Europe. Les connoissances qu'il recueillit de ses courses aussi longues que laborieuses lui procurèrent la chaire de médecine dans l'université d'Ingolstadt, où il enseigna jusqu'à l'époque de sa mort, arrivée en 1561. On a de lui, *De sapore dulci et amaro libri duo ; Oratio de peregrinatione studii medici ergo susceptâ*, Pragæ, 1566, in-4°. Le second écrit, qui contient la description des voyages de l'auteur, renferme plusieurs particularités sur l'histoire littéraire du 16e siècle.

GRYLLUS. *V.* Xénophon, n° I.

† GRYNÉE (Simon), ami de Luther et de Mélanchthon, né en Souabe l'an 1493, et mort à Bale en 1541, publia, le premier, l'*Almageste de Ptolomée* en grec, Bâle, 1538, in-fol. — Il y a eu de la même famille Jean-Jacques Grynée, professeur à Heidelberg, mort en 1617, auteur de plusieurs savans *Ecrits*, principalement sur l'Ecriture sainte. *Voyez*-en le catalogue dans le tome XXXVII des *Mémoires* du P. Niceron.

† I. GRYPHE (Sébastien), de Reuthlingen en Souabe, vint s'établir à Lyon, où il exerça l'art de l'imprimerie avec beaucoup de succès. Il a fait à son *Virgile* une préface très-bien écrite. On peut louer aussi celle qu'il a mise en tête du *Politien.* Il mourut le 7 septembre 1556, à 63 ans. Charles La Fontaine lui fit cette épitaphe:

Le grand Griffe,
Qui tout griffe,
A griffé
Le corps de Gryphe.

Parmi les belles éditions dont il a enrichi la littérature, on distingue sa *Bible* latine de 1550, in-fol. Il y employa des caractères ronds et les plus gros qu'on eût vus jusqu'alors. C'est un chef-d'œuvre de typographie. (*Voyez* Dolet, n° Ier de ses ouvrages.) On fait cas de toutes les *Bibles hébraïques* qu'il a publiées, et en particulier de l'édition du *Trésor de la langue sainte de Pagnin.* — Son frère, François, imprimeur de Lyon, et ensuite de Paris, substitua le caractère romain aux caractères italiques dont Sébastien se servoit dans toutes ses éditions; ce qui en diminue le prix. — Antoine Gryphe, fils de Sébastien, soutint dignement la réputation de son père. Sa seconde édition du *Trésor de la langue latine* est un modèle d'impression. Ils avoient pour enseigne un *Gryphon*, et c'est la marque ordinaire de leurs livres, avec cette devise : *Virtute duce, comite fortunâ*, que le commerce de Lyon a prise depuis pour la sienne.

II. GRYPHE (André), né à Glogaw en 1616, mort en 1664, syndic des états de Glogaw, s'acquit une si grande réputation par ses pièces de théâtre, qu'on peut l'appeler le *Corneille des Allemands.* Il tient le premier, ou du moins l'un des premiers rangs dans le tragique parmi les poëtes de sa nation. Il a aussi composé quelques petites *Farces* et une *Critique* assez fine du ridicule des anciennes comédies allemandes.

III. GRYPHE (Chrétien), fils du précédent, né à Fraustadt en 1649, professeur d'éloquence à Breslaw, puis principal du collége de la Magdeleine dans la même ville, et enfin bibliothécaire, mourut le 6 mars 1706, à 57 ans, après s'être fait jouer, dans sa chambre, une *Pièce de poésie* de sa composition qu'il avoit fait mettre en musique; le sujet en étoit pieux. Ses ouvrages sont, I. L'*Histoire des ordres de chevalerie*, en allemand, 1709, in-8°. II. *Poésies allemandes*, entre autres des *Pastorales*, in-8°. III. *La langue allemande formée peu à peu*, ou *Traité de l'origine et des progrès de cette langue*, in-8°, en allemand. IV. *Dissertatio de scriptoribus historiam seculi XVII illustrantibus*, in-8°. V. Il a aussi travaillé au *Journal de Leipsick.* C'étoit un homme d'une vaste littérature. Ses poésies allemandes sont estimées, et sa langue doit beaucoup à ses ouvrages et à ses recherches.

† GUA de Malves (Jean-Paul de), né en Languedoc en 1712, d'un père ruiné par le système de Law, embrassa l'état ecclésiastique,

et vint à Paris, où il se livra avec passion à l'étude des mathématiques. Son profond savoir dans cette partie le fit recevoir au nombre des membres de l'académie des sciences, et de la société royale de Londres. Le premier, il eut l'idée de réunir dans un seul dépôt littéraire toutes les connoissances sur les sciences et sur les arts, possédées par les nations savantes; d'Alembert et Diderot exécutèrent l'*Encyclopédie* d'après ce plan; si l'abbé contribua peu à cet ouvrage immense, il a du moins la gloire de l'avoir conçu. En 1764 il présenta un projet d'exploitation des mines d'or du Languedoc, et se chargea du premier essai qui ne réussit pas. Il mourut à Paris en 1786. Ses ouvrages les plus connus sont, I. *Usage de l'Analyse de Descartes*. On y trouve une savante théorie des courbes algébriques; l'auteur a pour but de prouver qu'on peut se passer du calcul différentiel, pour n'employer que les méthodes de Descartes. II. *Dialogues d'Hylas et Philonoüs*, contre les sceptiques et les athées, de George Berkeley, Amsterdam (Paris), 1750, in-12; *Dialogues sur l'entendement humain*, traduits de l'anglais. L'existence des corps y est ingénieusement mise en problème. Une gravure ingénieuse est l'emblème de ce sujet. Un philosophe rit d'un enfant qui, considérant son image dans un miroir, la prend pour un objet réel, et s'efforce de la saisir; on lit au bas ces mots de Phèdre : *Quid rides? mutato nomine de te fabula narratur*. III. *Nouveau voyage autour du monde*, par G. Anson, Paris 1750, in-4°, et 4 vol. in-12. IV. *Discours* pour et contre la réduction de l'intérêt de l'argent, Wesel et Paris, 1757, in-12. V. *Essai sur les causes du déclin du commerce étranger de la Grande-Bretagne*, du chevalier Deker, 1757, 2 vol. in-12.

* GUADAGNI (Léopold-André), excellent jurisconsulte, originaire d'Arezzo, né à Florence en 1705, et mort en 1785, apprit le grec et la jurisprudence à Pise, et en 1731 il obtint, à l'université de cette ville, la chaire des Pandectes, qu'il occupa jusqu'à sa mort. On a de lui un traité *De legibus censoriis*; trois volumes *sur le premier livre et une partie du second des Institutes de Justinien*; une *Dissertation* sur le Code Florentin des Pandectes, publié dans les Simbole letter. de Gori; un livre de *Græcis pandectorum*; deux *Oraisons* en latin, une *de Laudibus Josephi II*, et l'autre *de periculis ex copiâ subsidiorum in litterarum studio cavendis*.

GUADAGNOLI (Philippe), né vers l'an 1596 à Magliano dans l'Abruzze ultérieure, occupa avec honneur une chaire de professeur en arabe et en chaldéen dans le collége de la Sapience. La congrégation de la Propagande l'employa à traduire l'Ecriture sainte en arabe, sous le pontificat d'Urbain VIII. Il mourut à Rome en 1656, âgé d'environ 60 ans, laissant une bonne *Réponse* aux objections d'Ahmed ben-Zin Ulabeden, docteur mahométan, 1631, in-4°. On a encore de lui une *Grammaire arabe*, in-fol., Rome, 1642; et la *Bible* traduite en arabe, qui parut aussi à Rome en 1671, trois vol. in-folio.

† GUADET (Marguerite-Elie), né à Saint-Emilion en Guyenne, remplissoit la profession d'avocat à Bordeaux, lorsqu'il fut député de cette ville à la première législature et à la convention. Son talent pour l'art oratoire le plaça bientôt à la tête du parti de la Gironde. Toujours impétueux, trop souvent cruel, il embrassa toutes les idées révolutionnaires. On le vit défendre les assassins d'Avignon, et présenter leurs attentats comme des erreurs.

Guadet pressa la déclaration de guerre contre l'empereur; fit décréter que les prêtres qui refuseroient le serment seroient déportés; et que les émigrés, pris les armes à la main, seroient mis à mort dans les vingt-quatre heures. Ennemi particulier de Marat et de Robespierre, il les accusa plusieurs fois avec courage, et finit par succomber sous les coups de ce dernier. Mis hors de la loi, il se sauva d'abord à Evreux, déguisé en garçon tapissier, puis à Caen, enfin à Quimper, au milieu des plus grands périls. Là, il s'embarqua pour la Guyenne, où il erra long-temps, sans ressources, sans asile, ne sortant que la nuit, et se cachant le jour dans des rochers. L'une de ses tantes lui ouvrit sa maison, et paya ensuite son hospitalité de sa vie. Découvert chez son père à Libourne, et traduit à Bordeaux, il y fut exécuté le 1er messidor de l'an 2 (19 juin 1794), à l'age de 35 ans. Sa perte entraîna celle de son père, âgé de 70 ans, de sa tante, âgée de 65 ans et de son frère Jean-Baptiste Guadet St.-Brice, adjudant général de l'armée de la Moselle. Le capitaine même du navire qui l'avoit amené, sans le connoitre, de Brest à Bordeaux, n'échappa pas à la mort. Lorsqu'on conduisit Guadet au supplice, il voulut haranguer le peuple; mais les roulemens des tambours étouffèrent sa voix, et l'on ne put entendre que ces dernières paroles prononcées avec énergie : Peuple! *voilà l'unique ressource des tyrans;* ils étouffent la voix des hommes libres pour commettre leurs attentats.

GUAGNIN (Alexandre), né en 1538 à Vérone, mort à 76 ans à Cracovie, après avoir été naturalisé Polonais, est auteur d'un livre fort rare et fort estimé, intitulé *Sarmatiæ Europæ descriptio*, à Spire, 1581, in-folio. On a encore de lui *Rerum Polonicarum scriptores*, 1584, 3 vol. in-8°, Francfort, et un *Compendium chronicorum Poloniæ;* cet abrégé forme le premier volume de l'ouvrage précédent.

GUAGUIN. *Voyez* Gaguin.

* GUAINER (Antoine), médecin, professeur en l'université de Pavie, et mort dans cette ville en 1440, a laissé un manuscrit qui fut imprimé en 1497, in-fol. Jean Faucon, professeur de la faculté de Montpellier, a joint à cet ouvrage, réimprimé en 1498, un commentaire de sa façon, qui se trouve dans les éditions suivantes. Cet ouvrage de Guainer est intitulé *Opus præclarum ad praxim*, Papiæ, 1518, in-4°; Lugduni, 1525, in-4°.

GUALBERT (saint Jean), né vers le commencement du 11e siècle, d'un gentilhomme florentin, qui suivoit la profession militaire, à l'exemple de son père, embrassa d'abord le parti des armes. Son frère ayant été assassiné dans des temps de troubles par un de ses ennemis, il résolut de venger sa mort. L'occasion s'en présenta bientôt. Gualbert bien armé rencontra l'assassin dans un chemin, où l'un et l'autre ne pouvoient s'éviter. Ce dernier, se voyant perdu, se prosterne les bras en croix, et conjure son ennemi, au nom de J. C. mourant sur la croix, et qu'il représentoit en cette posture, de lui laisser la vie. Gualbert, touché de ce spectacle, lui pardonne, l'embrasse, et va faire sa prière devant un crucifix dans une église voisine. Dès ce moment il quitta ses habits militaires, renonça au monde, se fit religieux, et fonda un ordre célèbre dans l'Église, sous le nom de congrégation de Vallombreuse. Indépendamment des moines, il reçut des laïques, qui menoient la même vie, et ne différoient que par l'habit : c'est le pre-

mier exemple que l'on trouve de frères lais ou convers, distingués par état des moines de chœur, qui, dès-lors, étoient clercs, ou propres à le devenir. Gualbert jeta les premiers fondemens de son institut à Camaldoli, et se retira ensuite à Vallombreuse. C'étoit une solitude dans l'Apennin, à sept lieues de Florence. Ce fut là qu'il bâtit un monastère, construit de bois et de terre, et qu'il mourut le 12 juillet 1075, à 74 ans. Parmi les vertus qui le distinguèrent, on admira sur-tout son désintéressement. Le prieur d'un de ses monasteres ayant fait faire à un novice la donation de tous ses biens en faveur de la communauté, Gualbert se fit donner le contrat et le déchira, en disant qu'*il étoit indigne d'acquérir des biens, en dépouillant les légitimes héritiers*.

GUALBES. *Voyez* CALVO, n° III.

† GUALDO-PRIORATO (le comte GALEAZZO), mort à Vicence sa patrie en 1678, à 72 ans, historiographe de l'empereur, a laissé plusieurs ouvrages historiques, écrits d'une maniere assez agréable. Les principaux sont, I. L'*Histoire des guerres de Ferdinand II et de Ferdinand III, depuis* 1630 *jusqu'en* 1640, in-fol. II. Celle *des troubles de la France, depuis* 1643 *jusqu'en* 1654, et continuée. III. Celle *du ministère du cardinal Mazarin*, 1671, 3 vol. in-12. Elle a été traduite en français. IV. L'*Histoire de l'empereur Léopold*, à Venise, 1670, 3 vol. in-folio, avec figures. Tous ces écrits sont en italien, et le dernier est le plus recherché. Il a traduit lui-même en français son *Histoire des révolutions et mouvemens de Naples pendant* 1647 *et* 1648, Paris, 1654, in-4°. L'abbé de Francheville a aussi traduit l'Histoire des dernières campagnes et négociations de Gustave-Adolphe en Allemagne, Berlin, 1772, in-4°.

* GUALFREDO, Italien qui prit possession de l'évêché de Sienne en 1080, et mourut en 1127: il a écrit, en latin, un *Poëme héroïque sur l'expédition de Godefroy de Bouillon.* On croit qu'il s'est emparé le premier de l'heureux sujet des croisades. Le manuscrit de son ouvrage est, dit-on, encore aujourd'hui conservé à Sienne.

† GUALTÉRIO (Philippe-Antoine), né le 24 mars 1660, à Ferno, ville de l'état ecclésiastique dans la Marche d'Ancône, devint cardinal, et mourut d'apoplexie le 21 avril 1728. Sa passion pour les livres et le travail fut extrême. Deux fois il perdit ses manuscrits, ses collections littéraires, et eut le courage et la patience de les recommencer; mais il ne put réparer la perte de ses matériaux pour une *Histoire universelle*, qui remplissoient quinze caisses. A sa mort, il laissa encore trente-deux mille volumes, un riche cabinet de médailles et d'antiques, et plusieurs salles remplies d'objets d'histoire naturelle et d'arts. Gualterio fut admis à l'académie des inscriptions et belles-lettres comme honoraire étranger.

† GUALTHER *ou* GAUTHIER DE CHATILLON, natif de Lille en Flandre, vivoit au commencement du 12e siècle. Il est auteur d'un poëme latin, intitulé *Alexandreides* ou *Histoire d'Alexandre*, en 10 livres, Ulm, 1559, in-12; Lyon, 1558, in-4°, en caractères italiques. La bibliothèque impériale possède plusieurs manuscrits de cet ouvrage qui a servi de thème à ceux qui ont traduit le fameux roman d'Alexandre. Mézeray, dans son abrégé de l'Histoire de France, page 580, tome I, dit que le poëme de Gualther fut composé sous le règne de Philippe-

Auguste. Il paroît être le premier des poëtes latins modernes qui ait eu une étincelle du vrai génie poétique. Plusieurs critiques ont mal à propos confondu Gauthier de Châtillon avec GAUTHIER, évêque de Maguelone, mort en 1153.

† GUALTHERUS (Rodolphe), gendre de Zuingle, né à Zurich en 1529, succéda à Bullinger, et mourut en 1586. On a de lui des *Commentaires sur la Bible*, et Gerhard Meyer assure, dans Placcius, que Gualthérus est auteur de la *Version de la Bible* attribuée à Vatable; mais il se trompe. L'ouvrage le plus connu et le plus rare de cet auteur est une déclamation contre le pape, sous ce titre: *Anti-Christus*, id est, *Homiliæ quibus probatur pontificem Romanum verè esse Anti-Christum*, in-8°, sans date. Il a été traduit en italien, Zurich, 1546, in-8°. Son fils, mort en 1577, étoit poëte latin.

* GUALTIERRI (Paul), de Terra-Nuova en Calabre, vécut dans le 17e siècle, et fut professeur de philosophie et de théologie. On a de lui *Il glorioso trionfo*, *owero leggendario de' santi martiri di Calabria*, etc. — Paul GUALTIERRI, de Tramanti, jurisconsulte du même siècle, a écrit *Practica criminalis instrumentaria*, etc.

* GUARIENTO, peintre padouan, florissoit vers le milieu du 14e siècle. Il acquit de la réputation par ses peintures à Venise, à Padoue, à Bassano Ridolfi, dans ses *Vite de' Pittori*, tome Ier, page 17, dit que Guariento fut un des premiers peintres qui s'éloignèrent de la manière grecque, et qui introduisirent quelque mouvement, des attitudes, de la grace dans les draperies et de l'imagination dans les compositions. On trouve de ses ouvrages à Bassano plus qu'ailleurs; Verci en a donné la description dans ses *Notizie sopra la pittura Bassanese*, 1775.

† GUARIN (Pierre), bénédictin de Saint-Maur, né dans le diocèse de Rouen en 1678, et mort bibliothécaire de Saint-Germain-des-Prés à Paris le 29 décembre 1729, professa les langues grecque et hébraïque dans son ordre. On a de lui, I. Une *Grammaire hébraïque et chaldaïque*, en latin, 2 vol. in-4°, 1724 et 1726. II. Un *Lexicon hébreu et chaldéen*, publié en 1746, aussi en 2 vol. in-4°. L'auteur avoit laissé cet ouvrage à la lettre M; mais il fut achevé par dom Philippe Girardet, son confrère, mort en 1754. Dom Guarin étoit un adversaire de Masclef; il attaqua, dans sa *Grammaire*, la méthode de ce novateur. L'abbé de La Bletterie, alors de l'Oratoire, disciple du célèbre hébraïsant, lui répondit, dans la nouvelle édition de la Grammaire de son maître, publiée à Paris en 1730, 2 vol. in-12.

I. GUARINI, d'une illustre famille de Vérone, ayant appris la langue latine, fit le voyage de Constantinople pour prendre, sous Chrysoloras, des leçons de grec, qu'il revint enseigner à Venise, à Florence, à Vérone et à Ferrare. On prétend qu'à son départ de Constantinople, Guarini ayant acheté deux grandes caisses de manuscrits grecs, qui étoient uniques, les chargea sur deux vaisseaux. Il arriva heureusement avec l'une en Italie; mais l'autre périt dans la route. Cet accident lui donna tant de chagrin, que ses cheveux devinrent tout blancs dans une nuit. Il mourut en 1460, dans un âge fort avancé, laissant, outre un *Compendium grammaticæ græcæ ab Emm. Chrisologâ digestæ*, Ferrare, 1509, in-8°, diverses *Traductions* et *Notes sur les*

auteurs anciens. — L'un de ses fils, Baptiste GUARINI, professeur de belles-lettres à Ferrare depuis trente-trois ans, en 1494, a publié des *Poésies latines* à Modène, 1496, in-folio: *De sectâ Epicuri; De ordine docendi et studendi*, Iène, 1704, in-8°.

II. GUARINI (Baptiste), neveu du précédent, naquit à Ferrare en 1537. C'étoit alors les beaux jours de la littérature en Italie. Les Guarini, ses aïeux, avoient contribué à la faire renaître par leurs soins et par leurs écrits. Les talens du jeune Guarini lui frayèrent la voie de la fortune. Il fut secrétaire d'Alfonse II, duc de Ferrare, qui le chargea de plusieurs commissions dans les différentes cours de l'Europe. Après la mort de ce prince, il passa au service de Vincent de Gonzague, de Ferdinand de Médicis, grand-duc de Toscane et duc d'Urbin. Les épines des cours, et la servitude du métier de courtisan, le dégoûtèrent plusieurs fois; mais trop peu philosophe pour renoncer aux grands, il promena son inconstance d'esclavage en esclavage. Il n'avoit pas plutôt quitté un prince, qu'il vouloit en servir un autre. Il mourut à Venise en 1612. Ses productions poétiques sont en grand nombre. L'esprit, les graces, la délicatesse, les images, la douceur, la facilité, les caractérisent; mais elles manquent souvent de naturel et de décence. On peut sur-tout faire ce reproche à son *Pastor Fido*, Venise, 1602, in-4°; Amsterdam, Elzevir, 1678, in-24, figures de Sébastien Le Clerc; Vérone, 1735; et Amsterdam, 1736, in-4°; Glascow, 1763, in-8°; Edimbourg, 1724, in-12; et Paris, 1729, in-8°, et 1768, in-12..... Les beautés de cette pastorale fermèrent les yeux de presque tous les lecteurs sur ses défauts, sur les longueurs, les jeux de mots, les pensées fausses, les comparaisons outrées, les saillies froides, les peintures trop voluptueuses, dont elle est remplie. Pecquet en a donné une traduction, dont il a paru une jolie édition italienne et française, Paris, 1733 ou 1759, en 2 vol. in-12. D'autres traductions ont encore été données par l'abbé de Torche, Cologne (Amsterdam), 1677, in-12; par Léonard de La Roche, Lyon, 1720, in-12. On a encore de lui l'*Idropica*, *Comedia*, 1614, in-8°. *Rime*, à la suite de plusieurs éditions du *Pastor Fido*, et séparément. Ses *Œuvres* furent imprimées à Vérone en 1737, 4 vol. in-4°. Cette édition devoit être composée de huit volumes; mais il n'en a paru que quatre. Ses *Madrigaux amoureux* ont été traduits en vers par Antoine Picot, baron du Puiset, Paris, 1664, in-12. *Voyez* NORÈS.

† III. GUARINI (Guarino), théatin, né à Modène en 1624, mort en 1683, étoit architecte de Charles-Emmanuel, duc de Savoie. Turin renferme plusieurs églises et plusieurs palais, élevés sur ses dessins. C'est dans le genre des édifices sacrés qu'il a le plus exercé ses talens: on en voit à Modène sa patrie, à Vérone, à Vicence, et même hors de l'Italie, à Lisbonne, à Prague, à Paris. Quelque vogue qu'ait eue Guarini, il s'en faut bien cependant que son architecture ait le suffrage des connoisseurs. Avec moins de génie que Le Borromini, il a beaucoup renchéri sur tous les défauts qu'on reproche à ce dernier. Ses compositions sont pleines d'irrégularités, de caprices et de bizarreries, tant dans les plans que dans les élévations et les ornemens. Cet artiste, au reste, avoit étudié les meilleurs auteurs d'architecture, Vitruve, Alberti, Palladio, etc. On peut s'en convaincre en lisant son *Architecture civile*, ou-

vrage posthume publié à Turin, 1747, in-fol. Comment, avec tant de lumières sur son art, a-t-il pu prendre une route si opposée au bon goût ?

* IV. GUARINI (Jean), cordelier savoyard, le plus forcené de tous les moines ligueurs, devint, le jour de la réduction de Paris, l'objet particulier de la clémence de Henri IV.

* GUARINONE (Christophe), médecin, né à Vérone, florissoit vers la fin du 16e siecle. Il pratiqua son art dans sa ville natale, et il devint ensuite médecin de l'empereur Rodolphe II à Prague, où il mourut en 1602 dans un âge fort avancé. On a de Guarinone des *Commentaires* sur Aristote, dont il étoit grand partisan, et d'autres ouvrages, parmi lesquels on remarque le suivant : *Consilia medicinalia, in quibus universa praxis medica exactè pertractatur*, Venetiis, 1610, in-fol.

* GUARNACCI (Mario), né à Volterre en 1701, s'appliqua avec ardeur à l'étude des belles-lettres et à la théologie, et prit le degré de docteur à Florence. Guarnacci fut aide d'étude de Rezzonico, élevé depuis au pontificat sous le nom de Clément XIII, après avoir été prélat-domestique de Clément XII, chanoine de St.-Jean de Latran, etc. Retiré dans sa patrie, en 1757, il y fit une précieuse collection d'antiquités étrusques, dont on trouve la description dans le tome III des Œuvres de Muratori. On a de ce prélat, I. Une continuation des *Vitæ et gesta Romanorum pontificum et cardinalium* d'Alfonse Ciaconius, entreprise par ordre de Benoît XIV, et poussée jusqu'au pontificat de Clément XII, Rome, 1751, 2 vol. in-fol. II. Un *Recueil de poésies*, entre lesquelles on distingue une *Poëtique* en vers italiens. III. *Origines italiques*, en italien, Lucques, 1768, 2 v. in-fol., auxquelles il ajouta un 3e vol., Lucques, 1772 : ouvrage critiqué par l'auteur du Traité des premiers habitans de l'Italie, attribué au P. Bardatti. Philippe Ferroni a publié son éloge funèbre, enrichi de notes, Florence, 1785, in-4°. La ville de Volterre doit divers embellissemens à ce littérateur, l'un des plus illustres d'Italie, qui mourut le 21 août 1785.

GUARNERUS. *Voy.* IRNÉRIUS.

* GUARNIERI-OTTONI (le comte AURELIO), né à Osimo, vint se fixer à Venise, où il se livra avec succès à l'étude des antiquités. Il mourut dans cette ville à l'âge de 40 ans vers 1788. On a de lui, I. *Dissertazione epistolare sopra un' antica ara marmorea esistente nel veneto museo Nani*, Venezia, 1785, in-4°. II. *Dissertazione intorno all' antica via Claudia della città di Altino fino al fiume Danubio*, Bassano, 1789, in-4°. Cette dissertation fut publiée après la mort de l'auteur. Guarnieri a laissé aussi *quelques ouvrages* manuscrits.

* I. GUASCO (Annibal), d'Alexandrie de La Paille, distingué par ses connoissances et par son amour pour les belles-lettres, se livra sur-tout à la poésie, et il publia un assez gros volume de madrigaux sous ce titre : *Di Tela cangiente.* Il mit en vers la nouvelle de Boccace, intitulée Rosimonda ; c'est un de ses meilleurs ouvrages. On a encore de lui *Istituzione ad una dama come s'abbia da regolar bene in corte ;* un livre de *Rime ;* un *Discorso volgare nella mutazione del governo della patria*, *e le lettere divise in tre parte.* Il mourut dans un âge avancé en 1619.

* II. GUASCO (Jean), de Reggio, docteur en droit, d'abord secrétaire de Gonzague, archimandrite

de Messine et de Palerme, et ensuite de deux évêques de Reggio, devint membre et historiographe de l'académie *de' Muti* dans sa patrie, et mourut en 1746. Son principal ouvrage est le suivant : *Storia letteraria del principio e progresso dell' accademia di belle lettere in Reggio con diverse composizioni latine e toscane degli antichi oratori, poeti, ed accademici reggiani*, Reggio, 1711, in-4°.

† III. GUASCO (Octavien de), chanoine de Tournay, de la société royale de Londres, de l'académie des inscriptions de Paris, né à Turin d'une famille noble en 1712, et mort à Vérone en 1781, vint en France vers 1738. Il y plut par la vivacité de son esprit, par son langage moitié français, moitié italien, soutenu d'une pantomime expressive, qui donnoit plus d'intérêt à son récit, et qui animoit les choses agréables et flatteuses dont il n'étoit point avare. Lié avec le président de Montesquieu, il en parloit, long-temps après sa mort, avec tout l'attendrissement de l'amitié. Son cœur, susceptible d'impressions profondes, n'oublioit ni les bienfaits, ni les outrages. Ayant eu à se plaindre de madame Geoffrin, il se vengea d'elle avec peu de délicatesse, en publiant une Correspondance de Montesquieu, Paris, 1767, in-12, où elle étoit peu ménagée. Plusieurs bonnes œuvres, faites long-temps avant sa mort, lui firent pardonner ce caractère vindicatif. La variété de ses connoissances paroît dans quelques-uns de ses ouvrages. Les plus estimés sont, I. Le *Traité sur les asiles*, tant sacrés que politiques. II. Des *Dissertations historiques et littéraires*, 1756, 2 v. in-8°. III. *Essai historique sur l'usage des statues chez les anciens*, in-4°, Bruxelles, 1768. On voit dans cet ouvrage une érudition choisie, une critique saine, un style clair et net. Il publia encore des Lettres familières de Montesquieu, avec des *notes*, dont quelques-unes sont satiriques. Il avoit traduit en italien son Esprit des Lois ; en français, l'Economie de la Vie humaine, 1755, in-8°, et du russe, les Satires du prince de Cantemir, Londres, 1750, 2 vol. in-12.

† GUASPRE-DUCHET *ou* GASPRE, élève et beau-frère du Poussin, naquit à Rome en 1613. Son goût et ses talens pour le paysage éclatèrent de bonne heure. Il loua quatre maisons dans les quartiers les plus élevés de Rome, pour y étudier la nature. La chasse, qu'il aimoit passionnément, lui fournit des sites d'un effet piquant. Ses ouvrages sont recommandables par un air de liberté admirable, par la délicatesse de la touche, par la fraîcheur du coloris, par un art particulier à exprimer les vents, à donner de l'agitation aux feuilles des arbres, à représenter des orages et des bourrasques. Il mourut à Rome en 1676. Le fameux Poussin venoit souvent le voir, et s'amusoit quelquefois à peindre des figures dans ses paysages. Le Guaspre s'étoit fait une telle pratique, qu'il finissoit, en un jour, un grand tableau avec les figures. On distingue trois manières dans les ouvrages de ce peintre ; la première est sèche ; la seconde, simple, vraie et très-piquante, est la meilleure. Elle approche de celle du Lorrain : sa dernière manière est agréable. Le musée Napoléon a deux de ses tableaux.

GUAST (du). *Voyez* AVALOS, n° II.

* GUASTAVINI (Jules), né à Gênes, d'une famille patricienne, enseigna la médecine à Pise, en qualité de professeur primaire, vers l'an 1614. Les ouvrages qu'il a com-

posés sont, I. *Commentarii in priores decem Aristotelis problematum sectiones*, Lugduni, 1608, in-fol. II. *Locorum de medicinâ selectorum liber*, Lugduni, 1616, in-4°. Haller parle de ce livre avec estime. III. *Locorum de medicinâ selectorum liber alter*, Florentiæ, 1625, in-4°. Ce second ouvrage est écrit dans le goût du précédent.

GUATIMOZIN. *Voyez* GATIMOZIN.

I. GUAY (Pierre le). *Voy.* PRÉMONVAL.

II. GUAY-TROUIN (René du). *Voyez* DUGUAY-TROUIN.

* GUAZZESI (Laurent), chevalier de Saint-Etienne et littérateur distingué, né à Arezzo en 1708, et mort à Pise en 1764, a publié quelques *Dissertations* savantes sur le voyage d'Annibal en Toscane, sur quelques *Geografiche posizioni si della guerra gallica cisalpina, si della via Cassia*; il donna aussi *Della disfatta e morte di Tottila*, et traita *quelques autres sujets historiques*. Il traduisit l'*Aulularia* de Plaute, et quelques bonnes *tragédies* françaises avec élégance et exactitude. La plupart de ses ouvrages sont insérés dans le *Giornale de' letterati d'Italia*, et dans les *Opuscoli scientifici*, etc., de Calogera.

I. GUAZZI (Etienne), bel esprit italien, et secrétaire de la duchesse de Mantoue, étoit de Casal, et mourut à Pavie en 1565. On a de lui, I. Des *Poésies*. II. Un *Traité* en italien, qui a pour titre : *La civile Conversazione*, Brescia, 1574, in-4°. III. *Dialoghe piacevoli*, Venetia, 1586, in-4°. Ces ouvrages eurent beaucoup de cours dans leur temps.

† II. GUAZZI *ou* GUAZZO (Marc), natif de Padoue, se signala dans les armes aussi-bien que dans les lettres, et mourut en 1556. Ses ouvrages sont, I. Une *Histoire de Charles VIII*, Venise, 1543, in-12. II. Une *Histoire de son temps*, 1553, in-fol. III. Un *Abrégé de la guerre des Turcs contre les Vénitiens*, in-8°. IV. Diverses *Poésies*, entre autres, *Astolfo borioso, che segue alla morte di Ruggiero*, Venise, 1549, in-4°.

* GUDIUS (Marquart), savant critique allemand, mort en 1689. Après avoir fait ses études à Rensberg et à Iéna, il alla en Hollande, où il contracta des liaisons avec Samuel Schas, homme riche, qui lui laissa en mourant toute sa fortune. Gudius avoit aussi des liaisons intimes avec Hæinsius, Grævius et Gronovius. C'étoit ce dernier qui l'avoit introduit chez Schas, et il dit que Gudius, après avoir fait fortune, rompit avec tous ses anciens amis.

* GUDVER (N.), curé de Saint-Pierre-le-Vieux à Laon, dépouillé ensuite de sa cure, à cause de son opposition aux décrets de l'Eglise, mort le 3 septembre 1737, après avoir renouvelé son appel au futur concile, et parlé contre la bulle *Unigenitus* dans son testament, est auteur, I. De la *Constitution, avec des remarques et des notes*. II. Des *Entretiens sur les miracles de M. Pâris*.

† GUEAU (Jacques-Etienne), né à Chartres, d'une famille noble, en 1706, se destina par goût à la profession d'avocat. Sa plus forte passion étant celle de s'y distinguer, il fut bientôt placé, soit dans le barreau, soit dans le conseil, au rang des plus célèbres orateurs et des plus grands jurisconsultes. Le duc d'Orléans l'honora d'une place de conseiller dans tous ses conseils.

Il mourut en 1753, laissant un grand nombre de *Mémoires* imprimés, qui mériteroient d'être recueillis.

GUÈBRES. *Voyez* ZOROASTRE.

I. GUÉBRIANT (Jean-Baptiste BUDES, comte de), maréchal de France, et gouverneur d'Auxone, né au château du Plessis-Budes en Bretagne l'an 1602, fit ses premières armes en Hollande; et, après s'être signalé en diverses occasions importantes, il fut créé maréchal de camp. Chargé de conduire l'armée de la Valteline dans la Franche-Comté, pour l'unir à celle que le duc de Longueville y commandoit, il s'en acquitta glorieusement. Il fut ensuite envoyé en Allemagne auprès du duc de Weimar, et contribua beaucoup à la victoire remportée sur les Impériaux en 1638. Le duc de Weimar ayant été tué, la fortune sembla avoir abandonné les Suédois et les Français, commandés par Bannier. La hauteur de ce général, à l'égard de Guébriant, rendit le commencement de la campagne de 1641 si malheureux, qu'on fut obligé de se séparer quelque temps après. Le général français fit des marches forcées à travers des pays très-difficiles pour voler à son secours. « A Dieu ne plaise, dit-il à ceux qui vouloient le détourner d'une résolution si généreuse, que je me venge d'un particulier aux dépens de la cause commune ! Quand même il ne s'agiroit que de sauver l'honneur que Bannier a si justement acquis, je serois prêt à tout entreprendre. L'indignation que m'a causée son procédé sera pleinement satisfaite, si je puis lui donner une preuve convaincante de ma générosité. » Bannier ne voulut pas céder à son ennemi en grandeur d'ame; en mourant, peu de mois après, il légua ses armes à Guébriant, qui avoit déjà reçu le même honneur du duc de Weimar. Cette même année 1641, le général français fut vainqueur à Wolffembutel et au combat de Clopenstal. L'année d'après, il gagna la bataille d'Ordingen, près de Cologne. Lamboi, général des Impériaux, y fut fait prisonnier avec Merci. Le comte de Guébriant cueillit de nouveaux lauriers à Ordingen, à Nuits, à Quimpen, qu'il assiégea et qu'il prit. Louis XIII récompensa ses exploits par le bâton de maréchal de France. Il continuoit de soutenir et d'étendre la gloire du nom français en Allemagne, lorsqu'il fut mortellement blessé au siége de Rotweil, petite ville de Suabe. Tandis qu'on le portoit de la tranchée dans sa tente, il dit aux soldats : « Compagnons, ma blessure est peu de chose; mais j'appréhende qu'elle ne m'empêche de me trouver à l'assaut que vous allez livrer. Je ne doute pas que vous ne fassiez vaillamment, comme je vous ai toujours vus faire. Je me ferai rendre compte de ceux qui se seront distingués, et je reconnoîtrai le service qu'ils auront rendu à la patrie dans cette occasion si brillante. » Son capitaine des gardes, homme naturellement vif, se donnoit des mouvemens extraordinaires pour trouver un chirurgien. Guébriant l'appelle, et lui dit avec un sang-froid admirable : « Allez plus doucement, Gauville; il ne faut jamais effrayer le soldat. » Les assiégés, ne voulant pas s'exposer à être emportés de vive force, prirent le parti de se rendre. Ce héros, en mourant, se fit porter dans la place, et y expira tranquillement, au milieu des soins qu'il se donnoit pour son salut et pour la conservation de sa conquête. Ce fut le 7 novembre 1643. Guébriant, un des plus grands hommes de guerre de son temps, mourut sans postérité. Le roi le fit enterrer avec pompe à Notre-Dame. On peut con-

sulter sa Vie par Le Laboureur, elle est mal écrite, mais assez exacte. — Son frère laissa des filles, dont l'une épousa le marquis de Rosmadec, à condition que son fils prendroit le nom de Budes, comte de Guébriant.

II. GUÉBRIANT (Renée du Bec-Crespin, maréchale de), fille du marquis de Vardes, et femme du précédent, chargée demener au roi de Pologne la princesse Marie de Gonzague, qu'il avoit épousée à Paris par procuration, fut revêtue à cette occasion d'un caractère nouveau, de celui d'ambassadrice qu'elle soutint avec beaucoup de dignité. Cette femme intrigante, qui joignoit une fermeté mâle au talent de persuader, mourut à Périgueux en 1659, avec le titre de première femme d'honneur de la reine. Elle avoit d'abord été mariée à un homme sans mérite; mais elle trouva moyen de faire rompre ce mariage pour épouser Guébriant, à qui la capacité tenoit lieu de fortune; et elle ne lui fut pas inutile. « Le titre de maréchal de France, dit l'historien du héros d'Ordingen, appartenoit autant à sa femme qu'à lui-même. »

† GUEDIER de St-Aubin (Henri-Michel), docteur et bibliothécaire de Sorbonne, distingué par ses vertus et par ses lumières, naquit à Gournay-en-Bray, diocèse de Rouen, l'an 1695, et mourut le 25 sept. 1742. Guedier savoit le grec, l'hébreu, l'anglais, l'italien, et toutes les sciences qui ont du rapport à la théologie et à la morale. On lui doit, I. *L'Histoire sainte des deux Alliances*, 7 vol. in-12, Paris, 1741. C'est une espèce de concorde de l'ancien et du nouveau Testament, enrichie de réflexions sages, de dissertations savantes, et dirigée par l'intelligence des langues et par une critique judicieuse. II. Plusieurs *Traités de Théologie*, manuscrits. III. Un grand nombre de *Décisions de cas de conscience*.

GUELLETTE. *V.* Gueulette.

* I. GUELPHE, né à Beauvais, fut enfant de chœur dans l'église de Notre-Dame de Paris, d'où il entra chez MM. Arnauld et Nicole; son principal emploi auprès d'eux étoit de transcrire leurs ouvrages. Lorsqu'Arnauld sortit de France en 1679, il le suivit, et l'accompagna toujours depuis dans ses voyages et dans ses retraites. Ce fut lui qui apporta le cœur d'Arnauld, mort en 1694, à Port-Royal-des-Champs, et on lit sous son nom un discours qui fut prononcé dans cette circonstance. Il mourut le 27 juillet 1720. On a imprimé après sa mort, en 1733, la *Relation de M. Arnauld dans les Pays-Bas*, qu'il avoit laissée manuscrite, 1 vol. in-12.

† II. GUELPHE. *V.* l'origine de ce nom, en 1136, art. Welf *ou* Welphe (Henri-le-Superbe, duc de Bavière.) Ce fut un nom générique donné au parti des papes en Italie, et à tous ceux qui étoient en opposition aux empereurs.

GUENEBAUD (Jean), médecin de Dijon, est connu par un livre singulier, intitulé *Le Réveil de Chindonax, prince des Vacies, Druides, Celtiques*, Dijon, 1621, in-4°. C'est l'explication d'un monument relatif à la religion des Gaulois. Guénebaud l'avoit trouvé dans son vignoble; il ne voulut s'en dessaisir qu'en faveur du cardinal de Richelieu, qui lui donna en échange la charge de bailli de l'abbaye de Cîteaux. Guenebaud mourut vers 1630.

* GUÉNÉE (Antoine), chanoine d'Amiens, abbé de l'Oroy, né à Etampes le 23 novembre 1717, fit

ses études à l'université de Paris, brillante alors du nouvel éclat que lui donnoient Rollin, Crevier, Coffin, Le Beau, etc. Nommé à la chaire de rhétorique au collége du Plessis, il se fit chérir de ses élèves, auxquels il inspiroit la piété, la vertu et le goût des lettres. Après avoir occupé cette place pendant vingt ans, il fut déclaré émérite. Guénée visita l'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre; il a traduit de l'anglais plusieurs ouvrages pour la défense de la religion. Le premier est du lord Lyttelton, membre du parlement, intitulé La Religion Chrétienne démontrée par la Conversion et l'Apostolat de saint Paul, in-12, 1754. Il y joignit deux Discours de Seed sur l'excellence de l'Ecriture sainte; 2° l'ouvrage de West, intitulé Observations sur l'Histoire et sur les preuves de la Résurrection de Jésus-Christ, in-12, 1757. En 1769 parut la première edition de ses *Lettres de quelques juifs portugais, allemands et polonais à M. de Voltaire*, 3 vol. in-12. C'est l'ouvrage qui a fait à Guénée le plus de réputation. Profondément versé dans les langues grecque et hébraïque, il relève les bévues, l'ignorance et la mauvaise foi des écrits composés par Voltaire. Ces lettres ingénieuses sont écrites avec une modération, une décence et une force de logique qui contrastent avec l'emportement de Voltaire. Cet excellent ouvrage a eu six éditions, dont la dernière est de Paris, 3 v. in-8° ou in-12, 1805. Il y a joint ses *Considérations sur la législation mosaïque*. Nommé membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres en 1778, il y communiqua, sur la fertilité de la Judée, quatre *Dissertations* insérées dans le recueil des Mémoires de cette société savante; mais dans les derniers volumes qui viennent de paroître, on a réimprimé ces Mémoires perfectionnés par l'auteur et fondus dans un traité complet, où brillent l'érudition la plus étendue et toute la force du raisonnement. Guénée avoit le projet de publier quelques autres ouvrages, qui sans doute sont entre les mains de ses héritiers. Sur la fin de ses jours, il s'étoit retiré à Fontainebleau, où il mourut le 27 novembre 1803, à 84 ans. Il s'étoit proposé et avoit promis aux évêques assermentés, réunis en concile national à Paris, d'y assister; ses infirmités l'en empêchèrent. Promu au sacerdoce, il montra qu'il en étoit digne par la pureté de ses mœurs et de sa doctrine, par une piété sincère et éclairée, une modestie simple, affable; il faisoit aimer en lui l'homme vertueux.

GUENOIS (Pierre), lieutenant particulier à Issoudun dans le 16e siècle, a donné, I. Une *Conférence des ordonnances*, 1578, en 3 vol. in-fol. II. Une *Conférence des coutumes*, 1596, 2 tom. en un volume in-fol. Il y en a des exemplaires avec le titre de 1620; mais c'est la même édition.

* GUENZI (Jean-François) né à Frassineto del Po, dans le Montferrat, en 1713, après avoir fini ses études à Casal, obtint la chaire de rhétorique au collége de Verceil, où il acquit la réputation d'un excellent professeur. En 1741 le roi de Sardaigne lui accorda un canonicat, ensuite une pension, et il fut agrégé au collége des sciences et beaux-arts. Il mourut en 1753, âgé d'environ 40 ans. On a de lui, I. *La religione, poema di M. Racine il giovine, tradotto in versi italiani, con aggiunta di* 36 *sonetti sacri e morali*, Turin, 1760. II. *Sentimenti di Cicerone raccolti dell' abate Olivet, e tradotti dal Guenzi*, Turin, 1751. III. *Partitiones oratoriæ M. Tul. Cicer. notis illustra-*

tæ. IV. *Panegirici sacri*, Venise, 1756. V. *Prediche quaresimali*, Venise, 1758. VI. *Orazione e poesie per la faustissima nascita di S. A. R. Carlo Emmanuele principe di Piemonte*, Turin, 1751.

GUÉRARD (D. Robert), bénédictin de Saint-Maur, né en 1641 à Rouen, relégué à Ambournay en Bugey pour avoir eu part au livre intitulé *l'Abbé commendataire*, sut mettre à profit son exil. Il rechercha les manuscrits anciens, et trouva l'ouvrage de saint Augustin contre Julien, intitulé *Opus imperfectum*, dont on ne connoissoit alors que deux exemplaires dans l'Europe. Il l'envoya aux éditeurs des Œuvres de ce Père, avec lesquels il avoit travaillé avant son exil. D'Ambournay dom Guérard fut envoyé à Fescamp, et ensuite à Rouen, où il mourut en 1715. On a de lui un *Abrégé de la Bible*, en forme de questions et de réponses familières, avec des éclaircissemens tirés des saints Pères et des meilleurs interprètes, en 2 volumes in-12, publié en 1707, et composé avec soin. L'auteur avoit beaucoup de savoir et de piété.

GUERCHEVILLE (Antoinette DE PONS, marquise de) épousa en premières noces Henri de Silly, comte de La Roche-Guyon, et en secondes, en 1594, Charles du Plessis, seigneur de Liancourt; mais elle ne voulut jamais porter le nom de son mari, « pour n'être pas confondue, disoit-elle, avec la maîtresse de Henri IV, Gabrielle d'Estrées, qui se nommoit alors madame de Liancourt. Ce prince, qui avoit voulu prendre quelques libertés avec elle lorsqu'elle étoit encore fille, en fut hautement refusé. « Si je ne suis pas d'assez bonne maison pour être votre femme, lui dit-elle, je suis d'une trop bonne pour être votre maîtresse. » Henri n'oublia pas ce trait de vertu; et, après son mariage avec Marie de Médicis, il nomma la marquise de Guercheville dame d'honneur de cette princesse. « Puisque vous êtes véritablement dame d'honneur, lui dit-il, vous le serez de la reine ma femme. » Cependant ce prince ne renonça pas au dessein de lui plaire. Sachant qu'elle étoit à la Roche-Guyon, il lui envoya un gentilhomme pour la prévenir que la chasse l'ayant conduit dans ce canton, il lui demandoit à souper et à coucher. La marquise fit préparer un grand souper, et disparut au moment de se mettre à table. Le roi, surpris et affligé, lui fit demander la raison de cette prompte retraite; elle répondit : « Un roi doit être maître dans tous les lieux où il se trouve; et moi je suis bien aise d'être libre dans ceux que j'habite. » Ce fut la marquise de Guercheville qui introduisit l'abbé, depuis cardinal de Richelieu, auprès de Marie de Médicis; et elle commença la fortune de ce prélat, dont les Sermons l'avoient charmée. Elle mourut à Paris en 1532. Elle avoit eu de son premier époux un fils mort sans postérité en 1594; et du second, un autre fils, Roger du Plessis, duc de Liancourt. *Voyez* ce dernier mot.

GUERCHI (Claude-Louis DE REGNIER, comte de), chevalier des ordre du roi, et lieutenant-général de ses armées, d'une famille illustre et très-bien alliée, fit ses premières armes sous le marquis de Guerchi son père en 1734. Il passa en Italie où étoit le théâtre de la guerre, en qualité de capitaine de cavalerie, et fut blessé à la bataille de Guastalle. Bientôt après le roi lui donna le régiment Royal-Vaisseaux qui étoit en Bohême : il s'empara d'Eims, y soutint un siége; et sur le point de voir donner le dernier assaut à la place,

il s'ouvrit un passage à travers l'ennemi, bien supérieur en nombre, joignit l'armée et entra dans Lintz qui fut bientôt assiégé. Après quelques jours de défense, ayant entendu parler de rendre cette place, le comte de Guerchi proposa des sorties qu'il fit, et gagna une barrière dont l'ennemi s'étoit emparé; enfin on capitula malgré son avis, mais il refusa de signer la capitulation. Ayant été ensuite employé en Flandre dans l'armée que commandoit le maréchal de Saxe, il donna trois fois, à la tète de son régiment, sur une formidable colonne, et trois fois il fut repoussé. Maurice, admirant sa conduite dans le fort de l'action, lui crie « courage, Guerchi! le roi vous voit. » Son habit fut criblé de balles; presque tous les officiers de son régiment périrent à cette journée. S'étant rendu après l'action au quartier du roi, ce prince lui dit, sans lui donner le temps de parler: « Guerchi, vous venez me demander mon régiment, je vous le donne » Dans la guerre de 1756, tout le monde sait combien il contribua à la victoire d'Hastembec; comment il se conduisit à Corbach, où il commandoit la brigade de Navarre. On dit encore qu'à la malheureuse affaire de Minden, le comte de Guerchi, voyant les Français céder le terrain, gagna la tête de l'armée, l'arrêta, jeta sa cuirasse, découvrit son sein, et dit aux soldats qu'il s'efforçoit de ramener: « Amis, vous voyez que je ne suis pas plus en sûreté que vous; allons, Français! suivez-moi, venez combattre des gens que vous avez vaincus plus d'une fois. » Peu de temps après la paix, il fut nommé ambassadeur à la cour de Londres; il y arriva dans le temps le plus orageux, où l'ancien ministère traversoit le nouveau, et dans un moment où la haine des Anglais contre les Français étoit dans toute son effervescence. Lès préliminaires de la paix étoient arrêtés; il eut la gloire de mettre la dernière main au traité. Sa santé ayant beaucoup souffert de son séjour en Angleterre, il revint en France, et mourut en 1768, honoré des regrets des deux cours.

† GUERCHIN (François Barberi de Cento, *dit* le), ainsi nommé parce qu'il étoit louche, né à Cento, près de Bologne, en 1590, peignit dès l'âge de huit ans, tira de son génie les premiers principes de son art, et se perfectionna ensuite à l'école des Carraches. Une académie qu'il établit en 1616 lui attira un grand nombre d'élèves de toutes les parties de l'Europe. La reine Christine de Suède l'honora d'une visite et lui tendit la main, « pour toucher, disoit-elle, celle qui avoit produit tant de chefs-d'œuvre. » Le roi de France lui offrit la place de son premier peintre; mais il aima mieux accepter un appartement dans le palais du duc de Modène. Il ne sortoit jamais de son atelier sans être accompagné de plusieurs peintres qui le suivoient comme leur maître et le respectoient comme leur père. Le Guerchin les assistoit, dans le besoin, de ses conseils, de son crédit et de son argent. Doux, sincère, poli, bienfaisant, il fut un modèle pour les artistes. Il mourut en 1667. Ses principaux ouvrages sont à Rome, à Bologne, à Parme, à Plaisance, à Modène, à Reggio, à Milan et à Paris au musée Napoléon. Il rendoit certains objets avec beaucoup de vérité; mais la correction, la noblesse et l'expression, qui sont les fruits d'un travail réfléchi, lui ont manqué pour l'ordinaire. Cet artiste aima mieux se livrer à la nature et donner plus de force et de fierté à ses tableaux, que de mettre son génie dans les entraves de l'imitation. Il s'éloigna sur-tout du Guide et de l'Albane, dont la manière lui parut foible. Personne n'a travaillé avec plus de facilité et

de promptitude. Des religieux l'ayant prié, la veille de leur fête, de représenter un *Père Eternel* au maître-autel, Le Guerchin le peignit aux flambeaux en une nuit. *Voy.* SAINTE PÉTRONILLE.

† GUERCHOIS (Magdeleine D'AGUESSEAU, épouse de Pierre-Hector le), née en 1679 et morte en 1740, étoit sœur du célèbre chancelier d'Aguesseau dont elle eut les vertus et en partie les talens. De sa plume, aussi solide que chrétienne, sont sortis les livres suivans : I. *Réflexions sur les livres historiques de l'ancien Testament*, 1 v. in-12. II. Trois *Traités* réunis en 1747, en 2 vol. petit in-12 ; *Avis d'une mère à son fils*, Paris, 1743, 2 v. in-12 ; *Instruction pour les sacremens de pénitence et d'eucharistie ; Pratique pour se disposer à la mort.*

I. GUERET, jésuite. *Voyez* CHATEL, n° IV.

II. GUERET (Gabriel), né à Paris en 1641, avocat en 1660, distingué au palais, moins par ses plaidoyers que par ses consultations ; et dans la république des lettres, par son érudition, la justesse de sa critique et les agrémens de son esprit, mourut à Paris le 22 avril 1688, à 47 ans, laissant plusieurs ouvrages qui font honneur à sa mémoire. I. Le *Parnasse réformé*. II. La *Guerre des Auteurs anciens et modernes*, La Haye, 1716, in-12. C'est une suite de l'ouvrage précédent. L'un et l'autre renferment d'assez bonnes plaisanteries, de l'enjouement, et une ironie communément assez fine. Ce recueil a aussi été réimprimé sous le titre des *Auteurs en belle humeur*, Amsterdam, 1723, in-12. III. *Entretiens sur l'éloquence de la chaire et du barreau*, Paris, 1666 in-12, semés de réflexions judicieuses et de leçons utiles. IV. *La carte de la cour*, Paris, 1663 et 1674, in-12 : c'est une allégorie ingénieuse, mais moins piquante que son *Parnasse réformé*. V. La *Promenade de Saint-Cloud*, ou *Dialogues sur les auteurs ;* ils sont très-bien assaisonnés. VI. Le *Journal du Palais*, conjointement avec Blondeau. C'est un recueil bien digéré des arrêts des parlemens de France, publié d'abord en 2 vol, in-4°, et ensuite en 3 vol., 1737, depuis en 2 vol. in-fol., 1755. VII. Une édition des *Arrêts notables du parlement*, recueillis par Le Prêtre, et réimprimée en 1679, augmentée de notes savantes et de pieces curieuses. *Voyez* BLONDEAU, n° III.

† III. GUERET (Louis-Gabriel), docteur de Sorbonne, ancien vicaire-général de Rodez, né à Paris, mort le 9 septembre 1759, âgé de 80 ans, fils du précédent, s'est fait connoître par quelques brochures sur les affaires ecclésiastiques. I. *Lettres d'un théologien sur l'exactitude des certificats de confession*, Paris, 1751, in-12. II. *Droits qu'ont les curés de commettre leurs vicaires et les confesseurs dans leurs paroisses*, Paris, 1759, in-12. III. Quelques *Livres* dans le même goût, qui sont dans l'oubli. IV. L'*Eloge de Bernard Couet*, qui se trouve en tête du catalogue des livres de ce dernier, Paris, 1737, in-12.

GUERIKE *ou* GUERICKE, (Othon de), conseiller de l'électeur de Brandebourg, et bourgmestre de Magdebourg, né en 1602, et mort en 1686 à Hambourg, un des plus grands physiciens de son temps, inventa la *Machine pneumatique*, dans le même temps que Robert Boyle en concevoit lui-même l'idée en Angleterre. Cette machine fit changer de face à la physique expérimentale, et donna les connoissances les plus certaines sur la nature et les effets de l'air. Les

animaux qui en sont privés lorsqu'ils sont placés sous le récipient périssent ; les plantes ne croissent plus ; la lumière et les phosphores naturels s'y éteignent ; et la fumée, quelque temps suspendue, tombe à la fin ; le fusil qui frappe la pierre n'y donne point d'étincelles ; la poudre à canon qu'on laisse tomber sur un fer ardent s'y fond et ne s'enflamme pas, tandis qu'une demi-drachme de sel de nitre de Glauber, mêlé avec autant d'huile de carvi, fait explosion, et met en pièces la fiole qui contient le mélange ; la pomme ridée y devient unie ; enfin, les corps pesans ou légers tombent sans différence de gravité au fond du récipient. Papin, s'Gravesande, et Hauxbée ont perfectionné la machine de Guerike. On doit encore à ce dernier les *deux hémisphères de cuivre* appliqués l'un contre l'autre, que seize chevaux ne pouvoient séparer ; le *Marmouset de verre*, qui descend dans un tuyau quand le temps est pluvieux, et en sort quand il doit être serein. Cette dernière machine disparut à la vue du baromètre, sur-tout depuis que Huyghens et Amontons eurent donné les leurs. Guerike se servoit de son Marmouset pour annoncer les orages ; le peuple le croyoit sorcier. La foudre étant tombée un jour sur sa maison, et ayant pulvérisé plusieurs machines dont il se servoit pour ses expériences, on ne manqua pas de dire que c'étoit une punition du ciel irrité. Les expériences de Guerike sur le vide ont été imprimées en 1672, in-fol., en latin, sous le titre d'*Experimenta Magdeburgica.* Ce fut le premier qui observa le pouvoir répulsif de l'électricité, la lumière et le bruit de son explosion. Il fut marié deux fois : il eut de sa première femme, Othon GUERIKE, conseiller-privé du roi de Prusse, qui soutint la réputation de son père.

I. GUÉRIN (Guillaume), avocat-général du parlement de Provence, et revêtu de cette charge la même année que cette cour donna un arrêt terrible contre les Vaudois, se chargea de le faire exécuter, et portant la cruauté aussi loin qu'il le put, il fit tuer tout ce qu'il rencontra. Un jeune homme de Mérindol, tâchant de se sauver, et les soldats favorisant sa fuite, l'avocat-général cria de toutes ses forces : *Tolle! Tolle!* et ce malheureux fut arquebusé. On compta vingt-deux bourgs détruits ou mis en cendres. Henri II, dont le père avoit toléré cette exécution, permit aux seigneurs ruinés de ces villages détruits et de ces peuples égorgés de porter leurs plaintes au parlement de Paris. On chercha des crimes pour faire périr Guérin, et l'on n'eut pas de peine à lui en trouver. Il fut condamné à être pendu, non pour le massacre de Cabrières et de Mérindol, comme plusieurs historiens, et entre autres Voltaire, l'ont avancé ; mais pour plusieurs faussetés, calomnies, prévarications, abus et malversations ès deniers du roi et d'autres particuliers, sous couleur et titre de son état de procureur du roi ; et la sentence fut exécutée à Paris en 1554 : tous les bons citoyens se réjouirent de sa mort. « C'étoit, dit Nostradamus, un homme aussi noir de corps que d'ame ; autant froid orateur que persécuteur ardent et calomniateur effronté. »

II. GUÉRIN, *dit* FLECHELLES (Hugues), acteur du théâtre du Marais, à Paris, avoit épousé la fille de Tabarin, et réussissoit dans tous les rôles, même dans celui de Gaultier-Garguille, qu'il jouoit sous le masque. Il mourut en 1633. La farce de la querelle de Gaultier-Garguille et de Perrine sa femme est imprimée sans date à Vaugirard, chez A, E, I, O, U, à l'enseigne des Trois

Raves; cette pièce a été réimprimée dans la collection dite *de Caron*. Guérin publia en 1631, in-12, un recueil de prologues et de chansons, où l'on trouve quelques traits heureux et plaisans.

III. GUÉRIN (Robert), *dit* La Fleur, acteur du Marais, à Paris, jouoit sans masque, contre l'usage de son temps, même les rôles de Gros-Guillaume. Son caractère étoit de mêler son jeu de sentences. Un jour s'étant avisé de contrefaire un homme de robe qui avoit une grimace d'habitude fort ridicule, le magistrat le fit mettre au cachot; Guérin en mourut de saisissement en 1634. Huit jours après, ses camarades Turlupin et Gaultier-Garguille en moururent de douleur. — Un autre acteur de ce nom épousa la veuve de Molière, et mourut en 1728, à 92 ans.

IV. GUÉRIN (Nicolas-Armand-Martial), fils de la veuve de Molière, naquit en 1678, et mourut en 1708, âgé de 30 ans, après avoir fait jouer la comédie de la *Psyché de village*, et la pastorale de *Mélicerte*.

V. GUÉRIN (Gilles), sculpteur, mort en 1678, à 72 ans, auteur de divers morceaux qui n'ont rien de séduisant; mais son ciseau tailloit le marbre avec beaucoup d'intelligence, partie qu'on estimoit alors, parce qu'elle étoit peu connue.

† VI. GUÉRIN (François), professeur au collége de Beauvais à Paris, mort le 29 mai 1751, âgé de 70 ans, étoit de Loches en Touraine. On a de lui, I. *Les Annales de Tacite, traduites en français*, en 3 vol. C'étoit un ouvrage au-dessus de ses forces; il est resté trop inférieur à son original. II. Une *Traduction de Tite-Live*, plus exacte, plus fidèle et plus élégante que celle de Tacite, et qu'on a réimprimée, avec des corrections, à Paris, en 10 vol. in-12. III. Des *Poésies latines*, remarquables par la finesse d'expression, et qui forment le 5e livre des *Selecta carmina*, etc., *in univ. Paris. prof.*

VII. GUÉRIN (Hippolyte-Louis), imprimeur de Paris, né en 1698, mort en 1765, se distingua par ses éditions. Son Cicéron de l'abbé d'Olivet; son Tacite de l'abbé Brotier sont justement recherchés. Coignard fit la moitié de l'édition du premier; et Delatour, gendre de Guérin, acheva le second. Le Cicéron en grand papier se vend fort cher.

VIII. GUÉRIN (Nicolas-François), recteur de l'université de Paris, né à Nanci le 20 janvier 1711, mort à Paris le 13 avril 1782, fit d'excellentes études sous le jésuite Porée, et se distingua par l'élégance de ses poésies latines, dont la plupart n'ont pas vu le jour. On a seulement publié de lui, I. des *Hymnes* à l'usage de divers diocèses. II. L'*Oraison funèbre* du Dauphin. III. Un *Discours* sur l'émulation. IV. Un poëme latin intitulé *Perambulatio poëtica*. C'est la description des curiosités de Paris. V. Une autre *Pièce de vers* sur l'éducation des princes. L'université l'avoit choisi pour syndic en 1755, et il en fut deux fois recteur. Guérin étoit franc et ouvert; sa gaieté donnoit des charmes à sa conversation, animée d'ailleurs par tous les agrémens de l'esprit et du savoir.

* IX. GUÉRIN du Rocher (N.), après avoir passé plusieurs années dans la société des jésuites, continua, après l'extinction de la société, à se livrer au goût des lettres et aux recherches d'érudition. En 1777 il fit paroître l'*Histoire véritable des temps fabuleux*, Paris, 3 vol. in-8°. Il y montre que l'Ecri-

ture sainte a fourni la matière des anciennes histoires et des mythologies, et que l'histoire d'Egypte en particulier n'est qu'un travestissement des faits rapportés dans la Bible. Si ses observations sont fondées sur des étymologies plausibles, elles le sont bien davantage encore sur des rapprochemens et des parallèles tout-à-fait frappans. Les philosophes se sont élevés contre un ouvrage qui ruinoit de fond en comble plus d'une spéculation. La Harpe y a d'abord opposé une critique que les savans ont regardée comme une turlupinade, et qu'ils ont dédaigné (*voyez* le Journ. hist. et littér., 15 octobre 1777, pag 237). De Guignes, Anquetil et du Voisin l'ont attaqué plus sérieusement ; mais l'abbé Chapelle a repoussé leur critique, celle de du Voisin surtout, avec tant de vigueur, que celui-ci n'a cru pouvoir y répondre. Toute l'édition de la défense a été saisie par voie d'autorité (*ibid.*, 15 août 1780, pag. 601). L'ouvrage devoit être porté à 12 volumes. Guérin du Rocher a été immolé dans sa prison, dans les terribles journées des 2 et 3 septembre 1792.

X. GUÉRIN. *Voyez* TENCIN.

† GUÉRINIÈRE (François ROBICHON de la), écuyer du roi, distingué dans cette place par son assiduité et ses connoissances, a donné deux ouvrages estimés. I. l'*Ecole de cavalerie*, plusieurs fois réimprimée, et dont la plus belle édition est de Paris, 1733, in-fol., avec fig. Elle fut réimprimée en 1736 et 1751, 2 vol. in-8° ; mais les figures sont inférieures à celles de l'in-fol. II. Des *Elémens de cavalerie*, en 2 vol. in-12. Ces deux livres sont consultés tous les jours. L'auteur, contemporain de Bourgelat, possédant parfaitement les principes d'équitation, ignoroit ceux de la médecine vétérinaire; pour ne pas laisser à cet égard son travail incomplet, il confia le soin de décrire les maladies du cheval à un médecin de Paris qui se contenta de répéter les documens utiles et jusqu'aux erreurs de Solleysel. La Guerinière, honoré des bienfaits de la cour, mourut le 2 juillet 1751, dans un âge assez avancé.

GUERNIER (Louis du), excellent peintre en émail, s'appliqua dans le 17e siècle à la miniature, et y réussit. Il trouva diverses teintes de carnations, inconnues avant lui ; et il auroit porté cet art beaucoup plus loin, si la mort ne l'eût pas enlevé à la fleur de son âge.

GUEROAND (Guillaume) vivoit au commencement du 16e siècle. Il étudia la médecine à Caen, sous Jean Contif et Noël Etienne, maîtres-ès-arts et en médecine. C'est dans cette ville qu'il publia un *Commentaire* peu savant sur l'ouvrage supposé d'Æmilius Macer, orné de 77 planches en bois, très-mauvaises, sans date, in-8° et in-4°, pour l'instruction des jeunes médecins. Il s'appliqua dans la suite à pratiquer son art. L'auteur a vécu après 1501, temps des conquêtes de Louis XII en Italie, dont il parle comme d'une chose récente. La distinction qu'il fait du mentagra et du mal vénérien prouve assez qu'on ne se trompoit point sur la cause de cette dernière maladie.

I. GUERRE. *Voy.* JACQUET.

II. GUERRE (Martin), né à Andaye, dans le pays des Basques, connu par l'imposture d'Arnaud du Thil, son ami. Martin ayant épousé Bertrande de Rols, du bourg d'Artigat, au diocèse de Rieux en Languedoc, en janvier 1539, et ayant demeuré environ dix ans avec elle, passa en Espagne, où il prit les armes. Huit

ans après, Arnaud du Thil, son ami, se présenta à Bertrande, et lui dit qu'il étoit son mari; il donna à cette femme tant d'indices, qu'elle le prit en effet pour son époux. Cet imposteur, peu content de la première séduction, voulut encore avoir les biens de Bertrande, et son avarice le découvrit. Pierre Guerre, oncle de Martin, qui avoit intérêt à ne point laisser passer ces biens dans une famille étrangère, et qui croyoit avoir des preuves assez fortes pour démontrer l'imposture de du Thil, l'appela en justice, et résolut de le poursuivre comme séducteur. Bertrande, qui avoit aussi de fortes présomptions depuis quelque temps pour croire que du Thil n'étoit pas son mari, fortifia, par ses dépositions, les preuves de Pierre Guerre. Le juge de Rieux commença ce singulier procès, et condamna le fourbe à être pendu. Du Thil appela de cette sentence au parlement de Toulouse, qui étoit très-indécis, lorsque le vrai mari revint d'Espagne, où il avoit toujours demeuré. Quoiqu'il eût une jambe de bois, parce qu'il en avoit perdu une à la fameuse bataille de Saint-Quentin, on ne laissa pas de le reconnoître pour le véritable époux de Bertrande. Du Thil ayant été convaincu d'imposture, d'adultère et de sacrilége, fut condamné à être pendu et brûlé; ce qui fut exécuté à Artigat, devant la maison de Martin Guerre, au mois de septembre 1560. Ses biens furent donnés à une fille qu'il avoit eue de Bertrande, pendant qu'elle avoit habité avec lui de bonne foi.

GUERRY (N.), appelé communément *le Capitaine Guerry*, a rendu son nom célèbre dans l'histoire par sa valeur intrépide et par son zèle pour son roi; il en donna des preuves signalées dans la guerre de la religion en 1567. Les huguenots, irrités d'avoir perdu la bataille de Saint-Denys, vinrent attaquer un moulin de pierres de taille, environné de fossés profonds, et bien percé de toutes parts; ils l'investirent avec toute leur infanterie, commandée par leurs plus vaillans chefs; mais ils furent toujours repoussés par le brave Guerry, qui défendoit ce moulin avec peu de monde; et l'armée protestante, après avoir perdu ses meilleurs soldats, fut obligée de regagner St.-Denys, avec la honte d'avoir échoué devant un simple moulin. Ce théâtre de la gloire de notre illustre capitaine fut depuis appelé *Moulin-Guerry*, du nom de son généreux défenseur; et le roi Charles IX, en récompense de cette belle action, l'éleva à de plus hauts emplois dans ses armées.

† GUERSANS *ou* GUERSENS (Jules *ou* Julien), poëte et jurisconsulte, né à Gisors en Normandie l'an 1543, avocat, puis sénéchal de Rennes en Bretagne, mort de la peste dans cette ville en 1583. Il a laissé la *tragédie de Panthée*, imprimée à Poitiers en 1571, et diverses *Poésies*, soit en latin, soit en français, toutes également mauvaises.

† GUESCLIN (Bertrand du), connétable de France, né en Bretagne l'an 1320, s'est immortalisé par une valeur héroïque, accompagnée d'une prudence consommée. Ses parens négligèrent tellement son éducation, qu'il ne sut jamais ni lire, ni écrire, à l'exemple de presque tous les nobles de son temps. Dès sa plus tendre enfance, il ne respiroit que les combats. Il avoit formé un régiment d'enfants de son âge, s'étoit nommé leur général, et, les partageant en compagnies, leur enseignoit l'art de se ranger en bataille. *Il n'y a pas de plus mauvais garçon au monde*, disoit sa mère; *il est toujours blessé*, *le visage déchiré, toujours battant ou battu*. On l'a dépeint

d'une taille fort épaisse, les épaules larges, les bras nerveux. Ses yeux étoient petits, vifs et pleins de feu. Sa physionomie n'avoit rien d'agréable. « Je suis fort laid, disoit-il étant jeune : jamais je ne serai bien venu des dames; mais du moins je saurai me faire craindre des ennemis de mon roi. » Il ne dut sa fortune qu'à son génie. Dès l'âge de 17 ans il reçut le prix dans un tournoi donné à Rennes. Il y étoit allé inconnu, et contre la volonté de son père, après avoir emprunté le cheval d'un meunier. Depuis il ne cessa de porter les armes, et toujours avec succès. Après la funeste journée de Poitiers, en 1356, pendant la captivité du roi Jean, il vint au secours de Charles, fils aîné de ce prince, et régent du royaume ; Melun se rendit, la rivière de Seine fut libre, plusieurs places se soumirent. Charles V, ayant succédé à son père en 1364, récompensa ses services comme ils le méritoient. Cette même année, du Guesclin, à qui ce prince avoit confié le commandement de ses armées, remporta sur le roi de Navarre la bataille de Cocherel, près du village de ce nom. Le captal de Buch, qui commandoit les troupes du Navarrais, fut fait prisonnier par du Guesclin même. Un moment avant la bataille, notre héros, courant de rang en rang, inspira à tous ses soldats le courage qui l'animoit. « Pour Dieu, amis, disoit-il, souvenez-vous que nous avons un nouveau roi de France ; que sa couronne soit aujourd'hui étrennée par vous ! » Les victoires de du Guesclin accélérèrent la paix entre le roi France et celui de Navarre. Il porta alors du secours à Henri, comte de Transtamare, qui avoit pris le titre de roi de Castille, contre Pierre-le-Cruel, son frère, possesseur de ce royaume : il fit diverses conquêtes sur ce prince, lui ravit la couronne, et l'assura à Henri. Ce monarque lui donna 100,000 écus d'or, avec le titre de connétable de Castille. Bertrand retourna bientôt en France, pour défendre sa patrie contre l'Angleterre. Les Anglais, auparavant victorieux dans tous les combats (*voyez* CHANDOS), furent battus par-tout. Du Guesclin, devenu connétable de France, tomba dans le Maine et dans l'Anjou sur les quartiers des troupes anglaises, les défit toutes les unes apres les autres, et prit lui-même leur général Grandson. Il rangea le Poitou et la Saintonge sous l'obéissance de la France. Il ne resta aux Anglais que Bordeaux, Calais, Cherbourg, Brest et Bayonne. Le connétable mourut au milieu de ses triomphes devant Château-neuf-de-Randon, le 13 juillet 1380. Il fut enterré à St.-Denys, auprès du tombeau que Charles V s'étoit fait préparer. Son corps fut porté avec les mêmes cérémonies que ceux des souverains. On a fait depuis le même honneur à Turenne. « Si, parmi cette foule de héros connus dans nos annales, dit Villaret, il étoit permis d'en choisir un pour le placer à côté de lui, le grand Turenne seroit peut-être celui qui paroîtroit le plus propre à être mis en parallèle avec le bon connétable (car c'est de ce nom que nos aïeux appeloient du Guesclin long-temps apres sa mort). Turenne, aidé des connoissances d'un siècle plus éclairé, étoit sans doute plus habile capitaine que Bertrand. Mais on peut dire, à la gloire de ce dernier, qu'il tira de son propre fonds tout ce qu'il fit voir de génie militaire, dans un temps où l'art de la guerre étoit encore dans son enfance. Il est peut-être le premier de nos généraux qui ait découvert et mis en pratique l'avantage des campemens, des marches savantes, des dispositions réfléchies, des manœuvres négligées par nos aïeux, et que même ils faisoient gloire d'ignorer. Avant et long-temps après lui, on ne savoit que fondre

avec impétuosité sur l'ennemi ; on se battoit, sans presque observer aucun ordre : le sort décidoit de l'événement. Bravoure, modestie, générosité, tout se trouve égal entre nos deux héros. Turenne fit distribuer sa vaisselle d'argent à ses soldats ; du Guesclin vendit ses terres pour payer son armée. La plus belle campagne de du Guesclin et celle de Turenne se ressemblent. Ils aimèrent tous deux également leur patrie et leur souverain ; ils les servirent également, et furent illustres par les mêmes vertus. » Ils étoient l'un et l'autre, à certains égards, le modèle des hommes et des guerriers. Il y a peu d'histoire plus remplie que la leur de traits de prudence, d'humanité, de générosité. En disant adieu aux vieux capitaines qui l'avoient suivi depuis quarante ans, du Guesclin les pria *de ne point oublier ce qu'il leur avoit dit mille fois*, qu'*en quelque pays qu'ils fissent la guerre, les gens d'Eglise, les femmes, les enfans et le pauvre peuple n'étoient point leurs ennemis*. Les étrangers ne le respectoient pas moins que les Français. Le gouverneur de Randon avoit capitulé avec le connétable ; il devoit rendre la place le 12 juillet, en cas qu'on ne lui apportât pas du secours. Le lendemain, jour de la mort de du Guesclin, on le somma de se rendre. Il ne fit aucune difficulté de lui tenir parole, même après sa mort. Il sortit avec les officiers les plus distingués de sa garnison, et vint mettre sur le cercueil du connétable les clefs de la ville, en lui rendant les mêmes respects que s'il eût été vivant. Les généraux qui avoient servi sous lui refusèrent l'épée de connétable, comme ne se sentant pas dignes de la porter après lui. On peut consulter sur cet illustre capitaine Monstrelet, du Tillet, et sur-tout Chatelet, qui publia en 1666, in-fol., l'*Histoire* de ce grand homme, d'après Ménard, qui l'avoit écrite en 1387. Du Guesclin, quoique marié deux fois, n'eut point d'enfans légitimes ; mais il laissa un fils naturel, nommé Michel DU GUESCLIN. Le dernier mâle de cette maison mourut en 1783, brigadier des armées du roi. L'empereur, voulant honorer la mémoire du connétable, accorda, en 1806, une pension de 6000 fr. à madame de Gevres, unique et dernier rejeton de la famille de ce dernier. (*Voyez* l'Histoire de Bertrand du Guesclin, par Guyard de Berville, Paris, 1777, 2 vol. in-12 ; et encore les Mémoires de M. de La Curne, sur l'ancienne chevalerie.) Du Guesclin avoit mené avec lui en Espagne les troupes restées sans emploi après la paix faite avec la Bretagne et l'Angleterre. On les appeloit les *grandes compagnies*. C'étoient des especes de brigands qui mettoient à contribution les pays qu'ils parcouroient. Ils désolèrent les campagnes d'Avignon, et le pape qui siégeoit alors dans cette ville excommunia les chefs et les soldats. Du Guesclin s'étant mis en chemin pour la Castille, pria le pontife de contribuer aux frais de la guerre ; le pape, au lieu d'argent, lui offrit une absolution pour l'armée. Les troupes irritées n'en furent que plus ardentes dans le pillage des terres d'Avignon. Un légat vint solliciter auprès de du Guesclin la cessation de ces désordres. « Je ne le puis, répondit le général, vous devez connoître mieux que moi la force des anathèmes de l'Église. Depuis qu'on les a lancés contre nos soldats, ils sont devenus loups garoux. Ils ne nous écoutent plus. Je conseille au pape de lever l'excommunication, et de leur envoyer de l'argent. C'est le seul moyen de leur rendre la raison ; autre-

ment, ils deviendront pis que des diables. » Le pape fut forcé de lever l'anathème, et d'offrir cent mille francs levés sur le peuple. « Reportez votre argent, dit du Guesclin au légat, je ne veux rien du peuple. C'est au pontife et à ses riches cardinaux que j'en demande ; c'est à eux de m'en donner. » Les cent mille francs furent effectivement rendus au peuple, et les seuls gros bénéficiers furent obligés de payer. Le tombeau de du Guesclin, sur lequel il est représenté couché, est actuellement au Musée des monumens français.

† I. GUESLE (Jean de la), président au parlement de Paris, d'une bonne famille d'Auvergne, un des plus illustres magistrats du 16e siècle, mérita les graces de la cour, par son exacte probité et son esprit brillant et juste. La reine Catherine de Médicis lui donna la charge de premier président au parlement de Bourgogne. Le roi Charles IX l'employa ensuite dans plusieurs négociations aussi importantes qu'épineuses. La Guesle s'en acquitta si bien, que ce monarque le nomma son procureur-général au parlement de Paris en 1570. Henri III, non moins content de ses services que Charles IX, le fit président à mortier en 1583. Ce bon magistrat, vivement affligé des guerres civiles, se retira dans sa maison de Laureau en Beauce, où il mourut en 1588, loin des orages qui bouleversoient le royaume. Il laissa cinq fils qui eurent tous du mérite.

† II. GUESLE (Jacques de la), fils du précédent, et procureur-général comme lui, marcha sur les traces de son père. Il eut la douleur d'être, en quelque sorte, l'instrument de la mort de Henri III, en introduisant dans sa chambre Jacques Clément qui le poignarda. Le forfait de ce moine parricide lui troubla tellement l'esprit, qu'il le tua dans l'instant. La Guesle, quoique très-attaché à la religion catholique, servit Henri IV avec beaucoup de zele. Il mourut le 3 janvier 1612. On a de lui, I. Des *Remontrances*, gros in-4°. II. Un *Traité* in-4° *sur le comté de Saint-Pol*. III. Une *Relation curieuse du procès fait au maréchal de Biron*.

GUET (du). *Voyez* DUGUET.

† GUETTARD (Jean-Etienne), médecin, né aux environs d'Etampes le 22 septembre 1715, acquit de bonne heure, sous les yeux d'un aïeul très-instruit dans la botanique, les premiers principes des sciences naturelles. Venu jeune à Paris, il s'y fit bientôt une réputation qui lui mérita une place dans l'académie des sciences, et celles de médecin-botaniste et de garde du cabinet d'histoire naturelle du duc d'Orléans. Il mourut le 7 janvier 1786. Ses *Mémoires sur différentes parties des sciences et des arts*, 1768, 3 vol. in-4°, rédigés avec méthode et clarté, sont très-utiles aux progrès des unes et des autres. On a encore de lui des *Observations sur les plantes*, en 2 vol. in-12. Guettard a été un des traducteurs de l'Histoire naturelle de Pline, avec Poinsinet de Sivry, de Querlon et autres, Paris, 1771-1782, 12 vol. in-4°, et l'un des rédacteurs du *Voyage pittoresque*, ou *Description générale et particulière de la France*, avec de La Borde, Paris, 1781-1796, 78 livraisons, formant 12 vol. in-fol.

I. GUEVARA (Louis-Velez DE DUEGNAS et de), dramatiste et romancier espagnol au 17e siècle, natif d'Icija en Andalousie, mort en 1646, avoit une imagination riante. Il donnoit un caractere de

gaieté aux sujets même les plus graves. On peut le nommer le *Scarron de l'Espagne*, en ne considérant ce dernier que comme auteur de son Roman comique. Guévara a laissé plusieurs comédies, imprimées en diverses villes d'Espagne ; mais l'ouvrage qui a le plus contribué à répandre son nom est une pièce facétieuse, intitulée *El Diablo cojuelo, Novella de la otra vida*... Baillet, qui apparemment ne savoit pas l'espagnol, a étrangement défiguré ce titre dans ses *Jugemens*, en substituant aux trois premiers mots, *El Diabolo cojudo ;* ce dernier terme répond en mauvais latin à *Testiculosus*, ou *Testium immanitate laborans.* Cette faute a été relevée par Bernard La Monnoye, qui a restitué le titre comme l'avoit écrit Guévara et comme il doit être. *La Nouvelle de l'autre vie* a servi de canevas au célèbre Le Sage, pour composer son Diable boiteux, signifié par *El Diabolo cojuelo ;* mais l'écrivain français l'a tellement embellie par des peintures satiriques et des caractères nouveaux, que Guévara ne se reconnoît qu'à peine dans cette copie, supérieure à l'original. L'auteur des *Lectures amusantes* a traduit de nouveau cet ouvrage, mais moins librement, et l'a inséré, dans sa première partie, à peu près tel qu'il se lit en espagnol.

† II. GUÉVARA (Antoine de), écrivain du 16e siècle, né dans la province d'Alava, introduit dès l'âge de douze ans, par son père, à la cour de la reine Isabelle de Castille, entra ensuite dans l'ordre de Saint-François, où il se distingua par ses talens et par sa piété. Charles V le choisit pour son prédicateur et son historiographe, l'éleva ensuite au siége de Guadix, et depuis à celui de Mondonedo. Guévara étoit si éloquent et si habile dans l'art de s'insinuer dans les esprits, que sa correspondance fut recherchée par les plus grands personnages de la cour, ainsi que l'attestent ses lettres qui ont été traduites dans presque toutes les langues de l'Europe. Il nous a laissé, I. L'*Horloge des princes*, ou *Vie de Marc-Aurèle*, imprimée à Valladolid en 1529, 1 vol. in-8°. C'est une fiction morale et politique, dont Vossius n'a pas dédaigné d'en conseiller la lecture, principalement aux grands. Cet ouvrage, traduit en italien en 1548, en français en 1588, et en latin par le duc de Saxe en 1611, a eu trois éditions. II. *Le Mépris de la cour*, imprimé à Alcala de Henarès en 1592, 1 vol. in-8°. III. Des *Epîtres*, in-8°. IV. *Vies des empereurs romains.* V. Le *Mont du Calvaire*, 2 vol. in-8°, et d'autres écrits moins importans. Tous ces ouvrages, et principalement ceux intitulés l'*Horloge des Princes* et *le Mépris de la cour*, brillent d'une érudition vaste et variée, d'une profonde politique, et de cette philosophie née de l'expérience du monde, de la cour et du cœur humain, qu'il acquit nécessairement en voyageant, à côté de Charles V, dans une partie de l'Europe. On peut sans doute accuser Guévara de n'avoir pas toujours été historien fidèle, et d'avoir mérité les reproches qui lui en furent adressés de son vivant par le père La Rue, savant critique ; mais si Guévara a manqué à cette sévère exactitude que réclame l'histoire, il faut convenir que l'on n'a connu en Espagne, ni avant ni après lui, aucun écrivain qui ait dit plus de vérités. Un autre défaut qu'on pourroit encore remarquer en lui, ce seroit d'avoir en quelque sorte prodigué tout ce que le style a de plus séduisant, pour donner plus de prix à ses sentences, à ses maximes et à ses raisonnemens. Les écrits de Guévara honorent la langue espagnole et le siècle

de Charles V, qu'on peut considérer comme la pépinière féconde des bons écrivains de la nation. Guévara mourut en 1548.

† III. GUÉVARA (Antoine de), prieur de Saint-Miguel d'Escalada, et aumônier de Philippe II, roi d'Espagne, neveu du précédent, abandonna la cour pour se livrer à l'étude. On a de lui des *Commentaires latins* sur Habacuc et sur les Psaumes, in-4° et in-fol., avec un *Traité de l'autorité de la Vulgate*, *du Mépris de la Cour*, *et de la Louange de la vie rustique*, traduit en français par Antoine Allègre, Lyon, 1545, in-8°.

† GUEUDEVILLE (Pierre-Nicolas), fils d'un médecin de Rouen, bénédictin de Saint-Maur en 1671, quitta sa religion, son ordre et la France, pour vivre indépendant en Hollande, où il se maria. Il enseigna d'abord le latin à Roterdam, et tint des pensionnaires; mais ce double emploi assujettissant trop son génie bouillant et impétueux, il s'érigea en écrivain. Les principaux fruits de la plume de cet apostat sont, I. L'*Esprit des cours de l'Europe*, ouvrage périodique qui parut en 1699, et que le comte d'Avaux fit supprimer, parce que la France y étoit souvent outragée. Après le départ de ce ministre, le gazetier reprit son ouvrage, et le poussa jusqu'à 1710, sous le titre de *Nouvelles des cours de l'Europe*, par un homme qui n'avoit jamais vu l'antichambre ni le cabinet d'un ministre. L'*Esprit des cours* forme 18 vol. in-12. II. *Critique générale du Télémaque*, Cologne, 1700 et 1701, in-12, en 2 parties, qu'il ne faut pas confondre avec la *Télémacomanie* de l'abbé Faydit. La première est moins mauvaise que la seconde; mais l'une et l'autre ne méritent guère d'être lues. III. L'*Utopie de Thomas Morus*, Leyde, 1715, in-12, traduite du latin, longuement et platement. IV. La *Traduction de l'Eloge de la Folie*, in-12, marquée au même coin que la précédente. V. Celle de la *Vanité des sciences*, *d'Agrippa*, en 3 volumes in-12. VI. Celle des *Comédies de Plaute*, avec des remarques, en 10 vol. in-12. Le style du traducteur est traînant, ampoulé, bas, hérissé de phrases de halle, et obscènes. Les remarques ne valent pas mieux; le texte y est noyé dans un amas de plaisanteries sans esprit et sans sel, et de réflexions sans justesse. VII. *Le Grand théâtre historique*, 7 vol. in-fol., Leyde, 1705, 1721, ouvrage né du besoin, et compilé avec autant d'inexactitude que de précipitation. Gueudeville, associé à un autre religieux apostat, nommé Garillon, mourut malheureux à La Haye vers 1720.

† GUEULETTE (Thomas-Simon), avocat au parlement, et substitut du procureur du roi au châtelet, né à Paris en 1683, mort doyen de la compagnie le 22 décembre 1766, fit remettre aux héritiers de sa femme tout le bien qu'elle avoit laissé, et dont il devoit jouir après sa mort en propriété, par leur contrat de mariage. Gueulette est auteur *des Contes Mogols*, *des Mille et une Heures*, des *Mille et un Quart d'heures*, Paris, 1753, en 3 volumes in-12; ce dernier ouvrage a reparu sous le titre des *Sultanes de Guzarate*; des *Aventures merveilleuses du mandarin Fum-Ho-Hum*, conte chinois, Paris, 1723, 2 vol. in-12; des *Mémoires de mademoiselle de Bontems*. Tous ces romans, lus dans leur nouveauté, prouvent plus son goût pour ce genre frivole que le talent de le rendre piquant et agréable. Il a donné plusieurs pièces au théâtre italien, entre autres, l'*A-*

mour précepteur, l'*Horoscope accompli*, les *Comédiens par hasard*, *Arlequin-Pluton*, et le *Trésor supposé*. La plupart de ces pièces ont été imprimées à Paris. Gueulette a présidé à l'édition de l'*Histoire et Chronique du Petit-Jéhan de Saintré*, Paris, 1724, 3 vol. in-12; à celle de l'*Histoire de très-noble et très-valeureux prince Gérard*, comte de Nevers, Paris, 1747, in-8°; des *Contes et Fables de Pilpay et de Lokman*; des *Œuvres de Rabelais*, Paris, 1723, 5 vol. in-8°.

* GUFFROY (A. B. J.), avocat et député du Pas-de-Calais à la convention, rédigeoit une feuille intitulée *le Rougiff*, anagramme de son nom, journal plus qu'incendiaire, dont le comité de salut public, dit Prudhomme, se servit, ainsi que de ceux de Marat, Hébert et Audouin, pour « organiser un empoisonnement universel de l'opinion publique. » Voici comment il y célébra la victoire du 31 mai. « Enfin, écrivoit-il, le peuple triomphe, et les aristocrates courent porter, comme saint Denys, leurs têtes à *madame Guillotine* » Il entra le 14 septembre 1793 au comité de sûreté générale. A la séance des jacobins du 1er mars 1794, Châles dénonça son journal *le Rougiff*, ou *la France en vedette*, comme propre à désorganiser l'armée du Nord où il circuloit. Un autre membre l'accusa en outre d'avoir des liaisons avec le marquis de Travenet, et de protéger le serrurier de Louis XVI. Guffroy voulut prendre la parole; mais Maure ayant réclamé la lecture du dernier n° de son journal, elle excita de violens murmures. Guffroy fut exclus de la société, on arrêta que ses feuilles seroient dénoncées à la convention, et que le comité de sûreté générale seroit invité à prendre contre lui les mesures de rigueur nécessaires. A la chute de Robespierre, dont il étoit devenu l'ennemi depuis cette expulsion, Guffroy embrassa le parti des thermidoriens. Dès le 18 (5 août 1794) il dénonça Joseph Lebon avec lequel il avoit été très-lié, et se fit nommer commissaire pour l'examen des papiers trouvés chez Robespierre, afin d'en retirer les dénonciations de friponnerie qui s'y trouvoient contre lui. Le 5 janvier 1795 il fut nommé au comité de sûreté générale. Le 4 février il fit approuver la conduite de Cadroy et de Mariette contre les terroristes de Marseille, et donna des détails sur la situation de cette ville. Le 27 mars il accusa Duhem d'être en relation avec les terroristes prisonniers de la maison d'arrêt de la Bourbe, « dont le projet, dit-il, étoit de dissoudre la représentation nationale. » Sur son rapport, il fut décrété, le 29, que les trois prévenus Billot, Collot et Barrère seroient entendus, chaque jour, jusqu'à ce que la convention déclarât qu'elle étoit suffisamment éclairée. Denonciateur de Joseph Lebon, il fut inculpé par lui à la séance du 2 juillet. Lebon lut plusieurs passages du journal de Guffroy où il disoit entre autres choses: « Abattons les nobles, et tant pis pour les bons, s'il y en a; que la guillotine soit en permanence dans toute la république; la France aura assez de cinq millions d'habitans. » On discuta l'arrestation de Guffroy; les pièces qui le concernoient furent renvoyées aux comités; mais le mépris le sauva des suites de cette affaire. Lebon réclama de lui des papiers nécessaires à sa justification; il nia les avoir entre ses mains. Il fut accusé, au conseil des 500, le 9 juin 1797, de fausses dénonciations contre Rougeville, dont il étoit le débiteur, et qu'il avoit fait arrêter par le comité de sûreté générale, après avoir causé la mort du père dont il étoit l'agent. Guffroy fut aussi chaud réaction-

naire qu'il avoit été violent terroriste. Il substitua à son journal *le Rougiff*, qui ne pouvoit plus paroître, des pamphlets virulens contre ceux qu'il appeloit naguère ses amis, ce qui lui attira des coups de bâton de la part de Duquesnoy et de Le Sage-Sénault. Les thermidoriens, honteux d'un tel auxiliaire, renoncèrent à employer sa plume. Battu par les uns, sans être payé par les autres, il remplit obscurément le reste de la session, ne fut point réélu aux conseils, et retourna végéter dans son pays, où, mal vu de tous les partis, il essuya des désagrémens qui le forcèrent de revenir s'établir à Paris. Guffroy y fut nommé chef adjoint au ministère de la justice, et mourut en 1800, âgé d'environ 56 ans.

* GUGLIELMI (Pierre), associé de l'institut national de France et maître de chapelle de Saint-Pierre à Rome, né à Massa-di-Carrara, étudia, jusqu'à l'âge de 18 ans, la musique sous son père, qui étoit maître de chapelle du duc et de la duchesse de Modène; il fut ensuite envoyé au conservatoire de Loretto à Naples, qui étoit sous la direction du célèbre Durante, et y resta dix ans. Guglielmi en sortit à l'âge de 28 ans, et composa presqu'aussitôt, pour les principaux théâtres d'Italie, des opéras bouffons et des opéras sérieux, dans lesquels il réussit également. De Naples, de Venise, de Milan, de Florence, ses succès retentirent en Europe, et il fut demandé à Vienne, à Madrid, à Londres, où il obtint encore de plus grands applaudissemens. En 1793 il eut la place de maître de chapelle de Saint-Pierre à Rome, où il mourut le 19 novembre 1804, à l'âge de 77 ans. Ses plus beaux opéras sont *La Pastorella nobile Enea e Lavinia*, *la Pescatrice*, et ses meilleurs oratorios sont *Debora et Sisarra*, et *la morte d'Oloferne*. On compte plus de 200 ouvrages de ce célèbre compositeur, parmi lesquels, sans rappeler ceux déjà cités, les plus saillans sont *Les due Gemelle*, *la Virtuosa in Merdgellina*, *la serva innamorata*, *li finti amori*. Les musiciens reconnoissent que les compositions de Guglielmi sont en général d'une facture pure; que ses chants sont simples et aimables; que les accompagnemens ont de l'élégance; que l'harmonie en est claire, et qu'il s'est toujours distingué, particulièrement dans ses derniers opéras, par les morceaux d'ensemble où l'on trouve réunies la verve, la grace et l'originalité.

† GUGLIEMINI (Dominique) naquit à Bologne en 1655. Ses talens pour les mathématiques furent reconnus dans son pays même. Le sénat de Bologne le fit premier professeur de mathématiques, et lui donna, en 1686, l'intendance générale des eaux de cet état Cinq ans après il publia un excellent *Ouvrage sur la mesure des eaux courantes*. Ce traité, fort net et très-méthodique, lui valut, en 1694, une chaire de professeur en hydrométrie. Le nom de cette chaire étoit nouveau; mais la science qui y avoit donné lieu ne l'étoit pas moins en Italie. Gugliemini fit voir qu'il avoit porté cette science plus loin qu'elle n'avoit encore été, en mettant au jour son grand ouvrage de la *Nature des rivières*, dans lequel il sut allier les idées les plus simples de la géométrie avec la physique la plus compliquée. L'académie des sciences de Paris se l'étoit associé en 1669, avant la publication de cet écrit, qui passe pour son chef-d'œuvre. Il termina sa vie en 1710. Il eut part aux bienfaits de Louis XIV. Il bâtit une maison de l'argent que ce monarque lui avoit fait passer, et mit le nom de son bienfaiteur sur le frontispice.

On a de lui, I. Le Traité *della Natura de fiumi*, dont nous venons de parler, et dont la meilleure édition est de Bologne, 1756, in-4°, avec les notes de Manfredi. On y trouve tout ce qui a rapport aux nouvelles communications des rivières, aux canaux que l'on tire pour arroser, aux écluses, au dessèchement des marais. II. *De cometarum naturâ et ortu*, 1681, in-12. C'est un nouveau système sur les comètes, qui n'est ni vrai ni vraisemblable. III. *De sanguinis naturâ et constitutione*, in-12, 1701. L'auteur étoit aussi habile médecin que bon mathématicien. IV. Deux *Lettres hidrostatiques*, sur une dispute qu'il eut avec Papin, au sujet de son *Hydrostatique*. Tous ses ouvrages furent imprimés à Genève en 1719, 2 vol. in-4°.

* GUGLIENZI (Jean-Paul), gentilhomme véronais, mort en 1750, se livra particulièrement à l'étude de la physique et de l'astronomie. Pour faciliter ses observations astronomiques, il fit un méridien dans sa maison, et se procura des télescopes et des instrumens de mathématiques. On a de lui une *Lettera dell' inuguaglianza de' giorni italiani*, insérée dans le tome XXX des *Opuscoli Calogeriani; osservasioni della cometa di quest' anno* 1744, *e di due eclissi lunari fatte in Verona insieme con Gian-Francesco Seguier con la posizione geografica di detta città*, Verone, 1744, in-8°, insérées dans le tome XXII des *Opuscoli Calogeriani; Diario dell' anno* 1747, *fino al* 1800, Vérone.

† I. GUI, fils d'un autre GUI, duc de Spolette, se fit déclarer roi d'Italie en 889, et couronner empereur d'Allemagne en 891, après la mort de Charles III dit *le Gros*. Bérenger, duc de Frioul, prenoit alors le même titre. Les deux compétiteurs s'accordèrent, et convinrent que Gui auroit la France, et Bérenger l'Italie : mais Gui, ayant différé trop long-temps de se rendre en France, y trouva les affaires changées. Il ne tarda pas à se brouiller avec Bérenger, auquel il enleva Pavie, après avoir remporté, en 490, deux victoires sanglantes. Cependant son règne ne fut pas heureux. Arnould, fils de Carloman, auquel on avoit décerné la couronne impériale, le chassa de la Lombardie en 893, et l'obligea de se retirer à Spolette. Gui montra quelques talens, mais encore plus d'ambition; il travailloit à rassembler une armée, lorsque la mort l'enleva à ses projets, en 894.

* II. GUI, évêque d'Amiens, depuis 1058 jusqu'en 1076, a composé un *Poëme héroïque* latin *sur les exploits de Guillaume-le-Conquérant*. On y reconnoit, suivant Orderic Vital, des traces d'imitation de Virgile et de Stace. Ce poëme est perdu.

III. GUI DE CRÊME, cardinal, élu antipape l'an 1164 par la faction d'Octavien, auquel il succéda sous le nom de Pascal III. Appuyé de l'autorité de l'empereur Fréderic Ier, il continua le schisme contre le pape légitime Alexandre III : mais, après beaucoup de traverses, il mourut misérablement l'an 1168. Le schisme ne finit pas à sa mort.

† IV. GUI DE SIENNE, fameux peintre du 13e siècle, dont on a, pour le temps, un excellent tableau de la *sainte Vierge tenant l'enfant Jésus entre ses mains*. Ce tableau, de l'an 1221, est le plus ancien ouvrage actuellement existant d'aucun peintre italien. L'église de Saint-Dominique à Sienne le possède encore passablement conservé. Il est gravé dans l'*Etruria pittrice*.

† V. GUI DE PERPIGNAN, ainsi nommé, parce qu'il étoit de cette ville, fut général des carmes en 1318, évêque de Majorque en 1321, puis d'Elne vers 1330 : il mourut à Avignon en 1342. Ses principaux ouvrages sont, I. *De Concordiâ evangelistarum*, 1631, in-fol. II. *Correctorium decreti.* III. Une *Somme des hérésies, avec leur réfutation*, Paris, 1528. IV. Des *Statuts synodaux*, publiés par Baluze à la fin du *Marca Hispanica*, etc.

* VI. GUI *ou* GUIDO-JUVENAL, chargé dans le 15e siècle de la réforme des bénédictins français, publia sur ce sujet et sur quelques autres *divers écrits* qui lui acquirent une grande réputation. *Voyez* Singularités historiques et littéraires, par Lyron, tome III, page 49.

VII. GUI, templier. *Voyez* MOLAY.

VIII. GUI D'AREZZO. *Voy.* ARETIN, n° I.

IX. GUI DE LUZIGNAN. *Voy.* LUZIGNAN.

X. GUI DE FOULQUES. *Voy* CLÉMENT, n° VI.

XI. GUI. *Voy.* MEAD, à la fin.

XII. GUI, fils du comte de Leicester. *Voy.* LEICESTER, vers la fin.

XIII. GUI-PAPE, né au château de la Pape près Lyon, épousa la fille d'Etienne Guilon, jurisconsulte célèbre, né aussi près de Lyon, à Saint-Simphorien-d'Ozon, et qui devint président du parlement du Dauphiné. Dès son établissement, Gui-Pape son gendre y fut reçu conseiller, et employé ensuite par Louis XI dans plusieurs négociations importantes auprès du pape Nicolas V et du roi son père. Gui-Pape sauva à Crest de la fureur du peuple un juif accusé de sortilége, et soutint à Gap les droits du dauphin, malgré les menaces des envoyés du roi René : il reçut en récompense, de Louis XI, l'ordre de se démettre de sa charge, et se retira à la campagne, où il mourut en 1487, à l'âge de 83 ans, après avoir publié plusieurs ouvrages. Le plus connu est intitulé *Decisiones Gratianopolitanæ*. La meilleure édition de ce livre, estimé pour la justesse, la clareté et la méthode, est de Genève, 1643, in-folio, avec les notes de plusieurs jurisconsultes. Chorier en a donné un abrégé en français, sous le titre de *Jurisprudence de Gui-Pape*, Lyon, 1692, in-4.° On a d'*autres livres de droit* de cet écrivain; mais ils sont d'un mérite inférieur.

I. GUIARD, fanatique, qui répandit ses rêveries sous Philippe-le-Bel, se disoit l'ange de Philadelphie, dont il est parlé dans l'Apocalypse. Il fut pris, et répondit en extravagant. Condamné au feu, il abjura son fanatisme, et fut enfermé, vers l'an 1310, dans une prison, où l'on croit qu'il mourut.

† II. GUIARD (Antoine), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Saulieu, diocèse d'Autun, en 1692, mort en 1760, à 68 ans, aussi pieux qu'éclairé, a donné, I. *Entretiens d'une dame avec son directeur, sur les modes du siècle*, in-12. II. *Réflexions politiques sur la régie des bénéfices.* III. *Dissertations sur l'honoraire des messes*, 1748, réimprimées en 1757, in 8° : elles ont paru sévères à ceux qui le reçoivent.

III. GUIARD. *Voy.* GUYARD.

* GUIBAULT (N.), oratorien,

né à Hières le 20 septembre 1715, et mort dans la même ville en 1794, a composé dans le *Dictionnaire historique, littéraire et critique*, Soissons et Troyes, 1758, 6 vol. in-8°, rédigé et publié par l'abbé Barral, aidé des PP. Gaubil et Valla, oratoriens, les articles de plusieurs lettres de l'alphabet, et en particulier celui de l'abbé de St-Cyran, peut-être un peu trop long, mais très-bien fait. On a encore de lui, I. *La morale en action*, Lyon, 1797, in-12; ouvrage qu'il ne faut pas confondre avec celui de Bérenger qui porte le même titre. II. *Explication du nouveau Testament, à l'usage principalement des colléges*, Paris, 1785, 8 vol. in-8°, qui se relient en 5. III. *Les gémissemens d'une ame pénitente*; la troisième édition, bien augmentée, a été traduite en italien. IV. *Explication des Psaumes.*

I. GUIBERT, antipape, natif de Parme, chancelier de l'empereur Henri IV, parvenu au trône archiépiscopal de Ravenne, ensuite au saint-siége de Rome en 1080, quoiqu'il eût été excommunié pour avoir dépouillé son église, prit le nom de Clément III, et se rendit maître de Rome par les armes. Après une fortune diverse et une vie scandaleuse, il mourut misérablement en 1100. Cette mort n'éteignit pas le schisme; on élut pape sur pape. Dès que la paix eut été rendue à l'Eglise, les os de l'antipape Guibert furent déterrés et jetés dans la rivière.

II. GUIBERT, abbé de Nogent-sous-Coucy, né d'une famille distinguée à Clermont en Beauvoisis, embrassa la vie monastique à Saint-Germer, et mourut dans son abbaye en 1124; il consacra sa vie entière à la piété et au travail. Dom Luc d'Achery a publié ses ouvrages en 1651, in-folio. Les principaux sont, I. Une *Histoire des premières croisades*, connue sous le titre de *Gesta Dei per Francos*. On y trouve des faits curieux et vrais, mêlés avec d'autres minutieux ou fabuleux. II. Un *Traité des reliques des saints*, dans lequel il rejette une dent de J.-C., conservée à St.-Médard de Soissons, et qu'il a regardée comme une fausse relique. Il prétend que tous les restes qu'on peut avoir du Sauveur sont contraires à la foi de la résurrection, qui nous apprend qu'il a pris son corps tout entier. III. Plusieurs autres *Traités* utiles et curieux, dont on peut voir une notice exacte dans le tome 10ᵉ de l'*Histoire littéraire de France*. On voit, dans une lettre de Guibert à l'abbé Sigefroi, ce passage remarquable sur la présence réelle: « Si l'Eucharistie n'est qu'une ombre et qu'une figure, nous sommes tombés des ombres de l'ancienne loi en des ombres encore plus vides. » On trouve, dit le père Longueval, plus d'esprit que de style dans les ouvrages de Guibert, et plus de piété que de discernement et de vraie critique. Du reste, c'est un auteur habile et sensé, mais quelquefois trop prévenu.

† III. GUIBERT (François-Apolline comte de), fils d'un gouverneur des Invalides, né à Montauban le 12 novembre 1743, servit avec distinction dans la guerre de 1766, et en Corse au combat de Ponte-Nuovo, qui assura la conquête de cette île à la France. Devenu colonel du régiment de Neustrie, et inspecteur-général d'infanterie, il chercha à réunir les lauriers des Muses à ceux de Mars. Avec beaucoup d'esprit, une imagination vive, il a souvent des idées plus brillantes que solides, et quelques défauts de goût. Il désira devenir député du Bourbonnais aux états-généraux; mais ayant éprouvé une vive opposition, il en ressentit

un profond chagrin, dont il mourut un an après, le 16 mai 1790. Ses ouvrages sont, I. *Le connétable de Bourbon*, tragédie jouée à Versailles, et qui auroit été mieux intitulée *la Mort de Bayard*, puisque la pièce finit par les obsèques de ce chevalier français, tandis que le connétable va porter en Espagne les remords de sa rébellion. La pièce est mal conduite, hors des règles de l'art; mais de la magnificence dans une réception de chevalerie, un appareil militaire imposant, de la chaleur dans le style, quoique trop souvent décousu, et plusieurs tirades de beaux vers, lui donnèrent de la réputation dans la plupart des sociétés où elle fut lue. L'auteur fit des changemens à sa pièce, mais ils ne réussirent pas; et on ne se rappelle que le mot d'une femme qui répondit à ceux qui lui demandoient ce qu'elle en pensoit : « Je la trouve d'un changement affreux. » Cette pièce, imprimée à Paris en 1785, in-18 de 106 pages, n'a été tirée qu'à cinquante exemplaires. II. *Eloge de Catinat*, Edimbourg (Paris), 1775, in-8°. Après un long travail, Guibert concourut par cet éloge, plus historique qu'oratoire, au prix d'éloquence de l'académie française, et ne le remporta pas. On y découvre cependant quelques pensées fortes, des élans de sensibilité, et en général beaucoup d'esprit. III. *Eloge de Frédéric, roi de Prusse*, Londres (Paris), 1787. On fut surpris de voir que l'auteur, disciple de la philosophie, y faisoit un pompeux éloge de la guerre, en la regardant comme la source de la gloire. IV. *Eloge de l'Hôpital, chancelier de France*. Cet ouvrage, imprimé sans permission en 1777, in-8°, parut sans nom d'auteur, et portoit ces mots pour devise : « Ce n'est point aux esclaves à louer les grands hommes. » De la hardiesse dans les idées, une attaque indirecte contre le ministère, une marche rapide, un morceau éloquent où il reproche à la France de souffrir un commissaire anglais à Dunkerque; plusieurs traits énergiques et heureux, firent le succès de cet écrit. V. *Eloge de Thomas, de l'académie française*. VI. *Eloge de mademoiselle de l'Espinasse*. Ces deux *Eloges* sont inférieurs aux précédens. Tous ont été réunis en un vol. in-8°, Paris, 1806. VII. *Essai général de tactique*, Liège, 1773, 1 vol. in-4° ou 2 vol. in-8°. C'est le meilleur ouvrage de Guibert. Il a été loué par les militaires, juges naturels des objets qui y sont traités; cependant ils y ont reconnu le danger de plusieurs projets proposés. Les gens de lettres y applaudirent le *Discours préliminaire*, plein d'enthousiasme national et de vues profondes. Voltaire, après l'avoir lu, adressa à l'auteur l'une de ses pièces fugitives les plus agréables, intitulée la Tactique. VIII. *De l'Ordre mince et de l'Ordre profond*. « On trouve dans ce livre, dit La Harpe, une analyse très-bien détaillée de quelques-unes des plus belles opérations de Turenne, de Luxembourg, du roi de Prusse, qui viennent à l'appui de son système. La dernière partie roule sur l'importance dont il est pour la France d'augmenter son état militaire de manière qu'il soit au niveau des puissances voisines, et en proportion de ses moyens. Cette question est très-bien traitée: et dans tout le cours de l'ouvrage on rencontre des idées saines et justes qui font voir que l'esprit de l'auteur est ici au niveau de son sujet, ce qui ne lui est pas toujours arrivé quand il a voulu être poëte ou orateur. » IX. *Traité de la force publique*, Paris, 1790, in-8°. L'auteur y offre les mêmes idées que dans le précédent. Guibert né avec des connoissances, de l'esprit et du courage, y réunit une envie trop démesurée d'occuper le

public de lui. Il afficha, comme militaire, comme écrivain, des prétentions trop exclusives qui lui firent des ennemis. Son ambition le portant tout à la fois à être à la tête de l'armée, de la littérature, de l'administration, en fit un homme toujours inquiet, rarement heureux. Il disoit, à ce que prétend La Harpe, qu'un seul homme pouvoit être à la fois un Turenne, un Corneille et un Bossuet; et il est probable qu'il entendoit parler de lui-même et de ses espérances. X. *Voyages de Guibert dans diverses parties de la France et de la Suisse, faits en* 1775, 1778, 1784 *et* 1785, ouvrage posthume, publié par sa veuve, 1 vol. in-8°, an 14. Son Eloge, composé par M. de Toulongeon, et imprimé à Paris, 1790, in-8°, a été revu et corrigé à la tête du *Voyage de Guibert en Allemagne*, 2 vol. in-8°.

* GUIBON (J.-D.), né à Besançon, s'enrôla jeune encore dans un régiment d'infanterie, et il étoit en 1793 canonnier dans l'armée employée contre la Vendée, où il se distingua par son courage et par son humanité. On l'y vit combattre corps à corps avec un royaliste, lui porter un coup mortel, et attendri à la vue de son sang, déchirer ses vêtemens pour mettre sur sa blessure un simple appareil, et l'emporter dans ses bras pour en prendre soin. Quelque temps après Guibon fait prisonnier est amené devant le prince de Talmont, qui le condamna à être fusillé avec quarante soldats républicains. Comme il alloit au supplice, un officier vendéen s'élance et l'arrache des mains des soldats en s'écriant : « C'est lui qui a sauvé mes jours. » Talmont apprend qu'en effet Guibon maître dans un combat de la vie de cet officier, qu'une loi barbare ordonnoit de massacrer, l'avoit caché aux proconsuls de son armée, et avoit refusé cent louis pour prix de ce bienfait. Talmont, touché de ce beau trait, fit grace aux quarante prisonniers, et retint Guibon captif dans son château. Celui-ci trompa quelques mois après la surveillance de ses gardes, rentra dans l'armée républicaine, et fut tué dans une bataille.

GUIBOURS (Pierre), plus connu sous le nom de P. *Anselme*. *Voyez* ANSELME, n° V, *et* DUFOURNY.

* GUICCIARDI (Joseph), jésuite, né à Reggio en 1641, après avoir fait profession à Venise en 1675, se voua au ministère de la chaire, qu'il exerça pendant quarante ans avec éloges. Il mourut dans sa patrie en 1716. On a de lui *Meditazioni per otto giorni d' esercizi spirituali ad uso principalmente de' religiosi della sua compagnia*, Modene, 1699, réimprimées plusieurs fois à Venise. Cet ouvrage fut traduit en latin par ordre du général des jésuites, sous ce titre : *Meditationes per octo aut decem diebus secessus spiritualis*, Bamburgæ, 1761, in-8°. On doit au même auteur *Modo d' onorare la passione del Signore*.

I. GUICHARD DEAGEANT. *Voy.* DEAGEANT.

† II. GUICHARD (Claude de), seigneur d'Arandas et de Tenay, naquit à Saint-Rambert en Bugey, où il s'illustra par la fondation du collége du Saint-Esprit. Ses talens l'ayant fait connoître au duc de Savoie, ce prince le nomma son historiographe, et l'éleva ensuite aux places de secrétaire d'état et de grand-référendaire. Il mourut en 1607, après avoir publié une *Traduction* de Tite-Live, et un ouvrage curieux et recherché des antiquaires, malgré son style suranné, dont voici le titre : *Funérailles, et diverses manières d'ensevelir des Romains, des Grecs et des autres nations*, Lyon, 1581, in-4°.

† III. GUICHARD (Éléonore), fille d'un receveur des tailles de Normandie, suivit à Paris sa mère devenue veuve, et y mourut en 1747, à 28 ans. Elle joignoit aux attraits et aux agrémens de son sexe des connoissances et de l'esprit; c'est pour elle que fut faite cette jolie chanson :

Le connois-tu, ma chère Éléonore,
Ce tendre enfant qui te suit en tout lieu?
Ce foible enfant, qui le seroit encore,
Si tes regards n'en avoient fait un dieu?

C'est par ta voix qu'il étend son empire,
Je ne le sens qu'en voyant tes appas;
Il est dans l'air que ta bouche respire,
Et sous les fleurs qui naissent sous tes pas.

Qui te connoît, connoîtra la tendresse;
Qui voit tes yeux en boira le poison :
Tu donnerois des sens à la sagesse,
Et des désirs à la froide raison.

Mademoiselle Guichard est auteur de plusieurs *Chansons* et des *Mémoires de Cécile*, 1751, 2 v. in-12, roman intéressant dont La Place n'a été que l'éditeur.

* IV. GUICHARD, avocat, né à Marseille, l'un des plus savans jurisconsultes de Paris, étoit avocat du roi au bureau des finances et chambre du domaine, et avocat-général du conseil de Monsieur, frère de Louis XVI, et par suite son intendant des finances. Depuis la révolution, lors de l'organisation, d'après la loi sur les hypothèques de Paris, il en fut le premier conservateur; après avoir porté l'ordre et la lumière dans cette précieuse institution, il mourut en 1804, regretté de tous ceux qui l'avoient connu. — Son frère GUICHARD, avocat à la cour de cassation et du conseil d'état, jouissant d'une grande réputation, se fit souvent remarquer par son éloquence et son courage à défendre les hommes des différens partis traduits alternativement devant les tribunaux criminels; il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages sur la jurisprudence; les principaux sont, 1° *Code méthodique des nouvelles lois françaises*; 2° *Code des juges de paix*; 3° *Code hypothécaire*, et un *Journal de législation et de jurisprudence en forme de dictionnaire.*

* V. GUICHARD (N.), compositeur célèbre de musique d'église, et compositeur agréable de musique profane. On a de lui des *Messes*, des *Motets, etc.*, qui ont eu beaucoup de succès, sur-tout à raison de leur excellente mélodie. Il a composé et publié des recueils d'airs pour la guitare, parmi lesquels se trouve le fameux *Bouquet de romarin*, qui avoit été d'abord créé sur les paroles *Kyrië* et *Christe eleïson*. Guichard, dans le commencement de l'établissement du théâtre du Vaudeville à Paris, avoit fait des accompagnemens très-ingénieux à la jolie pièce de *la Revanche forcée*; mais il abandonna ce théâtre dès qu'il vit que le vrai genre du vaudeville et de la romance dégénéroit en petits opéras à duo et à ariettes, plutôt faits pour le théâtre de Feydeau que pour la scène de Momus; il se contenta de chanter chez lui sa romance: *Il est passé le bon temps*, et vécut dans une médiocrité dont il sut se contenter. Comme il avoit été autrefois attaché à la musique de Notre-Dame, il le fut encore lors du rétablissement du chapitre de cette église. Il est mort à Paris le 24 février 1807. Au nombre de ses qualités estimables, Guichard joignoit un enjouement à toute épreuve, et il étoit rigoureux observateur des prosodies latine et française dans ses compositions musicales, parce qu'il avoit fait de bonnes études.

† I. GUICHARDIN, en italien GUICCIARDINI (François), né à Florence le 6 mars 1482, d'une famille noble et ancienne, professa d'abord le droit, et parut au barreau

avec un tel éclat, qu'on l'envoya en ambassade à la cour de Ferdinand, roi d'Aragon. Trois ans après, en 1515, Léon X le prit à son service, et lui donna le gouvernement de Modène et de Reggio. Parme ayant été assiégée, il la défendit avec beaucoup de valeur et de prudence. C'est ainsi du moins qu'il en parle dans son histoire; car, s'il en faut croire Angéli, auteur d'une Histoire de Parme, imprimée en 1591, personne ne montra pendant le siége moins de résolution que lui. Il tenoit toujours ses chevaux tout prêts pour s'enfuir; et il l'auroit fait, si les habitans ne s'étoient efforcés de le rassurer, et n'eussent repoussé vigoureusement l'ennemi. Néanmoins après la mort de Léon X, et celle d'Adrien VI, son successeur, Guichardin devint gouverneur de Bologne sous Clément VII. Le pape Paul III, trompé par les ennemis que son zèle pour l'exacte observation de la justice lui avoit faits, le priva de ce gouvernement. Guichardin, obligé de retourner dans sa patrie, y vécut en philosophe, en homme de lettres et en citoyen, après s'être signalé dans les armes et dans les négociations. Sa mémoire est chère aux gens de lettres, par une *Histoire en italien des principaux événemens arrivés depuis* 1494 *jusqu'en* 1532. Son premier dessein avoit été d'imiter César, et de composer les Mémoires de sa vie; mais Jacques Nardi lui conseilla d'étendre son plan; et le croyant incapable d'être intimidé par les censures, ou corrompu par l'espoir des récompenses, il lui proposa de faire l'histoire universelle de son temps, et Guichardin suivit ce conseil. Les seize premiers livres de son histoire sont d'une beauté achevée; mais les autres n'en approchent pas. Ses harangues, d'une longueur assommante, sont d'ailleurs écrites, comme l'histoire, d'un style pur et fleuri. On lui reproche d'être trop attentif à remarquer jusqu'aux minuties; de prêter trop facilement des motifs honteux et injustes; d'être trop prévenu pour son pays. La vérité ne conduit pas sa plume, lorsqu'il parle des Français, contre lesquels il montre de la passion. Le style trop diffus de Guichardin donna occasion à une plaisanterie de Boccalini. Dans ses *Ragguagli del Parnasso*, il feint qu'un citoyen de Lacédémone, ayant dit en trois mots ce qu'il pouvoit dire en deux (ce qui étoit une espèce de crime en cette ville) fut condamné à lire une fois la guerre de Pise, écrite par Guichardin. Le criminel lut, avec une sueur mortelle, quelques pages de cette histoire; mais la peine que lui causa la prolixité du style fut si grande, qu'il courut se jeter aux pieds des juges, et les pria de l'envoyer aux galères, plutôt que de l'obliger à la lecture fatigante de ces discours sans fin, de ces conseils si ennuyeux, et des froides harangues qu'on y fait pour des sujets fort minces, comme sur la prise d'un colombier. « Ces harangues diffuses, qui reviennent à tout moment, sont pour la plupart écrites, dit Niceron, d'un style languissant, et n'ont pas toujours assez de rapport au sujet dont il s'agit dans l'histoire. Il y en a cependant qui ont leur mérite, et l'on a remarqué que les meilleures sont celles que fit Gaston de Foix au camp de Ravennes, et celle que le duc d'Albe prononça devant Charles-Quint, pour l'empêcher de mettre en liberté François I...... » Les éditions les plus belles faites de l'histoire de Guichardin sur l'original sont celles de Venise, 1738, en 2 vol. grand in-folio; de Londres 2 volumes in-4°, et de Fribourg, 1775-76, 4 vol. in-4°. On en publia la même année une traduction à Paris en 1738, sous le titre de Londres, en 3 vol. in-4° par Favre, retouchée, revue avec soin par Geor-

geon, avocat au parlement, qui l'enrichit de beaucoup de notes, et d'une préface dans laquelle il trace en abrégé les principaux traits de la vie et du caractère de Guichardin. L'édition originale de son *Histoire*, imprimée à Florence en 1561, in-folio, et en 2 vol. in-8°, est fort chère. En 1755 il a paru une nouvelle édition de cet ouvrage à Fribourg en Brisgaw, en 4 vol. in-4°, faite sur le manuscrit autographe de la bibliothèque Magliabecci de Florence, qui répare les lacunes que les éditeurs avoient été obligés de faire en cédant aux circonstances. Jean-Baptiste Adriani, ami de Guichardin, et son concitoyen, en a donné la continuation, en deux vol. in-4°. Cet historien, mort au mois de mai 1540, aimoit tellement l'étude qu'il passoit des jours entiers sans manger et des nuits sans dormir. Charles-Quint lui donna des marques d'une estime particulière. Les officiers de sa cour s'étant plaints de ce qu'il leur refusoit audience, tandis qu'il entretenoit Guichardin pendant des heures entières : « Dans un instant, leur répondit le prince, je puis créer cent grands; mais dans vingt ans je ne saurois faire un Guichardin...... » Jacques Corbinelli, Florentin, tira de l'Histoire de son compatriote des *Avis et Conseils en matière d'état*, 1525, Anvers, in-4°; traduits en français, Paris, 1577, in-8°. Ce recueil plein de maximes de politique prouve que Guichardin joignoit aux connoissances historiques l'expérience du gouvernement.

† II. GUICHARDIN (Louis), neveu du précédent, né à Florence vers 1523, alla se fixer dans les Pays-Bas. Ayant conseillé au duc d'Albe d'abolir le carême, pour ramener plus facilement les protestans, ce seigneur le fit mettre en prison, non à cause de cette opinion, mais parce qu'il l'avoit mise par écrit. Guichardin mourut à Anvers en 1589. Nous avons de lui, I. Une *Description* savante et curieuse *des Pays-Bas*, in-folio, 1587, en italien, et traduite en français par Belleforêt, avec un grand nombre de figures. L'auteur, pour s'instruire, s'étoit transporté sur tous les lieux qu'il décrivoit. La version française fut publiée à Amsterdam en 1626, in-folio. II. *Raccolta di detti e fatti notabili*, 1581, in-8°. III. *Hore di recreazione*, Anvers, 1568, in-16; ce dernier a été traduit en français par Belleforêt, 1578, in-12, sous le titre d'*Heures de récréation*, et *Après-Dînées de L. Guichardin*. IV. Des *Mémoires* sur ce qui s'est passé en Europe, depuis 1530 jusqu'en 1560, Anvers, 1565, in-4°. Il y blâme les impositions du duc d'Albe. Si Louis Guichardin n'eut pas les talens de son oncle, il l'égala pas ses connoissances.

I. GUICHE (Jean-François de la), comte de la Palice, seigneur de Saint-Géran, et maréchal de France, d'une famille noble et ancienne, se signala en diverses occasions sous les rois Henri IV et Louis XIII, eut beaucoup de part aux affaires de son temps, et mourut à la Palice en Bourbonnais en 1632, à 63 ans. Il étoit neveu de Philibert DE LA GUICHE, maître de l'artillerie sous Henri IV, qui, à la journée d'Ivry, fit faire quatre décharges avant que les ennemis eussent pu tirer un coup de canon. Le maréchal de La Guiche obtint le bâton par le crédit du duc de Luynes. Il servit avec distinction aux siéges qui se firent en 1621 et 1622. Il passoit pour avoir plus de bravoure que de talent. — Le petit-fils de ce maréchal, Bernard DE LA GUICHE, eut un procès fameux à soutenir pour être réintégré dans son état qu'on lui voulut ravir au moment de sa naissance, et qui lui

fut rendu par arrêts de 1663 et 1666. La Guiche étoit lieutenant-général, et avoit été chargé de plusieurs ambassades. Il mourut en 1696, ne laissant qu'une fille, religieuse.

II. GUICHE (Diane, *dite* CORISANDE D'ANDOUINS, veuve de Philibert de Grammont, comte de) fille d'un gentilhomme nommé d'Andouins, connu par sa bravoure. Ses charmes lui firent donner le nom de belle Corisande. Elle étoit encore fort jeune, lorsqu'elle épousa, en 1567, le comte de Guiche, gouverneur de Bayonne, mort au siége de La Fere en 1580. Demeurée veuve à l'âge de 26 ans, et ayant toute sa beauté, elle plut à Henri, roi de Navarre, si connu depuis sous le nom de Henri IV, qui l'aima éperdument pendant quelques années. En 1586 il se déroba de son camp pour aller offrir à Corisande, en chevalier errant, quelques drapeaux pris devant Castels, dont le maréchal de Matignon fut obligé de lever le siége. La passion du roi de Navarre s'enflammant tous les jours, il résolut d'épouser la comtesse de Guiche. Il demanda à d'Aubigné son sentiment sur ce mariage, en lui citant l'exemple de plusieurs princes qui avoient donné la main à leurs sujettes. « Sire, lui répondit d'Aubigné, les princes que vous citez jouissoient tranquillement de leurs états, et vous combattez pour avoir le vôtre. Le duc d'Alençon est mort; vous n'avez plus qu'un pas pour monter sur le trône. Si vous devenez l'époux de votre maîtresse, vous vous le fermez pour jamais. Vous devez aux Français de grandes vertus et de belles actions. Ce n'est qu'après avoir subjugué leur cœur et gagné leur estime que vous pourrez contracter un mariage qui aujourd'hui ne feroit que vous avilir à leurs yeux. » Henri profita du conseil de ce fidèle et sincère serviteur, et se dégoûta peu à peu de sa maîtresse. Elle mourut en 162.., laissant, du comte de Guiche, Antoine de Grammont, IIe du nom, et une fille, nommée Catherine, qui épousa le comte de Lauzun, François-Nompar de Caumont. Sa figure ne s'étoit pas soutenue; et Sully dit « qu'elle avoit honte qu'on dit que le roi l'avoit aimée, sur-tout depuis que sa laideur éloignoit ceux qui auroient pu la consoler de l'inconstance de Henri. » On a plusieurs des lettres que Henri IV lui écrivoit dans *L'Esprit de Henri IV*, 1775, in-8°, ouvrage composé par Prault le jeune, imprimeur à Paris.

† GUICHENON (Samuel), avocat à Bourg-en-Bresse, né à Macon, mort le 8 septembre 1664, à 57 ans, après avoir été marié trois fois. Sa première femme, riche veuve, lui donnant le moyen de cultiver la science qui lui plairoit le plus, il s'attacha à l'histoire et aux recherches généalogiques, et devint l'un des historiens les plus judicieux du 17e siècle. Le duc de Savoie lui donna le titre de son historiographe, avec une pension. On a de Guichenon, I. *Histoire généalogique de la maison de Savoie*, in-fol., 1660, Lyon, 2 v. Cette histoire savante et exacte, mais dont le style est lourd et peu correct, a été réimprimée à Turin, 1778, 5 tom., 2 vol. in-folio. II. *Histoire de Bresse et de Bugey*, *Gex et Valromey*, in-fol., Lyon, 1650. Cet ouvrage, devenu rare, mérite le même éloge et les mêmes reproches que le précédent; il y en avoit un exemplaire manuscrit dans la bibliothèque des augustins à Lyon, où l'on trouvoit en notes des choses curieuses sur les familles. III. *Bibliotheca Sebusiana*, in-4°, 1660. C'est un recueil des actes et des titres les plus curieux de la province de Bresse et de Bugey.

GUIDALOTI (Diomède), savant

de Bologne, vivoit au milieu du 16e siècle. Il a publié d'assez bons *Commentaires* sur plusieurs poëtes latins, et entre autres sur les Eglogues de Némésien, Bologne, 1554, in-fol. Ce commentaire a été réimprimé dans la collection des *Poetæ latini rei venaticæ scriptores*.

† GUIDE (le), *ou* GUIDO RENI, peintre Bolonais, né en 1575, d'un joueur de flûte, qui lui fit apprendre à toucher du clavecin; mais la musique ayant moins de charmes pour lui que le dessin, on le mit chez Denys Calvart, peintre flamand: il passa ensuite sous la discipline des Carrache, et ne fut pas long-temps sans se distinguer par ses ouvrages. La jalousie que les meilleurs peintres conçurent contre lui étoit une preuve de l'excellence de ses talens; Le Carravage s'oublia même au point de le frapper au visage. Si son pinceau lui fit des envieux, il lui procura aussi des protecteurs. Le pape Paul V, qui prenoit un plaisir singulier à le voir peindre, lui donna un carrosse avec une forte pension. Le prince Jean-Charles de Toscane lui fit de riches présens pour une tête d'Hercule qu'il avoit peinte en moins de deux heures, tant sa facilité étoit prodigieuse. Toujours opposé par les circonstances aux meilleurs peintres de son temps, il entra en concurrence avec Le Dominiquin pour peindre le martyre de saint André. Il sembla sortir vainqueur de cette lutte, cependant il n'eut pas le suffrage d'Annibal Carrache. Le Guide est moins profond, moins naturel que Le Dominiquin; mais il n'est pas moins savant, et l'on peut dire que, sous le rapport de l'effet, des idées ingénieuses, de l'élégance du dessin et de la grace du pinceau, Le Guide ne le cede à aucun autre peintre. Il auroit fini ses jours comblé de biens et d'honneurs, mais le jeu le détournoit du travail, et lui enlevoit dans un instant tous les fruits de son application. Réduit à l'indigence par cette passion, il ne peignit plus que pour vivre, et peignit mal, parce qu'il le fit avec trop de rapidité. Il eut la douleur de voir dans sa vieillesse ses tableaux négligés par les connoisseurs. Poursuivi par ses créanciers, et abandonné par ses prétendus amis, il mourut de chagrin à Bologne en 1641. Le Guide étoit jaloux qu'on lui rendit beaucoup d'honneurs comme peintre; en cette qualité il étoit fier et superbe. Sur ce qu'on lui reprochoit qu'il ne faisoit pas sa cour au cardinal légat de Bologne, il répondit: « Je ne troquerois pas mon pinceau contre sa barrette » Il ne rendoit aucune visite aux grands. « Quand ils viennent me voir, disoit-il, ils recherchent mon art et non ma personne. » Il travailloit avec un certain cérémonial: il étoit pour lors habillé magnifiquement; ses éleves, rangés autour de lui en silence, préparoient sa palette, nettoyoient ses pinceaux et le servoient. Il ne mettoit point de prix à ses tableaux; c'étoit un honoraire qu'il recevoit. Ennemi de la galanterie, quoiqu'il eût la physionomie la plus agréable, il ne restoit jamais seul avec les femmes qui lui servoient de modele. Les dettes qu'il avoit contractées à Rome l'ayant obligé de quitter cette ville, le cardinal légat de Bologne le menaça de le faire arrêter s'il n'y retournoit. Un gentilhomme, témoin de cette menace, dit au légat: « S'il faut des chaînes au Guide, elles doivent être d'or. » Il se rendit, et Paul V le combla de bontés. Ses principaux ouvrages sont en Italie; il y en a plusieurs en France. On remarque dans tous un pinceau léger et coulant, une touche gracieuse et spirituelle, un dessin correct, des carnations si fraîches qu'on sem-

ble y voir circuler le sang. Ses têtes sur-tout sont admirables. Ce peintre allia la douceur et la force. Ses dessins sont marqués au même coin que ses tableaux. On a beaucoup gravé d'après lui. Suivant l'usage de la plupart des maîtres italiens, Le Guide a *beaucoup gravé à l'eau forte*.

† I. GUIDI (Charles-Alexandre), né à Pavie en 1650, mort à Frescati en 1712, regardé en Italie comme le restaurateur de la poésie lyrique. Le duc de Parme, le pape Clément XI, la reine Christine de Suède, applaudirent à ses talens et les employèrent. Cette princesse, voulant célébrer l'avénement de Jacques II au trône d'Angleterre, le chargea de composer la pièce qu'elle vouloit faire mettre en musique. Christine fournit l'idée de ce morceau, qui offre des beautés, et y ajou'a même quelques vers de sa façon, qui ne furent pas les plus applaudis. On a de lui, I. Les *Homélies de Clément XI*, son bienfaiteur, imitées en vers. Cette traduction est fort libre, et il falloit qu'elle le fût pour se faire lire. Elle parut en 1712. II. Plusieurs *Poésies lyriques*, Rome, 1704, in-4°; très-estimées pour la douceur et la facilité de la versification. III. La *Pastorale d'Endymion*, publiée en 1726, avec sa Vie par Crescimbeni, in-12. Ce fut la reine Christine qui donna le dessein de cette espèce de pastorale, et qui en fournit même quelques vers qu'on a distingués par des guillemets.

II. GUIDI (Louis), prêtre savant et vertueux, mort le 7 février 1780, s'étoit consacré pendant 30 ans à l'instruction de la jeunesse dans la congrégation de l'Oratoire; l'ayant quittée, il composa divers ouvrages dont les plus connus sont, I. *Entretiens philosophiques sur la religion*, 3 vol. II. *L'Ame des bêtes*, in-12, 1783. L'auteur y embrasse le système de Descartes. Ces deux ouvrages, qui sont en forme de dialogue, dont le style est vif, pressé et naturel, prouvent que l'auteur étoit né avec beaucoup d'esprit, et que l'étude lui avoit procuré des connoissances variées. III. *Dialogue entre un curé et un évêque sur le mariage des protestans*, Paris, 1775, in-12. *Suite du même dialogue*, Paris, 1776, in-12. IV. *Lettres à un ami sur le livre de d'Alembert, sur la destruction des jésuites en France*, Paris, 1765, in-12. V. Il a aussi coopéré à la *Gazette ecclésiastique*.

* III. GUIDI, censeur royal, neveu du précédent, est auteur des ouvrages suivans: I. *Lettres contenant le journal d'un voyage fait à Rome en* 1773, Genève et Paris, 1783, 2 vol in-12. Ces lettres offrent quelques observations nouvelles, et l'auteur juge en général avec impartialité. II. *La véritable dévotion*, traduite de l'italien de Muratori, Paris 1778, in-12.

* IV. GUIDI (Jean-Baptiste), Bolonais, archiprêtre de Sainte-Marie-degli-Alemanni, dans les faubourgs de Bologne, mourut le 15 avril 1771. On a de lui *Duplicato animale de parocchiali discorsi per tutte le domeniche, e solennita del Signore, della B.... Vergine, e dei santi*, Bologne, 1745. Cet ouvrage, revu et considérablement augmenté par l'auteur, a été réimprimé à Venise en 1761 et 1766, et de nouveau en 1775 et 1782, 2 vol. in-4°.

GUIDICCIONE (Jean), né à Lucques, s'attacha au cardinal Farnèse, qui prit la tiare, sous le nom de Clément VII, en 1524. Guidiccione étoit déjà évêque de Fossombrone; mais le pape le fit gouverneur de

Rome, nonce auprès de Charles V, et successivement gouverneur de la Romagne et de la Marche d'Ancône. Il mourut au mois d'août 1541, dans sa 51e année. On a de lui, I. *Orazione alla republica di Lucca*, in-8°, Firenze, 1568. II. *Rime*, Bergame, 1753, in-8°. Ces poésies sont estimées.

GUIDON. *Voyez* LEICESTER, vers la fin.

* GUIDONIS (Bernard), né en 1260 dans le Limosin, entra en 1279 dans l'ordre de Saint-Dominique, fut procureur de son ordre auprès de la cour de Rome en 1312, inquisiteur de la foi en Languedoc dès 1308, et condamna durant les quinze années de son exercice 637 hérétiques à diverses peines. Employé par le pape Jean XXII dans diverses négociations importantes, il en eut pour récompense, en 1323, l'évêché de Tuy en Gallice, d'où il passa l'année suivante à celui de Lodève, où il mourut à la fin de 1331. Guidonis composa plusieurs écrits, dont un des plus considérables par son importance et son étendue est une *Chronique* depuis J. C. jusqu'à l'an 1329; elle a pour titre, *Fleurs des chroniques*, ou *Catalogue des pontifes romains*; on en trouve un aperçu intéressant dans le tome II des notices et extraits des manuscrits de la bibliothèque impériale, pages 1-18; elle n'est imprimée que partiellement, et l'on peut, à quelques égards, en désirer une édition complète.

* GUIDOTT (Thomas), d'une famille originaire de Florence, né en 1638 à Limington dans la province de Soutampton en Angleterre, étudia la médecine à Oxford, et la pratiqua à Bath, d'où il se rendit à Londres en 1679. Ce médecin a composé plusieurs ouvrages en anglais et en latin sur les eaux minérales d'Angleterre. Haller cite une édition de Londres de 1691, in-4°, intitulée *de Thermis britannicis*; Guidott en a fait aussi quelques traductions; celle du livre de Théophile sur les urines parut à Leyde en 1703, in-8°, sous le titre de *Theophili de urinis libellus. Thomas Guidotius innumeras, quibus hactenus scatuit, mendas sustulit, hiulcæ supplevit, de novo vertit et notas adjecit.*

† GUIDOTTI (Paul), bon peintre, sculpteur passable, et médiocre architecte, né à Lucques en 1569, et mort en 1629, à 60 ans, avoit reçu de la nature un génie ardent et insatiable de connoissances. Tout étoit de son ressort, musique, poésie, mathématiques, astrologie, jurisprudence, anatomie. Extrême en tout, il portoit à l'excès le goût de cette dernière science. Il alloit la nuit exhumer des cadavres, pour étudier la structure du corps humain. Guidotti se distingua par une singularité d'un autre genre, et qui mit le sceau à sa réputation d'homme extraordinaire en tout. Il imagina de se faire des ailes et de voler; ces ailes étoient fabriquées de baleine, recouvertes de plumes, et adaptées au corps par dessous les bras. Après quelques expériences secrètes, il voulut en faire l'essai public à Lucques: il prit son vol d'un lieu élevé de la ville, et se soutint assez bien jusqu'à la distance d'un quart de mille, au bout de laquelle ses ailes le laissèrent tomber sur un toit qu'il enfonça, et de là dans une chambre, avec une cuisse cassée.

GUIELME *ou* GUILLELME (Jean), jeune homme d'une profonde érudition, né à Lubeck, mort en 1584 à Bourges, où il étoit allé pour entendre Cujas, a donné

Questiones Plautinæ, et d'autres ouvrages, dont Juste-Lipse, de Thou et d'autres savans font de grands éloges.

GUIENNE (ducs de). *Voyez* LOUIS X, nº XV......, *et* GUILLAUME, nº VII.

GUIET. *Voyez* GUYET.

* GUIFFART (Pierre), docteur en médecine, doyen en charge du collége de Rouen, zélé défenseur des Ouvrages de Pecquet, en faveur desquels il a *composé un livre* où l'on trouve de bonnes choses noyées dans un amas de discussions inutiles, et défigurées par une foule de paradoxes, est encore auteur d'un *Discours du vide sur les expériences de Pascal et le Traité de Pierius*, Rouen, 1647, in-8°, et d'un ouvrage sur les *Motifs de sa conversion à la religion chrétienne*.

† GUIGNARD (Jean), jésuite, natif de Chartres, étoit bibliothécaire du collége de Clermont, lorsque Jean Chatel, élève des jésuites, porta ses mains parricides sur Henri IV. Cet assassin ayant avoué qu'il avoit souvent entendu dire chez ces religieux qu'il étoit permis de tuer un prince hérétique, le parlement envoya des commissaires pour faire la visite de leurs papiers. On trouva dans un manuscrit de Guignard ces paroles, écrites de sa propre main : *Ni Henri III, ni Henri IV, ni la reine Elizabeth, ni le roi de Suède, ni l'électeur de Saxe, ne sont de véritables rois.... Henri III est un Sardanapale, le Béarnois un renard, Elizabeth une louve, le roi de Suède un griffon, l'électeur de Saxe un porc..... Jacques Clément a fait un acte héroïque, inspiré par le Saint-Esprit.... Si on peut guerroyer le Béarnais, qu'on le guerroie; si on ne peut le guerroyer, qu'on le fasse mourir.* » Il est bien étrange que Guignard n'eût pas brûlé cet écrit dans le moment qu'il apprit l'attentat de Châtel. Les troubles avoient enfanté des libelles ; et une curiosité indiscrète, ou un reste de fanatisme les conservoit. Quoi qu'il en soit, on arrêta Guignard ; on travailla avec chaleur à son procès, et il fut condamné à être pendu et brûlé. Cette sentence fut exécutée le 7 janvier 1595. Quand il fit amende honorable, il ne voulut jamais convenir qu'il se fût rendu coupable envers le roi ; il s'excusoit, en disant que l'écrit pour lequel on l'avoit arrêté étoit composé avant la réduction de Paris et avant le pardon général accordé par le roi ; que depuis ce pardon il avoit toujours pensé qu'il falloit prier Dieu pour lui, et qu'il ne l'avoit jamais oublié au *Memento* de la messe. Il est certain qu'en condamnant ce jésuite au feu, on le traita bien rigoureusement ; mais on crut qu'il falloit un exemple pour intimider les fanatiques qui auroient pu abuser de la doctrine abominable du régicide, trop en vogue alors. *Voyez* CHATEL, nº IV.

† GUIGNES (Joseph de), né à Pontoise le 19 octobre 1721, mort à Paris en 1800, étudia les langues orientales sous le célèbre Etienne Fourmont, et fut nommé interprète du roi en 1741, et membre de l'académie des belles-lettres en 1753. De Guignes s'appliqua particulièrement à la connoissance des caractères chinois ; en les comparant avec les langues anciennes, il crut découvrir qu'ils n'étoient que des espèces de monogrammes formés de trois lettres égyptiennes, et il en conclut que la Chine avoit d'abord été peuplée par une colonie d'Egyptiens. Avant lui, Huet, Kircher et Moiran l'avoient pensé de même ; cependant d'autres savans, tels que Deshauteraies, Paw, et les missionnaires de la Chine ont réfuté cette opinion. De Guignes

a travaillé pendant trente-cinq ans au *Journal des savans;* il a enrichi cet ouvrage périodique, ainsi que les *Mémoires* de l'académie des belles-lettres, d'une foule d'articles et d'écrits remplis d'érudition, de vues neuves, et d'une critique judicieuse. Ce fut lui qui découvrit les poinçons et matrices de caractères orientaux, que Savary de Brèves, ambassadeur de Henri IV à Constantinople, avoit apportés en France. Ces poinçons s'étoient égarés et tellement embrouillés, qu'il n'y eut que de Guignes qui put les remettre en ordre. Ces caractères offrent une suite arabe, turque, persane, syrienne, arménienne, hébraïque et chinoise; lui-même apprit aux ouvriers à s'en servir. Ce savant estimable, sans fortune comme sans ambition, passa sa vie au milieu des livres, des manuscrits, et des soins de l'amitié. Devenu octogénaire, la révolution le réduisit presque à l'indigence; mais il conserva sa tranquillité d'ame, son désintéressement et son indépendance, qui ne lui permit d'accepter aucun secours. Grosley, son confrère à l'académie, avec lequel il avoit peu de relation, lui fit cependant un legs dans son testament, en ces termes: « Edifié de la manière dont M. de Guignes cultive les lettres, sans forfanterie, sans intrigue, sans prétention à la fortune, je lègue à lui, ou à ses enfans s'il me prédécédoit, la somme de trois mille livres. » La liste de ses écrits est considérable. On lui doit, I. *Abrégé de la Vie d'Etienne Fourmont*, avec la notice de ses ouvrages, Paris, 1747, in-4°. II. *Histoire générale des Huns, des Turcs, des Mogols et des autres Tartares occidentaux*, 1756, 5 vol. in-4°. Dans cet ouvrage, qui coûta un travail prodigieux à son auteur, et dont il puisa les faits dans une foule de manuscrits dont il apprit la langue, on trouve des éclaircissemens utiles sur l'histoire du califat, et sur celle des croisades; il ne lui manque qu'un peu plus de style, de goût, de critique et de philosophie. La langue n'y est pas assez respectée; ce défaut, joint à l'assemblage des noms barbares qu'on rencontre à chaque phrase, en rend la lecture très-pénible. Un peu plus de goût auroit rendu les tableaux plus serrés et plus frappans, les réponses plus vives et plus piquantes, certaines expressions orientales plus énergiques. Un peu plus de philosophie étoit nécessaire, pour tirer de ces grands événemens quelques réflexions profondes, pour rejeter des fables orientales, pour découvrir des motifs et pour discuter certains faits importans, sur lesquels on passe trop légèrement. Enfin la critique paroît la partie que l'auteur a le plus négligée. Comme d'Herbelot, il a travaillé sur un grand nombre de manuscrits; comme lui, il est tombé dans des répétitions fréquentes, et quelquefois dans des contradictions. III. *Mémoire*, dans lequel on prouve que les Chinois sont une colonie égyptienne, 1759, in-12. IV. Le *Chou-King*, 1770, in-4°. Le père Gaubil a publié la traduction de ce livre sacré des Chinois; mais de Guignes l'a revue et l'a accompagnée de remarques et d'une notice de l'Yking. V. L'*Art militaire des Chinois*, in-4°. Cet ouvrage, traduit du chinois par le père Amiot, a de même été corrigé par de Guignes. VI. *Essai historique sur la typographie orientale et grecque*, 1787, in-4°: écrit plein de recherches et d'anecdotes curieuses. VII. *Principes de composition typographique*, pour diriger un compositeur dans l'usage des caractères orientaux, 1790, in-4°. VIII. Dans les Mémoires de l'académie des inscriptions, *Vingt-neuf Mémoires*, qui ont pour objet la littérature, la philosophie et la

navigation des Chinois, le monument de Sigenfou, le tombeau de Sardanapale, les croisades, le moyen de parvenir à la lecture et à l'intelligence des hyéroglyphes égyptiens, etc. IX. *Notices* d'ouvrages arabes, aussi intéressantes que bien écrites, insérées dans les Notices des manuscrits de la bibliothèque impériale.

† GUIGNON (Jean-Pierre), né à Turin le 10 février 1702, venu de bonne heure s'établir en France, fit des progrès si rapides sur le violon, qu'il devint bientôt l'émule du fameux Le Clerc. Guignon, du concert spirituel, où il s'étoit acquis la plus grande réputation, passa, en 1733, à la musique de la chapelle du roi, et ensuite à celle de sa chambre. Le dauphin et madame Adélaïde, auxquels il donnoit des leçons, lui firent obtenir plusieurs pensions. Depuis la mort de Claude Dumanoir II, c'est-à-dire, depuis quarante ans, il n'existoit plus *de roi et maître des ménestriers* (institution ridicule); Guignon fut nommé le 15 juin 1741 pour occuper ce trône vacant. Les professeurs d'instrumens servant à l'accompagnement des voix lui intentèrent un procès qu'il perdit au parlement, le 30 mai 1750, ce qui le décida à demander lui-même la suppression de ce titre dérisoire. Il mourut à Versailles, en 1774, d'une attaque d'apoplexie. Sa maison fut, pendant toute sa vie, une école publique et gratuite, où il forma d'excellens élèves. Guignon a composé des *Sonates* et des *Concertos* fort estimés.

† GUIGUE, cinquième général des chartreux, né dans le 11e siècle au château de Saint-Romain en Dauphiné, d'où il avoit pris son surnom, succéda vers l'an 1109 à Jean Ier, et gouverna son ordre pendant près de trente ans. Il écrivit la *Vie de saint Hugues*, évêque de Grenoble, son contemporain : ce n'est pas le plus célèbre de ses ouvrages. Guigue rédigea aussi *les coutumes et les statuts* de son ordre. Cet ouvrage, imprimé à Bâle en 1510, in-folio, réimprimé en 1703, et extrêmement rare, a cinq parties, dont la cinquième, qui renferme les priviléges de l'ordre, manque quelquefois. Il est intitulé *Statuta ordinis Carthusiensis*. On y voit que la vie des chartreux, quelque austère qu'elle fût dans le dernier siècle, l'avoit encore été davantage. Comme il prouve aussi que les chartreux n'étoient pas anciennement exempts de l'ordinaire, ils supprimoient tous les exemplaires qui tomboient sous leurs mains; c'est ce qui rend ce livre si cher et si peu commun. Guigue a encore composé des *Méditations*, Munich, 1685, in-12, et insérées dans la Bibliothèque des Pères. Il mourut en 1137.

GUIJON (Jacques), avocat au parlement de Dijon, né à Autun en 1542, mort dans la même ville en 1625, cultiva la poésie latine. Ses *Œuvres* ont été recueillies avec celles de ses trois frères, André, Hugues et Jean, par de La Mare, conseiller au parlement de Dijon, 1658, in-4°. Son frère André étoit mort en 1631, Hugues en 1622, et Jean en 1605. On estime sa *Traduction* en vers latins de l'ouvrage de Denys de Carax (*voyez* Denys, n° XV). Elle est aussi exacte qu'une version en vers peut l'être.

† GUILBERT (Pierre), clerc tonsuré, ancien précepteur des pages du roi, publia les *Mémoires historiques et chronologiques de Port-Royal*, troisième partie de 1668 à 1752, Utrecht, 1755, 7 vol. in-12; et la première partie du même, depuis l'origine jusqu'en 1632, 2 vol, 1758 : la deuxième n'a pas été imprimée. C'est un ouvrage minutieux,

dans lequel cependant, parmi les choses intéressantes, noyées dans un amas de circonstances inutiles, il y a quelques faits bien discutés. On a encore de lui, I. *Jésus au Calvaire*, 1731, in-16. II. La *Traduction* de l'Amour Pénitent de Jean Néercassel, Utrecht, 1741, 3 vol. in-12. III. Une *Description de Fontainebleau*, 1731, 2 vol. in-12. Guilbert mourut le 20 octobre 1759, à 62 ans.

† GUILLAIN (Simon), sculpteur, né à Paris, où il est mort en 1658, âgé de 77 ans, y établit l'académie de peinture et de sculpture, dont il fut directeur. Conjointement avec le célèbre Sarasin, il imagina de former une réunion composée des meilleurs artistes du temps, dont les lumières et les réflexions pourroient servir au progrès des arts. Les assemblées se tinrent d'abord dans des maisons particulières; mais l'illustre Le Brun, à son retour d'Italie, obtint des lettres-patentes et donna ainsi une existence réelle à cette académie, qui, depuis, a compté autant d'artistes célèbres que de membres. C'est donc à Guillain que les arts sont redevables de cette belle et utile institution. Divers ouvrages font honneur au génie de cet artiste. De ce nombre sont les *Bas-reliefs* et les *Figures* en bronze élevés à la mémoire de Louis XIII, qui étoient autrefois dans l'angle du Pont-au-Change (la statue de ce prince est de la plus grande beauté); les *Figures* des niches du portail de la Sorbonne, et celles qui ornoient le maître-autel des minimes de la place Royale, et que l'on voit actuellement au Musée des monumens français; enfin la représentation de *Louis XIII*, placée sur l'entrée de la porte du tribunal de commerce à Paris.

GUILLANDINO (Melchior), médecin, né à Kœnisberg en Prusse, voyagea en Asie et en Afrique pour satisfaire sa curiosité, et se perfectionner dans la botanique. Il fut pris dans une de ses courses par des pirates, et conduit à Alger, où il servit sur les galères. Ayant obtenu sa liberté par le crédit de Fallope, qui paya sa rançon, il se rendit à Padoue auprès de son bienfaiteur, et son habileté lui procura la place de démonstrateur des plantes. Il mourut dans cette ville en 1589, extrêmement âgé. On a de lui divers ouvrages; mais il est connu principalement par un in-4°, imprimé à Venise en 1572, et ensuite à Ambergen, 1613, sous ce titre: *Papyrus*. C'est un commentaire, savant et plein de recherches, des trois chapitres de Pline sur cette plante d'Egypte qui fournissoit la matière du papier des anciens. Kirchmayer, dans sa dissertation philosophique *De papyro veterum*, imprimée à Wittemberg en 1666, n'a fait que donner un extrait de Guillandino. Son traité *De stirpium aliquot nominibus vetustis ac novis*, Bâle, 1657, in-4°, est curieux.

† GUILLARD (Charlotte), veuve de Rembolt, et ensuite de Claude Chevalon, imprimeurs, ayant appris du premier l'art typographique, s'y perfectionna, et se rendit célèbre par beaucoup d'éditions très-recherchées. Elle commença à imprimer en 1538, et continua jusqu'en 1555. Plusieurs associés partagèrent avec elle les frais de ses grandes entreprises. Ces associés sont Jean Roigny, Guillaume Desbois, Guillaume Merlin, Sébastien Nivelle, Guillaume Guillard et Gervais Chevalon. Elle donna, en 1540, une édition de *Corpus juris civilis ad exemplar haleandri*, in-8°, 7 vol. Sept ans après, elle en fit une seconde; en 1546, *S. Gregorii magni opera*, in-fol., 3 vol.

En 1554, *S. Chrysostomi opera*. Il seroit trop long de citer les ouvrages sortis de ses presses, tels que toutes les *Œuvres* de saint Augustin, le *Lexicon*, grec et latin, la *Vulgate*, in-folio, etc.; mais parmi ses éditions, toutes fort estimées, on distingue sa *Bible latine*, avec les notes de Jean Benedicti, et un S. Grégoire en 2 volumes, tellement correct, que l'*errata* n'est que de trois fautes.

* GUILLAUD (Claude), natif de Beaujeu-sur-Saône, près de Lyon, docteur de la faculté de Paris, chanoine et théologal d'Autun, mort vers l'an 1550. On a de lui, I. *Commentaire sur les Evangiles selon S. Matthieu et S. Jean*, Paris, 1550 et 1562. II. *Conférence sur les Epîtres de S. Paul et les Epîtres canoniques*, Paris, 1544 et 1548. III. *Homélies pour le carême*, Paris, 1560. Les Conférences sur les Epîtres furent condamnées en 1545 par la faculté dont il étoit membre. Il se retira en Bourgogne, où il donna, selon le témoignage de la même faculté, des marques d'attachement à la saine doctrine, et de haine pour l'erreur.

† I. GUILLAUME Ier, *le Conquérant*, fils naturel de Robert I, duc de Normandie, et d'Arlette, fille d'un pelletier de Falaise, né dans cette ville en 1024, régnoit paisiblement en Normandie, après avoir disputé son héritage avec ses parens, lorsque Edouard-le-Confesseur, roi d'Angleterre, l'appela au trône par son testament. Il passa dans cette île en 1066, avec une flotte nombreuse, pour prendre possession de son royaume. Lorsque toutes les troupes furent débarquées, il fit brûler ses vaisseaux, et dit à son armée, en lui montrant l'Angleterre: « Voilà votre patrie. » En même temps il fit chanter les exploits de Renaud, de Montauban, et de Roland son cousin, afin d'animer ses soldats. Cette chanson étoit un conte romanesque, qu'une quantité de voix fortes et graves chantoient avant le combat. Cet usage s'est pratiqué jusqu'à la bataille de Poitiers, où le roi Jean dit à un soldat qui la chantoit pour exciter ses camarades, « Il y a long-temps qu'il n'y a plus de Roland. » Le soldat lui répondit aussitôt: « Il y a tout aussi long-temps qu'il n'y a plus de Charlemagne. » Les Anglais avoient déféré la couronne à Harold, le plus grand seigneur du pays, qui tint tête à Guillaume. La bataille de Hastings décida du sort des deux concurrens. Harold y fut tué avec ses deux frères, et cinquante mille Anglais. Le vainqueur fut couronné solennellement à Londres, après quelques autres avantages qui lui méritèrent le surnom *de Conquérant*. Guillaume sut gouverner comme il avoit su combattre. Plusieurs révoltes étouffées, les irruptions des Danois rendues inutiles, des lois rigoureuses durement exécutées, tels furent les événemens principaux de son règne. Anciens Bretons, Danois, Anglo-Saxons, tous furent confondus dans le même esclavage. Les révoltes continuelles de ses sujets lui firent penser qu'il valoit mieux les gouverner avec l'épée qu'avec le sceptre. Il anéantit leurs priviléges, s'appropria sans aucun scrupule leurs biens, ou en gratifia ceux qui avoient vaincu avec lui, leur donna d'autres lois, et même une autre langue. Il voulut qu'on plaidât dans le français usité en Normandie; et depuis lui, tous les actes furent expédiés en cette langue, jusqu'à Edouard III. C'étoit un idiome mêlé de français et de danois. On prétend qu'il traita la nation vaincue avec mépris et dureté, et qu'il affectoit encore des caprices tyranniques. On en donne pour exemple la loi du Couvre-feu, par laquelle il falloit,

au son de la cloche, éteindre le feu dans chaque maison à huit heures du soir. Mais cette loi, bien loin d'être tyrannique, n'est qu'un ancien réglement de police établi dans toutes les villes du nord; il a été long-temps en usage dans les cloîtres. Les maisons étoient bâties de bois et couvertes en chaume; et la crainte du feu étoit un objet des plus importans de la police générale. Il fit faire le dénombrement des biens de tous ses sujets. Toute l'Angleterre fut décrite sur deux livres, nommés le petit et le grand livre du jour du jugement. Ces registres furent placés dans la chambre du trésor royal, pour y être consultés dans les occasions où l'on pourroit en avoir besoin, c'est-à-dire, suivant l'expression de Polidore Virgile, lorsqu'on voudroit savoir combien de laine on pourroit encore ôter aux brebis anglaises. Il est constant que Guillaume fit la gloire et la sûreté de l'Angleterre par ses armes et par ses lois. Il divisa le royaume en baronnies, et malgré les murmures du pape, malgré les plaintes du clergé, il soumit les terres ecclésiastiques aux lois féodales, et même à l'obligation de fournir un nombre de troupes au souverain, sous peine d'encourir la félonie. Des citadelles furent bâties dans différens endroits; la tour de Londres, commencée par son ordre, fut achevée en 1078. Inconnus ou méprisés jusqu'alors en Europe, les Anglais commencèrent à y jouer un grand rôle par leurs lumières, par leur puissance, par leur commerce, et par leurs conquêtes. Guillaume, devenu valétudinaire, quitta l'Angleterre pour aller faire diète en Normandie. Il étoit à Rouen, tâchant de diminuer par les remèdes et l'exercice l'embonpoint qui l'incommodoit, lorsqu'il apprit que Philippe I, roi de France, avoit demandé quand il relèveroit de ses couches. Le Normand lui fit répondre « que cela ne tarderoit pas, et qu'au jour de sa sortie, il iroit lui rendre visite avec dix mille lances en forme de chandelles. » En effet, dès qu'il put se tenir à cheval, il désola le Vexin français, et brûla Mantes; vengeant ainsi, par des exécutions barbares, une mauvaise plaisanterie. Il vint jusqu'à Paris, ravageant tout sur son passage; mais étant tombé de cheval en sautant un fossé auprès de Mantes, il mourut à Rouen de cette chute le 10 septembre 1087, après avoir possédé la Normandie près de cinquante-deux ans, et l'Angleterre vingt-un, regardé comme un grand capitaine, un bon politique, un roi vigilant, mais trop sévère et trop desposte. « Guillaume, dit le P. Longueval, étoit d'une fort grande taille et fort gros. Il avoit le visage plein et rouge, le regard farouche et terrible, sur-tout lorsqu'il étoit en colère. Quant à la religion, quoiqu'il n'en suivît pas toujours les maximes, il l'honora et la protégea toujours. Il étoit grand amateur de la justice, et il en faisoit exactement observer les règles. Il punissoit avec tant de sévérité les brigands, qu'il les extermina de ses états; mais il aimoit l'argent plus qu'il ne convenoit à un prince. » Il laissa de Mathilde, fille du comte de Flandre, trois fils: Robert, qui étoit l'aîné, eut le duché de Normandie avec le Maine; Guillaume eut le royaume d'Angleterre; et Henri, le plus jeune, hérita de ses trésors, avec une pension considérable, et il lui dit, pour le consoler de ce que son lot n'étoit qu'en argent, « qu'il auroit un jour les états de ses deux frères. » Guillaume n'eut pas plutôt les yeux fermés, que tous les seigneurs de sa cour disparurent. Ses officiers ne pensèrent qu'à piller son palais. Guillaume, archevêque de Rouen, et Helluin de Conteville, furent les seuls qui s'occupèrent des soins de sa sépulture. Son corps fut

transporté à Caen, et inhumé dans l'église du monastère de St.-Etienne qu'il avoit fondé. *Voyez* ASSELIN, n° II. Avant sa conquête d'Angleterre, on le surnommoit *Guillaume-le-Bâtard*, à cause du défaut de sa naissance. L'abbé Prévost, et Baudot de Juilly ont donné chacun une *Histoire* de ses exploits.

II. GUILLAUME II, *le Roux*, fils de Guillaume-le-Conquérant, dur et fier comme lui, et destiné par son père à régner en Angleterre, pour raffermir un trône chancelant, que la modération et la clémence auroient renversé, fut couronné le 27 septembre 1087. En recevant le sceptre, il fit beaucoup de promesses, et n'en tint aucune. La religion, qui adoucit si heureusement les mœurs les plus féroces, n'étoit pour lui qu'un fantôme. Il persécuta le clergé séculier et régulier, exila le célèbre Lanfranc, archevêque de Cantorbéry, pour avoir osé lui faire des remontrances, et ne traita pas mieux Anselme, son successeur. Les avantages qu'il eut à la guerre le mirent en état d'appesantir le joug des Anglais. Il vainquit Malcolme, roi d'Ecosse, et le tua ainsi que son fils Edouard; il passa en France au secours du château du Mans, assiégé par le comte de La Flèche, et le fit prisonnier en 1099. L'année d'après, Guillaume, chassant dans une forêt de Normandie, y fut blessé d'un coup de flèche, tiré sans dessein par Gautier Tirel, l'un de ses courtisans. Il mourut de cette blessure, le 2 août 1100, à 44 ans, avec la réputation d'un tyran avare. Il n'avoit point été marié.

III. GUILLAUME DE NASSAU, fondateur des Provinces-Unies. *Voyez* NASSAU (Maurice de.)

† IV. GUILLAUME III, DE NASSAU, prince d'Orange, roi d'Angleterre, né à La Haye le 14 novembre 1650, de Guillaume de Nassau, prince d'Orange, et de Henriette-Marie, fille de Charles Ier, roi d'Angleterre, étoit arrière-petit-fils de ce Guillaume, fondateur de la république des Provinces-Unies, assassiné par le perfide Gérard. (*Voyez* ce mot.) Elu stathouder en Hollande l'an 1672, il fut nommé général des troupes de la république, alors en guerre avec Louis XIV. Ce prince, dit un historien célèbre, nourrissoit, sous le flegme hollandais, une ardeur d'ambition et de gloire, qui éclata toujours depuis dans sa conduite, sans s'échapper jamais dans ses discours. Son humeur étoit froide et sévère, son génie actif et perçant. Son courage, qui ne se rebutoit jamais, fit supporter à son corps foible et languissant des fatigues au-dessus de ses forces. Il étoit valeureux sans ostentation, ambitieux, mais ennemi du faste; né avec une opiniâtreté flegmatique, faite pour combattre l'adversité; aimant les affaires et la guerre; ne connoissant ni les plaisirs attachés à la grandeur, ni ceux de l'humanité. Tel étoit le prince que les Hollandais opposèrent à Louis XIV. La république craignoit alors beaucoup pour sa liberté. Les armées françaises étoient en Hollande. Guillaume offrit le revenu de ses charges et tout son bien pour secourir l'état: il fit percer les digues, et couvrir d'eau les chemins par où les Français pouvoient pénétrer dans le pays; résolu de ne pas survivre à la perte de sa patrie, et « de mourir, disoit-il, dans le dernier retranchement. » Quand le danger fut passé, il ligua une partie des puissances de l'Europe contre eux. Ses négociations promptes et secrètes réveillèrent de leur assoupissement l'empire, le conseil d'Espagne, le gouverneur de Flandre, l'électeur de Brandebourg. La campagne de 1674 ne fut pas pour-

tant heureuse pour lui. Il fut battu à Senef par le prince de Condé, après avoir fait des prodiges de valeur et de prudence. En 1677 il fut obligé de lever le siége de Charleroi, qu'il avoit attaqué une première fois quelques années auparavant. C'est à cette occasion qu'un seigneur anglais dit : « Le prince d'Orange peut se vanter d'une chose : c'est qu'aucun général à son âge n'a levé tant de siéges et perdu tant de batailles. » Les succès divers de cette guerre amenèrent la paix de Nimègue. On venoit de signer le traité du 10 août 1678. Le prince d'Orange, sans y avoir égard, fond sur le maréchal de Luxembourg, tranquille dans son quartier, engage un combat sanglant, long et opiniâtre, qui le couvre de honte, sans produire aucun fruit, que la mort de deux mille Hollandais et d'autant de Français. Guillaume savoit certainement que la paix étoit signée, ou qu'elle alloit l'être : il savoit que cette paix étoit avantageuse à son pays; cependant il exposa sa vie, et prodigua celle de plusieurs milliers d'hommes, pour prémices d'une paix générale. Lorsqu'on lui reprocha cette infraction, il répondit froidement « qu'il n'avoit pu se refuser cette dernière leçon de son métier. » Cette paix, entièrement conclue en 1678, fut suivie d'une guerre plus glorieuse, mais bien plus injuste. Le prince d'Orange avoit épousé Marie Stuart, fille de Jacques II. L'ardeur du zèle de ce monarque pour la religion catholique irrita ses sujets contre lui. Son gendre, résolu de profiter de ce soulèvement, passa en Angleterre en 1688, chassa son beau-père de son palais et de son trône, et s'y mit à sa place. Reconnu roi par toute l'Angleterre, sous le titre de Guillaume, il ligua une partie de l'Europe contre Louis XIV, pour qu'il ne pût pas secourir le roi détrôné. L'Irlande tenoit encore pour Jacques. Guillaume passa dans cette île pour la soumettre. Le lendemain de son débarquement, son aumônier prêcha un sermon où il prit pour texte ces paroles de saint Paul : *Per fidem vicerunt regna*. Au sortir de l'église, Guillaume dit : « Mon chapelain a fort bien ouvert la campagne. » Comme on l'exhortoit à prendre quelque repos : « Je ne suis pas venu en Irlande, répondit-il, pour laisser croître l'herbe sous mes pieds. Un royaume où le fourrage est aussi bon qu'en Flandre mérite bien qu'on se batte pour le conquérir. » Peu de temps après il gagna la bataille de la Boine, en 1690, qui obligea Jacques II à quitter l'Irlande. Dans la chaleur du combat, Henri Hubdar, l'un des officiers de Guillaume, entendant un boulet de canon siffler à ses oreilles, plia les épaules comme un homme qui craint. Le roi sourit, et donnant un petit coup sur l'épaule de ce gentilhomme : « Courage, monsieur le chevalier, lui dit-il, je vous crois à l'épreuve du canon. » Les partisans de Jacques ayant remarqué, durant la bataille, l'endroit où étoit Guillaume, traînèrent vis-à-vis de lui deux pièces de campagne, et le blessèrent à l'épaule d'un boulet de six livres. Le coup effraya tous ceux qui entouroient le prince; lui seul, conservant son sang-froid, se fit panser à la tête de ses troupes, et demeura à cheval jusqu'à ce qu'il eût gagné la bataille. Après l'action, on demanda à quelques Irlandais qui avoient été faits prisonniers sous les drapeaux de Jacques, s'ils étoient encore tentés d'en venir aux mains : « Changeons de roi, répondirent-ils, nous vous livrons demain bataille, et nous sommes assurés de vous battre. » Cela n'étoit pas si certain; car dans les années suivantes, Guillaume fut battu à Steinkerque et à Nerwinde; mais ces défaites ne le découragèrent point. On disoit de lui « qu'avec de grandes armées il

faisoit admirablement la petite guerre, comme Turenne avoit fait supérieurement la grande avec de petites armées. » Il fit des retraites qui valoient des victoires, prit Namur en 1695, et tint toujours la campagne (*voyez* ATHLONE *et* BOUFLERS, n° III). Louis XIV l'ayant reconnu roi d'Angleterre, la paix fut rendue à l'Europe. Le traité en fut signé à Ryswick en 1697. Le testament de Charles II, roi d'Espagne, en faveur des Bourbons, ralluma la guerre. Le roi Guillaume, plus agissant que jamais dans un corps sans force et presque sans vie, remuoit toute l'Europe pour donner de nouveaux embarras à Louis XIV. Il devoit, au commencement de 1702, se mettre à la tête des armées. La mort le prévint dans ce dessein; une chute de cheval, suivie d'une petite fièvre, l'emporta le 16 mars de la même année. Guillaume, en usurpant le trône, conserva la place de stathouder. Il se déplaisoit en Angleterre, où il essuyoit continuellement des dégoûts. On le força de renvoyer sa garde hollandaise, et de congédier les régimens formés de réfugiés français, qu'il s'étoit attachés. Il passoit très-souvent à La Haye, pour se consoler des chagrins qu'on lui donnoit à Londres. On a dit, pour justifier ses fréquens voyages, « qu'il n'étoit que stathouder en Angleterre, et qu'il étoit roi en Hollande. » Les Anglais cessèrent de l'aimer dès qu'ils l'eurent pris pour maître. Ses manières étoient fières, austères, rebutantes. Quoiqu'il sût toutes les langues de l'Europe, il parloit peu et sans agrément. Sa dissimulation tenoit trop de la défiance. Toujours sombre et rêveur, il avoit plus de jugement que d'imagination. Malheureux à la tête des armées, il le fut autant sur le trône. Il y montra une grande inapplication, beaucoup d'humeur et très-peu de capacité. Sa haine contre la France lui tint lieu de tous les talens. Elle le fit l'ame d'une puissante ligue, lui attacha tous les ennemis de Louis XIV, et lui donna tous les réfugiés pour panégyristes. Ses flatteurs, qui étoient presque tous des gens de lettres ou des gens qui croyoient l'être, lui prodiguèrent la louange, quoiqu'il ne montrât jamais de goût pour les beaux-arts, ni d'estime pour ceux qui les cultivoient. Elevé dans le bruit des armes, son oreille ne fut sensible qu'à l'harmonie des tambours et des trompettes. N'étant encore que stathouder, il se trouva, dit Duclos, à la représentation d'un opéra, dont le prologue étoit à sa louange. « Qu'on me chasse ce coquin, dit-il en parlant de son auteur, me prend-il pour le roi de France? » en faisant allusion aux prologues où Quinault prodiguoit l'encens à Louis XIV. Quoiqu'il n'aimât pas ce prince, il savoit en imposer à ceux qui en parloient indécemment en sa présence. Un jeune milord lui disant un jour que ce qu'il avoit trouvé de plaisant à la cour de France, c'est que « le roi eût une vieille maîtresse et un jeune ministre (Barbezieux.) — Cela doit vous apprendre, jeune homme, lui répondit Guillaume, qu'il ne fait usage ni de l'une ni de l'autre. » Le roi d'Angleterre n'étoit point traité avec cette équité en France. La cour ne prit point le deuil à sa mort; et Louis XIV défendit aux Bouillons et aux La Trémouille, alliés de la maison d'Orange, de le porter. Je ne sais où Duclos a pris que la haine de ce prince pour Guillaume venoit de ce qu'il avoit refusé d'épouser une de ses filles et de la duchesse de La Vallière. (*Voyez* un portrait détaillé de Guillaume, dans le tome IV[e] de l'Histoire d'Angleterre de Smollet, page 180, in-4°, à Londres, 1758.) Nous citerons aussi quelques traits de celui qu'en a tracé le père D'Avrigny. Le fond en est vrai, quoique les

couleurs en soient un peu sombres; mais il est bon d'opposer quelquefois les historiens catholiques aux auteurs protestans : « Beaucoup d'écrivains, dit le célèbre jésuite, ont parlé de Guillaume III comme de l'un des plus grands capitaines de son siècle. Ils devoient ajouter, pour le peindre au naturel, qu'il étoit des plus malheureux. Larrey peut l'appeler tant qu'il lui plaira un Alexandre, un Cyrus, un César; ce sont des noms qui ne coûtent rien, que la flatterie donne, que l'intérêt ou la reconnoissance justifie, et qui ne peuvent imposer qu'à ceux qui ignorent ce qui s'est passé sous nos yeux. Les Anglais n'étoient pas bien persuadés que sa valeur eût fait beaucoup d'honneur à leur nation. Mais il ne pouvoit manquer de panégyristes, ayant eu à ses gages la plupart des réfugiés de France, qui, ennemis de toute autorité légitime, ont préconisé jusqu'à cette excessive ambition qui lui fit violer ce qu'il y a de plus sacré, et fouler aux pieds tous les sentimens de la nature. C'est dans son usurpation que son habileté si vantée a sur-tout éclaté. Il y fit concourir, non seulement les princes protestans, mais encore ceux qui affectent le plus le titre de catholiques. Prenant les uns par l'intérêt de leur secte, attaquée dans la protection que Jacques II, son beau-père, donnoit à ceux de ses sujets qui étoient de sa religion; les autres par le fantôme de la puissance énorme de la France; il sut les amener tous à ses vues, et les faire servir au dessein qu'il avoit de changer sa qualité de stathouder de Hollande en celle de roi de la Grande-Bretagne. C'est sans doute le chef-d'œuvre de sa politique, et quiconque suit les principes de Machiavel lui doit de grands éloges. » Après les avantages que Marlborough eut dans les Pays-Bas, en 1702, il fut complimenté par les députés de la chambre des communes, qui le remercièrent d'avoir réparé l'honneur de la nation anglaise. Pouvoit-on dire rien de plus injurieux à la mémoire de Guillaume?

V. GUILLAUME, roi des Romains, comte de Hollande, 2e de ce nom, étoit fils de Florent IV, comte de Hollande, et de Mathilde de Brabant. Le pape Innocent IV et les Romains, opposés à l'empereur Frédéric II, firent si bien, qu'après la mort de Henri de Thuringe, roi des Romains, le comte Guillaume lui fut subrogé, par l'élection des sept grands officiers de l'empire, à Veringen, près de Cologne, en 1247. L'année suivante, Guillaume assiégea Cologne, la prit après 6 mois de siége, et y fut couronné le jour de la Toussaint : il avoit alors 20 ans. Il choisit pour ses ministres Othon, évêque d'Utrecht, et Henri, duc de Brabant, son oncle. Après la mort de Frédéric, arrivée en 1250, Hugues, légat du saint-siége, le confirma dans la possession de l'empire, qu'on continua néanmoins de lui disputer. Il défit les Flamands, et fit la guerre aux Frisons occidentaux, qui s'étoient révoltés contre lui; mais cette guerre lui fut fatale. Il fut assommé, en 1256, par des paysans cachés dans les roseaux d'un marais, où son cheval s'enfonça dans la glace. Guillaume étoit âgé de 28 ans. Ses grandes qualités l'avoient rendu digne du trône, et il s'y seroit maintenu avec gloire, s'il n'avoit régné dans un temps de troubles et de discordes suscitées avant lui. Il avoit du courage, de l'application aux affaires, de la justice, de la générosité, et le désir de rendre ses peuples heureux. Si une élection illégitime le fit parvenir à l'empire, ses vertus reconnues par les princes allemands lui assurèrent cette couronne après la mort de Conrad. Il

ne lui manqua que d'être élu dans des circonstances plus favorables; mais il est probable qu'il ne l'auroit jamais été, si l'Allemagne eût joui d'une situation plus tranquille. Les Frisons le traitèrent beaucoup mieux après sa mort qu'ils ne l'avoient fait de son vivant: ils l'enterrèrent magnifiquement dans un ancien tombeau, élevé dans la Frise pour un empereur romain. Guillaume laissa un fils, appelé *Florent*, qui succéda à son oncle dans le comté de Hollande.

VI. GUILLAUME DE NASSAU, prince d'Orange. *Voyez* GÉRARD, n° V, *et* IMBYSE.

† VII. GUILLAUME (saint), duc d'Aquitaine, fils du comte Thierri, commanda les armées de Charlemagne contre les Sarrasins, les chassa d'Orange, et remporta sur eux des victoires décisives. Il fit fleurir ensuite la justice et les lettres dans sa province, et finit par se retirer dans le monastère de Gellon, diocèse de Lodève. Après avoir fait un trophée de ses armes à saint Julien de Brioude, il prit l'habit monastique en 806, et mourut le 28 mai 812. Tandis qu'il avoit vécu dans le monde, il avoit su soutenir son rang sans fierté; il sut encore mieux l'oublier dans le cloître. Il travailloit à la boulangerie, et faisoit la cuisine à son tour.

† VIII. GUILLAUME IX, dernier des ducs de Guienne et des comtes de Poitou, fut dans sa jeunesse abandonné à tous les vices. Sa naissance, son pouvoir, ses richesses, son esprit, sa force corporelle, tout sembloit lui promettre l'impunité. Lorsque l'antipape Anaclet II fut opposé, par un parti, au pape Innocent II en 1130, Guillaume se déclara contre le vrai pontife. Innocent, n'ayant pu le gagner, lui envoya S. Bernard, qui se rendit auprès de lui à Parthenay en Poitou, et qui le trouva très-opiniâtre. Un jour que le duc étoit à la porte d'une église où Bernard disoit la messe, ce dernier vint à lui, tenant en main une hostie: « Voici, dit-il à Guillaume, votre Dieu et votre juge, oserez-vous le mépriser? » Le duc, ému et surpris, reconnut Innocent II, fut réconcilié à l'Eglise, et le schisme finit dans la Guienne. Etant allé en pélerinage à Saint-Jacques en Galice, il mourut à Compostelle en 1136, laissant, en mourant, ses états au roi Louis-le-Gros, avec prières de marier sa fille unique, Eléonore, suivant sa condition. Elle épousa Louis VII, dit *le Jeune*. *Voyez* ELÉONORE, n° I.

IX. GUILLAUME LONGUE-ÉPÉE, fils et successeur de Rollon, premier duc de Normandie, ne fut ni moins ferme ni moins courageux que son père. Les Bretons n'ayant pas voulu reconnoître sa suzeraineté, il les contraignit, par la force des armes, à lui faire hommage. Il rendit peu de temps après lui-même un semblable devoir au roi Raoul, qui ajouta à son duché la terre des Bretons, c'est-à-dire, l'Avranchin et le Cotentin. Riulfe, comte de Cotentin, ayant voulu imiter la révolte des Bretons, n'eut pas un meilleur succès. Guillaume aida Louis d'Outremer, l'an 936, à monter sur le trône à la place de Raoul. Il força ensuite Arnould, comte de Flandre, à rendre à Helluin de Montreuil la forteresse qu'il lui avoit enlevée. L'an 942, étant allé, sous la foi du serment, à Péquiny-sur-Somme, pour une entrevue que ce comte lui avoit demandée, il fut assassiné par les gens de ce dernier. Comme on le déshabilloit pour visiter ses plaies, on trouva sur lui une petite clef d'argent qu'on crut être celle de son trésor. Son chambellan dit que c'étoit « la clef d'une

cassette où étoit l'habit de moine qu'il avoit résolu de prendre à Jumiège après cette malheureuse conférence. »

† X. GUILLAUME DE MALAVAL (saint), gentilhomme français, après avoir mené pendant quelque temps une vie licencieuse, se renferma dans l'ermitage de Malaval, au territoire de Sienne, y fonda les guillemins ou guillemites, et y mourut le 10 février 1157. On croit qu'il fut canonisé vers l'an 1202 par Innocent II. Sa nouvelle famille s'étendit beaucoup en France, en Bohème et en Saxe. — Il ne faut pas le confondre avec St GUILLAUME, né de parens nobles, à Verceil en Piémont, et fondateur de la congrégation du Mont-Vierge. Il institua cet ordre en 1119, sur une montagne du royaume de Naples, appelée le *Mont-Virgilien*, à cause de Virgile, et qui fut nommé ensuite le *Mont-Vierge*, depuis qu'il eut édifié une église en l'honneur de la Vierge. Les premiers compagnons de ses austérités l'ayant quitté, il se retira à Salerne, où il fonda un monastère. Se voyant près de mourir, il fut habiter le monastère qu'il avoit fait bâtir à Golète, petite ville vers l'Apennin. Il y mourut le 25 juin 1142. Roger, roi de Sicile, l'avoit appelé à sa cour, et avoit favorisé son ordre naissant.

† XI. GUILLAUME (saint), de la maison des anciens comtes de Nevers, d'abord religieux de Grammont, ensuite de Cîteaux, gouverna diverses maisons comme prieur ou comme abbé. Elevé sur le siége de Bourges en 1199, il tâcha de déraciner tous les abus, et gouverna cette église en pasteur des premiers siècles du christianisme. On obligeoit alors les excommuniés de payer une amende quand on leur donnoit l'absolution. Le motif de cette exaction étoit de les préserver des rechutes, par une crainte pécuniaire. Saint Guillaume demandoit aux excommuniés la caution de l'amende; et pour les retenir dans le devoir, il les menaçoit souvent de l'exiger, et ne l'exigeoit point. Jamais il ne voulut, malgré l'usage de son siècle, poursuivre par les armes les méchans que la crainte des censures de l'Eglise ne pouvoit retenir. Il mourut le 10 janvier 1209. Ses reliques furent brûlées par les calvinistes en 1562, et ses cendres jetées au vent.

XII. GUILLAUME D'HIRSAUGE (saint), tiré en 1069 de l'abbaye de Saint-Emmeran de Ratisbonne, pour être abbé d'Hirsauge, fonda un grand nombre de monastères, fit fleurir dans son abbaye la piété, la science et les arts, et mourut en 1091. On a de lui quelques ouvrages de *Philosophie* et d'*Astronomie*, Bâle, 1531, in-4°, dont le mérite est très-mince.

XIII. GUILLAUME DE TYR, archevêque de cette ville, dressa les actes du concile de Latran, prononça l'*Oraison funèbre de l'empereur Barberousse* quand son fils Frédéric lui fit rendre les derniers honneurs, et vint à Rome où il mourut vers 1194. On a de lui, en 32 livres, une *Histoire des croisades* qui finit à l'an 1184. Son style est simple et naturel; l'auteur est prudent, judicieux, modeste, et savant pour le temps où il écrivoit. Cette *Histoire* publiée à Bâle en 1549, in-fol., se trouve dans *Gesta Dei per Francos*, de Bongars. Il y en a une continuation jusqu'en 1275, que l'on trouve dans l'*Amplissima Collectio* de Martenne. Jean Hérold en avoit fait une deuxième continuation jusqu'en 1521, qui a été imprimée avec l'histoire, Bâle, 1564, in-fol. Gabriel du Préau l'a traduite en

français, Paris, 1573, in-fol. — Il ne faut pas le confondre avec un autre GUILLAUME, évêque de Tyr, mort en 1129, dont il nous reste des *Epîtres à Bernard*, patriarche d'Antioche.

XIV. GUILLAUME, surnommé *Calculus*, moine de Jumiège, vivoit dans le 11e siècle, sous Guillaume-le-Conquérant. On a de lui une *Histoire de Normandie*, divisée en 8 livres, dans le recueil de Cambden, 1603, et dans celui de du Chesne, 1619, tous deux in-fol. Le style de cet auteur est passable pour le siècle où il vivoit; mais il manque de critique, défaut commun à presque tous les anciens écrivains.

† XV. GUILLAUME-LE-BRETON, ainsi nommé parce qu'il étoit de Bretagne, né vers l'an 1170, fut chapelain de Philippe-Auguste, qu'il accompagna dans ses expéditions militaires, et dont il mérita l'estime. Il lui confia l'éducation de son fils naturel, Pierre-Charles. L'instituteur dédia à son élève un poëme intitulé *Karlotis*, qui n'a pas encore été publié. On a de lui, I. Une *Histoire* de ce monarque pour servir de suite à celle de son médecin nommé *Rigord*. II. Un poëme intitulé *Philippide*, qui est une gazette longue et rampante. Ce poëme a deux dédicaces séparées, l'une à Louis, successeur de Philippe; l'autre encore à Pierre-Charles, qui mourut évêque de Noyon en 1249. Ces deux ouvrages de Guillaume-le-Breton, imprimés à Zwickau en 1657, in-4°, et dans la collection des Historiens de France, sont utiles pour l'histoire de son temps, et l'on y trouve des faits qu'on chercheroit vainement ailleurs.

XVI. GUILLAUME D'AUXERRE, évêque de cette ville, transféré ensuite sur le siége de Paris, et mort en 1223, n'est point auteur, comme on le croit communément, d'une *Somme de théologie*, in-fol., 1500, qui porte le nom de Guillaume d'Auxerre. Le GUILLAUME, archidiacre de Beauvais, auteur de cette Somme vivoit dans le même temps que lui, et mourut en 1230, après avoir professé avec beaucoup de succès la théologie à Paris

XVII. GUILLAUME D'AUXERRE, dominicain, mort provincial de son ordre en 1294, que l'on dit avoir été également professeur à Paris, et dont il reste parmi les manuscrits de Sorbonne quelques *Sermons*. *Voyez* les Mémoires de littérature du P. des Molets, tome III, partie 2, page 317, etc.

† XVIII. GUILLAUME D'AUVERGNE, évêque de Paris, gouverna sagement cette église, fonda des monastères, opéra des conversions par ses *Sermons*, fit condamner la pluralité des bénéfices par les plus habiles théologiens de son diocèse, et mourut en 1248. On a de lui des *Sermons* et des *Traités* sur divers points de discipline et de morale. Le Féron les a recueillis et publiés en 1674, 2 vol. in fol. Les *Dialogues des sept sacremens*, les *Sermons durant l'année*, et plusieurs autres *Traités* qu'on lui attribue dans cette édition, ne sont pas de lui. Le style de ce prélat est simple, naturel, et bien moins barbare que celui des scolastiques de son temps. Il traite beaucoup moins de questions métaphysiques qu'eux, et s'attache surtout à la morale et à la discipline. Il réfute quelquefois Aristote; ce qui n'étoit pas une petite témérité dans son siècle. Il savoit très-bien l'Ecriture et les écrivains profanes; mais il avoit peu lu les Pères.

XIX. GUILLAUME DE SAINT-AMOUR. *Voyez* AMOUR, n° II (saint).

XX. GUILLAUME DE LINDWOODE, jurisconsulte anglais, évêque de Saint-David, mort en 1446, a laissé un recueil des Constitutions de quatorze archevêques de Cantorbéry, sous ce titre : *Provinciale, seu Constitutiones Angliæ*, Oxford, 1633, in-fol.; mais l'édition de Londres, 1679, in-fol., est plus ample.

XXI. GUILLAUME DE MALMESBURY, bénédictin anglais, célèbre historien du 12e siècle. Henri Savill fit imprimer à Londres en 1596, in-fol., les *Ouvrages* de cet écrivain. Ils sont estimés, quoique son style soit sans ornemens.

XXII. GUILLAUME DE VORILONG, fameux théologien scolastique du 15e siècle, de l'ordre des frères mineurs, mort en 1464, laissa un *Commentaire sur Pierre Lombard*, dit *le Maître des sentences*, et un *Abrégé des questions de théologie*, intitulé *Vade mecum*, in-fol.

XXIII. GUILLAUME DE CHARTRES, religieux dominicain, chapelain de saint Louis, mort vers le milieu du 13e siècle, a continué l'*Histoire* de ce prince, commencée par Geofroy de Beaulieu. Il recueillit avec soin tout ce qui avoit pu échapper aux recherches de celui-ci, et l'ajouta à son ouvrage. Cette continuation insérée dans le 5e tome de la collection de du Chesne, écrite d'un style guindé, contient cependant des faits qui méritoient d'être conservés.

XXIV. GUILLAUME DE NEUBRIDGE. *Voy.* LITLE.

XXV. GUILLAUME DE NANGIS, bénédictin de l'abbaye de Saint-Denys en France, mort vers 1302, est auteur des *Vies de saint Louis; de son fils Philippe-le-Hardi*, et de deux *Chroniques*, dont les historiens ecclésiastiques et profanes ont fait usage. La principale qui est écrite clairement, et dont le latin est passable, s'étend jusqu'en 1301. On la trouve dans le 6e volume de la collection de du Chesne. Elle a eu deux continuateurs qui l'ont poussée, l'un jusqu'en 1340, l'autre jusqu'en 1368. Le premier paroît homme d'esprit; l'autre est un moine agreste et grossier. Sans le secours de ces deux continuations nous n'aurions presque rien de sûr touchant les événemens écoulés dans cet espace de temps. *Voyez* MELOT.

XXVI. GUILLAUME, né à Conches en 1080, donna des leçons de grammaire et de philosophie à Paris, et mourut au milieu du 12e siècle. On a de lui un ouvrage intitulé *Philosophia de naturis*, 1474, 2 v. in-fol., aussi rare qu'inutile. Son système est celui des atomes.

† XXVII. GUILLAUME DE PASTRINGO, Véronais, fut employé par les l'Escale, ses souverains. Il obtint de Benoît XII leur absolution pour avoir tué l'évêque de Vérone, et une autre fois la confirmation de la seigneurie de Parme. Nous avons de lui un livre *De originibus rerum*, Venise, 1547, bien moins connu que le manuscrit intitulé *De viris illustribus* : c'est une espèce de Bibliothèque universelle dans la 1re partie; et dans la 2e, un Dictionnaire géographique. Il étoit syndic de Vérone en 1337.

† XXVIII. GUILLAUME (le frère), dominicain, mort à Cortone en 1537, à 62 ans, étoit peintre sur verre, et peignit à Rome les *Vitraux du Vatican*, et *de Sainte-Marie del Popolo*. Vasari, qui fut son élève, dit que ces peintures sur verre étoient si bien exécutées, qu'il y avoit quelque chose de divin dans les belles expressions des figures, et sur-tout dans celle de Jésus-Christ, à la vitre où est représentée la *Vocation de*

saint Matthieu. Il avoit eu pour maître le peintre Claude. *Voyez* ce nom.

† XXIX. GUILLAUME (Charles), mort à Paris le 8 décembre 1778, se fit libraire dans cette ville, et a publié quelques écrits peu renommés, I. La *Mer des Histoires*, Paris, 1733, 4 parties, in-12. II. *Etrennes aux dames*, 1748. III. *Almanach Dauphin*, ou *Histoire abrégée des princes qui ont porté le nom de Dauphin*, Paris, 1751, in-8°.

† XXX. GUILLAUME (Jacquette) est auteur d'un livre intitulé *Les dames illustres, où, par bonnes et fortes raisons, il se prouve que le sexe féminin surpasse, en toutes sortes de genres, le sexe masculin*, in-12, Paris, 1675, dédié à mademoiselle d'Alençon. C'est un fatras de raisonnemens en vers et en prose, mal digérés et mal conçus. On y trouve cependant le portrait pseudonyme de quelques personnes illustres de son sexe; les Conférences catholiques de la reine Christine, pour répondre aux objections des ministres; et un Eloge de mademoiselle Schurman. Elle compte parmi les femmes célèbres la duchesse d'Enguien, les marquises de Lenoncourt, d'Harancourt, de Rosay, la baronne de Changy, la vicomtesse d'Auchy de Saint-Balmont, les demoiselles des Armoises, d'Orsagues, des Roches. — Une autre femme, du même nom, Marie-Anne GUILLAUME, a publié à Paris, en 1668, un *Discours sur la prééminence des femmes sur les hommes*.

* XXXI. GUILLAUME DE LA POUILLE a laissé un *Poëme latin* en cinq livres sur les guerres des Normands dans la Sicile, la Pouille et la Calabre, jusqu'à la mort de Robert Guixard, leur prince, au fils duquel il a adressé son ouvrage. Il le composa, à la sollicitation du pape Urbain II, entre les années 1080 et 1099; il fut imprimé pour la première fois en 1582, à Rome, in-4°, et réimprimé dans les *Scriptores rerum Italicarum* de Muratori, tom. V; il est meilleur à consulter comme monument historique que comme modèle de poésie ou de latinité.

* XXXII. GUILLAUME, surnommé *Peregrinus*, parce qu'il suivit dans la Terre sainte Richard I, roi d'Angleterre, a célébré en vers latins les exploits de ce prince. Leland le nomme *Guillaume de Canno*, et Pits lui assigne le premier rang parmi les poëtes de son temps. Il ne paroît pas que son ouvrage ait jamais été imprimé, et les différens biographes qui en ont parlé ne disent pas où se trouve le manuscrit.

* XXXIII. GUILLAUME DE HAUTEVILLE, surnommé *Fier-à-bras*, fils aîné de Tancrède d'Hauteville et de Moriella, étoit un de ces seigneurs normands qui, attirés de la province de France, à laquelle ils donnèrent leur nom, en Italie et dans le pays de la Pouille, par un nommé Meno, furent, après une expédition sans succès, dispersés et enfin réunis en 1039 par le duc de Naples dans la ville d'Averse, qu'il venoit de construire. Cette colonie naissante, qui eut pour premier magistrat le comte Rainolfe, fournit une troupe de guerriers à l'expédition que l'empereur de Constantinople fit en Sicile contre les Sarrasins qui depuis long-temps occupoient cette île. Les Normands menoient l'avant-garde, et les Sarrasins de Messine sentirent leur valeur. Dans une seconde action, Guillaume Fier-à-bras, qui commandoit cette avant-garde, désarma et transperça l'emir de Syracuse, et mit en déroute une

armée de soixante-mille Sarrasins. Maniaces, qui commandoit en chef cette expédition, s'y déshonora par son ingratitude et sa tyrannie dans le partage du butin. Il oublia le mérite de ces braves auxiliaires, et les révolta contre eux ; ils portèrent leurs plaintes, par la bouche d'un interprète, et loin d'être écouté, celui-ci fut dédaigné et fustigé. Les Normands, indignés, s'emparèrent de la province de la Pouille en 1040, vingt-ans après leur première émigration. Bientôt ils formèrent une armée de 60 mille hommes, et fondèrent une république divisée en douze comtés, dont un des comtes fut nommé président ou général. Pour occuper cette dignité, qui ne donnoit d'autre avantage que la préséance, on choisit Guillaume Fier-à-bras, qui, au milieu de ses compatriotes, accoutumés aux brigandages et aux violences de toutes espèces, montra beaucoup de bravoure et de fermeté, et même quelques vertus civiles. Il fut, suivant un écrivain du temps, un lion dans les combats, un agneau dans la société, et un ange dans les conseils. Guillaume mourut vers l'an 1046, et Drogon, son frère puîné, lui succéda dans la présidence de la nouvelle république ; il montra autant de bravoure, mais il ne sut ou ne put point réprimer la violence des douze comtes qui dévastoient l'Italie. Il fut assassiné dans une église en 1051, et Hunified ou Homphrey, troisième fils de Tancrede, lui succéda ; il fut à son tour remplacé, en 1054, par un autre frère d'un second mariage, qui se rendit célèbre sous le nom de Robert Guischard. *Voyez* GUISCHARD, n° I.

* XXXIV. GUILLAUME *ou* WILLIAM, architecte allemand, bâtit en 1774, conjointement avec Bonanno et Thomonaso, sculpteurs pisans, le fameux *Clocher* de Pise, derrière la cathédrale de cette ville. Ce clocher, entièrement de marbre, et haut de deux cent cinquante palmes, est incliné de dix-sept palmes hors de son aplomb, par la faute des architectes, qui négligèrent de bien faire piloter le terrain sur lequel il devoit s'élever. L'édifice, à peine à moitié de sa hauteur, la partie la plus foible de ce terrain fléchit. Pour empêcher la tour de tomber, il fallut renforcer avec la plus grande diligence les fondations de ce côté, et comme la construction en avoit été très-soignée, et que toutes les parties étoient parfaitement bien jointes, la ligne de direction ne sortit point de la base. Ce clocher excite l'admiration des voyageurs.

XXXV. GUILLAUME DE RUREMONDE. *Voyez* RUREMONDE.

GUILLEBAUD. *Voyez* PIERRE DE SAINT-ROMUALD.

GUILLELME. *Voyez* GUIELME.

* GUILLEMAIN (C. J.), poëte dramatique à Paris, né le 23 août 1750, mort en 1800, a donné 368 pièces au théâtre ; c'étoit le Cervantes des Français et le Vadé moderne ; il savoit onze langues : la navigation, l'astronomie, la géographie et l'histoire lui étoient familières, et cependant il n'a jamais joui d'une grande célébrité. Voici le titre de quelques-unes de ses pièces : l'*Enrôlement supposé ;* le *Nouveau parvenu ; Boniface pointu et sa famille ;* le *Mariage de Jeanot et son prologue ; Churchill amoureux* ou *la jeunesse de Marlborough ; le Vannier et son seigneur ;* la *Rose* et l'*Epine ;* l'*Amour* et *Bacchus au village ;* les *Cent écus*, *etc.*

I. GUILLEMEAU (Jacques), natif d'Orléans, chirurgien ordinaire

des rois Charles IX et Henri IV, un des plus célèbres disciples d'Ambroise Paré, porta dans l'étude de la chirurgie un esprit cultivé par les belles-lettres. Familier avec les langues savantes, il lui étoit facile de connoître les ouvrages des anciens. Ces guides, aidés de celui de l'expérience, en firent un des plus habiles hommes de son temps. Ses principaux ouvrages recueillis à Rouen, en 1649, in-folio, sont, I. La *Chirurgie d'Ambroise Paré*, traduite du français en latin avec autant de fidélité que d'élégance. II. Des *Tables anatomiques*, avec figures. III. Un *Traité des opérations*, écrit avec beaucoup de précision et de justesse. Il mourut à Paris en 1612, dans un âge avancé.

* II. GUILLEMEAU (Charles), fils du précédent, né à Paris, devint médecin du roi après y avoir pris le bonnet de docteur en 1626, et mourut le 21 novembre 1656, à l'âge de 68 ans. Ce médecin, d'une humeur irascible, a écrit divers ouvrages contre plusieurs membres de la faculté, dont le seul tort, peut-être, étoit d'avoir raison. Nous ne citerons point les pamphlets qu'il écrivit pour assurer à la faculté de Paris la prééminence sur celle de Montpellier, et pour tourner en ridicule l'orateur qui avoit voulu défendre la dernière. Nous nous bornerons a donner les titres de deux traités, qu'il a écrit sur son art, et qui ne sont pas sans mérite, I. *Ostomyologie*, ou *Discours des os et des muscles*, Paris, 1615, in-8°. II. *Aphorismes de chirurgie*, Paris, 1622, in-12.

GUILLEMETTE, de Bohême, fanatique du 13e siècle, se fit des sectateurs par son hypocrisie. Elle sut si bien se contrefaire, qu'elle mourut en odeur de sainteté l'an 1281. Ses fourberies ayant été dévoilées après sa mort, on déterra son corps et on le brûla. Ses disciples soutenoient qu'elle étoit le Saint-Esprit incarné sous le sexe féminin; qu'elle n'étoit morte que selon la chair; qu'elle ressusciteroit avant le jugement universel; qu'elle monteroit au ciel à la vue de ses prosélytes; enfin, qu'elle avoit laissé pour son vicaire sur la terre Maifreda, religieuse de l'ordre des humiliés. Celle-ci devoit occuper, à Rome, le siége pontifical, en chasser les cardinaux, et leur substituer quatre docteurs qui feroient quatre nouveaux évangiles.

* GUILLEMIN (Nicolas), médecin, né à Nanci en 1735. Après y avoir fait avec succès, au collége des jésuites, un cours complet d'études des langues anciennes, de belles-lettres et de philosophie, il embrassa de suite l'étude de la médecine, pour laquelle il avoit une vocation décidée. Reçu ensuite docteur à Montpellier, il pratiqua son art à Nanci avec le plus grand succès, et y obtint, en 1770, une chaire de professeur à la faculté de médecine, qu'il remplit pendant vingt-quatre ans. Il y mourut en 1799. On a de lui des *Thèses*, des *Discours* et des *Dissertations*. Il a laissé en outre plusieurs manuscrits sur l'art de guérir, entre autres, un *Traité de matière médicale*.

GUILLEMITES. *Voyez* GUILLAUME, n° X.

* GUILLERAGUES (N. de), premier président de la cour des aides de Bordeaux, sa patrie, ensuite secrétaire de la chambre et du cabinet du roi (Louis XIV), eut pendant quelque temps la direction de la Gazette de France. C'étoit un homme qui joignoit aux qualités solides un caractère aimable :

Esprit né pour la cour, et maître en l'art de plaire,
Qui savoit à propos et parler et se taire.

Ce sont les éloges que lui donne *Boi-*

leau, en lui adressant sa cinquième épître. Le roi le nomma ambassadeur à Constantinople, où il se rendit en 1679. Il mourut d'apoplexie quelques années après. On a de lui une traduction des *Lettres d'une religieuse portugaise*, in-12 (*Mariane Alcaforoda*), adressées au comte de Chamilly, officier français. Nous ignorons si cette traduction est celle que publia Jubligny, qui peut bien n'avoir été que le prête-nom de Guilleragues.

GUILLERI, nom de trois frères d'une maison noble de Bretagne, qui, après s'être signalés dans les guerres de la Ligue, se firent voleurs de grand chemin lorsque la paix eut été rendue à la France. Ils firent bâtir une forteresse sur le chemin de Bretagne en Poitou pour leur servir de retraite. Ils faisoient des courses jusqu'en Normandie et à Lyon, affichant sur les arbres de leur route ces mots en gros caractères : « Paix aux gentilshommes, la mort aux prévôts et aux archers, et la bourse aux marchands. » On envoya cinq mille hommes pour assiéger la forteresse de ces brigands. On la foudroya à coups de canon, et les scélerats qui l'habitoient furent rompus en 1608.

GUILLERMIN (Jean-Baptiste), sculpteur, né à Lyon, vint s'établir à Paris, et s'y distingua par la délicatesse de ses ouvrages en ivoire et en coco. Il fit un *Crucifix* très-admiré pour le chœur du Val-de-Grace, et il mourut en 1699.

GUILLET DE SAINT-GEORGE (George), premier historiographe de l'académie de peinture et de sculpture à Paris, où il fut reçu en 1682, né à Thiers en Auvergne, vers 1625, et mort à Paris le 6 avril 1705, à 80 ans, se fit connoître par plusieurs ouvrages qu'il donna sous le nom de son frère GUILLET de La Guilletière. I. *Histoire de Mahomet II*, 2 vol. in-12; il ne rend pas une exacte justice à ce héros. II. *La Vie de Castracini*, in-12, curieuse. III. *Les Arts de l'homme d'épée*, 2 vol. in-12, IV. *Lacédémone ancienne et moderne*, in-12, V. *Athènes ancienne et nouvelle*, in-12. Guillet eut de grands démêlés avec Spon, sur les antiquités de cette ville. Son livre offre des recherches curieuses.

GUILLEVILLE (Guillaume de), bernardin de l'abbaye de Châlis, vivoit encore en 1358, et avoit alors 63 ans. Il est auteur d'un roman en vers, intitulé *Les trois pélerinages*, celui *de la Vie humaine*, celui *de l'Ame séparée du corps*, et celui *de Jésus-Christ*, à Paris, in-4°, sans date; mais il est de la fin du 14e siècle.

† GUILLIAUD (Claude), docteur de la maison et société de Sorbonne, né à Villefranche en Beaujolais, enseigna l'Ecriture sainte, et devint chanoine et théologal d'Autun, vers le milieu du 16e siècle. On a de lui, I. Des *Commentaires* sur saint Matthieu, in-fol.; sur saint Jean, et sur les Epîtres de saint Paul, in-8°. Il est court, et, sans s'éloigner de la Vulgate, il marque les différences du texte grec, et tâche de concilier les passages qui lui semblent opposés à d'autres. Il éclaircit ce qui a rapport aux dogmes de l'Eglise. Le père Berthier dit que ce sont des chefs-d'œuvre en ce genre. II. Des *Homélies* pour le Carême.

*I GUILLIELM DE BALAUN ou BALAZUN, poëte provençal que don Vaissette fait fleurir dans le 12e siècle, sous Raimond V, qui occupa le comté de Toulouse depuis 1148 jusqu'en 1194. On fait de ce poëte un noble chastelain du pays de

Montpellier, bien amoureux d'une dame de Joviac, avec laquelle il se brouilla par pur caprice. Elle ne voulut d'abord le voir d'une année entière, et ensuite lui accorder sa grace qu'à condition qu'il s'arracheroit l'ongle du petit doigt, et qu'il le lui apporteroit avec une chanson où il exprimeroit son repentir. On se doute bien que de se faire lier le doigt, arracher l'ongle, soutenir l'opération, sans avoir l'air de sentir la douleur, furent la suite de cette constance, et qu'à la vue du sacrifice et de la chanson, la dame lui pardonna, en lui promettant à son tour un amour éternel. Les manuscrits de la bibliothèque impériale ne contiennent qu'une *Chanson* de ce poëte. Elle est précédée de sa vie.

* II. GUILLIELM DE SAINT-LEYDIER, poëte provençal, né dans le 15e siècle au château de Veillac, dans l'évêché du Puy-Sainte-Marie, connu par quelques *Chansons* d'amour faites à l'imitation de celles de ses confrères, n'a pas mis en rimes, comme on le dit, les Fables d'Esope et un Traité des Songes; c'est une de ces méprises si communes chez Nostradamus, et qui malheureusement ont été copiées dans tous les ouvrages sur les troubadours. Comme il faut toujours accorder une *Iris* aux poëtes méridionaux, le même Nostradamus s'est chargé de donner à Guillielm, pour dame de ses pensées, Adélaïde de Claustra, sœur du dauphin d'Auvergne, et femme du vicomte de Polignac. Les manuscrits de la bibliothèque impériale contiennent douze *Chansons* de ce Guillielm de Saint-Leydier. Elles sont précédées de sa Vie.

* GUILLIM (Jean), l'un des rouges-croix poursuivans d'armes d'Angleterre, né en 1565, mort en 1622. Il passe pour auteur d'un célèbre ouvrage intitulé *Exposition du Blason*, mais qui est réellement du docteur Barkham.

GUILLIMAN ou WUILLEMAINN (François), du canton de Fribourg, mort vers 1575, célèbre en Allemagne, I. Par son livre des *Antiquités de la Suisse*. II. Par son *Histoire des évêques de Strasbourg*. III. Par une *Histoire des Comtes de Hapsbourg*. IV. Par des *Poésies latines*. — *Voyez* MARCILE.

GUILLOT-GORJU (Bertrand HARDUIN DE ST-JACQUES) abandonna l'étude de la médecine, et remplaça Gaultier Garguille sur le théâtre de la foire. Cette profession lui paroissant avilissante, il alla exercer la medecine à Melun; mais chassé par l'ennui, il vint mourir à Paris en 1643, à 50 ans.

GUIMENIUS. *Voyez* MOLA.

GUIMIER. *Voyez* GUYMIER.

† GUIMOND ou GUITMOND, bénédictin, né en Normandie, se fit religieux dans le monastere de la Croix de Saint-Leufroi. Pour se délivrer des ennemis que son mérite lui avoit faits, il demanda la permission à son abbé de se retirer en Italie. L'abbé, qui avoit peu de lumières, ne connoissant point le mérite de ce religieux, le laissa partir. Guimond se fit bientôt connoitre. Grégoire VII le fit cardinal, et Urbain II lui donna l'archevêché d'Averse. On lui doit un *Traité de la vérité du Corps et du Sang de Jésus-Christ*, contre Bérenger, qu'il publia vers l'an 1070, et qui fut imprimé avec d'autres ouvrages sur le même sujet, 1561, Louvain, in-8°.

* GUINIGI (Vincent), jésuite, bon poëte latin, né à Lucques, florissoit vers le milieu du 17e siècle. On a de lui, I. *Vincentii Guinisii*,

soc. Jesu, *oratio in parasceve habita coram Urbano VIII pontif. max.*, Romæ, 1624. II. *Allocutiones gymnasticæ auctæ et recensitæ*, Antverpiæ ex officinâ Plantinianâ, 1638. Il ne faut pas le confondre avec Vincent GUINIGI, de la même famille, aussi jésuite, qui précéda le célèbre Cordara dans l'emploi d'historiographe de son ordre, dont *les essais historiques* restèrent manuscrits, et qui mourut à Rome vers 1740.

† GUINTIER (Jean), né en 1487 à Andernach, d'abord médecin de François Ier, se retira à Strasbourg pour se dérober aux troubles de religion; il y professa le grec qu'il avoit déjà enseigné à Louvain, et y exerça la médecine. Il fut obligé de renoncer à la chaire grecque, et mourut en 1574. C'est Guintier qui a donné le nom de *pancréas* au corps glanduleux attaché au péritoine; qui *a découvert* l'union de la veine et de l'artère spermatiques, des deux conduits qui répondent de la matrice aux mamelles. Il a traduit beaucoup d'écrits de Galien et d'autres auteurs. Il a aussi donné quelques *Traités* latins *sur la Peste*, in-8°; *sur les Femmes grosses et les Enfans*, in-8°, *etc.* Ses *Traductions* et ses autres ouvrages auroient été plus utiles, sans la dureté de son style, et le grand nombre d'expressions barbares qu'il emploie. L'empereur Ferdinand lui donna des lettres de noblesse, sans qu'il les eût demandées. Antoine-Prosper Hérissant, imprimeur à Paris, a publié, en 1765, in-12, l'Eloge historique de ce médecin, avec le Catalogue de ses ouvrages.

GUION. *Voyez* GUYON.

† GUIOT DE PROVINS, moine bénédictin dans le 13e siècle, composa un roman en vers, connu sous le nom de la *Bible-Guiot*. L'auteur annonce qu'il l'appelle *Bible*, parce que son ouvrage ne renferme que des vérités. C'est une satire contre les mœurs de son temps, et sur-tout contre celles des seigneurs de fiefs et du clergé. La *Bible-Guiot* est restée manuscrite; on en trouve des copies dans plusieurs bibliothèques. Quelques écrivains pensent avec raison que l'auteur a décrit dans ses vers l'*usage de la boussole*, long-temps avant la naissance de Gioja, à qui on en attribue la découverte. *Voyez* GIOJA.

* GUIRAUDET (Charles-Philippe-Toussaint), député en 1789 par la ville d'Alais aux états généraux. Après la session de l'assemblée nationale, il fut nommé secrétaire général au ministère de la marine, et ensuite du ministère des relations extérieures sous Charles-la-Croix; en 1800 préfet du département de la Côte-d'Or, et mourut à Dijon en 1804. Il a publié les ouvrages suivans : *Erreurs des économistes sur l'impôt*, et *nouveau mode de perception qui remédie à l'un des principaux vices de l'impôt prétendu direct*, 1790, in-8°; *Explication de quelques mots importans de notre langue politique, pour servir à la théorie de nos lois; de l'Influence de la tyrannie sur la morale publique*, 1795, in-8°; *Doctrine sur l'impôt*, *précédée de quelques Vues sur l'économie politique en général*, 1800, in-18; *Traduction* des Œuvres de Machiavel, 9 vol. in-8°; *De la famille considérée comme l'élément des sociétés.*

GUIRLANDAIO (Dominique). *Voyez* GHIRLANDENI.

*GUIRSCHASB, ou, comme plusieurs historiens l'appellent, KISCHTASP, fils de Zou, roi de Perse, hérita de la couronne à la mort de son père, vers l'an 633 avant J. C.

C'étoit un prince foible, sans mérite, sans aucune vertu royale. Avec lui finit la race des premiers rois de Perse, appelés Pyschdadyens. Jamais famille n'eut plus de ressemblance avec celle de nos premiers rois. Comme la race des Mérovingiens, elle se conquit un royaume, créa ses lois : comme elle, ses premiers membres furent tous guerriers : elles comptèrent l'une et l'autre de grands monarques parmi eux. Ces deux familles s'abâtardirent également, après une période assez longue de splendeur : l'indolence, la foiblesse, le défaut d'énergie, l'ineptie même des derniers rois de chacune préparèrent lentement la chute de ces races. Le règne de Guirschasb fut court : on le fait rapporter au temps de la fondation de Rome.

† GUISAR (Pierre), né à la Salle, dans les Cévennes, d'un médecin protestant, embrassa la profession de son père : mais ne pouvant enseigner dans les écoles publiques, à cause du calvinisme, il l'abandonna pour la religion catholique. Guisar vint à Paris en 1742, et s'y fit estimer : mais l'amour de la patrie le rappela à Montpellier, où il fit un cours gratuit et public de physique expérimentale. On a de lui plusieurs ouvrages estimés, I. *Pratique de chirurgie*, ou *Histoire des plaies*, réimprimée pour la troisième fois en 1747, en 2 vol. in-12, avec de nouvelles observations et un recueil de thèses de l'auteur. Cet ouvrage contient une méthode simple, courte et facile pour se conduire sûrement dans les cas les plus difficiles. II. *Essai sur les maladies vénériennes*, in-8°, à Avignon, sous le titre de La Haye, en 1741. L'auteur proscrit les méthodes violentes, et en propose une plus douce, plus simple, et infiniment plus assurée. Il mourut à Montpellier le 13 septembre 1746, à 46 ans.

GUISCARD. *Voy.* BOURLIE.

• † I. GUISCHARD ou GUISCARD (Robert), duc de la Pouille et de la Calabre, fils de Tancrède de Hauteville, seigneur normand, et de Fransendis, sa seconde femme. Trois de ses frères, du premier lit, qui étoient passés en Italie et dans la Pouille, avoient mérité l'honneur d'être les chefs et les fondateurs d'une république dans ce pays. (*Voy.* GUILLAUME DE HAUTEVILLE.) Encouragé par leur exemple, Guischard se rendit auprès d'Hunifred, le troisième de ses frères aînés, comte de la Pouille et président des douze comtés qui composoient cette république. Le courage et l'extrême ambition de Guischard excitèrent la jalousie d'Hunifred, qui, dans une querelle passagère, menaça sa vie et mit des entraves à sa liberté. A la mort d'Hunifred, Guischard, élevé sur un bouclier, fut proclamé comte de la Pouille et général de cette république. Parvenu à ce poste éminent, il voulut, par ses conquêtes, accroître son autorité aux dépens de celle des comtes, ses égaux. Il acheva de conquérir la Calabre, et bientôt le pape, qui l'avoit excommunié à cause de ses rapines et de ses sacriléges, lui accorda, par des motifs politiques, l'absolution et le titre de duc avec l'investiture pour lui et sa postérité de la Pouille, de la Calabre et de toutes les terres de l'Italie et de la Sicile qu'il enlèveroit aux Grecs schismatiques et aux Sarrasins infidèles. Ses soldats ratifièrent, avec des acclamations de joie, la nouvelle autorité de leur chef; mais les comtes de la Pouille, qui avoient été jusqu'alors ses égaux, prononcèrent le serment de fidélité avec l'indignation dans le cœur. Il fut alors qualifié de duc de la Pouille, de la Calabre et de la Sicile par la grace de Dieu. Pour se maintenir dans ces titres flatteurs pour la vanité dans une autorité

usurpée dont son ambition étoit si avide, il fallut à Guischard vingt années de travaux. Le parlement des barons s'opposa quelquefois à ses desseins; les douze comtes, élus par le peuple, conspirèrent contre lui; les fils d'Humfred, qu'il avoit exclus du commandement et réduits à une vie privée, réclamèrent contre la perfidie de leur oncle et demandèrent justice et vengeance. Guischard, en condamnant les uns à la mort, les autres à l'exil, termina ces querelles domestiques, dans lesquelles il consuma ses années et la force de la nation. Lorsqu'il eut mis en déroute ses ennemis du dehors, les Grecs, les Lombards, les Sarasins, ceux-ci vinrent se réfugier dans les villes fortifiées de la côte de la mer. Ils occupèrent notamment Bari et Salerne. La première de ces places soutint un siége de quatre ans; la seconde se défendit pendant huit mois, et le duc normand, qui se montroit le premier dans tous les dangers, y fut blessé à la poitrine, d'un éclat de bois d'une de ses machines, mise en pièces par une grosse pierre lancée de la place. Guischard conquit à peu près toutes les provinces qui forment et qui ont formé depuis le royaume de Naples, et les révolutions de huit siecles n'ont pas séparé les contrées réunies par ses armes. Vers l'an 1060, Guischard appela auprès de lui le plus jeune de ses frères, Roger. Ce jeune homme, plein d'audace et d'ambition, quitta la Normandie pour se rendre en Italie, et fut employé à la conquête de la Sicile, qui, entièrement purgée des Sarrasins qui la possédoient, revint sous la juridiction spirituelle du pontife de Rome. Il fut la souche d'une dynastie de rois, et son fils Roger fut le premier roi de Sicile (*voyez* ROGER). Guischard eut, d'une première femme, un fils appelé Bohémond; il divorça et épousa une fille du prince de Salerne, appelée Gaita; il en eut cinq filles. L'une d'elles fut fiancée, en bas âge, à Constantin, fils et héritier de l'empereur d'Orient, Michel. Mais une révolution ébranla le trône de Constantinople. La famille royale fut emprisonnée. Guischard, qui s'intéressoit au sort de sa fille et à celui de son gendre, médita des projets de vengeance qui s'accordoient avec son ambition. Il suscita un imposteur grec, moine défroqué, ou domestique, qui avoit servi dans le palais de Constantinople, et qui se disoit l'empereur Michel et père de Constantin. Il racontoit, à Salerne, l'histoire de son détrônement et de son évasion. Guischard le reconnut pour tel, lui donna un cortège et les titres de la dignité impériale, et le fit parcourir en triomphe la Pouille et la Calabre. Le pape Grégoire VII, dupe ou complice de cette imposture, exhorta les évêques à concourir, par leurs sermons, et les catholiques, par le secours de leurs bras, au rétablissement de ce prétendu prince. L'adroit Guischard vouloit donner des apparences de justice au projet qu'il avoit conçu de conquérir l'empire d'Orient, persuadé qu'il feroit, lorsqu'il en seroit temps, rentrer, d'un seul mot, le faux empereur dans l'état obscur d'où il venoit de le tirer. Il s'occupa, pendant deux années, de préparatifs; il leva une armée de terre et de mer, composée de trente mille hommes, dont le rendez-vous étoit à Otrante. Guischard s'y rendit, accompagné de sa femme qui combattit à ses côtés, de son fils Bohémond et du faux empereur Michel. Tandis qu'il commençoit le siége de Durazzo, Bohémond attaquoit et prenoit Corfou, et les îles et villes maritimes qui opposèrent peu de résistance. Mais Guischard ne fut pas aussi heureux. Une tempête affreuse dissipa sa flotte, brisa une partie de ses vaisseaux; ceux qui échappèrent

à la tempête n'échappèrent point aux armes des Vénitiens, qui étoient entrés dans le parti de la cour de Constantinople. Une sortie de la garnison de Durazzo porta le carnage et l'épouvante au milieu du camp de Guischard ; une maladie contagieuse lui enleva cinq cents chevaliers normands et leur suite. Au milieu de ces désastres, Guischard fut inébranlable. L'empereur Alexis marcha lui-même au secours de Durazzo, avec une armée de soixante-dix mille hommes. Guischard assembla ses officiers et leur dit : « Vous voyez dans quel péril vous êtes, il est pressant et inévitable. Les collines sont couvertes de guerriers et de drapeaux, et l'empereur des Grecs est accoutumé aux guerres et aux triomphes. Nous ne pouvons nous sauver que par l'obéissance et l'union, et je suis prêt à céder le commandement à un général plus habile. » Les acclamations de son armée attestèrent l'estime et la confiance qu'on avoit en lui. « Comptons sur les fruits de la victoire, ajouta-t-il, et ne laissons aux lâches aucun moyen d'échapper. Je suis d'avis qu'on brûle les vaisseaux et les bagages, et que nous nous battions sur ce terrain, comme si c'étoit le lieu de notre naissance et de notre sépulture. » Enfin, le 18 octobre 1081 fut donnée la bataille de Durazzo ; elle fut longue et meurtrière. Les Normands tournèrent le dos. On voyoit la femme de Guischard, couverte de blessures, rallier, d'une foible voix, les troupes qui fuyoient; et Guischard, calme au milieu de l'action, crier : « Où fuyez-vous ; l'ennemi est implacable ; la mort est moins fâcheuse que la servitude. » L'armée de l'empereur Alexis fut mise en déroute, et l'imposteur Michel fut tué dans le combat. L'année suivante, au mois de février, Guischard prit Durazzo, pénétra au centre de l'Epire, passa les premières montagnes de la Thessalie, s'approcha de Thessalonique et fit trembler Constantinople. Guischard, forcé d'abandonner à Bohémond la conduite de son armée, retourna en Italie, où l'appeloit l'arrivée de Henri III, empereur d'Allemagne, que l'empereur d'Orient avoit attiré dans ce pays. Henri III, qui détestoit le pape Grégoire VIII, s'étoit emparé de Rome, et tenoit le pontife bloqué dans le chateau Saint-Ange. Guischard n'étoit pas fort attaché à Grégoire ; mais, entraîné par ses sermens et sur-tout par son intérêt, il résolut de voler au secours du saint-père. Il rassembla une armée de trente-six mille hommes. A son approche, l'empereur d'Allemagne, effrayé, quitta cette capitale pour se retirer en Lombardie, en exhortant les Romains à lui rester fidèles. Guischard, favorisé par les partisans du pape, entra dans Rome. Cette ville fut pillée, incendiée, les lieux saints furent profanés par des vainqueurs barbares et avides de butin. On réduisit en captivité et on égorgea des milliers de citoyens sous les yeux du pape qui alla finir ses jours à Salerne. L'ambition de Guischard ne lui laissant aucun repos, il tenta une seconde expédition contre l'empereur d'Orient, et débarqua avec vingt fortes galères sur la côte de l'Epire. Trois combats furent livrés sur mer, à la vue de Corfou, et ce ne fut qu'au dernier que les Normands remportèrent une victoire complète et décisive. Les Grecs furent dispersés, et treize mille d'entre eux perdirent la vie. L'hiver suspendit les opérations de Guischard ; mais il les reprit au retour du printemps. Il se proposoit de prendre Constantinople. Il avoit pénétré dans la Grèce, s'étoit emparé des villes de l'Archipel, lorsqu'un événement imprévu vint déconcerter ses projets. Une maladie épidémique ravageoit l'île de Cépha-

Ionie ; Guischard, qui s'y trouvoit, en fut attaqué, et y mourut le 17 juillet 1085, à 70 ans, trop tard pour le repos et le bonheur de l'Italie et de la Grèce. Son armée consternée se retira en désordre, et la galère qui portoit les restes de Guischard fit naufrage sur la côte d'Italie ; ils furent déposés dans les tombeaux de Venuse. Il eut pour successeur dans le duché de la Pouille, son fils Roger (*voyez* ROGER), et laissa ses conquêtes à Bohémond, qui devint prince d'Antioche. Voici ce que Gibbon dit de ce conquérant : « Il avoit, même de l'aveu de ses ennemis, toutes les qualités d'un capitaine et d'un homme d'état. Sa stature excédoit celle des hommes les plus grands de son armée; son corps avoit les proportions de la beauté et de la grace. Au déclin de sa vie, il jouissoit encore d'une santé robuste, et son maintien n'avoit rien perdu de sa noblesse. Il avoit le visage vermeil, de larges épaules, de longs cheveux et une longue barbe couleur de lin, des yeux très-vifs, et sa voix, comme celle d'Achille, inspiroit la soumission et l'effroi au milieu du tumulte des batailles.... Il faisoit tout à la fois, et avec la même dextérité, usage de son épée, qu'il tenoit de la main droite, et de sa lance, qu'il tenoit de la gauche.... Son ambition ne connoissoit point de bornes..... Les scrupules de la justice ne l'arrêtèrent jamais.... Les émotions de l'humanité le touchèrent rarement. »

† II. GUISCHARD (Charles), colonel au service du roi de Prusse, manioit également bien la plume et l'épée. Cet officier, dont le nom militaire étoit Quintus Icilius, servit avec distinction dans la guerre de sept ans, et profita du loisir que la paix lui laissoit pour mettre au net ses *Mémoires militaires sur les Grecs et les Romains*, où l'on relève les erreurs du chevalier Follard, avec la *Traduction* d'Onosander et de la Tactique d'Arrien, dont la dernière edition est de Berlin 1774, 4 vol. in-8°, ou 2 tomes, un vol. in-4°. Quoiqu'il y ait quelques idées particulières dans cet ouvrage, et qu'il déprime trop le célèbre Follard, on ne peut qu'estimer la sagacité et l'érudition de l'auteur ; on lui doit encore *Mémoires critiques et historiques sur plusieurs points d'antiquités militaires*, Berlin, 1773, in-4° ; réimprimés à Strasbourg, 1774, 4 vol. in-8°. Cet ouvrage est une réponse à celui du chevalier Lo-Looz, intitulé Recherches d'antiquités militaires, avec la défense du chevalier Follard, etc., Paris, 1770, in-4°. Lo-Looz répliqua à son tour par un écrit intitulé Défense du chevalier Follard, etc., opposée aux Mémoires critiques de M. Guischard, Bouillon, 1778, in-8°.

I. GUISE, *ou* GUYSE (Claude DE LORRAINE, duc de), cinquième fils de René II, duc de Lorraine, et de Philippe de Gueldre, sa seconde femme. Après avoir contesté inutilement la succession du duché de Lorraine à Antoine de Vaudemont, son frère aîné, il vint s'établir en France, et y épousa Antoinette de Bourbon, princesse du sang, le 18 avril 1513. Sa valeur, son génie hardi, ses grandes qualités, et la faveur du cardinal Jean de Lorraine son frère, cimentèrent sa puissance. Il fonda une maison qui fit trembler les successeurs légitimes de la couronne. C'est en sa faveur que le comté de Guise fut érigé en duché-pairie au mois de janvier 1527. Il mourut en 1550, après s'être signalé en plusieurs occasions, et sur-tout à la bataille de Marignan. Il n'étoit alors âgé que de 22 ans ; il y reçut plus de vingt blessures, et auroit péri très-certaine-

ment si Adam de Nuremberg, son écuyer, ne lui eût sauvé la vie aux dépens de la sienne, en lui faisant un bouclier de son corps. Claude de Guise laissa six fils et quatre filles, dont l'aînée épousa Jacques Stuart V, roi d'Ecosse. De ses six fils, l'un fut, 1° François (*voy.* ci-dessous GUISE, n° II); 2° Charles, cardinal (*voyez* LORRAINE, n° I); 3° Claude, duc d'Aumale (*voy.* AUMALE); 4° Louis, cardinal (*voy.* ci-après, au n° VI); 5° François, grand-prieur et général des galères, mort en 1563; 6° René, marquis d'Elbœuf (*voy.* ELBŒUF). François de Lorraine, l'aîné de tous, eut trois fils; le second, Charles, fut duc de Mayenne (*voy.* MAYENNE); le troisième, Louis (*voy.* ci-après, n° VI); L'aîné étoit Henri, qui est l'objet de l'article GUISE, n° III.) Parmi les fils de Henri, deux méritent une place dans ce Dictionnaire. L'un fut cardinal (*voy.* le n° VI); l'autre étoit Charles (*voy.* GUISE, n° IV). Le fils aîné de Charles fut Henri, qui mourut sans laisser de postérité (*voy.* GUISE, n° V). Son frère puîné, nommé Louis, fut duc de Joyeuse, et mourut en 1654, avant son frère; mais il laissa de la fille du duc d'Angoulême, qu'il avoit épousée, Louis-Joseph de Lorraine, duc de Guise, mort en 1671; son fils unique, Francois-Joseph, mourut à l'âge de 5 ans, en 1675. Cette famille subsiste encore dans les branches collatérales des ducs d'Elbœuf. *Voyez* HARCOURT, n° II.

† II. GUISE *ou* GUYSE (François de LORRAINE, duc de) et d'Aumale, fils aîné de Claude de Lorraine, duc de Guise, né au château de Bar le 17 février 1519, fut appelé *le Balafré*, à cause d'une blessure qu'il reçut au siége de Boulogne en 1545. Frappé entre le nez et l'œil droit par une lance, tout le fer, avec un tronçon de bois, resta dans la plaie. Ambroise Paré, fameux chirurgien, fut obligé de prendre des tenailles de maréchal pour arracher ce tronçon, et de lui mettre le pied sur le visage; tous les spectateurs frémissoient, Guise seul parut tranquille, et ces mots : Ah! mon Dieu, furent les seuls qu'il laissa échapper pendant cette cruelle opération. Malgré l'heureux succès de Paré, les chirurgiens désespérèrent long-temps de la vie de Guise; cependant il guérit si bien qu'il ne lui resta qu'une légère cicatrice. Son courage se montra bientôt d'une manière éclatante en 1553, à Metz, qu'il défendit vaillamment contre Charles-Quint, qui fut forcé de lever le siége, quoiqu'il eût imprudemment juré d'y périr plutôt que de l'abandonner. Les troupes de l'empereur, engourdies par le froid, laissèrent plusieurs soldats après elles; le duc de Guise, loin de les faire assommer, comme faisoient quelques généraux de ces temps malheureux, les reçut avec humanité. Pendant le siége de Metz, un officier espagnol lui écrivit pour lui demander un de ses esclaves, sauvé dans la ville avec un cheval de prix qu'il avoit dérobé; Guise renvoya le cheval, après l'avoir payé à celui chez qui il se trouvoit; mais quant à l'esclave, il répondit qu'il ne contribueroit pas à remettre dans les fers un homme devenu libre en mettant les pieds sur les terres de France. « Ce seroit, ajouta-t-il, violer les priviléges de ce royaume, qui consistent à rendre la liberté à tous ceux qui l'y viennent chercher. » Autant sa valeur avoit paru durant le siége, autant sa générosité éclata-t-elle après. Personne ne connoissoit mieux les règles de l'honneur, et ne savoit mieux réparer une offense. A la bataille de Renti, 13 août 1554, où il fit des prodiges de valeur, Saint-Fal, un de ses lieu-

tenans, s'avançant avec trop de précipitation, il l'arrêta en lui donnant un coup d'épée sur le casque. On lui dit, après la bataille, que cet officier étoit blessé de ce traitement: « Monsieur de Saint-Fal, lui dit le duc, en présence de tous les officiers, et dans la tente même du roi, vous êtes offensé du coup que je vous ai donné, parce que vous avanciez trop, mais il vaut mieux que je vous l'aie donné pour vous arrêter que pour vous faire avancer. Ce coup est plus glorieux qu'humiliant pour vous. » Alors il prit pour juges tous les capitaines, qui convinrent qu'un coup reçu pour arrêter l'excès d'ardeur et de courage faisoit plus d'honneur que de tort; et Saint-Fal fut satisfait... Plusieurs autres avantages en Flandre et en Italie firent proposer à quelques-uns de faire le duc de Guise vice-roi de la France; mais ce titre paroissant trop dangereux dans un sujet puissant et belliqueux, on se contenta de lui donner celui de lieutenant-général des armées du roi au dedans et au dehors. Les malheurs de la France cessèrent dès qu'il fut à la tête des troupes. En huit jours il prit Calais et tout son territoire, au milieu de l'hiver. Il chassa pour toujours de cette ville les Anglais qui l'avoient possédée deux cent dix ans. Cette conquête, suivie de celle de Thionville, prise sur les Espagnols, mit le duc de Guise au-dessus de tous les capitaines de son temps. Il prouva que le bonheur ou le malheur des états dépend souvent d'un seul homme. Maître de la France sous Henri II, dont il avoit épousé la sœur, il le fut plus encore sous François II. La conspiration d'Amboise, tramée en 1560 par les protestans, pour le perdre, ne fit qu'augmenter son crédit. Le parlement lui donna le titre de conservateur de la patrie. Son autorité étoit telle, qu'il recevoit assis et couvert, Antoine, roi de Navarre, qui se tenoit debout et tête nue. Le connétable de Montmorency le traitoit de Monseigneur et se disoit son très-humble et très obéissant serviteur, tandis que Guise lui écrivoit simplement, Monsieur le connétable, et au bas, votre bien bon ami. Après la mort de François II, cette autorité baissa, mais sans être entièrement abattue. Dès-lors se formèrent les factions des Condé et des Guise. Du côté de ceux-ci étoient le connétable de Montmorency et le maréchal de Saint-André; de l'autre, étoient les protestans et les Coligni. Le duc de Guise, aussi zélé catholique qu'ennemi des protestans, avoit résolu de les poursuivre les armes à la main. Passant, le 1er mars 1562 auprès de Vassi, sur les frontières de la Champagne, il trouva des calvinistes qui chantoient les psaumes de Marot dans une grange; ses domestiques les insultèrent; on en vint aux mains, et il y eut près de 60 de ces malheureux tués et 200 de blessés. Cet événement imprévu, que les protestans appellent le massacre de Vassi, alluma la guerre civile dans tout le royaume. Le duc de Guise prit Rouen, Bourges, et gagna la bataille de Dreux le 19 décembre 1562. Le soir de cette glorieuse journée il s'enferme sans défiance dans la même tente avec le prince de Condé, il partage avec lui son lit, et dort d'un profond sommeil à côté de son rival, dans lequel il ne voyoit plus, après la victoire qu'un parent et un ami. Le duc de Guise fut alors au comble de sa gloire. Vainqueur par-tout où il s'étoit trouvé, il étoit l'idole des catholiques, et le maître de la cour; affable, généreux, et en tous sens le premier homme de l'état. Il se préparoit à assiéger Orléans, le centre de la faction protestante, et leur place d'armes, lorsqu'il fut tué d'un

coup de pistolet, le 24 février 1563, par Poltrot de Méré, gentilhomme huguenot. Les calvinistes, qui, sous Henri II et François II, n'avoient su que prier et souffrir ce qu'ils appeloient le martyre, étoient devenus, dit un historien, des enthousiastes furieux; ils ne lisoient plus l'Ecriture que pour y chercher des exemples d'assassinats. Poltrot se crut un Aod, envoyé de Dieu pour tuer un chef philistin. Le parti, aussi fanatique que lui, fit des vers à son honneur; et il reste encore des estampes avec des inscriptions, qui élèvent son meurtre jusqu'au ciel, quoique ce ne fût que le crime d'un furieux, aussi lâche qu'imbécille... Valincourt a écrit sa Vie, in-12. Il parut en 1576 une satire sanglante contre lui, le cardinal son frère, et les autres Guise, sous le titre de Légende de Charles, cardinal de Lorraine, etc., par François de l'Isle, in-8°. On la trouve dans le tome VI des Mémoires de Condé, in-4°. Le nom de l'auteur est supposé; on la croit de Régnier de La Planche. La vie de ce grand homme est pleine de traits qui attestent une ame forte et magnanime. Un jour qu'il visitoit son camp, le baron de Lunebourg, un des principaux chefs des reistres, trouva mauvais qu'il voulût examiner sa troupe, et s'emporta jusqu'à lui présenter le bout de son pistolet; le duc de Guise tira froidement l'épée, éloigna le pistolet et le fit tomber. Montpezat, lieutenant des gardes de ce prince, choqué de l'insolence de l'officier allemand, alloit lui ôter la vie, lorsque Guise lui crie : « Arrêtez, Montpezat, vous ne savez pas mieux tuer un homme que moi; et se tournant vers l'emporté Lunebourg: « Je te pardonne, lui dit-il, l'injure que tu m'as faite; il n'a tenu qu'à moi de m'en venger : mais pour celle que tu as faite au roi, dont je représente ici la personne, c'est à lui d'en faire la justice qu'il lui plaira.» Aussitôt il l'envoya en prison, et acheva de visiter le camp, sans que les reistres osassent murmurer, quoiqu'ils fussent naturellement séditieux. On avoit averti le duc de Guise qu'un gentilhomme huguenot étoit venu dans son camp, à dessein de le tuer; il le fit arrêter: ce protestant lui avoua sa résolution; alors le duc lui demanda : « Est-ce à cause de quelque déplaisir que tu aies reçu de moi? Non, lui répondit le protestant; c'est parce que vous êtes le plus grand ennemi de ma religion. — Eh bien! répliqua Guise, si ta religion te porte à m'assassiner, la mienne veut que je te pardonne, et il le renvoya. » Réponse sublime, dont l'auteur d'Alzire a fait usage dans la dernière scène de cette tragédie... Le duc de Guise avoit une intrépidité qui l'accompagnoit même dans les accidens où sa personne étoit intéressée. On lui montra un jour un homme qui s'étoit vanté de le tuer; il le fit venir, le regarda entre les deux yeux, et lui trouvant un air embarrassé et timide : « Cet homme-là, dit-il en levant les épaules, ne me tuera jamais; ce n'est pas la peine de l'arrêter..... » Henri II le créa duc d'Aumale en 1547, et érigea en 1552 sa terre de Joinville en principauté. (*voyez* l'art. COLIGNI, n° IV.) Sa femme, Anne d'Est, petite fille de Louis XII, morte en 1607, se remaria au duc de Nemours.

† III. GUISE *ou* GUYSE (Henri DE LORRAINE, duc de), fils aîné du précédent, naquit le 31 décembre 1550. Son courage commença à se déployer à la bataille de Jarnac en 1569, et se soutint toujours avec le même éclat. Un coup de feu qu'il reçut à la joue dans une rencontre, près de Château-Thierri, le fit surnommer le *Balafré*, ainsi

que son père François de Lorraine; mais cette blessure ne lui ôta rien des charmes de sa figure. (*Voyez* MARGUERITE, n° IX.) Sa bonne mine, son air noble, ses manières engageantes lui concilioient tous les cœurs. Idole du peuple et des soldats, il voulut se procurer les avantages que le suffrage public lui promettoit. Il se mit à la tête d'une armée, sous prétexte de défendre la foi catholique contre les protestans. Il conseilla le massacre de la Saint-Barthélemi, et, pour satisfaire sa vengeance particulière, il voulut commander lui-même la mort de l'amiral Coligni, qu'il accusoit du meurtre de son père. Ce fut le commencement de la Ligue, confédération d'abord projetée par son oncle le cardinal de Lorraine. La première proposition de cette association funeste fut faite à Paris. On fit courir chez les bourgeois les plus zélés un projet d'*Union pour la défense de la religion, du roi et de la liberté de l'état*, c'est-à-dire pour opprimer à la fois le roi et l'état. Le duc de Guise, qui vouloit s'élever sur les ruines de la France, anime les factieux, remporte plusieurs victoires sur les calvinistes, et se voit bientôt en état de prescrire des lois a son souverain. Il force Henri III à publier un édit qui anéantissoit tous les priviléges des huguenots. Il demande impétueusement la publication du concile de Trente, l'établissement de l'inquisition, la cession de plusieurs places de sûreté, le changement des gouverneurs, et plusieurs autres choses qu'il savoit que le roi ne pouvoit ni ne devoit accorder. Henri III, fatigué de ses insolences, lui défend de paroitre à Paris; le duc y vient malgré sa défense, le 9 mai 1558. De là la journée des *barricades*, qui lui donna un nouveau crédit, en faisant éclater sa puissance aux yeux des ligueurs et des partisans du roi. Son autorité étoit si grande, que les corps-de-garde de la capitale refusèrent de recevoir le mot du guet, que le prévôt des marchands vouloit leur donner de la part du roi, et ne voulurent recevoir l'ordre que du duc de Guise. Henri III fut forcé de quitter Paris, fuyant devant son sujet, et obligé de faire la paix avec lui. Enivré d'un semblable triomphe, il manqua de prudence. Rassuré par l'indolence de Valois, qui, chassé de sa capitale, se livroit à Rouen aux plus puériles amusemens, Guise s'occupoit alors de la formation des états de Blois, qu'il composoit de ses créatures. Cette dernière tentative devoit décider de sa fortune et de sa vie. Il comptoit autant de partisans que de députés, qui presque tous étoient ses complices. La Brie, la Normandie, la Picardie, la Bourgogne, l'Orléanais, Paris, pouvoient d'un seul mot se réunir à lui; jamais ambitieux ne put former de plus brillantes espérances; tout secondoit ses vœux, tout servoit ses projets; adoré du peuple et de l'armée, il n'avoit à vaincre qu'un roi méprisé et sans force, et la différence de religion rendoit peu redoutable le roi de Navarre, qui n'avoit pour appuyer ses droits au trône qu'un parti foible encore. Ce fut le 16 octobre 1588 que se fit l'ouverture des états. Guise, en qualité de grand-maître de la maison du roi, fit les honneurs de la première séance, « perçant de ses yeux toute l'épaisseur de l'assemblée, dit l'historien Matthieu, pour distinguer et reconnoître ses serviteurs, et, d'un seul élancement de sa vue, les fortifier en l'espérance de l'avancement de ses desseins, de sa fortune et de sa grandeur. » Il vouloit être nommé connétable et généralissime, et ne déguisa plus le but qu'il cherchoit à atteindre. Les entreprises contre l'autorité royale firent enfin résou-

dre le roi, dit l'abbé de Choisy, à se défaire du duc de Guise, qui les animoit toutes, même assez ouvertement. Il avoit été averti que la duchesse douairière de Montpensier, sœur du duc de Guise, avoit eu l'insolence de dire qu'elle espéroit, qu'avec des ciseaux d'or qu'elle portoit toujours à son côté, elle lui couperoit les cheveux pour le confiner dans un monastère. Il reçut en même temps un billet qui ne contenoit que ces mots : *La mort de Conradin est la vie de Charles;* faisant allusion à la conduite de Charles d'Anjou, frère de saint Louis, qui avoit fait mourir Conradin de Souabe, son compétiteur au royaume de Naples. Le roi, sur tant d'avis qu'on lui donnoit de prendre garde à lui, consulta le maréchal d'Aumont, Rambouillet, et Beauvais-Nangis, qui tous trois conclurent que, n'étant pas possible de faire le procès dans les formes au duc de Guise, convaincu de tant de crimes de lèse-majesté, il falloit se résoudre à l'assassinat, seule voie sûre et immanquable, par la confiance aveugle où étoit le duc. Les ordres furent donnés pour l'exécution. Crillon, mestre-de-camp des Gardes-françaises, ne s'en voulut pas charger. « Je me battrai contre lui, dit Crillon, il me tuera, je ne parerai point; mais en même temps je le tuerai. Quand on veut bien donner sa vie, on est maître de celle d'autrui.... » Lognac, premier gentilhomme de la chambre, et capitaine des 45 gentilshommes gascons de la nouvelle garde du roi, en prit la commission; il en choisit neuf des plus déterminés, et les fit cacher dans un cabinet du roi. Le duc de Guise reçut plusieurs avis qu'on en vouloit à ses jours. La veille de sa mort, il trouva en dînant, sous sa serviette, un billet qui lui marquoit que son dernier moment approchoit. Il dit seulement : IL N'OSEROIT ! et acheva de dîner tranquillement. Néanmoins, l'après-dîné, sur des avertissemens réitérés, il tint conseil avec le cardinal de Guise, son frère, et l'archevêque de Lyon, sur le parti qu'il devoit prendre. Le cardinal fut d'avis qu'il s'en allât à Paris; mais l'archevêque lui ayant représenté que s'il abandonnoit les états de Blois, où il étoit alors, tous ses amis perdroient courage, et qu'il ne retrouveroit jamais une si belle occasion d'établir son autorité, il se résolut à tout hasarder. Le lendemain, 23 décembre 1588, il alla chez le roi. Il fut un peu surpris de voir la garde renforcée, les cent-suisses rangés sur les degrés. Dès qu'il fut entré dans la première salle, on en ferma la porte. Il ne laissa pas de faire bonne mine, salua tous ceux du conseil avec ses graces ordinaires; et dans le temps qu'il vouloit entrer dans le cabinet, il fut percé de plusieurs coups de poignard, sans pouvoir mettre l'épée à la main, et expira en disant : « Mon Dieu, ayez pitié de moi ! .... » Dès qu'il fut mort, le roi descendit dans la chambre de la reine-mère, qui étoit malade, et lui dit ce qui venoit d'être fait. « Je ne sais, lui dit-elle, si vous en avez bien prévu les suites. » Le duc de Guise avoit alors 38 ans. A la nouvelle de sa mort, le généreux Henri de Navarre, depuis si cher à la France sous le nom de *Henri IV*, dit : « Si Guise fût tombé entre mes mains, je l'aurois traité autrement. Pourquoi, ajouta-t-il, ne s'est-il pas uni avec moi ? Ensemble nous eussions pu conquérir toute l'Italie. » L'ambition de Henri de Guise étoit si connue, que Henri II ayant demandé à Marguerite de Valois, sa fille, âgée alors de 7 ans seulement, lequel elle aimeroit le mieux, du marquis de Beaupréau, ou du prince de Joinville (c'étoit ainsi qu'on nomma d'abord Henri de Guise), qui

s'amusoient avec elle : Beaupréau, répondit la princesse ; Joinville fait toujours du mal, et veut être le maître par-tout...... Le cardinal de Guise, son frère, fut massacré le lendemain. (*Voy.* ci après, n° VI.) Leurs cadavres furent mis dans de la chaux vive, pour être promptement consumés ; les os furent brûlés dans une salle du château, et les cendres jetées au vent. On prit ces précautions, pour empêcher le peuple d'honorer leurs reliques. L'enthousiasme étoit si violent, que la Sorbonne, après avoir décidé « qu'on pouvoit ôter le gouvernement aux princes qu'on ne trouvoit pas tels qu'il falloit, comme l'administration au tuteur qu'on avoit pour suspect », délibéra, après la mort de Henri III, de demander à Rome la canonisation de Jacques Clément. Le meurtre de ces deux frères n'éteignit point les feux de la guerre civile : l'assassinat d'un héros et d'un prêtre rendirent Henri III exécrable aux yeux de tous les catholiques, sans le rendre plus respectable. Les hommes qu'il venoit de faire mourir étoient adorés, le duc sur-tout. Auprès de lui, tous les autres princes paroissoient peuple. On vantoit non seulement la noblesse de sa figure, mais encore la générosité de son cœur, quoiqu'il n'en eût pas donné un grand exemple, quand il foula aux pieds, dans la rue Bétisi, le corps de l'amiral de Coligni, jeté par les fenêtres. Mais il étoit magnifique et libéral ; et ces deux qualités éblouissent toujours le peuple. Ayant gagné au jeu cent mille livres à d'O, surintendant des finances, ce ministre lui envoya le lendemain 70 mille livres en argent, et 10 mille écus en or, renfermés dans un sac. Le duc croyant qu'il n'y avoit que de l'argent dans ce sac, le donna au commis qui lui apportoit la somme. Cet homme ignoroit ce que ce sac pouvoit contenir ; mais ayant vu par les espèces en or que Guise s'étoit mépris, il lui rapporta sur-le-champ le don que ce seigneur avoit voulu lui faire. « Puisque la fortune, lui dit le duc, vous a été aussi favorable, cherchez un autre que le duc de Guise pour vous envier votre bonheur. » Ce n'est pas le seul trait de générosité qu'on pourroit rapporter. Cependant l'ambition avoit corrompu toutes ses vertus, dit l'abbé de Choisy. Ce n'étoit point une terreur panique dans Henri III, dit le président Hénault, que la crainte des entreprises que Guise pouvoit former : celui-ci étoit dans des circonstances pareilles à celles dont Pépin profita pour s'approprier la couronne. Henri III ne ressembloit pas mal aux derniers rois de la première race ; et le prétexte de la religion eût fort bien pu susciter quelque pape de l'humeur de Zacharie. A l'occasion du meurtre des deux frères, on publia différens libelles. Les plus curieux sont, I. *Les Signes merveilleux apparus sur la ville et château de Blois, en présence du roi*, Paris, 1589. Il seroit bien étonnant, dit Anquetil, que ce meurtre se fût passé sans que les partisans des Guise eussent vu dans le ciel des signes de cette catastrophe. Ils virent donc un flambeau tomber sur la ville de Blois, deux gendarmes blancs, tenant dans la main droite une épée sanglante, et enfin des armées entières qui combattoient tant sur Blois qu'ailleurs. II. *Histoire au vrai du martyre*, etc., *pour être considéré par les gens de bien* ; à laquelle il faut ajouter le *martyre des deux frères*. Le premier est un éloge, précédé d'une estampe, assez mal faits l'un et l'autre. Le second est un libelle sanglant, dans lequel le nom de Henri de Valois est changé en cet anagramme, *vilain Hérode*. L'au-

teur, dans sa fureur, ne sait à qui s'en prendre. Parce que ce meurtre a été commis à Blois, il tombe sur cette pauvre ville; il dit que « les trois-quarts sont hérétiques et athéistes, et le reste païen; et que trois mois auparavant, on y a surpris et brûlé un vilain.... et son ânesse; que le roi a marché sur le visage du duc; et qu'il lui a donné un coup d'épée, tout mort qu'il étoit, etc. » Dans un moment de fermentation, tout sert, mensonges et vérités.... Sa femme, Catherine de Clèves, ne mourut qu'en 1633, à 85 ans. *Voy.* COLIGNI, n° IV; MATTHIEU, n° V, à la fin, *et* MOLAC.

IV. GUISE *ou* GUYSE (Charles DE LORRAINE, duc de), fils aîné de Henri, duc de Guise, surnommé le *Balafré*, né le 20 août 1571, fut arrêté le jour de l'exécution de Blois, et renfermé au château de Tours, d'où il se sauva en 1591. Il fut reçu à Paris avec de grandes acclamations de joie. Les ligueurs l'auroient élu roi, sans le duc de Mayenne, son oncle, jaloux de l'empire qu'il acquéroit sur les esprits et sur les cœurs. On prétend que la fameuse duchesse de Montpensier, sa tante, étoit amoureuse de lui. C'est ce jeune prince qui tua de sa main le brave Saint-Pol. Il se soumit à Henri IV en 1594, et obtint le gouvernement de Provence (*voy.* CRILLON, n° I, à la fin). Il fut employé sous Louis XIII; mais le cardinal de Richelieu, redoutant la puissance de cette maison, le contraignit de sortir de France. Charles se retira à Florence, et alla mourir à Cuna dans le Siennois, le 30 septembre 1640, à 69 ans. Il laissa plusieurs enfans de Henriette-Catherine de Joyeuse, son épouse, veuve du duc de Montpensier, et fille unique du maréchal de Joyeuse. Son fils aîné fut Henri, qui suit.

† V GUISE *ou* GUYSE (Henri DE LORRAINE, duc de), petit-fils du Balafré, naquit à Blois le 4 avril 1614. Après la mort de son frère aîné, il quitta le petit collet et l'archevêché de Reims, auquel il avoit été nommé, pour épouser la princesse Anne de Mantoue. Le cardinal de Richelieu s'étant opposé à ce mariage, il passa à Cologne, s'y fit suivre par sa maîtresse, et l'abandonna bientôt pour la comtesse de Bossut, qu'il épousa et qu'il laissa peu de temps après pour revenir en France. Il auroit pu vivre tranquille; mais son génie ardent et incapable de repos, l'envie de faire revivre la fortune de ses ancêtres dont il avoit le courage, le fit entrer dans la révolte du comte de Soissons, uni avec l'Espagne contre Richelieu et la France. Le parlement lui fit son procès; il fut condamné par contumace en 1641. Après s'être ligué avec l'Espagne, il se ligua contre elle. Les Napolitains, révoltés en 1647 contre Philippe IV, l'élurent pour leur chef, et le déclarèrent généralissime des armées et défenseur de la liberté. L'Europe, l'Asie et l'Afrique retentissoient alors des cris de la révolte et de la sédition : les Anglais faisoient couper la tête de leur roi Charles Ier; les Français se révoltoient contre Louis XIV; les Turcs massacroient leur sultan Ibrahim; les Algériens leur dey; les Mogols déchiroient l'Indoustan par des guerres civiles; les Chinois étoient conquis par les Tartares; enfin on conspiroit contre les jours du roi d'Espagne. Le duc de Guise étoit à Rome, lorsque les Napolitains le pressèrent de venir se mettre à leur tête; il ne balança pas un moment. Il s'embarque seul sur une felouque, passe à travers la flotte espagnole, et descend sur le port de Naples, au milieu des cris de joie de la ville. Il fit des prodiges de valeur; mais les efforts de son courage, mal secondés par la France, ne produisirent rien. (*Voy.* ANIEL-

LO *et* CERISANTES.) Favorisé par une partie du peuple et tachant de ménager les esprits avec dextérité, il touchoit au moment de voir retirer les Espagnols, lorsqu'il fut trahi par ceux en qui il avoit le plus de confiance. Don Juan d'Autriche gagna secrétement l'officier qui gardoit la porte d'Albe. Un jour que le duc sortoit de la ville pour une expédition militaire, cet officier rendit son poste ; et les Espagnols entrerent dans Naples par une porte, tandis que le duc sortoit par l'autre. Leur premier soin fut de publier que Guise, ayant fait sa paix avec l'Espagne, avoit abandonné la ville pour n'y plus revenir. Ce faux bruit abattit le courage des Napolitains, qui déposèrent leurs armes. Le duc de Guise, ayant appris cette fâcheuse nouvelle, retourna sur ses pas pour repousser les Espagnols ; mais en vain. Obligé de fuir dans la campagne, il donna dans une embuscade aux environs du château de Cazerte, fut fait prisonnier et conduit en Espagne, où il demeura quatre ans, jusqu'en 1652. Malgré les vives sollicitations du duc de Lorraine, il n'auroit pas obtenu sa liberté, si le conseil de Madrid ne l'avoit jugé propre à seconder le prince de Condé dans la guerre qu'il faisoit contre la cour. Le duc le promit; mais comme il détestoit les Espagnols, il se moqua de la parole qu'il leur avoit donnée. Telle fut l'issue de la révolte de Naples, commencée d'abord avec tant de chaleur, ménagée ensuite avec une sorte d'habileté, et dont le succès auroit été fatal à l'Espagne, si la France, plus tranquille dans son intérieur, avoit été en état de faire la guerre au dehors. Guise, de retour à Paris, se consola, par les plaisirs, du malheur d'avoir perdu une couronne. Il brilla beaucoup dans le fameux carrousel de 1658. On le mit à la tête du quadrille des Maures, le prince de Condé étoit chef de celui des Turcs. Les courtisans disoient, en voyant ces deux hommes : « Voilà les héros de l'Histoire et de la Fable. » Le duc de Guise ressembloit effectivement beaucoup à un héros de mythologie, ou à un aventurier des siecles de chevalerie. Ses duels, ses amours romanesques, ses profusions, ses aventures, le rendoient singulier en tout. Il mourut à Paris le 2 juin 1664. Ses *mémoires* sur son entreprise de Naples ont été publiés en 1 vol. in-4° et in-12.

VI. GUISE *ou* GUYSE (LOUIS DE LORRAINE, cardinal de), né avec des inclinations plus militaires qu'ecclésiastiques, étoit fils de Henri de Lorraine, duc de Guise, tué à Blois; comme son père, il ne respiroit que les armes. Quoiqu'archevêque de Reims et honoré de la pourpre romaine, il suivit Louis XIII dans l'expédition du Poitou en 1621. A l'attaque d'un faubourg, au siége de Saint-Jean-d'Angely, il se signala comme les plus braves officiers. Il mourut quelques jours après à Saintes, le 22 juin 1621, n'étant que soudiacre. Guise avoit eu, avec le duc de Nevers, au sujet d'un bénéfice, un procès qu'il auroit voulu terminer l'épée à la main. Il lui fit faire des excuses en mourant, et laissa plusieurs enfans, entre autres Achille de Lorraine, comte de Romorantin, qu'il avoit eu de Charlotte des Essarts, comtesse de Romorantin, à laquelle Moréri donne le nom de son *amie*, et qui fut une des maîtresses de Henri IV. Charlotte Christine, fille d'Achille, et veuve du marquis d'Assy, intenta, en 1688, un procès pour avoir la succession de la maison de Guise. Elle prétendit que le cardinal de ce nom avoit épousé la comtesse de Romorantin son aïeule le 4 février 1611, et elle produisit différens papiers pour appuyer ses prétentions. L'affaire ne fut point

jugée. — Il ne faut pas le confondre avec deux autres cardinaux de ce nom. Le premier, frère de François de Lorraine, duc de Guise, et fils de Claude de Lorraine, né en 1527, fut évêque de Troyes, ensuite d'Albi, puis de Sens, et enfin de Metz. Il eut beaucoup de part aux affaires de son temps, et mourut à Paris le 28 mars 1578. Le second, neveu du précédent, et fils de François, duc de Guise, tué au siége d'Orléans par Poltrot, succéda au cardinal Charles de Lorraine, son grand-oncle, dans l'archevêché de Reims, et fut un des principaux partisans de la ligue; mais Henri III le fit tuer à Blois le 24 décembre 1588. Son frère, le duc DE GUISE, avoit été massacré la veille (*voy.* ci-dessus, n° III). On conduisit le cardinal dans une salle obscure, où quelques soldats le massacrèrent à coups de hallebarde. Ses cendres furent jetées au vent, de peur que les ligueurs n'en fissent des reliques. Henri III n'avoit jamais pu pardonner à ce cardinal plusieurs traits de satire lancés contre lui. Il avoit surtout irrité le roi par une épigramme qu'il citoit à tout propos. Elle étoit faite sur la devise du roi, dont le corps étoit trois couronnes, avec ces mots : *Manet ultima cœlo.* « La troisième m'attend dans le ciel. » Les deux premières représentoient celles de Pologne et de France. L'épigramme étoit renfermée dans ce distique :

Qui dederat binas, unam abstulit; altera nutat;
Tertia tonsoris nunc facienda manu.

« De ces trois couronnes, Dieu lui en a déjà ôté une, (celle de Pologne); l'autre chancelle; la troisième sera l'ouvrage d'un barbier. » Le cardinal de Guise ajoutoit qu'il auroit beaucoup de joie de tenir la tête du roi, si on lui faisoit cette troisième couronne chez les capucins.... (*Voyez* BOUCHER, n° I.)

VII. GUISE *ou* GUYSE (Dom Claude de), fils naturel de Claude de Lorraine, duc de Guise, abbé de St.-Nicaise et ensuite de Cluni, mourut en 1612. On auroit de lui une idée bien désavantageuse, si on s'en rapportoit à une satire aussi grossière que maligne, intitulée *Légende de D. Claude de Guise*, 1574, in-8°. Ce libelle, très-rare avant d'avoir été réimprimé dans le tome 6e des *Mémoires de Condé*, est attribué à Dagonneau, calviniste, juge de Cluni, ou à Gilbert Regnaut, juge-mage de Cluni, aussi calviniste. Le cardinal de Guise avoit voulu le déposer, à l'instigation de D. Claude: mais il s'étoit fait maintenir par arrêt; et le lendemain, après son audience, il jeta ses provisions dans le parquet, et alla faire les fonctions d'avocat à Mâcon.

VIII. GUISE. *Voyez* GUYSE.

GUITMOND. *Voyez* GUIMOND.

GUITON (Jean), se signala à La Rochelle, lorsque le cardinal de Richelieu assiégea, en 1627, ce boulevard du calvinisme. Les Rochelois, animés par la religion et par la liberté, voulant avoir un chef aussi déterminé qu'eux, élurent pour leur maire, leur capitaine et leur gouverneur, l'intrépide Guiton. Avant d'accepter une place qui lui donnoit la magistrature et le commandement des armées, il prit un poignard, et dit, en présence de ses principaux compatriotes : « Je serai maire, puisque vous le voulez, à condition qu'il me sera permis d'enfoncer ce poignard dans le sein du premier qui parlera de se rendre. Je consens qu'on en use de même envers moi, dès que je proposerai de capituler; et je demande que ce poignard demeure tout exprès sur la table de la chambre où nous nous assemblons dans la maison de ville... » Guiton soutint ce carac-

tère jusqu'à la fin. Un jour qu'un de ses amis lui montra une personne de sa connoissance, tellement exténuée par la faim, qu'elle n'avoit plus qu'un souffle de vie : « Etes-vous surpris de cela, lui dit-il ? Il faudra bien que nous en venions là, vous et moi, si nous ne sommes pas secourus. » — Un autre citoyen lui disant que la faim faisoit périr tout le monde, et que bientôt la mort achèveroit d'emporter tous les habitans : « Eh bien ! répondit froidement Guiton, il suffit qu'il en reste un pour fermer les portes. » Il déclara hautement que « si l'on vouloit le tuer pour se nourrir de sa chair, il y consentiroit plutôt que de se rendre à l'ennemi. » Son intrépidité fut enfin subjuguée par la famine en 1628 : il se vit forcé de céder à l'entreprise heureuse de Métezeau, et au génie de Richelieu.

GUITTON D'AREZZO, un des premiers poëtes italiens, florissoit vers 1250. On trouve ses *Poésies* dans un Recueil d'anciens poëtes italiens, Florence, 1527, in-8°.

*GULDENSTEAD (Jean-Antoine), célèbre voyageur, né à Riga, mort en 1781, profond dans l'histoire naturelle, et possédant plusieurs langues, avoit employé 7 années à parcourir la Tartarie et la Géorgie, et avoit pénétré jusqu'au Caucase. Ses talens le firent appeler à Pétersbourg, où il fut professeur d'histoire naturelle.

GULPHILAS. *Voyez* ULPHILAS.

† GUNDLING (Nicolas-Jérôme), né près de Nuremberg, en 1671, d'un père ministre, auteur d'une *Dissertation* sur le concile de Gangres. Le fils devint successivement professeur en philosophie, en éloquence et en droit naturel à Hall. Sa capacité étoit si connue à la cour de Berlin, qu'on l'y consultoit souvent sur les affaires publiques. Ses services lui valurent le titre de conseiller privé. Il mourut recteur de l'université de Hall le 16 décembre 1729, laissant un grand nombre de bons ouvrages de littérature, de jurisprudence, d'histoire et de politique. Gundling étoit laborieux, et avoit de l'esprit ; mais on souhaiteroit dans ses écrits plus de modération. Ses principaux ouvrages sont, I. *Nouveaux entretiens*, in-8°. II. *Projet d'un Cours d'histoire littéraire.* III. *Historia philosophiæ moralis*, in-8°. IV. *Otia*, ou *Recueil de Discours sur divers sujets de physique*, *de morale*, *de politique et d'histoire*, trois vol. in-8°. V. *De jure oppignorati territorii*, in-4°. VI. *Status naturalis Hobbesii*, *in corpore juris civilis defensus et defendendus*, in-4°. VII. *De statu reipublicæ Germanicæ, sub Conrado I*, in-4°. Ludwig a réfuté cet ouvrage dans sa *Germania princeps.* VIII. *Gundlingiana*, en allemand. IX. *Commentatio de Henrico Aucupe*, in-4°. X. *Via ad veritatem*, ou *Cours de philosophie*, 3 vol. in-8°. XI. Il a eu beaucoup de part aux *Observationes Hallenses*, excellent recueil en 11 vol. in-8°. XII. *Mémoire historique sur le comté de Neufchâtel.*

GUNIMOND. *Voyez* ALBOIN.

* GUNNERUS (Jean-Ernest), théologien danois, né à Christiania en 1718. Son mérite éminent le porta sur le siége de Drontheim en 1758, et il fut le principal fondateur de la société royale de Norwège pour l'encouragement de l'étude de l'histoire naturelle. Linnée a donné le nom de *Gunnera* à une plante de son système des végétaux. On doit à Gunnerus la *Flora Norwegiæ*, publiée en 1773.

* GUNNING (Pierre), prélat anglais, né en 1613 à How, au comté de Kent, mort en 1684, élève

d'abord de l'école du roi à Cantorbéry, puis de Cambridge, où il se distingua comme maître et comme prédicateur ; mais son attachement au royalisme l'ayant fait déposer et chasser de Cambridge, il se retira au nouveau collége d'Oxford, où il trouva protection et s'avança. A la restauration, il fut envoyé à la conférence de Savoy, où il fit remarquer ses talens ; et en 1669 il fut nommé évêque de Chister, d'où il passa en 1674 au siége d'Ely.

* GUNST (Pierre Van), graveur célèbre, né à La Haye, en Hollande, en 1724, a gravé au burin un grand nombre de pièces, 1° les *Amours des dieux*, d'après Le Titien; 2°. une *collection de portraits en pied*, d'après Van Dyck, dont *Charles* Ier, roi d'Angleterre, et *Henriette de France*, son épouse; 3° Un *grand nombre de portraits*, et plusieurs autres sujets d'après Van der Werff, Karel de Moore, etc.

I. GUNTHER (Edmond), professeur d'astronomie au collége de Gresham en Angleterre, né en 1581, mort en 1626, avec une grande réputation, acquise par ses leçons et ses écrits. On a de lui *Canon triangulorum*, seu *Tabulæ tangentium et secantium*, Londres, 1620, in-8°, etc. Toutes ses œuvres furent publiées en 1674, in-4°, par Leybourn.

† II. GUNTHER, poëte allemand, né en Silésie, se distingua de bonne heure ; mais ses talens firent son malheur. Un poëte jaloux mêla dans sa boisson des drogues qui l'enivrèrent au moment qu'on devoit le présenter à Auguste II, roi de Pologne. Au milieu du compliment qu'il débita à ce monarque, il fit une chute honteuse. Cet accident lui causa un chagrin si amer, qu'il en mourut à l'âge de 28 ans, laissant plusieurs morceaux de *poésie*, dans lesquels on remarque un talent naturel et des graces, mais peu de correction. Ce poëte florissoit au commencement du 18e siècle. On a, entre autres ouvrages de sa façon, une *Ode* sur une bataille que le prince Eugène gagna contre les Turcs, événement aussi célébré par le grand Rousseau.

III. GUNTHER. *V*. GONTHIER.

GURTLER (Nicolas), né à Bâle en 1654, après avoir professé en différentes villes d'Allemagne, occupa la chaire de théologie de Franeker en 1707, et mourut en 1711, à 57 ans. Ses principaux ouvrages sont, I. *Lexicon linguæ latinæ, germanæ, græcæ et gallicæ*, 1702. II. *Historia templariorum*, 1702, in-4.° III. *Origines mundi*, in-4°, 1708 : ouvrage d'une prodigieuse érudition, mais dans lequel l'auteur adopte beaucoup d'étymologies incertaines, et d'idées ridicules sur la mythologie. IV. *Institutiones theologicæ*, in-4°, 1721. Les écrits de Gurtler sont estimés des théologiens protestans.

GUSSANVILLAN (Pierre) natif de Chartres, embrassa l'état ecclésiastique, et s'appliqua à la critique sacrée. Un des fruits de son étude est *une bonne édition* des Œuvres de saint Grégoire-le-Grand, Paris, 1675, 3 vol. in-fol. C'étoit la meilleure avant celle des bénédictins de la congrégation de Saint-Maur, donnée en 1705, 4 vol.

* GUSSEME (Thomas-André de), savant antiquaire espagnol, de l'académie de l'histoire et de celle des belles-lettres de Séville, né à Marchena vers le commencement du 18e siècle. Nous avons de lui, en espagnol, un *Dictionnaire universel des médailles*, très-estimé, et imprimé à Madrid en 1773, 6 vol. in-4°. Gusseme mourut vers l'année 1770, lorsqu'il n'y avoit encore qu'un volume d'imprimé de cet ouvrage,

mais le duc de Arcos, son ami, qui en avoit payé les frais d'impression, voulut également qu'on imprimat les cinq autres à ses frais.

† I. GUSTAVE, roi de Suède, connu sous le nom de GUSTAVE-WASA, fils d'Eric - Wasa, duc de Grispsholm, né en 1490, descendoit des anciens rois de Suède, et étoit petit-neveu de ce Canutson détrôné nombre de fois et nombre de fois rappelé. « C'étoit, dit un historien, une de ces grandes ames que la nature forme si rarement pour commander aux hommes. Sa taille avantageuse et son air noble lui faisoient des partisans dès qu'il se montroit. Son éloquence, à qui sa bonne mine donnoit de la force, étoit d'autant plus persuasive qu'elle étoit sans art : son génie formoit de ces entreprises que le vulgaire croit téméraires, et qui ne sont que hardies aux yeux des grands hommes ; son courage infatigable les faisoit réussir. Il étoit intrépide avec prudence, d'un naturel doux dans un siècle féroce, vertueux enfin, autant qu'un chef de parti peut l'être. » Gustave, grand-enseigne de la couronne et cousin germain de l'administrateur Steen Sture, étoit à 26 ans l'ame de ses conseils, et l'aidoit par sa valeur et son génie à défendre la patrie contre le féroce Christiern II, roi de Danemarck, qui prétendoit au trône de Suède en vertu du traité de Calmar; et contre, Gustave Trolle, archevêque d'Upsal, qui vendoit son pays aux Danois pour satisfaire sa vengeance et son ambition. Christiern trouva bientôt le moyen d'écarter un adversaire qui eût prévenu l'exécution de ses desseins. Il se fit livrer Gustave comme otage, le retint prisonnier contre le droit des gens, et n'ayant pu réussir à le gagner, donna secrétement l'ordre de l'assassiner. Heureusement qu'il ne fut pas obéi. A la fin de 1519, Gustave apprend la mort de l'administrateur Steen Sture, les succès de Christiern et les malheurs de la Suède. Du fond de sa prison il ose former le projet de délivrer son pays, se déguise en paysan et se sauve à Lubec, y sollicite inutilement des secours, s'embarque et descend à Calmar, se découvre aux soldats de la garnison qui refusent d'embrasser le parti d'un fugitif, traverse les quartiers des Danois sous les livrées de la misère, et va chercher chez des chartreux dotés par sa famille un asile qu'il ne peut obtenir. Proscrit par Christiern, poursuivi par les soldats de ce tyran, repoussé par ses amis, et même par ses parens, Gustave se dirige vers la Dalécarlie pour tenter d'en soulever les habitans : il est volé et abandonné par son guide au milieu des forêts, s'enfonce dans les mines et y travaille pour sa subsistance, est reconnu, accueilli avec sensibilité par un paysan, trahi et sur le point d'être livré par un ami perfide ; enfin il échappe encore à ce danger, et se réfugie chez un curé, qui seconde ses projets et l'aide à la fois de son crédit, de sa bourse et de ses conseils. Les esprits étant préparés, on profite d'une fête qui rassembloit à Mora les paysans du canton ; Gustave paroit au milieu d'eux : son air noble et assuré, ses malheurs, l'horreur qu'inspiroit Christiern, et le massacre récent des sénateurs de Stockholm, tout prête à l'éloquence du prince une force nouvelle. Des cris de fureur l'interrompent ; on court aux armes, et le château du gouverneur est escaladé. Les Dalécarliens, animés par ce premier succès, se rassemblent en foule sous les drapeaux du vainqueur, qui profite de leur ardeur et les mène à de nouveaux combats. De ce moment, la vie de Gustave n'est plus qu'un enchaînement de triomphes. A la tête des troupes qu'il a disciplinées, il hasarde les actions de guerre les plus périlleuses, et ses efforts sont tou-

jours couronnés par la victoire. Le plus étonnant de ses exploits est l'assaut donné de pied ferme, en pleine mer, à la flotte danoise, surprise et enchaînée par les glaces devant le port de Stockholm. Sans la retraite des troupes auxiliaires que Lubec fournissoit aux Suédois, la flotte entière de l'ennemi étoit incendiée ou devenoit leur conquête. Les états-généraux avoient, en 1521, conféré à Gustave le titre d'administrateur; en 1523 ils le proclamèrent roi. Il parut ne se rendre qu'avec peine aux instances du corps entier de la nation, reçut le serment de ses nouveaux sujets, fit son entrée dans la capitale, mais différa la cérémonie de son couronnement, pour n'être pas forcé de jurer le maintien de la religion catholique et des priviléges du clergé. A peine affermi sur le trône, il voulut détruire cette puissance d'autant plus terrible que l'ignorance l'avoit rendue sacrée. C'étoit tenter une entreprise plus difficile peut-être que des conquêtes: osons dire cependant qu'elle étoit nécessaire. Le clergé formoit, dans l'état, une espèce de république indépendante, factieuse et redoutable: il possédoit plus de la moitié des biens du royaume, et étoit là, comme partout, exempt des charges publiques. Les évêques habitoient des forteresses, y entretenoient de nombreuses garnisons, donnoient asile aux rebelles dans les temps de trouble, opprimoient les peuples et faisoient la guerre aux rois. On ne compose point avec un pareil corps. Vouloir restreindre sa puissance, c'est l'attaquer; et l'attaquer sans le détruire est presque toujours aussi inutile que dangereux. Gustave le sentoit. Lardz Anderson, son chancelier, lui conseilla de se servir de la réforme de Luther pour remplir ses vues. Il adopta ce projet hardi, et l'exécuta par la supériorité de sa politique plus encore que par l'autorité. En même temps qu'il favorisoit secrétement les progrès du luthéranisme, il distribua à ses créatures les bénéfices vacans, et, sous prétexte de soulager le peuple, chargea le clergé de l'entretien et de la subsistance des troupes. Bientôt il osa davantage: il demanda aux états de 1527 la remise des forteresses et l'abandon des priviléges des évêques, et obtint l'un et l'autre. Pendant ce temps le luthéranisme se propageoit avec rapidité. Gustave prévint les troubles ou les réprima; il contint les mécontens, flatta les ambitieux, gagna les foibles, et finit par adopter publiquement lui-même une religion qui étoit devenue celle de la grande majorité de ses sujets. En 1630 un concile national reconnut la confession d'Ausgbourg pour règle de la foi. Après avoir, comme il le disoit, conquis son royaume une seconde fois, il ne restoit plus à Gustave que d'obtenir le droit de le transmettre à ses enfans. Sur la demande qu'il en fit, les états abolirent, en 1542, l'usage de l'élection, et établirent la loi de succession appelée *union héréditaire*. Dans une monarchie où le pouvoir royal étoit alors très-limité, Gustave exerça une autorité presque absolue; on ne résiste nulle part et en aucun temps à l'ascendant du génie, des vertus et sur-tout des bienfaits. Mais il respecta toujours la constitution de l'état, et ne se servit de son pouvoir que pour rendre la Suède heureuse au dedans, au dehors redoutable à ses ennemis, et respectable à ses alliés. Il perfectionna la législation, civilisa le peuple, adoucit ses mœurs, encouragea les sciences, excita l'industrie, étendit et affranchit le commerce de la Suède, et lui apprit à se passer de l'onéreuse intervention des villes anséatiques. Après 37 ans de règne, il laissa le domaine royal augmenté, l'épargne remplie, les arsenaux abondamment fournis, une flotte considérable dans

les ports, les places frontières en état de défense, le royaume en paix avec tous ses voisins, fortifié de l'alliance de la France, et enrichi par des relations directes avec tous les états de l'Europe. Ce grand capitaine mourut en 1560, âgé de 70 ans. Sentant ses forces s'affoiblir, il appela ses enfans et les conjura « de ne pas se mêler d'affaires inutiles et étrangères, de s'occuper uniquement de celles qui leur étoient propres, et de ne rien entreprendre qui fût au-dessus de leurs forces. » La considération dont la Suède jouissoit en Europe, sous le prince qui l'avoit délivrée de la tyrannie de Christiern II, diminua si fort sous ses successeurs, que Pibrac, chancelier de Henri IV, encore simple roi de Navarre, se plaignant des procédés de la cour de France, disoit « qu'elle n'avoit pas plus d'égard pour ce monarque que pour un roi de Suède ou de Chypre. » Gustave-Adolphe redonna à cette nation le lustre qu'elle avoit perdu. Il laissa trois fils, Eric, Jean et Charles, qui occupèrent successivement le trône de Suède. (*Voyez* l'art. suivant et les tables chronologiques.) La meilleure histoire de Gustave-Wasa est celle publiée par d'Archenholtz, en allemand, à Tubingue, 1801, 2 vol. in-8°; elle a été traduite en français.

† II. GUSTAVE-ADOLPHE II, dit *le Grand*, roi de Suède, né à Stockholm en 1594, successeur de son père Charles IX en 1611, fut nommé GUSTAVE, en mémoire de son aïeul paternel, et ADOLPHE, à cause de son aïeul maternel. On l'éleva d'une manière digne de sa naissance. A 12 ans il étoit bon officier, et savoit les principales langues de l'Europe; à 16 il dirigeoit déjà les affaires, paroissoit au conseil et à la tête des armées, obéissoit en soldat, négocioit en ministre, et commandoit en roi. En 1611, après la mort de Charles IX, les états lui décernèrent la couronne et le déclarèrent majeur. La Suède avoit besoin d'un chef qui sût la défendre; une régence l'eût perdue : la confiance, l'enthousiasme et la nécessité firent taire les lois; les talens et le dévouement du jeune roi sauvèrent l'état. Sa valeur éclata d'abord contre les rois de Danemarck, de Moscovie et de Pologne, qui l'avoient attaqué en même temps. Il fit la paix avec les deux premiers, et obligea le dernier à quitter la Livonie. Après avoir terminé heureusement cette guerre, il fit alliance avec les protestans d'Allemagne contre l'empereur et la ligue catholique. La France accéda à ce traité en 1631. Les états protestans, encouragés, présentent des requêtes à l'empereur, lèvent des troupes, tandis que Gustave avance en augmentant toujours son armée. Ses ministres voulurent le détourner de cette guerre, sous prétexte qu'il manquoit d'argent. « Les gens du pape que je vais attaquer, leur répondit-il, sont riches et efféminés. Mes armées ont du courage et de l'intelligence; elles arboreront mon étendard chez l'ennemi, qui paiera mes troupes. » Il commença ses conquêtes en Allemagne par l'île de Rugen et par la Poméranie, pour être assuré de ses derrières. Il défendit, sous les plus grièves peines, de faire le moindre tort aux habitans. Ce héros sensible distribua du pain aux pauvres. Sa maxime étoit que, « pour se rendre maître des places, la clémence ne vaut pas moins que la force.... » Gustave parcourut, dans moins de deux ans et demi, les deux tiers de l'Allemagne, depuis la Vistule jusqu'au Danube et au Rhin. Tout se soumit. Il força, les armes à la main, l'électeur de Brandebourg à se joindre à lui; l'électeur de Saxe lui donna ses propres troupes à commander; l'électeur Palatin, dépossédé, vint combattre avec son protecteur. Il rem-

porta une victoire complète devant Leipsick, le 7 septembre 1631, sur Tilli, général de l'empereur. Les troupes de Saxe, nouvellement levées, prirent la fuite dans cette journée; mais la discipline suédoise répara ce contre-temps. Le roi de Suède charge l'électeur de Saxe, qui a combattu avec lui, de porter la guerre dans la Silésie et dans la Bohême, et il entre lui-même dans la Franconie, dans le Palatinat et dans l'évêché de Mayence. Son chancelier, Oxenstiern, l'y joint, et lui dit: « Sire, j'aurois été plus content de vous féliciter de vos conquêtes à Vienne qu'à Mayence. » Le héros, qui sent très-bien la justice du reproche que ces mots renferment, ranime son ardeur. Il commençoit à faire de la guerre un art nouveau. Il avoit accoutumé son armée à un ordre et à des manœuvres inconnues ailleurs. Tilli, vaincu devant Leipsick, le fut encore au passage du Lech. Gustave, méditant alors le siége d'Ingolstadt, va reconnoître une fortification qu'il vouloit faire attaquer; les canonniers de la place tirèrent sur lui si juste, qu'un boulet emporta la croupe de son cheval. Il tombe dessous, enseveli dans la boue, et couvert de sang; mais il se relève promptement, saute sur un autre cheval, et continue de donner ses ordres. Gassion fut un des premiers qui accoururent au roi, et cet empressement lui valut un régiment. Gustave, qui avoit le talent heureux de relever le prix de tous les grades qu'il donnoit, dit à Gassion: « Ce sera un régiment de chevet; et on pourra dormir auprès dans une entière sécurité. » L'année suivante, le 16 novembre 1632, Gustave donna, dans la grande plaine de Lutzen, la fameuse bataille contre Walstein, autre général de l'empereur. Quelques-uns de ses régimens plièrent d'abord. Gustave leur dit: « Si, après avoir traversé tant de fleuves, escaladé tant de murailles et forcé tant de places, vous n'avez pas le courage de vous défendre, tenez ferme, au moins, pour me voir mourir », et ces mots ranimèrent leur courage. La victoire fut long-temps disputée. Les Suédois la remportèrent, mais ils perdirent Gustave, dont le corps, percé de deux balles et de deux coups d'épée, fut trouvé parmi les morts. Il n'avoit que trente-huit ans. Gustave paroissoit avoir quelque pressentiment de son malheur, lorsque voyant, peu de jours auparavant, les peuples accourir en foule au-devant de lui avec de grandes démonstrations de joie, de respéct et d'admiration, il dit « qu'il craignoit bien que Dieu, offensé de leurs acclamations, ne leur apprît bientôt que celui qu'ils révéroient comme un dieu n'étoit qu'un homme mortel. » Il avoit coutume de dire « qu'il n'y avoit point d'hommes plus heureux que ceux qui mouroient en faisant leur métier. » Il emporta dans le tombeau le nom de *Grand*, les regrets du Nord et l'estime de ses ennemis. Il disoit « qu'il n'y avoit de rang entre les rois que celui que leur donnoit le mérite. » Les vertus de Gustave répondoient à ses talens. Deux défauts, l'emportement et la témerité, les ternissoient un peu. Pour excuser le premier, il disoit: « Puisque je supporte patiemment les travers de ceux auxquels je commande, ils doivent aussi excuser la promptitude et la vivacité de mon tempérammment. » Voici comment il se justifioit sur le second: « Un roi se déclare indigne de la couronne qu'il porte lorsque, dans un engagement, il fait difficulté de se battre comme un simple soldat. » Revenant un jour d'une attaque où il avoit été exposé cinq heures de suite à un feu terrible, Gassion lui dit que

les Français verroient avec déplaisir leur souverain courir d'aussi grands risques. « Les rois de France, répondit Gustave, sont de grands monarques, et je suis un soldat de fortune. » Gustave donna de bonnes lois à son peuple et les fit exécuter. Il corrigea beaucoup d'abus dans la forme du gouvernement. Il anima, il éclaira l'industrie de ses sujets. Le mérite et les talens utiles trouvèrent toujours près de lui un accueil distingué. Il cultiva l'étude de l'histoire, de la tactique, et des arts qui avoient rapport à celui de la guerre. Il ne négligea point la politique. Le traité du Droit de la guerre et de la paix, de Grotius, étoit une de ses lectures favorites. Naturellement éloquent, il aimoit à haranguer, et le faisoit avec beaucoup de feu. Il parloit plusieurs langues. Le caractère de ses ennemis, les projets de ses alliés, les ressources de ses amis, rien n'échappoit à son coup-d'œil perçant. Il montra beaucoup de zèle pour tout ce qui concernoit la religion. Il composa lui-même des prières, qu'on récitoit tous les jours dans son camp à des heures marquées. Ce prince avoit coutume de dire « qu'un bon chrétien ne pouvoit pas être un mauvais soldat. » Sous sa tente, au milieu des armes, il donnoit quelque temps à la lecture de la parole de Dieu : « Je cherche à me fortifier contre les tentations, en méditant nos livres sacrés, dit-il un jour à l'un de ses officiers qui le surprit dans ce pieux exercice; les personnes de mon rang ne sont responsables de leurs actions qu'à Dieu seul ; et cette indépendance donne lieu à des tentations contre lesquelles nous ne pouvons être assez sur nos gardes........ » On n'a pas vu chez les Grecs ni chez les Romains d'armée mieux disciplinée que celle des Suédois durant la guerre de trente ans. Tous les enfans qu'ils avoient eus depuis l'entrée de Gustave-Adolphe en Allemagne étoient accoutumés aux coups de fusils, et portoient, dès l'âge de six ans, de quoi manger à leurs pères qui étoient dans les tranchées, ou en faction. Gustave alloit porter la guerre au-delà du Danube, et peut-être détrôner l'empereur, lorsqu'il fut tué. Que n'a-t-on pas débité sur la mort de ce grand homme? On accusa François Albert, duc de Lawembourg, un de ses généraux, gagné par Ferdinand II, de l'avoir assassiné. Puffendorff pense que ce fut le duc de Saxe-Lawembourg, qui le fit tuer à la sollicitation des Impériaux. D'autres disent que ce même duc vengeoit un soufflet que lui avoit donné Gustave, irrité de la manière trop libre dont il vivoit avec la reine sa mère. Enfin on imputa sa mort au cardinal de Richelieu, qui avoit besoin de sa vie. N'est-il donc pas naturel qu'un roi qui s'exposoit en soldat soit mort en soldat? Ce nom lui plaisoit ; et se livrant au feu comme le dernier de ses soldats, il fut de bonne heure tout couvert de blessures. Ce héros, d'une taille moyenne, mais d'une grosseur prodigieuse qui ne l'empêchoit pas d'être très-vif et très-agile, avoit une physionomie majestueuse et martiale, de grands traits sans être durs, un air riant et familier. Il aimoit à railler. On lui a encore reproché de s'être trop livré à son penchant pour les femmes, et d'avoir quelquefois sacrifié au vice de son temps et de son pays, où le goût du vin étoit une passion. En ce cas ce seroit donc la flatterie et le mensonge qui auroient dicté cette inscription qu'on fit pour lui : *Mars sine Venere, Alexander sine vino.* Lorsque son corps fut ouvert, on lui trouva un cœur beaucoup plus grand qu'il ne devoit l'être suivant les lois de la nature. Puffendorff a écrit sa Vie en latin, in-fol. Il en a paru une nouvelle Histoire à

Amsterdam, 1764, in-4°, ou 4 vol. in-12. Gustave-Adolphe est à la tête des grands capitaines du 17e siècle, et regardé avec raison comme le fondateur de l'école moderne. Ses élèves, Wrangel, Tortenson, Weimar, Horn, Banner, ont soutenu long-temps après lui la gloire de son nom. Il donna à la Suède une nouvelle constitution militaire, et créa une milice permanente qui assuroit en même temps la tranquillité intérieure et la bonne composition des armées. Il établit dans les siennes une discipline sévère et une instruction jusqu'alors inconnue. C'est à lui que l'on doit les premiers exemples de cet ensemble, de cette précision, de cet ordre et de cette rapidité dans les manœuvres, d'où dépend le succès de tous les mouvemens en face de l'ennemi. Les occupations de la guerre ne l'avoient pas détourné des autres soins de l'administration. Aidé des conseils du célèbre chancelier Axel-Oxenstiern, il réforma la justice, améliora les finances, dota les universités, établit une compagnie des Indes. Son infatigable activité embrassoit les moindres détails. Aussi grand au milieu de l'assemblée de la nation qu'à la tête des armées, il inspiroit par-tout la confiance, l'amour et le respect. Gustave portoit la bravoure jusqu'à la témérité : il regardoit même comme un de ses devoirs, de diriger tous les mouvemens de ses troupes, et d'en partager les fatigues et les dangers. Avant la bataille de Lutzen il avoit déjà reçu 14 blessures sur le champ de bataille. Quoique luthérien zélé, il respecta toujours les autres religions. « Il prioit Dieu, disoit-il, de réunir tous les hommes par la charité, puisqu'il étoit impossible de les réunir par la foi. » Il laissa de Marie-Eléonore, fille de Sigismond, électeur de Brandebourg, une fille unique, qui lui succéda à l'âge de cinq ans : c'est la célèbre Christine (*voy.* ce mot). Elle laissa la couronne à Charles-Gustave, prince palatin, fils d'une sœur de Gustave-Adolphe. Charles XI, fils de ce prince, fut père de Charles XII et d'Ulrique Eléonore, en qui finit la postérité de Gustave-Wasa.

† III. GUSTAVE III, né le 24 janvier 1746, succéda en 1771 à Frédéric-Adolphe, roi de Suède. Dès son avénement au trône, sentant l'oppression où la cour de Russie et le sénat de Stockholm tenoient les monarques suédois, il chercha à secouer ce double joug. Le sénat, voulant de son côté accroitre son autorité, lui fit signer une formule de serment différente de celui de ses prédécesseurs, et s'arrogea jusqu'au droit de lui choisir un confesseur, et de fixer la quantité de vin qu'on devoit servir à sa table. Gustave confia son projet d'affranchissement au ministre de France, Vergennes, au sénateur Hermanon, et aux comtes de Scheffer et de Salza ; ils tracèrent ensemble le plan de révolution qui fut opéré bientôt après. Le sénat, environné des gardes du roi, céda sans résistance. Les troupes prêtèrent serment de fidélité au monarque ; tous ceux qui prirent en ce jour le parti de Gustave nouèrent un mouchoir blanc autour de leur bras gauche ; et ce signe de dévouement continua à distinguer les officiers suédois pendant tout le regne du monarque : l'assassin qui lui ôta la vie le portoit lui-même. Lorsque Gustave se fut emparé de tous les postes de la ville, il assembla les principaux membres de la diète, et, après leur avoir reproché leur morgue, leurs usurpations, leur corruption, il lut son projet de constitution, qui fut approuvé sur-le-champ, sans qu'il s'élevât de contradicteurs. Les officiers furent alors avancés d'un grade, et les bourgeois de Stockholm obtinrent des médailles d'or ou d'argent

qu'ils eurent la permission de porter à leurs boutonnières. Gustave, craignant que l'impératrice de Russie ne continuât à fomenter les divisions qui troubloient depuis long-temps ses états, se rendit à Pétersbourg sous le nom de comte de Gothland, pour conférer avec cette souveraine sur les moyens de terminer tout différent. Dans leur entrevue, ils montrèrent l'un à l'égard de l'autre une cordialité également feinte, et la guerre s'alluma bientôt entre ces deux puissances. Gustave, irrité de ce que des émissaires russes s'efforçoient de faire insurger la Finlande, prit les armes et fit équiper une flotte formidable à Carlscrona. Un traité particulier attacha à ses intérêts la Prusse et les Turcs qui lui firent passer des subsides; malgré ces secours, sa flotte fut battue le 17 juillet 1788 à Hogland par l'amiral Greig, et quoiqu'il n'y eût que huit vaisseaux russes qui combattissent avec courage, ils triomphèrent. Les Suédois se réfugièrent à Sweaborg, où ils restèrent bloqués très-long-temps. La défection de plusieurs officiers vint assurer les succès de la Russie. Les Norwégiens, conduits par le prince de Danemarck, se réunirent à cette dernière puissance, forcèrent à Quistrum le régiment de Westrogothie à capituler, s'emparèrent d'Oudewalla, et vinrent mettre le siége devant Gothembourg, ville la plus considérable de la Suède, après Stockholm. Gustave alors envoya jusqu'à ses propres gardes au secours de cette place. Pour lui, courant dans les forêts de la Dalécarlie, il en rassembla les sauvages habitans, se mit à leur tête, et marcha vers Gothembourg. Craignant que cette ville ne se rendît avant que son armée ne fût arrivée, il se déguisa, partit avec un simple aide-de-camp, et parvint jusqu'aux portes, où on eut beaucoup de peine à le reconnoître. Bientôt la médiation de l'Angleterre et de la Prusse força le prince de Danemarck à lever le siége; et le traité de paix de Varéla, signé le 14 août 1790, mit fin aux hostilités. Gustave s'engagea aussitôt à devenir le chef de la coalition du nord contre la France, et à contribuer à éteindre les principes d'une révolution effrayante pour tous les rois. Catherine donna ordre à son ministre Stockelberg de promettre à ce prince douze mille soldats russes, et un subside de trois cent mille roubles; mais il n'eut pas le temps de commencer son entreprise. Les nobles suédois, mécontens de son gouvernement, et de ce que leurs droits avoient été restreints non seulement par la révolution de 1772, mais par la diète que le roi avoit assemblée à Gefle, au commencement de 1792, jurèrent sa perte. Trois conjurés tirèrent au sort à qui l'assassineroit. Il tomba sur Ankarstroom qui tira sur Gustave un coup de pistolet au milieu d'un bal, dans la nuit du 15 au 16 avril 1792. Le jour même Gustave avoit reçu ce billet: « Je suis encore de vos amis, quoique j'aie des raisons pour ne plus l'être. N'allez pas au bal ce soir, il y va de votre vie. » Le monarque dédaigna cet avis et vint à minuit dans sa loge à l'opéra pour y jouir du coup d'œil du bal. « La gaieté qui règne ici, dit-il à son écuyer qui étoit dans sa confidence, est trop vive pour qu'il s'y trouve des assassins. » Aussitôt il descendit dans la salle. Quoique masqué, il étoit facile à reconnoître par la vitesse de sa démarche. La foule l'ayant pressé, l'assassin en profita pour lui tirer le coup à bout portant (*voyez* ANKARSTROOM). Le monarque expira le 29 du même mois. A cette époque, le jugement contre le meurtrier et ses complices avoit déjà été exécuté. Gustave fut le seul des rois de Suède qui, depuis Charles XII, parla parfaitement suédois; ce qui le rendit cher aux pay-

sans et aux soldats. Hardi, impétueux, ayant l'esprit chevaleresque, il ne manqua ni de sang-froid, ni de discrétion. Dans ses voyages il montra par-tout un abord prévenant, un esprit aimable et des dehors séduisans. Étant à Paris, il refusa d'y voir Francklin, « parce que, dit-il, il n'étoit pas prudent aux rois de voir et d'aimer de pareils hommes.» Il passa ensuite en Italie, séjourna avec plaisir à Rome, et y admira en connoisseur les chefs-d'œuvre des arts, encourageant les artistes, et leur donnant des conseils utiles. Il conserva, malgré les douleurs violentes que lui causoit sa blessure, la plus grande fermeté jusqu'à son dernier moment. Il consola ses amis, et pourvut à leur sort. La veille de sa mort, il écrivit de sa main un codicille, qui nomma régent son frère le duc de Sudermanie, et le pria de faire grace aux complices de son assassin; il fit approcher Gustave-Adolphe son fils, âgé de quatorze ans, et l'exhorta dans un entretien noble et touchant à la modération, à l'amour de la paix, et sur-tout à se garantir du désir de toute expédition lointaine. Son corps fut ouvert : on y trouva une balle carrée, et deux pointes de clou entre les côtes. Mallet Dupan a tracé de ce prince le portrait suivant : « Nul souverain du 18e siècle, si l'on en excepte Frédéric-le-Grand, n'occupera une place si honorable dans l'histoire. Réunissant les lumières à la capacité, le courage à l'adresse, l'application aux talens, Gustave III a effacé tous ces monarques endormis sur le trône, qui laissent errer les événemens au gré de leurs ministres. En 1772 il vengea les droits de la nation; il reprit les siens; il rétablit les bases de l'ancienne constitution; il replaça l'équilibre entre la liberté et la monarchie. Sous son administration vigoureuse la vénalité disparut. Nul n'osa trafiquer de la patrie, en citant son patriotisme. La marine, l'armée, les forteresses, le commerce maritime, la considération extérieure, les arts, l'industrie, se ranimèrent pendant ce règne calomnié. N'ayant pu étouffer le germe des factions, Gustave III sut les contenir. Il punit très-rarement, pardonna à des ingrats, sachant qu'ils ne cesseroient pas de l'être. Nul souverain n'eut des amis plus zélés, des sujets plus affectionnés, des ennemis plus implacables. On lui a reproché sa dernière guerre (contre la Russie); elle étoit juste autant qu'indispensable. Il s'agissoit de décider qui règneroit à Stockholm du roi de Suède, ou des émissaires de la Russie. Cette puissance, indignée de la révolution de 1772, n'avoit cessé d'entretenir le germe de nouveaux troubles. Gustave III pénétra avec justesse que son salut étoit attaché à celui de la Porte Ottomane, et que les victoires de Catherine II vers le Bosphore riveroient les chaînes de la Baltique. Au moment où il se déclara, trente-cinq mille Russes, répandus en Italie, ou près d'y arriver, alloient s'embarquer sur la flotte attendue à Cronstadt, par le détroit de Gibraltar. Ces forces devoient tout de suite se porter à Sinope, et s'emparer de la Morée. La cour d'Espagne donna l'alarme; la Suède s'arma, et les vaisseaux russes furent enfermés dans la Baltique. Ayant à lutter contre les traîtres et les ennemis extérieurs, Gustave remplit son but, et maintint sa dignité avec les ressources les plus médiocres. L'Europe fut témoin de son activité, de sa bravoure, de son courage d'esprit qu'aucun revers ne déconcertoit. Infatigable et présent par-tout, un jour il combattoit en Finlande, le lendemain il se rendoit à Stockholm, parcouroit ses provinces sans prendre de repos, raffermissoit par sa présence la Scanie menacée, et re-

paroissoit bientôt à la tête de ses armées. Peu de princes ont eu l'esprit aussi cultivé ; il connoissoit en homme de lettres, et parloit correctement les principales langues de l'Europe. Il écrivoit comme le chancelier d'Oxenstiern. Son style offroit le mérite de la concision, de la vigueur et de la clarté. La plupart des dépêches et des mémoires importans furent rédigés de sa main. Son genre de mort prématurée inspire à la fois l'horreur et la pitié. Avant d'expirer, il éprouva des souffrances cruelles. Les derniers jours, il ne pouvoit rester couché, et se tenoit assis dans son lit. Pendant la matinée où il rendit l'ame, il se fit approcher d'une croisée de son appartement, et se montra au peuple pour la dernière fois. Ses derniers momens furent donnés à la religion. Il communia des mains de son grand-aumônier, et s'entretint assez longtemps avec ce prélat, qui a publié le rapport de cette conférence, où le roi montra autant de piété que de stoïcisme. « Dans une salle de l'université d'Upsal on voit un grand coffre surmonté d'un autre plus petit, tous les deux fermés avec des verroux et des chaînes. Ces deux coffres ont été légués à l'université par Gustave, avec ordre de ne les ouvrir que cinquante ans après la date de sa mort. Il écrivoit avec élégance, et avoit des connoissances très-variées. On lui doit, I. Des pièces de théâtre, qui, sans être correctes, ne sont point sans intérêt. Ces pièces sont, *Siri-Brahé*, drame, dont le sujet est historique, et date du règne de Gustave-Adolphe ; *Helmfeld*, autre sujet historique du temps de Charles XI ; *Natalie Nariskin*, sujet russe ; *l'Un pour l'Autre*, comédie. II. Des *Discours académiques*. III. Un *Eloge de Torstenson*. Cet écrit, envoyé dans le plus grand secret à l'académie de Stockholm, y obtint le prix que Gustave lui-même y avoit fondé. IV. Des *Essais politiques*. V. Des *Lettres* à divers personnages remarquables, au cardinal de Bernis, à Mad. d'Egmont, et dont les plus intéressantes sont adressées au comte Ulric-Scheffer, son ambassadeur en France, pour lequel il avoit la plus tendre amitié. Le comte d'Oxenstiern, membre de l'academie suédoise, a donné une édition complète des *Œuvres de Gustave III*, et M. Dechaux a publié une édition des *Œuvres politiques, dramatiques et littéraires de Gustave III*, Stockholm et Paris, 1805, 5 vol in-8°. La statue de Gustave, par le célèbre sculpteur Serget, a été érigée à Stockholm sur la place où ce roi descendit à son retour de la Finlande, après la paix de Wérela. L'inscription gravée au pied de la statue, porte ces mots : *A Gustave III, législateur, vainqueur, restaurateur de la paix, par la bourgeoisie de Stockolm*, 1808. *Voyez* CATHERINE II, n° VIII, ANKARSTROOM, et les Tables chronologiques à l'article de la SUÈDE.

GUTHIER. *Voyez* GOUTHIER.

* GUTHRY (Guillaume), géographe écossais, né en 1701, mort en 1769, élève d'Aberdeen. Le plus estimé de ses ouvrages est sa *Grammaire géographique*, traduite en français en 1799, 3 vol. in-8°; abregée en 1800, 1 vol. in-8°; et ensuite augmentée jusqu'à 9 v. in-8°.

GUTNER (Jean-Gabriel), imprimeur distingué à Chemnitz en Misnie vers l'an 1660, a écrit *sur l'art de l'imprimerie*.

GUTTEMBERG (Jean) naquit à Mayence d'une famille noble, du nom de Sorgenlock, dont les différentes branches avoient des surnoms pris des enseignes qui distinguoient les maisons qu'elles habitoient, tel que celui de Guttemberg, qui étoit

le surnom de la sienne. C'est ce gentilhomme allemand qui doit être regardé comme l'inventeur de l'imprimerie, ou du moins comme le premier qui ait conçu et exécuté l'idée d'imprimer un livre, d'abord avec des planches de bois gravées, et ensuite avec des caractères de bois sculptés et mobiles; car on ne conteste point à Schœffer la gloire d'avoir imaginé les caractères de fonte. Il est constaté aujourd'hui par des documens authentiques, tirés des archives de la ville de Strasbourg, et publiés, en 1760, par Schœpflin, dans un ouvrage intitulé *Vindiciæ typographicæ*, qu'avant 1440, Guttemberg avoit commencé dans cette ville ses premiers essais de typographie. Ces essais furent-ils faits avec des caractères de bois mobiles, comme prétend le prouver Schœpflin? Furent-ils faits avec des planches gravées, comme le veut Fournier, célèbre fondeur de caractères? Voilà le seul point sur lequel il reste des doutes. Ce ne fut qu'après 1444, qu'obéré par les dépenses que ces essais lui avoient coûté, il vint s'associer à Mayence avec Jean Fusth, orfévre, qui lui fournit des fonds pour continuer et perfectionner son entreprise. Schœffer, écrivain, et homme industrieux, fut aussi admis dans cette société. Ils travaillèrent ensemble jusqu'en 1455, et il est très-probable qu'un des premiers fruits de leurs travaux est une *Bible sans date*, et sans aucune indication du nouvel art qui l'avoit produite, dont le deuxième volume seulement, imprimé sur vélin, existe dans la bibliothèque Mazarine, et dont le caractère, sculpté en bois et mobile, atteste une antiquité plus reculée que la Bible connue que Fusth et Schœffer imprimèrent l'an 1462 en caractère de fonte. Il est encore assez vraisemblable que cette même Bible, dont tous les sommaires et les lettres initiales sont ajoutées à la main, est celle dont on a tant parlé, pour avoir été vendue à Paris par Fusth, comme manuscrite, plutôt que la Bible de 1462, annoncée dans la suscription, comme une production du nouvel art d'imprimer. Il faut pourtant convenir que cette raison, souvent alléguée par quelques-uns de ceux qui ont écrit sur l'origine de l'imprimerie, n'est pas aussi décisive qu'elle le paroît au premier coup-d'œil; car la suscription n'est pas la même dans tous les exemplaires de cette Bible de 1462, sans qu'on soit d'accord sur la cause de cette variété. Il y en a deux différentes: l'une annonce clairement la nouvelle invention d'imprimer, *absque calami exaratione:* l'autre porte simplement que l'ouvrage a été achevé par Fusth et Schœffer, tel jour en 1462, *industriè finitum, completum et consummatum est.* Or, on ne voit pas ce qui auroit pu empêcher de vendre ces derniers exemplaires comme manuscrits.... Guttemberg se sépara de ses associés vers 1455. Les dix années de sa vie qui s'écoulèrent entre cette époque et l'année 1465 sont remplies différemment par les auteurs qui ont parlé de lui. Les uns, prétendant qu'il s'étoit brouillé avec ses associés en 1456, le font revenir à Strasbourg; les autres le font rester à Mayence, où il étoit au service de l'électeur Adolphe de Nassau en 1465. Mais, comme on ne peut citer aucun ouvrage imprimé qui porte son nom, il n'y a là-dessus que des conjectures plus ou moins arbitraires. Ce que les monumens du temps nous apprennent, c'est qu'en 1465, il fut reçu au nombre des gentilhommes d'Adolphe de Nassau, électeur de Mayence, avec des appointemens annuels, et qu'il mourut vers 1468, âgé de plus de 60 ans. Ce qu'il y a de certain,

c'est qu'il n'existoit pas le 24 février de cette année. (*Voyez* dans les articles COSTER, n° I, FUSTH *et* MENTEL, quelques autres éclaircissemens sur l'origine de l'imprimerie du roi.) En 1801 M. Oberlin a publié un Essai sur la vie de Guttemberg, plein d'érudition et d'intérêt.

* GUTWIRTH (Melchior), né à Budweiss en Bohême l'an 1626, se fit jésuite en 1644, et mourut d'apoplexie à Prague en 1705, après avoir exercé divers emplois dans sa société. On a de lui divers ouvrages, parmi lesquels, *Sancti Wenceslai martyris et patroni Bohemiæ virtutes*, Olmutz, 1651, in-8°; *De virtutibus XIV Cæsarum Austriacorum*, Olmutz, 1659, in-8°; *Melchisedeck panem et vinum offerens*, Prague, 1669, in-4°, etc.

* I. GUY (Thomas), Anglais, fondateur de l'hôpital de Guy, né en 1643, mort en 1724, avoit été destiné au commerce de librairie, et il le commença avec une somme de 200 liv. sterling. Mais ce ne fut pas dans ce commerce qu'il amassa l'immense fortune dont il a joui. Ce fut en achetant des billets de la marine, sous le règne de la reine Anne, et par des spéculations sur les fournitures pour les mers méridionales dans la mémorable année 1720. Quand il mourut, sa fortune montoit à 300,000 liv. sterling. Outre l'hôpital de Guy, il a fondé encore un hospice à Tamworth.

* II. GUY DE MUNOIS, abbé de Saint-Germain d'Auxerre, depuis l'an 1285 jusqu'à l'an 1309, s'appliqua à déchiffrer tous les anciens diplômes des rois et autres seigneurs; il en tira des copies, et les fit toutes écrire en beaux caractères du temps dans un livre appelé *cartulaire*, et qui subsiste encore. C'est de ce livre que le savant dom Mabillon, l'abbé Baluze et l'abbé Le Bœuf, ont tiré plusieurs chartes curieuses qu'ils ont publiées. Guy de Munois mourut dans un village près d'Auxerre en 1313.

III. GUY. *Voyez* MÉAD, à la fin de l'article.

IV. GUY, moine d'Arezzo. *Voy.* ARÉTIN.

† I. GUYARD (Bernard), né à Craon dans l'Anjou en 1601, jacobin, docteur en théologie et prédicateur du roi, mort à Paris le 19 juillet 1674, est auteur, I. De la *Vie de saint Vincent-Ferrier*, 1634, in-8°. II. *Discrimina inter doctrinam Thomisticam et Jansenianam*, 1655, in-4°. III. *La fatalité de Saint-Cloud*, Paris, 1672, in-12, où il tâche de prouver que ce n'est pas un jacobin qui a tué Henri III; il a été réfuté par la véritable Fatalité de Saint-Cloud, qui se trouve dans le Journal de Henri III, avec l'ouvrage du P. Guyard, et qui est insérée aussi dans la satire Ménippée, tome II, page 395.

† II. GUYARD. *V.* GUIARD, n° II.

† III. GUYARD DE BERVILLE (N...), né à Paris en 1697, nullement favorisé de la fortune, traîna une vie obscure, qu'il finit à 73 ans, en 1770, à Bicêtre, où la misère l'avoit forcé de se retirer. Nous avons de lui, I. *Histoire de Bertrand du Guesclin*, Paris, 1767, in-12, 2 vol. II. *Histoire du chevalier Bayard*, Paris, 1760, in-12. Le sujet de ces histoires est intéressant, mais le style est diffus, et la plupart des réflexions de l'historien sont très-communes.

IV. GUYARD (madame). *Voyez* VINCENT.

V. GUYARD. *Voyez* GUIARD.

† GUYAUX (Jean-Joseph), né l'an 1684 à Wamfercée, village du Brabant Wallon, professeur de l'Ecriture sainte en 1723, docteur

en théologie et chanoine de Saint-Pierre en 1727, et enfin doyen et prévôt de cette église, mourut le 8 janvier 1774, à Louvain, après avoir fait des legs considérables aux pauvres. On a de lui, I. *Commentarius in Apocalypsim*, Louvain, 1781, in-8°, où il combat le système que Kerkherder établit dans sa *Monarchia Romæ paganæ.* Le style de cet ouvrage n'est ni pur ni agréable. II. *Quæstio monastico-theologica de carnium esu*, Louvain, 1749, in-4°. III. *Prælectiones de S. Jesu-Christi Evangelio, deque Actis et Epistolis apostolorum.* M. Gérard, chanoine de l'église de Gand, ancien professeur en philosophie à Louvain, a donné l'édition de cet ouvrage en sept volumes in-8°.

† I. GUYET (Charles), jésuite à Tours, né en 1601, mort en 1664, à 63 ans, enseigna les belles lettres pendant cinq ans, et la théologie morale pendant deux ans. Il a travaillé sur les cérémonies de l'Eglise; le fruit de ses travaux fut un gros in-folio, plein d'érudition et curieux, intitulé *Heortologia, sive de Festis propriis locorum*, et un autre ouvrage sous le titre de *Ordo generalis et perpetuus divini officii recitandi. Voyez* GUILLET.

† II. GUYET (François), prieur de Saint-Andrade, dans le diocèse de Bordeaux, habile et hardi critique, dont les conjectures, quoique très-hasardées, sont recherchées et estimées des savans, né à Angers en 1575, et mort dans la même ville en 1655, avoit fait des *Notes* sur différens auteurs, dont Boecler et Grævius ont profité; il en a laissé *de manuscrites* sur la Pharsale de Lucain, qui se trouvent dans l'édition de cet auteur, publiée à Leyde, 1728, in-4°, par les soins de François Oudendorp. La Traduction de Stace par l'abbé de Marolles seroit entièrement oubliée, sans les remarques de Guyet, que le traducteur a placées au bas du texte. On a aussi publié ses *Notes* sur Térence, à Strasbourg, en 1657. Ce savant critique légua par son testament tous ses livres au célèbre abbé Gilles Ménage, qui les légua ensuite, avec sa riche bibliothèque, à la maison professe des jésuites de Paris.

GUYMIER (Côme), conseiller-clerc au parlement de Paris, sa patrie, et président aux enquêtes, magistrat plein d'intégrité et de lumières, composa, vers l'an 1486, un *Commentaire sur la Pragmatique sanction de Charles VII*, roi de France, plusieurs fois réimprimé. La meilleure édition est celle qu'en donna Pinsson, avocat au parlement de Paris, en 1666, in-folio, qu'il orna d'une Histoire, aussi utile que curieuse, de la Pragmatique-Sanction, et de plusieurs pièces servant de preuves.

GUYMONT. *V.* TOUCHE (Claude Guymont de la), *et* GUIMOND.

† I. GUYON (Symphorien), né à Orléans, entra dans l'Oratoire en 1625, et fut envoyé quelque temps après avec le P. Bourgoing à Malines, pour y établir une maison de sa congrégation. Nommé curé de Saint-Victor d'Orléans en 1638, il gouverna cette paroisse avec édification, et s'en démit en faveur de son frère, trois mois avant sa mort, arrivée en 1657. On a de lui *L'Histoire de l'église et diocèse, ville et université d'Orléans*, 1647, in-folio. Elle avoit d'abord paru en 1637 sous le titre de *Notitia sanctorum ecclesiæ Aurelianensis et historia chronologica, episcoporum ejusdem ecclesiæ utraque è probatis auctoribus collecta, operâ et studio Symphoriani Guyon, Aurelii presbyteri è congregatione Oratorii.* La seconde partie de cet ouvrage

curieux, mais mal écrit, ne parut qu'en 1650, avec une préface de Jacques GUYON, son frère, auteur d'un petit ouvrage intitulé *Entrée solennelle des Evêques d'Orléans*, 1666, in-8°, composé à l'occasion de l'entrée de d'Elbène. — Il y avoit eu auparavant un autre Guyon (Loys), dont les *Leçons diverses*, imprimées à Lyon, 1625, 3 vol. in-8°, sont au nombre des livres rares et curieux.

† II. GUYON (Jeanne-Marie BOUVIÈRES DE LA MOTHE), née à Montargis en 1648, épousa, à l'âge de 18 ans, le fils de l'entrepreneur du canal de Briare, appelé GUYON. Devenue veuve à 25 ans, avec de la beauté et du bien, de la naissance et un esprit fait pour le monde, elle s'entêta du *quiéstisme*. Un voyage qu'elle fit à Paris lui donna le moyen de se lier avec d'Aranthon, évêque de Genève, qui, touché de sa piété, l'appela dans son diocèse. Elle s'y rendit en 1681, et passa ensuite dans le pays de Gex. Il y avoit alors dans cette contrée un La Combe, barnabite savoyard, d'une physionomie sinistre, homme ardent pour les plaisirs dans sa jeunesse, et pour la dévotion dans l'âge mûr. Devenu le directeur de Mad. Guyon, le P. La Combe communiqua toutes ses rêveries à sa pénitente. « Dieu m'a fait la grace de m'obombrer par le P. La Combe », disoit la mystique; et le barnabite répondoit : « J'ai obombré Mad. Guyon. » Ces deux enthousiastes prêchèrent chez les ursulines de Gex le renoncement entier à soi-même, le silence de l'ame, l'anéantissement de toutes les puissances, une indifférence totale pour la vie ou la mort, pour le paradis ou l'enfer. Cette vie n'étoit, en suivant la nouvelle doctrine, qu'une anticipation de l'autre, qu'une extase sans réveil. L'évêque de Genève, instruit du progrès que faisoient ces deux apôtres d'un nouveau quiétisme, cessa de les favoriser. Ils quittèrent Gex, et passèrent à Turin, de Turin à Grenoble, de Grenoble à Verceil, et enfin à Paris; et par-tout ils se firent des prosélytes. Les jeûnes, les courses, la persécution achevèrent d'affoiblir leur cerveau. Madame Guyon se donnoit des titres aussi pompeux qu'insensés : elle se qualifioit de *femme enceinte de l'Apocalypse*, de *fondatrice d'une nouvelle église*. Elle prophétisa que *tout l'enfer se banderoit contre elle*; que *la femme seroit enceinte de l'esprit intérieur*; mais que *le dragon se tiendroit debout devant elle*. Elle fut enfermée en 1688, par ordre du roi, dans le couvent de la Visitation de la rue Saint-Antoine à Paris. Mise en liberté par le crédit de madame de Maintenon, elle parut à Versailles et à Saint-Cyr. Les duchesses de Charost, de Chevreuse, de Beauvilliers, de Mortemart, touchées de l'onction de son éloquence, et de la chaleur de sa piété douce et tendre, la regardèrent comme une sainte faite pour amener le ciel sur la terre. L'abbé de Fénélon, alors précepteur des enfans de France, se fit un plaisir de former avec elle un commerce d'amitié, de dévotion et de spiritualité, inspiré et conduit par la vertu, et si fatal depuis à tous les deux. Un rapport d'humeurs, une sympathie invincible, un je ne sais quoi de touchant et d'élevé dans le caractère de l'un et de l'autre les lièrent bientôt étroitement. Madame Guyon, sûre et fière de son illustre disciple, se servit de lui pour donner de la vogue à ses idées mystiques; elle les répandit sur-tout dans la maison de Saint-Cyr. L'évêque de Chartres, Godet-Desmarets, s'éleva contre la nouvelle doctrine. Un orage se formoit; Madame Guyon crut le dissiper en confiant tous ses écrits à Bossuet. Ce prélat, l'évêque de Châlons, de-

puis cardinal de Noailles, l'abbé Tronçon, supérieur de St.-Sulpice, et Fénélon, assemblés à Issy, dressèrent 34 articles. On vouloit, par ces articles, proscrire les maximes pernicieuses de la fausse spiritualité. Madame Guyon, retirée à Meaux, les souscrivit, et promit de ne plus dogmatiser. Une femme enthousiaste pouvoit-elle tenir sa parole? Deux jours après elle chercha à faire de nouveaux disciples. La cour, fatiguée des plaintes qu'on portoit contre elle, la fit enfermer d'abord à Vincennes, puis à Vaugirard, et enfin à la Bastille. Libre au milieu de ses chaines, elle composoit des cantiques où elle se livroit aux transports que lui inspiroit l'amour pur. L'affaire de madame Guyon produisit la querelle du quiétisme entre Fénélon et Bossuet. Cette dispute ayant été terminée par la condamnation du livre des *Maximes des saints*, et par la soumission de l'illustre auteur de cet ouvrage, madame Guyon sortit de la Bastille en 1702, et mourut à Blois le 9 juin 1717. Tous les jours du dernier âge de sa vie, dit un de ses panégyristes, se passèrent dans la consommation de son amour pour Dieu. Ce n'étoit pas seulement plénitude; elle en étoit enivrée. Ses tables, les lambris de sa chambre, tout ce qui tomboit sous sa main, lui servoit à y écrire les heureuses saillies d'un génie fécond et plein de son unique objet. Après sa sortie de la Bastille elle vécut dans un oubli entier, et mena la vie la plus retirée et la plus uniforme. L'illustre archevêque de Cambrai conserva pour elle la plus singulière vénération. Sur le point de mourir, elle fit son testament, à la tête duquel elle mit sa profession de foi. « Je proteste, dit-elle, que je meurs fille de l'Eglise catholique, apostolique et romaine; n'ayant point d'autres sentimens, ne voulant point en admettre aucun autre que les siens; condamnant, sans nulle restriction, tout ce qu'elle condamne, ainsi que je l'ai toujours fait. Je dois à la vérité, pour ma justification, protester avec serment qu'on a rendu de faux témoignages contre moi, ajoutant à mes écrits, me faisant dire et penser ce à quoi je n'avois jamais pensé, et dont j'étois infiniment éloignée; qu'on a contrefait mon écriture diverses fois; qu'on a joint la calomnie à la fausseté, me faisant des interrogatoires captieux, ne voulant point écrire ce qui me justifioit, et ajoutant à mes réponses; mettant ce que je ne disois pas, supprimant les faits véritables. » Tout ce qu'on peut conclure de cette protestation, c'est que la condamnation de ses erreurs lui avoit laissé des impressions défavorables contre ceux qui avoient contribué à les faire proscrire. L'abbé de La Bletterie a écrit trois Lettres estimées et rares, dans lesquelles il la justifie des impostures que ses ennemis avoient inventées pour noircir sa vertu. Malgré des lettres interceptées du barnabite La Combe à son élève, et de l'élève à son maître, très-tendres et très-vives, on a prétendu que leurs mœurs furent toujours tres-pures. Les principaux ouvrages de cette femme célèbre sont, I. *Torrens spirituels*, où l'on trouve le *Moyen court et très-facile de faire oraison*, déjà imprimé en 1690, in-12, et le *Cantique des Cantiques interprété selon le sens mystique*, Lyon, 1688, in-12. II. Sa *Vie* écrite par elle-même, en 3 vol. in-12, Cologne, 1720. De toutes les productions de madame Guyon, c'est la moins commune. Se croyant une autre Thérèse, elle voulut, à l'exemple de cette sainte, écrire sa vie. Elle dit qu'elle voyoit clair dans le fond des ames, sur lesquelles elle recevoit une autorité miraculeuse aussi-bien que sur les corps; que Dieu l'avoit choisie pour détruire la raison

humaine, et rétablir la sagesse divine. « Ce que je lierai, ajoute-t-elle, sera lié; ce que je délierai, sera délié. Je suis cette pierre fichée par la croix sainte, rejetée par les architectes. » Elle étoit venue à un tel point de perfection, qu'elle ne pouvoit plus prier les saints ni même la sainte Vierge. La raison de cette impuissance, « c'est que ce n'est pas à l'épouse, mais aux domestiques de prier les autres de prier pour eux... » III. *Discours chrétiens*, 2 vol. IV. *L'ancien et le nouveau Testament, avec des explications et des réflexions qui regardent la vie intérieure,* Cologne, 1715, Amsterdam, 1689, in-8°. Dans son *explication de l'Apocalypse* elle fait la prophétesse, raconte des visions; et il y en a qu'on ne pourroit rapporter sans salir l'imagination la plus pure, quoiqu'elle dise, après cela, qu'elle avoit l'esprit si net, qu'il ne lui restoit nulles pensées, si ce n'est celles que J. C. lui donnoit. V. Des *Lettres spirituelles*, 4 vol. in-8°. VI. Des *Cantiques spirituels* et des *vers mystiques*, dont plusieurs sont parodiés des opéras, en 5 vol. On remarque dans tous ses écrits de l'imagination, du feu, mais encore plus d'extravagance; un style emphatique, des applications indécentes de l'Écriture sainte, etc. Voltaire dit « que madame Guyon faisoit des vers comme Cotin, et de la prose comme Polichinel. »

III. GUYON (N.), chirurgien de Marseille, s'offrit généreusement à disséquer le premier cadavre de pestiféré que les médecins examinèrent, lors de la fameuse peste de 1720, et périt deux jours après.

† IV. GUYON (Claude-Marie), né à Lons-le-Saunier en Franche-Comté, entré dans la congrégation de l'Oratoire, qu'il quitta ensuite, vint à Paris, où sa plume s'exerça sur divers sujets. Il fit quelques extraits pour les feuilles de l'abbé des Fontaines, qui, en reconnoissance, retoucha le style de *quelques-uns de ses écrits.* Il mourut à Paris en 1771, âgé d'environ 70 ans. Ses principaux ouvrages sont, I. La continuation de l'*Histoire romaine* de Laurent Echard, depuis Constantin jusqu'à la prise de Constantinople, par Mahomet II, 10 vol. in-12. C'est une espèce d'histoire du Bas-Empire, écrite, dit Voltaire, d'un style digne du titre. Cette saillie est doublement injuste, en ce que l'ouvrage de l'abbé Guyon n'est pas intitulé Histoire du Bas-Empire, et que le style est convenable au livre et assez pur. Les faits ne sont pas toujours exacts, mais ils sont assez bien rapprochés; et, en général, cet abrégé est estimable. II. *Histoire des empires et des républiques*, 12 vol. in-12, 1733 et années suivantes. Quoique ce livre se soit moins vendu que celui de Rollin, parce qu'il est écrit avec moins de douceur et d'élégance, il a dû plus coûter à son auteur. L'abbé Guyon a travaillé sur les anciens, au lieu que Rollin a trop souvent copié les modernes. Il y a d'ailleurs, dans son ouvrage, plus d'ensemble et moins de réflexions et des hors d'œuvres. III. *Histoire des Amazones anciennes et modernes,* Paris, 1740, ou Amsterdam, 1748, deux tomes en un volume in-12, curieuse. IV. *Histoire des Indes*, 3 vol. in-12, telle qu'on pouvoit l'attendre d'un homme qui n'avoit voyagé que dans son cabinet, et qui n'avoit pas toujours consulté les meilleurs auteurs. V. *Oracle des nouveaux philosophes*, 2 vol. in-8°. La fiction qui sert de cadre à ce livre est maladroite et odieuse, le style pesant, les plaisanteries lourdes; mais il y a de la force dans les réfutations; et en rassemblant les principes épars de *Voltaire*, il le met souvent en contradiction avec

lui-même. Ce dernier opposa à l'abbé Guyon, pour toute réponse, des injures auxquelles celui-ci fut d'autant moins sensible que son livre eut le plus grand succès. VI. *Bibliothèque ecclésiastique* en forme d'instructions sur toute la religion, 1772, 8 vol. in-12. C'est le dernier ouvrage de l'abbé Guyon, et ce n'est pas celui qui a le plus réussi. VII. *Essai critique sur l'établissement de l'empire d'Occident*, 1752, in-8° ; assez bon, quoiqu'un peu superficiel.

I. GUYOT (Germain-Antoine), avocat au parlement de Paris, sa patrie, né en 1694, mort en 1750, a laissé plusieurs ouvrages de droit. Le principal est un *Traité* ou *Dissertation sur plusieurs matières féodales*, tant pour le pays de droit écrit que pour le pays coutumier, en 6 vol in-4. Ce livre embrasse toute la matière des fiefs; elle y est traitée avec beaucoup d'étendue, mais avec assez peu d'ordre : on y a joint des *Observations sur le droit des patrons et des seigneurs de paroisse aux honneurs dans l'Eglise, etc.*, in-4°.

* II. GUYOT (Daniel), natif de la vallée de Pragelas, mort à Genève en 1780, âgé de 76 ans, professeur de chirurgie en cette ville, fut associé de l'académie de médecine et de chirurgie de Paris, dont les mémoires offrent de lui quelques *Dissertations*, *Observations*, *etc.*, qu'on peut encore lire avec fruit.

* III. GUYOT (Jean), frère du précédent, mort pasteur de l'église walone de Roterdam en mai 1778, à l'âge de 68 ans, joignoit un rare mérite à une modestie et une simplicité plus rares encore. On a imprimé, après sa mort, 3 volumes de ses *Sermons*. Le débit de leur auteur étoit si bien assorti au caractère de sa composition, que ces productions avoient un tout autre intérêt dans sa bouche qu'à la lecture.

IV. GUYOT DE MERVILLE. *Voyez* MERVILLE.

V. GUYOT DES FONTAINES, *ou* GYOT. *Voyez* FONTAINES, n° IV.

† GUYS (Pierre-Augustin), né à Marseille en 1720, se livra avec succès au commerce, et l'honora par ses ouvrages et sa probité. Appelé plusieurs fois à Constantinople, à Smyrne et dans la Grèce pour les affaires de sa profession, il conçut l'heureuse idée de comparer les Grecs anciens aux modernes, de rechercher parmi ces derniers les traces de grandeur, le genre d'esprit, les institutions de leurs ancêtres. Homère à la main, il parcourut plusieurs fois tout l'Archipel, et il y voyageoit encore pour perfectionner une nouvelle édition de son ouvrage, lorsqu'il mourut à Zante, l'une des îles de la mer d'Ionie en 1799. Guys avoit été nommé membre de l'institut national. Ses ouvrages sont, I. *Marseille ancienne et moderne*, Paris, 1786, in-8°. II. *Relation abrégée de voyages en Italie et dans le nord*, in-8°. III. *Eloge de Duguay-Trouin*, 1761. Cet éloge fut envoyé au concours de l'académie française, qui couronna l'écrit de Thomas. IV. *Voyage littéraire de la Grèce*. Il parut d'abord en 1771, en 2 vol. in-12, puis en 1783, en 4 v. in-8°, avec figures, et 2 vol in-4°. L'auteur a complété ce dernier ouvrage par la traduction de quelques élégies de Tibulle et des *Poésies fugitives*. Dans ce voyage, véritable titre littéraire de Guys, il cite avec profusion; mais ses citations sont intéressantes, puisqu'elles peignent les mœurs et les usages actuels des habitans de l'Archipel de la Morée. Les Grecs modernes, flattés de ses éloges et de ce qu'il les avoit peints dans cet ouvrage comme spi-

rituels et non avilis, lui décernèrent dans un diplôme le titre de citoyen d'Athènes. Guys en préparoit depuis douze ans une édition plus curieuse et plus complète; on espère que son fils qui a rempli long-temps avec distinction la place de consul de la nation française en Sardaigne et à Tripoli de Syrie, connu par une vaste érudition et de profondes connoissances en antiquité, partagera la gloire de son père en la publiant.

I. GUYSE (Jacques de), né à Mons, cordelier, et mort en 1398, avoit travaillé, en latin, sur l'*Histoire du Hainaut*, dont on a donné un extrait en français, sous ce titre: *Illustrations de la Gaule belgique* ou *Annales et chroniques du Hainaut*, jusqu'en 1244, Paris, 1531, 3 parties en 1 vol. in-fol.

II. GUYSE *ou* GUISE (Guillaume), théologien anglais, habile dans les langues orientales, né auprès de Glocester en 1653, d'une bonne famille, mourut en 1682, comme il préparoit une édition de la Géographie d'Abulfeda. On a de lui une *Traduction* latine du commencement de la *Mischne*, avec de savantes remarques, Oxford 1690, in-4°.

I. GUZMAN (Alphonze PEREZ de), fameux capitaine espagnol vers l'an 1293, servit long-temps en qualité de lieutenant-général dans les armées des princes de Maroc. Après y avoir acquis beaucoup de réputation et de richesses, il passa en Espagne, où il donna commencement à la maison des ducs de Médina-Sidonia. Il étoit gouverneur de Tariffe, lorsque cette ville fut assiégée par Juan, infant de Castille. Ce prince, qui avoit en sa puissance un des fils de Guzman, menaça le père de lui couper la gorge à ses yeux s'il ne rendoit la place qu'il défendoit. Mais Guzman, méprisant ses menaces, lui répondit « que, plutôt que de commettre une trahison, il lui donneroit lui-même de quoi égorger son fils », et en même temps lui jetant son poignard pardessus les murailles, il alla se mettre à table avec sa femme. Cette fermeté héroïque irrita la cruauté de l'infant, qui fit couper la tête au jeune Guzman. Un spectacle si barbare fit jeter des cris aux soldats assiégés qui en étoient les témoins. Guzman qui les entendit, craignant qu'ils ne fussent causés par quelque assaut, quitta son dîner pour courir aux remparts; mais ayant appris de quoi il s'agissoit: « C'est peu de chose, dit-il, veillez seulement à la garde de la place. » Alors il retourna se mettre à table avec la même constance, sans marquer aucun trouble, et sans en rien témoigner à Marie Coronel sa femme. Lopez de Véga a consacré, par de beaux vers, l'action de Guzman. Les descendans de ce héros ont pris pour cimier de leurs armes une tour, au haut de laquelle paroit un cavalier armé qui jette un poignard, avec ces mots pour devise: « *Mas pesa el rei que la sangre.* » Je préfère l'intérêt du roi à celui du sang.

* II. GUZMAN (Ferdinand PEREZ de), conseiller du roi de Castille Jean II, né à Batres au commencement du 15e siècle, se distingua de bonne heure dans la carrière militaire et comme poëte. En 1431 il se trouva à la bataille dite de *Fliguerela*, gagnée sur les Maures; il y commandoit une brigade à sa solde. Quelque temps après, soupçonné d'avoir des rapports contraires aux intérêts du roi, il fut arrêté; mais s'étant complètement justifié, on lui rendit sa liberté, et il se retira à Batres, où il passa le reste de sa vie qu'il partagea entre la philosophie et les belles-lettres.

Parmi ses œuvres en vers, celles qui le rendirent célèbre sont un recueil de *diverses poésies morales*, imprimé à Lisbonne en 1564; mais ce sont sur-tout ses deux ouvrages en prose qui ont transmis son nom à la postérité; l'un est intitulé *Abrégé de la vie du roi Jean II*; l'autre, *Portrait des rois et des grands hommes de son temps*. Ces ouvrages sont écrits d'un style plein de force et de grandeur, mérite rare dans un temps où la langue espagnole sortoit à peine de son berceau.

* III. GUZMAN (Louis), jésuite espagnol, recteur de divers colléges de sa société, ensuite provincial de la province de Séville et de Tolède, mort à Madrid en 1605, est auteur d'un ouvrage en espagnol, intitulé *Histoire des Jésuites dans les Indes, et succès de leur mission au Japon*.

IV. GUZMAN. *V*. Olivarès.

* GWINN (Éléonore), élevée de l'état de fille publique à celui de maîtresse de Charles II, est représentée, dans la première partie de sa vie, comme courant les tavernes pour y chanter et amuser ceux qui les fréquentoient; et dans la seconde, comme ayant appartenu successivement aux seigneurs de Hart, de Lacy et de Buckharst, avant qu'elle eût fixé l'attention du monarque.

GYAC. *Voyez* Giac.

GYÉ (le maréchal de). *Voyez* Rohan, nº I.

GYGÈS, officier et favori de Candaule, roi de Lydie, qui lui fit voir sa femme toute nue. La reine aperçut Gygès, et soit amour, soit vengeance, elle ordonna à cet officier de tuer son mari, lui offrant à ce prix sa main et la couronne. Gygès devint roi de Lydie par ce meurtre vers l'an 718 avant J. C. Platon raconte différemment cette usurpation. Il dit que la terre s'étant entr'ouverte, Gygès, berger du roi, descendit dans cet abime; que là, il vit un grand cheval, dans les flancs duquel étoit un homme qui avoit à son doigt un anneau magique, doué de la vertu de rendre invisible; qu'il le prit et s'en servit pour ôter, sans péril, la vie à Candaule, et pour monter sur son trône. Mais ce récit ne peut être admis que dans la fable (*voyez* Aglaus). La mythologie vante un géant de ce nom de Gygès, qui avoit cent bras, comme Briarée son frère.

† GYLIPPE, capitaine lacédémonien, envoyé en Sicile pour porter du secours aux Syracusains contre les Athéniens, remporta des victoires signalées sur Nicias et Démosthènes, après avoir été vaincu dans le premier combat. Ces généraux se rendirent avec leurs troupes, à condition qu'on leur laisseroit la vie, et qu'on ne les retiendroit point dans une prison perpétuelle; mais on ne leur tint pas parole. Ils furent mis à mort et leurs soldats tourmentés avec une cruauté inouïe. Gylippe accompagna ensuite Lysandre à la prise d'Athènes, vers l'an 414 avant J. C. Ce général le chargea de porter à Sparte l'argent qu'il avoit recueilli dans ses glorieuses campagnes. La somme se montoit à 1500 talens, sans compter les couronnes d'or dont les villes lui avoient fait présent. L'avarice de Gylippe lui fit commettre une bassesse: il ouvrit les sacs par dessous, et, après en avoir tiré trois cents talens, il les recousit fort adroitement; mais les bordereaux renfermés dans chaque sac dévoilèrent sa friponnerie. Pour éviter le supplice, il se bannit lui-même de sa patrie.

GYMNOSOPHISTES, philosophes indiens, ainsi appelés parce

qu'ils se promenoient tout nus en regardant fixement le soleil pendant tout le jour. Ils supportoient, sans douleur, le plus grand froid et la plus grande chaleur, s'abstenant de tous les plaisirs et se livrant tout entiers à la contemplation de la nature. Lorsqu'ils étoient las de la vie, ils se jetoient dans un brasier ardent. On leur attribue l'invention des caractères hiéroglyphiques. Cicéron rapporte qu'Alexandre étant aller les visiter, leur fit offre de services en les invitant à lui demander ce qu'ils jugeroient à propos. L'un d'eux, prenant la parole, lui dit de leur accorder l'immortalité qu'ils désiroient uniquement. « Je suis mortel, leur répondit le roi, je ne puis donner l'immortalité. » — « Pourquoi donc, répliqua le philosophe, puisque vous n'êtes qu'un mortel, ne restez-vous pas dans le royaume de vos pères, et venez-vous, comme l'ennemi du genre humain, ravager l'univers? » Alexandre se retira confus et piqué de cette réponse.

* GYZEN (Pierre), célèbre peintre de paysage, né à Anvers en 1636, élève de Jean Breughel, a fait plusieurs tableaux qui représentent des *Vues du Rhin*.

HAAS. HAAS.

* HAANSBERGEN (Jean Van), peintre, né à Utrecht en 1642, mort en 1705, élève de Cornélius Pœlembourg, excella dans le paysage, et peignit aussi la figure; il a si bien imité la manière de son maître, que souvent on avoit peine à faire la différence de leurs tableaux.

* HAAS (Guillaume), graveur de caractères, inspecteur-général de l'artillerie helvétienne, et directeur de l'école générale d'artillerie, né à Bâle le 23 août 1741, fut un des hommes les plus actifs et les plus distingués de son pays par l'étendue et la variété de ses connoissances. Pendant 23 ans il fit différens essais pour embellir les caractères d'imprimerie. Il a été le premier en Allemagne et en Suisse qui ait gravé avec succès des caractères français dans le goût de Baskerville. On lui doit aussi plusieurs autres découvertes et améliorations dans l'art typographique, parmi lesquelles on distingue, I. *Une nouvelle Presse d'imprimeur* établie en 1772, par le moyen de laquelle il y a économie de force, et en même temps économie de temps, parce qu'il ne faut qu'une pression au lieu de deux. Il publia une description de sa presse en allemand et en français, sous le titre de *Description d'une nouvelle Presse d'imprimerie, inventée à Bâle en 1772, et publiée à l'avantage de l'art typographique*, par Guillaume Haas père; imprimée chez Guillaume Haas fils en 1790, in-4°, douze pages, avec deux gravures. II. La *composition systématique des filets et interlignes*, dont il donna une description en 1772, in-4°. III. *L'art d'imprimer les cartes géographiques avec des caractères mobiles.* M. Pleuschen de Carlsrouhe a donné à cette invention le nom de *typométrie*, et a publié à Bâle, en 1778, in-4°, l'Histoire de l'origine et des progrès de cet art. IV. *Carte du canton de Bâle en*

1776 : c'est le premier essai typométrique fait en grand. V. *Carte de la Sicile*, 1777. VI. Deux *Cartes de la France pour le compte rendu au roi par M. Necker*. VII. Et plusieurs *Cartes*, parmi lesquelles on en distingue principalement deux représentant la *marche des troupes françaises en Bavière* sous le général Moreau, et leur *retraite* en 1796, en français, d'après deux dessins faits par le général Regnier. Haas a inséré en outre dans les Mémoires de la société économique de Bâle plusieurs *Mémoires sur des objets d'économie politique, et sur-tout sur l'administration forestière négligée dans sa patrie*. Il mourut le 8 juin 1800 au monastère de Saint-Urbain, dans le canton de Lucerne, où fut fondée en 1799 une école d'artillerie qu'il dirigea jusqu'à sa mort.

† HABACUC, le 8e des douze petits prophètes, commença, dit-on, à prophétiser en même temps que Jérémie. Ce prophète sachant que Nabuchodonosor s'approchoit de Jérusalem, et prévoyant la prise de cette ville, se sauva dans l'Arabie, et y vécut quelque temps ; mais il revint en Judée lorsque les Chaldéens furent retournés dans leur pays, et il s'occupoit à cultiver ses champs. Un jour qu'il portoit à dîner à ses moissonneurs, l'ange du Seigneur le transporta par les cheveux dans Babylone, et lui fit donner à Daniel, qui étoit enfermé dans la fosse aux lions, ce qu'il avoit préparé pour ses ouvriers. La même main le rapporta en Judée, où il mourut, et fut enterré deux ans avant la fin de la captivité; c'est ce qu'en rapporte S. Jérôme. Quelques autres attribuent cet événement à un autre HABACUC, différent du prophète, qu'ils font aussi auteur des histoires de Susanne, de Bel et du Dragon. Quoi qu'il en soit, les prophéties d'Habacuc ne renferment que trois chapitres. Il prédit à sa nation la captivité, le renversement de l'empire des Chaldéens, la délivrance des Juifs par Cyrus, et celle du genre humain par J. C. Les Grecs font la fête d'Habacuc. Ses prophéties ont été traduites en français par les PP. Louis de Poix, Jérôme d'Arras et Séraphin de Paris, Paris, 1775, 2 vol. in-12.

* HABDARAMANHUS *ou* HABDARRAHMAMUS, Égyptien, auteur d'un *Traité* sur les propriétés des animaux, des plantes et des pierres précieuses, qui étoit en manuscrit dans la bibliothèque du cardinal Mazarin. Ce traité a été traduit de l'arabe en latin par un maronite nommé Abraham Ecchellensis, qui enseignoit les langues arabe et syriaque au collége royal de Paris. Sa version parut dans cette ville en 1647, in-8°, sous ce titre : *De proprietatibus ac virtutibus medicis animalium, plantarum ac gemmarum tractatus triplex*. On en a encore une édition de Londres de 1649, in-4°, avec les notes de Jean Éliot.

HABERKORN (Pierre), né en 1604 à Butzbach en Wétéravie, surintendant et professeur en théologie à Giessen, où il mourut au mois d'avril 1676, parut avec éclat à divers colloques tenus au sujet de la religion. Son principal ouvrage est intitulé *Heptas disputationum anti-Wallemburgicarum*. Ce livre, dans lequel il s'efforce de renverser les principes des *de Wallembourg*, est estimé des luthériens. Ses autres ouvrages sont tous en faveur de la secte luthérienne, dont il étoit un des plus ardens sectaires.

† I. HABERT (François), poëte français du second âge de notre poésie, natif du Berri, fleurit depuis 1540 jusqu'après 1569, et traduisit en vers français le poëme latin *Chri-*

sapocia de Jean Aurelle Augurello de Rimini. On fait encore un peu de cas de ses *Trois nouvelles Déesses*, petit poëme imprimé à Paris en 1546, in-12, passable pour son temps. La manie de la pierre philosophale gagna cet auteur, et lui fit traduire quelques ouvrages sur cette matière. Il a publié les *Épîtres cupidiniques du banny de Lyesse, présentées aux Dames de la cour de Vénus, tenant la cour plénière à Paris* Paris, in-8°, sans date (vers 1550); *La Jeunesse du banny de Lyesse escolier estudiant à Tholose*, Paris 1541, in-8°. On a encore de lui quelques *Fables*, dont plusieurs se trouvent dans le 5e volume des Annales poétiques. La morale en est juste et ingénieuse; mais le style est froid, monotone, sans couleur, sans harmonie. Il paroît être le premier de nos anciens poëtes qui se soit exercé dans ce genre.

† II HABERT DE CÉRISI (Germain), abbé de Saint-Vigor de Cérisi au diocèse de Bayeux, l'un des ornemens de l'académie française dans sa naissance, homme d'une société douce et d'un caractère modéré, étoit de Paris. Il mourut dans cette ville en 1655, avec la réputation d'un des plus beaux esprits de son temps. Lorsque le cardinal de Richelieu voulut soumettre le Cid de Corneille à l'examen de l'académie, Habert dit à ceux qui critiquoient durement cette tragédie: « Je voudrois l'avoir faite. » On a de lui des *Poésies* galantes et chrétiennes. Sa *Métamorphose des yeux de Phylis en astres*, 1639, in 8°, que quelques flatteurs vantèrent comme un chef-d'œuvre et mirent au-dessus de toutes les métamorphoses d'Ovide, cessa de paroître telle dès que le bon goût commença à luire en France. Ce n'est pas qu'il n'y ait quelques jolis vers dans ce poëme: mais il s'y trouve encore plus de concetti et de mauvaises pointes. On a encore de ce poëte une *Vie du cardinal de Bérulle*, qui n'est qu'un panégyrique boursouflé, in-4°; Paris, 1646.

† III. HABERT (Philippe), frère du précédent, Parisien et académicien comme lui, mourut en 1637, à 32 ans, au siége d'Emmerick. Son poëme intitulé, *le Temple de la Mort*, offre de beaux vers et quelques belles idées; mais il ne se soutient pas.

† IV. HABERT (Isaac), docteur de la société de Sorbonne, théologal de Paris, nommé évêque de Vabres en 1645, et mort le 11 janvier 1668, se fit un nom par ses *Sermons*, par son érudition, et surtout par la vivacité avec laquelle il s'éleva contre Arnauld et les autres disciples de Jansénius. C'étoit un homme aussi estimable par sa vertu que par ses connoissances. On a de lui, I. Une *Traduction latine du* Αρχιερατικον ou *Pontifical des Grecs*, in-fol., Paris, 1643. Cet ouvrage, imprimé avec le texte en regard, est enrichi de savantes remarques, qui ont fait regarder son auteur comme un des théologiens qui aient le mieux connu les vrais principes de la liturgie et des cérémonies ecclésiastiques. II. Des *Vers latins*, et des *Hymnes* en la même langue pour la fête de St. Louis, dans le Bréviaire de Paris. Les muses latines lui étoient favorables. III. *De consensu Hierachiæ et Monarchiæ adversùs Optatum Gallum*, Paris, 1640, in-4°. IV. Plusieurs *Ecrits* contre Jansénius et contre Arnauld. Quoiqu'il leur fût fort opposé, il ne l'étoit pas moins à leurs adversaires, à Molina, à Lessius, à Vasquez, etc.

† V. HABERT (Henri-Louis), seigneur DE MONTMORT, conseiller au parlement, doyen des maîtres des requêtes, membre de l'académie française, mort dans un âge avancé, le

21 janvier 1679, donna, en 1658, en 6 vol. in-fol., les *Œuvres* du philosophe Gassendi, dont il avoit été l'ami et le protecteur. Il orna cette édition *d'une préface latine* bien écrite. On a encore de Montmort trois ou quatre *Epigrammes* (*voy.* CHAPELAIN, n° II), et quelques autres petites *Pièces de Poésie*, imprimées dans les Recueils de son temps. Huet, dans ses Mémoires latins, dit de Montmort qu'il étoit *Vir omnis doctrinæ et sublimioris et humanioris amantissimus.* Ce magistrat érigea au philosophe Gassendi, qui mourut dans sa maison où il l'avoit retiré depuis plusieurs années, un mausolée dans l'église de Saint-Nicolas-des-Champs à Paris.

† VI. HABERT (Louis), docteur de la société de Sorbonne, natif de Blois, successivement grand-vicaire de Luçon, d'Auxerre, de Verdun et de Chalons-sur-Marne, se fit généralement estimer dans tous ses diocèses. Il se retira ensuite en Sorbonne, où il passa le reste de ses jours à décider les cas de conscience. Il mourut le 7 avril 1718, à 83 ans. On a de lui, I. Un *Corps complet de théologie*, en 8 vol. in-12, dont le premier parut en 1709 et le dernier en 1712. La partie dogmatique et la partie morale y sont traitées avec autant de solidité que de précision. « J'avoue (écrivoit cependant Fénélon à la maréchale de Noailles) que ce livre me paroît très-dangereux; je n'y trouve que le système de Jansénius avec des radoucissemens imaginaires qui en rendent le poison plus insinuant. II. La *Pratique de la pénitence*, connue sous le nom de *la pratique de Verdun*, 1 vol. in-12.

† VII. HABERT (Susanne), femme de Charles du Jardin, officier du roi Henri III, restée veuve à l'âge de 24 ans, savoit l'hébreu, le grec, le latin, l'italien, l'espagnol, la philosophie, et même la théologie. Elle mourut en 1633, dans le monastère de Notre-Dame-de-Grace à la Ville-l'Évêque, proche Paris, où elle s'étoit retirée depuis près de 20 ans, laissant un *grand nombre d'ouvrages*, restés manuscrits entre les mains de son neveu Isaac Habert. (*Voyez* ce mot.)

HABICOT (Nicolas), chirurgien de Bonny en Gâtinois, employé à la suite des armées et à l'Hôtel-Dieu de Paris, mourut en 1524, laissant plusieurs ouvrages. On estime sur-tout son *Traité de la Peste.* On trouva en 1613, près le château de Langon en Dauphiné, le corps du prétendu Teuthobocus, roi des Teuthons, d'une grandeur énorme. Cette découverte donna lieu à Habicot de composer sa *Gigantostéogie* ou *Discours des os d'un géant*, écrit de 60 pages, qu'il dédia la même année à Louis XIII. Ce livre fit naître une foule d'écrits pour et contre, qui n'ont laissé que des doutes sur cette question.

† HABINGTON (Guillaume), né à Hendip dans le comté de Worchester en 1605, fit ses études à Saint-Omer et à Paris, et retourna dans sa patrie. On a de lui, en anglais, l'*Histoire d'Edouard I, roi d'Angleterre*, Londres, 1640, in-fol., et *d'Edouard IV*, 1648 : l'une et l'autre assez estimées; de plus des *Poésies*, Londres, 1635, in-8°. Il mourut en 1654.

* HABYB (Aly ben Mohammed), imposteur musulman, prétendant descendre d'Aly, gendre de Mahomet, par Hosseyn, se fit chef d'une secte dont il étoit l'auteur, et réussit, à l'aide de sa prétendue parenté, à tromper un certain nombre de gens. Mais il ne put abuser que la populace. Cependant les secours qu'il tira de cette canaille le mirent en état

d'enlever Bassorah au khalyf Motamed vers l'an 256 de l'hégire. Il s'y maintint pendant quatorze années contre toutes les forces de ce khalyf, et construisit la ville de Mokhtarah à peu de distance. C'étoit une place extrêmement forte ; mais Mouaffak, frère de Motamed, vint enfin à bout de s'en rendre maître. Bassorah fut prise aussi peu de temps après, et le vainqueur, s'étant saisi de Habyb, le mit à mort aussitôt l'an de l'hég. 270 — 883 de J. C. Sa tête fut portée au bout d'une lance par tous les lieux de la province, et on finit par l'attacher à la porte du pont de Bagdad. Habyb étoit un fourbe adroit, et qui joignoit un grand courage à une hypocrisie adroite. Il électrisoit, par son intrépidité, les sectaires que sa fausse piété lui avoit faits, ou qu'il avoit séduits par des mensonges ; semblable en ce point au trop célèbre Mahomet ; avec le bonheur de ce faux prophète, il auroit peut-être été aussi loin que lui.

* HACHEN-BEN-HASCHEM, fameux imposteur qui parut en Arabie vers l'an 162 de l'hégire. D'une petite stature et très-laid, il portoit toujours un masque d'or pour cacher la difformité de son visage, ce qui lui fit donner le surnom *de Mocana*, qui signifie en arabe *masqué*. Il eut l'audace de se faire passer pour Dieu; ce qui lui fit un grand nombre de partisans, à l'aide desquels il se rendit maître de beaucoup de places fortes dans le Korassan et dans la province de Transoxane. Il sut tromper les chrétiens, les idolâtres et les musulmans par ses prestiges, et particulièrement en faisant sortir du fond d'un puits une grande lumière, qui éclairoit tout l'horizon pendant long-temps. Les conquêtes de cet imposteur devinrent bientôt assez considérables pour fixer l'attention du calife Mahadi, qui envoya une armée pour exterminer lui et les siens. Il fut assiégé dans une forteresse, où, se voyant dans la cruelle nécessité de mourir de faim ou de se rendre à discrétion, il prit le parti d'empoisonner tous ses soldats, de brûler leurs corps, et de se consumer lui-même dans une cuve d'eau-forte qu'il avoit préparée, afin qu'il ne restât aucun vestige de ses membres, et que ses disciples, répandus dans le pays, pussent publier qu'il étoit monté au ciel ; ce qu'ils ne manquèrent pas de faire.

* HACHERT (Jean), né en 1744 à Prentzlau dans l'électorat de Brandebourg, fit des progrès remarquables dans l'étude du dessin. En 1766 il vint à Paris avec son frère Philippe, et tous deux se rendirent habiles à faire *des tableaux en détrempe* sur parchemin. Pour se perfectionner davantage, il fit le voyage d'Italie avec son frère, pour étudier les ouvrages des plus grands maîtres. En 1772 il partit pour l'Angleterre ; mais à peine arrivé à Bath, il y mourut en 1773. Cet artiste étoit singulier dans ses peintures d'animaux, particulièrement des chevaux et des chiens, et il peignoit à l'huile et à la gouache. Ses détrempes sur parchemin ont autant de vigueur et de beauté que si elles étoient peintes à l'huile. — Jacob-Philippe, de la même famille, dans le séjour qu'il fit à Rome en 1778, après plusieurs voyages faits en Europe, peignit *divers tableaux* pour l'impératrice de Russie, et une *Galerie* pour le prince Borghèse à sa Villa hors la porte Pinciana. Il a gravé à l'eau-forte divers *Paysages* d'après nature. La famille Hachert a produit plusieurs hommes distingués dans la pratique des beaux-arts.

HACHETTE (Jeanne), femme illustre de Beauvais en Picardie, qui se mit à la tête des autres femmes, en 1472, pour combattre les Bourguignons qui tenoient cette ville as-

siégée. Le jour de l'assaut, elle parut sur la brèche, arracha le drapeau qu'on y vouloit arborer, et jeta le soldat qui le portoit en bas de la muraille. Le nom de cette amazone est cher à Beauvais. Ses descendans étoient exempts de taille; et en mémoire de cette belle action, il s'est fait tous les ans, le 10 juillet, jusqu'à ces derniers temps, une procession où les femmes marchoient les premières. Les lettres-patentes données par Louis XI, en 1473, à cette occasion, prouvent que le véritable nom d'Hachette étoit Jeanne Lainée, dite *Fourquet*, épouse de Colin Pilon.

* HACK (François), imprimeur célèbre de Leyde, distingué par plusieurs belles éditions. Ses héritiers ont cru avec raison faire estimer leurs ouvrages, en mettant toujours au frontispice : *Ex officinâ Hackianâ.*

HACKEMBACH. *Voy.* HAGEMBACH.

† I. HACKET *ou* HAGUET (Guillaume), fanatique anglais du 16e siècle. Après avoir été valet d'un gentilhomme nommé Ussei, et avoir vengé son maître par une action tout-à-fait brutale, en coupant le nez, avec ses dents, à une personne qui l'avoit offensé, il épousa une veuve riche, et mena une vie fort déréglée : on dit même qu'il vola sur les grands chemins. Mais enfin il s'érigea en prophète, et prédit que l'Angleterre ressentiroit les fléaux de la faim, de la peste et de la guerre, si elle n'établissoit la discipline consistoriale. Le châtiment du fouet qu'il souffrit ne l'empêcha pas de continuer de dogmatiser; il attira dans son parti deux personnes qui avoient quelque savoir, Edmond Copinger et Henri Arthington. Le premier fut appelé prophète de *miséricorde*, et le second du *Jugement*. Ces deux fanatiques, devenus les hérauts de Hacket, voulurent le faire passer pour un grand prophète, comparable à Jésus-Christ. Ils entreprirent même, le 16 juillet 1591, de le publier hautement dans les rues de la ville de Londres; ils furent arrêtés, et on leur fit leur procès. Hacket, fut condamné à être pendu; Copinger se laissa mourir dans la prison, et Artington obtint sa grace. Hacket, étant sur l'échafaud, demanda un miracle à Dieu pour le justifier, mais n'en obtint pas, comme on peut bien le croire.

* II. HACKET (Jean), évêque de Litchfield et Coventry, né à Londres en 1592, se fit connoître de bonne heure par les plus heureuses dispositions, et remarquer par une comédie latine intitulée *Loyola*, qu'il composa dans le temps des vacances chez lord Byron. Cette pièce, représentée deux fois devant le roi Jacques Ier, fut imprimée depuis en 1648. Les troubles civils qui survinrent ayant forcé Hacket de se retirer à Cheam, il n'y trouva point la sécurité qu'il alloit y chercher. L'armée du comte d'Essex l'emmena prisonnier, et sa liberté ne lui fut rendue que quelque temps après. Lorsque Charles II parvint au trône, il recouvra ses places, et refusa l'offre qui lui fut faite de l'évêché de Glocester, pour accepter, quelque temps après, celui de Litchfield et de Coventry. Il fit reconstruire la cathédrale de Litchfield en grande partie à ses frais, ainsi que le palais épiscopal détruit par les guerres civiles; le collége de la Trinité à Cambridge dut à sa munificence un nouveau bâtiment dont les revenus furent consacrés par le donateur à l'augmentation de la bibliothèque du collége. Il légua la sienne propre à l'université de la même ville, et mourut à Litchfield en 1670. Après sa mort, Thomas Plume publia une centurie des *Sermons* que cet évêque avoit prêchés sur différens sujets, 1675, in-fol. On

a encore de lui la *Vie de l'archevêque Williams*, imprimée en 1693, dont Ambroise Philips a donné, en 1700, un abrégé en un vol. in-8°.

† HACKSPAN (Théodore), théologien luthérien, né à Weimar en 1607, devenu habile dans les langues orientales, en fut le premier professeur à Altorf, et obtint aussi la chaire de théologie; il mourut le 19 janvier 1659. On prétend qu'il n'y avoit personne de son temps qui possédât si bien que lui l'hébreu. On a de lui, sur la Bible, un grand nombre d'ouvrages estimés en Allemagne. Les principaux sont, I. *Miscellaneorum sacrorum libri duo.* II. *Notæ philologico-theologicæ in rariora et difficiliora veteris et novi Testamenti loca*, 3 vol. in-8°. III. *Observationes arabico-syriacæ in quædam loca veteris et novi Testamenti*, in-4°. IV. *Specimen theologiæ Thalmudicæ*. V. *Sylloge disputationum theologicarum et philologicarum*, Altorf, 1663, in-4°. VI. *Lucubrationes.... in difficillima utriusque Testamenti loca*, Altorf, 1685, in-8°.

HACMEON, prince grec, tourmenté des furies comme Oreste, pour avoir tué sa mère, qui avoit égorgé son mari à l'exemple de Clytemnestre.

* HADANCOURT (Jérôme), astronome du département de la Haute-Garonne, né à Toulouse en 1748, après avoir fait ses premières études chez les jésuites, fut destiné par un de ses oncles à suivre la carrière du barreau; mais un instinct particulier, plus fort que toutes les considérations de famille, le voua à l'étude des mathématiques, et par suite à celle de l'astronomie, où il s'acquit de la réputation. Cet astronome n'a point publié d'ouvrage; il a *coopéré* aux observations astronomiques de M. Darquier, imprimées en 1800 aux frais du gouvernement. Le lycée de Toulouse conserve cependant dans ses archives un *Mémoire* de Hadancourt. C'est un rapport sur le catalogue de 888 étoiles australes qui ne sont point visibles à Paris. Cet astronome est mort dans sa ville natale le 22 avril 1800.

HADDICK (N. comte d'), général autrichien, servit avec courage l'empereur pendant la guerre de sept ans. Il fut nommé en 1789, malgré son grand âge, général en chef de l'armée envoyée contre les Turcs. Il mourut quelque temps après, le 12 mars 1790, à l'âge de 80 ans.

* HADDON (Walter), né dans le comté de Buckingham en 1516, professeur en droit, se montra, sous le règne d'Edouard, l'un des plus ardens défenseurs de la réformation; sous la reine Elizabeth il fut nommé l'un des trois commissaires envoyés à Bruges pour rétablir sur l'ancien pied le commerce qui existoit entre l'Angleterre et les Pays-Bas. Haddon travailla avec sir John Cheke à la traduction latine du code ecclésiastique, publiée en 1571 par John Fox, sous le titre de *Reformatio legum ecclesiasticarum*, in-4°. On a recueilli ses ouvrages sous le titre de *Lucubrationes*, en 1 vol. in-4°, qui contient ses *Discours*, des *Lettres* et quelques *Poésies*. Haddon, distingué par sa piété autant que par son savoir, mourut en 1571.

* HADGI-CHALFA. C'est sous ce nom qu'est vulgairement connu *Mustapha-Ben-Abdallah-Kalib-Tschelaby*, de Constantinople, mort en 1658. Son ouvrage, traduit en allemand par un orientaliste distingué, mais qui a gardé l'anonyme, a paru à Leipsick, chez Breitckopf en 1804; voici le

titre allemand : *Aperçu encyclopédique des sciences en Orient*, *tiré de sept ouvrages arabes*, *persans et turcs*, 2 parties in-8°.

HADRIEN. *Voyez* ADRIEN. Cependant il faut observer que *Hadrien* est la véritable orthographe, ce mot étant écrit par une *H* dans les médailles.

* HAECX (David), né à Anvers vers l'an 1595, embrassa l'état ecclésiastique et se transporta à Rome, où il devint camérier d'Urbain VIII. Il mourut le 7 février 1659. On a de lui *Dictionarium malaïco-latinum*, et *latino-malaïcum*, Rome, de l'imprimerie de la Propagande, 1631, in-4°. Il a été traduit en hollandais, et imprimé à Batavia en 1707.

* HAEFTEN (Jacques Van), bénédictin, né à Utrecht en 1588, changea son nom de baptême en celui de *Benoit*, quand, en 1627, il fut reçu abbé d'Affligem ; dans le Brabant : il y introduisit les constitutions de la congrégation des saints Vitone et Idulfe, et mourut dans son abbaye en 1648. On a de lui, I. *Disquisitiones monasticæ*, sur la règle de saint Benoit, etc., Anvers, 1643, in-fol. Dom Charles, Steingelius, abbé d'Anhusen, a fait l'abrégé des disquisitions monastiques qu'il fit imprimer. à Augsbourg. II. *Venatio sacra*, *sive de arte quærendi Deum libri XII*, ibid., 1650, in-fol. Cet ouvrage n'a paru qu'après la mort de l'auteur. III. *Via regia sanctæ crucis.* Cet écrit, où il y a de la piété et de l'onction, a été traduit en français par un cordelier, sous le titre de Chemin royal de la croix, in-8°, avec des gravures. IV. *Le pain quotidien*, ou *Méditations pour tous les jours de l'année*, en 6 livres, 1634, et *quelques autres productions.*

HÆMUS. *Voyez* HÉMUS.

* I. HAEN (Abraham de), dessinateur et poëte hollandais, naquit à Amsterdam en 1707, et mourut en 1748. On a gravé, de lui, un bon nombre de vues, de villes, villages, châteaux, etc. Sara-Marie Vander-Wilp a publié ses *Poésies* posthumes.

II. HAEN (Antoine de), conseiller-aulique et médecin de l'impératrice Marie-Thérèse, exerça son art avec succès, et écrivit sur l'art de guérir avec proxilité, mais avec sagesse. Ennemi de l'empirisme, il s'attachoit à l'expérience et aux principes reçus. Les traités qu'il a successivement publiés sous le titre de *Ratio medendi* forment 17 vol. in-8°, dont le dernier parut à Vienne en 1774. Dans quelques-uns il paroit plutôt compiler les observations des médecins ses prédécesseurs, qu'observer lui-même; mais dans d'autres, il joint ses réflexions à celles d'autrui. On a encore de lui plusieurs *Dissertations* sur des sujets particuliers, tels que son traité *De Magiâ*, Venise, 1775, in-8°, où il soutient la possibilité et la réalité de la magie. Haen mourut l'année suivante, le 5 septembre 1776, dans un âge assez avancé.

HAER (Florent Van der), chanoine et trésorier de la collégiale de Saint-Pierre à Lille, né à Louvain en 1547, mort en 1634, fit une étude particulière de l'histoire de son pays et des antiquités ecclésiastiques, et publia, I. *De initiis tumultuum Belgicorum*, Louvain, 1587, in-12. C'est une histoire, écrite avec élégance, de ce qui est arrivé aux Pays-Bas du temps du duc d'Albe. II. *Antiquitatum Liturgicarum arcana*, Douay, 1605, in-8°. Il y donne deux explications de chaque messe *de*

Tempore. La première, moitié littérale, moitié ascétique, renferme l'enchaînement des parties qui composent le texte. La seconde est une suite de recherches sur l'origine des cérémonies de la messe. Quoiqu'il y ait dans cet ouvrage beaucoup d'érudition pour le temps où il vivoit, cependant il a été effacé par le cardinal Bona, par D. Martenne et par le P. Le Brun. III. *Les chastelains de Lille, leur ancien estat, office et famille, des Comtes anciens de Flandre, et une description de l'ancien état de la ville de Lille*, etc., Lille, 1611. Ouvrage écrit sur de bons mémoires avec exactitude et discernement : il est d'une grande utilité pour l'histoire de la généalogie des princes de ce pays.

* HAERLEM *ou* HARLEM (Théodore Van), peintre, né en 1410 dans la ville du même nom, mort en 1470. On voit dans l'église d'Utrecht un très-beau tableau de cet artiste, représentant *Jésus-Christ et les apôtres*.

* HAFENREFFER (Samuel), docteur en médecine, né à Héremberg dans le duché de Wirtemberg, exerça sa profession à Kirchheim, ville de Souabe, passa ensuite à Tubinge, où il enseigna avec distinction dans les écoles de la faculté, et mourut dans cette dernière ville en 1660, âgé de 73 ans. On a de ce médecin *plusieurs ouvrages*, à la plupart desquels il a donné des titres qui se ressentent du goût de son siècle et de son pays. Nous ne citerons que le suivant, intitulé *Vexillum Raphaeliticum per artem medicam et vitam communem volans*, Tubingæ, 1651, in-8°.

* HAFEZ-SHEMSEDDIN (Mahomet), poëte persan, né à Shiraz, capitale de la province Farsistan (ancienne Perse), au commencement du 8ᵉ siècle de l'hégire, et florissoit à l'époque où le fameux Tamerlan défit le sultan Shah Mansor. La célébrité de son nom fut telle, que les souverains de ces contrées s'efforcèrent, avec toute la vanité orientale, d'obtenir des éloges dans *ses vers*, considérés dès-lors comme domaine de l'immortalité. Tamerlan le sollicita vivement de venir visiter son palais à Samarcande. Mais le poëte célèbre dans *une ode*, avec une extrême énergie, la libéralité et les qualités personnelles du sultan Mansor, et dans divers passages *d'autres odes*, la munificence du roi d'Hormuz et de quelques autres; comme aussi il s'élève contre l'avarice et les mauvaises mœurs d'un plus grand nombre de souverains. Il refusa les offres généreuses de différens princes de son temps, connoissant leur inconstance et les pièges que cachent souvent les caresses de cour. Il aima beaucoup son pays natal, qu'il abandonna uniquement pour répondre au vif empressement du roi Iesdi, près de qui il passa quelque temps, et qu'il quitta peu satisfait, quoiqu'il se vantât d'avoir célébré hautement sa gloire. On ne doit pas s'étonner si les personnages les plus considérables de ce temps recherchèrent l'amitié et les éloges d'Hafez; cet empressement doit être autant attribué à l'estime dont jouissoient ses ouvrages qu'à la vénération qu'on avoit pour la poésie en Orient. Son penchant aux plaisirs les plus délicats, et la pureté de ses expressions, montrent en lui un homme au-dessus du vulgaire. On sait encore qu'il étoit savant dans toutes les sciences, et qu'il enseignoit publiquement les lois et la religion dans un collége. Il déplore tendrement, *dans un grand nombre de vers*, la perte de son épouse. Il paroît qu'il avoit un ami favori à qui il adresse beaucoup d'odes, comme le poëte Anacréon, à Bathylle. On croit qu'il consacra les derniers jours

de sa vie à la pénitence et à l'austérité. Il mourut, selon Herbelot, l'an de l'hégire 797, correspondant à peu près à l'an 1394 de l'ère chrétienne. On a fait de ses ouvrages un recueil *contenant cinq cent soixante-neuf odes*, qui, depuis, a été commenté par plusieurs Turcs célèbres. La lubricité de ses vers fit que quelques zélés mahométans doutèrent s'il étoit digne de recevoir l'honneur ordinaire de la sépulture selon leurs usages, le regardant comme un violateur des lois du koran; mais le recueil de ses *Poésies* ayant été ouvert au hasard pour prendre une décision à ce sujet, le passage qui s'offrit porta ses ennemis à lui accorder cet honneur, ce qui fut exécuté à Mosella près Shiraz. Le *choix des odes* de ce poëte, appelé par la plupart des Orientaux l'*Anacréon Persan*, a été traduit en vers anglais, avec des notes, par Jean Nott, et imprimé à Londres en 1787, avec une notice sur ce poëte. On trouve dans le *Giornale de' letterati*, Pise, 1788, quelques essais de traduction de ces odes en italien.

HAGANON. *Voyez* CHARLES, n° III.

* HAGECIUS ou DE HAYCK (Thadée), ainsi nommé parce qu'il étoit de la bourgade de Hayck en Bohème, vivoit dans le 16e siècle; il pratiqua la médecine plutôt en charlatan qu'en homme de l'art. Quelques cures heureuses, auxquelles sa science eut peu de part, l'ayant mis en vogue, il fut appelé à la cour de l'empereur Maximilien, qui le mit au nombre de ses médecins. Il y figura aussi comme astronome et comme astrologue jusqu'à la métoposcopie, ou la divination par les traits du visage. Il publia même un ouvrage sur cette vaine science, qui fut imprimé à Francfort en 1584, in-8°, sous le titre *d'Aphorismi Metoposcopici*. Il en a écrit d'autres qui valent un peu mieux; ils sont intitulés, I. *Aphorismorum medicorum libellus unus*, Francofurti, in-8°. II. *De cerevisiâ, ejusque conficiendi ratione, naturâ, viribus et facultatibus, opusculum*, ibid., 1585, in-8°.

I. HAGEDORN, poëte allemand du 18e siècle. Dans *ses vers*, recommandables par la pureté de l'expression et par la délicatesse des pensées, il célèbre tour à tour l'amour et la vertu, le vin et la sagesse. Ce poëte a imité plusieurs fables et plusieurs contes du célèbre La Fontaine. Il en a *composé* lui-même qui sont estimés.

* II. HAGEDORN (Christian Louis de), né à Hambourg en 1717, a gravé à l'eau-forte, en 1744, *une suite de têtes de caractère* et *des petits paysages* de sa composition. Il mourut à Dresde en 1782, directeur depuis long-temps de l'académie des arts de cette ville.

* HAGEMANN, originaire d'Hanovre, et mort à Naples au mois de mars 1809, à la fleur de son age, très-versé dans le sanscrit, avoit été élevé par son mérite à l'emploi de précepteur des enfans de sa majesté le roi de Naples. On a de lui, dans le Magasin encyclopédique, quelques *articles* intéressans sur la littérature orientale.

HAGEMBACH (Pierre de), chevalier, conseiller et maître d'hôtel de Charles, duc de Bourgogne, nommé par ce prince, en 1469, gouverneur des comtés de Ferrète, de Sundgaw, de Brisgaw et d'Alsace, se conduisit d'une manière si tyrannique dans ses gouvernemens, que Sigismond, archiduc d'Autriche, fit une ligue avec les Suisses, le Palatinat, les villes de Strasbourg et de Bâle, et même avec Louis XI, etc., pour chasser Charles, duc de Bourgogne. On voulut d'abord en-

gager ce duc à se retirer, à rendre ce qu'on lui avoit accordé ; il ne le voulut point, et sur son refus la guerre fut déclarée. On érigea aussi un tribunal, où Pierre Hagembach fut entendu, convaincu de concussions et de malversations, et condamné à perdre la tête. Il subit son jugement le 9 mai 1474, après avoir été degradé de sa chevalerie. Cette exécution, loin de terminer la guerre, l'anima davantage, parce que le duc de Bourgogne voulut venger la mort de son favori. Cette querelle dura long-temps, et les peuples en furent les victimes, comme dans toutes les disputes des rois.

* HAGENDORN (Erfroi), médecin, né en 1640 à Wolaw en Silésie, pratiqua son art à Gorlitz, et ensuite à la cour de Saxe, où il mourut le 27 février 1692. Outre plusieurs *Observations* insérées dans les Mémoires de l'académie impériale, on a de lui plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue, I. *Tractatus physico-medicus de Catechu, sive terrâ japonicâ in vulgus sic dictâ*, Ienæ, 1679, in-8°. II. *Historiæ physico-medicæ*, Arnstii, 1690, in-8°.

HAGENHUSEN, major de vaisseau au service de Suède, commandoit une galère dans le combat naval livré le 22 août 1789 par les Suédois à la flotte russe, à la hauteur de Kotkasari. Au milieu de l'action, se voyant prêt à tomber entre les mains des ennemis, il préféra une mort glorieuse, et fit sauter son bâtiment, où il mit lui-même le feu.

HAGUENBOT (Jean) *ou* CORNARIUS, médecin allemand, de Zwickau, chercha avec grand soin les écrits des meilleurs médecins grecs, et employa environ quinze ans à les traduire en latin. Il s'attacha sur-tout à ceux d'Hippocrate, d'Aëtius, d'Eginète, et à une partie de ceux de Galien. Ces versions sont fort imparfaites. Cornarius médiocrement versé dans la langue grecque, ignoroit les finesses de la langue latine. Ses travaux littéraires ne l'empêchèrent point de pratiquer la médecine avec réputation à Zwickau, à Francfort, à Marpurg, à Northausen et à Iène, où il mourut d'apoplexie en 1558, à 48 ans. Son précepteur lui avoit fait changer son nom de Haguenbot en celui de Cornarius, sous lequel il est plus connu. Outre ses *Traductions*, on a de lui, I. Quelques *Traités de médecine*. II. Des *Editions* de quelques poëmes des anciens sur la médecine et sur la botanique. III. Des *Poésies latines*. IV. Des *Traductions* de quelques écrits des Peres de l'Eglise, entre autres du sacerdoce de saint Chrysostôme, des Œuvres de saint Basile, et d'une partie de celles de saint Epiphane. V. *Theologia vitis viniferæ*, Heidelberg, 1614, in-8°. VI. *Præceptiones de re rusticâ*, Bâle, 1558, in-8°.

† HAGUENIER (Jean), né en Bourgogne pres d'Auxonne, mort en 1738, agé de 60 ans, a fait plusieurs *Chansons*, dont quelques-unes respirent l'enjouement ; mais il faut moins le regarder comme un auteur que comme un homme de bonne compagnie, qui versifioit le verre à la main. Voltaire, qui l'avoit vu dans sa jeunesse, disoit, pour exprimer la froideur de ses chansons, que c'étoient des *chansons à boire... de l'eau*. Celles qui commencent ainsi : « Nous autres bons villageois... Je n'ai pour toute maison qu'une pauvre et simple chaumière, etc. » ont encore de l'agrément et n'ont pas vieilli.

HAGUENOT (Henri), savant médecin de Montpellier, mort en 1776, a publié, I. *Tractatus de*

morbis externis capitis, 1750, in-12. II. *Otia physiologica*, 1753. III. Plusieurs *Mémoires* adressés à l'académie des sciences, parmi lesquels on doit distinguer celui qui a pour objet de démontrer le danger des inhumations dans les églises, 1748, in-8°.

HAHN (Simon-Frédéric) fit, dès son enfance, des progrès si rapides, qu'à l'age de 10 ans il savoit plusieurs langues vivantes. Ce savant, mort en 1729 à 37 ans, publia en 1708 la Continuation de la *Chronique de Bergen*, par Meibomius. Après avoir donné, pendant quelques années, des leçons publiques à Hall, il devint à l'age de 24 ans professeur d'histoire à Helmstadt. Son mérite fut ensuite récompensé par les titres de conseiller, d'historiographe, et de bibliothécaire du roi de la Grande-Bretagne, à Hanovre. Ses principaux ouvrages sont encore, I. Les quatre premiers volumes d'une *Histoire de l'empire*, exacte, mais pesamment écrite. II. *Collectio monumentorum veterum et recentiorum, ineditorum*, Brunswick, 1724, 1726, 2 vol. in-8°.

* HAIDEN (Jean), né à Hradish en Moravie en 1716, un des hommes les plus érudits de ce siecle, comme ses ouvrages le prouvent, se fit jésuite en 1736, et professa diverses sciences avec un succès extraordinaire. Il vivoit encore, mais vieux et caduc, en 1786. On a de lui, I. *Dissertationes de therapeutis Philonis Judæi*, Prague, 1756, in-4°. II. *De instituto Ecclesiæ infantibus mox cum baptismo conferendi sacramenta confirmationis et eucharistiæ dissertatio*, 1758, in-4°. III. *De Eugenii IV decreto pro Armenis, nunc tanquam pars synodi œcumenicæ Florentinæ sit respiciendum*, 1759, in-[illegible]°. IV. *De Prudentii Marani opinione homousion Antiochiæ seculo tertio proscriptum negantis*, 1760, in-4°. V. *Animadversiones criticæ in chronologiam*, 1760, in-8°. VI. *Exercitationes chronologiæ de tribus præcipuis annis Christi, nati, baptisati et morientis ad calculum Joannis Kepleri olim apud Pragenses astronomi accommodatæ*, 1761, in-8°. VII. *Appendix ad exercitationes chronologicas de præfectionis Romanæ sedis et obitûs principis apostolorum Petri annis*, 1761, in-8°. Tous ces ouvrages, dont une vaste érudition fait seule le mérite, sont peu recherchés aujourd'hui, et avec raison.

†HAILLAN (Bernard DE GIRARD, seigneur du), né à Bordeaux en 1535, se livra d'abord à la poésie, et s'adonna ensuite entièrement à l'histoire. Charles IX l'honora du titre de son historiographe. Il étoit calviniste; mais il se fit catholique, quand il parut à la cour. Henri III le fit généalogiste de l'ordre du Saint-Esprit. Il mourut à Paris le 23 novembre 1610. La manière dont du Haillan parle de lui-même dans quelques-uns de ses livres prouve que la gloire et la fortune étoient deux divinités auxquelles il tenoit singulièrement. Il vante beaucoup ses travaux, le succès de ses ouvrages, et leurs diverses éditions. Il témoigne trop visiblement qu'il voudroit être récompensé; et comme les censeurs empêchent quelquefois un écrivain de recevoir le prix de ses peines, il traite les siens avec aigreur. Il écrivit au maréchal de Biron que « Henri III ne l'avoit pas seulement remercié de l'hommage qu'il lui avoit fait de son *Histoire de France*, quoique ce fût le plus beau présent de livre qu'on lui eût jamais fait.... Il lisoit et récompensoit, ajoute-t-il, bien de petites Œuvres pleines de vilenies : il donnoit des abbayes à leurs auteurs, et ne fit cas de ce qui servoit à la gloire

des siens et à la sienne. » On a de lui, I Une *Histoire de France*, depuis Pharamond jusqu'à la mort de Charles VIII, en plusieurs vol. in-8°, et 1627, 2 vol. in-fol. C'est le premier corps d'Histoire de France composé en français. L'auteur n'adopte pas toutes les fables qui étoient en vogue de son temps. Il rejette même diverses traditions qu'un zèle indiscret pour la gloire de la France avoit répandues, et s'explique assez librement sur la Pucelle d'Orléans et sur d'autres objets. Mais il rapporte encore assez de faits incertains pour mériter quelquefois le reproche de crédulité. Son style est celui de son pays, vif et fanfaron. Il a surchargé son Histoire de plusieurs harangues ennuyeuses, traduites presque mot à mot de Paul-Emile; il a encore suivi cet historien dans plusieurs de ses narrations, en y ajoutant quelques remarques tirées d'ailleurs. Mais ce qu'il n'a copié nulle part, c'est le commencement de son Histoire, qui est entièrement de son invention. Il fait tenir un conseil entre Pharamond et ses plus fidèles conseillers, auxquels il donne des noms imaginaires. Il s'agit de savoir s'il doit réduire les Français au gouvernement aristocratique ou au monarchique : chaque conseiller fait une harangue pour soutenir le *pour* ou le *contre*. Son ouvrage eut cependant un cours extraordinaire, malgré ces énormes défauts. Du Haillan, parlant sans ménagement du pape, des évêques et des maisons les plus illustres, plut infiniment à ceux qui ne cherchent dans la lecture que le plaisir de la satire. II. *De l'état et succès des affaires de France*, 1613, in-8° : livre curieux qui offre des choses singulières, et quelques-unes de hasardées. Il contient, dit Lenglet, dans un détail assez exact, ce qui regarde l'état de la France. Il peut même servir pour commencer l'étude de notre histoire. Dans la première édition in-4°, 1570, il y a un petit *Abrégé de l'histoire des comtes d'Anjou*, qu'on ne trouve pas dans les éditions postérieures, qui sont meilleures à quelques égards. III. *Regum Gallorum Icones versibus expressæ*, in-4°. IV. *Histoire des ducs d'Anjou*, 1580, in-8°. V. Un Poëme intitulé *Le Tombeau du roi très-chrétien Henri II*, in-8°. VI. L'*Union des princes*, autre poëme in-8°. Du Haillan, se croyant un politique, avoit suivi l'évêque d'Acqs (Noailles) à l'ambassade d'Angleterre et de Venise.

* HAINERS, un des professeurs les plus distingués de l'université de Gottingue, où il étoit, lors de sa mort en 1810, directeur de la société royale des sciences. L'institut de France l'avoit admis au nombre de ses membres. Les principaux ouvrages de cet écrivain estimé sont, *Memoires pour la société; Lettres sur la Suisse*, et *la décadence des sciences en Grèce*, traduits en français.

* HAINES (Joseph), connu sous le nom de *comte Haines*, excellent comédien dans le genre du bas comique, s'est fait un nom par le tour facétieux de son esprit et la promptitude de ses reparties. Ses talens et ses connoissances fixèrent l'attention et l'estime de sir Joseph Williamson, qui, parvenu à la place de secrétaire d'état, le choisit pour secrétaire en langue latine dans ses bureaux; mais la discrétion qu'exige un pareil emploi n'étant pas l'une des qualités dont Haines eût le plus à se vanter, Williamson le renvoya et le recommanda cependant particulièrement aux dignitaires de l'université de Cambridge. A peine Haines y étoit-il rendu qu'une troupe de comédiens étant venue à une foire du voisinage, Haines renonçant à sa nouvelle carrière se joignit

à eux. Ses talens l'eurent bientôt appelé au théâtre de Drurylane et produit dans la société des grands, où les agrémens de sa conversation et la vivacité de son esprit lui procurèrent de puissans protecteurs. Haines mourut à Londres en 1801.

* HAINS (Joseph), peintre, né à Berne en Suisse, vivoit dans le 16e siècle. L'empereur Rodolphe II qui se l'étoit attaché, l'envoya en Italie pour y copier les plus beaux monumens de peinture et de sculpture. Il s'acquitta de cette commission à la grande satisfaction du prince, dont il mérita l'estime et la protection. Hains composa beaucoup d'ouvrages, la plupart gravés par les Sadeler, Lucas Kilian, et Isaac Mayer. Il mourut à Prague.

HAIS. *Voyez* HAYS.

* HAITON, prince arménien, seigneur de Curchi, servit pendant long-temps dans les guerres contre les Sarrasins et les Tartares. En 1305 il embrassa dans l'île de Cypre la vie religieuse dans le monastère appelé *Episcopia*. En 1307 il se rendit à Poitiers, où il se trouva à une conférence relative aux croisades; il y donna des instructions à ce sujet, et y récita une *histoire des peuples de l'Orient*, ou plutôt une description des royaumes de ce pays. Nicolas Salcon, interprète du pape, la traduisit en latin.

HAIWARD. *Voyez* HAYWARD.

* HAJAR (ibn), El-Hâfedh-Schahab et Schahâb-ed-dyne, naquit en 773 de l'hégire, 1371 de l'ère chrétienne, à Askalân (Ascalon), en Syrie. Sa vocation étoit pour les belles-lettres; son goût lui fit préférer l'histoire aux autres genres, et on lui doit plusieurs ouvrages sur les annales de l'Egypte; entre autres une *Histoire des princes qui ont régné dans cette contrée depuis l'introduction du mahométisme*, et l'*Histoire des câdis* (juges) *du Caire*, continuée par El-Sakhâouy. Le premier de ces deux ouvrages, avec un épitome de Mohammed El-Dhomayry, se trouve à la bibliothèque impériale, en plusieurs vol. manuscrits. Ibn Hajar mourut dans un âge avancé, l'an de l'hégire 852, 1448 de notre ère.

* HAJEB (ibn), Jémâl ed-dyne, connu aussi sous le nom de Al-Takhtazâny, mort à Alexandrie l'an 646 de l'hégire et de l'ère chrétienne 1248, à 75 ans, grammairien et poëte arabe, s'est fait une grande réputation par l'élégance de son style et la pureté de ses principes. On a de lui, I. *Grammaire arabe*, imprimée à Rome, 1592, in-4°; à Constantinople, 1786, in-4°, et à Calcutta, 1803, petit in-4°. L'édition de Constantinople est augmentée d'une syntaxe et d'un bon commentaire. II. Un petit poëme manuscrit et fort rare, *de l'Art poétique*, en 158 vers, ouvrage précieux aux yeux des savans arabes qui en ont parlé; la bibliothèque de l'Escurial en possède un exemplaire. III. Un *Poëme de Dieu et de ses attributs*. IV. *Abrégé des décrets*. On lui attribue aussi une *Histoire des khalyfs Omniades*. Ces divers écrits ont été le sujet d'une multitude de commentaires que l'on trouve manuscrits dans les bibliothèques d'Europe. La grammaire en compte sur-tout un grand nombre, dont quelques-uns sont joints au texte dans les exemplaires manuscrits que toutes les bibliothèques célèbres possèdent, et qui se rencontrent aussi dans celles de plusieurs savans orientalistes, par la quantité de copies que le mérite de cette grammaire en a fait tirer. Plusieurs auteurs du même nom ont écrit *sur la métaphysique*; leurs ouvrages sont à la bibliothèque impériale.

*HAJJAH (ibn), Tagny-ed-dyne Aboubekr Al-Hamaouy, d'une des premières familles de Hâmah, en Syrie, se fit connoître au commencement du 9e siècle de l'hégire par l'élégance de ses poésies. Ayant quitté sa patrie pour s'établir au Caire, il y jouit d'une réputation justement acquise, et de la faveur du sultan, qu'il conserva jusqu'à la fin de ses jours, arrivée dans la même ville, en 837 de l'hégire, 1433 de J. C. On estime son poëme intitulé, *Badyeh*, *chose nouvelle*, commenté par Sçahnoudy; et un autre ouvrage de poésie, sous le titre *des fruits et des feuilles*. C'est un assemblage de toutes sortes de poésies, de morceaux à la louange de plusieurs princes de Syrie et d'Egypte, et d'histoires relatives à l'élégance arabe, qui sont entremêlés avec des préceptes sur les belles-lettres, pour corriger ce que le genre didactique a de fastidieux; la bibliothèque impériale possède plusieurs exemplaires manuscrits de cet ouvrage qu'on voit aussi dans celle de l'Escurial. Ebn Hajjah a aussi écrit en prose *le Vin de la jeunesse*, vanté pour l'éloquence du style, et *quelques autres ouvrages* moins connus.

* HAJJY-KHALFAT-MOUSTHAFA, surnommé *Kâleb Tchéléby*, né à Constantinople vers la fin du 16e siècle, entra jeune encore au service du sultan Amourath (Amurat) IV, en qualité de 1er secrétaire. Son mérite, l'amabilité de son esprit insinuant, lui gagnèrent les bonnes graces de son maître, et avancèrent rapidement sa fortune; il se trouva, au bout de quelques années, investi du ministère des finances de l'empire othoman. Ce poste éminent fournit à Hajjy Khalfat l'occasion de développer tous ses talens comme homme d'état; mais il ne l'enleva point à des occupations plus douces, celles d'homme de lettres. Il s'en fit un délassement, et ce passe-temps lui assura l'immortalité, tandis que le rang qu'il occupoit et ses fonctions importantes n'auroient point empêché sa mémoire de mourir avec lui. Les ouvrages qu'il a laissés sont nombreux, et s'ils ne sont point par leur genre de nature à porter l'empreinte du génie, leur mérite du moins est incontestable, et ils doivent être placés au premier rang parmi les écrits orientaux qui roulent sur des sujets semblables. Les plus connus en Europe sont, I. Une *Bibliothèque orientale*, composée en arabe, contenant l'histoire des poëtes, hommes de lettres, savans, tant arabes que turks et persans, qui se sont distingués depuis le commencement de l'hégire, jusqu'en 1028 de la même ère, époque à laquelle l'auteur écrivoit. Il y en a plusieurs exemplaires manuscrits à la bibliothéque impériale. II. Des *Tables chronologiques* écrites d'abord en persan, puis en turk, et imprimées dans cette langue à Constantinople, 1733, petit in-fol., avec une continuation jusqu'à cette année, par Emyr-Bokra-Mohammed-Efendy et Hrahym-Efendy, éditeur. Elles sont manuscrites, en persan et en turk, à la bibliothèque impériale, et renferment l'histoire profane et sacrée depuis Adam; la liste des rois, princes, souverains, etc., qui se sont succédés depuis le commencement du monde jusqu'à Mahomet; l'histoire de ce prophète, des khalyfs ses successeurs, des rois, monarques, souverains musulmans de toutes les sectes et de tous les pays, des sultans othomans, des grands vizyrs, grands mouftys, grands dignitaires, etc., de la sublime porte. La seule traduction complète qu'on connoisse de cet utile et intéressant ouvrage a été faite en latin par Reiske, avec un commentaire, et est encore inédite. Il y en a bien une certaine

en italien, Venise, 1697; mais elle est si pitoyable qu'autant vaut-il ne la pas compter. III. Une *Géographie* composée en arabe, et traduite en turk, par Ibrahym Efendy qui l'a fit imprimer dans cette langue, Constantinople, 1145—1732, petit in-fol. sous le titre de *Miroir du monde*. Les deux premières parties ont été réimprimées en Allemagne en 1784, avec une version latine par Norberg. Cette édition est très-rare. IV. *Histoire* des guerres maritimes des Othomans, en turk, sous le titre de *Don aux Grands*, Constantin..., 1141 — 1728, petit in-fol. On voit que Hajjy Khalfat étoit versé dans les langues arabe et persane, aussi-bien que dans la sienne, puisqu'il écrivoit avec une égale pureté dans les trois, exemple très-rare dans un Turk, et qu'on verra pourtant se renouveler d'une façon plus extraordinaire à l'article Séyd Moustafâ. Hajjy Khalfat mourut dans l'exercice de sa charge à Constantinople, l'an de l'hégire 1057 — 1647 de l'ère chretienne.

HAKEM-BAMRILAH, troisième calife de la race des fatimites, commença à régner à l'âge de onze ans, sous la tutelle d'un gouverneur, l'an de J. C. 996. Son règne ne fut célèbre que par des extravagances. Il ordonna que, toutes les nuits, les maisons et boutiques du Caire fussent ouvertes et éclairées; que les femmes ne sortissent jamais de leur logis, et défendit aux ouvriers de faire aucune chaussure à leur usage. Il vouloit passer pour dieu, et fit faire un catalogue de seize mille personnes qui le reconnoissoient pour tel. Il fit brûler la moitié de la ville du Caire, et piller l'autre par ses soldats. Il obligea les juifs et les chrétiens de porter sur leurs habits des marques qui les distinguassent des musulmans : il en contraignit plusieurs à renoncer à la religion, puis il leur permit d'en faire une profession ouverte. Il fit démolir l'église de la Résurrection ou du Calvaire de Jérusalem, et la fit rebâtir ensuite. Il interdit le pélerinage de la Mecque, supprima le jeûne du ramadhan et les cinq prières par jour. Ses sujets s'imaginèrent qu'il avoit dessein d'abolir le mahométisme, et de s'ériger en nouveau législateur : on conspira contre lui, et il fut tué sur le mont Mocatam l'an 1021, par ordre de sa sœur, à ce que l'on croit.

* HAKEWILL (George), né à Exeter en 1579, savant théologien, chapelain du prince Charles, et archidiacre de Surrey, ne fut point appelé à de plus hautes dignités, à raison de la vive opposition qu'il montra au mariage de l'infante d'Espagne avec le prince auquel il étoit attaché. Il publia en 1627 une *Exposition ou apologie du pouvoir de la providence de Dieu dans le gouvernement du monde*, dont il a paru en 1635 une troisième édition fort augmentée, en un volume in-fol. Il mourut en 1649.

* HAKKERT (Jean), peintre de paysage, né à Amsterdam en 1652, voyagea en Allemagne et en Suisse. La vue de ces pays montagneux enflamma son génie naturellement porté vers ce genre de dessin. Seul au milieu des rochers les plus tristes, il se plaisoit à peindre l'*entrée des cavernes, les chutes d'eau*, et *divers effets de la nature*, tantôt agréables, tantôt bizarres, mais toujours intéressans par leur ressemblance. Les *paysages* qu'il fit d'après ses dessins, à son retour en Hollande, sont fort estimés. Ce qui a rendu les ouvrages d'Hakkert plus precieux, c'est son association avec Adrien Vanden Velde, qui peignit les figures de la plupart de ses tableaux. Cet artiste est mort en Hollande.

* HAKLUYT (Richard), né à Eyton dans le comté d'Hereford vers 1553, mort en 1616, s'adonna avec passion et avec beaucoup de succès à l'étude de l'histoire navale d'Angleterre, dont il fut chargé de donner des leçons dans l'université d'Oxford; il fut le premier qui introduisit dans les écoles du dernier rang l'usage des cartes, des globes, des sphères et des autres instrumens nécessaires à l'étude de la géographie et de la navigation. Il se fit bientôt connoître des principaux officiers de marine et des navigateurs. Le célèbre Fr. Drake applaudit à son entreprise, et insista vivement pour que ses cours fussent maintenus et continués dans l'université d'Oxford; le secrétaire d'état Walsingham donna les plus grands encouragemens à leur auteur, qui, instruit de bonne heure dans les langues anciennes et modernes, entretenoit des correspondances dans l'étranger, et s'étoit lié avec les plus habiles cosmographes de son temps, tels qu'Ortélius, Mercator, etc. Son industrie, ses travaux, ses voyages, ses études étoient tous dirigés vers l'unique objet dont il s'occupoit, et auquel il sembloit s'être voué exclusivement, à tel point qu'ayant accompagné dans son ambassade à Paris sir Edouard Stafford, et y ayant trouvé en manuscrit l'histoire de la Floride, découverte alors depuis environ vingt ans par le capitaine Loudonnière et quelques autres aventuriers français, il la fit imprimer à Paris à ses frais en 1586; dans l'année suivante il en publia une traduction anglaise. De retour en Angleterre en 1588, Hakluyt, encouragé par sir Walter Raleigh, s'occupa à mettre au jour l'*Histoire navale d'Angleterre*, présentée avec plus d'extension qu'on ne l'avoit fait jusqu'alors. Elle parut à la fin de 1589, en un volume in-folio. Dès 1582 il avoit publié une *collection de voyages et de découvertes*, dédiée à M. Philippe Sidney. On lui doit encore une traduction du portugais de l'*Histoire des découvertes de cette nation dans différentes parties de l'univers, depuis les premiers temps*, qui parut en 1601, et une nouvelle édition, avec notes, de l'ouvrage de Pierre Martyr, intitulé *De orbe novo*, et une *Carte* de l'Amérique et de la Nouvelle Angleterre. Hakluyt voulut instruire sa nation par ses recherches et son propre travail, il engagea même ses amis à concourir à ce but; c'est ainsi qu'à sa prière John Pory traduisit de l'espagnol de Leo l'Histoire géographique de l'Afrique, Londres, 1600, in-fol., et que fut traduite en 1605, par M. Lock, l'Histoire des Indes occidentales de Pierre Martyr. Tant de titres, qui doivent rendre la mémoire d'Hakluyt chère à sa nation, lui concilièrent aussi l'estime des étrangers. Dans les découvertes faites dans le nord en 1608, par le capitaine Hudson, et aux frais du commerce de Moscou, les Russes, dans la dénomination des différens lieux qu'ils ont reconnus sur le continent du Groënland, ont désigné sous le nom de cap Hakluyt un promontoire élevé qui se trouve à 80 degrés vers le nord. En 1611 on apprit qu'ils avoient aussi donné le nom d'Hakluyt à une rivière qu'ils découvrirent dans un voyage à Peckora en Russie.

HALBAUER (Frédéric), théologien luthérien, né à Alstad en Thuringe l'an 1692, devint professeur d'éloquence et de poésie en 1713, puis de théologie dans la même académie en 1738. On a de lui *des livres théologiques*; un grand nombre de *Dissertations* académiques, des *Lettres*, des *Recueils* de nouvelles éditions d'auteurs cé-

lèbres, etc. Ce savant, qui n'étoit guère au-dessus d'un compilateur, mourut l'an 1750, à 58 ans.

* HALBERSTADT (Christian DE BRUNSWICK), connu dans les guerres d'Allemagne sous le nom de *duc d'Halberstadt*, parce qu'il étoit administrateur de cet évêché, signala sa haine contre les catholiques, dit l'abbé Feller dans son Dictionnaire. On le nomma l'*évêque enragé*, et il se nommoit lui-même l'ami de Dieu et l'ennemi des prêtres. Il ravagea une grande partie de l'Allemagne, brûlant et saccageant tout ce qui tomboit en son pouvoir. S'étant rendu maître de Paderborn, il fit enterrer l'évêque tout vif, laissant seulement paroître la tête, qu'il écrasa avec les pieds de son cheval, en sautant et voltigeant dessus. Il se faisoit servir à table par des femmes et des filles catholiques toutes nues, et après le repas, les ayant fait prostituer par ses favoris, il les faisoit égorger ou noyer. Le brave Tilli poursuivit ce monstre et l'abattit par de grandes victoires, sur-tout par celle de Stadlo en 1623. Le vaincu imputa cette défaite au colonel Kniphausen, qu'il fit arrêter et renfermer au fort de Scheuk. « C'est l'ordinaire, dit un auteur contemporain, en telles grandes affaires, où l'on jette toujours la faute sur quelqu'un, ne regardant qu'à ce qui est de la conduite humaine, et non à la providence divine. » Il mourut à Wolfenbuttel en 1626, détesté même par les protestans.

HALDE (du). *Voy.* DUHALDE.

† HALE (Matthieu), né à Alderny, dans le comté de Glocester, en 1609, d'un avocat de Lencol's Inn, exerça la charge de chef de justice du banc du roi, sous Charles II, avec autant d'intégrité que de lumières. Il étoit à la fois jurisconsulte, théologien et philosophe. On a de lui, I. *La première origine des hommes*, 1677, in-fol. II. *Contemplations morales et théologiques*, 1679, in-8°. III. *Observations sur les expériences de Toricelli*. IV. *Essai sur la gravitation des corps fluides*, 2 vol. in 8°. V. *Observations sur les principes des mouvemens naturels*, 1677. VI. *Histoire des ordonnances royales*, 1668. On peut consulter sur ce savant, mort en 1676, sa Vie par Burnet, évêque de Salisbury.

* HALEN (Aaron Van), graveur hollandais, florissoit dans le 17ᵉ siècle, et gravoit en manière noire. On a de lui entre autres le *portrait de Jérémie Dekker*, d'après Rembrant, où au lieu du vrai nom de ce graveur, on lit, *Aquila sculpsit;* parce qu'*arent* a la même signification en hollandais qu'*aquila* en latin : l'un et l'autre signifient un aigle.

† I. HALES (Etienne), docteur en théologie, recteur de Theddingthon, chapelain du prince de Galles, et membre de la société royale de Londres, naquit en 1677. Sa *Statique des animaux* fut traduite en français par Sauvages, Genève, 1744, in-4°. Son ouvrage *de la Statique des végétaux et de l'Analyse de l'air* le fut, en 1735, in-4°, par Buffon. Ces deux ouvrages, revus par Sigaud de Lafont, ont été réimprimés à Paris, 1779, 2 v. in-8°. Hales répandit aussi en Angleterre l'usage du *ventilateur*, machine dont d'autres physiciens avoient eu l'idée, mais qu'il perfectionna. Il obtint, en 1739, le prix fondé par le chevalier Copley, et ce furent ses expériences sur la manière de dissoudre la pierre dans la vessie qui le lui méritèrent. Nous avons encore de lui, *l'Art de rendre l'eau de la mer potable*, traduit en français, in-12; et plusieurs *Dissertations sur l'eau de*

goudron ; sur les injections utiles aux hydropiques ; sur les tremblemens de terre ; sur l'électricité ; sur la manière de faire passer de l'air à travers une liqueur qu'on distille ; sur le moyen de conserver les approvisionnemens dans les vaisseaux ; sur les abus des liqueurs fortes, *etc*. On lui doit encore l'invention d'une machine en cuivre destinée à démontrer le mouvement des planètes, qui a peut-être donné l'idée de celle qui fut quelque temps après construite par Rowley sous le nom d'*Orrerye*. Ces divers ouvrages, pleins d'idées neuves et profondes, prouvent sa sagacité autant que son zèle pour le bien public. On lui a élevé un tombeau parmi ceux des rois d'Angleterre, dans l'abbaye de Westminster.

HALÈS. *Voyez* ALÈS, n° I.

I. HALI-BACHA, gendre de Sélim II, et général de la flotte des Turcs en 1570 et 1571, après avoir ravagé plusieurs îles de la république de Venise, combattit dans le golfe de Lépante contre l'armée chrétienne qui venoit à pleines voiles sur sa flotte. Don Juan d'Autriche ayant vigoureusement attaqué la capitane, Hali tomba mort d'un coup de mousquet, et les Espagnols y montèrent aussitôt, en arrachèrent l'étendard, et s'en rendirent les maîtres. Don Juan fit en même temps crier victoire! Les chrétiens ayant gagné la bataille firent prisonniers les deux fils de Hali, et les conduisirent à Rome, où l'un d'eux mourut, et l'autre fut renvoyé à la princesse sa mère, qui avoit fait de magnifiques présens à don Juan, pour obtenir sa liberté.

II. HALI-BEG. *V.* ALI-BEIGH.

HALITGARIUS. *Voy.* RABAN.

* HALKET (lady Anne), dame anglaise, fille de Robert Murray, précepteur du prince Charles I, née à Londres en 1622, morte en 1699, avoit été mariée en 1556 à Jacques Halket, qui eut d'elle quatre enfans. On a imprimé à Edimbourg, en 1701, un volume de *Méditations* tirées des manuscrits de lady Halket.

* I. HALL (Jean) exerça la chirurgie à Londres vers le milieu du 16e siècle, et publia en anglais, en 1561, un ouvrage in-4°, dont on peut rendre ainsi le titre en français : *Utile et fidèle abrégé d'anatomie*, ou *dissection du corps de l'homme, dans laquelle on verra en raccourci la nature, la forme et les fonctions de chaque membre, depuis la tête jusqu'aux pieds, avec des remarques utiles pour diriger la main d'un jeune chirurgien dans les différentes opérations, en trois traités*. C'est sur ce plan que Palfin a composé son anatomie chirurgicale.

† II. HALL (Joseph), surnommé le *Sénèque d'Angleterre*, né à Ashby, dans le comté de Leicester, en 1574, d'abord professa l'éloquence avec succès, fut doyen de Worcester, ensuite évêque d'Excester, et enfin de Norwich. Il eut beaucoup à souffrir dans les orages des guerres civiles de Cromwel ; il fut emprisonné, dépouillé de ses biens, et mourut la plume à la main, en 1656. C'étoit un philosophe quant à la théorie et à la pratique. On remarque dans tous ses ouvrages, imprimés in-folio à Londres, 1662, un style pur, simple et clair, et une modération qui venoit peut-être de son indifférence pour les diverses religions. Il auroit voulu réunir toutes les sectes divisées. « Nous sommes tous frères, dit-il un jour dans un de ses sermons, pourquoi donc employons-nous les termes injurieux de calvinistes et d'arminiens ? Nous sommes tous chrétiens ; n'ayons donc qu'un même sentiment. » Il disoit que le livre le plus utile seroit *De*

paucitate credendorum. Son livre *Mundus alter et idem*, Utrecht, 1648, in-16, est une peinture des mœurs de plusieurs nations. Hall n'approuvoit point les voyages que les Anglais aiment tant à faire dans les pays étrangers. Il écrivit sur ce sujet un opuscule intitulé *Quo Vadis? Censure des voyages et de la manière dont ils sont entrepris par nos compatriotes.* Quelques-uns des écrits de ce prélat ont été traduits en français par Théodore Jacquemot, Genève, 1627, 10 vol. in-12. Urbain Chevreau a aussi traduit de Hall l'ouvrage intitulé *Des considérations fortuites*, celui ayant pour titre : *De la tranquillité d'esprit*, Lyon, 1660, in-12; enfin l'*Ecole du sage*, ou *Caractères des vertus et des vices*, Paris, 1664, in-12. Ses ouvrages forment une suite de 5 v., tant in-f. qu'in-4°.

* III. HALL (Jean), né à Durham en 1627, mort en 1656. Destiné d'abord au barreau, il exerça sa plume sur des sujets de politique relatifs au temps où il vécut, et par-là s'attira l'attention du parlement, qui lui confia divers emplois, auxquels il renonça pour se livrer à son goût pour le plaisir. Le premier essai de ses talens en poésie parut en 1646, sous le titre de *Horæ vacivæ or essays.* On lui doit la première traduction anglaise de Longin, sous le titre de *Height of eloquens*, Lond., 1652, in-8°; elle est faite sur le texte grec, ainsi que celle qu'il a donnée d'*Hieroclès*, *Commentaire sur les vers dorés de Pythagore*, qui parut en 1657, une année après sa mort, en un vol. in-8°. On trouve dans *Wood Athenæ Oxonienses* des détails plus étendus sur ses ouvrages, parmi lesquels on distingue encore un ouvrage intitulé *Le Gentilhomme cultivateur* dont la traduction française a paru en 1664 et forme 16 vol. in-12. Jean Hall habitoit dans le comté de Cornouailles, il excelloit dans l'art de faire le cidre, et il en envoyoit jusque dans les grandes Indes.

* IV. HALL (Henri), bibliothécaire de l'archevêché de Lambeth, et recteur d'Arbledown, né à Londres en 1716, et mort en 1763, se rendit recommandable par ses connoissances et ses talens, et plus encore par sa grande modestie. Il se fit aimer et estimer dans les diverses fonctions du ministère ecclésiastique qui lui furent confiées, et se distingua par sa prédication.

* V. HALL (Jacob), célèbre danseur de corde sous le règne de Charles II. Les agrémens de sa personne et les charmes de sa conversation, réunis à une force et à une agilité extraordinaires, fixèrent l'attention des femmes de cette cour licencieuse, et particulièrement de la duchesse de Cléveland qui, dit-on, le gratifia d'une pension.

* VI. HALL (Richard), théologien anglais attaché à l'Eglise romaine, quitta l'Angleterre par rapport aux peines portées par la reine Elizabeth contre ceux qui professoient la religion catholique, se retira dans les Pays-Bas espagnols. Il professa la théologie à Douay, publia *plusieurs ouvrages*, et mourut en 1604.

* HALLAY (Jean), jésuite français, né en 1597, professa la rhétorique à Dijon, et y mourut en 1649. On a de lui un ouvrage qui a été autrefois fort recherché dans les colléges de la société; il est intitulé *Rhetoricæ Divionensis societatis Jesu analyticæ eloquentiæ progymnasmata in aliquot Ciceronis orationes*, Dijon, 1629, in-4°.

† I. HALLÉ (Pierre), né à Bayeux en 1611, acheva ses études à Caen, et s'y distingua tellement par ses

Poésies, qu'il fut nommé professeur de rhétorique, et recteur de l'université de cette ville. Le chancelier Séguier étant allé à Caen pour apaiser les troubles de Normandie, conçut pour lui beaucoup d'estime, et l'amena à Paris. Hallé y devint régent de rhétorique au collége d'Harcourt, puis lecteur en grec au collége royal, et enfin professeur en droit canon. Il mourut à Paris le 27 décembre 1689. On a de lui, I. Des *Harangues latines*, recueillies ensemble en 1655, in-8°, sous le titre de *Petri Hallæi juris utriusque doctoris, in academiâ Parisiensi eloquentiæ professoris, poëtæ ac interpretis regii orationes et poëmata.* Le recueil est dédié au chancelier Seguier: il contient, 1° *Apologia regentiæ*: ce discours est adressé à Louis XIV en minorité; 2° *Laudatio funebris Ludovici XIII, Galliæ regis;* 3° *Panegyricus optimo serenissimoque principi Gastoni Franciæ, regis patruo et Aurelianorum duci ob expugnatam Gravelingem dictus;* 4° *De archidiaconatu de Vadis Bajocensis ecclesiæ oratio;* 5°. *Ad illustrissimum Petrum Seguier, Franciæ cancellarium cum ad Cadomensem academiam accederet, salutatio;* 6° *Præfatio in quartum Georgicorum Virgilii librum;* 7° Un *Discours* latin prononcé à l'occasion de François de La Chambre lorsqu'il prit le degré des maitre-ès-arts dans l'université de Paris; 8° *Discours apologétique des sciences* où l'auteur prouve *nec scientiis animos enervari, nec hebetari ingenia;* 9° *Discours* où l'on examine s'il est plus avantageux de donner les préceptes des sciences, ou d'enseigner, en se servant des langues grecque et latine, ou en employant la langue française. Ces neuf *Discours* sont suivis de *Poésies latines* de l'auteur divisées en six livres sur toutes sortes de sujets, et de *Tragédies* tirées de l'Ecriture sainte. II. Des *Ouvrages de jurisprudence.* Il a bien écrit dans ces différens genres.

† II. HALLÉ (Antoine), professeur d'éloquence dans l'université de Caen, et l'un des meilleurs poëtes latins de son siècle, né à Bazanville près de Bayeux, mourut à Paris le 3 juin 1675, à l'âge de 83 ans. On a de lui plusieurs *Pièces de Poésies*, in-8°, et quelques *Traités* sur la *Grammaire latine.* — Son frère, Henri HALLÉ, professeur de droit très-distingué dans la même université que lui, mourut en 1688.

† III. HALLÉ (Claude-Guy), peintre, né en 1651, mort en 1736, à Paris, sa patrie, à 85 ans, dut sa supériorité dans son art à l'étude constante de la nature. Il devint directeur de l'académie de peinture, et se concilia l'estime des connoisseurs par ses talens, et leur amitié par l'enjouement de son caractère. Hallé ne vit jamais l'Italie, et peignit néanmoins dans le bon goût italien, en étudiant les tableaux des grands maîtres qui sont dans les cabinets des amateurs à Paris. On le nomma un jour arbitre au sujet d'un tableau qu'on ne vouloit pas recevoir, parce que le jeune peintre à qui on l'avoit commandé s'en étoit fort mal acquitté. Hallé retoucha le tableau, et termina le différent au contentement de toutes les parties. Ce maitre disposoit heureusement son sujet; ses compositions sont riches, ses têtes gracieuses. Son dessin est maniéré, et ses ouvrages manquent de force et de vigueur. On voyoit de ses tableaux dans l'église de Notre-Dame, entre autres, une *Annonciation*, peinte avec tant d'agrément et de vérité, qu'elle semble sortir de l'école du Guide; à Saint-Jacques-de-la-Boucherie; à Saint-Germain-des-Prés; dans la chapelle du collége des jésuites; dans l'église de la Charité; à

Saint-André-des-Arcs; à Saint-Paul; dans l'église et dans la chapelle du séminaire de Saint-Sulpice; aux filles du Saint-Sacrement; dans les salles de l'académie. On a gravé d'après lui. Il laissa un fils (*voyez* l'article suivant), et une fille mariée au fameux Restou.

IV. HALLÉ (Noël), fils du précédent, né à Paris le 2 septembre 1711, y mourut le 5 juin 1781. Consacré de bonne heure à la peinture comme son père et son grand-père, il alla perfectionner ses talens à Rome. De retour dans sa patrie, il parvint successivement à tous les grades de l'académie de peinture, et fut nommé, en 1771, surintendant des tapisseries de la couronne. L'académie de Rome étoit dans un grand désordre; Hallé fut choisi pour y aller faire des réformes utiles, et remplit si bien sa commission, qu'à son retour il obtint le cordon de Saint-Michel. Ses tableaux ornoient les églises de Paris et les maisons royales. Son dessin, d'un mauvais style, est encore plus maniéré que celui de son père, et son coloris est rouge et factice. Sa composition est grande, son expression heureuse et noble, sa perspective parfaite. Les morceaux d'architecture y sont traités avec autant d'exactitude que de supériorité. Parmi les tableaux qui servirent de modèles aux tapisseries des Gobelins, on cite la *Course d'Hippomène et d'Atalante*; *Achille dans l'île de Syros*; *Silène et Eglé*. Le *plafond* de la chapelle des fonts baptismaux de Saint-Sulpice, et le tableau de *la Prédication de Saint-Vincent-de-Paule*, à Saint-Louis de Versailles peuvent donner une idée de ses talens.

† HALLER (Albert, baron de), célèbre médecin, disciple de Boërhaave, né à Berne le 16 octobre 1708, mort dans cette ville le 12 décembre 1777, dans un âge avancé, devint membre du conseil souverain de cette république, et chevalier de l'Étoile polaire. Haller fut, dès l'âge de neuf ans, un prodige de savoir. Il commença par être poëte. Il eut le courage de s'exposer au feu pour sauver ses vers, et l'année suivante il eut celui de jeter au feu ces mêmes productions qu'il en avoit tirées. Les spectacles touchans et magnifiques que la nature offre dans les Alpes ranimèrent sa muse, et de temps en temps il donna des preuves de ses talens poétiques. Sa réputation le fit appeler à Gottingue, où il fut fait président de l'académie. Celle des sciences de Paris se l'agrégea en 1755, à l'imitation d'une partie des sociétés savantes de l'Europe. De retour dans sa patrie, qui le mit au nombre de ses magistrats, il y fit, ainsi qu'à Gottingue, les établissemens les plus avantageux aux sciences, et sur-tout à la médecine et à l'anatomie. Membre d'un état libre, il refusa le titre de *baron de l'Empire*. Il fut, jusqu'à ses derniers momens, homme de cabinet et homme d'état. Son activité et son ardeur pour le travail étoient si grandes, qu'ayant eu le bras droit cassé, il apprit en une nuit à écrire passablement de la main gauche. Il étoit sans cesse en action, et il y mettoit tout ce qui étoit autour de lui. Lorsqu'il sentit sa fin approcher, il observa ce spectacle avec tranquillité; se tâtant le pouls dans ses derniers instans, et disant à son médecin, au moment même où il expira: « Mon ami, l'artère ne bat plus. » Il avoit eu trois femmes, les avoit rendues heureuses, et avoit été heureux avec elles. Il avoit laissé un fils qui n'a guère survécu à son père; il est mort en 1786, après avoir publié une *Biographie littéraire de la Suisse*, estimée; *Guillaume Tell, fable danoise*, Berne, 1762, in-8°, et s'être fait connoître comme bota-

niste et littérateur. La vie de Haller avoit été très-réglée. Entraîné dans sa jeunesse dans une partie de débauche, il conçut une telle horreur des excès dont il fut témoin, que dès ce moment il fut d'une sévérité extrême. De La Metterie voulut, dit-on, l'associer à ses principes de matérialisme. On ajoute qu'Haller ne voulut jamais l'écouter, à cause de l'effet qu'il avoit ressenti à la lecture d'un petit ouvrage de La Metterie, intitulé l'Homme machine, Leyde, 1748, in-12, qu'il avoit eu l'impudence de dédier à Haller. Ce dernier répondit par une critique qui parut sous le titre de *l'Homme plus que machine*, Londres (Hollande), 1748, in-12; et dans les Œuvres de La Metterie, 1764, tom. III. Mais tout cela est controuvé; cette critique est d'Elie Luzac. Au surplus, la philosophie de Haller étoit douce et sage. Il avoit eu dans sa jeunesse le talent de la satire, et y avoit renoncé. Il disoit que la tranquillité vaut mieux que la gloire, et il se félicitoit d'être caché dans un coin du monde, et d'avoir peu de liaisons et peu d'influence. Sa charité active et tendre lui fit trouver des moyens et des ressources pour le soulagement des malheureux. Bicœnrstahl, dans ses lettres durant le cours de ses voyages, fait le parallele suivant de Haller et de Voltaire, qu'il avoit connus tous deux : « L'un est superficiel, et l'autre solide; l'un fait des vers sur toutes sortes de sujets et verse sur tout les couleurs de ses fictions; l'autre, poëte et philosophe, aime sur toutes choses la vérité et la vertu. L'un ne parle que de tolérance, et ne peut rien souffrir ni de Dieu ni des hommes; l'autre pratique la morale et l'Evangile : l'un détruit, l'autre édifie. » Haller ayant des principes si différens de Voltaire, estimoit médiocrement ses ouvrages, et ne suivoit en rien sa philosophie. Il est vrai que Voltaire de son côté faisoit assez peu de cas de Haller comme poëte. Cependant les ouvrages poétiques du médecin suisse sont pleins d'imagination et de philosophie; mais on leur reproche une imitation, quelquefois trop marquée, du style oriental, des détails peu piquans et des longueurs. La plupart de ses productions en ce genre, traduites en français par Tscharner, parurent à Berne en 1775, in-8°. On distingue l'*Ode* intitulée *les Alpes*, et une autre fort touchante que Haller fit *sur la mort de son épouse*. Ses ouvrages sur la médecine et sur l'histoire naturelle, et ceux dont il a été l'éditeur, sont *la Formation du poulet*, traduite en français, in-12; et l'*Iritabilité des nerfs*, aussi traduite, 2 vol. in-12. Ce dernier livre est très-estimé; il parut en 1756, et en dévoilant la nature des forces qui président à la vie, il renversa le système de Boërhaave qui attribuoit toutes les opérations corporelles aux simples lois de la mécanique. L'auteur a eu des vues nouvelles sur l'irritabilité, qu'il a le premier bien connue : connoissance qui seule suffiroit pour rendre son nom immortel. Il a eu aussi des idées neuves sur la génération de l'homme, et sur la formation des os, consignées dans sa *Physiologie*. Ses autres écrits sont en latin. I. *Historia stirpium indigenarum Helvetiæ inchoata*, Berne, 1768, 3 t. en 2 v. in-f., réimprimés à Gottingue, en 2 tom., 1 v. in-f. II. *Opera minora*, Lausanne, 1762, 1768, 3 vol. in-4°. III. *Disputationum anatomicarum selectarum volumina septem*, Gottingue, 1751, 7 vol. in-4°. IV. *Disputationes ad morborum historiam et curationem facientes*, Lausanne, 1757-1759, 7 vol. in-4°. V. *Disputationes chirurgicæ selectæ*, Lausanne, 1755, 5 vol. in-4°. VI. *Bibliotheca medicinæ theoricæ et practicæ*, Berne, 1776, 1787, 4 vol. in-4°. VII. *Elementa physiologiæ corporis huma-*

ni, Lausanne, 1757 à 1766, 8 vol. in-4°, abrégés en notre langue par Tarin, 1752, in-8°. Dans cet ouvrage, plein d'expériences curieuses et d'observations nouvelles, on reconnoît un auteur qui ne se bornoit pas à compiler sur la nature, mais qui savoit l'interroger et la bien voir. Piet, médecin-accoucheur, a extrait de cet élément un ouvrage imprimé à Paris, 1774, en 2 vol. in-8°, sous ce titre : la Génération, ou Exposition des phénomènes relatifs à cette fonction naturelle, traduite de la Physiologie du baron de Haller, avec des notes et une dissertation sur l'origine des eaux de l'Amnios. VIII. *Hippocratis opera genuina*, Lausanne, 1770, 4 vol. in-8°, etc. (*Voy.* MACQUART *et* ALEXANDRE TRALLIEN, n° XXVIII). Tous les écrits d'Haller renferment des vérités bien développées, et quelques erreurs. Il avouoit lui-même qu'il s'étoit quelquefois trompé, et il avoit pris pour devise, à la tête d'un de ses ouvrages, une boussole avec ces mots : *Fidem non abstulit error.* IX. Des fictions ingénieuses, telles que *Alfred*, *Fabius*, *Usong*. Celle-ci a été traduite en français, in-12. Ces romans moraux renferment des vérités utiles aux gouvernemens. Haller, appelé à l'administration de sa patrie, y avoit montré autant de sens que de modération et de connoissance des droits de la justice. Il fut du petit nombre des écrivains qui réunirent aux sciences exactes les lauriers des muses. Son Eloge a été publié à Berne en 1778.

* HALLERSTEIN (Augustin), né en Autriche d'une famille illustre, se fit jésuite et se consacra aux missions étrangères. Envoyé à la Chine, il succéda au P. Koegler dans la place de président du tribunal des mathématiques, et mourut en 1774, frappé d'apoplexie au moment qu'il apprit la suppression de sa société. Ses *Observations* ont été publiées par le P. Helle, avec celles du P. Koegler, Vienne, 1768, 2 vol. in-4°. Il avoit un frère qui fut long-temps confesseur du duc Charles de Lorraine, gouverneur des Pays-Bas, et qui mourut vers 1780.

HALLERVORDT (Jean), savant bibliographe de Kœnisberg, a publié, en latin, une *Bibliothèque curieuse* des auteurs rares, imprimée à Francfort en 1676, in-8°.

† HALLEY (Edmond), né à Londres en 1656, s'adonna d'abord à la littérature et aux langues, et se consacra ensuite entièrement à l'astronomie, pour laquelle la nature l'avoit fait naître. Ayant résolu, dès l'âge de 19 ans, un problème très-difficile, par lequel il détermina *les aphélies et l'excentricité des planètes*, le gouvernement l'envoya en 1676 à l'île de Sainte-Hélène. Ce voyage fut la source de plusieurs découvertes astronomiques. De retour dans sa patrie, il succéda à Wallis, en 1703, dans la place de professeur de géométrie à Oxford, et à Flamsteed, dans celle d'astronome du roi. Ce fut en cette qualité qu'ayant *dessiné un planisphère*, où il avoit fixé la place exacte des étoiles observées dans le voisinage du pôle antarctique, il le présenta à S. M. avec une courte description ; parmi ces étoiles il avoit placé la constellation du chêne royal, avec cette adroite inscription : *Robur Carolinum in perpetuam sub illius latebris servati, Caroli secundi magnæ Britanniæ regis memoriam, in cœlo meritò translatum.* D'après ce catalogue de nouvelles étoiles, qu'on dut regarder comme une conquête de l'astronomie, Flamsteed lui donna le surnom qui lui est resté de *Tycho-Brahé du midi*. La société royale de Londres et l'académie des sciences de Paris s'associèrent le jeune astronome, alors âgé seulement

de 22 ans : la première le fit son secrétaire, place qu'il remplit avec distinction. A son retour de Dantzick, où il avoit été envoyé par la société royale de Londres, il passa en France en 1680, et à moitié distance de Calais à Paris il aperçut la fameuse comète qui parut une seconde fois cette année en revenant du soleil ; il l'avoit observée à sa première apparition, il eut la satisfaction de l'observer encore de l'observatoire royal alors nouvellement construit. Le but de son voyage en France étoit d'établir une correspondance entre les astronomes de Greenwich et de Paris, et de s'instruire sous Cassini, comme il avoit déjà cherché à le faire sous Hévius. Revenu en Angleterre, la suite de ses études le porta à se rendre à Cambridge auprès de Newton qu'il vouloit consulter, et ce fut dans cette entrevue qu'il détermina ce célèbre philosophe à donner la première édition de ses principes mathématiques de philosophie naturelle qui parut en 1686 : il eut la satisfaction d'en être l'éditeur sous la direction de la société royale, et de présenter cet immortel ouvrage au roi Jacques II. Halley mourut à l'observatoire de Greenwich le 25 janvier 1742. A un esprit vif et pénétrant, il joignit une imagination féconde et fleurie. Il s'amusa quelquefois à la poésie. Ses réponses étoient promptes, et cependant mesurées, judicieuses et toujours sincères. Lorsque le czar Pierre-le-Grand vint en Angleterre, il y vit Halley. Il l'interrogea sur la flotte qu'il avoit dessein de former, et sur les sciences et les arts qu'il vouloit introduire dans ses états. Sa curiosité ingénieuse fut tellement satisfaite de ses réponses et de son entretien, qu'il l'admit familièrement à sa table, et qu'il en fit son ami. Halley montra toujours un désintéressement extrême. Il s'ouvrit le chemin de la fortune par ses travaux en faveur de la navigation ; et il a ajouté à cette gloire celle de n'avoir jamais rien fait dans la seule vue de s'enrichir. Il a vécu et il est mort dans la médiocrité, dont il ne tenoit qu'à lui de sortir. Quand le roi Guillaume ordonna le grand renouvellement des espèces d'Angleterre en 1699, et qu'il fit construire cinq monnoies hors de Londres, Halley fut nommé contrôleur de celle de Chester. C'est le seul emploi de cette nature qu'il ait jamais eu ou voulu avoir, et il ne le conserva que pendant les deux années que dura la refonte. Libre de préjugés, il ignoroit ces préventions outrées en faveur d'une nation et injurieuses au reste du genre humain. Ami, compatriote et sectateur de Newton, il a parlé de Descartes avec respect ; successeur de Wallis, il a su rendre justice à nos anciens géomètres. Les ouvrages qui font le plus d'honneur à sa mémoire sont, I. *Catalogus stellarum australiorum*, Londini, 1678, in-4°. Cet ouvrage fut donné la même année à Paris in-12, par Royer, avec la traduction française à côté, et un planisphère céleste de l'hémisphère austral, pour faire une seconde partie à ses Cartes du Ciel et à son Catalogue des Etoiles. Celui de Halley avoit été dressé d'après les observations que l'auteur avoit faites en 1677 à l'île de Sainte-Hélène, pays le plus méridional que les Anglais eussent alors sous leur domination. II. *Apollonii Pergæi de sectione rationis libri duo, ex arabico manuscripto latinè versi*, Oxonii, 1706, in-8° ; et *Apollonii Pergæi conicorum libri octo, et Sereni Antissensis, de sectione cylindri, et coni, libri duo*, Oxonii, 1710, in-folio : éditions magnifiques, et qui sont le fruit d'un travail immense. Halley y a rétabli les textes originaux et les a traduits. III. Une autre édition des *Sphériques de Menelaüs*, Oxford, 1758, in-8°. IV, *Tabulæ astrono-*

micæ, fort exactes, Londres en 1549, in-4°. Elles ont été traduites en français par l'abbé Chappe d'Auteroche, in-8°, 1754; et par de La Lande, 1759, in-8° : cette dernière traduction est la plus estimée. V. *Abrégé de l'astronomie des comètes*; c'est par une prédiction de Halley qu'on a cru démontrer le cours des comètes; mais les astronomes ne sont pas encore d'accord sur l'apparition fixe et régulière de ces astres caudataires. VI. *Théorie sur les variations de la boussole*, dans les mémoires de la société royale. Il dressa une carte pour ces variations, qui est d'un grand usage. On la trouve dans l'Essai de physique de Musschenbroëk, publié à Leyde en 1739. VII. *Méthode directe et géométrique*, pour trouver les aphélies et les exentricités des planètes. VIII. Un *Mémoire sur un Télescope* de son invention, qui fit beaucoup de bruit dans le monde savant. IX. Plusieurs autres *Mémoires* sur différens points de physique et d'astronomie. X. Quelques *Vers latins*.

† I. HALLIER (François), né à Chartres, docteur et professeur de Sorbonne, successivement archidiacre de Dinan, théologal de Chartres, syndic de la faculté de théologie de Paris, et enfin évêque de Cavaillon en 1656, ne garda pas long-temps ce siége, étant mort en 1659, à 64 ans, d'une paralysie qui lui fit oublier tout ce qu'il avoit su, jusqu'à l'Oraison dominicale. Hallier fit plusieurs voyages dans la Grèce, en Angleterre, en Italie, et fit par-tout admirer ses talens. Urbain VIII l'auroit fait cardinal, si une forte brigue et des raisons d'état n'avoient fait passer le chapeau qui lui étoit destiné sur la tête du commandeur de Valencey. Dans son second voyage de Rome, en 1652, il fit éclater beaucoup de zèle contre les cinq propositions de Jansénius, dont il sollicita et dont il obtint la condamnation. De là le bien et le mal que les deux partis ont dit de lui. En ne le considérant que comme savant, on reconnoît généralement dans ses ouvrages de la force dans les raisonnemens, et de l'érudition dans les recherches. Les principaux sont, I. Un savant *Traité de la Hiérarchie*. II. Des *Commentaires sur les règlemens du clergé de France touchant les réguliers*, qui lui attirèrent une foule d'adversaires parmi les jésuites, entre autres Cellot, Bauni, Pintereau, etc. III. Un *Traité des élections et des ordinations*, 1636, in-fol. Cet ouvrage, bon et méthodique, lui valut une pension de la part du clergé de France. IV. Des *Ecrits polémiques* contre les jansénistes et contre les réguliers, surtout contre les jésuites. Tous ces ouvrages sont en latin.

II. HALLIER. *Voyez* HOSPITAL, n° III.

* I. HALLIFAX (George Savile, marquis de), grand homme d'état d'Angleterre, né en 1630, mort en 1695. Charles II le créa marquis en 1683, le fit conseiller privé, et lord privé du sceau. Ce prince lui offrit aussi les places de secrétaire d'état et de lord lieutenant d'Irlande; mais Hallifax refusa l'une et l'autre. A l'avénement de Jacques, nommé président du conseil, il perdit cette place pour refus de son consentement à rappeler le serment du *Test* (contre les catholiques romains.) A l'avénement de Guillaume et Marie, il fut nommé de nouveau lord privé du sceau. En 1689 il se démit de cette charge et se rangea du côté de l'opposition. On a de lui un excellent ouvrage intitulé *Avis d'un père à sa fille*.

* II. HALLIFAX (Samuel), évêque de S. Asaph, l'aîné des fils d'un apothicaire de Chesterfield, professeur royal en droit civil à l'univer-

sité de Cambridge, distingué également comme jurisconsulte et comme orateur, se fit une grande réputation par son *Analyse du droit civil.* Nommé en 1781 évêque de Glocester, il fut appelé en 1787 à l'évêché de S. Asaph. Ses *Sermons* furent admirés par ses auditeurs. Il est mort en 1790, âgé de 60 ans.

III. HALLIFAX (le comte de). (*Voyez* MONTAGUE.)

HALLMANN (Jean-Chrétien) renonça au luthéranisme pour embrasser la religion catholique, et mourut à Breslaw dans une extrême misère en 1704. Il a laissé diverses *Pièces de théâtre* en allemand.

* HALLOIX (Pierre), jésuite, né à Liège en 1572, possédoit les langues savantes, et étoit versé dans l'histoire ecclésiastique. Il prêcha avec beaucoup d'éloquence pendant plusieurs années. A la science il joignoit toutes les vertus qui font le vrai religieux. Il mourut le 30 juillet 1656. On a de lui, I. *Anthologia poëtica græco-latina*, Douay, 1617, in-12. II. *Illustrium ecclesiæ orientalis scriptorum qui sanctitate et eruditione floruerunt*, Douay, 1633 et 1636, 2 vol. in-fol. Le premier volume a pour objet les écrivains de l'Eglise d'Orient du premier siècle; dans le second, il s'agit de ceux du 2ᵉ siècle. Cet ouvrage est plein d'érudition et de recherches; un écrivain lui reproche cependant un défaut de critique, sur-tout à l'égard de saint Denys l'Aréopagite. Plusieurs Vies de ces saints ont trouvé place dans les *Acta sanctorum*. III. *Origenes defensus*, Liège, 1648, in-fol., dédié au pape Innocent X, et attaqué par le cardinal Henri de Noris.

HALLUIN (le duc d'). *Voyez* SCHOMBERG, nº II.

HALMA (François), savant imprimeur allemand, tout à la fois poëte, grammairien et historien. Les éditions qu'il a publiées sont correctes et recherchées. Il imprima d'abord à Utrecht en 1682; il transporta ensuite ses presses à Amsterdam en 1701, et à Leewarde en 1713. Il est auteur d'un grand *Dictionnaire français et flamand*, dont les meilleures éditions sont celles de Leyde, 1778 ou 1781, deux vol. in-4°.

* HALOANDER (George), jurisconsulte allemand, né à Misnie en Saxe, distingué par son savoir, et mort à Venise vers l'an 1531 ou 1532, a fait imprimer les cinquante livres des Digestes ou Pandectes, avec un Catalogue des consuls romains, et d'autres pièces.

† I. HALS (François), peintre de Harlem, mort en 1666, à 67 ans, excelloit *dans le portrait*. Ses tableaux sont pleins de force et de vie. Il mettoit beaucoup de soin et d'exactitude dans ses ébauches, et cachoit ensuite par des touches hardies ce que son premier travail avoit de pénible. Van Dyck, en admirant la facilité de son pinceau, auroit desiré plus de moelleux dans son coloris. Il n'y a guère que ce grand peintre qui l'ait surpassé dans le portrait, et avec plus de conduite, il auroit été sans rivaux. Il y a deux beaux *portraits* de ce peintre dans le Musée Napoléon et trois autres dans la galerie de Dresde, mais ils manquent de moelleux. Hals, toujours pressé de retourner à la taverne, où il oublioit ses travaux, sa femme et ses enfans, n'avoit pas le temps de retoucher ses tableaux.

* II. HALS (Dirk), frère du précédent, né en 1656, mort en 1713. Ce peintre, dont l'expression est vive et spirituelle, excelloit à rendre les *Fêtes de village*.

* HALTAÜS (Christophe Gott-

lieb), Allemand; très-versé dans la connoissance des étymologies, a publié *Glossarium Germanicum medii œvi*, Leipsick, 1758, 2 vol. in-fol., ouvrage fort estimé. Haltaüs est mort à la fin du 18e siècle.

HALYATES. *Voy*. ALYATES.

* HALY-IBN-ABAS-AL-MAGINSCHI, célèbre par sa magie, florissoit environ vers l'an 1000 de l'ère chrétienne. Il exerça la médecine, et laissa un ouvrage célèbre, dont le titre signifie en latin *Thesaurus artis medicœ*, divisé en deux parties, la théorie et la pratique. On en imprima une version à Venise en 1492, et à Londres en 1523, in-fol. On conserve l'original arabe dans la bibliothèque de Leyde, et Fabricius fait mention d'Haly dans sa Bibliothèque grecque.

* HALY-RODOHAM, *ou* EBEN-RODAN, Egyptien, cultiva l'astrologie, la physique et la médecine avec beaucoup de succès. Il vivoit sous le règne de l'empereur Conrad II, et écrivit des *Commentaires in artem parvam Galeni*, Venetiis, 1496, et Lugduni, 1516. — Il y a eu aussi un Gesù HALY, qui a écrit *De cognitione infirmitatum oculorum, et curatione eorum*, Venetiis, 1499, in-fol. Eloy parle de l'un et de l'autre.

*HAMAL (Jean-Noël), ecclésiastique, né à Liége en 1709, de Henri-Guillaume, maître de musique de la cathédrale, succéda en 1788 à son père dans cet emploi, y porta ses talens et sa réputation, et se fit une célébrité beaucoup plus grande. Deux voyages qu'il fit à Rome, et les liaisons qu'il y forma avec les plus grands maîtres, contribuèrent beaucoup à le perfectionner dans un art où il avoit déjà fait les plus grands progrès. La hardiesse du génie l'affranchit quelquefois des règles, et on le vit avec succès s'élancer dans des routes nouvelles, qui fixèrent l'admiration des connoisseurs. Ses compatriotes ont célébré beaucoup l'*opéra* de Chaufontaine, musique d'un goût tout-à-fait ingénieux et habilement assortie au sujet. Ses *Oratoires de Judith* et *de Jonathas*, et le Psaume *In te Domine speravi*, qu'il mit en musique peu de jours avant sa mort, arrivée le 26 novembre 1778, doivent être placés parmi ses meilleures compositions.

† HAMAYDE (Ignace-François), docteur et professeur en droit à Louvain, mort dans cette ville le 21 mars 1712, à 64 ans, fut l'oracle des Pays-Bas. On le consultoit de toutes parts et sur toutes les matières. De tous ses écrits, le plus utile est le traité *De recusationibus judicum*.

I. *HAMBERGER (George-Albrecht), né à Beyerberg en Franconie, l'an 1662, mort le 13 février 1726, à Iéna, où il professoit la physique et les mathématiques, a donné divers traités, fort estimés, sur ces deux sciences. Les plus connus sont, I. *De Iride diluvii*. II. *De opticis oculorum vitris*. III. *De hydraulicâ, de frigore*. IV. *De basi computi ecclesiastici*, etc.

* II. HAMBERGER (George-Christophe), membre de l'université de Gottingue, auteur de *plusieurs ouvrages* qui font honneur à ses talens et à son érudition, est sur-tout connu dans le monde littéraire par une édition des *Poésies d'Orphée*, à laquelle Gessner a aussi contribué. Né en 1726, il est mort en 1773.

* HAMCONIUS (Martin), Frison, mort septuagénaire vers l'an 1521, a laissé un ouvrage curieux en vers latins hexamètres, imprimé à Fra-

neker en 1620, et intitulé *Frisia, seu de viris rebusque Frisiæ illustribus libri II*, in-4°.

HAMDAM. *Voyez* CAPEL.

* HAMD-OULLAH-BEN-ABOU-BEKR, né à Casouyn de parens aisés, commença par embrasser le métier des armes; mais une blessure assez grave ne lui permit point de suivre long-temps cette carrière. Rentré dans la vie civile, il cultiva les lettres, et ne tarda point à se faire une réputation aussi solide que brillante. Son meilleur ouvrage, intitulé *Délices des cœurs*, est écrit en persan avec une élégante simplicité, et contient, 1° un Traité assez superficiel d'astronomie; 2° un Traité de physique et d'histoire naturelle, où il n'entre guère dans des détails plus approfondis; 3° un Abrégé de géographie. Ce dernier morceau, qui a la Perse pour objet principal, est le meilleur de l'ouvrage, par l'exactitude qu'on y remarque. Hamd-Oullah mourut dans sa patrie l'an de l'hégire 750-1349 de J. C.

HAMEL. *Voyez* DUHAMEL.

HAMELAR *Voy.* HEMELAR.

HAMELMANN (Herman), né à Osnabruck en 1525, commença à y prêcher la doctrine de Luther. Chassé de cette ville, et reçu à Bilefeld par les chanoines, il instruisit la jeunesse selon le catéchisme de son patriarche, et fut nommé ensuite surintendant des églises du duché de Brunswick, pour les régler selon la confession d'Augsbourg. Enfin il devint surintendant général du comté d'Oldembourg en 1593, et mourut en 1595. Ses principaux ouvrages sont, I. *Commentarius in Pentateuchum*, 1593, in-fol. II. *Historia Westphalorum seculi* 6. III. *Chronicum Oldemburgicum*, etc. On y trouve des recherches, mais peu de méthode et d'agrément.

HAMERSTEIN. *Voy.* BRUNN, n° I.

HAMID IV (Abdul), sultan des Turcs, successeur de son frère Mustapha, continua la guerre qu'il avoit déclarée à la Russie: il n'obtint pas de grands succès contre cette puissance, et mourut au commencement de 1789. Abdul Hamid, dévot rigoriste, étoit très-attaché à toutes les pratiques prescrites par l'Alcoran. Son neveu, Sélim III, fils de Mustapha, lui succéda.

† I. HAMILTON (Antoine, comte d'), de l'ancienne maison de ce nom en Ecosse, né en Irlande, passa en France avec sa famille, qui avoit suivi Charles II, lorsqu'il vint y chercher un asile après la mort de son père. Ce prince ayant été rétabli sur le trône de ses ancêtres, Hamilton le suivit en Angleterre. Ce fut alors que le comte de Grammont connut sa sœur, une des plus aimables personnes de son sexe. Il lui fit assidument sa cour, et lui promit de l'épouser. Mais, soit inconstance, soit pour quelque autre raison, il partit de Londres sans remplir sa promesse. Hamilton, sensible à cet affront, court sur ses pas, résolu à lui proposer de se battre, s'il refuse de remplir ses engagemens. Il atteint le comte de Grammont à quelques milles de Londres. Après les premiers complimens, il lui demanda froidement s'il n'avoit rien oublié dans cette capitale. «Oui, dit le comte, qui pénétra son dessein, j'ai oublié d'épouser votre sœur», et il retourna à Londres pour faire ce mariage. Le nouvel époux emmena sa femme en France. Le comte d'Hamilton passoit souvent la mer pour la voir. Obligé, enfin, de se fixer pour toujours

en France, lorsque Jacques II, après la perte de ses états, vint s'y réfugier, il mourut à Saint-Germain-en-Laye le 6 août 1720, à 74 ans. Il avoit l'esprit aisé et délicat, l'imagination vive et brillante, un jugement sûr et beaucoup de goût. Ses *ouvrages*, recueillis d'abord en 1749, en 6 petits volumes in-12, suivis d'un septième publié en 1776, ensuite en l'an 13 (1805), 3 volumes in-8°, précédés d'une Notice historique et littéraire par M. Auger, renferment, I. des *Poésies*. Le plus joli morceau dans ce genre est son *Epître* au comte de Grammont, mêlée de prose et de vers. Chapelle et Chaulieu n'ont rien de plus agréable. Les autres pièces de cet écrivain lui sont inférieures. La totalité du plus petit de ses ouvrages, dit l'abbé des Fontaines, est presque toujours assez mauvaise. Il en est peu cependant où l'on ne découvre cette légèreté de style, ce ton aisé d'un homme de qualité, plus courtisan que poëte. II. Des *Contes de férie* : 1° *Zénéide*, mélange monstrueux de faits historiques et d'aventures fabuleuses, qui ne sont ni instructives, ni agréables; 2° les *Quatre Facardins*, enchaînement insipide d'histoires qui se croisent les unes et les autres, sans qu'on voie la fin d'aucune; 3° *Le Bélier*, conte moins instructif qu'amusant, qui offre des saillies heureuses, des descriptions brillantes, des peintures de mœurs, finement enveloppées sous le déguisement ingénieux de la fable; 4° *Fleur d'épine*, conte plein de naturel, d'intérêt et de goût, mais inférieur au précédent pour le fond et pour la forme. III. Les *Mémoires du comte de Grammont*, qui occupent 2 vol. dans l'édition de 1749, et qu'on a imprimés séparément, en un vol. in-12, à Cologne, 1713, et à Londres, 1763 ou 1772, 1 vol. in-4°. Ces *Mémoires* sont, de tous les livres, celui où le fond le plus mince est paré du style le plus gai, le plus vif et le plus agréable. C'est le modèle d'une conversation enjouée, plus que le modèle d'un livre. Les quatre premiers chapitres sont un chef-d'œuvre de finesse et de narration. « Son héros n'a guère d'autre rôle, dit Voltaire, que celui de friponner ses amis au jeu, d'être volé par son valet de chambre, et de dire quelques prétendus bons mots sur les aventures des autres. » Mais plus le badinage du héros et de l'historien est léger, plus le livre est immoral. Son succès fut un avis pour les gens du bel air, qu'ils seroient désormais dispensés d'avoir des mœurs et de la probité, s'ils avoient de l'audace et de la bravoure, de l'esprit et de l'enjouement. Une chose remarquable, c'est qu'Hamilton, qui est si gai dans les *Mémoires de Grammont*, étoit sérieux dans la société. L'édition complète des *Œuvres* d'Hamilton, Paris, 1805, en 3 volumes in-8°, est estimée.

* II. HAMILTON (Patrice), gentilhomme anglais, né en 1502, mort en 1527, martyr de sa religion en Ecosse, au commencement de la réformation, renommé pour son savoir et sa piété, étoit parent de Jacques V. Il avoit été nommé fort jeune abbé de Ferne, et auroit obtenu de l'avancement dans l'Eglise, s'il ne s'étoit pas laissé séduire par les opinions de Luther, qu'il répandit avec un zèle ardent. Cette conduite irrita les catholiques, et il s'attira sur-tout la haine du cardinal Beaton, archevêque d'Andrews, qui lui fit faire son procès et le fit condamner à être brûlé. Il souffrit ce supplice avec un grand courage. Sa profession de foi a été publiée depuis par Jean Frith.

* III. HAMILTON (Jacques premier duc de), fils de Jacques, marquis d'Hamilton, né en 1606,

mort en 1649, élève d'Oxford. En 1625 ce seigneur succéda à son père, et gagna la confiance de Charles Ier roi d'Angleterre. En 1631, il servit avec distinction dans les armées de Gustave-Adolphe, roi de Suède. L'année suivante il revint en Angleterre, et accompagna le roi en Ecosse, où il assista à la cérémonie du couronnement. Lorsque les troubles commencèrent à éclater dans ce pays, Hamilton fut chargé par le roi de lever des troupes pour soutenir les droits de la monarchie; en même temps il fut créé duc d'Hamilton et comte de Cambridge. Il remporta, dans les commencemens, des avantages importans pour le roi; mais il perdit, contre Cromwel, la bataille de Preston, et, quoiqu'il ne se fût rendu que sur la promesse de la vie sauve pour tous les prisonniers, son procès lui fut fait, et il eut la tête tranchée.

* IV. HAMILTON (Guillaume, duc de), frère du précédent, né en 1616, mort en 1625, succéda, en 1640, au titre de sa famille, fut secrétaire d'état en Ecosse, et défendit vaillamment la cause du roi. Il mourut couvert de blessures au siége de Worcester.

* V. HAMILTON (N.), régent de l'université de Paris, et curé de Saint-Côme, fut un des plus forcenés ligueurs. Henri IV le sauva du supplice de la roue, auquel il avoit été condamné, et se contenta de le faire chasser de la capitale.

* VI. HAMILTON (George), comte d'Orkney, cinquième fils du comte de Selkirk, et général distingué par sa bravoure, se couvrit de gloire à la bataille de Boyne, ainsi que dans tous les siéges et les batailles où il s'étoit trouvé. Guillaume III le créa pair d'Ecosse, lorsque la reine Anne fut montée sur le trône. Il servit sous le duc de Marlborough, et contribua beaucoup au gain des batailles de Blenheim et de Malplaquet. Il mourut en 1737.

* VII. HAMILTON (Guillaume), poëte agréable, né à Bangore en 1704, mort en 1754, a donné plusieurs *Ouvrages* agréables, dont le recueil a été imprimé en 1760 à Edimbourg, in-12.

† VIII. HAMILTON (sir Guillaume), chevalier anglais, né en 1730, de la noble famille écossaise de ce nom, fut nommé, en 1764, ambassadeur à Naples. Sa mission diplomatique fut pour lui une occasion de cultiver son goût pour les sciences, et de multiplier ses connoissances dans les arts. On lui doit une belle collection d'antiquités, et ses travaux dans cette partie furent très-utiles aux savans. Il a visité avec le plus grand soin les montagnes volcaniques du Vésuve et de l'Etna. Ses *Observations* ont été publiées sous le titre de *Campi Phlegræi*, 2 vol. in-fol. Le luxe typographique et celui de la gravure se sont réunis au mérite des recherches et du savoir pour rendre cet écrit précieux. On doit encore à son zèle pour les arts la publication des *Antiquités étrusques, grecques et romaines*, tirées du cabinet de M. Hamilton, et dont d'Hancarville a été l'éditeur. Plusieurs *Mémoires* de sir Guillaume Hamilton enrichissent les Transactions philosophiques, et le Muséum britannique doit à sa générosité beaucoup d'antiquités et de morceaux curieux. Cet illustre savant est mort à Londres en 1803.

* IX. HAMILTON (Ferdinand *et* George), peintres. La mémoire de ces artistes qui ont demeuré à Vienne comme pensionnaires de l'empereur Charles VI, se conserve dans cette ville, où l'on cite avec éloge *les beaux chevaux* en grand,

peints par Ferdinand, qui excelloit dans ce genre, comme George dans la peinture de toutes sortes *de quadrupèdes et d'oiseaux*. Un autre HAMILTON, leur parent, avoit le même talent; mais l'extrême fini de ses ouvrages le faisoit un peu tomber dans le sec. On voyoit dans le cabinet de l'électeur Palatin *un tableau* estimé de cet artiste.

* X. HAMILTON (Gavin), peintre, mort d'effroi à Rome en 1797, lorsque l'armée française occupa cette ville pour la première fois, s'est fait connoître comme peintre par *plusieurs tableaux*, dont les sujets sont pris de l'Iliade, et qui ont été gravés par le célèbre Cunégo à Rome. En 1773 il avoit déjà plublié sa *Schola picturæ Italicæ*. Ce fut lui qui dirigea avec beaucoup de succès les fouilles d'antiquités qu'on faisoit à Rome et dans les environs.

HAMMELMANN. *Voyez* HAMELMANN.

HAMMON. *Voy.* AMMON, n° II.

I. HAMMOND (Henri), docteur en théologie d'Oxford, naquit à Chersey dans la province de Surrey, et mourut le 25 avril 1660, à 55 ans, chargé de la conduite du diocèse de Worcester, dont il devoit être évêque. Ses ouvrages ont été recueillis à Londres en 1684, en 4 vol. in-fol. Il y en a quelques-uns en latin; mais le plus grand nombre est en anglais. On distingue ceux-ci: I. *Catéchisme-pratique;* c'est un abrégé de la morale chrétienne. II. *Commentaire sur le nouveau Testament*, traduit en latin par Jean Le Clerc, 1698, 2 vol. in-fol. Cette traduction vaut mieux que l'original. Le style anglais d'Hammond est fort négligé, dur et embarrassé; Le Clerc lui ôta ces défauts, et son travail fut fort estimé en Angleterre. Cependant, comme il critique son auteur en divers endroits, quoique avec beaucoup de retenue, quelques personnes, jalouses de l'honneur de leur compatriote, furent choquées de la liberté que le traducteur avoit prise. On vit même paroitre deux petits livres contre lui à ce sujet; mais Le Clerc les méprisa, et se contenta de faire voir en peu de mots qu'il étoit facile de les réfuter, lorsqu'on réimprima à Francfort, en 1714, sa traduction en 2 vol. in-fol. Cette seconde édition est augmentée d'un grand nombre de notes tirées, pour la plupart, de celles de sa traduction française du nouveau Testament. III. *Commentaire sur les Psaumes*, etc.

* II. HAMMOND (Antoine), issu d'une famille établie dans le comté d'Huntington, né en 1668, fut commissaire de la marine, excellent orateur dans le parlement (lord Bolingbroke lui avoit donné le surnom de *langue dorée*), et se distingua, au commencement du 18ᵉ siècle, parmi les beaux-esprits, les poëtes et les écrivains parlementaires. En 1720 il publia un recueil de poésies originales, dont la plupart étoient de sa composition; il eut soin de les distinguer, de peur, disoit-il, de nuire à ceux à qui on pourroit dans la suite les attribuer.

† III. HAMMOND (Jacques), second fils du précédent, né en 1710, jouit de l'estime et de la faveur des grands et des gens distingués. Il fut écuyer du prince de Galles. Ses liaisons intimes avec des personnages célèbres, tels que Cobham, Lyttelson et Chesterfield, le servirent dans l'opinion publique, et aidèrent à sa réputation. Sa vie se partagea entre ses plaisirs et son goût pour la littérature; dans la retraite, il oublioit la ville; au sein des amusemens, l'homme d'étude

disparoissoit. On a publié de lui, après sa mort, des *Élégies amoureuses*, qu'on a paru lire avec plaisir, et qu'on a admirées, tant que le souvenir de l'auteur étoit encore récent. Il mourut à Stowe en 1742.

† I. HAMON (Pierre), natif de Blois, écrivain de profession, montra à écrire à Charles IX, dont il devint ensuite secrétaire. Il entreprit de publier quelques *Essais* des différentes manières d'écrire dont on s'étoit servi dans les siècles précédens, et même dans les plus éloignés. Il réussit heureusement dans ce projet, qu'il exécuta vers l'an 1566, avec le secours des manuscrits de la bibliothèque du roi, et de ceux des abbayes de Saint-Denys et de Saint-Germain-des-Prés à Paris. Ses alphabets furent utiles à Mabillon qui s'en servit pour sa diplomatique; mais le savant bénédictin adopta aussi d'Hamon le prétendu *Testament de Jules-César;* et quand on se moqua de cette rêverie, Mabillon se défendit comme il put. Pierre Hamon avoit aussi fait douze *Cartes de la France*, exécutées sur vélin, qu'il présenta lui-même au cardinal de Lorraine. Plusieurs écrivains rapportent qu'il fut pendu à Paris le 15 mars 1569, pour avoir contrefait la signature du roi son maître. D'autres écrivains contredisent cette accusation, et disent qu'Hamon, qui, en effet, étoit protestant, fut supplicié pour cause de religion.

II. HAMON (Jean), docteur en médecine de la faculté de Paris, né à Cherbourg en Normandie, mort à Port-Royal-des-Champs le 22 février 1687, à 69 ans, étoit depuis trente ans dans cette retraite, à laquelle il s'étoit consacré, après avoir donné son bien aux pauvres, et vendu sa bibliothèque. Ce pieux solitaire mit au jour plusieurs ouvrages d'un style propre à tous les auteurs de Port-Royal. Les principaux sont, I. Des *Soliloques* en latin, traduits en français par l'abbé Goujet, sous ce titre : *Gémissemens d'un cœur chrétien, exprimés dans les paroles du psaume* CXVIII, Paris, 1731, in-12. II. Un *Recueil de divers Traités de piété*, Paris, 1675, 2 vol. in-12, et deux autres *Recueils* en 1689, 2 vol. in-8°. III. La *Pratique de la prière continuelle*, ou *Sentimens d'une ame vivement touchée de Dieu*, in-12, traduite par dom Duret. IV. *Explication du Cantique des Cantiques*, avec une longue préface de Nicole, Paris, 1708, 4 vol. in-12. Boileau a fait ces vers en son honneur :

Tout brillant de savoir, d'esprit et d'éloquence,
Il courut au désert chercher l'obscurité ;
Aux pauvres consacra son bien et sa science,
Et trente ans dans le jeûne et dans l'austérité,
Fit son unique volupté
Des travaux de la pénitence.

* HAMPDEN (Jean), né à Londres en 1594, célèbre par son refus, sous Charles Ier, de payer l'impôt du *ship-money*, alors perçu pour la construction des vaisseaux, et par les persécutions qu'il lui attira, étoit parent de Cromwel, et fit de grands progrès dans l'étendue du droit. Sa jeunesse fut orageuse; il s'abandonna, en entrant dans le monde, à tous les excès; mais il sut s'en retirer, sans rien perdre de sa gaieté et de sa vivacité naturelle. Il siégea dans la chambre des communes en 1625, sous le second parlement, pendant le règne du roi Charles, ainsi que sous les deux qui suivirent, et fut peu remarqué; mais, en 1636, le procès qui lui fut intenté à la cour du banc du roi, pour son refus de payer le *ship-money*, fixa sur lui l'attention universelle. Il se conduisit, dans cette occasion, avec beaucoup de modération et de modestie; mais sa condamnation lui fut plus utile qu'elle

ne pouvoit l'être aux intérêts du fisc. Il devint l'idole du peuple, et l'un des membres du long parlement qui eut le plus d'influence. Après avoir été, dans la chambre des communes, le chef du parti qui s'étoit formé contre le roi, il prit les armes dans la même cause, et commença les hostilités par une attaque contre Brill, petite place où le roi avoit mis garnison, à cinq lieues d'Oxford. Il eut, sous le comte d'Essex, le commandement d'un régiment d'infanterie, et se seroit aisément élevé par sa bravoure au rang de général, si la mort ne l'eût enlevé. Il périt d'une blessure qu'il reçut dans une escarmouche, contre le prince Rupert, à Chalgrovefield, dans le comté d'Oxford, le 24 juin 1643, à la grande consternation de son parti, plus affligé de cette perte qu'il ne l'auroit été d'une déroute entière. Hampden eut toutes les qualités qui peuvent servir l'ambition d'un chef de faction populaire, beaucoup d'adresse et de dissimulation. Il jouit d'une très-grande popularité, et personne n'eut sur le peuple un empire plus absolu ; il sut contenir ses passions, et par-là même diriger celles des autres. Il eut, dit Clarendon, tout à la fois le talent de l'invention, celui de la persuasion, et le courage d'exécuter le bien et le mal.

HAMSA, docteur mahométan, vivoit vers l'an 1020, sous le calife Haken. Mécontent du gouvernement, il ne craignit pas d'oser entreprendre d'abolir le mahométisme. Pour ôter à l'Alcoran toute la considération qu'on lui portoit, il jugea habilement qu'il falloit opposer un nouveau plan de religion à celui du faux prophète. Il composa un livre plus élégant et d'une aussi grande pureté de style que l'Alcoran, et il l'intitula *Le livre des témoignages des mystères de l'unité.* Les connoisseurs prétendent que cet ouvrage égale, pour le moins, l'Alcoran. Petit de La Croix, qui le traduisit de l'arabe en français, par l'ordre de Pontchartrain, dit qu'on peut l'appeler la crème de l'élégance arabique. Mais, tout élégant qu'il étoit, il ne produisit rien.

HAN (du). *Voyez* DUHAN.

* HANAPES (Nicolas), né près d'Aubenton, dans la Thierache, dominicain, devint patriarche de Jérusalem. Il a donné *Exempla biblica in materias morales*, etc., Prague et Wurtzbourg, 1755; ouvrage utile aux prédicateurs qui veulent nourrir leurs discours des passages et exemples de la Bible.

HANBALITES. *Voyez* l'article ASCHARI.

* HANCARVILLE (Pierre-François-Hugues d'), membre des académies de Londres et de Berlin, né à Nanci le 1[er] janvier 1729, mort à Rome vers 1800, a publié, I. *Essai de politique et de morale calculée*, 1759, 3 vol. in-8°. II. *Recherches sur l'histoire, l'origine, l'esprit et les progrès des arts de la Grèce*, Londres, 1785, 3 vol. in-4°. III. En société avec Maréchal, *Antiquités étrusques, grecques et romaines*, etc., dessinées et gravées par David, accompagnées de leur explication, 5 vol. in-4° et 5 vol. in-8°.

HANCKIUS. *Voy.* HANKIUS.

* HANCOKE (jean), prêtre de l'Eglise gallicane, avoit des connoissances en médecine; grand partisan de l'eau, et ne négligeant rien pour convaincre le public des vertus efficaces de cette boisson, il fit imprimer un traité intitulé *Febrifugum magnum, or common water the best cure for feavers*, Londres, 1723 et 1724, in-8°; en français, avec d'autres ouvrages sur le même sujet, Paris, 1725, in-12, sous le titre

de *Traité des vertus médicinales de l'eau commune.*

† HAENDEL *ou plutôt* HENDEL (George-Frédéric), musicien célèbre, né à Hall en Saxe l'an 1685, d'un valet de chambre du dernier archevêque de Magdebourg, Auguste, duc de Saxe, composa dès l'âge de dix ans *une suite de sonates* à trois parties, qui se trouvent maintenant dans la Collection britannique. Bientôt après il fit le voyage d'Italie pour cultiver ses talens. S'étant trouvé à Venise dans le temps du carnaval, sans se faire connoître, il joua de la harpe dans une mascarade. Dominique Scarlatti, le plus habile musicien sur cet instrument, l'entendit et s'écria : « Il n'y a que le Saxon ou le Diable qui puissent jouer ainsi. » Haendel, arrivé à Hambourg dans l'été de 1703, s'engagea comme violon à l'orchestre de l'opéra, et paroissoit alors si taciturne qu'il auroit passé pour inepte, sans des *Cantates* qu'il publia, et dont l'harmonie fut trouvée excellente. Ses autres talens furent bientôt découverts. Le joueur de clavecin de l'opéra étant absent, Haendel offrit de quitter son violon pour le remplacer : il se montra un maître très-habile, au grand étonnement des auditeurs. Il excelloit aussi dans le hautbois. Une place d'organiste à Lubeck étant venue à vaquer, il alla s'y faire entendre ; mais il ne concourut point pour la place, parce qu'une des conditions pour l'obtenir étoit d'épouser une femme du pays. Il prit querelle à cette époque avec le musicien Mattheson ; ils se battirent devant l'entrée de l'opéra le 5 décembre 1704, et bientôt après ils s'unirent de la plus étroite amitié. Haendel ayant reçu, en 1710, des invitations très-pressantes d'aller en Angleterre, s'y rendit et s'y enrichit. Ses *Opéras* enchantèrent la nation britannique, et l'enthousiasme qu'ils y excitèrent fut tel que le docteur Arbuthnot disoit à Pope, au sujet de Haendel : « Faites-vous de son talent la plus haute idée qu'il vous sera possible, et vous serez encore beaucoup au-dessous de la réalité. » On le combla de biens et d'honneurs pendant sa vie, et on lui érigea un monument après sa mort, arrivée en 1759 à Londres. Haendel laissa une succession de vingt mille livres sterling, et fut inhumé à l'abbaye de Westminster, où Pearce, évêque de Rochester, lui fit élever un monument. Ce musicien a composé des *Opéras*, des *Oratorios*, des *Sonates*. Sa musique est noble, expressive, pleine d'harmonie et d'images. Sa vivacité contre les chanteurs étoit quelquefois extrême. La cantatrice Cuzzoni ayant refusé un jour de chanter son air admirable, *falsa imagine*, dans l'opéra d'Othon, il s'approcha d'elle et lui dit qu'il avoit appris qu'elle faisoit souvent le *Démon ;* mais que, de son côté, il lui feroit connoître qu'il étoit *Béelzébuth*, le prince des diables. Sur la fin de ses jours il devint aveugle. Il continua néanmoins d'exécuter des *Concertos*, et de composer des *Oratorios* et des *Chœurs*. Il portoit une énorme perruque blanche ; lorsque les choses alloient bien à l'Oratorio, elle prenoit un mouvement de vibration qui indiquoit le plaisir qu'il éprouvoit. Sans cela, les observateurs étoient certains qu'il étoit de mauvaise humeur. Aussi la princesse de Galles avoit-elle coutume de dire à ceux qui parloient un peu trop haut auprès d'elle : « Chut ! la perruque d'Haendel est en colère. » *Voyez* SCARLATTI.

† HANGEST (Jérôme de), docteur de la maison de Sorbonne, né à Compiegne, d'une famille noble et ancienne, chanoine, écolâtre et grand-vicaire de l'église du Mans, sous le cardinal de Bourbon,

évêque de cette ville, où il mourut le 8 septembre 1538. Ce savant se signala contre les luthériens, et enfanta quantité d'ouvrages de morale et de controverse. Le plus connu dans ce dernier genre est son *Traité des Académies*, contre Luther. On a encore de lui, I. Un traité de controverse, intitulé *Lumière évangélique sur la sainte Eucharistie*. II. Un autre, *De libero arbitrio*, etc.

HANIFAX. *Voyez* ABOU-HANIFA.

† HANKIUS (Martin), né à Breslaw en 1635, nommé professeur en histoire, en politique, et en éloquence, l'an 1661; bibliothécaire d'Elizabeth dans la même ville en 1670; protecteur du collége de cette princesse en 1681; enfin recteur et inspecteur de toutes les écoles de la confession d'Augsbourg dans ce pays en 1688, mourut à Breslaw en 1709. Voici ses meilleurs ouvrages, I. *De Bysantinarum rerum scriptoribus liber*, in-4°, 1677; ce livre, recherché pour l'érudition, est trop diffus. II. *De Romanarum rerum scriptoribus*, 1669 et 1675, 2 vol. in-4°. Dans l'ouvrage précédent, l'auteur rend compte des écrivains de l'histoire byzantine; dans celui-ci, de ceux de l'histoire romaine. Il compile les différens jugemens qu'on en a portés. III. Plusieurs ouvrages sur l'*Histoire* et les *Antiquités* de la Silésie, tels que *Antiquitates Silesiacæ ad annum* 1170, 2 vol. in-4°, 1707; et *de Silesiis indigenis eruditis*, depuis 1165 jusqu'en 1550, in-4°, 1702 et 1705. IV. des *Harangues*, des *Comédies* et des *Poésies*. Ces divers écrits lui acquirent tant de réputation en Allemagne, que l'empereur Léopold l'appela pour lui confier en partie le soin de sa bibliothèque.

* I. HANMER (Jonathan), théologien non-conformiste, né vers 1605 à Bumstaple, au comté de Dévonshire, mort en 1687, élève du collége Emmanuel à Cambridge, obtint la cure de Tawton-l'Evêque, et fut prédicateur de Barnstalpe. On a de lui un *Discours sur la Confirmation*, et un ouvrage intitulé *Vue de l'antiquité ecclésiastique*.

* II. HANMER (sir Thomas BART), né en 1676, homme d'état distingué et écrivain élégant, siégea au parlement pendant 30 années, comme représentant du comté de Suffolck, de Flint ou du bourg de Thetford, et s'y fit remarquer par l'ascendant de son éloquence et par son incorruptible intégrité. En 1713, choisi pour orateur de la chambre des communes, il s'acquitta dignement de cette fonction difficile dans tous les temps, mais à cette époque plus délicate encore. S'étant retiré des affaires publiques, il partagea dans sa retraite son temps entre ses amis et ses livres. Ce fut alors qu'il prépara, et fit imprimer à ses frais la belle édition, en six vol. in-4°, des Œuvres de Shakespear, dont il fit présent à l'université d'Oxford, où elle fut imprimée en 1744, ornée de fort belles gravures de Gravelot. Sir Thomas mourut à Suffolck le 5 avril 1746.

HANNEKEN (Mennon), théologien luthérien, né à Blaxen dans le pays d'Oldenbourg en 1595, professeur de morale, puis de théologie et des langues orientales à Marpurg, et enfin surintendant des églises de Lubeck, où il mourut le 17 février 1671, dont les principaux ouvrages roulent sur la controverse, est encore auteur, I. D'une *Grammaire hébraïque*. II. De *Expositio epistolæ Pauli ad Ephesios*, Marp. 1631, in-4°.—Philippe-Louis HANNEKEN, son fils, mort

professeur de théologie à Wittemberg en 1706, est aussi auteur de *divers écrits* peu connus sur l'Ecriture, in-4° et in-12.

† HANNEMAN (Adrien), peintre hollandais, né à La Haye vers 1610, se forma, d'après l'étude des ouvrages de Van Dyck, et fut le peintre de Marie, princesse d'Orange, fille de Charles Ier. L'Angleterre renferme un *grand nombre de ses ouvrages ;* mais les plus considérables sont chez l'étranger. On en conserve plusieurs à La Haye.

HANNIBAL. *Voyez* ANNIBAL.

HANNIBALIEN (Flavius Claudius Hannibalianus), né à Toulouse, élevé à Narbonne, étoit neveu de Constantin. Ce prince, l'ayant formé à l'art militaire, le déclara roi de Pont, de Cappadoce et d'Arménie, et lui fit épouser, en 335, Constantine, sa fille aînée. Hannibalien aimoit le faste, et l'on prétend qu'à l'exemple des rois de Perse il prenoit le titre de *Roi des Rois*. Il ne régna pas long-temps. Les soldats, excités par Constance, son cousin, le poignardèrent en 338, sous prétexte qu'il ne devoit y avoir d'autres Augustes que les fils de Constantin. Hannibalien périt à la fleur de son âge, dans une ville de Bithynie, où étoit la sépulture du fameux Annibal.

I. HANNON, fils de Naas, roi des Ammonites. Ses courtisans lui ayant insinué que les ambassadeurs envoyés par David pour le complimenter sur son avénement à la couronne n'étoient que des espions, il leur fit raser la barbe et couper les habits jusqu'à la moitié. Cette cruauté lui coûta la vie et son royaume, David lui ayant ôté l'un et l'autre.

II. HANNON, l'un des plus puissans citoyens de Carthage, voulant se rendre maître de la république, avoit invité aux noces de sa fille les sénateurs, pour les faire empoisonner. Son projet fut découvert ; mais le sénat, appréhendant le crédit du coupable, se contenta de le prévenir par un décret, qui défendoit en général la trop grande magnificence des noces. Hannon, n'ayant point réussi par la ruse, eut recours à la force ouverte. A la tête de 20,000 esclaves armés, il se retira dans un château extrêmement fortifié, d'où il tacha d'engager les Africains et le roi des Maures à se révolter; mais il fut pris et conduit à Carthage. On enveloppa sa famille dans son malheur ; et quoiqu'elle n'eût point de part à sa conjuration, elle fut exterminée avec lui.

III. HANNON, général carthaginois, chargé par sa république de faire le tour de l'Afrique, vers l'an 308 avant l'ère chrétienne, entra dans l'Océan par le détroit de Gibraltar, découvrit plusieurs pays, et ne fut arrêté dans ses courses que par le défaut de vivres. Quelques savans ont prétendu qu'il étoit parvenu jusqu'à l'extrémité de l'Arabie ; mais ce sentiment n'est pas fondé. Pline et Plutarque rapportent à son sujet une anecdocte qui montre combien ses compatriotes étoient jaloux de leur liberté. Il avoit tellement adouci la férocité d'un lion, qu'il s'en servoit pour porter une partie de son bagage. Les Carthaginois s'imaginant que cet homme, après avoir apprivoisé un animal si farouche, viendroit à bout de tout ce qu'il entreprendroit, et qu'ainsi ils avoient lieu de craindre qu'il ne se rendit maître de leur état, l'exilèrent pour le reste de ses jours. On a sous son nom des *Voyages* qui ne sont pas de lui. Henri Boecler en donna une savante édition en grec et en latin, avec des notes utiles, Leyde, 1674, in-12. Ils sont encore dans

le tome second, pag. 1220, des *Dissertationes academicæ* du même Boecler, édition de Strasbourg, 1710, in-4°. On les trouve aussi dans les Petits Géographes, de l'édition d'Oxford, 1698. Hannon avoit composé vingt-huit livres *sur l'agriculture*, dont il n'existe qu'un fragment manuscrit très-ancien à la bibliothèque impériale.

HANNSACKS, poëte allemand, natif de Nuremberg. Il se forma en Allemagne un corps de poëtes, sous le nom de *Meister Sanger*, ou *Maîtres poëtes*. C'étoient des gens de métiers, qui imaginèrent d'assujettir le talent des Muses aux statuts de leur communauté. Cette confrérie d'artisans accordoit la permission de faire des vers, et pour rimer en paix il falloit se faire inscrire sur les registres du corps, qui étoit divisé en *Garçons poëtes ; Compagnons poëtes et Maîtres poëtes*. Les licences s'expédioient dans ce bureau des Muses, au nom des compagnons et des maîtres. Hannsacks, mauvais cordonnier, mais poëte passable, en étoit le doyen. Il a laissé cinq gros volumes in-folio *de fort mauvais vers*, où l'on voit cependant briller quelques étincelles de talent, à travers cent bassesses et cent grossièretés.

HANRIOT (François), né à Nanterre, de parens pauvres, en 1761, et, sous le règne de la terreur, commandant de la garde nationale parisienne, avoit débuté par le rôle de domestique, et fut, dit-on, chassé pour vol. Devenu garde de la ferme aux barrières de Paris, il en fut chassé pour vol. Reçu par la police au nombre des espions, dont il exerçoit l'emploi sous le déguisement de marchand de drogues, il fut pour vol mis à Bicêtre, dont il ne sortit qu'à l'époque de la révolution. C'est dans les terribles journées des 2 et 3 septembre qu'il prouva qu'il étoit capable de tous les crimes ; aussi fût-il protégé par Marat, et devint-il l'instrument de son parti. Ce fut Hanriot qui, en qualité de commandant de la garde nationale, fit investir la convention pour la forcer à décréter d'accusation le parti des députés de la Gironde, en disant : « Le peuple ne s'est pas levé pour écouter vos phrases : ce sont des victimes qu'il lui faut. » Hanriot, tout dévoué à Robespierre, voulut le faire triompher dans la journée du 9 thermidor (27 juillet 1794), en marchant à la convention avec des canons. Heureusement que le brigand fut arrêté dans sa marche, et décapité le lendemain avec son protecteur. *Voyez* ROBESPIERRE.

* HANSITZ (Marc), jésuite de Cologne, entreprit vers l'an 1727 une *Germania sacra*, que la mort l'empêcha d'achever. Cet ouvrage fait à l'instar du *Gallia christiana*, devoit former une longue suite d'in-folios. Il n'en a paru que trois, encore n'a-t-on du troisième que le *Prodromus*. Ces trois premiers volumes, imprimés à Augsbourg, roulent sur l'ancienne métropole de Lorch. On ignore l'époque de la naissance et de la mort de ce jésuite.

HANTEVILLE, *Voyez* HAUTEVILLE.

* HANWAY (Jonas), né à Portsmouth en 1712, doit être mis au rang des plus zélés bienfaiteurs de l'humanité. Il fit à Lisbonne son apprentissage dans le commerce, et se lia ensuite avec une maison de Pétersbourg, qui l'engagea à faire un voyage en Perse. En quittant la Russie, il revint habiter sa patrie avec une fortune indépendante, y tenir un état honorable, et chercher à se rendre utile. En 1753 il publia la relation de son *Voyage de Russie*

en Perse, et de son *Retour par la Russie*, *l'Allemagne et la Hollande*. Il y joignit l'*histoire des révolutions de la Perse dans le* 18e *siècle*. On trouvera une énumération de savans ouvrages qui furent très-nombreux, dans l'histoire de sa vie, par M. Pugh ; la plus grande partie fut très-bien accueillie ; dans tous, il se montra excellent citoyen, et rempli d'idées libérales. L'institution de la société maritime, qui a eu tant de succès, fut l'ouvrage de son activité et de sa bienfaisance. En 1758 il fut le promoteur de l'établissement de la Charité de la Magdeleine. Son zèle pour le bien public, et surtout son désintéressement absolu se montroient par-tout si souvent, que les principaux marchands de la cité firent une députation au comte de Bute, alors premier ministre, pour lui représenter qu'Hanway avoit rendu tant de services aux dépens de sa propre fortune, qu'il étoit juste de lui donner quelque témoignage éclatant de la reconnoissance et de l'estime publique. Ce fut d'après une démarche si honorable pour lui qu'il fut nommé à l'emploi de commissaire de la marine, qu'il exerça près de vingt ans, et dont les émolumens lui furent continués pendant sa vie, lorsqu'il cessa de le remplir. Il seroit difficile de citer toutes les occasions où il manifesta sa bienveillance et cette bonté de cœur qui le caractérisoient. Les écoles du dimanche (*sunday schools*) furent son ouvrage ; jusqu'aux petits ramoneurs éprouvèrent sa bienfaisance ; aucune calamité n'affligea quelque partie du royaume, sans qu'il ne cherchât à soulager ceux qui en avoient été victimes. Il étoit si universellement respecté, que, lorsqu'il mourut en 1786, il s'ouvrit, pour élever un monument à sa mémoire, une souscription qui produisit plusieurs centaines de livres sterling. Ses *écrits* portent le caractère d'une vigueur mâle, d'un profond jugement, et d'une touchante simplicité. Sa vie privée ne se distingua que par une extrême régularité de conduite, une franchise et une candeur auxquelles la confiance ne sauroit se refuser. On a remarqué, comme une circonstance curieuse, quoiqu'assez indifférente, qu'il fut le premier qui se hasarda à porter un parapluie dans les rues de Londres. Il vécut assez pour voir cet usage devenu général.

HARALD. *Voy.* HAROLD.

† HARBARD (Burchard), professeur de théologie à Leipzick, mort en 1614 à 68 ans, dut le jour à une famille noble et distinguée de Conitz en Prusse. Ses écrits, faits principalement pour la défense du luthéranisme, attestent son érudition. I. *Doctrina de conjugio*; *de confessione*; *de magistratu politico*. II. *Theses de Smalkaldinæ confessionis articulis*; *de lege divinâ*, etc.

* HARCHIES (Josse), médecin de Mons en Hainaut, où il exerça d'abord sa profession, et ensuite à Strasbourg, où il se mêla de théologie, vivoit dans le 16e siècle. Il voulut chercher un milieu dans la doctrine du mystère de l'Eucharistie entre les catholiques romains et les protestans, pour pacifier leurs controverses. Ses bonnes intentions ne purent se réaliser ; on continua de se disputer, et le plus souvent sans s'entendre. On attribue à ce médecin les deux ouvrages suivans : I. *De causis contemptæ medicinæ*. Leodii, 1567, in-8°. II. *Enchyridion medicum simplicium pharmacorum quæ in usu sunt, nomenclaturam, historiam, facultatem et usum eleganti poëmate comprehendens*. Basileæ, 1573, in-8°.

† I. HARCOURT (Marie d'), femme d'Antoine de Lorraine, comte de Vaudemont, eut part à presque toutes les expéditions de guerre qu'entreprit son mari. On dit qu'un jour cette courageuse princesse, étant nouvellement relevée de couches, monta à cheval, fit prendre les armes à plusieurs seigneurs, et, par une valeur inouïe, contraignit les ennemis de lever le siége de Vaudemont. Cette héroïne mourut en 1476, dans sa 78e année.

† II. HARCOURT (Henri de Lorraine, comte d'), d'Armagnac et de Brionne, vicomte de Marsan, chevalier des ordres du roi, grand-écuyer de France, étoit fils de Charles de Lorraine, duc d'Elbœuf. Après s'être signalé à la bataille de Prague en 1620, il servit en qualité de volontaire dans les guerres contre les huguenots, et se distingua aux siéges de Saint-Jean-d'Angély, de Montauban, de l'île de Ré, et de La Rochelle. En 1629 il se signala à l'attaque du Pas de Suze. Honoré par Louis XIII du collier de ses ordres en 1633, il le paya par des services importans. Un des plus considérables fut de reprendre, en 1637, les îles de Lérins, occupées depuis deux ans par les Espagnols, contre lesquels il commandoit une armée navale. Le combat de Quiers en Piémont, l'an 1639, le troisième secours de Casal, le siége de Turin en 1640, et la prise de Coni en 1641, ne lui acquirent pas moins de gloire. Dans la journée de Quiers il battit avec huit mille hommes vingt-mille Espagnols. Léganès, général des ennemis, en lui demandant l'échange de quelques prisonniers, lui fit dire que, « s'il étoit roi de France, il lui feroit couper la tête, pour avoir hasardé une bataille contre une armée beaucoup plus forte que la sienne. — et moi, répondit Harcourt, si j'étois roi d'Espagne, le marquis de Léganès perdroit la tête, pour avoir cédé la victoire à une armée beaucoup plus foible que la sienne. » Les particularités du siége de Turin ont été décrites avec complaisance par divers auteurs. Les assiégeans, ayant affamé les assiégés, furent eux-mêmes affamés dans leurs retranchemens. Mais, quelque grande que fût la disette, le comte d'Harcourt ne se rebuta jamais. Il répondit à ceux qui lui parloient de quelque trève « que quand ses chevaux auroient mangé toute l'herbe qui étoit autour de Turin, et ses soldats tous les chevaux de l'armée, il lèveroit le siége ». Ses domestiques lui ayant procuré quelques barils de vin pour sa table, il n'en voulut point faire usage, et les envoya aux malades et aux blessés. Enfin la ville fut contrainte de capituler le 17 septembre. Le roi, voulant récompenser les services du comte d'Harcourt, lui donna le gouvernement de Guienne en 1642, et la charge de grand-écuyer de France en 1643. Il alla la même année en qualité d'ambassadeur en Angleterre, pour en pacifier les troubles. En 1645 il fut fait vice-roi de Catalogne, et défit les Espagnols à la bataille de Liorens. Peu de temps après il prit Balaguer, et remporta d'autres avantages. Mais le siége de Lérida, en 1646, fut moins heureux pour lui; il y perdit son canon et son bagage. En 1649 il fut envoyé dans les Pays-Bas, où il prit Condé, Maubeuge, le château de l'Ecluse, etc. Il servit ensuite avec beaucoup de fidélité en Guienne, pendant la guerre civile qui désola cette province en 1651 et et 1652. Sur la fin de ses jours il obtint le gouvernement de l'Anjou. Il mourut subitement dans l'abbaye de Royaumont, le 25 juillet 1666, à 66 ans, avec la réputation d'un général brave, généreux, intrépide et toujours victorieux, ex-

cepté devant Lérida, dont il fut obligé de lever le siége. Harcourt assuroit que, *s'il y a des malheurs imprévus à la guerre, il y a aussi des succès inattendus.* Il étoit le père des soldats. Jean de Wert disoit, après la prise de Turin, qu'*il aimeroit mieux être le général Harcourt qu'empereur.* Ce général eut quelquefois le malheur d'être trop courtisan. Lorsque le prince de Condé fut transféré au Havre, le comte d'Harcourt se chargea de le conduire. Tous les honnêtes gens trouvèrent cette action indigne d'un héros; et Condé fit cette chanson pendant qu'on le transféroit :

Cet homme gros et court,
Si connu dans l'histoire;
Ce grand comte d'Harcourt,
Tout couronné de gloire,
Qui secourut Casal, et qui reprit Turin,
Est maintenant,
Est maintenant,
Recors de Jules Mazarin.

Le comte d'Harcourt avoit d'autant plus de tort, que, dans le temps de sa défaite devant Lérida, le prince de Condé avoit répété plusieurs fois en plein conseil, que « quelque habile et quelque heureux que soit un général, on ne doit pas s'attendre à le voir invincible. » Sa postérité s'est continuée dans le prince de Lambesc, duc d'Elbœuf.

III. HARCOURT (Henri, duc d'), né en 1654, d'une ancienne maison de Normandie, féconde en personnages illustres, porta les armes dès l'âge de dix-huit ans. Après s'être distingué dans plusieurs siéges et combats, il fut envoyé, en 1697, comme ambassadeur en Espagne, et s'y conduisit avec tant d'esprit et de sagesse, qu'à son retour le roi érigea son marquisat de Thury en duché, sous le titre d'Harcourt, en novembre 1700, puis en pairie l'an 1709. Harcourt méritoit cette récompense. Il fut le premier qui, par sa magnificence, par sa dextérité et par le grand art de plaire, fit changer en bienveillance cette antipathie que la nation espagnole nourrissoit contre les Français depuis Ferdinand-le-Catholique. Sa prudence prépara les temps où la France et l'Espagne ont renoué les anciens nœuds qui les avoient unies avant ce Ferdinand, de couronne à couronne, de peuple à peuple, et d'homme à homme. Il accoutuma la cour d'Espagne à aimer la maison de France, ses ministres à ne plus s'effrayer des renonciations de Marie-Thérèse et d'Anne d'Autriche, et Charles II lui-même à balancer entre sa propre maison et celle de Bourbon. Il mourut le 19 octobre 1718, après avoir reçu le bâton de maréchal de France en 1703, et le collier des ordres du roi en 1705. L'abbé de Saint-Pierre dit qu'il étoit excellent officier, bon négociateur, peu courtisan et bon citoyen. Il eut entre autres enfans, de Marie-Anne-Claude de Brulard, son épouse, 1° François, duc d'HARCOURT, pair et maréchal de France, capitaine des gardes du corps, mort en 1750, à 61 ans; 2° Louis-Abraham, doyen honoraire de l'église de Paris, et abbé de Signy et de Preuilly, mort en 1750, à 56 ans; 3° Henri-Claude, lieutenant-général des armées du roi, mort en 1769, à 62 ans, et à qui sa veuve a fait élever, en 1776, un magnifique tombeau dans l'église de Notre-Dame à Paris; 4° et Anne-Pierre, fait maréchal de France en 1775, et mort, en 1784, gouverneur de la province de Normandie.

* IV. HARCOURT (Henriette-Eusebia), célèbre dame anglaise, fille d'un gentilhomme puissamment riche au comté d'Yorck, où elle est née en 1705. Son père lui donna une brillante éducation, et l'emmena avec lui dans un voyage qu'il fit autour de l'Europe; à sa mort elle hérita de sa fortune, et

en 1733, de Constantinople, où elle avoit perdu son pere, elle revint en Angleterre. Ayant amené avec elle plusieurs demoiselles des pays étrangers, elle forma dans une de ses terres, au comté d'Yorck, et dans une autre en Ecosse, deux espèces de monastères sans vœux et sans austérité. Ces institutions extraordinaires n'ont pas été soutenues après sa mort.

* I. HARDER (Jean-Jacques), né à Bale le 17 septembre 1656, successivement professeur de physique, d'anatomie, de botanique, et de théorie, dans les écoles de sa ville natale, mourut en 1711, selon d'autres en 1718. L'empereur Léopold le créa comte, et il obtint de plusieurs autres princes des distinctions non moins honorables. On a de lui plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue, I. *Epikeiresis physiologica in animæ humanæ, seu intellectivæ, naturam inquirens*, Basileæ, 1671, in-4°. II. *Epistolæ aliquot de partibus genitalibus cochlearum, generatione item insectorum*, Augustæ Vindelicorum, 1684, in-12, avec une lettre d'Antoine Felix qui traite *de ovis insectorum*. III. *De præcipuorum viscerum structurâ*, Basileæ, 1685, in-4°.

* II. HARDER (Jérôme), frère du précédent, théologien distingué, nommé professeur de langues orientales à Leyde, voulut, avant d'entrer en exercice, faire un voyage dans les contrées orientales, et mourut à Constantinople.

* HARDING (Thomas), théologien célèbre par ses disputes de controverse avec l'évêque Jewel, naquit en 1512 dans le comté de Devon. Henri VIII le nomma professeur en langue hébraïque dans l'université d'Oxford; et comme apparemment sa conscience lui prescrivoit de vivre en paix avec les rois, il avoit, à la mort de ce prince, déjà embrassé la réforme en partie. Edouard ne fut pas plutôt sur le trône, qu'Harding se trouva tout à coup protestant. Il devint chapelain du duc de Suffolck, père de Jeanne Grey, et eut l'honneur d'instruire cette jeune personne dans la religion alors estimée vraie; mais bientôt, à l'avénement de Marie au trône, Harding reconnut son erreur et redevint catholique romain. Fox a conservé *une lettre* prétendue écrite par Jeanne Gray, dans laquelle elle reproche à son instituteur son apostasie; le ton de véhémence et d'aigreur, ainsi que les expressions grossières dont elle est remplie, ne permettent pas de croire qu'elle ait été l'ouvrage d'une jeune dame pleine d'ingénuité et de douceur, et âgée de 17 ans. Harding perdit ses revenus et renonça à l'Angleterre au commencement du règne de la reine Elizabeth, et vint se fixer à Louvain. On ne peut lui refuser des talens et beaucoup d'érudition.

* HARDINGE (Nicolas), né à Cambury, près de Kingston, boursier au collége du roi à Cambridge, membre du parlement, député d'Eye dans le comté de Suffolck, fut chargé en 1732 de donner des leçons de droit au duc de Cumberland, et s'acquitta honorablement des emplois qui lui furent confiés. On le compte parmi les bons littérateurs de son temps; il étoit très-versé dans la connoissance de l'histoire, du droit et de la constitution d'Angleterre. Hardinge a laissé *des poésies anglaises* qui ont été imprimées dans différens recueils, et *des poésies latines* dont quelques-unes ont été insérées dans la collection imprimée sous le nom de *Musæ anglicanæ*. Il mourut en 1758.

† HARDION (Jacques), né à Tours en 1686, venu à Paris en 1704, se dévoua à l'étude des belles-

lettres, et fit un cours de langue grecque sous Boivin et Massieu, professeurs au collége royal. Admis, en 1711, à l'académie des inscriptions en qualité d'élève, il fut associé en 1713, et pensionnaire en 1728. Il donna plusieurs *Dissertations intéressantes*, qui ont été recueillies, et qu'on peut consulter dans les Mémoires de cette compagnie. Ensuite il fut nommé garde des livres et antiques du cabinet du roi. En 1730 il fut élu de l'académie française, et l'année suivante il commença l'*Histoire de l'origine et des progrès de la rhétorique dans la Grèce*. Il avoit publié, sur cette matière, douze dissertations, lorsque le roi, en 1748, le chargea d'enseigner à madame Victoire la fable, l'histoire et la géographie. Il montra les mêmes sciences à mesdames Henriette, Adélaide, Sophie et Louise. Ce fut pour l'usage de ces illustres élèves qu'il composa sa nouvelle *Histoire poétique*, avec deux *Traités*, l'un *de la Poésie française*, *et* l'autre *de la Rhétorique*, Paris, 1751, 3 vol. in-12; son *Histoire universelle*, dont il a donné 18 vol. in-12, auxquels Linguet en a ajouté deux autres. Ces ouvrages sont recommandables par un style élégant et sûr, par des recherches exactes, et par une littérature saine et puisée dans les meilleures sources. Cet académicien mourut à Paris au mois de septembre 1766.

† HARDOIN DE LA REYNÉRIE (Louis-Eugène), célèbre avocat au parlement de Paris, né à Joigny le 20 décembre 1748, eut au barreau d'éclatans succès. Le roi de Suède, après l'avoir entendu, lui donna une médaille d'or. Hardoin est mort à la fleur de l'âge, le 27 février 1789. Parmi un grand nombre de mémoires qu'il a publiés, on distingue sa *Consultation* pour la compagnie des Indes, dans laquelle il combattoit des écrivains en réputation et des opinions en crédit.

† HARDOUIN (Jean), né à Quimper, d'un libraire de cette ville, entra fort jeune chez les jésuites, et s'y distingua beaucoup par une pénétration prompte, une mémoire heureuse, mais encore plus par le goût des paradoxes. Selon lui, tous les écrits anciens étoient supposés, à l'exception des ouvrages de Cicéron, de l'Histoire naturelle de Pline, des Satires et des Epîtres d'Horace, et des Géorgiques de Virgile. Son Enéide a été visiblement composée par un bénédictin du 13e siècle, qui a voulu décrire allégoriquement le voyage de saint Pierre à Rome, lequel cependant, suivant Hardouin, n'y a jamais été. Il n'est pas moins clair que les Odes d'Horace sont sorties de la même fabrique, et que la Lalage de ce poète n'est autre chose que la religion chrétienne. « Je ne sais ce qui en est de ce système, disoit Boileau; mais quoique je n'aime pas les moines, je n'aurois pas été fâché de vivre avec frère Horace et dom Virgile. » Selon le père Hardouin, aucune médaille ancienne n'est authentique, ou du moins il y en a très-peu. Cette bizarre façon d'interpréter lui attira une plaisanterie singulière. Un antiquaire, outré de tant d'extravagances, voulut les pousser encore plus loin. « Non, mon père, lui dit-il un jour, il n'y a pas une seule seule médaille ancienne qui n'ait été frappée par les bénédictins. Je le prouve : ces lettres CON. OB., qui se trouvent sur plusieurs médailles, et que les antiquaires ont la bêtise d'expliquer par *Constantinopoli Obsignatum*, signifient évidemment, *Cusi Omnes Nummi Officina Benedictina*. » Cette interprétation ironique ébranla le père Hardouin, mais elle ne le changea pas.

L'Enéide, selon lui, étoit une fable inventée d'après les événemens qui avoient consommé le triomphe de la religion chrétienne sur la synagogue. Troie en cendres étoit l'incendie de Jérusalem; Enée portant ses dieux en Italie représentoit l'Evangile annoncé aux Romains, etc. Ainsi, la bataille de Bovines, où l'empereur qui a l'aigle dans ses drapeaux combattit le roi Philippe-Auguste, surnommé *Dieu-Donné*, représentoit les trois traducteurs de la Bible, Aquila, Symmaque, Théodosien. Il croyoit aussi que les divers officiers de la cour de Philippe-Auguste, ou de tout autre prince qui régnoit du temps des faussaires, donnoient la clef des noms des évêques, des papes, des saints dont il est parlé dans l'histoire, Ainsi, Januarius étoit le capitaine des gardes de la porte du roi; Cœcilianus son organiste, Trophinus sa nourrice, etc. Un jésuite, son ami, lui représentant un jour que le public étoit fort choqué de ses paradoxes et de ses absurdités, le père Hardouin lui répondit brusquement: « Hé! croyez-vous donc que je me serai levé toute ma vie à quatre heures du matin pour ne dire que ce que d'autres avoient déjà dit avant moi? » Son ami lui répliqua: « Mais il arrive quelquefois qu'en se levant si matin on compose sans être bien éveillé, et qu'on débite les rêveries d'une mauvaise nuit pour des vérités démontrées. » Le savant Huet disoit: « Le pere Hardouin a travaillé pendant quarante ans à ruiner sa réputation, sans en pouvoir venir à bout. » Ses supérieurs l'obligèrent de donner une rétractation de ses folies; il la donna et n'y fut pas moins attaché. Il mourut à Paris le 3 septembre 1729, à 83 ans. Ses principaux ouvrages sont, I. Une *édition de Pline, le naturaliste*, à l'usage du dauphin, en 1685, en 5 vol. in-4°, réimprimée en 1723, en 3 vol. in-fol. Les notes sont augmentées dans cette dernière édition, et les paradoxes y sont un peu moins multipliés. L'ouvrage est exécuté d'ailleurs avec beaucoup d'exactitude et de sagacité. Huet disoit à ce sujet « que le père Hardouin avoit fait dans cinq ans ce que cinq savans du premier ordre n'auroient pas fait dans cinquante. » II. *La Chronologie rétablie par les médailles*, en 2 vol. in-4°, Paris, 1697, en latin. C'est dans ce livre, supprimé dès qu'il parut, que l'auteur débite son système insensé sur la supposition des écrits de l'antiquité. III. Une *édition des Conciles;* travail auquel le clergé de France l'avoit engagé, et pour lequel il lui faisoit une pension. Il est d'autant plus singulier que l'auteur se fût chargé de cette entreprise, qu'il pensoit que tous les conciles tenus avant celui de Trente étoient tout autant de chimères. « Si cela est, mon père, dit un jour le père Le Brun de l'Oratoire au jésuite, d'où vient avez-vous donné une édition des conciles. » — « Il n'y a que Dieu et moi qui le sachions, répondit Hardouin. » Cette édition, imprimée au Louvre à grands frais, en 12 vol. in-fol., 1715, et dont on estime la table, est une réimpression augmentée de l'édition précédente du Louvre, 1644. Le débit en fut arrêté par le parlement, sur le rapport de six docteurs nommés pour l'examiner. Le résultat de cet examen fut que cette compilation renfermoit plusieurs maximes contraires à celles de l'Eglise gallicane, et que le compilateur avoit écarté plusieurs pieces essentielles et authentiques, pour mettre à leur place des pièces futiles et fausses. L'auteur fut obligé de faire beaucoup de changemens, qui produisirent plusieurs cartons qu'on ne trouve pas facilement. Cette collection est moins estimée que celle du

père Labbe, quoiqu'elle renferme plus de vingt-trois conciles qui n'avoient pas encore été imprimés, parce que le père Hardouin en a écarté beaucoup de pièces qui se trouvent dans celle du père Labbe. IV. Un *Commentaire sur le nouveau Testament*, in-fol., publié à Amsterdam et à La Haye en 1741 : ouvrage rempli de visions et d'érudition, comme tous ceux de l'auteur. Il y prétend que J. C. et les apôtres prêchoient en latin. V. Une savante *édition des Harangues de Themistius*. VI. *Opuscula selecta*, imprimés en Hollande en 1709, in-fol.. VII. *Opuscula varia*, plus recherchés que les précédens, et publiés après sa mort en 1733, in-fol., Amsterdam. Le traité le plus considérable de ce recueil, tant par sa singularité que par sa longueur, a pour titre : *Athei detecti* ; Les athées découverts. Ces athées sont Jansénius, Thomassin, Malebranche, Quesnel, Arnauld, Nicolé, Pascal, Descartes, Le Grand, Régis. Ses preuves sont sans réplique ; tous ces gens-là étoient cartésiens : or, l'athéisme et le cartésianisme sont deux choses parfaitement les mêmes, et qui ne different que par le nom. VIII. Quelques autres ouvrages imprimés, sur la *dernière pâque de J. C.*, 1693, in-4° ; contre la *validité des ordinations anglicanes*, par Le Courayer, 2 vol. in-12, et plusieurs *Manuscrits* déposés à la bibliothèque du roi par l'abbé d'Olivet, à qui l'auteur les avoit confiés. On y trouve des choses aussi extraordinaires que dans ses autres productions. En 1766 il a paru à Londres un vol. in-8°, intitulé *J. Harduini, ad censuram veterum scriptorum, prolegomena*. Il fortifie dans cet ouvrage son système sur les anciens, malgré la rétractation qu'il avoit été contraint d'en faire en 1707. Le débit de ces prolégomenes fut arrêté à Paris par des ordres supérieurs. On ne sauroit s'égarer plus ingénieusement ni plus savamment. Toutes ces étranges idées lui ont mérité de Vernet, professeur de théologie à Genève, l'épitaphe suivante qui peint assez bien cet homme à la fois dévot et pyrrhonien, adorateur et destructeur de l'antiquité, prodige d'érudition, en anéantissant tous les monumens des connoissances humaines:

In expectatione judicii,
Hic jacet
Hominum paradoxotatos,
Natione Gallus, Religione Romanus,
Orbis litterati portentum :
Venerandæ antiquitatis cultor et deprædator ;
Doctè febricitans,
Somnia et inaudita commenta vigilans edidit.
Scepticum piè egit,
Credulitate puer, audaciâ juvenis,
Deliriis senex.
Uno verbo dicam :
Hic jacet HARDUINUS.

I. HARDUIN (Alexandre-Xavier), avocat, né à Arras en 1718, secrétaire perpétuel de l'académie de cette ville, annonça d'abord des talens pour la poésie qui le firent connoître ; mais c'est sur-tout comme grammairien qu'il acquit plus de réputation ; il est mort en 1788. Ses ouvrages sont, I. *Mémoires pour servir à l'histoire de la province d'Artois*, 1763, in-12. II. *Remarques diverses sur la prononciation et l'orthographe*, 1757, in-12 ; on ne peut mettre plus de précision et de finesse dans une discussion dont le sujet est aussi aride. L'auteur l'a traité avec la supériorité d'un écrivain qui a passé de longues années à l'approfondir. III. *Dissertation sur les voyelles et les consonnes*, 1760, in-12. IV. *Lettres* à l'auteur du Traité des sons de la langue française, 1762, in-12.

* II. HARDUIN (Denys), de Gand, versé dans le droit, l'histoire et les belles-lettres, a travaillé au Recueil des écrivains de Flandre, publié par Sanderus. Il mourut en

1606. On a de lui, *De magistratibus Flandriæ; de cancellariis Burgundiæ; de nobilitate Burgundicâ*, et quelques autres ouvrages relatifs à ces provinces.

* I. HARDWICKE (Philippe Yorke, comte de), né à Douvres dans le comté de Kent en 1690, se voua à l'étude des lois; membre du parlement, député de Lewes dans le comté de Sussex en 1718, et de Seaford dans les deux parlemens qui suivirent, il y acquit une grande réputation; il fut nommé procureur-général, et successivement lord chef de justice du banc du roi, créé baron et lord grand-chancelier à la mort de lord Talbot en 1736. Il en remplit les fonctions avec éclat pendant une vingtaine d'années, et fut en 1754 créé comte de la Grande-Bretagne avec le titre de vicomte de Royston, comte de Hardwicke. Cette faveur qu'il n'avoit point sollicitée prouve également l'étendue de la confiance de son souverain et l'estime qu'il avoit accordée autant à l'homme qu'au ministre. La nation le vit avec peine résigner le grand sceau en 1756. Mais il n'en fut pas moins empressé à la servir dans des postes moins éminens. On admira dans lui la fermeté et la dignité que lui donnèrent ses talens et l'étendue de ses connoissances; l'expédition des affaires de la chancellerie acquit sous lui une célérité qu'elle n'avoit point auparavant. Sa conduite dans la présidence de la chambre des lords ajouta à la dignité de cette assemblée; ses talens comme orateur fixèrent dans tous les temps l'attention publique; son éloquence avoit un caractere noble et simple, sans ornemens étrangers, sans exagération et sans invectives. Il s'exprimoit avec grace, avec douceur, avec modestie et cependant avec énergie. Sa voix étoit claire, harmonieuse, et forte en même temps, enfin l'intégrité de son caractere ajoutoit à l'empire que lui donnoit son éloquence. La régularité de ses mœurs avoit fortifié sa constitution, qui dans le principe n'annonçoit pas autant de vigueur. Jusqu'à l'age de 73 ans il parut conserver toute la vivacité et presque le maintien de sa jeunesse. Il mourut le 6 mars 1764.

* II. HARDWICKE (Philippe Yorke, comte de), gentilhomme de la famille du précédent, né en 1720, mort en 1790, fut élevé à Hakney par Newcome, puis au collége de Benet à Cambridge. En 1738 il fut l'un des examinateurs des comptes de l'échiquier, puis successivement représentant de plusieurs comtés au parlement. En 1764 il succéda à son père, et fut nommé en même temps lord lieutenant du comté de Cambridge, et surintendant de l'université. Pendant son séjour au collége, aidé de quelques-uns de ses compagnons d'études, il entreprit les *Lettres athéniennes*, qui font honneur au savoir et au goût de la société à laquelle il appartenoit. Cet ouvrage ne fut d'abord imprimé qu'en très-petit nombre; mais il a été réimprimé et publié récemment. Le comte de Hardwicke, et son frere Charles Yorke, ont eu la principale part à ce savant et ingénieux écrit. Le comte a publié encore *la Correspondance de sir Dudley Carleton, ambassadeur aux Etats-Unis, sous le règne de Jacques Ier;* et deux autres volumes *de Mémoires politiques*.

† I. HARDY (Alexandre), Parisien, mort en 1630, l'auteur le plus fécond qui ait jamais travaillé en France pour le théâtre. Nous disons en France, car il n'a fait que 600 pièces, et les Espagnols le terrasseroient par les 2000 de Lopez de Véga. « Dès qu'on lit Hardy, dit Fonte-

uelle, sa fécondité cesse d'être merveilleuse. Les vers ne lui ont pas beaucoup coûté, ni la disposition de ses pièces non plus. Tout sujet lui est bon. La mort d'Achille, et celle d'une bourgeoise que son mari surprend en flagrant délit, tout cela est également tragédie chez lui. Nul scrupule sur les mœurs, ni sur les bienséances. Tantôt on trouve une courtisane au lit, qui, par ses discours, soutient assez bien son caractère. Tantôt l'héroïne de la pièce est violée. Tantôt une femme mariée donne des rendez-vous à son galant : les premières caresses se font sur la scène, et de ce qui se passe entre les deux amans, on n'en fait perdre aux spectateurs que le moins qu'il se peut. » Hardy suivoit une troupe errante de comédiens, qu'il fournissoit de pièces. Quand il leur en falloit une nouvelle, elle étoit prête au bout de huit jours, et seul il suffisoit à tous les besoins de ce théâtre ambulant. Parmi les pièces de ce poëte il n'en est point qu'on puisse lire d'un bout à l'autre sans dégoût ; mais, dans presque toutes, on trouve des morceaux qui font plaisir. *Marianne* est sans contredit la meilleure ; les caractères en sont bien soutenus ; les situations sont intéressantes et naissent du sujet. On est étonné de trouver une pièce si régulière faite par un auteur qui ne suit ordinairement aucune règle et qui choque toute vraisemblance. Ses ouvrages forment six gros volumes in-8°, Paris, 1623-1628, qui contiennent 34 pièces, en ne comptant que pour une les *Amours de Théagène et Chariclée*, divisées en 8 poëmes dramatiques, qui seuls forment le 6ᵉ vol. On prétend qu'il fut en France le premier auteur dramatique qui introduisit l'habitude de retirer des honoraires des pièces mises au théâtre.

II. HARDY (Pierre le), médecin, né à Dinant, fut nommé député du Morbihan à la convention nationale. Ses principes y parurent d'autant plus modérés que la tribune ne retentissoit alors que de motions effrayantes et sanguinaires. Dans le procès de Louis XVI, il osa reprocher à ses collégues de vouloir rester juges après s'être déclarés accusateurs ; bientôt après il s'opposa à la suppression de la maison de Saint-Cyr, et se plaignit avec douleur qu'on n'avoit encore cherché qu'à détruire, et jamais à réformer ; il réclama l'arrestation de Marat comme prédicateur du meurtre et du pillage, et s'écria une fois que l'on avoit tellement prodigué les noms de royalistes et de contre-révolutionnaires, qu'ils étoient devenus synonymes de ceux d'amis de l'ordre et des lois. Enveloppé dans la proscription des Girondins, il fut condamné à mort le 30 octobre 1793, et la subit avec courage, âgé de 35 ans.

* III. HARDY (J.) général français, né à Mouson en Lorraine en 1763, entra au service à 21 ans ; il fut nommé en 1792 chef du 7ᵉ bataillon de Paris, et en 1794 général de brigade à l'armée des Ardennes, après s'être distingué dans plusieurs combats près de Givet et de Philippeville. Il passa en 1796 à l'armée de Sambre-et-Meuse, où il se signala de nouveau, notamment à Nider-Ulm, Olcer et Nider-Ingelheim ; à la tête d'un corps assez considérable, il attaqua et prit Saint-Wender, Kaiser-Lautern, Bingen, et la montagne Saint-Roch. Le 26 novembre il fut blessé à l'affaire du Mont-Tonnerre. En 1798, il prit le commandement de l'expédition d'Irlande et fut fait prisonnier sur le vaisseau le Hoche, au combat du 11 octobre. Il rendit dans cette occasion la plus grande justice au chef de division Bompart. Hardy obtint en

1799 le grade de général de division, et en 1800 il servoit en cette qualité à l'armée du Rhin, lorsqu'il fut blessé à la bataille d'Ampfiesegg. Peu de temps après il fut nommé inspecteur en chef aux revues, et ensuite envoyé à Saint-Domingue, où il contribua aux victoires du général Le Clerc. Ce fut lui qui s'empara, en décembre 1801, du poste d'Ennery, dont sa division chassa Christophe; mais il succomba peu après aux maladies du pays, et mourut le 6 juin 1802 à l'âge de 39 ans. Le général Hardy instruit à fond de la topographie a dressé et publié une *Excellente carte du Hunsdruk.*

* IV. HARDY (Charles), petit-fils d'un chef d'escadre sous le règne de la reine Anne, remplit avec distinction toutes les gradations successives de la carrière d'un officier de marine, et fut nommé en 1779 commandant en chef de la grande escadre destinée pour l'Occident. Il mourut la même année à Spithead d'une inflammation d'entrailles.

* HARE (docteur Francis), évêque de Chichester, et avant sa promotion doyen de Saint-Paul, publia sur la fin du règne de la reine Anne un pamphlet intitulé *Difficultés attachées à l'étude des saintes Ecritures*, dans lequel il paroît avoir cherché à les éloigner ou à les affoiblir, mais bien loin d'avoir atteint son but, on crut voir qu'il avoit au contraire combattu l'étude de l'Ecriture. Il fut soupçonné de scepticisme et d'être peu affermi dans les principes du christianisme. Il a publié plusieurs ouvrages qui ont été recueillis après sa mort en 4 vol. in-8°. On lui doit encore une *Edition* de Térence *avec des notes*, in-4°. Le *livre des psaumes* en hébreu dans leur mètre original que l'auteur prétend avoir recouvré et qu'on croyoit irrévocablement perdu. Mais son assertion, quoique défendue par quelques personnes, a trouvé beaucoup de contradicteurs, et particulièrement le docteur Lowth dans son Traité *De sacrâ Hebræorum poesi.* Hare mourut en 1740.

HARÉE ou VERHAER (François *Hareus*), né à Utrecht vers 1550, enseigna la rhétorique à Douay, puis voyagea en Allemagne, en Italie et en Moscovie, où il accompagna le P. Possevin, que le pape y envoyoit en qualité de nonce. A son retour il fut chanoine de Bois-le-Duc, puis de Namur et de Louvain, où il mourut le 11 janvier 1632. Ses principaux ouvrages sont, I. *Biblia sacra expositionibus priscorum Patrum litteralibus et mysticis illustrata*, Anvers, 1630, 2 vol. in-fol., peu estimée. II. *Catena aurea in quatuor Evangelia*, 1625, in-8°. III. *Annales ducum Brabantiæ, ac tumultuum Belgicorum*, Anvers, 1623, 2 vol. in-fol. C'est la meilleure histoire du Brabant. IV. Un Abrégé des *Vies des Saints* de Surius, in-fol., 1605, V. Une *Chronologie*, Anvers, 1614, in-fol., publiée sous le titre de *Concordia historiæ sacræ et profanæ, per Olimpiades et Fastos*, depuis la fondation de Rome jusqu'à la mort de J. C. VI. D'autres *ouvrages* dans lesquels il y a beaucoup d'érudition, mais peu d'élégance.

† HARIOT ou HARRIOT (Thomas), mathématicien anglais, né à Oxford en 1550, mort à Londres en 1621, fit un voyage à la Virginie en 1585. Outre la *Relation* de ce voyage, traduite de l'anglais en latin, avec figures, Francfort, 1590, in-folio, on a de lui la *Pratique de l'art analytique, pour réduire les équations algébriques*, publiée en latin, Londres, 1631. Dans cet ouvrage plein de découvertes intéressantes, l'auteur apprend à dégager les termes algébriques; il donne aux équations une forme plus commode

pour les opérations ; il montre combien une équation peut contenir de racines fausses et de racines véritables. C'est dans ce livre que les Anglais prétendent que Descartes a copié ce qu'il a écrit sur l'algèbre. Ils donnent l'honneur de l'invention à leur compatriote ; mais presque tous les étrangers la lui refusent. Cette dispute sur Hariot et sur Descartes, au sujet de l'algebre, est assez semblable à celle que nous avons vue de nos jours, entre Leibnitz et Newton, au sujet du calcul différentiel et intégral. On peut voir sur ce différent les ouvrages de Wallis. Wood accuse Hariot de déisme et d'avoir imbu de sa doctrine sir Walter Raleigh, dont il avoit été le précepteur et l'ami. Cette inculpation, dénuée de fondement, se trouveroit en contradiction avec sa conduite en Virginie, où, lors de l'établissement de la première colonie anglaise, Hariot expliquoit la Bible aux habitans de chaque ville où il se trouvoit, et démentiroit singulièrement l'épitaphe mise sur son tombeau :

Qui omnes scientias calluit et in omnibus excelluit ;
Mathematicis, philosophicis, theologicis ;
Veritatis indagator studiosissimus,
Dei tri unius cultor piissimus.

* HARIRI, nommé proprement *Abou-Mohammed, él Qâcem ben-Aly-ben-Mohammed-ben-O'feman*, et surnommé *él Hariri*, parce qu'il habitoit un petit bourg de ce nom en Perse, naquit à Bassorat, l'an de l'hégire 446 (1054 de l'ère vulgaire), et mourut en 515 (1121), sous le règne de Mostarched, vingt-neuvième calife Abasside. Hariri est célèbre parmi les Arabes par des discours académiques qui passent pour des chefs-d'œuvre d'éloquence. Ces discours, nommés en arabe *méqâmat* (mot qui correspond aux lieux communs de nos rhéteurs), sont d'un style très-recherché et entremêlés de vers. Ils sont au nombre de cinquante, et roulent sur différens sujets de morale et quelquefois sur des sujets érotiques, mais alors si ingénieusement gazés, qu'il faut une profonde connoissance de la langue arabe pour pénétrer le voile. Le Hariri composa ses quarante premiers discours à Bassorat. Il les porta avec lui à Baghdat et les montra à plusieurs savans de cette ville. Ceux-ci nièrent qu'il en fût l'auteur. Le divan, pour mettre à l'épreuve les talens de Hariri, le somma de composer à l'instant quelque morceau d'imagination. Il se retira dans un coin pour improviser ; mais le très-haut ne lui ayant rien inspiré, sa déconvenue lui valut un torrent de mauvaises plaisanteries, auxquelles il répondit en publiant des *méqâmats* plus éloquens encore que les premiers. Ces discours l'exposèrent à d'autres désagrémens. Les dévots lui reprochèrent d'avoir voulu lutter avec le koran. Il repousse dans *sa Préface* une imputation aussi dangereuse. Hariri étoit d'une petite taille et contrefait. Il répondoit aux sarcasmes que lui attiroit sa figure désagréable : « L'homme n'est homme que par les deux plus petites parties de son individu, sa langue et son cœur. » Albert Schultens a publié une Traduction latine de Hariri, à Franeker en 1732, un vol. in-4°. Golius l'a publié en arabe et en latin, à Leyde, 1656 ; et Chappelow, professeur d'arabe à Cambridge, en a traduit six conférences en anglais, 1767.

HARISCON. *Voyez* AARON, n° XI.

I. HARLAY (Achille de), né à Paris en 1536, de Christophe de Harlay, président à mortier, fut conseiller au parlement à 22 ans, président à 36, et premier président apres la mort de Christophe de

Thou, son beau-père. Il montra, dans cette charge, l'intégrité et la fermeté des anciens magistrats romains. La ligue entraînoit alors dans ses fureurs les grands et les petits; Harlay fut inébranlable. Il vit que la religion servoit de masque, dans ces querelles fatales, à l'ambition et à l'emportement. Il répondit courageusement au duc de Guise, chef de la révolte : « C'est une honte, monsieur, que le valet mette le maître hors de la maison. Au reste, mon ame est à Dieu, mon cœur au roi ; et quant à mon corps, je l'abandonne, s'il le faut, aux méchans qui désolent ce royaume. » Bussi-le-Clerc, ce factieux insolent, le retint quelque temps prisonnier à la Bastille. (*V.* Brisson, n° II). « Le premier jour de l'an 1589, Guincestre, curé de Saint-Gervais, prêchant dans l'église de Saint-Barthélemi à Paris, exigea de tous les auditeurs le serment d'employer tous leurs biens et de répandre jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour venger la mort des deux princes lorrains catholiques, massacrés aux états de Blois, et leur dit de lever la main comme un signe de leur consentement; ce qu'on fit. Le premier président, Achille de Harlay, qui étoit à ce sermon, n'ayant pas levé la main, le prédicateur l'apostropha, et lui ordonna d'imiter l'exemple des autres. On dit que ce magistrat le fit aussitôt, pour ne pas s'exposer à l'insolence d'une populace irritée, qui le soupçonnoit d'avoir consenti à la mort des deux Guise, que tout Paris regardoit comme ses dieux tutélaires... (Fabre, Histoire ecclésiastique.) » Henri-le-Grand ayant rendu la paix à son royaume, Harlay profita de ces heureux momens pour rétablir la justice et faire fleurir les lois. Il mourut le 23 octobre 1616. On a de ce courageux magistrat la *Coutume d'Orléans*, imprimée en 1583, in-4°. Sa postérité masculine finit à son fils. Mais un de ses oncles forma une autre branche dont étoit l'archevêque de Paris, n° III.

† II. HARLAY de Sancy (Nicolas de), né en 1546, successivement conseiller au parlement, maître des requêtes, ambassadeur en Angleterre et en Allemagne, colonel-général des Cent-Suisses, premier maître d'hôtel et surintendant des finances. N'étant encore que maître des requêtes, il se trouva dans le conseil de Henri III lorsqu'on délibéroit sur les moyens de soutenir la guerre contre la ligue, et proposa de lever une armée de Suisses. Le conseil, qui savoit que le roi n'avoit pas un sou, se moqua de lui. « Messieurs, dit Sancy, puisque de tous ceux qui ont reçu du roi tant de bienfaits, il ne s'en trouve pas un qui veuille le secourir, je vous déclare que ce sera moi qui lèverai cette armée. » On lui donna sur-le-champ la commission et point d'argent, et il partit pour la Suisse. Jamais négociation ne fut si singulière : d'abord il persuada aux Genevois et aux Suisses de faire la guerre au duc de Savoie, conjointement avec la France; il leur promit de la cavalerie, qu'il ne leur donna point. Il leur fit lever dix mille hommes d'infanterie, et les engagea, de plus, à donner cent mille écus. Quand il se vit à la tête de cette armée, il prit quelques places au duc de Savoie ; ensuite il sut tellement gagner les Suisses, qu'il engagea l'armée à marcher au secours du roi. Ainsi l'on vit, pour la première fois, les Suisses donner des hommes et de l'argent. Après l'assassinat de Henri III, Henri IV étant reconnu roi par la plus grande partie des seigneurs de son royaume, manquoit néanmoins d'argent. Ce fut Sancy qui engagea de nouveau les Suisses à rester au service de ce monarque, au moyen des sommes qu'il

emprunta sur un très-beau diamant, qu'il alla mettre en gage chez les juifs de Metz. C'est ce même diamant qui, après avoir passé par différentes mains, fut enfin racheté par le duc d'Orléans, régent, lequel le joignit aux bijoux de la couronne, sous le nom du Sancy.... Sancy se fit catholique quelque temps après Henri IV, disant qu'il falloit être de la même religion que son prince. C'est sur ce changement que d'Aubigné composa l'ingénieuse et sanglante satire intitulée : *La confession catholique de Sancy*, qu'on trouve dans le Journal de Henri III. Gabrielle d'Estrées, qui ne l'aimoit point, lui fit ôter la surintendance des finances, dont Sully fut revêtu. Sancy mourut le 13 octobre 1629. On a de lui un *Discours sur l'occurrence de ses affaires*, in-4°. On y voit bien des particularités sur les regnes de Henri III et Henri IV. Les Mémoires de Villeroi renferment plusieurs de ses *Remontrances* à la reine Marie de Médicis.

† III. HARLAY (François de), archevêque de Rouen, puis de Paris, né dans cette ville en 1625, d'Achille de Harlay, marquis de Champvallon, se fit connoître par ses talens sous Anne d'Autriche. Vincent de Paule, qui savoit que ses mœurs ne répondoient pas à son état, ayant été consulté par la reine dans le conseil de conscience, l'avoit formellement exclus de la coadjutorerie de Rouen. Péréfixe prit le temps où une indisposition éloignoit du conseil ce saint homme pour la lui obtenir. Une physionomie heureuse, une politesse extrême, le talent de parler sur tout, et de parler bien, le goût des sciences et des belles-lettres, lui gagnoient les cœurs et les esprits. On lui appliqua ce vers de Virgile :

Formosi pecoris custos, formosior ipse.

Son zèle pour la conversion des protestans, ses succès, ses sermons, la prudence avec laquelle il gouverna l'archevêché de Rouen, lui valurent, en 1671, celui de Paris, après la mort de Péréfixe. Il n'édifia pas son diocèse; mais il l'instruisit. Il tint des conférences de morale, convoqua des synodes, donna des réglemens salutaires, publia des mandemens, et présida en chef à plus de dix assemblées du clergé. Personne ne parloit avec plus de grace, et n'avoit plus de présence d'esprit. Louis XIV, devant assister à la bénédiction des drapeaux à Notre-Dame, lui avoit défendu de le haranguer. Il se contenta de lui dire à la porte de l'église où il le reçut : « Sire, vous me fermez la bouche pendant que vous l'ouvrez à la joie publique. » Ce prince lui préparoit un chapeau de cardinal, lorsqu'il mourut le 6 août 1695, à 70 ans. A l'occasion de la faveur qu'il alloit recevoir, le P. de La Rue, jésuite, fit une devise qui avoit pour corps un bouton de rose vert éclairé par un soleil, qui désignoit Louis XIV, et pour ame ces paroles : *Le soleil le fera rougir*. Son éloge fut prononcé dans l'assemblée du clergé; mais son oraison funèbre parut, à bien des orateurs, un ouvrage plus embarrassant. « Deux choses, dit madame de Sévigné, le rendoient difficile, la vie et la mort. » Le P. Gaillard l'ayant entrepris fut obligé de se jeter sur les lieux communs. Mascaron avoit refusé de faire cette oraison funèbre, sous prétexte qu'il étoit incommodé. « Monsieur, lui dit Clermont-Tonnerre, évêque de Noyon, vous ne dites pas tout; c'est que la matière est incommode. » L'abbé Le Gendre à écrit sa vie, in-4°, en latin. (*Voyez* l'article de cet historien.) Il avoit succédé, dans le siége de Rouen, à François DE HARLAY, son oncle, qui mourut en 1653, et de qui on a des *Observations* sur l'Epître aux Romains, qu'il

fit imprimer au château de Gaillon, en 1641, in-8°.

† IV. HARLAY (Achille de), fils d'Achille de Harlay II du nom, procureur-général au parlement, comme lui conseiller procureur-général, puis premier président au parlement de Paris, exerça ces charges avec applaudissement. Il se démit de la dernière en 1707, et mourut le 23 juillet 1712, à 73 ans. C'étoit un magistrat attaché à ses devoirs, mais trop porté à la raillerie trop souvent cruelle dans la bouche d'un homme en place. On cite encore aujourd'hui plusieurs de ses bons mots. Une vieille marquise qui avoit un procès important, craignant que le premier président ne lui fût pas favorable, ne l'appeloit que le *Vieux Singe*. Cependant elle gagna son procès, et vint remercier le magistrat, à qui l'on avoit répété son épithète offensante. Harlay se contenta de lui répondre : « Vous ne me devez point de remercîment ; ce que j'ai fait pour vous est très-naturel. Les vieux singes aiment à obliger les guenons... » Un jour que quelques conseillers parloient un peu trop haut à l'audience, il leur dit : « Si ces messieurs qui causent ne faisoient pas plus de bruit que ces messieurs qui dorment, cela accommoderoit fort les messieurs qui écoutent » Les comédiens du roi, étant venus lui demander une grace, se servirent, en parlant d'eux-mêmes, du mot de *compagnie*. Le premier président répondit à leur député : « Je délibèrerai avec ma *troupe*, pour savoir ce que je dois faire pour votre *compagnie*. » Dans le temps qu'il fut nommé premier président, les procureurs en corps vinrent lui demander sa protection. « Ma protection? leur dit-il, les fripons ne l'auront pas; les honnêtes gens n'en ont pas besoin. » Un fameux architecte, honoré de la faveur et des graces de Louis XIV, aspiroit, dit-on, à une place de président à mortier pour son fils. Il sonda là-dessus le premier président, qui lui répondit : « Monsieur Mansard, ne veuillez pas mêler votre mortier avec le nôtre. » Des jésuites s'étant trouvés à son audience avec des oratoriens : Mes pères, dit le caustique magistrat en s'adressant aux premiers, *il faut vivre avec vous ;* et se tournant vers les oratoriens, *et mourir avec vous*. L'évêque d'Autun (Roquette) se plaignant que les consuls de sa ville épiscopale avoient quitté son sermon pour aller à la comédie! « Ces gens-là sont de bien mauvais goût, lui répondit Harlay, de vous quitter ainsi pour des comédiens de campagne. » (*Voy.* ROQUETTE.) Le caustique duc de Saint-Simon a fait un portrait de ce magistrat, dont les couleurs sont chargées, mais en général fidèles : « Il étoit savant en droit public ; il possédoit fort le fond de diverses jurisprudences ; il égaloit les plus versés aux belles-lettres ; il connoissoit bien l'histoire, et savoit gouverner sa compagnie avec une autorité que nul autre premier président n'atteignit jamais avant lui. Une austérité pharisaïque le rendoit redoutable, par la vigueur de ses répréhensions publiques aux parties, aux avocats et aux magistrats. Toujours soutenu par la cour dont il étoit l'esclave, rusé politique, tous ses talens, il les tournoit uniquement à son ambition de dominer, de parvenir et de se faire une réputation de grand homme. D'ailleurs, sans honneur effectif, sans mœurs dans le secret, sans probité intérieure, sans humanité même; en un mot un hypocrite parfait : cruel mari, père barbare, frère tyran, ami uniquement de soi-même, méchant par nature, se plaisant à insulter, à outrager, à acca-

bler. Ses traits étoient d'autant plus perçans, qu'il avoit infiniment d'esprit, et l'esprit naturellement porté à cela. Pour l'extérieur, c'étoit un petit homme vigoureux et maigre, un visage en losange, un nez grand et aquilin; les yeux beaux, parlans, perçans, qui ne regardoient qu'à la dérobée, mais qui, fixés sur un client ou sur un magistrat, étoient pour le faire entrer en terre. Il se tenoit et marchoit presque toujours courbé avec un faux air, plus humble que modeste. Il n'avançoit qu'à force de révérences respectueuses et comme honteuses à droite et à gauche. A Versailles, il tenoit au roi et à madame de Maintenon par l'endroit sensible. C'étoit lui qui, consulté sur la légitimation inouïe d'enfans sans nommer la mère, avoit donné la planche du chevalier de Longueville, sur le succès duquel ceux du roi passèrent. Il eut alors parole d'être nommé chancelier, et toute la confiance du roi, de ses enfans et de leur toute-puissante gouvernante, etc., etc. »

* HARLEY (Robert), né à Londres le 5 décembre 1661, mort le 21 mai 1724. A l'époque de la révolution, sir Edouard son père et lui levèrent à leurs propres frais une troupe de cavalerie, et à l'avénement au trône de Guillaume et de la reine Marie, Robert fut élu membre du parlement député de Tregony en Cornouailles; il remplit les mêmes fonctions pour la ville de Radnor, jusqu'au moment où il fut appelé dans la chambre des lords. En 1690 il fut nommé au scrutin, par la chambre des communes, l'un des neuf commissaires qui devoient établir les comptes de l'état, et travailler à la réunion des deux compagnies des Indes. Orateur de la même chambre en 1701, il remplit les mêmes fonctions dans le parlement suivant, ainsi que dans le premier, qui fut convoqué par la reine Anne. Bientôt après (en 1704) il fut admis au conseil privé de S. M. et nommé secrétaire d'état. Il résigna cette place en 1708, et remplit deux ans après celles de commissaire de la trésorerie, de chancelier et de sous-trésorier de l'échiquier. La reine Anne, en récompense de ses services, le nomma successivement pair de la Grande-Bretagne, chevalier du bain, lord grand-trésorier d'Angleterre, et chevalier de l'ordre de la Jarretière. Après la mort de la reine, Harley fut accusé par la chambre des communes de haute-trahison, de malversations et d'autres crimes; il fut en conséquence envoyé à la Tour le 16 juillet 1715, et n'en sortit que le 1er juillet 1717, déchargé de toute accusation par le jugement de ses pairs. Il mourut bientôt après dans la 64e année de son âge. Pope a consacré à sa mémoire les vers suivans:

A soul supreme, in each hard instance tried,
Above all pain, all anger, and all pride,
The rage of power, the blast of public breath,
The lust of lucre, and the dread of death.

* HARMER (Thomas), né en 1715 à Norwich, ministre dissident à Waterfield, dans le comté de Suffock, occupe une place honorable dans le monde littéraire. Ses *Observations sur divers passages de l'Ecriture*, en 4 vol. in-8°, ont eu plusieurs éditions. L'auteur a eu l'avantage, non seulement de donner sur l'Ecriture des éclaircissemens satisfaisans, mais encore de répandre un grand jour sur les mœurs orientales; il a aussi publié des *Notes sur le cantique de Salomon*. Harmer excelloit dans la connoissance des langues orientales, et dans l'étude de l'antiquité. Il mourut en 1788.

* HARMODIUS, ami d'Aristogiton, se réunit à lui pour délivrer leur patrie de la tyrannie des Pisis-

tratides ; ils s'acquirent parmi leurs concitoyens un honneur infini, et leur mémoire est devenue chère à tous ceux qui ont su apprécier les avantages de la liberté, et n'ont pu supporter l'injustice de l'oppression. *Voyez* le récit d'Hérodote, et les articles ARISTOGITON et HIPPARQUE.

HARMOND (Pierre), pendant 45 ans fauconnier de la chambre sous Henri III et Henri IV, recueillit ses observations sur la chasse dans un traité intitulé *Le Miroir de Fauconnerie*, imprimé à Paris en 1620, 1635, 1640, in-4°, avec figures, qu'il dédia à Charles d'Albret, duc de Luynes, qui étoit tout à la fois grand-fauconnier, garde des sceaux et connétable de France.

* HARMONIUS, grammairien célèbre dans le 4e siècle, enseigna la grammaire à Trèves, sous l'empire de Valentinien I. Ausone, qui suivoit alors la cour de cet empereur, se lia d'amitié avec Harmonius, et fait mention de lui dans une pièce de vers. Ce grammairien possédoit si parfaitement le grec et le latin, qu'il entreprit d'épurer les poésies d'Homère de tout ce qui s'étoit glissé d'étranger dans l'Iliade et l'Odyssée. C'est aux soins d'Harmonius qu'on est peut-être redevable de ces chefs-d'œuvre de l'esprit humain.

* HARNEY (Martin), né à Amsterdam le 6 mai 1634, étudia en philosophie à Louvain, et entra chez les dominicains en 1650. Il enseigna dans son ordre avec beaucoup de distinction, y occupa les emplois les plus importans, fit trois fois le voyage de Rome, et mourut à Louvain le 22 avril 1704. Harney composa différens ouvrages, en faveur des décrets émanés du saint-siége. Un des plus connus est son traité de l'*Obéissance raisonnable des catholiques des Pays-Bas, par rapport à la lecture de l'Ecriture sainte en langue vulgaire, examinée à fond, et démontrée contre monsieur A. A. (Antoine Arnauld) dans son traité de la lecture de l'Ecriture sainte ; avec quelques pièces authentiques relatives à la matière*, en flamand, Anvers, 1686, in-12. Les défenseurs d'Arnauld lui opposèrent douze lettres. Mais il établit son sentiment avec une nouvelle force dans la dissertation : *De lectione gallicæ translationis novi Testamenti, Montibus impressa, etc.* ; et publia en latin son traité flamand, sous le titre : *De sacrâ Scripturâ linguis vulgaribus legendâ rationabile obsequium Belgii catholici*, 1692, in-12. Les jansénistes continuèrent à l'attaquer. « Je trouve très sage, dit J. J. Rousseau, la circonspection de l'Église romaine sur les traductions de l'Écriture en langue vulgaire ; et comme il n'est pas nécessaire de proposer toujours au peuple les images allégoriques du Cantique des Cantiques, ni les malédictions de David contre ses ennemis, ni les raisonnemens de saint Paul sur la grace ; il est dangereux de lui proposer la sublime morale de l'Évangile dans les termes qui ne rendoient pas exactement le sens de l'auteur ; car pour peu qu'on s'en écarte en prenant une autre route on va très loin. » David Hume nous apprend qu'en Angleterre, après la naissance de la réforme, on fut obligé d'ôter au peuple les traductions vulgaires de l'Écriture sainte à cause des conséquences qui en résultoient et du fanatisme que cette lecture entretenoit. « Dans aucune école de philosophie, dit un auteur, on ne s'est avisé d'instruire les élèves en leur mettant seulement à la main les écrits du fondateur de la secte ; on n'espéra jamais former des jurisconsultes par la simple inspection des lois, des mé-

decins, par la seule lecture d'Hippocrate, ni des géomètres sans autre secours que les élémens d'Euclide. On sait que tout livre quelconque a besoin d'explication, sur-tout pour les commençans, que les instructions de vive voix aplanissent le chemin, et préviennent les méprises. Si quelques génies supérieurs se sont instruits par les livres sans le secours d'aucun maître, ces exemples très-rares ne sont pas des regles pour tous les hommes ». *Voyez* ARUNDEL, n° I.

HARNONCOURT (Pierre d'), né en Bourgogne, mort à Paris fermier général, en 1765, à 84 ans. Nous avons de lui des mélanges de *Maximes*, de *Réflexions* et de *Caractères*, 1763, in-8°, où l'on trouve quelques bonnes pensées, mais rarement bien exprimées.

HARO (Don Louis de), héritier du célèbre comte duc d'Olivarès, son oncle maternel, ministre d'état de Philippe IV, lui succéda dans le ministère, et gouverna l'Espagne sous le nom de ce monarque. Ce fut Haro qui conclut la paix des Pays-Bas, et celle de France, en 1659, avec le cardinal Mazarin. Les deux ministres se rendirent à l'île des Faisans, et y déployèrent l'un et l'autre toute leur politique. Celle du cardinal, dit l'auteur du Siècle de Louis XIV, étoit la finesse; celle de don Louis, la lenteur. Celui-ci ne donnoit presque jamais de paroles, et celui-là en donnoit toujours d'équivoques. Le génie du ministre italien étoit de vouloir surprendre; celui de l'Espagnol étoit d'empêcher qu'on ne le surprît. On prétend qu'il disoit du cardinal: « Il a un grand défaut en politique, c'est qu'il veut toujours tromper. » Pour le prix de la paix que don Louis avoit conclue, le roi d'Espagne érigea, en 1660, son marquisat de Carpio en duché-grandesse de la première classe, et lui donna le surnom *de la Paix*. Ce ministre mourut le 17 novembre 1661, à 63 ans. C'étoit un homme d'un esprit conciliant, d'un caractère doux et sans ambition, et parvenu à la faveur de son maître par son seul mérite. Il avoit épousé Catherine de Cordoue, dont il eut, entre autres enfans, Gaspard et Jean-Dominique DE HARO. Celui-ci mourut sans postérité. Gaspard fut vice-roi de Naples, et mourut le 16 novembre 1687, laissant d'Antoinette de la Cerda une fille unique, nommée Catherine DE HARO de Guzman, laquelle épousa, en 1688, François de Tolède, duc d'Albe. — On connoit encore de la même famille don Lopez DE HARO, prince de Biscaye, qui bâtit, en 1300, la ville de Bilbao.

I. HAROLD I, *ou* HARALD, roi d'Angleterre, fils naturel de Canut I, lui succéda en 1036, au préjudice de Canut II, fils légitime de ce prince. Les Anglais voulurent mettre la couronne sur la tête de Canut; mais Harold fut le plus fort, et l'emporta. L'année suivante il écrivit une lettre sous le nom de la reine Emme, pour inviter Alfred et Édouard, les fils de cette reine et d'Ethelred II, à venir en Angleterre afin de recouvrer la couronne. Les deux jeunes princes donnèrent dans le piége: Alfred fut arrêté, on lui creva les yeux, et il mourut peu de temps après. Édouard repassa en Normandie; et la reine Emme se retira en Flandre, chez le comte Baudoin. Harold se fit détester par ses crimes, et mourut sans enfans en 1039.

† II. HAROLD II, fils du comte Godwin, se fit élire roi après la mort de S. Édouard III, en 1066, au préjudice d'Edgard, à qui la couronne d'Angleterre appartenoit par sa naissance. Toston son frère, et Guillaume-le-Conquérant, la lui disputè-

rent : il vainquit le premier, et fut tué par le second à la célèbre bataille d'Hastings. On avoit vainement représenté à Harold qu'il seroit plus sage de tirer la guerre en longueur que de hasarder une action décisive. Enorgueilli de quelques succès, et poussé par son courage, il voulut risquer tout, et se perdit. Deux de ses frères furent tués dans la même bataille. A sa mort finit la domination des rois anglo-saxons, qui régnoient depuis plus de 600 ans sur la Grande-Bretagne.

HAROUL. *Voyez* ROLLON.

HAROUN. *Voyez* AARON-RASCHID, n° IV.

HARPAGES, seigneur mède, l'un des principaux officiers d'Astyages, ayant reçu ordre de faire mourir Cyrus, le confia à un berger, lui apprit sa naissance, et le porta à détrôner Astyages. *Voy.* ce mot.

HARPALICE (Myth.), la plus belle fille d'Argos, aimée éperdument de Clyménus son père, qui assouvit sa flamme incestueuse après avoir gagné sa nourrice et qui en eut un fils. Il la maria avec beaucoup de peine, et fit ensuite mourir son gendre pour la reprendre ; mais Harpalice, outrée de ce double crime, lui fit manger son propre fils, à l'exemple de Procné. Elle fut changée en oiseau, selon la fable. Clyménus se tua de désespoir. — Il y a deux autres HARPALICE. La première aima avec passion Iphicus, et mourut de chagrin de s'en voir méprisée : c'est d'elle qu'un certain cantique fut appelé *Harpalice*. L'autre est celle dont il est parlé dans l'article suivant.

HARPALICUS, roi des Amymnéens dans la Thrace, eut une fille nommé Harpalice, qu'il nourrit de lait de vache et de jument, et qu'il accoutuma de bonne heure au maniement des armes. Elle le secourut contre Néoptolème, fils d'Achille, qu'elle mit en fuite. Harpalicus ayant été tué quelque temps après par ses sujets, Harpalice se retira dans les bois, d'où elle fondoit sur les bestiaux du canton et les enlevoit. Elle fut prise dans des rêts qu'on lui avoit tendus ; et, après sa mort, les paysans se firent la guerre pour avoir les troupeaux qu'elle avoit volés. On établit des assemblées et des tournois au tombeau de cette fille, pour expier sa mort.

I. HARPALUS, célèbre astronome grec, vers l'an 480 avant J. C., corrigea le cycle de huit années que Cléostrate avoit inventé, et proposa celui de neuf ans : mais ce *nouveau cycle* d'Harpalus eut besoin lui-même d'être corrigé par Metton. *Voyez* l'Histoire des Mathématiques, par Montucla.

II. HARPALUS, seigneur macédonien, et l'un des lieutenans de l'armée d'Alexandre-le-Grand, s'atcha à ce prince durant ses démêlés avec Philippe, qui l'exila ; mais, dès que ce roi fut mort, Alexandre rappela Harpalus, et lui donna la charge de grand-trésorier, ensuite le gouvernement de Babylone. Le conquérant macédonien ayant entrepris son expédition des Indes, Harpalus, persuadé qu'il ne reviendroit plus, accabla le peuple de vexations inouïes, et dissipa par ses prodigalités le trésor confié à ses soins. (*Voy.* GLYCÈRE, n° I.) Le héros revint ; et le gouverneur, pour échapper à sa colère, ramassa 5000 talens, leva 6000 hommes, et se sauva dans l'Attique. Chassé d'Athènes, qui ne vouloit point attirer sur elle les armes d'Alexandre, il se retira, vers l'an 327 avant J. C., en Crète, où il fut tué en trahison par un de ses amis. Alexandre ajoutoit une foi si aveugle à la probité d'Harpalus, qu'il fit mettre aux fers, comme calom-

niateurs, ceux qui lui portèrent la premiere nouvelle de la fuite de ce perfide.

† HARPE (Jean-François de la), membre de l'académie française, né à Paris le 20 novembre 1739, d'un père originaire de Suisse, et qui servoit en France en qualité de capitaine d'artillerie, n'ayant à attendre aucune fortune, La Harpe dut à G.-T. Asselin, principal du collége d'Harcourt, la place de boursier. Il se distingua dans ses classes, et remporta toujours les premiers prix de l'université. A la fin de sa rhétorique, ayant écrit quelques plaisanteries sur des particuliers obscurs du collége, il fut envoyé à la Bastille, d'où il ne tarda pas a sortir. Livré tout entier à l'étude des belles-lettres, La Harpe fit paroître, en 1762, un recueil d'*Héroïdes* et de *Poésies fugitives*, dont quelques-unes respirent la grace et l'élégance, avec un *Essai* sur ce genre de pièce. Il n'avoit que 23 ans lorsqu'il donna, en 1763, sa *Tragédie de Warwick*. Elle obtint un grand succès, et le méritoit. La noblesse du rôle principal, le caractère soutenu de la reine Marguerite, tout le quatrième acte qui étincelle de beautés, l'ont fait rester au théâtre. L'auteur s'est permis cependant de dénaturer l'histoire en faisant mourir Warwich combattant pour le duc d'Yorck, tandis qu'il fut tué au contraire en combattant contre ce prince. *Timoléon*, qui suivit ce début brillant, joué en 1764, fut beaucoup moins applaudi; et *Pharamond*, qui le fut en 1765, ne réussit point aux premières représentations. C'est à peu près de cette époque que date la liaison de La Harpe avec Voltaire, qui lui donna des témoignages de sa généreuse bienveillance, et auxquels l'auteur de *Warwick* ne répondit pas toujours avec reconnoissance. Après ses premiers essais sur le théâtre, La Harpe entra dans la carrière des concours académiques, et peu d'écrivains ont été aussi heureux que lui. Parmi tous ses *Eloges*, on distingue celui *de Henri IV*, Paris, 1770, in-8°. L'auteur a retracé avec son talent ordinaire les grandes actions et la belle ame du meilleur des rois. On doit encore remarquer ceux *de Fénélon*, *de Racine* et *de Catinat*; dans le premier, La Harpe semble s'être pénétré de la manière de cet illustre prélat; dans le second, qui est son chef-d'œuvre, il montre par-tout Racine comme créateur, et il l'est lui-même de toutes les idées dont il compose cet *Eloge*, c'est le plus beau monument élevé à la gloire du plus grand des poëtes; dans le troisième enfin, l'orateur paroît avoir parfaitement senti le mérite et le caractère de son héros, et en traçant sa valeur tranquille, sa prudence et l'universalité de ses connoissances, il emploie une diction élégante et sans apprêt. Ses pièces en vers, et qui sont intitulées *la Délivrance de Salerne; le Portrait du sage; les Talens dans leur rapport avec la société et le bonheur; le Poëte; la Navigation; les Avantages de la paix; le Philosophe des Alpes; Conseils à un jeune poëte; Brutus au Tasse; aux Mânes de Voltaire*, n'offrent pas toutes le même degré de talent. La plupart de celles qui ont été couronnées se font remarquer par une grande pureté, beaucoup d'élégance et de facilité; mais peut-être ne s'y trouve-t-il pas assez de poésie. Ses *Odes* manquent d'enthousiasme, et valent bien moins que ses *Epîtres*, qui ont toutes l'esprit du genre, et cette aisance et cette finesse qu'il ne conserva pas toujours en écrivant en prose. Malgré le peu de succès de ses dernieres *Tragédies*, La Harpe n'abandonna pas la carriere du théatre; il donna *Gustave-Wasa* en 1766: *Menzikoff* en 1776; *les Barmécides* en 1778.

Cette dernière pièce, qui offroit des mœurs nouvelles, en rappelant une des brillantes époques de l'histoire des Arabes, n'eut pas un sort brillant. On remarqua que l'auteur, en recherchant dans cette tragédie des situations extraordinaires, manqua presque toujours ses effets. *Jeanne de Naples*, jouée en 1783, réussit davantage; le sujet est intéressant, et le coloris local y est conservé avec soin. *Les Brames*, représentés la même année, n'eurent aucun succès. *Coriolan*, joué en 1784, sujet si souvent traité, ne le fut pas heureusement par La Harpe; il y a dans cette pièce des beautés de détails, des situations bien conçues; mais au total ce n'est qu'un ouvrage médiocre. *Virginie*, qui fut représentée en 1793, n'obtint aucun succès. *Philoctète*, traduit de Sophocle, est la seule tragédie qui, après *Warwick*, se soit constamment soutenue. En le faisant passer dans notre langue, La Harpe a su lui conserver ses beautés antiques, et jamais il n'a porté le style tragique à un si haut degré de force et de véhémence que dans cette belle imitation du poète grec. Cette tragédie, qui n'est qu'en trois actes, fut représentée pour la première fois en 1781. Une singularité de cette pièce, c'est qu'elle n'a point de rôle de femme; mais sans amour elle intéresse par sa noble simplicité, et en nous reportant aux beaux siècles de l'art tragique chez les Grecs. On sait que le sujet de cette pièce fait l'un des plus beaux épisodes du Télémaque. Quoique La Harpe se fût souvent élevé contre les drames, il en composa deux. *Mélanie*, le premier des deux, fit quelque bruit dans sa nouveauté. On convient que le style de ce drame est d'une élégance soutenue, et sous ce rapport c'est sa production la plus soignée. C'est au sujet de cette pièce que Voltaire a bien voulu comparer le style de l'auteur à celui de Racine. Cette pièce offre de trop longues conversations et un rôle trop révoltant; des personnages religieux mis sur la scène, tels qu'un curé et une jeune novice, l'aspect de l'intérieur d'un couvent, avoient fait défendre pendant long-temps la représentation de ce drame; et l'auteur a reconnu lui-même, sur la fin de sa vie, la justice de cette défense en retirant *Mélanie* du théâtre, et en ordonnant dans son testament qu'elle ne fût plus jouée. *Barnevelt*, l'autre drame, est une imitation d'une piece de M. Lillo, intitulée le Marchand de Londres. Cette pièce n'a jamais été mise sur la scène; son élégance soutenue en rend la lecture attachante, les défauts ne pourroient se sentir qu'à la représentation. Des prix remportés, une foule de pièces fugitives remarquables par les graces et l'esprit, un succès brillant dans *Warwick*, et d'excellens morceaux de littérature insérés dans les Journaux, ouvrirent à La Harpe les portes de l'académie; il y fut reçu en 1776. Le fauteuil ne ralentit point son ardeur pour le travail; il fit paroître peu de temps apres la *Traduction de la Lusiade*, du Camoens. En 1779 il fit jouer aux Français *les Muses rivales*, hommage qu'il rendoit à la mémoire de Voltaire, et l'année suivante il fit l'*Eloge* du même Voltaire. Ce fut à cette époque qu'il se chargea d'abréger l'*Histoire des voyages de l'abbé Prévost*, Paris, 1780, 21 vol. in-8°, avec un atlas. Cette partie de ses travaux peut être regardée plutôt comme une spéculation de librairie que comme une production littéraire. Dans la même année il fit imprimer *Tangu et Félime*, poëme érotique en quatre chants, qui renferme des descriptions voluptueuses, et qui est une de ses meilleures productions dans ce genre, Paris, 1780, in-8° C'est principalement sur son *Cours de littérature* en 19 parties ou 16

vol. in-8°, que repose sa véritable gloire. Les auteurs y sont appréciés quelquefois avec un partialité intolérable ; mais ordinairement avec courage et d'excellentes vues pour les progrès des lettres. On y trouve des connoissances profondes en tout genre, une critique fine dans les détails, le style propre à chaque genre ; mais l'auteur manque de méthode, perd trop souvent de vue son objet, et s'étend dans d'immenses digressions qui paroissent entièrement déplacées. Ces défauts se découvrent sur-tout dans les trois derniers volumes dont on a surchargé la première édition après la mort de l'auteur. « Dans cet ouvrage, devenu beaucoup trop long, dit M. Palissot, on trouve, comme dans tous les jugemens littéraires de l'auteur, la pureté ordinaire de son style, des principes de goût très-sains quand il n'est animé par aucune passion, un talent remarquable pour la discussion, une dialectique serrée et pressante ; mais indépendamment de quelques erreurs un peu fortes dans lesquelles il est tombé sur la littérature ancienne, à commencer par Homère, on lui reproche avec raison presque tout ce qu'il a traduit, soit en vers, soit en prose. La négligence avec laquelle il a rendu plusieurs morceaux des *Oraisons de Cicéron contre Verrès*, ou *des Catilinaires*, est plutôt d'un écolier que d'un professeur de goût. On lui reproche encore la longueur démesurée de quelques articles, de celui de *Sénèque*, par exemple, qu'il commence par une digression sur Diderot d'environ 200 pages, tandis qu'il donne à peine quelques lignes à des objets plus importans. L'auteur auroit pu s'asseoir avec dignité dans la chaire de Quintilien, s'il eût su se défendre de la violence de son caractère et du ton décisif, impérieux et tranchant qu'on peut lui reprocher contre plusieurs de ses contemporains qui lui sont supérieurs..... C'est un homme d'une taille bien prise dans ses petites proportions, mais qui a le ridicule de se croire un colosse. » La conduite de La Harpe dans la révolution, a dit un publiciste, fut une suite des principes qu'il avoit puisés à l'école des philosophes et des encyclopédistes dont il suivoit depuis long-temps les bannières ; et il se rendit doublement coupable aux yeux des gens de bien, en célébrant les excès de cette même révolution. En vantant les principes d'une prétendue égalité, il mentoit à sa conscience, puisqu'il avoit trop d'esprit et de lumières pour penser qu'elle pût jamais exister. On ne doit donc attribuer son adhésion à des principes subversifs de l'ordre qu'à des motifs qui ne font honneur ni à son cœur ni à son esprit. Quoi qu'il en soit, lorsqu'il eut été enfermé comme suspect dans l'une des prisons de la capitale, il n'en sortit qu'outré d'indignation. » C'est de cette époque que date le changement de ses principes religieux. Il avoit été disciple et grand admirateur de Voltaire, qui l'avoit payé par des éloges et des bienfaits de son dévouement au parti des philosophes modernes ; il se déclara dès-lors leur ennemi. La philosophie avoit favorisé son amour-propre excessif ; et la religion ne le corrigea pas. A peine devenu chrétien, il s'engagea dans les querelles de l'Eglise gallicane. Un néophite étoit-il fait pour entrer dans de telles discussions? Il devoit sur-tout se défendre de ce ton présomptueux et magistral, de cette aigreur outrageante, de cet air de mépris insultant qu'il avoit toujours montré dans ses critiques. A quoi serviroit la religion, si elle ne contribuoit pas à la réforme de nos mœurs et de nos défauts ? Ayant changé d'opinion politique, il embrassa en religion le parti qui favorisoit le plus celui qu'il vouloit faire triompher. Un écrivain

» dit : « Les vrais chrétiens auroient été quelquefois tentés de soupçonner la sincérité de sa conversion, s'ils n'avoient pas su que la dévotion ne change pas toujours le caractère. » On auroit pu lui dire :

Tu ne peux rien souffrir, et tu te dis chrétien !

Au 18 fructidor (1798) il fut condamné à la déportation ; mais il eut le bonheur de se réfugier dans un asile où il ne fut pas découvert. Il est mort en 1803, après une maladie de vingt-cinq jours, M. Fontanes lui a consacré un court et brillant Eloge. Outre les *Héroïdes*, les *Tragédies*, et les ouvrages dont nous avons parlé, on doit encore à La Harpe, I. *Mélanges littéraires*, ou *Epîtres et pièces philosophiques*, 1765, in-12. II. *Traduction de la vie des douze Césars, par Suétone, avec des notes et des réflexions*, 1770, 2 vol. in-8e. L'auteur y réfute avec énergie les paradoxes de Linguet sur Néron et Titus. Cette traduction n'est pas sans défauts, et on a reproché à l'auteur quelques contresens. III. *Discours de réception à l'académie française*, 1776, in-4°. IV. *Traduction de la Lusiade de Camoëns, avec des notes et la Vie de l'auteur*, 1776, 2 vol. in-8°. C'est le premier ouvrage publié par La Harpe depuis son entrée à l'académie. V. *Eloge de Voltaire*, 1780, in-8°. VI. *De la guerre déclarée par nos derniers tyrans à la raison, à la morale, aux lettres et aux arts*, 1796, in-8°. Ce discours fut prononcé à Paris lors de l'ouverture du lycée. VII. *Du Fanatisme de la langue révolutionnaire*, in-8°. VIII. *Correspondance littéraire adressée à Paul I*, 1801, 4 v. in-8°. C'est une sorte de Journal sur la littérature française écrit avec pureté en général, mais rempli d'animosité contre les ennemis ou les rivaux de l'auteur, et que la malignité publique a lu avec d'autant plus d'avidité, qu'il renferme un grand nombre d'épigrammes et d'anecdotes mordantes contre des auteurs vivans. IX. *Commentaire des Tragédies de Racine*, Paris, 7 v. in-8° ; ouvrage imprimé après la mort de l'auteur. On a recueilli quelques-uns des ouvrages de La Harpe en 6 vol. in-8°. Cette édition est bien loin de contenir tous ses ouvrages ; il est vrai que tous ne méritent pas d'être conservés. On a encore de lui une *Traduction en vers français* des Psaumes de David. Il a laissé en manuscrit, *Fragmens d'une tragédie de Polixène ; Fragmens de Gustave, avec la préface ; la Vengeance d'Achille, tragédie lyrique* ; les huit premiers *Chants de la Jérusalem délivrée* ; le *Chant deuxième du Poëme des femmes* ; le deuxième et le dixième *Chants de la Pharsale, avec l'épilogue ; Morceaux de critique pour le Mercure* ; environ deux forts vol. in-8° *sur la littérature et la philosophie du 18e siècle ; Fragmens de l'Apologie de la religion* ; les six premiers *Chants du Triomphe de la religion, poëme épique.*

HARPIES (Mythol.), monstres, filles de Neptune et de la Terre, avoient un visage de femme, le corps d'un vautour, avec des ailes, des griffes aux pieds et aux mains, et des oreilles d'ours. Les principales étoient Aëllo, Ocypète et Célæno. Junon les envoya pour infecter de leurs ordures et enlever les viandes de dessus la table de Phinée. Zethès et Calaïs les chassèrent ; mais Iris, par l'ordre de Junon, les fit revenir dans la Thrace. Les Troyens de la suite d'Enée, ayant tué des troupeaux qui appartenoient aux Harpies, ils eurent une espèce de guerre à soutenir contre elles, et Celæno, dans sa fureur, fit à Enée les plus terribles prédictions.

HARPOCRATE (Mythol.), dieu du silence, fils d'Isis. On le re-

présentoit sous la figure d'un jeune homme demi-nu, avec un manteau parsemé d'yeux et d'oreilles, et une mitre égyptienne sur la tête. Il avoit un doigt posé sur sa bouche, et tenoit une corne de l'autre main. Le pêcher lui étoit consacré, parce que la feuille de cet arbre a la forme d'une langue. On a imprimé à Lyon, en 1603, in-8°, *Harpocrates sive de rectâ silendi ratione.*

† HARPOCRATION (Valerius), rhéteur d'Alexandrie, laissa un *Lexique* curieux sur dix orateurs de la Grèce. On y trouve des détails utiles sur les magistrats, sur les plaidoyers, sur le barreau d'Athènes. Philippe de Maussac donna une édition grecque et latine de cet ouvrage, avec de savantes notes, à Paris, 1614, in-4°. Valois l'aîné a fait sur le même livre des observations importantes, insérées dans les éditions de Leyde, in-4°, 1683 et 1696. Ces éditions sont les meilleures. La première fut donnée par les Aldes, à Venise, 1603, in-fol.

*HARPPRECHT (Jean), célèbre professeur en droit dans l'université de Tubinge, né le 10 janvier 1560, à Wallenheim, village dans le duché de Wirtemberg, et mort le 18 septembre 1639, a publié en 1615 : *Commentarius in quatuor libros Institutionum juris civilis divi Justiniani.* La seconde édition fut faite dans la même année à Francfort, et la troisième, en quatre tomes, y parut aussi en 1708.

*HARPSFIELD (Nicolas), théologien anglais, archidiacre de Cantorbéry, mort en 1572, distingué par son zele pour la religion catholique romaine, fut long-temps en prison sous le regne d'Elizabeth. Harpsfield est auteur, I. D'une *Histoire ecclésiastique d'Angleterre*. II. De l'*Histoire de l'hérésie de Wickliff.*

* HARRAVAD (Isaac-Ben), rabbin célèbre vers la fin du 12e siècle, jouit de la réputation d'avoir possédé un talent particulier en fait de physionomie. Il distinguoit (dit-on) au visage des gens s'ils avoient une ame qui fût venue d'un autre corps, ou qui eût commencé d'exister au moment qu'elle avoit été unie au leur.

* HARREVIN (François), né à Bruxelles en 1681, graveur habile, et disciple de Romain de Hooge. On a d'Harrevin un grand nombre d'*Estampes* de sa composition, et plusieurs gravées à l'eau-forte d'après Rubens et autres maitres.

* HARRIET (N.), peintre, élève de M. David, mort à Rome en 1804. Après avoir remporté tous les prix aux différens concours, il concourut en 1794 au grand prix. Le programme étoit les *Funérailles de Junius Brutus l'ancien.* Il n'avoit alors que 17 à 18 ans, et cependant il fit un tableau plein de feu, de sentiment, d'expression et de dignité. Pensionné de l'état pour l'académie de Rome, il arriva dans cette ville après 1795, rempli du grand projet d'y exécuter l'un des plus brillans et des plus difficiles sujets de l'histoire romaine, *Horatius Coclès défendant le pont Sublicien contre l'armée entière de Porsenna*, tableau d'environ dix-huit pieds de haut sur vingt-six de large, que la mort l'empêcha d'achever. Les objets terminés sont d'un dessin et d'une couleur admirables. On peut juger de l'étendue de cette machine pittoresque par le nombre des figures; le seul premier plan en offre plus de quarante, grandes comme nature.

† I. HARRINGTON (sir John), poëte anglais, né à Kelston, près de Bath, dans le comté de Sommerset, sous Elizabeth qui fut sa marraine, et sous Jacques Ier, s'est fait un nom par son livre d'*Epigrammes*, et par

une bonne *traduction* en anglais du Roland le Furieux de l'Arioste, qu'il publia avant l'âge de 30 ans. Mais il a malheureusement imité les Italiens dans leurs stances, dont la prolixe uniformité endort dans un long ouvrage. Il fut fait chevalier sur le champ de bataille par le comte d'Essex, au grand mécontentement de la reine, avare et jalouse d'honneurs qu'elle étoit bien charmée de conférer elle-même. Sous le règne de Jacques Ier il fut créé chevalier du Bain. On rapporte qu'étant à Bath dans une auberge, il remarqua qu'une fille le servoit à table avec plus d'attention que les autres, quoiqu'il fût au-dessous d'eux. Harrington lui en ayant demandé la raison, elle répondit que, le connoissant pour un homme d'esprit, elle tâchoit de ne pas lui déplaire, de peur qu'il ne fît contre elle quelque épigramme. Les ouvrages de John Harrington en prose et en vers ont été recueillis par Henri Harrington, sous le titre de *Nugæ antiquæ*. Sir John, dont nous nous occupons dans cet article, avoit formé le plan d'une *Histoire de son temps*, qu'il n'eut pas le temps d'exécuter. Il mourut en 1612, âgé de 51 ans.

† II. HARRINGTON (Jacques), écrivain politique d'Angleterre, né en 1611, d'une ancienne famille de Rutland, voyagea en France, en Hollande, en Danemarck, en Allemagne et en Italie, où il ne voulut point baiser les pieds du pape; le roi d'Angleterre lui en ayant demandé la raison, il répondit « qu'un homme qui avoit baisé la main de sa majesté ne devoit baiser les pieds de qui que ce fût. » Cette réponse ingénieuse lui valut la charge de gentilhomme privé de la chambre, que Charles premier lui donna. Ce fut en cette qualité qu'il accompagna ce prince dans sa première expédition d'Ecosse. Après la mort déplorable de ce monarque, il s'enferma dans son cabinet. Ses ennemis l'ayant peint comme un homme dangereux, il fut conduit en 1661 à la tour de Londres, avec le comte de Bath, ensuite à l'île de Saint-Nicolas, de là à Plymouth. Un médecin gagné, dit-on, par ses persécuteurs, lui conseilla l'usage du gayac mêlé avec le café. Il en prit une si forte dose, qu'il en perdit l'esprit. Le comte de Bath obtint sa liberté; mais sa raison demeura toujours aliénée. Il mourut à Westminster le 17 septembre 1677. Ses *Aphorismes politiques* ont été traduits en français par Aubin, qui a mis en tête une notice raisonnée sur la vie et les ouvrages de l'auteur. Ces ouvrages, rassemblés par Jean Toland, ont été magnifiquement imprimés à Londres en 1700, in-fol., et réimprimés en 1737 et en 1771, in-4°; ils ont été traduits en français, avec sa vie composée par Toland, par M. Henri, Paris, 1789 ou 1795, 3 vol. in-8°. Le principal est celui intitulé: *Oceana*. Il fut imprimé en 1656, et parut en un petit in-fol. sous ce titre : *La République*, ou *Oceana : à son altesse mylord protecteur de la république d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande*. En 1659, il donna un abrégé de cet ouvrage, et l'intitula *l'Art de faire des lois*. C'est un plan de république, où l'on trouve du génie, de l'invention et des projets chimériques. Son style n'est ni facile, ni coulant, mais la matière qu'il traite est importante. Cet ouvrage ne plut ni à Cromwel, ni à ses créatures. Une foule de critiques s'élevèrent; Harrington leur répondit. On trouve ces réponses à la suite de son ouvrage. Montesquieu a dit de ce politique « qu'il n'a cherché la liberté qu'après l'avoir méconnue, et qu'il a bâti Calcédoine ayant le rivage de Bysance devant les yeux. Harrington ne se contenta pas de répondre à ses prin-

cipes sur le gouvernement dans ses écrits, il établit encore des assemblées, composées de personnes d'esprit, qui se tenoient le soir à Westminster dans la cour du nouveau palais. On nomma cette société *la Roue*. Ces assemblées durèrent jusqu'au 21 février 1659, que le général Monck ayant rétabli les membres du parlement qui avoient été exclus, tous ces plans de république s'en allèrent en fumée. Harrington a publié en 1658 la traduction anglaise de deux *Eglogues* et des deux premiers livres de l'Enéide, sous le titre d'*Essai de traduction de quelques morceaux de Virgile*. Il donna en 1659 la traduction des quatre livres suivans; mais ces essais et sa poésie n'eurent aucun succès, et n'en méritoient point.

HARRIOT. *Voyez* HARIOT.

* I. HARRIS (Robert), théologien anglais, né en 1578 à Broad-Camden au comté de Glocester, mort en 1658, élève d'Oxford, dans le temps de la rébellion, se joignit aux presbytériens, et fut nommé recteur de Péter-freld et président du collége de la Trinité à Oxford, où il mourut. Ses ouvrages sont, I. Des *Sermons*. II. Un Traité *De Fœdere novi Testamenti*. III. *Remedium contra avaritiam*. IV. *Epistolæ apologeticæ*, etc.

* II. HARRIS (Guillaume), théologien dissident, et du parti des indépendants, né en 1675, mort en 1740, pendant 40 ans pasteur d'une congrégation. Il a donné un volume de *Sermons sur les principales représentations du Messie dans l'ancien Testament;* Un autre volume d'*Oraisons funèbres;* et quelques *Ecrits sur la religion*.

III. HARRIS (Gauthier), Anglais, médecin et membre du collége royal de Londres, exerçoit sa profession avec beaucoup de réputation vers l'an 1680, et vivoit encore en 1710. Il fut médecin de Guillaume, prince d'Orange, depuis roi de la Grande-Bretagne. Nous avons de lui un traité fort estimé: *De morbis acutis infantium*, 1705, in-12, qu'il mit au jour à la prière de Thomas Sydenham, fameux médecin de Londres. Ce traité, qui lui fit donner le nom de *Médecin des enfans*, a été traduit en français par Devaux, 1738, in-12.

* IV. HARRIS (Jean), théologien et mathématicien anglais, mort en 1730, secrétaire de la société royale, a donné quelques ouvrages dont le principal est une *Traduction des élémens de géométrie de Pardie;* mais ce qui l'a fait connoitre davantage, c'est le projet qu'il conçut le premier d'une *Encyclopédie* ou Dictionnaire des sciences. Cet ouvrage parut d'abord en 1710, 2 vol. in-fol., sous le titre de *Lexicon Thecnicum;* un supplément parut encore en 1786; mais le Dictionnaire de Chambers a fait tomber cet ouvrage.

† V. HARRIS (Jacques), écrivain anglais très-distingué, né près de Salisbury en 1709, mort à Londres le 22 décembre 1780, membre du parlement, secrétaire et intendant de la maison de la reine, publia, en 1744, son premier ouvrage, consistant en trois *Mémoires sur les Arts en général, sur la Peinture, la Poésie et la Musique*, et *sur le Bonheur*, 1745, in-8°. En 1751 parut, en 2 vol. in-8°, son *Hermès*, ou *Recherches philosophiques sur la Grammaire universelle*, traduit en plusieurs langues. Cet ouvrage jouit en Angleterre de l'estime des hommes éclairés, et depuis l'édition annoncée, il s'en est fait trois autres. M. Thurot l'a traduit en français en 1796, et y a ajouté un savant Discours préliminaire sur l'histoire de la grammaire. Il fit imprimer,

en 1775, sous le titre d'*Essais philosophiques*, le Précis d'un ouvrage plus étendu qu'il méditoit et qu'il n'a pas fini sur la logique des péripatéticiens : il devoit y combattre les principes des matérialistes. Son dernier ouvrage eut pour titre : *Recherches philologiques*. — Son fils, le célèbre lord Malmesbury, a recueilli toutes ces productions, et les a accompagnées d'une biographie intéressante, à Londres, en 2 vol. in-4°, 1801.

* VI. HARRIS (Thomas), chirurgien de Londres, qui vivoit dans le 18e siècle, a publié en sa langue maternelle un ouvrage intitulé *A Treatise on the force, and energy of crude Mercury*, Londres, 1735, in-8°. Il conseille, dans cet ouvrage, l'usage du vif-argent dans la cure des écrouelles et de la passion iliaque.

* VII. HARRIS (Guillaume), ministre dissident à Honiton, dans le comté de Dévon, a donné une *Histoire critique des Vies de Jacques I, Charles I* et *Olivier Cromwel*, en 5 vol. in-8°, dans laquelle il a suivi et imité la manière de Bayle; et indépendamment de plusieurs autres pièces fugitives ou de circonstance, une *Vie de Hugh Péters*. Il préparoit une *Histoire du règne de Jacques II*, quand il mourut encore jeune en février 1770.

I. HARRISON, fils d'un boucher, devenu général des parlementaires, et complice de la condamnation du roi d'Angleterre Charles Ier, fut pendu l'an 1670. Ensuite on lui arracha les entrailles, que l'on brûla, et on lui coupa la tête, qui fut exposée sur la tour de Londres : son corps fut mis en quatre quartiers, que l'on exposa sur les portes des quatre principales villes du royaume.

† II. HARRISON (Jean), savant mécanicien anglais, célèbre par l'invention et la fabrication du *Pendule à gril* et du fameux *Time-Keeper*, dont l'objet est de fixer la longitude en mer, naquit en 1693 à Foulby, dans le comté d'Yorck, et prit d'abord l'état de son père, qui étoit charpentier. Dès 1726 il avoit inventé son échappement et son pendule, et en avoit fait l'application à deux horloges presque entièrement de bois. Ils se trouvèrent d'autant supérieurs à tous ceux de ce genre, qu'en un mois ils se dérangeoient à peine d'une seconde. En 1728, Harrison se rendit à Londres avec les dessins d'une machine propre à déterminer les longitudes en mer. Il y parut avec sa machine même en 1735, et la perfectionna successivement en 1739 et en 1749 : par un nouveau travail encore il obtint de ses principes des effets tellement supérieurs à sa propre attente, qu'il se sentit encouragé à faire un quatrième *Fixe-temps*, auquel il donna la forme d'une montre de six pouces environ de diamètre. Il toucha la récompense de 20,000 livres sterling, promise par un acte du parlement passé du vivant de la reine Anne, à qui en rempliroit les conditions pour la détermination de la longitude. Harrison employa ses dernières années à faire un cinquième *Time-keeper* sur les mêmes principes que le quatrième. En 1771, à la fin d'un essai qui avoit duré six semaines, et dont l'observatoire de Richemond fut le théâtre, on trouva qu'il ne s'étoit écarté que de quatre secondes et demie. Il mourut à Londres le 24 mars 1776. L'année précédente, il avoit fait imprimer : *Description containing such mechanism as will afford a niee or true mensuration of time*, in-8°; ouvrage qu'il ne faudroit pas juger sans faire entrer dans la balance de la critique l'ignorance absolue de l'auteur en matière de littérature, et l'extrême caducité de son âge. On y trouve un compte abrégé de sa nouvelle échelle musicale, ou di-

vision mécanique de l'octave, suivant la proportion qui existe entre les rayons ou le diamètre d'un cercle et sa circonférence. Harrison avoit l'oreille très-juste, et il avoit été, dans sa jeunesse, à la tête d'une troupe distinguée de musiciens d'église.

* III. HARRISON (Guillaume), écrivain anglais, mort en 1712, boursier du nouveau collége à Oxford, et secrétaire du comte de Stafford à La Haye, fut ami de Swift, avec qui il eut une correspondance suivie. Harrison a écrit quelques *Poésies*, qui se trouvent dans le recueil de Nichols.

* IV. HARRISON (Guillaume), jeune homme plein d'esprit, d'un grand sens et d'un excellent caractère, d'après le rapport du docteur Swift, et qu'une mort prématurée empêcha de réaliser les espérances qu'il avoit données. Elève de l'université d'Oxford, il n'avoit d'autre revenu que 40 livres, qu'il gagnoit annuellement en qualité d'instituteur de l'un des fils du duc de Queensbury. Il sut, dans cet emploi, se concilier l'amitié et la faveur du docteur Swift, qui obtint pour lui la place de secrétaire auprès de lord Raby, ambassadeur à La Haye. Harrison ne jouit pas long-temps du commencement de sa fortune : ayant été envoyé à Londres, il y mourut le 14 février 1712. Les regrets qu'ont donnés publiquement à sa mort le docteur Swift, M. Tickell et le docteur Young, font également l'éloge de ce jeune poëte et des pièces de sa composition éparses dans les recueils du temps. Il a eu quelque part au 5e volume du *Tatter*, dont il fut l'éditeur, sous la direction de Bolingbroke, Henley et Swift. — On ne doit pas le confondre avec un autre William HARRISON, auteur d'un drame pastoral intitulé *le Pélerin* ou *l'Heureux Converti*, qui parut en 1709.

* HARSCHER (Nicolas), docteur en philosophie et en médecine, professeur d'éloquence dans l'université de Bâle, né en 1685, soutint dans cette ville une dissertation *De tono ventriculi et intestinorum naturali et præternaturali*. On a encore de lui une dissertation assez longue sous ce titre : *De divinatione Ciceronis diatribe, quâ rationes prædicendæ mutationis reipublicæ et belli civilis inter Pompeium et Cæsarem gesti, ostenduntur, et in exemplum divinationis civilis proponuntur;* et un Discours intitulé *De ingenio et moribus hominum, ex stylo æstimandis*. Ce médecin mourut à Bâle, le 27 octobre 1742.

† HARSI (Olivier de), célèbre imprimeur de Paris, mort en 1584, connu par la beauté de ses éditions, parmi lesquelles on distingue son *Corps de Droit*, avec les Commentaires d'Accurse, 5 vol. in-fol.

* HARSU (Jacques de), né à Genève en 1730, mort en 1784, enthousiasmé pour les effets médicinaux de l'aimant, a publié un *Recueil d'Observations* à ce sujet, 1782, in-8°.

* HARTE (Gautier), poëte et historien anglais, mort en 1773, né et élevé à Marlborough, au comté de Wilts, a publié, I. un recueil de poésies intitulé *Amante*, un vol. in-12. II. Une *Histoire de Gustave-Adolphe*, 2 vol. in-4°. III. *Essais sur l'Agriculture*.

* HARTIG (François, comte d'), né en 1761 d'une famille d'Allemagne très-ancienne, étoit gendre du célèbre comte Colloredo; celui-ci ayant été nommé, par l'empereur d'Autriche, ministre plénipotentiaire à la cour de Saxe, d'Hartig profita de quelques momens de loisir que lui laissoit sa place, et vint à Paris en 1786. Né avec le goût le plus vif pour les lettres et les voyages, il s'y lia avec les savans et les beaux esprits de ce temps, et, profitant

de leur société et de leurs conseils, il composa plusieurs ouvrages en vers et en prose, qui parurent imprimés en 1788 sous le titre suivant : *Mélange de Vers et de Prose par le comte François d'Hartig, membre de l'académie des sciences et belles-lettres de Marseille, du musée de Paris, de l'académie des sciences de Prague, et de la société d'émulation de Liège.* Ce recueil renferme une belle *Epître sur l'amour des voyages*, plusieurs *Vers* de société fort agréables, et quelques *Nouvelles* en prose, entre autres *la Belle Spichilde.* Le comte d'Hartig, passionné pour la langue française, l'écrivoit avec grace, pureté et correction. Il mourut fort jeune en 1792. Ce fut une perte véritable pour les lettres françaises. On lit au bas de la gravure qui est à la tête de ses *Œuvres* les vers suivans de M. Cubières-Palmézeaux :

Savez-vous quel est son partage?
Les qualités du cœur, les talens de l'esprit;
Il a voyagé comme un sage,
C'est en poëte qu'il écrit.

* HARTKNOCH (Christophe), savant historien allemand, professeur à Thorn, puis à Kœnigsberg, et mort en 1687, a donne, I. *De Publicâ Polonicâ libri II*, Francfort, 1687, 2 v. in-8°. Il traite, dans le premier livre, de l'histoire de Pologne; dans le second, du droit public de ce royaume. Cet ouvrage est estimé, quoiqu'il soit écrit sans ornement et sans grace. II. *Description et Histoire de la Prusse*, en allemand, Francfort, 1684, in-f°., avec fig. III. *Histoire ecclésiastique de la Prusse*, Francfort, 1686, in-4°, en allemand. IV. *De Originibus Pomeranicis.* V. *Chronicon Prussiæ*, de Durbourg, enrichies de notes savantes, Iène, 1679, in-4°.

* HARTLEY (David), médecin anglais, né en 1704, a joui d'une grande réputation et exercé la médecine avec succès à Londres et à Bath, où il mourut en 1757, âgé de 53 ans. Il publia, en 1739, un *Ecrit* contenant tout ce qui avoit été dit pour et contre le spécifique de mademoiselle Stephens pour dissoudre la pierre, accompagné de 155 *Exemples*, de plusieurs *Expériences* et de quelques *Observations.* Il s'employa chaudement pour faire obtenir à mademoiselle Stephens les cinq mille livres sterling promises par le parlement à l'inventeur de ce dissolvant. Cependant le docteur Hartley mourut, dit-on, de la pierre, après avoir consommé plus de deux quintaux de pilules de savon; et la nullité du remède de mademoiselle Stephens est reconnue depuis long-temps. Hartley a défendu aussi la cause de l'inoculation dans plusieurs *Lettres* insérées dans les Transactions philosophiques. Le plus important de ses ouvrages est intitulé *Observations sur l'homme, sur sa constitution, ses devoirs et son état à venir,* 1749, in-8°, 2 v.

* HARTLIB, fils d'un marchand polonais, venu en Angleterre vers 1640, écrivit sur les moyens de mettre la paix entre les théologiens protestans. N'ayant pas réussi, il se porta vers les études, où il eut plus de succès. Instruit à l'école des Flamands, il publia d'abord son *Traité sur l'agriculture de la Belgique*, ensuite l'ouvrage intitulé *Legs*, qui, si l'on en croit les auteurs du Fermier Complet, est de Child; ainsi Hartlib n'auroit fait que corriger et publier cet ouvrage, destiné à examiner les défauts et les remèdes de l'agriculture anglaise. On y voit que, dans le comté de Kent, on atteloit quatre, six, et même douze chevaux à une charrue; on n'y lit pas, sans étonnement, qu'en Irlande quelques laboureurs attachoient leurs chevaux par la queue pour traîner les chariots, etc. L'auteur se plaint amère-

ment de la grande variété de charrues usitées dans le même canton, au lieu de comparer leurs effets et d'adopter ce qu'il y avoit de mieux. Hartlib n'étoit pas encore satisfait de l'éducation des bêtes à laine, et il se répand en plaintes sur cet objet. Il veut qu'on s'occupe davantage des abeilles; car le miel d'Angleterre lui paroit le meilleur que l'on connoisse. Il cite l'urine de vache, employée par les Hollandais comme un excellent engrais au pied des arbres. Il avoit envoyé en France des *Questions sur la luzerne* : on les trouve dans ses ouvrages, ainsi qu'une foule d'autres questions sur l'agriculture de l'Irlande, avec les réponses. Il désire qu'on s'occupe des vers à soie, et rapporte une lettre du roi Jacques, qui ordonnoit la culture du mûrier. Si l'on en croit Gautier Harte et les autres écrivains, l'époque de Hartlib est celle de la gloire de l'agriculture anglaise. Cromwel, convaincu du mérite d'un tel homme, lui assigna une pension annuelle de cent pounds, dont il ne toucha que le brevet. Semblable en cela à Descartes, qui mourut à 400 lieues de sa patrie, sans en avoir obtenu d'autre bienfait que le brevet d'une pension de 3000 francs. Hartlib étoit ami de Milton, qui lui dédia un Traité d'éducation.

* I. HARTMANN (Jean), d'Amberg, dans le haut Palatinat de Bavière, enseigna, dès l'an 1591, la philosophie et les mathématiques à Marpurg, et y prit le bonnet de docteur en médecine en 1606. Bientôt après, en 1609, nommé à la chaire de chimie de cette ville, il la remplit avec tant de talens et de distinction, que le landgrave de Hesse le fit venir à Cassel pour remplir la charge de son premier médecin; charge qu'il occupa jusqu'à sa mort, arrivée le 7 décembre 1631. Les ouvrages que ce médecin a laissés sont, I. *Praxis chymiatrica*, Lipsiæ, 1633, in-4°. Par les soins de Jean Michel et de George-Everard Hartmann, fils de l'auteur, il y en a eu plusieurs autres éditions postérieures. II. *Tractatus physico-medicus de opio*, Vittebergæ, 1635 et 1658, in-8°, par les soins de Jean-George Pelshofer. III. *Opera omnia medico-chymica*, Francofurti, 1664 et 1690, in-folio.

* II. HARTMANN (Sigismond), jésuite, né à Vienne en 1632, distingué par ses connoissances dans les mathématiques et en astronomie, mourut à Prague en 1681, après avoir publié, *Observatio cometæ*, 1664; *Catoptrica illustrata propositionibus physico-mathematicis; item de maximis et minimis speculis*, Prague, 1668, in-folio.

III. HARTMANN (Jean-Adolphe) naquit à Munster en 1680, de parens catholiques. Après avoir été jésuite pendant plusieurs années, il se fit calviniste à Castel en 1715, et devint, peu après, professeur de philosophie et de poésie. Il fut fait, en 1722, professeur d'histoire et d'éloquence à Marpurg, où il mourut en 1744, à 64 ans. Ses ouvrages les plus estimés sont, I. *Historia Hassiaca*, 3 v. II. *Vitæ pontificum Romanorum Victoris III, Urbani II, Paschalis II, Gelasii II, Calisti II, Honorii II...* III. *Etat des sciences dans la Hesse*, en allemand. IV. *Præcepta eloquentiæ rationalis, etc.* On a aussi de lui plus de quatre-vingts *Harangues*, ou *Dissertations académiques.*

IV. HARTMANN (George), mathématicien allemand, inventa, en 1540, le Bâton de l'artillerie, *Baculus bombardicus.* Il est aussi auteur d'une *Perspective*, réimprimée à Paris en 1556, in-4°.

V. HARTMANN (Wolfgang) composa, en 1596, les *Annales*

d'*Augsbourg;* compilation plus savante qu'agréable.

HARTUNG (Jean), né à Miltemberg en 1505, mort en 1579, professeur de grec à Fribourg dans le Brisgaw, a donné de savantes *Notes* en latin sur les trois premiers livres de l'*Odyssée*, et une *Version* latine des *Argonautiques* d'Apollonius, qui est peu exacte.

† I. HARTZHEIM (Joseph), jésuite, né à Cologne en 1694, d'une famille patricienne, y enseigna les belles-lettres, et passa à Milan pour y professer le grec et l'hébreu. De retour dans sa patrie, il dirigea, prêcha, enseigna la philosophie et la théologie, et fut dix ans interprète de l'Écriture. Schannat, savant ecclésiastique, auteur de l'Histoire de Worms, ayant formé le dessein de donner la Collection des Conciles de l'Eglise d'Allemagne, amassa des matériaux qui la conduisoient depuis le 4e siècle jusqu'au 15e. La mort l'ayant empêché de les mettre en œuvre, le P. Hartzheim se chargea de le mettre en état de paroître. Par ses connoissances et ses correspondances avec les savans d'Allemagne, il les augmenta du double. Il mit au jour les quatre premiers volumes, et avoit achevé le cinquième, lorsqu'il mourut en 1763. Le P. Herman Scholl, son confrère, publia les cinq, six, sept et huitième volumes. Il mourut en 1768. Le P. Gilles Neissen lui succéda, et a publié les neuf et dixième volumes de cette collection, qui finit en 1747. On voit, à la tête du premier volume, une carte de l'Allemagne, de la Pologne et de la Russie, divisées en provinces ecclésiastiques. L'édition, qui est in-folio, est de Cologne, en beau papier et beaux caractères. On trouve, au commencement du cinquième volume, la liste des ouvrages du P. Hartzheim. Les principaux sont, I. *Summa historiæ omnis ab exordio rerum ad annum à Christo nato* 1718, Luxembourg, in-18. II. *De initio metropoleos ecclesiasticæ Coloniæ, etc., disquisitio*, Cologne, 1731, in-4°. III. *Bibliotheca scriptorum Coloniensium*, Cologne, 1747, in-fol. IV. *Dissertationes X historico-criticæ in sacram Scripturam*, in-fol., estimées des savans. V. *Inscriptionis Hersellensis Ubio-Romanæ explanatio*, Cologne, 1745, in-8°.

* II. HARTZHEIM (Gaspard), jésuite, né à Cologne, enseigna pendant presque toute sa vie les belles-lettres, la philosophie et la théologie dans différens colléges, et mourut dans sa patrie vers 1735. On a de lui, I. *Explicatio fabularum et superstitionum in S. S. indicatarum, allegorico, analogico morali, præter litteralem sensum*, Cologne, 1724, et Padoue, 1731, in-8°. II. *Nicolaï de Cusa cardinalis vita*, Trèves, 1730, in-8°. III. Plusieurs *livres* de piété en latin.

† HARTZOEKER (Nicolas), né à Goude en Hollande l'an 1656, d'un ministre remontrant, s'appliqua aux belles-lettres, aux langues, et s'attacha sur-tout à la physique et aux mathématiques. L'académie des sciences de Paris et celle de Berlin se l'associèrent. Le czar Pierre voulut l'emmener avec lui; mais Hartzoeker préféra le séjour d'Amsterdam à celui de Moscow. Pour reconnoître cette préférence, on lui fit dresser, aux dépens du public, une espèce d'observatoire sur un des bastions de la ville. C'est là qu'il entreprit un grand miroir ardent, composé de pièces rapportées, pareil à celui dont on prétend qu'Archimède se servit. Jean-Guillaume, électeur palatin, lui ayant donné les titres de son premier mathématicien, et de professeur honoraire en philosophie dans l'université d'Heidelberg, il quitta Amster-

dam. Après la mort de ce prince, il se retira à Utrecht, où il mourut le 10 décembre 1725. Il aima mieux ramener les tourbillons de Descartes, que d'adopter le vide de Newton. On a de lui, I. Un *Cours de physique*, accompagné de plusieurs pieces sur cette science, à La Haye, in-4°, 1730. II. Une foule d'*Opuscules*, parmi lesquels il y en a quelques-uns d'intéressans.

† I. HARVÉE *ou* HARVEI (Guillaume), *Harvæus*, né à Folkston, dans le comté de Kent, en 1578, mort en 1657, fut médecin de Jacques Ier et de Charles Ier, et professeur d'anatomie et de chirurgie dans le collége des médecins à Londres, sur lequel il répandit ses bienfaits. C'est à lui qu'on fait honneur de la découverte de la circulation du sang, quoiqu'on ait prétendu que Césalpin et le jésuite Fabri en avoient parlé avant lui. Ce qu'il y a de vrai, c'est que Harvée est le premier qui l'enseigna publiquement dans ses leçons. Il la développa ensuite dans un ouvrage intitulé *Exercitatio anatomica de motu cordis et sanguinis*, publié pour la première fois, et dédié à Charles Ier en 1628, réimprimé à Leyde, 1737, in-4°. Les médecins s'opposerent vigoureusement à cette opinion, et traitèrent Harvée de visionnaire. Ils voulurent le perdre auprès des rois Jacques et Charles Ier. Il se défendit, il répliqua, il répéta les expériences, et la vérité se fit jour. Mais on le persécuta d'une autre manière. Lorsqu'il eut communiqué son idée à ses confrères, ils la dirent d'abord absurde et nouvelle; et lorsqu'ils ne purent s'empêcher de l'applaudir et de la recevoir, ils prétendirent qu'elle étoit très-ancienne. Les envieux auroient dû avouer qu'elle étoit du moins enseignée avant lui d'une manière très-obscure; et l'on ne peut lui disputer la gloire de l'avoir, le premier, mise dans tout son jour, et de l'avoir prouvée par des expériences incontestables. D'ailleurs, dit Hume, son *Traité de la circulation du sang* est embelli par cette chaleur et cette noblesse qui accompagnent si naturellement le génie de l'invention. Charles honora ce grand homme d'une faveur distinguée, et lui accorda la liberté de faire servir les daims des forêts royales pour perfectionner ses découvertes sur la génération des animaux. On a de cet illustre médecin d'autres ouvrages estimables. Les principaux sont, outre celui dont nous avons parlé, I. Le traité *De circulatione sanguinis*, Roterdam, 1649 II. Un autre *De generatione animalium*, Londres, 1651, in-4°. La maison d'Harvée ayant été pillée pendant les troubles de la fin du règne de Charles Ier, une grande partie de cet ouvrage se perdit, et ce qui en reste n'auroit pas même été publié, si George Ent n'eût fait en quelque sorte violence à l'auteur, pour l'engager à laisser imprimer son livre en 1651. Harvée y démontre que tous les corps vivans doivent leur origine au développement des germes, et c'est comme dans son Traité de la circulation, par la voie des expériences, qu'il le prouve. III. Un autre *De ovo*. IV. Un livre en anglais, intitulé *Nouveaux principes de philosophie*, etc. Ces divers écrits ont été réunis à Londres, 1766, in-4°. Ce grand homme avoit autant de modestie que de génie; il la témoigna par la manière douce dont il répondit à ses adversaires, et sur-tout à Riolan qui l'avoit attaqué avec violence. Il eut l'air de prendre pour juge cet homme sur lequel il avoit tant de supériorité. Le docteur Lawrence en a donné en 1766 une nouvelle édition très-bien

exécutée, en 2 volumes in-4°, à la tête de laquelle il a placé la vie de l'auteur. Harvée, suivant la remarque de Hobbes, a pu voir de son vivant sa doctrine sur la circulation du sang généralement adoptée, et peut-être est-il, parmi ceux qui ont enrichi le domaine des sciences de découvertes utiles, le seul qui ait eu cette satisfaction. Le manuscrit original de ses leçons existe dans le muséum de Hans-Sloane, acheté par le parlement, avec cet intitulé : *Prælectiones anatomiæ universalis per me Gulielmum Harvæum medicum Londinensem, anat. et chirurg. professorem, ann. Dom.* 1616, *anno ætatis* 37. *prælec. apr.* 16, 17, 18.

II. HARVÉE (Gédéon), *Harvæus*, habile médecin ordinaire du roi Charles II, et, à l'avénement de Guillaume, médecin de la tour de Londres, mort à Hempsted dans le comté d'Hertford en 1700, est connu principalement par deux *Traités* curieux, et qui ne sont pas communs : I. *Ars curandi morbos expectatione;* bonne idée, qui fourniroit la matière d'un excellent livre; celui de Harvée, sans être mauvais, pourroit être meilleur. II. *De vanitatibus, dolis et mendaciis medicorum*, in-12, à Amsterdam, 1695. Ces deux ouvrages, fort recherchés, sont ordinairement joints ensemble.

HARWARD (Jean), ministre anglo-américain, mort en 1658 à Charles-Town, fonda par son testament l'université de Cambridge, à quatre milles de Boston dans la nouvelle Angleterre. La bibliothèque de cet établissement avoit en 1787 plus de douze mille volumes, et le cabinet de physique étoit le plus riche et le plus complet de tous ceux de l'Amérique. Il y avoit alors à Cambridge un professeur de mathématiques, un autre de philosophie naturelle, un de langues orientales, un d'anatomie et de chirurgie, un de médecine théorique et pratique, un autre enfin de chimie et de botanique, et quatre sous-professeurs.

* HARWOOD (Edouard), né en 1729, dans le comté de Lancastre, littérateur distingué, auquel on doit plusieurs ouvrages estimés. Celui qui a le plus contribué à sa réputation est intitulé *Revue des différentes éditions des classiques grecs et latins*, dont il y a eu plusieurs traductions et plusieurs éditions. Malgré les imperfections qui s'y trouvent, cet ouvrage est très-propre à inspirer le goût de la littérature et des bonnes études. Harwood mourut très-pauvre et dans un âge avancé en 1794.

† HASAN *ou* HASSAN, l'un des califes successeurs de Mahomet, fut élu d'une voix unanime pour occuper le trône, après la mort de son père Ali en 661 : mais né avec des inclinations douces, il se démit volontairement six mois après en faveur de Moavia, qui commença la dynastie des Ommiades. Pendant un règne trop court, Hasan se fit chérir par sa bonté. Un jour qu'il dinoit, une esclave qui le servoit, ayant laissé tomber sur lui un potage bouillant, se jeta à ses pieds : « Seigneur, lui dit-elle, le paradis est pour ceux qui maîtrisent leur colère. — Je ne suis point fâché, répondit Hassan; — et pour ceux qui pardonnent, continua la femme; — je vous pardonne, répliqua le calife; — car Dieu, ajouta-t-elle, aime tous ceux qui font du bien. — Cela étant, reprit le prince, je vous donne la liberté et quatre cents pièces d'argent. Ce musulman se retira à Médine, où il vécut heureux et mourut en 669.

*HASCHARDUS *ou* HASCHAERT (Pierre), médecin, né à Armen-

tières dans le 16[e] siècle, donna dans les rèveries de l'astrologie, qu'il soutint avec opiniâtreté contre François Rapardus de Bruges, qui avoit écrit un livre dans lequel il se moquoit des folies des astrologues. Entre autres ouvrages que ce médecin a laissés sur cette science ridicule, on cite le suivant, intitulé *Saluberrima bonæ valetudinis tuendæ præcepta Eobani Hessi poëtæ festivissimi, elegiaco carmine, ad imitationem Galeni conscripta, novisque commentariis illustrata,* Francofurti, 1568, in-8°.

† HASE (Théodore de), né à Brême en 1682, reçut de son père une excellente éducation, il parcourut l'Allemagne et la Hollande, et devint professeur de belles-lettres à Hanau. L'année suivante il fut rappelé à Brême, pour y être ministre et professeur d'hébreu. Il fut reçu, quoique absent, docteur en théologie à Francfort-sur-l'Oder en 1712, et membre de la société royale de Berlin en 1718. Enfin il devint, en 1723, professeur de théologie à Brême, où il mourut le 25 avril 1731. On a de lui un vol. in-8° de *Dissertations* pleines d'érudition. Il travailloit avec Lampe à un journal, commencé sous le titre de *Bibliotheca historico-philologico-theologica*, et continué sous celui de *Musæum historico-philologico-theologicum*. Son frère Jacques HASE se distingué par sa vaste érudition, a publié *divers ouvrages* estimés. Il est mort en 1723.

* HASECH (Antoine), ecclésiastique du diocèse de Liège, devint célèbre par son grand âge, et les moyens qui l'y firent parvenir. Son évèque l'ayant interrogé comment il avoit conservé ses forces et sa santé beaucoup au-delà d'un siècle, il répondit qu'il s'étoit constamment abstenu de trois choses : *Mulierum, ebrietatis et iracundiæ.* (*Voyez* LEONICENUS.) Il mourut en 1526, à l'âge de 125 ans, ayant été durant cent ans curé de Gulich ou Gouri, dans le pays de Luxembourg : et selon d'autres, de Gelick ou Geule, près de Mastricht. Son portrait, gravé, est fort rare.

HASENMULLER. *V.* LYSERUS, n° I.

* HASSAN-BACHA, grand-visir de l'empire ottoman, né en Afrique, prit d'abord du service dans la marine d'Alger. Tombé entre les mains des Espagnols, il fut envoyé à Naples, d'où, après avoir été mis en liberté, il passa à Constantinople. Les traitemens doux et humains qu'il avoit constamment éprouvés de la part des chrétiens pendant sa captivité lui avoient inspiré les sentimens favorables qu'il a conservés toute sa vie pour les Francs. Son courage éclata à la fameuse bataille de Tschesmé, le 5 juillet 1770, où la flotte turque fut réduite en cendres par les Russes. Avant la bataille, il avoit proposé un moyen extrême : c'étoit d'accrocher chaque vaisseau russe par une caravelle, d'y mettre le feu, et de faire sauter les deux bâtimens à la fois. Tous les capitaines rejetèrent ce projet ; Hassan-Bacha fut le seul qui l'exécuta, et il parvint à se sauver. Elevé ensuite au poste éminent de grand-amiral ou capitan-bacha, il sut conserver cette dignité pendant une longue suite d'années dans une cour orageuse et sujette aux plus grandes vicissitudes. Sa réputation s'établit de plus en plus par les expéditions dans la Syrie, et sur-tout en Egypte où il parvint à soumettre les rebelles par une grande rigueur. Après avoir rétabli l'ordre en 1775 à Smyrne, il prit les villes de Gaza, de Jaffa et d'Acre, où le fameux Daher, cheik de cette ville, eut la tête tranchée. Il parcourut une partie de l'Egypte, et en rapporta un butin immense. Les beys

d'Egypte s'étant révoltés, Hassan-Bacha mit à la voile de Constantinople au printemps de 1786 ; il débarqua à Alexandrie, mit en déroute l'armée des rebelles, en fit passer un grand nombre au fil de l'épée, et marcha vers le Caire dont il s'empara. La guerre ayant éclaté de nouveau entre les Turcs et les Russes en 1788, il fut nommé grand-amiral de la mer Noire et généralissime des troupes qui devoient agir sur ses bords. Il y eut des batailles navales peu décisives, le 18 et le 28 juin, et le 14 juillet. Mais la mer ayant été prise de glaces dès le mois de novembre, et Oczackow ayant perdu par là sa principale défense, cette forteresse fut emportée le 6 décembre, sans que l'amiral pût rien faire pour l'empêcher. Ces mauvais succès le firent déposer ; mais, en rendant justice à sa valeur, le sultan le fit séraskier d'Ismaïl. Il commanda un corps en Bessarabie en 1789, mais ne fit rien de remarquable. Les Turcs avoient essuyé des malheurs de tout côté pendant cette campagne. Le grand-visir avoit été battu à Martinesti, près de Focksan, par l'armée combinée des Autrichiens et des Russes ; la Porte, dans cette extrémité, le nomma grand-visir ; mais il ne répondit point à l'attente du public, et donna lieu à divers bruits qui n'ont pas été bien éclaircis. Il mourut à Sehiumla, au mois de mars 1790, âgé de 87 ans.

* HASSAN-BEN-SABBAH fonda, l'an 483 de l'hégire, 1090 de J. C., la secte des musulmans connue sous le nom d'*ismaéliens*, appelés aussi *bathéniens*, *molaheds* et *assassins*. Hassan, dit un savant de nos jours (M. Silvestre de Sacy), étoit fils d'Ali, homme assez obscur, livré à la vie religieuse, mais dont l'orthodoxie étoit suspecte. Après beaucoup de vicissitudes, la fortune se montrant favorable au jeune Hassan, il crut, à ce qu'il paroît, devoir se donner une origine illustre, et prétendit descendre de Mohammed-ben-Sabbah Homeïri, personnage célèbre par ses vertus, à qui l'on attribuoit même des miracles ; aussi est-il généralement connu sous le nom de Hassan-ben-Sabbah. Hassan se transporta en Egypte, et y obtint la faveur du khalife Mostanser ; mais en ayant été ensuite chassé par une intrigue, il aborda en Syrie et parcourut la Perse, en y exerçant les fonctions de daï, et propageant sa secte. Il se fit un grand nombre de prosélytes par ses prédications pendant l'espace de 7 à 8 ans. Etant parvenu, par corruption ou par ruse, à s'emparer de la forteresse d'Alamont qui appartenoit au sultan Seldjoukide-Melicschah, il sut s'y maintenir, quoiqu'avec un petit nombre de défenseurs, contre les troupes que le sultan envoya pour l'en chasser. Melicschah étant mort, Hassan resta maître d'Alamont et du territoire environnant. C'est de là que, par le moyen de ses daïs, il étendit rapidement sa secte, et avec elle sa puissance. Il choisissoit un nombre de jeunes gens parmi ses sujets, et les faisoit élever dans des endroits secrets, où tout étoit disposé pour émouvoir et enflammer leur imagination. Obéir aveuglément aux volontés de leur prince étoit pour eux le devoir le plus sacré ; et ils croyoient que s'ils perdoient la vie en exécutant ses ordres, *justes* ou *injustes*, ils jouiroient, après leur mort, d'une éternelle félicité. On leur enseignoit plusieurs langues, et Hassan les envoyoit assassiner les princes qu'il regardoit comme ses ennemis. Tel étoit l'horrible emploi qu'il faisoit de ces jeunes inspirés, pour lesquels l'assassinat devenoit un acte de religion. Les Ismaéliens ont été gouvernés pendant l'espace de 171 ans par une dynastie de huit souverains qui se succédèrent dans l'ordre sui-

vant : Hassan-ben-Sabbah fut le premier ; il régna 35 ans, et mourut l'an de l'hégire 518, de J. C. 1124. Son successeur fut Bouzrouk, son fils, qui régna 14 ans. Mohammed, fils de Bouzrouk, régna 24 ans et 8 mois ; il eut pour successeur Hassan-Dhekrat, qui conserva l'autorité pendant 4 ans ; Mohammed son fils lui succéda, et eut un règne de 46 ans ; Dgeladeddin, son fils, régna après lui 11 ans et 6 mois, et eut pour successeur Alaeddin, son fils, qui, après avoir conservé la souveraineté pendant 35 ans, mourut l'an 1255 de J. C. ; Rokueddin, son fils, ne régna qu'un an, et fut le dernier prince des assassins. (*Voyez*, dans le dictionnaire de Moréri, au mot ISMAÉLIENS, de quelle manière furent détruites et la famille de ces princes et leur souveraineté.) Les historiens font monter jusqu'à 60 mille le nombre des Ismaéliens. Quelques-uns rapportent que l'un des souverains de cette peuplade extraordinaire, voulant donner à des ambassadeurs étrangers une preuve de sa puissance et du dévouement de ses sujets, il en fit venir deux en leur présence, commanda à l'un de se précipiter du haut d'une tour, à l'autre de se plonger un poignard dans le cœur, et qu'il fut obéi à l'instant. Dès le temps de leur fondateur Hassan, les Ismaéliens firent un établissement en Syrie. Ils se logèrent au milieu des rochers et des montagnes, dans une dixaine de châteaux inaccessibles. Ceux-ci étoient gouvernés par un chef qu'on appeloit le *Vieillard de la montagne*, et qui dépendoit de celui qui étoit en Perse. *V*. VIEUX DE LA MONTAGNE.

* HASSELQUIST (Frédéric), né en 1722 à Tournalla, dans la Gothie orientale, perdit son pere étant encore très-jeune, et vint à l'âge de 19 ans à l'université d'Upsal, où il se procura quelques éleves pour gagner sa subsistance. Il s'attacha à l'étude de l'histoire naturelle, et obtint quelques secours du gouvernement. Son premier ouvrage, intitulé *Essai sur la vertu des plantes*, fut reçu avec applaudissement. Ayant entendu Linnæus dire dans ses leçons de botanique qu'on ne connoissoit presque rien des productions de la Palestine, Hasselquist forme aussitôt le dessein d'y aller, et se réjouit déjà de l'idée d'enrichir la science, de l'histoire naturelle de cette contrée. Il communique son projet à Linnæus, qui l'encourage et l'aide de tout son pouvoir. Ne perdant point de vue son voyage, il vint à Stockholm enseigner la botanique, attendant une occasion favorable pour son départ ; la compagnie du Levant la lui procura, et lui offrit gratuitement son passage pour Smyrne. Il rassembla une immensité de productions curieuses des trois règnes ; et, après une absence de deux ans, il se préparoit à revenir dans sa patrie, lorsque, épuisé de fatigue, accablé par la chaleur du climat, il mourut en 1752, dans le voisinage de Smyrne, n'ayant pas encore atteint l'âge de trente ans. Ses créanciers firent saisir ses papiers et ses collections ; mais, sur les représentations que fit Linnæus à la reine, S. M. se chargea d'acquitter ses dettes. Le célèbre professeur d'Upsal, chargé de mettre en ordre les observations d'Hasselquist et les richesses qu'il avoit rassemblées, s'en acquitta d'une manière honorable pour l'un et pour l'autre.

I. HASTINGS (Guillaume), chambellan d'Edouard IV, roi d'Angleterre, jouit d'une grande faveur auprès de ce prince, qui, dès la première année de son règne, le créa baron d'Hastings, et l'honora de l'ordre de la jarretière l'année suivante. Lorsqu'en 1470 Edouard fut obligé de chercher un asile en

Hollande, Hastings le suivit partout, et contribua beaucoup au gain de la bataille qui se donna près de Barnet, et qui fit remonter le roi sur le trône. Il ne fut pas moins fidèle à son fils Edouard V. Il étoit d'abord entré dans les vues de Richard, duc de Glocester, oncle paternel de ce prince, protecteur et régent du royaume : mais lorsqu'il s'aperçut que Richard cherchoit à enlever la couronne à son neveu, il lui fut très-contraire. Ce prince n'ayant pu séduire cet excellent citoyen, résolut de s'en délivrer par un crime. Il demanda en plein conseil quel châtiment méritoient ceux qui avoient attenté sur la vie du protecteur ? Hastings répondit qu'ils devoient être punis comme des traîtres. « Eh bien ! ces traîtres, réplique le protecteur, sont la reine, veuve de mon frère, coupable de magie, et ses complices. Voyez en quel état ils m'ont réduit par leurs sortilèges. » En même temps il découvre son bras tout desséché. Personne n'ignoroit que Richard, né aussi contrefait de corps que d'esprit, avoit cette infirmité dès l'enfance. « Assurément, dit Hastings, ils ne peuvent être trop punis, s'ils sont coupables de ce crime. — Quoi ! s'écrie le protecteur, vous répondez par des *si* et par des *mais* ! Vous êtes le premier coupable, vous êtes un traître, et je jure par saint Paul de ne pas dîner qu'on ne m'ait apporté votre tête. » En achevant ces mots il frappe sur la table. Des satellites entrent, on saisit Hastings, on l'entraîne, et on lui tranche la tête une heure après, le 13 juin 1483. Richard, pour se justifier auprès du peuple, publia un manifeste où il accusoit l'infortuné Hastings d'avoir voulu lui ôter la vie et s'emparer du gouvernement. Il lui reprochoit, en même temps, d'avoir entretenu, après la mort d'Edouard IV, un commerce de galanterie avec Jeanne Shore, maîtresse de ce monarque. Ce dernier fait étoit véritable ; mais ce n'étoit pas une raison pour donner la mort à un sujet fidèle, qui, dans tous les temps, avoit bien servi sa patrie.

* II. HASTINGS (Elizabeth), fille de Théophile, comte d'Huntington. Cette dame réunit toutes les vertus à la piété. Ses charités furent innombrables : elle assistoit les pauvres, elle visitoit les malades, et leur portoit les consolations et les conseils de la religion, en même temps que les secours de la médecine. M. Congrève a tracé son portrait, et donné son caractère sous le nom d'Aspasie, dans le Mémorial de Welfort, et Le Falter a célébré sa mémoire. Lady Elizabeth mourut en 1740.

HATEMTAI, Arabe, célèbre par ses richesses et sa bienfaisance, dans le 13e siècle. On lui demanda s'il avoit connu quelqu'un qui eût le cœur plus noble que lui. Il répondit affirmativement. « Un jour, dit-il, je sortis dans la campagne, et j'y vis un homme qui avoit ramassé une charge d'épines sèches pour son feu. Je lui demandai pourquoi il n'alloit pas chez Hatemtai, qui distribuoit chaque jour du bois au peuple ? *Qui peut vivre du travail de ses mains*, me répondit le vieillard, *ne peut consentir à avoir obligation à Hatemtai.* Cet homme, ajouta ce dernier, a le cœur plus noble que moi. »

* HATRY (J. M.), général français, né à Strasbourg, mort à Paris en 1802, entré fort jeune au service, étoit, lors de la révolution, capitaine au régiment de La Marck, mais bientôt il fut fait colonel, et les succès de ses premières campagnes lui firent obtenir le grade de général de brigade ; élevé, en 1794, à celui de général de division, il contribua, avec celle qu'il commandoit, aux brillans succès de la journée de Fleurus. Au combat de Sambroff ou de

Sombref, Hatry attaque l'ennemi, le bat, le met en déroute et lui fait huit cents prisonniers. D'après les ordres du général Jourdan, il marche sur Namur qui lui ouvre ses portes, en abandonnant cinquante-une pièces de canon; il poursuit les Autrichiens; tous leurs avant-postes sont forcés devant Liège, où ce général entre triomphant. Chargé du commandement du blocus de la forteresse de Luxembourg, il s'en rend maître, fait prisonnière la garnison autrichienne, composée de plus de douze mille hommes, et s'empare de huit cent dix-neuf bouches à feu employées à la défense de cette place. Peu de jours après il entre dans Kuisertwerth, en chasse l'ennemi, et va s'établir sur la Sieg. Hatry commandoit la dix-septième division militaire à Paris, sous le directoire; mais au 18 fructidor il fut remplacé par le général Augereau. Bientôt après on le vit, comme général en chef de l'armée de Mayence et chargé des opérations militaires relatives à l'occupation de cette ville, travailler à l'exécution du traité de Campo-Formio. Dans ces opérations, et dans toutes celles qui furent nécessitées par les circonstances, Hatry se fit remarquer par son zèle, sa fermeté et le soin qu'il prit de faire respecter le gouvernement français. Après avoir remplacé le général Joubert dans le commandement des troupes stationnées en Hollande, et s'y être distingué, ses services, ses vertus lui servirent de titres pour être nommé membre du sénat conservateur. Mort subitement d'une attaque d'apoplexie, regretté de ses collègues, et de tous ceux qui apprécioient son mérite, il fut inhumé avec les honneurs qui lui étoient dus; et le général Pérignon, dans le discours qu'il prononça sur sa tombe, professa hautement que la France devoit à ce héros une partie des triomphes qui ont affermi sa puissance.

HATTÉ (Jean-Baptiste), médecin d'Arras, né en 1727, mort en 1762, est auteur d'un assez bon *Traité de la Vérolette*, 1759, in-12.

* HATTEM (Pontien Van), sectaire hollandais, dont les partisans s'appellent, d'après lui, hattémistes, avoit fait un amalgame monstrueux de quelques opinions de Spinosa avec la doctrine orthodoxe enseignée dans les sept Provinces-Unies. Il est auteur d'un *Traité sur le Catéchisme d'Heidelberg* : *le système des verchoristes* et celui des *hattémistes* se rapportent presqu'en tout point. Van Hattem étoit ministre du S. év. dans la province de Zélande, vers la fin du 17e siècle.

I. HATTON ou HETTON, abbé de Richenou, puis évêque de Bâle vers 801, fut envoyé en ambassade par Charlemagne vers Nicéphore, empereur de Constantinople, l'an 811. Il publia une *Relation* de ce voyage, qu'il nomma *Itinéraire*. Hatton se démit de son évêché en 822, et se retira dans le monastère de Richenou, où il mourut saintement l'an 836. On a de lui un *Capitulaire* pour l'instruction de ses prêtres. Cet ouvrage curieux est inséré dans le Spicilège de dom Luc d'Achéri.

* II. HATTON (sir Christophe), né à Holdenby, au comté de Northampton, d'une ancienne famille du comté de Chaff, chancelier sous le règne d'Elizabeth, fut élevé à cette haute dignité sans jamais avoir étudié en droit. Il jouit de la plus grande faveur auprès de la reine; et quoiqu'il n'eût fait aucune étude, jamais il ne put être pris en défaut dans ses décisions comme chancelier; toutes portent l'empreinte de l'équité et du jugement le plus solide. Ce fut par l'effet de son insidieuse éloquence qu'il persuada à Marie, reine d'Ecosse, de renoncer

à ses droits, et de consentir à subir son procès.

III. HATTON. *V.* OTHON, n° VI.

HAUDICQUER DE BLANCOURT (François) s'occupa, dans le dernier siecle, de recherches généalogiques. Nous avons de lui, I. *l'Art de la verrerie*, Paris, 1667, in-12. II. *Recherches sur l'ordre du St.-Esprit*, 1695 ou 1710, en 2 vol. in-12. III. Le *Nobiliaire de Picardie*, Paris, 1693, et avec des frontispices de 1695, in-4°. L'auteur de ce livre recherché des curieux à cause de sa rareté, mais non à cause de sa fidélité, fut condamné aux galères, pour avoir supposé de faux titres contre l'honneur de quelques maisons. Il est assez difficile de le trouver complet; car il y a ordinairement onze familles de supprimées entre celle de Faguet, page 185, et celle de Le Féron. Ce Nobiliaire a été effacé par celui que Bignon a fait dresser en 1717, en 427 feuilles, forme d'atlas; on en trouve plus ou moins, suivant le temps où elles ont été tirées, parce que plusieurs familles n'ont apporté leurs preuves qu'après sa confection.

HAUDIQUER (Jean-Baptiste), bénédictin de Saint-Maur, né à Eu, a été, avec son frère Charles-Michel, un des éditeurs des tomes IX et X des *Historiens des Gaules et de la France*, publiés en 1757 et 1760. Il est mort le 11 février 1775. Son frère a continué l'Histoire de la province de Bourgogne.

* HAVELANGE (Jean-Joseph), ex-jésuite, professeur au séminaire de Luxembourg, en fut chassé à cause de son ouvrage latin, in-8°, de 450 pages, intitulé *Ecclesiæ infallibilitas in factis doctrinalibus demonstrata*, 1788, sans nom d'imprimeur ni du lieu de l'impression. L'infaillibilité sur la doctrine est un dogme, mais sur les faits, c'est une invention du 17e siècle, mise en avant par Pierre de Marca, puis soutenue pour la première fois en 1661 par les jésuites de Paris au collége de Clermont. Cette nouveauté, dénoncée par les curés de Paris, fut foudroyée de toutes parts. L'archevêque Péréfixe déclara que des malicieux ou des ignorans pouvoient seuls exiger, sur le fait de Jansénius, une foi divine, tandis qu'il falloit se borner à une foi humaine et au silence respectueux. Le titre de l'ouvrage de Havelange annonce le projet de soutenir la doctrine de la défunte société : il s'irrite particulièrement contre Muratori, Bertieri, Gazzaniga, savans italiens, qui, dans des ouvrages approuvés par Benoît XIV, ont combattu ce système. Havelange assure que la secte janséniste est diabolique; que c'est une hydre infernale, un monstre pestilentiel dont les défenseurs méritent d'être condamnés à une prison perpétuelle. Son fanatisme avoit jeté le trouble dans le séminaire de Luxembourg. Le procureur-général du conseil de cette ville fit saisir le livre comme séditieux et diffamatoire. Havelange devint ensuite professeur à Louvain. Sous le gouvernement directorial, quoiqu'il eût écrit en faveur du serment exigé des ecclésiastiques, un décret tyrannique le fit déporter à la Guiane, où il est mort.

* HAVENREUTER (Jean-Louis), né à Strasbourg le 1er août 1548, enseigna la philosophie dans cette ville; mais bientôt il quitta sa chaire pour aller à Tubingue, où il prit le bonnet de docteur en 1586. Havenreuter revint dans sa patrie où il professa successivement la métaphysique et la physique. Comme ces deux chaires le distrayoient trop de la pratique de la médecine, il se borna bientôt à celle de physique,

qu'il remplit avec distinction jusqu'à sa mort, arrivée le 1er octobre 1618. Ce médecin n'a presque écrit que des dissertations académiques. I. *Oratio de arte medicâ*, Francofurti, 1586, in-8°. II. *Disputatio de epilepsiâ*, Argentorati, 1586, in-4°. III. *Disputatio medica de iis quæ in principio artis medicæ Galeni traduntur*, ibid, 1586, in-4°. IV. *Disputatio medico-physica de elementis*, ibid, 1591, in-4°. V. *Commentarii in Aristotelis de animâ et parvis naturalibus dictos libros*, Francofurti, 1605, in-8°. VI. *Pharetra sagittifera et vexillum Raphaeliticum*, Tubingæ, 1631.

HAVENSIUS (Arnaud), savant jésuite, né à Bois-le-Duc en 1540, enseigna la théologie. Le désir d'une plus grande solitude l'engagea à se faire chartreux à 46 ans. Il fut prieur, visiteur, et mourut à Gand en 1611. Havensius est auteur de divers ouvrages, dont les plus connus sont, I. *De auctoritate SS. Patrum in decernendis fidei dogmatibus*, 1600, in-8°. II. *De erectione novorum episcopatuum in Belgio*, Cologne, 1607, in-8°. III. *De credulitate moribusque priscorum ac recentiorum hæreticorum* 1608, in-8°; ouvrage écrit avec une sorte d'éloquence.

† HAVERCAMP (Sigebert), professeur en histoire, en éloquence et en langue grecque à Leyde, et membre de l'académie de Cortone en Italie, s'acquit une grande réputation par son savoir. Il possédoit supérieurement la science des médailles. Entre autres fruits de sa laborieuse application, on a de lui *plusieurs éditions* d'auteurs grecs et latins: d'Eutrope, in-8°, 1729; de Lucrèce, in-4°, 2 vol., 1725; de Josèphe, 1726, in-fol., 2 volumes, Amsterdam, avec *des notes* très-savantes, mais trop étendues; de l'Apologétique de Tertullien. On lui doit encore, I. Les *Médailles de grand et moyen bronze du cabinet de la reine Christine de Suède*, en latin, 1742, à La Haye, in-folio, avec des *Commentaires;* et en français, dans le même format. II. Les *Médailles du duc de Croy*, Amsterdam, 1738, in-4°. III. Un bon ouvrage, intitulé *Sylloge Scriptorum qui de græcæ linguæ rectâ pronuntiatione scripserunt*, Leyde, 1736, 1740, 2 vol. in-4°. (*Voy.* MOREL, n° V, *et* PARUTA, n° II.) IV. *Museum Wildianum in duas partes divisum*, Amsterdam, 1740, in-8°. V. *Prodromus animadversionum* (*Pet. Burmann.*) *in novam editionem poëtarum rei venaticæ, sub auspiciis viri clarissimi proditæ*, in-4°, sans date ni nom de lieu. VI. *Dissertationes de Alexandri Magni numismate*, La Haye, 1722, in-4°. Il mourut à Leyde le 25 avril 1742, à 58 ans.

HAVERMAN (N.), fille d'un peintre, élève du célèbre Van Huysum, et presque l'égale de ce grand artiste dans la représentation *des fleurs et des fruits.* Ce maître ne fut pas exempt de jalousie en voyant tant de talens; il se félicita de ce que la jeune Haverman, victime de sa tendresse pour un ingrat qui l'abandonna, fut forcée de quitter Amsterdam. Elle resta long-temps à Paris, où ses *tableaux* furent recherchés, et où elle est morte vers la fin du 18e siècle.

† HAVERMANS (Macaire), Flamand, chanoine régulier de l'ordre des prémontrés, né avec un génie prématuré, vif, pénétrant, mais avec une santé extrêmement délicate, mourut le 26 février 1680 à Angers, âgé seulement de 36 ans. Son principal ouvrage est intitulé, I. *Tyrocinium theologiæ moralis*, en 2 vol. in-8°. II. La *Défense de ce livre contre les Thèses des jésuites, où le Tyrocinium étoit*

attaqué. III. *Lettre apologétique au pape Innocent X*. IV. *Disquisition théologique sur l'amour du prochain*. V. *Disquisition où il examine quel amour est nécessaire et suffisant pour la justification dans le sacrement de pénitence*. Tous ces ouvrages sont en latin. Sa doctrine, approuvée par le pape Innocent XI, lui valut, quelques heures avant sa mort, des lettres d'approbation de ce pontife, principalement sur la nécessité d'aimer Dieu en tout temps.

HAVERS (Clopton), médecin anglais, qui publia en 1691 un *Traité d'ostéologie*, traduit de l'anglais en latin l'année suivante. La dernière édition est celle de Leyde, en 1734, sous ce titre : *Novæ quædam observationes de ossibus*, in-8°. Havers, outre ses écrits sur les os, a fait quelques découvertes sur le perioste et sur la moelle ; et le premier, il aperçut dans cette articulation, des glandes particulières, d'où sort une substance mucilagineuse, dont il a constaté la nature par un grand nombre d'expériences qui n'ont pas été sans fruit pour ses successeurs.

HAVIEL (Thomas), chevalier anglais, forma un parti contre Marie d'Angleterre en 1553. Fort attaché au calvinisme, il ne pouvoit souffrir que la reine l'abolît dans son royaume. Comme il ne vouloit point paroître chef de la conspiration, il engagea dans son parti la princesse Elizabeth, sœur consanguine de la reine Marie, avec le prince de Courtenai, petit-fils d'Edouard IV. Il se mit à la tête de 1200 chevaux et de 8000 hommes de pied, s'approcha de la ville de Rochester, et la prit par intelligence au mois de janvier 1554. Il s'y empara en même temps de deux grands vaisseaux destinés à porter en Angleterre le prince d'Espagne ; puis il s'avança vers Londres. La reine lui fit dire que, si son alliance avec le prince d'Espagne déplaisoit aux Anglais, elle choisiroit un autre mari qui fût à leur gré, et lui promit des gratifications considérables, s'il mettoit les armes bas. Haviel, comptant être introduit dans Londres par les complices de sa révolte, refusa toutes ces offres ; mais lorsqu'il pensoit à se faire ouvrir une des portes de la ville, il fut investi par les troupes de la reine, et pris avec environ 200 des conjurés, qui l'accompagnèrent au supplice.

HAVINGE. *Voyez* PHILIPPE *de Bonne-Espérance*.

† HAULTIN (Jean-Baptiste), conseiller au châtelet, préparoit un *Recueil de médailles* qui n'avoient pas encore été données par les antiquaires, lorsque la mort le surprit en 1640. On conserve à la bibliothèque impériale ce qu'il y en avoit de gravé, en un vol. in-fol., composé de 157 feuillets destinés à recevoir des médailles ; il est sous ce titre : *Numismata non antehac antiquariis edita*, 1640. Ce volume est très-rare. On ne sauroit assez regretter qu'il n'ait pas eu le temps d'achever son Recueil, et de faire le commentaire qu'il se proposoit de donner. On a de lui les *Figures des monnoies de France*, 1619, in-4° ; rare.

* HAUPAS (Nicolas du), médecin du 16e siècle, né à Arras, traduisit les *Aphorismes* d'Hippocrate de grec en latin, et les enrichit de notes savantes. Sa *Version* parut à Douay en 1563, in-8°. On a encore de ce médecin *De contemplatione naturæ humanæ, nempè de formatione fœtus in utero*, Lutetiæ, 1555, in-8°.

* HAUSEN (Guillaume), né à Dillingen en Suabe l'an 1710, entra chez les jésuites en 1730, et se livra entièrement aux travaux

des missions au grand contentement des évêques, qui l'appeloient pour venir les aider dans les devoirs de la dignité pastorale. Le comte de Schrattenbach, archevêque de Saltzbourg, alarmé des progrès que les sectaires faisoient dans son diocèse, et des troubles qui menaçoient l'état vers 1763, eut recours au zèle de ce missionnaire, qui répondit pleinement à ses espérances, et contribua beaucoup à ramener l'ordre. Hasen mourut à Aichstadt en 1781, après avoir publié, en allemand, *plusieurs livres de piété*, et en latin : *Sanctitas sacerdotalis in Petro apostolorum ac sacerdotum principe proposita*, Dillingen, 1769, in-8°.

* HAUSTEAD (Pierre), auteur, sous le règne de Charles Ier, d'une *Comédie* intitulée *Les Amis rivaux*, jouée devant ce monarque, lorsqu'il visita avec la reine l'université de Cambridge, ne paroît pas avoir suivi la carrière dramatique, car Langbaine cite de lui des *Sermons* publiés à Londres en 1646.

HAUTECOUR (Joseph-Louis de), jésuite, né en 1705, mort en 1776, est auteur des *Amusemens physiques*, sur le système newtonien, 1760, in-12, qui eurent de la vogue à l'époque où ils parurent.

† HAUTEFEUILLE (Jean), habile mécanicien, né d'un boulanger à Orléans en 1647, connut madame de Bouillon dans cette ville, où elle étoit exilée, la suivit en Italie, en Angleterre ; il obtint plusieurs bénéfices par son crédit, et une pension par son testament. Hautefeuille avoit un goût et un talent particuliers pour l'horlogerie. Il trouva, dit-on, le secret de *modérer les vibrations du balancier des montres*, par le moyen d'un petit ressort d'acier, dont on a fait depuis usage. (*Voyez* Hook.) L'académie des sciences, à laquelle il fit part de cette découverte, la trouva très-propre à donner une grande justesse aux montres. Celles où l'on a employé ce petit ressort s'appellent par excellence *montres à pendule*. Le célèbre Huyghens a depuis perfectionné cette heureuse invention. L'abbé Hautefeuille n'excelloit pas moins dans les autres parties de la mécanique. Il mourut à Orléans le 18 octobre 1724. C'étoit un homme exempt de toute ambition, et plus attentif à cultiver les sciences que la fortune. On a de lui un grand nombre de *Brochures* courtes, mais curieuses, et semées d'observations utiles. Les principales roulent sur des constructions nouvelles de trois montres portatives ; d'un mouvement en forme de croix, qui fait les oscillations des pendules très-petites ; d'un gnomon spéculaire, pour régler au soleil les pendules et les montres ; et d'un instrument propre à faciliter les travaux des peintres.

HAUTEFORT (Marie de), née en 1616, de Charles, marquis de Hautefort, élevée dans la maison de la reine Anne d'Autriche, devint une de ses dames d'atours. Sa vertu, ses graces et la douceur de son caractère, lui acquirent de l'empire sur l'esprit de cette princesse, et sa beauté fit impression sur Louis XIII ; mais leur sagesse ne se démentit jamais. Cependant le cardinal de Richelieu en conçut de la jalousie, parce qu'elle étoit dans les intérêts de la reine, et ce ministre impérieux la fit renvoyer de la cour. Louis XIII, qui ne l'aimoit que comme un prince dévot et sans tempérament peut aimer, consentit à cet éloignement. Lorsque Anne d'Autriche fut déclarée régente, elle la fit revenir avec les plus grandes démonstrations d'amitié ; mais son opposition au cardinal Mazarin lui fit perdre les

bonnes graces de sa maitresse. Le maréchal de Schomberg, devenu veuf, l'épousa en 1646. Elle n'en eut pas d'enfans, et mourut en 1691. La maison de Hautefort, branche de celle de Gontaut-Biron, subsiste.

HAUTE-MER DE GRANCEY (Guillaume de), seigneur de Fervaques, le plus vieux guerrier qu'il y eût du temps de Henri IV, s'étoit fait connoitre dès la bataille de Renti, en 1554, et depuis, il s'étoit trouvé à celles de Saint-Quentin, de Gravelines, de Dreux, de Saint-Denys, et de Moncontour. François de France, duc d'Alençon, le fit grand-maitre de sa maison, premier gentilhomme de sa chambre, général de ses armée en Flandre, et chef de tous ses conseils. Fervaques n'en fut guère plus estimé. Le duc, ni ses favoris, ne passoient pas pour gens de bien; et d'ailleurs il engagea ce prince dans des entreprises injustes qui le forcèrent à sortir de Flandre, couvert de confusion et méprisé de tout le monde. C'est Fervaques qui le détermina à tenter de surprendre et de piller Anvers, en 1583: journée qui fut aussi glorieuse aux habitans que funeste aux Français; ils y perdirent plus de 300 gentilshommes et 1,200 soldats, massacrés par les bourgeois. Après la mort de son protecteur, il se donna à Henri IV, qui le fit maréchal de France, en 1595, autant par amitié, que pour lui donner une juste récompense. Ce maréchal se signala au siége d'Amiens en 1597, et mourut en 1613, âgé de 75 ans.

† HAUTEROCHE (Noël LE BRETON, sieur de), comédien et poëte dramatique français, mort à Paris en 1707, à 90 ans, distingué sur le théâtre dans les rôles tragiques de confident, excelloit sur-tout dans les récits; il aimoit tellement la profession d'acteur, qu'il jouoit encore à l'âge de 90 ans. On a de lui un *Recueil de Comédies*, imprimé à Paris, en 3 vol. in-12, 1736. Quelques-unes sont conduites avec art, vivement dialoguées, pleines de bon comique: mais il n'y faut chercher ni peintures des mœurs, ni rien de ce qui peut les corriger. On joue encore *le Deuil; Crispin médecin; le Cocher supposé; les Bourgeoises de qualité*, et *l'Esprit follet* ou *la Dame invisible*. Cette derniere pièce est une imitation de la pièce de Caldéron, intitulée *La Dama duende*. On y trouve du naturel dans le dialogue, une gaieté franche, et des incidens bien amenés. Sa première représentation eut lieu en 1684. Hauteroche écrivoit facilement en prose et en vers. On a encore de lui plusieurs *Historiettes*, assez insipides, qui furent néanmoins bien reçues dans leur naissance. Hauteroche étoit fort jaloux de sa prétendue noblesse, et se plaisoit à vanter son crédit et les présens qu'il recevoit des grands; du moins c'est ainsi que Quinault l'a peint dans sa pièce, intitulée la Comédie sans comédie.

HAUTESERRE (Antoine DADINE de), professeur en droit à Toulouse, né dans le diocèse de Cahors, et mort en 1682, à l'âge de 80 ans, est regardé comme un des plus habiles jurisconsultes de France. On a de lui, I. Un *Traité des Ascétiques*, ou *de l'origine de l'état monastique*. II. Des *Notes*, pleines d'érudition, sur les vies des papes par Anastase. III. Un *Commentaire* sur les Décrétales d'Innocent III, 1666, in-fol. IV. Un Traité *De ducibus et comitibus Galliæ provincialibus*, en 3 livres; réimprimé à Francfort, in-12, en 1731, avec une longue préface de l'éditeur, Jean-George Estor. V. *Gesta regum et ducum Aquitaniæ*, 1648, 2 vol. in-4°. VI. *Ecclesiasticæ jurisdictionis vindiciæ*, Orléans,

1702, in-4°. C'est une réfutation du Traité de l'abus, par Févret. L'auteur l'entreprit à l'âge de 70 ans, par ordre du clergé; mais il traite la matière plutôt en historien ultramontain qu'en jurisconsulte français. VII. Un Traité en latin des *Origines des fiefs*, que Schilterianus fit réimprimer dans son Commentaire sur le droit féodal d'Allemagne. Peu d'hommes ont possédé plus à fond que Hauteserre le droit canon, la discipline de l'Eglise et les libertés gallicanes.

I. HAUTEVILLE. *Voyez* TANCRÉDE *de Hauteville*, et TENDE.

II. HAUTEVILLE (Jean de), Normand, et moine de Saint-Albans en Angleterre, florissoit à Paris vers l'an 1180, sous le règne de Philippe-Auguste. Il a écrit un Poëme moral contre les vices du genre humain, intitulé *Architrenius* (le Pleureur) en 9 livres, Paris, 1517, in-4°. L'auteur prend lui-même le nom d'*Architrenius*, comme qui diroit *Archi-Jérémie*, du nom grec des lamentations. Ce livre, très-rare, est recherché par les bibliographes, non à cause de son mérite, mais à cause de sa rareté.

HAUTIN (Pierre), graveur et fondeur, fit en 1525 les premiers poinçons pour imprimer la musique. Les notes et les filets sont gravés sur le poinçon. On voit à la bibliothèque impériale plusieurs de ces premières éditions, l'une, de l'an 1530, est un recueil de chansons en 4 vol. in-8° oblong. Hautin publia encore, en 1576 des motets à cinq parties, composés par Roland Lassutio.

* HAWES (Etienne), poëte anglais, né à Suffolck, élève d'Oxford, très-versé dans la poésie française et italienne, étoit valet de chambre particulier de Henri VII; ses ouvrages sont, I. le *Temple de verre*: c'est une imitation du Temple de la renommée de Chaucer. II. *Le Passe-temps du plaisir*, qui fut achevé en 1506, et imprimé en 1517 par Wynkyn de Worde. L'éditeur y ajouta des gravures en bois.

* HAWKE (Edouard, lord), fils d'un avocat qui le destina au service de la marine; il en suivit toutes les gradations jusqu'en 1734, qu'il fut nommé capitaine du Wolff. Hawke se distingua par son intrépidité et sa conduite dans le combat que l'escadre anglaise, sous le commandement des amiraux Matthews, Lestock et Rowley, livrèrent aux escadres française et espagnole à la hauteur de Toulon. Il y commandoit le Berwick, et rompit sans ordre la ligne de bataille pour combattre un vaisseau espagnol; cet acte de bravoure et d'indiscipline lui fit perdre sa place; mais le roi le rappela avec honneur au rang qu'il avoit perdu. En 1747, nommé contre-amiral, il rencontra l'escadre française qui se rendoit aux Indes occidentales; dans cette occasion il s'affranchit de l'ancien préjugé de s'arrêter pour former la ligne de bataille, « Je donnai, dit-il dans ses lettres à l'amirauté, le signal de chasser jusqu'à portée de combattre.» A son retour il reçut l'ordre du Bain, et l'année suivante il fut nommé vice-amiral. En 1757 il commanda l'escadre qui devoit coopérer à l'expédition contre Rochefort. Ses services lui valurent, de la part du roi, une pension annuelle de 2,000 liv. (environ 44,000 francs), réversible sur ses deux fils, ou sur le survivant de l'un ou de l'autre; mais elle ne fut pas sa seule récompense; en 1765 il fut nommé vice-amiral de la Grande-Bretagne, et premier lord de l'amirauté, et quelques années après, pair d'Angleterre. Hawke mourut à Shepperton, dans le Middlesex, le 14 octobre 1781.

HAWKESBÉE (N.), célèbre physicien anglais, analysa les phénomènes de l'électricité, et publia l'un des premiers, en 1709, des expériences et des observations sur ce sujet; mais ces observations sont fautives, depuis celles faites par le docteur Priestley, l'un de ceux qui ont écrit avec le plus de sagacité sur cette matière. Il est mort au milieu du 18ᵉ siècle.

† HAWKESWORTH (Jean), presbytérien anglais, né en 1715, mort en 1773, donna la *Relation* du premier voyage de Cook, Byron et Carteret, 3 vol. in-4°, Londres, 1773, dont MM. Suard et Demeunier ont donné une bonne traduction française, Paris, 1774, 4 vol. in-4°. On a encore de lui l'*Adventurer*, dont la meilleure édition est celle de Londres, 1794, 3 vol. in-8°; *Feuille morale*, dans le goût, mais non dans le style du Spectator d'Adisson; excellent modèle qui a fourni de médiocres copies. L'Adventurer a été extrait et traduit en français sous le titre de Contes traduits de l'anglais, Londres et Paris, 1774, 2 vol. in-12. Le Coq de Villeray a traduit, de Hawkesworth, en français, Ariana, ou la patience récompensée, Paris 1757, in-12.

* I. HAWKINS (sir John), vaillant amiral, né à Plymouth, mort à Porto-Ricco en 1590, entré jeune dans la marine marchande, fit voile, en 1562, avec trois vaisseaux de Londres à la côte d'Afrique, où il acheta un grand nombre d'esclaves qu'il transporta dans les iles de l'Inde occidentale. Il fit depuis plusieurs autres voyages dans la Guinée, et dans ces mêmes Indes, où il eut un grand nombre d'aventures, dont il a donné la *Relation* détaillée dans ses Voyages d'Hakluyt. En 1588, Hawkins, nommé contre-amiral, et fait chevalier, pour récompense de ses services dans la guerre contre les Espagnols, fonda un hôpital à Chatham.

* II. HAWKINS (sir Richard), fils du précédent, né à Plymouth, se distingua dans la guerre contre l'Espagne, où son père mérita le titre d'amiral. En 1593 il obtint une commission du grand sceau pour attaquer les établissemens espagnols dans l'Amérique méridionale, où les Anglais furent battus, après un combat obstiné contre des forces supérieures. Sir Richard fut grièvement blessé dans l'action, et retenu long-temps prisonnier en Amérique, puis transporté en Espagne, où il passa encore quelques années; à son retour en Angleterre il s'occupa à écrire l'*Histoire de sa vie*. Hauwkins mourut d'une attaque d'apoplexie.

* III. HAWKINS (sir John), né à Londres en 1719, fut un de ces hommes rares qui se sont acquis un nom aussi recommandable par leurs talens que par d'éminentes vertus sociales. Peu favorisé de la fortune, il fut placé de bonne heure chez un procureur en qualité de clerc; ses occupations, bornées à des écritures stériles pour son instruction et trop multipliées pour lui laisser le temps de s'instruire, le forcèrent à consacrer une partie des heures de son sommeil pour y suppléer. Hawkins, en acquérant les connoissances nécessaires à l'état qu'il se proposoit d'embrasser, sut encore cultiver son goût pour la littérature : il se lia avec différens auteurs de papiers périodiques du temps, et leur fournit *plusieurs morceaux de poésies et de prose* dont ils enrichirent leurs journaux. Parvenu à pouvoir exercer lui-même la profession qu'il avoit embrassée, il réussit bientôt à se former des liaisons utiles pour sa fortune, et développa, dans les sociétés de choix où il s'introduisit, un goût et un

talent décidé pour la musique. Ses succes, qu'il dut à son excellente réputation, un mariage avantageux et une succession assez considérable, le mirent, en 1759, à portée de résigner son office et de se retirer des affaires. L'année suivante il donna une édition, avec beaucoup de notes, de *l'Art de pêcher à la ligne de Walton*. Il s'étoit fait, depuis longtemps, un amusement de cet art innocent, dans lequel il excelloit; cinq éditions successives qui ont paru depuis attestent le succès du travail dont il avoit enrichi le premier auteur. Bientôt après il se livra à une entreprise plus vaste et plus intéressante; il rassembla à grands frais des matériaux immenses pour exécuter le projet qu'il avoit formé de donner une *Histoire de la musique théorique et pratique*. Ses occupations littéraires ne purent le distraire du désir de se rendre utile; le duc de Newcastle, alors lord lieutenant de Middlesex, l'incorpora dans la magistrature du comté. Hawkins s'acquitta avec zèle de ses nouveaux devoirs, et ses courses fréquentes le mettant à portée de voir journellement le mauvais état des grands chemins et de rechercher l'imperfection des lois déjà promulguées pour leur entretien, il forma le projet d'un bill pour leur restauration, qu'il étaya d'observations judicieuses publiées en 1763. Son projet présenté et adopté en parlement devint une loi qui existe encore, et il est à remarquer que trente ans après il n'y avoit eu besoin, dans cette partie, d'aucune réparation. Hawkins, dans ses nouvelles fonctions, s'étoit fait un devoir de ne percevoir aucun des droits qui y étoient attachés. Il s'aperçut que son désintéressement entretenoit, dans le bas peuple, le goût de la chicane et des procès; il changea de méthode et exigea les émolumens qui lui étoient dus, mais en fit une bourse particulière, pour en faire distribuer, à la fin de chaque année, le montant aux pauvres de la paroisse, par la main du ministre. Cette conduite généreuse et la constance de ses services devoient fixer l'attention publique et du gouvernement. En 1765 il fut appelé à la présidence des assises de quartier du comté de Middlesex, et en 1772, le roi l'éleva au rang de chevalier. Au milieu de tant d'honneurs et d'occupations, Hawkins n'en fut pas moins fidèle aux muses; il travailla à l'édition de Shakespear, donnée en 1773, par Johnson et Stevens, en 10 volumes in-8°, se fit distinguer par une adresse du comté de Middlesex au roi, à l'occasion de la guerre d'Amérique, et publia enfin en 1776, en 5 vol. in-4°, son *Histoire générale de la théorie et de la pratique de la musique*, fruit de seize années de travail, qu'il dédia et présenta lui-même à S. M. Le dernier de ses travaux littéraires fut la vie de son digne et ancien ami le docteur Johnson, qu'il publia en 1787, à la tête de ses œuvres, en 11 vol. in-8°, dont il fut l'éditeur et qu'il dédia encore au roi. Hawkins mourut d'une attaque de paralysie le 14 mai 1789, et fut enterré dans le cloître de l'abbaye de Westminster. Il enjoignit à ses héritiers de ne mettre sur son tombeau d'autre épitaphe que les lettres initiales de son nom.

* HAWKSMOOR (Nicolas), architecte, élève de Christophe Wren, quoique fort instruit dans toutes les connoissances qu'exigeoit son art, n'égala point son maître dans la pratique; il fut employé sous les règnes de Guillaume, de la reine Anne et de George Ier. Chargé de la construction des nouvelles églises ordonnées par le statut de la reine Anne, celles qui ont été cons-

traites d'après ses dessins sont, *Sainte-Marie-Woolnoth; Christ-Church; Saint-George; Middlesex; Sainte-Anne et Saint-George Bloomsbury;* le clocher de cette dernière, d'une absurdité remarquable, consiste en un obélisque terminé par une statue de George Ier, accompagnée du lion et de la licorne qui sont les supports des armes d'Angleterre. Il rebâtit une portion du collége d'Allsouls à Oxford, et s'occupoit à l'érection d'un magnifique *Mausolée* à Blenheim lorsqu'il mourut en mars 1736, âgé de 70 ans.

* HAWKWOOD (sir John), soldat de fortune (dont la mémoire et les talens, presque ignorés dans sa patrie, ont été rappelés en 1775 par lord Hailes), né dans la classe des artisans, étoit apprenti tailleur à Londres, lorsqu'il fut enlevé par la presse pour servir sous Edouard III dans ses guerres contre la France. Hawkwood s'y comporta avec tant de bravoure qu'il obtint bientôt le grade de capitaine, et quelque temps après les honneurs de la chevalerie; mais n'ayant aucune fortune pour en soutenir le rang, il se trouva le chevalier le plus pauvre de toute l'armée, lorsque le traité de Bretigny ramena la paix en 1360. Dans cet état de dénuement, sir John n'eut d'autre ressource que celle de se réunir aux compagnies connues sous le nom de *Tard venus*, composées de gens de diverses nations, qui, ne trouvant plus d'emploi dans le service militaire, ou ruinés par la guerre, furent réduits à la nécessité de marauder et de piller, ou de s'engager dans les guerres des particuliers. L'historien Villani accuse Edouard III d'avoir autorisé en secret ces ravages en France, tandis qu'en apparence il se montroit strict observateur des conditions du traité de paix. « A cette époque, ajoute Villani, un tailleur anglais nommé John della Guglea (Jean de l'Aiguille), qui s'étoit distingué à la guerre, se forma une compagnie de maraudeurs, la plupart anglais, qui prirent plaisir à vivre de pillage, et à se livrer à toutes sortes d'excès, à saccager et à mettre à contribution, tantôt une ville, tantôt l'autre. Cette troupe dévastatrice devint bientôt si considérable, qu'elle fut la terreur de tout le pays. Ceux qui n'avoient point de retraite dans quelque lieu fortifié traitoient avec les maraudeurs, et achetoient à prix d'argent, ou à l'aide des provisions qu'ils leur livroient, la protection du chef, qui amassa des richesses immenses en peu de mois. A mesure que ses moyens s'accrurent, il s'avança dans le pays, et parvint jusqu'aux rives du Pô, portant par-tout la désolation et l'effroi. A l'arrivée de quelques Anglais, dont l'apparition semble justifier l'inculpation de Villani, Hawkwood se démit du commandement entre leurs mains, et leur abandonna la meilleure partie d'une fortune acquise par de si odieux moyens, après avoir prêté serment de fidélité au roi d'Angleterre. A cette époque Hawkwood s'engagea au service de la république de Pise. En 1364, transporté sur un nouveau théâtre, il ne se montra plus que comme un guerrier accompli, digne d'avoir été formé sous les étendards du prince Noir. En 1387 il parut avec éclat sous les drapeaux de la république de Florence. Le comte d'Armagnac, général des Florentins, venoit d'être battu par Venni, qui commandoit les Siennois; les vainqueurs s'avançoient pour surprendre Hawkwood, qui battit en retraite dans le Crémonais; et après avoir amusé l'ennemi, qui croyoit le forcer dans son camp, parvint à le repousser avec perte. Vanni envoya, dit-on, à Hawkwood un renard enfermé dans une cage,

pour faire allusion à sa situation ; celui-ci répondit que *le renard sauroit bien s'en tirer*. En effet, il fit sa retraite sur l'Ohio, plaça sa meilleure cavalerie à son arrière-garde jusqu'à ce que l'ennemi eût passé la rivière, à la rive opposée de laquelle il avoit placé quatre cents archers à cheval. L'arrière-garde traversa à leur aide et suivit le reste de la troupe qui, après avoir passé à gué le Mincio, vint camper à dix milles de l'Adige. Ce fut là qu'ils coururent les plus grands dangers. L'ennemi rompit les levées de la rivière, dont les eaux grossies par la fonte des neiges eurent bientôt inondé la plaine. La troupe de Hawkwood, surprise dans la nuit par cette inondation subite, n'eut d'autre ressource que de monter à cheval et d'abandonner ses bagages, marchant avec beaucoup de peine sur un terrain où l'eau s'élevoit jusqu'aux sangles des chevaux ; l'infanterie suivit à la nage à la queue des chevaux ; après une perte qui ne pouvoit être que considérable, ils parvinrent à gagner Baldo dans le Padouan. Les Siennois, croyant leur armée complètement détruite, n'osèrent les poursuivre. Muratori, qui donne à Hawkwood le nom de *Il prode e l'accortissimo capitano*, présente cette retraite comme l'une des plus belles actions de sa vie, et digne d'être mise en parallèle avec tout ce qu'on peut raconter des généraux romains. La paix que les Florentins firent en 1391 avec Galeazzo et leurs autres ennemis les ayant mis dans le cas de renvoyer leurs alliés étrangers, ils en exceptèrent Hawkwood, qu'ils retinrent en lui donnant le commandement de mille hommes de guerre. Il mourut en 1393, dans un âge avancé, laissant après lui une réputation que plusieurs historiens italiens ont eu soin de lui conserver. Hawkwood s'associa à quelques particuliers opulens et charitables pour fonder à Rome l'hôpital anglais pour les pauvres voyageurs de sa nation.

HAXO, général de la république française, employé dans la Vendée, obtint divers avantages sur Charrette. Il s'empara de l'île de Noirmoutier et de celle de Boin. Battu complètement le 26 avril 1794, et craignant de tomber entre les mains des vainqueurs, il se tua d'un coup de pistolet. La convention décréta que son nom seroit inscrit sur une colonne.

I. HAY. *Voyez* CHERON (Elizabeth-Sophie), *et* CHATELET.

II. HAY (Alexandre), jésuite fanatique, banni à perpétuité par arrêt du 10 janvier 1595, pour avoir prêché la sédition en public et en secret, avec injonction de ne pas rentrer dans le royaume, sous peine d'être pendu. Plusieurs témoins déposèrent qu'il avoit dit souvent, depuis la réduction de Paris, « qu'il désiroit, si Henri IV passoit devant leur collége, tomber de la fenêtre sur lui, pour lui rompre le cou. »

III. HAY (Jean), savant jésuite écossais, enseigna la théologie, les mathématiques et la langue sainte, en Pologne, en France et dans les Pays-Bas, et mourut, chancelier de l'université de Pont-à-Mousson, en 1607. On a de lui divers ouvrages, sur-tout plusieurs *Livres de controverse* contre les calvinistes.

*IV. HAY (Jacques), comte de Carlisle, Ecossais, mort en 1636, vint en Angleterre avec Jacques Ier, qui le chargea de plusieurs ambassades, particulièrement en France, pour négocier le mariage du prince de Galles avec la princesse Henriette-Marie. Hay fut le premier de

cette nation qui eut l'honneur d'être créé pair d'Angleterre. Son premier titre étoit baron de Hay. Il fut ensuite fait vicomte Dancaster, et enfin comte de Carlisle.

* V. HAY (Guillaume), né à Glenburne, comté de Sussex, en 1700, chargé, en 1734, de représenter dans la chambre des communes le bourg de Seaford, a donné plusieurs ouvrages. Un poëme intitulé *Mount Caburn*, dans le genre descriptif, 1730; des *Remarques sur les lois relatives aux pauvres, avec un projet pour les soulager et les employer*, 1735; *Principes de morale et de religion, fondés sur la contemplation de l'univers et la situation dans laquelle l'homme y est placé*, 1753, *Essai sur la laideur*, 1754; une traduction d'Hawkins Browne, *De immortalitate animæ;* une *Traduction* et une *Imitation* de quelques épigrammes de Martial, publiées en 1755. Les ouvrages de Hay, mort cette même année, ont été recueillis par les soins de sa fille, en 2 vol. in-4°, 1794.

* HAYÂN (Abba), dont le vrai nom est Mohammed ben Youssef Aly ben Hayân, poëte estimable, savant jurisconsulte et grammairien habile, né à Grenade l'an de l'heg. 652-1254 de l'ère chrétienne, mourut au Caire en 745-1344, à 93 années lunaires, et seulement nonogénaires suivant notre manière de compter. Les orientaux distinguent entre 50 ouvrages qu'il a composés, I. *Commentaire du Corân*, sous le titre d'*Océan*, mot parfaitement bien adapté à la diffusion de cet ouvrage. II. *Commentaire sur le livre de grammaire d'Ibn Maléky*. Il est manuscrit à la bibliothèque de l'Escurial.

* HAYDN (Joseph), né en 1730, au village de Rohron, sur les confins de l'Autriche et de la Hongrie. Son père, qui étoit charron, le fit entrer comme enfant de chœur à Saint-Etienne de Vienne, pour y cultiver la musique, et y faire les études qu'on nomme humanités. Le jeune Haydn, qui, avec une voix charmante, jouoit très-bien du violon, et étoit assez fort sur le clavecin, fut bientôt admis dans plusieurs concerts particuliers, et commença à composer de petits airs et de jolies sonatines. Parvenu à l'adolescence, le maître de chapelle, craignant que son jeune enfant de chœur ne vînt à perdre ce beau dessus, l'honneur de son église, résolut de le fixer par la castration, et y fit consentir aisément Haydn; mais heureusement le père du jeune musicien s'y opposa, et l'opération ne fut point faite. Renvoyé quelque temps après de la maîtrise, il se mit à composer de petites sonates, dont une tombée entre les mains de la comtesse de Thun, grande musicienne, lui valut tout à la fois une récompense et la protection de cette dame. Comme les sonates que composoit Haydn, à cette époque, ne prouvoient pas une profonde connoissance de l'harmonie, elle lui fit présent, pour l'étudier, du traité de Fuchs, le meilleur qu'on connût en Allemagne dans ce temps. Haydn n'eut jamais d'autre maître de composition. Bientôt sa brillante réputation le fit placer comme maître de chapelle dans la maison du prince d'Esthérazy, et c'est chez ce prince que Haydn a composé la plupart de ses beaux ouvrages; c'est pour lui qu'il a fait presque toutes ses symphonies, genre dans lequel, avant ni depuis, aucun compositeur ne l'a égalé; supérieur à tout dans la musique instrumentale, c'est lui qui le premier imagina, pour les petits concerts particuliers du prince, ces luttes si piquantes, où quatre instrumens seuls s'efforcent

tour à tour de déployer toute leur habileté. Les fonctions de maître de chapelle ne se bornent pas à composer de la musique ; il est encore chargé de diriger celle de tout autre auteur dont l'exécution lui est demandée, soit pour le théâtre, soit pour les concerts, et à former et conduire des compagnies italiennes d'opéras-bouffons et sérieux. Haydn avoit fait souvent représenter par ces dernières le Giulio Sabino de Sarti. Ce dernier, appelé un jour dans une cour du nord, et passant près d'Esthérazy, se détourne de sa route, curieux de voir un homme que ses symphonies avoient rendu célèbre dans toute l'Europe ; il arrive sur la fin du jour au palais du prince ; c'est à Haydn qu'il désire parler. « Pour le moment, lui dit-on, cela est impossible ; le maître conduit l'opéra qui va commencer. — Ne pourrois-je au moins trouver place dans un coin de la salle ? — Oh! sans difficulté. — Quel est l'opéra que l'on chante? — C'est l'Armida, celui des ouvrages du maître qu'il affectionne le plus. » Pendant tout le premier acte, la beauté des morceaux qui se succédoient l'étonna, le ravit, le mit dans l'enchantement ; il les applaudit avec transport ; mais vers la fin du second, il ne se possède plus; dans une sorte de délire il se lève, franchit les banquettes qui le séparoient de l'orchestre, saute au cou de Haydn surpris.... « C'est Sarti qui t'embrasse, lui crie-t-il, Sarti qui vouloit voir le grand Haydn, admirer ses beaux ouvrages, mais qui n'espéroit pas en admirer un aussi beau ! » Ce mouvement exalté de Sarti pour l'opéra d'Armide devoit être sincère ; car c'est le plus beau des ouvrages dramatiques d'Haydn. Peu de musiciens furent plus féconds que lui ; le nombre de ses ouvrages se monte à 882, parmi lesquels on compte 118 *grandes symphonies ;* 83 *petites symphonies ;* 163 *morceaux de différentes espèces*, dans lesquels le baryton, instrument favori du prince d'Esthérazy, et qui n'est pas d'usage en France, a été spécialement employé. *Des concertos, des sonates, des morceaux* pour deux, trois, quatre instrumens de toute nature. Haydn ne fut guère moins fécond en musique vocale; on connoit en ouvrages de moindre importance 17 *morceaux* à deux, trois, quatre, cinq, six ou huit voix ; 42 *chansons* à voix seule; 32 *canons*, et, pendant son séjour à Londres, 365 *chansons* dites *écossaises*, dont quelques-unes à deux voix. En musique d'église, ses *Messes*, *Offertoires*, *Te Deum*, *Salve Regina*, *Chœurs*, etc. sont au nombre de 27 ; on a de lui 14 *Opéras italiens*, tant sérieux que bouffons et de demi-caractère ; l'*Opéra héroïque d'Armide* est le seul dans ce nombre qui mérite d'être cité ; c'est celui qu'il a écrit avec le plus de soin. Haydn, admirable dans presque toutes ses compositions, fut foible dans celles qu'il fit pour le théâtre ; cependant il fut plus heureux dans cette sorte d'ouvrage que les Italiens nomment oratorio ; il en a fait 5, 1 italien, 1 latin et 3 allemands ; l'italien, intitulé *Il Ritorno di Tobia*, est inconnu en France ; c'est le meilleur de tous. Le latin est le *Stabat*, qui n'a point fait oublier celui de Pergolèze, dont la réputation immortelle a été faite dans un temps où les compositeurs italiens ne faisoient que commencer à sentir que l'expression des paroles est préférable aux vaines combinaisons de la science. Le Stabat de Pergolèze a quatre ou cinq versets supérieurs à ceux de Haydn ; mais celui de ce dernier, dans son ensemble, a plus de variété de motifs, plus d'effets d'harmonie, plus de richesse d'accompagnemens. Le premier des trois allemands est celui que l'on connoit sous le titre de la *Création* ; le second est intitulé *Les sept der-*

nières paroles de J. C. ; le dernier, qui a pour titre, *Les Quatre saisons*, est la plus foible de toutes ses productions ; c'est l'effort de sa vieillesse. Haydn, avant sa mort, avoit été admis par l'institut de France au nombre de ses associés étrangers.

†. I. HAYE (Jean de la), cordelier parisien, prédicateur ordinaire de la reine Anne d'Autriche, né en 1593, et mort en 1661, est fort connu par deux ouvrages, l'un intitulé *Biblia magna*, Paris, 1643, 5 vol. in-fol. Cette compilation, utile et assez bien faite, contient les Commentaires de Ganæus, d'Estius, de Tirin et de plusieurs autres. L'autre, *Biblia maxima*, Paris, 1660, 19 vol. in-fol. est un recueil informe et peu estimé. Les prolégomènes de cet ouvrage renferment beaucoup d'érudition ; mais elle est mal distribuée, et souvent mal choisie : ce livre est cependant peu commun.

† II. HAYE (Jean de la), jésuite, mort en 1614, à 74 ans, a donné une *Harmonie évangélique*, en 2 vol. in-fol., et *d'autres ouvrages*. — Il ne faut pas le confondre avec un autre Jean DE LA HAYE, valet de chambre de Marguerite de Valois, éditeur de ses *Poésies*. *Voy.* MARGUERITE, n° VII.

III. HAYE (Jean de la), lieutenant-général de la sénéchaussée de Poitiers, tué en 1575. On lui doit *Mémoires et Recherches* sur la France et la Gaule aquitanique, 1581, in-8°.

* IV. HAYE (Gilbert de la), dominicain, né à Lille en 1640, se fit aimer et estimer par la pureté de ses mœurs et par la douceur de son caractère : quoiqu'il s'adonnât beaucoup à la prédication, il sut trouver le temps de fouiller dans beaucoup d'archives des monastères des Pays-Bas, d'où il tira un grand nombre de pièces pour éclaircir l'histoire des couvens et des écrivains de son ordre. La Haye mourut à Lille le 17 juin 1692. On y conserve en manuscrit, I. *Compendium historiæ provinciæ Germaniæ inferioris FF. prædicatorum*. Le P. Richard en a profité dans l'Histoire du couvent des dominicains de Lille, 1781, où l'on voit une très-bonne réfutation de la dernière histoire de cette ville, rédigée par un barbouilleur philosophiste. II. *Bibliotheca Belgo-Dominicana*. Le P. Echard a fait entrer cet ouvrage dans sa continuation des *Scriptores ordinis prædicatorum* du P. Quetif, Paris, 1721, in-fol.

* V. HAYE (Charles de la), habile graveur, né à Fontainebleau en 1642, a gravé en Italie conjointement avec Bloermaert, Blondeau, Spierre et autres, *les peintures des trois salons du palais Pitti à Florence*, d'après P. de Cortone : *la Sainte Vierge*, d'après Ciro-Fetri ; *Coriolan prêt à tirer vengeance des Romains qui l'avoient exilé*, d'après le même ; et plusieurs autres *pièces*, d'après différens maîtres.

I. HAYER DUPERRON (Pierre le), né à Alençon en 1603, d'un procureur du roi au présidial de cette ville, charge dont il fut lui-même pourvu après la mort de son père, se fit en son temps quelque réputation par ses *Poésies*. Son ouvrage le plus considérable en ce genre, est intitulé *Les Palmes de Louis-le-Juste, Poëme historique divisé en IX livres, où, par l'ordre des années, sont contenues les immortelles actions du très-chrétien et très-victorieux monarque Louis XIII*, etc., Paris, 1635, in-4°. Ce poëme, présenté au roi par l'au-

teur, lorsque ce prince passa à Alençon pour aller en Bretagne, fut bien accueilli, et lui valut sur-tout la protection du cardinal dont les louanges n'y étoient pas oubliées. Les effets de cette protection, qu'il ne tarda pas à ressentir, furent d'abord des lettres de réhabilitation de noblesse pour son père, et d'anoblissement, en tant que besoin seroit. Il obtint ensuite le cordon de Saint-Michel, et enfin un brevet de conseiller d'état. Le Hayer fut un des premiers membres de l'académie naissante de Caen. Nous ignorons l'année de sa mort; mais nous savons qu'il écrivoit encore en 1678. Outre le poëme dont nous venons de parler, et quantité d'autres poésies fugitives, telles qu'*Epitres*, *Odes*, *Sonnets*, etc., il a traduit quelques ouvrages de l'espagnol, et entre autres l'*Histoire de l'empereur Charles-Quint*, par J. Ant. de Verra, Paris, 1662, in-4°.

† II. HAYER (Jean-Nicolas-Hubert, récollet, ancien professeur de philosophie et de théologie dans son ordre, né à Sar-Louis le 15 juin 1708, mort à Paris le 16 juillet 1780, fut un des athlètes qui se mesurèrent le plus souvent avec les incrédules modernes. Il composa pendant quelques années, en société avec Soret, un ouvrage périodique, intitulé *La religion vengée*, ou *Réfutation d'auteurs impies*, Paris, 1751 et suiv., 21 vol. in-12. Ce journal leur procura à l'un et à l'autre plus d'injures que d'argent; et le public cessant de l'accueillir, les deux auteurs furent forcés de le discontinuer. On a encore du P. Hayer divers ouvrages en faveur de la religion. Les principaux sont, I. *La spiritualité et l'immortalité de l'ame*, 1757, 3 vol. in-12, où cette matière est discutée avec solidité. II. *La règle de foi vengée des calomnies des protestans*, 1761, 3 vol. in-12. III. *L'Apostolicité du ministère de l'Eglise romaine*, 1765, in-12. IV. *Traité de l'existence de Dieu*, in-12, 1769. V. *L'Uutilité temporelle de la religion chrétienne*, 1774, in-12. VI. *La Charlatanerie des incrédules*, 1780, in-12. VII. *Pensées évangéliques*, 1772, in-12. Plus de force et de chaleur dans son style auroient été nécessaires pour qu'il ne survécût pas à ses ouvrages. *Voyez* BOULLIER, n° I.

* HAYES (Charles), savant anglais, très-versé dans la connoissance des langues anciennes et modernes, et d'une si grande modestie que son nom est beaucoup moins connu que ses ouvrages, naquit en 1678, et publia en 1704 un *Traité des fluxions*, in-fol. (C'est la seule de ses productions qui porte son nom); en 1710, un pamphlet in-4° intitulé, *Méthode nouvelle et aisée de trouver les longitudes par l'observation de la hauteur des corps célestes*; en 1723, *la Lune, dialogue philosophique où l'on montre que cet astre n'est point un corps opaque et brille de sa propre lumière*. Il s'occupa en 1753 à composer en latin son ouvrage intitulé *Cronographia Asiatica et Ægyptiaca*, qui n'a paru qu'après sa mort, arrivée en 1760. Il a eu pendant une longue suite d'années la direction de la compagnie royale d'Afrique dissoute en 1752.

HAYM. *Voyez*. AYM.

I. HAYMON, géant, né dans le Tirol au 15e siècle, avoit seize pieds de haut, et assez de force, dit-on, pour porter un bœuf d'une main. On montre son tombeau dans le château d'Umbras, à une lieue d'Inspruck. A côté du squelette d'Haymon est celui d'un nain qui fut cause de sa mort. Ce nain ayant

délié le cordon du soulier du géant, celui-ci se baissa pour le renouer; le nain profita de ce moment pour lui donner un soufflet. Cette scène se passa devant l'archiduc Ferdinand et sa cour; on en rit, ce qui fit tant de peine au géant que peu de jours après il en mourut de chagrin. Le Tirol a produit souvent des hommes d'une taille extraordinaire. Bernard Gilli, ayant onze pieds de haut, étoit de cette contrée; il parcourut la France en 1764. A l'âge de 9 ans sa taille n'excédoit point celle des autres enfans; mais dès ce moment ses membres se développèrent et s'étendirent d'une manière surprenante.

* II. HAYMON, Anglais de naissance, entra dans l'ordre de Saint-François, enseigna avec réputation la théologie à Paris dans le 13e siècle et devint général de son ordre. Grégoire IX l'envoya en qualité de nonce à Constantinople, et le chargea de revoir le *bréviaire et les rubriques* de l'Église romaine.

* I. HAYNES (Hopton), essayeur de la monnoie à Londres, mort en 1749, a laissé un ouvrage posthume publié à Londres en 1750, intitulé *Tableau des attributs et du culte de Dieu d'après les saintes Ecritures, ainsi que du caractère et de la mission de J. C., par un homme qui recherche sincèrement la vérité, publié après lui conformément à son désir.*

* II. HAYNES (Samuel), théologien anglais, fils du précédent, chanoine de Windsor et recteur de Clothall et Hatfield, au comté d'Hertfort, mort en 1752, a publié en 2 vol. in-fol. un *Recueil* de mémoires politiques.

HAYNEUVE (Julien), jésuite, né à Laval en 1588, mort à Paris en 1663, a publié des *Méditations pour tous les jours de l'année*, qui ont eu autrefois beaucoup de réputation.

† I. HAYS (Jean de), mauvais poëte français du 16e siècle, conseiller et avocat du roi au bailliage et siége présidial de Rouen, a fait quelques *Pièces de Théâtre*, dont l'une, intitulée *Cammate*, est en 7 actes. Cammate se trouve dans *les premières Pensées de Jean de Hays*, Rouen, 1598, in-12. On a encore de lui, *Amarylle*, Rouen, 1595, in-12.

II. HAYS, sieur DE LA FOSSE (Gilles le), poëte latin, natif du village d'Amayé, à deux lieues de Caen, professeur de rhétorique et recteur de l'université en cette ville, vint ensuite à Paris, où il enseigna la rhétorique dans les colléges du Plessis, du cardinal Le Moine et de Beauvais, jusqu'en 1666, qu'il devint curé de Gentilly, où il mourut en 1679. Ses *Poésies latines* sont satiriques, et jouissent de quelque estime.

III. HAYS (Jean-Baptiste des), *Voyez* DESHAYES — *et* GENDRON.

* HAYTON *ou* AYTON, neveu d'un roi d'Arménie de même nom, entra dans l'ordre des prémontrés en 1305, et s'attacha à l'abbaye d'Episcopie dans l'île de Chypre; ce religieux se rendit célèbre par sa doctrine. On a de lui des *Commentaires sur l'Apocalypse*, et le pape Clément V le chargea d'écrire un livre qu'il a intitulé *les Fleurs de l'histoire d'orient*. Cet ouvrage fut imprimé à Haguenau sous le titre de *Liber historiarum partium orientis, sive passagium Terræ sanctæ Haytono ordinis præmonstratensis autore scriptus anno redemptoris nostri* 1300. M. Lécuy, religieux et dernier général du même ordre,

remarque dans son dictionnaire que cette histoire selon toute apparence avoit été écrite originairement en français, sous le titre de *Passage de la Terre sainte*, et que Nicolas Falconius ou Fancon la traduisit en latin à Poitiers en 1307, par ordre de Clément V.

HAYWARD (Jean), historien anglais, mort à Londres en 1627, écrivoit avec une liberté qui tenoit de la licence. On a de lui en anglais *les Vies des trois rois normands*, in-4°; celle *du roi Henri IV*, in-4°; *le règne d'Edouard VI*, in-4°, etc. Ses écrits lui causèrent des inquiétudes. *Voyez* ELIZABETH, n° XII, à la fin.

HAZAEL, officier de Bénadad II, roi de Syrie, étouffa ce prince sous une couverture, et régna à sa place vers l'an 889 ans J. C. Il tourna ensuite ses armes contre les Juifs, ravagea leur pays, et entreprit le siége de Jérusalem. Joas, voulant empêcher la ruine de ce ville, envoya à l'usurpateur tout l'or et tout l'argent du temple, et de ses coffres. Il se retira et mourut laissant la couronne à son fils Bénadad III.

† HAZON (Jacques-Albert), mort le 17 avril 1780, prit le bonnet de docteur dans la faculté de médecine de Paris. Ses recherches sur l'histoire et les progrès des études académiques lui ont fourni la matière de deux éloges qu'il a prononcés dans les écoles de la faculté, l'un pour les vespéries, et l'autre pour la réception des lauriers : *Eloge historique de l'université de Paris*, français et latin, 1770, in-4° ; le même en français seulement, 1770, in-4° ; *Eloge historique de la faculté de Paris*, en français, avec des notes, 1773, in-4°. L'auteur l'avoit prononcé en latin le 16 octobre 1770. Ces deux éloges prouvent que ce médecin n'étoit pas sans mérite.

* HEAD (Richard), Irlandais, quelque temps membre de l'université d'Oxford, et ensuite libraire à Londres, périt dans la mer en 1678 en passant dans l'île de Wight. On a de lui plusieurs ouvrages. I. Le *Tripon anglais*. II. *L'art d'enjôler*. III. *Les caprices de Dublin*, comédie, et *d'autres ouvrages* de ce genre.

* HEADLEY (Henri), écrivain anglais de beaucoup d'espérance, qui mourut à 23 ans à Norwich en 1788, où il étoit né et avoit eu M. Parr pour gouverneur. Headley avoit étudié au collége de la Trinité à Oxford, où il avoit été reçu bachelier es-arts. On a de cet auteur, I. Un volume de *Poésies*. II. Quelques *Pièces en vers* insérées dans l'Olla Podrida. III. un recueil intitulé *Choix de beaux morceaux des anciens poëtes anglais*, *avec des remarques*, 2 vol. IV. quelques *Ecrits* insérés dans le Gentleman's magazine et dans l'European magazine, sous la signature T. E. O.

† HÉARNE (Thomas), écrivain anglais distingué par ses ouvrages et par les services qu'il a rendus à la bibliothèque bodléienne, dont il étoit sous-bibliothécaire, mourut en 1735, à 57 ans. Il voulut qu'on ne mît sur sa tombe que cette épitaphe : « Ci-gît Thomas Héarne, qui passa sa vie à étudier et à conserver les antiquités. » On a de lui quelques ouvrages dont les principaux sont, I. *Scriptores varii de historiâ Anglicanâ*, 1709-1735, en 64 vol. in-8°, qu'il est très-difficile de rassembler, parce que les exemplaires ont été tirés à petit nombre. II. *Les Antiquités de la Grande-Bretagne*, Londres, 1778-1786, in-fol. oblong. III. *C. Plinii secundi epistolæ et panegy-*

ricus, *cum variis lectionibus et annotationibus*, Oxford, 1703, in-8°. IV. *Justinus*, *recognitus et annotationibus illustratus*, Oxford, 1705, in-8°.

* I. HEATH (Thomas), jésuite, envoyé, en 1568, par ses supérieurs, en mission en Angleterre, sous l'habit ecclésiastique puritain, obtint la permission de prêcher dans la cathédrale de Rochester, et il y déclama contre la liturgie; mais il eut le malheur de laisser tomber de sa poche la lettre d'un jésuite de Madrid, qui avoit rapport à sa mission et qui fut portée à l'évêque. On fit une recherche chez lui, et on y trouva une bulle du pape et d'autres papiers sur lesquels il fut reconnu pour jésuite. Il fut en conséquence condamné au pilori et à une prison perpétuelle; mais heureusement il mourut quelques mois après.

* II. HEATH (Jacques), historien anglais, né en 1629 d'un conseiller du roi, et mort en 1664, d'abord dissipa son patrimoine et chercha ensuite à se faire par ses écrits une ressource contre l'indigence. On a de lui, I. *Chronique de la dernière guerre intestine entre l'Angleterre, l'Ecosse et l'Irlande*, 1661, in-8°, qu'il augmenta et continua depuis 1637 jusqu'en 1663, un très-gros in-8° publié en 1663. Il y a eu une autre continuation par John Philips jusqu'en 1675, qui a paru en 1676, in-f. II. Le *glorieux et magnifique triomphe de la bienheureuse restauration du roi Charles II*, etc., 1652, in-8°. III. *Flagellum* ou *vie et mort d'Olivier Cromwell l'usurpateur*, 1663 Il en a paru depuis une troisième édition avec des additions, in-8°. IV. Le *Nécrologe des loyaux Anglais*, *martyrs et confesseurs qui ont souffert les angoisses de la terreur de la mort pour le maintien du gouvernement légitime des trois royaumes*, etc., in-12, 1663. V. *Courte, mais exacte revue de la situation des Provinces-Unies*, in-12. Heath, qui peut-être n'a compilé ses écrits que d'après des gazettes, rapporte souvent des faits qui jettent un grand jour sur l'histoire de son temps et qui ont échappé à Clarendon, qui n'a écrit que d'après les pièces les plus authentiques.

* III. HEATH (Benjamin), jurisconsulte et littérateur estimé, s'est fait connoître sous ce dernier rapport par divers ouvrages. I. *Essai sur une preuve démonstrative de l'existence*, *de l'unité et des attributs de Dieu*, 1740. II. *Notæ*, *sive lectiones ad tragicorum Græcorum veterum opera*, Ceschyli, etc., 1752, in-4°. III. *Revue du texte de Shakespear*, *où l'on examine particulièrement les changemens introduits par les critiques et les éditeurs modernes*, 1765, in-8°. — Son frère Thomas Heath a publié en 1755 une nouvelle *Traduction* du livre de Job en anglais.

* IV. HEATH (Nicolas), archevêque d'Yorck et chancelier d'Angleterre sous le règne de la reine Marie, mort à Cobham en 1750, élève du collége du Christ à Cambridge, fut estimé pour sa piété et sa modération : mais ses places lui furent ôtées pour refus du serment de suprématie.

* HEATHCOTE (Raoul), théologien anglais, né en 1721, mort en 1795, élève de Cambridge, où il fut reçu docteur, a donné, I. Une *Esquisse de la philosophie de lord Bolingbrocke*. II. *Sylva*, ou *le Bois*. III. Un long *Traité contre les Hutchinsoniens*; et quelques *autres ouvrages*.

HEAUVILLE. *Voy.* BOURGEOIS (Louis le), n° II.

HÉBÉ (Mythologie), fille de Jupiter et de Junon, et déesse de la jeunesse. Les poëtes disent qu'Apollon invita Junon à un souper où il fit servir, entre autres mets, une espèce de laitue sauvage ; la déesse en ayant mangé avec appétit, de stérile qu'elle étoit auparavant, devint féconde, et enfanta Hébé. D'autres disent que Junon, piquée de ce que Jupiter avoit tiré Minerve de son cerveau, tira du sien la jeune Hébé. Quoi qu'il en soit, le maître des dieux prit la jeune déesse à cause de sa beauté, pour lui servir le nectar. Elle s'acquitta de cette fonction avec graces, jusqu'à ce qu'étant tombée un jour en lui présentant à boire, ce dieu lui défendit de le servir davantage, et mit Ganymède à sa place. Homère dit qu'en prenant Ganymède pour échanson, il permit à Hébé de verser le nectar aux autres dieux. Cette déesse avoit aussi le soin d'atteler le char de Junon. Dans la suite, elle épousa Hercule lorsqu'il fut mis au rang des dieux, et rajeunit le vieux Iolas, cocher de son nouvel époux. On l'appeloit aussi *Juventa*.

HÉBED-JÉSU. *Voyez* ABDISSI.

† I. HÉBENSTREIT (Jean-Ernest), savant jurisconsulte de Leipsick, a publié un grand nombre d'ouvrages de droit, dont les plus remarquables sont Une *Histoire de la juridiction ecclésiastique*, et une *Dissertation* curieuse sur l'interrogatoire secret des témoins. On lui doit aussi *Museum Richterianum, continens fossilia animalia*, etc., Leipsick, 1743, in-fol., texte allemand et latin. Il est mort dans sa patrie en 1781.

* II. HEBENSTREIT (Jean-Ernest), professeur de médecine en l'université de Leipsick, de l'académie des curieux de la nature et de celle des sciences de Marseille, né à Neustadt le 15 janvier 1702, savant dans les langues grecque et latine, cultiva la poésie avec beaucoup de succès, et mourut le 5 décembre 1757. Les ouvrages de ce médecin consistent principalement en *Dissertations académiques*. Le célèbre Haller en a inséré plusieurs dans son recueil de Thèses. I. *Dissertationes ac definitiones plantarum*, Lipsiæ, 1731, in-4°. II. *De usu partium carmen*, ibid., 1739, in-8°. III. *Pathologica metrica, seu de morbis carmen*, ibid., 1740, in-8°. IV. *Anthropologia forensis*, ibid., 1751, 1753, in-8°. V. *De homine sano et ægro carmen*, Lipsiæ, 1753, in-8°. VI. *Tentamen philosophico-medicum super Ælii Amydenii synopsim medicorum veterum, libri octo græcè et latinè*, ibid, 1757, in-4°.

HÉBER, fils de Salé et père de Phaleg, né l'an 1281 avant J. C., mourut âgé de 464 ans. Josèphe, Eusèbe, St. Jérôme, le vénérable Bède, St. Isidore, et presque tous les interprètes assurent que les Hébreux ont tiré leur nom de Héber, qui conserva la première langue, nommée de son nom *hébraïque*, depuis la confusion de ces mêmes langues. D'autres savans les contredisent. Huet, dans sa Démonstration évangélique, a voulu démontrer que le nom hébreu vient du mot *Héber*, c'est-à-dire *de-delà*, parce qu'ils étoient venus d'au-delà de l'Euphrate. C'est en effet le sentiment le plus probable.

* HÉBERS, poëte français, qui vivoit selon les uns sous Louis VIII, père de S. Louis, selon d'autres sous Louis Hutin, roi de Navarre, est auteur du *Roman des Sept-Sages*, autrement intitulé *Dolopathos*. Un moine de l'abbaye de Haute-Selve

avoit traité le même sujet en latin, long-temps avant que ce poëte entreprît de l'exécuter en vers français. L'ouvrage du moine de Haute-Selve est inférieur au poëme d'Hébers, quant à l'exécution; il en diffère même moins pour le fond. Le *Poëme des Sept-Sages* est un monument du 13e siècle qui n'est pas sans mérite. L'auteur a semé dans son ouvrage un grand nombre d'épisodes qui sont, pour la plupart, des contes aussi plaisans que moraux. On y trouve la seconde nouvelle, dont Boccace a tiré si bon parti dans la troisième journée de son Décaméron. Le conte du jeune homme qui, n'ayant jamais vu de femmes, en demande une à son père, comme la plus belle chose du monde, est aussi tiré de la même source. On rencontre d'excellentes maximes dans le *Dolopathos* d'Hébers; il abonde sur-tout en proverbes pleins de sens et de morale. Celui-ci mérite d'être cité :

On sert le chien por le seignor,
Et por l'amor le chevalier,
Baise la dame l'escuier.

I. HÉBERT. *Voy.* ÉBERTUS.

† II. HÉBERT (François), curé de Versailles, mort à Paris le 21 août, 1728, mérita l'estime de Louis XIV par ses vertus et ses talens, et devint, à la fin de l'année 1703, évêque d'Agen. Nous avons de lui, I. Des *Prônes pour tous les dimanches de l'année*, à Paris, 1725, en 4 vol. in-12. Le style en est simple, comme il convient à ces sortes d'instructions, sans cependant être négligé. II. Des *Mémoires* manuscrits sur les événemens dont il avoit été témoin à la cour tandis qu'il étoit curé de Versailles. La Beaumelle, qui en a profité pour composer ses Mémoires de Maintenon, dit qu'Hébert écrivit avec l'exactitude d'un homme qui avoit tout vu, et avec la liberté d'un homme qui n'écrivoit que pour lui-même. On dit dans ce dernier ouvrage que madame de Maintenon ayant voulu engager Hébert à se trouver à la représentation de l'Esther de Racine, il lui répondit : « Madame, l'innocence des vierges est un attrait plus dangereux que le libertinage des prostituées : le vice profane tout. »

† III. HÉBERT (N.), chirurgien dentiste, très-estimé dans son art, membre de l'académie de Villefranche, pensionné de la ville de Lyon, où il fixa son séjour, y publia quelques *écrits* sur son art, entre autres *le Citoyen Dentiste*, 1779, in-12. Il mourut en 1780.

* IV. HÉBERT (Michel), jésuite, né à Caen en 1672, enseigna les humanités, et fut successivement secrétaire du P. de La Chaise et de Michel Le Tellier. Il mourut à Paris, dans la maison professe des jésuites, le 24 novembre 1711. Hébert a publié, I. *Vatis elegiaci somnium.* Cette pièce fait partie du recueil intitulé *Musarum festi plausus ad nuptias Ludovici Burgundiæ ducis*, Paris, 1697, in-12, et in-4°. II. *Ars Jocandi :* ce poëme, en vers élégiaques, fut imprimé à Paris, en 1698, in-12, et traduit en vers français par Bellechaume, Paris, 1699, in-12, sous ce titre : *L'Art des bons mots.* On le trouve aussi dans les *Carmina didascalica*, tom. I. On a encore de ce jésuite plusieurs *Eglogues* et *Elégies*, imprimées séparément.



† V. HÉBERT (Jacques-René), né à Alençon. Cet homme d'un caractère remuant, d'une imagination ardente, mais sans moyens, et sur-tout dépourvu d'instruction, vivoit d'intrigue à Paris avant la révolution. Employé au théâtre des Va-

riétés comme contrôleur des contremarques, il en fut chassé pour cause d'infidélité. Un médecin lui donna l'hospitalité. Hébert fut accusé de l'avoir dévalisé. L'époque de 1789 lui fournit enfin un moyen d'exister et de se faire connoître par le journal intitulé *le Père Duchesne*. La folie des idées de ce journal, ses injures grossières, son cynisme effronté, ses termes orduriers, sans cesse mêlés à des juremens, enchantèrent la populace. L'auteur devint membre de la municipalité qui ordonna l'attaque du 10 août, et contribua ensuite aux massacres exécutés dans les prisons. Devenu substitut du procureur de la commune lors du procès de Marie-Antoinette, il eut l'infamie de l'accuser du crime d'inceste avec son fils. Cette princesse répondit avec calme : « J'en appelle à toutes les mères ici présentes; y en a-t-il une d'elles capable d'un pareil crime ? » Cette accusation révolta même Robespierre. Hébert reçut bientôt le prix de ses crimes. Quelqu'un lui fit le reproche d'avoir accusé d'une manière horrible Marie-Antoinette. Il répondit : « J'ai vu l'instant où le public commençoit à s'attendrir pour cette femme; j'ai dû, pour qu'elle ne nous échappât point, changer cette sensibilité en un sentiment d'horreur. » Danton et Robespierre, s'apercevant qu'Hébert et ses adhérens, appelés *hébertistes*, cherchoient à élever la puissance de la commune de Paris au-dessus de celle de la convention, se réunirent, malgré leur haine mutuelle, pour perdre ces ennemis communs. Hébert et ses partisans Ronsin, Momoro et Clootz furent subitement arrêtés, et condamnés à mort le 24 mars 1794. Hébert, la subissant avec lâcheté, tomba plusieurs fois en défaillance avant d'arriver à l'échafaud. Il avoit épousé une religieuse qui fut condamnée vingt jours après son mari. On a remarqué que le même cachot de la conciergerie reçut successivement Hébert, son ami Chaumette, et enfin ses adversaires Danton et Robespierre. Hébert fut le principal ordonnateur des orgies nommées *les Fêtes de la raison*, etc. « Ceux qui l'ont connu particulièrement, dit un écrivain, assurent que le journaliste et l'homme de société étoient deux êtres qui n'avoient aucune ressemblance : l'un étoit fougueux, forcené, atroce; l'autre doux, liant, et même patelin. L'écrivain, sous le nom du *Père Duchesne*, ne prêchoit que l'abstinence et les privations; il déclamoit sans cesse contre les voleurs, et appeloit à grands cris la vengeance nationale sur la tête de tous les scélérats, tandis que le magistrat Hébert, logé magnifiquement, donnoit des repas somptueux, vivoit dans la mollesse avec des hommes intéressés dans les fournitures des armées, et souvent se réunissoit le soir avec des personnes qu'il avoit dénoncées le matin. A la commune, c'étoit le républicain le plus sévère; au club des cordeliers, le moteur le plus audacieux des mouvemens populaires. Dans l'intérieur de sa maison, c'étoit un homme facile, complaisant, qui s'occupoit de ses jouissances, et qui, loin de blâmer les plaisirs et les prodigalités, se livroit à tous les excès d'une vie molle et sensuelle. » Outre le journal dont nous avons déjà parlé, il en fit un autre sous le titre de *Petit Carême de l'abbé Maury*, ou *Sermons prêchés dans l'assemblée des enragés*, 10 numéros in-8°, qu'il avoit fait précéder d'une satire intitulée *Vie Privée de l'abbé Maury*, Paris, 1790, in-8°.

HÉBRON, chef de la famille des Hébronites, donna son nom à la ville d'Hébron, appelée aussi Arbée. Abraham avoit acheté une caverne dans cet endroit, pour en faire le



sépulcre de Sara et le sien. Ce fut dans cette même ville qu'Absalon se fit sacrer roi, du vivant de David son père.

HÉCATE (Mythologie), fille de Jupiter et de Latone. C'est ainsi qu'on nommoit Diane dans les enfers. Elle tenoit au-delà du Styx, pendant cent ans, les ombres de ceux qui avoient été privés de la sépulture. Hécate étoit regardée comme la déesse de la nuit, des ombres, des enfers et des songes : elle présidoit aux enchantemens et à la magie. Elle s'appeloit Hécate, ou parce qu'on ne l'apaisoit que par des sacrifices de cent victimes, ou parce qu'elle faisoit errer cent ans sur les bords du Styx les morts sans sépulture. Elle avoit encore les noms de Tergemina et de Triceps, parce qu'on la représentoit tantôt avec un seul corps à trois têtes et à quatre bras, tellement disposés, que, de quelque côté qu'on se tournât, chaque tête avoit ses deux bras; tantôt avec trois figures adossées les unes aux autres. Dans une main, on lui mettoit un flambeau; dans deux autres mains, on lui donnoit un fouet et un glaive, comme gardienne de l'enfer : dans la quatrième, on lui faisoit tenir un serpent, symbole de la santé, à laquelle elle présidoit. — HÉCATE est aussi le nom d'une magicienne de l'antiquité, qui, après avoir empoisonné plusieurs personnes qu'elle haïssoit, et même son père, chercha un asile chez Æetès, son oncle, roi de Colchos, qu'elle épousa, et dont elle eut la fameuse Médée.

* HÉCATÉE, de Milet, vivoit dans le 4e siècle avant notre ère. Il se proposa, dans son *Histoire* et dans ses *Généalogies*, d'éclaircir les antiquités des Grecs. « Voici, disoit-il au commencement de son ouvrage, ce que raconte Hécatée de Milet. J'écris ce qui me paroit vrai. Les Grecs, à mon avis, ont rapporté beaucoup de choses contradictoires et ridicules. » Cependant ce même auteur accordoit le don de la parole au belier qui transporta Phritus en Colchide. Hécatée étendit le domaine de l'histoire, qui ne s'étoit encore occupée que de la Grèce. Il parcourut l'Egypte et d'autres contrées jusqu'alors inconnues. Sa *Description de la Terre* ajouta de nouvelles lumières à la géographie, et fournit des matériaux aux historiens qui l'ont suivi. *Anach.* 5, 407. Dans la *Liste des hommes illustres* qui est à la suite de cet ouvrage, l'auteur a placé deux historiens du nom d'HÉCATÉE, l'un du 5e, l'autre du 4e siècle avant notre ère. Le professeur Frédéric Creutzer d'Heidelberg, dans le premier volume de ses *Historicorum Græcorum antiquissimorum fragmenta*, a recueilli tout ce qui nous reste d'Hécatée de Milet, 1806.

HECHT (Chrétien), natif de Hall, ministre d'Essen en Ostfrise, mort en 1748, agé de 52 ans, a laissé des ouvrages qui lui ont fait un nom parmi les savans. Les principaux sont, I. *Commentatio-philologico-critico-exegetica, de sectâ scribarum.* II. *Antiquitas Haræorum inter Judæos in Poloniæ et Turcici imperii regionibus florentis sectæ, adserta et vindicata.* III. Plusieurs *Ecrits* en allemand, etc. — Il est différent de Godefr. HECHT, recteur de Lucaw en Basse-Lusace, auteur de savantes *Dissertations latines*, etc., en assez grand nombre, mort en 1721.

* I. HECK (Jean Van), peintre célèbre, né en 1605 à Oudenarde, mort à Anvers à la fin du 17e siècle, alla à Rome, où il résida bien des années. Heck a peint les *Fleurs* et les *Fruits* d'un très-bon style. On a

aussi de lui des tableaux des *Environs de Rome*, qui sont fort estimés ; et une suite de douze *Animaux* divers, portant la date de 1656, sur la première desquelles se voient plusieurs animaux qui boivent dans une auge.

* II. HECK (Nicolas Vander), peintre d'histoire, né vers 1580 en Hollande. Son pinceau ferme et vigoureux, sa couleur naturelle et animée, et la connoisance qu'il avoit du clair-obscur ont donné à ses *Tableaux* un effet frappant. — Son fils, Martin Hemskirk, fut un bon peintre *de paysage*.

† I. HECQUET (Philippe), médecin, né à Abbeville en 1661, exerça d'abord son art dans sa patrie, ensuite à Port-Royal, et enfin à Paris, après avoir reçu le bonnet de docteur en 1697. Dès 1698 il ne pouvoit suffire à ceux qui demandoient ses soins. Malgré son goût pour la simplicité, il fut obligé de prendre un carrosse, qui lui tint lieu de cabinet. Il s'y livroit à l'étude avec autant d'application que s'il eût été chez lui. Nommé doyen de la faculté de médecine en 1712, il fit travailler au nouveau Code de pharmacie, publié dans la suite. Ses infirmités et l'esprit de pénitence l'engagèrent à se retirer, en 1727, chez les carmélites du faubourg St.-Jacques Sa retraite ne cessa d'être ouverte aux pauvres dont il fut l'ami, le consolateur et le père. Il faisoit toujours maigre, et ne buvoit que de l'eau Le Sage l'a peint dans Gilblas sous le nom du docteur Sangrado. Il mourut le 11 avril 1737. Hecquet vouloit que la pratique de son art fût étayée d une étude réfléchie, et d'une théorie profonde; et, selon lui, « un médecin qui voyoit beaucoup de malades voyoit peu de maladies. » On raconte qu'en visitant ses malades opulens il alloit souvent dans la cuisine embrasser les cuisiniers et les chefs d'office. « Mes amis, leur disoit-il, je vous dois de la reconnoissance, pour tous les bons services que vous nous rendez à nous autres médecins; sans vous, sans votre art empoisonneur, la faculté iroit bientôt à l'hôpital. » C'étoit, si le fait toutefois est véritable, faire une platitude, pour avoir occasion de dire un bon mot. Tous ses ouvrages prouvent une lecture immense et un savoir profond, mais quelquefois mal digéré. Outre les anciens médecins, dont il avoit fait des extraits étendus, accompagnés de ses réflexions, il avoit lu, avec la même application, tout ce que les médecins modernes ont pu écrire sur leur art, en latin ou en français. Il ne paroissoit rien d'estimable en ce genre, qu'il n'en enrichît sa bibliothèque, et il donnoit au cabinet tout le temps qu'il pouvoit dérober à ses autres occupations. Il avoit toujours beaucoup pris sur son sommeil, pour faire de plus grands progrès dans ses études : on l'a vu passer jusqu'à vingt-quatre nuits de suite sans se coucher, pour approfondir des questions particulières qui devoient entrer dans ses ouvrages. On ne pouvoit lui parler d'aucun livre de médecine, qu'on ne le trouvât prêt à en rendre un compte exact, et le jugement qu'il en portoit étoit presque toujours juste. Il avoit mis à profit toutes ses lectures. C'est dommage qu'il se trouve dans la plupart de ses ouvrages peu d'ordre et de méthode, et que son style soit beaucoup trop négligé lorsqu'il écrit en français. Il rejette presque tous les remèdes inconnus aux anciens médecins. Janséniste même en médecine, il parle avec beaucoup de dureté des inoculateurs et de l'inoculation, « contraire, dit-il, aux vues du créateur, et ne ressemblant en rien à la médecine, mais plutôt à la magie. » On

lui a encore reproché d'avoir été trop vif dans ses écrits, et trop attaché à ses propres sentimens. Il avouoit quelquefois « qu'il craignoit de donner à l'humeur ce que la vérité seule est en droit d'exiger » ; mais ce qui peut l'excuser, c'est qu'il n'a jamais défendu un sentiment, ni soutenu un système, qu'il n'ait cru que c'étoit celui qu'il falloit défendre et soutenir. Il étoit toujours disposé à se rétracter, si on lui eût montré évidemment qu'il se trompoit ; et c'est ce qu'il concevoit assez difficilement. Il n'étoit jamais consulté sur les maladies dont les symptômes paroissoient obscurs qu'il n'eût recours à la prière avant de donner sa décision ou ses conjectures. Il voyoit avec peine le peu de cas qu'on faisoit de ses exemples et la licence qui s'introduisoit dans les mœurs; c'est ce qu'il déplore dans un manuscrit intitulé « Le tombeau de la médecine. » On a de lui, I. *De l'indécence aux hommes d'accoucher les femmes, et de l'obligation aux femmes de nourrir leurs enfans*, Paris, 1708, in-12. Ouvrage appuyé de raisons morales et physiques. Cet auteur, élève de Port-Royal, est quelquefois rigoureux dans ses décisions. II. *Traité des dispenses de carême*, 1 v. in-12, Paris, 1709, réimprimé en 1741, 2 vol. in-12. Il auroit accordé d'autant plus difficilement ces dispenses, qu'il croyoit les alimens maigres aussi bons que les gras. Il pensoit même qu'ils étoient plus favorables à la sensualité. III. *De la digestion des alimens, et des maladies de l'estomac*, Paris, 1712, 1 vol. in-12. Ouvrage savant sur un viscère trop peu connu, réimprimé en 1729 et 1730. Mais, dans ses livres les plus utiles, l'auteur porte son esprit systématique, qui l'éloigne quelquefois de la vérité. IV. *Traité de la peste, avec un problème sur cette maladie*, in-12. V. *Novus medicinæ conspectus*, 2 vol. in-12. VI. La *Médecine théologique*, 2 vol. in-12. VII. La *Médecine naturelle*, 2 vol. in-12. VIII. *De purgandâ medicinâ à curarum sordibus*, in-12. IX. *Observations sur la saignée du pied*, Paris, 1724, in-12. X. *Vertus de l'eau commune*, Paris, 1730, 2 vol. in-12. Cet ouvrage n'est qu'un recueil de pieces de différens auteurs qui furent réunies et publiées par Boudon. Il en fait presque une médecine universelle. En général, il étoit grand partisan des délayans chauds et de la saignée ; en quoi il ne s'accordoit guère avec quelques médecins modernes. XI. *Abus des purgatifs*, in-12. Hecquet étoit persuadé que beaucoup de maux se guérissent, sans qu'il faille continuellement tourmenter la nature. La médecine s'appeloit autrefois la science de peu de remèdes, *paucarum herbarum scientia*. Ces herbes même étoient plutôt des alimens que des remedes. La meilleure médecine étoit de nourrir à propos, et d'assujettir à la diète quand on avoit trop nourri. Si Hecquet avoit pu rappeler ses confrères à cette simplicité primitive, il auroit été sans doute le premier des médecins. XII. Le *Brigandage de la médecine*, dans la manière de traiter les petites véroles et les plus grandes maladies par l'émétique, la saignée du pied, et le kermes minéral, Utrecht, Paris, 1732, 2 part. in-12. Il y a encore une édition de 1749. XIII. *La Médecine, la chirurgie et la pharmacie des pauvres*, 3 vol. in-12, dont la meilleure édition est de 1742, en 4 vol., donnée par Lefèvre de Saint-Marc, qui y a joint une Vie de l'auteur, aussi édifiante pour les chrétiens qu'instructive pour les gens de l'art, et le Catalogue raisonné de ses ouvrages. XIV. Le *Naturalisme des convulsions, dans l'épidémie des maladies convulsionnaires*, 1733, 3 parties, in-12. Il ne voyoit dans cette folie épidémique et

éphémère que les effets de la fourberie dans les uns, une imagination déréglée dans les autres, et dans quelques-uns les suites d'une maladie cachée.

* II. HECQUET (Robert), habile graveur, né à Abbeville en 1674, où il mourut en 1776, est l'auteur du premier *Catalogue* de l'œuvre de Rubens ; il a gravé à Paris les *Travaux d'Hercule*, d'après les tableaux du Guide ; un *Bain de femmes*, d'après Le Poussin, etc.

HECTOR (Mythol.), fils de Priam et d'Hécube, épousa Andromaque (*voyez* ce mot), et en eut Astyanax. Il fut la terreur des Grecs, et fit de grands ravages dans leur armée. Sa force étoit prodigieuse : il leva seul très-facilement une pierre, que deux hommes des plus robustes n'auroient soulevée de terre qu'avec peine, et la jeta contre le milieu de la porte du camp des Grecs, qu'il enfonça avec un fracas horrible ; il porta le feu jusque dans les vaisseaux ennemis, et tua Patrocle, qui vouloit s'opposer à ses progrès. Suivant les oracles, tant que le redoutable Hector vivroit, l'empire de Priam ne pouvoit être détruit. Il fut enfin vaincu, et tué par Achille, qui exerça sur son corps une basse vengeance. *Voyez* ACHILLE.

HÉCUBE (Mythologie), fille de Dimas, roi de Thrace, et femme de Priam, roi de Troie, échut en partage à Ulysse, après la prise de cette ville. Elle eut tant de douleur de voir immoler sa fille Polixène sur le tombeau d'Achille, et de trouver son fils Polydore tué par la trahison de Polymnestor, à qui elle l'avoit confié, qu'elle se creva les yeux : ensuite, vomissant mille imprécations contre les Grecs, elle fut métamorphosée en chienne.

* HEDA (Guillaume), Hollandais natif d'Alphen, doyen du chapitre de Harlem, etc., secrétaire de Philippe Ier, archiduc d'Autriche et roi d'Espagne, et très-versé dans la connoissance de l'histoire et des antiquités de sa patrie, florissoit au commencement du 16e siècle. Il a continué la *Chronique de Beka* (*voyez* BEKA), et mourut à Anvers l'an 1526.

† HÉDELIN (François), abbé d'Aubignac et de Meimac, d'abord avocat, ensuite ecclésiastique, naquit à Paris en 1604. Le cardinal de Richelieu lui confia l'éducation du duc de Fronsac, son neveu, et récompensa ses soins par deux abbayes. D'Aubignac se rendit si agréable à son élève, que celui-ci étant mort dans l'âge de tester, lui légua une pension de 4000 livres. Le prince de Condé, héritier du jeune Fronsac, refusa de la payer. D'Aubignac écrivit une savante requête qu'il adressa au prince, en le laissant seul juge de la contestation. Condé après l'avoir lue, ne voulant pas être vaincu en générosité, ordonna que la pension seroit continuée. La protection dont Richelieu honoroit d'Aubignac, et son propre mérite, lui firent jouer un grand rôle dans le monde et dans la république des lettres. Il fut tour à tour grammairien, humaniste, poëte, antiquaire, prédicateur et romancier. Dans une de ses dissertations, il entreprit de prouver qu'Homère n'avoit jamais existé, et que l'Odyssée et l'Iliade n'étoient qu'une compilation de plusieurs tragédies chantées anciennement sur les théâtres de la Grèce. Il avoit beaucoup de feu dans l'imagination, mais encore plus dans le caractère. Hautain, présomptueux, bizarre, il se brouilla avec une partie des gens de lettres. Ses querelles avec Corneille, Ménage, mademoiselle de Scudéri et Richelet, sont celles qui ont le plus éclaté. Il rompit

avec le premier, parce qu'il n'avoit pas cité sa *Pratique du théâtre* dans l'examen de ses tragédies; avec le second, parce qu'il n'estimoit pas assez Térence; avec mademoiselle de Scudéri, parce qu'elle se plaignit que l'abbé, dans son *Royaume de Coquetterie*, n'avoit fait que copier ou développer les idées de sa Carte de Tendre, enfin avec Richelet, parce qu'il n'avoit pas assez loué son insipide roman de *Macarise*. Cependant, malgré sa causticité, l'abbé d'Aubignac avoit un fonds de philosophie que la vie de la cour ne lui fit pas perdre. Il se renferma de bonne heure dans son cabinet. Aussi dit-il dans sa quatrième *Dissertation* sur le poëme dramatique « que depuis 17 ans il n'avoit pas vu seulement la porte du Louvre, et qu'il n'avoit jamais voulu demander de pensions au cardinal de Richelieu. » Il me suffit, ajoute-t-il, d'un grand don que le roi me fait, et pour lequel je me sens fort obligé à ses bontés. Il me donne la liberté de vivre selon mon plaisir, de phisosopher en repos, de jouir de la paix de mon cabinet, comme de celle du royaume, d'étudier les vertus, et d'écrire mes fantaisies pour me divertir.... » Je ne suis pas propre, dit-il dans sa troisième *Dissertation*, à faire de grands voyages; et l'on ne peut me conter de la Chine ou de l'Amérique d'assez grandes merveilles pour me donner envie de les aller voir. Ma mauvaise santé ne me permet pas de prendre aucun emploi laborieux; et ceux que j'avois pris autrefois volontairement dans la chaire et dans le barreau, avec un assez favorable succes, me sont maintenant, en 1663, interdits sans retour. La promenade est un divertissement trop proche de la lassitude, et pour moi trop pénible: l'application de la pensée aux ouvrages qui demandent une forte méditation ne manque jamais à me rendre malade. Je n'aime pas le jeu, et quoique je le sache, je n'y trouve aucun charme capable de m'y faire perdre du temps; il y a trop de violence pour la foiblesse de mon corps, ou trop d'oisiveté pour l'activité de mon esprit....... » L'abbé d'Aubignac mourut à Nemours le 25 juillet 1676. On a de lui, I. *Pratique du théâtre*, Amsterdam, 1717, 2 vol. in-8°, et Paris, in-4°, pleine d'érudition. II. *Térence justifié*; livre semé de recherches sur le théâtre ancien. Il se trouve dans l'édition de sa *Pratique*, faite en Hollande en 1715. III. Une mauvaise *Apologie des spectacles*. IV. *Zénobie*, 1647, in-4°, tragédie en prose, composée suivant les règles prescrites dans sa *Pratique du Théâtre*; elle fut sifflée. Jamais pièce n'ennuya plus méthodiquement. Cette triste expérience, dit un auteur, dut apprendre à l'abbé d'Aubignac que le génie fait tout, que du moins sans lui les regles ne sont rien. Il dut voir qu'il n'étoit pas plus initié dans le grand art d'exciter fortement les passions, que ne l'est, dans les secrets de l'architecture, un manœuvre servile et sans talens. Le prince de Condé disoit: « Je sais bon gré à l'abbé d'Aubignac d'avoir si bien suivi les regles d'Aristote; mais je ne pardonne point aux règles d'Aristote d'avoir fait faire à l'abbé d'Aubignac une si méchante tragédie. « Il a encore laissé les tragédies de la *Pucelle d'Orléans*, Paris 1667, in-12; de *Cyminde*, Paris 1642, in-12, en prose (d'autres l'attribuent à Colletet); et *le Martyre de Ste Catherine*, en vers, Paris, 1650, in-4°. Ouvrages plus mauvais, s'il se peut, que sa *Zénobie*. V. *Macarise*, ou *la Reine des Isles fortunées*, Paris, 1666, 2 vol. in 8°. VI *Conseils d'Ariste à Célimène sur le moyen de conserver sa réputation*,

Paris 1665, in-12. VII. *Histoire du temps*, ou *Relation du Royaume de Coquetterie*, in-12. Quelques-uns lui attribuent encore un *Traité*, curieux et peu commun, *des Satyres*, *Brutes*, *Monstres et Démons, etc*. Paris, 1627, in-8°; mais il n'est pas sûr qu'il soit de lui. L'auteur de ce livre singulier s'appeloit bien Hédelin; mais on n'a aucune preuve qu'il fût le même que l'abbé d'Aubignac. Ce livre n'est point non plus de Claude Hédelin son pere, dont on a des poësies latines et françaises dans un recueil intitulé *Les Muses françaises*, et séparément, les *Héroïdes d'Ovide*.

† HEDERIC (Benjamin) est auteur d'un excellent *Lexicon manuale græcum*: Patrick, Guillaume Young et Morell ont donné de bonnes éditions de cet ouvrage, à Londres, 1790 ou 1778, in-4°. Ernesti en a publié une encore meilleure en 1767. Hédéric, né en 1675, mourut en 1748.

HEDIBIE. *Voyez* ALGASIE.

HEDINGER (Jean-Reinhard), né à Stutgard en 1684, voyagea avec deux princes de Wittemberg, en qualité de leur chapelain, fut professeur de jurisprudence civile et canonique à Giessen, ensuite prédicateur de la cour, et conseiller consistorial. On a de lui des *Remarques sur les Psaumes* et *sur le nouveau Testament*. Il a donné aussi une *édition* de la Bible, avec des changemens qui ont été désapprouvés. Il mourut en 1754.

† HEDLINGER (Jean-Charles), habile dessinateur suisse, né à Schwerts en 1691, acquit un goût exquis de dessin, par une étude très-appliquée des chefs-d'œuvre de l'antique et du moderne. Carle Maratti et Busceni furent ses guides et ses modèles. Les belles-lettres qu'il avoit étudiées ne lui servirent pas peu pour la composition des inscriptions et des revers de ses médailles. Les premières sont d'un style laconique: il en a renfermé toute la noblesse dans une pensée courte. Ses revers annoncent le génie de l'invention. Les amateurs des beaux-arts recherchent ses médailles, qui sont fort rares; et on estime des pièces séparées d'Hedlinger plus que des collections entières de médaillistes communs. Hedlinger mourut dans sa patrie en 1771. Chrétien de Méchel, et M. Laveaux, ont publié, en 1776 et 1778, 2 vol. in-fol., à Bâle, son *Œuvre* en taille-douce. La première partie comprend les gravures de cet habile artiste, et la seconde partie renferme les explications, qui sont précédées de sa Vie. Hedlinger étoit chevalier de l'ordre de Christ, et membre de différentes académies. M. Fustin, à qui on doit une Histoire curieuse des peintres suisses, et qui, après la mort d'Hedlinger, en a ramassé toute la collection, se propose d'en donner une édition.

* HÉDOUIN (Jean-Baptiste-Antoine), fils unique d'Hédouin Ledoux, trésorier de la ville de Reims, où il naquit le 26 mai 1749, étudia les mathématiques, et s'y perfectionna chez Perronet à Paris. Une partie de jeunes gens, où il fut entraîné, lui fit abandonner l'état d'ingénieur, pour entrer à Sainte-Geneviève, qu'il quitta pour faire aux Prémontrés, profession le 24 avril 1774. On l'envoya étudier en Sorbonne à Paris, mais préférant Raynal au grand-maître Riballier, il fit *l'Esprit du philosophe*, qu'on imprima a Montargis. Cet ouvrage fut saisi; l'imprimeur, l'auteur furent inquiétés. Hédouin se tira d'affaire, en priant son cousin germain, qu'une lettre de cachet retenoit à Ham, en 1776, de s'en avouer l'auteur à un nommé Mairobert, qui imprima ce

pseudonysme dans les Mémoires secrets, dits *de Bauchaumont*. Cet ouvrage a aussi été imprimé à Genève en 1782, in-8°. Le jeune prémontré, ordonné prêtre en 1777, fit, en 1787, les principes de l'*Eloquence sacrée*, 1 vol. in-12, Soissons, 1787. Nommé prieur-curé de Réthonvillers en 1785, maire dudit lieu en 1791, il s'y fit estimer et chérir, et présida le canton jusqu'à la fin du 18e siècle. Il mourut en octobre 1802, dans la 54e année de son âge, en son presbytère de Réthonvillers. Il a laissé des *Fragmens historiques* sur la révolution de 1789, avec cette épigraphe : *O tempus miserum atque acerbum ! O casum illum multis innocentibus, calamitosum atque funestum !* (Cicer., Orat. in Verrem.) Ces fragmens inédits forment 50 pages in-4°.

† HEDWIGE (sainte), nommée aussi *sainte Avoie*, fille du duc de Carinthie, épousa Henri, duc de Silésie et de Pologne, dont elle eut trois fils et cinq filles. Retirée ensuite, du consentement de son mari, dans un monastère à Trebnitz, où elle mit des religieuses de l'ordre de Citeaux, elle y mourut en 1243. Elle avoit autant de soin des pauvres que de ses propres enfans. Clément IV la canonisa en 1266. — Il y a eu une autre HEDWIGE, fille de Louis, roi de Hongrie, devenue, par élection, reine de Pologne en 1384, qui épousa Jagellon, grand-duc de Lithuanie en 1386, à condition que ce prince recevroit le baptême, et qui mourut à Cracovie en 1399 ; ses sujets lui donnèrent le nom de *Sainte*, qu'elle mérita par ses vertus, et surtout par une charité sans bornes et une modestie peu commune dans un si haut rang.

* I. HEEDE (Guillaume) très-bon peintre d'histoire, né à Furnes en 1660, mort en 1728, a passé la plus grande partie de sa vie en Italie. Ses *tableaux* sont très-estimés et rares.

* II. HEEDE (Vigor), peintre, frère du précédent, né à Furnes en 1659, mort en 1708, a passé presque toute sa vie en Italie avec son frere, et a été estimé comme artiste ; mais ses *tableaux* sont moins rares et moins recherchés que ceux de Guillaume.

HEEM (Jean-David de), né à Utrecht en 1604, mort à Anvers en 1674, consacra son pinceau aux *fleurs*, aux *fruits*, aux *vases*, aux *instrumens de musique*, et aux *tapis de Turquie*. Il rendoit ces divers objets d'une manière si séduisante, que le premier mouvement étoit d'y porter la main. Son coloris est d'une fraicheur agréable, sa touche d'une légereté singulière. Les insectes paroissent être animés dans ses tableaux. Il laissa un fils, Corn. de HEM, qui hérita d'une partie de ses talens. *Voyez* MIGNON.

I. HÉEMSKERK (Martin de), surnommé, de son temps, *le Raphaël de Hollande*, naquit, en 1498, au village de Héemskerk dont il prit le nom, et mourut à Harlem en 1574. Son dessin est correct ; il a de la facilité et de la fécondité dans l'invention ; mais il a trop négligé le clair-obscur. Ses draperies manquent de légèreté, et ses têtes de noblesse. Ce peintre laissa beaucoup de biens, et fit un testament, par lequel il légua une somme considérable, pour marier, chaque année, un certain nombre de filles, leur imposant, pour toute condition, « de venir danser, à un jour marqué, autour de la croix qui seroit mise sur son tombeau. » On remarque que c'est la seule croix qui ait été conservée par les protestans dans le lieu de sa sépulture, pour servir de titre à sa

fondation. Les principaux ouvrages de ce maître sont dans les Pays-Bas. On a gravé d'après lui.

* II. HEEMSKERK (Jacob de), un des plus célèbres navigateurs hollandais du 16[e] siècle, natif d'Amsterdam. De deux vaisseaux que le magistrat d'Amsterdam envoya, en 1596, pour chercher au nord un passage à la Chine, l'un fut confié à son commandement. Ce voyage fut un des plus périlleux et des plus remarquables de ce genre. En 1607, envoyé contre les Espagnols avec une flotte de 26 vaisseaux, il les attaqua à la rade de Gibraltar. La défaite des Espagnols fut complète, mais Heemskerk perdit la vie dans ce combat glorieux. Son corps, transporté à Amsterdam, fut inhumé avec une grande pompe dans le chœur de la vieille église, où les états lui ont fait ériger un mausolée.

* III. HEEMSKERK (Jean), membre du haut-conseil de Hollande, a laissé un ouvrage mêlé de prose et de vers, de recherches historiques sur les usages et les antiquités de sa patrie, et de récits fabuleux ou romanesques, sous le titre d'*Arcadie batave*, dont la première édition est de 1637, in-8°, et qui a été réimprimée plusieurs fois. Cette production estimable, faite à l'imitation de celle de Sannazar et de Philippe Sidney, portant le même nom, a donné à son tour la naissance à plusieurs autres du même genre, tels que l'Arcadie saanlandaise, de H. Soeteboom, Amsterdam, 1658, in-12; l'Arcadie de Dordrecht, de L. Van den Bosch, Dordr., 1662, in-12.

*HEER (Martin), médecin, né à Lauban dans la haute Lusace le 10 novembre 1643, pratiqua d'abord son art dans sa ville natale et ensuite à Gorlitz, où il mourut en 1707. On le dit auteur d'un ouvrage, pour servir de clef à ceux de Van-Elmont, sous ce titre : *Physiologia Helmontiana, sive tractatus decem de archeo*, Lipsiæ, 1706, in-4°. Dans cet ouvrage, il multiplie le nombre des archées, et il leur attribue toutes les opérations du corps humain.

HÉEREBOORD (Adrien), professeur de philosophie à Leyde, adopta, des premiers, les principes de Descartes, réformateur de cette science en Europe, et osa les enseigner. Ses principaux écrits en ce genre sont, I. *Meletemata philosophica*. II. *Philosophia naturalis, moralis, et rationalis, etc.*

* HEERKENS (Gérard-Nicolas), célèbre littérateur hollandais. En 1760 il fit un voyage en Italie, et se lia d'amitié avec les hommes de lettres les plus distingués de ce temps. De retour dans sa patrie, il publia en 1764 un livre intitulé *Notabilium*, etc., dans lequel il fait mention des choses qu'il a observées et des hommes savans qu'il a connus particulièrement à Rome, où il devint membre de l'académie des Arcades, et prit le nom de Curillo Calcidico, sous lequel il publia un petit livre de ses *Satires* latines. Quelques unes de ses poésies furent publiées dans l'*Arcadum carmina, pars tertia*, pag. 52. On a aussi de lui un petit poëme latin, intitulé *Iter venetum carminibus expressum*. Il mourut à Groningue sa patrie en 1780. On parle avec beaucoup d'éloges de lui dans les *Memorie istoriche dell' adunanza gli arcadi*, pag. 126 et 245.

* HEERS (Henri de), médecin, né à Tongres dans l'état de Liège vers l'an 1570, distingué par son savoir en philosophie et en mathé-

matiques, étoit aussi versé dans les langues latine, grecque et hébraïque. Il exerça sa profession dans la ville de Liège, où il mourut vers l'an 1636. On a de lui, I. *Spadacrene, hoc est, fons spadanus, ejus singularia, bibendi modus, medicamina bibentibus necessaria*, Leodii, 1614, 1622, in-8°; Lugduni Batavorum, 1645 et 1647, in-12; *ibid*, 1685 et 1689, 2 vol. in 16. II. *Observationes medicæ oppido raræ in Spa et Leodii animadversæ, cum aliquot medicamentis selectis*, Leodii, 1631, in-8°; Lipsiæ, 1645, in-12.

* I. HÉGÉSIAS, philosophe cyrénaïque, florissoit vers l'an 416 avant J. C. Il fut disciple de Parœbate, et fonda l'école qu'on appeloit hégésienne. Valère Maxime rapporte que les discours de ce philosophe faisoient une telle impression sur l'ame et l'esprit de ses auditeurs, qu'après avoir un jour discouru, avec l'éloquence la plus pathétique, sur les maux de la vie, la plupart de ceux qui l'écoutoient voulurent se tuer de leurs propres mains. Ce fut pour cette raison qu'on lui défendit de parler sur ce sujet.

* II. HÉGÉSIAS, de Magnésie, orateur et historien, vivoit vers l'an 434 avant J. C. Il introduisit dans la Grèce tous les vices de l'éloquence asiatique. Ses discours étoient aussi répréhensibles par les pensées que par la diction. Il écrivit l'*histoire d'Alexandre* avec un style décousu, inégal et plein d'ornemens puérils. Longin et Denys d'Halicarnasse le caractérisent ainsi de concert, et le dernier appuie ses reproches par un fragment qu'il cite de cet écrivain sur le siége de Gaza.

I. HÉGÉSILOQUE, l'un des souverains magistrats de l'île de Rhodes, usa si insolemment de son autorité, qu'il fut dégradé comme un infame. Les autres sénateurs, à son exemple, jouèrent des femmes aux dés. Le perdant étoit obligé de se servir de toutes sortes d'artifices, et même de violence, pour amener la femme jouée à celui qui l'avoit gagnée. Hégésiloque signala le plus sa licence en ce genre. Il vivoit sous Philippe, roi de Macédoine, père d'Alexandre-le-Grand.

II. HÉGÉSILOQUE, autre magistrat rhodien, l'an 171 avant Jésus-Christ, engagea ses concitoyens à équiper une flotte de quarante vaisseaux, pour se joindre aux Romains contre Persée, dernier roi des Macédoniens. Ce secours leur servit beaucoup.

† HÉGÉSIPPE, Juif, quitta la religion de ses pères pour embrasser le christianisme, et mourut l'an 181. C'est le premier auteur, après les apôtres, qui ait laissé un corps d'*Histoire ecclésiastique*, depuis la mort de J. C. jusqu'à son temps. Il ne nous en reste que quelques fragmens dans Eusèbe. Cet ouvrage étoit écrit avec beaucoup de simplicité, « parce qu'il vouloit, dit saint Jérôme, imiter le style de ceux dont il écrivoit la vie. » Les cinq livres *de Bello judaïco, et urbis Hierosolymitanæ excidio*, qu'on trouve dans la Bibliothèque des Pères, et séparément, Cologne, 1559, in-8°, ou Genève, 1614, in-8°, en grec et en latin, lui ont été attribués mal à propos; ils sont d'un autre HÉGÉSIPPE, qui vivoit avant la chute de l'empire d'occident, mais après le règne de Constantin.

* HEGIUS (Alexandre), ainsi surnommé du lieu de sa naissance, dans la Westphalie, florissoit dans le 15ᵉ siècle, et fut pendant 30 ans, avec la plus grande célébrité, principal du collége de Dewenter. Il avoit

eu pour maître Rodolphe Agricola. Hégius, déjà parvenu à l'âge de 40 ans, et maître-ès-arts, recourut à Agricola, beaucoup plus jeune que lui, pour prendre des leçons de grec, et eut la gloire de compter Erasme au nombre de ses disciples. Très-instruit dans les belles-lettres grecques et latines, il a laissé quelques ouvrages de littérature et de philosophie. Hégius refusa, à cause de son grand âge, la direction de l'école qu'on fonda à Munster vers la fin du 15e siècle.

HEID (Anne-Marie), née à Dantzick en 1688, morte en 1753, passe ordinairement pour l'inventrice de la *peinture au pastel*.

* HEIDANUS (Gaspard) (proprement Van der Heiden), né à Malines, attaché comme pasteur à une colonie de réformés, fugitifs des provinces belgiques, que l'électeur Frédéric III avoit accueillis dans ses états, joua un rôle distingué dans la réformation des Pays-Bas. La *traduction* hollandaise, actuellement en usage, du catéchisme de Heidelberg, qui parut en 1580, est de lui.

† II. HEIDANUS (Abraham), fils du précédent, professeur de théologie à Leyde, né à Frankenthal, dans le Palatinat, en 1597, s'acquit une grande réputation par ses écrits et par ses sermons. Il lia une étroite amitié avec Descartes, et mourut à Leyde en 1678. On a de lui un *Corps de théologie* en 2 vol. in-4°, 1686, et l'*Examen du catéchisme des remontrans*, in-4°.

* HEIDE ou VAN DER HEIDEN (Antoine de), né à Middelbourg en Zélande, pratiqua la médecine vers le milieu du 17e siècle. Ses ouvrages sont, I. *Anatome mytuli. Observationum medicarum centuria*. II. *Experimenta circa sanguinis missionem, fibras motrices urticam marinam*. Ils parurent à Amsterdam, 1684 et 1686, in-8°; mais la seconde édition est préférable à la première. Ce médecin est encore auteur d'un *Traité* en flamand *sur la pharmacie*, publié à Amsterdam en 1682, in-8°, sous le titre de *Nieuw licht der apothekers*.

† I. HEIDEGGER (Jean-Henri), théologien protestant, né près de Zurich en 1633, fut professeur d'hébreu et de philosophie à Heidelberg, enseigna la théologie et l'histoire ecclésiastique à Steinfurt, et la morale ainsi que la théologie à Zurich, où il mourut en 1698. On a de lui divers ouvrages. I. *Exercitationes selectæ de historiâ sacrâ patriarcharum*, in-4°, 2 vol., dont le premier parut à Amsterdam en 1667, et le second vol. en 1671. II. *De ratione studiorum opuscula aurea*, Zurich, 1670, in-12. III. *Tumulus concilii Tridentini*, Zurich, 1690, in-4°. IV. *Historia papatûs*, Amsterdam, 1698, in-4°. V. On lui attribue aussi un ouvrage intitulé *De peregrinationibus religiosis*, 1670, in-8°. VI. Un *Système de théologie*, 1700, in-fol.

† II. HEIDEGGER (Jean-Jacques), né dans le canton de Zurich, voyagea de bonne heure dans les principales villes de l'Europe. Un penchant très-vif pour le plaisir et l'habitude de la dissipation développèrent en lui un goût décidé pour l'élégance et le sentiment de tout ce qui peut être agréable. Heidegger, fut, en 1708, à l'age de 50 ans, nommé par son canton pour une négociation en Angleterre; elle échoua. Mécontent et sans ressources, il s'enrôla comme simple soldat dans le régiment des gardes. Son adresse insinuante et les charmes de sa conversation lui attachèrent bientôt les jeunes gens à la mode, qui l'appe-

lèrent le *comte suisse*. Il s'avisa d'ouvrir une souscription pour monter et faire jouer sur le théâtre de la reine l'opéra de Thomyris ; les paroles étoient en anglais, mais la musique étoit italienne et composée d'airs choisis dans les opéras des plus grands maîtres d'Italie; les chanteurs étoient excellens. Heidegger gagna 500 guinées dans son entreprise. Ses remarques judicieuses sur la conduite des opéras de Londres en général ; les vues qu'il développa pour la perfection du théâtre royal fixèrent l'attention ; on s'empressoit de le consulter ; l'élégance et la richesse des décorations qu'il avoit conseillées plurent à tel point à George II, qui aimoit avec passion le spectacle de l'opéra, qu'il s'affectionna pour Heidegger. La direction du théâtre d'Haymarket lui fut confiée. Il s'appliqua alors à perfectionner un autre amusement qui ne plaisoit pas moins à S. M., celui des bals masqués où présidoit toujours le directeur ; bientôt après il fut nommé intendant des menus plaisirs de la cour, et il n'y eut aucune fête publique ou privée où on ne l'appelât pour le prier de la diriger. Sa fortune s'accroissant avec sa célébrité, il parvint à se faire en peu d'années un revenu annuel de 5000 l. sterl. (environ 110,000 francs), qu'il dépensoit avec une libéralité peu commune; il se fit des revenus et n'eut jamais de capitaux. Il donnoit immensément aux pauvres, et on lui a vu, dans une soirée, donner pour leur soulagement plusieurs centaines de guinées. Heidegger, d'une taille avantageuse et bien fait, étoit d'une laideur de visage si remarquable, que Pope l'a célébré dans sa Dunciade. Il étoit le premier à plaisanter sur sa figure, et fit un jour, avec le comte Chesterfield, le pari que, dans un temps donné, on ne trouveroit pas dans tout Londres un visage aussi laid que le sien. Après bien des recherches on rencontra une femme dont les traits, au premier aspect, sembloient effacer la laideur d'Heidegger ; mais il ne se fut pas plutôt affublé de la coiffure de la personne qu'on lui présentoit, que tous les assistans lui adjugèrent le prix de la gageure. On rapporte qu'un jour un tailleur très-laid aussi présenta son mémoire à un seigneur de la cour, qui, pour l'éconduire, lui dit qu'il ne seroit payé que lorsqu'il lui auroit amené quelqu'un qui le surpassât en laideur. Le tailleur n'hésite pas à faire tenir à Heidegger une lettre par laquelle lord un tel l'invitoit à se rendre chez lui pour une affaire particulière. Heidegger se présente le lendemain et le tailleur fut payé. Le duc de Montaigu, homme de plaisir, d'un caractère facétieux et gai, voulant amuser la cour aux dépens du comte suisse, l'invita à un dîner où des convives grands buveurs et prévenus du complot incitèrent Heidegger à boire jusqu'à le rendre ivre-mort; on l'emporte dans cet état, et on ne l'a pas plutôt mis sur son lit, qu'une main adroite et exercée prend avec du plâtre de Paris un moule exact de ses traits, d'après lequel on fait un masque qui le représente parfaitement. Quelques jours avant le bal masqué où le roi avoit promis de se rendre avec la comtesse d'Yarmouth, le duc s'informe auprès du valet de chambre d'Heidegger de l'habit qu'il y portera, en fait faire un semblable et en affuble un homme de sa taille et de son maintien. Le roi s'y rend masqué, et Heidegger n'en est pas plutôt informé, qu'à son ordinaire il ordonne, d'un bout de la salle à l'autre, aux musiciens, de jouer l'air accoutumé de *God save the King*. A peine a-t-il tourné le dos, que le faux Heidegger ordonne un autre air populaire et rebattu ; toute l'assemblée s'étonne, les courtisans stu-

péfaits sont dans la consternation, Heidegger court à l'orchestre, jure, tempête, s'emporte contre les musiciens, les accuse d'ivrognerie, tandis que ceux-ci le croient à leur tour ou pris de vin ou devenu fou. Un instant de silence succède, on recommence; la même scène se reproduit, Heidegger ne sait plus où il en est. Le duc de Montaigu lui insinue adroitement que S. M. est outrée de cette scène scandaleuse, et l'engage à lui en faire des excuses : au même instant il y envoie le faux Heidegger, qui, après que le directeur eut cherché à se justifier, se présente en disant : «Ce n'est point ma faute, sire, mais le diable a pris ma figure, et tout est allé de travers. » Heidegger, étonné, ne sait que penser, hésite, pâlit, et ne peut articuler une parole; le duc alors l'instruisit à basse voix du complot, et fit démasquer celui qui avoit pris sa ressemblance. — On disputoit un jour dans un souper brillant, devant Heidegger, sur la nation qui l'emportoit en Europe pour l'adresse et l'industrie; les Anglais ne manquoient pas de faire valoir leurs droits : « Je réclame la préférence pour les Suisses, reprend Heidegger; je suis né suisse, venu en Angleterre sans un sou, j'ai réussi à y gagner 5000 livres de rente et de les y dépenser; envoyez en Suisse le plus habile et le plus adroit de tous les Anglais, je lui défie d'y parvenir à en faire autant. » Heidegger mourut le 4 septembre 1749, âgé de 90 ans.

HEIDMAN (Christophe), luthérien, natif d'Helmstadt, mort professeur d'éloquence en 1627, est auteur de divers ouvrages. Le plus connu est *Palestina*, *sive Terra sancta*. Il s'y trouve de l'érudition.

* HEIL (Daniel Van, Jean-Baptiste *et* Léonard), peintres hollandais. Daniel, aîné des trois frères, né en 1604 à Bruxelles, se fit une grande réputation dans le *paysage*. Il a peint aussi des *incendies* estimées. Jean-Baptiste excelloit dans l'*histoire* et le *portrait*. Léonard a peint avec beaucoup de goût les *fleurs* et les *insectes*.

* I. HEIMREICH (Jean), professeur de médecine, de physique et de langues orientales à l'académie de Cobourg en Franconie, et bibliothécaire du collége académique de cette ville, où il mourut le 8 octobre 1730 à 55 ans, est auteur de *quelques ouvrages*, outre un ample *manuscrit* volumineux qu'il laissa sur la *grammaire hébraïque*.

* II. HEIMREICH (Ernest-Frédéric-Justin), fils du précédent, né en 1701 à Eisenach, ville de la Thuringe, où son père exerçoit alors la médecine, vint à l'âge de 15 ans à l'académie de Cobourg, où son père étoit aussi professeur, et s'y appliqua aux humanités, à l'histoire, à la géographie, aux mathématiques, à la médecine et à l'étude des langues orientales. En 1720 il passa à l'université d'Iéna, où il se livra à l'étude de la mécanique, de l'astrologie et de la physique expérimentale moderne. Ayant pris le bonnet de docteur, il fut fait médecin aulique de la cour de Meinungen, et physicien ordinaire de la ville et province de Schalkoveise. Ayant publié un écrit *sur la transmutation du fer en cuivre*, il fut admis à l'académie royale des sciences de Berlin. Il donna encore, I. *Traité sur le café*. II. *Histoire universelle depuis le commencement du monde jusqu'à l'an* 1724, et fut auteur d'un *Journal littéraire*, commencé en 1724, et des *Actes* érudits et curieux du cercle de Franconie.

HEIN (Pierre), d'une naissance obscure, s'éleva par sa valeur à la

dignité d'amiral de Hollande. Il fut d'abord vice-amiral de la flotte des Indes orientales, et trois ans après il eut le commandement de cette flotte. Il battit celle d'Espagne en 1626, sur les côtes du Brésil, prit plusieurs vaisseaux, et fit un butin considérable, qu'il emmena, l'an 1627, en Hollande, où il reçut de très-grands honneurs. L'année suivante il se rendit maître de la flotte d'Espagne, chargée d'argent, dont la valeur montoit à près de douze millions, outre le musc, l'ambre gris, le bézoar, et quantité de marchandises de soie très-précieuses. Pour récompenser de si grands exploits, on lui donna la charge de grand-amiral de Hollande, l'an 1629; quelque temps après il fut tué sur mer, dans un combat contre deux vaisseaux de Dunkerque.

HEINECCIUS. *Voyez* HEINNECIUS.

† HEINECKEN (Chrétien-Henri), enfant célèbre par son génie prématuré, né à Lubeck en 1721, et mort en 1725, parloit à dix mois; à un an il savoit les principaux événemens du Pentateuque; à treize mois, l'histoire de l'ancien Testament; et à quatorze, celle du nouveau; à deux ans et demi, il répondoit aux principales questions de la géographie et de l'histoire ancienne et moderne. Bientôt il parla le latin et le français avec assez de facilité. Avant le commencement de sa quatrième année, il connoissoit les généalogies des principales maisons de l'Europe. Il alla en Danemarck, et fut présenté au roi et à toute sa cour. De retour de ce voyage, il apprenoit à écrire quand il tomba malade. Cet enfant merveilleux ne fut que montré au monde. Il étoit d'un tempérament délicat, et haïssoit tout autre aliment que le lait de sa nourrice. Il ne fut sevré que peu de mois avant sa mort, occasionnée par une complication de maladies. *Voyez* la Dissertation de Martini, publiée à Lubeck en 1730, où il tâche d'expliquer, par des causes naturelles, la capacité étonnante de cet enfant.

† HEINNECIUS (Jean Gottlieb), né à Eisemberg dans la principauté d'Altembourg en 1681, professeur de philosophie à Hall en 1710, puis professeur de droit en 1721, avec le titre de conseiller de cour, fut appelé par sa réputation à Franeker en 1724 par les états de Frise. Trois ans après le roi de Prusse le détermina à accepter une chaire de droit à Francfort-sur-l'Oder en 1733. Ce même prince le força en quelque sorte d'aller professer à Hall où il mourut en 1741. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont la collection a été imprimée à Genève, 1744, 11 vol. in-4°, mais dont la réimpression de 1771 en pareil nombre de volumes est préférable, à cause des additions de Jean-Christophe-Gottlieb HEINNECIUS, fils de l'auteur; il faut même y joindre un 12ᵉ vol. de supplément pour les deux collections, qui a été imprimé en 1771, in-4°. Les principaux sont, I. *Antiquitatum Romanarum jurisprudentiam illustrantium syntagma*, Strasbourg, 1741, ou 1755, 2 vol. in-8°. Cet excellent abrégé commença sa réputation dans les pays étrangers. II. *Elementa juris civilis, secundùm ordinem institutionum*, La Haye, 1751, in-8°, traduit en français par M. Berthelot, Paris, 1806, 4 vol. in-12. On ajoute à cet ouvrage *Elementa juris civilis secundùm ordinem Pandectarum*, Utrecht, 1772, 2 vol. in-8°. III. *Fundamenta styli cultioris*. Il y a peu d'ouvrages aussi utiles pour former le style en latin. IV. *Elementa philosophiæ rationalis et moralis, quibus præmissa est historia philosophica*. C'est un

bon abrégé de logique et de morale. V. *Historia juris civilis Romani ac Germanici*. VI. *Elementa juris naturæ et gentium*. Plusieurs *Dissertations académiques* sur divers sujets. Ces ouvrages attestent que leur auteur fut un des plus savans hommes du nord. — Il ne faut pas le confondre avec Jean-Michel HEINNECIUS, auteur d'un excellent ouvrage sur les *Sceaux des anciens Germains et des autres nations*, imprimé à Francfort en 1709, in-fol. fig.

† I. HEINSIUS (Daniel), né à Gand, en 1780, d'une famille distinguée, disciple de Scaliger, alors professeur d'histoire et de politique à Leyde, lui succéda dans sa chaire, après avoir rempli, dès l'âge de 18 ans, celle de la langue grecque, et mourut le 23 février 1655. On a de lui, I. Des *Traductions* assez fidèles, en particulier de Maxime de Tyr; de la poétique d'Aristote, à laquelle il a joint un *Traité* de la tragédie ; d'Hésiode, auquel il a ajouté des *Notes*, Anvers, 1603, in-4°; de Théocrite, 1604, in-4°; de Moschus; de Bion.... II. Des *Remarques sur le nouveau Testament*, 1639, in-4°. III. *Laus asini, cum aliis festivis opusculis*, Leyde, Elzevir, 1629, in-24. IV. Un recueil de ses *Harangues*, imprimé à Leyde en 1609, in-4°. V. *Histoire du siége de Bolduc*, traduite du latin en Français par André Rivet, Leyde, 1631, in-fol. VI. Des *Vers grecs et latins*, dans lesquels l'auteur a mis plus d'érudition que de poésie. Ses poésies hollandaises ont paru à Amsterdam, 1616 et 1618, in-4°. Il avoit en effet beaucoup de savoir. La république de Venise le fit chevalier de Saint-Marc; Gustave-Adolphe et Urbain VIII lui donnèrent des marques d'estime.

† II. HEINSIUS (Nicolas), fils du précédent, aussi savant que son père, né à Leyde en 1620, et mort à Viane le 7 octobre 1681, avoit un caractère doux et honnête, propre à lui faire des partisans. On a de lui plusieurs ouvrages. I. Des *Poésies latines* imprimées plusieurs fois; la meilleure édition est celle d'Amsterdam, en 1666, in-12. II. Des *Lettres* assez curieuses et purement écrites, publiées par Burmann dans sa collection, en 5 vol.; des *Lettres de savans illustres*. III. Une bonne édition de *Virgile*. IV. De savantes *Notes* sur Ovide, Valérius-Flaccus, Claudien et Prudence. On a encore de lui des *Adversaria* et des *Notes* sur Catulle et sur Properce, publiées à Harlingue en 1742, in-4°, par les soins de Pierre Burmann le jeune, qui y a joint une curieuse vie de cet auteur, où l'on voit des relations de ses voyages en France, en Angleterre, en Suède, en Italie, etc. Il fut appelé en Suède par la reine Christine; il se trouva à Stockholm avec Vossius, Saumaise, Bochart, Meibonius et autres. Heinsius se donna beaucoup de peines pour enrichir la bibliothèque de cette princesse, qu'il quitta en 1655 par mécontentement, après lui avoir présenté un placet qui est imprimé parmi ses lettres à cette reine. Ce ne fut qu'après l'abdication de Christine et son départ de la Suède que les états de Hollande le nommèrent, le 7 octobre 1654 résident de la république à la cour de Suède. Il a laissé des *Mémoires manuscrits sur sa résidence à la cour de Suède*. Grævius devoit les publier avec la vie de Heinsius qu'il avoit entrepris d'écrire; mais ce projet n'a pas eu d'exécution. A la mort de Grævius, les Mémoires en question ont été rendus à la famille de Heinsius, ainsi qu'un recueil considérable de lettres qu'il avoit reçues des plus savans hommes de son siècle.

† III. HEINSIUS (N.), grand-pensionnaire de Hollande, mort à La Haye le 3 août 1720, à 87 ans, fut long-temps le premier mobile et comme le maitre de toutes les délibérations importantes de la république. Créature et ensuite confident intime de Guillaume, prince d'Orange, il succéda, non à ses charges, mais à son autorité. Ce prince l'avoit autrefois envoyé en France, pour y discuter ses droits sur la principauté d'Orange. Il parla si vivement à Louvois pour les intérêts de son maître et pour les calvinistes d'Orange, que ce ministre le menaça de la Bastille. Un tel discours tenu à un sujet eût été odieux; tenu à un négociateur étranger, « c'étoit un insolent outrage au droit des gens, dit Voltaire. On peut juger s'il avoit laissé de profondes racines dans le cœur d'un magistrat d'un peuple libre. » Heinsius montra sur-tout son ressentiment contre Louis XIV, dans la guerre de la succession d'Espagne. Entraîné par son grand objet d'humilier la France et Louis, flatté par la cour rampante que lui faisoient Eugène et Marlborough, qu'il faisoit attendre quelquefois deux heures dans son antichambre, il ne vouloit jamais la paix; et par cette obstination, il jeta la république dans des dettes immenses. Pendant trente ans qu'il fut grand-pensionnaire, il fut aussi absolu qu'on le peut être dans un gouvernement démocratique, tempérant seulement son autorité par des insinuations adroites et détournées. Pour que rien ne manquât à son pouvoir, il avoit aussi les sceaux. Mais les yeux s'ouvrirent enfin, lorsqu'après la conclusion de la paix, la république vit l'étendue des engagemens où Heinsius l'avoit entraînée. Il perdit ses places; et les dégoûts qu'il éprouva, encore plus que son grand âge, le conduisirent au tombeau.

* HEINZELMANN (Élie), graveur habile, né à Augsbourg en 1582, élève de François de Poilly, grava un grand nombre d'estampes; *La Vierge et l'Enfant Jésus*, d'après Annibal Carrache, connue sous le nom de *Silence*. Une *Sainte Famille*, où la Vierge savonne du linge, d'après Le Bourdon. *Plusieurs morceaux* d'après l'Albane, etc.

* HÉIRIC, moine de Saint-Germain d'Auxerre, vivoit dans le 9e siècle. Il fut poëte, orateur, et philosophe, autant qu'il étoit possible de l'être dans son siècle. Heiric, chargé de l'éducation du prince Lothaire, fils de Charles-le-Chauve, préféra l'obscurité du cloître à l'éclat des honneurs qu'il pouvoit obtenir. On lit encore son *Poëme* à la louange de saint Germain, évêque d'Auxerre. Ses *Homélies* offrent quelques détails éloquens.

† HEISS (N.) est connu par une *Histoire de l'empire d'Allemagne*, qu'il publia en 1684, en 2 vol. in-4°, et dont la meilleure édition est celle de Paris, 1731, 10 vol. in-12, ou 3 vol. in-4°, avec les *Notes* de Vaugel, grand-juge des gardes-suisses. « Ce livre, dit l'abbé Lenglet du Fresnoy, qui est peu estimé des gens habiles, est lu par les ignorans. Il seroit bon, si la première partie qui contient l'histoire de l'empire étoit plus exacte et plus étendue; si la deuxième contenoit un état plus juste et plus précis de l'Allemagne; et si la troisième qui comprend les actes et les preuves n'étoit pas aussi imparfaite. » La dernière édition, qui a été fort augmentée, n'est point de l'abbé de Vertot, comme on l'avoit publié par une ruse typographique, trop commune; elle est d'un méchant écrivain, qui avoit une médiocre teinture des affaires de l'empire. Heiss ne valoit pas mieux que son continuateur, et il

joignoit le mensonge à l'ignorance et à l'impudence. Il a farci son histoire d'une foule de particularités et d'anecdotes qui lui ont fourni des épisodes agréables, mais qu'on ne trouve que chez lui. (*Voyez* HENRI *le Sévère*, n° VI, à la fin, *et* OTHON, n° V.)

† HEISTER (Laurent), célèbre médecin, né à Francfort-sur-le-Mein en 1683, professeur à Altorf en 1710, passa à Helmstadt en 1720, où il s'acquit une grande réputation par l'exercice de son art, et par les leçons qu'il donna sur la chirurgie, l'anatomie, la théorie et la pratique de la médecine, et sur la botanique. Pierre Ier voulut l'attirer en Russie, mais Heister ne put se résoudre à quitter l'Allemagne, où il avoit acquis l'estime de plusieurs souverains. Il mourut à Helmstadt en 1758. Ses principales productions sont, I. *Compendium anatomicum*, dont on a fait grand nombre d'éditions, et qui a été traduit en français d'abord par Devaux, Paris, 1724, in-12; ensuite par Senac, Paris, 1735, in-8°, réimprimé en 1753; il a paru aussi en anglais et en allemand. L'anatomie de Verheyen, généralement adoptée dans les facultés de médecine, tomba dans l'oubli au moment que Heister publia la sienne. II. *De medicamentis Germaniæ indigenis sufficientibus*, Helmstadt, 1730, in-4°, publié ensuite en français, à Paris. III. *Institutiones chirurgicæ*, Amsterdam, 1750, 3 parties en 2 vol. in-4° avec fig. Cet ouvrage a été traduit en espagnol, en anglais, en français, par Paul, Avignon, 1770-1773, en 3 vol. in-4° ou 5 vol. in-8°. IV. *Compendium institutionum medicarum*, Amsterdam, 1764, in-8°, estimé. Il a donné un grand nombre de *Dissertations* sur des matières très-intéressantes; il en a fait plusieurs pour soutenir que le siége de la cataracte est dans le cristallin. C'est le premier médecin allemand qui ait été de ce sentiment. — Son fils Elie-Frédéric, né à Altorf en 1715, mort à Leyde en 1740, commençoit à se distinguer par son savoir. On lui doit, I. Une *Traduction*, en latin, du traité anglais de Douglass sur le péritoine. II. *Apologia pro medicis atheismo accusatis*, Amsterdam, 1736.

HELCIAS, grand-prêtre des juifs sous le règne de Josias, roi de Juda, trouva dans le temple quelques livres de Moyse, qu'on croit être le Deutéronome, écrits, dit-on, de la propre main de ce législateur du peuple de Dieu.

† HELDING (Michel), surnommé *Sidonius*, parce qu'il se fit sacrer évêque de Sidon pour être suffragant de l'archevêque de Mayence, travailla à l'*Interim* de Charles-Quint. Ce prince lui donna, en récompense, l'évêché de Mersbourg. Helding, employé dans diverses négociations importantes par l'empereur Ferdinand, parut avec éclat au concile de Trente, et mourut en 1561, à 55 ans. On a de lui quelques ouvrages, entre autres des *Sermons*, un *Catéchisme*, etc.

† HÊLE (Thomas d'), gentilhomme anglais, du comté de Glocester, mort à Paris le 27 décembre 1780, étoit né vers l'an 1740, dans le comté de Glocester, d'une famille distinguée; il commença par servir dans les troupes anglaises, et fut envoyé à la Jamaïque, où il resta jusqu'à la fin de la guerre de sept ans. Curieux de connoître les nations les plus distinguées de l'Europe, il quitta bientôt sa famille et son pays, et se rendit en Italie. La beauté du climat, et la réunion des merveilles que tous les arts y

avoient rassemblées, ne pouvoient que captiver un homme qui vouloit s'instruire à la source du vrai beau : d'Hèle y resta plusieurs années. Enfin le désir de voir la France le conduisit à Paris vers l'an 1770. Après y avoir examiné les arts avec beaucoup de curiosité, il fit une étude particulière des spectacles : la comédie italienne fixa ses regards; et il résolut de travailler pour ce théâtre. Le *Jugement de Midas* fut son premier ouvrage. Cette comédie, relative à la révolution que notre musique venoit d'éprouver, est pleine de gaieté, de saillies, de finesse et de traits d'esprit; le dialogue en est vif et naturel. Le fond de la pièce est emprunté d'une comédie anglaise. Clairval qui, dans la nouveauté de cet opéra, jouoit le rôle d'Apollon, contribua beaucoup à son succès; l'*Amant jaloux*, qui lui succéda, en eut davantage. Le contraste d'un Espagnol grave et jaloux avec un amant français, léger et tendre, y produit un assez vif intérêt. Les *Evénemens imprévus* essuyèrent quelques critiques. Docile et de bonne foi, d'Hèle retira cette pièce, répondit à ses censeurs en profitant de leurs avis, fit reparoître son ouvrage, et le fit applaudir. En général, les comédies de cet auteur sont fortement intriguées, et ont de l'originalité; l'action en est vive, et l'intérêt en est soutenu. Ses vers sont un peu lâches : le style de sa prose n'est pas toujours pur; mais son dialogue est vif, naturel et d'une facilité étonnante pour un étranger.

I. HÉLÈNE (Mythol.), fille de Jupiter et de Léda, femme de Tindare, roi de Laconie, surpassa en beauté toutes les femmes de son temps. Ayant été enlevée dès sa plus tendre jeunesse par Thésée, ses frères Castor et Pollux la lui arrachèrent, et la marièrent à Ménélas, roi de Sparte, dont elle eut Hermione. Pâris, fils de Priam, roi de Troie, sur le bruit de la beauté d'Hélène, vint à la cour de Ménélas, qui le reçut avec de grands honneurs, et le logea dans son palais. Ce nouvel hôte ne tarda pas à inspirer à la reine une passion si violente pour lui, qu'elle consentit à le suivre à Troie, où elle l'épousa. Ménélas, outré de cette perfidie, envoya des ambassadeurs à Priam, pour le prier de lui rendre sa femme; mais ils ne furent point écoutés. Le roi de Mycène, indigné d'un tel procédé, sollicita vivement tous les princes de la Grèce à se joindre à lui, pour venger un outrage dont la honte rejaillissoit sur toute la nation. La ligue s'étant formée, on s'assembla dans le port d'Elide en Béotie; et on mit à la voile avec une flotte de mille vaisseaux, pour se rendre devant Troie. Le siége dura dix ans, avec de grandes pertes de part et d'autre. Paris ayant été tué dans un combat singulier, Hélène épousa Déiphobe, autre fils de Priam. Peu après ce nouveau mariage, la princesse, voyant la ville sur le point d'être prise, songea à regagner les bonnes graces de son premier mari, en trahisant les Troyens. Elle fit allumer, pendant la nuit, des torches au haut de la citadelle, pour avertir les Grecs d'approcher, tandis que tout le monde étoit plongé dans le sommeil; et lorsqu'ils s'en furent rendus maîtres, elle introduisit Ménélas dans la chambre où dormoit son nouvel époux, qui fut égorgé dans son lit.

† II. HÉLÈNE (sainte), née dans l'obscurité au bourg de Drépane en Bithynie, en sortit par les charmes de son esprit et de sa figure. Sa première condition, selon saint Ambroise, fut d'être hôtelière. Constance-Chlore l'épousa; mais ayant été associé à l'empire par Dioclétien, il la répudia en 292,

pour lui substituer la fille de Maximilien-Hercule. L'histoire ne nous apprend pas ce qu'elle devint depuis ce temps, jusqu'à ce que Constantin son fils, ayant été couronné empereur, la rappela à la cour, lui donna le titre d'Auguste, et lui fit rendre tous les honneurs dus à la mère de l'empereur. Non content de la faire respecter dans sa cour et dans ses armées, il voulut qu'elle disposât, comme il lui plairoit, de l'argent de son épargne. Elle ne se servit de ce crédit que pour le bien de l'Église et pour le soulagement des misérables. Vers l'an 326 elle visita les lieux saints, et y bâtit diverses églises. Ce fut vers ce temps que l'on trouva ou qu'on crut trouver la vraie croix. Elle en envoya une partie à Constantinople, et laissa l'autre à Jérusalem. Saint Cyrille, évêque de cette dernière ville, dit qu'il s'y en fit une si grande distribution, que l'univers se trouva, en peu de temps, rempli de morceaux de la vraie croix. Cependant cette partie de la croix, par un miracle continuel, ne diminuoit point, selon saint Paul de Nole. Les Perses l'enlevèrent l'an 614. Héraclius la retira de leurs mains en 628 (*voyez* HÉRACLIUS), et la transporta à Constantinople. Les empereurs en firent de nouvelles distributions. Le dernier morceau, porté à Venise, fut racheté par saint Louis, qui le mit, en 1241, avec la couronne d'épines dans la sainte-chapelle. Peu après la découverte de la croix, Hélène mourut le 18 août 327 ou 328, âgée de 80 ans, entre les bras de Constantin. « Cette princesse, dit Crevier, fut recommandable par sa prudence et par l'habileté de sa conduite : c'est ce qui paroît par l'autorité qu'elle conserva toujours sur son fils; et l'attention qu'elle eut à retenir les frères de Constantin en est encore une preuve. Ils étoient trois, Jules, Constance et Hannibalien, et ils avoient, sur leur frère aîné, l'avantage de la noblesse du côté de leur mère, qui étoit belle-fille de Maximien-Hercule. D'ailleurs il étoit sans exemple que des fils d'empereur fussent restés dans la condition privée. Ils n'avoient pourtant pas un droit acquis à l'empire, puisqu'il étoit électif; et le bas âge où leur père les laissa en mourant, l'inconvénient de partager le domaine de Constance-Chlore, qui ne faisoit déjà que la quatrième partie de l'empire romain, étoient des raisons légitimes pour réunir toute la succession paternelle sur la tête du seul Constantin, qui se trouvoit en état de la défendre contre l'injustice et l'ambition de Galérius. Il ne paroit point qu'Hélène ait pu avoir aucune part à ce premier arrangement, puisqu'elle ne devoit point être à la cour de Constance-Chlore, qui l'avoit répudiée; mais elle sut le maintenir par des précautions de prudence. Craignant que les jeunes princes, ou par eux-mêmes, ou par de mauvais conseils, ne se portassent à des intrigues contraires à leur devoir, et à la tranquillité de l'état, elle les tint toujours éloignés de la cour et des emplois, tantôt à Toulouse, tantôt en quelque autre ville, et enfin à Corinthe, où elle fixa leur séjour. Julien l'Apostat, fils de Jules Constance, taxe cette conduite de ruse artificieuse d'une belle-mère. De Tillemont n'y voit qu'une sage politique, en supposant, comme il est vrai, que le droit d'hérédité dans les fils d'empereur n'avoit de force qu'autant qu'il étoit reconnu et appuyé des suffrages du sénat et des armées. »

† III. HÉLÈNE (Flavia Julia Helena), fille de l'empereur Constantin, qui la donna en mariage à Julien, à la sollicitation de l'impératrice Eusébie. On ne sait rien de la vie ni des mœurs d'Hélène; elle

mourut peu de temps après que l'armée des Gaules eut proclamé Julien auguste. C'étoit à la fin de l'année 360, et la cinquième de son mariage. Ses médailles la représentent avec des traits qui ont de la dignité. Elle devint, un an après son mariage, mère d'un fils qui mourut en naissant, par la faute de la sage-femme, qui lui coupa de trop près le cordon ombilical, soit par inadvertance, soit qu'elle eut été corrompue par Eusébie, femme de Constance, laquelle craignoit que Julien n'eût des successeurs.

HÉLÉNUS (Mythol.), fameux devin, fils de Priam et d'Hécube, outré de dépit de n'avoir pu obtenir Hélène en mariage, quitta Troie, et fut fait prisonnier de guerre par les Grecs. Poussé par son ressentiment, il leur découvrit, dit-on, un moyen sûr pour surprendre cette ville. Il prédit depuis à Pyrrhus une navigation heureuse, et reçut de lui la Chaonie, où il bâtit beaucoup de villes. Le fils d'Achille lui céda aussi Andromaque, veuve d'Hector, qu'il avoit épousée par violence; et il en eut un fils nommé Molossus.

HÉLIADES (Mythologie), filles du Soleil et de Clymène, et sœurs de Phaéton, de la mort duquel elles furent si sensiblement touchées, que les dieux les métamorphosèrent en peupliers, et leurs larmes en ambre. Leurs noms étoient Lampétuse, Lampétie et Phaétuse.

HÉLICÉ. *Voyez* CALISTO.

HÉLINAND. *Voy.* ÉLINAND.

* HÉLINGAUDE (le comte), auteur, selon quelques-uns, d'un célèbre fragment que Canisius a recueilli sous le titre d'*Annales de la France.* C'est une histoire complète d'une partie du 8e siècle, depuis l'année 741 jusqu'en 793 inclusivement. Il est vraisemblable que les autres annalistes, contemporains d'Hélingaude, ne sont que ses abréviateurs; ils ne diffèrent entre eux que par les dates qu'ils assignent aux événemens dont ils font mention. D'ailleurs, ce sont les mêmes observations, le même ordre et la même grossièreté de style. Il faut convenir à cet égard qu'Hélingaude a renchéri sur la foule de ses compilateurs, et que son ouvrage n'est bon que pour renseignemens.

† I. HÉLIODORE, l'un des courtisans de Séleucus Philopator, roi de Syrie, eut ordre de ce prince d'entrer dans le temple de Jérusalem, l'an 176 avant J. C., pour en ravir les trésors. Comme il vouloit pénétrer dans l'intérieur, il en fut, dit-on, chassé par des Anges qui le frappèrent si rudement, qu'il tomba comme mort. On ajoute que le grand-prêtre Onias ayant offert le sacrifice pour lui, Dieu lui rendit la santé, et lui fit dire par les mêmes Anges qui l'avoient châtié, d'annoncer partout la puissance de Dieu, et qu'Héliodore obéit à cet ordre.

† II. HÉLIODORE (saint), de Dalmatie, évêque d'Altino en Italie, ami de saint Jérôme, qui dit de lui, qu'il conserva dans l'épiscopat toute l'austérité du cloître, suivit ce saint docteur jusque dans le désert de Chalcide, d'où il revint en Dalmatie. Il fut élu évêque d'Altino, diocèse suffragant d'Aquilée, et y assista à un concile en 381.

† III. HÉLIODORE, d'Emèse en Phénicie, évêque de Trica en Thessalie, sous Théodose le-Grand, composa en grec, dans sa jeunesse, le roman des *Amours de Théagène et de Chariclée*, publié en grec et en latin, à Paris, 1619, in-8°. La première édition est de Bâle, 1534, in-4°. La dernière, recommandable pour la beauté, la netteté et la correction du texte, a paru à Strasbourg en l'an 7 (1798), 2 volumes

in-8°. Cet ouvrage, par la manière dont les passions y sont traitées, la variété des épisodes et les agrémens du style, a mérité de servir de modèle aux productions de ce genre. Le roman d'Héliodore a été traduit dans presque toutes les langues, et dans la nôtre par Amyot et Montlyard. La nouvelle Traduction par Quenneville, Paris, 1803, 3 vol. in-12, intitulée les Ethiopiennes ou Théagene et Chariclée (il falloit les Ethiopiques), est accompagnée de notes sur le texte grec. D. Coray a donné à Paris, en 1805, une nouvelle édition des *Ethiopiques* d'Héliodore en faveur des Grecs, avec un commentaire dans leur langue, et des variantes inédites, recueillies par Amyot, 2 vol. in-8°. Cette publication, faite aux frais du Grec Alexandre Basili, est digne de la réputation de son savant éditeur. On a attribué au même Héliodore un *Poëme sur la chimie*, c'est-à-dire sur l'art de faire de l'or et de l'argent, inséré par Fabricius dans sa Bibliothèque grecque; mais rien n'est plus dissemblable que le style élégant et pur d'Héliodore, et le style dur et barbare de ce poëme.

† IV. HÉLIODORE, de Larisse, mathématicien grec dont l'âge est inconnu, a laissé deux livres d'*Optique*, dont Erasme Bartholin a donné une traduction latine, le texte en regard, Paris, 1657, in-4°, et réimprimé chez Cramoisy en 1680, même format. Frédéric Lindenbrog avoit déjà publié à Hambourg, en 1610, quelques chapitres de ces deux livres d'optique, d'après un manuscrit de Florence; mais plus anciennement, Ignace Dati en avoit donné une traduction italienne d'après un manuscrit du Vatican, imprimée à Florence chez les Juntes, en 1573, in-4°, avec la perspective d'Euclide, qu'il avoit également traduite.

* V. HÉLIODORE, prêtre d'Antioche, vivoit dans le 4e siècle. Gennade en fait mention dans le 6e chapitre des Ecrivains ecclésiastiques, et il ajoute qu'il est auteur d'un *Traité* intitulé *De naturis rerum exordialium*.

* VI. HÉLIODORE, aussi prêtre d'Antioche, florissoit dans le 5e siecle. Gennade, dans le 29e chapitre des Ecrivains ecclésiastiques, parle de lui et le prétend auteur d'un *ouvrage sur la virginité. Edidit*, dit-il, *de virginitate egregium, de scripturis instructum volumen.*

HÉLIOGABALE ou ÉLIOGABALE, empereur romain, surnommé *le Sardanapale de Rome*, fils de Varius Marcellus et de Sæmias, né dans cette ville en 204, fut établi pontife du Soleil par les Phéniciens: c'est de là que lui vint le nom d'Héliogabale. Après la mort de Macrin, l'an 218, il fut élevé à l'empire. Le sénat, quoique mécontent de se voir soumis à un enfant de 14 ans, le reconnut empereur, et lui donna le titre d'Auguste. Mæsa, son aïeule, et Sæmias, sa mère, furent honorées du même titre. Héliogabale joignoit à l'humeur despotique d'un vieillard emporté tous les caprices d'un jeune étourdi. Il voulut que son aïeule fût admise dans les assemblées du sénat, et qu'elle eût sa place auprès des consuls. Il établit sur le mont Quirinal un sénat de femmes, où sa mere, monstre d'impudicité bien digne d'un tel fils, donnoit des arrêts sur les habits et les modes. Le palais impérial ne fut plus qu'un lieu de prostitution, habité par tout ce qu'il y avoit de plus infâme dans Rome pour la naissance et pour les mœurs. Les cochers, les comédiens, composoient la cour de ce scélérat imbécille qu'on appeloit empereur. Il tua de sa propre main Gannys, son précepteur,

qui lui reprochoit ses débauches. Une des folies d'Héliogabale étoit de faire adorer le dieu Élagabal, qu'il avoit apporté de Phénicie. Ce dieu n'étoit autre chose qu'une grosse pierre noire, ronde par le bas, pointue par le haut, en forme de cône, avec des figures bizarres. Héliogabale fit bâtir un temple à cette ridicule divinité, et il le para des dépouilles de tous les autres temples. Il fit apporter de Carthage toutes les richesses du temple de la Lune, fit enlever la statue de cette déesse, et la plaça dans le temple de son dieu, qu'il maria avec elle. Leurs noces furent célébrées à Rome et dans toute l'Italie. Il se fit circoncire en l'honneur des nouveaux époux, et leur sacrifia des enfans de la premiere distinction. Ceux qui ne voulurent pas leur rendre hommage périrent par les derniers supplices... (*Voy.* PAULA *et* FAUSTINE, n° III.) Héliogabale épousa cinq femmes pendant les quatre années qu'il régna. Une de ces femmes fut une vestale ; et comme c'étoit un sacrilége parmi les Romains, il répondoit à ceux qui le lui reprochoient : « Rien ne convient mieux que le mariage d'un prêtre et d'une vestale. » Il lui prit bientôt une envie plus étrange : il déclara publiquement qu'il étoit femme. Il épousa en cette qualité un de ses officiers, ensuite un de ses esclaves. Une académie établie dans son palais donnoit des décisions sur les raffinemens de la plus honteuse lubricité. On a dit de lui ce qu'on disoit de César avec moins de justice : « qu'il étoit l'homme de toutes les femmes, et la femme de tous les hommes. » — « Son mari, dit Crevier, étoit un certain Hiéroclès, esclave carien d'origine, et conducteur de chariots dans le cirque. Ce misérable acquit un pouvoir qui surpassoit celui de l'empereur même. Il vendoit toutes les graces : il promettoit aux uns, menaçoit les autres, et tiroit de l'argent de tous en les trompant. — J'ai parlé de vous à l'empereur, disoit-il aux avides courtisans : vous obtiendrez telle charge ; ou au contraire : vous avez beaucoup à craindre. — Souvent il n'étoit rien de tout cela ; et néanmoins Hiéroclès ne laissoit pas de se faire bien payer. Il vendoit de la fumée, pour me servir de l'expression usitée alors parmi les Romains ; il se faisoit un gros revenu de son crédit ; artifice qui réussit, dit un historien, auprès des mauvais princes, et aussi auprès de ceux qui, ayant de bonnes intentions, négligent les affaires. Sa mère, qui étoit encore esclave à la naissance de sa faveur, fut amenée à Rome en pompe, avec un cortége de soldats, et mise au rang des dames dont les maris avoient été consuls. Héliogabale étoit tellement soumis à Hiéroclès, qu'il se laissoit battre par lui, et frapper au visage, jusqu'à en porter les marques, et il tiroit vanité de ces mauvais traitemens, comme de témoignages d'un amour passionné. Il voulut en récompenser l'auteur en le faisant César ; et son attachement pour cette infamie fut une des principales causes de sa ruine. Hiéroclès craignoit pourtant un rival. Aurélius Zoticus, natif de Smyrne, fils d'un cuisinier, plut à Héliogabale ; mais son crédit fut de peu de durée. Hiéroclès le lui fit perdre par une voie que la pudeur ne permet point de rapporter. Zoticus fut chassé de Rome et de l'Italie, et sa disgrace lui fut avantageuse : elle lui sauva la vie, au lieu que Hiéroclès périt dans la révolution qui mit sur le trône Alexandre Sévère..... » Si Héliogabale égala en impudicité les empereurs les plus débordés, il les surpassa tous en profusion. C'est le premier Romain qui ait porté un habit tout de soie. Pour satisfaire à ses dépenses excessives, il accabla le peuple d'impôts : il le regardoit

comme les enfans regardent un petit oiseau qui leur sert de jouet. Il se plaisoit à inviter à souper des gens de la lie du peuple ; il les faisoit asseoir sur de grands soufflets enflés de vent, qui, se vidant tout à coup, les renversoient par terre, pour être la pâture des ours et des bêtes féroces. Ces scènes sanglantes le divertissoient. Quelquefois il invitoit à manger huit vieillards, huit chauves, huit borgnes, huit boiteux. Ce monstre ayant lassé tout le monde par ses caprices et par ses cruautés, ses soldats se soulevèrent : il voulut les apaiser ; mais ne pouvant en venir à bout, il alla se cacher dans les latrines du camp. On le découvrit avec sa mère Sæmias, qui le tenoit embrassé, et on leur coupa la tête le 11 mars 222. Héliogabale étoit d'une très-belle figure, et avoit dix-huit ans, dont il en avoit régné 3, 9 mois et 4 jours. En 1802, on a publié à Paris un ouvrage sous ce titre : Héliogabale, ou Esquisse morale de la dissolution romaine sous cet empereur, 2 vol. in-8°. Des images trop obscènes et des tableaux d'une hideuse prostitution rendent dangereuse la lecture de cet écrit, qui annonce du talent, soit par le style, soit par la disposition des faits.

HÉLISENNE. *Voy.* CRÈNE.

HÉLIUS, affranchi de l'empereur Claude, acquit un très-grand pouvoir sur l'esprit de Néron, son successeur. Ce prince, dans un voyage d'une année qu'il fit en Grèce, l'an de J. C. 67, le laissa à Rome comme régent de l'empire, avec autorité absolue sur toutes sortes de personnes, et la puissance de faire mourir les sénateurs, même sans lui en écrire. Hélius, secondé de Polyclète, autre affranchi, aussi digne que lui de servir Néron, exerça les dernières violences. Mais comme leurs cruautés tyranniques sembloient préparer un soulèvement, il écrivit à l'empereur pour le presser de passer en Italie, et alla lui-même en Grèce pour hâter son retour. Il fut puni depuis par Galba.

* I. HELL (Maximilien), jésuite, très-célèbre astronome de l'empereur à Vienne, où il fut long-temps professeur d'astronomie et directeur de l'observatoire, associé de beaucoup d'académies étrangères, né en 1721, occupa un rang si distingué dans l'Europe savante, et s'acquit tant de réputation, sur-tout dans l'astronomie, que ses ouvrages et ses observations astronomiques lui donnèrent avec justice une grande célébrité. En 1768 il se rendit, par ordre et aux frais de Christiern VII, roi de Danemarck, et avec la permission de l'empereur, à l'île de Warde-Huys, capitale de la Laponie danoise, accompagné du P. Gainnovics, aussi jésuite, et professeur de mathématiques à Tirnau en Hongrie, où il observa le passage de Vénus sous le disque du soleil le 3 juin 1769. Il fut plus heureux dans cette entreprise que treize autres astronomes très-savans qui étoient répandus sur différens points du nord, parce que le ciel lui fut plus favorable par sa sérénité. On lit dans l'histoire de l'académie royale des sciences, année 1770, Paris, 1773, que, « parmi toutes les observations faites en Europe, la plus complète est sans doute celle de Warde, faite par le père Hell, astronome de l'empereur. » Le roi de Danemarck, protecteur zélé des sciences, pour lui donner une preuve de sa satisfaction, lui fit présent d'une très-belle tabatière d'or enrichie de diamans et ornée de son portrait, et honora du même présent le P. Gainnovics, son associé. L'un et l'autre furent ensuite reçus membres des académies de Copenhague et de Drontheim en Norwège, et revinrent à Vienne, où, en

1772, ils donnèrent leurs *Ephémérides*, et publièrent leurs curieuses observations, leurs réflexions, et une carte correcte et plus exacte de diverses parties du nord. L'invention que fit le père Hell d'un toit mobile à l'usage d'un des principaux instrumens d'astronomie lui attira encore un témoignage d'estime de la part de Stanislas, roi de Pologne. Ce souverain lui en ayant demandé un modèle, pour le faire exécuter à l'observatoire qu'il avoit élevé dans son palais, en fut si satisfait, qu'il lui envoya une médaille d'or d'un grand prix, accompagnée d'une lettre très-gracieuse écrite de sa propre main. Quelques observations sur la médecine, faites par Hell dans son voyage au nord, lui acquirent peut-être autant de réputation que ses observations astronomiques. Ce savant mourut à Vienne en 1792. Parmi les ouvrages qu'il a publiés, on distingue les suivans : I. *Observatio transitûs Veneris ante discum solis die 5 junii* 1761, Vindobonæ, 1761. II. *Ephemerides anni* 1758 et 1763, Vindobonæ, 2 vol. in-8°. III. *Ephemerides astronomicæ, auctore P. Maximiliano Hell soc. Jesu*, Vindobonæ, 1772. Dans ces Ephémérides, comme nous l'avons dit ci-dessus, le P. Hell corrige plusieurs erreurs géographiques, et donne ensuite d'importantes observations, et particulièrement celles sur l'éclipse observée à Pékin le 27 mai 1770 par les pères Hullersteins et Espenha, et celle d'une aurore boréale, observée aussi à Pékin par le même P. Hullersteins le 27 septembre de la même année, phénomenes très-rares dans les pays méridionaux. IV. *Ephemerides astronomicæ anni* 1791 *ad meridianum Vindobonensem jussu augustissimi a Maximiliano Hell astronomo regio universitatis et Francisco de Paulâ Triesneker adjuncto astronomiæ regio calculatæ, cum appendice continente :* 1° *Observationes astronomicas latitudinum, et longitudinum locorum borealium Daniæ, Sveciæ, Norvegiæ, et Finmarchiæ Lapponicæ per iter arcticum anno* 1768, 1769 *et* 1770 *factas a Maximiliano Hell;* 2° *De figurâ telluris à Francisco de Paulâ Triesneker;* 3° *Observationes barometricas, et thermometricas anni* 1789, *factas Viennæ in observatorio regio universitatis*, Vindobonæ, 1791 ; 4° *Diplomata, bullæ, privilegia, libertates, immunitates, constitutiones, et statuta celeberrimæ universitatis Vindobonensis ab anno* 1364 *primæ suæ institutionis ad annum* 1589, *quo studio theologico aucta, et completa florebat, excerpta ex lib. II Commentariorum* V. CL. *Petri Lambecii, editio tertia, idiomate latino, et teutonico, cum notis præsertim Lambecianis*, Vindobonæ, 1791, in-4°. Cette utile collection obtint les suffrages des savans. Hell se proposoit de publier, en 1778, un ouvrage en trois gros volumes, intitulé *Expeditio litteraria ad polum arcticum*, etc. Mais un concours malheureux de circonstances, au nombre desquelles fut la suppression de son ordre, l'ayant privé du secours des compagnons de ses travaux, l'obligea d'abandonner une entreprise presque arrivée à son terme. Il se proposoit, pour offrir une espèce de compensation, d'insérer chaque année dans les Ephémérides quelques fragmens intéressans de cet ouvrage sur l'astronomie, la géographie, la navigation, la météorologie, etc. ; mais la mort l'empêcha d'exécuter ce dessein.

*HELLADIUS, grammairien, né à Antinoé en Egypte, vivoit sous le règne de Constantin-le-Grand. Il avoit composé *diverses pièces* en vers grecs, mais il ne reste de lui

que quelques fragmens de sa *Chrestomathie*, conservés par Photius, sur laquelle Meursius a fait des notes. Elle fut imprimée, en 1687, par les soins de Grævius. Un autre HELLADIUS, aussi grammairien, natif d'Alexandrie, a donné entre autres ouvrages un *Dictionnaire grec* que Suidas a inséré dans le sien. Ce grammairien vivoit du temps de Théodose-le-Jeune.

† HELLANICUS, de Mithylène, célèbre historien grec, né 10 ans avant Hérodote, l'an 411 avant J. C., avoit écrit une *Histoire des anciens rois du monde et des premiers fondateurs des villes*, qui n'est point parvenue jusqu'à nous, et une *Histoire d'Egypte*, citée par Athénée, par Arrien et par Aulu-Gelle. Hurz a recueilli *Hellanici Lesbii fragmenta*, Leipsick, 1786, in-8°, qu'il a fait précéder d'une très-savante dissertation sur la vie et les écrits d'Hellanicus. Il y a eu dans les temps postérieurs un autre HELLANICUS, qui étoit de Milet.

HELLÉ (Mythol.), fille d'Athamas, roi de Thèbes, et de Nephelé, fuyant, avec son frère Phrixus, la fureur et les embûches de sa marâtre, voulut traverser le détroit qui est entre la Propontide et la mer Égée sur le dos d'un bélier à toison d'or, que son père lui avoit donné. Mais elle fut si effrayée quand elle se vit au milieu des flots, qu'elle s'y noya, et donna son nom à ce détroit qui fut appelé mer d'Hellé ou Hellespont. Les poëtes ont placé le bélier au rang des signes du zodiaque.

HELLEBIC (Agnès), vivoit à Paris sous Philippe-Auguste. Un désespoir d'amour la fit précipiter dans un puits situé sur la petite place qui termine les rues de la Truanderie et de Mondétour, et qui prit le nom de *Puits d'amour*.

† HELLOT (Jean), mort à Paris le 15 février 1766, à 80 ans, s'étoit d'abord destiné à l'état ecclésiastique; mais un livre de chimie, qu'il trouva par hasard, le décida entièrement pour cette étude, dans laquelle il fit des progrès rapides. Hellot, de l'académie des sciences de Paris, et de la société royale de Londres, a retouché et enrichi de ses remarques la traduction, imprimée à Paris en 1750 et 1753, et publiée en 2 vol. in-4°, faite par ordre du ministère, du *Traité de la fonte des mines et des fonderies*, écrit en allemand par Schlutter. On a encore de lui, I. L'*Art de la Teinture des laines et étoffes de laine*, 1750, in-12. II. Des *Dissertations* recueillies dans les Mémoires de l'académie des sciences. III. Quelques autres *ouvrages*, faits avec soin, ainsi que les précédens.

* HELMAN (Stanislas-Isidore), habile graveur, né à Lille en 1742, élève de Le Bas, a gravé plusieurs *Sujets* et *Paysages*, d'après Le Prince, Lagrenée, Lavreina, etc.; *la Suite des batailles de la Chine*, en petit, d'après les grandes, exécutées par Aliamot, Le Bas, Delaunay, Choffard, et autres.

† HELMBREKER (Théodore), de l'école hollandaise, né à Harlem en 1624, mort à Rome en 1694, s'instruisit des premiers élémens de son art dans sa ville natale; mais la perte qu'il fit de son habile maître le détermina à consulter lui-même la nature, pour se mettre à portée d'étudier avec succès les chefs-d'œuvre des grands peintres. Après la mort de son père, Théodore alla à Venise, où il fut accueilli, encouragé, et puissamment protégé par le sénateur Corédano. Les ouvrages qu'il fit dans cette ville portèrent sa réputation jusqu'à Rome; il s'y rendit et fut reçu avec distinction dans le palais Médicis. De là il vint à Florence,

à Naples, en France, et par-tout il trouvoit des amateurs empressés de se procurer ses ouvrages. On admire dans la manière de cet artiste distingué beaucoup de vérité. Son paysage est vigoureux, ses figures agréables et pleines d'expression; la couleur, le relief, l'esprit, la variété, le parfait accord de ses *Tableaux* enchantent. Quoique son goût le portât à peindre des marchés et des foires, avec un grand nombre de figures, on a de lui plusieurs *Tableaux de dévotion*, enrichis de tout ce que l'art peut imaginer de beau, et qu'on recherchoit à Rome comme ceux de Bamboche.

HELMHARD. *Voy.* Hoberg.

* HELMICH (Werner), né à Utrecht en 1551, théologien estimable, fut appelé de bonne heure (en 1579), par la confiance de ses concitoyens, à exercer dans sa ville natale le ministère évangélique. La réformation n'avoit pas encore surmonté à cette époque toutes les difficultés qui s'opposèrent à son établissement dans les Provinces-Unies. Dans la même année 1579, Helmich fut envoyé en Angleterre, avec quelques autres pasteurs, pour solliciter les bons offices de la reine Elizabeth, à l'effet de stipuler dans le traité de paix avec l'Espagne l'entière liberté du culte protestant. En 1581, le 15 janvier, Helmich annonça le premier les principes de ce culte dans la cathédrale d'Utrecht, malgré les efforts des chanoines pour l'en empêcher. En 1590 il fut nommé pasteur à Delft. Il refusa peu après une chaire de théologie dans l'université de Leyde, mais il accepta les fonctions pastorales à Amsterdam en 1602. Il y mourut en 1608. On a de lui un ouvrage de controverse particulièrement dirigé contre le jésuite Coster, sous le titre de *Gladius Goliathi*, et une *Analyse des Psaumes de David*, Amsterdam, 1641, in-4°.

HELMIGE. *V.* Rosemonde, n° I.

* HELMOLDE, prêtre de Busoen, près de Lubeck, vivoit dans le 12e siècle. A la sollicitation de Gerolde, premier évêque de Lubeck, il composa la *Chronique des Esclavons*, qui commence à l'époque de la conversion des Saxons et des peuples voisins, sous l'empire de Charlemagne, et qui finit l'an 1168. Arnaud, abbé de Lubeck, continua cet ouvrage, qui fut publié avec des notes de Reinier Reinnecius.

† I. HELMONT (Jean-Baptiste Van), gentilhomme de Bruxelles, né en 1577, porta si loin ses connoissances dans la physique, la médecine et l'histoire naturelle, qu'il fut soupçonné de magie. L'inquisition, adoptant cette idée ridicule, le fit renfermer dans ses prisons. Ayant eu le bonheur d'en sortir, il alla chercher la liberté en Hollande, et y mourut en 1644. Helmont n'étoit guère au-dessus d'un empirique. Son *Remède universel* ne put l'arracher à la mort. Il opéra pourtant des cures extraordinaires, en employant dans les maladies chroniques des remèdes violens, qui lui réussirent avec les hommes d'une constitution forte. Il avoit d'ailleurs la vanité d'un noble allemand : croyant avoir dérogé en cultivant la médecine, il quitta sa patrie, et n'y reparut que dix ans après. Ses *Ouvrages* ont été recueillis in-folio, Leyde, 1667, et Francfort, 1707. Les productions de ce chimiste sont, pour la plupart, posthumes, et celles-ci sont peu estimées, mais on fait beaucoup de cas de celles qu'il publia lui-même. Ses écrits roulent tous sur la physique ou sur la médecine. Les principaux sont, I. *De Magneticâ corporum curatione*. II. *Febrium doctrina inaudita*. III. *Hortus medicinæ*, Amsterdam, 1648, in-4°,

IV. *Paradoxa de aquis Spadanis*, etc. Tous ses ouvrages ont été recueillis en 1 vol. in-fol. On trouve dans ces diverses productions plusieurs idées extravagantes.

† II. HELMONT (François-Mercure Van), fils du précédent, né en 1618, fut moins célèbre que son père, parce que n'ayant qu'effleuré toutes les sciences, il ne put se faire un nom dans aucune. Né avec un caractère bouillant, il s'enròla dans une troupe de Bohémiens, avec lesquels il parcourut diverses provinces; mais lorsque l'age l'eut mûri, il eut une conduite plus régulière. On le soupçonna d'avoir trouvé la pierre philosophale, parce qu'avec peu de revenus il faisoit beaucoup de dépense. Helmont, mort à Cologne en 1699, croyoit à la métempsycose. Il a laissé des livres sur des matières théologiques. I. *Alphabeti verè naturalis hebraïci delineatio*. II. *Cogitationes super quatuor priora capita Geneseos*, Amsterdam, 1697, in-8°. III. *De attributis divinis*. IV. *De Inferno*, etc. On voit par ces ouvrages que c'étoit un esprit singulier et paradoxal. — Il y a eu un baron de Van HELMONT, vrai illuminé, qui finit par se faire quaker.

* III. HELMONT (Matthieu Van), peintre d'Anvers, vivoit encore à la fin du 17[e] siècle : il a peint avec beaucoup de vérité des *Scènes de marché*, des *Boutiques de fruitiers*, des *Laboratoires de chimie*, etc. — Segrès-Jacques, son fils, mort en 1726, peignoit l'*Histoire* dans le grand genre, et la *Décoration d'église*.

† HÉLOISE, abbesse du Paraclet, célèbre par son esprit et par ses amours avec Abailard (*voyez* ce mot), se fit religieuse au prieuré d'Argenteuil après la funeste aventure de son amant, et devint supérieure de ce monastère. Héloïse s'appliquoit plus à l'étude qu'au gouvernement de ses religieuses, qui vivoient dans le plus grand relâchement, et cette cause les fit, dit-on, renvoyer du monastère. Les scandales qu'elles donnèrent les firent chasser d'Argenteuil en 1129, pour y mettre des moines à leur place. Ce fut alors qu'Abailard offrit à Héloïse l'oratoire du Paraclet qu'il avoit fait bâtir près de Troyes. Elle s'y retira avec quelques-unes de ses religieuses, et elle y établit un nouveau monastère qui fut bientôt doté par les seigneurs des environs. Héloïse y vécut plus régulièrement. Si nous en croyons Abailard, « les évêques l'aimoient comme leur fille, les abbés comme leur sœur, et les laïques comme leur mere. » Elle écrivit à Abailard pour lui demander une règle proportionnée à la foiblesse de son sexe. Elle lui marquoit que celle de St. Benoit n'ayant été faite que pour les hommes, renfermoit plusieurs choses, telles que le maigre et la privation du linge, trop dures pour des filles. La regle des chanoines, qui portoient du linge et qui mangeoient de la viande, lui paroissoit plus convenable. Abailard composa donc pour le Paraclet une regle tirée des divers statuts monastiques qui lui avoient paru les plus sages. Pour faire le portrait d'une parfaite religieuse, il avoit, disoit-il, « imité Zeuxis, qui, en peignant sa Vénus, avoit emprunté les traits des plus belles femmes de la Grèce. » Abailard qui, dans l'état où l'avoient mis ses ennemis, croyoit n'avoir plus rien à craindre de la médisance, s'appliqua à faire observer cette règle à Héloïse et à ses religieuses. Mais il se trompa. La malignité prétendit que la direction de ce monastère lui servoit de voile pour cacher son ancienne passion. Ces discours l'obligèrent ainsi qu'Héloïse à s'observer davantage. Cependant il eut le crédit de

faire approuver le nouvel établissement du Paraclet par Innocent II. Héloïse survécut plus de vingt ans à Abailard. Elle ne mourut qu'en 1163. Elle fut inhumée à côté de son amant, et dans le même tombeau. On supposa qu'Abailard étendit les bras dans la tombe pour recevoir Héloïse. Il reste encore au Paraclet une habitation antique qu'on dit avoir été occupée par Abailard, lorsqu'il donnoit ses leçons de théologie. En 1791 le tombeau d'Abailard fut enlevé du Paraclet et envoyé à Nogent, d'où il a été transporté à Paris au Musée des monumens français. On a mesuré et dessiné l'ossification de la tête d'Héloïse, et d'après les règles de l'art, on a fait sur ces données un buste qui représente cette illustre femme. Les auteurs du temps parlent avantageusement de l'esprit d'Héloïse. Il étoit supérieur à sa beauté. Elle savoit le latin, le grec, l'hébreu, possédoit les auteurs anciens, la philosophie, et beaucoup de théologie. Nous avons trois de ses *Lettres,* toutes de feu, pleines d'ame et d'imagination, parmi celles d'Abailard qui se trouvent dans le recueil donné par Duchesne. (*Voyez* ABAILARD.) On y voit un mélange bien singulier du langage et des sentimens de la tendresse, avec le langage et les sentimens de la vertu. Qu'elle consulte Abailard en maître ou en directeur, dit le P. Fontenay, c'est toujours son époux, et un époux passionnément aimé qu'elle entretient. Les *Epîtres* de ces deux amans, publiées en 1616, in-4°, par d'Amboise et Duchesne, l'ont été de nouveau à Londres, in-8°, et à Paris, en latin et en français, par dom Gervaise, ancien abbé de la Trappe, et par M. Bastien, en 2 vol. in-12. Elles ont été imitées par Pope, et par différens poëtes français, qui se sont disputé à l'envi la gloire de leur donner en notre langue les charmes qu'elles ont en latin. Colardeau y a réussi : mais c'est encore dans le texte original qu'on sent mieux l'ame d'Héloïse, et le mérite de ses épîtres.

* HÉLOT (N.), fils d'un lieutenant des cent-suisses du roi, sous Louis XV, est auteur d'un ouvrage très-scandaleux, intitulé l'*Ecole des filles*, Paris, 1672, in-12. La justice le fit pendre en effigie et brûler toute l'édition de son livre au pied de la potence. On en a fait une réimpression en Hollande.

HELSSAM (Richard), professeur de médecine et de physique dans l'université de Dublin, auteur d'un *Cours de physique expérimentale* imprimé après sa mort. Cet ouvrage est estimé en Angleterre.

* HELST (Bartholomée Van der), peintre, né à Harlem en 1613, parvint sans avoir voyagé à la plus grande célébrité. Il est vrai que ne peignant que le *portrait*, qui n'est l'étude des grands maîtres de Rome qu'une imitation exacte de la nature, et de Florence lui étoit moins nécessaire. On vante beaucoup un *tableau* fait par cet artiste pour la salle du conseil de guerre à Amsterdam, où il représente un banquet public entouré des compagnies bourgeoises sous les armes, avec des détails si vrais qu'on y reconnoit par les étoffes et les habillemens les diverses conditions des personnages. Selon Descamps, Helst n'a été surpassé, mais avec peu d'avantage, que par Van Dyck. « Avant d'avoir vu les ouvrages de Van der Helst (dit Falconet), je l'entendois mettre au-dessus des Rembrant, des Van Dyck et d'autres de leur force, et je conviens que j'avois beaucoup de peine à le croire. Je les ai vus, bien vus, et plusieurs fois, et je pense qu'en se dépouillant de tout préjugé, on trouvera, à certains

égards, Helst supérieur aux grands maîtres, parce qu'il est plus vrai, etc. » Pour parvenir à ce grand et rare mérite, cet artiste n'employoit point un pinceau froid et léché. Il peignoit d'une manière grande. Ses draperies sont larges, ses figures bien dessinées: il imitoit jusqu'à la plus étonnante illusion, les vases d'or et d'argent et tous les accessoires. On ignore l'époque de sa mort. On sait seulement qu'il habitoit Amsterdam, et que son fils devint bon peintre *de portraits*.

* HELTSOKADE (Nicolas de), peintre, né à Nimègue en 1613, reçut d'abord les leçons de David Rickaert, son beau-père; il quitta ensuite la maison paternelle, et demeura presque toute sa vie, soit à Rome, soit à Venise; il passa cependant quelque temps en France avec le titre de peintre du roi. Cet artiste *peignoit l'histoire* en grand. Ses figures sont d'un bon goût, et ses portraits sur - tout fort estimés; mais il n'étoit pas coloriste. Christine, reine de Suède, le roi d'Angleterre, le duc de Brandebourg et le prince d'Orange acheterent à l'envi les ouvrages de Heltsokade. On ignore et le lieu et l'année de la mort de cet artiste.

I. HELVÉTIUS (Adrien), médecin hollandais, fils d'un médecin fameux par ses prétendus secrets en alchimie, vint à Paris sans autre dessein que voir les curiosités de cette ville immense, ou plutôt pour débiter des poudres de la composition de son père. Ce remède n'ayant pas eu beaucoup de succès, un droguiste lui fit présent de cinq ou six livres de la racine du Brésil, qu'il lui donna comme un spécifique contre la dyssenterie. Le jeune Helvétius court à l'hôpital pour en faire l'essai, et bientôt après avoir éprouvé l'efficacité de son remede, il le fit afficher. Tous les malades attaqués de la dyssenterie s'adressoient à lui, et il les guérissoit tous. Louis XIV lui ordonna de rendre public le remède qui produisoit des effets si merveilleux: il déclara que c'étoit l'*Ipecacuanha*, et reçut mille louis d'or de gratification. Son mérite étant reconnu de plus en plus, il devint inspecteur-général des hôpitaux de Flandre, et médecin du duc d'Orléans, régent du royaume. Helvétius mourut le 20 février 1727, à 65 ans, laissant *quelques ouvrages*. Le plus estimé est son *Traité des Maladies les plus fréquentes, et des Remèdes spécifiques pour les guérir*, 1724, 2 vol. in-8°, dont il s'est fait plusieurs éditions. La théorie de cet ouvrage n'est pas toujours bonne; mais on y voit un esprit net et méthodique, et on y trouve d'excellentes recettes.

† II. HELVÉTIUS (Jean-Claude-Adrien), conseiller d'état, premier médecin de la reine, inspecteur-général des hôpitaux militaires, membre des académies des sciences de France, d'Angleterre, de Prusse, de Florence et de Bologne, né en 1685, fut recherché, comme son père, par la cour et par la ville. Il guérit Louis XV d'une maladie dangereuse, dont ce prince fut attaqué à l'age de sept ans, et mérita l'estime et la confiance de la reine. Il mourut en 1755. Helvétius répandoit avec un plaisir égal ses lumieres et ses revenus. Il recevoit chez lui un grand nombre de pauvres et alloit voir assidument ceux que leurs infirmités retenoient chez eux. Il légua en mourant, à la faculté de médecine de Paris, tous les livres de sa bibliotheque que cette compagnie n'avoit pas dans la sienne. Nous avons de lui, I. *Idée générale de l'Economie animale*, in-8°, Paris, 1722. Cet ouvrage estimable est enrichi d'observations très-étendues sur le traitement de la petite

vérole. II. *Principia physico-medica, in tyronum medicinæ gratiam conscripta*, en 2 vol. in-8° : livre composé pour les élèves de la médecine, et qui ne seroit pas inutile aux maîtres.

† III. HELVÉTIUS (Claude-Adrien), fils du précédent, né à Paris en 1715, fit ses études au collége de Louis-le-Grand, sous le fameux P. Porée, qui, trouvant dans les compositions de son jeune élève plus d'idées et d'images que dans celles de ses autres disciples, lui donna une éducation particulière. Lié de bonne heure avec les philosophes les plus célèbres de la France, et sur-tout avec Voltaire, il voulut marcher sur leurs traces. Il donna, en 1758, son livre de l'*Esprit*. La publication de cet ouvrage eut un éclat qui valut à l'auteur de longues et vives persécutions. Tous les intérêts se réunirent contre un livre qui, selon l'expression d'une femme d'esprit, « disoit le secret de tout le monde » : des journalistes le déchirèrent, la Sorbonne le censura, l'inquisition de Rome, sollicitée par le clergé de France, le condamna, le parlement le proscrivit, comme bornant les facultés de l'homme à la sensibilité physique, et comme encourageant au vice, en donnant des motifs trop peu nobles à la vertu; le conseil le supprima. En butte à tant d'ennemis, obligé même à une rétractation qu'il accorda à la sûreté de son censeur, Helvétius fut du moins soutenu par les suffrages des hommes de lettres les plus distingués de son temps : peut-être aussi fut-il consolé par les plaisirs de cette gloire qu'il avoit tant désirée et qu'il payoit si cher. Son livre, traduit dans presque toutes les langues de l'Europe, fut partout lu avec avidité. Hume et Robertson en parlèrent comme d'un ouvrage supérieur ; la Suède, la Russie, l'Allemagne et l'Italie retentirent d'éloges non moins honorables : deux cardinaux unirent même, mais en secret, leur suffrage à celui du public ; l'un d'eux mandoit à l'auteur qu'on ne concevoit pas à Rome la sottise et la méchanceté de ses ennemis. Helvétius, depuis les désagrémens qu'il essuya à l'occasion de cet ouvrage, fit un voyage en Angleterre en 1764, et un autre en Prusse en 1765. Frédéric voulut le loger dans son palais, et l'avoir toujours à sa table. Revenu en France, il passoit la plus grande partie de l'année à sa terre de Voré. Bon mari, bon père, content de sa femme et de ses enfans, il y goûtoit tous les plaisirs de la vie domestique. Il s'y livroit sur-tout à son inclination dominante, à la bienfaisance. Il cherchoit par-tout le mérite pour le secourir : il faisoit une pension de deux mille livres à Marivaux, et une de trois mille livres à Saurin de l'académie française. Il étoit dans ses terres trop jaloux de la chasse et de quelques autres droits féodaux ; mais si ses vassaux ou ses fermiers essuyoient quelque perte, il leur faisoit des remises, et souvent leur donnoit de l'argent. Ce philosophe doux et humain prolongea son séjour à la campagne pendant les dernières années de sa vie. « Le spectacle d'une misère qu'il ne pouvoit soulager, dit l'auteur de son Eloge, lui rendoit triste le séjour de Paris. Il faisoit cependant de grands biens. Tous les jours on introduisoit chez lui, avec beaucoup de mystère, quelques nouveaux objets de sa générosité. Souvent, en leur présence, il disoit à son valet de chambre : « Chevalier, je vous défends de parler de ce que vous voyez, même après ma mort. » Il lui arrivoit quelquefois d'étendre ses libéralités sur d'assez mauvais sujets, et on lui en faisoit des reproches. « Si

j'étois roi, disoit-il, je les corrigerois; mais je ne suis que riche, et ils sont pauvres: je dois les secourir. » Il mourut le 26 décembre 1771. Helvétius avoit aimé beaucoup les femmes, mais sans passion, et entraîné par les sens. Il n'avoit pas dans l'amitié de préférence exclusive; il y portoit plus de procédés que de tendresse. Ses amis, dans leurs peines, le trouvoient sensible, parce qu'il étoit bon; dans le cours ordinaire de sa vie, ils lui étoient peu nécessaires. Il aimoit à faire penser ceux qu'il en croyoit capables; il disoit qu'il alloit avec eux à la chasse des idées. Il craignoit le commerce des grands; il avoit d'abord avec eux l'air de l'embarras et de l'ennui. Il a aimé la gloire avec passion, et c'est la seule qu'il ait éprouvée. » Ses ouvrages sont, I. *De l'Esprit*, 1758, in-4° et 2 volumes in-8°. On dispute encore aujourd'hui sur le mérite littéraire de ce livre. Voltaire le trouvoit rempli de vérités triviales débitées avec emphase, dénué de méthode, et gâté par des contes indignes d'une production philosophique. Cette critique n'a pas été adoptée par tous les philosophes. L'ouvrage d'Helvétius leur paroît écrit avec beaucoup de netteté, avec de la pureté et souvent de l'élégance, conçu et rédigé avec une méthode supérieure. Cependant ils sont forcés d'avouer qu'il manque de rapidité dans la marche, et d'éloquence dans le style; qu'il pèche souvent par des figures recherchées, par une fausse chaleur et de froids ornemens. Il y a peu de livres où l'art de développer un vaste système d'idées abstraites ait été porté plus loin. Mais ce système est dangereux en métaphysique, et pernicieux en morale. En voulant prouver que l'esprit de l'homme se rapproche de celui des animaux, et que les hommes, dans les devoirs les plus sacrés et dans les sentimens les plus tendres, ne sont dirigés que par leur intérêt; il avilit la vertu, ébranle les fondemens sur lesquels reposent les mœurs, l'amour paternel et l'amitié. Son affectation à rappeler des coutumes scandaleuses, des usages vicieux dont il prétend expliquer les principes, peut encore être très-dangereuse, puisqu'elle tend à prouver que les idées de *vice* et de *vertu* dépendent du climat. L'auteur, qui paroît pénétré du désir du bonheur des hommes, auroit dû rechercher, avec plus de soin, les véritables moyens de le leur procurer. II. *Le Bonheur*, poëme en six chants, in-12, 1772, avec des fragmens de quelques *Epîtres*. Ce poëme offre quelques beaux vers; mais le fond de l'ouvrage est une déclamation écrite d'un style quelquefois brillant, et plus souvent dur et forcé. Dans cet ouvrage, au lieu de placer le bonheur entre la vertu et l'amitié, il le fait consister exclusivement dans la culture des lettres et des arts. La poésie d'Helvétius est plus emphatique que sa prose, et bien moins claire, bien moins coulante. On a publié ce poëme avec un *Eloge* de l'auteur. III. *De l'Homme*, 2 vol. in-8°; ouvrage non moins hardi que le livre de l'*Esprit*. L'auteur veut peindre l'homme tel que la nature et la société l'ont fait dans tous les temps et dans tous les lieux. S'il ne saisit pas toujours bien son objet, on voit au moins qu'il l'a bien étudié. Le paradoxe, que « les hommes naissent avec les mêmes talens, et qu'ils doivent tout leur esprit à l'éducation, » y est présenté sous toutes les faces possibles. Les conséquences qu'on peut tirer de ce livre seroient encore plus funestes que celles qui résultent du livre de l'*Esprit*, parce que l'auteur écrit d'une manière plus naturelle, et s'y explique avec encore moins de ménagement. Il y montre d'ailleurs une aigreur et un empor-

tement contre les ennemis de la philosophie, qui s'accordent peu avec la douceur qui caractérisoit Helvétius. Cet écrivain étoit maître d'hôtel de la reine, et il avoit été fermier-général, place qu'il quitta pour cultiver, sans distraction, les lettres et la philosophie. Lorsqu'il s'en démit, il y avoit six mois qu'il sollicitoit sa retraite des fermes avec autant d'ardeur qu'un autre en eût mis à s'en procurer l'entrée, aussi le contrôleur-général Machault lui dit: « Vous n'êtes donc pas insatiable comme les autres. » M. Bastien a publié à Paris, en 1791, une belle édition complete des *Œuvres* d'Helvétius, en 5 vol. in-8°. Dans cette édition le livre de l'*Esprit* a été corrigé sur un exemplaire non cartonné, et tel que l'auteur l'avoit composé. En 1792, la municipalité de Paris donna le nom d'*Helvétius* à la rue Sainte-Anne.

* IV HELVÉTIUS (Madame), fille du comte de Ligneville, alliée à la maison de Lorraine, née en 1719, au château de Ligneville en Lorraine, devenue l'épouse du précédent, habita long-temps les terres de son mari, et plus ordinairement celle de Voré, où son occupation habituelle étoit de visiter les pauvres et les malades, accompagnée d'un chirurgien et d'une sœur de la charité. Lorsqu'Helvétius fut persécuté pour son livre de *l'Esprit*, un homme en crédit écrivit à sa femme pour l'engager à obtenir du philosophe une rétractation déshonorante. Elle repoussa sa proposition, résolue à s'expatrier, s'il le falloit, plutôt qu'à faire fléchir la conscience de son mari. Après sa mort, elle se retira à Auteuil, où sa maison, comme celle de madame Geoffrin, devint un point de réunion des hommes les plus distingués dans les sciences, les arts et les belles lettres. La Roche, Cabanis, Gallois, lui ont fermé les yeux. Francklin la venoit voir tous les jours; l'abbé Morellet passa pendant dix ans trois jours de la semaine chez elle. Turgot l'aima tendrement; Champfort prenoit un plaisir extrême à sa conversation. Quoiqu'elle ne sût rien, et ne réfléchit à rien de ce qu'elle disoit, elle plaisoit toujours, et instruisoit quelquefois. Elle se moquoit des prétentions nobiliaires. Le maréchal de B***, son parent, lui reprochoit un jour de ne pas connoître sa famille, de ne pas prendre le deuil d'un parent illustre. « Je ne sais si j'étois de sa famille, répondit-elle au maréchal, mais savoit-il s'il étoit de la mienne? » Madame Helvétius mourut à Auteuil et fut inhumée dans son jardin. « Vous ne savez pas, disoit-elle un jour, en s'y promenant avec Napoléon, combien on peut trouver de bonheur dans trois arpens de terre. »

* V HELVÉTIUS (Jean), de la même famille que les précédens, fils d'un négociant d'Amsterdam, qui, fort versé dans les langues latine et grecque, les enseigna lui-même de bonne heure à son fils, lequel, à l'âge de 13 ans, possédoit déjà Démosthènes à fond. Il en apprit par cœur les plus belles harangues, et il en rétablit quelques leçons vicieuses avec la plus grande sagacité. Il poursuivit et acheva ses études à l'académie d'Utrecht. Son père en mourant lui laissa une fortune considérable; mais, livré tout entier aux sciences, Helvétius en abandonna la gestion à un homme d'affaires qui abusa de sa confiance et le ruina. Sa bibliothèque fut le seul débris qu'il sauva du naufrage de ses biens. Quelque temps après, menacé encore une fois de la perdre, il en dut la conservation à la générosité d'un de ses amis, M. Bergmanwuytiers, échevin de la ville d'Amsterdam.

Il obtint, par la protection d'un autre Mécene, le bourgmestre Hasselaer, une place peu avantageuse, mais qui cependant lui suffit pour se mettre désormais à l'abri des risques qu'il venoit de courir. Helvétius perfectionna, par des voyages, l'éducation soignée qu'il avoit reçue. Il a décrit en beaux vers latins son voyage en Angleterre, sous le titre d'*Iter Britannicum*. Se trouvant à Cambridge, il fut voir avec quelques Anglais la statue du grand Newton. Une araignée avoit tendu sa toile sur la tête de cet illustre philosophe. Helvétius se retire de sa compagnie, et il revient un moment après, muni d'un grand balai dont il se sert pour réparer l'injure de l'insecte impur. Ce trait de vénération plut singulièrement aux Anglais, qui manquèrent tomber aux genoux d'Helvétius. Naturellement enthousiaste, quelques fois même singulier, il étoit tout entier à l'objet qui l'occupoit. Se trouvant à Paris à l'approche d'un phénomène important qui excitoit la curiosité de tous les astronomes, il s'imagina qu'il pourroit mieux l'observer à Franeker en Frise; il part aussitôt pour cette ville, et, l'observation faite, il retourne de suite à Paris. Helvétius joignoit à une érudition très vaste la connoissance d'un grand nombre d'idiômes tant anciens (y compris ceux de l'orient) que modernes. Il avoit beaucoup d'habileté et de souplesse dans les exercices du corps. Sa mémoire étoit prodigieuse; il récitoit des chants entiers d'Homère, de Virgile, de Lucain, du Tasse, de Milton. Quoique d'une petite taille, et d'une complexion peu robuste, il fut toute sa vie tourmenté des douleurs de la colique de Poitou; il avoit une voix de tonnerre, qui, jointe à une action pleine de feu, donnoit au récit qu'il faisoit de ses vers une force et une expression unique. Nous n'avons de lui qu'un recueil peu volumineux de poésies latines, sous le titre de *Jani Helvetii Poëmata, edente Laurentio Santenio*, Leyde, 1782, in-8°; et deux feuilles détachées, intitulées *Anecdota Helvetiana*. Ces poésies sont partagées en deux classes, *Elegiaca et Lyrica*, il n'a dans l'élégie ni l'enjouement d'Ovide, ni la mollesse de Tibulle, mais beaucoup de l'élévation de Properce. Son goût le portoit vers le grand, le sublime. Aussi dans l'ode il est peut-être au-dessus de tous ses contemporains. La hardiesse de ses expressions et de ses images le rend par-ci par-là un peu obscur. L'amitié, le patriotisme, la liberté, sont ses divinités favorites. Dans une élégie à P. Burmann le second il se trouve des prédictions frappantes sur le sort de la république hollandaise, et une plus singulière encore sur la révolution américaine. Sa pièce sur la mort de son intime ami Hinloopen l'affecta au point de lui causer une maladie très-sérieuse. Il est mort à la fleur de son âge en 17..... Sa pierre sépulcrale que l'on voit à Nimègue, porte une inscription simple, où il a lui-même exprimé son espérance d'une glorieuse immortalité.

HELVICUS (Christophe), né en 1581, mort à la fleur de son âge, le 10 septembre 1616, remplit avec honneur une chaire de langues orientales dans l'académie de Giessen, et laissa quelques ouvrages. Les plus connus sont, I. *Théâtre historique et chronologique*, in-folio, Francfort, 1666. C'est un recueil de Tables de chronologie assez exactes, quoique non exemptes de fautes, et défigurées par un attachement peu réfléchi aux rêveries d'Annius de Viterbe et du faux Bérose. II. *Synopsis historiæ universalis ad annum* 1612, in-4°, 1637.

HELVIDIUS, fameux arien, disciple d'Auxence, proscrivoit la virginité de Marie, et soutenoit qu'après la naissance de J.-C. la Sainte Vierge avoit eu des enfans de St. Joseph. Il vivoit dans le 4e siècle. S. Jérôme l'a combattu.

* I. HELWIG (Jean), médecin, né à Nuremberg en 1609, exerça son art dans sa ville natale et à Ratisbonne, où il mourut en 1674. Il a donné, I. *Alphabetum iatricum, hoc est brevis totius medicinæ Hippocratiæ in paucas tabulas redactæ delineatio*, Noribergæ, 1631, in-fol. II. *Observationes physico-medicæ posthumæ*, Augustæ Vindelicorum, 1680, in-4°, avec les notes de Luc Scroeck, qui est l'éditeur de ce recueil.

* II. HELWIG (Jean Otton), né en Thuringe en 1654, prit le bonnet de docteur en médecine à Erford en 1675. Le goût des voyages le conduisit successivement à Amsterdam et à Batavia, en Portugal, en Italie, en Angleterre et en Danemarck : il mourut à Baruth en Syrie en 1698. On a de lui, *Introitus in veram et inauditam physicam*, Batavii, 1678, in-4°; Hamburgi, 1680, in-8°; Heidelbergæ, 1680, in-12, avec deux de ses *Lettres*, l'une sur la *Pierre philosophale*, et l'autre sur la *Société des frères de la Rose-Croix*.

† HELYOT (Pierre), religieux picpus, connu sous le nom du P. Hippolyte, né à Paris en 1660, d'une bonne famille originaire d'Angleterre, fit deux voyages à Rome, et parcourut toute l'Italie. Ce fut là qu'il recueillit les principaux mémoires pour son *Histoire des ordres monastiques, religieux et militaires, et des congrégations séculières de l'un et de l'autre sexe, qui ont été établies jusqu'à présent; contenant leur origine, fondation, progrès, événemens considérables, leur décadence, suppression ou réforme, les vies de leurs fondateurs ou réformateurs, avec des figures assez fidèles de leurs habillemens*, Paris, 1714, 1719, en 8 vol. in-4°; le premier parut en 1714. Cet ouvrage, fruit d'un travail de 25 ans, est plein de savantes recherches, et plus exact, quoiqu'il ne le soit pas toujours, que ceux des écrivains qui l'avoient précédé. Son style, sans être élégant, a du naturel et de la netteté. On imprimoit le 5e vol. de cette Histoire, lorsque l'auteur mourut à Picpus, près Paris, le 5 janvier 1716. Nous n'avons aucun livre dans notre langue qui s'étende autant sur les ordres religieux ; il fut continué par un de ses confrères, Maximilien Bullot, mort en 1748, qui écrivoit mieux qu'Hélyot, et qui a donné un *Commentaire* sur la règle de S. François, qui fut estimé dans son ordre. Il a paru une espèce d'*Abrégé* de son ouvrage, Amsterdam, 1721, 4 vol. in-8°, pour les religieux, et autant pour les militaires. Cet Abrégé, fort inexact, n'est recherché que pour les figures. Le P. Hélyot, aussi pieux que savant, a donné *quelques livres de dévotion*, dont le plus connu est le *Chrétien mourant*, 1705, in-12.... (*Voyez* ELIOTT *et* ELYOT.)

* HEMARD (Urbain), chirurgien du cardinal d'Armagnac, exerça son art dans le Rouergue vers la fin du 16e siècle; il a publié un ouvrage intitulé *Recherches de la vraie anatomie des dents, nature et propriétés d'icelles*, Lyon, 1582, in-8°. Peu d'auteurs avant lui avoient aussi bien traité de la structure des dents.

† HEMELAR (Jean), savant antiquaire, né à La Haye, fut d'abord poëte et orateur. Gronovius le compare à Atticus pour sa probité, son

goût pour la vie tranquille, son dédain pour les honneurs et les emplois publics. Il passa à Rome six années dans le palais du cardinal Cesi, et y fit le *Panégyrique du pape Clément VIII*, qui fut si bien accueilli, qu'on lui offrit l'option de la place de bibliothécaire du Vatican ou un riche bénéfice; il accepta le bénéfice, et fut nommé chanoine de la cathédrale d'Anvers. Hémelar étoit, du côté de sa mere, oncle de Jacques Golius, célèbre par son habileté dans les langues orientales; il fut aussi l'ami du célèbre Grotius. On a de lui, I. *Expositio numismatum imperatorum Romanorum à Julio Cæsare ad Heraclium è musæo Arschotano.* Ce livre n'est pas commun, et a cependant été imprimé quatre fois. La première à Anvers en 1614, à la suite d'un ouvrage de Jacques Biæus; la seconde en 1627; la troisième à Amsterdam en 1638, in-4°; et enfin in-folio en 1654. C'est un recueil de médailles précieux. Hémelar eut cependant la modestie de ne pas vouloir mettre son nom à la tête d'un livre qui auroit fait à tout autre savant une réputation dont il eût été jaloux. II. *Poëmata multa sparsim edita.* Hémelar mourut en 1640. On l'appelle quelquefois HAMELAR.

HÉMERÉ (Claude), bibliothécaire de Sorbonne, mort à S. Quentin, dont il étoit chanoine, vers le milieu du 17e siècle, laissa divers écrits. Les plus connus ont pour titre : I. *De academiâ Parisiensi, qualis primo fuit in Insulâ et episcoporum scholis*, 1637, in-4°. II. *De Scholis publicis*, 1633, in-8°. III. *Augustæ Veromanduorum*, Paris, 1643, in-4°.

† HÉMITHÉE, Marseillaise, mariée à Marfidius, citoyen de la même ville, eut le malheur d'inspirer la plus violente passion à un jeune homme qui l'avoit vue dans une fête publique; il saisit le moment où cette femme se trouvoit seule, et voulut user avec elle de violence; mais elle s'élança sur l'épée qu'il portoit, et se tua. Marfidius, arrivé sur ces entrefaites, se perça de la même épée sur le corps de sa femme.

* HEMMELINCK (Jean), peintre, né à Damme près Bruges, vers 1450, regardé comme le meilleur peintre flamand de son siècle, s'étoit enrôlé comme simple soldat; mais après beaucoup de peines et de fatigues, étant tombé malade, il se vit réduit à la dernière extrémité dans l'hôpital de Saint-Jean de Bruges. Quelques ouvrages que ce malheureux peintre y fit, montrèrent ses talens. On obtint son congé et il fit pour l'hôpital un tableau *représentant une nativité de J. C.* C'est vers ce temps qu'il a peint la fameuse *châsse de sainte Ursule*, où il a représenté, dans plusieurs compartimens, le martyre de la sainte et des onze mille vierges. Il a égalé Van Dyck, et dans quelques parties il l'a surpassé. Il a suivi l'ancien usage de peindre à l'eau d'œufs, quoique la peinture à l'huile fût connue de son temps. On voit un tableau de lui au Musée Napoléon; il représente *saint Christophe portant l'Enfant-Jésus.*

HEMMERLINUS (Félix Malléolus), chanoine et chantre de Zurich en 1428, perdit ses bénéfices, et fut mis en prison pour des satires contre sa patrie et le clergé séculier et régulier. Ses *Opuscules*, en deux parties, l'une et l'autre in-fol., sans indication de lieu et d'année, en caractères gothiques, sont très-rares; la première l'est plus que la seconde. Dans celle-ci, on trouve *Dialogus de nobilitate et rusticitate*, etc. Dans l'autre : *Tractatus contra validos mendicantes*, *Beghardos et Beghinos*, *Monachos*, etc. Ses opuscules sont de véritables facéties qui manquent de finesse.

* HEMMING (Sixte de), né en 1535, dans une petite ville de la province de Frise, fit ses premières études à Groningue, et passa de là à Cologne, où il s'appliqua aux mathématiques et à la médecine. Il mourut vers l'an 1586. Son traité *De Astrologiâ ratione et experientiâ refutatâ liber unus*, Antverpiæ, 1583, in-4°, prouve que son opinion sur l'astrologie étoit plus éclairée que celle de ses confrères. L'astrologie eut anciennement tant d'influence sur la médecine, qu'elle avoit presque réduit cette science à un pur charlatanisme.

HEMMINGA. *Voyez* SIXTE, n° VII.

* HEMMINGFORD (Walter de), chanoine régulier de l'abbaye de Gisborough dans le comté d'Yorck, vécut dans le 14e siècle, sous le règne d'Edouard III, et fut auteur d'une *Histoire* qui commence à la conquête des Normands et finit au règne d'Edouard II (depuis l'an 1066 jusqu'en 1308.) Elle est écrite avec beaucoup de soin et d'exactitude, et le style en est assez bon pour le temps. Gale en cite cinq copies manuscrites; deux au collége de la Trinité à Cambridge, une au bureau des généalogies (Herald's' office), une à la bibliothèque de Cotton, et celle qu'il possédoit lui-même. Himmingford mourut à Gisborough en 1347.

HEMMINGIUS (Nicolas), né en 1513, dans l'île de Laland, d'un forgeron, étudia sous Mélanchthon, dont il devint l'ami et dont il adopta la doctrine : il fut fait ministre, puis professeur d'hébreu et de théologie à Copenhague, et ensuite chanoine de Roschild. Hemmingius essuya quelques disgraces de la part des luthériens, qui le soupçonnoient de pencher vers le calvinisme, et devint aveugle quelques années avant sa mort, arrivée en 1600. On a de lui plusieurs ouvrages peu estimés, excepté ses *Opuscules théologiques*, dont on fait cas chez les calvinistes, et qui furent imprimés à Genève en 1564, in-fol.

HEMON, prince thébain, aima tellement Antigone, fille d'Œdipe et de Jocaste, qu'il se tua lui-même sur le tombeau de cette princesse.

* HEMRICOURT (Jacques), gentilhomme liégeois, chevalier de Saint-Jean de Jérusalem ou de Malte, mort le 18 décembre 1403, a donné *le Miroir des nobles de Hesbaye*, avec fig., Bruxelles, 1573, in-fol. On en a fait une nouvelle édition, Liège, 1791. Cet ouvrage a été d'un grand secours à tous les généalogistes des Pays-Bas. Si on n'y peut lire sans quelque émotion l'histoire de la valeur un peu dure et barbare de ces héros de la féodalité, on doit convenir aussi qu'elle présente des traits de franchise et de probité devenus bien rares dans des siècles plus policés et plus élégans. S'ils s'égaroient quelquefois dans l'idée qu'ils se faisoient du point d'honneur, nous ne pouvons pas dire que nous en ayons une notion plus juste, ni que nos duels soient plus humains ou plus raisonnables que leurs imposans et courageux combats, qui jouissoient au moins d'une espèce de sanction de la part du gouvernement alors établi, suppléoient en quelque sorte à la vigueur des lois insuffisantes pour réprimer ou réparer les injustices, et étoient par leur nature une gymnastique salubre, ennemie de la corruption et de la mollesse.

* HEMSKERCK (Martin), né au village de son nom, près de Harlem, en 1498, s'appeloit Vandeen. Son père, qui exerçoit la profession de maçon, l'occupoit aux tra-

vaux les plus vils pour l'empêcher de se livrer à son goût pour la peinture. Le jeune homme, d'accord avec sa mère, qui lui donna le peu d'argent dont elle pouvoit disposer, quitta la maison paternelle, vint à Delft, et travailla d'abord dans l'atelier de Jean Lucas, puis dans celui de Jean Schoorel, le premier qui ait apporté en Flandre le bon goût de la peinture. Ce maître, jaloux des progrès surprenans de son élève, le renvoya; mais cet élève étoit déjà l'égal du maître. Pendant un voyage qu'il fit à Rome, il s'appliqua à l'étude de l'antique et des chefs-d'œuvre de Michel-Ange. Ses dessins étoient faciles et savans, mais lourds; ses draperies trop chargées de plis, et l'on remarquoit dans ses figures nues de la sécheresse et des muscles trop prononcés; malgré ces défauts, comme dans son pays l'art étoit encore au berceau, il s'y acquit de la réputation. Hemskerck a gravé lui-même d'après ses propres dessins, I. *Les Batailles de Charles-Quint.* II. *Les Vierges folles et les vierges sages.* III. *Les hommes occupés de l'industrie et du commerce.* Philippe Galle a gravé d'après lui l'*Enfant prodigue quittant la maison paternelle*, et, d'après Her. Muller, *Moyse donnant le dixième commandement.* Cet artiste est mort à Harlem en 1574, âgé 76 ans.

* I. HEMSKIRK (Egbert), appelé vulgairement l'*Ancien*, a peint fort plaisamment *des sujets grotesques* et *des conversations.*

* II. HEMSKIRK (Egbert), vulgairement appelé *le Jeune*, qu'on croit fils et élève du précédent, né en 1645, mort en 1704. Une imagination bizarre lui a suggéré le choix de presque tous ses sujets, qui sont toujours *des assemblées de sorciers et diables.*

† I. HEMSTERHUIS (Tibère), excellent critique, né à Groningue en 1685, professa la philosophie et les mathématiques à Amsterdam, ensuite le grec et l'histoire à Franeker, puis à Leyde, où il mourut le 7 avril 1766. David Ruuhken, son disciple, bibliothécaire de l'académie de Leyde, prononça en latin son Éloge, qui a été imprimé à Harderwick, 1785, in-8°. Hemsterhuis a publié *diverses éditions* estimées des auteurs grecs. Il a donné la meilleure de l'Onomasticon de Julius Pollux, Amsterdam, 1706, 2 vol. in-folio, et celle des Œuvres de Lucien, Amsterdam, 1743, 3 vol. in-4°, à laquelle il faut réunir l'*Index* imprimé en 1746. On lui doit encore, *Christomathia Petronio-Burmannia*, Amsterdam, 1734, in-8°.

† II. HEMSTERHUIS (François), petit-fils du précédent, premier commis de la secrétairerie du conseil d'état des Provinces-Unies des Pays-Bas, mort en 1791, fils d'un médecin de Groningue, se consacra, comme son aïeul, aux sciences, et particulièrement à la métaphysique. On a traduit en français ses *Œuvres philosophiques*, Paris, 1793, deux vol. in-8°. Il en a paru une nouvelle édition en 1808 sous ce titre: *Œuvres philosophiques de F. Hemsterhuis*, contenant: Lettre sur la sculpture; lettre sur les désirs; de l'Amour et de l'Egoïsme: Lettre sur l'homme et ses rapports; Description philosophique du caractère de feu M. Fagel; Sophyle, ou de la Philosophie; Lettre sur une pierre antique; Aristée, ou de la Divinité; Alexis, ou de l'Age d'or; Simon, ou des Facultés de l'ame; Lettre de Dioclès à Diotime sur l'athéisme: Lettre de M. Jacobi à M. Hemsterhuis, nouvelle édition, revue et augmentée, avec planches et vignettes, 2 vol. in-8°. On y

voit qu'avec un esprit réfléchi il avoit une imagination qui s'exaltoit facilement, et une dialectique quelquefois plus subtile que solide. Il combat les matérialistes et les athées, et paroît très-attaché au christianisme. Son style a souvent une teinture poétique, et n'est pas toujours clair. On distingue parmi ses écrits une *Lettre sur les désirs*, 1772, in-8°; *Aristée*, ou *de la Divinité*, Paris (Harlem), 1779, in-8°.

* III. HEMSTERHUIS (Siboldus), médecin hollandais du 17e siècle, s'est attaché à mettre au grand jour les découvertes de Jean Pecquet, de Thomas Bartholin et d'Olaüs Rudbec sur les vaisseaux lactés et lymphatiques. Il a publié leurs ouvrages sous le titre de *Messis aurea, seu collectanea anatomica; continentia præstantissimorum anatomicorum opuscula*, Lugduni Batavorum, 1654, in-12; Heidelbergæ, 1659, in-8°.

HÉMUS (Mythologie), roi de Thrace, fils de Borée et d'Orythie, avoit épousé Rodope, fille du fleuve Strymon. Ils étoient l'un et l'autre si orgueilleux de leur origine, qu'ils voulurent se faire rendre les honneurs divins, Hémus sous le nom de Jupiter, et Rodope sous celui de Junon. Le père des dieux, indigné de leur insolence, les changea en montagnes de leur nom. Hémus est la plus haute montagne de la Thrace; il la divise, presque toute entière, en deux parties, d'orient en occident, et se prolonge jusqu'au Pont-Euxin ou mer Noire. Le Rodope est aussi une montagne de Thrace, la plus haute après l'Hémus; elle s'étend vers l'occident jusqu'en Pannonie.

† HENAO (Gabriel de), jésuite, docteur de Salamanque, enseigna en Espagne avec réputation, et mourut en 1704, à 93 ans. Ses ouvrages sont en 11 vol. in-folio, en latin. Les deux premiers traitent *du ciel empyrée*, dans lequel l'auteur prétend résoudre toutes les questions qu'un philosophe chrétien peut élever sur cette matière; le troisième *de l'Eucharistie;* les trois suivans *du sacrifice de la messe;* les sept, huit et neuvième, *de la Science moyenne*, et les deux derniers, des *Antiquités de la Biscaie*, sous les titres de *Biscaïa illustrata*, et *de Cantabriæ antiquitatibus*, qui sont souvent consultés. On a encore quelques autres *petits ouvrages* de ce jésuite, qui étoit plutôt compilateur passable que bon écrivain.

† I. HÉNAULT, *ou* HESNAULT (Jean), fils d'un boulanger de Paris, voyagea dans les Pays-Bas, en Hollande et en Angleterre. De retour dans sa patrie, il se fit connoître du surintendant Foucquet par ses poésies. Son protecteur ayant été disgracié, et Colbert mis à sa place, le poëte lança contre celui-ci le *Sonnet* suivant :

Ministre avare et lâche, esclave malheureux,
Qui gémis sous le poids des affaires publiques,
Victime dévouée aux chagrins politiques,
Fantôme révéré sous un titre onéreux :

Vois combien des grandeurs le comble est dangereux ;
Contemple de Foucquet les funestes reliques ;
Et tandis qu'à sa perte en secret tu t'appliques,
Crains qu'on ne te prépare un destin plus affreux.

Sa chute quelque jour te peut être commune.
Crains ton poste, ton rang, la cour et la fortune.
Nul ne tombe innocent d'où l'on te voit monté.

Cesse donc d'animer ton prince à son supplice ;
Et près d'avoir besoin de toute sa bonté,
Ne le fais pas user de toute sa justice.

On sait ce que ce grand ministre dit à cette occasion. (*Voy.* son article.). Hénault, ayant reconnu sa faute, chercha vainement à supprimer tous les exemplaires de *son sonnet*. Cet écrivain étoit un véritable épicurien, un homme de plaisir, et ne

s'en cachoit pas. Il mourut à Paris en 1682, et laissa une fille. Ses *Poésies*, recueillies à Paris en 1670, in-12, renferment, I. Plusieurs *Sonnets*, parmi lesquels on distingue celui de l'*Avorton*, composé à l'occasion de l'aventure arrivée à Mlle. de Guerchi, fille d'honneur de Marie d'Autriche. Il fit beaucoup de bruit dans son temps.

Toi qui meurs avant que de naître ;
Assemblage confus de l'être et du néant,
Triste avorton, informe enfant,
Rebut du néant et de l'être !

Toi que l'amour fit par un crime,
Et que l'amour défait par un crime à son tour ;
Funeste ouvrage de l'amour,
De l'honneur funeste victime !

Donne fin au remords par qui tu t'es vengé :
Et du fond du néant où je t'ai replongé,
N'entretiens point l'horreur dont ma faute est suivie.

Deux tyrans opposés ont décidé ton sort ;
L'amour, malgré l'honneur, t'a fait donner la vie ;
L'honneur, malgré l'amour, te fait donner la mort.

II. Des *Lettres* en vers et en prose. Les vers ne sont pas toujours faciles, et la prose manque souvent de légèreté. III. Une *Imitation en vers* des actes II et IV de la Troade de Sénèque. Il avoit quelque talent pour ce genre de travail. IV. On a encore de lui la *Traduction en vers* du commencement du poëme de Lucrèce, qu'on trouve dans le Fureteriana. Hénault avoit poussé cet ouvrage plus loin ; mais son confesseur le lui fit brûler ; action qui le priva du plus beau rayon de sa gloire, sur-tout si la suite répondoit au commencement. Ce poëte avoit du goût ; ce fut lui qui donna les premières leçons de versification à madame des Houlières. « Hénault, dit La Monnoie, étoit l'un des hommes de son temps qui tournoit le mieux un vers. Despréaux, si délicat là-dessus, ne le nioit pas ; et quand on lui demandoit pourquoi dans le troisième chant de son Lutrin, et dans sa neuvième satire, il en avoit parlé avec mépris, il répondit qu'au lieu de Hénault, il avoit d'abord mis Boursault, ensuite Perrault, mais que s'étant réconcilié avec ces derniers, il leur avoit substitué Hénault qui, étant mort dès 1682, étoit hors d'état de former aucune plainte. »

† II. HÉNAULT *ou* HESNAULT, (Charles-Jean-François), de l'académie française, de celle des inscriptions, président honoraire aux enquêtes, et surintendant des finances de la maison de la reine, fils d'un fermier-général, né à Paris le 8 février 1685, mort dans cette ville le 24 novembre 1770, avoit été quelque temps de l'Oratoire. Le président Hénault, y ayant cueilli les fleurs de la littérature, rentra dans le monde, et remporta le prix de l'académie française en 1707, par son poëme intitulé *l'Homme inutile*. Cette compagnie se l'associa en 1723, après la mort du cardinal du Bois. Peu d'hommes ont été d'une société plus agréable. Il avoit le bonheur d'être assez riche pour n'avoir besoin de personne. Ses talens et ses connoissances étoient soutenus et embellis par des qualités plus précieuses encore, la douceur des mœurs, la sûreté du commerce, la solidité de l'amitié. Il conserva, presque jusqu'au dernier âge, tout ce qui fait aimer, tout ce qui fait rechercher. A l'esprit de conciliation, il joignoit une pénétration vive et réfléchie, une éloquence douce et insinuante.

Les femmes l'ont pris fort souvent
Pour un ignorant agréable ;
Les gens en *us* pour un savant ;
Et le dieu joufflu de la table,
Pour un connoisseur si gourmand, etc.
(VOLTAIRE.)

A ce portrait, joignons celui qu'en trace le marquis d'Argenson, qui,

dans la société, lui donnoit la préférence sur Montesquieu et Fontenelle : «Il est moins vieux que celui-ci, dit-il, et moins gênant, parce qu'il exige bien moins de soins et de complaisance. Au contraire, il est très-complaisant lui-même, et de la manière la plus simple, et l'on peut dire la plus noble. Il sait nuancer les politesses; un jugement sain et un grand usage du monde président à la distribution qu'il en fait. Son caractère sur-tout, quand il étoit jeune, paroissoit fait pour réussir auprès des dames; car il avoit de l'esprit, des graces, de la délicatesse, de la finesse, et cultivoit avec succès la musique, la poésie et la littérature légère. On m'a assuré qu'au palais il étoit bon juge, sans avoir une parfaite connoissance des lois, parce qu'il a l'esprit droit et le jugement bon. Il n'a jamais eu la morgue de la magistrature, ni le mauvais ton des robins. Il ne se pique ni de naissance, ni de titres illustres; mais il est assez riche pour n'avoir besoin de personne, et, dans cette heureuse situation, n'affichant aucunes prétentions, il se place sagement au-dessous de l'insolence et au-dessus de la bassesse. Il y a d'assez grandes dames qui lui ont pardonné le défaut de noblesse, de beauté, et même de vigueur. Il s'est toujours conduit, dans ces occasions, avec modestie, ne prétendant qu'à ce qu'il pouvoit prétendre; on n'a jamais exigé de lui que ce qu'il pouvoit aisément faire. A l'âge de 50 ans, il a déclaré qu'il se bornoit à être studieux et dévot; il a fait une confession générale: et c'est à cette occasion qu'il lâcha ce trait plaisant : *On n'est jamais si riche que quand on déménage*. Au reste, sa dévotion est aussi exempte de fanatisme, de persécution, d'aigreur et d'intrigue, que ses études de pédanterie.» La reine trouvoit dans sa société tous les agrémens d'un courtisan homme d'esprit, et ne négligeoit aucune occasion de lui donner des marques d'intérêt. Un jour qu'elle entra chez une duchesse, au moment où celle-ci écrivoit au président, elle mit au bas du billet : «Devinez la main qui vous souhaite ce petit bonjour.» Le président Hénault ajouta à sa réponse ce quatrain :

Ces mots tracés par une main divine,
Ne m'ont causé que trouble et qu'embarras;
C'est trop oser, si mon cœur le devine;
C'est être ingrat, que ne deviner pas.

On a de lui, I. *Abrégé chronologique de l'Histoire de France*, 1768, 2 vol. in-4°, et 1775, 3 vol. in-8°. C'est l'ouvrage le plus plein et le plus court que nous ayons sur notre histoire. Neuf éditions se succédèrent rapidement. Les Anglais, les Italiens et les Allemands le firent passer dans leurs langues; et les Chinois, qui daignoient à peine autrefois assigner à l'Europe un point sur le globe, le lisent aujourd'hui dans la leur. Négliger les faits isolés, ne s'arrêter qu'à ceux qui forment la chaîne des événemens, qui perfectionnent ou altèrent le gouvernement et le caractère des peuples, ne développer que les ressorts qui élèvent ou abaissent les états, voilà ce que M. le président Hénault a exécuté dans son immortel ouvrage : plus on le lit, plus on reconnoit la justesse de son discernement et la sagesse de son style. Les portraits ne sont pas dessinés de fantaisie, ils tiennent à l'histoire autant que les faits mêmes. La critique la plus sévère peut à peine trouver quelques erreurs dans un livre où elles eussent été bien excusables; et l'on est sur-tout étonné que, dans un ouvrage si concis, l'historien présente une notion si précise, si exacte, de tout ce que les annales françaises offrent de plus intéressant. Il y a eu de cet abrégé quelques imitations, les

unes passables, les autres mauvaises Cette méthode des abrégés chronologiques est plus facile pour l'auteur qu'agréable pour les lecteurs ; et, vraisemblablement, le président Hénault auroit été plus embarrassé de faire une histoire suivie sur le modèle des abrégés que les anciens nous ont laissés. Il faut avouer, toutefois, que le sien offre les portraits de plusieurs hommes célèbres très-bien peints ; des dissertations courtes, mais nettes, sur plusieurs points importans de notre histoire, et une foule de remarques curieuses, qu'on chercheroit vainement ailleurs. Le bénédictin Poirier a publié une Dissertation dans laquelle il prétend que le règne de François II dans Hénault est inexact et plein d'omissions ; mais ces inexactitudes ou omissions sont peu importantes. Quelques-uns ont voulu priver Hénault de l'invention de son plan, pour l'attribuer à l'abbé Boudot ; mais avant l'un et l'autre, Guillaume Marcel avoit publié, en 1686, son ouvrage sur l'origine et les progrès de la monarchie française, où l'on trouve le même ordre chronologique, et à qui il ne manque que la forme typographique et le style de l'ouvrage du président Hénault, pour lui ressembler parfaitement. II. *François II*, tragédie historique en prose. C'est un tableau de ce règne orageux, entièrement manqué, suivant les uns, et fait de main de maître, suivant d'autres. Ce qu'il y a de vrai, c'est que plusieurs caractères y sont bien rendus, et que cette pièce donne une idée vraie de ces temps funestes. On lui a reproché d'y avoir introduit des personnages inutiles, d'en avoir écarté d'essentiels, d'avoir commis des anachronismes ; mais ces censures n'empêchent pas qu'on ne désirât d'avoir plusieurs scènes historiques traitées ainsi pour donner aux jeunes gens et aux femmes le goût de l'histoire. III. *Le Réveil d'Epiménide*, comédie non représentée, et digne de l'être, par l'agrément et la finesse qui la caractérisent. Elle est imprimée avec *François II*, et d'autres pièces, 1768, 2 vol. in-12, et 1770, in-8°, sous le titre de *Pièces de Théâtre*, en prose et en vers. IV. *Les Chimères*, divertissement en un acte, dont la musique est du duc de Nivernais. Il fut représenté à l'hôtel de Belle-Isle, où l'on faisoit toujours de grands projets ; aussi l'abbé de Voisenon disoit que, pour offrir *le Palais des Chimères*, Hénault ne pouvoit mieux choisir le lieu de la scène. (*Voyez* CAUX *et* FUZELIER.) Le président Hénault est connu encore par quelques *Poésies fugitives*, spirituelles, douces et foibles, mais qui ne manquent pas de graces ; il n'y en a que très-peu d'imprimées. Il a eu part à *l'Abrégé chronologique de l'Histoire d'Espagne*, par Macquer. On a encore du président Hénault *Histoire critique de l'établissement des Français dans les Gaules*.

* III. HÉNAULT (Guillaume), médecin, originaire de Rouen, où il exerça sa profession, a écrit un ouvrage en faveur de Pecquet sous ce titre : *Clypeus, quo tela in Pecqueti cor à clarissimo viro Carolo Le Noble, collegâ suo, conjecta infringuntur et eluduntur*, Rothomagi, 1655, in-12 : si l'on en croit l'auteur, Mentel, médecin de Paris, découvrit en 1629, le réservoir du chyle sur un chien, et le démontra en 1635 ; mais il est prouvé aujourd'hui que le véritable auteur de la découverte est Pecquet. Il a donné en outre un ouvrage intitulé *le Trône de la médecine*, Rouen, 1665, in-8°.

* I. HENDERSON (Alexandre), théologien écossais, presbytérien, que son savoir et son éloquence firent placer à la tête de sa secte,

fut envoyé en Angleterre chargé de tous pouvoirs. En 1646, pendant que Charles I[er] étoit à Newcastle, il eut avec lui une conférence sur l'épiscopat, dans laquelle Henderson fut complètement battu. On dit que cette disgrace hâta sa mort, et qu'à ses derniers momens il exprima son regret d'avoir soutenu le parti contraire à celui de son roi.

* II. HENDERSON (Jean), acteur anglais, né à Londres en 1747, mort en 1785, montrant d'abord du goût pour le dessin, fut mis chez un artiste habile, mais d'un caractère violent. Il ne put vivre long-temps avec lui. Alors on le plaça chez un orfèvre. Son nouveau maître étant mort, il s'appliqua aux études convenables au théâtre. En 1772 il parut pour la première fois à Bath, sous le nom de *Courtney*, dans le rôle de *Hamlet*, et il fut très-applaudi. Depuis, sa réputation s'augmenta toujours; mais ce ne fut qu'en 1777 qu'il débuta à Londres dans le rôle de *Shylock*. M. Colmach l'engagea aussitôt. Depuis, il a eu un grand succès au théâtre de Drury-Lane, et sur d'autres théâtres en province; il excelloit sur-tout dans le rôle de Falstaff. Cet acteur célèbre mourut d'un transport au cerveau.

* III. HENDERSON (Jean), Irlandais, d'un génie extraordinaire, né en 1757 à Ballagarance, d'un père prédicateur, et ensuite maître d'une école près de Bristol, mourut à Oxford en 1788. Le jeune Henderson, élevé chez les méthodistes, fit dans ses études des progrès si rapides, qu'à dix-huit ans il fut maître de latin à l'école de Kingswood. Il n'en avoit pas plus de douze quand il eut la chaire de grec au collége de lady Huntington, au pays de Galles. Le docteur Tucker, doyen de Glocester, l'envoya au collége de Pembroke à Oxford, et il y prit le baccalauréat ès-arts; mais il n'entra jamais dans les ordres. Henderson, toujours extraordinaire dans son habillement et sa façon de vivre, se livroit toute la matinée à des exercices violens, et se mettoit ensuite au lit. Cet homme singulier a cultivé beaucoup de sciences : mais celles auxquelles il s'est appliqué avec plus de plaisir sont la *chimie*, la *physiognomie* et les *sciences occultes*.

* HENGIST, premier roi saxon du royaume de Kent, vivoit à la fin du 5[e] siècle, et descendoit de Woden, que les Saxons prétendoient être un dieu. Vortigern, roi des Bretons, l'ayant appelé pour l'aider à chasser les Picts de ses états, Hengist emmena avec lui sa fille Rowena. Vortigen en devint amoureux, et l'épousa. Ce fut ainsi que Hengist obtint le royaume de Kent. Il mourut en 489.

† HENICHIUS (Jean), professeur de théologie à Rintel, au pays de Hesse, théologien modéré, né en 1616, et mort le 25 juin 1671, souhaita passionnément la réunion des luthériens avec les calvinistes; mais ses efforts pour cette réunion ne lui attirerent, de la part des fanatiques des deux partis, que des injures et de mauvais procédés. On a de lui divers ouvrages de théologie et de controverse, in-4° et in-8°, estimables pour leur modération. Les principaux sont, I. *Compendium sacræ theologiæ*, in-8°. II. *De veritate religionis christianæ*, in-12. III. *Institutiones theologicæ*, in-4°. IV. *Historia ecclesiastica et civilis*, in-4°.

* HENISCHIUS (George), docteur en médecine, né à Bartfeld en Hongrie, enseigna la rhétorique et les mathématiques à Augsbourg pen-

dant quarante-deux ans, et mourut dans cette ville le 31 mai 1617. Il a donné *une édition* des Œuvres d'Hésiode, qui fut imprimée à Bale en 1580, in-8°. Il a en outre publié, I. *Enchyridion medicinæ, medicamentorum tam simplicium quàm compositorum in certos titulos distinctam sylvam continens*, Basileæ, 1573, in-8°. II. *Ætiologica, semeiotica et therapeutica morborum acutorum et diuturnorum, Arætei Cappadocis conjunctim edita*, Augustæ Vindelicorum, 1603, in-fol., en grec et en latin. III. *De numeratione multiplici*, ibid., 1605, in-8°. IV. *De asse et partibus ejus*, ibid., 1606, in-8°.

* HENKÉ (Henri-Philippe-Conrad), fils de l'aumônier de la garnison de Helmstaedt, naquit le 3 août 1752 à Hehlen, dans le duché de Brunswick. Une mémoire heureuse et une grande pénétration facilitèrent ses progrès dans les langues grecque et latine, et dans l'étude des auteurs classiques. Celle de l'histoire ecclésiastique, à laquelle il se livra, lui avoit inspiré la plus haute estime pour Luther, et après celui-ci pour George Calixte. On en peut juger par la nouvelle édition critique du fameux Traité *de conjugio clericorum*, qu'il publia, en 1783, à Helmstaedt, in-4°. Il avoit le zèle ardent de Luther pour la défense de sa doctrine, et le même amour pour la paix que Calixte. Sa vénération pour le premier, et le fréquent usage de ses écrits, eurent une influence marquée sur son style, qui tient à la fois de la précision énergique et de la rudesse de celui de ce célèbre réformateur. La manière lumineuse dont il a traité l'Histoire ecclésiastique est sans contredit le plus grand de ses mérites. Dans ses cours sur les diverses parties de la théologie, telles que la dogmatique, l'explication du nouveau Testament, la religion populaire et l'éloquence de la chaire, il a formé un nombre considérable de bons prédicateurs. Ses *Explications exégétiques* éclairent une grande quantité de passages difficiles de l'Ecriture sainte. Tant de mérites et de talens élevèrent Henké aux places et aux fonctions les plus honorables dans sa patrie. Il fut successivement professeur en théologie à l'université de sa ville natale, abbé du couvent de Michaelstein (depuis 1786), et vice-président du consistoire de Helmstaedt. Il fut aussi nommé membre de plusieurs commissions chargées de pourvoir aux moyens de relever l'université de Helmstaedt de l'état de dépérissement dans lequel elle étoit tombée. Les voyages à Paris et à Brunswick, qu'il fit en sa qualité de député des états-généraux et de membre du collége électoral de son département, achevèrent de ruiner sa santé, et terminèrent ses jours le 7 mai 1809. Parmi ses ouvrages, son *Histoire ecclésiastique* tient à juste titre le premier rang : les deux derniers volumes sur-tout donnent la plus haute idée de son application et de sa pénétration. Le reproche qu'on peut lui faire à l'égard de son *Histoire de l'Eglise catholique*, qu'il n'a pu finir (le 6ᵉ vol. devoit s'étendre jusqu'en 1773, et le reste auroit rempli un 6ᵉ), est la véhémence avec laquelle il défend ses opinions, principalement dans le premier volume, et qui lui fait perdre de vue le premier devoir de l'historien. Le Catalogue des ouvrages de cet écrivain est considérable. Les principaux sont, I. *Elémens des Belles-Lettres prosaïques*, traduits du latin de Quintilien en allemand, Helmstaedt, 1775 et 1776, 3 vol. in-8°. II. *Historia antiquior dogmatis de unitate Ecclesiæ*, ibid., 1781, in-4°. III. *D. G. Calixti de conjugio clericorum liber. Emendatius edidit*,

in capita sua et sectiones divisum et indicibus necessariis completum; additâ præfatione, ibid., 1783, in-4°. IV. *Histoire des Religions juive et chrétienne, pour la première instruction*, en allemand, Leipsick, 1788, in-8°; 2ᵉ édition corrigée et augmentée, ibid., 1789, in-8°. V. *Élémens pour les cours académiques de l'Histoire chronologique et générale de l'Eglise chrétienne*, en allemand, 4 vol., Brunswick, depuis 1778-1795, gr. in-8°; la 2ᵉ édition du 1ᵉʳ vol. est de 1793, et la 3ᵉ de 1795 : la 2ᵉ édition du 2ᵉ vol. est de 1794, et celle du 3ᵉ vol. est de 1796; toutes à Brunswick, et dans le même format. VI. *Magasin pour la philosophie de la religion, l'Exégèse et l'Histoire ecclésiastique*, en allemand, Helmstaed, 5 vol. in-8°, depuis 1795-1793. VII. *Archives pour l'Histoire ecclésiastique des derniers temps*, en allemand, 3 vol. in-8°, depuis 1794-1796 : elles sont la continuation de celles publiées par MM. Schneider et Schroder, etc., etc. On a encore de Henké un grand nombre de *Sermons*, des *Dissertations*, et des *articles de critiques*, dans les Journaux savans et littéraires du temps.

* I. HENLEY (Antoine), écrivain anglais, né avec une fortune considérable, distingué par son goût pour le plaisir et pour la littérature, se livra particulièrement à l'étude des anciens poëtes. Il tenoit beaucoup du caractère de Tibulle; il en eut l'indolence, la galanterie, l'esprit, l'humanité, la générosité, et partagea son goût pour les lettres. Il étoit très-grand musicien, et se maria tard; mais à cette époque, moins avide de plaisirs et de dissipation, il fut élu membre du parlement en 1698, et se montra constamment, dans la chambre des communes, l'un des amis les plus fervens de la liberté. Henley fut auteur de plusieurs ouvrages auxquels il ne mit point son nom. Il travailla à deux ouvrages périodiques de son temps, *the Tatler* et *the Medley*. Il mourut en 1711.

* II. HENLEY (Jean), personnage obscur, plus connu sous le nom de l'*Orateur* Henley, né dans le comté de Leicester en 1692, mort en 1756, s'est rendu célèbre par sa présomption et son fanatisme. On a de lui une *Grammaire universelle ;* un poëme intitulé *Esther;* une *Traduction* des Lettres de Pline, de plusieurs ouvrages de l'abbé de Vertot, du Voyage de Montfaucon en Italie, etc., etc. Mais sa prédication singulière, et presque toujours populaire, lui a donné sa plus grande réputation. Il mettoit son industrie à se procurer un auditoire nombreux et composé des classes les plus basses de la société. Il rassembla un jour une immense quantité de cordonniers, à la faveur de l'annonce d'un moyen très-expéditif d'avancer leur travail. Ce moyen consistoit à couper la tige des bottes déjà faites pour n'en conserver que le soulier. Hogarth a fait d'Henley le sujet de deux de ses gravures.

* HENNEBERT (J. B. F.), chanoine de Saint-Omer, né à Hesdin le 21 août 1726, et mort au commencement du 19ᵉ siècle, a publié, *Du plaisir*, ou *Moyen de se rendre heureux*, Lille, 1764, 2 parties in-12. *Cours d'histoire naturelle*. Il a travaillé dans la partie qui concerne les oiseaux, 1770, 7 vol. in-12. *Histoire générale d'Artois*, Lille, tom. I, 1786; tome II, 1788, in-8°.

* HENNEPIN (Louis), récollet d'Ath en Hainaut, où il naquit en 1640, se consacra pendant quel-

que temps au service des hôpitaux, fut aumônier dans les armées, passa en qualité de missionnaire à Québec, et exerça ces pénibles fonctions pendant onze ans au Canada. En 1678, il traversa le lac Ontario, parcourut les vastes pays qui sont au sud-ouest du Canada, et en 1680, il découvrit le fleuve Mississipi. Le P. Hennepin, mort à Utrecht au commencement du 18e siècle, publia une *Dissertation* sur ses découvertes, Paris, 1683, et Amsterdam, 1704; celle-ci est la plus complète.

* HENNIN (E. F.) de l'académie des inscriptions et belles-lettres, ancien premier commis des affaires étrangères, mort à Paris le 5 juillet 1801, secrétaire d'ambassade en Pologne sous le comte de Broglie et le marquis de Paulmy, fut admis au secret de la correspondance du cabinet particulier de Louis XV, et reçut plusieurs fois des instructions écrites en entier par ce monarque. Désigné, en 1761, pour être secrétaire du congrès qui devoit se tenir à Ausbourg, il fut nommé, en 1763, ministre résident en Pologne, et en 1765 il passa à Genève en la même qualité. Depuis, il remplaça M. Gérard dans le poste important de premier commis des affaires étrangères. A l'entrée de Dumouriez dans ce département, Hennin en sortit. Ses principes politiques furent ceux de l'homme honnête, éclairé par l'étude de la science et des hommes, et sa pratique fut toujours d'accord avec ses théories. En 1792 il étoit chargé d'affaires de France à Venise; en juillet 1793 il passa en la même qualité à Constantinople; ses différens avec Descorches le firent renvoyer à Marseille, d'où il vint à Paris, et fut nommé, en octobre 1794 un des membres de la commission de police administrative de cette ville. Comme littérateur, Hennin possédoit douze langues. Ses connoissances en histoire, en géographie, en antiquités, étoient immenses. Il laisse en manuscrits plus de 150 volumes in-folio, sur toutes sortes de matières, et en particulier une *Bibliographie des voyages*, en 11 vol. in-4°, qu'il destinoit à l'impression.

* HENNING (Salomon), né à Weimar en 1528, ne fut pas moins distingué par son savoir que par son talent dans la carrière de la diplomatie et de la politique. L'ordre teutonique employa ses services comme négociateur depuis 1554 jusqu'à 1589, qu'il mourut à Wahmen, comblé d'honneurs et de biens. On a de lui une *Discipline ecclésiastique pour le duché de Courlande*, imprimée à Rostock, 1570, in-4°; des *Mémoires sur l'état actuel de la religion dans les principautés de Courlande, Semigalle et Livonie*, in-folio, 1589; et une *Chronique de Livonie et de Courlande*, Rostock, 1590. Cette Chronique, son pricipal ouvrage, qui commence à l'année 1554, a été réimprimée plusieurs fois.

* HENNINGER (Jean-Sigismond), médecin, nommé, en 1704, à la chaire d'anatomie dans l'université de Strasbourg, qu'il occupa pendant quatre ans, fut appelé ensuite à une autre chaire dans la même université, qu'il remplit jusqu'en 1719, époque de sa mort. Les ouvrages de ce médecin consistent en plusieurs *Dissertations académiques*, et il est l'éditeur de quelques ouvrages de médecins célèbres. Il a aussi donné une *Description des vaisseaux lactés et du canal tho-*

rachique, dont il fit graver la figure dans une planche particulière.

† I. HENNINGES (Jérôme), laborieux historien allemand du 16[e] siècle, disciple de Melanchthon, a publié plusieurs ouvrages assez estimés, concernant les généalogies de quantité de maisons d'Allemagne. Le principal est intitulé *Theatrum genealogicum omnium œtatum et monarchiarum familias complectens*, 7 tom. en 4 vol. in-fol., 1598, à Magdebourg, auquel on ajoute *Genealogiæ aliquot familiarum nobilium in Saxoniâ*, in-fol., Hambourg, 1590; *Genealogiæ imperatorum, regum, principum, etc.*, Huyssée, 1588, in-fol. Ces six volumes sont difficiles à rassembler.

* II. HENNINGES (Jean), pasteur et professeur de théologie à Helmstadt, mort en 1646, à 78 ans, est auteur de trois volumes de *Dissertations* sur divers passages des livres saints, et d'une *Version en vers latins* du prophète Jonas.

† HENNUYER (Jean), évêque de Lisieux, mort en 1577, est un de ces hommes dont la mémoire ne doit jamais périr. Confesseur de Henri II, roi de France, qui devint, à l'exemple de François I[er], ardent et injuste persécuteur des calvinistes, il fut nommé à l'évêché de Lodève, et ensuite à celui de Lisieux. A l'époque de la Saint-Barthélemi, le lieutenant de roi étant venu lui communiquer l'ordre qu'il avoit de faire égorger tous les huguenots qui se trouvoient à Lisieux, Hennuyer s'opposa à cet acte de barbarie. « Je n'ai trouvé, lui dit-il, ni dans l'Evangile, ni dans ce qu'offrent les beaux jours du christianisme, rien qui puisse justifier ce qu'on exige. La vraie religion s'est établie par la persuasion, et non par la terreur et le meurtre. Le chrétien doit voir avec douleur l'égarement de ses frères, mais respecter en eux des hommes que Dieu a créés à son image. L'effusion du sang, loin de ramener les hérétiques, ne fera que les fortifier dans leurs principes, que leur inspirer de l'horreur pour la communion qu'ils ont abandonnée, que répandre des semences perpétuelles de désordres, de guerres civiles, de vengeances. » Il finit par déclarer qu'il regardoit ces proscriptions comme l'ouvrage d'ambitieux qui vouloient perdre leurs princes en les rendant les bourreaux de leurs peuples. Le lieutenant de roi reçut son opposition et lui en donna acte. Le massacre n'eut point lieu, et les calvinistes du diocèse de Lisieux, sauvés par cet acte de vigueur, rentrèrent presque tous dans la communion de leur libérateur. Sa conduite fut approuvée par Charles IX, d'où l'on doit conclure que la tyrannie ne seroit pas si funeste, s'il y avoit moins de lâches intéressés à la seconder. M. Mercier, membre de l'institut, a consacré le trait de Jean Hennuyer dans un drame en trois actes, en prose, publié en 1772 et 1775, in-8°.

HÉNOCH. *Voyez* ÉNOCH, n° II.

† I. HENRI I, dit *l'Oiseleur*, né en 876, d'Othon, duc de Saxe, qui avoit refusé la couronne de Germanie, et d'Hedwige, fille d'Eberhard, comte de Franconie et de Wétéravie (*voyez* SAXE, Othon l'illustre), succéda à son père, par droit d'héritage, dans les terres de Brunswick, et par concession du roi Conrad, en 912, dans le duché de Saxe. Ce dernier prince, qui devoit la couronne au refus d'Othon, se trouvant blessé à mort dans un combat contre les Huns, désigna généreusement aux états d'Allemagne Henri, son ancien ennemi et rival, comme seul propre à lui succéder. Les prétentions de chaque duc à la couronne annonçoient un déchire-

ment prochain et de longs troubles, lorsque Eberhard, suivant les intentions du roi Conrad, son frère, se désista le premier en faveur de Henri, son neveu. Alors les Franconiens, les Saxons et les Thuringiens réunis, élurent d'un consentement unanime Henri, alors âgé de 43 ans, roi d'Allemagne. Les députés qui furent lui annoncer son élection le trouvèrent occupé à la chasse aux oiseaux, exercice qu'il aimoit beaucoup; ce qui lui fit donner le surnom de l'*Oiseleur*. Les circonstances de son avénement au trône sont remarquables. *Electus est à principibus et nobilioribus viris coram omni populo*, dit le moine Witikind (liv. Ier de ses annales. *Meibomius scriptor. rer. Germanic.*, tom. I, pag. 621). Les grands le choisirent, le peuple consentit, la nation prêta serment d'obéissance; il fut couronné sans qu'il y eût d'onction ni d'inauguration, et Eberhard lui avoit déjà porté, de la part du roi son frère, la lance sacrée, le manteau royal, le diadème et l'épée des anciens rois. Pfeffel observe que c'est la première mention des marques de l'empire qui se trouve dans l'histoire d'Allemagne. On prétend que ces ornemens ont toujours eté conservés depuis à Nuremberg. Le premier acte de Henri fut un acte de reconnoissance envers Eberhard, auquel il donna le duché de Franconie, ainsi que le palatinat du Rhin, qui n'étoient pas encore héréditaires. Dès l'année suivante Henri part pour soumettre Burchard, duc de Souabe; Arnoul-le-Mauvais, duc de Bavière, donne des secours à Giselbert, duc de Lorraine, qui s'étoit révolté contre Charles-le-Simple, roi de France; signe ensuite la paix, en 921, avec ce monarque, dans une île du Rhin, près de Bonn; donne sa fille Gerberge et la Lorraine à Giselbert, et conclut une trève de neuf ans avec les Hongrois. Henri fait ensuite la guerre contre les Slaves ou Slavons; leur enlève les provinces de Brandebourg, de Misnie et de la Lusace; y établit des margraves pour la défense de ces frontières; rend la Bohême tributaire; fait relâcher Charles-le-Simple, que Heribert, comte de Vermandois tenoit prisonnier; se fait prêter serment de fidélité par les Lorrains; attaque Raoul II, roi des deux Bourgognes, s'accommode avec lui et lui fait présent de la ville de Bade et de ses dépendances, en échange d'un des clous qu'on dit avoir servi à attacher J. C. sur la croix; déclare la guerre à Gormond, roi de Danemarck, parce qu'il persécutoit les chrétiens; l'oblige à demander la paix et à rétablir le christianisme dans ses états, et recule les limites de l'Allemagne, de l'Eyder, où Charlemagne les avoit portées, jusques à la Slie dans le Sleswic. Cependant la trève des Huns expire en 933: ils demandent le tribut que Conrad I leur avoit promis. Henri, résolu de s'affranchir de cette humiliation, fait présenter à leurs députés un chien galeux auquel on avoit coupé la queue et les oreilles, leur ordonnant de dire à leurs maîtres que s'ils avoient un autre tribut à exiger de lui, ils vinssent le chercher eux-mêmes. Cette réponse insultante fut bientôt suivie d'une irruption des Huns; Henri s'y étoit depuis longtemps préparé, il tailla leur armée en pièces, en 933, à Mersebourg, leur tua 36,000 hommes, les chassa de l'Autriche, et y rétablit le margraviat créé par Charlemagne. Henri assemble à Erfurt les princes de l'Allemagne, les engage à lui choisir pour successeur Othon, son fils aîné, et meurt à Quedlimbourg le 2 juillet 936, à l'âge de 60 ans, au milieu des préparatifs d'une expédition qu'il projetoit de faire en Italie. Ce prince eut deux femmes, la première Hatburge, fille d'Ervin, seigneur d'Alstat: il l'avoit enlevée d'un monastère où elle s'étoit enfermée après la mort de son premier

mari. Sigismond, évêque d'Halberstadt, ayant menacé les deux époux de l'excommunication, Henri quitta Hatburge, qui retourna dans son monastère en 911. La deuxième fut Mathilde, fille de Thierri, comte de Ringelheim, issu du sang de Witikind, chef des Saxons sous Charlemagne. Henri l'*Oiseleur* eut du premier lit Tancmar, qui fut tué à Eresbourg en 939, et une fille mariée à Sigefroi, premier margrave de Brandebourg; du second lit, 1° Gerberge, mariée en 929, d'abord à Giselbert, duc de Lorraine, puis en 939, à Louis IV d'Outremer, roi de France; 2° Othon, qui régna (*voyez* OTHON I, dit le *Grand*, empereur d'Allemagne); 3° Henri, duc de Bavière, en 945 (*voyez* SAXE, Henri-le-Jeune, duc de Bavière); 4° Brunon, archevêque de Cologne, et grand-duc de Lorraine en 953, mort en 965. 5° Hattwine, femme de Hugues-le-Grand, duc de France, en 938, et mère de Hugues Capet. Henri l'*Oiseleur*, aussi bon législateur que guerrier, est un des plus grands princes que le trône ait produits, et un de ceux auxquels l'Europe a le plus d'obligation. Pendant la trève avec les Huns, il engagea les aînés de chaque maison à prendre les armes, mit le premier les troupes sur le pied d'une milice perpétuelle, établit une discipline rigoureuse, et leur fit faire souvent des manœuvres; ce qui lui fit attribuer vulgairement l'invention des tournois en 936, quoiqu'elle soit bien postérieure, n'étant que de 1066, et due, suivant toute apparence, à Geoffroy de Preuilly, gentilhomme angevin. Ses soins pour son armée l'en firent chérir, et elle lui conféra le titre d'*imperator* après la bataille de Mersebourg; mais il ne le porta jamais: on le voit seulement, dans un diplôme de 932, se qualifier d'avoué de Rome. L'Allemagne et la Saxe manquoient de villes qui pussent arrêter les Huns dans leurs conquêtes: il fit faire des retranchemens le long de la Westphalie, dont les vestiges s'appellent encore le Hünengreve; vers 926, il fit construire des villes, les fortifia, ainsi que les gros bourgs de la Saxe; il obligea la neuvième partie des habitans de la campagne à venir les habiter, et donna à ces nouveaux citadins des priviléges et prérogatives considérables; Henri affranchit les esclaves pour qu'ils vinssent établir leur industrie dans ces villes: il y fixa les assemblées publiques; employa la religion à policer les peuples; fonda l'abbaye de Quedlinbourg, et plusieurs autres maisons religieuses sous la règle de Saint-Augustin, pour y élever ou retirer les filles dont les pères avoient été tués dans la guerre contre les Huns, avec la liberté d'en sortir et de se marier quand elles le voudroient. Les princes de sa dynastie suivirent les mêmes principes, et c'est à eux qu'on doit la naissance et les premiers accroissemens des villes, l'établissement des communautés, des corps de métiers, l'industrie, l'exploitation des mines, l'érection des évêchés, des chapitres des cathédrales, des monastères, des magistratures, et les principes de la civilisation de l'Allemagne. Henri, naturellement bon et humain, étoit très-sujet à la colère et à de grands emportemens; il aimoit les femmes et le plaisir; mais ces défauts disparoissent devant ses grandes qualités et devant tout ce qu'il a fait de bon, d'utile et d'immortel.

† II. HENRI II (saint), dit *le Boiteux*, né le 6 mai 972, arrière-petit-fils du précédent, fils de Henri-le-Querelleur duc de Bavière, et de Gisèle, fille de Conrad, roi de Bourgogne, et petit-fils de Henri-le-Jeune, fut duc de Bavière en 995 et eut beaucoup de concurrens à la couronne lors de la mort d'Othon III,

son cousin. Élu, sacré et couronné à Mayence roi d'Allemagne, le 6 juin 1002, par l'archevêque Villegis, premier ministre et régent de l'Allemagne, il assembla d'abord une armée nombreuse, et, tant par ses forces que par son activité, en imposa à ses rivaux qui se soumirent. Il crut, pour ménager l'opinion, devoir se faire couronner une seconde fois à Aix-la-Chapelle, par les mains de l'archevêque de Cologne, et fit couronner peu après la reine Cunégonde à Paderborn. Henri II passe en Italie en 1004, pour réduire Ardouin, marquis d'Yvrée, qui avoit usurpé la qualité de roi d'Italie; il force les Alpes, s'empare de Pavie, et s'y fait couronner roi d'Italie. Il déclare la guerre à Baudouin, comte de Flandre, se rend à une entrevue avec Robert, roi de France, attaque la Bohême qui s'étoit soustraite à son autorité pour se soumettre à Boleslas, roi de Pologne, expulse celui-ci en 1006, et met à sa place le prince Jaromir de Bohême, frère du roi Boleslas III l'*Aveugle*. Henri depuis long-temps faisoit ses efforts pour amener la conversion de saint Étienne, roi de Hongrie; il y réussit. Ce prince s'étant fait chrétien, ainsi que ses sujets, l'empereur Henri II reconnut en 1008 la dignité de roi qu'il avoit prise l'an 1000, et lui donna sa sœur Gisèle en mariage, et pour dot les villes de Presbourg et d'Œdenbourg, anciennes dépendances de la Bavière, à charge de les tenir en fief de l'Allemagne. Les troubles suscités par Ardouin, marquis d'Yvrée, ayant continué en Italie, l'empereur y repasse de nouveau en 1013 pour le châtier, le dépouille de toutes ses terres et le réduit à s'enfermer de désespoir à l'abbaye de Frutane en Piémont, où il mourut en 1015. Henri va célébrer les fêtes de Noël à Pavie, s'arrête à Ravenne, où il fait déposer Adalbert qui s'étoit emparé de ce bel archevêché, et y nomme Arnoul de Saxe son frère, alors veuf; il s'achemine ensuite vers Rome où il rétablit le pape Benoît VIII, qui à son tour, sacre Arnoul archevêque de Ravenne, et Henri II empereur, le 24 février 1014. On fit usage pour la première fois dans cette cérémonie du globe impérial. Le pape, avant de le couronner, lui demanda « Voulez-vous garder à moi et à mes successeurs la fidélité en toutes choses ? » Espece d'hommage que l'adresse du pontife cherchoit à extorquer de l'extrême dévotion de Henri. C'est la première trace de l'obéissance que quelques empereurs eurent depuis la foiblesse de promettre aux papes. Henri reprit sa route par la France pour retourner en Allemagne. Naturellement sérieux et mélancolique, il aimoit la solitude des cloîtres, et lorsqu'il fut à l'abbaye de St.-Vannes de Verdun, il lui prit la fantaisie de se faire moine: heureusement l'abbé nommé Richard étoit un homme de mérite et d'esprit: il le reçut pour moine et lui ordonna, au nom de l'obéissance qu'il venoit de lui jurer, de retourner gouverner l'empire que Dieu lui avoit confié. Henri eut encore l'envie de se faire chanoine à Strasbourg; le calme de la vie ecclésiastique paroissoit le bien suprême à un homme obligé de mener une vie toujours agitée, et dont la conscience délicate se croyoit responsable devant Dieu des injustices qui se commettoient dans son empire. Pendant qu'il faisoit une paix assez désavantageuse avec Boleslas, il étoit obligé de faire la guerre contre les Grecs et les Sarrasins en Italie; Henri leur enleva une partie de la Calabre et distribua l'autre aux Normands qui avoient servi dans son armée. L'an 1022, l'empereur préside le concile de Seligenstadt; il a, en 1023, une seconde entrevue avec le roi Robert sur le Chiers près Luxembourg, dans le but de consolider la paix de l'Église et celle de leurs états mutuels,

tombe malade l'année suivante, et meurt à Grüne en Saxe le 13 juillet 1024, à l'âge de 52 ans. Il fut enterré à Bamberg, et le pape Eugène III l'a canonisé en 1152. La piété de Henri II l'a mis au rang des saints, ses qualités militaires l'ont placé parmi les héros, comme sa justice et sa générosité parmi les grands princes. Aucun n'a fait peut-être aux églises de plus immenses largesses. Il jeta les fondemens de la cathédrale de Strasbourg, rétablit l'évêché de Mersburg, érigea en 1007 celui de Bamberg qui étonne par sa magnificence; fondations qu'il ne faut pas regarder sous le point de vue de la dévotion seule, mais comme des moyens très sages et très utiles de civilisation dans ces temps d'ignorance et de barbarie. Charlemagne son aïeul maternel les avoit aussi employés; et M. Ancillon, dans son tableau des révolutions, remarque très judicieusement que ces évêchés fondés par la maison de Saxe devinrent des écoles de culture et d'obéissance. L'empereur Henri II est le premier qui se soit servi du grand sceau de l'empire, appelé sceau de majesté, et du titre de roi des Romains, que ses successeurs ont substitué à celui de roi d'Italie. Il avoit épousé Cunégonde, fille de Sigefroi, comte de Luxembourg, et sœur de Henri IV, duc de Baviere, dont il n'eut jamais d'enfans. Elle fut accusée d'adultère, de sortilège et de commerce avec le diable. Un auteur contemporain rapporte « qu'en effet on voyoit souvent les matins le diable sortir de son lit sous la forme d'un beau soldat *sub forma militis speciosi.* » Elle se purgea de cette accusation en passant par l'épreuve du feu, et n'en fut pas moins canonisée en 1201. *Voyez* CUNEGONDE, n° I.

III. HENRI III, *le Noir*, fils de l'empereur Conrad II, naquit en 1017, et succéda à son père en 1039, à l'âge de 22 ans. Les premières années de son règne furent marquées par des guerres contre la Pologne, la Bohême, la Hongrie; mais elles ne produisirent aucun grand événement. La confusion régnoit à Rome comme dans toute l'Italie. L'empereur passa les monts pour y porter la paix. Il fit déposer, dans un concile, Benoît IX, Silvestre III, Grégoire VI, et mettre à leur place Clément II. Les Romains jurèrent à l'empereur de ne plus élire de pape sans son consentement. Henri et son épouse reçurent ensuite la couronne impériale du nouveau pontife. Après quelques expéditions contre les rebelles d'Italie, de Hollande et de Frise, ce prince mourut à Botfeld en Saxe le 5 octobre 1056, et fut enterré à Spire. Quelque temps avant sa mort, il avoit eu une entrevue avec Henri I, roi de France, qui, lui ayant fait des reproches de ce qu'il possédoit injustement plusieurs provinces démembrées de la couronne de France, l'empereur lui proposa de vider ce différent par un duel; mais le monarque français le refusa.

† IV. HENRI IV, *le Viel* et *le Grand*, fils de Henri III, succéda à la couronne impériale après lui, en 1056, à l'âge de six ans, sous la tutelle d'Agnès, sa mère, femme habile et courageuse, qui gouverna l'empire pendant les premières années. Dès l'âge de treize ans, Henri régna par lui-même, et se montra digne du trône par sa valeur contre les princes rebelles de l'Allemagne, et sur-tout contre les Saxons. Tout étoit alors dans la plus horrible confusion. Qu'on en juge par le *droit de rançonner les voyageurs :* droit que tous les seigneurs, depuis le Mein et le Weser jusqu'au pays des Sclaves, comptoient parmi leurs prérogatives féodales. L'empereur, quoique jeune, et livré à tous les plaisirs, parcourut

l'Allemagne, pour y mettre quelque ordre; mais, tandis qu'il régloit l'Allemagne, il se formoit un orage en Italie. Alexandre II étant mort en 1073, les Romains élurent Hildebrand, qui prit le nom de Grégoire VII : homme de mœurs pures, mais d'un esprit vaste et zélé jusqu'à l'emportement. Le nouveau pape ne voulut pas être consacré que l'empereur n'eût confirmé son élection. Henri IV lui porta des plaintes contre les Saxons, toujours domptés et toujours rebelles. Ces barbares, persistant dans leur révolte, avoient fait menacer l'empereur de donner son sceptre impérial à un autre, s'il ne chassoit ses conseillers et ses maîtresses, s'il ne résidoit avec sa femme, et s'il ne quittoit de temps en temps la Saxe pour parcourir les autres provinces de son empire. Henri IV, pensant que les foudres du Vatican produiroient un effet plus prompt que ses armes, s'adressa à Grégoire. Les Saxons, de leur côté, accusèrent l'empereur de simonie et de plusieurs autres crimes; Ces accusations n'étoient pas sans fondement. Les empereurs jouissoient depuis long-temps en Allemagne du droit d'investiture, fondés sur ce qu'ils avoient doté les évêchés et les abbayes, ou en avoient augmenté les revenus par leurs libéralités. Mais Henri IV prétendit distribuer ces bénéfices à prix d'argent. « Les empereurs, dit Voltaire, nommoient aux évêchés, et Henri IV les vendoit. Grégoire s'opposa à cet abus. » (Annales de l'empire, tome premier, année 1076.) Pour y remédier plus efficacement, le pape assembla deux conciles à Rome, en 1078 et 1080, où il abolit la formule des investitures, qui paroissoit supposer dans l'empereur une puissance spirituelle. Henri fait aussitôt assembler une diète à Worms en 1076; fait déposer le pape, en publiant contre lui un libelle rempli de faits imaginaires et ridicules; le fait saisir par un brigand, au moment où il célébroit la messe, et enfermer dans une tour, d'où le peuple romain le retire. Ce fut alors que les querelles entre l'empire et le sacerdoce éclatèrent avec le plus de violence. Le pape lança contre Henri l'anathème dont il l'avoit déjà menacé, et délia ses sujets du serment de fidélité. Les princes d'Allemagne, excités par ses lettres aussi efficaces que ses bulles, pensoient à déposer Henri. Ce monarque, pour parer le coup, passa les Alpes, et alla trouver le souverain pontife à Canose, forteresse appartenante à la comtesse Mathilde. Henri, après une pénitence de trois jours dans la cour du château, et sous les fenêtres du pape, exposé en plein hiver aux injures de l'air, pieds nus et couvert d'un cilice, reçut enfin son absolution, sous les conditions les plus humiliantes. Les Lombards, indignés de ce qu'il avoit avili la dignité impériale, veulent élire à sa place son jeune fils Conrad. Henri, ranimé par la crainte de perdre ses états d'Italie, comme il avoit perdu ceux d'Allemagne, se prépare à tirer vengeance de Grégoire VII. Ce pape le fait déposer, en 1077, par les princes ses partisans, dans la diète de Forscheim, et donner son sceptre à Rodolphe, duc de Souabe. L'empereur déposé battit son compétiteur dans plusieurs rencontres, et enfin lui donna la mort à la journée de Volchneim. Henri fit déposer en même temps le pontife son ennemi dans un synode de Brissen, et mettre à sa place Guibert, archevêque de Ravennes, qu'il affermit sur le siége pontifical par ses armes. Il s'empara de Rome après un siége de deux ans, et se fit couronner empereur par son antipape. Peu de temps après, Grégoire meurt à Salerne: mais la guerre ne s'éteint pas avec lui. Conrad, fils de Henri IV,

couronné roi d'Italie par Urbain II, se révolta contre son père. Henri, autre fils de l'empereur, excité par Pascal II, se fit donner la couronne impériale l'an 1106. Les seigneurs, ennemis de ce père infortuné, se joignirent au fils rebelle. On ménagea une entrevue entre Henri IV et son fils; elle devoit se passer à Mayence. L'empereur, après avoir congédié son armée, se mit en chemin pour s'y rendre : mais le barbare et dénaturé Henri, soutenu par toutes les forces de son parti, le fit arrêter prisonnier à Ingelheim, et, après l'avoir dépouillé avec violence de tous les ornemens impériaux, l'obligea de renoncer à l'empire. Le malheureux Henri IV, réfugié à Cologne, et de là à Liége, assembla une armée; mais, après quelques succès, ses troupes furent battues par celles de Henri V. Réduit aux dernières extrémités, pauvre, errant, sans secours, il supplia l'évêque de Spire de lui accorder une prébende de laïque en son église, lui alléguant, qu'ayant étudié et sachant chanter, il y feroit l'office de lecteur ou de sous-chantre : elle lui fut refusée. Enfin, abandonné de tout le monde, il écrivit à son fils, pour le conjurer de souffrir que l'évêque de Liége lui donnât un asile. « Laissez-moi, lui disoit-il dans cette lettre, rester à Liége, sinon en empereur, du moins en réfugié? Qu'il ne soit pas dit à ma honte, ou plutôt à la vôtre, que je suis obligé de chercher de nouveaux asiles dans le temps de Pâques. » Il mourut dans cette ville le 7 août 1106, après avoir envoyé à son fils son épée et son diadème. Il fut enterré à Liége, déterré par ordre du pape, et privé de la sépulture pendant cinq années entières, jusqu'à ce que Henri V, son fils, le fit inhumer à Spire dans le tombeau des empereurs. Ce prince fit quelques lois pour maintenir la paix et la tranquillité de l'Allemagne, et se tint toujours prêt à la défendre par son épée. Il se trouva en personne à soixante-six batailles. Une confiance aveugle en des ministres incapables, une passion extrême pour les plaisirs, la vente qu'il fit des bénéfices à des sujets indignes de les posséder, ternirent son règne, et furent en partie la source de ses malheurs. Quelques historiens le représentent comme un prince sage, modéré, affable, libéral, occupé du bien public. Selon d'autres, il étoit dur, injuste, cruel, habile à déguiser ses sentimens sous le masque de l'amitié, jusqu'à pleurer ceux qu'il faisoit secrètement mourir. On peut prendre un milieu entre ces portraits contradictoires : mais on ne peut nier que Henri ne poussât la libéralité jusqu'à la profusion, et que, pour subvenir à ses dissipations, il ne fit un trafic des biens ecclésiastiques. Ceux qui louent sa fermeté et l'élévation de son ame n'auroient pas dû oublier que, dans la crainte d'être renversé du trône, il se soumit aux traitemens les plus humilians. *Voy.* GRÉGOIRE VII.

† V. HENRI V, *le Jeune*, né en 1081, déposa son père Henri-le-Vieil en 1106, et lui succéda à l'âge de 35 ans. Son premier soin, dès qu'il fut couronné, fut de maintenir ce même droit des investitures, contre lequel il s'étoit élevé pour détrôner son père. Il passa en Italie en 1110, se saisit du pape Pascal II, et le contraignit à lui accorder le droit de nommer aux bénéfices. A peine ce nouvel empereur fut-il hors de l'Italie, que le pontife cassa, dans un concile, la concession qu'il avoit faite, renouvela les décrets contre les investitures ecclésiastiques données par des laïques, et excommunia Henri. Ce prince alla s'emparer de Rome; et, après la mort de Pascal II, opposa à son successeur l'antipape Grégoire VIII. Frappé d'un nouvel ana-

thème et craignant le sort de son père, il assembla une diète à Worms, pour se réconcilier avec le pape. L'empereur, du consentement des états, renonça à la nomination des évêques et des abbés, et laissant aux chapitres la liberté des élections, il promit de ne plus investir les ecclésiastiques, de leur temporel, par la crosse et l'anneau, mais de substituer à ces symboles le sceptre, lorsqu'il feroit la cérémonie de l'investiture. Les terres du saint-siége furent affranchies absolument de la suzeraineté de l'empire. Par ce concordat, il ne resta plus aux empereurs que le droit de décider en Allemagne, dans le cas d'une élection douteuse, celui des premières prières, et le droit de main-morte, qu'Othon IV fut obligé d'abandonner. Après avoir signé ce traité, Henri V fut absous de son excommunication par les légats. L'empereur ne survécut guères à cet événement, une maladie contagieuse désoloit l'Europe : il en mourut à Utrecht, le 25 mai 1125, sans postérité, avec la réputation d'un fils dénaturé, d'un hypocrite, d'un voisin inquiet, et d'un mauvais maître. C'est sous ce prince que les seigneurs des grands fiefs commencerent à s'affermir dans le droit de souveraineté. Cette indépendance qu'ils cherchoient à s'assurer, et que les empereurs vouloient empêcher, contribua pour le moins autant que les prétentions des papes, aux troubles qui divisèrent l'empire. Les successeurs de Henri V réclamèrent contre les renonciations faites par ce prince dans la diète de Worms. Mais Nicolas V prévint les nouvelles disputes que leurs plaintes pouvoient occasionner, par le concordat germanique, qu'il fit en 1446, avec Frédéric. Il y avoit sous Henri V des habitans de trois différentes classes dans les villes d'Allemagne : les nobles, *familiæ;* les citoyens ou hommes libres, *liberi;* les artisans qui étoient esclaves, *homines proprii.* Henri V affranchit les artisans esclaves qui habitoient dans les villes, et leur donna le rang de citoyens ou d'hommes libres.

† VI. HENRI VI, *le Sévère*, fils de Frédéric Barberousse, successeur de son père en 1190, à l'âge de 25 ans (*voy.* CÉLESTIN III), avoit été élu et couronné roi des Romains dès l'âge de deux ans, en 1169. Il y avoit plus d'un siècle que la coutume étoit établie de conférer le titre de roi des Romains avant de donner la couronne impériale. La cause de la distinction de ces deux titres pouvoit être le désir qu'avoient les empereurs de perpétuer l'empire dans leur maison; et comme sous le Bas-Empire les empereurs faisoient, dans cette vue, déclarer leur fils aîné César, de même les empereurs d'Occident, ne voulant point employer le mot de César qui étoit dans l'oubli, se servirent de celui de roi des Romains; imitant peut-être en cela ce qui étoit en effet arrivé à Charlemagne, qui avoit été couronné roi d'Italie avant d'être nommé empereur. Ce qui est singulier, c'est qu'après que l'Italie leur eut échappé, ils conservèrent encore le nom de roi des Romains : toujours dans le même esprit de rendre l'empire héréditaire, de désigner par un titre, qu'ils savoient n'avoir plus rien de réel, leurs enfans pour remplir leur place, et de préparer ainsi les peuples à les y voir succéder. Henri VI, déjà deux fois reconnu et couronné du vivant de son père, ne renouvela point cet appareil, et régna de plein droit. Après quelques expéditions en Allemagne, ce prince passa dans la Pouille, pour faire valoir les droits que Constance, son épouse, fille posthume de Roger, roi de Naples et de Sicile, avoit sur ces royaumes, dont Tancrède, bâtard de

Roger, s'étoit rendu maître. Une des plus grandes lâchetés qu'un souverain puisse commettre facilita cette conquête à l'empereur. L'intrépide roi d'Angleterre, Richard-Cœur-de-Lion, en revenant de sa croisade, fit naufrage près de la Dalmatie. Il passe sur les terres de Léopold, duc d'Autriche; ce duc viole l'hospitalité, charge de fers le roi d'Angleterre, le vend à l'empereur Henri VI, qui en tire une grosse rançon, et avec cet argent va conquérir les deux Siciles. Il fait exhumer le corps du roi Tancrède, et fait couper par le bourreau la tête au cadavre. On crève les yeux au jeune roi son fils, on le fait eunuque, on le confine dans une prison à Coire, chez les Grisons. On enferme ses sœurs en Alsace avec leur mère; et les partisans de cette famille infortunée, soit barons, soit évêques, meurent dans les supplices. Tous les trésors sont enlevés et transportés en Allemagne. Ces atrocités le firent surnommer le *Sévère* et le *Cruel*. Sa cruauté le perdit; sa propre femme Constance, dont il avoit exterminé la famille, conspira contre ce tyran, et enfin, dit-on, le fit empoisonner le 28 septembre 1197, à l'âge de 32 ans. Henri VI a été mis, avec raison, au nombre des plus méchans princes. La nature lui avoit accordé des qualités extérieures. Il aimoit excessivement la chasse et la promenade; ce qui lui faisoit préférer le séjour de la campagne à celui de la ville, où il ne venoit le plus souvent que pour faire éclater une fastueuse magnificence dans les jeux publics, et pour s'y donner lui-même en spectacle. Son esprit étoit vif, pénétrant, cultivé par l'étude, et soutenu par une éloquence naturelle, par un jugement solide, et une grande hardiesse. Tous ces avantages furent souillés par une avarice sordide, par ses injustices et ses violences, par son humeur féroce et sanguinaire, par son insatiable désir de vengeance.

VII. HENRI-RASPON, landgrave de Thuringe, élevé à la dignité d'empereur, n'en eut à proprement parler que le titre, et même fort peu de temps. Le pape Innocent IV ayant déposé Frédéric II dans le concile général de Lyon, qui ne l'approuva pas, les archevêques de Mayence, de Cologne et de Trèves, avec quelques princes d'Allemagne, élurent à sa place, l'an 1246, le landgrave de Thuringe; mais ce nouvel empereur, appelé par dérision le *Roi des Prêtres*, mourut l'année suivante, d'une blessure, ou plutôt du chagrin d'avoir perdu une bataille contre les troupes de Frédéric.

† VIII. HENRI VII, fils aîné de Henri, comte de Luxembourg, élu empereur en 1308, et couronné en 1309, à 46 ans, est le premier prince qui ait été nommé par six électeurs seulement, tous six grands officiers de la couronne; les archevêques de Mayence, de Trèves et de Cologne, chanceliers; le comte palatin de la maison de Bavière d'aujourd'hui, grand-maître; le duc de Saxe, de la maison d'Ascanie, grand-écuyer; le marquis de Brandebourg, de la même maison, grand-chambellan. Ce fut le comte palatin qui nomma, en vertu du pouvoir qui lui avoit été accordé par les autres électeurs, « Henri, comte du Luxembourg, roi des Romains, futur empereur, protecteur de l'Eglise romaine et universelle, et défenseur des veuves et des orphelins... » Henri VII passe en Italie, après avoir créé vicaire en Allemagne son fils Jean, roi de Bohême. L'Italie étoit alors déchirée par les factions des guelfes et des gibelins. Il lui fallut assiéger une partie des villes, et Rome même. Elle étoit pareillement divisée en deux partis: les Orsini, soutenus par le roi de Naples, tenoient pres-

que toute la ville ; les Colonnes qui étoient gibelins, n'avoient pu conserver que le Capitole. Henri VII y fut couronné dans l'église de Latran en 1312, après avoir fait de vains efforts pour se rendre maître de la ville entière. Il se préparoit à soumettre l'Italie, lorsqu'il mourut à Buonconvento près de Sienne, le 25 août 1313, à 51 ans. Le bruit courut qu'un dominicain, nommé Bernard de Montepulsiano, lui avoit donné la mort, en le communiant avec du vin empoisonné, le jour de l'Assomption. Quelques auteurs même l'ont écrit ; mais c'est une fausseté. Son fils Jean, roi de Bohême, donna des lettres patentes à l'ordre de Saint-Dominique, par lesquelles il déclara le frère Bernard innocent du crime dont on l'accusoit. Henri emporta dans le tombeau les regrets de toute l'Allemagne, et même d'une partie de l'Italie. Il avoit su allier la prudence des plus habiles politiques, l'autorité d'un maître, et la valeur d'un conquérant. Ses sujets l'aimoient comme un père, et le respectoient comme le soutien des lois et de la justice. Son règne, quoique très-court, fut plus glorieux que celui des trois empereurs qui l'avoient précédé. Jean de Luxembourg, roi de Bohême, fut le seul fils de Henri. Il eut aussi trois filles, Béatrix, Marie et Agnès. Béatrix fut mariée à Charobert, roi de Hongrie; Marie épousa Charles IV, roi de France ; et Agnès fut la seconde femme de Rodolphe, comte palatin. On ne peut pas reprocher à Henri de ne s'être occupé qu'à agrandir sa maison. Il la laissa aussi pauvre qu'elle étoit avant son élévation au trône impérial, si l'on excepte la Bohême, qui y entra, par l'élection libre des peuples de ce royaume. Dans les dernières années de son règne, les chevaliers teutoniques s'agrandissoient, et faisoient des conquêtes sur les idolâtres et les chrétiens des bords de la mer Baltique; ils se rendirent même maîtres de Dantzick, qu'ils cédèrent après. Ils achetèrent la contrée de la Prusse nommée Pomérelie, d'un margrave de Brandebourg, qui la possédoit. Pendant que les chevaliers teutoniques devenoient des conquérans, les templiers furent détruits en Allemagne comme ailleurs ; et quoiqu'ils se soutinssent encore quelques années vers le Rhin, leur ordre fut entièrement aboli. Clément V, qui n'avoit osé s'élever contre Henri vivant, condamna sa mémoire après sa mort. Il déclara que le serment que cet empereur avoit fait à son couronnement dans Rome étoit un serment de fidélité, et par conséquent d'un vassal qui rend hommage...... Mussati, ministre de cet empereur, a donné son Histoire en latin.

IX. HENRI. *Voyez* FRÉDÉRIC-HENRI-LOUIS, n° XXVI.

† X. HENRI Ier, roi de France en 1031, fils aîné du roi Robert et de Constance de Provence, monté sur le trône malgré sa mère, eut une guerre civile à essuyer. Constance, appuyée par Eudes, comte de Champagne, et par Baudouin, comte de Flandre, excita une révolte pour faire donner la couronne à Robert son second fils. Robert-le-Magnifique, duc de Normandie, lui aida à soumettre les rebelles. Les troupes de la reine furent battues, et le frère de Henri obligé de lui demander la paix. Il la lui accorda, et fit en sa faveur une cession du duché de Bourgogne, d'où est sortie la première race des ducs de Bourgogne, du sang royal. Le duc Robert étant mort, et la possession du duché de Normandie étant disputée à Guillaume, son fils naturel, Henri se joignit à lui pour l'aider à conquérir son héritage. Tous deux réunis livrèrent bataille aux

rebelles, dans le lieu appelé le Val des Dunes, près de Caen. Henri y fut abattu d'un coup de lance par un gentilhomme du Cotentin; mais il se releva sans blessure. Guillaume, depuis surnommé *le Conquérant*, vainqueur de ses ennemis dans cette journée, jouit paisiblement de son duché. Un nouveau prétendant, cousin de son père, s'étant présenté, Henri le soutint contre le même Guillaume, dont il commençoit à être jaloux. Il tenta la conquête de Normandie, mais sans succès, et mourut à Vitry en Brie le 4 août 1060, à 55 ans. On a dit de lui : *Belli Pacisque peritus*. En effet, Henri, malgré quelques échecs, obtint la réputation de grand capitaine, ainsi que celle de monarque équitable. (*Voy*. BERENGER, n° III.) Après la mort de sa première femme, il en envoya chercher une seconde jusqu'à Moscow, Anne, fille de Jaroslaw, duc de Russie. On prétend que la crainte d'essuyer des querelles ecclésiastiques le détermina à ce mariage : on ne pouvoit alors épouser sa parente au 7e degré. La veuve de Henri se remaria au comte de Crépy; et, après la mort de son second époux, elle retourna dans son pays. Elle avoit eu du roi, Philippe et Hugues. Henri, qui sans doute la connoissoit bien, ne l'avoit pas nommée tutrice de ses fils en bas âge; ce fut son beau-frère, le comte de Flandre, qui eut la tutelle. Henri n'avoit point eu d'enfans de sa première femme, nommée Mathilde, fille de l'empereur Conrad II. Philippe, qu'il avoit fait proclamer roi avant sa mort, occupa le trône après lui. *Voyez* HENRI III, empereur, à la fin.

† XI. HENRI II, roi de France, né à Saint-Germain-en-Laye le 31 mars 1518, de François Ier et de la reine Claude, succéda à son père en 1547. La France étoit alors en guerre avec l'Angleterre; Henri II, qui s'étoit signalé sous son père en Piémont et en Roussillon, continua cette guerre avec succès, et la finit en 1550, par une paix assez avantageuse. Les Anglais lui rendirent Boulogne, moyennant quatre cent mille écus, payables en deux termes. L'année suivante est célèbre par la ligue, pour la défense de la liberté germanique, entre Henri II, Maurice, électeur de Saxe, et Albert, marquis de Brandebourg, tous trois réunis contre l'empereur Charles-Quint. Il marcha contre les troupes impériales, prit, en 1552, Metz, Toul et Verdun, qui sont toujours restés à la France, pour prix de la liberté qu'elle avoit assurée à l'Allemagne. Charles-Quint ayant donné aux luthériens entière sûreté pour leur religion, et conclu la paix avec les princes allemands ligués contre lui, Henri II resta seul de la ligue contre l'empereur. Pour subvenir aux frais d'une guerre si ruineuse, il aliéna une partie de son domaine, mit un impôt de 25 livres sur chaque clocher, et un autre sur l'argenterie des églises. Charles-Quint parut devant Metz avec une armée de cent mille hommes. Le duc de Guise, secondé par toute la haute noblesse de France, défendit si vaillamment cette ville, que l'empereur, obligé de se retirer, détruisit par dépit Térouane de fond en comble. Le monarque français se venge de cette barbarie, en ravageant le Brabant, le Hainaut, le Cambrésis. Il défait les Impériaux en 1554 à la bataille de Renti, dont cependant il est obligé de lever le siége. Henri chercha dans cette journée l'occasion de combattre Charles-Quint corps à corps; mais Charles l'évita. Les Français furent moins heureux à la bataille de Marciano en Toscane, perdue la même année par Strozzi, commandant des trou-

pes de France, et gagnée par le marquis de Marignan. L'épuisement des puissances belligérantes ralentit la guerre, et fit conclure une trève de cinq ans à Vaucelles le 5 février 1556. Cet événement fut suivi de l'abdication de l'empire par Charles-Quint, et d'une nouvelle guerre. Philippe II, uni avec l'Angleterre, marcha en Picardie avec 40 mille hommes, ayant à leur tête Emmanuel-Philibert, duc de Savoie, l'un des plus grands capitaines de son siècle. L'armée française fut tellement défaite à la journée de Saint-Quentin, le 10 août 1557, qu'il ne resta rien de l'infanterie. Tout fut ou tué ou pris : les vainqueurs ne perdirent que 80 hommes ; le connétable de Montmorency et presque tous les officiers généraux furent pris; le duc d'Enguien blessé à mort; la fleur de la noblesse détruite ; la France dans le deuil et l'alarme. Le duc de Guise, rappelé d'Italie, rassemble une armée, et rassure le royaume par la prise de Calais, qu'il enlève aux Anglais le 8 janvier 1558; ils la possédoient depuis 1347, qu'Edouard III l'avoit prise sur Philippe de Valois. Le duc de Guise prit encore Guines et Thionville. Le duc de Nevers prenoit en même temps Charlemont, le maréchal de Thermes, Dunkerque et Saint-Venox ; et le maréchal de Brissac, ne pouvant vaincre en Piémont à cause du petit nombre de ses troupes, tâchoit de s'y soutenir sans être vaincu. Ces succès faisoient espérer une paix avantageuse : Henri, mal conseillé, en conclut une, le 3 avril 1559, qui fut nommée depuis *la Malheureuse paix*. Il perdit par ce traité ce que les armes espagnoles n'auroient pu lui enlever, dit le président Hénault, après 30 années de succès. Calais resta à la France ; mais ce ne devoit être que pour huit ans : après ce temps, cette ville devoit retourner aux Anglais. On remit au duc de Savoie une partie de ses états. Tout fut rendu de part et d'autre, soit en Italie, soit en France, excepté les trois importantes villes de Metz, Toul et Verdun qui nous restèrent, mais que l'Empire avoit la liberté de redemander. Par la même paix furent conclus les mariages d'Elizabeth, fille du roi, avec Philippe II, et de sa sœur Marguerite avec le duc de Savoie. Les fêtes que donna Henri à l'occasion de ce second mariage furent fatales à la France. Ce prince, dans un tournoi qu'il avoit ordonné, fut blessé en joutant dans la rue Saint-Antoine contre Gabriel, comte de Montgommeri, capitaine de la garde écossaise. Ce champion, ayant rompu sa lance, oublia de jeter, suivant la coutume, le tronçon qui lui étoit demeuré dans la main, et le tint toujours baissé ; de sorte qu'en courant il rencontra la tete du roi, et lui donna dans la visière un si furieux coup, qu'il lui creva l'œil droit. On dit que, tournant vers la Bastille l'œil qui lui restoit, il se rappela quelques actes de tyrannie, et parut craindre d'y avoir fait enfermer des innocens; mais le cardinal de Lorraine, qui se trouvoit près de lui, le rassura, et lui dit qu'une telle pensée venoit de l'esprit malin. Le monarque mourut de sa blessure le 10 juillet 1559. Les prédictions qu'on débita après coup sur cette malheureuse aventure ont fait impression sur des écrivains d'ailleurs sensés : ce qui prouve, dit le P. Berthier, que la crédulité ou la supposition surprennent quelquefois les meilleurs esprits. Le funeste genre de sa mort fit dire à Forcadel, auteur d'une des ses épitaphes, « que celui que Mars même n'eût pas vaincu, le fut par l'image de Mars. »

Quem Mars non rapuit, Martis imago rapit.

(*Voyez* CHATEIGNERAYE). Henri

auroit été sans défauts, si sa conduite eût répondu à sa bonne mine; mais sa riche taille, son visage doux et serein, son esprit agréable, son adresse dans toutes sortes d'exercices, son agilité et sa force corporelle ne furent pas accompagnés de la fermeté d'esprit, de l'application, de la prudence et du discernement nécessaires pour bien commander. Il étoit naturellement bon, et avoit les inclinations portées à la justice; mais n'osant ou ne pouvant rien faire de lui-même, il fut cause de tout le mal que commirent ceux qui le gouvernoient. (*Voy.* COSSÉ, nº I.) Ils lui firent faire des dépenses si excessives, qu'il surchargea le royaume d'impôts. Charles IX, à son avénement à la couronne, trouva l'état endetté d'environ quarante-trois millions cinq cent mille livres. Il est vrai qu'on avoit augmenté un peu les dettes de l'état, sous le règne court, mais orageux de François II. Henri II avoit une merveilleuse facilité à s'exprimer en public et en particulier. On auroit pu aussi le louer sur son amour pour les belles-lettres, et sur ses libéralités envers les savans, si la corruption de sa cour, autorisée par son exemple, n'eût invité les plus beaux esprits de son temps à se signaler plutôt par des poésies lascives que par des ouvrages de bonne littérature. La galanterie étoit l'emploi le plus ordinaire des courtisans; et la passion du prince pour Diane de Poitiers, duchesse de Valentinois, étoit le premier mobile de tout ce qui se passoit dans le gouvernement. Les ministres et les favoris plioient également sous elle; et le connétable Anne de Montmorency lui-même, tout aimé du prince, tout grave qu'il étoit, ne pouvoit se dispenser d'avoir recours à sa faveur. Ce prince, selon Bodin, fit de la polygamie *un cas pendable*, et commença à la soumettre au dernier supplice. Il fit des ordonnances très-sévères contre les calvinistes, quoique le fond de son caractère fût la bonté. Des quatre fils qu'il avoit eus de Catherine de Médicis, François, Charles et Henri lui succédèrent l'un après l'autre. Le dernier, François, duc d'Alençon, fut dans la suite créé duc de Brabant. Henri II eut aussi une fille, Marguerite, qui épousa Henri IV, et deux enfans naturels : le duc d'Angoulême, tué à Aix par Altoviti en 1586; et Diane, qui épousa en secondes noces François, duc de Montmorency, et qui mourut sans postérité en 1619, à 80 ans. Il eut le premier de mademoiselle Leviston, Ecossaise, et la seconde de mademoiselle Philippe Duc, Piémontaise. (*Voyez* DIANE, nº III.) Mademoiselle de Lussan a donné les Annales de Henri II, 1749, 2 vol. in-12; et l'abbé Lambert, son Histoire, 1755, 2 vol. in-12; mal digérée et mal écrite.

† XII. HENRI III, roi de Pologne, puis de France, troisième fils de Henri II et de Catherine de Médicis, naquit à Fontainebleau le 19 septembre 1551. Quelques historiens le font naître le jour de la Pentecôte; ils ajoutent que ce fut aussi le jour de cette fête qu'il fut élu roi de Pologne, et qu'il succéda à la couronne de France. Il eut pour gouverneur François de Carnavalet, qui cultiva avec soin les germes de générosité, de valeur et d'esprit qu'il montroit alors. Catherine de Médicis favorisa d'autant plus cette éducation, qu'elle le voyoit éloigné de la couronne, et qu'elle prévit que, si Charles IX étoit contraire à ses desseins, elle pourroit lui opposer son frère. Henri porta le nom de duc d'Anjou qu'il quitta pour prendre celui de roi de Pologne, lorsque cette couronne lui eut été décernée après la mort de Sigismond-Auguste, en 1573. La ré-

putation qu'il s'étoit acquise dès l'âge de 18 ans par les victoires de Jarnac et de Moncontour, remportées en 1569 (*voyez* CHARLES IX), réputation qu'il perdit en montant sur le trône, avoit déterminé les Polonais à l'élire. Il fut couronné à Cracovie, au milieu des transports de l'allégresse publique. Un gentilhomme polonais se piqua la main en sa présence, et lui dit : « Malheur à quiconque de nous n'est pas prêt à verser tout son sang pour votre service ! » Aussi, ajouta-t-il : « Je ne veux rien perdre du mien » ; et il but le sang qui étoit sur sa main. (*Voyez* CRASOCKI *et* FAUR, n° I.) Henri avoit pris possession du trône de Pologne depuis trois mois lorsqu'il apprit la mort funeste de Charles IX, son frère ; il abandonna ce trône pour venir régner en France. Un seigneur polonais, le comte de Ténezin, qui n'approuvoit pas qu'il quittât un pays tranquille pour un royaume orageux, lui dit les larmes aux yeux : « Ah ! sire, si c'est vraiment régner que de posséder le cœur de tous ses sujets ; où régnerez-vous jamais plus absolument qu'en Pologne ? N'espérez point trouver en France, dans la situation où sont les choses, ce que vous abandonnez parmi nous. » Cette prophétie ne tarda pas long-temps à s'accomplir. Sacré et couronné à Reims par Louis, cardinal de Guise, le 15 février 1575, Henri soutint d'abord la réputation de valeur qu'il s'étoit faite. Il gagna, la même année, la bataille de Dormans, et décida la guerre contre les huguenots, dans l'assemblée des états tenue à Blois en 1576 ; mais ce parti étant trop puissant, on lui accorda la paix à Nérac. Cette paix, la plus favorable qu'eussent obtenue les calvinistes, fut suivie, l'an 1580, d'un édit de pacification, par lequel on leur permit l'exercice public de leur religion. On leur accorda des chambres mi-parties dans les huit parlemens du royaume. On défendit d'inquiéter les prêtres ou les moines qui s'étoient mariés, et on déclara leurs enfans légitimes. Le royaume fut un peu plus tranquille ; mais la licence, le luxe, la dissolution s'y introduisirent avec la paix. Henri III, au lieu de s'appliquer aux affaires, se livroit, avec ses favoris, à des débauches obscures. Quélus, Maugiron, Saint-Maigrin parurent les premiers sur les rangs ; Saint-Luc vint ensuite, Joyeuse-le-Jeune, La Valette, connu sous le nom de duc d'Epernon, et quelques autres, qui, profitant de sa foiblesse, achevèrent d'énerver le peu de vigueur que son ame pouvoit avoir. (*Voyez* les menées de ces différens favoris, sous les articles JOYEUSE, n°s II, III et IV ; d'O, ESPINAY, QUÉLUS, et VALETTE, n°. II.) Henri III, loin de maîtriser ses favoris, souffroit qu'ils maîtrisassent ses ministres. Il mêloit avec eux les pratiques extérieures de la religion à des plaisirs infâmes. Il faisoit avec eux des retraites, des pélerinages ; il se donnoit la discipline. Il institua, en 1583, des confréries de Pénitens, et se donnoit en spectacle sous leur habit : on ne l'appeloit que Frère Henri. On fit contre lui cette épigramme :

> Après avoir pillé la France,
> Et tout le peuple dépouillé,
> N'est-ce pas belle pénitence,
> De se couvrir d'un sac mouillé ?

Les momeries du prince, loin de masquer ses vices, ne faisoient que leur donner plus d'éclat. Il vivoit dans la mollesse et dans l'afféterie d'une femme coquette ; il couchoit avec des gants d'une peau particulière pour conserver ses belles mains ; il mettoit sur son visage une pâte préparée, et une espèce de masque par-dessus. C'est sous son règne qu'on vit paroître les premiers éventails.

Il dépensa plus de cent mille écus d'or en singes et en perroquets, et une plus grande somme encore en achat de bichons ou petits chiens épagneuls; il en portoit lui-même plusieurs dans un panier rond suspendu en écharpe, et il donnoit de gros appointemens à ceux qui en prenoient soin. Il s'amusoit beaucoup aussi à découper des miniatures qui se trouvoient alors dans les livres de prières, et qu'il colloit ensuite aux murailles de ses cabinets. Sous ce monarque frivole, le feu de la guerre civile couvoit toujours en France. L'édit de pacification avoit révolté les catholiques. On craignoit que le calvinisme ne devînt la religion dominante; on craignit davantage, après la mort de François, duc d'Alençon, frère unique du roi, arrivée à Château-Thierri le 10 juin 1584: par cette mort, le roi de Navarre, chef des huguenots, devenoit l'héritier présomptif de la couronne. Les catholiques ne vouloient point qu'il régnât. Il se forma trois partis dans l'état, que l'on appela *la Guerre des trois Henris*; celui des *Ligueurs*, conduit par Henri, duc de Guise; celui des *Huguenots*, dont Henri, roi de Navarre, qui régna depuis sous le nom de Henri IV, étoit le chef; et celui du roi Henri III, qu'on appela le parti des *Politiques*, ou des *Royalistes*. C'est ainsi que le roi devint chef de parti, de père commun qu'il devoit être. Henri, duc de Guise, conçut dès lors le projet de s'unir aux catholiques pour enlever la couronne à son souverain. Le zèle apparent de cet ambitieux étranger pour la religion catholique lui gagna le clergé; ses libéralités, le peuple, et ses caresses, le parlement. Le nom de *Sainte-Ligue*, association qu'il avoit formée contre les protestans pour la sûreté du catholicisme, fut le signal de la révolte. Les rebelles étoient appuyés par le pape et par le roi d'Espagne. Le roi le savoit. Intimidé par les secours qu'ils promettoient, effrayé par les prompts succès du duc de Guise, qui venoit de prendre Toul et Verdun, il dévoila ses craintes et son découragement dans une *Apologie* où il se reconnoissoit coupable, et où il conjuroit les factieux de mettre bas les armes. Il se mit lui-même à la tête de la Sainte-Ligue, dans l'espérance de s'en rendre maître. Il s'unit avec Guise, son sujet rebelle, contre le roi de Navarre, son successeur et son beau-frère, que la nature et la politique lui désignoient pour son allié. Tous les priviléges des protestants furent révoqués par un édit donné en 1585. On accorda en même temps aux ligueurs tout ce que les rebelles peuvent désirer pour l'anéantissement de la puissance royale. Le cardinal de Bourbon, les princes de la maison de Guise obtinrent des gardes, des villes, de l'argent, et une approbation de toutes leurs séditieuses entreprises. Cette condescendance affligea tellement le roi de Navarre, que, lorsqu'on lui en apprit la nouvelle, un côté de sa moustache, dit Matthieu, blanchit tout à coup. L'année suivante, 1586, se forma la faction des *Seize*, qui entreprit d'ôter au roi la couronne. Les protestans reprennent les armes en Guienne et en Languedoc, sous la conduite du roi de Navarre et du prince de Condé. Sixte-Quint signaloit en même temps son exaltation au souverain pontificat par une bulle terrible contre ces deux princes, et par la confirmation de la Ligue. Henri III envoyoit contre eux Joyeuse, son favori, avec la fleur de la noblesse française, et une puissante armée. Henri de Navarre, l'ayant défaite entièrement à Coutras le 10 octobre 1587, ne se servit de sa victoire que pour offrir une paix sûre au royaume et son secours au

roi ; mais il fut refusé, tout vainqueur qu'il étoit. Le duc de Guise étoit plus à craindre et plus puissant que jamais : il venoit de battre, à Vimori et à Auneau, les Allemands et les Suisses qui alloient renforcer l'armée du Navarrais. De retour à Paris, il y fut reçu comme le sauveur de la nation. Henri III, sollicité de toutes parts, sortit, mais trop tard de sa profonde léthargie. Il avoit dit d'abord que les entreprises contre son autorité étoient « des châteaux de cartes, élevés, avec bien de la peine, par des enfans ; et qu'il ne falloit qu'un souffle pour renverser l'édifice. » Mais ces châteaux de cartes avoient plus de consistance qu'il ne pensoit. Il essaya d'abattre la Ligue ; il voulut s'assurer de quelques bourgeois les plus séditieux ; il osa défendre à Guise l'entrée de Paris ; mais il éprouva, à ses dépens, ce que c'est que de commander sans pouvoir. Guise, au mépris de ses ordres, vint à Paris. En vain Henri y fit entrer, le 12 mai 1588, des troupes pour se saisir des carrefours, le peuple prit aussitôt l'alarme, se barricada, et chassa ces troupes. C'est ce qu'on appela *la journée des Barricades*. Elle rendit le duc de Guise maître de la capitale. Le roi fut obligé de se retirer à Chartres et de là à Rouen, où Catherine de Médicis, sa mère, lui fit signer l'édit de réunion fait à la honte de la royauté. Rarement, dit un historien célèbre, les hommes sont assez bons ou assez méchans. Si Guise avoit entrepris, le jour des Barricades, sur la liberté ou sur la vie du roi, il auroit été le maître de la France ; mais il le laissa échapper. Henri III se rendit à Blois, où il convoqua les états généraux du royaume en 1588. Guise, après avoir chassé son souverain de la capitale, osa venir le braver à Blois, en présence d'un corps qui représentoit la nation. Henri et lui se réconcilièrent solennellement ; ils allèrent au même autel, ils y communièrent ensemble : l'un promit par serment d'oublier toutes les injures passées ; l'autre, d'être obéissant et fidèle à l'avenir : mais dans le même temps le roi projetoit de faire mourir Guise, et Guise de détrôner le roi. Henri le prévint : sur la fin de la même année 1588, il fit assassiner le duc de Guise, et le cardinal son frère, qui partageoit ses projets ambitieux. (*V.* Guise, n° III *et* VI.) Le sang de ces deux chefs fortifia la Ligue, comme la mort de Coligni avoit fortifié les protestans. Le fameux duc de Mayenne, cadet du duc assassiné, aussi ambitieux que lui et non moins remuant, fut déclaré, en 1589, lieutenant-général de l'état royal et couronne de France, par le conseil de l'Union. Les villes les plus importantes du royaume, Paris, Rouen, Dijon, Lyon, Toulouse (*V.* Duranti, n° III), soulevées comme de concert, se donnent à lui, et se révoltent ouvertement contre le roi. On ne le regardoit plus que comme un assassin et un parjure. Soixante-dix docteurs assemblés en Sorbonne le déclarent déchu du trône, et ses sujets déliés du serment de fidélité. Les prêtres refusent l'absolution aux pénitens qui le reconnoissoient pour roi. Le pape l'excommunie ; la bulle dans laquelle Sixte-Quint lançoit ses anathèmes mit le comble à tous les maux. Henri III le sentit très-bien. « Il y en a, disoit-il, qui se jouent des foudres du Vatican ; mais pour moi je les ai toujours craints, et je les redoute encore plus que tous les canons de la Ligue » La faction des *Seize*, toujours plus audacieuse, emprisonne à la Bastille les membres du parlement affectionnés à la monarchie. La veuve du duc de Guise vient demander justice du meurtre de son époux et de son beau-frère. Le parlement,

à la requête du procureur-général, nomme deux conseillers, Courtin et Michon, qui instruisent le procès criminel contre Henri de Valois, ci-devant roi de France et de Pologne. Ce roi s'étoit conduit avec tant d'aveuglement, qu'il n'avoit point encore d'armée; il envoyoit Sancy chercher des soldats chez les Suisses, et il avoit la bassesse d'écrire au duc de Mayenne, déjà chef de la Ligue, pour le prier d'oublier l'assassinat de son frère. Il envoyoit en même temps à Rome demander l'absolution des censures qu'il croyoit avoir encourues par la mort du cardinal de Guise. Ne pouvant calmer ni le fougueux pontife romain, ni les factieux de Paris, il a recours à Henri de Navarre, son vainqueur. Ce prince mena son armée à Henri III, et avant que ses troupes fussent arrivées, il eut la générosité de le venir trouver accompagné d'un seul page. L'armée protestante le dégagea des mains du duc de Mayenne qui le tenoit assiégé dans Tours. Henri III donna dans cette ville des exemples de cette bravoure qui l'avoit autrefois distingué. Mayenne avoit dressé une attaque contre les faubourgs de Tours. Henri s'avança jusqu'aux gabions, qui formoient une partie de la barricade, et ayant poussé du pied et renversé un de ces gabions, il se mit devant, donnant ses ordres avec le plus grand sang-froid au milieu d'une grêle de coups. Le roi de Navarre, ravi d'un tel spectacle, lui dit : « Je ne m'étonne plus, après ce que je viens de voir, si nos gens perdirent les batailles de Jarnac et de Moncontour. — Mon frère, répondit Henri, il faut faire par-tout ce qu'on est obligé de faire. Les rois ne sont pas plus exposés que les autres, et les balles ne viennent pas plutôt les chercher qu'un simple soldat. » Les deux rois, ayant repoussé le duc de Mayenne, vinrent mettre le siége à Paris. La ville n'étoit point en état de se défendre; la Ligue touchoit à sa ruine, lorsqu'un dominicain, nommé Jacques Clément, changea toute la face des affaires. Ce moine fanatique, encouragé par son prieur Bourgoing, par l'esprit de la Ligue, préparé à son parricide par des jeûnes et des prières, muni des sacremens, et croyant courir au martyre, alla à Saint-Cloud où étoit le quartier du roi. Ayant été conduit devant Henri, sous prétexte de lui révéler un secret important, il lui remit une lettre qu'il disoit être écrite par Achille de Harlay, premier président. Tandis que le roi lit, le malheureux le frappe dans le bas-ventre, et laisse son couteau dans la plaie. Henri le retire lui-même, et en donne un coup au front du meurtrier, en s'écriant : « Ah! misérable, que t'ai-je fait pour m'assassiner ainsi? » Les courtisans (*Voyez* LOGNAC *et* GUESLE, n° II) tuèrent sur-le-champ l'assassin; et cette précipitation les fit soupçonner d'avoir été trop instruits de son dessein. On prétend que madame de Montpensier, sœur du duc de Guise, eut beaucoup de part à ce forfait, et qu'elle avoit persuadé au monstre imbécille que le pape le feroit cardinal pour récompense de son parricide, ou que, s'il périssoit, il auroit une place honorable dans le martyrologe. Henri III mourut le lendemain 2 août 1589. Il fit dire, le jour même de sa mort, la messe dans sa chambre; et, pendant qu'on la célébroit, il dit à haute voix, et les larmes aux yeux : *Seigneur, mon Dieu, si tu connois que ma vie soit utile à mon peuple, conserve-moi et prolonge mes jours; sinon, mon Dieu, prends mon corps et mon ame, et la mets en ton paradis. Que ta volonté soit faite.* (*Voyez* ce qui arriva le même jour, article

MAROLLES, n° I.) C'est par le meurtre de Henri III que périt la branche de Valois, qui avoit régné 261 ans, pendant lesquels elle donna treize rois à la France. Il ne resta de mâle que Charles, duc d'Angoulême, fils naturel de Charles IX. C'est sous les rois de cette race que la France acquit le Dauphiné, la Bourgogne, la Provence et la Bretagne, et que les Anglais furent entièrement chassés de la France; c'est sous eux aussi que les peuples ont commencé à être chargés d'impôts, que les domaines de la couronne ont été aliénés, les roturiers mis en possession des fiefs, l'élection canonique des bénéfices supprimée, la vénalité des charges introduite, les officiers de justice et de finance multipliés, l'ancienne milice du royaume changée, les femmes appelées à la cour : « Choses, dit Mézerai, dont il faut laisser aux sages le jugement, si elles sont utiles ou dommageables à l'état. » Au cas que tous ces changemens soient des maux, Henri III les augmenta. Le luxe et la passion du jeu furent en particulier portés à leur comble sous son règne. On employa dans la fabrication des étoffes tant de matières d'or et d'argent, que les hôtels des monnoies en manquèrent. Ce prince fut plus occupé à donner de pieuses comédies en public qu'à soulager son peuple, et à se mettre au-dessus de toutes les factions qui déchiroient la France. « La Ligue, dont il fut la victime, est peut-être, dit le président Hénault, l'événement le plus singulier qu'on ait jamais lu dans l'histoire; et Henri III, le prince le plus malhabile, de n'avoir pas prévu qu'il se mettoit dans la dépendance de ce parti en s'en rendant le chef. Les protestans lui avoient fait la guerre comme à l'ennemi de leur secte; et les ligueurs l'assassinèrent à cause de son union avec le roi de Navarre, chef des huguenots. Suspect aux catholiques et aux huguenots par sa légèreté, et devenu méprisable à tous par une vie également superstitieuse et libertine, il parut digne de l'empire tant qu'il ne régna pas. « Caractère d'esprit incompréhensible, dit de Thou, en certaines choses au-dessous de sa dignité, en d'autres au-dessus même de l'enfance.... » C'est sous son règne, en 1588, que le duc de Savoie s'empara du marquisat de Saluces, et qu'un ingénieur de Venlo inventa les bombes. Henri III n'eut point d'enfant (*voyez* JOUBERT, n° I, *et* LOUISE, n° I) de sa femme Louise de Lorraine, fille d'Antoine, comte de Vaudemont, princesse d'une rare beauté, que Henri III n'aima pas long-temps. Il avoit eu un amour passionné pour la princesse de Condé, morte en 1574. Pendant les deux jours qui suivirent cette mort, il éprouva des défaillances continuelles. Il voulut même porter sur ses habits des marques de sa douleur, en les garnissant de petites têtes de mort, au lieu de boutons. Il en mit jusqu'aux aiguillettes de ses souliers. Henri III avoit toutes les graces extérieures qui peuvent captiver les femmes. Dans les occasions de représentation, il savoit parfaitement faire le roi. Il possédoit l'étiquette mieux qu'aucun courtisan, et c'étoit lui que l'on consultoit toujours sur le cérémonial. Il composa un *Etat des officiers de la couronne et de sa maison*, où il régla leurs habits, leurs fonctions, leurs services. C'est lui qui donna au chancelier séant au conseil la longue robe de velours cramoisi. C'est encore à ce prince que l'ordre du Saint-Esprit doit son institution en 1578. On prétend qu'il en dressa les statuts sur ceux d'un ordre à peu près semblable, institué par Louis Ier, roi de Sicile, en 1352. Le collier de Saint-

Michel étoit si avili, qu'on l'appeloit *le Collier à toutes bêtes*. Il falloit un nouvel ordre pour les princes et les grands. Henri l'institua à l'honneur du Saint-Esprit, parce que c'étoit le jour de la Pentecôte qu'il avoit été élu roi de Pologne, et appelé à la couronnne de France. Le nombre des chevaliers fut limité à cent, qui devoient posséder chacun une abbaye en commende; mais le pape ne voulut pas consentir à ce dernier arrangement. Cependant les chevaliers ont toujours conservé le titre de commandeurs. Duclos, dans son Mémorial, prétend que « le motif public de Henri III, en instituant l'ordre du Saint-Esprit, fut la défense de la catholicité, par une association de seigneurs qui ambitionneroient d'y entrer. Le vœu secret fut d'en faire hommage à sa sœur Marguerite de Valois. Le Saint-Esprit est le symbole de l'amour. Les ornemens du collier étoient les monogrammes de Marguerite et de Henri, séparés alternativement par un autre monogramme symbolique, composé d'un *phi* et d'un *delta* joints ensemble, auquel on faisoit signifier *fidelta* pour *fedelta* en italien, et *fidélité*, en français. Henri IV, instruit du mystère, changea le collier, par délibération du 7 janvier 1597, et remplaça par deux trophées d'armes le *phi* et le monogramme de Marguerite. J'en ai vu, ajoute Duclos, les preuves non suspectes. » Il n'auroit peut-être pas été inutile de les rapporter. Car, quoiqu'on sache que Henri III allioit l'extérieur de la dévotion avec le débordement des mœurs, il paroit un peu extraordinaire qu'il ait fait entrer les secrets d'un amour qu'on peint comme suspect dans l'institution d'un ordre qui devoit être le premier de son royaume. Cela ne se trouve dans aucun des nombreux libelles publiés contre ce prince.

† XIII. HENRI IV, surnommé *le Grand*, roi de France et de Navarre, né le 13 décembre 1553, dans le château de Pau, capitale du Béarn, descendoit en ligne directe de Robert, sixième fils de saint Louis ou Louis IX, roi de France. Ce Robert épousa, en 1272, Béatrix de Bourgogne, dame et unique héritière de Bourbon-l'Archambaud, à condition qu'il porteroit les armes et le nom de Bourbon. Voilà pourquoi les descendans de Robert fils de saint Louis portèrent le nom de Bourbon et furent chefs de cette maison. En 1548, Antoine de Bourbon, duc de Vendôme, qui descendoit directement du même Robert, épousa Jeanne d'Albret, fille unique et héritière de Henri d'Albret, roi de Navarre; celui-ci étant mort en 1555, Antoine fut roi de Navarre. Voilà aussi pourquoi Henri IV, fils d'Antoine de Bourbon et de Jeanne d'Albret, fut roi de Navarre. Henri d'Albret, voyant sa fille près d'accoucher, lui montra une grosse boîte d'or, entourée d'une longue chaîne de même métal, dans laquelle étoit renfermé le testament de ce roi. Jeanne, curieuse de voir ce testament, lui demanda la boîte. « Elle sera tienne, lui répondit-il, dès que tu m'auras montré l'enfant que tu portes, et, afin que tu ne fasses pas une pleureuse ou un réchigné, je te promets le tout pourvu qu'en accouchant tu chantes une chanson béarnaise. » Entre minuit et une heure, le 13 décembre 1553, Jeanne sentit les douleurs de l'enfantement: elle entendit venir son père et se mit à chanter: *Nostre donne deou cap deou pon adjouda me in aquesta houra*. C'est-à-dire, « Notre-Dame du bout du pont aidez-moi à cette heure. » Aussitôt qu'elle fut délivrée, le roi son père lui mit la chaîne d'or au cou et lui donna la boîte promise en lui disant: « Voici qui t'appartient; mais ceci est à moi, ajouta-

t-il en désignant l'enfant. » Il l'emporta dans sa chambre, lui fit avaler quelques gouttes de vin et lui frotta les lèvres avec une gousse d'ail. Ainsi naquit Henri IV. Bientôt après il fut transporté au château de Coaraze en Béarn, où il passa son enfance et reçut sa première éducation. Il eut le bonheur de n'ètre point élevé dans la mollesse; on l'accoutuma à la fatigue et à une vie dure, « ne mangeant souvent que du pain commun, dit Cayet; le bon roi son grand-père l'ordonnoit ainsi et ne vouloit pas qu'il fût délicatement mignardé, afin que, de jeunesse, il s'apprit à la nécessité. Souvent on l'a vu, continue le même historien, à la mode du pays, parmi les autres enfans du château et village de Coaraze, pieds deschaux et tête nue tant en hiver qu'en été. » Il fut ensuite élevé à la cour de France, sous la conduite d'un sage précepteur, nommé La Gaucherie, jusqu'en 1566. Des maximes que Henri apprit de lui, celle qui lui plaisoit le plus étoit: *Il faut vaincre ou mourir*. Il aimoit beaucoup Plutarque, et en avoit, pour ainsi dire, exprimé toute la substance. « Je lui ai les plus grandes obligations, avoua-t-il depuis sur le trône; j'y ai puisé d'excellentes maximes pour ma conduite et pour le gouvernement. » Il étudia la politique à la cour des Valois, comme il apprit ensuite le grand art de la guerre sous le prince de Condé et sous l'amiral de Coligni. Il avoit accompagné Charles IX dans les voyages que ce roi fit, en 1564 et 1565, dans différentes provinces de France; « Si bien, dit Cayet, qu'on ne pouvoit le vaincre d'honnêteté ni l'emporter de bravade. » Dans la fameuse entrevue de Bayonne, où l'on prétend que fut résolue la perte des protestans, le duc de Médina ne put s'empêcher de dire: « Ce jeune prince a tout l'air d'un grand roi, ou d'un homme qui doit le devenir. » En 1566, Jeanne d'Albret, sa mère, qui avoit embrassé ouvertement le calvinisme, voulut l'avoir à Pau auprès d'elle, et lui donna pour précepteur Florent Chrétien. Cette princesse avoit tout ce qui fait un grand homme et un excellent politique. Henri apporta en naissant toutes les qualités de sa mère, et n'hérita de son père que d'une certaine facilité de caractère, qui, dans Antoine, dégénéra en incertitude et en foiblesse, mais qui, dans Henri, fut bienveillance et bon naturel. En 1568, la cour de France envoya La Mothe-Fénélon à Jeanne d'Albret, pour la détourner de prendre part à la troisième guerre civile. Le jeune Henri, qui n'avoit que 15 ans, paroissoit ne pas entrer dans les vues de l'ambassadeur, qui lui en marquoit sa surprise, en exagérant les malheurs dont le volcan de cette guerre alloit inonder le royaume. « Bon, dit Henri, c'est un feu à éteindre avec un seau d'eau. — Comment cela, demanda Fénélon? — En faisant boire, répondit le prince, ce seau d'eau au cardinal de Lorraine, vrai et principal boute-feu de la France. » Il lui dit en même temps que les ennemis du prince de Condé son oncle, et des protestans que ce prince soutenoit, ne l'accusoient de rébellion que dans la vue d'exterminer toute la branche royale de Bourbon. « Mais nous voulons, ajouta-t-il, mourir tous ensemble, pour éviter les frais de deuil, qu'autrement nous aurions à porter les uns des autres. » Élevé dans le calvinisme, il fut destiné à la défense de cette secte par sa mère: on l'en déclara le chef à La Rochelle en 1569, et le prince de Condé fut son lieutenant. C'étoit sur cette côte de La Rochelle que Bourbon, l'année précédente, avoit couru un grand danger. Se promenant un jour sur la mer, en jeune homme ardent et ennemi du repos, il tomba dans

l'eau et disparut, entraîné par le courant. L'état, affoibli par les guerres civiles, auroit infailliblement péri avec lui; un capitaine de marine, nommé Jacques Lardeau, plonge à l'instant, le rencontre et le sauve. Henri se trouva, à seize ans, à la bataille de Jarnac, le 13 mars 1569. « Les forces de l'ennemi sont supérieures, dit-il : combattre à présent, c'est exposer des hommes à crédit. J'avois bien vu que nous nous amusions trop à jouer des comédies à Niort, au lieu d'assembler nos troupes, tandis que l'ennemi assembloit les siennes.» Ce que le jeune prince avoit prévu arriva. Les protestans perdirent la bataille, et avec elle le valeureux prince de Condé, qui fut tué de sang-froid. Cette journée fut suivie de celle de Moncontour. La bataille fut perdue le 3 octobre de la même année, parce qu'on ne suivit point le conseil qu'il avoit donné, de seconder l'amiral de Coligni, qui avoit enfoncé l'avant-garde du duc d'Anjou. Après la paix de Saint-Germain, conclue le 11 août 1570, Henri fut attiré à la cour avec les plus puissans seigneurs de son parti. On le maria deux ans après avec la princesse Marguerite de Valois, sœur de Charles IX. Ce fut au milieu des réjouissances de ces noces qu'on prépara l'horrible massacre de la Saint-Barthélemi. Henri, réduit à l'alternative de la mort ou de la religion, se fait catholique, et reste près de trois ans prisonnier d'état. S'étant évadé en 1576, et s'étant retiré à Alençon, il se mit à la tête du parti huguenot, et fit une guerre très fatigante et très périlleuse, manquant souvent du nécessaire, n'ayant jamais de repos, et se hasardant comme le dernier des soldats. On le vit souvent dans les camps se confondre parmi eux, se coucher sur la paille comme eux, fouir avec eux la terre, et se nourrir du même pain. Lorsqu'il assiégeoit une place, il visitoit les travaux jour et nuit, disposoit lui-même les batteries, traçoit les tranchées, et souvent, corrigeant les fautes de ses ingénieurs, diminuoit les périls et abrégeoit les travaux. Au siége de Cahors, en 1580, il reçut plusieurs blessures. Ses principaux officiers, s'étant assemblés autour de lui, le conjuroient de se retirer. » Non, dit le roi avec un visage riant, il est écrit là-haut ce qui doit être fait de moi dans cette occasion. Souvenez-vous que ma retraite hors de cette ville, sans l'avoir assurée au parti, sera la retraite de ma vie hors de mon corps. Il y va trop de mon honneur. Ainsi, qu'on ne me parle plus que de combattre, de vaincre ou de mourir.» Parmi les avantages qu'il remporta, on ne doit pas oublier la victoire de Coutras en 1587, due principalement à son habileté. Avant le commencement de l'action, le roi de Navarre se tourne vers le prince de Condé et le duc de Soissons, et leur dit, avec cette confiance qui présage la victoire : « Souvenez-vous que vous êtes du sang de Bourbon; et vive Dieu! je vous ferai voir que je suis votre aîné.— Et nous, lui répondent-ils, nous vous montrerons que vous avez de bons cadets...» Henri, s'apercevant, dans la chaleur de l'action, que quelques-uns des siens se mettent devant lui, à dessein de défendre et de couvrir sa personne, leur crie : « A quartier, je vous prie! ne m'offusquez pas, je veux paroître. » Il enfonce les premiers rangs des catholiques, et fait des prisonniers de sa main. Après la victoire, on lui présente les bijoux et les autres magnifiques bagatelles de Joyeuse, tué dans cette journée; il les dédaigne, en disant : « Il ne convient qu'à des comédiens de tirer vanité des riches habits qu'ils

portent. Le véritable ornement d'un général est le courage, la présence d'esprit dans une bataille, et la clémence après la victoire. » On peut voir dans l'article précédent, comment il unit sa cause avec celle de Henri III. Il portoit le titre de roi de Navarre depuis la mort de sa mère, arrivée le 9 juin 1572. Celle de Henri III le fit roi de France en 1589. Ce prince en mourant le fit appeler auprès de son lit, et lui dit : « Mon frère, vous voyez l'état auquel je suis. Puisqu'il plaît à Dieu de m'appeler, je meurs content en vous voyant auprès de moi. Je vous laisse mon royaume dans un grand trouble. La couronne vous appartient : je prie Dieu qu'il vous fasse la grace d'en jouir plus paisiblement que moi. Plût à Dieu que je vous la remisse aussi brillante qu'elle l'a été sur la tête de Charlemagne ! » Les vœux de Henri III ne furent pas exaucés. La religion servit de prétexte à la moitié des chefs de l'armée pour abandonner Henri IV, et à la Ligue pour ne pas le reconnoître. Presque tous ses officiers l'auroient quitté, si l'un d'eux, aussi prudent que généreux, ne les avoit retenus en disant hautement à Henri : « Sire, vous êtes le roi des braves, et vous ne serez abandonné que des poltrons. » Les ligueurs lui opposèrent un fantôme, le cardinal de Bourbon. Henri, avec peu d'amis, peu de places importantes, point d'argent, et une petite armée, suppléa à tout par son activité et son courage. Il restoit moins au lit, que le duc de Mayenne, chef des rebelles, ne restoit à table. Il gagna plusieurs batailles sur ce duc : celle d'Arques, le 22 septembre 1589 ; et celle d'Ivry, le 14 mars 1590. Dans la première journée, Henri, soupçonnant que les ligueurs tourneroient leurs principaux efforts contre son artillerie, y plaça le régiment suisse de Glaris, sur lequel il comptoit beaucoup, et leur colonel Galati, sur lequel il comptoit davantage. Ce qu'il avoit prévu arriva. Henri vola, suivant son usage, où le danger étoit le plus grand. « Mon compère, dit-il à Galati en arrivant, je viens mourir, ou acquérir de l'honneur avec vous. » Quelques momens avant le combat, on amena au roi un prisonnier de distinction, qui, cherchant par-tout des yeux une armée, témoigna sa surprise au prince de voir si peu de soldats autour de lui. « Vous ne les voyez pas tous, dit Henri IV avec gaieté, car vous n'y comptez pas Dieu et le bon droit qui m'assistent. Il remporta la victoire à Ivry, comme il l'avoit remportée à Coutras, en se jetant dans les rangs ennemis au milieu d'une forêt de lances. Les Français se souviendront éternellement des paroles qu'il dit à ses soldats dans ce jour mémorable : « Si vous perdez vos enseignes, ralliez-vous à mon panache blanc ; vous le trouverez toujours au chemin de l'honneur et de la gloire. » Et lorsque les vainqueurs s'acharnoient sur les vaincus, « Sauvez les Français », leur crioit-il ! Le maréchal de Biron eut part à l'honneur de cette journée ; mais Henri en eut la principale gloire, par l'héroïsme avec lequel il combattit. Le maréchal rendit finement l'idée qu'il avoit de cette action, lorsqu'il fit ce compliment à son maître : « Sire, dit-il, vous avez fait aujourd'hui le devoir du maréchal de Biron, et le maréchal de Biron a fait ce que devoit faire le roi. » Longtemps on conserva dans la plaine d'Ivry, comme un monument précieux, l'arbre sous lequel Henri IV étoit venu se reposer après la bataille de ce nom. Le temps ayant détruit cet arbre, le duc de Penthièvre fit élever à la même place

une pyramide que l'on fit disparoître à la révolution. Bonaparte, lors de son passage sur le territoire de l'Eure, s'arrêta dans la plaine d'Ivry; il parcourut ce champ d'honneur, arrêta ses regards sur les ruines de la pyramide, et en ordonna la réédification. Henri continua la guerre, et ses succès ne répondant pas toujours à son courage, il disoit quelquefois : « Je suis roi sans couronne, général sans soldats, et très-souvent sans argent, ainsi que mari sans femme. » Plus ses ennemis étoient acharnés, plus il redoubla de courage et d'activité. Au siége de Rouen, en 1592, il s'exposa comme un grenadier, fut renversé deux fois, et eut ses armes détachées et mises en pièces. Sully lui porta le lendemain la plainte commune de toute l'armée. Henri IV l'interrompit par ces paroles : « Mon ami, je ne puis faire autrement; car, puisque c'est pour ma gloire et pour ma couronne que je combats, ma vie et toutes choses ne me doivent rien sembler au prix. » Les mêmes sentimens de bravoure le suivirent au siége de Paris; et ils devinrent plus touchans par la tendre humanité qui les accompagna. Il prit d'assaut tous les faubourgs dans une seule journée. Il est constant qu'il eût pris la ville par famine, s'il n'avoit permis lui-même, par une pitié héroïque, que les assiégeans nourrissent les assiégés. « Je suis, disoit-il, le vrai père de mon peuple. Je ressemble à la vraie mère qui se présenta devant Salomon. J'aimerois autant n'avoir point de Paris, que de l'avoir tout ruiné et tout désolé par la mort de tant de personnes. » Pendant qu'il pressoit Paris, les moines faisoient une espèce de revue militaire, marchant en procession la robe retroussée, le casque en tête, la cuirasse sur le dos, le mousquet et le crucifix à la main. Plusieurs citoyens distingués faisoient serment sur l'Evangile, en présence du légat et de l'ambassadeur d'Espagne, de mourir plutôt de faim que de se rendre. Le duc de Parme, envoyé par Philippe II, venoit secourir Paris; mais Henri le fit rentrer en Flandre. Cependant la disette dégénéroit en famine universelle. Le pain se vendoit un écu la livre; on en avoit fait avec des os du charnier des saints Innocens : on l'appela le pain de madame de Montpensier, parce qu'elle en avoit loué l'invention. La chair humaine devint la nourriture des Parisiens. On alla à la chasse des enfans; il y en eut plusieurs de dévorés, et l'on vit des mères se nourrir des cadavres de ceux qui leur devoient le jour. Le duc de Mayenne voyant que ni l'Espagne, ni la Ligue ne lui donneroient jamais la couronne de France, résolut de faire reconnoître celui à qui elle appartenoit; il engagea les états à une conférence entre les catholiques des deux partis. Cette conférence fut suivie de l'abjuration de Henri à Saint-Denys, le 25 juillet 1593, et de son sacre à Chartres. L'année d'après, et le 22 mars 1594, Paris lui ouvrit ses portes. Henri renvoya tous les étrangers qu'il pouvoit retenir prisonniers; il pardonna à tous les ligueurs. Dès qu'il se vit au Louvre, il dit au chancelier : « Dois-je croire que je suis où je suis? Plus j'y pense, moins je le conçois. Il n'y a rien de l'homme dans tout ceci; c'est un ouvrage du ciel. » Comme il se mettoit à table pour souper à l'hôtel-de-ville, il dit en riant et en regardant ses pieds : « Je me suis bien crotté en venant à Paris, mais je n'ai pas perdu mes pas. » Cette gaieté franche, naïve et spirituelle ne l'abandonna jamais. Un de ses courtisans lui disant « qu'on avoit rendu à César ce qui appartenoit à César, en lui ouvrant les portes de sa capitale. » — « Ventre-saint-gris, répondit le

roi, on ne m'a pas fait comme à César ; on ne m'a pas rendu, mais vendu Paris. » (*Voyez* LANGLOIS, n° I.) Pour éloigner tout prétexte de révolte, Henri sollicitoit toujours son absolution à Rome. Les prétentions ultramontaines, la politique espagnole avoient retardé cette absolution, qui fut enfin accordée par Clément VIII, en 1595. (*Voyez* son article.) Duperron et d'Ossat, ambassadeurs de France, eurent besoin de toute leur habileté pour mettre à couvert les droits de la couronne. Le pape, qui avoit d'abord demandé des choses peu raisonnables, proposa, par leurs soins, des conditions moins onéreuses. Le roi s'obligeoit à faire publier et exécuter le concile de Trente, excepté dans les articles, s'il y en avoit de tels qui pourroient troubler la tranquillité publique en France. Il devoit, à moins qu'il n'y eût empêchement légitime, réciter le chapelet tous les jours; les litanies le mercredi ; le rosaire le samedi ; entendre tous les jours la messe ; communier quatre fois l'année; bâtir un convent dans chaque province. On ne pensa guère si ces pénitences étoient faciles à observer par le souverain d'un grand empire, et le roi les accepta. Philippe II n'en resta pas moins son ennemi ; il fallut lui faire la guerre, cette même année 1595. Les Espagnols s'étant emparés de Cambrai et de Calais, Henri sollicita le secours d'Elizabeth. L'ambassadeur d'Angleterre promit, de la part de sa souveraine, des troupes pour sauver Calais, à condition qu'on remettroit la place aux Anglais jusqu'au paiement des sommes que la reine avoit prêtées. Henri IV refusa noblement une telle proposition, en disant : « Si je dois être mordu, j'aime autant l'être par un lion que par une lionne. » L'année suivante, 1596, il convoqua à Rouen une espèce d'états-généraux, sous le nom d'Assemblée des Notables. Ce fut dans cette assemblée qu'il prononça ce discours célèbre qu'on a tant cité : « Je viens, dit-il, demander vos conseils, les croire et les suivre, me mettre en tutelle entre vos mains. C'est une envie qui ne prend guère aux rois, aux barbes grises et aux victorieux : mais mon amour pour mes sujets me fait trouver tout possible et tout honorable. » Après la séance, le roi demanda à la duchesse de Beaufort, sa maîtresse, qui avoit entendu son discours, cachée derrière une tapisserie, ce qu'elle en pensoit : « Je n'ai jamais, dit-elle, ouï mieux parler ; j'ai seulement été surprise que Votre Majesté ait parlé de se mettre en tutelle. » — « Ventre-saint-gris, lui répondit le roi, il est vrai; mais je l'entends avec mon épée au côté. » En effet, il ne quitta pas cette épée. Il avoit battu, en 1595, l'armée espagnole à la rencontre de Fontaine-Française, où il affronta les plus grands périls, à la tête d'une poignée de combattans; il la chassa d'Amiens en 1597, à la vue de l'archiduc Albert, contraint de se retirer. Le duc de Mayenne avoit fait son accommodement en 1596; le duc de Mercœur se soumit en 1598, avec la Bretagne, dont il s'étoit emparé. Il ne restoit plus qu'à faire la paix avec l'Espagne; elle fut conclue le 2 mai de la même année à Vervins. Depuis ce jour jusqu'à sa mort, le royaume fut exempt de guerres civiles ou étrangères, si l'on en excepte l'expédition de 1600, contre le duc de Savoie, qui fut glorieuse à la France, et suivie d'un traité avantageux. Les convulsions du fanatisme étoient calmées ; mais le levain n'en étoit pas entièrement détruit. Il n'y eut presque point d'année où l'on n'attentât sur la vie de Henri. Un malheureux de la lie du peuple, nommé Pierre Barrière, ayant porté ses mains parricides sur

le roi, fut arrêté et mis à mort en 1593. Jean Châtel, jeune homme né d'une honnête famille, le frappa d'un coup de couteau à la bouche en 1595, sous prétexte qu'il n'étoit pas encore absous par le pape. Un chartreux, nommé Pierre Ouin, un vicaire de Saint-Nicolas-des-Champs, pendu en 1595, un tapissier en 1596, un malheureux qui étoit ou qui contrefaisoit l'insensé, méditèrent le même assassinat. (*Voyez* aussi Biron, n° II). Enfin, il fallut, pour le malheur de la France, qu'un monstre furieux et imbécille, nommé Ravaillac, l'exécutât le 14 mai 1610. Le carrosse de Henri IV ayant été arrêté par un embarras de charrettes, dans la rue de la Ferronnerie, en allant à l'Arsenal, ce malheureux profita de ce moment pour le poignarder. Henri laissa trois fils et trois filles de Marie de Médicis, sa seconde femme, ou plutôt son unique épouse, puisque son premier mariage avec Marguerite de Valois fut déclaré nul. Ce bon roi ne fut bien connu de la nation que quand il eut été assassiné. La fausse idée qu'il tenoit encore au calvinisme souleva contre lui beaucoup de catholiques; son changement nécessaire de religion aliéna une partie des réformés, qui lui demandèrent des places de sûreté, comme ils en avoient eu sous Henri III. « Je suis, leur répondit-il, la meilleure assurance de mes sujets. Henri III vous craignoit et ne vous aimoit point; mais moi je vous aime et ne vous crains guère. » Cependant les protestans auroient dû trouver un motif de reconnoissance dans le fameux *Edit de Nantes*, donné en avril 1598, dicté par une sage tolérance. Sa seconde femme, qui ne l'aimoit pas, et qui ne s'en croyoit pas aimée, l'accabla de chagrins domestiques : la première lui en avoit fait éprouver davantage. Sa maîtresse même, la marquise d'Entragues, conspira contre lui. La plus cruelle satire, qui attaqua ses mœurs et sa probité, fut l'ouvrage d'une princesse de Conti, sa proche parente. Cependant il avoit mis le royaume dans un état florissant; il l'avoit policé, après l'avoir conquis. Les troupes inutiles furent licenciées, et la profession des armes ne fut plus, comme auparavant, suffisante pour faire un gentilhomme. L'ordre dans les finances succéda au plus odieux brigandage; il paya peu à peu toutes les dettes de la couronne, sans fouler les peuples. Les paysans répètent encore aujourd'hui « qu'il vouloit qu'ils eussent une *poule au pot* tous les dimanches » : expression triviale, mais sentiment paternel, qui a dicté à un jeune poëte ce beau vers qui peint Henri IV :

Seul roi de qui le peuple ait gardé la mémoire.

Pendant une maladie dangereuse qu'il eut après le traité de Vervins, il disoit souvent à Sully : « Mon ami, je n'appréhende nullement la mort; vous me l'avez vu braver dans tant d'occasions périlleuses! Mais j'ai regret de sortir de cette vie, sans avoir témoigné à mes peuples, en les gouvernant bien, et en les soulageant de tant de subsides, que je les aime comme mes propres enfans. » La justice fut réformée, et il sut, malgré son indulgence naturelle, maintenir les jugemens qu'elle prononçoit. Un courtisan lui demandant la grace de son neveu, coupable d'un meurtre : « Il vous sied bien, lui dit le roi, de faire l'oncle en implorant ma clémence; à moi, de faire le roi en écoutant la justice. J'excuse votre demande, excusez mon refus. » Il répondit à quelqu'un qui demandoit l'abolition de quelques excès commis contre des magistrats : « Je n'ai que deux yeux, deux mains et deux pieds. En quoi différerois-je de mes autres sujets, si je n'avois la force de la justice en

ma disposition ?... — Je ne désire vivre, dit-il une autre fois, que pour aller, comme Louis XII, une fois la semaine au parlement, et à la chambre des comptes, pour abréger les procès et arranger pour toujours les finances. » Ce devoient être ses dernières promenades, s'il avoit vécu plus long-temps. Il eut la consolation, avant de mourir, de voir les deux religions vivre en paix, au moins en apparence. Il enrichit, lui seul, le domaine de la couronne (*Voy. la Table de la réunion des grands fiefs dans les Tables Chronologiques*.....) de plus de terres que n'avoient fait ensemble Philippe de Valois, Louis XII et François I[er], parvenus, comme lui, au trône en ligne collatérale. L'agriculture fut chère à Henri IV, ainsi que ceux qui l'exerçoient. Il fit goûter à un ambassadeur d'Espagne du vin de ses vignes. Il lui dit : « J'ai une vigne, des vaches et autres choses qui me sont propres; et je sais si bien le ménage de la campagne, que, comme particulier, je pourrois encore vivre commodément. » Le commerce, la navigation furent en honneur. Les étoffes d'or et d'argent, proscrites d'abord par un édit somptuaire, qui ne les permettoit qu'*aux filles de joie et aux filous*, dans le commencement d'un règne difficile, et dans un temps d'épuisement et de pauvreté, reparurent avec plus d'éclat, et enrichirent Lyon et la France. Il établit des manufactures de tapisseries de haute-lice, en laine et en soie, rehaussées d'or. On commença à faire de petites glaces dans le goût de celles de Venise. C'est à lui seul qu'on doit les vers à soie et les plantations de mûriers. Ce fut sous son règne que fut formé le projet du canal de Briare, par lequel la Seine et la Loire furent jointes : projet qui fut exécuté sous son successeur. On lui doit, en partie, le jardin royal des plantes de Montpellier, si utile aux médecins. Paris fut agrandi et embelli; il forma la place royale, et restaura tous les ponts. Le faubourg Saint-Germain ne tenoit point à la ville ; il n'étoit point pavé : Henri se chargea de tout. Il fit achever le Pont-Neuf, où le peuple regarda long-temps sa statue avec attendrissement. Lorsqu'on éleva cette statue, un poëte fit ces quatre vers qu'on auroit pu mettre au bas :

Ce bronze étant du grand Henri l'image,
Qui fut sans pair en armes comme en lois,
Reçoit ici de son peuple l'hommage,
Et sert lui seul d'exemple à tous les rois.

Saint-Germain-en-Laye, Monceaux, Fontainebleau, et sur-tout le Louvre, furent augmentés par Henri IV, et presque entièrement bâtis. Il logeoit au Louvre, sous cette longue galerie, ouvrage des artistes en tout genre, qu'il encouragea souvent de ses regards comme de ses récompenses. Il enrichit beaucoup la bibliothèque royale. Il étoit aussi savant qu'un roi doit l'être, c'est-à-dire, assez pour distinguer le vrai mérite. Il donna une chaîne d'or et son portrait, et fit beaucoup d'autres libéralités à Grotius, qui lui présenta son traité *De jure belli ac pacis*. Le président de Thou, Jacques Bongars, du Perron, d'Ossat, Sponde, Joseph Scaliger, Isaac Casaubon, Malherbe, l'abbé d'Elbène, et beaucoup d'autres, reçurent de lui des marques de considération ou des bienfaits... Quand don Pedro de Tolède fut envoyé, par Philippe III, en ambassade auprès de Henri, il ne reconnut plus Paris, qu'il avoit vu autrefois si malheureux et si languissant : « C'est qu'alors le père de famille n'y étoit pas, lui dit Henri; et aujourd'hui qu'il a soin de ses enfans, ils prospèrent. » En faisant fleurir son état au dedans, il le faisoit respecter au dehors. Le même don Pedro faisant valoir avec trop de hauteur la puis-

sance de son maître : « Tout cela ne m'en impose pas, lui répondit Henri : si le roi votre maître continue ses attentats, je porterai le feu jusque dans l'Escurial, et on me verra bientôt à Madrid. — François Ier y fut bien, répondit fièrement l'Espagnol. — C'est pour cela, répliqua le roi, que j'y veux aller, venger son injure, celles de la France et les miennes...... » Henri fut médiateur entre le pape et la république de Venise. Il protégea les Hollandais contre les Espagnols, et ne servit pas peu à faire reconnoître leur indépendance. Lorsqu'il fut assassiné, il étoit sur le point de passer en Allemagne avec une puissante armée. Nous n'avons jamais eu de meilleur ni de plus grand roi. Il fut, dit le président Hénault, son général et son ministre. Il unit à une extrême franchise la plus adroite politique; aux sentimens les plus élevés, une simplicité de mœurs charmante; et au courage d'un soldat, un fonds d'humanité inépuisable. « Je ne puis, disoit-il après une victoire, je ne puis me réjouir de voir mes sujets étendus morts sur la place ; je perds, lors même que je gagne. » Quelques troupes qu'il envoyoit en Allemagne ayant fait du désordre en campagne, Henri IV dit aux capitaines qui étoient encore à Paris : « Partez en diligence ; donnez-y ordre ; vous m'en répondrez. Vive Dieu ! s'en prendre à mon peuple, c'est s'en prendre à moi.... » Il employoit la patience, les bienfaits et l'adresse pour ramener les esprits que les factions avoient égarés. « Un roi sage, disoit-il, est comme un habile apothicaire, qui des poisons les plus dangereux compose d'excellens antidotes, et fait de la thériaque avec des vipères...... » Henri rencontra ce qui forme les grands hommes, des obstacles à vaincre, des périls à essuyer, et sur-tout des adversaires dignes de lui. Enfin, comme le dit la Henriade,

Il fut de ses sujets le vainqueur et le père.

L'activité fut sa qualité dominante. Le duc de Parme disoit « que les autres généraux faisoient la guerre en lions ou en sangliers, mais que Henri la faisoit en aigle. » Sa devise étoit un Hercule, qui domptoit des monstres, avec ces mots : *Invia virtuti nulla est via ;* et il l'avoit prise à juste titre. « Les grands mangeurs, disoit-il, et les grands buveurs, ensevelis dans la chair, ne sont capables de rien de grand..... Si j'aime, ajoutoit-il, la table et la bonne chère, c'est uniquement pour m'égayer l'esprit. » Ajoutons encore aux traits qui caractérisent ce grand prince son discernement dans le choix des personnes qu'il employoit aux affaires : le chancelier Silleri, le président Jeannin, Sully, Bellièvre, Villeroi, sont autant de noms qui rappellent de grands talens et des vertus éminentes. Les grandes qualités de Henri IV furent obscurcies par quelques défauts. Il eut une passion extrême pour le jeu et pour les femmes. On ne peut guère excuser la première, parce qu'elle fit naître quantité de brelans dans Paris, et que d'ailleurs il étoit joueur âpre et impatient ; et encore moins la seconde, parce que ses amours furent si publiques et si universelles depuis sa jeunesse jusqu'au dernier de ses jours, « qu'on ne sauroit même, dit Mézerai, leur donner le nom de galanteries. » Cette passion l'entraîna même à persécuter le prince de Condé son parent, dont il vouloit séduire la femme. Le nombre de ses enfans naturels surpassa de beaucoup celui des légitimes. Outre ceux qu'il ne put ou ne voulut pas avouer, il en reconnut huit, trois de Gabrielle d'Estrées ; deux de Henriette de Balzac-d'Entragues ; un de Jacqueline de Beuil,

deux de Charlotte des Essarts. Ses maîtresses ne le dominoient pourtant pas toujours, et il leur répétoit souvent « qu'il aimeroit mieux perdre dix amantes qu'un Sully. » Il sentoit que ses foiblesses faisoient tort à sa gloire et ne pouvoit les surmonter. Il demanda un jour à l'ambassadeur de Rodolphe II si cet empereur avoit des maîtresses. « Si mon maître en a, elles sont secrètes, répondit l'ambassadeur. — Il est vrai, répliqua Henri, qu'il y a des hommes qui n'ont pas d'assez grandes qualités pour n'être pas obligés de cacher leurs foiblesses. » (*Voy.* CATHERINE, n° IX, GUICHE, n° II, PARTHENAY, n° II, MONTMORENCI, n° X.) Il dit un jour au nonce du pape, avec qui il regardoit danser les plus belles dames de la cour : « Monsieur le nonce, je n'ai jamais vu de plus bel escadron, ni de plus périlleux. » « La timidité, le découragement, la bassesse, la jalousie, les fureurs, et même la fausseté et le mensonge : oui, le mensonge et la fausseté ! Henri, par-tout ailleurs cet homme si droit, si vrai, si franc, les a connus dès qu'il s'est livré à l'amour, dit Sully. Je me suis souvent aperçu, ajoute-t-il, qu'il me trompoit par de fausses confidences, lorsque rien ne l'obligeoit de m'en faire de véritables ; qu'il feignoit des retours à la raison et des résolutions que son cœur désavouoit ; enfin, qu'il affectoit jusqu'à la honte même de sa chaîne, lorsque, intérieurement, il faisoit serment de ne jamais la rompre, et qu'il en serroit plus étroitement les nœuds...... » Il disoit quelquefois « qu'on devoit excuser sa licence en tels divertissemens qui n'apportoient nul dommage à ses peuples, par forme de compensation de tant d'amertumes qu'il avoit goûtées, de tant d'ennuis, déplaisirs, fatigues, périls et dangers, par lesquels il avoit passé depuis son enfance jusqu'à cinquante ans. » On lui a reproché encore des lois trop dures contre les braconniers, tant l'ardeur pour la chasse lui faisoit oublier ses propres principes ; quelques traits d'ingratitude et de parcimonie envers ses anciens et braves serviteurs ; enfin, on l'a blâmé d'avoir trop aimé à plaisanter. Il donnoit quelquefois dans les pointes qui n'ont qu'un jeu de mots pour mérite, telles que celle-ci : « Le meilleur canon que j'ai employé dans ma vie est celui de la messe ; il a servi à me faire roi. » Quelques historiens en ont conclu qu'il n'étoit pas catholique au fond du cœur ; mais d'autres prétendent qu'il le fut de très-bonne foi depuis la conférence de Fontainebleau en 1600, entre du Perron et Mornay, où celui-ci, convaincu, dit-on, d'avoir tronqué certains passages, fit penser au roi que sa cause étoit mauvaise, puisqu'il altéroit les pièces du procès. Quoique attaché à l'Eglise, il ne se laissa pas dominer par les ecclésiastiques. Le clergé lui ayant fait des remontrances sur divers abus, spécialement dans la nomination des bénéfices, il répondit que ces abus étoient réels, qu'il les avoit trouvés établis, qu'il espéroit les réformer et remettre l'Eglise dans un état florissant. « Mais, ajouta-t-il, vous m'avez exhorté à mon devoir ; je vous exhorte au vôtre. Faites par vos bons exemples que le peuple soit aussi porté à bien faire, qu'il en a été ci-devant détourné. » Comme il ne trouva pas toujours des ecclésiastiques qui soutinssent leurs discours par leurs vertus, il disoit quelquefois : « Je voudrois bien faire ce qu'ils prêchent ; mais ils ne pensent pas que je sache ce qu'ils font. » Cependant Henri IV étoit très-fâché du soupçon que répandoient les protestans, qu'il n'avoit renié Dieu, c'est-à-dire, dans leur langage, fait abjuration, que des lèvres. Aussi dit-il, à l'o

casion de la mort de la reine Elizabeth : « Il y a trois choses très-véritables, et que le monde ne veut pas croire : qu'Elizabeth soit morte vierge, que l'archiduc soit un grand capitaine, et le roi de France un bon catholique. » Un jour qu'il s'étoit mis à genoux devant un prêtre qui portoit le Saint-Sacrement, Sully lui dit : « Est-il possible, sire, que vous croyez à cela, après les choses que j'ai vues? — Oui, lui répondit le roi, j'y crois, et il faut être fou pour ne pas y croire. Je voudrois qu'il m'en eût coûté un doigt de la main, et que vous y crussiez comme moi. » Il fut très-offensé du propos d'un marchand qui ne le connoissoit point, et qui, parlant de sa conversion, dit : « La caque sent toujours le hareng. — Oui, mon ami, dit Henri en se faisant connoître; mais c'est à votre égard, et non au mien. Je suis, Dieu merci, bon catholique, et vous gardez encore du vieux levain de la Ligue..... » Si quelques fanatiques le détestoient encore, tous les bons citoyens lui rendirent justice. Plusieurs tombèrent malades en apprenant sa mort; quelques-uns même, tels que de Vic, gouverneur de Paris, en moururent de douleur. On prononça son oraison funèbre dans toutes les grandes villes, dans les petites même. « Il se brûla plus de cire, et l'on fit plus de prières, dit Flavin, pour l'ame de *Henri-le-Grand* seul, que pour les cinq rois ses prédécesseurs. » Aussi Anne d'Autriche, mère de Louis XIV, exhortoit son fils à vivre de façon qu'*il fût autant regretté que son aïeul*, et plus que Louis XIII, son père. On a demandé, plusieurs fois, comment Henri IV, avec des défauts et même des vices que n'eurent ni Charles V, ni Louis XII, est cependant aux yeux des Français le premier de nos rois? Thomas a répondu à cette question, dans son Essai sur les éloges : « C'est qu'il fut véritablement le héros de la France. Quand le mérite du grand homme se concilie parfaitement avec les préjugés, le caractere et les penchans d'un peuple, alors sa célébrité doit augmenter, parce que l'amour-propre de chaque citoyen protège, pour ainsi dire, la réputation du prince; et c'est ce qui est arrivé à Henri IV. Ses talens, ses vertus et jusqu'à ses défauts, tout, pour ainsi dire, nous appartient. Mornay et Sully purent blamer l'exces de sa valeur; mais la nation aimoit à s'y reconnoître. La politique même le justifioit. Pour rassurer ses amis, pour étonner ses ennemis, il falloit des prodiges; il n'avoit presque que des vertus à opposer à des armées; et ce grand homme appuyoit le peu de forces qu'il avoit des forces réelles de l'admiration et de l'enthousiasme. Sa gaieté au milieu des combats, ses bons mots dans la pauvreté et le malheur; toutes ces saillies d'une ame vive et d'un caractère généreux, cette foule de traits que l'on cite, et qui sont à la fois d'un homme d'esprit et d'un héros, sembloient peindre, en même temps, l'imagination française et le genre d'esprit, ainsi que le caractère national » Ses amours même, qui l'entraînèrent dans de si grandes fautes, le rendirent plus intéressant aux yeux d'un peuple dont le caractère fut, en tout temps, d'allier la valeur à la galanterie. Mais ce qui l'a réellement fait mettre au-dessus de tous les monarques français, c'est sa bonté. Cette vertu ne permit jamais à la haine d'entrer dans son cœur. C'est elle « qui fit que, sans politique et sans effort, ajoute Thomas, il pardonna toujours, et se seroit cru malheureux de punir; qui, avec ses amis, lui donnoit la familiarité la plus douce; envers ses peuples, la bienveillance la plus tendre; avec sa noblesse, la plus tou-

chante égalité. Ce sentiment si précieux, qui, quelquefois dans des momens d'amertume et de malheur, lui faisoit verser les larmes d'un grand homme au sein de l'amitié : ce sentiment, qui aimoit à voir la cabane d'un paysan, à partager son pain, à sourire à une famille rustique qui l'entouroit, et ne craignoit jamais que les larmes et le désespoir secret de la misère vinssent lui reprocher des malheurs ou des fautes, voilà ce qui lui a concilié à jamais le cœur des Français, et même des étrangers. « L'abbé Lenglet du Fresnoy a publié cinquante-neuf *Lettres* de ce bon roi dans le tome quatrième de sa nouvelle édition du Journal de Henri III. On y remarque du feu, de l'esprit, de l'imagination, et sur-tout cette éloquence du cœur qui plaît tant dans un monarque. Prault, imprimeur de Paris, a publié un recueil très-intéressant et non moins agréable, des bons mots et des actions de clémence de ce héros sensible, sous le titre d'Esprit de Henri IV, in-12, Paris, 1769 : on y trouve celle-ci. On l'exhortoit à traiter avec rigueur quelques places de la Ligue qu'il avoit réduites par la force. « La satisfaction qu'on tire de la vengeance ne dure qu'un moment, répondit ce prince généreux ; mais celle qu'on tire de la clémence est éternelle. » (*Voyez* AUBIGNÉ.) — On lui parloit d'un brave officier qui avoit été de la Ligue, et dont il n'étoit pas aimé : « Je veux, dit-il, lui faire tant de bien, que je le forcerai de m'aimer malgré lui..... » Il est à souhaiter, dit un historien qui a chanté Henri, pour l'exemple des rois et pour la consolation des peuples, qu'on lise dans la grande Histoire de Mézerai, dans Péréfixe, et dans les Mémoires de Sully, ce qui concerne les temps de ce bon prince. Plus on connoîtra Henri, plus on l'aimera, plus on l'admirera. Casaubon dit, dans le recueil de ses Lettres, que Henri IV avoit traduit les Commentaires de César, et qu'il avoit commencé d'écrire ses Mémoires, avec dessein de les finir, si les soins de l'Etat lui permettoient de respirer. Il tenoit cette anecdote de la bouche même de ce prince. On prétend qu'il avoit engagé le président Jeannin à écrire l'histoire de son règne. « J'entends, lui dit-il, laisser à la vérité toute sa franchise, et je vous donne la liberté de la dire sans artifice et sans fard. On a un beau médaillon de ce prince, frappé en 1598, à l'occasion de la paix de Vervins. Ce médaillon d'or, de la grandeur d'un écu de six livres, qui pese une once et demie et 25 grains, poids de marc, représente d'un côté Henri IV en buste, avec cette légende : HENRICUS IIII. FRANCOR. ET. NAV. REX. La figure du prince ressemble parfaitement aux bons portraits que nous avons de lui. Sur le revers du médaillon, on voit une femme vêtue à la romaine, tenant de la main gauche un caducée et une branche d'olivier, et de la droite une patère au-dessus d'un autel, dans l'attitude d'une prêtresse romaine offrant un sacrifice ; la légende du revers est ainsi conçue : PACE. TERRA. MARIQUE. PARTA, et dans l'exergue, on lit : OPTI. PRIN. 1598. La noble et majestueuse simplicité de ce revers, qui retrace le goût des anciens monétaires romains, le beau relief du médaillon, tout, en un mot, contribue à rendre cette pièce digne du prince en l'honneur de qui elle fut frappée. Lorsqu'on fit, en 1793, l'ouverture des tombeaux des rois dans l'abbaye de Saint-Denys, le corps de Henri IV s'est trouvé dans une telle conservation, que les traits de son visage n'étoient point altérés. Il fut déposé dans le passage des chapelles basses, enveloppé de son suaire, qui étoit également conservé. Chacun eut la liberté de le voir pendant deux jours.

le lundi matin, 14 octobre 1793, on le porta dans le chœur, au bas des marches du sanctuaire, où il est resté jusqu'à deux heures après midi, et il fut transporté de là dans le cimetiere dit *de Valois*; ensuite dans une grande fosse creusée dans le bas, à droite, du côté du nord. Ce cadavre considéré comme momie sèche, avoit le crâne scié, et contenoit, à la place de la cervelle qui en avoit été ôtée, de l'étoupe, enduite d'une liqueur extraite d'aromates, qui répandoit encore une odeur tellement forte, qu'il étoit presque impossible de la supporter. Un soldat qui étoit présent, mû par un martial enthousiasme au moment de l'ouverture du cercueil, se précipita sur le corps du vainqueur de la Ligue; et après un long silence d'admiration, il tira son sabre, lui coupa respectueusement une longue meche de sa barbe, qui étoit encore fraîche, s'écria en même temps, en termes énergiques et vraiment militaires : « Et moi aussi je suis soldat français! Désormais je n'aurai plus d'autre moustache », en plaçant cette mèche précieuse sur sa lèvre supérieure; « maintenant, dit-il, je suis sûr de vaincre les ennemis de la France, et je marche à la victoire. » Il se retira. Cette note précieuse nous a été communiquée par M. Alexandre Lenoir, administrateur du Musée impérial des monumens français, témoin de ce fait.

XIV. HENRI Ier, roi d'Angleterre et duc de Normandie, troisième fils de Guillaume-le-Conquérant, se fit couronner roi d'Angleterre l'an 1100, après la mort de son frere Guillaume-le-Roux, au préjudice de Robert Courte-Cuisse, son aîné, qui étoit pour lors en Italie, arrivé récemment de l'expédition de la Terre-Sainte. Cette usurpation donna lieu à Robert de passer en Angleterre pour réclamer son droit par les armes; mais il l'abandonna pour une pension de trois mille marcs. Peu de temps après, une nouvelle brouillerie survint entre les deux frères, dont la fin fut fatale à Robert. Il fut battu et fait prisonnier à la bataille de Tinchebray en Normandie, l'an 1106. Henri eut quelques avantages sur le roi Louis le Gros (*voyez* LOUIS VI, n° XI), et de grands démêlés avec saint Anselme, touchant les investitures. Il mourut l'an 1135, à 68 ans, regardé comme un guerrier courageux, un politique habile, et un roi juste, à son usurpation près. Quoique jaloux de l'autorité absolue, il soulagea ses peuples, et réprima les abus du droit de *pourvoyance*, qui consistoit à fournir à la cour des provisions et des voitures quand le roi voyageoit. Il sut à la fois ménager la cour de Rome, et soutenir les libertés de l'Eglise nationale. Il protégea la littérature et les sciences, et fut aussi savant qu'un prince pouvoit l'être alors : c'est ce qui le fit surnommer *Beau-Clerc*. Il exerça sévèrement la justice, et cette sévérité étoit nécessaire dans un temps de brigandage. Le vol et la fausse monnoie furent punis de mort. Il abolit la loi du *Couvre-feu*; il fixa dans ses états les mêmes poids et les mêmes mesures; il signa tout sur une charte remplie de priviléges : c'est la première origine des libertés de l'Angleterre. Il promit, par cette charte, de ne point toucher aux revenus ecclésiastiques pendant la vacance des abbayes ou des évêchés; de renoncer au droit en vertu duquel la couronne jouissoit des biens des mineurs; de modérer les impôts; de décharger les débiteurs de la couronne; de faire jouir les arrière-vassaux des droits dont jouissoient les grands seigneurs; enfin, de maintenir les lois de saint Edouard, si chères à la nation. *Voy.* DOUVRE, n° III.

XV. HENRI II, roi d'Angleterre, fils de Geoffroi Plantagenet, comte d'Anjou, et de Mathilde, fille de Henri I, monté sur le trône le 20 décembre 1154, après la mort d'Etienne. Maître de l'Anjou, de la Touraine, du Poitou, de la Saintonge, de la Guienne, de la Gascogne, ajouta à ses états la Bretagne, qu'il conquit sur Conan IV, et l'Irlande, dont il se rendit maître à la faveur d'une bulle d'Adrien IV, que ce prince ambitieux avoit sollicitée pour pallier son entreprise. Le commencement de son règne fut signalé par des réformes utiles. Les troupes mercenaires furent renvoyées, les violences et les vols réprimés, les lois remises en vigueur, les nouvelles forteresses démolies, l'altération des monnoies corrigée, et les mécontens soumis au devoir. Il porta, en 1159, la guerre dans le comté de Toulouse, sur lequel il avoit des prétentions par son mariage avec Eléonore de Guienne. Déjà il assiégeoit la capitale; mais le roi de France étant venu au secours de cette ville, il leva le siége par respect pour le souverain. Parmi les abus que Henri vouloit réformer, celui de la puissance excessive du clergé lui tenoit le plus au cœur. Les tentatives qu'il fit pour les réprimer occasionnèrent le meurtre de saint Thomas de Cantorbéry, en 1170. (*Voyez* son article.) Henri eut de grandes guerres à soutenir au dedans et au dehors, et ses armes eurent d'heureux succès. Après avoir conquis l'Irlande, il força Guillaume, roi d'Ecosse, à se reconnoître son vassal. Quoique bon père, il ne pouvoit contenir dans le devoir trois fils ingrats, toujours prêts à se révolter. Louis-le-Jeune s'étoit déclaré pour eux en 1173. Henri avoit levé une armée pour les soumettre, et y avoit réussi après la mort de leur allié; ils se révoltèrent de nouveau, favorisés par la politique de Philippe-Auguste. Il fallut qu'il subît l'humiliation d'un traité, tel que l'exigeoit le roi de France, en faveur du rebelle Richard, son fils aîné et son successeur. Henri en mourut de chagrin à Chinon, le 6 juillet 1189, après 34 ans de règne. Son cadavre ayant jeté du sang, lorsque Richard vint lui rendre les derniers devoirs, le jeune prince en fut si frappé, qu'il s'accusa publiquement d'être le meurtrier de son père. Mais ces remords passagers ne le rendirent pas meilleur. Valeur, prudence, générosité, élévation de génie, étendue de connoissances, habileté pour le gouvernement, orgueil excessif, ambition démesurée, luxure sans bornes: telles furent les bonnes et les mauvaises qualités de Henri II. Son mariage avec Eléonore de Guienne fut un événement aussi heureux pour l'Angleterre que fâcheux pour la France. *Voyez* ÉLÉONORE, n° I, *et* ROSEMONDE, n° II.

XVI. HENRI III, roi d'Angleterre, fils de Jean Sans-Terre et d'Isabelle d'Angoulême, monté sur le trône après son père, le 28 octobre 1216, fit de vaines tentatives pour recouvrer la Normandie. Saint Louis le battit deux fois, et sur-tout à la journée de Taillebourg en Poitou, et l'obligea de signer un traité par lequel il ne lui restoit que la partie de la Guienne qui est au-delà de la Garonne. Il ne fut pas plus heureux au dedans qu'au dehors. Les barons d'Angleterre, révoltés contre lui, ayant à leur tête Simon de Montfort, fils d'un autre Simon, le fléau des Albigeois, se soulevèrent contre Henri, et gagnèrent sur lui la fameuse bataille de Lèwes en 1264. Il y fut fait prisonnier avec Richard son frère, et Edouard son fils, qui avoit d'abord battu les milices de Londres. Les barons dressèrent alors un nouveau plan de gouvernement, qu'ils firent

signer au roi et approuver au parlement. Telles sont proprement l'époque et l'origine des communes et de la puissance du parlement d'Angleterre, si on le regarde comme une assemblée composée des trois corps du royaume. Cependant Leicester, maître du royaume, retenoit prisonnier, le roi, son bienfaiteur, disposoit des charges et des finances, et amassoit des trésors pour affermir sa domination. Le pouvoir souverain qu'il exerçoit à son gré excita l'envie de quelques grands. L'année suivante, 1265, le comte de Glocester forma un parti contre lui et fit évader le prince Edouard, qui se mit à la tête des partisans de son père. Les affaires changèrent aussitôt de face. Leicester fut obligé de livrer bataille à l'armée royale à Evesham, dans le comté de Worcester, en 1265. Le rebelle aperçut d'abord la supériorité des royalistes. « Ils ont appris cela de moi, dit-il en voyant leurs dispositions. Dieu ait pitié de nos ames; car je vois que nos corps sont à Edouard. » Son armée, fort affoiblie par la disette de pain, fit peu de résistance; les Gallois prirent la fuite, et Leicester fut tué dans l'action (*Voyez* LEICESTER.) Henri III et son fils Richard recouvrèrent la liberté, et les rebelles se soumirent entièrement en 1267. Henri mourut en paix à Londres le 15 novembre 1272, à 65 ans. « C'étoit, dit du Tertre, un prince d'un petit génie, esclave de ses ministres, ruinant ses peuples pour enrichir ses favoris; ne sachant jamais prendre son parti selon les circonstances, montrant de la foiblesse lorsqu'il falloit de la fermeté, et de la hauteur, lorsqu'il étoit nécessaire de s'accommoder au temps. » Il étoit d'ailleurs pieux, charitable, ennemi de la cruauté, irréprochable dans ses mœurs; en un mot, ce prince eut les vertus d'un particulier, et ne posséda presque aucune des qualités nécessaires à un souverain. On loue beaucoup sa dévotion, et l'on cite ces paroles qu'il dit un jour à saint Louis, en soutenant que les sermons ne valoient pas la messe: « J'aime mieux m'entretenir une heure avec un ami, que d'entendre vingt discours bien travaillés à sa louange. » Une usure énorme fut exercée sous son règne par des marchands chrétiens, mais sur-tout par les juifs, qui se dédommageoient ainsi des exactions qu'ils essuyoient. Henri III exigea d'eux vingt mille marcs en 1241, trente mille d'un seul en 1250, huit mille en 1255. Londres et la cour même regorgeoient de voleurs. Deux marchands de Londres se plaignirent au roi, en 1249, d'avoir été dépouillés par des brigands, qu'ils connoissoient bien, dirent-ils, parce qu'ils les voyoient journellement auprès de lui. *Voyez* EDMOND, n° I.

XVII. HENRI IV, roi d'Angleterre, fils de Jean de Gand, duc de Lancastre, troisième fils d'Edouard III, commença de régner le 20 décembre 1399, après la déposition juridique de Richard II. (*Voyez* MAGDALEN *et* CHAUCER.) La couronne appartenoit, par les droits du sang, à Edmond de Mortimer, duc de Clarence, petit-fils d'Edouard III. L'Angleterre fut divisée dès-lors entre la maison d'Yorck et celle de Lancastre. C'est l'origine des querelles de la *Rose blanche* et de la *Rose rouge*. L'usurpateur, sans vices éclatans ni grandes vertus, mourut de la lèpre le 20 mars 1413, à 46 ans, après avoir soutenu une guerre civile et une guerre étrangère contre les Écossais et contre la France. Pendant sa dernière maladie, qui dura plus de deux mois, il voulut toujours avoir sa couronne auprès du chevet de son lit, de crainte qu'on ne la lui enlevât.

† XVIII. HENRI V, fils du précédent, et de Marie de Hereford, fut couronné en 1413, forma le projet de conquérir la France, et l'exécuta en partie. Il descendit en Normandie avec une armée de cinquante mille hommes, prit et s'accagea Harfleur, gagna la bataille d'Azincourt sur Charles VI, en 1415, et retourna en Angleterre avec plusieurs princes et près de 1400 gentilshommes qu'il avoit faits prisonniers. Trois ans après, il repassa en France, prit Rouen en 1419, et se rendit maître de toute la Normandie. Les divisions de la cour de France servirent beaucoup à ses conquêtes. La maison d'Orléans et celle de Bourgogne remplissoient Paris de factions. La reine Isabelle de Bavière, mère dénaturée du dauphin, depuis Charles VII, prit le parti du monarque anglais. La guerre finit par un traité honteux, conclu à Troyes le 20 juin 1420. Les articles de ce traité portoient « que Henri V épouseroit Catherine de France, qu'il seroit roi après la mort de Charles VI, et que dès-lors il prendroit le titre de *Régent* et d'*Héritier du royaume*. Le dauphin fut contraint de se retirer dans l'Anjou; et quoique le Dauphiné, le Languedoc, le Berri, l'Auvergne, la Touraine et le Poitou lui fournissent des troupes, il y a apparence qu'il auroit perdu son trône sans la mort prématurée du roi d'Angleterre, qui expira au château de Vincennes, à l'âge de 36 ans. Il fut exposé à Saint-Denys comme un roi de France. A de grands talens pour la guerre, Henri V joignit des vertus. Il fut sobre et juste. On lui auroit souhaité plus d'humanité et moins d'avarice. Car on ne le justifiera jamais de l'ordre barbare qu'il donna d'égorger les prisonniers après la sanglante bataille d'Azincourt, ni des traitemens qu'il fit éprouver aux bourgeois de plusieurs places dont il se rendit maître. Il avoit épousé en l'an 1420 Catherine de France, la dernière des filles de Charles VI. Après la mort de son époux, Catherine se maria à un simple gentilhomme nommé Owen Tyder, que le duc de Glocester fit mourir pour avoir osé donner la main à une reine douairière. Elle en eut un fils, père de Henri VII. *Voyez* GAME *et* CATHERINE, n° III.

XIX. HENRI VI, fils et successeur de Henri V, à l'âge de 10 mois seulement, en 1422, n'eut ni son bonheur, ni son mérite. Il régna, comme son père, en France, sous la tutelle du duc de Bedford, et en Angleterre, sous celle du duc de Glocester. Il gagna même par ses généraux plusieurs batailles, à Crevant, à Verneuil, à Rouvroi. (*Voy.* LUXEMBOURG, n° III.) Mais les victoires de la Pucelle d'Orléans, et les succès qui les suivirent, mirent fin aux triomphes de ce roi usurpateur, et le chassèrent presque entièrement de la France. (*Voy.* JEANNE D'ARC *et* CHARLES VII.) Les querelles qui s'élevèrent dans la Grande-Bretagne finirent par lui faire perdre la couronne. Richard, duc d'Yorck, parent, par sa mère, d'Edouard III, déclara la guerre à Henri VI, fils d'un prince qu'il ne regardoit pas comme possesseur légitime du trône, le vainquit et le fit prisonnier. Marguerite d'Anjou, femme du roi captif, et bien supérieure à son époux, défit et tua le duc d'Yorck à la bataille de Vakéfeld en 1460, et délivra son mari. Edouard, fils du duc, vengea son père, défit les troupes de la reine, et la fit prisonnière à la bataille de Tewksburi, donnée en 1471. Henri avoit fui en France; de retour en Angleterre, il fut pris et enfermé à la tour de Londres, où il fut poignardé, cette même année, par le duc de Glocester. C'étoit un prince

vertueux, mais foible, ne sachant qu'obéir aux courtisans qui s'emparoient de son esprit, et ignorant l'art de commander; changeant continuellement de maîtres, et indifférent sur les partis qui dominoient, pourvu qu'on le traitât humainement. Sous son règne, le nombre des électeurs au parlement fut réduit à ceux qui possèderoient en terres la valeur de 40 schellings par an. La multiplicité d'électeurs avoit été jusqu'alors une source d'intrigues et de cabales.

XX. HENRI VII, fils d'Edmont, comte de Richemont, et de Marguerite de la maison de Lancastre, aidé par le duc de Bretagne et par Charles VIII, roi de France, passa de Bretagne en Angleterre, défit et tua l'usurpateur Richard III, à Bosworth, le 2 août 1485, et se fit installer, le 30 septembre suivant, sur le trône de la Grande-Bretagne, qu'il prétendoit lui appartenir, comme à l'aîné de la maison de Lancastre. Il étoit en effet de cette maison, mais du côté maternel, et dans un degré bien éloigné. Cependant, malgré ses droits peu directs, ses ennemis firent jouer inutilement des ressorts pour le détrôner. Un garçon boulanger, appelé Lambert Simnel, et le fils d'un juif converti, nommé Perkin Vaërbeck, l'un neveu, à ce qu'il disoit, d'Edouard IV, l'autre son fils, lui disputerent la couronne, après avoir appris à jouer le rôle de princes. (*Voyez* Edouard *Plantagenet*, *et* Marguerite d'*Yorck*.) Le premier finit sa vie dans la cuisine de Henri VII, et le second, un peu plus redoutable, sur un échafaud. Le règne de ce monarque, qui fut de 24 ans, et presque toujours paisible, humanisa un peu les mœurs de la nation. Les parlemens qu'il assembla et qu'il ménagea firent de sages lois; la justice distributive rentra dans tous ses droits; le droit d'asile dans les églises, qui étoit la source de tant d'abus, fut restreint, à sa demande, par une bulle d'Innocent VIII; l'agriculture fut surtout protégée; et le commerce qui avoit commencé à fleurir sous le grand Edouard III, ruiné pendant les guerres civiles, se rétablit peu à peu sous Henri VII. Ce royaume en avoit besoin. On voit combien il étoit pauvre, par la difficulté extrême qu'eut Henri VII à tirer de la ville de Londres un prêt de deux mille livres sterling. Son goût, et en quelque sorte la nécessité le rendirent avare. Une lésine honteuse et des rapines fiscales ternirent sa gloire. Il tenoit un régistre secret de tout ce que lui valoient les confiscations. On rapporte un trait remarquable de sa rapacité en ce genre. Il avoit défendu aux seigneurs d'entretenir cette foule de partisans qui s'engageoient à leur service, et qui prenoient leur livrée. Le comte d'Oxford, général et favori de Henri, devant le recevoir un jour dans son chateau, assembla tous ses chiens, pour rendre cette réception plus magnifique. Le roi les trouva rangés en haie. Il témoigna son étonnement de voir cette multitude de gens au service du comte: celui-ci avoua que la plupart ne lui appartenoient que pour représenter dans les grandes occasions. « En vérité, milord, dit alors Henri, je vous remercie de votre bonne chère: mais je ne puis consentir que l'on enfreigne mes lois sous mes yeux. Mon procureur-général en conferera avec vous. » Oxford n'en fut pas quitte, dit-on, pour moins de quinze mille marcs d'argent. (*Voyez* aussi Stanley, n° I.) Deux ministres, animés des sentimens de Henri, Empson et Dudeley, devinrent les fléaux de la nation. Les jugemens arbitraires, les amendes, les compositions en argent, les taxes odieuses et inutiles grossirent tellement le trésor, qu'on

le fait monter à 2 millions 750 mille livres sterling. Aux approches de la mort, il tâcha d'expier ses injustices par des aumônes et des fondations. Il mourut le 22 avril 1506, à 52 ans, après un règne de 24. La protection qu'il accorda aux savans lui mérita le titre d'ami des lettres. Son activité, sa vigueur, sa prudence, son amour de la paix, son courage à la guerre, ont honoré sa mémoire. Il eut pour système d'abaisser les grands et de les tenir dans une étroite sujétion. En accordant à la noblesse le pouvoir d'aliéner les terres et de rompre les anciennes substitutions, il procura au peuple le moyen d'augmenter sa propriété, et de diminuer celle des barons. Ses ministres furent des gens de robe, qui, tenant de lui toute leur fortune, furent esclaves de ses volontés. Il est le premier des rois d'Angleterre qui ait eu des gardes. Pour réunir les droits des deux maisons de Lancastre et d'Yorck, il avoit épousé, en 1486, Elizabeth d'Angleterre, fille et principale héritière d'Edouard IV, roi d'Angleterre, dont il eut plusieurs enfans. Nous ne citerons qu'Artus Tudor, prince de Galles, mort en 1502, sans postérité de son mariage avec Catherine, fille de Ferdinand-le-Catholique, roi d'Espagne; et Henri VIII, qui épousa la veuve de son frère et la répudia ensuite. Tous les malheurs qui, sous le règne de celui-ci, affligèrent l'Angleterre, tirent peut-être, dit un écrivain, leur source de la basse avarice dont Henri VII fut dévoré : la crainte de rendre la dot de Catherine lui fit garder cette princesse, pour la faire épouser à son second fils. Les Anglais ont placé ce prince au rang de leurs grands monarques, et l'ont appelé le Salomon de l'Angleterre. Son caractère adroit, le bonheur qui accompagna ses entreprises, ses manières nobles et son application constante à pacifier son royaume, à gaguer les insurgés par la persuasion ou par la crainte, et à anéantir le pouvoir ancien et exorbitant dont la noblesse abusoit, lui ont sans doute mérité cet honneur. Aucun roi n'a montré plus d'adresse dans l'établissement des impôts. Si ses sujets se plaignoient, il accordoit des remises, et revenoit à son but par d'autres moyens. Le véritable motif de ses guerres contre la France fut de se procurer l'occasion d'établir de nouvelles taxes, et sur-tout d'occuper au dehors une nation dont il pouvoit redouter les agitations intérieures. Sa Vie a été écrite par le chancelier Bacon, et par l'abbé Marsollier.

† XXI. HENRI VIII, fils et successeur de Henri VII, monta sur le trône en 1509. Les coffres de son père se trouvèrent remplis à sa mort de deux millions 750 mille livres sterling : somme immense pour ce temps. Henri VIII s'en servit pour faire la guerre. L'empereur Maximilien et le pape Jules II avoient fait une ligue contre Louis XII; le monarque anglais y entra à la sollicitation de ce pontife. (*Voyez* JULES II *et* MAXIMILIEN, n° I.) Il fit une irruption en France en 1513, remporta une victoire complète à la journée des Eperons, prit Térouane et Tournay, et repassa en Angleterre avec plusieurs prisonniers français, parmi lesquels on comptoit le chevalier Bayard. Dans le même temps Jacques IV, roi d'Ecosse, entroit en Angleterre; Henri le défit et le tua à la bataille de Floddenfield. La paix se conclut ensuite avec la France. Louis XII ne put l'avoir avec Henri, qu'en épousant sa sœur Marie : mais au lieu de recevoir une dot de sa femme, suivant l'usage, Louis XII en paya une; il lui en coûta un million d'écus, pour épouser la sœur de son vainqueur. Henri VIII, ayant ter-

miné heureusement cette guerre, entra bientôt après dans celles qui commençoient à diviser l'Eglise. Les erreurs de Luther venoient d'éclater. Le monarque, plein de saint Thomas et des autres scolastiques, et avec l'aide de Wolsey, de Gardiner, de Morus, et sur-tout de Fischer, réfuta l'hérésiarque dans un ouvrage qu'il dédia à Léon X. Ce pape l'honora, lui et ses successeurs, du titre de *Défenseur de la Foi* : titre qu'il sollicitoit depuis cinq ans, et à l'occasion duquel Path, le fou de la cour, lui dit : « Ah! mon cher Henri, défendons-nous nous-mêmes, et laissons la Foi se défendre toute seule. « Il ne mérita pas long-temps ce titre. Il y avoit à la cour de Londres une fille pleine d'esprit et de graces, dont Henri devint éperdument amoureux. Elle s'appeloit Anne de Boulen. Il avoit déjà eu pour maîtresse Eliz Blount, et de cet amour naquit un fils. Sanderus prétend qu'il avoit vécu avec la mère d'Anne de Boulen, et qu'en épousant celle-ci il avoit épousé sa propre fille. Anne avoit une autre sœur, nommée Marie, dont Henri VIII avoit été aussi amoureux, selon le Moréri de Hollande, 1740. « On prétend que ce prince ayant un jour demandé à François Brian, chevalier de l'ordre, si c'étoit un grand crime d'entretenir la mère et la fille? C'est, répondit Brian, comme si l'on mangeoit la poule et le poulet. » Le roi ayant trouvé cette réponse plaisante, lui dit qu'il le prenoit pour son vicaire infernal; et depuis, il fut connu sous ce nom. Mais il est bon d'avertir que ces contes satiriques sont puisés dans des historiens controversistes, qui croyoient servir la religion en les rapportant. Anne de Boulen s'attacha à irriter les désirs du roi, et à lui ôter toute espérance de les satisfaire, tant qu'elle ne seroit pas sa femme. (*Voyez* Barton.) Henri étoit marié depuis dix-huit ans à Catherine d'Aragon, fille de Ferdinand et d'Isabelle, et tante de Charles-Quint. Comment obtenir un divorce? Il faut savoir que Catherine avoit d'abord épousé le prince Artus Tudor, frère aîné de Henri VIII, qui lui avoit donné sa main ensuite, avec la dispense de Jules II. On ne pensoit pas qu'un tel mariage pût être incestueux; mais dès que le monarque anglais eut résolu d'épouser sa maîtresse, il le trouva nul; il sollicita le pape Clément VIII de le déclarer contraire aux lois divines et humaines. Le cardinal Wolsey, ce ministre si vain qu'il disoit ordinairement le roi et moi, entra dans les vues de Henri. On paya des théologiens, pour leur arracher des décisions conformes aux désirs du prince. Le pape, vivement sollicité de casser cette union, refusa de se prêter aux vues de Henri, qui fit décider l'affaire par Thomas Crammer, archevêque de Cantorbéry, et prit sa maîtresse pour femme, en 1533. Clément ayant prononcé contre lui une sentence d'excommunication, cette bulle servit à Henri VIII de prétexte pour consommer un schisme. Il se fit déclarer protecteur et chef suprême de l'Eglise d'Angleterre. Le parlement lui confirma ce titre, abolit toute l'autorité du pontife romain, les prémices, les décimes, les annates, le denier de Saint-Pierre, les provisions des bénéfices. Son nom fut effacé de tous les livres; on ne l'appela plus que l'Evêque de Rome. Les peuples prêtèrent au roi un nouveau serment, qu'on appela le serment de suprématie. (*Voy.* Able, et Cromwel, n° I.) Le cardinal Jean Fischer, Thomas Morus, et plusieurs autres personnages illustres, ennemis de ces nouveautés, perdirent la tête sur un échafaud. Henri, ne se bornant pas à ces exécutions, ouvrit les mai-

sons religieuses, et s'appropria les biens monastiques. Des dépouilles des couvens, il fonda six nouveaux évêchés. On avoit déjà proposé dans les assemblées du clergé de supprimer les petits monastères ; mais l'évêque FISCHER (*voyez* ce mot) s'y étoit opposé, « parce que, dit-il à ses confrères, c'est fournir un manche à la coignée du roi, pour détruire ensuite tous les cèdres de notre Liban. » La suppression des maisons religieuses déplut à beaucoup d'Anglais. Les grands et les gentilshommes « trouvèrent mauvais, dit Pluquet, qu'on eût donné au roi les biens des monastères supprimés, dont la plupart avoient été fondés par leurs ancêtres. D'ailleurs ils se voyoient privés de la commodité de se décharger de leurs enfans, quand ils en avoient un trop grand nombre, et d'aller, en voyageant, loger dans ces maisons où ils étoient bien reçus. Les pauvres murmuroient encore plus fortement, parce que plusieurs d'entre eux vivoient des aumônes qui se distribuoient journellement dans ces maisons. Enfin beaucoup de catholiques regardoient cette suppression comme une atteinte portée à leur religion. » Quoique Henri VIII se déclarât contre cette religion à certains égards, il ne voulut être ni luthérien, ni calviniste. La transsubstantiation fut crue comme auparavant ; la nécessité de la confession auriculaire et de la communion sous une seule espèce confirmée. Le célibat des prêtres et les vœux de chasteté furent déclarés irrévocables. L'invocation des saints ne fut point abolie, mais restreinte. Les messes privées furent conservées. Il déclara qu'il ne prétendoit point s'éloigner des articles de foi reçus par l'Eglise catholique. L'amour qui produisit tous ces changemens ne dura pas. Touché de la beauté du Jeanne Seymour, il fit trancher la tête, en 1536, à Anne de Boulen, sur des soupçons d'infidélité, légers selon les uns, et graves selon d'autres ; et le lendemain du supplice de cette infortunée, dont le sang fumoit encore, il épousa sa nouvelle maîtresse. Jeanne étant morte en couches, il la remplaca par Anne de Clèves. Il avoit été séduit par le portrait de cette princesse : mais il le trouva si différent de l'original, qu'il la répudia au bout de six mois. A celle-ci succéda Catherine Howard, fille du duc de Norfolck, décapitée en 1542, sous prétexte qu'elle avoit eu des amans avant son mariage. C'est à cette occasion que le parlement d'Angleterre donna une loi aussi absurde que cruelle. Il déclara « que tout homme qui seroit instruit d'une galanterie de la reine doit l'accuser, sous peine de haute trahison...... et que toute fille qui épouse un roi d'Angleterre, et qui n'est pas vierge, doit le déclarer, sous la même peine. » Catherine Parr, jeune veuve d'une beauté ravissante, épouse de Henri après Catherine Howard, fut près de subir le même sort que cette infortunée, non pour ses galanteries, mais pour ses opinions conformes à celles de Luther. (*V.* PARR.) Les dernières années de Henri VIII furent remarquables par ses démêlés avec la France. Bizarre dans ses guerres comme dans ses amours, il s'étoit ligué avec Charles-Quint contre François Ier (*voy.* BELLAY, n° II) ; ensuite avec François Ier contre Charles-Quint ; et enfin de rechef avec celui-ci contre le monarque français. Il prit Boulogne en 1544, et promit de le rendre par le traité de paix de 1546. Il mourut l'année suivante, le 28 ou 29 janvier, dans sa 57e année. Henri laissa trois enfans : Marie, fille de Catherine d'Aragon ; Elizabeth, fille d'Anne de Boulen ; et Edouard VI, fils de Jeanne Seymour. Il avoit réglé sa

succession à la couronne selon le pouvoir que lui en avoit accordé le parlement. Il mit dans le premier rang Edouard VI, son fils, et toute sa postérité; en second lieu, la princesse Marie, et en troisième, Elizabeth, à condition qu'elles se marieroient du consentement des exécuteurs de son testament. Après ses filles, il appeloit à la couronne Françoise Brandon, fille aînée de sa sœur et du duc de Suffolck, à l'exclusion des enfans de Marguerite, reine d'Ecosse, sa sœur aînée. C'est depuis lui que le pays de Galles a été réuni à l'Angleterre, que l'Irlande est devenue un royaume, et que les monarques anglais ont pris le titre de MAJESTÉ. Tous ceux qui ont étudié Henri avec quelque soin, dit l'abbé Raynal, n'ont vu en lui qu'un ami foible, un allié inconstant, un amant grossier, un mari jaloux, un père barbare, un maître impérieux, un roi despotique et cruel. Pour le peindre d'un seul trait, il suffit de répéter ce qu'il dit à sa mort, « qu'il n'avoit jamais refusé la vie d'un homme à sa haine, ni l'honneur d'une femme à ses désirs. » L'attachement à ses opinions, et l'opiniâtreté, puisés dans l'étude de la scolastique, le rendirent d'abord controversiste, et enfin tyran. Il perdit dans les plaisirs, ou dans de vaines occupations, le temps qu'il auroit pu employer à approfondir les principes du gouvernement. Une confiance aveugle en ses ministres le réduisit à être, durant la moitié de son règne, le jouet de leurs passions, ou la victime de leurs intérêts; l'autre partie fut employée à troubler le repos du royaume, à l'inonder de sang et à l'appauvrir. Il le bouleversa et le pressura, dit Sanderus, au point qu'il ne restoit plus que de vendre l'air aux vivans et la sépulture aux morts. Fils d'un père avare, il ruina ses sujets par des profusions criminelles et extravagantes, et ce fut encore le moindre des maux qu'il fit à l'Angleterre. En s'emparant d'une partie des biens du clergé, il n'en fut pas plus riche. Dans tous les besoins de l'état, l'Eglise avoit plus contribué que les laïques. Aussi Charles-Quint disoit au sujet de la suppression des monastères dont Henri prodiguoit les revenus à ses courtisans « qu'il avoit tué la poule qui lui donnoit des œufs d'or. » Lorsqu'il avoit proposé quelque édit bursal au parlement, il falloit qu'il n'essuyât aucune difficulté. Ayant appris qu'un membre des communes, appelé Montagne, mettoit opposition à un de ses bils, il l'envoya chercher, et lui dit : « Que mon bill passe demain matin, ou votre tète sera coupée » ; et le bill passa. Il faudroit le pinceau de Tacite pour tracer le caractère de ce prince, et pour rendre avec leurs véritables couleurs la bassesse de ses courtisans, l'abjection de son sénat, l'avilissement du peuple. Henri étoit né avec un caractère despotique ; l'adulation fortifia ses mauvaises qualités, et en fit un véritable monstre. Ses cruautés sembleroient appartenir à une espèce de folie. Il fut étranger à tout sentiment d'humanité. L'amour ne fut chez lui que le besoin des sens et non l'affection du cœur. Sa religion étoit un mélange de fanatisme et d'orgueil, sa politique ne fut que l'art de maintenir la terreur. Tourmenté pendant ses dernières années par une maladie incurable, sa férocité ne fit que s'accroître. Renfermé dans son palais, comme une bête fauve dans son antre, on ne s'apercevoit de son existence que par les arrêts de mort qu'il prononçoit. Personne n'osoit l'avertir des approches du trépas, on ne s'intéresssoit pas assez à lui pour appeler dans son cœur un salutaire repentir. Edouard II, Richard

II, Henri VI avoient été détrônés, emprisonnés, assassinés pour quelques actes arbitraires, ou pour expier les fautes de leurs maîtresses ou de leurs courtisans ; et Henri VIII, qui ne pouvoit imputer à personne ses crimes et ses fureurs, mourut sur le trône. C'est sous le règne de ce prince que la *suette*, maladie dangereuse, infesta toute l'Angleterre. L'histoire de Henri VIII a été écrite par le lord Herbert, in-folio, ouvrage estimé des Anglais. L'abbé Raynal a publié en 1768 l'Histoire de son divorce, en un vol. in-12.

XXII. HENRI IV, dit l'*Impuissant* et le *Libéral*, et qu'on devoit appeler plutôt le *Prodigue*, étoit fils de Jean III, roi de Castille, auquel il succéda en 1454, à l'âge de 30 ans. Son règne fut le triomphe du vice. Jeanne de Portugal, qu'il avoit épousée après la répudiation de Blanche de Navarre sa première femme, ne couvroit ses galanteries d'aucun voile. Henri, qui vouloit avoir des enfans à quelque prix que ce fût, introduisit lui-même, dit-on, dans le lit de sa femme, Bertrand de La Cueva, jeune seigneur, dont le sort étoit d'être à la fois le mignon du roi et l'amant de la reine. De ce commerce naquit une fille nommée Jeanne. Bertrand eut pour récompense les charges les plus importantes du royaume. Les grands murmurèrent et se révoltèrent. Les rebelles, devenus puissans, ayant un archevêque de Tolède et plusieurs autres évêques à leur tête, déposèrent le roi en effigie l'an 1465. On dressa un vaste théâtre dans la plaine d'Avila. Une statue colossale, assise sur un trône couvert de longs voiles de deuil, avec tous les attributs de la régence, fut élevée sur ce théâtre. La sentence de déposition fut prononcée à la statue. L'archevêque de Tolède lui ôta la couronne, un autre l'épée, un autre le sceptre ; et un jeune frère de Henri, nommé Alfonse, fut déclaré roi sur ce même échafaud. (*Voyez* PACHECO.) Cette comédie fut accompagnée de toutes les horreurs des guerres civiles. La mort du jeune prince, à qui les conjurés avoient donné le royaume, ne mit pas fin à ces troubles. L'archevêque et son parti déclarèrent le roi impuissant, dans le temps qu'il étoit entouré de maîtresses ; et, par une procédure inouïe dans tous les états, ils prononcèrent que sa fille Jeanne étoit adultérine et bâtarde. Plusieurs grands prétendoient à la royauté ; mais les rebelles résolurent de reconnoître Isabelle, sœur du roi, âgée de 17 ans, plutôt que de se soumettre à un de leurs égaux ; aimant mieux déchirer l'état au nom d'une jeune princesse encore sans crédit, que de se donner un maître. L'archevêque, ayant donc fait la guerre à son roi au nom de l'infant, la continua au nom de l'infante. Le roi ne put enfin sortir de tant de troubles et demeurer sur le trône, que par un des plus honteux traités que jamais souverain ait signés. Il reconnut sa sœur Isabelle pour sa seule héritière légitime, au mépris des droits de la malheureuse Jeanne ; et les révoltés lui laissèrent le nom de roi à ce prix. En vain à sa mort, arrivée en 1474, il réclama contre ce traité ; le trône resta à Isabelle. « La vie de ce prince, dit Ferréras, est un miroir où les souverains peuvent apprendre ce qu'ils doivent éviter pour régner glorieusement. »

XXIII. HENRI DE TRANSTAMARE. *Voyez* TRANSTAMARE.

XXIV. HENRI DE LORRAINE, duc de Bar. *Voyez* CATHERINE, n° IX.

XXV. HENRI DE LORRAINE, duc de Guise. *Voy.* GUISE, n° V.

XXVI. HENRI DE LORRAINE, comte de Harcourt. *Voyez* HARCOURT, n° II.

* XXVII. HENRI, évêque d'Upsal, accompagna Waldemar Ier, roi de Danemarck, dans sa sanglante expédition contre les Finlandais, qui furent obligés d'embrasser la religion du vainqueur. Ce prélat, dont le zèle n'étoit point dirigé par la douceur et la paix évangéliques, traita ses nouveaux prosélytes avec tant de sévérité, qu'ils l'assassinèrent, et cette fin tragique lui procura les titres de *Saint* et de *Martyr*, que le pape Adrien IV lui accorda solennellement.

XXVIII. HENRI LE LION, duc de Bavière et de Saxe, étendit sa domination en Allemagne, depuis l'Elbe jusqu'au Rhin, et depuis la mer Baltique jusqu'aux frontières de l'Italie. Il fit construire des ponts sur le Danube, à Ratisbonne et à Lawembourg; détruisit presque entièrement les Henètes; et déroba Frédéric Barberousse, son cousin germain, à la fureur du peuple de Rome qui s'étoit soulevé. Cependant cet empereur, jaloux de la puissance de Henri, le déclara criminel de lèse-majesté en 1180, et le dépouilla de ses états, sous divers prétextes. Henri contraint de s'enfuir vers le roi d'Angleterre, son beau-père, qui lui fit rendre Brunswick et Lunebourg, mourut en 1195, avec une grande réputation de bravoure.

XXIX. HENRI DE HUNTINGTON, historien anglais du 12e siècle, chanoine de Lincoln, puis archidiacre de Huntington, a donné, I. une *Histoire d'Angleterre*, qui finit à l'an 1154, et qui fut publiée par Savill en 1576, in-folio, dans les *rerum Anglicarum scriptores*. II. Un petit traité *Du mépris du Monde*, etc. Ces productions sont en latin, et assez mal écrites.

† XXX. HENRI DE SUZE, surnommé dans son temps *la Source et la splendeur du Droit*, étoit évêque d'Ostie, d'où lui est venu le nom d'*Ostiensis*, et cardinal. Il avoit été archevêque d'Embrun, et il mourut en 1271. On a de lui une *Somme du Droit canonique et civil*, connue sous le nom de *Somme Dorée :* elle est de fer pour le style, mais les canonistes y trouvent des choses utiles. On en a trois éditions, Rome, 1473, 2 tom. in-fol. en un seul vol.; Bâle, 1576, et Lyon, 1597. — Il ne faut pas le confondre avec HENRI Suzon, homme pieux, dominicain du 14e siècle, qui mourut l'an 1366, dont nous avons divers *Ouvrages mystiques*, traduits en français, en 2 vol. in-12.

XXXI. HENRI DE GAND naquit en cette ville (son nom de famille étoit Goethals), fut docteur et professeur de Sorbonne, puis archidiacre de Tournay, où il mourut en 1295, à 76 ans. On a de lui, I. Un *Traité des hommes illustres*, pour servir de suite à ceux de saint Jérôme et de Sigebert, et imprimé avec une *Somme de théologie*, in-fol. II. Une *Théologie quodlibétique*, in-fol. Ce dernier ouvrage, assez bon, l'emporte de beaucoup sur tous les ouvrages des théologiens, ses contemporains. Comme dans son siècle on étoit dans l'usage de donner des titres ou des sobriquets, on l'appeloit le *Docteur solennel.*

XXXII. HENRI BOICH, jurisconsulte du 14e siècle, né à Saint-Pol-de-Léon en Bretagne, est auteur d'un *Commentaire sur les Décrétales*, imprimé à Venise en 1576, in-folio.

XXXIII. HENRI D'URIMARIA, théologien du 14e siècle, natif de Thuringe, de l'ordre des ermites de Saint-Augustin, laissa divers *ouvrages de piété*, dont les uns sont

imprimés, et les autres manuscrits.

XXXIV. HENRI DE BRUYS. *Voyez* BRUYS, n° II.

XXXV. HENRI D'ÉCOSSE. *Voy.* SCRIMGER.

XXXVI. HENRI HARPHIUS, pieux cordelier, ainsi nommé parce qu'il étoit de Herps, village de Brabant, fit paroître un zèle éminent dans la direction des ames, et mourut à Malines en 1478. On a de lui un grand nombre d'*ouvrages de piété*, en flamand, traduits en latin et en français. Ils sont estimés, du moins dans son ordre. Sa *Théologie mystique* a été traduite en français par La Mothe-Romancour, Paris, 1617, in-4°.

XXXVII. HENRI DE GORKUM, Hollandais, vice-chancelier de Cologne dans le 15e siècle, a publié un *Traité des superstitions*.

*XXXVIII. HENRI (prince de Galles), fils aîné de Jacques Ier, né en 1594 à Stirling, fut le prince le plus aimable et le plus accompli, et protégea toujours les sciences et les savans. Il mourut en 1612, regretté de toute l'Angleterre, qui avoit conçu de lui les plus belles espérances.

XXXIX. HENRI (François), patrice de Lyon et avocat au parlement de Paris, naquit dans la première de ces villes en 1615, et mourut dans la dernière en 1686. Ses connoissances mathématiques, astronomiques et physiques l'avoient lié avec le célèbre Gassendi. On lui doit l'*édition* des Ouvrages de ce philosophe, publiée à Lyon en 1658, en 6 vol. in-fol.

† XL. HENRI DE SAINT-IGNACE, carme de la ville d'Ath en Flandre, enseigna la théologie, et occupa les charges les plus considérables de son ordre. Il fit un long séjour à Rome, au commencement du pontificat de Clément XI, qui l'estimoit beaucoup, et mourut à la Cavée, maison des carmes, dans le diocèse de Liège, vers 1720, dans un âge très-avancé. Sa principale production est un corps complet de théologie morale assez méthodique, sous le titre d'*Ethica amoris*, ou *Morale d'amour*, Leyde, 1709, en 3 v. in-fol. Cet ouvrage, actuellement rare, est défiguré par les sentimens ultramontains que l'auteur soutient avec feu. On a encore de lui, I. Un autre livre de théologie aussi peu commun : *Theologia vetus, fundamentalis, ad mentem resoluti doctoris J. de Bachone*, Liège 1677, in-fol. II. *Molinismus profligatus*, 2 vol. in-8°, Liège, 1715, III. *Artes jesuiticæ in sustinendis pertinaciter novitatibus, laxitatibusque sociorum*, Strasbourg, 1717, in-12. IV. *Tuba magna mirum clangens sonum.... De necessitate reformandi societatem Jesu, per Liberium Candidum.* C'est un recueil de pièces, où l'esprit de charité brille moins que dans son *Ethica amoris.* La meilleure édition est de 1717, Strasbourg (Utrecht), en 2 gros vol. in-12, auxquels il faut joindre, *Tuba altera ad papam Clementem XI, de necessitate reformandi societatem Jesu*, Strasbourg, 1714, in-8° : c'est la première édition; mais elle renferme quelques particularités qui ne se trouvent pas dans l'autre. Henri de Saint-Ignace se déclara hautement dans ses écrits pour le jansénisme.

* XLI. HENRI (Philippe), pieux théologien, né à Londres en 1631, mort en 1685, élève de l'école de Westminster, puis du collége du Christ à Oxford, prit les or-

dres dans la secte des presbytériens, et s'établit à Worthenbury au comté de Flints; mais à la restauration il fut interdit pour non-conformité.

† XLII. HENRI (Nicolas), né à Verdun en 1692, professeur d'hébreu au collége royal en 1725, mort à Paris le 4 février 1752, a donné une *nouvelle édition* estimée de la Bible de Vatable, Paris, 1729, en 2 vol. in-fol. Il avoit une profonde connoissance de la langue hébraïque. Il en publia une très-bonne grammaire sous ce titre: *Grammaticæ hebraïcæ compendiosum exemplar*, Paris, 1724, in-fol.

* XLIII. HENRI (Matthieu), théologien non-conformiste, fils de Philippe, né en 1662 à Broad-Oak au comté de Flints, fut élevé par son père, sous qui il fit de rapides progrès dans ses études; ensuite il passa au collége de législation: mais il abandonna bientôt l'étude des lois, et fut ministre dissident à Chester. Après être resté plusieurs années dans cette ville, il passa à Hackney, puis à Naut-wich, où il mourut; mais il fut enterré à Chester. Henri a donné plusieurs ouvrages dont le principal est une *Exposition de la Bible*, 5 vol. in-fol; les autres sont, I. une *Méthode pour la prière*. II. Un *Discours sur l'eucharistie*, et d'autres ouvrages de dévotion-pratique.

XLIV. HENRI (dom Pierre), religieux bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, savant, profond et modeste, mort à Paris en février 1782, fut l'un des auteurs du *Gallia Christiana*, continué par Tachereau et Le Veaux.

* XLV. HENRI (Pierre-Joseph), curé de Surin dans le duché de Luxembourg, a joint l'application aux études, On a de lui, I. *De doctrinâ sacrâ*, Louvain, 1771, petit in-12. II. *Explications sur le catéchisme des diocèses de Liège, Cambrai et Namur*, dont la quatrième édition a paru à Liege en 1780. III. *Instructions familières sur les quatre parties de la doctrine chrétienne*, dont les dernieres éditions sont de Rouen, 1785, et Liège, 1786, 4 vol. in-12. IV. *Discours familiers sur divers sujets de morale*, Liège, 1786; Rouen, 1787. Ce recueil répond parfaitement à ceux qui précèdent. Les exhortations sont courtes. En général, l'auteur s'est fait une réputation très-méritée par la clarté, l'ingénuité et la bonne disposition de ses discours et instructions, proportionnés à l'intelligence du peuple. Cet homme respectable, mort en 1791, à Namur, où il s'étoit retiré accablé d'infirmités, après avoir administré sa paroisse durant 46 ans, s'est vu réduit à vivre d'aumônes dans les dernières années de sa vie.

* XLVI. HENRI DE KALKAR, surnommé *Æger*, né dans le duché de Clèves au 15e siècle, d'abord docteur de Paris et chanoine de Cologne, prit ensuite l'habit de Chartreux; et s'élevant aux premières charges de cet ordre, il fut successivement prieur à Cologne, à Ruremonde, à Strasbourg, etc., et cinq fois définiteur-général et visiteur de diverses provinces. On a de lui plusieurs traités: *Une instruction de rhétorique; une instruction de musique; un traité des sujets et de la distinction des sciences; diverses lettres; l'échelle de l'exercice spirituel en forme d'oraison; l'holocauste quotidien de l'exercice spirituel; une exhortation à un chartreux de Coblentz;* un *psautier de la Vierge*, ou une prose qui contient 150 mots en six *Ave;* la *manière de faire des conférences suivant les Chartreux*. Henri de Kalkar mourut en 1448, âgé de 80 ans. P. Camsius

l'a inséré dans son Martyrologe d'Allemagne.

HENRICIENS. *Voyez* BRUYS, nos I *et* II.

HENRICUS A MONDAVILLA. *Voyez* MONDEVILLE.

* HENRICY (Jacques), démonstrateur royal d'anatomie en l'université d'Aix, né au Puget-Théniers dans le comté de Nice, vers l'an 1680, avoit établi son domicile à Avignon, où il remplissoit la place de chirurgien en chef de l'hôpital général, lorsqu'en 1720 la peste se manifesta à Marseille et à Aix. Le hasard l'ayant conduit à cette époque dans cette dernière ville, il fut invité à s'y arrêter par les consuls, à la tête desquels étoit le marquis de Vauvenargues, et se dévoua entièrement au soulagement des pestiférés. Il s'occupoit en même temps des malades renfermés dans la cité et de ceux qui étoient placés hors de l'enceinte de la ville, dans des infirmeries dont on l'avoit nommé chirurgien-major. Il fit plusieurs règlemens qui obtinrent l'approbation générale. Lorsque la contagion eut cessé, le roi, sur la demande des consuls d'Aix, voulant reconnoître ses services, le nomma, par un arrêt du conseil d'état, à la chaire de démonstrateur royal d'anatomie en l'université, attendu « qu'il avoit pris soin des pestiférés pendant tout le temps que la contagion avoit ravagé la ville, avec toute l'économie, le bon ordre, l'assiduité, la capacité, la charité et le succès possibles. » Cet habile chirurgien, mort à Aix le 30 juin 1749, a laissé quelques *manuscrits* inédits. Son nom mérite d'être placé à côté de ceux de Belsunce, de Vauvenargues et de Chicoyneau.

† I. HENRIET (Protais), savant récollet français, mort en 1688, est auteur d'une *Harmonie évangélique*, avec des *notes* littérales et morales, et d'*autres écrits* peu connus.

† II. HENRIET (Israël), graveur, né à Nanci en 1608, mort à Paris en 1661, fils de Claude Henriet, peintre d'abord à Chalons, puis à Nanci, a *peint* avec beaucoup de talent, tant pour le dessin que pour la vérité du coloris, *les vitres* de la cathédrale de Châlons. Il fut à Rome élève de Tempeste; mais étant venu à Paris, il abandonna la peinture et ne s'occupa plus que de graver. Ami intime de Calot, il parvint à *copier* plusieurs de ses dessins, et même de ses gravures, de manière qu'on ne pouvoit reconnoître la copie d'avec l'original. La vie de l'enfant prodigue en est une preuve. Henriet fut choisi pour enseigner le dessin au jeune roi Louis XIV.

† I. HENRIETTE-MARIE DE FRANCE, reine d'Angleterre, fille de Henri IV et de Marie de Médicis, née en 1609, mariée en 1625 à Charles Ier, roi d'Angleterre, étoit douée de toutes les graces de la figure. Son caractère ressembloit beaucoup à celui de Henri IV son père. Son cœur étoit noble, ferme, tendre et compatissant; son esprit, vif, doux et agréable. Les premières années de son mariage furent fort heureuses; mais sa prospérité fut interrompue par les troubles de l'Ecosse, et par la révolte des Anglais mêmes contre son époux. Ses chagrins furent si cuisans, qu'elle se donna elle-même la qualité de *Reine malheureuse*. On lui reprocha le penchant qu'on attribuoit à Charles Ier pour la religion catholique, et on se déchaîna contre elle avec fureur. Elle ne répondit à ces outrages que par des bienfaits. Quelques-uns de ses courtisans lui proposant de faire un

exemple sur les plus furieux : « Il faut, disoit-elle, que j'en serve aussi. Peut-on mieux faire sentir son autorité qu'en faisant du bien à ceux qui nous persécutent? » Elle ne vouloit pas même qu'on lui nommât quelques personnes qui la rendoient odieuse aux principaux de la cour : « Je vous le défends, disoit-elle. S'ils me haïssent, leur haine ne durera peut-être pas toujours ; et s'il leur reste quelque sentiment d'honneur, ils auront honte de tourmenter une femme qui prend si peu de précaution pour se défendre. » Cependant le feu de la guerre civile embrasoit toute l'Angleterre. Le roi et toute la famille royale avoient été obligés de quitter Londres. La reine passe en Hollande, vend ses meubles et ses diamans, achète des vivres et des munitions, dont elle chargea plusieurs vaisseaux, et part pour l'Angleterre. Une furieuse tempête vint l'assaillir, mais sans la décourager. Elle se tint, autant qu'elle put, sur le tillac du vaisseau, au milieu de l'orage, pour animer ses troupes, disant gaiement que *les reines ne se noyoient pas*. Enfin, après avoir essuyé une foule de traverses et de périls, elle passa en France, l'an 1644. Le mauvais état des affaires de la reine Anne d'Autriche ne lui permit pas de donner à sa belle-sœur, dans les troubles de la Fronde, les secours qu'elle auroit accordés à ses infortunes ; et la fille d'un roi de France, épouse d'un roi d'Angleterre, se vit contrainte, comme elle le disoit elle-même, de *demander une aumône au parlement pour pouvoir subsister*. La mort funeste de son mari, en 1649, fut pour elle le comble de la douleur ; mais elle eut la consolation avant sa mort de voir rétablir Charles II, son fils, sur le trône de ses pères. Cependant cet événement n'avoit pu la décider à se fixer à Londres. Elle aima mieux mourir dans sa patrie que d'avoir continuellement sous les yeux la salle de Westminster, où le roi son époux avoit comparu comme un criminel, et la place de Whitehall, où sa tête avoit été tranchée par la main du bourreau. Elle avoit aimé ce prince, et en avoit été tendrement aimée, et à l'exception de quelques froideurs, produites par des brouillons de cour, au commencement de son mariage, leur union fut inaltérable. Elle fit deux voyages en Angleterre ; et, après avoir demeuré quelques jours à la cour de France, elle se retira dans un couvent de Chaillot, où elle mourut subitement en 1669. (*Voyez* sa *Vie*, Paris, 1693, in-8°.) L'histoire, comme les panégyristes, reconnoissent à Henriette du courage et de la grandeur de caractère. Mais à ce dernier tribunal, il ne suffit point aux princes d'avoir été zélés pour une religion quelle qu'elle soit, ni même d'en avoir eu les vertus ; c'est par les biens et les maux d'un autre ordre qu'ils ont faits ou épargnés aux peuples, qu'on les juge. Ainsi tandis que les chaires catholiques louoient l'énergie, la longanimité, le dévouement de Henriette à braver tous les dangers pour chercher sur le continent et amener des secours à son mari, les partisans eux-mêmes de ce roi malheureux pouvoient accuser son épouse d'avoir été une des pricipales causes de sa perte et de la guerre civile. Sans doute c'est au père de Charles, à son ministre, et à Charles Stuart lui-même qu'il faut imputer la faute politique d'avoir choisi une reine catholique et française, dans des circonstances où ces deux titres pouvoient être des causes de révolution. C'est à Charles encore qu'appartient la seconde faute d'avoir laissé cette reine braver l'opinion, le fanatisme national, multiplier

les ministres de son culte, exciter ou du moins encourager leur ardeur prosélytique. Mais Henriette n'excéda-t-elle pas le droit de suivre sa religion et la part qu'elle devoit prendre aux affaires politiques? Selon les plus sages historiens, Charles, déjà prisonnier des révolutionnaires, auroit traité avec eux et signé les quatre articles qu'on lui proposoit, sans la reine. Elle le pressa de consentir à la mort du seul appui du trône, le comte de Strafford. On trouva dans la cassette de Charles Ier, après sa défaite de Naseby, une correspondance de la reine, qui justifie plus ou moins toutes les inculpations des parlementaires. Enfin, sous Jacques Ier, la conspiration des poudres; sous Charles, le massacre spontané de plus de 40,000 protestans en Irlande, étoient des attentats attribués par des procédures légales aux catholiques. Innocente du premier, Henriette l'étoit-elle tout-à-fait du second? pouvoit-elle le paroître? Qu'on rejette la plupart de ces reproches sur un autre fanatisme, le fanatisme presbytérien, il sera toujours vrai que Henriette-Marie fut une cause occasionnelle, non seulement des troubles de l'Angleterre sous Charles Ier, mais encore du supplice de ce roi.

† II. HENRIETTE-ANNE D'ANGLETERRE, duchesse d'Orléans, dernière des enfans de Charles Ier et de Henriette de France, naquit à Excester en 1644, dans le temps que le roi son père étoit aux prises avec la rébellion. La reine sa mère accoucha d'elle dans un camp, au milieu des ennemis qui la poursuivoient. Obligée de fuir, elle laissa sa fille, qui demeura prisonnière quinze jours après sa naissance Au bout d'environ deux ans, elle fut heureusement délivrée de cette captivité par l'adresse de sa gouvernante. Élevée en France sous les yeux de sa mère, elle étonna bientôt par les agrémens qu'on découvrit dans son esprit et dans ses manières. Philippe de France, duc d'Orléans, frère de Louis XIV, l'épousa en 1661 : mais ce mariage ne fut pas heureux. Le roi se plaisoit beaucoup avec elle. Il lui donnoit souvent des fêtes; il lui envoyoit des vers. « Elle lui répondoit; et il arriva, dit Voltaire, que le même homme fut à la fois le confident du roi et de madame dans ce commerce ingénieux. C'étoit le marquis de Dangeau; le roi le chargeoit d'écrire pour lui, et la princesse l'engageoit à répondre pour elle. Il les servit tous deux, sans laisser soupçonner à l'un qu'il fût employé par l'autre, et ce fut une des causes de sa fortune. Cette intelligence si intime jeta des alarmes dans la famille royale. Le roi se vit obligé de réduire l'éclat de ce commerce à un fonds d'estime et d'amitié qui ne s'altéra jamais. Louis XIV se servit depuis de Madame pour faire un traité avec l'Angleterre contre la Hollande. La princesse qui avoit sur Charles II son frère le pouvoir que donnent l'esprit le plus insinuant et le cœur le plus tendre, s'embarqua à Dunkerque, chargée du secret de l'état. Elle alla voir Charles à Cantorbéry, et revint avec la gloire du succès. Elle en jouissoit, lorsqu'elle mourut subitement à Saint-Cloud en 1670. La cour fut dans une douleur et une consternation que le genre de mort augmentoit, car Henriette s'étoit crue empoisonnée. La division qui étoit depuis long-temps entre elle et son mari fortifioit ce soupçon, qui n'est pas encore détruit. On trouve les preuves de cet empoisonnement dans les pièces intéressantes et peu connues, par de La Place, pag. 208, Bruxelles, 1781, in-12; et ces preuves sont sans ré-

plique. Le journal de Paris, feuille du 30 juin 1784, décide nettement que cet empoisonnement fut un bruit populaire qui tomba dès sa naissance; mais on peut appeler de cette décision, d'autant plus qu'elle n'est appuyée d'aucune preuve. Duclos assure dans son Mémorial que ce fut le chevalier de Lorraine, favori de Monsieur, qui la fit empoisonner dans un verre d'eau de chicorée. Voltaire prétend au contraire que cette princesse, qui étoit assez malsaine, mourut d'une colique bilieuse : ce qu'il y a de certain, c'est que Monsieur n'eut aucune part à ce crime. « Madame avoit l'esprit solide et délicat, du bon sens, un tact très-fin, l'ame grande et juste, éclairée sur ce qu'il falloit faire; mais quelquefois ne le faisant pas, ou par une paresse naturelle, ou par une certaine hauteur d'ame, qui se ressentoit de son origine, et qui lui faisoit envisager son devoir comme une servitude. Elle mêloit dans toute sa conversation une douceur qu'on ne trouvoit point dans les autres princesses. Elle gagnoit tous les cœurs par sa bienveillance et son affabilité. On convenoit que chez les autres ce ton étoit copié, qu'il n'étoit original qu'en Madame. C'est à peu près ainsi que l'a peinte Cosnac, archevêque d'Aix, qui l'avoit beaucoup connue. *Voyez* son Histoire par madame de La Fayette, in-12; et l'article BOSSUET.

† III. HENRIETTE-CATHERINE, duchesse DE JOYEUSE, fille et héritière de Henri de Joyeuse, comte du Bouchage, maréchal de France, mort capucin, sous le nom de P. Ange, et de Catherine de La Valette, avoit épousé en 1597, Henri de Bourbon, duc de Montpensier, dernier prince de cette branche, mort le 27 février 1608. Tout ce que Henri IV qui l'aimoit put en obtenir, ce fut qu'elle vint à la cour, où il connut que la vertu de cette belle veuve étoit inébranlable. Après la mort du roi, elle épousa Charles de Lorraine duc de Guise, et mourut en 1656, à l'âge de 71 ans.

† HENRION (Nicolas), membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres, né à Troyes en Champagne, l'an 1663, d'un marchand de cette ville, fut d'abord doctrinaire, puis avocat, et fit une espèce de commerce de médailles, qu'il connoisoit fort bien. Son savoir en ce genre lui ouvrit les portes de l'académie des belles-lettres. Il travailloit à un *Traité des poids et mesures* des anciens, lorsqu'il mourut en 1720. Voulant donner à sa compagnie un avant-goût de l'ouvrage qu'il préparoit, il y avoit apporté, en 1718, une espèce de *Table* ou d'Echelle chronologique de la différence des tailles humaines, depuis la création du monde jusqu'à la naissance de Jésus-Christ. Dans cette table, il assigne à Adam cent trente-deux pieds neuf pouces de haut, et à Eve cent-dix-huit pieds neuf pouces trois quarts; d'où il établit une règle de proportion entre les tailles masculines et les tailles féminines, en raison de vingt-cinq à vingt-quatre. Mais il ôte bientôt à la nature cette grandeur majestueuse : selon lui, Noé avoit déjà vingt pieds de moins qu'Adam; Abraham n'en avoit plus que vingt-sept à vingt-huit; Moyse fut réduit à treize, Hercule à dix, Alexandre-le-Grand n'en avoit guère que six, Jules-César n'en avoit pas cinq. La géographie tient essentiellement à la taille des hommes; leurs pas ont toujours été et seront toujours la première mesure des espèces de longueurs qui se trouvent sous leurs pieds; c'est pour cela que Henrion joignit une nouvelle Table des dimensions géographiques des premiers habitans de l'univers à

celle des tailles humaines ; et ces deux Tables romanesques sont probablement tout ce qu'on verra jamais de 3 ou 4 vol. in-folio qu'il faisoit espérer.

I. HENRIQUEZ (Henri), jésuite portugais, quitta sa société pour se faire dominicain, et reprit ensuite l'habit de St-Ignace. Ayant fait un voyage à Rome, il mourut à Tivoli le 28 janvier 1608, à 72 ans, laissant, I. Une *Somme de théologie morale*, en latin, Venise 1600, in-folio. II. Un traité *De clavibus Ecclesiæ ; De fine hominis*, dans lequel il paroît tantôt favorable, tantôt contraire à Molina.

* II. HENRIQUEZ (Jean-Chrisostôme), écrivain laborieux de l'ordre de Citeaux, commissaire-général des religieux irlandais de son ordre, grand-prieur de l'ordre de Calatrava, et historiographe-général de la congrégation des bernardins en Espagne, naquit à Madrid d'une famille noble en 1595, et mourut à Louvain le 25 octobre 1632, à l'âge de 37 ans. Il a laissé *un très-grand nombre d'ouvrages* qui presque tous tendent à éclaircir l'histoire de son ordre. Beaucoup sont insérés dans la Bibliothèque des écrivains de l'ordre de Citeaux, et dans la Bibliothèque espagnole de Nicolò Antonio.

* III. HENRIQUEZ (Henri), médecin portugais, qui vivoit dans le 16e siècle, passa en Espagne, où il enseigna dans les écoles de Salamanque. Il est auteur d'un ouvrage intitulé *De rerum naturalium primordiis*. On lui attribue aussi l'ouvrage suivant : *De regimine cibi atque potus, et de cœterarum rerum non naturalium usu, nova enarratio*. Il y aussi une édition de Madrid de 1615, in-8°, intitulée *De cibo et potu*.

* IV. HENRIQUEZ (Henri), cardinal aussi célèbre par la naissance que par les qualités de l'ame, naquit en 1701 dans la terre d'Otrante. Son amour pour les belles-lettres, et particulièrement pour la poésie latine et italienne fut extrême. Il se livra avec le même zèle à l'étude de la physique et de la géométrie, et par suite de la théologie et de l'histoire ecclésiastique, étude qu'il continua jusqu'à la fin de ses jours avec la plus grande assiduité. Ses rares qualités le firent choisir pour le gouvernement de quelques parties de l'état ecclésiastique, et il fut chargé d'apaiser les troubles de la république de Saint-Marin, ce qu'il exécuta avec autant d'équité que d'adresse. En 1740 les cardinaux réunis dans le conclave qui suivit la mort de Clément XII lui écrivirent pour donner une honorable approbation à la sagesse de sa conduite. Il fut chargé d'une ambassade près de Philippe V, qui l'avoit lui-même choisi. Après son ambassade en Espagne, qui dura dix ans, il fut promu au cardinalat par Benoît XIV, et chargé de la légation de la Romagne ; il s'y distingua par l'administration de la justice et par la protection qu'il accorda aux belles-lettres. Il fut l'idole des littérateurs, qui le célébrèrent à l'envi. Le jésuite Pio Giupponi se distingua parmi eux par un drame fait à sa louange, intitulé *Alphonso degli Enriquez riconosciuto*, Venise, 1756. Au milieu de ces applaudissemens, il fut enlevé aux savans le 25 avril 1756. On a de ce cardinal, I. *Orazione composta per lo ristoramento dell' academia degli Spioni eretta in Lecce*. II *Clementi XII P. O. M. Elegia*, insérée dans le recueil de l'académie Quirini. III l'*Imitazione di Christo*, Rome, 1754. Cette traduction a été publiée avec le texte en regard.

* V. HENRIQUEZ (Louis-Blaise), habile graveur, né en 1733, reçu à l'académie en 1779, a donné un sujet russe d'après Le Prince, intitulé le *Joueur de balalaye*, *Minerve écarte le dieu de la guerre*, d'après Rubens, *la mort de du Guesclin*, d'après Brenet, et plusieurs *autres sujets* d'après Nattier, etc.

* I. HENRY (Robert), ministre à Edimbourg, né en Ecosse en 1718, auteur d'une *Histoire d'Angleterre*, formée d'après un nouveau plan qu'il conçut et qui fut généralement approuvé. Il la partage à chaque période en 7 divisions: 1° l'histoire civile et militaire; 2° celle de la religion; 3° celle de la constitution, des lois, du gouvernement et des cours; 4° celle de l'instruction; 5° celle des arts; 6° celle du commerce, de la marine, des monnoies; 7° celle des mœurs et des coutumes. Les cinq premiers volumes in-4° parurent successivement en 1771, 1774, 1777, 1781, et le cinquième, qui finit à l'avénement de Henri VII, en 1785; le sixième volume, œuvre posthume de l'auteur, parut en 1793. Le docteur Henry en avoit fait l'entreprise à ses risques et à ses frais, en 1786. Il remit pour la somme de mille livres sterling sa propriété à MM. Cadell et Strahan. Cette entreprise, fruit de 30 années de travail, lui rapporta 3300 liv. (environ 72500 fr.) Henry étoit d'un caractère liant et social; quoique ses recherches littéraires lui prissent beaucoup de temps, il n'en étoit pas moins assidu et recherché dans les sociétés d'Edimbourg, où il montroit encore dans un âge avancé toute la gaieté de la jeunesse. Il légua sa bibliothèque au magistrat de Linlithgow, et laissa après lui la mémoire d'un homme de bien et d'un savant estimable.

* II. HENRY (David), l'un des auteurs du *Gentleman's magazine*, auquel il travailla pendant plus de 50 ans, naquit en décembre 1710. On a de lui divers ouvrages. I. Le *Fermier anglais*, ou *Système pratique d'Agriculture*, en 1772. II. *Collection historique de tous les voyages autour du monde*, 1774, in-8° 4 vol. III. plusieurs *autres ouvrages* de moindre importance sur les curiosités de Londres. Il mourut en 1792.

† HENRYS (Claude), célèbre jurisconsulte, né à Montbrison, fit ses premières études au collège de Lyon, et suivit le barreau de cette ville. Il fut châtelain de Chatel-neuf en 1617, et avocat du roi au bailliage de Forez en 1639. Profondément versé dans la connoissance du droit civil, de l'histoire, du droit public, et des intérêts des princes, il devint l'oracle de son pays, et fut souvent consulté sur les affaires d'état par plusieurs ministres, soit en France, soit des pays étrangers. Sa probité, sa politesse, sa prudence, son désintéressement égaloient ses lumières. Modeste et fuyant les distinctions, elles vinrent le chercher. Son frère aîné, lieutenant-général au bailliage de Montbrison, avoit obtenu des lettres de noblesse pour les services que son pere avoit rendus à l'état dans des temps difficiles; Henrys ne se joignit point à lui pour obtenir la même faveur, et ces lettres ne furent déclarées communes en faveur de ses enfans qu'après sa mort. Se trouvant un jour à l'audience du parlement de Paris, sans être connu, il entendit plaider une cause dans laquelle on s'étayoit mal à propos de son avis. Le premier président, l'ayant aperçu, le pressa de s'expliquer lui-même; ce qu'Henrys fit avec tant de force et de clarté, qu'il s'attira les applaudissemens de toute la chambre. On sait

que le parlement de Paris a toujours regardé les décisions de Henrys comme des lois, et que, par un honneur particulier rendu à sa mémoire, l'avocat qui les invoquoit étoit dans l'usage de se découvrir avec respect. On a de lui, I. Un excellent *Recueil d'arrêts*, auxquels il a joint ses plaidoyers. Cet ouvrage parut pour la première fois à Lyon en 1651, 2 vol. in-fol; la seconde édition est de 1662; la troisième, avec les observations de Bretonnier, est de 1708; la quatrième de 1738, en 4 vol in-fol, renferme les additions et les savantes notes de Terrasson. Henrys accompagna sa collection de notes utiles et agréables. Dans les unes, il éclaircit les principes de droit; et dans les autres, il sème des traits de littérature et d'érudition. II. des *Harangues* qui se font lire avec plaisir, quoique le style en ait vieilli. Elles sont insérées dans le *Recueil d'arrêts*. III. *L'homme Dieu*, ou *Le parallèle des actions divines et humaines de J. Ch.* Henrys mourut en 1662. Plusieurs prédicateurs se disputèrent l'honneur de prononcer son oraison funèbre.

† HENSCHENIUS (Godefroi), jésuite flamand, florissoit à la fin du 17e siècle. Il travailla pendant long-temps, avec succès, à l'immense compilation des *Actes des saints*, commencée par Bollandus, et ne servit pas peu à épurer les légendes des absurdités dont les moines les avoient remplies dans des siècles d'ignorance. Il a également travaillé de société avec Tollenarius et Bollandus à l'ouvrage intitulé *Imago primi sæculi societatis Jesu, à provinciâ Flandro-Belgicâ ejusdem societatis repræsentata*, Anvers, 1640, in-fol.

* HENSLER (Philippe-Gabriel), savant professeur de médecine à Kiel, et archiatre du roi de Danemarck, né le 11 décembre 1733, à Oldensworth en Holstein, et mort à Copenhague le 31 décembre 1805, à l'âge de 73 ans, a composé un *Traité* sur la *Lèpre du nord;* et une *Histoire de la maladie vénérienne :* dans ce dernier ouvrage l'auteur prouve par ses recherches profondes, et par des passages fidèles des auteurs contemporains, de l'apparition de la vérole, rares et peu connus, qu'il est très-probable que la maladie syphilitique a commencé à paroître en Europe avant le retour de Colomb de son premier voyage en Amérique; il est encore auteur d'un traité intitulé *De herpete seu formicâ veterum.*

† HENTENIUS (Jean), de Naline, près de Thuin, dans l'Entre-Sambre-Meuse, alla en Portugal vers la fin de son enfance : il s'y fit hiéronymite, et entra ensuite dans l'ordre de Saint-Dominique à Louvain. La faculté de théologie dont il étoit docteur le chargea, par ordre de Charles-Quint, de corriger la Bible, et de lui rendre la pureté de l'ancien texte. Il justifia la confiance qu'on avoit en ses lumières. C'est principalement par ses soins que parut la première *Bible* nommée *de Louvain*, en 1547, Anvers, 1570, avec figures. *Voyez* le P. Le Long, tom. I, pag. 263. Hentenius mourut à Louvain en 1566, à 67 ans. On a encore de lui, I. Les *Commentaires d'Euthymius*, sur les Evangiles. II. Ceux d'*Œcuménius,* sur Saint-Paul. III.—d'*Aretas,* sur l'Apocalypse, etc.

I. HÉPHESTION. *Voyez* Ephestion.

II. HÉPHESTION. *Voyez* Efestion.

HÉRACLAS, frère du martyr Plutarque, se convertit avec lui

durant la persécution de Sévère. Il fut catéchiste d'Alexandrie, conjointement avec Origène, et ensuite seul. Son mérite le fit élever sur le siége d'Alexandrie, sa patrie, en 231. Il mourut sur la fin de l'année 247.

† HÉRACLÉON, hérétique du troisième siecle, adopta le système de Valentin. Il y fit pourtant quelques changemens, et se donna beaucoup de peine pour ajuster à ce système la doctrine de l'Evangile, dans des *Commentaires* très-étendus sur les Evangiles de St. Jean et de St. Luc. Ces commentaires ne sont que des explications allégoriques, qui firent adopter par beaucoup de chrétiens le système de Valentin, et leur auteur forma la secte des héracléonites. Origène a combattu les commentaires d'Héracléon, et c'est d'Origène que Grabbe a extrait les fragmens que nous avons des *écrits* de cet hérétique.

† HÉRACLÉONAS, quatrième fils de l'empereur Héraclius et de Martine, seconde femme de ce prince, né en 626. Son père le nomma, en 641 son successeur à l'empire, avec Héraclius-Constantin, son frère aîné. Martine ayant fait empoisonner, quatre mois après, Héraclius-Constantin, Héracléonas demeura seul empereur, sous l'autorité de sa mère. La haine que les forfaits de cette princesse avoient inspirée devint funeste à l'un et à l'autre. Une cabale, formée par un courtisan habile, les contraignit d'associer à l'empire le prince David, surnommé *Tibère*, frère d'Héracléonas, et Constant, fils d'Héraclius-Constantin. On vit donc à Constantinople trois empereurs à la fois, tous trois dominés par une femme ambitieuse. Ce gouvernement monstrueux ne dura pas long-temps. Le sénat ayant fait arrêter Héracléonas et Martine, on coupa le nez au fils, et la langue à la mère. On les conduisit en exil, où ils finirent leurs jours. Héracléonas avoit régné environ six mois depuis le meurtre de son frère.

HÉRACLÉOTÈS (Denys), philosophe d'Héraclée, d'abord stoïcien, pensoit, comme Zénon, son maître, que la douleur n'est point un mal; mais une maladie cruelle, accompagnée de douleurs aiguës, le fit changer de sentiment, vers l'an 264 avant J. C. Il quitta les stoïciens pour le cyrénaïques, qui plaçoient le bonheur dans le plaisir. Héracléotès composa divers *Traités de philosophie*, et quelques *Pièces de poésie* : Diogène-Laërce en cite une de lui, qui étoit attribuée à Sophocle.

† HÉRACLIDE LE PONTIQUE, né à Héraclée, ville du royaume de Pont; son père, qui se nommoit Euthyphron, l'envoya à Athènes pour y étudier la philosophie sous Platon et Aristote, et les progres d'Héraclide furent si brillans, que lorsque Platon, se rendant aux vœux de Denys, partit pour la Sicile, il confia à son disciple le soin de son école. Héraclide, de retour dans sa patrie, la trouva subjuguée par un tyran dont il la délivra. Ses talens et son patriotisme furent obscurcis par un vain orgueil. On dit que, lorsque la ville d'Héraclée envoya consulter la Pythie pour qu'elle lui découvrît les moyens de faire cesser la peste qui la ravageoit, il corrompit la prophétesse pour lui faire déclarer que le fléau cesseroit, si en plein théâtre le peuple plaçoit une couronne d'or sur la tête d'Héraclide, et lui accordoit les honneurs funèbres dus aux héros. Il voulut faire accroire qu'au moment de sa mort il étoit monté au ciel : il pria un de ses amis de mettre un serpent dans son lit, à la place de son corps, afin qu'on crût que les dieux l'avoient enlevé. Le serpent

n'attendit pas l'instant de sa mort; quelqu'un ayant fait du bruit, il sortit et découvrit ainsi la fourberie d'Héraclide. Ce philosophe avoit écrit plusieurs ouvrages, dont le style, suivant Diogène Laërce, étoit tout à la fois noble et plein de douceur. Il ne reste plus de lui que *quelques fragmens* d'un traité *sur les gouvernemens*, publié dans le *Prodromus* grec, imprimé à Paris en 1806. On trouve encore quelques passages sous son nom dans l'Esope d'Alde, 1505, in-fol. Les fragmens de ce philosophe ont aussi été recueillis sous ce titre : *Heraclidis Pontici fragmenta de rebus publicis; edidit è codicibus, ex antiquis auctoribus et Hingenio emendavit, atque commentario perpetuo primus illustravit D. Koeler* (*additâ versione germanicâ*), Halle, 1804, in-8° de 128 pag. Héraclide vivoit vers l'an 355 avant J. C.

* II. HÉRACLIDE, de Macédoine, s'est fait une réputation en *peignant des vaisseaux*, et s'il n'est point parvenu au talent de Protogènes en ce genre, il s'est du moins élevé au rang des peintres qui méritent d'être cités. Tout ce qu'on sait de cet artiste, c'est qu'après la captivité de Persée, il se réfugia à Athènes.

HERACLIEN, l'un des généraux de l'empereur Honorius. fit mourir Stilicon à Ravennes l'an 408. Pour le récompenser de ce service, Honorius lui donna le gouvernement d'Afrique. Dans la révolte d'Attalus, il demeura fidele à l'empereur, et défendit la province contre les troupes que le rebelle avoit envoyées; il tua même un certain Constantin, qui les conduisoit. Sa fidélité ne tarda pas à se démentir : élevé au consulat en 413, il s'abandonna aux conseils violens de Sabinus, qui, de son domestique, étoit devenu son gendre, et qui lui persuada d'usurper l'empire. Pour exécuter son desseiu, il retint la flotte qui avoit coutume de porter du blé en Italie, et en prit le chemin avec une armée navale, composée de trois mille sept cents navires. Le comte Marin s'opposa à son débarquement, et le mit en fuite. Alors Héraclien monta sur un seul vaisseau qui lui restoit, et passa à Carthage, où il fut tué.

† I. HÉRACLITE, célèbre philosophe grec, natif d'Éphèse, florissoit vers l'an 500 avant J. C. Il étoit mélancolique et pleuroit sans cesse sur les sottises humaines. Cette triste habitude, jointe à son style énigmatique, le fit appeler le *Philosophe ténébreux* et le *Pleureur*. « Qu'est-ce que l'homme, disoit-il, qu'est-ce que tout l'homme? Son savoir n'est qu'ignorance; sa grandeur que bassesse; sa force qu'infirmité; ce qu'il appelle plaisir, que douleur. » Cependant il disoit quelquefois que la vie est un présent du ciel, qu'on doit conserver avec soin, et dont on ne doit pas disposer selon son caprice. Il faut attendre que les dieux nous demandent ce qu'ils ont bien voulu nous accorder. Il composa divers *Traités*, entre autres un *sur la Nature*, dans lequel il enseignoit que tout est animé par un esprit; qu'il n'y a qu'un monde, qui est fini, qu'il a été formé par le feu; et qu'après divers changemens, il retourneroit en feu. Euripide ayant envoyé une copie de cette production à Socrate, celui-ci, en la lui renvoyant, lui dit « que ce qu'il avoit compris de ce livre lui avoit paru bon, et qu'il ne doutoit point que ce qu'il n'avoit pas pu entendre ne le fût de même. » Darius, roi de Perse, ayant vu cet ouvrage, écrivit une lettre fort obligeante à l'auteur, pour le prier de venir à sa cour, où sa vertu seroit plus considérée qu'en Grèce. Le philosophe le refusa d'une manière brutale. On dit que la cou-

versation des hommes ne faisant qu'irriter son humeur chagrine, il prit une si grande aversion pour eux qu'il se retira sur une montagne, pour y vivre d'herbes avec les bêtes sauvages. Cette vie lui ayant causé une hydropisie, il descendit à la ville, et consulta, par énigmes, les médecins, leur demandant « s'ils pouvoient rendre serein un temps pluvieux ? » Les médecins n'entendant rien à ses demandes, il s'enferma dans du fumier, croyant dissiper par cette chaleur empruntée l'humeur qui étoit chez lui en trop grande abondance; mais comme ce remède ne le guérissoit point, il se laissa mourir, âgé de 60 ans. On rapporte de lui quelques bons mots et quelques sentences. Il répondit aux Ephésiens, qui s'étonnoient de le voir jouer aux osselets avec des enfans, « qu'il aimoit encore mieux s'amuser ainsi que de se mêler de leurs affaires. Il avoit pour maximes « qu'il falloit étouffer les querelles dans leur naissance, comme on étouffe un incendie; et que les peuples doivent combattre pour leurs lois comme pour leurs murailles. » Il croyoit que la nature de l'ame étoit une chose impénétrable..... Il nous reste quelques fragmens de ce philosophe, que Henri-Etienne imprima avec ceux de Démocrite, de Timon, et de plusieurs autres, sous ce titre: *Poesis philosophica*, 1573, in-8°.

II. HERACLITE, Sicyonien. C'est sous son nom que Leo Allatius a publié le livre *De incredibilibus*, qu'il avoit tiré de la bibliothèque du Vatican. Cet ouvrage, imprimé à Rome en 1641, l'a été depuis à Londres et à Amsterdam. La dernière édition est la plus belle.

I. HERACLIUS, empereur romain, né vers l'an 575 d'Héraclius, gouverneur d'Afrique, détrôna Phocas, qui tyrannisoit ses sujets, et se fit couronner à sa place en 610, après lui avoir fait trancher la tête. « Quoi, lui dit-il, tu n'avois usurpé l'empire que pour faire tant de maux au peuple! — Phocas lui répondit: gouverne-le mieux. » Le nouvel empereur profita de cet avis. Il fit la revue des troupes, les disciplina, et mit un nouvel ordre dans l'état. Chosroès II, roi de Perse, étoit en guerre avec Phocas, Héraclius lui fit demander la paix, et ne put l'obtenir. Le monarque persan envoya une armée formidable dans la Palestine en 614. Jérusalem fut prise, les églises brûlées, les clercs massacrés, les chrétiens vendus aux juifs, les vases sacrés, entre autres le bois de la vraie croix, enlevés. Le vainqueur jure « qu'il n'accordera la paix à l'empereur et à ses peuples qu'à condition qu'ils renonceront à Jésus Christ, et qu'ils adoreront le soleil, la divinité des Perses. « Héraclius, outré de ces insolences, marcha contre Chosroès, le défit en plusieurs rencontres, depuis 622 jusqu'en 627. Le roi barbare, poursuivi jusque dans ses états, y trouva Syroès son fils aîné, qu'il avoit voulu déshériter, les armes à la main. Syroès, l'ayant fait enfermer dans une dure prison, fit la paix avec Héraclius, et lui rendit le bois de la vraie croix en 628. On célébra, comme un jour de fête, celui où elle avoit été remise à sa place. C'est l'origine de la fête de l'exaltation de la croix, célébrée par les Grecs et les Latins le 14 septembre. Les disputes théologiques qui avoient agité l'empire d'orient se renouvelèrent, quoique le nestorianisme et l'eutychéisme eussent été proscrits. On avoit établi, sous les règnes précédens, dans différentes assemblées ecclésiastiques, la réalité des deux natures en J. C. On chercha à expliquer, sous l'empire d'Héraclius, comment deux natures ne composoient qu'une personne, quoiqu'elles fussent distinguées. « On crut résoudre cette diffi-

culté, dit l'abbé Pluquet, en supposant que la nature humaine étoit réellement distinguée de la nature divine; mais qu'elle lui étoit tellement unie, qu'elle n'avoit point d'action propre; que le Verbe étoit le seul principe actif dans Jésus-Christ; que la volonté humaine étoit absolument passive, comme un instrument dans les mains d'un artiste. » Cette explication parut lever les difficultés des nestoriens et des eutychéens. Héraclius la regarda comme un moyen d'éteindre les restes de ces hérétiques, qui avoient résisté aux anathèmes des conciles et à la puissance des empereurs. Epris de cette idée, il assembla un concile et donna un édit qui faisoit, du monothélisme ou de l'opinion qui ne suppose qu'une volonté dans Jésus-Christ, une regle de foi et une loi de l'empire. Cet édit, qu'on nomma l'Ecthèse, c'est-à-dire exposition de la foi, fut condamné à Rome l'année suivante 640 par le pape Jean IV, dans un concile. L'empereur écrivit au souverain pontife « que cet édit n'étoit point de lui; que le patriarche Sergius l'avoit composé, et l'avoit engagé à le publier sous son nom; mais qu'il le désavouoit, puisqu'il causoit tant de troubles. » Pendant ces disputes, les Sarrasins s'emparoient de l'Egypte, de la Syrie et de toutes les plus belles parties de l'empire. Héraclius étoit hors d'état de s'opposer à leurs conquêtes. Il fut attaqué d'une hydropisie qui le mit au tombeau le 11 février 641, à 66 ans, après 30 ans de règne. On ne sait, dit l'abbé Guyon, quel rang lui assigner parmi les princes. Sur la fin de son règne, il donna plutôt des marques de timidité que de courage. La sagesse, l'activité, la valeur qu'il avoit fait éclater pendant la guerre persique sont dignes d'admiration; mais dans les derniers temps on ne trouve plus le vainqueur de Chosroès. C'est un controversiste, qui paroît bien moins touché des affaires de l'empire, qu'empressé de décider celles de la religion. Il abandonna les devoirs d'un monarque, pour les obscures fonctions d'un théologien.

II. HERACLIUS-CONSTANTIN, fils d'Héraclius et de Flavia Eudocia, né à Constantinople en 612, succéda à son père en 641, et partagea le trône impérial avec Héracléonas son frère, fils de l'impératrice Martine, conformément aux dernières volontés d'Héraclius. Constantin aimoit son peuple, et en étoit aimé: il ne cherchoit qu'à le soulager. Ayant appris que son père avoit déposé un trésor considérable chez Pyrrhus, patriarche de Constantinople, et qu'il devoit être remis à l'impératrice Martine, dans le cas de quelque disgrace, il fit enlever cet argent. Martine se vengea en l'empoisonnant: ce fut du moins le bruit général. Comme il se vit sur le point de mourir, il distribua le trésor de son père aux soldats, pour qu'ils fussent favorables à son fils Constant. Il expira le 25 mai 641, après avoir porté le sceptre trois mois et vingt-trois jours. Ses manières affables lui avoit gagné tous les cœurs.

† I. HÉRAULT ou HÉRAULD (Didier) *Desiderius Heraldus*, avocat au parlement de Paris, célèbre par plusieurs ouvrages pleins d'érudition. Les principaux sont, I. Des *Notes* estimées sur l'Apologétique de Tertullien, sur Minutius Félix, sur Arnobe, sur Martial. II. Des *Adversaria*, Paris, 1699, in-8°. III. Plusieurs *Livres de Droit*. Ce savant mourut en 1649. On a encore de lui *Dissertatio super doctrinæ capitibus inter academiam Parisiensem et jesuitas controversis*, Cologne, 1612, in-8°, et *Fragmens de l'Examen du Prince* de Machiavel, Paris, 1622, réim-

primé en 1633, in-12. — HÉRAULT, son fils, ministre de l'église wallone à Londres, puis chanoine de Cantorbéry, a donné *le Pacifique royal en deuil*, contre la mort de Charles Ier, roi d'Angleterre. C'est un recueil de *Sermons* qui fut suivi, après le rétablissement de Charles II sur le trône, de vingt autres *Sermons*, publiés sous le titre de *Pacifique royal en joie*.

II. HÉRAULT (Magdeleine), fille d'un peintre de même nom, excelloit *à copier* les tableaux des grands maîtres, et réussissoit dans *le portrait*. Elle épousa, en 1660, Noël Coypel, dont elle eut le célèbre Antoine Coypel.

† III. HÉRAULT (René), né à Rouen en 1691, mort à Paris en 1740, fut d'abord avocat du roi au châtelet, ensuite intendant de Tours, enfin lieutenant de police de Paris en 1725 jusqu'en 1739. Le caractère fougueux qu'il a développé dans cette place fit dire au président de Harlay que les fonctions de lieutenant de police étoient comprises dans ces trois mots : « *netteté*, *sûreté*, *clarté*, sans troubler le cours de la justice ordinaire et l'action des lois, parce que chaque homme public doit se renfermer dans les limites de son ministère. » Mais Hérault les franchit toutes et devint le grand inquisiteur de France ; il inonda Paris et les provinces par des nuées d'espions qui, dans leurs irruptions multipliées de jour et de nuit, escaladoient les murs, forçoient les portes, fouilloient jusque dans les poches, arrachoient sans forme légale les citoyens de leurs asiles, et portoient la terreur dans toutes les familles. Hérault séduisoit les domestiques pour leur faire dénoncer leurs maîtres. Il devint intendant de Paris, et mourut en 1740, laissant une mémoire abhorrée.

† IV. HÉRAULT DE SECHELLES (Marie-Jean), né à Paris en 1760, commença sa carrière dans le barreau en remplissant au châtelet de Paris la place d'avocat du roi. Neveu de Mad. de Polignac, la reine l'y rencontra, et, charmée de son entretien, elle promit de lui être utile. En effet, sur sa recommandation, Hérault obtint la première place d'avocat-général qui vint à vaquer au parlement. Ayant embrassé avec chaleur les principes de la révolution, il fut nommé commissaire du gouvernement près du tribunal de cassation, et ensuite député à la première législature et à la convention. Il y présenta divers rapports pour demander la responsabilité des ministres, la mise en accusation de ceux qui avoient voulu défendre le château des Tuileries le 10 août, et contribua plus qu'aucun autre député à la constitution de 1793, qu'on a nommée *le Code ridicule de l'anarchie*. L'un des axiomes politiques de Hérault étoit que *la force du peuple et la raison étoient la même chose*. Avec de pareils principes, il devint membre du comité de salut public, d'où il fut précipité, comme complice de Danton, et envoyé à l'échafaud le 5 avril 1794, à l'âge de 34 ans. Hérault entendit sa condamnation avec calme, se promena pendant deux heures avec les autres détenus, en attendant qu'on vînt le chercher pour aller à la mort, et la subit avec courage. Il étoit grand, d'une figure très-intéressante, et s'énonçoit avec une extrême facilité. Réunissant une fortune considérable aux dons de la nature et de l'esprit, il devoit jouir d'un sort brillant et heureux ; mais l'envie de jouer un grand rôle le tourmentoit, et le rôle finit pour lui d'un manière funeste. Il est auteur de quelques ouvrages littéraires. I. *Théorie de l'ambition*, Paris, 1802, in-8° ; cet opuscule, qui fut publié par M. Salgues,

est écrit en maximes qui annoncent un coup-d'œil pénétrant. Le style en est énergique, quelquefois obscur. II. *Voyage à Montbar*, publié à Paris par M. Solvet, avoit déjà paru, sous le titre de *Visite à Buffon*, en 1785, après la mort de l'auteur. III. *Détails sur la Société d'Olten*, Paris, 1790, in-8°. IV. *Eloge de Suger*, abbé de Saint-Denys, Paris, 1779, in-8°, plein de chaleur et de mouvement.

† HERBELOT (Barthélemi d'), né à Paris en 1625, montra, dès son enfance, beaucoup de goût et de talent pour les langues orientales. Il les fortifia dans plusieurs voyages à Rome. Le grand-duc de Toscane, Ferdinand II, lui fit présent d'une bibliothèque de manuscrits orientaux, exposée en vente lorsqu'il passa à Florence. Le grand Colbert l'avoit invité de revenir dans sa patrie. Quand il parut à la cour de France, le roi l'entretint plusieurs fois, et lui accorda une pension de 1,500 liv. Le chancelier de Pontchartrain lui obtint ensuite la chaire de professeur royal en langue syriaque. D'Herbelot, homme d'une vaste littérature, mourut à Paris le 10 décembre 1695. Les ouvrages qui font le plus d'honneur à sa mémoire sont, I. La *Bibliothèque Orientale*, Paris, 1697, in-folio, composée d'abord en arabe, mise ensuite en français pour la rendre d'un plus grand usage. C'est un livre nécessaire à ceux qui veulent connoître les langues, le génie, l'histoire et les coutumes des peuples de l'Orient. M. Désessarts en a donné une seconde édition *réduite* et *augmentée*, en 6 vol. in-8°, Paris, 1781 : on en fait peu de cas; mais on estime l'édition de La Haye, 1777-1779, 4 vol. in-4°, avec des notes et additions par Schultens, et un supplément par Visdelou. II. Un *Dictionnaire Turc*, et d'autres *Traités* curieux qui n'ont pas vu le jour. Sa *Bibliothèque Orientale*, devenant tous les jours plus rare et plus chère, a été réimprimée à Mastricht, 1776, in-folio; et à Paris, 1782, 6 vol. in-8°.

† HERBERAY, seigneur DES ESSARTS (Nicolas de), commissaire d'artillerie, mort vers 1552, sortoit d'une famille noble de Picardie. Il avoit pris pour sa devise deux mots espagnols, qui signifient *souvenir* et *oubli*. La Croix-du-Maine dit que c'étoit le gentilhomme de son temps le plus estimé pour la pureté de la langue française et pour l'art oratoire. Mais Duverdier dit qu'on trouvoit de l'affectation dans son style, semé de mots nouveaux et étrangers, et d'expressions rudes et désagréables. Herberay est connu principalement par la *Traduction* des huit premiers livres d'Amadis de Gaule, qu'il avoit entreprise par ordre de François Ier. Ce roman est en 24 livres, qui forment autant de volumes. Les 21 premiers sont in-16, et les trois derniers in-8°. Il y a des volumes doubles, et qui sont sortis de la tête des prétendus traducteurs : ce sont les 7, 15, 16, 19 et 20es. Gabriel Chappuis est celui qui a eu le plus de part à cet ouvrage. (*Voyez* CHAPUIS, n° II, *et* LOBEIRA.) On trouve dans les Mémoires de Niceron, tome XXXIX, article HERBERAY, des détails sur les autres traducteurs. Les curieux qui rassemblent les Amadis y joignent le Trésor de tous les livres d'Amadis, contenant les Harangues, Lettres, etc., Lyon, 1582, 2 vol. in-16. Le style de ces anciens écrivains est grossier et licencieux. Mademoiselle de Lubart en a donné un extrait épuré en 8 vol. in-12; mais le choix en est mieux fait, et présenté d'une manière plus intéressante dans la Traduction libre d'Amadis de Gaule, par le comte de Tressan, Amsterdam, Paris,

2 vol. in-12, 1779. Herberay a encore *translatée en prose* la Chronique du tres-vaillant et redouté don **Floris** de Grece, surnommé le *chevalier des Cygnes*, in-fol., Paris, 1555, 1573; et Lyon, 1572, 1 tom., 2 vol. in-16.

* I. HERBERSTEIN (Sigismond baron d'), seigneur de distinction de la Basse-Stirie, né en 1486, employé dans des négociations honorables dans le 16e siècle, sous les empereurs Maximilien, Charles-Quint et Ferdinand, profita de son séjour en Russie pour donner un savant *Commentaire* sur cet empire, en latin, Bâle, 1571, in-fol. On l'a inséré dans *Rerum Moscoviticarum scriptores varii*, Francfort, 1700. Herberstein mourut en 1559.

* II. HERBERSTEIN (Ferdinand-Ernest, comte d'), né à Vienne en Autriche, et mort à Prague le 6 mars 1720, publia *Mathemata adversùs umbratiles Poireti impetus propugnata*, Prague, 1709, et plusieurs autres *Traités de philosophie* et de *mathématiques*.

* III. HERBERSTEIN (Jean-Charles, comte d'), évêque de Laubac, un des plus ardens promoteurs des innovations en matières ecclésiastiques qui eurent lieu sous le règne de l'empereur Joseph II, donna, en 1782, une *Instruction pastorale*, qui étonna beaucoup les catholiques d'Autriche. Le prélat crut faire la cour au monarque, qui promit de le faire archevêque et métropolitain de deux diocèses; mais le pape fit goûter au prince les raisons de son opposition; et Laubac ne fut érigé en archevêché qu'en 1788, un an après le décès du prélat, qui mourut dans sa ville épiscopale le 7 octobre 1787, à l'âge de 69 ans.

I. HERBERT. *Voyez* VERMANDOIS.

* II. HERBERT (Marie), comtesse DE PEMBROKE, épousa, en 1576, Henri, comte de Pembroke, et vécut sous les regnes d'Elizabeth et de Jacques Ier. Marie, sœur de sir Philippe Sidney, qui lui dédia son Arcadie, encouragea les lettres et les cultiva elle-même. Elle *traduisit* du français, en 1595, une tragédie intitulée Annius. On lui attribue une *Traduction en vers anglais* des Psaumes de David. Elle mourut à Londres en 1621.

† III. HERBERT (Edouard), plus connu sous le nom de lord Herbert de Cherbury, né au château de Montgommery, dans le pays de Galles, en 1581, et envoyé, par Jacques Ier, en ambassade vers Louis XIII, réunit les qualités de ministre d'état, d'homme de guerre et de savant. Nous avons de lui, I. Une *Histoire* estimée *de Henri VIII*, in-fol. II. *De religione Gentilium, errorumque apud eos causis*, Amsterdam, 1700, in-8°; ouvrage hardi et plein d'érudition. III. *De causis errorum*, ouvrage qu'on trouve, ainsi que le suivant, dans l'édition du livre que nous indiquons, n° 5..... IV. *De religione laïci*. V. *De veritate*, Londres, 1645, in-4°. Cette édition est la plus recherchée, parce qu'on y a joint les deux traités précédens. L'auteur a répandu, dans différens écrits, des principes de déisme et de naturalisme. On prétend que c'est dans cette source que puisèrent Spinosa, Hobbes et Ch. Blount. Il avoit fait imprimer, en 1639, in-4°, une *Traduction* de son *Traité de la vérité*, sous ce titre : *De la vérité, en tant qu'elle est distincte de la révélation, du vraisemblable, du possible et du faux*. VI. *De expeditione in Rheam insulam*, Londres, 1658, in-8°.

VII. *Vie d'Apollonius de Thyanes*, avec des *Commentaires*, traduite en français par Castillon, Berlin, 1774, 4 vol. in-12. Le lord Herbert mourut en 1648, laissant deux fils et une fille. Un savant Allemand, nommé Kortholt, fit imprimer en 1680, in-4°, une Dissertation sur les trois imposteurs de son siècle : Spinosa, Hobbes et Herbert.

† IV. HERBERT (George), frère du précédent, né en 1593, fut poëte et théologien. Son goût le portoit à remplir à la cour quelque charge importante ; mais voyant son ambition frustrée, il entra dans les ordres, et s'acquitta d'une manière exemplaire de ses fonctions de pasteur. Ses poésies, intitulées *le Temple*, imprimées à Londres en 1635, in-12; et *le Prêtre dans le Temple*, ou *le Caractère et la conduite du Ministre de campagne*, 1652, eurent du succès dans le temps, mais ne sont plus lues aujourd'hui. On ignore la date de sa mort.

* V. HERBERT (Guillaume), comte DE PEMBROKE, né à Wilton en 1580, mort à Londres en 1630, reçut l'ordre de la Jarretière en 1604, fut, six ans après, nommé gouverneur de Portsmouth, en 1626 chancelier de l'université d'Oxford, et, presque dans le même temps, lord grand-maître de la maison du roi. Le comte Guillaume Pembroke jouit à la cour de l'estime et de la considération de son souverain ; et n'ayant jamais ambitionné ce que d'autres pouvoient désirer, il eut le bonheur rare de n'y trouver que des amis. Il aima les lettres et les cultiva lui-même. Il a laissé des *Poésies* estimées, imprimées en 1660, in-8°.

* VI. HERBERT (Thomas), de la même famille du précédent, lui dut son avancement et l'avantage d'être chargé du voyage qu'il entreprit, en 1626, en Asie et en Afrique, et auquel il employa quatre années. La mort subite du comte Guillaume Pembroke lui ayant enlevé son protecteur, il quitta une seconde fois l'Angleterre, et, à son retour, s'occupa à rédiger la relation de ses *Voyages en Afrique*, *en Asie*, *et spécialement en Perse*, *dans plusieurs parties des Indes orientales et des îles adjacentes*, qu'il publia en 1634, in-folio. (*Voyez* WICQUEFORT.) L'édition de 1677, la quatrième de cet ouvrage, fut enrichie d'augmentations. Lorsque la guerre civile vint à éclater, Herbert s'attacha au parlement. Nommé commissaire à l'armée de Fairfax, il le fut aussi pour traiter avec les commissaires du roi pour la capitulation de la garnison d'Oxford, et, en 1646, il fut adjoint à ceux que le parlement envoya à Newcastle, auprès de Charles Ier, pour traiter de la paix. Cet infortuné monarque, obligé de renvoyer ses serviteurs, avoit pris en affection Harrington et Thomas Herbert, et obtint des commissaires la permission de les garder en qualité de valets de chambre. Ce dernier ne quitta plus Charles jusqu'à sa mort, et fut créé baronnet par Charles II, pour ses services et sa fidélité dans les deux années où il avoit rempli ces fonctions auprès de son père. Herbert mourut à Yorck en 1681. Indépendamment de ses *Voyages*, il publia, en 1678, *Threnodia Carolina*, ou *l'Histoire des deux dernières années de la vie du roi Charles I*. Il donna aussi une *Relation des derniers momens de ce prince*, que Wood a insérée dans le second volume de l'ouvrage intitulé *Athenæ Oxonienses*, et travailla à la rédaction du troisième volume de *Dugdale Monasticon Anglicanum*.

VII. HERBERT (Claude-Jacques), mort à Paris, sa patrie, en 1758, à 58 ans, s'est distingué

parmi les économistes. Son *Essai sur la police des grains*, avec un *Supplément*, 1755 et 1757, 2 vol. in-12, est estimé. Il a encore laissé un *Discours sur les vignes*, 1756, in-12.

* HERBIN (Auguste-François-Julien), né à Paris le 13 mars 1783, et mort dans cette ville le 30 décembre 1806, montra les plus heureuses dispositions pour l'étude. A l'âge de 16 ans il s'occupa de la composition d'une *Grammaire arabe*, qu'il fit imprimer sous ce titre : *Développemens des principes de la langue arabe moderne, suivis d'un Recueil de phrases, de traductions interlinéaires, de proverbes arabes, et d'un essai de calligraphie orientale*, Paris, 1803, 1 vol. in-folio de 254 pages, première partie. La deuxième n'est pas encore imprimée. Il fut reçu, à 21 ans, membre de la société des sciences, belles-lettres et arts de Paris. Outre la connoissance approfondie qu'il avoit des langues orientales, il lisoit les auteurs originaux grecs, latins, italiens et anglais. On a encore de lui *Traité sur la Musique ancienne*, qu'il composa avec M. Villoteau, et une *Notice* sur Hhâfiz, poëte persan, avec des traductions en vers, suivies de notes savantes et instructives. Ces différens morceaux sont agréables et délicats, brochure de 39 pages, 1806. Ce petit recueil est très-précieux et très-rare. L'auteur n'en avoit tiré qu'un petit nombre d'exemplaires. Il a laissé manuscrits les ouvrages suivans : *Dictionnaire arabe-français et français-arabe*, 2 vol. ; *Blanche de Rossi*, ou *la Fidélité conjugale*, traduite du toscan; *Bedreddin*, roman oriental pour faire suite aux *Mille et une Nuits*; *la Journée villageoise*, poëme en trois chants et en vers, traduit de l'italien; *Essai sur les synonymes arabes*, contenant 218 mots; *Liste des homonymes arabes; Fragment sur l'Indostan; Dissertation sur la manière de simplifier les caractères chinois; Histoire des poëtes persans*, 1 vol. in-8° très-épais.

HERBINIUS (Jean), né en 1633 à Bitschen, dans la Silésie, fut député en 1664 par les églises polonaises de la confession d'Augsbourg, pour aller solliciter en leur faveur auprès des églises luthériennes d'Allemagne, de Suisse et de Hollande. Il mit à profit ses voyages, et rechercha principalement ce qui pouvoit avoir rapport aux cataractes ou chutes des fleuves. Il a laissé un savant Traité sur cette matière, publié à Copenhague, sous ce titre : *Dissertationes de paradiso, de admirandis mundi cataractis suprà et subterraneis, eorumque principio*, Amsterdam, 1678, in-4°. Ce livre est rare et recherché. On a de lui d'autres ouvrages. Les principaux sont, I. *Kiovia subterranea*, 1675, in-8°. II. *De statu ecclesiarum Augustanæ confessionis in Poloniâ*, Hafniæ, 1670, in-4°. III. *Terræ motûs et quietis examen*, in-12. IV. *Tragicomœdia et Ludi innocui de Juliano imperatore Apostatâ ecclesiarum et scholarum eversore*, in-4°. Julien n'y est pas flatté. Herbinius mourut en 1676.

HERBOUVILLE (Claude), jésuite, né à Rouen en 1697, d'une famille distinguée dans la magistrature, homme d'une profonde érudition, pendant quelque temps professeur de rhétorique à Paris, quitta sa chaire pour parcourir la Hollande, l'Allemagne et l'Angleterre, revint mourir dans sa patrie en 1787. On lui doit les *éditions latines* des Distiques moraux de Caton, 1735, in-8°, et de Cicéron *de Finibus bonorum et malorum*. Les ouvrages d'Herbouville sont, I. *Bibliotheca*

Meibomiana, 1742, in-8°. II. Une *Histoire* de la bibliothèque de Wolfembuttel, en latin, 1746, in-8°.

* HERCULANUS *ou* HERQUEL (Jean), chanoine de Saint-Dié dans les Vosges, au 16e siecle, étoit né près de là au village de Plain-Fain, où sa famille existe encore. Herculanus a composé en latin l'*Histoire de l'égise de Saint-Dié*, imprimée par dom Hugo, évêque de Ptolemarde, tome I de *Sacræ antiquitatis monumenta*, et dans la même langue, une *Vie du duc Antoine de Lorraine*, insérée par dom Calmet dans son troisieme volume de l'Histoire de Lorraine.

HERCULE (Mythol.), nom que les anciens ont donné à quelques hommes d'une force et d'une valeur extraordinaires. Diodore, liv IV, en compte trois, Cicéron en nomme six dans le quatrième livre de la nature des Dieux, et Varron quarante-trois, dont plusieurs à la vérité sont symboliques; car chaque pays vouloit avoir le sien. Mais le plus fameux de tous est le Thébain, c'est-à-dire, celui que les poëtes font fils de Jupiter et d'Alcmène, femme d'Amphitryon. Les auteurs grecs, pour le rendre plus merveilleux, lui ont attribué les belles actions et les grands exploits de tous les autres; en quoi ils ont été suivis des latins. Tous racontent que Junon, pour se venger des infidélités de Jupiter, et empêcher l'accomplissement des hautes destinées promises au jeune Hercule, le transporta d'un tel accès de fureur, qu'il en perdit la raison. Etant revenu à son bon sens, il alla consulter l'oracle, qui lui répondit que, « pour guérir de cette maladie, il devoit se soumettre à son frere Euristhée, et faire tout ce qu'il lui ordonneroit. » Alors Euristhée, qui vouloit régner seul et faire périr Hercule, lui commanda des choses qui paroissoient impossibles à un mortel; c'est ce qu'on appelle les *Travaux d'Hercule*. Il y en a douze que l'imagination des poëtes a rassemblés sans doute sur un seul. Etant encore au berceau, il étouffa deux serpens que Junon avoit envoyés contre lui; tua dans la forêt ou dans le marais de Lerne une hydre épouvantable, qui avoit plusieurs têtes, lesquelles renaissoient à mesure qu'on les coupoit; prit et tua à la course une biche qui avoit des cornes d'or et des pieds d'airain; étrangla dans la forêt de Némée un lion extraordinaire, dont il porta depuis la peau pour se couvrir; mit à mort Busiris, roi d'Egypte, qui faisoit immoler tous les voyageurs; punit Diomède roi de Thrace, qui nourrissoit ses chevaux de chair humaine, en le faisant manger par ses propres chevaux; prit sur la montagne d'Erimanthe, en Arcadie, un sanglier qui désoloit toute la contrée, et qu'il mena à Euristhée; tua à coups de flèches tous les horribles oiseaux du lac de Stymphale; dompta un taureau furieux qui désoloit la Crète; vainquit le fleuve Archeloüs, auquel il arracha une corne, qu'il lui rendit néanmoins en recevant celle de la chèvre Amalthée; combattit avec gloire Erix, les géans Albion et Bergion; étouffa dans ses bras le géant Anthée; déroba les pommes d'or du jardin des Hespérides, après avoir tué le dragon qui les gardoit; soulagea Atlas, en soutenant fort long-temps le ciel sur son dos; massacra plusieurs monstres, comme Gérion, Cacus, Tyrrhène et d'autres; dompta les Centaures et nettoya les étables d'Augias; tua un monstre marin, auquel Hésione, fille de Laomédon, étoit exposée; et pour punir Laomédon, qui lui refusa les chevaux qu'il lui avoit promis, renversa les murailles de Troie, et donna Hésione à Télamon; défit les amazones, et donna leur reine Hippolyte

à Thésée ; descendit aux enfers, enchaîna le chien Cerbère, et en retira Alceste, qu'il rendit à son mari Admète ; tua le vautour qui mangeoit le foie de Prométhée attaché au mont Caucase ; sépara les deux montagnes Calpé et Abyla, et joignit par ce moyen l'Océan à la Méditerranée. Croyant que c'étoit là le bout du monde, il y éleva deux colonnes, qu'on appela depuis *Colonnes d'Hercule*, sur lesquelles on dit qu'il grava une inscription dont le sens est : *Non plus ultra.* Ce héros avoit épousé Déjanire, qu'il avoit enlevée à Achéloüs ; peu après il s'attacha si follement à la jeune Omphale, reine de Lydie, qu'il s'habilloit en femme pour lui plaire, et filoit avec elle. Il aima aussi Iole, fille d'Eurite, et oublia entièrement Déjanire. Cette dernière infidélité détermina sa femme à lui envoyer, par un esclave appelé Lychas, la tunique du centaure Nessus, comme un présent qu'elle lui faisoit. Hercule ne l'eut pas plutôt sur le corps, qu'il sentit ses entrailles déchirées par un feu dévorant, qui le mit dans une fureur si épouvantable, qu'ayant saisi le malheureux Lychas, il le lança dans la mer. Enfin ne pouvant soutenir plus longtemps les douleurs aiguës qui le dévoroient, il dressa promptement un bûcher, sur lequel il s'étendit, en priant son ami Philoctète d'y mettre le feu. Ainsi mourut ce héros. Les dieux l'immortalisèrent, et il fut reçu dans le ciel, où il épousa Hébé, déesse de la jeunesse. On le représente ordinairement sous la figure d'un homme fort et robuste, la massue en main, et couvert de la peau du lion de Némée. Il a quelquefois l'arc et la trousse, ou la corne d'abondance sous le bras : fort souvent on le trouve couronné de feuilles de peuplier blanc. Il passoit pour être l'inventeur des jeux olympiques et de ceux du cirque ; on lui attribuoit aussi les combats des athlètes et des gladiateurs. Il étoit invoqué par les voyageurs, parce qu'il avoit parcouru l'univers pour le purger de tous les brigands ; c'est pour cela qu'on lui dressoit des autels sur les grands chemins, et qu'on y faisoit des sacrifices. On donne à Hercule plusieurs femmes et plusieurs maîtresses ; entre autres, Astidamie, Astioche, Augé, Épicaste, Mégare, Parthénope, Pyrène, Déjanire, les cinquante filles de Thespius, qu'il rendit mères dans une seule nuit, et d'autres que nous avons citées dans le courant de cet article. (*V.* DIAGORAS, n° I.) Le nom d'HERCULE, suivant Bailly, semble dériver de deux mots suédois, *her* et *cull*, qui signifient un *chef de soldats ;* mais cette étymologie n'est pas soutenable.

* HERCYLLA-Y-ZUNIGA (dom Alonzo), célèbre en Espagne comme homme de guerre et comme littérateur, né à Madrid en 1533, vivoit encore en 1596 ; on ignore l'époque de sa mort. Il fut d'abord page de Philippe II, roi d'Espagne, qu'il accompagna en Angleterre quand ce prince épousa la reine Marie, fille de Henri VIII. Dans ce temps la province d'Arauco au Pérou s'étant révoltée, Andelautade fut chargé d'aller réprimer les rebelles et mourut dans la traversée. Dom Alonzo, qui l'accompagnoit, continua le voyage et combattit vaillamment dans les différentes batailles qui furent livrées aux rebelles américains. A la tête de quelques braves qui voulurent partager ses dangers, il traversa, dans une simple barque, l'Archipel d'Archudos, qui étoit alors inconnu, et l'Espagne dut beaucoup à son intrépidité ; mais la bravoure ne fut pas son seul mérite. Il composa sur cette expédition un poëme intitulé *Araucana*, que les Espagnols regardent comme un des meilleurs ouvrages

de ce genre dans leur langue; aussi ont-ils surnommé dom Alonzo l'*Homère Espagnol*. Florian prépa- roit une traduction de l'*Araucana* quand il mourut. On prétend qu'un autre homme de lettres s'en occupe.

* HERDER, président du consistoire ecclésiastique, dans le duché de Saxe-Weimar, mort à Weimar le 18 décembre 1804, à l'âge de 62 ans, est connu par un ouvrage intitulé : *Idées sur la philosophie de l'histoire du genre humain*, etc.

HERDTRICH (Chrétien), jésuite flamand, savant dans l'histoire et les coutumes de la Chine, publia, dans le siècle passé, conjointement avec plusieurs de ses confrères, et par ordre de Louis XIV, le livre intitulé *Confucius Sinarum philosophus*, seu *Scientia Sinensis*, imprimé à Paris, in-folio, en 1687. On accuse l'auteur et ses associés de n'être pas tout-à-fait exacts, et de montrer Confucius et sa doctrine sous un jour trop avantageux. L'ouvrage est cependant fort curieux, et rempli d'une érudition qui étonna les savans mêmes.

† HERÉ (Emmanuel), premier architecte du roi Stanislas, a donné les plans, élévations et coupes des châteaux de ce prince et de la place de Louis XV à Nanci, Paris, 1753, 3 vol. in-fol. Il mourut à Lunéville, sa patrie, en 1763.

* HEREDIA (Pierre-Michel de), professeur de la faculté de médecine en l'université d'Alcala de Hénarez, fut premier médecin de Philippe IV, roi d'Espagne, mourut à la cour de ce prince en 1659. Ses ouvrages parurent à Lyon en 1665, 4 tomes en 2 vol. in-fol., et à Anvers, en 1690, sous le même format.

HERENNIEN, fils aîné de l'empereur Odenat et de Zénobie, fut honoré du nom d'Auguste, l'an 264, lorsque Gallien donna le même rang à Odenat et à sa famille. Zénobie lui conserva cette qualité après la mort de son époux. Elle revêtit alors ses trois fils de la pourpre impériale, pour gouverner l'empire d'Orient sous leur nom. Hérennien, élevé dans les mœurs et les usages des Romains par le philosophe Longin, ne parloit que latin en public et dans les conseils, afin d'imiter en tout les empereurs de Rome. Il régna ainsi en Orient avec ses frères pendant quelques années. On ignore quel fut leur sort, lorsque l'empereur Aurélien les eut faits prisonniers, après avoir détrôné Zénobie leur mère.

HERENTALS (Pierre de), ainsi nommé parce qu'il étoit natif de Hérentals dans le Brabant, chanoine régulier de l'ordre des Prémontrés, naquit vers 1320, et mourut le 13 janvier 1390. Il est auteur, I. De. *Vies des papes Jean XXII, Benoît XII, Clément VI, Innocent VI, Urbain V, Grégoire XI* et *Clément VII*, qu'on trouve dans les Vies des papes d'Avignon, par Baluze, Paris, 1693, in-4°. Ces Vies sont tirées d'un ouvrage manuscrit de Hérentals, intitulé *Chronica ab orbis initio.*

† HERESBACH (Conrard), né à Heresbach, village du duché de Clèves, en 1509, gouverneur, puis conseiller du duc de Juliers, qui le chargea des affaires les plus importantes, lia une étroite amitié avec Erasme, Sturmius et Melanchthon, et mourut en 1576. On a de lui, I. L'*Histoire de la prise de Munster, par les anabaptistes, jusqu'à leur supplice*, en 1556, Amsterdam, 1650, in-8°. II. *Rei rusticæ libri quatuor*, Spire, 1595, in-8°. Il a été réimprimé plusieurs fois et parut pour la première à Cologne en 1571. Héresbach, vivant au milieu des champs, ajouta aux pratiques connues des anciens les pro-

cédés de sa propre expérience. III. Un écrit sur *l'Education des princes*, qui renferme de bonnes vues. Il fut imprimé à Francfort-sur-le-Mein en 1570, in-8°. L'auteur veut des corps intermédiaires dans un état pour y maintenir dans de justes limites la puissance politique. IV. Un traité *De Venatione*, *Aucupio et Piscatione*, où, parmi beaucoup de connoissances en histoire naturelle, on trouve trop de crédulité.

† HÉRI (Thierri de), chirurgien de Paris. Ses travaux anatomiques, et ses premiers succès dans la pratique, répandirent son nom. François Ier, instruit de son mérite, l'envoya en Italie, où il avoit alors des troupes. Héri s'y appliqua surtout aux maladies vénériennes qu'il avoit étudiées à fond. Devenu inutile dans cette armée, après la bataille de Pavie, il alla à Rome; il s'y enferma dans l'hôpital de Saint-Jacques-le-Majeur, dans lequel il trouva beaucoup de personnes attaquées de la maladie qui avoit fait le principal objet de son attention. Il s'y servit de la méthode des frictions, qu'il a au moins perfectionnée. Revenu à Paris, il employa ses lumières et son expérience au soulagement de ses compatriotes, et se consacra à la guérison des maladies qu'il avoit traitées avec succès en Italie. Héri mourut en 1599, dans un âge fort avancé. On a de lui un traité intitulé *Méthode curatoire de la maladie vénérienne*, *vulgairement appelée la grosse-vérole*, imprimée à Paris d'abord en 1552, et ensuite en 1569, in-8°. Cet ouvrage, estimé de son temps, est encore recherché. On assure que Héri gagna plus de 50,000 écus dans le traitement de cette maladie cruelle, la terreur de la débauche et la honte de l'humanité.

† HÉRIBERT, clerc d'Orléans, hérétique manichéen, entraîné dans ce système par une femme qui venoit d'Italie, se joignit à un de ses compagnons, nommé Lisolius; et comme ils étoient tous deux des plus nobles et des plus savans du clergé, ils entraînèrent dans leur système un grand nombre d'autres personnes de diverses conditions. Le roi Robert assembla un concile en 1017, pour les faire rétracter; ils ne le voulurent jamais; on en fit brûler plusieurs.

HÉRIC D'HÉRY. *Voyez* HEIRIC.

† I. HÉRICOURT (Charles-Julien de), mort à Soissons en 1704, établit l'académie de Soissons, par les conférences qu'il tenoit chez lui. Il a publié *l'Histoire de cette société littéraire*, en latin fort élégant, Montauban, 1668, in-8°.

† II. HÉRICOURT (Louis de), né à Soissons en 1687, petit-fils du précédent, avocat au parlement de Paris en 1712, fut choisi, l'année d'après, pour travailler au Journal des Savans. Ses extraits, faits avec beaucoup d'ordre et de netteté, embellirent cet ouvrage périodique, et firent un nom à l'auteur. Ses *Lois ecclésiastiques de France*, *mises dans leur ordre naturel*, publiées pour la première fois en 1729, et réimprimées à Paris en 1771, in-fol., lui ont encore fait plus d'honneur, par la méthode et la clarté qui y règnent. On a, en outre, de lui, I. Un *Traité de la vente des immeubles par décret*, in-4°, 1727. II. Un *Abrégé de la discipline de l'Eglise* du père Thomassin, in-4°. III. Des *Œuvres posthumes*, 1759, 4 vol. in-4°. Il mourut en 1753.

* III. HÉRICOURT (Christophe de), en latin *Hericurtius*, de la même famille que les précédens, doyen de l'église de Laon, et archidiacre du diocèse, mort en 1570,

est auteur de divers ouvrages, et notamment d'une *Relation* latine *de la possédée de Laon guérie par la sainte hostie*.

* HÉRIGER, abbé du monastère de Laubes, né à Merbek dans le Brabant vers l'an 930, fut un des plus féconds écrivains du 10e siècle. Son *Histoire des évêques de Tongres, de Mastricht et de Liège*, est un tissu de pieuses rêveries, parmi lesquelles on rencontre quelques faits mieux constatés. Ses *Traités de théologie* manquent de méthode et d'exactitude, et la plupart de ses *Vies de saints* sont d'une infidélité révoltante. La prose d'Hériger est tout aussi barbare qu'elle pouvoit l'être dans ce siècle de mauvais goût; mais rien n'égale la platitude de ses *ouvrages en vers*. Il mourut vers l'an 1007.

* HÉRIGÈRE, moine de Lobbes, célèbre par ses vertus et sa science, élu unanimement abbé de ce monastere l'an 990, jouissoit de la plus intime confiance de Motger, évèque de Liège; ce fut à sa sollicitation qu'il composa l'*Histoire des évêques de Liège*, insérée dans les *Gesta pontificum Leodiensium*, de Chapeauville. Aubert Le Mire dit que Motger eut beaucoup de part à la composition de cet ouvrage; mais Valere André semble avoir démontré le contraire. Ce savant abbé, mort l'an 1007, est encore auteur, I. De la *Vie de saint Vesmar*, en vers, publiée par le père Henschenius dans les *Acta sanctorum*. II. De la *Vie de saint Laudoalde*. III. *De la Discorde de l'Eglise et de l'avénement du Seigneur*, dialogue. Ces deux ouvrages sont manuscrits.

HÉRILLE, philosophe de la ville de Calcédoine, disciple de Zénon, ayant entendu Aristote et Théophraste donner souvent les plus grands éloges à l'étude des sciences et de la philosophie, il y fit consister le souverain bien.

* HÉRINCK (Guillaume), né à Helmont, récollet, élevé sur le siége épiscopal d'Ypres l'an 1677, et mort l'année suivante, à 58 ans, a donné un *Cours de théologie scolastique et morale*.

† HÉRIS (Guillaume), auteur liégois, né en 1657, fit profession dans l'ordre des carmes. Il a publié un volume de quatre cents pages, rempli de *Panégyriques* des Saints de son ordre, loués *cum extraordinariâ methodo*. Cette manière est en effet extraordinaire. Tous les mots de chaque éloge commencent par la lettre initiale du nom du saint que l'auteur y célèbre. Héris a encore laissé *plusieurs pièces de vers* en l'honneur de saint Joseph, patron de la ville de Liège, réunies en 1691, in-4°. Chacune de ces pièces est de dix vers. L'auteur mourut quelque temps après la publication de ce dernier ouvrage.

HÉRISSAIE. *Voyez* FAIL.

I. HÉRISSANT (François-David), né à Rouen en 1724, docteur en médecine de la faculté de Paris, malgré ses parens qui vouloient le mettre dans la robe, devint membre de l'académie des sciences, et mourut en 1773, à 51 ans. On trouve beaucoup de ses *Mémoires* dans ceux de l'académie.

† II. HÉRISSANT (Louis-Antoine-Prosper), né à Paris en 1745, de Jean-Thomas Hérissant, imprimeur, s'appliqua aux belles-lettres et à l'étude de la médecine. Il mourut le 10 août 1769. On a de lui, I. L'*Eloge de Gonthier d'Andernach*, couronné par la faculté de médecine. II. L'*Eloge de du Cange*, qui a eu l'*accessit*. III.

Poëme sur l'imprimerie. IV. *Jardin des curieux*, ou *Catalogue raisonné des plantes les plus belles et les plus rares, soit indigènes, soit étrangères*, publié aprés sa mort en 1771, in-12. V. *Bibliothèque physique de la France*, ou *Liste de tous les ouvrages qui traitent de l'histoire naturelle de ce royaume*, 1771, in-8°, achevée et publiée par Coquereau, docteur régent de la faculté de Paris. Hérissant a beaucoup contribué à la *Bibliothèque historique de la France*.

† I. HÉRITIER (Nicolas l'), poëte tragique, né à Paris, fut d'abord mousquetaire; mais obligé de quitter le service, à cause d'une blessure, il acheta une charge de trésorier du régiment des gardes françaises, et obtint un brevet d'historiographe de France. Il mourut en 1680. Ses poëmes dramatiques sont, I. *Hercule furieux*. II. *Clovis*. Ces pièces sont foibles. Il a fait aussi quelques petites poésies fugitives, telles que le *Portrait d'Amaranthe*. Ce morceau, d'environ soixante et dix vers, est écrit avec assez de noblesse. III. *Tableau historique des principaux événemens de la monarchie française*, ouvrage diffus, qui prouve qu'il étoit aussi mauvais historien que poëte médiocre. IV. *Traduction des Annales et Histoires des troubles des Pays-Bas*, par Grotius, Amsterdam, 1662, in-fol. C'est le plus considérable de ses ouvrages.

† II. HÉRITIER DE VILLANDON (Marie-Jeanne l'), fille du précédent, née à Paris en 1664, hérita du goût de son père pour la poésie. L'académie des jeux floraux se l'associa en 1696, et celle des Ricovrati de Padoue en 1697. Ses ouvrages, la plupart mêlés de prose et de vers, sont, I. Une *Traduction des Epîtres amoureuses d'Ovide*, dont il y en a seize en vers. II. Le *Tombeau de M. le duc de Bourgogne*. III. Le *Triomphe de madame des Houlières, reçue dixième muse du Parnasse*, en vers. IV. La *Pompe dauphine*, en prose et en vers. V. *L'Avare puni*, nouvelle en vers. VI. *La Tour ténébreuse*, contes anglais, Paris 1705, in-12. VII. Les *Caprices du destin*, Paris, 1708, in-12. VIII. *Bigarrures ingénieuses*, ou Recueil de différentes pièces en prose et en vers, Paris, 1696, in-12. Le style des différens écrits de mademoiselle l'Héritier a de l'élégance, mais peu de coloris. Son portrait, gravé par Desrochers, est très-ressemblant. Elle mourut à Paris en 1734. Elle auroit été presque réduite à l'indigence, sans une pension de quatre cents livres que lui faisoit le garde des sceaux Chauvelin.

† III. HÉRITIER, sieur DE BRUTELLE (Charles-Louis l'), né à Paris en 1743, d'abord procureur du roi à la maîtrise des eaux et forêts, ensuite conseiller à la cour des aides, cultiva la botanique, et obtint une place à l'institut. Lié d'amitié avec le naturaliste Dombey, qui avoit apporté, en 1786, du Pérou et du Chili, une riche collection de plantes, il s'offrit de la faire dessiner et de la publier à ses frais; mais la cour d'Espagne ayant empêché cette publication en France, l'Héritier passa à Londres pour s'y occuper de cet ouvrage, qui n'a point paru, et qui devoit avoir pour titre : *Flore du Pérou*. De retour dans sa patrie, il fut employé pendant quelque temps dans les bureaux du ministère de la justice; mais, toujours occupé de son objet favori, il examinoit, en entrant ou sortant de l'hôtel, les mousses, les lichens et autres petites plantes qui tapissent les murs ou se trouvent entre les pierres; il en avoit décrit

plus de cent espèces, dont il devoit publier le catalogue, sous le titre singulier de *Flore de la place Vendôme*. L'Héritier avoit recueilli la bibliothèque la plus riche en botanique qui existât à Paris. Le 10 août 1801, sortant de l'institut à dix heures du soir, il fut assassiné à coups de sabre à quelques pas de sa maison, sans qu'on ait pu découvrir ses meurtriers. Ses écrits sont, I. *Stirpes novæ*, Paris, 1784, 2 vol. grand in-fol. Il n'a paru que sept cahiers de ce magnifique ouvrage, qui renferme quatre-vingt-seize planches; trois ans après, l'auteur en publia quatre-vingt-quatre autres, sans texte, et qui représentent des *Géranium*. II. *Cornus sistens*, 1789, in-fol. C'est l'histoire particulière des cornouillers, suivie de six planches. III. *Sertum Anglicum*, Paris, 1788, in-fol. C'est la description de plusieurs plantes rares, observées par l'auteur dans les jardins des environs de Londres. Les figures en sont magnifiquement gravées. L'Héritier dédia cet ouvrage aux Anglais, et donna le nom de leurs botanistes les plus célèbres aux nouveaux genres qu'il y a décrits, pour leur témoigner sa reconnoissance de l'hospitalité qu'il en avoit reçue.

HERLICIUS (David), médecin et astrologue, célèbre sous ces deux titres, né à Zeitz en Misnie l'an 1557, mourut à Stuttgard en 1636, après avoir enseigné les mathématiques et la médecine dans diverses universités d'Allemagne. Il se mêloit de tirer des horoscopes; mais connoissant l'incertitude de son art, il ne prononçoit ses oracles qu'après avoir profondément réfléchi sur le caractère de ceux qui lui demandoient des prédictions. Il prédit néanmoins que l'empire des Turcs seroit bientôt détruit, dans son *Anti-Turcicus miles*; mais on attend encore l'effet de sa prédiction. On a de lui, I. Des *Poésies*. II. Des *Harangues*. Les unes et les autres oubliées. C'étoit un faiseur d'*Almanachs*, et ce genre d'ouvrage l'a occupé cinquante-deux ans.

* HERMAGORAS. Il y a eu, selon Quintilien, deux rhéteurs de ce nom. Le premier d'Eolie, et surnommé *Carion*, composa six *Livres* de son art, enseigna à Rome du temps d'Auguste, et mourut fort âgé. — Le second, d'Amphipolis, et disciple de Persée, écrivit quelques *Dialogues*, au rapport de Suidas. — On compte encore un troisième HERMAGORAS, qui fut ensemble philosophe et orateur.

† I. HERMAN, moine de Richenou en Souabe, surnommé *Contractus*, parce que dès son enfance il avoit eu les membres rétrécis, mourut à Aleshusen en 1054, avec la réputation d'un savant profond dans l'histoire et dans les langues. On a de lui une *Chronique* qui traite *de sex mundi ætatibus ab initio mundi ad annum* 1054, qui se trouve dans les recueils d'historiens germaniques. On lui attribue le *Salve regina*, l'*Alma redemptoris*, la prose *Veni Sancte Spiritus*, et d'*autres ouvrages* mystiques. S'il n'y a pas une poésie sublime dans la prose que nous avons citée, on y trouve au moins de l'onction.

† II. HERMAN DE RYSWICK, Hollandais, enseignoit que les anges n'ont point été créés par Dieu, et que l'ame n'est point immortelle: il nioit qu'il y eût un enfer, et vouloit que la matière des élémens fût éternelle. Il rejetoit l'Ecriture sainte et la loi ancienne et nouvelle. Il fut arrêté en 1499, fit abjuration, et fut relâché; mais ayant recommencé à dogmatiser, il fut brûlé vif à La Haye en 1512.

* III. HERMAN (Guillaume), de Fergan ou Gouda en Hollande, ami d'Erasme, dont il fit la connoissance au couvent de Stein, se distingua par son goût pour les belles-lettres, et excella sur-tout dans la poésie latine. Son genre favori fut celui de l'ode. B. Rhenanus parle de son *Odarum Sylva*. Erasme lui écrit de Paris, en date du 14 décembre 1497, et se plaint avec une sensibilité touchante d'une lettre pleine de reproches qu'Herman lui avoit écrite; il paroît par cette lettre qu'Erasme lui-même avoit représenté à son ami qu'il ne travailloit pas assez; qu'il ne savoit point sacrifier ses plaisirs à la gloire à laquelle il avoit le droit de prétendre. Dans une autre lettre (Paris 1499) Erasme lui dit encore: *Quod me ad virtutem hortaris, facis ut Gulielmum decet. At ego vicissim te, mi Gulielme, hortor ut magno animo et virtutem et doctrinam capessas, quod si facis, sic mihi persuasi te unicum Hollandiæ decus futurum.* B. Rhenanus rapporte le fragment d'une *complainte lyrique* d'Herman à l'occasion du départ d'Erasme de Stein.

* IV. HERMAN-CANNEGIETER, né à Arnhem en 1723, soutint à Leyde, à l'age de 20 ans, une these publique de sa composition, *Ad legem Numæ Pompilii de ará Junonis pellici non tangendá;* et en 1744 il y prit avec distinction ses degrés. Nommé professeur en droit à l'académie de Franeker, il y enseigna depuis 1750 jusqu'à 1804, et y mourut le 8 septembre de la même année. Son principal ouvrage est *Observationum juris Romani libri IV*, Leyde, 1772, in-4°.

* V. HERMAN (Jean), médecin, de Nordlingen dans la Suabe, vivoit dans le 16e siecle. On a de lui *Oratio de medicinæ usu; de rerum sympathiá et antipathiá*, dans le tome IVe des Oraisons de Philippe Melanchthon; *De causá putredinis in corpore humano*, Wittebergæ, 1556, in-8°.

* VI. HERMAN DE WIED, appelé ordinairement *de Weiden* du nom latin *Weda* ou *Weida*, du comté dont il étoit seigneur, archevêque de Cologne, et prince foible, signala d'abord son zele contre les nouvelles hérésies; mais il se laissa ensuite persuader que la réforme ne sapoit pas les fondemens de la catholicité; persuasion qui le porta à établir Martin Bucer prédicateur à Bonn. Il fit aussi accueil à Melanchthon et à d'autres protestans. Les théologiens de Cologne s'élevèrent contre la nouvelle doctrine, contre le livre de la fausse doctrine, et s'adressèrent au pape et à l'empereur. Le premier, apres avoir en vain cité l'archevêque, qui continua à faire prêcher le luthéranisme, l'excommunia en 1545, et le déposa de son archevêché qu'il donna au comte Adolphe de Schawembourg, son coadjuteur. Le second, comme protecteur de l'Eglise, fit exécuter la sentence du pape. Herman prit le parti de se retirer dans son comté de Wied, où il mourut en 1552, à l'âge de 80 ans. Adolphe chassa les luthériens et rétablit la religion catholique. Une pareille scène désola l'église de Cologne trente ans après, sous Gebhord Truchses (*voyez* ce mot), un moine, dogmatisant à Bonn, tenta de faire l'apologie de Herman: mais il fut réfuté dans une Dissertation publiée en 1790 par M. de Bonnek, conseiller de l'électeur palatin.

† I. HERMANN (Paul), célèbre botaniste du 17e siècle, natif de Hall en Saxe, exerça la médecine dans l'île de Ceylan, et fut ensuite professeur en botanique à Leyde. Il mourut en 1695, laissant plusieurs

ouvrages. I. *Catalogue des plantes du jardin public de Leyde*, 1687, in-8°. II. *Cynosura materiæ medicæ*, Argentinæ, 1726, 2 vol. in-4°. Boecler donna une Continuation de cet ouvrage, publiée en 1729, in-4°. III. *Lugduno-Batavæ Flores*, 1690, in-8°. IV. *Paradisus Batavus*, Leyde, 1698, et Amsterdam, 1705, in-4°. V. *Musæum Zeylanicum*, Leyde, 1726, in-8°. Son savoir, généralement reconnu en Europe, n'empêcha pas qu'il ne vécût malheureux.

† II. HERMANN (Jacques), professeur en droit naturel et en morale à Bâle sa patrie, né en 1678, fut au nombre des académiciens étrangers de Berlin, et de l'académie des sciences de Paris. Dès son enfance il avoit montré beaucoup de goût pour les mathématiques. Ses voyages en Allemagne, en Hollande, en Angleterre, en France, ne firent que l'augmenter. Le célèbre Leibnitz, son ami, lui fit donner une chaire de mathématiques dans l'université de Padoue. Il la garda six ans, quoique luthérien. Appelé à Pétersbourg, en 1724, par le czar Pierre I[er], pour y former une académie des sciences, il y professa les mathématiques jusqu'en 1727, qu'il fut rappelé dans sa patrie pour enseigner la morale. Il y mourut le 11 juillet 1733. On a de lui, I. *Responsio ad considerationes....... circa principia calculi differentialis*, imprimée en 1700. C'est une défense des principes du calcul différentiel contre Nieuwentyt. II. *De phoronomiâ*, in-4°, 1724. L'auteur a donné sous ce titre un Traité des forces et des mouvemens des corps solides et fluides. Il avoit projeté de mettre à la fin de son ouvrage la *Dynamique*, ou *les Pensées de Leibnitz sur la science des forces;* mais la mort de cet illustre philosophe l'empêcha d'exécuter ce dessein. On a imprimé en 1743, in-4°, à Paris, un traité sur cette matière, par d'Alembert; ouvrage bien capable de calmer les regrets qu'on pourroit avoir sur la perte de celui d'Hermann. III. Un traité *De novâ accelerationis lege, quâ gravia versus terram feruntur, suppositis motu diurno terræ, et vi gravitatis constanti.* IV. *Disquisitio de vibrationibus chordarum tensarum.* V. *Solutio problematis de trajectoriis curvarum inveniendis.* VI. Une *Dissertation particulière sur les lois de la nature, touchant les forces des corps et leur vraie mesure, etc.*

III. HERMANN (Jean), né à Barr en Alsace en 1738, fournit *divers articles* au Journal de physique, et à la Cristallographie de Romé de Lille. Il a publié *Coup d'œil sur le tableau de la nature, à l'usage des enfans*, in-12. Cet écrit, précis et utile, a eu plusieurs éditions. L'auteur est mort le 4 octobre 1800.

† I. HERMANT (Godefroi), savant et pieux docteur de la maison et société de Sorbonne, né à Beauvais en 1617, obtint un canonicat dans sa patrie, fut recteur de l'université de Paris en 1646, et mourut le 11 juillet 1690, après avoir été exclus de la Sorbonne et de son chapitre pour son jansénisme. Sa façon de penser, sa piété, ses talens, le lièrent intimement avec Sainte-Beuve, Tillemont, et les autres solitaires de Port-Royal. Il prit leur style sain en général, mais quelquefois enflé. Ce défaut se remarque surtout dans les ouvrages d'Hermant, dont les principaux sont, I. Les *Vies de saint Athanase*, 2 v. in-4°; *de saint Basile* et *de saint Grégoire de Nazianze*, 2 vol in-4°; *de saint Chrisostôme*, Paris, 1664, in-4°, sous le nom de Menart; *de saint Ambroise*, in-4°. Elles ne

contiennent pas seulement ce qui regarde ces grands évêques, mais toute l'histoire ecclésiastique de leur temps. II. Une *Traduction en français* du Traité de la providence, de saint Chrysostôme, Paris, in-12, 1658. III. Une *autre* des Ascétiques de saint Basile, in-8°, 1673, et de la Morale chrétienne, par le même, Paris, 1661, in-12. IV. *Index universalis totius juris ecclesiastici*, in-fol., Lille, en 1693, avec des notes peu dignes de l'auteur. V. Divers écrits polémiques contre les jésuites, parmi lesquels on remarque *Vérités académiques*, ou *Réfutation des préjugés populaires dont se servent les jésuites contre l'université de Paris*, in-8°, 1643, réimprimées en 1646. VI. *Défense de la piété et de la foi de l'Eglise, contre les impiétés de Jean Labadie, apostat, par le sieur de Saint-Julien, docteur en théologie*, Paris, 1651, in-4°. Hermant emprunta un autre nom que le sien pour publier cet ouvrage, parce qu'on lui refusa le privilége du roi. Il y combat ce que Labadie avoit avancé, qu'ayant été bon disciple de saint Augustin, surtout depuis qu'il étoit sorti des jésuites, il n'avoit point changé de sentiment en se faisant calviniste, comme s'il avoit trouvé tout saint Augustin dans Calvin. VII. *Discours chrétien sur l'établissement du bureau des pauvres de Beauvais*, Paris, 1653, in-8°, et Rouen, 1676, avec les titres de l'érection et autres pièces. Ces deux derniers ouvrages ne sont pas communs. *Voy.* sa Vie in-12 par Baillet; et l'article MARCEL, n° VIII, dans ce Dictionnaire.

† II. HERMANT (Jean), curé de Maltot, dans le diocèse de Bayeux, né à Caen en 1650, et mort en 1725, est principalement connu par cinq ouvrages très-médiocres. I. *Histoire des Conciles*, 4 vol. in-12. II. *Histoire des Ordres religieux*, 2 vol. in-12. III. *Histoire des Ordres militaires et des Ordres de chevalerie*, 2 vol. in-12. IV. *Histoire des Hérésies*, 4 vol. in-12. Ce dernier ouvrage, traduit du latin d'Alfonse de Castro, qui le publia sous le titre d'*Adversùs Hæreses libri* XIV, souffrit quelque difficulté pour l'impression, parce que l'auteur n'y avoit pas parlé des opinions de Jansénius et de Quesnel. V. *Histoire du diocèse de Bayeux*, qui devoit avoir trois parties; mais il n'y a eu que la première d'imprimée à Caen, 1705, in-4° : elle traite des évêques, et fourmille de fautes. Les erreurs et les inexactitudes ne sont pas le seul défaut des livres de l'abbé Hermant : il écrit d'un style incorrect et boursouflé.

HERMAPHRODITE (Mythol.), fils de Mercure et de Vénus, comme son nom le signifie; car les Grecs appeloient Mercure *Ermes*, et Vénus *Aphrodite*. Etant venu se baigner dans la fontaine de la nymphe Salmacis, elle le trouva si beau qu'elle voulut l'engager à y demeurer avec elle; mais Hermaphrodite résista à toutes ses sollicitations. Alors la nymphe se jeta elle-même dans l'eau; et le tenant embrassé, elle demanda aux Dieux qu'ils demeurassent toujours unis, et ne fissent plus qu'un. On les appela depuis *Androgyne*, c'est-à-dire homme et femme. *Voy.* l'art. HILDEBERT.

HERMAPION, auteur d'un ouvrage sur l'explication des hiéroglyphes, mais cet écrit ne subsiste plus. Ammien Marcellin a donné, d'après cet auteur, l'explication de l'obélisque du grand cirque, et Montfaucon en a publié la traduction. Cet obélisque se voit aujourd'hui à Rome, à la porte del Popolo.

HERMAS, écrivain ecclésiastique

du premier siècle, le même que saint Paul salue dans son Epître aux Romains, est auteur d'un ouvrage regardé par quelques anciens comme un livre canonique, mais rejeté par tous les modernes. Ceux-ci l'ont considéré seulement comme un ouvrage propre à l'édification des fidèles, quoiqu'il soit écrit avec plus de simplicité que de discernement. Ce livre, divisé en trois parties, intitulé le *Pasteur*, parce que c'est un ange qui y parle sous la figure d'un pasteur, a été traduit en français dans les livres apocryphes de la Bible de Sacy, 1742, 2 vol. in-12. I. Les *Visions*. II. Les *Préceptes*. III. Les *Similitudes*. On a perdu l'original grec, et il n'en reste qu'une version latine, imprimée dans la Bibliothèque des Pères.

HERMENEGILDE *ou* HERMINIGILDE, prince visigoth. *Voyez* LEUVIGILDE.

HERMENFROI, roi de Thuringe, ayant fait assassiner un de ses frères, partagea le royaume avec l'autre. Almaberge, sa femme, princesse d'une ambition démesurée, ne pouvant souffrir ce partage, commanda qu'on ne couvrît la table du roi qu'à demi. Ce prince, surpris, en demanda la raison. « Puisque vous n'avez que la moitié d'une couronne, répondit la reine, votre table ne doit être servie qu'à moitié.... » Hermenfroi, animé par ce reproche, fit la guerre à Berthier, son frère, qui perdit la bataille et la vie. Mais l'usurpateur ne jouit pas long-temps de sa conquête, car Thierri, roi de Metz, le fit précipiter du haut des murailles de Tolbiac, l'an 540, et contraignit Almaberge de se sauver auprès d'Athalaric, roi des Ostrogoths, où elle finit ses jours, réduite à la condition de personne privée et de sujette, elle qui n'avoit pas voulu connoître d'égal.

*I. HERMENGARDE *ou* ERMENGARDE, reine de Provence, arrière-petite-fille de Charlemagne, fille de Louis II, roi d'Italie et empereur d'occident, en 855, et d'Ingelberge, fille de Louis-le-Germanique, née vers 859, épousa, vers 879, Boson II, roi de Provence, beau-frère de l'empereur Charles-le-Chauve. Les deux rois de France, Louis et Carloman, étant venus assiéger Vienne en Dauphiné, sa capitale, où Hermengarde s'étoit renfermée, cette princesse s'y défendit en héroïne l'espace de deux ans; mais elle fut obligée de rendre la place, en septembre 882, au comte Richard, son beau-frère, qui l'emmena avec sa fille prisonnières à Autun. Boson conclut alors un traité à Metz avec Charles-le-Gros et ce prince, à condition que Boson lui rendroit à l'avenir foi et hommage; il lui restitua son royaume, sa femme et sa fille : cette dernière fut fiancée à Carloman, fils de Louis-le-Bègue. Hermengarde, veuve en 889, tint la régence du royaume de Bourgogne jusqu'à ce que son fils, Louis l'*Aveugle*, eût atteint l'âge de dix ans. (*Voyez* LOUIS, dit *l'Aveugle*, roi de Provence.) On ignore l'année de la mort d'Hermengarde.

* II. HERMENGARDE *ou* ERMENGARDE, fille de Richard-le-Justicier, comte d'Autun et duc de Bourgogne, et d'Adélaïde, fille de Conrad II et sœur de Rodolphe Ier, roi de la Bourgogne Transjurane, descendoit, par son aïeule Adélaïde, de Charlemagne : elle épousa Giselbert, fils de Manassès, le vieux comte de Dijon, qui succéda à Richard, son beau-père, en 921, hérita en 952, par la mort d'Hugues-le-Noir, son frère, de la moitié du duché de Bourgogne, et le garda jusqu'en 956. La duchesse Hermengarde, devenue veuve le 8 avril de la même année, laissa deux filles,

Leudgarde, mariée à Otton II, fils d'Hugues-le-Blanc (*le Grand*, *le Blanc*, ou *l'Abbé*), possesseur de l'autre moitié du duché de Bourgogne, et qui les réunit toutes deux par ce mariage; *V*. HUGUES LE GRAND *et* VERRA, mariée à Robert, comte de Troyes.

* III. HERMENGARDE *ou* IRMENGARDE, fille d'Adalbert II, le Riche, marquis de Toscane, et de Berthe, arrière-petite-fille de Charlemagne, célèbre par son esprit, son courage et sa beauté. (*Voyez* BERTHE, n° III.) Hermengarde, sœur de Hugo, comte d'Arles et roi d'Italie, mort en 947, et de Guy, marquis de Toscane, mort en 929, fut mariée à Adalbert, marquis d'Yvrée, mort en 924. On croit qu'elle en eut une fille nommée Bertilla, qui paroît être la même que la Bertilla mariée à Adalbert, comte de la loi ripuaire, fille de Théobald ou Thedaldo, duc et marquis de Camerino.

* IV. HERMENGARDE ou ERMENGARDA, fille du comte Adalbert, marquis de Spolette et de Camerino, et de Bertilla (qu'on croit être celle indiquée en l'article ci-dessus), petite-nièce d'Hugo, comte d'Arles et roi d'Italie, et par Gualdrade ou Walrade, sa bisaïeule, sœur de Rodolphe II, roi de Bourgogne (*voyez* WALRADE), descendoit d'Adélaïde, fille de l'empereur Louis-le-Débonnaire, et petite-fille de Charlemagne. Hermengarde fut mariée à Gioanni, comte de Bologne, riche seigneur, qui vivoit à la fin du 10[e] siècle. Ce Gioanni, neveu d'un autre Gioanni, évêque de cette ville, étoit petit-fils de Pietro di Pietrone, duc de la Romagne et marquis d'Italie, qui paroît issu des ducs de Ravenne, et être souche des Lambertini de Bologne. Hermengarde se distingua par des fondations et donations aux monastères, et par une grande charité. Son frère Boniface, marquis de Toscane en 1009, la recueillit pendant les troubles qui s'éleverent alors en Italie. On ignore l'année de sa mort. Elle laissa de son mariage un fils, Lamberto, dit D'HERMENGARDE, lequel laissa ce surnom à sa postérité. *Voyez* Savioli, *Annali Bolognesi* tom. I, pag. 122 et 143.

* V. HERMENGARDE *ou* DA ERMENGARDA (Mathilde), fille de Pietro da Ermengarda, et petite-fille d'Hermengarde et de Gioanni, dont il est question dans l'article précédent, fut ainsi nommée en l'honneur de son aïeule. Mathilde da Ermengarda savoit le latin et étoit versée dans l'astrologie judiciaire. Elle épousa Féderico Torello, fils de Ludolphe de Saxe, surnommé *il Toro*, et en eut un fils, Guido, qui devint célèbre par sa vaillance, et fut surnommé *Saliens in guerra*, ou saillant en guerre. *Voyez* TORELLO Salinguerra, seigneur de Ferrare, et Art de vérifier les dates, tome III.

* VI. HERMENGARDE, femme d'Herbert III, comte de Vermandois en 988, descendante de Bernard, roi d'Italie, laissa deux enfans, Albert et Otton. Le premier fonda l'abbaye de Bucilly.

* VII. HERMENGARDE, vicomtesse de Narbonne. *Voyez* NARBONNE (Ermengarde.)

HERMÈS *ou* MERCURE-TRISMÉGISTE, c'est-à-dire *Trois fois Grand*, philosophe égyptien, réunit le sacerdoce et la royauté, selon les uns, et fut seulement conseiller d'Isis, femme du roi Osiris, selon d'autres. Il florissoit vers l'an 1900 avant Jésus-Christ. Le président d'Espagnet a donné le Traité de l'ouvrage secret de la philosophie d'Hermès, dans sa *Philosophie natu-*

relle, 1651, in-8°. On attribue à cet ancien philosophe, ou à son fils Thot, l'invention de l'écriture, des premières lois égyptiennes, des sacrifices, de la musique, de la lutte, de la lyre, et de la culture de l'olivier. Il découvrit, dit-on, les premiers principes de l'arithmétique et de la géométrie, et fit élever des colonnes sur lesquelles il fit graver en caracteres hiéroglyphiques ses découvertes, pour en faire passer le souvenir à la postérité. Ce fut lui qui le premier divisa le jour en douze heures, et la nuit de même, en observant un animal consacré à Sérapis, appelé Cynocéphale, qui jetoit son urine douze fois le jour, et autant la nuit, dans des intervalles égaux. Mais il est difficile de croire que le même homme ait inventé tant de choses différentes. Au surplus, les Egyptiens reconnoissans donnèrent le nom d'Hermès au premier mois de leur année. Les deux dialogues intitulés *Pimander* et *Asclépias*, qui parurent à Trévise en 1471, in-fol., sous le nom d'HERMÈS, sont d'un auteur qui vivoit dans le deuxième siècle de l'Église. Il reconnoit un seul Dieu, créateur de toutes choses, et gémit sur l'aveuglement des Egyptiens, qui avoient inventé le culte des idoles.

* HERMÉSIANAX, poëte grec, natif de Colophon, vivoit du temps de Philippe et d'Alexandre-le-Grand. Il eut pour maître Philétas, qui le fut aussi de Théocrite. Il excella dans le genre de l'élégie, et en publia trois livres, qu'il intitula du nom de *Léontium*, sa maitresse. Il fut encore auteur d'un ouvrage intitulé *Persica*. *Voyez* une savante note sur ce poëte dans la 2e *Epist. Crit.* de Rechnken, p. 283, suivie de l'édition de 1782, où l'on rapporte en même temps une très-belle *Elégie* ou *partie d'élégie* de ce poëte, morceau que Laurent Van Santen a traduit depuis en vers latins. — Il ne faut pas confondre ce poëte avec HERMÉSIANAX, athlète du même nom, aussi de Colophon.

* I. HERMIAS, après avoir été esclave d'Eubule, qui de banquier devint tyran d'Atarnée, obtint la permission de fréquenter l'école d'Aristote, dont il embrassa la doctrine. Aristote épousa Pythias, la fille ou la parente d'Hermias. Celui-ci, après la mort d'Eubule, usurpa l'autorité; mais s'étant révolté contre le roi de Perse, il fut pris et mis en croix. Aristote composa un Pœan (et non une Elégie, comme le dit le traducteur de sa politique, M. Champagne) sur la mort de son parent et de son ami. *Voyez* ARISTOTE.

† II. HERMIAS, de Galatie, vivoit dans le 2e siècle. Il adopta l'opinion d'Hermogène sur l'éternité du monde, et crut que Dieu étoit matériel, mais qu'il étoit une matière animée plus déliée que les élémens des corps. Le sentiment d'Hermias n'étoit que le système métaphysique des stoïciens, avec lequel il tâcha d'allier les dogmes du christianisme. Hermias croyoit, comme les stoïciens, que les ames humaines étoient composées de feu et d'esprit. Il rejetoit le baptême de l'Eglise, fondé sur ce que saint Jean dit que Jésus-Christ baptisa dans le feu et par l'esprit. Le monde étoit, selon Hermias, l'enfer, et la naissance continuelle des enfans étoit la résurrection. C'est ainsi qu'il prétendoit concilier les dogmes de la religion avec les principes du stoïcisme. Hermias eut des disciples qui prirent le nom d'*Hermitaïtes*. Ils étoient dans la Galatie, où ils faisoient des prosélytes.

† III. HERMIAS, philosophe chré-

tien, que l'on croit plus ancien que Tertullien, est auteur d'une *Raillerie des philosophes païens.* Guillaume Worth en a donné une bonne édition à Oxford, in-8°, en 1700. Elle est jointe aussi à l'*Oratio Tatiani ad Græcos.*

* HERMIGNY (le chevalier d') parut d'abord embrasser la cause de la révolution, il s'attacha à La Fayette, et devint colonel de grenadiers, et aide-major de la garde nationale parisienne; mais il se fit bientôt remarquer par son dévouement à la cour, et le 8 octobre 1791, Bazire et Maille l'accusèrent d'avoir insulté plusieurs députés lorsqu'il étoit de garde auprès de l'assemblée. Mandé à la barre, il y donna des explications sur les faits qu'on lui imputoit, et l'assemblée passa à l'ordre du jour sur le tout. Cette tracasserie ne fit que le raffermir dans ses opinions politiques. Il se rangea parmi les défenseurs du trône au 10 août 1792, et fut massacré sur la place de l'hôtel-de-ville, où il avoit été entraîné après la prise du château.

† HERMILLY (N.... Vaquette d'), censeur royal, né à Amiens en 1710, mort à Paris le 29 janvier 1778, a traduit de l'espagnol, I. L'*Histoire générale d'Espagne* de Ferréras, 1742 et années suivantes, 10 vol. in-4°. II. Le *Théâtre critique*, 1745, 12 vol. in-12: ce livre, plein de choses triviales, prolixement exprimées, composé par un bénédictin espagnol, à peu près dans le goût du Spectateur Anglais, réussit plus à Madrid qu'à Paris. III. Les *Nouvelles de Quevedo.* On a encore de lui L'*Histoire de Majorque et de Minorque*, 1777, in-4°, qu'il composa pour servir de suite à l'Histoire de Ferréras, et la *Bibliographie Parisienne*, ou catalogue des différens ouvrages imprimés pendant les années 1769, 1770, etc., en 5 vol. in-8°, Paris, 1774, qu'il rédigea avec Hurtaut, et qui n'est qu'une compilation d'éloges et de critiques. La *Lusiade*, poëme héroïque, traduit du portugais de Louis Camoëns, retouché, quant au style, par La Harpe. (*Voyez* ce nom). *Jugement impartial sur des Lettres de la cour de Rome, tendantes à disputer la puissance temporelle au duc de Parme*, Madrid et Paris, 1770, 2 vol. in-8°.

† HERMINIER (Nicolas l'), docteur de Sorbonne, théologal et archidiacre du Mans, né dans le Perche en 1657, mort à Paris le 6 mai 1735, est auteur d'une *Théologie Scolastique* en latin, en 7 volumes in-8°, 1709. Cette théologie, des plus superficielles, suivant le Lexicographe janséniste, renferme, selon le même écrivain, un demi-jansénisme. Le *Traité de la Grace* fut censuré par quelques évêques. On a encore de lui 3 vol. in-12 sur les *Sacremens.*

† HERMINIUS fut un de ces braves Romains qui se joignirent à Horace, surnommé *Coclès*, pour faire tête aux Etruriens sur le pont de Rome, tandis qu'on le rompoit derrière eux, l'an 507 avant J. C. — C'est aussi le nom d'un capitaine troyen, redoutable par sa taille énorme, et qui combattoit sans casque et sans cuirasse. Catine le tua.

HERMIONE, fille de Ménélas, roi de Micène, et de la belle Hélène, que Tyndare, son aïeul maternel, promit à Oreste, en l'absence de son père, qui étoit alors au siége de Troie. Ménélas, qui ignoroit ce qu'avoit fait son beau-père, promit aussi sa fille à Pyrrhus, fils d'Achille, et la lui donna lorsqu'il fut de retour en Grèce. Oreste, ou-

tré de dépit de se voir enlever une princesse qu'il aimoit, alla chercher Pyrrhus; et, l'ayant trouvé dans un temple d'Apollon, le tua, et emmena Hermione.

HERMITE. *Voyez* PIERRE L'ERMITE, *et* TRISTAN L'ERMITE.

I. HERMOGÈNE, architecte, né à Abalanda, ville de Carie, bâtit un temple de Diane à Magnésie, et un autre de Bacchus à Théos. L'un et l'autre étoient d'ordre ionique; il supprima les colonnes sur les ailes, et offrit des portiques plus spacieux. Vitruve lui attribue tout ce qu'il y a de plus beau dans l'architecture. Il avoit composé sur son art un *Livre* qui ne nous est pas parvenu.

† II. HERMOGÈNE, célèbre rhéteur, enseigna dès l'âge de 15 ans, dans le 2e siècle de l'Eglise. Nous avons de lui des *Livres en grec sur la Rhétorique*, avec les autres rhéteurs grecs, à Venise, 1508 et 1509, 2 vol. in-fol., auxquels on joint les rhéteurs latins, 1523, in-fol. Gaspard Laurentius a donné une édition de l'*Ars oratoria*, avec des Commentaires, Colonia Allobrogum, (Coulanges), 1614, in-8°. On dit qu'à 24 ans il oublia tout ce qu'il savoit, et que son corps ayant été ouvert après sa mort, on lui trouva le cœur velu et d'une grandeur extraordinaire. Anthiocus, le sophiste, disoit de lui « qu'il avoit été vieillard dans sa jeunesse, et enfant dans sa vieillesse. »

† III. HERMOGÈNE, hérétique du 2e siècle, combattu par Tertullien et Origène, répandit ses erreurs en Afrique. Ayant quitté le christianisme pour le stoïcisme, il prétendoit que « la matière étoit coéternelle à Dieu, et que le créateur en avoit tiré toutes les créatures. » C'étoit à cette matière qu'il attribuoit toutes les perfections de l'univers. Tous les maux physiques, toutes les sensations qui nous affligent, toutes les passions qui nous tyrannisent, tous ces monstres sont des effets de l'indocilité de la matière, et de la résistance inflexible aux lois que l'Être Suprême a établies. « Si la matière n'est pas éternelle et incréée, disoit Hermogène, il faut que Dieu ait tiré le monde de sa propre substance; ce qui est absurde, parce qu'alors Dieu seroit divisible; ou qu'il l'ait tiré du néant, ou qu'il l'ait formé d'une matière coéternelle à lui. On ne peut dire que Dieu ait tiré le monde du néant; car Dieu étant essentiellement bon, il n'eût point tiré du néant un monde plein de malheurs et de désordres. Il eût pu les empêcher, s'il l'avoit tiré du néant; et sa bonté ne les eût pas soufferts. Il faut donc que Dieu ait formé le monde avec une matière coéternelle à lui, et qu'il ne l'ait formé qu'en travaillant sur un fonds indépendant de lui. L'Ecriture, selon Hermogène, ne disoit nulle part que Dieu eût fait la matière de rien: au contraire, disoit-il, elle nous représente Dieu formant le monde et tous les corps d'une matière préexistante, informe, invisible. Elle dit: « Dieu fit le ciel et la terre dans leur principe, ou dans un principe: *in principio*. Ce principe dans lequel Dieu forma le ciel et la terre n'étoit que la matière préexistante et éternelle comme Dieu. L'idée de la création de la matière n'est exprimée nulle part dans l'Ecriture. Cette matière informe étoit agitée par un mouvement vague, sans dessein et sans objet: Dieu nous est représenté, dans l'Ecriture, comme dirigeant ce mouvement, et le modifiant de la manière nécessaire pour produire les corps, les plantes et les animaux. La matière étant éternelle et incréée, et son mouve-

ment étant une force aveugle, elle ne suit pas scrupuleusement les lois que Dieu lui prescrit ; et sa résistance produit des désordres dans le monde.» L'imagination d'Hermogène fut satisfaite de cette hypothèse ; il crut que, pour expliquer l'origine du mal, il falloit réunir les principes des stoïciens sur la nature de la matière, et ceux des chrétiens sur la puissance productrice du monde. » (Pluquet, Dictionnaire des Hérésies.) On peut voir un précis des raisons que lui opposa Tertullien dans l'ouvrage de Pluquet, déjà cité, article HERMOGÈNE.

HERMOGÉNIEN, jurisconsulte du 4e siècle, auteur d'un *Abrégé de Droit*, en 6 livres, et d'un *Recueil des droits de l'Empire, sous Honorius et Théodose*, rendit service, par ces deux ouvrages, à la jurisprudence, tombée dans la décadence.

I. HERMOLAÜS, jeune Macédonien, l'un des pages d'Alexandre, conspira contre ce prince l'an 325 avant J. C. Un jour qu'il suivoit ce conquérant à la chasse, il aperçut un sanglier qui venoit à eux, lui lança son javelot et le tua. Alexandre, piqué d'avoir été prévenu, le fit fouetter. Hermolaüs, voulant venger cet affront, complota, avec quelques-uns de ses camarades, de poignarder le roi de Macédoine. L'un d'eux, agité par les remords que lui causoit ce crime, ayant révélé leur secret, Alexandre les fit arrêter, et leur demanda quelle raison ils avoient eue de conspirer contre la vie de leur prince. Hermolaüs lui dit, « qu'ils étoient las d'être traités comme des esclaves, et de le voir verser, dans ses fureurs, le sang de ses amis les plus chers et de ses serviteurs les plus fidèles. » Il lui reprocha en même temps la manie qu'il avoit de vouloir passer pour fils de Jupiter. Alexandre écouta patiemment ces différens reproches, le fit appliquer à la question et condamner à mort. Le philosophe Callisthènes, ami d'Hermolaüs, fut arrêté dans le même temps. *Voyez* CALLISTHÈNES, n° II.

II. HERMOLAUS-BARBARUS. *Voyez* BARBARO, n° II.

HERMONDANVILLE. *Voy.* MONDEVILLE. (Henri de)

† I. HERNANDEZ (François), né à Tolede, dessinateur et mécanicien de Philippe II, a publié une *Histoire des plantes, des animaux et des minéraux du Mexique*, en latin, Rome, 1651, in-fol., estimée et rare. Elle a été imprimée à Madrid en 1790, en 3 vol. in-fol., avec *ses autres ouvrages*. Il avoit été envoyé dans cette partie du monde par le roi d'Espagne, pour y faire des observations sur l'histoire naturelle. Fabio Colonne l'aida dans la composition de son ouvrage. On a de lui un *Recueil* manuscrit en 15 vol. grand in-fol., qui se voit dans la belle bibliothèque de l'Escurial, où l'auteur *a dessiné* un grand nombre de plantes et d'animaux d'Amérique.

† II. HERNANDEZ (Philippe), mort à Paris en 1782, à l'âge de 58 ans, avoit travaillé depuis 1751 jusqu'en 1761 au Journal étranger : il est auteur d'une *Description de la généralité de Paris*, contenant l'état ecclésiastique et civil, et le pouillé des diocèses de Paris, Sens, Meaux, Beauvais, Senlis ; les noms des seigneurs, des terres et autres détails, etc., Paris, 1759, in-8°, et de quelques *Traductions*, parmi lesquelles on remarque les *Aventures de Roderic Random*, par Fielding, Londres, 1761, 3 vol. in-12. C'est à tort que le nom de

Fielding a été mis sur le frontispice de cette traduction, et même sur celui de quelques éditions de l'original anglais. Il est reconnu aujourd'hui que cet ouvrage est de l'historien Tobie Smolett.

HERNÉ, guerrier français, célèbre par son courage, dans le 9e siècle, défendit Paris contre l'attaque des Normands. Ceux-ci étant venus l'assiéger en 886, douze Parisiens, renfermés dans le petit Châtelet, qui étoit alors entouré d'eau, firent tête à 40,000 hommes, et arrêtèrent l'effort de leur armée entière. Les assiégeans furieux mirent le feu au fort: les douze braves, alors forcés de sortir, se réfugièrent sur un petit tertre en avant de la tour, et y renouvelèrent le combat. Obligés de céder au nombre, ils se rendirent prisonniers à condition qu'on leur accorderoit la vie. Les Normands le promirent; mais à peine les douze Parisiens furent-ils désarmés, qu'on fit main basse sur eux. Un seul se sauva en se jetant dans la Seine et en la traversant à la nage. La valeur et la bonne mine d'Herné déterminèrent ses ennemis à lui faire grace; mais celui-ci ne voulant pas survivre à ses compagnons, saisit une épée, se précipita au milieu des agresseurs, et trouva la mort sous leurs coups, après en avoir puni plusieurs de leur trahison.

* HERNIO (Jacques), religieux de l'ordre de Saint-Dominique, né à Rennes en Bretagne, enseigna la théologie avec succès dans cette province, et devint commissaire du général de son ordre vers l'an 1680. On a de lui un *Traité de l'usure*, avec une *Dissertation sur les intérêts des deniers pupillaires selon l'usage de Bretagne*, publié à Rennes en 1699. Ce religieux mourut le 4 septembre 1706.

HÉRO (Myth.), fameuse prêtresse de Vénus, demeuroit près de l'Hellespont. Léandre, jeune homme d'Abydos, qui l'aimoit, passoit tous les soirs, à la nage, le bras de cette mer, pour aller voir sa maîtresse, qui allumoit au haut d'une tour un fanal, pour le diriger dans les ténèbres de la nuit; mais son amant s'étant noyé dans le trajet, Héro, désespérée, se jeta dans la mer et y périt.

* HÉROARD (Jean), médecin, né à Montpellier, exerça sa profession avec distinction sous Henri III, Henri IV et Louis XIII, dont il fut premier médecin, et mourut en 1627 au siége de La Rochelle, où ce prince se trouvoit en personne. On ne connoit d'Héroard qu'un traité intitulé *Hippostologie*, ou *Discours des os du cheval*, Paris, 1599, in-4°.

† I. HÉRODE-LE-GRAND, ou *l'Ascalonite*, ainsi nommé, parce qu'il étoit d'Ascalon, ville de Judée, naquit l'an 68 avant l'ère chrétienne, d'Antipater, Iduméen, prosélyte juif, qui eut du crédit auprès de César. Le jeune Hérode marqua de bonne heure de l'esprit et du penchant à la cruauté. Son père obtint pour lui le gouvernement de Galilée, la 48e année avant Jesus-Christ; quoiqu'il n'eût alors qu'environ 20 ans, il montra du courage et de la dextérité. La province étoit infestée de brigands; Hérode l'en purgea: ils s'étoient fortifiés dans des cavernes inaccessibles, facilement défendues du côté seul par où elles étoient praticables; il fit faire des coffres remplis de soldats, qu'on fit descendre avec des machines du haut de la montagne, jusqu'à l'entrée de leurs retraites: on pénétra ainsi dans les cavernes des brigands, et on les massacra tous. Comme il les avoit fait mourir de sa propre autorité, on s'en plaignit à Hircan,

grand-sacrificateur, qui lui ordonna de venir rendre compte de sa conduite. Hérode, soutenu par Sextus César, gouverneur de Syrie, comparut à Jérusalem devant le sanhédrin, vêtu de pourpre et entouré de ses gardes, moins en coupable qui craignoit le jugement, qu'en homme qui bravoit ses juges; personne n'osa ouvrir la bouche, excepté Saméas, qui, s'étant élevé contre son audace, prédit aux autres juges que cet homme qu'ils épargnoient ne les épargneroit pas un jour. En effet, dès qu'il fut sorti de Jérusalem, il se rendit à Damas, où étoit Sextus César; et tant par sa souplesse que par ses présens, il obtint le gouvernement de la Cœlé-Syrie. Après que Jules-César eut été assassiné, l'an 44 avant J. C., il suivit le parti de Brutus et de Cassius; mais après leur mort il embrassa celui d'Antoine, qui le fit nommer tétrarque, et ensuite roi de la Judée. Antigone, son compétiteur, ayant été mis à mort trois ans après par ordre du sénat, il demeura paisible possesseur de son royaume. (*Voy.* ANTIGONE, n° IV.) Ce fut alors qu'il épousa Mariamne, fille d'Alexandre, fils d'Aristobule. Un autre Aristobule, frère de cette princesse, obtint la grande sacrificature; mais Hérode, ayant conçu de la jalousie contre lui, le fit noyer l'an 35 avant J. C. Cinq ans après, ce barbare fit mourir Hircan, aïeul de la reine, sans égard pour son âge; il avoit 80 ans. Après la bataille d'Actium, dans laquelle Antoine, son protecteur, fut défait, il alla trouver Octave qui étoit alors à Rhodes; il sut si bien lui faire la cour, que ce Romain le reçut au nombre de ses amis, et lui conserva le royaume des Juifs. A son retour en Judée, il fit mourir Sohème, pour avoir révélé à Mariamne qu'il lui avoit donné ordre de la tuer si Octave l'eût condamné (*voyez* JOSEPH, n° VI), et l'an 28, il fit mourir Mariamne même, qu'il avoit aimée avec une passion extrême. Après sa mort, il eut de violens remords de son crime, il en devint comme frénétique, jusque-là que souvent il commandoit à ses gens d'appeler la reine, comme si elle eût été encore vivante. Ce désespoir lui causa une longue maladie, et il ne recouvra la santé que pour faire mourir Alexandra, mère de Mariamne. Le mari de sa sœur Salomé, tous ceux de la race des Asmonéens, tous ses amis, tous les grands, dès qu'ils lui donnoient quelque ombrage, perdoient la vie sans aucune forme de justice. Ce tyran montra pourtant quelque humanité dans les horreurs de la peste et de la famine qui ravagèrent alors la Judée. Il fit fondre toute sa vaisselle d'argent, et vendit les meubles les plus rares et les plus précieux de son cabinet pour soulager la misère publique. Il rebâtit le temple l'an 19 avant J. C.; un théâtre et un amphithéâtre, où de 5 en 5 ans il fit célébrer des combats en l'honneur d'Auguste. Cet empereur fut si sensible à ces hommages, que, dans son second voyage de Syrie, il lui donna la souveraineté de trois nouvelles provinces. La reconnoissance d'Hérode fut poussée alors à son comble; il fit bâtir une ville et un temple à son bienfaiteur, comme à un Dieu. Quelque temps après, ayant accusé auprès de lui ses deux fils, Alexandre et Aristobule (*voyez* JUCUNDUS), il eut la permission de les punir, s'ils étoient coupables. Il les fit étrangler l'un et l'autre. C'est à cette occasion qu'Auguste dit, à ce qu'on prétend, « qu'il valoit mieux être le pourceau que le fils d'Hérode. » Ce barbare, suivant ce que dit l'Evangile de saint Matthieu, signala sa cruauté par une exécution non moins horrible. Le Messie venoit de

naître à Bethléem ; il envoya des soldats dans le territoire de cette ville et de ses confins, avec ordre de passer au fil de l'épée tous les enfans mâles qui seroient au-dessous de deux ans. Il mourut trois ans après la naissance de J. C. Comme il savoit que le jour de sa mort devoit être une fête pour les juifs ; il ordonna, dit-on, qu'on enfermât dans le cirque les principaux de la nation, pour les faire mourir au moment qu'il expireroit, afin que chaque famille eût des larmes à verser ; mais cet ordre, aussi affreux qu'étrange, ne fut pas exécuté. Sa grandeur éblouit tellement quelques juifs, qu'ils le prirent pour le Messie ; c'est ce qui donna lieu à la secte des hérodiens. Il est vrai que quelques savans doutent que ces sectaires aient tiré leur nom d'Hérode-le-Grand. Mais quand on pense que les dogmes qu'on leur attribue, se réduisent à ces deux chefs, « qu'il falloit se soumettre à la domination des Romains, et qu'on pouvoit en conscience, dans les circonstances présentes, suivre plusieurs usages des païens », il est visible qu'ils les avoient reçus d'Hérode-le-Grand, qui, pendant tout son règne, agit selon ces maximes, quoiqu'il fît profession de la religion des juifs. Hérode fut le premier qui ébranla les fondemens de la république judaïque. Il confondit à son gré la succession des pontifes, affoiblit le pontificat, qu'il rendit arbitraire, et détruisit presque entièrement l'autorité du conseil de la nation. Cependant, cette même nation eut de son temps un certain éclat, par le crédit qu'Hérode avoit auprès d'Auguste, par la magnificence de sa cour et des bâtimens qu'il éleva. Son histoire a fourni quelques sujets de dispute aux savans ; ils ont sur-tout cherché à déterminer de quelle nation il étoit. La plus commune opinion est fondée sur un grand nombre de Pères et d'auteurs anciens, et particulièrement sur l'autorité de Josèphe, qui le fait Iduméen et le nomme étranger. Plusieurs modernes soutiennent que, quoiqu'il fût originaire d'Idumée, il étoit juif de naissance, parce que son père et son grand-père avoient embrassé la religion judaïque. D'ailleurs, puisque les hérodiens prenoient Hérode pour le Messie, on ne peut pas douter qu'il ne fût juif de naissance, rien n'étant plus clair parmi cette nation que l'extraction juive de leur libérateur.

† II. HÉRODE-ANTIPAS, fils d'Hérode-le-Grand, tétrarque de Galilée après la mort de son père, avoit épousé la fille d'Arétas, roi des Arabes ; mais étant devenu amoureux d'Hérodiade, femme de son frère, il la lui ravit, et répudia sa femme. Arétas, pour venger cet affront, lui fit la guerre, et les troupes d'Hérode furent souvent battues. (*Voyez* HERODIADE.) Hérode, accusé d'avoir voulu exciter quelques révoltes en Judée, et ne pouvant se justifier auprès de Caligula, qui d'ailleurs ne l'aimoit pas, fut relégué à Lyon avec Hérodiade, où ils moururent tous deux misérablement. Cet Hérode est le même à qui Jésus-Christ fut envoyé par Pilate.

III. HÉRODE-AGRIPPA. *Voyez* AGRIPPA, n° I.

IV. HÉRODE-ATTICUS. *Voy.* ATTICUS, n° II.

† HÉRODIADE *ou* HÉRODIAS, fille d'Aristobule et de Bérénice, petite-fille d'Hérode-le-Grand, épousa en premières noces Hérode-Philippe, son oncle, dont elle eut Salomé. Quelque temps après, elle quitta son mari, pour s'attacher à Hérode-Antipas, son beau-frère, tétrarque de

Galilée, avec lequel elle vivoit publiquement. Jean-Baptiste, qui étoit alors à la cour de ce prince, ne cessant de crier contre ce mariage incestueux, Hérode le fit arrêter et mettre en prison. Hérodiade, animée contre ce saint, ne cherchoit que l'occasion de le faire périr. Elle se présenta un jour qu'Hérode donnoit un grand repas, à la fête de sa naissance. Salomé, fille d'Hérodiade et de Philippe, dansa avec tant de grace devant le roi, qu'il promit, avec serment, de lui accorder tout ce qu'elle lui demanderoit. La jeune fille, instruite par sa mère, demanda la tête de Jean-Baptiste, et le roi le sacrifia à la fureur de sa maitresse. Hérodiade, souffrant impatiemment de voir son mari simple tétrarque, pendant que son propre frère Agrippa étoit honoré du titre de roi, entra dans ses projets ambitieux. Elle fut exilée à Lyon avec son époux, et y mourut vers l'an 40 de J. C. On prétend que l'empereur Caligula, ayant appris qu'elle étoit sœur d'Agrippa, lui fit offrir son rappel, et qu'elle répondit généreusement « que, puisqu'elle avoit eu part à la prospérité d'Hérode, elle ne vouloit pas l'abandonner dans son infortune. »

I. HÉRODIEN, fils aîné d'Odenat, souverain de Palmyre. Son père ayant pris le titre de roi en 260, lui donna le même titre, et l'empereur Gallien y ajouta celui d'Auguste. Hérodien étoit d'un caractère doux et humain, mais livré à la mollesse et à la volupté. Son père, qui l'aimoit passionnément, lui donna ce qu'il avoit trouvé de plus précieux dans les trésors de Sapor, et plaça dans son sérail les plus belles femmes de ce roi de Perse. Zénobie, belle-mère d'Hérodien, ne pouvant soutenir l'idée qu'il succèderoit à Odenat au préjudice des trois fils qu'elle avoit eus de ce prince, engagea, dit-on, Mæonius à assassiner le pere et le fils. Hérodien avoit porté le titre de roi pendant quatre ans, et celui d'empereur pendant trois.

† II. HÉRODIEN, historien grec, passa la plus grande partie de sa vie à Rome, employé à divers ministères de la cour et de la police. Il vécut depuis le règne de Commode jusqu'à celui du III[e] Gordien. Nous avons de lui une *Histoire* en huit livres, depuis la mort de Marc-Aurèle jusqu'à celles de Maxime et de Balbin ; son style est élégant, mais l'auteur manque quelquefois d'exactitude dans les faits, et surtout dans ceux qui concernent la géographie. Il ne date point les événemens ; il ne fait point sentir la liaison qu'ils ont entre eux. Nulle élévation dans la façon de penser, nulle connoissance du cœur humain. On l'accuse d'avoir été trop favorable à Maximin, et trop peu à Alexandre-Sévère. J. Capitolin ne fait ordinairement que copier son Histoire. Ange Politien fut le premier qui traduisit cet ouvrage en latin. De Bois Guillebert en donna d'abord une version française en 1675, in-12, puis l'abbé Mongault en publia une seconde en 1700, réimprimée en 1745, in-12. L'édition la plus estimée d'Hérodien est celle de Paris, avec les Notes d'Henri Etienne, 1581, in-4°, réimprimée *cum notis variorum*, *curâ Irmisch*, Leipsick, 1789-1805, 5 vol. in-8°.

† HÉRODOTE, historien célèbre, naquit à Halicarnasse, dans la Carie, l'an 484 avant J. C. Son pays étant en proie à la tyrannie, il le quitta pour aller chercher la liberté dans l'île de Samos, d'où il voyagea en Egypte, en Italie et dans toute la Grece. Pour s'y faire connoître, il

se présenta aux jeux olympiques, et y lut son *Histoire*. Elle fut si applaudie, qu'on donna le nom des *neuf Muses* aux neuf livres qui la composent. Etant retourné dans sa patrie, il exhorta ses concitoyens à chasser le tyran qui les opprimoit. Ses sollicitations réussirent; mais elles furent malheureuses pour lui, car il fut obligé de quitter une seconde fois son pays, et de se retirer à Thurium en Italie, qui étoit une colonie des Athéniens, où il mourut peu après, dans un âge fort avancé. Comme Hérodote est le plus ancien des historiens grecs dont les écrits soient parvenus jusqu'à nous, Cicéron l'appelle *le Père de l'histoire*. Cet ouvrage contient, outre l'histoire des guerres des Perses contre les Grecs, depuis le règne de Cyrus jusqu'à celui de Xercès, celle de la plupart des autres nations. On y trouve tout ce qui s'étoit passé de mémorable dans les trois parties du monde connu pendant 240 ans. Hérodote l'acheva du temps de la guerre du Péloponnèse, et l'écrivit en dialecte ïonique. On a dit de lui, qu'il étoit entre les historiens ce qu'Homère est entre les poëtes, et Démosthènes entre les orateurs. Comme Homère, dont il est le fidèle imitateur, il entrelaça les faits les uns dans les autres, de manière qu'ils ne fissent qu'un tout bien assorti. En variant sans cesse ses récits et en promenant ses lecteurs sur différens objets, il réveille continuellement leur attention. D'ailleurs son style est plein de graces, de douceur et de noblesse; mais les faits ne sont pas toujours vrais. Il rapporte des fables ridicules qu'il ne donne, à la vérité, que comme des ouï-dire. Il est, aux yeux de certains philosophes, autant le père du mensonge que celui de l'histoire. Si on le compare avec les historiens de sa nation, on trouvera qu'il est plus doux, plus élégant que Thucydide, mais qu'il a moins de nerf, moins de vigueur; il est vrai que ce dernier, peintre des malheurs, des dissensions des plus florissans états de la Grèce, avoit besoin d'un pinceau plus sombre que celui qui en retraçoit les brillans exploits et les admirables triomphes; aussi grand écrivain que Xénophon, il est moins moral, moins philosophe: le disciple de Socrate ne semble écrire que pour éclairer les esprits, l'historien des Grecs et des barbares semble s'occuper davantage à captiver l'imagination par le charme de ses écrits. Comparé aux Romains, Hérodote est aussi élégant que Tite-Live; mais moins grand orateur, moins serré, moins fort que Salluste; il n'a aucun rapport avec Tacite. Les meilleures éditions de son Histoire ont été données par Jacques Gronovius, 1715, in-folio; par Thomas Gale, Londres, 1679, in-fol.; par Wesselingius, Amsterdam, 1763, in-fol.; et Glascow, 1761, 9 vol. in-8°. Du Ryer l'a traduite en français, 3 vol. in-12. Le savant Larcher en a donné une traduction plus fidèle en 1786, 7 vol. in-8°. En 1802, le même auteur en a donné une nouvelle édition en 9 vol. in-8°, sous ce titre: *Histoire d'Hérodote*, traduite du grec, avec des remarques historiques et critiques, un essai sur la chronologie d'Hérodote, et une table géographique; nouvelle édition, revue, corrigée et considérablement augmentée, à laquelle on a joint la *vie d'Homère*, attribuée à Hérodote, les extraits de l'Histoire de Perse et de l'Inde de Ctésias, et le traité de la Malignité d'Hérodote; le tout accompagné de notes.

† HEROET *ou* HEROUET (Antoine, né à Paris. Ses talens pour la poésie française le firent connoître de François Ier, qui lui donna l'évêché de Digne en 154.... Il mourut en 1568. On a de lui, I. La *Tra-*

duction de l'Androgyne de Platon. II. *La parfaite Ame.* III. *Complainte d'une dame nouvellement surprinse d'amour*, Paris, 1542; et avec les *Poésies de Borderie et autres*, Lyon, 1547, in-8°. La manière dont il y traite de l'amour a donné lieu à Joachim du Bellay d'exercer sa verve épigrammatique. Cependant ce portrait de l'amour par Héroet est au-dessus de la plupart des poésies de son temps :

J'ai vu amour pourtrait en divers lieux,
L'un le peint vieil, cruel et furieux;
L'autre plus doux, aveugle, enfant et nu :
Chacun le peint pour tel qu'il l'a connu,
Par ses bienfaits ou par sa forfaiture;
C'est que chacun varie en son cerveau ;
Un dieu d'amour pour lui propre et nouveau;
C'est qu'il y a dans les entendemens
Autant d'amours que de sortes d'amans.

* HEROGUELLE (François de), médecin, natif d'Arras, vivoit dans le 17ᵉ siècle. Il fut un des premiers qui firent connoître les eaux de Saint-Amand; il publia aussi des *Observations sur les eaux minérales de Marimont et sur celles du Saulsoir, près de Tournay.* Ce médecin mourut à Saint-Amand, où il s'étoit établi depuis long-temps. On a encore de lui, I. *Anatomie des eaux minérales de Saint-Amand*, Tournay, 1685, in-8°. II. *La Fontaine minérale de Saint-Amand triomphante par les arcanes ou plus rares secrets de la médecine*, Valenciennes, 1691 et 1699, in-12.

† HÉROLD (Jean), né à Hochsted en 1611, se maria à Bâle, où il fut aux gages des libraires. Les magistrats lui donnèrent le titre de citoyen. Depuis, il prit le nom de Basilius. Il mourut après 1566. On a de lui, I. *Hœreseologia, seu Collectio theologorum ad confutationem hœreseon*, Bale, 1556, in-folio. II. Une *Continuation de l'Histoire de Guillaume de Tyr*, imprimée à la suite. III. *De Germaniâ*, dans Schardius. IV. Des *Notes* sur Engippius. V. Une *bonne édition* des Œuvres complètes de Fr. Pétrarque, Bale, 1581, 4 tom., 1 vol. in-fol.

† HÉRON, né à Alexandrie l'an 100 avant J. C., et élève de Ctésibus, se rendit très-célèbre dans la mécanique, et par la profondeur de ses écrits sur cet art. Dans un ouvrage sur les différentes puissances mécaniques, il les réduisoit au lévier et les combinoit de diverses manières pour les appliquer aux besoins de la vie. Dans un autre, apporté de l'Orient vers la fin du 16ᵉ siècle par Golius, Héron rétablissoit l'ancienne machine d'Archimède, appelée par Pappus *Onerum tractor*. C'est sur-tout par ses *Clepsydres à l'eau*, ses *Automates*, et ses *Machines à vent*, qu'Héron excita l'admiration de l'antiquité. Nous avons de lui un *Traité des machines à vent*, traduit en latin sous ce titre : *Spiritalia* ou *Pneumatica*, avec un fragment de ses automates ; un autre intitulé *Belopeœca*, ou *Construction des traits*, publié par les éditeurs du *Mathematici*. A sa grande habileté dans la mécanique, Héron joignoit beaucoup d'intelligence pour la géométrie ; il est souvent, comme tel, cité par Proclus. — Un autre mécanicien, nommé HÉRON-le-Jeune, qui vivoit vers le milieu du 8ᵉ siècle, est auteur d'un *Traité de l'art et des machines militaires*, traduit en latin en 1572 par Barocius ; *Anciens mathématiciens*, imprimés au Louvre, in-fol., 1693.

† HÉROPHILE, célèbre médecin grec, obtint la liberté de disséquer les corps, encore vivans, des criminels condamnés à mort. Dans une Dissertation imprimée à Florence en 1736, Cocchi a prétendu que le médecin grec n'avoit point eu cette bar-

barie, et n'avoit disséqué que des corps morts. Hérophile est le premier qui ait traité avec un peu de profondeur l'*étude du pouls*, et il fit faire de grands progrès à la science de l'anatomie. Il vivoit vers l'an 570 avant J. C. Cicéron, Pline et Plutarque parlent de lui avec éloge. Fallope dit qu'il fut l'un des plus grands anatomistes de son temps, et qu'il fit dans cette science beaucoup plus de découvertes qu'Erasistrate, son contemporain et son émule. On lui attribue la découverte des *Vaisseaux lactés* et la *Nomenclature grecque des différentes parties du corps humain qu'elles conservent encore.*

† II. HÉROPHILE, maréchal ferrant, imposteur qui parut à Rome du temps de Jules César, il se disoit petit-fils de C. Marius, et sut si bien le persuader, que la plupart des communautés et des corps de la ville le reconnurent pour tel: mais César le chassa de Rome. Il y revint après la mort de ce grand homme, et fut assez hardi pour entreprendre d'exterminer les sénateurs, qui le firent arrêter et tuer dans sa prison.

* HERRADE DE LANDSBERG, abbesse de Hohenbourg, depuis nommé Saint-Odile dans les Vosges, vivoit au 12e siècle, et se rendit célèbre. Elle sut embellir son existence par la peinture, la musique et la poésie. Nous avons d'elle, sous le nom de *Jardin des délices* (*Hortus deliciarum*), un Recueil de poésies latines, qu'elle dédia, en 1180, à ses chanoinesses, dont le nombre montoit alors à quarante-sept. Le style de Herrade a un caractère de douceur et d'urbanité qui fait placer son livre bien au-dessus d'une grande partie des ouvrages de la latinité du moyen âge. C'est, au rapport de Jean Busée, un chef-d'œuvre d'onction, de précision et d'élégance. Edelinde, sœur de Herrade, lui succéda en 1200. Elle étoit digne de cette distinction; car elle égaloit sa sœur en piété et en savoir.

* I. HERRERA (François de), dit *le Vieux*, peintre, architecte et sculpteur, né à Séville, mort à Madrid en 1656. La *façade* du couvent des religieux de la Merci à Séville prouve, dit-on, ses talens en architecture, comme divers de ses ouvrages, soit *à fresque*, soit *en tableaux de chevalet* qui se voient à Séville et à Madrid, lui ont acquis la réputation de peintre distingué.

* II. HERRERA (François de), dit *le Jeune*, fils du précédent, né à Séville en 1620, mort à Madrid en 1685, fut d'abord élève de son père. Pendant le voyage qu'il fit à Rome, où il étudia les meilleurs modèles antiques et modernes, il s'y distingua par quelques tableaux représentant des poissons si naturels et si vrais, qu'ils lui firent donner, dans cette ville, le surnom de *l'Espagnol aux poissons*. De retour dans sa patrie, il composa des ouvrages qui étendirent sa réputation; mais, imaginant que Madrid étoit le seul théâtre digne de ses talens, il s'y rendit, et l'on s'y plut à exercer son pinceau. Un de ses plus beaux tableaux et auquel il donnoit la préférence est celui où il a représenté, au grand autel des carmes déchaussés à Madrid, *saint Herménégilde*, roi d'Espagne. Les auteurs espagnols vantent beaucoup l'intelligence de Herrera dans le clair-obscur, son coloris, qu'ils comparent à celui du Titien, et sur-tout sa manière de peindre les fleurs.

† III. HERRERA TORDESILLAS (Antoine d'), d'abord secrétaire de Vespasien de Gonzague, vice-roi de Naples, puis grand-historiogra-

phe des Indes, sous Philippe II, qui, en lui donnant ce titre, l'accompagna d'une forte pension, publia, en 4 vol. in-fol., une *Histoire générale des Indes*, en espagnol, depuis 1492 jusqu'en 1554, Madrid, 1728-1730, 8 vol. en 4 tom. in-folio. Cet ouvrage, très-détaillé et très-curieux, est assez vrai, à quelques endroits près, dans lesquels on sent que l'auteur aimoit le merveilleux et l'extraordinaire. Il flatte trop sa nation, et son style est boursouflé. Une méprise assez plaisante parmi les naturalistes et les traducteurs doit sa naissance à l'ouvrage de Herrera. En parlant d'un scarabée lumineux, de l'espèce du cucujo ou porte-lanterne, il dit qu'il avoit la singularité de venir à la voix. L'auteur espagnol se sert du mot *acudia*, imparfait du verbe *acudire*, pour dire, *il arrivoit;* le traducteur a cru qu'*acudia* étoit le nom de l'insecte; et, d'après lui, l'imparfait devenu *scarabée* se trouve dans les Dictionnaires d'Histoire naturelle, et sur-tout dans celui de Valmont de Bomare, qui consacre trois pages à la description d'acudia. Herrera mourut le 27 mars 1725, âgé d'environ 66 ans, après avoir obtenu de Philippe IV le brevet de la première charge de secrétaire d'état qui viendroit à vaquer. L'édition espagnole de cette Histoire n'est pas bien commune en France. Nicolas de La Coste l'a traduite en français, en 3 vol. in-4°, Paris, 1660, 1666 et 1671. La meilleure édition de l'original espagnol de l'*Histoire générale des Indes*, en espagnol, est celle de Madrid, 1601-1616, 8 vol. in-fol., qui se relient ordinairement en 4. Herrera a fait aussi en espagnol une *Histoire générale de son temps*, depuis 1554 jusqu'en 1598, en 3 vol. in-fol. On l'estime moins que l'Histoire des Indes.

* IV. HERRERA (Alfonse de), Espagnol, religieux de l'ordre de Saint-Dominique, et prédicateur de Charles V, mort vers l'an 1559, s'étoit acquis une grande réputation dans la chaire; mais il ne reste aucun de ses sermons. On n'a de lui qu'un traité *De valore bonorum operum*, dédié à Catherine, reine de Portugal; il parut à Paris en 1540. L'auteur y cherche à réfuter les luthériens.

† V. HERRERA (Ferdinand de), né à Séville vers l'année 1520. Après avoir étudié la géographie, les mathématiques et les langues savantes, il se voua à la poésie, et se fit remarquer par des productions très-estimées. Il a laissé, I. *Des Elégies, des Sonnets*, etc., imprimés à Séville en 1582 et en 1619, 1 vol. Ses poésies renferment des morceaux sublimes à côté de morceaux très-médiocres; mais en général Herrera sut joindre l'élégance du style à la facilité de la versification. Herrera a laissé en outre quelques ouvrages en prose. II. *La Vie du chancelier Thomas Morus*, d'après celle écrite en latin par Thomas Stapleton, imprimée à Séville en 1592. III. *Relation de la guerre de Chypre et de la bataille navale de Lépante*, imprimée à Séville en 1572. IV. *Des Notes* sur Garcilasso de La Vega, imprimées à Séville en 1580. Les ouvrages de Herrera qui ne virent jamais le jour et dont ses contemporains font mention sont, I. *La Bataille des géants.* II. *L'enlèvement de Proserpine.* III. *Les Amours de Lausino y Corona.* IV. *Histoire générale d'Espagne, jusqu'au règne de Charles V.* V. Des *Epigrammes latines*, imitées des plus célèbres poëtes de l'antiquité, et d'*autres pièces de vers* en espagnol.

* VI. HERRERA (Jean), archi-

tecte du roi et chevalier de Saint-Jacques, né à Morellar dans les Asturies, fut disciple de Jean-Baptiste de Tolède, et son successeur pour la *Construction de l'Escurial*, commencée en 1563 et terminée par Herrera. On lui doit le *Pont de Ségovie* à Madrid. Herrera mourut en 1597.

* VII. HERRERA (Thomas), Espagnol, florissoit dans le 17[e] siècle. On a de lui *Responsio pacifica ad apologeticum de prætenso monachatu augustiniano S. Francisci*, Bononiæ, 1635, in-fol. — Il ne faut pas le confondre avec Pierre HERRERA qui florissoit dans le même siècle. Il publia *Commentarii in tractatum D. Thomæ de trinitate*, Papiæ, 1627, in-4°. — Jean HERRERA, auditeur de rote espagnole à Rome dans le 18[e] siècle, s'y distingua par ses mœurs et son savoir. On a de lui *Decisiones*, *S. Rotæ Romanæ*, Romæ, 1731, in-fol.

† VIII. HERRERA (François d'), Espagnol, peintre, architecte et fondeur en bronze, fut très-estimé et acquit beaucoup de réputation à la cour de Madrid, où il mourut en 1656. On admire à Séville, dans l'église de Saint-Bernard, un grand tableau de ce peintre, représentant le *Jugement universel*, d'un excellent dessin et d'un mélange heureux de couleurs.

† IX. HERRERA (François d'), fils du précédent, né à Séville, où il apprit les premiers principes de son art sous son père, se rendit à Rome, et y étudia les ouvrages des peintres les plus célèbres, les statues et les monumens antiques qu'on admire dans cette ancienne capitale du monde. Ainsi que son père, il devint aussi bon peintre qu'habile architecte. De retour dans sa patrie, il fit par ordre de Philippe IV *diverses peintures*, et fut déclaré peintre du roi. Son successeur, Charles II, le créa surintendant, chef de tous les peintres, et premier architecte du royaume. On voit à Madrid et dans d'autres villes de l'Espagne *beaucoup d'ouvrages* de cet artiste exécutés avec un talent distingué. Herréra mort à Madrid à l'age de 63 ans, en 1685, eût obtenu beaucoup plus d'éloges s'il eût joint à son mérite de meilleures mœurs.

* HERRING (Thomas), évêque de Bangor, et ensuite archevêque d'Yorck en 1743, naquit à Walsoken dans le comté de Norfolck en 1693. Lorsque la rébellion d'Ecosse eut éclaté, et que les montagnards eurent défait à Preston-Pans les troupes du roi, Harring contribua beaucoup à dissiper la terreur panique que ce revers avoit inspirée, et à réveiller la nation de sa léthargie. Il assembla le clergé, la grande et la petite noblesse, et, dans un discours noble et pathétique, les détermina à ouvrir une souscription qui s'éleva à 40,000 livres (environ 920,000 de notre monnoie). Cet exemple fut suivi par toute la nation. Il mourut en 1757. On a de lui un *Recueil de Sermons* imprimé en 1763, dont le produit a été affecté à l'un des hôpitaux de Londres, et un *Recueil de Lettres*.

† HERSAN (Marc-Antoine), professeur des humanités et de rhétorique au collége du Plessis, et ensuite d'éloquence au collége royal, après s'être distingué dans ces places, se retira à Compiègne, sa patrie, où il fonda un collége, auquel il présidoit souvent lui-même. Il y mourut en 1724, âgé de 72 ans. On a de lui, I. L'*Oraison funèbre du chancelier Le Tellier*, en

beau latin, traduit en français par Bonavit, interprète de la bibliothèque de Sorbonne, Paris, 1688, in-4°. II. Des *Pièces de poésies*, dans lesquelles on remarque beaucoup de goût et une latinité pure. III. Des *Pensées édifiantes sur la Mort*, Paris, 1722, in-12. IV. Le *Cantique de Moyse après le passage de la mer Rouge, expliqué selon les règles de la rhétorique*, Paris, 1700, in-12, inséré par Rollin, un des meilleurs disciples de ce maître, dans son Traité des Etudes.

HERSÉ (Mytholog.), fille de Cécrops et sœur d'Aglaure, fut fort aimée de Mercure. Ce dieu fit présent à Aglaure d'une somme d'argent, pour qu'elle lui facilitât l'entrée chez sa sœur. Mais Pallas ayant ordonné à l'Envie de rendre Aglaure jalouse, elle refusa la porte au dieu lorsqu'il se présenta, et Mercure, pour la punir de sa perfidie, la changea en pierre.

† HERSENT *ou* HERSAN (Charles), Parisien, docteur de Sorbonne, d'abord prêtre de l'Oratoire, ensuite chancelier de l'église de Metz, est principalement connu par l'ouvrage fameux et peu commun, intitulé *Optatus Gallus de cavendo schismate*, Paris, 1640, in-8°. Ce libelle sanglant contre le cardinal de Richelieu, adressé aux prélats de l'Eglise gallicane, fut condamné par eux et par le parlement. On avoit répandu le bruit que ce ministre vouloit créer un patriarche en France; ce furent ces bruits qui produisirent le livre d'Hersent. L'auteur y établissoit d'abord la nécessité d'être uni à un seul chef, qui est le souverain pontife. Il avançoit que tout se préparoit en France à s'en séparer; que l'affection des Français pour le saint-siége, inaltérable dans les temps les plus difficiles, alloit être anéantie si le clergé ne remédioit pas à un si grand mal, et que l'Eglise gallicane alloit bientôt ressembler à celle d'Angleterre. Cette crainte étoit fondée sur l'édition d'un livre qui parut alors sur les *libertés gallicanes;* lequel, malgré la censure des prélats de France, se débitoit ouvertement; sur la proposition de quelques évêques de modérer les annates; enfin sur la déclaration que le roi avoit donnée touchant les mariages, pour la validité desquels il exigeoit des conditions que l'Eglise ne demandoit point. Le cardinal de Richelieu, outré de ce qu'un écrivain inconnu travailloit à répandre une terreur panique dans l'Eglise de France, chargea quatre écrivains de le réfuter, avec ordre de soutenir que le roi pouvoit prendre des contributions du clergé. L'édition originale du livre d'Hersent est fort rare; on la distingue de la contrefaction, à la page 7, lig. 16 ou 17, où on lit *superiore* pour *superiorum;* et à l'arrêt du parlement qui a douze pages, et seulement onze dans la contrefaction. La vivacité avec laquelle il étoit écrit étoit réellement capable d'ébranler les cerveaux foibles. Simon en trouve d'ailleurs le style fort mauvais. Parmi les écrits qu'on opposa à Hersent, les meilleurs sont ceux d'Isaac Habert : *De consensu hierarchiæ et monarchiæ*, et de Michel Rabardeau, jésuite : *Optatus Gallus, benignâ manu sectus, tardè, sed aliquando.* Ce jésuite pensoit que la création d'un patriarche n'auroit rien de schismatique, et que le consentement du pape n'étoit pas plus nécessaire pour cela, qu'il ne l'avoit été pour établir les patriarches de Jérusalem et de Constantinople. Hersent passa à Rome, où son génie bouillant et emporté ne plut pas davantage qu'à Paris. Ayant prêché le panégyrique de saint Louis, et y ayant mêlé in-

discrètement les questions de la grace, il fut décrété d'ajournement personnel par l'inquisition; et comme il refusa de comparoître, il fut excommunié. De retour en France, il mourut au château de Largoue en Bretagne en 1660. On a de lui des *Oraisons funèbres*, des *Sermons*, quelques *Libelles* contre la congrégation qu'il avoit quittée; une *Traduction française* du Marcus Gallicus de l'évêque d'Ypres, 1638, in-8°, sous le titre de *Mars Français* ou *la guerre de France*, en laquelle sont examinées les raisons de la justice prétendue des armes et des alliances du roi de France, 1637, in-8°; un *Traité de la souveraineté de Metz, pays Messin, et autres villes et pays circonvoisins*, 1633, in-8°.

HERSILIE (Mythol.), fille de Tatius, roi des Sabins. Romulus la prit pour lui, lorsque les Romains enlevèrent les Sabines. Son pere ayant déclaré la guerre à ce prince, elle fit en sorte que ces deux rois fissent la paix, et elle épousa Romulus. Celui-ci ayant disparu, elle crut qu'il étoit mort, et en eut une si grande douleur, que Junon, pour la consoler, la fit aussi monter au ciel, où cette princesse retrouva son mari. Les Romains leur dressèrent des autels sous les noms de Quirinus et d'Ora.

HERTHA (Mythol.), déesse des anciens Germains, et sous le nom de laquelle ils adoroient la terre, avoit sa statue sur un chariot couvert, au milieu des sombres forêts. Un prêtre unique desservoit son culte, et marchoit devant le char attelé de deux génisses blanches, lorsqu'on promenoit la divinité. Pendant ce temps, le peuple dansoit et se livroit au repos et aux plaisirs. Tacite fait mention d'Hertha.

HERTIUS (Jean-Nicolas), professeur en droit et chancelier de l'université de Giessen, né dans le voisinage de cette ville, et mort en 1710 à 59 ans, a donné plusieurs ouvrages utiles pour l'histoire des premiers siècles de l'Allemagne. Les principaux sont, I. *Notitia veteris Francorum regni*, 1710, in-4.° C'est une notice des premiers temps du royaume de France, jusqu'à la mort de Louis-le-Pieux. II. *Commentationes et Opuscula ad historiam et geographiam Germaniæ antiquæ spectantia*, 1713 in-4°, etc.

* HERTODT DE TODTENFELD (Jean-Ferdinand), docteur en médecine, membre de l'académie impériale des curieux de la nature, né à Niclasbourg en Moravie, professa son art ainsi que la physique à Brinn, jusqu'à sa mort arrivée en 1714. Les ouvrages qu'il a composés sont, I. *Tartaro-Mastiæ Moraviæ, per quem rariora et admiranda à naturâ in fœcundo hujus regionis gremio effusa, curiosè examinantur.* Viennæ Austriæ, 1669, in-8°. II. *Opus mirificum sextæ diei, id est, homo physicè, anatomicè et moraliter in potentiores suas partes dissectus*, Ienæ, 1670, in-8°. III. *Crocologia, sive curiosa Croci, regis vegetabilium enucleatio*, ibid, 1671, in-8°. C'est une dissertation dans le goût de celles de l'académie des curieux de la nature.

* HERTOGHE (Gilles de), médecin du 15e siècle, natif du Brabant, adressa à Mathias Corvin, roi de Hongrie, une lettre *de Gestatione fœtus mortui per tredecim annos*; elle parut à Bale en 1564, dans un ouvrage intitulé *Mathiæ Cornacis medicæ consultationis apud ægrotos instituendæ enchyridion*; et dans un autre de Rembert Dodoens, imprimé sous le titre de *Medicinalium observationum exempla rara.*

† HERTZBERG (N., comte de) ministre de Frédéric II, roi de Prusse, obtint la confiance la plus entière de son souverain. Un ouvrage de littérature qu'il publia dans sa jeunesse fut la source de sa réputation et de sa fortune; aussi protégea-t-il ceux qui cultivèrent les lettres. Ses relations dans toutes les cours de l'Europe y firent estimer ses connoissances. Il mourut à Berlin en mai 1795, dans un âge très-avancé, laissant plusieurs *Dissertations* de métaphysique et de morale insérées dans les Mémoires de l'académie de Berlin, et plusieurs *Ecrits* sur des matières de politique. Les plus remarquables en ce dernier genre sont, I. *Traité de la meilleure forme du gouvernement*, imprimé à Berlin en 1784, in-8°. II. *De la Force relative, des Revolutions des Etats, et particulièrement de celle d'Allemagne.* Il lut le premier à l'académie de Berlin en 1783, et le second l'année suivante. Celui-ci a été réimprimé en 1791. Suivant l'auteur, les révolutions des empires sont arrivées lorsque leur trop grande étendue n'a plus permis à un seul homme de les gouverner et de les défendre, lorsque le relâchement du caractère et la dégénération des mœurs des nations ont amené leur chute. III. Du *Caractère national des Germains et des Prussiens*, in-8°. IV. *Lettre sur la littérature allemande*, traduite en français par l'abbé Jérusalem, Berlin, 1781, in-8°. V. *Mémoire raisonné sur la conduite des cours de Vienne et de Saxe*, Berlin, 1756, in-12. Les *Œuvres politiques* de cet écrivain ont été réunies et publiées par Mayer, Paris, 1795, 3 vol. in-8°

HERTZIG (François), jésuite, né en 1674 à Mughtz en Moravie, auteur de plusieurs ouvrages contre divers sectaires opposés au catholicisme, a aussi combattu Corneille Jansénius, dans un écrit intitulé *Calvinus Cornelii Jansenii Iprensis episcopi, sanctæ Scripturæ, pontificibus, conciliis et SS. Patribus, è diametro oppositus*, 1716, in-12. Hertzig mourut à Breslaw en 1732.

* HERVAGIUS, imprimeur à Bâle dans le 16e siècle, homme profond dans les sciences, ne négligea rien pour marcher sur les traces des imprimeurs les plus célèbres, ce qu'on remarque dans la nouvelle édition qu'il donna des ouvrages de Démosthènes, imprimés par Alde-Manuce, édition plus complète, plus belle et plus correcte que la première. On a encore de lui d'autres impressions estimées. Hervagius avoit épousé la veuve de Froben.

† I. HERVART (Barthélemi), d'une famille noble d'Augsbourg en Allemagne, vint en France, et dut sa fortune au cardinal Mazarin, dont il étoit le banquier. Employé dans les finances sous Louis XIV, il en devint intendant et contrôleur général, quoiqu'il fût protestant. Il avança plusieurs fois au roi des sommes considérables dans les nécessités pressantes de l'état, et dans des temps où ce prince n'étoit pas en état de lui en assurer le remboursement. Louis XIV, revenant de Bretagne, où il avoit fait arrêter Foucquet, surintendant des finances, et se trouvant sans argent : « Je compte sur votre crédit, dit-il à Hervart, qui lui fournit incontinent deux millions. Hervart eût poussé sa fortune jusqu'à obtenir la surintendance, s'il eût été moins attaché à sa religion et au jeu. Il perdoit souvent cent mille écus dans une séance. Cette profusion détournant Louis XIV de l'idée de lui donner la première place dans l'administration des revenus du royaume, il mourut conseiller d'état ordinaire,

l'an 1676, à Tours. Sa famille quitta le royaume après la révocation de l'édit de Nantes, et se retira à Genève, où elle porta des biens immenses. C'est lui qui fut le grand ami de La Fontaine, et son nom se trouve toujours associé dans les éloges de notre inimitable fabuliste.

II. HERVART. *Voy.* HERWART.

I. HERVÉ, archevêque de Reims au commencement du 10e siècle, estimé par sa charité, par sa douceur, et par son zèle pour la discipline ecclésiastique, tint divers conciles, dans l'un desquels il anathématisa les assassins de Fulcon, son prédécesseur. Il présida celui de Trosley près de Soissons, et il en a écrit les actes. La Bibliothèque des Peres contient l'un de ses ouvrages adressé à Widou, archevêque de Rouen, sur la pénitence à imposer aux relaps qui, après avoir reçu le baptême, sont retournés au culte des idoles. Il mourut le 2 juillet 922.

II. HERVÉ, bénédictin du Bourg-Dieu, vers 1130, a laissé un *Commentaire* sur Isaïe, dans le recueil du P. Pez; et un autre sur les Epitres de St. Paul, imprimé avec les œuvres de St. Anselme, dans l'édition de Cologne. L'auteur se sent de la barbarie de son siècle.

III. HERVÉ LE BRETON, issu d'une famille noble, homme d'une vertu rare, et d'une prudence consommée, quatorzième général de l'ordre de St.-Dominique en 1318, et l'un des plus zélés défenseurs de la doctrine de St. Thomas, mourut à Narbonne en 1323. Il fit plusieurs statuts pour entretenir dans son ordre la paix, que quelques faux mystiques vouloient troubler. Ses ouvrages, en latin peu correct, étoient bons pour son temps. On a de lui, I. Un *Traité de l'éternité du monde*. II. Des *Commentaires* sur le *maître des sentences*. III. Un *Traité de la puissance du pape*. IV. Une *Apologie pour les frères prêcheurs*, etc.

† HERVET (Gentian), docteur de Sorbonne, né à Olivet, près Orléans, en 1499, appelé à Rome par le cardinal Polus pour travailler à la traduction latine des auteurs grecs, parut avec éclat au concile de Trente, et revint en France: il professa plusieurs années à Bordeaux, et obtint un canonicat de Reims, où il mourut le 12 septembre 1584. Hervet avoit plus d'application que de talent, et plus de savoir que de goût. On a de lui une foule d'ouvrages médiocres. I. Deux *Discours* prononcés au concile de Trente; l'un, *sur le rétablissement de la discipline ecclésiastique;* l'autre, *sur les mariages clandestins*. II. Des *Livres* de controverse et des *Traductions* des Peres. III. Une mauvaise *Traduction du concile de Trente*, qu'on recherche cependant, parce qu'on y trouve la conclusion de ce synode universel, telle qu'elle est dans la première édition du concile, Rome, 1564, in-fol. IV. Trois *Discours* latins *sur la barbe;* le 1er intitulé: *De rudendâ barbâ oratio;* le 2e *De alendâ barbâ* et le 3e *De vel alendâ, vel rudendâ oratio*. L'usage de laisser croitre ou de raser sa barbe fut de son temps un objet sérieux de discussions qui exerça la plume de plusieurs écrivains. V. *Traité du purgatoire* auquel sont consultées les opinions des nouveaux évangélistes de ce temps, Reims, 1562, in-8°. Les versions françaises d'Hervet ont vieilli; mais ses traductions peuvent encore être utiles.

† I. HERVEY (James), fils d'un curé et curé lui-même dans la province de Northampton en Angleterre, mort en 1759, à l'âge de 45 ans, n'est pas moins connu en

France que dans sa patrie, par son poëme des *Tombeaux* et ses *Méditations*, qui ont paru d'abord en 1770, in-8°, traduits par Peyron et Le Tourneur; puis en 1771, in-12, traduits par madame d'Arconville. Ces écrits moins fortement pensés et moins énergiques que les *Nuits* du docteur *Young*, dont il suit les traces, et même qu'il copie quelquefois, respirent aussi une mélancolie plus douce, et font aimer leur auteur et la vertu qui les lui a dictés. Ils ont eu un succès prodigieux en Angleterre, et les éditions s'en étoient multipliées au nombre de plus de quinze avant la traduction française. Hervey, chantre et ami de la bienfaisance, fut adoré de ses paroissiens, pour lesquels il se dépouilla de toute propriété. Il versa dans le sein des pauvres quatorze mille livres qu'il retira de ses *Méditations*, et même jusqu'aux revenus de ses bénéfices, qu'il avoit fuis avec autant d'ardeur que d'autres en mettent à les briguer. Sa vie très-détaillée est à la tête de la traduction citée. On a encore de lui *Theron et Aspasie*, ou *Dialogues et Lettres sur différens sujets*, 1755, 3 vol. in-8°. La meilleure édition anglaise de ses *Tombeaux* est de 1796, 2 vol. in-8°. Bridel a publié à Lausanne, 1779, in-8°, une imitation des tombeaux qui est fort bien écrite.

* II. HERVEY (Auguste-Jean), troisième comte de Bristol, né en 1724, mort en 1779, servit dans la marine, et fut lieutenant en 1744. Cette même année il épousa miss Chudleigh, qui depuis fut la célèbre duchesse de Kingston. (*V.* HERVEY milady). Hervey obtint, en 1747, une compagnie, et se distingua dans la Méditerranée. En 1763 il fut gentilhomme de la chambre du roi, et en 1771 un des lords de l'amirauté. Enfin, en 1774, par la mort de son frère, il succéda au titre de comte de Bristol, que son second frère l'évêque de Derry eut après lui.

* III. HERVEY (Milady), femme du précédent, obtint une décision des communes qui cassoit son mariage, et épousa le duc de Kingston; mais en 1775, la cour des lords annula la sentence des communes, et déclara milady Hervey coupable de bigamie.

* HERVILLY (le comte d'), colonel du regiment de Rohan, puis maréchal de camp au service de France, fut nommé en 1791 commandant de la garde constitutionnelle à pied de Louis XVI, resta auprès de ce prince après le licenciement de ce corps, tenta de le défendre le 10 août 1792, à la tête de deux compagnies de gentilshommes qui s'étoient rassemblés à la hâte dans le château, et finit par l'accompagner à l'assemblée législative. Cette dernière preuve de dévouement lui sauva la vie, et ce fut par-là qu'il échappa aux massacres de cette journée. Il se rendit alors en Angleterre, et y leva, en août 1794, un régiment composé en grande partie des Toulonnais fugitifs. Ce corps ayant été employé, en juin 1795, dans l'expédition de Quiberon, d'Hervilly, blessé à la seconde affaire qui suivit le débarquement, fut aussitôt transporté à Portsmouth, et y mourut peu de temps après des suites de ses blessures.

HERWART (Jean-George), chancelier de Bavière au commencement du 16e siècle, issu d'une famille patricienne d'Augsbourg, étoit un savant bizarre, qui adoptoit les systèmes les plus singuliers, et qui les soutenoit avec plus d'érudition que de raison. On a de lui, I. *Chronologia nova et vera*, 1622 et 1626, 2 parties in-4°. II. *Admiranda*

ethnicæ theologiæ mysteria propalata, 1626, in-4°. Il y soutient que les vents, l'aiguille aimantée, etc., ont été les premiers dieux des Égyptiens, et qu'on les adoroit sous des noms mystérieux. III. Une *Apologie* pour l'empereur Louis de Bavière, contre les faussetés de Bzovius.

HERY. *Voyez* HERI.

* HERZ *ou* HERTZ (Jean-Daniel), né à Nuremberg en 1599, peintre d'histoire et de paysages, a gravé à l'eau-forte *plusieurs sujets* de sa composition, dont *St. Paul* prêchant dans Athènes. Il a encore gravé quelques morceaux d'après Rottenhamar.

HESBURN (Jacques), comte DE BOTHWEL en Ecosse, eut part, suivant l'opinion la plus générale, au meurtre de Henri, lord Darnley, qui avoit épousé Marie, reine d'Écosse, et que les historiens écossais nomment le roi Henri. Bothwel jouissoit auprès de cette princesse du plus grand crédit. « Sa faveur, dit l'abbé Millot dans ses Élémens de l'histoire d'Angleterre, passoit pour un effet de l'amour, et les événemens accréditèrent ces soupçons. Tout à coup Marie paroît se réconcilier avec son époux qui étoit tombé malade; elle l'engage à revenir auprès d'elle, lui donne un logement séparé de son palais, y passe même quelques nuits, et l'avertit un jour qu'elle ne viendra point la nuit suivante, parce qu'elle doit assister au mariage d'un de ses officiers. Le lendemain on aperçoit que le roi a été assassiné, que sa maison a sauté en l'air par un effet de la poudre. Bothwel est généralement accusé de cet attentat : quelques-uns étendent leurs soupçons jusque sur la reine. Le comte de Lenox, père de Darnley, implore sa justice contre les meurtriers, et nomme le favori avec sept autres personnes, aucun d'eux n'est arrêté : on ne donne que quinze jours à l'examen d'une affaire si importante. En vain Lenox demande du temps; les informations se précipitent, et l'accusateur ni les témoins ne paroissent. Bothwel est pleinement déchargé. Cet insigne scélérat se préparoit à d'autres crimes. Il enlève la reine qui étoit allée voir son fils, et l'entraine à Dunbar, dans le dessein de l'épouser. Bientôt il reçoit le pardon, non seulement de cette violence, mais de tout autre crime, par conséquent du régicide dont on l'accusoit. Une telle grace fut regardée comme une preuve de connivence, d'autant plus certaine, que Marie demeuroit volontairement entre les mains du ravisseur, après avoir déclaré que Bothwel l'avoit enlevée de force. Celui-ci étoit marié depuis six mois avec une femme de mérite et d'une haute naissance. Il s'agissoit de faire annuler son mariage; l'affaire fut plaidée dans deux tribunaux, l'un catholique, l'autre protestant. Le premier, sur la raison de parenté alléguée par Bothwel; l'autre, sur la raison d'adultère alléguée par sa femme, et ils prononcèrent la sentence de divorce quatre jours après le commencement des procédures. La reine s'étant rendue à Edimbourg, le ministre Craig reçut ordre de publier les bancs de son mariage; il refusa courageusement de prêter son ministère à ce scandale : un évêque protestant consentit à faire la cérémonie. Très-peu de seigneurs y assistèrent, quoique plusieurs eussent, dans le commencement, proposé le mariage avec Bothwel. L'ambassadeur de France ne voulut point y paroître. Marie, qui avoit toujours eu tant de déférence pour les conseils des Guise, s'étoit obstinée à ne les point suivre dans une affaire si critique où la passion l'a-

vengloit. Cet événement la couvrit d'opprobre aux yeux de son peuple et de toute l'Europe. Les soupçons sur l'assassinat du roi acquirent de la vraisemblance. Une liaison intime avec celui que la voix publique accusoit, un empressement marqué à le faire absoudre, un mariage si contraire aux bienséances, ménagé par des moyens si odieux; tout donnoit lieu de penser que Marie, esclave de sa passion pour Bothwel, avoit eu part à son crime. Sans lui imputer cette barbarie, on ne pouvoit s'empêcher de la croire coupable d'une honteuse foiblesse.» Les Ecossais indignés levèrent des troupes, sous prétexte d'empêcher que le jeune prince, fils de Marie, depuis roi d'Angleterre, sous le nom de Jacques I, ne tombât entre les mains de Bothwel. La reine et son amant levèrent des troupes contre la noblesse, la déclarèrent rebelle et coupable de conspiration. Les armées étant sur pied, Bothwel offrit de terminer le différent par un combat singulier qui fut accepté; mais la reine l'empêcha lorsqu'on étoit sur le point d'en venir aux mains. Cette princesse, comptant très-peu sur la fidélité des troupes, conseilla à son époux de se cacher, et se remit entre les mains de la noblesse. Bothwel, ainsi abandonné, s'enfuit en Danemarck, où il fut découvert par quelques marchands écossais, et enfermé dans une étroite prison; il y demeura dix ans, y perdit l'esprit, et mourut misérable en 1577. « Bothwel, dit l'abbé de Condillac, avec une grande naissance, étoit sans talent; il n'avoit acquis de la considération qu'en se déclarant ouvertement pour les catholiques. Sans mœurs, sans conduite, accablé de dettes, les entreprises désespérées étoient son unique ressource.

HESHUSIUS (Tilemannus), théologien de la confession d'Augsbourg, plus connu sous le nom de *Tilemannus*, né à Wesel, au pays de Clèves, en 1526, enseigna la théologie dans un grand nombre de villes d'Allemagne, et se fit exiler presque de toutes pour son esprit inquiet, turbulent et séditieux. Il mourut en 1588. On a de lui, I. Des *Commentaires* sur les Psaumes, in-fol. II. — sur Isaïe, in-fol. III. — sur toutes les Epîtres de saint Paul, in-8°. IV. Un *Traité de la Cène et de la Justification*, in-fol. V. *Errores quos Romana Ecclesia furenter defendit.* Ce traité d'un forcené, imprimé à Francfort en 1577, in-8°, ne se trouve pas facilement. VI. D'autres *ouvrages*, dans lesquels on remarque peu d'ordre et de jugement.

HÉSICHIUS. *Voyez* HÉSYCHIUS.

† HÉSIODE, poëte grec, né à Cumes en Eolide, élevé à Ascra en Béotie, étoit contemporain d'Homère, suivant l'opinion commune. Velléius Paterculus le place cependant cent vingt ans après l'auteur de l'Iliade. Hésiode écrivit le premier en vers sur l'agriculture. Il intitula son poëme *Les Ouvrages et les Jours*, parce que l'art et la culture de la terre demandent qu'on observe exactement les temps et les saisons. Hésiode, plus poëte que philosophe, y marque, comme nos faiseurs d'almanachs, les jours heureux et malheureux. Il mêle aux préceptes de l'agriculture des leçons pour la conduite de la vie; c'est pour cela que Cicéron, dans une lettre à Lepta, conseille de le faire apprendre par cœur aux enfans. Ce poëme a servi de modèle à Virgile pour composer ses Géorgiques, ainsi qu'il le témoigne lui-même. Les autres ouvrages d'Hésiode sont la *Théogonie* ou la *Gé-*

néalogie des dieux, et le *Bouclier d'Hercule*. La première de ces productions n'a rien de grand que son sujet. C'est une espèce de poëme sans art, sans invention et sans autre agrément. Cet ouvrage, joint à ceux d'Homère, doit être regardé comme les archives et le monument le plus sûr de la théologie des anciens, et de l'opinion qu'ils avoient de leurs dieux. Les Grecs le faisoient apprendre par cœur à leurs enfans. le second ouvrage du poëte grec est un morceau détaché d'un plus grand, où l'on prétend qu'Hésiode celébroit les héroïnes de l'antiquité. On l'a appelé le bouclier d'Hercule, parce qu'il roule tout entier sur la description de ce bouclier, dont le poëte rapporte une aventure particuliere. M. Heinrich a publié une édition du Bouclier, à Breslaw, en 1802. Hésiode est moins élevé, moins sublime qu'Homère; mais sa poésie est ornée dans les endroits susceptibles d'ornement. Les éditions d'Hésiode, Venise, 1537; Amsterdam, 1667, in-8°, et 1701, in-4°, qui se joignent aux auteurs *cum notis Variorum*, sont estimables, ainsi que celle d'Oxford, 1737, in-4°. On trouve aussi ce poëte dans les *Poëtæ Greæci minores*, Cambridge, 1684, in-8°. Bergier en a donné dans son Origine des Dieux, 1768, deux vol. in-12, une traduction fidele. Celle que Gin a publiée en 1785, in-8°, mérite le même éloge. Les circonstances de la mort d'Hésiode, telles que Plutarque dans son Banquet les fait présenter par Solon, méritent d'être citées: l'hôte chez lequel vivoit Hésiode, lorsque parvenu dans un âge avancé il se fut retiré à Locris, avoit violé une jeune personne, et quoique Hésiode fût ignorant du fait, il fut accusé auprès des frères de la jeune fille d'avoir été complice du crime; ceux-ci l'assassinèrent ainsi que le ravisseur, et les jetèrent à la mer. Les habitans, indignés de cette injustice, noyèrent ceux qui s'en étoient rendus coupables, et brûlèrent leurs maisons.

HÉSIONE (Mythologie), fille de Laomédon, roi de Troie. Hercule la délivra d'un monstre marin auquel elle etoit exposée par ordre de l'oracle. Mais Laomédon ayant refusé de lui donner les chevaux qu'il lui avoit promis pour récompense de ce service, le héros enleva Hésione, et la donna à son ami Palémon.

HESPER *ou* HESPÉRUS (Myth.), fils de Japhet et frère d'Atlas, eut trois filles, qu'on nomma les Hespérides, et fut changé en une étoile appelée Phosphorus quand elle précède le lever du soleil, et Hespérus quand elle paroit après son coucher.

HESPÉRIDES (Mythol.), trois sœurs, filles d'Hesper: leur nom étoit Eglé, Aréthuse et Hespéréthuse. Elles possédoient un beau jardin rempli de pommes d'or, et gardé par un dragon qu'Hercule tua pour en aller cueillir.

* HESRONITE (Jean), maronite du Liban, interprète du roi, à Paris, pour les langues syriaque et arabe, y publia avec Gabriel Sionite, en 1619, la *Geographia Hubiensis*, in-4°, traduite de l'arabe. Les mêmes, en 1616, y avoient déjà fait imprimer une *Grammaire arabe*.

* I. HESSE (Guillaume, prince de), mort en 1597, a rendu son nom immortel par la protection qu'il a accordée aux arts, et par les services qu'il a rendus personnellement à l'astronomie. Il a bâti un observatoire à Cassel, où il a lui-même, pendant bien des années, fait un grand nombre d'observations

assidues. Ce prince avoit aussi attiré près de lui Rothman et Byrge, deux savans astronomes. Les mêmes observations ont été imprimées à Leyde en 1618, sous le titre d'*Observations astronomiques du prince de Hesse*.

† II. HESSE-CASSEL (Amélie-Elizabeth DE HANAU, veuve de Guillaume dit *le Constant*, landgrave de), se ligua avec la France contre la maison d'Autriche, fit rentrer Guillaume VI son fils dans les biens de ses ancêtres, et fut un modèle de vertu ainsi que de courage. Elle conduisit ses affaires avec tant de sagesse, que le landgrave lui ayant laissé en mourant l'état chargé de dettes, avec une guerre onéreuse; non seulement elle les acquitta, mais elle augmenta encore les domaines de la Hesse. Elle mourut en 1651.

III. HESSE-CASSEL. *Voy.* FRÉDÉRIC, n° XIV.

* IV HESSE-DARMSTADT (Louis X, landgrave de), né le 14 juin 1753, marié le 19 février 1777 à une princesse de la même maison, dont il eut sept enfants, succéda à son père le 6 avril 1790; il étoit propriétaire d'un régiment au service de France, qui fut mis sur le pied français en 1791, et il réclama vainement des indemnités pour cet objet et pour ses possessions en Alsace. Son chargé d'affaires fut mis en arrestation à Paris en 1793: il fut néanmoins un des premiers souverains qui firent leur paix avec la France à la fin de 1805; lors de la reprise des hostilités entre la France et l'Autriche, il s'éloigna de la capitale avec ses troupes, et les conduisit à Giessen, ce qui parut donner quelques mécontentemens au gouvernement français. Le corps d'armée du général Augereau alla occuper ses états après la paix de Presbourg. Un autre prince de cette nation étoit, avant la révolution, maréchal-de-camp au service de France, et mourut le 11 mars 1802, à Francfort, à l'âge de 42 ans, consumé par une étisie. Il avoit ordonné par son testament qu'on l'enterrat comme un simple particulier, et qu'on ne déposât pas son corps dans le tombeau de sa famille.

† I. HESSELS (Jean), professeur de théologie dans l'université de Louvain, dont il fut l'ornement, né en 1522, mort en 1556, a composé, I. un grand nombre d'*Ouvrages de controverse*. II. Des *Commentaires* sur saint Matthieu, in-8°, la 1re à Timothée, la seconde de saint Pierre, et les Epîtres canoniques de saint Jean, in-8°. III. Un excellent *Catéchisme*, Louvain, 1695, in-4°, qui n'est pas une simple exposition succincte des dogmes catholiques, mais un corps de théologie dogmatique et morale, puisé principalement dans saint Augustin.

II. HESSELS (Jacques), un des douze juges du conseil souverain établi en Flandre par le duc d'Albe pour juger les criminels, dormoit toujours à l'audience, et quand on l'éveilloit pour donner son avis, il disoit tout endormi, et en se frottant les yeux: *ad patibulum! ad patibulum!* Il fut lui-même pendu à un arbre, sans aucune forme de procès, par Imbice et Richwe, gouverneurs du peuple de Gand, qu'il avoit souvent menacés de faire pendre, en jurant par sa barbe grise.

† HESYCHIUS, grammairien grec, le même, suivant quelques auteurs, qu'ESYCHIUS, patriarche de Jérusalem, mort en 609. On a de lui un excellent *Dictionnaire*, publié en premier lieu à Venise par les Aldes en 1513, in-fol., et dont

Jean Alberti a donné une bonne édition en 1746 et 1763, 2 vol. in-fol., dont le second a été achevé par Runckenius. C'est, au jugement de Casaubon, le plus savant et le plus utile de tous les ouvrages de l'antiquité en ce genre. — Il ne faut pas le confondre avec HÉSYCHIUS de Milet, dont on a une *Histoire de ceux qui se sont distingués par leur érudition*, en grec et en latin, Anvers, 1572, in-8°; et *de Originibus Constantinopolitanis*, publiée par Meursius, La Haye, 1613, in-8°.

HETZER (Louis), fameux socinien du 16e siècle, traduisit la Bible en allemand. Il s'aida dans ce travail de Jean Deneck, socinien comme lui. La suppression exacte qui fut faite de cette version, imprimée à Worms en 1529, in-fol, à cause des opinions des traducteurs, l'a rendue très-rare.

† HEVELIUS ou HEVELKE (Jean), échevin et sénateur de Dantzick, né dans cette ville en 1611, mort le 28 janvier 1688, à 67 ans, cultiva l'astronomie avec beaucoup de succès. Ayant judicieusement observé que les plus brillantes hypothèses n'ajoutoient rien aux connoissances réelles et que les faits étoient la seule base sur laquelle la science peut être établie, il fit construire au haut de sa maison un observatoire qu'il pourvut de tous les instrumens nécessaires pour faire ses observations avec la plus grande exactitude. Il découvrit, le premier, une espèce de libration dans le mouvement de la lune, et plusieurs étoiles fixes, qu'il nomma *le Firmament de Sobieski*, en l'honneur de Jean III, roi de Pologne. Louis XIV lui fit passer une gratification considérable, et lui donna ensuite une pension. On a de cet illustre astronome, I. *Selenographia*, Dantzick, 1647, in-fol. C'est une description ingénieuse de la lune, où il a divisé cette planète en provinces. II. *Machina cœlestis*, in-fol., 1673. Hevelius a donné, sous ce titre, la description des instrumens dont il se servit dans ses observations. La seconde partie de cet ouvrage, Gedani, 1679, in-fol., est rare, parce que la totalité de l'édition fut la proie des flammes lors de l'incendie de la maison de l'auteur, arrivé le 26 septembre 1679. Il fut privé aussi de son observatoire, de ses instrumens et de tout l'appareil de ses observations, ce qui occasionna une grande perte. III. *Tractatus de cometis*, 1668, in-fol. IV. *Uranographia*, 1690, in-fol. V. *De naturâ Saturni*, 1656, in-fol. On a frappé des médailles à sa gloire, et deux rois de Pologne honorèrent son observatoire de leur présence. Hevelius vouloit donner aux taches de la lune les noms des philosophes les plus célèbres; mais craignant une guerre civile parmi les savans qui auroient été oubliés, il se contenta d'y appliquer les noms de notre géographie. On a encore *plusieurs ouvrages curieux* de cet auteur.

I. HEVIN (Pierre), avocat au parlement de Bretagne, né à Rennes en 1621, mort en 1692, brilla dans le barreau et dans le cabinet. On a de lui quelques ouvrages. I. *Consultations et Observations sur la coutume de Bretagne*, in-4°, à Rennes, 1743. II. *Questions et observations concernant les matières féodales*, par rapport à la même coutume, etc.

† II. HEVIN (Prudent), chirurgien renommé, né à Paris le 10 janvier 1715, mort en 1789, professa la thérapeutique aux écoles de chirurgie, et fut nommé membre de l'académie de chirurgie et de cel-

les de Lyon et de Stockholm. On lui doit, I. *Pathologie chirurgicale*, 1784, 2 vol. in-8°, ouvrage estimé et plein d'observations de pratique. II. *Mémoire* sur les corps étrangers arrêtés dans l'œsophage ou la trachée-artère, avec les moyens de les enfoncer ou de les retirer. III. *Recherches* historiques et critiques sur la néphrotomie ou la taille du rein. IV. *Autres* sur la gastronomie dans le cas de *valvulus*. Les gens de l'art peuvent y puiser des procédés utiles et une solide instruction.

† HEURES (Mythol.), déesses, trois sœurs, filles de Jupiter et de Thémis: on les appeloit Eunomie, Dicé et Irène. Homère les fait naitre au printemps, et leur donne la fonction d'ouvrir les portes du ciel; Ovide celle d'atteler les chevaux du soleil. Ce sont elles qui couvrent le ciel de nuages, ou le rendent serein suivant qu'il leur plait. Théocrite leur donne des pieds délicats et une marche fort lente, et leur fait apporter toujours quelque chose de nouveau. Les peintres et les sculpteurs les représentent tenant des horloges et des cadrans.

† HEURNIUS (Jean), médecin célèbre, né à Utrecht en 1543, d'une famille pauvre, sorti de l'obscurité par ses talens, puisa les connoissances de son art à Louvain, à Paris, à Padoue, à Turin. Appelé à Leyde pour y professer, il le fit avec le plus grand succès. Il est le premier qui ait démontré dans cette ville l'anatomie sur les cadavres. Heurnius, mort le 11 août, 1601 a beaucoup écrit. Le meilleur de ses ouvrages est le *Traité des maladies de la tête*, en latin, en 1602, in-4°. Ses autres productions sont, I. *Praxis medecinæ nova*, in-4°, à Leyde, 1690. II. Des *Institutions de médecine*, en latin, Leyde, 1609, in-12. III. *Traités des fièvres*, in 4°, à Leyde, 1598. IV. *Traité de la peste*, in-4°, Leyde, 1600. V. *Commentaire sur Hippocrate*, in-4°. VI. *Dissertation sur l'épreuve de l'eau*, pour les soi-disans *sorciers*, qui fit abolir cet usage par la cour de Hollande. Heurnius avoit lu si souvent Hippocrate, qu'il le savoit par cœur. Il passoit pour un homme également savant et poli, qui joignoit à une connoissance exacte de la médecine celle de la belle littérature. Le *Recueil de ses ouvrages* fut publié à Leyde en 1658, in-fol. — Son fils Othon, professeur de médecine à Leyde, né à Utrecht en 1577, a donné un assez mauvais ouvrage, intitulé, *Philosophia barbarica*, Leyde, 1600, in-12. C'est une compilation de suffrages relatifs à l'histoire de la philosophie ancienne. Ce médecin avoit pris pour devise: *Citò, tutò, jucundè morbi curandi*. Le *tutò* est déjà beaucoup.

* HEUS (Jacques de), de l'école hollandaise, né à Utrecht en 1657, alla de bonne heure à Rome, et y fit un long séjour. Ses ouvrages plurent tellement aux Italiens, que, de retour dans sa patrie, il travailla presque uniquement pour eux: quoique Heus eût adopté *le genre du paysage*, il devint un des premiers dessinateurs de son temps, d'après nature. Ses sites d'Italie, dont les animaux et les figures sont dessinés avec beaucoup d'intelligence, sont d'une grande vérité, d'une belle couleur et d'un pinceau très-facile. Cet artiste est mort des suites d'une chute en 1701.

* I. HEUSCH (Guillaume), peintre de paysages, né à Utrecht en 1638, fut disciple de Jean Both, et adopta la manière de son maitre. Il mourut à la fin du 17e siècle. Jacob HEUSH, neveu du précédent,

né en 1657, mort en 1701, se fit une grande réputation dans la peinture.

* II. HEUSCH (Abraham de), peintre hollandais, né à Utrecht, a peint avec succès *les plantes et les insectes*.

* I. HEUSINGER (Jean-Michel), né à Sunderhausen en Thuringe en 1690, mort en 1751, théologien et philologue, distingué par son érudition, sa piété et son jugement, a donné différentes *Editions* d'auteurs classiques, de Jules César avec notes, Gotha, 1736; des Fables d'Esope en grec, de Phedre, de trois Oraisons de Cicéron, de Cornélius-Népos, Eisenach, 1747. Ses ouvrages particuliers sont des *Dissertations* dont Harles donne le détail dans ses Vies des Philologues.

* II. HEUSINGER (Jacques-Frédéric), élève et neveu du précédent, né en 1719, dans le voisinage d'Eisenach, mort en 1778, a donné, I. *Des Observations* sur l'Ajax et l'Electre de Sophocle, Iena, 1746. II. Une *édition* du Traité d'éducation de Plutarque avec la version de Xilander corrigée, et des notes de l'éditeur, Leipsick, 1749. III. *Flavii Mallii Theodori de metris liber*, d'après d'anciens manuscrits, Wolfenbuttel, 1759, in-4°.

* HEUSON (Guillaume), anatomiste très-habile, né en 1759, mort en 1774, fut d'abord aide de Hunter, ensuite son associé; mais quelques différens s'étant élevés entre eux, Heuson donna des cours particuliers chez lui. On a de lui un très-bon ouvrage, intitulé *Recherches des propriétés du sang, et du système lymphatique*, 2 vol in-8°. Monro a combattu sa découverte du système lymphatique des vaisseaux dans les ovipares.

* HEUSSEN (Hugues-François Van), né en 1654 à La Haye, entré dans la congrégation de l'Oratoire, où il puisa des sentimens peu conformes à la doctrine catholique, se fixa ensuite à Leyde. Il y bâtit une église et une maison presbytérale, où l'on dit que Newcassel, archevêque d'Utrecht, plus connu sous le nom d'évêque de Castone, patriarche de la petite église, demeura caché jusqu'à peu de temps avant sa mort. Newcassel avoit désigné Van Heussen, qu'il appeloit son Timothée, pour lui succéder; mais cette nomination fut sans effet. Pendant le voyage que M. Codde, successeur de Newcassel, fit à Rome, Van Heussen fut nommé provicaire d'Utrecht. Il mourut le 14 février 1719. On a de lui, I. *Historia episcopatuum fœderati Belgii*, Leyde, 1719, 2 vol. in-fol., avec figures. II. *Batavia sacra*, Bruxelles, 1714, in-fol., avec fig. C'est l'histoire des hommes apostoliques, qui ont planté la foi dans les provinces belgiques. Il a été traduit en flamand, Anvers, 1715, 3 vol. in-8°, avec fig. Van Rhyn a traduit ces deux ouvrages en hollandais.

† HEUTERUS (Pontus), historien, né à Delft en 1535, fut pourvu d'un canonicat de Gorcum. Jeté par les hérétiques dans un cachot en 1572, avec la plupart des religieux et des ecclésiastiques de cette ville, il fut interrogé sur sa religion. Paroissant chanceler, il échappa par ce moyen à la fureur des ennemis de l'Eglise. Remis en liberté, il se déclara catholique. Heuterus finit par être chanoine de Saint-Trond, où il mourut le 6 août 1602. On a de lui, I. *Rerum Burgundicarum libri VI*, Anvers, 1583, in-fol. La fidélité de cette histoire et la nature de son style la font estimer. L'auteur y a répandu beaucoup de jour sur les gé-

néalogies de la maison de Bourgogne, et de quelques autres. II. *Rerum Belgicarum lib.* XV, Anvers, 1598, in-4°. Cette histoire, remplie de recherches, commence à 1477, et finit à l'an 1564. Il a encore donné d'*autres ouvrages*, entre lesquels on distingue des traités sur la situation et les limites des colonies romaines dans les Pays-Bas; sur les monnoies des Hébreux, des Grecs et des Latins, sur les mesures itinéraires des mêmes peuples; et enfin une espèce d'apologie des bâtards; sa naissance pourroit bien avoir été l'occasion de ce traité. La plupart de ses ouvrages ont été publiés sous le titre de *Opera historica*, etc., Louvain, 1651, in-fol.

HEUZET (J.), célèbre professeur de belles-lettres au collége de Beauvais à Paris, mort vers 174.... connu par deux recueils qui ont eu un grand succès dans tous les colléges. Le premier, intitulé *Selectæ è veteri Testamento historiæ*, in-12; le second, plus ample, *Selectæ è profanis scriptoribus historiæ*, in-12. Ce dernier a été traduit en français par Barett, Paris, 1781, 1 vol. in-12. Outre les histoires choisies dans les écrivains profanes, l'auteur y a fait entrer leurs plus belles maximes de morale. Il s'est sur-tout attaché au choix des matières, à la solidité des pensées, à la clarté des expressions; et sa collection est aussi utile pour les mœurs que pour l'intelligence de la langue latine.

HEWAGIUS, célèbre imprimeur de Bâle, s'efforça de surpasser les autres imprimeurs par la beauté de ses éditions. Il en donna *une nouvelle* de Démosthènes, qu'avoit déjà imprimée Alde-Manuce, et la rendit plus parfaite. Il mourut dans le milieu du 16e siècle.

* I. HEYDEN (Herman Vander), né à Louvain en 1572, pratiqua la médecine en Flandre, et en 1649 fut médecin pensionnaire de la ville de Gand: il a écrit un traité imprimé dans cette ville en 1643 et 1645, in-4°, sous le titre de *Discours et advis sur les flux de ventre douloureux, soit qu'il y ait du sang, ou point: sur le trousse-galant, dit* Cholera morbus: *La peste: Les effets signalés de l'eau: La vraie génération, cause et préservation et curation de la goutte: Les fièvres tierces et quartes, et leurs accidens survenans, causés de l'infection des poldres et terres avoisinées de la mer.* L'auteur le *traduisit* ensuite en latin, et fit entrer dans sa version une partie *des additions* qu'il avoit préparées pour augmenter l'original français.

II. HEYDEN. *Voyez* VANDER-HEIDEN.

* HEYENDAL (Nicolas), né dans le duché de Limbourg en 1658, après avoir fait ses humanités à Aix-la-Chapelle, alla en Italie pour y achever ses études: mais ayant été enlevé en route par des soldats vénitiens, il fut contraint de servir près de quatre ans parmi eux dans l'île de Corfou. Il retourna ensuite dans sa patrie le jour même que sa mère, sur un rapport fort circonstancié de sa mort, lui faisoit faire ses obsèques, auxquelles il assista sans savoir que c'étoit pour lui qu'on les faisoit. Heyendal se fit chanoine régulier de Saint-Augustin, à l'abbaye de Bolduc en 1684, dans laquelle la discipline venoit d'être rétablie à peu près sur les constitutions de la congrégation de Sainte-Geneviève, où, après s'être distingué par la régularité et la douceur de ses mœurs, et avoir enseigné la théologie et l'Ecriture sainte, il fut fait abbé en 1712, et mourut le 5 mai 1733, laissant plusieurs ouvrages.

I. *Lettres ecclésiastiques sur la vie et les devoirs des ministres de l'Eglise*, en latin, Liége, 1703, in-12. II. *Orthodoxie de la foi et de la doctrine de l'abbé et des chanoines réguliers de Saint-Augustin de l'abbaye de Bolduc*, etc., en latin et en français; quelques *autres écrits* en latin sur les matières de la grace, suivant les principes de l'université de Louvain, imprimés en 1710, 1712 et 1714. III. Quelques *Mémoires*, latins et français, imprimés en 1728, *sur les affaires politiques et de juridiction*.

* HEYLIN (Péter), docteur en théologie, né en 1600, à Burford dans le comté d'Oxford, mort en 1662, annonça dans sa jeunesse beaucoup de goût pour la poésie dramatique. Dans le cours de ses études, il fit une *tragi-comédie* sur la guerre de Troyes et une *tragédie* intitulée *Spurius*, qui attira l'attention de ses supérieurs. Heylin donna le premier dans l'université d'Oxford des leçons de cosmographie, science dans laquelle il étoit très-versé. En 1621 il publia, d'après son cours, un ouvrage intitulé *Microcosmus*, ou *Description de l'univers*, qui eut un grand succès, et qui depuis a été souvent réimprimé avec des additions et des changemens. Cet ouvrage plut d'abord extrêmement au roi Jacques; mais à la vue du passage où l'auteur donnoit la prééminence au roi de France sur celui d'Angleterre, et regardoit ses états comme le royaume le plus renommé, le monarque anglais se crut offensé et ordonna la suppression du livre. Heylin se justifia en rejetant la faute sur l'imprimeur, qui avoit substitué le mot *est* à celui d'*étoit*; il allégua qu'il n'avoit point entendu parler de l'Angleterre telle qu'elle étoit alors, accrue par l'accession du royaume d'Ecosse; qu'enfin il avoit pris dans Camsden ce qu'il avoit avancé, et d'après ces motifs il parvint à apaiser le prince. Heylin, occupé presque toute sa vie ou de disputes de controverse ou des fonctions du ministère ecclésiastique, a beaucoup écrit et n'a guère laissé après lui que cet ouvrage dont on a fait de nombreuses éditions.

† HEYLLEN (Pierre), chanoine et sous-doyen de Westminster, né à Burford dans le comté d'Oxford en 1600, d'une famille noble, se rendit habile dans la géographie, l'histoire et la théologie. Il devint chapelain ordinaire du roi, chanoine de Westminster et curé d'Alresford; mais il fut dépouillé de toutes ses charges durant les guerres civiles. Heyllen vécut néanmoins jusqu'au rétablissement de Charles II, qu'il accompagna à son couronnement, comme sous-doyen de Westminster, et mourut le 3 mai 1663, dans la 63e année de son âge. Il a laissé, I. Une *Cosmographie*, 1703, in-fol. II. Une *Exposition historique du symbole des apôtres*, 1654, in-fol. III La *Vie de l'évêque Laud*, in-fol. IV. La *Réformation de l'Eglise d'Angleterre*, 1674, in-fol. V. L'*Histoire du Sabbat*, in-4°. Elle parut en 1636 à Londres. Le but de l'auteur est de ramener ceux qui changeoient le dimanche en sabbat judaïque, et ne se permettoient, ni aux uns ni aux autres, la liberté et les œuvres de nécessité, dont les Juifs ne se sont jamais fait un scrupule. VI. L'*Histoire des Presbytériens*, in-fol. VII. Celle *des Dîmes*, in-4°; et d'*autres ouvrages* en anglais. Le génie d'Heyllen étoit propre à l'histoire et à la géographie.

* I. HEYWOOD (John), poëte anglais, né vers la fin du 15e siècle à Londres, où il se fit connoitre avantageusement parmi les gens d'esprit, et particulièrement de Thomas Morus, a été un des pre-

miers qui *ait écrit en anglais* des pièces de théâtre. Il excelloit dans la musique vocale et instrumentale, et eut l'art de se concilier la faveur du roi Henri VIII, qui s'amusoit beaucoup de ses reparties et qui le combla de biens. La reine Marie, auprès de laquelle il avoit souvent l'honneur d'être admis, lui continua les mêmes boutés; mais après la mort de cette princesse, Heywood, qui étoit un fervent catholique, prévoyant que le protestantisme prévaudroit sous la reine Elizabeth, s'éloigna de la cour et se retira à Malines, où il mourut en 1565. On a de lui un *Dialogue*, en vers, *sur les proverbes anglais;* cinq cents *Epigrammes; l'Araignée et la Mouche*, parabole, 1556, in-4°. Ce dernier ouvrage est divisé en soixante-dix-sept chapitres, à la tête de chacun desquels se trouve le portrait de l'auteur dans une attitude différente.

* II. HEYWOOD (Gaspard), le plus jeune des fils du précédent, né en 1535, après avoir fait ses études à Oxford, se fit prêtre de l'Eglise romaine en 1561, et l'année suivante entra à Rome dans l'ordre des jésuites; il fut envoyé en Suisse, d'où il fut rappelé par Grégoire XIII; et ensuite en Angleterre, où il avoit été nommé provincial. Heywood, mort à Naples en 1597, a *traduit en anglais* trois tragédies de Sénèque et publié différentes *Poésies* dont plusieurs ont été recueillies dans le livre intitulé *The paradise of Dainty Devices*, 1573, in-4°.

* III. HEYWOOD (Thomas), comédien et auteur dramatique médiocre sous les règnes d'Elizabeth, de Jacques Ier et de Charles Ier, n'est remarquable *que par la grande multiplicité de ses pièces;* il en a composé, dit-il, dans une de ses préfaces, deux cent vingt, dont il ne reste plus que vingt-quatre. Il a fait quelques *Traductions*, soit du latin, soit de l'italien.

* IV. HEYWOOD (Olivier), théologien non-conformiste, né en 1629 à Bolton au comté de Lancastre, mort en 1702, fut élève du collége de la Trinité à Cambridge, et ensuite ministre à Coley au comté d'Yorck; mais il fut dépossédé pour non-conformité. Alors il prêcha dans des congrégations particulières, et fut poursuivi et excommunié pour ses sermons. Il a publié, I. *Le trésor du cœur*, in-12. II. *La Pierre secrète*, in-12. III. *La Vie de M. Augier*, in-8°. IV. *Ce qui convient pour le ciel*, et d'*autres livres* de dévotion.

* V. HEYWOOD (Nathaniel), théologien anglais, ministre non-conformiste, né à Bolton, et mort en 1677, dépossédé pour non-conformité, a composé quelques *Sermons* assez médiocres, qui ont été imprimés.

† VI. HEYWOOD (Eliza), fille d'un marchand de Londres, morte en 1756, à 63 ans, joua d'abord sur le théâtre de Dublin, et cessa d'être actrice pour devenir auteur. *La nouvelle spectatrice*, traduite en français par Trochereau, Paris, 1751, quatre parties en 2 vol. in-12; la *nouvelle Utopie*, in-12; les *Aventures de Betsy;* L'*Etourdie*, ou histoire de miss Betsy Tatles, traduite en français par le P. Fleureau, jésuite, Paris, 1754, 4 vol. in-12; *divers autres romans*, et *quelques autres ouvrages*, prouvent la fécondité de sa plume, mais nullement de goût.

HHAFIZ, poëte persan, célèbre par ses *Odes* et ses *autres poésies* dans tout l'Orient.

HHAMDOULLAH, ancien écrivain persan, auteur d'une excellente géographie de son pays, que

d'Herbelot cite souvent. Il vivoit dans le 14e siècle.

HIACINTHE. *Voyez* HYACINTHE.

HIARBAS (Mythol.), roi de Gétulie, fils de Jupiter et de la nymphe Garamanthe. Ce prince, irrité du refus que Didon faisoit de l'épouser, déclara la guerre aux Carthaginois, qui, pour avoir la paix, obligèrent leur reine à consentir à ce mariage. Cette princesse, voyant qu'elle ne pouvoit se dispenser de satisfaire ses sujets, feignit de vouloir apaiser, par un sacrifice, les manes de Sichée, son premier mari: et, après s'être enfoncé un poignard dans le sein, se jeta dans un bûcher qu'elle avoit allumé. Virgile feint que ce fut Enée qui causa ce désespoir par sa fuite.

* HIARNA *ou* HIERNE (Urbain), noble Suédois, prit le bonnet de docteur en médecine à Angers, et dut sa qualité de membre de la société royale de Londres à ses connoissances en chimie; mais son attachement aux sentimens de Paracelse nuisit aux progrès de l'art. Il mourut le 22 mars 1724, âgé de 83 ans. Des *ouvrages qu'il a écrits*, et qui sont oubliés, les uns sont en langue maternelle, les autres en latin.

HICETAS, philosophe syracusain, pensoit que le ciel, le soleil et les étoiles étoient en repos, et que c'étoit la terre qui étoit mobile, ainsi que nous l'apprenons de Cicéron. Copernic lui doit la première idée de son système.

† HICKES (George), savant Anglais, né en 1642 à Newsham dans le comté d'Yorck, très-attaché au roi Jacques, fut dépouillé du doyenné de Worcester par le roi Guillaume, et mourut à Londres en 1715. Hickes est connu principalement par un livre estimé, sous ce titre: *Linguarum veterum septentrionalium thesaurus.* Il a été imprimé avec les *Numismata Anglo-saxonica* d'André Foutaine, sous le titre de *Antiquæ litteraturæ septentrionalis thesaurus*, Oxford, 1703-1705, six tomes en 2 vol. grand in-fol., avec figures. Ce magnifique et prodigieux ouvrage est, à juste titre, renommé par ceux qui ont quelque goût pour les antiquités, et par les témoignages des savans étrangers qui en font le plus grands cas. On doit encore à ce savant: *Institutiones grammaticæ Anglo-saxonicæ et Mæso-gothicæ*, etc., Oxford, 1689, in-4°. Hickes pense que l'anglais, le flamand, le westphalien, l'idiome de la Saxe-inférieure, dérive du mœso-gothique et de l'anglo-saxon; que les langues islandaise, norwégienne, suédoise et danoise sont formées de l'ancien scano-gothique. Il donne le tableau des divers rapports qui existent entre la plupart des langues septentrionales avec le grec, le latin, et sur-tout le médo-persique. On voit dans son savant ouvrage l'alphabet des Huns, retrouvé dans une contrée de la Transylvanie, composé de trente-quatre lettres rangées de droite à gauche, et ne ressemblant à aucun des alphabets connus. M. Pougens a publié un précis de l'ouvrage de Hickes, sous ce titre: *Essai sur l'étude des antiquités septentrionales, et des anciennes langues du nord. Voyez* ELSTOB, n° II.

* HICKMAN (Henri), savant théologien anglais, mort vers 1662, élève du collége de la Magdeleine à Oxford, d'où il fut exclu pour non-conformité, se retira à Leyde, où il fut ministre d'une congrégation anglaise. Hickman a écrit un *Livre contre l'histoire*, en cinq articles, de Heylin, et *quelques autres ouvrages.*

* HIDALGUO DE AGUERRO

(Barthélemi), médecin de Séville, du 16e siècle, avoit aussi de grandes connoissances en chirurgie. Il est auteur d'un *antidotaire général*. On a encore de lui, I. *Avisos de cirurgia contra la comun opinion*. II. *Respuesta a las propositiones que el licenciado Fragoso ensenna contra unos avisos*. Dans ce dernier ouvrage il répond aux censures de Jean Fragoso, qui avoit attaqué vivement ses principes en médecine. Il mourut le 15 janvier 1597.

* HIDELSLEY (Mark), évêque anglais, né en 1698 à Marston, au comté de Kent, mort en 1772, élève de Charterhouse, puis boursier du collége de la Trinité à Cambridge, obtint en 1731 la cure de Hitchin au comté de Hertford, quatre ans après, celle de Holwell au comté de Bedford, et se distingua dans ces deux places. A la mort de Wilson, évêque de Sodor et de Man, le duc d'Athol nomma Hidelsley pour succéder à ce prélat, et le nouvel évêque marcha sur les traces de son prédécesseur. Wilson avoit préparé une traduction de la Bible, Hidelsley *exécuta* ce dessein de son prédécesseur.

HIDULPHE (saint), d'une maison noble de Bavière, évêque de Trèves, quitta cette église pour se retirer dans les déserts du pays des Vosges en Lorraine. C'est là qu'il fonda le monastère de Moyen-Moutier, dont il fut le premier abbé. Il mourut vers 707. Sa vie, par le pape Léon IX, se trouve dans le *Thesaurus* de Martenne. Ce saint a donné son nom à une savante congrégation de bénédictins, dont le chef-lieu étoit à Verdun. *Voyez* Cour.

* HIEL (Laurent), médecin, natif de Vésel, obtint en 1559 une chaire de médecine dans l'université d'Iéna, qu'il remplit avec autant de talent que de distinction. Il y mourut de la peste en 1566. On a de lui, I. *Dissertatio inauguralis de morbo gallico*. II. *Epitome historiæ animalium quadrupedum*.

HIEMÈRE, femme de Syracuse, étant fort âgée, se rendoit chaque jour au temple pour y prier les dieux de conserver les jours de Denys-le-tyran, dont la mort étoit secrètement désirée de tous ses sujets. Denys apprit les vœux d'Hiémère et l'interrogea sur ses motifs. « Dans ma jeunesse, dit-elle, Syracuse gémissoit sous un tyran cruel; je priai les dieux de l'en délivrer; ils m'exaucèrent; mais ils nous en donnèrent un plus cruel encore. Je demandai aussi sa mort, et je l'obtins. Vous avez pris sa place, et vous êtes pire que lui. Je prie donc les dieux de ménager vos jours, dans la crainte que votre successeur ne soit encore plus méchant que vous. »

† HIÉRAT (Antoine), imprimeur allemand du 16e siecle, successeur de Jean Gymnique, dont il avoit épousé la veuve, fut secondé dans ses travaux par Jean Gymnique son beau-fils. Si le nombre inconcevable des éditions sorties de ses presses ne lui a pas permis d'atteindre à la perfection des Plantain, des Manuce, des Froben et des Etienne, on ne doit pas moins de reconnoissance au zèle qui l'a fait multiplier les meilleurs ouvrages. On lui doit *la réimpression* de tous les saints Pères, qui commençoient à devenir rares. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que dans cette grande quantité d'impressions, il y en a peu qui ne prouvent le discernement d'Hiérat, auquel on ne sauroit reprocher de s'être jamais chargé de mauvais manuscrits.

I. HIERAX (*Mythol.*) Neptune le changea en épervier, pour le punir d'avoir envoyé du blé aux Troyens, contre qui il étoit irrité.

† II. HIERAX, philosophe égyptien, mis au nombre des hérétiques du 3e siècle, proscrivoit le mariage, l'usage du vin, les richesses. Il soutenoit que le paradis n'étoit pas sensible, et que Melchisedech étoit le Saint-Esprit. Il distinguoit aussi la substance du Verbe et celle du Père, et les comparoit à une lampe à deux mèches.

† I. HIÉROCLÈS, président de Bithynie et gouverneur d'Alexandrie, persécuta les chrétiens; il écrivit même contre eux sous le règne de Dioclétien, et mit les prétendus miracles d'Aristée et d'Apollonius de Tyanes au-dessus de ceux de Jésus-Christ. Lactance et Eusèbe l'ont combattu à cet égard.

II. HIEROCLÈS, célèbre philosophe platonicien du 5e siècle, tenoit son école à Alexandrie. Il composa sept livres sur la *Providence* et sur le *Destin*, dont Photius nous a conservé les extraits. On y voit que Hiéroclès pensoit que Dieu a tiré la matière du néant, et l'a créée de rien. Les extraits de son livre du *Destin* furent imprimés à Londres, 1673, 2 vol. in-8°, avec son *Commentaire sur Pythagore;* ce dernier a été publié séparément à Cambridge, 1709, et à Londres, 1742, in-8°.

III. HIÉROCLÈS. *Voyez* HÉLIOGABALE, *vers le milieu de l'article.*

HIÉROME. *Voyez* JÉROME.

I. HIÉRON Ier, roi de Syracuse, monta sur le trône après son frère Gélon, l'an 478 avant J. C. Autant Gélon s'étoit fait aimer par sa modération et son équité, autant Hiéron se fit haïr par ses violences et son avarice. Il voulut envoyer Polyzèle son frère au secours des Sybarites contre les Crotoniates, afin qu'il pérît dans le combat. Mais Polyzèle, qui prévit ce dessein, n'accepta pas cette commission; et voyant que son refus irritoit son frère, il se retira auprès de Théron, roi d'Agrigente. Hiéron se prépara à faire la guerre à Théron. Les habitans de la ville d'Himéra, dans laquelle commandoit Trasidée, fils de Théron, lui envoyèrent des députés pour se joindre à lui; mais Hiéron aima mieux faire sa paix avec Théron, qui réconcilia les deux frères. Après la mort de Théron, Trasidée entreprit la guerre contre les Syracusains. Hiéron entra avec une forte armée dans le pays des Agrigentins, défit Trasidée et lui ôta sa couronne. Le poëte Pindare a chanté les victoires d'Hiéron aux jeux olympiques et aux jeux pythiens. Il remporta trois fois le prix dans les premiers, deux fois à la course du cheval et une fois à la course du chariot. Sur la fin de ses jours, son goût pour les arts, et ses entretiens avec Simonide, Pindare, Bacchylide, Epicharme et quelques autres savans qu'il avoit appelés à sa cour, adoucirent ses mœurs. (*Voyez* une belle parole de ce roi, article XÉNOPHANES.) Hiéron, mort l'an 461 avant J. C., eut pour successeur son frère Thrasibule, qui eut tous ses défauts, et pas une de ses bonnes qualités.

† II. HIÉRON II, roi de Syracuse, descendoit de Gélon, qui avoit autrefois régné dans cette ville. Comme sa mère étoit de condition servile, Hiéroclès son père le fit exposer, croyant que cet enfant déshonoreroit sa famille. Mais, si l'on en croit Justin, des abeilles le nourrirent pendant plusieurs jours dans les bois. Hiéroclès, instruit de cet

événement singulier, consulta l'oracle, qui répondit que c'étoit un présage de la grandeur future de cet enfant. Alors il le fit apporter chez lui et le fit élever avec soin. Hiéron se distingua par son adresse dans tous les exercices militaires, et par sa valeur dans les combats. Ses talens touchèrent tellement ses compatriotes, qu'ils lui décernèrent de concert la couronne, et le nommèrent capitaine-général contre les Carthaginois. Ce fut en cette qualité qu'il continua de faire la guerre aux Mamertins, et proposa de les faire chasser de la ville de Messine. Les Mamertins eurent recours aux Romains auxquels ils livrèrent Messine, l'an 260 avant J. C. Les Carthaginois, appelés par le parti contraire, mirent le siége devant Messine, firent un traité d'alliance avec Hiéron, qui joignit ses troupes aux leurs. Le consul romain, Appius Claudius, leur livra bataille, et attaqua premièrement les Syracusains. Le combat fut rude; Hiéron y fit des prodiges de valeur; cependant il fut battu, et obligé de retourner à Syracuse. Le sort des Carthaginois ne fut pas plus heureux; ils furent aussi défaits par les Romains, et Appius, vainqueur, vint assiéger Syracuse. Hiéron, voyant les forces des Carthaginois affoiblies, fit sa paix avec les Romains, dont les conditions furent qu'il rendroit tous les prisonniers, et qu'il paieroit cent talens d'argent. Pendant cinquante années qu'il régna, il ne cessa de donner à Rome des preuves de son amitié dans toutes les guerres qu'elle eut avec Carthage. Il mourut l'an 215 avant J. C., âgé de plus de 94 ans. Ses vertus, son amour pour le bien public, son goût pour les sciences et les arts utiles, et l'attention qu'il eut d'employer les talens du fameux Archimède, son parent, le placent au rang des grands hommes. Il avoit composé des livres d'*Agriculture*, que nous n'avons plus, mais qui sont cités avec honneur par Varron et Columelle. Hiéron eut pour successeur son petit-fils HIÉRONYME, fils de Gélon; mais ce prince, à peine âgé de quinze ans quand il monta sur le trône, changea tout ce qu'avoit fait son prédécesseur, et rompit l'alliance et l'amitié que son aïeul avoit conservées toute sa vie avec les Romains, pour prendre celles des Carthaginois. D'ailleurs, ayant pris pour modèle Denys-le-tyran, il se fit tellement haïr par son orgueil, ses débauches et sa cruauté, que des conjurés l'exterminèrent avec toute sa famille.

HIÉRONYME. *Voyez* l'article précédent.

HIÉROPHILE, médecin grec, connu par les leçons qu'il donna à une fille nommée Agnodice: son élève se déguisa en homme pour exercer cet art à Athènes, parce que les Athéniens défendoient aux enfans et aux femmes de s'y adonner. Elle se mêloit d'accoucher, contre l'usage d'Athènes, qui permettoit aux femmes seules d'exercer cette fonction. Citée par les médecins devant l'Aréopage, les juges alloient la condamner, supposant qu'elle étoit homme; mais elle se justifia en découvrant son sexe.

* HIFFERMAN (Paul), né en 1719 dans le comté de Dublin, auteur dramatique du siècle dernier, se destina d'abord à l'exercice de la médecine; mais son indolence l'en détourna, comme elle l'auroit éloigné de toute autre profession. Il vint à Londres en 1753 et y passa le reste de ses jours, vivant mesquinement aux dépens de ses amis, à l'aide d'expédiens peu honorables, jetant de temps en temps *quelques-unes de ses productions* dans le pu-

blic, sans avoir jamais fait d'ouvrages d'un mérite bien distingué. Quoiqu'il ne manquât pas d'instruction, la bizarrerie de son caractère éloignoit l'estime qu'il auroit dû chercher à se concilier. Il fréquentoit néanmoins quelques hommes distingués tels que Foote, Garrick, Murphy, Goldsmith, Kelli, Bickerstaff, qui lui pardonnoient ses défauts et l'aidoient dans ses besoins; il avoit la manie de faire un secret du lieu où il logeoit, et mettoit tant d'importance à le laisser ignorer, que, malade et prêt à mourir, il ne voulut pas le découvrir à un ami qui lui prêtoit des secours qu'il ne recevoit que par l'entremise d'un maître de café. On n'a connu sa demeure qu'après sa mort, arrivée en 1777. Il est auteur de *plusieurs petites pièces*, dont la nomenclature présenteroit peu d'intérêt. Il a donné, d'après La Harpe, la tragédie du comte de Warwick.

HIGDEN (Raoul de), bénédictin anglais, mort en 1363, laissa un ouvrage souvent consulté par les historiens d'Angleterre. La meilleure édition est celle de Londres, 1642, in-fol., sous ce titre : *Radulphi Higdeni, polychronici, libri VII, ex anglico in latinum conversi à Joanne Trevisa, et editi curâ Guillelmi*, Caxtoni... Dans cette histoire, qui n'est composée que de longs fragmens, l'auteur n'a mis du sien que dans le dernier livre. Cependant cette compilation est faite avec tant de jugement et de bonne foi, qu'on la cite comme un ouvrage original. Les cinq premiers livres vont depuis Adam jusqu'à l'irruption des Danois en Angleterre, et les deux autres s'étendent jusqu'en 1357.

* HIGGIUS (Jean), théologien anglais et maître d'une école, mort en 1603, vivoit à Winsham, près d'Ilminster, au comté de Sommerset. Il a publié, I. quelques *Livres de classes*. II. Un traité contre le livre de Perkin, intitulé *La descente de J. C. aux enfers*, et III. Il a eu part au livre intitulé le *Miroir des magistrats*.

* I. HIGGONS (sir Thomas), né dans le Shropshire, épousa la veuve du comte d'Essex, qui mourut peu de temps après, et dont il fit *l'oraison funèbre*, pièce touchante, rappelée dans l'épitaphe de la comtesse, et qui dans le temps fit une vive impression. Higgons, distingué par les services qu'il rendit à son souverain, fut envoyé dans diverses cours, et mourut subitement dans la salle de la cour du Banc du roi en 1691. On a de lui un *Panégyrique du roi*, 1660, in-folio; l'*Histoire d'Isoof Bassa*, 1684; la *traduction en anglais* de l'ouvrage intitulé Le Triomphe de Venise.

* II. HIGGONS (Bevil), fils de sir Thomas, se distingua par plusieurs productions littéraires, I. Une tragédie intitulée *Le Conquérant généreux*, jouée à Drury-Lane, et imprimée en 1702, in-4°. Il adhéra fortement à la cause du roi, et accompagna Jacques II en France, cherchant à soutenir son courage abattu sous le poids de l'infortune. II. On lui doit un *Poëme sur la paix d'Utrecht*, des *Remarques historiques et critiques sur l'histoire de Burnet*, dont la seconde édition parut en 1727, in-8°. III. *Vue abrégée de l'histoire d'Angleterre, accompagnée de réflexions sur les rois qui y ont régné, leurs caractères, leurs mœurs, etc., jusqu'à la révolution de* 1688.

† I. HIGHMORE (Nathaniel), né à Fordingbridge dans le Hampshire, anatomiste célèbre, d'une application et d'une intelligence extraordinaires, auquel on doit plusieurs découvertes. Quelques parties

du corps humain portent son nom : on appelle *Antre d'Ighmore* le sinus maxillaire. On prétend néanmoins qu'il ne fut pas le premier qui découvrit le sinus. Dans sa *Disquisitio anatomica*, in-fol., il a suivi la circulation du sang jusque dans les plus petites parties du corps humain. On a encore de lui une *Histoire de la génération*, et un Traité *de Passione hystericâ*, in-8°, 1660. Highmore mourut en 1684, âgé de 71 ans.

* II. HIGHMORE (Joseph), né à Londres en 1692, s'adonna à la peinture et s'acquit un nom dans l'exercice de son art, où il se rendit célèbre par ses portraits, dont plusieurs ont été gravés. Il a traité avec succès quelques sujets d'histoire. On cite de lui, dans ce genre moins suivi de son temps qu'il ne l'est de nos jours, *Agar* et *Ismaël*, le *Samaritain*, *Moyse sauvé des eaux*, la *famille des Harlowe*, tirée du roman de Clarisse; les *Graces dévoilant la Nature*, peint de mémoire d'après Rubens; *Clémentine de Grandisson*, *la reine mère d'Edouard IV, avec son fils dans l'abbaye de Westminster*. Highmore s'appliqua à la culture des sciences et a laissé quelques ouvrages. I. *Pratique de la perspective, d'après les principes du docteur Brook Taylor*, 1763, in-4°. II. Un *Pamphlet pour la défense du christianisme*, *contre Dodwell*. III. Des *Remarques sur quelques passages* des Recherches sur la beauté en peinture de Weeb, insérées dans le Gentleman's Magazine de 1766. IV. *Essais sur la morale*, *la religion et divers sujets*, in-12, 2 vol. V. Une *Traduction en prose du Poëme latin de Browne*, *sur l'immortalité de l'ame*, *etc*. Highmore mourut en 1780, âgé de 88 ans.

* HIGIEMOND *ou* HIGIEMONDO, nommé communément *le Nègre*, étoit reconnu pour un habile artiste qui, dans ses compositions, mettoit moins d'art que de naturel. C'est le jugement qu'en porte Joachim de Sandrart dans son *Academia nobilissimæ artis pictoriæ*, in-fol., Norimbergæ, 1683, c. XV, p. 34. Il l'appelle très-célèbre (*clarissimus*), et se félicite d'avoir de lui *quelques bons tableaux ;* mais il n'indique pas l'époque à laquelle il a vécu. L'épithète *Nigrum*, dans le texte latin de Sandrart, seroit insuffisante pour prouver que Higiemond étoit nègre ; une foule de blancs en Europe se nomment *le Noir*. Les doutes s'évanouissent en voyant la figure de Higiemond gravée, en 1693, par Kilian, et insérée dans les deux ouvrages de Sandrart ; le premier, celui qu'on vient de citer, *ibid.*, p. 180. Le second, son traité allemand, sous le titre italien d'*Academia tedesca delle architectura*, *scultura*, *pittura*. 3 vol. in-fol., Norimbergæ. (*Voy.* la seconde partie qui, dans l'exemplaire de la bibliothèque impériale de Paris, est reliée comme première, et la nouvelle édition faite également à Nuremberg en 1774, t. VI, p. 53, et t. VII, p. 194.) Le savant Murr révoque en doute l'existence de Higiemond : mais il ne s'appuie que sur des conjectures détruites par M. Grégoire, dans sa Littérature des nègres, dont nous empruntons cet article, p. 192 et suiv.

* HIGT (Ernest-Guillaume), Frison de naissance, recteur de l'école latine à Alckmaer, où il mourut à la fleur de son âge, étoit très-savant dans les langues grecque et latine. Il faisoit très-heureusement des vers dans cette dernière, et il avoit particulièrement adopté le mètre trochaïque. L. C. Valckenaer, son maître, à la suite de l'édition qu'il a donnée à Leyde en 1779,

in-8°, des Idylles de Théocrite, de Moschus et de Bion, a mis quelques traductions des deux derniers poëtes par Higt. On reconnoit une imagination riante et féconde dans son poëme, *In reditum veris*. Sa poésie hollandaise est peu correcte pour la diction et le style ; il a laissé aussi *quelques pièces* dans le dialecte frison, peu pratiqué et presque inconnu hors de la province de Frise.

I. HILAIRE (saint), originaire de l'île de Sardaigne, élu pape le 10 novembre 461, avoit été archidiacre de l'église romaine sous saint Léon, qui l'employa dans les affaires les plus importantes. La joie que son élévation à la papauté causa à tous les évêques prouve qu'il en étoit digne. Le zèle qu'il eut pour la foi, et le soin qu'il prit de faire observer la discipline ecclésiastique, réparèrent la perte que l'Église fit à la mort de saint Léon. Il mourut le 21 février 468, après avoir anathématisé Eutychès et Nestorius, confirmé les conciles généraux de Nicée, d'Éphèse et de Calcédoine, et tenu un concile à Rome en 465. On a de lui onze *Epîtres* et quelques *Décrets*. C'est le premier pape qui défendit aux évêques de choisir leurs successeurs.

† II. HILAIRE (saint), évêque de Poitiers, docteur de l'Église, étoit né dans cette ville d'une famille noble, vers le commencement du 4e siècle. Ses parens, qui étoient païens, ne négligèrent rien pour son éducation. Lorsqu'il eut fini ses études, il voulut connoître tous les auteurs juifs, chrétiens et païens : par-là il acquit une si grande érudition, qu'il étoit regardé, dans un âge peu avancé, comme un des plus savans hommes de son temps. En lisant les livres de Moyse, il fut frappé de l'idée que cet auteur donne de la Divinité. A son étonnement succéda l'envie de s'instruire et de connoître cette puissance infinie, dont il avoit trouvé une si belle peinture dans l'écrivain sacré. Il lut les Evangiles, et fut saisi d'admiration lorsqu'il y vit que Dieu s'étoit fait homme ; qu'il étoit venu lui-même s'offrir pour victime; qu'il avoit lavé dans son sang les péchés des hommes. Il commença à l'adorer, s'instruisit des mystères de la religion chrétienne et de ses pratiques, se fit baptiser, et devint le plus zélé partisan de la foi. Le peuple de Poitiers, touché de ses vertus, voulut l'avoir pour évêque, quoiqu'il fût laïque et même marié. Il fut un des plus grands défenseurs de la foi contre les ariens, dans le concile de Milan, en 355, dans celui de Béziers en 356, et dans d'autres assemblées. Saturnin d'Arles, arien, qui redoutoit les effets de son zèle ardent et actif, le fit reléguer dans le fond de la Phrygie. Appelé au concile de Séleucie en 359, la quatrième année de son exil, il parla si éloquemment pour la doctrine catholique, et contre les hérétiques, qu'ils le firent renvoyer en France, pour se délivrer d'un si puissant adversaire. Les peuples des Gaules accoururent au devant de leur pasteur et de leur père. Hilaire, rétabli sur son siége, profita de l'état des affaires de l'empire pour remédier aux maux de l'Eglise. Il fit assembler plusieurs conciles, où la plupart des évêques qui avoient souscrit au formulaire arien dans le concile de Rimini se rétractèrent. Il passa ensuite en Italie pour combattre Auxence, évêque arien de Milan; mais ce dernier se défendit si bien, que l'empereur Valentinien renvoya saint Hilaire dans son diocèse. Il mourut après sa femme et sa fille, le 13 janvier 367 ou 368. Nous avons de ce Père, I. *Douze livres de la Trinité*, fruit de son séjour en Phrygie. Il y combat toutes

les hérésies contre le fils et le saint-esprit. II. Un *Traité des Synodes*, dans lequel il éclaircit les principales difficultés de la foi. III. Des *Commentaires sur saint Matthieu et sur une partie des Psaumes*. Il y a beaucoup profité des écrits d'Origène, et quelquefois il n'a fait que le traduire. IV. *Trois Ecrits* à l'empereur Constance, dans lesquels il ose lui donner des avis et blâmer sa conduite. Il regrette de n'avoir pas vécu sous Néron et sous Dèce, pour combattre un ennemi déclaré, plutôt qu'un persécuteur artificieux et déguisé. Il le traite d'antechrist, de tyran, de loup couvert de la peau des brebis. Il lui dit qu'il baisse la tête pour recevoir la bénédiction des évêques, et qu'il foule aux pieds leur foi; qu'il leur donne le baiser de Judas; et qu'il les reçoit à sa table comme ce dernier, qui sortit de celle de Jésus-Christ pour trahir son maître (Fleury, Hist. Eccles. liv. XIV, n° 26). On voit combien son style étoit véhément, impétueux, et sa hardiesse insolente. Saint Jérôme, à cause de son impétuosité, l'appelle le Rhône de l'éloquence latine (*Latinæ eloquentiæ Rhodanus*). Il est aussi quelquefois un peu enflé et obscur. Pour bien l'entendre, il faut avoir beaucoup d'usage des termes théologiques des Grecs : il fut un des premiers qui les transporta dans la langue latine; et il fournit par-là, peut-être sans le vouloir, aux esprits contentieux de nouveaux prétextes pour disputer. Il se plaint, dans son liv. II, à Constance, de la diversité d'opinions que l'Homoousion causoit; et il dit des querelles de son temps: « En nous déchirant avec une fureur réciproque, nous avons travaillé à notre ruine mutuelle. » La meilleure édition de ses *Œuvres* est celle de dom Coutant, en 1693, in-folio, publiée de nouveau à Vérone en 1730, 2 vol. in-fol., par le marquis de Maffei, qui l'a enrichie de quelques fragmens qu'on ne connoissoit pas, et de beaucoup de variantes. Le culte rendu à saint Hilaire commença presque après sa mort. Son nom fut inséré dans le canon de la messe avec celui des apôtres et des martyrs. On trouve une *Lettre* de ce St. Père *sur la Divinité de Jésus-Christ*, avec trois Dissertations de l'abbé Trombelli, dans la collection imprimée à Bologne en Italie, en 1751, sous le titre de *Veterum Patrum latinorum Opuscula nunquam antehac edita.*

† III. HILAIRE (saint), d'Arles, né en 401, de parens nobles et riches, fut instruit à Lérins par saint Honorat, abbé de ce monastère, son parent et son ami, qui l'avoit entraîné dans la solitude. L'abbé de Lérins ayant été élevé sur le siége d'Arles, emmena avec lui Hilaire, qui fut le coopérateur de ses travaux, et son successeur. Hilaire assembla plusieurs conciles, et présida, en 441, à celui d'Orange, où Célidoine, évêque gaulois, fut déposé. Cette déposition renouvela la dispute sur la préséance entre l'église d'Arles et celle de Vienne. Célidoine en ayant appelé au pape saint Léon, ce pontife assembla un concile à Rome, qui le jugea innocent de l'irrégularité pour laquelle il avoit été condamné, et le rétablit dans son siége. Le concile alla plus loin; car, sur les accusations formées contre saint Hilaire lui-même, il le priva de l'autorité qu'il avoit sur la province de Vienne, lui défendit d'assister à aucune ordination, et le déclara retranché de la communion du saint-siége. On l'accusoit d'aller par les provinces, accompagné d'une troupe de gens armés, pour donner des évêques aux églises vacantes, et de troubler les droits des métropolitains. Saint

Léon, à qui certains évêques des Gaules avoient écrit pour se plaindre d'Hilaire, craignant que ce prélat ne se soumît point à sa décision, eut recours à l'autorité de l'empereur Valentinien III, qui donna une constitution en faveur du saint-siége. Saint Hilaire mourut bientôt après en 449. Son zèle fut quelquefois poussé jusqu'à l'excès. Un des premiers officiers n'observoit pas la justice dans ses jugemens. Hilaire, qui l'avoit repris plusieurs fois en secret, le voyant un jour entrer dans l'église pendant qu'il prêchoit, cessa aussitôt de parler. Voyant tous ses auditeurs surpris de son silence : « Est-il juste, leur dit-il, que celui qui a si souvent méprisé mes avertissemens participe à la nourriture spirituelle que je vous distribue ? » Le préfet sortit de l'église. Se contentant du simple nécessaire, se bornant à un seul habit en hiver comme en été, Hilaire travailloit des mains pour n'être à charge à personne, et pour avoir de quoi assister les pauvres plus abondamment. Il disoit aux siens : « Semons, puisqu'il faut manger du pain; cultivons la vigne, puisqu'il faut boire du vin. » Il s'occupoit volontiers à faire des bas, parce qu'il le pouvoit faire en lisant, et ne voyageoit qu'à pied. On a de lui, I. Des *Homélies*, sous le nom d'Eusèbe d'Emèse, dans la Bibliothèque des Pères. II. La *Vie de saint Honorat*, son prédécesseur, à Paris, 1578, in-8°, et dans Surius. III. D'autres *Opuscules*, avec Vincent de Lérins, à Rome, 1731, in-4°, et dans le St. Léon du P. Quesnel. Son *Exposition du Symbole* et ses *autres ouvrages* sont perdus, et on doit les regretter, si l'on en juge par la *Vie de saint Honorat*. On y remarque du choix et de la vivacité dans les pensées, de la douceur et de l'élégance dans le style. On pourroit lui reprocher des pointes et quelques métaphores un peu outrées; mais c'étoit moins son défaut que celui de son siècle. Il avoit un talent particulier pour la chaire. Un poëte de son temps, nommé Livius, l'ayant entendu, s'écria publiquement : « Si Augustin étoit venu après vous, on l'estimeroit moins que vous. »

† IV. HILAIRE, diacre de l'Église romaine, souffrit pour la foi vers l'an 354, par ordre de l'empereur Constance; mais dans la suite il s'engagea dans le schisme des lucifériens. On lui attribue les *Commentaires sur les Epîtres de St. Paul*, qui se trouvent dans les Œuvres de St. Ambroise; et les *Questions sur l'ancien et le nouveau Testament*, qui sont dans St. Augustin. — Il y a eu aussi un HILAIRE, disciple d'Abailard, dont on conserve une *Elégie* sur son départ du Paraclet.

† V. HILAIRE (N. de Saint-), lieutenant-général d'artillerie, distingué dans les armées de Louis XIV, montroit, en 1675, à Turenne, une batterie qu'il venoit de placer près du village de Saltzbach, lorsqu'un boulet de canon lui emporta le bras, et tua Turenne. Le fils de Saint-Hilaire, voyant son père blessé, courut à lui, et fit un cri de douleur. « Mon fils, lui dit-il (en lui montrant le corps de Turenne), ce n'est pas moi qu'il faut pleurer, c'est ce grand homme qui n'est plus. »

HILARET. *Voyez* HYLARET.

* HILARIEUSE (Joseph), célèbre antiquaire et médailliste, né en 1737 à Enzesfield en Autriche, mort en 1798, entra, en 1751, dans la société des jésuites, et fut ensuite célèbre professeur de rhétorique et de grammaire à Vienne. En 1770 il quitta sa société. Après avoir voyagé en Italie, où il se perfectionna dans la connoissance de

la métallurgie, il fut nommé, à Vienne, garde du cabinet des médailles. Hilarieuse, savant très-considéré, fut également versé dans la philosophie et la littérature.

† HILARION (saint), instituteur de la vie monastique dans la Palestine, né vers 261 à Tabathe, près de Gaza, d'une famille païenne, embrassa le christianisme. Le nom de saint Antoine étoit venu jusqu'à lui : il alla le trouver en Egypte, et demeura quelque temps avec lui. Il retourna en Palestine, et y fonda un grand nombre de monastères. Le bruit de ses vertus attirant auprès de lui une multitude d'admirateurs, il se retira dans l'île de Chypre, où il termina sa vie en 371. Il refusoit tous les dons que lui offroient ceux qui croyoient devoir la guérison de quelques maladies à ses prières, et leur conseilloit d'en réserver le produit pour les pauvres qui ne pouvoient pas travailler. Pressé un jour par un homme riche d'accepter ce qu'il lui présentoit, il lui dit : « Gardez cela pour le donner vous-même aux indigens ; vous les connoissez mieux que moi, vous qui habitez les villes. Pourquoi désirerois-je le bien d'autrui, après avoir renoncé au mien ? »

HILDAN. *Voy.* FABRICE, n° IV.

† HILDEBERT, de Lavardin dans le Vendomois, disciple de Bérenger, et ensuite de saint Hugues, abbé de Cluni, fut placé sur le siége du Mans en 1098 (*voyez* BRUYS, n° II), et transféré à l'archevêché de Tours en 1125. Le P. Beaugendre, bénédictin, a publié, en 1708, in-folio, les *Œuvres* de ce prélat, jointes à celles de Marbode. Elles renferment, I. Des *Sermons*, dont la morale est quelquefois touchante. II. Des *Poésies* assez bonnes pour son temps. Dans un *Poëme* sur la ville de Rome, on distingue ces vers :

Hic superûm formas superi mirantur et ipsi,
Et cupiunt fictis vultibus esse pares :
Nec potuit natura Deos hoc ore creare,
Quo miranda Deûm signa creavit homo.

On connoît son *Enigme* sur un hermaphrodite :

Cùm mea me genitrix gravida gestaret in alvo,
Quid pareret, fertur consuluisse deos
« Mas est, Phœbus ait, – Mars, fœmina ; – Junoque, neutrum. »
Cùmque forem natus, Hermaphroditus eram.
Quærenti lethum, Dea sit ait : « Occidet armis, Mars, cruce ; – Phœbus, aquis. » Sors rata quæque fuit
Arbor obumbrat aquas : ascendo. Decidit ensis
Quem tuleram ; casu labor et ipse super.
Pes hæsit ramis ; caput incidit amne ; tulique
Fœmina, vir, neutrum, flumina, tela, crucem.

Cette épigramme, qu'un Italien, nommé Pulci de Costozza voulut depuis s'attribuer, a été traduite en vers français par plusieurs auteurs, entre autres par Jean Doublet, de Dieppe, et par mademoiselle de Gournay. Voici la traduction de Ménage :

Ma mère enceinte, et ne sachant de quoi,
S'adresse aux Dieux : là-dessus grand bisbille.
Apollon dit : « C'est un fils selon moi ;
Et selon moi, dit Mars, c'est une fille.
Point, dit Junon, ce n'est fille, ni fils. »
Hermaphrodite ensuite je naquis.
Quant à mon sort : « C'est, dit Mars, le naufrage ;
Junon, le glaive ; Apollon, le gibet. »
Qu'arrive-t-il ? Un jour sur le rivage,
Je vois un arbre, et je grimpe au sommet :
Mon pied se prend ; la tête en l'eau je tombe
Sur mon épée. Ainsi, trop malheureux !
A l'onde, au glaive, au gibet je succombe,
Fille et garçon, sans être l'un des deux.

III. Les *Vies de sainte Radegonde et de saint Hugues*, abbé de Cluni, que le flambeau de la critique n'a pas toujours éclairées. IV. Un grand nombre de *Lettres*, écrites d'un style élégant, où l'on trouve de l'érudition, de l'esprit et du sentiment, et qui intéressent ceux qui veulent connoître la morale, la discipline et

l'histoire du siècle d'Hildebert. V. On a encore de lui deux *Pièces* que Baluze publia en 1715, dans le septième volume de ses *Miscellanea*. Hildebert mourut en 1131, âgé d'environ 80 ans.

I. HILDEBRAND. *Voyez* Grégoire VII.

II. HILDEBRAND (Joachim), théologien allemand, né à Walckenried en 1623, professeur en théologie et en antiquités ecclésiastiques, à Helmstadt, puis surintendant-général à Zell, où il mourut le 25 octobre 1691, a donné divers *Ecrits ecclésiastiques* ignorés en France. On y trouve plus de savoir que de précision et de goût.

HILDEFONSE. *Voyez* Ildefonse.

† HILDEGARDE (sainte), première abbesse du mont Saint-Rupert, près de Binghen sur le Rhin, morte en 1180, a laissé, I. Des *Lettres* et d'*autres ouvrages*, dans la Bibliothèque des PP. II. *Libri quatuor elementorum*, Strasbourg, 1533, in-fol. III. Trois livres de *Révélations*, auxquels sont joints ses lettres, ses opuscules, sa vie et ses visions, avec des notes par Juste Blanckwalt, Cologne, 1566, in-4°. Le pape Eugène III convoqua en 1146, à Trèves, un concile, où il permit à cette abbesse, qui jouissoit d'une grande réputation de piété, de publier ses révélations.

HILDEGONDE (sainte), vierge de l'ordre de Cîteaux au 12ᵉ siècle, naquit jumelle près de Nuitz, au diocèse de Cologne. Son père voulant l'emmener avec lui en Palestine pour acquitter un vœu, et craignant pour sa pudeur, la fit travestir en garçon, et lui fit prendre le nom de Joseph. Ils s'embarquèrent en Provence avec les croisés. Son père étant mort sur mer, sainte Hildegonde continua son voyage sous son déguisement, demeura quelque temps à Jérusalem, et revint ensuite dans son pays. Elle se retira dans l'abbaye de Schonaug, de l'ordre de Cîteaux, près d'Heidelberg, et y fut reçue sous le même nom de Joseph. « Elle ne laissa pas, dit Baillet, de souffrir de grandes tentations; mais elle en triompha. » Elle y vécut d'une manière si sainte et si prudente, qu'on ne s'aperçut qu'à sa mort qu'elle étoit fille. Les cisterciens l'honorent du titre de sainte, quoique son culte ne paroisse autorisé par aucun décret du saint-siége. Son nom se trouve cependant dans plusieurs martyrologes sous le 20 avril. On raconte sur sainte Marine quelque chose qui a du rapport à cette histoire. *Voyez* Marine (sainte).

* HILDENISSEN (Guillaume d'), carme flamand, étoit avec Ægidius Cantor à la tête d'une secte de fanatiques que l'on découvrit en Flandre, et sur-tout à Bruxelles, en 1411. Mosheim, histoire ecclésiastique, t. III, p. 475, présente un aperçu de la doctrine de ces visionnaires. Pierre d'Ailly, évêque de Cambrai, obligea Guillaume d'Hildenissen à abjurer ses erreurs et arrêta les progrès de cette secte.

† HILDUIN, abbé de Saint-Denys en France, sous le règne de Louis-le-Débonnaire, auteur d'une Vie de saint Denys, intitulée *Areopagetica* (Paris, 1565, et dans Surius), dans laquelle il confond le saint évêque de Paris avec l'aréopagite. On ne connoissoit pas cette erreur avant lui, et elle n'a été détruite que dans le 17ᵉ siècle. L'auteur prétend dans cette vie que Domitien, ayant su que Denys prêchoit une religion nouvelle, le fit arrêter, fouetter et griller; qu'ensuite le saint apôtre fut exposé aux bêtes, de là jeté dans un four, et enfin crucifié. Le même historien ajoute que le saint martyr, ayant été ramené dans sa prison, il y célè-

bra la messe ; qu'un ange la lui servit, et que J. C. le communia de sa main. « Quelques jours après, continue Hilduin, Denys fut décapité ; mais s'étant relevé, il prit sa tête entre ses mains, et se promena comme si de rien n'étoit. » L'auteur garantit toutes ces merveilles, et taxe de simplicité ceux qui refuseront d'y croire. Il se rendit méprisable par son attachement au rebelle Lothaire, sur-tout après avoir juré fidélité à l'empereur Louis son père, dont cet abbé prit, quitta, reprit le parti, à mesure que ce père infortuné se brouilloit et se réconcilioit avec ses enfans. Il mourut en 840. *Voyez* HINCMAR, n° I.

† I. HILL (Joseph), ministre anglais, donna, en 1676, in-4°, une *bonne édition* du Dictionnaire grec de Schrévélius, augmenté de huit mille mots, et purgé d'autant de fautes pour le moins.

* II. HILL (Guillaume), critique anglais, d'abord boursier au collége de Merton à Oxford, et ensuite maître d'une école à Dublin, où il mourut en 1667, avoit préparé *une édition* de Denys Périzgètes avec des notes savantes : elle n'a paru à Londres qu'en 1688.

† III. HILL (Aaron), poëte anglais, né à Londres en 1685. De retour dans sa patrie d'un voyage au Levant et dans les cours de l'Europe, il publia en 1709 un petit *Poëme* en l'honneur du comte de Péterborough ; et nommé directeur du théâtre de Drury-Lane, il donna sa première tragédie, intitulée *Elfrid* ou *la belle inconstante*; l'année suivante, chargé de la direction du théâtre de l'opéra, il y fit jouer de sa composition *Rinaldo* qui eut un grand succès : ce fut le premier opéra que Handel mit en musique à son arrivée en Angleterre. Hill ne se borna pas à s'occuper de poésie, il fut aussi un homme à projets. Il en avoit présenté un au lord trésorier qui devoit rapporter annuellement un million de revenus à l'échiquier. Il entreprit de tirer des faines du hêtre une huile aussi douce que celle d'olives. En 1728, il fit un voyage au nord de l'Ecosse pour fournir des bois de construction pour la marine. Il échoua dans toutes ses spéculations. C'étoit un de ces esprits entreprenans qui, ne connoissant pas avec précision le talent qui leur est propre, essaient de tout et ne réussissent à rien. On a de lui une tragédie intitulée *The fatal vision or the falle of Siam* ; un poëme qui a pour titre l'*Etoile du nord* dédié au czar Pierre et pour lequel l'impératrice Catherine l'honora d'une médaille d'or. Il devoit écrire la vie de ce prince d'après ses propres mémoires que la czarine avoit promis de lui envoyer ; la mort de cette princesse ne le lui permit pas. Hill a aussi donné un poëme intitulé *les Progrès de l'esprit*. Il seroit difficile de faire l'énumération de toutes ses productions en vers et en prose ; elles ont été recueillies et publiées après sa mort en 4 volumes in-8°. Une trop grande recherche dans les pensées et dans la manière de les exprimer a nui à leur succès plus que le défaut d'esprit. Hill mourut en 1750.

* IV. HILL (Robert), né en 1699, dans le comté d'Hertford, élevé pour la profession de tailleur qu'il exerça toute sa vie, et à laquelle il joignoit de temps en temps celle de maître d'école, n'a été connu qu'en 1757 par les soins de M. Spence, qui provoqua une souscription en sa faveur. Cet homme singulier, que son protecteur comparoit au célèbre Magliabecchi, avoit, malgré le désavantage d'une pauvreté extrême, appris, sans autre secours que celui des livres, plusieurs langues savantes.

Il avoit été marié trois fois; l'accroissement de sa famille et la mauvaise conduite de sa seconde femme le retinrent constamment dans le plus grand dénuement. Il travailloit ou donnoit des leçons pendant le jour, et passoit la nuit à étudier ; c'est ainsi qu'il s'étoit appris lui-même le latin, le grec et l'hébreu. Ne pouvant se procurer les livres dont il avoit besoin qu'à des prix très-bas et d'aventure, ses progrès furent lents; mais son inaltérable constance les rendit solides. Il a rapporté lui-même qu'il avoit mis sept ans à apprendre le latin, quatorze à apprendre le grec, mais que l'hébreu lui avoit paru si aisé, qu'il y avoit mis fort peu de temps. Il a écrit des *Remarques* sur l'Essai sur l'esprit de Berkeley, des *Remarques critiques sur Job*, un ouvrage intitulé *le Caractère du Juif*. Cet homme doux, modeste et religieux est mort à Buckingham en 1777.

† V. HILL (sir john), écrivain anglais remarquable par la singularité de son caractère, né en 1716, fut destiné à la profession d'apothicaire. Dénué de ressources, mais ambitieux et doué de beaucoup de facilité, il chercha par toute sorte de moyens à s'en procurer de plus abondantes que celles que lui présentoit sa profession. Il s'appliqua d'abord à l'étude de la botanique et obtint la direction de quelques jardins d'amateurs opulens dont les bienfaits l'aidèrent et lui facilitèrent des voyages dans l'intérieur du royaume, qui n'eurent aucun succès. Trompé dans son attente sans en être découragé, il crut trouver dans la carrière dramatique une chance plus heureuse ; deux ou trois tentatives infructueuses le ramenèrent bientôt à ses recherches botaniques et à l'exercice de sa pharmacie. Il parvint à se former quelques amis dans la société royale qui lui servirent de protecteurs. Enfin il traduisit du grec le *Traité des pierres précieuses* de Théophraste, et publia son ouvrage par une souscription qui lui procura des amis, de l'argent et une réputation. Le succès de cet essai l'engagea à des entreprises plus étendues; il mit au jour une *Histoire naturelle des trois règnes*, en 3 volumes in-folio. Il s'associa des collaborateurs pour un *Supplément* à l'Encyclopédie de Chambers, joignit à cette entreprise celle du *British Magazine;* et quoiqu'occupé de tant d'objets qui sembloient devoir concentrer toute son attention, il publia une espèce de journal intitulé l'*Inspecteur*, dont il paroissoit une feuille tous les jours; infatigable et attentif à tout, il la remplissoit des anecdotes de toute espèce, qu'il alloit recueillir dans les cercles et dans les assemblées publiques. A force d'industrie et d'activité, il vint à bout d'avoir un équipage, de se lier dans les grandes sociétés, et devint enfin un homme du bon ton; mais d'humble et rampant qu'il étoit auparavant, il devint insolent et vain. Il se fit des querelles avec tout le monde, s'attira en public des coups de canne de la part d'un homme qu'il avoit insulté dans ses feuilles, invectiva ses protecteurs, et eut de bruyans démêlés avec la société royale. La négligence qu'il mit dans ses productions toujours trop hâtives, et une conduite aussi choquante, le firent déchoir dans l'opinion publique avec autant de rapidité qu'il en avoit mis à se la concilier. Il revint dans sa pharmacie et s'adonna à quelques préparations simples de son invention, qu'il eut l'art de mettre en vogue et qui lui concilièrent la faveur du comte de Bute. A l'aide de cet appui il publia un immense et magnifique ouvrage de botanique, intitulé *Système végétal*, en 22 volumes in-fol. dont il adressa un exemplaire au roi

de Suède, qui le décora de l'un des ordres de sa cour, circonstance à laquelle Hill dut le titre de sir John. Il mourut en 1775 de la goutte dont il prétendoit avoir guéri tant d'autres. Les ennemis de cet homme singulier ne peuvent lui refuser quelque talent et le mérite d'une étonnante facilité; l'activité de sa plume étoit telle que, dans l'espace d'une année, on l'a vu retirer 1500 liv. sterl. (environ 33000 francs) du seul salaire de ses propres productions. Il écrivit trop pour pouvoir être lu. Les romans qu'il a laissés, tels que l'*Histoire de Lovell*, dans laquelle il a voulu, dit-on, se peindre lui-même, les *Aventures d'une Créole*, la *Vie de Lady Fragile* et une *foule d'autres*, ne sont ni sans mérite ni sans intérêt. Ses *Essais*, qui sont ce qu'il a donné de mieux, annoncent beaucoup d'imagination et une adresse singulière à embellir les idées quelquefois les plus communes. Quant à *ses ouvrages dramatiques*, on n'en gardera le souvenir que par *les épigrammes* heureuses et sanglantes que Garrick lança contre l'auteur.

I. HILLEL, *l'Ancien*, juif, natif de Babylone, d'une illustre famille, fut fait président du sanhédrin de Jérusalem, et sa postérité eut cette dignité pendant dix générations. Il forma une école fameuse, et soutint avec zèle les traditions orales des juifs contre Schammaï son collègue, qui vouloit qu'on s'en tint littéralement au texte de l'Écriture sainte, sans s'embarrasser de ce qui n'étoit que transmis verbalement. Cette dispute fit un très-grand bruit, et fut, selon saint Jérôme, l'origine des scribes et des pharisiens. Hillel est un des docteurs de la Mischne. Il en peut même être regardé comme le premier auteur, puisque, selon les docteurs juifs, il rangea, le premier, les traditions judaïques en six Sedarim ou traités. Il travailla beaucoup à donner *une édition* correcte du texte sacré; et on lui attribue une ancienne *Bible* manuscrite qui porte son nom, et qui étoit en partie avec les manuscrits de Sorbonne. Hillel, que Josèphe nomme Pollion, florissoit environ l'an 30 avant J. C., et mourut dans un âge très-avancé.

† II. HILLEL *le Nasi* ou *le Prince*, autre fameux juif, arrière-petit-fils de Judas Hakkadosch ou le Saint, un des principaux docteurs de Ghemara, auteur de la *Misnah*, texte du Talmud, dont la Ghemara est la glose, composa un *Cycle* vers l'an 360 de notre ère. Le plus grand nombre des écrivains juifs lui attribue l'*édition correcte* du texte hébreu, qui porte le nom d'Hillel, et dont nous avons déjà parlé dans l'article précédent.

* HILLIARD (Nicolas), peintre anglais, né à Exeter en 1547, mort en 1619, orfèvre, graveur et peintre de la reine Elizabeth, dont il a fait *différens portraits* en plusieurs genres, s'acquit une grande réputation par un *excellent portrait en miniature* de Marie, reine d'Ecosse, à l'âge de 18 ans.

* HILPERIC, astronome, grammairien et poëte, célèbre professeur de l'abbaye de Grandval, dans la Haute-Alsace, et le plus savant calculateur de son temps. Le *Traité du Comput* ou la supputation des temps est la meilleure production de ce professeur, quoiqu'il ne s'y montre ni bon physicien, ni bon astronome: on n'étoit ni l'un ni l'autre dans le siècle de l'auteur. Sa *Grammaire* se conservoit manuscrite dans la bibliothèque de Mont-Cassin. On lui attribue un *Traité de l'Incarnation*, et quelques *écrits* sur la musique.

HILPERT (Jean), natif de Cobourg, professeur d'hébreu à Helmstadt, et surintendant de Hildesheim, mort le 10 mai 1680, à 53 ans, a donné, I. *Disquisitio de Præ-Adamitis*, contre La Peyrère, 1656, in-4°. II. *Tractatus de pœnitentiâ;* et d'*autres ouvrages*.

HILTZ (Jean), architecte allemand, successeur d'Erkivins dans la construction de la cathédrale de Strasbourg, en fit élever la tour qui fut achevée en 1449. Sa hauteur totale est de 574 pieds.

HIMÈRE *ou* HEMÈRE, fils de Lacédémon. Pénétré de douleur d'un inceste qu'il avoit commis sans le savoir, il se jeta dans le Marathon, fleuve de la Laconie, auquel il donna son nom, et qui fut depuis appelé Eurotas.

* HIMERIUS, grammairien et sophiste grec, qui vécut sous les empereurs Constance et Julien, naquit à Prusias en Bithynie. Rival d'Anatolius et de Procæresius, il s'empara après leur mort de l'école de rhétorique à Athenes; Eunapius qui en fait mention loue son style formé sur celui d'Aristide. Himerius se plaisoit à décrier les chrétiens et à les attaquer sourdement. Photius a donné quelques extraits de ses déclamations, dont un exemplaire a été, dit-on, trouvé par Wernsdorf qui en a donné une édition en grec et en latin Gottingue, 1790, in-8°.

HINCKELMAN (Abraham), ministre luthérien à Hambourg, né à Dobelu en Misnie en 1652, mort en 1695, fut le premier qui fit imprimer le texte arabe de l'Alcoran sans traduction. Cet ouvrage parut à Hambourg, 1694, in-4°.

* HINCKLEY (Jean), théologien et docteur anglais, né en 1617 au comté de Warwick, mort en 1691, élève d'Oxford, recteur de Nortfield au comté de Worcester, où il mourut, a publié plusieurs *Sermons* et d'*autres ouvrages*, dont le principal est intitulé *Fasciculus litterarum*, ou Lettres sur différens sujets, in-8°, 1680.

† I. HINCMAR, religieux de Saint-Denys en France, étoit d'une famille noble. Elevé, dès sa jeunesse, dans le monastère de Saint-Denys, il s'attacha à l'abbé Hilduin, qui le produisit à la cour. Il travailla avec lui à rétablir la discipline à Saint-Denys, et de peur qu'on ne lui reprochât d'imposer aux autres un fardeau qu'il ne vouloit pas porter, il embrassa lui-même la réforme. Hilduin ayant été exilé à la nouvelle Corbie, Hincmar l'y suivit et obtint son rappel. Après la mort de cet abbé, il plut à Louis, fils illégitime de la princesse Rotrude, qui, ayant été nommé abbé de Saint-Denys, lui fit donner deux abbayes considérables. Il fut élu archevêque de Reims en 845. Le nouveau prélat, extrêmement zélé pour les droits de l'Eglise gallicane, fut accusé néanmoins d'avoir agi avec trop d'emportement dans l'affaire du moine Gotescalc, au synode de Quierz sur l'Oise. (*Voy*. GOTESCALC *et* HINCMAR, n° II.) Outre le prédestinatianisme, il s'étoit élevé une dispute incidente entre Hincmar et Gotescalc. Le premier soutenoit qu'il falloit proscrire d'une hymne de l'Eglise ces mots : *Te trina deitas;* le second soutenoit que ces expressions étoient orthodoxes. Hincmar composa un *gros ouvrage* à ce sujet. Mais il me paroît, dit le P. Longueval, qu'on ne disputa là-dessus avec tant de chaleur que parcequ'on ne vouloit pas s'entendre. La divinité n'est pas *trine en essence*, mais elle est *trine en personnes;* et l'expression réprouvée

par l'archevêque de Reims fut depuis adoptée par saint Thomas d'Aquin. Les courses des Normands inquiétoient alors beaucoup plus que ces disputes. Hincmar s'étant retiré de sa ville, menacée par ces barbares, mourut à Epernay l'an 882, dans un âge avancé. Nous avons diverses éditions de ses *Ouvrages:* une de Mayence, de 1602; une autre de Paris, de 1615; et la dernière que nous devons au P. Sirmond, 1645, 2 vol. in-fol., est la meilleure. Ce que Hincmar a écrit de Saint-Remi de Reims et de Saint-Denys de Paris se trouve dans Surius, et n'est pas dans cette édition. On trouve encore quelque chose d'Hincmar dans la collection du P. Labbe, et dans les Actes du concile de Douzi, 1658, in-4°. Son style se ressent beaucoup du siècle où il vivoit; il est dur, embarrassé, diffus, coupé par des citations mal amenées et des parenthèses sans nombre. On voit pourtant, à travers la barbarie de son langage, qu'il possédoit l'Ecriture, les Pères, le droit canon et civil, et sur-tout qu'il connoissoit la discipline de l'Eglise, dont il fut un des plus zélés défenseurs. Il fut consulté par les rois de France de son temps, et composa des traités pour leur instruction. Il y en a trois adressés à Charles-le-Chauve. I. *De regis personâ et regio ministerio.* II. *De cavendis vitiis et exercendis virtutibus.* III. *De diversâ et multiplici animæ ratione.* Ce dernier ouvrage n'est proprement qu'un traité de physique de la nature de l'ame et de la manière dont elle se meut. Il n'a pas traité ces questions d'une manière intelligible. M. le surintendant Gess, de Neustadt en Franconie, a publié en 1806, à Gottingue, un Récit des événemens les plus remarquables de la Vie du célèbre Hincmar, archevêque de Reims, avec un extrait des passages les plus intéressans de ses écrits, et une préface de Plank. *Voyez* CHIFFLET, n° I.

† II. HINCMAR, neveu par sa mère du précédent, fut fait évêque de Laon avant d'avoir l'âge prescrit par les canons. Sa conduite peu régulière, ses injustices et ses violences contre son clergé occasionnèrent le concile de Verberie, où Charles-le-Chauve le fit accuser. Un appel au pape fit suspendre les procédures. Il ne fut pas si heureux dans le concile de Douzi en 871. Il y étoit accusé de sédition, de calomnie, de désobéissance au roi à main armée. Sa sentence de condamnation lui fut prononcée par son oncle. On l'envoya en exil, quelquefois on le mit aux fers, et on l'aveugla. On lui donna un successeur. Il fut cependant réhabilité en 878, et mourut peu de temps après. Le pape lui avoit permis de dire la messe, tout aveugle qu'il étoit. On trouve ses défenses dans l'Histoire du concile de Douzi, 1658, in-4°.

HIPACIE, et autres noms semblables. *Voy.* HYPACIE.

HIPATIUS, neveu de l'empereur Anastase, eut beaucoup de part au commandement sous le règne de son oncle. Après la mort de Justin, il voulut se mettre sur le trône, et fut déclaré chef d'une faction redoutable; mais Justinien dompta ce parti, et fit mourir Hipatius avec ses cousins Procope et Probus, l'an 527 de J. C.

HIPPARCHIE, femme de Cratès, philosophe cynique, née à Maroné, florissoit sous Alexandre-le-Grand. Charmée des discours de ce philosophe, elle voulut l'épouser à quelque prix que ce fût. Sa famille eut recours à Cratès pour la détourner de ce dessein. Le cynique représenta sa pauvreté; lui montra sa bosse, son bâton, sa besace, son manteau, et lui dit: « Voilà l'homme que vous

aurez, et les meubles que vous trouverez chez lui. Songez-y bien, vous ne pouvez pas devenir ma femme sans mener la vie que notre secte prescrit. » Tout fut inutile. Ce cynique dégoûtant lui plaisoit : elle l'épousa, prit l'habit des cyniques, et s'attacha tellement à lui, qu'elle le suivoit par-tout, et n'avoit point de honte, si l'on en croit les auteurs, de faire publiquement les actions sur lesquelles la pudeur met un voile. Hipparchie a fait des *Livres* qui ne sont pas venus jusqu'à nous.

† I. HIPPARQUE, fils de Pisistrate, tyran d'Athènes, lui succéda avec son frère Hippias : on vit renaître en lui l'amour de son père pour les lettres. Anacréon, Simonide et plusieurs savans furent attirés à sa cour. Tandis que ceux-ci inspiroient dans Athènes le goût de la vertu et des sciences par leur exemple, Hipparque faisoit ériger, au milieu des campagnes et dans les chemins publics, des statues de pierre, appelées Mercures, où étoient inscrites des sentences et des maximes pour l'instruction des voyageurs. Ce prince, qui avoit conçu une passion honteuse pour Harmodius, n'en ayant reçu que des mépris, s'en étoit vengé en faisant retirer sa sœur d'une cérémonie où elle devoit porter une corbeille de fleurs. Ce qui supposoit qu'il ne la croyoit pas vierge. Harmodius et son ami Aristogiton l'assassinèrent l'an 513 avant J. C. *Voyez* ARISTOGITON.

† II. HIPPARQUE, mathématicien et astronome de Nicée, florissoit l'an 159 avant Jésus-Christ, sous Ptolomée-Philométor. Il laissa diverses *Observations sur les astres*, et un *Commentaire* sur Aratus, traduit en latin par le P. Pétau, qui en a donné une excellente édition dans son *Uranologia*, Paris, 1650, in-folio. Pline parle souvent d'Hipparque, et presque toujours avec éloge. Il remarque qu'il fut le premier, après Thales et Sulpicius Gallus, qui trouva le moyen *de prédire juste les éclipses*, qu'il calcula pour six cents ans. Il dit que ce fut aussi lui qui imagina l'*Astrolabe,* et qu'il entreprit, en quelque sorte, sur les droits de la divinité en voulant faire connoître à la postérité le nombre des étoiles, et leur assigner à chacune un nom. Il loue son exactitude. Strabon néanmoins accuse cet astronome d'avoir trop aimé à critiquer, et de s'être servi assez souvent d'une manière de censure qui sentoit la chicane. Ce défaut ne l'empêcha pas de faire des découvertes dans l'astronomie. Il détermina *les révolutions du soleil* avec assez de précision, calcula *la durée de celle de la lune*, et fixa l'inclinaison de son orbite sur l'écliptique ; il forma une *Période lunaire* qui porte son nom. Il eut enfin la gloire de donner de la certitude à la géographie, en posant sa base sur les observations astronomiques. Quelques mots de lui à cet égard sont remarquables : « Il est impossible, dit-il, d'acquérir les connoissances nécessaires sur la forme et la position de la terre, sans observer les cieux et les éclipses. On ne peut déterminer, sans considérer les climats, si Alexandrie en Egypte est plus au nord ou au midi que Babylone, ou quelle en est la distance ; de même, on ne peut savoir exactement, sans comparer les éclipses du soleil et de la lune, quels endroits sont vers l'Orient ou vers l'Occident. » On trouve ici l'origine de la longitude et la latitude, dont l'idée fut oubliée jusqu'au temps de Ptolomée. Hipparque *dressa les premières cartes géographiques* d'après les apparences réelles.

HIPPIAS. *Voy.* HIPPARQUE, n° I.

HIPPOCRATE, le plus célèbre médecin de l'antiquité. Nébrus, son

trisaïeul, invité par les Amphictyons, qui assiégeoient la ville de Crissa, vint à leur camp infecté d'une maladie pestilentielle, et y porta la santé. Son arrière-petit-fils naquit dans l'île de Coos, l'une des Cyclades, vers l'an 460 avant J. C. Abulufarage prétend qu'Hippocrate n'étoit point natif de Coos, mais de la ville d'Émesse en Syrie; qu'il résida souvent à Damas, d'où il se retiroit de temps en temps dans la belle vallée de Rirab. Ce qui avoit illustré son aïeul Nébrus fit connoître Hippocrate. Ce grand homme, instruit par des exemples domestiques, par l'étude de la nature, et sur-tout par celle du corps humain, délivra les Athéniens de l'affreuse peste qui les affligea au commencement de la guerre du Péloponnèse. Le droit de bourgeoisie, une couronne d'or, l'initiation dans les grands mystères, furent la récompense de ce bienfait. Ses vertus, son désintéressement, sa modestie égaloient son habileté. Il a conservé dans ses ouvrages la mémoire d'une faute qu'il avoit commise en pansant une blessure de tête; car on sait que, dans ces temps reculés, la médecine, la chirurgie et la pharmacie n'étoient point séparées. Il n'a pas rougi de confesser, aux dépens en quelque sorte de sa propre gloire, qu'il s'étoit trompé, de peur que d'autres après lui, et à son exemple, ne tombassent dans la même erreur. Il fait encore un autre aveu, qui marque en lui un grand caractère de candeur et d'ingénuité. De quarante-deux malades qu'il avoit traités, dont il décrit les maladies dans le premier et le troisième livres des *Maladies épidémiques*, il avoue qu'il n'en guérit que dix-sept, et que tous les autres étoient morts entre ses mains. Dans le même livre, il dit, en parlant d'une certaine esquinancie qui étoit accompagnée de grands accidens, que tous en échappèrent. S'ils étoient morts, ajoute-t-il, je le dirois de même. Dans un autre endroit, il se plaint fort modestement de l'injustice de ceux qui décrient la médecine, sous prétexte qu'on meurt souvent entre les mains des médecins: « Comme si, dit-il, on ne pouvoit pas imputer la mort du malade à la violence insurmontable de la maladie aussi - bien qu'au médecin qui l'a traité. » Il déclare qu'un médecin ne doit pas avoir honte, dans certains cas difficiles, d'appeler d'autres médecins, afin de consulter avec eux sur la manière de traiter le malade. On reconnoît dans l'ancien serment d'Hippocrate, qu'on trouve à la tête de ses ouvrages, le caractère d'un parfait honnête homme. Il prend les dieux qui président à la médecine à témoins du désir sincère qu'il a de remplir exactement tous les devoirs de son état. Il fait paroître une vive et respectueuse reconnoissance pour celui qui lui a enseigné l'art de la médecine, et déclare qu'il le regardera toujours comme son père, et ses enfans comme ses frères. Il voyagea pendant douze ans, principalement dans la Macédoine, la Thrace, la Thessalie, et recueillit dans ses voyages un grand nombre d'observations importantes. Il parcourut aussi la Libye et la Scythie. A la cour du roi de Macédoine, il donna une preuve bien remarquable de l'expérience qu'il avoit déjà acquise, et de la sagacité avec laquelle il savoit reconnoître, dans les plus petits symptômes extérieurs, les mouvemens profonds et secrets du cœur humain. Consulté à cette cour pour Perdiccas, fils unique du roi, qui paroissoit s'éteindre insensiblement dans une langueur mortelle, il vit que la cause de ce mal, regardé comme incurable, avoit sa source dans l'amour malheureux du jeune prince pour la belle Phila, esclave de son père. Le roi de Perse, Artaxercès, voulut attirer Hippocrate

dans ses états, en proie aux horreurs de la peste. Il en reçut cette réponse : « J'ai dans mon pays la nourriture, le vêtement et le couvert ; je n'ai donc besoin de rien. Comme Grec, il seroit indigne de moi d'aspirer aux richesses et aux grandeurs des barbares, et je n'irai point servir les ennemis de ma patrie et de la liberté. » Ce beau trait de la vie d'Hippocrate a été consacré par M. Girodet, dans un tableau qui fut exposé au salon il y a quelques années. Le roi, outré de ce refus, somma la ville de Coos de lui livrer leur concitoyen. La réponse hardie des habitans de cette ville lui fit connoître leur générosité, et le cas qu'ils faisoient de leur compatriote. Les Abdéritains donnèrent une preuve assez piquante de confiance à Hippocrate. Ils l'appelèrent pour donner des soins à l'un de leurs concitoyens, au célèbre Démocrite qu'ils croyoient un peu fou, parce que plus sage que le vulgaire, il s'occupoit de recherches anatomiques et de méditations sur l'organisation de l'homme. Hippocrate trouva le sage d'Abdère occupé d'observations et d'expériences très-importantes. « On peut penser, dit à cette occasion le philosophe d'Alembert, qui fut jugé le plus fou par Hippocrate, ou de ceux qui l'avoient envoyé, ou de celui qu'il alloit voir, et qui avoit trouvé la maniere la plus philosophique de jouir de la nature et des hommes, en étudiant l'une et en se moquant des autres. » Hippocrate, né dans les beaux jours de la Grèce avec un génie supérieur pour la médecine, prévoyoit, sans se tromper, le cours et la conclusion des maladies. Il avoit sur-tout un talent rare pour discerner les symptômes du mal, la nature de l'air, le tempérament du malade. Tous les médecins admirent encore aujourd'hui sa pratique ; il y en a peu qui l'égalent. Le moyen qu'il employoit le plus souvent, soit pour la conservation de la santé, soit pour la guérison des maladies, étoit les frictions de la peau ; méthode très-recommandée par les anciens. Hippocrate diversifioit ce remède avec une sagesse admirable, selon les différens tempéramens. Il fut, dit-on, le premier qui enseigna la médecine aux étrangers ; avant lui cet art étoit renfermé dans certaines familles qui l'exerçoient exclusivement. Une sentence de ce grand homme étoit : « Tout ce que j'ai acquis d'habileté par dessus les autres consiste en ce que j'ai longtemps étudié mon ignorance. » Il mourut à Larisse, dans la Thessalie, après avoir vécu 109 ans, sain de corps et d'esprit. Les Grecs lui déférerent les mêmes honneurs qu'ils avoient rendus à Hercule. Sa mémoire est encore en vénération dans l'île de Coos, et on y montre une petite maison où l'on dit qu'il a habité. Les médecins lui donnent le titre de *Divin* : il est pour eux ce qu'Euclide est pour les géometres. Ce qu'Hippocrate a fait de plus remarquable pour les progrès de son art consiste principalement dans la réunion de la philosophie et de la médecine, dans l'introduction de la diète pour le traitement des maladies aiguës, et la manière de décrire les maladies, qui peut encore servir aujourd'hui de modèle. Il paroit qu'avant lui on ne traitoit pas encore régulièrement les malades à domicile, et qu'il fut en quelque sorte le fondateur de la médecine clinique. Ses deux fils Thessalus et Dracon, et son gendre Polybe, se rendirent célèbres parmi les médecins de leur temps. Les ouvrages d'Hippocrate sont nombreux : ils furent apportés, comme tous les autres trésors scientifiques et littéraires, de l'Orient, à l'époque du renversement de l'empire de Constantin. On croit qu'une des premières éditions fut faite sur un manuscrit de la bibliothèque du

cardinal Bessarion. Le texte grec de l'édition de Foësius passe pour le moins défectueux; mais il seroit à désirer que l'on donnât une édition nouvelle d'après le rapprochement des différens manuscrits qui sont disséminés dans les grandes bibliotèques de l'Europe : Ces ouvrages sont, I. Des *Aphorismes*, regardés comme des oracles : Gaza les a traduits en latin, et Luysinus les a mis en vers hexamètres. II. Des *Pronostics*. III. Un *Traité des vents*, qu'on peut appeler son chef-d'œuvre. Les éditions les plus estimées de son ouvrage sont celle de Foësius, en grec et en latin, Genève, 1657, in-folio; celle de Vanderlinden, Leyde, 1665, 2 vol. in-8°, qui se joint à la collection des auteurs *cum notis variorum;* et celle que Chartier a donnée avec le Galien, 1679, 13 tomes en 9 vol. in-folio. (*Voyez* Duret, n° I.) On imprima à Bâle, en 1579, vingt-deux de ses *Traités*, avec la traduction de Cornarius, des tables et des notes, in-fol. Ce recueil est fort rare. Les savans ont publié une foule de commentaires et de traductions dans toutes les langues des œuvres du médecin grec. On se contentera de citer la version française de Devaux, fameux chirurgien, et le commentaire latin d'Hecquet, habile médecin, Paris, 1625, en 2 parties in-12. Devaux a aussi traduit ce *Commentaire* à la suite du précédent, Paris, 1726, 2 vol. in-12; on estimoit avant celle-ci la version de Dacier, sous le titre des *Œuvres d'Hippocrate*, 1697, 2 vol. in-12. Le Fèvre de Villebrune a traduit en français les *Aphorismes*, Paris, 1786, in-18. Enfin les *Œuvres médicales* ont été traduites par Gardeil, sur le texte grec, d'après l'édition de Foësius, et publiées par Tournon, Toulouse, 1801, 4 vol. in-8°. M. Dixman-Coray a traduit le Traité des airs, des eaux et des lieux, Paris, 1801, 2 vol. in-8°. Parmi les auteurs qui ont écrit sur Hippocrate, on doit distinguer Le Clerc, Histoire de la médecine; James, dictionnaire de médecine; Boerhaave, *Sermo de Studio Hippocratis commendando;* Haller et Bordeu, dans presque tous leurs ouvrages; Cabanis, Révolutions de la médecine; Barthes, Discours sur le génie d'Hippocrate; Pinel, Nosographie, vol. III, etc., etc. Les ouvrages d'Hippocrate, comme ceux d'Homère, ont paru assez importans par leur nombre, l'étendue et la variété des connoissances et des observations qu'ils supposent, pour qu'on ait voulu les attribuer à plusieurs auteurs, et regarder celui auquel on les attribue comme un personnage allégorique. Ces doutes ont fait le sujet d'une thèse soutenue à l'Ecole de médecine de Paris, dans l'an 12, par M. Boulet, ancien chirurgien des hôpitaux civils et militaires, et qui fut réfutée par M. Gallois, docteur en médecine. La plupart des ouvrages d'Hippocrate ont été traduits en arabe par Honain. *Voyez* Morin (Louis), n° VII.

HIPPODAMIE, fille d'Œnomaüs, roi d'Elide. Ce prince, ayant appris de l'oracle que son gendre lui ôteroit le trône et la vie, ne la voulut donner en mariage qu'à celui qui le vaincroit à la course, parce qu'il étoit assuré que personne ne pouvoit le surpasser dans cet exercice. Œnomaüs massacroit tous ceux qui en sortoient vaincus : il tua jusqu'à treize princes. Pour les vaincre plus facilement, il faisoit placer Hippodamie sur le char de ses amans, afin que sa beauté, qui les occupoit, les empêchât, en courant, d'être attentifs à leurs chevaux. Mais Pélops entra dans la lice, et le vainquit par adresse. (*Voyez* Myrtile.) Œnomaüs se tua de désespoir, laissant Hippodamie et son royaume à Pélops, qui donna son nom à tout la

Péloponnèse. — Il y a eu une autre HIPPODAMIE, femme de Pirithoüs, que Plutarque appelle Déidamie. Les Centaures et les Lapithes ayant été invités à ses noces avec les princes de Thessalie, et le vin ayant échauffé les têtes, les Centaures entreprirent d'enlever non seulement la jeune épouse à son mari, mais aussi toutes les femmes qui étoient du festin. Alors il se livra un combat furieux, où les Centaures furent massacrés par Hercule, Thésée et Pirithoüs. *Voyez* les articles BRISÉIS, qui se nommoit aussi *Hippodamie*; CHRYSIPPE, n°I, *et* PIRITHOUS.

I. HIPPOLYTE (Mythol.), fils de Thésée et d'Antiope, reine des Amazones. Phèdre, sa belle-mère, devenue éperdument amoureuse de ce jeune prince, osa lui déclarer la passion dont elle brûloit. Comme elle vit qu'elle ne lui inspiroit que de l'horreur, sa rage la porta à l'accuser près de Thésée d'avoir voulu attenter à son honneur. Ce malheureux roi la crut, et, dans un mouvement de colère, pria Neptune de le venger. Le dieu l'exauça; et Hippolyte, se promenant dans un char sur le rivage auprès de Trézène, rencontra un monstre affreux qui sortoit de la mer, et qui effraya tellement ses chevaux, qu'ils le traînerent à travers les rochers Esculape le ressuscita. Phedre, déchirée par les remords, découvrit son crime à Thésée, et se donna la mort. On sait avec quelle supériorité de talens Racine a fait de cet événement le sujet d'une de ses plus belles tragédies. Dans le salon de l'an 10, Guérin a exposé un superbe tableau représentant Hippolyte accusé par Phèdre. Les artistes de la capitale ont couvert ce tableau de lauriers.

† II. HIPPOLYTE (saint), évêque et martyr. On ne sait point quelle église il gouvernoit, ni en quel temps il répandit son sang pour l'Evangile. Quelques savans prétendent cependant qu'il étoit évêque non de Rome, mais à Rome, pour soulager le pape dans ses fonctions, et qu'il exerçoit les siennes au Port romain et dans la partie de la ville qui est au-delà du Tibre. Mais ils ont confondu ce saint avec un autre HIPPOLYTE dont parle Prudence. L'opinion la plus vraisemblable est que le martyr, objet de cet article, étoit évêque d'Aden en Arabie, appelée anciennement le Port romain. On croit que ce fut vers 230, sous Alexandre Sévère. Il est principalement célèbre par son *Cycle Pascal*, dont nous avons encore la seconde partie. Elle roule sur un nouveau calcul, qu'il avoit inventé pour trouver le jour de Pâques par le moyen d'un cycle de seize ans. C'est le plus ancien canon que nous ayons. Nous avons encore de cet illustre évêque, I Une partie considérable d'une *Homélie contre Noël*, hérétique du 3ᵉ siècle, où il établit la distinction des personnes dans la Trinité, la divinité du Fils de Dieu, et la distinction des natures en Jésus-Christ. II. Des fragmens de ses *Commentaires sur l'Ecriture*. Dans son *Commentaire sur l'Histoire de Suzanne*, notre saint docteur prétend que Joachim est la figure de Jésus-Christ; que le verger signifie la vocation des saints qui sont plantés dans l'Eglise comme des arbres fruitiers; et que les deux vieillards sont le symbole des Juifs et des Gentils, qui dressent des embûches à l'Eglise, dont Suzanne est la figure. III. *Homélie sur la Théophanie, ou l'Epiphanie*. IV. *De l'Antechrist*, découvert et publié en 1661; Eusèbe, saint Jérôme, Photius en font mention. Il est différent du livre intitulé, *de la fin du Monde et de l'Antechrist* qu'on lui a faussement

attribué, et qui est une production moderne peu estimable. Il avoit encore fait plusieurs *autres ouvrages*, dont on regrette la perte, et on lui en attribue un grand nombre qui ne sont pas de lui. Fabricius a recueilli les authentiques et les apocryphes, et en a donné une belle édition en grec et en latin, 2 vol. in-folio; le premier publié en 1716, et le second en 1718. On reconnoit dans les écrits de saint Hippolyte la douceur qui formoit son caractère. Son style élégant et noble n'est pas toujours pur, ni ses interprétations de l'Ecriture sainte toujours naturelles, parce que son goût pour le sens mystique l'éloigne souvent du sens littéral.

HIPPOMAQUE, fameux joueur de flûte, voyant un de ses élèves applaudi par le peuple, le frappa de son bâton pour l'avertir qu'il jouoit mal, puisqu'il s'attiroit les applaudissemens de la multitude ignorante.

HIPPOMÈNE (Mythol.), fils de Macarée et de Mérope, aimoit éperdument Atalante, fille de Schénée; mais cette jeune princesse, ayant résolu de ne se point marier, avoit déclaré qu'elle ne donneroit sa main qu'à celui qui la vaincroit à la course, et qu'elle perceroit du trait qu'elle portoit celui qui seroit vaincu. Plusieurs jeunes princes avoient déjà été punis de leur témérité, lorsque Hippomène se mit sur les rangs. Mais comme il se défioit de ses forces, il implora le secours de Vénus, qui lui donna trois pommes d'or, et lui apprit l'usage qu'il en devoit faire. Rassuré par ce stratagème, Hippomène entra dans la lice, et lorsqu'il vit Atalante prête à l'atteindre pour le percer, il jeta fort loin les pommes d'or à droite et à gauche. La jeune princesse, éblouie de l'éclat de ces pommes, se détourna pour les ramasser; et tandis qu'elle en admiroit la beauté, elle donna la victoire à Hippomène. Ovide dit que dans la suite ils furent changés en lion et en lionne, pour avoir profané, par leurs caresses conjugales, le temple de Cybèle.

HIPPONAX, poëte grec, né à Éphèse vers l'an 540 avant J. C., se fit chasser de sa patrie à cause de son humeur satirique. Il s'exerça dans le même genre de poésie qu'Archiloque, et ne se rendit pas moins redoutable que lui. Hipponax avoit le corps et la figure difformes. Deux frères sculpteurs, nommés Bupalus et Athenis, s'égayèrent à son sujet, en le représentant d'une manière ridicule. Mais le poëte, piqué de cette insulte, lança contre eux des traits de satire si mordans et si envenimés, qu'ils vouloient se pendre de dépit. Hipponax passe pour l'auteur du vers scazon, où le spondée, qui a pris la place de l'ïambe, se trouve toujours au sixième pied du vers qui porte ce nom.

I. HIRAM, roi de Tyr, fils d'Abibal, monté sur le trône après lui, fit alliance avec David et avec Salomon son fils, et fournit à celui-ci des cèdres, de l'or et de l'argent pour la construction du temple de Jérusalem. Ces deux monarques avoient entre eux une correspondance suivie. Hiram mourut vers l'an 1000 avant J. C., après un règne de 60 ans.

† II. HIRAM *ou* CHIRAM, sculpteur et architecte, fils d'un Tyrien nommé Ur, florissoit vers l'an du monde 3003, avant J. C. 1032. Salomon le fit venir lors de la construction du temple de Jérusalem, et, suivant le texte de l'Ecriture, *il fut rempli de sagesse, d'intelligence et de science pour exécuter tous les ouvrages du ressort de l'ar-*

chitecte et du sculpteur. Outre les chérubins et les autres ornemens du temple, Hiram fit deux colonnes de cuivre qui avoient dix-huit coudées de haut et douze de tour, au-dessus desquelles étoient des corniches de fer en forme de lis de cinquante coudées de hauteur. Il y avoit autour de ces colonnes des feuillages d'or qui couvroient ces lis ; et on y voyoit peudre, en deux rangs, deux cents grenades aussi de cuivre. L'une de ces colonnes s'appeloit *Jackin*, et l'autre *Boos*. Il fit encore le grand vaisseau nommé *la Mer*, où l'on conservoit l'eau pour l'usage du temple.

I. HIRE (la), fameux capitaine. *Voyez* VIGNOLES (Étienne de).

II. HIRE (Laurent de la), né à Paris en 1606, mort dans la même ville en 1656, peintre ordinaire du roi, et professeur de l'académie de peinture, n'avoit jamais eu d'autre maître que son père, peintre assez médiocre. Laurent fut le premier, dit La Combe, qui osa s'éloigner du goût de l'école de Vouet. Cette singularité, soutenue par de grands talens, frappa le public. Son coloris est d'une fraîcheur admirable ; les teintes des fonds de ses tableaux sont noyées dans une sorte de vapeur qui semble envelopper tout l'ouvrage. Il avoit une touche légère et assez correcte. Son style est gracieux et sa composition sage et bien entendue. Il finissoit extrêmement ; mais on lui reproche de n'avoir point assez consulté la nature. Il étoit habile dans l'architecture et la perspective. Ce peintre a fait *des paysages*, *des portraits*, et *beaucoup de tableaux de chevalet*, qui sont précieux par le grand fini. On ne peut aussi voir rien de mieux terminé que ses dessins. Plusieurs églises de Paris, celles des Carmélites, des Capucins, des Minimes, du Sépulcre, offroient des tableaux qui donnent une idée avantageuse de cet artiste. Ses premières productions ne présentent ni caractères nobles, ni belles formes, ni proportions élégantes ; mais il acquit plus de noblesse dans le dessin, plus de force dans l'expression, et une vigueur de coloris admirables. Tel est, entre autres, son tableau des *Enfans de Béthel*, *dévorés par des ours* (*voyez* ÉLISÉE, n° I), chef-d'œuvre qui se voyoit dans le cabinet du marquis de Marigny. On voit de lui, au Musée Napoléon, deux *paysages* et trois *tableaux d'histoire*.

† III. HIRE (Philippe de la), fils et élève du précédent, né à Paris le 18 mars 1640, quitta la peinture pour s'attacher à la géométrie et aux mathématiques. Son goût pour ces sciences se décida en Italie, quoiqu'il n'y eût été que pour se perfectionner dans la peinture. De retour à Paris, il fut envoyé l'an 1669, par le grand Colbert, en Bretagne et en Guienne. Ce ministre avoit conçu le dessein d'une carte générale du royaume plus exacte que les précédentes. Il falloit des hommes pour chercher les matériaux de ce grand ouvrage, et il en trouva un dans La Hire. Ce géomètre satisfit tellement, qu'on l'envoya un an après déterminer la position de Calais et de Dunkerque. Il mesura ensuite la largeur du Pas-de-Calais, depuis la pointe du bastion de Risban jusqu'au château de Douvres en Angleterre. En 1693, il continua, du côté du nord de Paris, la méridienne commencée par Picard en 1669, tandis que Cassini la poussoit du côté du sud. Ses principaux ouvrages sont, I. *Les nouveaux élémens des sections coniques*, 1 vol. in-12, qui renferme deux autres morceaux intéressans sur les *Lieux géométriques* et sur la *Construction des équations*. II.

Un grand *Traité des sections coniques*, 1685, in-fol., en latin. III. Des *Tables du soleil et de la lune*, et des *Méthodes* plus faciles pour le calcul des éclipses. IV. Des *Tables astronomiques*, en latin, 1702, in-4°. V. L'*École des arpenteurs*, 1692, in-12. VI. Un *Traité de mécanique*, 1665, in-12. VII. Un *Traité de gnomonique*, 1698, in-12. VIII. *Plusieurs ouvrages* imprimés dans les Mémoires de l'académie des sciences. IX. L'*édition* du Traité du nivellement de Picard, avec des additions; et celle du *Traité du mouvement des eaux*, ouvrage posthume de Mariotte, qu'il mit au net. «Dans tous ses ouvrages de mathématiques, La Hire, dit Fontenelle, ne s'est preque jamais servi que de la synthèse, ou de la manière de démontrer des anciens, par des lignes et des proportions de lignes, souvent difficiles à suivre, à cause de leur multitude et de leur complication. Ce n'est pas qu'il ne connût l'analyse moderne, plus expéditive et moins embarrassée; mais il avoit pris un autre pli dès sa jeunesse. Il ne croyoit pas que, dans les matières de pure physique, le secret de la nature fût aisé à deviner. Dans ses explications, il s'arrêtoit au système qui lui paroissoit le plus vraisemblable. Son principe posé, tout le reste s'en déduisoit assez bien. Mais si on lui contestoit ce principe, il n'en prenoit point la défense; il se contentoit d'être un raisonneur conséquent, sans vouloir être un devin. Son estime pour la médecine étoit médiocre : depuis qu'il avoit été guéri des infirmités de sa jeunesse et des palpitations de cœur qui l'avoient long-temps fatigué par une fièvre quarte, il avoit plus de confiance à la nature qu'à l'art de guérir. Il avoit une grande connoissance du détail des arts et métiers, et on s'en apercevoit assez dans les leçons qu'il donnoit comme professeur de l'académie d'architecture. Il fut encore un des premiers qui cultivèrent la physique expérimentale, et qui firent sentir la nécessité de la cultiver. Il mourut à Paris le 28 avril 1718.

IV. HIRE (Philippe de la), fils du précédent, mort un an après son père en 1719, à 42 ans, exerça la profession de médecin avec succès, et fut membre, comme son père, de l'académie des sciences. Son goût le portoit à la peinture; il en faisoit même son amusement. La Hire peignoit à gouache *des paysages et des figures*, dans la manière de Vatteau.

† HIRNHEYM (Jérôme), chanoine de l'ordre des prémontrés et abbé de Strahow ou Mont-de-Sion à Prague, mort le 27 août 1679, à 44 ans, avoit été vicaire-général de son ordre, et avoit travaillé à y faire fleurir la science et la piété. Il ne vouloit pas qu'on séparât ces deux objets. Pénétré des abus qu'on avoit faits de la raison, il prétendit que rien n'étoit vrai que par l'autorité infaillible de l'Eglise. Il opposa par-tout la foi et la révélation aux axiomes de la philosophie, au témoignage des sens. Les apôtres mêmes, disoit-il, ne sont sûrs d'avoir vu, entendu, touché J. C. que par la foi. On peut voir la preuve de ces assertions dans son traité intitulé *De Typho generis humani, sive scientiarum humanarum inani ac ventoso tumore*, 1676, in-4°.

HIRRIUS (Caïus), édile, inventa les viviers ou réservoirs pour garder le poisson. Il en fournissoit la table de César dans les festins; et quoiqu'il n'eût qu'une fort petite métairie, il en tira par cette invention un très-gros revenu.

HIRTIUS (Aulus), ami et même

disciple de Cicéron, étoit attaché au parti de Jules-César, sous lequel il servit avec courage. Il est auteur d'une *Relation des guerres d'Egypte et d'Afrique*, qui se trouve à la suite des commentaires de ce grand homme. Hirtius, élu consul avec Pansa l'an 44 avant J. C., fut tué en combattant vaillamment contre Antoine auprès de Modène.

* HIRZEL (Jean-Gaspard), ancien sénateur, premier médecin, et président de la société de physique de Zurich, mort subitement dans cette ville le 19 février 1806, se rendit recommandable dans sa patrie par les services qu'il lui rendit comme magistrat, comme médecin et comme littérateur. On lui doit la *Traduction* des meilleurs ouvrages du docteur Tissot; un *Traité d'économie rurale*, dont la forme n'est pas moins intéressante que le fond; *Klyjog*, ou le *Socrate rustique*, traduit dans presque toutes les langues de l'Europe, même en russe, ainsi que plusieurs *Eloges historiques*. Le dernier écrit qu'il a publié sont des *Entretiens sur la religion et la tolérance*, adressés à M. Meister, auteur de la Morale naturelle.

HISCAM, quinzième calife de la race des Ommiades, et quatrième fils d'Abdalmaleck, succéda à son frère Jézid II. C'étoit un prince qui faisoit des dépenses prodigieuses, et qui s'emparoit du bien de ses sujets pour y fournir. Il avoit, dit-on, jusqu'à sept cents garderobes remplies des plus riches habillemens. Quand il marchoit, il faisoit toujours suivre dans son équipage six cents chameaux chargés de ses habits et de son linge. Après sa mort, on trouva dans sa principale garde-robe 12,000 chemises très-fines; mais Valid, son successeur, ne voulut pas permettre qu'on en tirât une seule, même un drap, pour l'ensevelir; de sorte qu'un valet de chambre enveloppa cet homme si fastueux dans un méchant morceau de linge. Ce calife avoit vaincu Khacam, roi du Tusquestan, Zéid, proclamé calife dans la ville de Coufad, et avoit fait la guerre aux empereurs Léon l'Isaurien et Constantin-Copronyme. Il mourut après un règne de 19 ans, l'an 743. C'est lui que les historiens grecs nomment *Isam*.

* HOADLEY (Benjamin), célèbre prélat, né en 1675 à Westerham, au comté de Kent, mort en 1746, élève de Catherine Hall, à Cambridge, où il fut ensuite boursier. En 1706, Hoadley commença sa carrière polémique par des *Remarques* sur l'oraison funèbre de M. Bennet, par le docteur Atterbury. En 1708 il attaqua un autre discours du même auteur sur le pouvoir de la charité pour la rémission des péchés. L'année suivante, Hoaldey eut une dispute plus sérieuse avec Atterbury sur sa doctrine de la non-résistance. Le discours qu'il fit à cette occasion attira l'attention de la chambre des communes, qui recommanda l'auteur à la reine; et quand George monta sur le trône, Hoadley fut nommé évêque de Bangor. Ce prélat ne visita jamais son diocèse, car il ne sortit pas de Londres, où il ne cessa de prêcher et de publier des sermons. Un d'eux entre autres, sur le *Royaume spirituel du Christ*, excita une violente querelle qu'on appela controverse de Bangor. Il s'en engagea ensuite encore une autre entre l'évêque et le docteur Hare sur la nature de la prière. Du siége de Bangor, Hoadley passa à celui de Hertford, puis successivement à ceux de Salisbury et de Winchester. En 1735 il attaqua directement la religion dans une *Explication*

du sacrement de l'Eucharistie qu'il présenta comme tout-à-fait indifférent. Ce discours occasionna une grande rumeur, et éleva une nouvelle controverse; mais l'évêque mourut dans le même temps. Tous *ses ouvrages* ont été publiés en 4 vol. in-fol.

* II. HOADLEY (Benjamin), fils aîné du précédent, habile médecin, né à Londres en 1705, mort en 1757, élevé à Cambridge sous la conduite de M. Herring qui depuis fut archevêque. Hoadley fut reçu par *mandatum* docteur en médecine en 1728. En 1742 il fut nommé médecin de la maison du roi, et en 1745 médecin de celle du prince de Galles. Il a composé, I. *Leçons sur l'organe de la respiration*, données au collége de médecine. II. *Observations confirmées par une suite d'expériences sur l'électricité*. III. *Le mari soupçonneux*, comédie.

* III HOADLEY (Jean), frère du précédént, né en 1711, mort en 1776, élève du collége de Corpus Christi à Cambridge, puis du collége de Justice du temple, prit ensuite les ordres, et fut chapelain du prince de Galles. On a de lui, I. *Des pièces de théâtre*. II Des *Poésies*. III. Un *Drame*, qui a été représenté après sa mort. Il aimoit le spectacle avec tant de passion, qu'il avoit chez lui un petit théâtre particulier.

* HOANGTI, législateur des Chinois, dont leurs historiens font comme un être surnaturel, auroit vécu, selon leur insoutenable chronologie, 2637 ans avant J. C., et, à une époque si reculée, fait fleurir les sciences et les arts.

* HOARD (Samuel), théologien anglais, né à Londres, mort en 1657, élève du collége de toutes les Ames à Oxford, où il prit le baccalauréat en théologie. Robert, comte de Warwick, dont il étoit chapelain, lui donna le rectorat de Moreton, au comté d'Essex, où il mourut. Hoard étoit d'abord calviniste; mais les réflexions sages qu'il fit pendant le cours de ses études le convainquirent des erreurs de cette religion. Il a publié une très bonne *Réfutation du système de la prédestination*, dans un livre intitulé l'*Amour de Dieu pour les hommes manifesté par les preuves positives qu'il n'y a pas de décret absolu de damnation*, in-4°. Le docteur Twine, et l'évêque Davenant répliquèrent à cet écrit. Hoard a publié encore d'autres discours.

† HOBBES (Thomas), en latin *Hobbesius* et *Hobbius*, né à Malmesbury le 5 avril 1588, d'un père ministre, fut envoyé à Oxford à l'âge de 14 ans pour y faire son cours de philosophie. Dès-lors il avoit *traduit en vers* la Médée d'Euripide. En sortant de l'université, il fut chargé de l'éducation du jeune comte de Devonshire. Après avoir voyagé avec son élève en France et en Italie, il se consacra entièrement aux belles-lettres et à l'antiquité. Un second voyage en France lui ayant inspiré du goût pour les mathématiques, et ce goût ayant pris de nouvelles forces en Italie, où il vit Galilée, il joignit cette science à celles qui l'occupoient déjà. Le feu de la guerre civile couvoit en Angleterre lorsqu'il y retourna; il éclata en effet quelque temps après. Hobbes vint chercher la tranquillité à Paris, et ne l'y trouva point. Son Traité *De cive*, qu'il publia dans cette ville, et sur-tout les injures contre les catholiques, dont il avoit rempli son *Leviathan*, ayant déplu aux gens sages, il se retira à Londres, où le soulèvement contre ses opinions étoit

encore plus fort qu'à Paris. Contraint de se cacher chez son élève, il y travailla à plusieurs ouvrages jusqu'en 1660. Ce fut dans cette année que Charles II fut rétabli sur le trône de ses ancêtres. Il accueillit très-favorablement Hobbes, qui avoit été son maître de mathématiques à Paris, et lui donna une pension. Ce philosophe mourut le 4 décembre 1679, à Hardwich, chez le comte de Devonshire. On l'a peint comme un bon citoyen, un ami fidèle, un homme officieux, humain. Il vécut dans le célibat. Il lisoit très-peu sur la fin de ses jours, persuadé que, lorsque l'esprit est plein, il n'a plus qu'à digérer les choses dont il est rempli. Il n'aimoit pas les courtisans, mais il se ménageoit toujours un ami ou deux à la cour, « parce que, disoit-il, il étoit permis de se servir de mauvais instrumens pour faire du bien.... Si l'on me jetoit, ajoutoit-il, dans un puits profond, et que le diable me présentat son pied fourchu pour en sortir, je le saisirois à l'instant. » Quant aux principes qu'il a consignés dans ses ouvrages, en voici l'analyse, telle que Formey l'a faite dans son Histoire abrégée de la philosophie : « Nos idées tirent toutes leur origine des sens, et les corps placés hors de nous sont la cause de nos sensations. Les qualités sensibles ne consistent que dans la diversité des mouvemens de la matière. Il n'y a aucune des actions humaines qui soit l'effet d'une disposition naturelle ou essentielle. Tout ce que nous pouvons imaginer est fini; ainsi le nom de *Dieu* ne répond à aucune de nos idées; c'est seulement un titre d'honneur donné à l'être que nous concevons au-dessus de tous les autres. Nos réflexions les plus approfondies ne sauroient franchir les bornes du fini et du lieu. Le vrai et le faux ne sont que des expressions dont nous ne pouvons constater la réalité. La raison nait artificiellement en nous. Nous aimons ce que nous désirons, et notre volonté n'est autre chose que le dernier objet de notre appétit. L'acquisition des objets désirés produit le bonheur. Pour la vertu, elle mérite des égards par son excellence; mais elle ne consiste que dans l'art de bien choisir entre les divers objets de nos désirs, lorsque nous les comparons entre eux. La puissance est l'agrégat des moyens propres à acquérir les biens; et la plus grande puissance résulte du plus grand agrégat de semblables moyens qui se trouvent dépendre d'une seule et même personne. Les agitations et les inquiétudes viennent de l'ignorance des causes; et la religion est l'effet de la crainte qu'on a pour des puissances invisibles. L'égalité naturelle des hommes sert de fondement à l'espérance d'obtenir les objets de nos désirs, fût-ce au préjudice des autres, et de là vient l'acquisition du domaine par la force. L'état naturel de l'homme est un état de guerre, qui ne peut cesser que par la puissance coercitive. Il n'y a aucune propriété légitime, ni rien de juste ou d'injuste naturellement. Le droit naturel n'est autre chose que la liberté d'user de sa puissance à son gré, pour la conservation de sa nature. La liberté consiste dans l'absence des obstacles externes. Tous ont naturellement droit sur tout; mais les vrais intérêts de l'homme doivent le porter à rechercher la paix, et à établir des droits dont l'observation tend à la sûreté et à la tranquillité publiques. Les principaux ouvrages dans lesquels Hobbes a établi ses systèmes sont, I. *Elementa philosophica, seu politica, de cive*, à Amsterdam, 1647, in-12. Sorbière le traduisit en français, sous le titre d'Elémens philosophiques du citoyen, Amsterdam, 1649, in-8°, et Paris, 1651, in-12. L'auteur y pousse loin l'autorité du

monarque ; il en fait un despote par ressentiment contre les parlementaires d'Angleterre, qui vouloient anéantir tout gouvernement monarchique. Il prétend que la volonté des souverains fait et la religion, et tout ce qui est juste ou injuste. Il y suppose tous les hommes méchans ; c'est les inviter à l'être, ainsi que l'a dit Descartes. (*Voyez* CUMBERLAND, n° I.) II. *Leviathan*, *sive de republica*, Amsterdam, 1668 ; et dans ses Œuvres philosophiques, 2 vol. in-4°, Amsterdam, 1663, en 2 vol. in-4°. Cet ouvrage lui commença une carrière de tracasseries et de persécutions que l'audace de ses pensées ne fit qu'accroitre pendant le reste de sa vie. III. Il a fait une *Traduction* d'Homère en vers anglais, 1675 et 1677, in-8°, mais bien inférieure à celle du célèbre Pope. IV. *Une autre* de Thucydide, en anglais, 1676, Londres, in-fol. V. *Décaméron philosophique*, ou *dix Dialogues sur la philosophie naturelle*, en anglais, 1678, in-12. On peut regarder Hobbes, à certains égards, comme le précurseur de Spinosa, et de quelques impies modernes. VI. Des *Vers anglais et latins*. VII. Plusieurs *Ecrits de physique*, etc. (*Voyez* AUBREY.) L'édition la plus complète des Œuvres de Hobbes est celle de 1663, en deux vol. petit in-4°, en latin. Cependant elle ne contient pas le *Traité de la nature humaine*, dans lequel ce philosophe a résumé ses principes, ni l'Histoire de la guerre civile. Tous les ouvrages de Hobbes ne sont pas traduits en français ; sa logique sur-tout ne l'est point ; mais elle ne tardera pas à l'être ; un philosophe distingué s'en occupe en ce moment. La concision, la propriété, la netteté du style de Hobbes sont étonnantes : il faisoit la langue de ses idées. On lui a reproché les maximes absolues, si rarement justes dans l'application, d'aimer trop à généraliser, d'avoir témoigné du mépris pour la physique et l'érudition, d'avoir mal cité l'histoire, pour la plier à ses idées, d'avoir pris pour base de sa philosophie et de l'organisation sociale le désordre idéal, comme Platon une harmonie imaginaire ; enfin, de soumettre le monde moral à la nécessité, la société à la force seule, de justifier, en dégradant l'homme, ceux qui l'oppriment. J. J. Rousseau a beaucoup profité des idées de Hobbes sur l'état de nature, même lorsqu'il en a tiré des conséquences différentes. Diderot a ainsi comparé Hobbes à J. J. Rousseau : « La philosophie de Rousseau de Genève est presque l'inverse de celle d'Hobbes ; l'un croit l'homme de la nature bon, et l'autre le croit méchant ; selon le philosophe de Genève, l'état de nature est un état de paix ; selon le philosophe de Malmesbury, c'est un état de guerre. Ce sont les lois et la formation de la société qui ont rendu l'homme meilleur, si l'on en croit Hobbes ; et qui l'ont dépravé, si l'on en croit Rousseau. L'un étoit né au milieu du tumulte et des factions ; l'autre vivoit dans le monde et parmi les savans. Autre temps, autres circonstances, autre philosophie. Rousseau est éloquent et pathétique ; Hobbes sec, austère et vigoureux. Celui-ci voyoit le trône ébranlé, les citoyens armés les uns contre les autres, et sa patrie inondée de sang par les fureurs du fanatisme presbytérien, et il avoit pris en aversion le dieu, les ministres et les autels. Celui-là voyoit les hommes versés dans toutes les connoissances, se déchirer, se haïr, se livrer à leurs passions, ambitionner les considérations, la richesse, les dignités, et se conduire d'une manière peu conforme aux lumières qu'ils avoient acquises, et il méprisa la science et les savans :

ils furent outrés tous les deux. » Entre le système de l'un et de l'autre il y en a un autre qui peut être le vrai.

* HOBBIMA (Mindershont), fameux peintre *de paysage*, né à Anvers, à peu près en 1611, ne peignoit que d'après nature. Ses tableaux sont très-rares.

HOBERG (Wolfgang Helmhard, seigneur de), né en Autriche l'an 1612, mort à Ratisbonne en 1688, s'est fait un nom par ses ouvrages, et sur-tout par ses *Georgica curiosa*.

* HOBOKEN (Nicolas), docteur en philosophie et en médecine à Utrecht, où il naquit en 1632, alla s'établir à Harderwick, dans la province de Gueldre; il y fut nommé professeur ordinaire de médecine et extraordinaire de mathématiques. On ignore l'époque de sa mort. Parmi les ouvrages qu'on a de lui on distingue les suivans : I. *De sede animæ, seu mentis humanæ in corpore humano*, Arnhemiæ, 1668, in-12. II. *De nobilitate medicorum*, Ultrajecti, 1670, in-4°. III. *De professionis medicæ cum mathematicâ conjunctione*, ibid., 1670, in-4°.

† HOC (Louis-Pierre le), médecin, né à Rouen, mort à Paris en 1769, s'est fait connoître par son opposition au système de l'inoculation, contre lequel il a écrit diverses brochures, parmi lesquelles on distingue celle sous le titre de l'*Inoculation de la petite vérole renvoyée à Londres*, La Haye (Paris), 1764, in-12.

† HOCHE (Lazare), né à Versailles d'une famille indigente en 1768. Livré à lui-même de bonne heure par la perte de ses parens, il recevoit d'une tante, fruitière, de temps en temps de quoi acheter des livres qu'il dévoroit; parvenu à l'âge de 17 ans, il s'engagea dans le corps des Gardes-françaises, où il étoit caporal lors de la révolution. Le ministre de la guerre, Servan, l'ayant distingué, le nomma lieutenant au régiment de Rouergue; ce fut alors qu'il étudia avec beaucoup de succès la tactique militaire. A la bataille d'Honscote, il étoit adjudant-général, et se distingua de manière qu'il fut en peu de temps nommé général de brigade, général de division, et enfin général en chef de l'armée de la Moselle. Son habileté le rendit vainqueur dans les plaines de Weissembourg, où l'ennemi fut forcé d'abandonner ses magasins, ses hôpitaux, etc.; Landau fut délivré, et Worms lui ouvrit ses portes. Victime de la tyrannie des décemvirs, Hoche, emprisonné, languit plusieurs mois à la conciergerie, d'où il ne sortit qu'au 9 thermidor : la guerre de la Vendée désoloit les contrées de l'ouest; Hoche, à la tête de l'armée des Côtes de Brest, attaque les émigrés réunis aux Anglais, les bat à Curnac, les force d'évacuer Aurai, forme le blocus de Quiberon, s'empare du fort Penthièvre, contraint les ennemis à demander la paix; et ce pays où, durant cinq ans, les crimes et les désastres se succédoient, voit renaître la fertilité, l'industrie et l'espérance. Son entreprise d'Irlande ne fut pas aussi heureuse; mais la victoire le couronna de nouveau à l'affaire du Pont de Neuwied, où les Autrichiens laissèrent mille morts, vingt-sept pièces de canons, sept drapeaux, et neuf mille prisonniers. On prétend que le directoire s'étoit servi de lui pour opérer la révolution du 18 fructidor, et que soit que son influence eût donné de l'ombrage, soit qu'on l'eût desservi, il perdit tout à coup son

crédit. Hoche conçut de cette disgrace un chagrin qui le conduisit au tombeau en 1798. La pompe funèbre décernée par l'armée de Sambre-et-Meuse à son général, transporté de Wetzlar à Coblentz, et les honneurs que rendirent à ses manes les commandans des villes autrichiennes par lesquelles passa son convoi, sont une preuve de la haute estime qu'il s'étoit acquise. Voici le discours que prononça sur sa tombe le général Lefebvre : « Mes chers camarades, la mort qui ne nous a jamais paru redoutable, se montre à nos yeux d'une maniere terrible; elle anéantit d'un seul coup la jeunesse, les talens et les vertus : Hoche n'est plus!...... La parque meurtriere a terminé ses jours, et dans un instant il ne nous restera plus de lui que le souvenir de ses exploits.... Que la foudre guerrière qui a décidé ses nombreux triomphes apprenne à l'univers que l'humanité a perdu un ami, la victoire un de ses enfans, la patrie un appui, et nous tous... un ami sincère. » La vie de ce guerrier a été écrite par M. Rousselin.

HOCHSTETTER (André-Adam), docteur luthérien, né à Tubinge en 1668, successivement professeur d'éloquence, de morale et de théologie à Tubinge, pasteur, surintendant et recteur de l'académie de cette ville, où il mourut en avril 1717, a donné plusieurs ouvrages dont les principaux sont, I. *Collegium Puffendorfianum*.. II. *De festo expiationis et Hirto Azazel*. III. *De Conradino, ultimo et ex Suevis duce*. IV. *De rebus Elbingensibus*.

† HOCHTRAT (Jacques), ainsi nommé, parce qu'il étoit natif de Hoogstraten, village de Brabant, entre Anvers et Berg-op-Zoom, homme violent et impétueux, professeur de théologie à Cologne, prieur du couvent des dominicains de cette ville, et inquisiteur dans les trois électorats ecclésiastiques; « il exhortoit le pape, dit Maimbourg, à n'employer contre Luther que le fer et le feu, pour en délivrer au plus tôt le monde. » Il mourut à Cologne en 1527. On a de lui un grand nombre d'*ouvrages de controverse*, fruits d'un zele amer.

* HOCK DE BRACKENAU (Wendelinus), savant docteur en médecine du 16e siecle, distingué dans l'université de Boulogne, a publié un ouvrage sur les maux vénériens, à la perfection duquel les traités de Torella ont beaucoup contribué, dans lequel il conseille les frictions mercurielles, et les administre avec cette prudence qui consiste à en interrompre l'usage, pour y retourner à différentes reprises, afin de ne point fatiguer le malade par la salivation. Il est intitulé *Mentagra, sive tractatus de causis, præservativis, regimine, et curâ morbi gallici, vulgò* malo francese. *Adjunctus est tractatus de curandis ulceribus morbum hunc ut plurimùm consequentibus*, Venetiis, 1502, in-4°; Argentorati, 1514, in-4°; Lugduni, 1531, in-8°.

HOCQUINCOURT. *Voy.* MONCHY.

† HOCWART (Laurent), qu'on croit né à Ratisbonne, composa dans le 16e siecle une *Chronique de l'Evêché* de sa patrie. Cet ouvrage, regardé comme assez exact, avoit été oublié depuis sa naissance; mais M. Œsel, bibliothécaire de l'électeur de Baviere, l'a publié en 1763, dans le premier tome des *Scriptores rerum Boïcarum*, en 2 vol. in-fol.

* HODGES (Nathaniel), médecin anglais, né à Hereford, s'établit à Londres et s'acquit une grande réputation pendant la peste qui y régna en 1665. De malheureuses

circonstances l'ayant fait emprisonner pour dettes, il mourut dans sa prison en 1684. On a de lui deux ouvrages. I. *Vindiciæ medicinæ et medicorum*, 1660, in-8°. II. *Loimologia, sive pestis nuperæ apud populum Londinensem grassantis narratio historica*, 1672, in-8°, dont il a paru une traduction en anglais, in-8°, 1720, à laquelle on a joint un Essai sur les causes des maladies pestilentielles, avec des remarques sur celle qui régnoit alors en France, et sur les moyens d'empêcher qu'elle ne s'étendît jusqu'en Angleterre, par le docteur John Quincy. En 1721 on imprima aussi à Londres un recueil de pièces relatives à la peste de 1665, dans lequel est insérée la substance d'*une lettre* du docteur Hodges, où il rend compte de la première apparition, des progrès, des symptômes de cette maladie, et de la manière de la traiter.

† HODY (Humpfrey), archidiacre d'Oxford, et professeur royal en langue grecque dans l'université de cette ville, mort en 1706, à 47 ans, avec la réputation d'un savant consommé, a donné, I. *Dissertationes de Græcis illustribus, linguæ græcæ litterarumque humanarum instauratoribus :* ouvrage curieux, publié de nouveau à Londres en 1742, in-8°, avec la vie de l'auteur. II. *De Bibliorum textibus originalibus*, in-fol., Oxford, 1705. III. Une *Dissertation latine* contre l'Histoire d'Aristeas des auteurs de la version des Septante. Cet opuscule, que l'auteur publia à l'âge de 21 ans, lui fit un honneur infini, et ne trouva d'autre contradicteur qu'Isaac Vossius qui croyoit avoir à se plaindre d'Hody. IV. Une *Dissertation latine*, curieuse et savante, sur Jean d'Antioche, surnommé *Malada*. (*Voy*. Phranza.) Elle est jointe à la Chronique de cet auteur, imprimée à Oxford avec les notes de Chilméad.

† HOÉ (Mathias), né à Vienne en 1580, conseiller ecclésiastique, premier prédicateur et principal ministre de la cour de Saxe, étoit, dit-on, un esprit emporté qui se déchaînoit également contre les catholiques et les calvinistes. La cour de Rome ayant suscité des écrivains jésuites pour soutenir que le traité de paix conclu entre Charles V et les protestans d'Allemagne étoit injuste et nul, et que les protestans eux-mêmes l'avoient rendu tel par les changemens qu'ils avoient faits à la confession d'Augsbourg, l'électeur de Saxe, Jean-George, chargea spécialement Mathias Hoé de répondre à ces calomnies. Il les réfuta victorieusement par sa *Defensio pupillæ evangelicæ*, publiée en 2 vol. en 1628 et 1631. On a encore de lui un *Commentaire* sur l'Apocalypse, Leipzick, 1671, in-*fol.*, et d'*autres ouvrages* peu estimés. Hoé mourut en 1645.

* I. HOECH (Jean Van), peintre *d'histoire* et *de portraits*, né en 1600 à Anvers, mort à Vienne en 1650, élève de Rubens, alla à Rome pour perfectionner ses études. Il y fut protégé par plusieurs cardinaux; et Ferdinand II l'appela à Vienne, où il fut reçu avec distinction.

* II. HOECH (Robert Van), peintre célèbre d'Anvers, dont *les tableaux* se distinguent par leur composition élégante, excelloit *dans les batailles*.

* HOECHSTETTER (Philippe), docteur en médecine, né à Augsbourg, pratiqua son art dans sa patrie avec le plus grand succès, jusqu'à sa mort arrivée en 1635. On a de lui dix décades d'*observations*; mais il ne publia que les six premières : c'est à Jean-Philippe son fils qu'on doit l'édition de celles qui

ont paru en 1674. *Rariorum observationum medicinalium decades tres*, Augustæ Vindelicorum, 1624, in-8°. *Rariorum observationum medicinalium pars secunda, continens decades tres sequentes*, ibid., 1627, in-8°. *Rariorum observationum medicinalium decades sex anteà editæ, quibus nunc accessere quatuor decades aliæ*, Francofurti et Lipsiæ, 1674, in-8°.

HŒFEN. *Voy.* Curiis (Jean de.)

* HOEL (Gérard), peintre d'histoire et de paysage, né à Bomel en 1648, mort en 1733, s'établit à Utrecht où il fut directeur de l'académie de peinture. On trouve *des tableaux* de ce maître dans le palais de Stargenberg, et chez le comte d'Albermale.

* HOELTZLINUS (Jérémie), philologue, né à Nuremberg, s'établit à Leyde. Il est avantageusement connu par *une édition* d'Apollonius de Rhodes, généralement estimée, malgré le jugement peu favorable de quelques critiques, qui y fut imprimée en 1641. Hoeltzlinus a publié en 1628 une *traduction allemande* des Psaumes, qui passe pour exacte. Il mourut en 1641.

* HŒRNIGK (Louis Van) étudia successivement la médecine et le droit; mais il s'occupa principalement de l'étude du dernier, et devint conseiller de l'électeur de Mayence, ainsi que de la cour impériale. On a de lui plusieurs *traités, en allemand*, sur les abus qu'il avoit remarqués dans la pratique de la médecine. Il est encore l'auteur de deux ouvrages, l'un sur la *peste*, et l'autre sur les *eaux de Schwalbach*. Il mourut à Francfort-sur-le-Mein en 1667.

† HOESCHELIUS (David), bibliothécaire d'Augsbourg sa patrie, mort dans cette ville le 10 octobre, 1617, à 62 ans, enrichit la bibliothèque confiée à ses soins de quantité de manuscrits grecs. Il en publia en 1595, in-4°, le *Catalogue*, sous ce titre: *Catalogus codicum mss. qui sunt in bibliothecâ rep. Augustanæ Vindelicæ duplo quàm anteà auctior.* Cet ouvrage, justement estimé, fut réimprimé à Augsbourg, 1660, in-4°, avec des augmentations. Pour que les manuscrits de la bibliothèque qu'il dirigeoit ne fussent pas un trésor enfoui, il en faisoit imprimer les plus précieux. Outre son Catalogue, on a de lui des *Notes* sur Origène, sur Photius, sur Procope, dont il donna *une version*, sur Philon, etc.; *une édition* de Margunio, du dictionnaire latin-grec de Rulandus, Augsbourg, 1600, 2 vol. in-8°, etc., etc.

* HOET (Guérard), de l'école hollandaise, né à Bommel en 1648, mort à La Haye en 1733, âgé de 85 ans, est connu par *des tableaux d'autel, des plafonds*, et *la décoration* de vastes appartemens. On cite aussi avec éloge *ses petits tableaux* de chevalet d'un fini précieux et du pinceau le plus délicat. Hoet avoit l'imagination vive, et joignoit à la science des grands effets de l'ombre et de la lumiere l'harmonie de la couleur, une exécution facile et la sévérité des costumes.

* HŒVEN (Matthieu Van der), écuyer, seigneur de Kampen, né à La Haye en 1577, a laissé une Chronique hollandaise des sept Provinces-Unies, intitulée *Handvest-of Charter-Chronyck*, en 2 vol. in-fol., La Haye, 1645. Il remonte jusqu'à l'an 99 avant J. C.

* HOFER (Wolfgang), médecin, né à Freisingen dans la haute Bavière, florissoit dans le 17e siècle; il pratiqua son art avec le plus grand

succès à Straubing en Bavière, à Lintz et à Vienne, où il mourut en 1661. On a de lui un traité de pratique sous ce titre : *Herculis medici, sive locorum communium medicorum tomus primus*, Viennæ Austriæ, 1657, in-4°. Le même ouvrage a reparu en 1664, in-12, sous le titre d'*Hercules medicus revisus, interpolatus*. Le même avec des augmentations, Noribergæ, 1665, in-fol.; 1675, in-4°.

† I. HOFFMANN (Gaspard), né à Gotha dans la Thuringe en 1572, étudia la médecine à Altorf, prit le bonnet de docteur à Bâle en 1605, et en 1607 fut nommé à la chaire de médecine théorique d'Altorf, qu'il remplit jusqu'à sa mort arrivée en 1648. Ce médecin est auteur d'un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont, I. *De Ichonibus et in quibus illi apparent affectibus, collectanea*, Lipsiæ, 1617, in-8°. II. *De Partibus similaribus liber singularis*, Norībergæ, 1625, in-4°; Francofurti, 1667, in-4°. III. *De Locis affectis libri tres*, ibid., 1642, in-12. IV. *Opuscula medica*, Parisiis, 1647, in-4°; Francofurti, 1667, in-4°.

* II. HOFFMANN (Laurent), médecin de George, électeur de Saxe, s'acquit une telle réputation parmi les maîtres de l'art, que l'empereur Ferdinand II lui accorda des lettres de noblesse en récompense des services importans qu'il avoit rendus à l'humanité. On lui attribue les ouvrages suivans : I. *De vero usu et sero abusu medicamentorum chymicorum commentatio*, Halæ Saxonum, 1611, in-4°. II. *Rosarium minerale spagyricum*, ibid., 1611, in-4°. III. *Balthasaris Brunneri consilia medica summo studio collecta et revisa*, Halæ Saxonum, 1617, in-4°.

* III. HOFFMANN (Frédéric), médecin, né à Hall en 1626, et mort en 1675, a laissé les ouvrages suivans : I. *Opus de methodo medendi juxta seriem Wallæianam*, Lipsiæ, 1668, in-4°. II. *Appendix de methodo curandi insultum apoplecticum*, ibid., 1668, in-4°. III. *Clavis pharmaceutica schroderiana*, Halæ Saxonum, 1675, in-4°; ibid., 1681, in-4°, avec des augmentations.

† IV. HOFFMANN (Frédéric), né à Hall, près de Magdebourg, en 1660, prit le bonnet de docteur en médecine l'an 1681. Nommé professeur de cette science dans l'université de Hall, fondée en 1694, il remplit cet emploi avec beaucoup de distinction jusqu'à sa mort, arrivée le 12 octobre 1742. Ses *Ouvrages* ont été recueillis par les frères de Tournes, imprimeurs de Genève, en 1748, 1765, 11 tomes en 6 vol. in-fol. Il y a un premier supplément, deuxième édition de 1754, en deux parties; un second en trois autres parties. On trouve de bonnes choses dans cette énorme compilation; mais le style de l'auteur est lâche et diffus. Il raconte longuement des choses triviales : il se répète sans cesse, et sur-tout dans ses *Œuvres posthumes*. Malgré ces défauts, Hoffmann mérite d'être mis au nombre des meilleurs auteurs de médecine. Il connoissoit cette science à fond, et il étoit d'ailleurs grand praticien. On doit lui savoir beaucoup de gré des aveux qu'il fait en faveur des remèdes simples et domestiques : « J'affirme avec serment, dit-il, qu'il a été un temps où je courois avec ardeur après les remèdes chimiques. Mais avec l'âge, j'ai été persuadé que très-peu de remèdes, bien choisis, tirés même des choses les plus simples et les plus viles en apparence, soulagent et plus promptement et plus efficacement les maladies, que toutes les

préparations chimiques les plus rares et les plus recherchées. » Lorsqu'il étoit consulté par ces gens qui se constituent malades en pleine santé, et qui se médicamentent pour éviter des maladies, il leur disoit : « Avez-vous votre santé à cœur? Fuyez les médecins et les remèdes. » *Voyez* BRUHIER.

V. HOFFMANN (Maurice), né à Furstemberg en 1622, professeur en médecine à Altdorff, mourut en 1698, à 76 ans. Sss ouvrages sont, I. *Altdorfi deliciæ hortenses*, 1677, in-4°. II. *Appendix ad catalogum plantarum hortensium*, 1691, in-4°. III. *Deliciæ silvestres*, 1677, in-4°. IV. *Florilegium Altdorfinum*, 1676, vol. in-4°, etc.

VI. HOFFMANN (Jean Maurice), fils du précédent, médecin du marquis d'Anspach, et professeur en médecine à Altdorff, mort à Anspach en 1727, à 74 ans, a continué les *Deliciæ hortenses Altdorfinæ* de son père, 1703, in-4°. Il a donné, *Acta laboratorii chimici Altdorfini*, 1719, in-4°; et *De differentiis alimentorum*, 1677, in-4°.

* HOFFŒUS (Paul), jésuite allemand, rendit, dit un auteur ecclésiastique de si grands services à la religion catholique, en Bavière et autres provinces de la Germanie, qu'Albert V, duc de Bavière, disoit lui devoir ainsi qu'à Pierre Canisius la conservation de la vraie foi, dans la crise où elle se trouvoit par les dégâts des nouvelles erreurs. *Petrus Canisius* (disoit ce pieux prince en faisant allusion à un passage connu de la liturgie) *et Paulus Hoffœus ipsi nos docuerunt legem tuam, Domine*. Hoffœus mourut à Ingolstadt en 1608.

†. I. HOFMANN (Daniel), ministre luthérien, professeur de théologie à Helmstadt, chef d'une secte qui soutenoit « qu'*il y avoit des choses véritables en théologie qui sont fausses en philosophie*, vivoit vers la fin du 16e siècle. Il a écrit contre Bèze. — Il est différent de Melchior HOFMANN, autre théologien du 16e siècle, qui mourut en prison à Strasbourg, après avoir fait beaucoup de bruit.

† II. HOFMANN (Jean-Jacques), professeur en langue grecque à Bale, où il étoit né en 1635, et où il mourut en 1706, publia l'an 1668 un *Lexicon universale, historicum, chronologicum*, etc., réimprimé à Leyde en 1698, en 4 vol. in-fol. Il s'y trouve quelques articles curieux, surtout les articles d'érudition; mais ils sont écrits presque tous d'une manière peu agréable, et la plupart fourmillent de fautes. On a encore de lui une *Histoire des papes*, en latin, 1687, 2 volumes: peu modérée; et l'*Historia Augusta*, 1687, in-fol. Plusieurs autres savans ont porté le nom de HOFMANN.

HOFMANSWALDAU (Jean-Chrétien de), conseiller impérial, et président du conseil de la ville de Breslaw, où il étoit né en 1617, s'acquit une grande réputation par ses *Poésies allemandes* très-estimées. On a aussi de lui en vers allemands le *Pastor fido* de Guarini, et le *Socrate mourant* de Théophile. Il mourut en 1679.

† HOGARTH (Guillaume), peintre anglais, né à Londres en 1698, mort en octobre 1761, à Leicesterfields, à 66 ans, fut nommé peintre du roi d'Angleterre en 1757. Ses compositions sont mal dessinées et foiblement coloriées; mais ce sont des tableaux parlans de diverses scènes comiques ou morales de la vie. Il avoit négligé le mécanisme de son art, c'est-à-dire les traits du pinceau, le rapport des parties entre elles, l'effet du clair-

obscur, l'harmonie du coloris, etc., pour s'élever jusqu'à la perfection de ce mécanisme, c'est-à-dire au poétique et au moral de la peinture. « Je reconnois, disoit-il, tout le monde pour juge compétent de mes tableaux, excepté les connoisseurs de profession. » Un seul exemple prouvera combien il réussit. Il avoit fait graver une estampe dans laquelle il avoit exprimé avec énergie les différens tourmens qu'on fait éprouver aux animaux. Un charretier fouettoit un jour ses chevaux avec beaucoup de dureté; un bon homme, touché de pitié, lui dit: « Misérable! tu n'as donc pas vu l'estampe de Hogarth? » Il réalisa le vœu de l'abbé Dubos, qui se plaignoit qu'aucun peintre d'histoire de son temps n'eût entrepris de tracer la vie ou l'histoire d'un personnage dans une série de tableaux qui présentassent la suite de ses actions. C'est ce qu'a exécuté Hogarth dans plusieurs de ses ouvrages, tels que le *Mariage à la mode*, les *Progrès du libertinage*, la *dégradation d'une prostituée*, suite de tableaux dans laquelle paroît une jeune fille venue à la ville avec toute la simplicité de son âge, et conduite par tous les degrés du libertinage à une mort prématurée; ce sont autant de drames dont chaque scène forme un tableau vivant et animé. La nouveauté et le succès de cette idée excitèrent l'avidité de quelques graveurs qui imitèrent ses dessins, et forcèrent l'auteur à recourir au gouvernement pour arrêter une déprédation aussi funeste pour lui qu'elle pouvoit l'être pour d'autres; on dut à ses plaintes l'acte du parlement 8e George II, chap. 38, qui proscrivit cet abus, et qui fut calqué sur les lois promulguées sous la reine Anne en faveur des propriétés littéraires. Hogarth, peintre et écrivain, publia, à Londres, en 1753, un traité en anglais, intitulé *Analyse de la beauté*, qui a été traduit en allemand par Mylius, sous les yeux de l'auteur, et dont il y a une traduction italienne imprimée à Livourne en 1761. L'auteur prétend que les formes arrondies constituent la beauté du corps: principe vrai à certains égards, faux à plusieurs autres. Ce Traité a été traduit en français par M. Jenson, 2 vol. in-8°, 1805. (*Voyez*, sur cet artiste, le deuxième volume du Mercure de France, janvier, 1770.) Hogarth ne se rendit recommandable dans la société que par l'originalité de ses compositions; ayant peu fréquenté la bonne compagnie, il avoit conservé toute la rudesse de caractère d'un homme qui n'a reçu aucune éducation; la moindre contradiction le metoit en fureur. On rapporte qu'un grand seigneur, d'une laideur peu commune, voulut se faire peindre par lui, et qu'Hogarth, dont l'intention n'étoit point de le flatter, rendit son portrait si ressemblant que le seigneur n'en voulut plus, et refusa de le payer. Le peintre s'avisa d'un expédient. Il écrivit au lord que, s'il n'étoit pas payé dans trois jours, il livreroit son tableau à un homme qui montroit alors des animaux étrangers, et qui lui en avoit offert un prix avantageux, à l'aide de ce qu'il y ajouteroit une queue, des oreilles, etc. La menace eut son effet et le possesseur du tableau le livra aux flammes.

* HOGERBEETS (Rombout), né d'une famille distinguée à Hoorn, ville de la Nord-Hollande, en 1561, fut promu docteur en droit à l'université de Leyde en 1584. Créé conseiller pensionnaire de cette dernière ville en 1590, il quitta ce poste en 1596, pour aller occuper à La Haye celui de conseiller ordinaire au haut conseil. En 1611 il fut un des trois députés de la ré-

publique auprès de Christian IV, roi de Danemarck et de Suède. En 1617 on le nomma une seconde fois au poste honorable qu'il avoit abdiqué en 1596; l'année suivante il fut arrêté par ordre des états-généraux à La Haye, et conduit en prison. Le même sort frappa le même jour Œdenbarnevelt et Grotius; lié avec eux de principe et d'amitié, il déplut, comme eux, à l'ambitieux stathouder Maurice. Œdenbarnevelt paya de sa tête son généreux patriotisme. Hogerbeets fut menacé du même supplice. Rien n'ébranla son courage. Après la procédure la plus irrégulière, contre laquelle il n'avoit cessé de réclamer, il fut condamné, le 18 mai 1619, à une prison perpétuelle, et peu de temps après, confiné au château de Louvestain. Il y resta jusqu'en 1625, toujours traité avec une extrême rigueur. Il eut le malheur d'y perdre sa femme, qui s'y étoit fait enfermer avec lui. Sa famille obtint alors quelque adoucissement à son sort. Il fut transporté au château de Weer, à Wassenaar, village entre La Haye et Leyde; mais il y mourut au bout de quelques semaines, âgé de 64 ans. C'étoit un homme laborieux, savant, d'une incorruptible probité, rempli de religion, mais ennemi de l'intolérance et du faux zèle. Il a publié un *Recueil des procédures* qui avoient été à son rapport. Il composa dans sa prison une *Introduction abrégée à la plaidoirie usitée devant les cours de justice de Hollande.* Il s'est trouvé trop peu d'ordre dans ses écrits posthumes pour qu'on ait pu les publier.

* HOGERS (Gosuin ou Théophile), de la province d'Over-Issel, et (à ce qu'il paroit) de la ville de Deventer, né en 1636, perdit ses parens d'une maladie pestilentielle, pendant qu'il étudioit à Leyde, et il eut à pleurer peu après son frère unique, Jean HOGERS, théologien et (à ce qu'il paroit) ministre du saint Evangile. Il voyagea après avoir fini ses études, et s'arrêta pendant plusieurs mois à Caen, où il se plut dans la société des Bochart, des Huet, des Paulmier de Grantemesnil, etc. De retour dans sa patrie, il accepta la chaire d'éloquence et d'histoire, laissée vacante à Groningue par Jean-George Grævius, qui venoit d'être appelé à l'université d'Utrecht. Il entra quelque temps après dans la carrière de la politique, et s'y montra, dans des circonstances difficiles, un ami de la liberté non moins courageux qu'éclairé. Il fut intimement lié avec l'illustre Rabo-Herman Schele, éminemment signalé par le même caractère. Quoiqu'il eût cessé d'être professeur d'éloquence, il prononça quelques discours latins fortement empreints de ses sentimens patriotiques. Dans la mémorable année de 1672, il fut député aux états-généraux et désigné pour l'ambassade de France; mais il paroit que le changement de circonstances politiques, survenu par le massacre des frères Deurtt, lui fit subroger un autre dans cette nomination. Il rentra dans la vie privée et mourut au sein de son loisir littéraire le 14 mars 1676. On a de lui un petit recueil de poésies latines, frappées au bon coin, sous le titre de *Theophili Hogersii poëmata juvenilia*, auquel il a réuni trois discours latins en prose, savoir, 1° *sur la tyrannie de Jules César;* 2° *sur la défense de la patrie*, après la défaite de la flotte hollandaise en 1665; 3° *sur la glorieuse paix que la république des provinces unies conclut deux ans après avec l'Angleterre.* Ce petit volume in-16, imprimé à Amsterdam, chez Elzevir, en 1672, contient de plus les *poésies latines* de Jean HOGERS, frère de Théophile,

et deux pièces de vers latins de P. D. Huet, l'une sur la mort de Claude Saumaise, l'autre sur le voyage que Huet fit en Suède en 1652 et non en 1662, comme le porte fautivement l'intitulé, p. 84.

* I. HOGHELANDE (Thibaut de), écrivain du 16[e] siècle, né à Middelbourg, a publié plusieurs *Ouvrages sur l'alchimie*, qui prouvent qu'il a donné dans toutes les rêveries de cette vaine science, plus propre à faire des charlatans que des chimistes.

* II. HOGHELANDE (Corneille de), médecin du 17[e] siècle, a donné un ouvrage intitulé *Cogitationes, quibus dei existentia, item animæ spiritualitas est possibilis cum corpore unio, demonstrantur : nec non brevis historia œconomiæ corporis animalis proponitur, ac mechanicè explicatur*, Amstelodami, 1646, in-12.

HOHENLOHE - KIRCHBERG (N... prince de), général d'artillerie au service de l'empereur, fut employé avec succès en Transilvanie dans la guerre faite aux Turcs en 1789. Le 8 octobre de cette année, il défit complètement un corps d'armée sous les ordres de Cara-Mustapha. Dès l'ouverture de la campagne contre la France en 1792, il se porta en avant de Trèves, où il fut attaqué diverses fois par Bournonville; ces attaques et sa défense furent toutes à la fois les premières actions et les plus brillantes du commencement de la guerre. Hohenlohe signala son courage aux combats de Mont-Ansin, de Famarse et de Mormal : il couvrit avec avantage le siège du Quesnoy, et contribua aux succès du prince de Cobourg et du général de Molendorff. Il mourut au mois d'août 1796, comme il alloit commander une armée sur le Rhin. Sa perte fut vivement sentie, et les Français eux-mêmes l'ont regardé comme un des généraux les plus redoutables qui leur aient été opposés dans cette guerre.

† HOLBACH (Paul Thiry, baron d'), membre des académies de Pétersbourg, de Manheim et de Berlin, né dans le Palatinat, mort à Paris le 21 janvier 1789, à 66 ans, étoit un minéralogiste instruit, un amateur éclairé des arts et un philosophe enjoué, bienfaisant et sociable. C'est ainsi que le peignent ceux qui ayant vécu avec lui pendant plusieurs années ont dû le connoître mieux que J. J. Rousseau qui le dénigre dans ses confessions. Lorsque Voltaire vint à Paris en 1778, il alla au-devant de d'Holbach qu'on lui annonçoit, et lui dit : « Depuis long-temps, monsieur, je vous connoissois de réputation, et vous êtes un des hommes dont j'ai le plus désiré l'estime et l'amitié. » Avec beaucoup de justesse d'esprit, d'Holbach eut une grande simplicité de mœurs, et madame Geoffrin disoit de lui qu'il étoit simplement simple. L'impératrice de Russie lui fit demander ses idées sur la législation, et en profita. On a de lui la *Traduction* de divers ouvrages allemands et anglais dont il a éclairci le texte par d'excellentes notes. Il parvint ainsi à hâter les progrès rapides que l'histoire naturelle et la chimie ont faits depuis trente ans parmi nous. Il a publié en outre, I. *L'art de la Verrerie de Néri*, 1752, in-4°. II. *minéralogie de Wallerius*, 1753, 2 vol. in-8°. III. *Introduction à la minéralogie*, 1756, 2 vol. in-12. IV. *Chimie métallurgique*, traduite de Gellert, 1758, 2 vol. in-12. V. *Œuvres métallurgiques*, traduites d'Orschall, 1760, in-12. VI. *Pyritologie*, ou *Histoire naturelle de la Pyrite*, traduite de Henckel, 1760, in-4°. VII. *Essai d'une histoire naturelle des couches de la terre*, tra-

duite de Lehmann, 1759, in-12. VIII. *L'art des mines*, traduit du même, 1759, in-12. IX. *Œuvres de Henckel*, traduites de l'allemand, 1760, 2 vol. in-4°. X. *Traités de physique*, traduits de Lehmann, 1759, 3 vol. in-12. XI. *Recueil des Mémoires de chimie et d'histoire naturelle des académies d'Upsal et de Stockholm*, traduits de l'allemand, 1764, 2 vol. in-12. XII. Les *Plaisirs de l'imagination*, poëme, traduit de l'anglais d'Akenside, 1759, in-8°. XIII. Un grand nombre d'*articles d'histoire naturelle*, *de politique et de philosophie* dans la première Encyclopédie. XIV. *Elémens de la morale universelle* ou *Catéchisme de la nature*, 1790, in-12. Ce petit livre remarquable par l'ordre, la clarté, la précision, est une œuvre posthume. On lui attribue le *Système de la nature*, ouvrage où l'athéisme est mis en principe. Egalement versé dans la plupart des matières sur lesquelles il importe le plus à des êtres raisonnables d'avoir une opinion arrêtée, le baron d'Holbach portoit dans leur discussion un jugement sain, une logique sévère et une analyse exacte et précise. Ce n'étoit pas seulement un des hommes qui avoient le plus de vérités dans la tête, c'étoit encore un de ceux qui y avoient le moins d'erreurs : avantage très rare, même parmi les esprits de son ordre, et qui le caractérise particulièrement. Quel que fût l'objet de ses entretiens avec ses amis ou même avec des indifférens tels qu'en offrent plus ou moins toutes les sociétés, il inspiroit sans effort à ceux qui l'écoutoient l'enthousiasme de l'art ou de la science dont il parloit : et on ne le quittoit jamais sans regretter de n'avoir pas cultivé la branche particulière de connoissances qui avoit fait le sujet de la conversation, sans désirer d'être plus instruit, plus éclairé, et sur-tout sans admirer la clarté, la justesse de son esprit et l'ordre dans lequel il savoit présenter ses idées. Peu de savans ont été plus obligeans que le baron d'Holbach. Il prêtoit facilement ses livres, et les donnoit même à ceux qui pouvoient s'en servir avec utilité. « Je suis riche, disoit-il : mais je ne vois dans la fortune qu'un instrument de plus pour opérer le bien plus promptement et plus efficacement. » Quoiqu'il trouvât dans son cœur la récompense d'une bonne action, il n'aimoit pas les ingrats, et disoit encore : « Je ne cours pas après mon argent ; mais un peu de reconnoissance me fait plaisir, quand ce ne seroit que pour trouver les autres tels que je les désire. » Il portoit dans la société cet esprit d'observation que l'habitude de la méditation ne donne pas toujours, mais qu'elle rend plus sûr, plus utile, et sans lequel on ne connoit que l'homme abstrait, l'homme idéal, mais non les hommes. Il savoit qu'il y a un art particulier de faire le bien, et sur-tout de le rendre d'une utilité générale et constante. L'expérience et la réflexion lui avoient appris que le choix des moyens les plus propres à opérer une grande révolution dans les idées et dans les principes spéculatifs des hommes n'étoit point indifférent, et qu'on manque le but toutes les fois qu'on veut l'atteindre avant que les esprits soient préparés. C'est ce qui lui fit dire, dans ce style familier que la conversation permet, à un homme célèbre qui avoit occupé une place très importante, mais que l'inflexible droiture de son caractère avoit souvent empêché de se plier aux circonstances dont l'empire est si absolu, si irrésistible : « Vous étiez un excellent voiturier, et vous meniez très bien votre charrette ; mais vous aviez oublié la petite boîte de sain-doux pour graisser les essieux. »

HOLBEIN (Jean), peintre, né à

Bâle en 1498, mort de la peste à Londres en 1554, à 56 ans, mania, avec une égale facilité, le burin et le pinceau. Erasme, son ami, l'envoya en Angleterre au chancelier Morus, qui le présenta à Henri VIII. Morus, ayant un jour invité ce prince à un festin, exposa à ses yeux les chefs-d'œuvre du peintre, en le priant de les accepter. Henri, charmé des talens et de l'artiste, demanda s'il ne seroit pas possible d'avoir Holbein à son service. Morus alors le fit appeler pour faire sa révérence au roi, qui, en le nommant son peintre, dit à Morus : « Je vous laisse avec plaisir les présens que vous vouliez me faire, puisque vous m'en cédez l'auteur. » Ce monarque le fixa près de lui par sa protection et par ses bienfaits. Holbein lui devint si cher, qu'ayant osé repousser rudement un comte qui vouloit entrer dans son cabinet contre l'ordre du roi, et le comte s'en plaignant, le roi lui répondit « qu'il seroit plus facile de faire sept comtes de sept paysans, qu'un seul Holbein d'autant de comtes. » (*Voyez* DURER.) Ce maître avoit un bon goût de peinture, qui n'avoit rien des défauts du goût allemand. On remarque beaucoup de vérité dans ses portraits, une imagination vive et élevée dans ses compositions, un beau fini dans l'exécution ; son coloris est vigoureux, ses carnations sont vives, et ses figures ont un relief qui séduit agréablement les yeux. On lui reproche d'avoir fort mal jeté ses draperies. Holbein travailloit, avec un égal succès, en miniature, à gouache, en détrempe et à l'huile. Il peignoit de la main gauche. Il atteignit presque la perfection de son art dans les premiers ouvrages qu'il produisit. On rapporte que s'étant arrêté à Strasbourg lorsqu'il alloit en Angleterre, il s'y adressa à un peintre renommé pour lui demander de l'ouvrage, ce qui lui fut accordé sous la condition qu'il donneroit un échantillon de son talent. Holbein acheva en l'absence du maître avec tout le soin possible un morceau de peinture, peignit dans un coin une mouche et sans dire mot à personne continua son voyage. La beauté de ce morceau étonna le maître à son retour; il devina l'auteur et admira la mouche, qu'au premier coup-d'œil il avoit voulu chasser. Il fit à Bâle une *Danse de Paysans* dans le marché aux poissons, et sur les murs du cimetière de Saint-Pierre de Bâle la *Danse des morts*, qui attaque toutes les conditions de la vie. Rubens faisoit un cas particulier de ce dernier morceau, traité avec une sorte d'enthousiasme. La description en a été publiée à Bâle, 1744, in-4°, figures. On en a une première édition, Paris, 1486, in-folio. On vante *ses portraits* de l'empereur Charles V, de Froben, d'Erasme, et de Holbein lui-même. Ses principaux ouvrages sont à Bâle et à Londres. La galerie du Musée Napoléon possède quelques tableaux de ce maître. On peut en voir la liste dans l'édition de l'*Encomium Moriæ* d'Erasme, avec les commentaires de Listrius. On y trouve aussi sa Vie : c'est celle d'un prodigue et d'un débauché. Erasme, qui avoit beaucoup d'amitié pour lui, avoit vainement cherché à l'éloigner du désordre dans lequel il vivoit : il lui avoit adressé un exemplaire de son Éloge de la folie ; Holbein, enchanté des portraits qu'avoit faits Erasme des différens genres de folie, entreprit de les représenter dans les dessins qu'il traça sur cet exemplaire et le rendit à Erasme. Celui-ci le lui renvoya après avoir écrit le nom de Hans Holbein au-dessous d'un sujet dans lequel le peintre avoit dessiné un gros Hollandais embrassant d'une main sa bouteille et de l'autre sa maîtresse. Holbein avoit tant de facilité, que, n'ayant pu répondre au

chancelier Morus qui lui demandoit le nom d'un seigneur anglais qui avoit quelques années auparavant cherché à l'engager à se rendre en Angleterre, il *ébaucha son portrait* au crayon avec tant de vérité que le chancelier le reconnut sur-le-champ.

† HOLBERG (Louis, baron de), né en 1684 à Bergen en Norwège, d'une famille noble, mais pauvre, obligé d'abord de faire le métier de précepteur, parcourut ensuite la Hollande, la France, l'Italie et l'Angleterre, et recueillit des connoissances en tout genre. De retour à Copenhague, il devint assesseur du consistoire. Cette place le mit en état de travailler suivant son goût. On le vit tour à tour poëte satirique, comique, historien, moraliste. En 1722 il n'y avoit pas encore de théâtre en Danemarck; Holberg se présenta pour faire des pièces danoises, et en donna jusqu'à sept volumes. Un volume de ses *Comédies* a été traduit en français par G. Fursman, Copenhague, 1746, in-8°; et n'a pas été lu avec beaucoup d'empressement parce que les plaisanteries ne sont point assez fines, et que les sujets en sont peu intéressans. Ce volume renferme quatre pièces, parmi lesquelles on peut citer *Henri et Pernille*, qui probablement a servi de modèle à Marivaux pour sa comédie des *Jeux de l'Amour et du Hasard*. Nous ne considérerons Holberg ici que comme historien et moraliste. Son *Histoire de Danemarck*, en 3 vol. in-4°, est la meilleure qu'on ait donnée, quoique pleine de faits minutieux et dénuée d'agrément. Comme moraliste, il est connu par deux volumes, intitulés *Pensées Morales*, où, parmi un grand nombre de paradoxes et de trivialités, on rencontre quelques réflexions justes, et rendues d'une manière neuve et piquante: « L'avarice, dit-il, est semblable à l'attraction générale découverte par Newton: l'or attire les avares en raison de sa masse. » Elles ont été traduites en notre langue par Desroches, 1754, 2 vol. in-12. On lui attribue encore l'ouvrage intitulé *Iter subterraneum*, de Klinius, roman satirique dans le goût du voyage de Gulliver, qui a paru sous le nom supposé de Nicolas Klinius. Holberg mourut à Copenhague le 27 janvier 1754, laissant des richesses considérables, que ses ouvrages, sa place d'assesseur, et son économie lui avoient procurées. Comme il devoit presque tout aux lettres, il voulut leur rendre la plus grande partie de son bien. Il donna soixante-dix mille écus à l'académie de Zélande, fondée pour l'éducation de la jeune noblesse, et ce don lui valut le titre de baron. Il laissa aussi un fonds de seize mille écus pour les dots de quelques jeunes demoiselles choisies dans les familles bourgeoises de Copenhague.

HOLCOLT *ou* HOLKOT (Robert), dominicain, natif de Northampton, mort en 1349, a donné un *Commentaire* sur le maître des sentences, 1497, in-folio.

HOLDA, femme de Sellum, prophétesse à Jérusalem. Consultée par le roi Josias sur le *Livre de la loi*, trouvé dans le trésor du temple, en travaillant aux réparations de cet édifice, elle annonça aux envoyés du roi tous les maux que la colère de Dieu alloit faire fondre sur le peuple; mais elle ajouta que, puisque Josias s'étoit humilié devant le Seigneur, ces maux n'arriveroient point sous son règne.

† HOLDEN (Henri), théologien anglais, quitta sa patrie pour cause de religion, et vint se retirer dans le collége des Anglais à Douay, où il demeura près de cinq ans, sous le nom de Johnson; il vint ensuite

recevoir le bonnet de docteur à Paris, et y fut assassiné chez lui vers 1665. C'étoit un homme très-érudit. On a de lui, I. *Divinæ fidei analysis*, Cologne, 1655. Ce petit ouvrage, réimprimé par Barbou en 1766, comprend toute l'économie de la religion, les principes et les motifs de la foi, et l'application de ces principes aux questions de controverse. Ce théologien raisonnoit plus qu'il ne compiloit. Ses définitions et ses divisions sont nettes, exactes, précises, et n'ont rien de la barbarie scolastique. II. Des *Notes marginales*, tres-claires, quoiqu'un peu courtes, sur le nouveau Testament. Il les publia en 1660, 2 vol. in-12.

* HOLDER (William), de la société royale de Londres, et sous-aumônier de sa majesté, né dans le comté de Nottingham, s'acquit beaucoup de célébrité en apprenant à parler au fils du colonel Popham, qui étoit sourd et muet de naissance; entreprise dont le succès étoit jusqu'alors sans exemple. Holder opéra cette cure dans sa maison de Blechingdon en 1659; mais le jeune Popham ayant été rappelé chez son père, et ayant oublié ce qu'il avoit appris de Holder, fut envoyé au docteur Wallis, qui lui rendit l'usage de la parole. Holder publia sur ce sujet un ouvrage intitulé *les Elémens de la parole*, *Essai sur la formation des lettres*, *suivi d'un Appendix sur les sourds et muets*, 1669, in-8°. Il y expose les moyens qu'il a employés pour apprendre à parler au jeune Popham. En 1678 il fit paroître un *Supplément aux Transactions philosophiques de juillet* 1670, avec des *Réflexions* sur la lettre du docteur Wallis, qui y avoit été insérée. Cet écrit avoit pour objet de revendiquer l'honneur d'avoir instruit à parler son jeune élève, que le docteur Wallis avoit voulu s'attribuer. Holder a donné un *Traité sur les fondemens naturels et les principes de l'harmonie*, 1694, in-8°; un *Discours sur le temps, considéré par rapport au jour naturel, au mois lunaire et à l'année solaire.* Il mourut en 1696.

* HOLDSWORTH (Edouard), né en 1688, mort en 1747, n'ayant pas voulu prêter le serment qu'exigeoit le nouveau gouvernement, s'employa à accompagner, en qualité de gouverneur, les jeunes gentilshommes que leurs parens faisoient voyager sur le continent. Il fit, en cette qualité, le voyage de Rome en 1741 et 1744. On a de lui un poëme latin intitulé *la Souricière*, qu'on regarde comme un chef-d'œuvre dans son genre, et dont le docteur John Hoadly a donné une excellente traduction anglaise dans le tome V des Mélanges de Dodsley. II. Une *Dissertation sur les deux Philippes des Géorgiques de Virgile*, 1741, in-4°. III. *Remarques et Dissertations sur Virgile*, publiées avec des notes par Spence en 1768, in-4°. Au rapport de son éditeur, Holdsworth est l'un des écrivains modernes qui a le mieux entendu Virgile.

* HOLE (Richard), théologien anglais, né à Exeter, mort à Exmouth en 1803, élève d'Exeter et du collége de ce nom à Oxford, où il prit, en 1771, le baccalauréat en droit. En 1792, l'évêque d'Exeter le nomma recteur de Farringdon, au comté de Devon. Il fut ensuite vicaire de Inwardleigh. Hole a publié un très-grand nombre d'ouvrages, entre autres une *Traduction poétique* du Fingal d'Ossian, à laquelle il a joint une *Ode à l'Imagination*. En 1781, il publia une *Traduction* de l'Hymne supposée d'Homère à Cérès. Peu après parut

le *Roman épique d'Arthur*, avec des notes curieuses. Il a publié encore des *Remarques* sur les Mille et une Nuits, dans lesquelles il donne l'origine des voyages de Sinbad, et d'autres fictions orientales, 1797, in-12. On trouve plusieurs *Odes* de lui dans le Recueil de poésies des auteurs du Devonshire et du Cornouailles, 2 volumes; et enfin, les Essais de la société d'Exeter, en 1796, doivent beaucoup à sa plume élégante.

* HOLINSHED (Raphaël), historien anglais, fameux par les Chroniques qui portent son nom. On ne connoît ni le lieu de sa naissance, ni aucune des circonstances de sa vie. Ses *Chroniques* parurent en 1577, en 2 v. in-fol., et furent réimprimées en 1587, en 3 vol., dont les deux premiers sont communément reliés en un seul. On a supprimé, dans le second et le troisième volume de cette seconde édition, quelques passages qui pouvoient offenser la reine Elizabeth et son ministère, mais ils ont été réimprimés à part. Holinshed n'est pas le seul auteur de cette vaste collection, il eut plusieurs collaborateurs. Le premier volume commence par une Description historique de l'Ile de Bretagne, par Will Harrison, suivie d'une Histoire d'Angleterre, depuis qu'elle fut habitée, jusqu'au temps où elle a été conquise, par Holinshed. — Le second contient la Description et l'Histoire du royaume d'Irlande, par Richar Stanihurst; la conquête d'Irlande, traduite du latin de Giraldus Cambrensis par John Hooker; la Chronique d'Irlande, faisant la continuation de celle de Giraldus jusqu'a l'an 1509, par P. Flatsburie, Henri de Marleborow, Edmund Campian, et R. Holinshed, et depuis cette époque jusqu'en 1586, par R. Stanihurst et J. Hooker: la Description d'Ecosse, traduite du latin d'Hector Boëthius; l'Histoire d'Ecosse jusqu'en 1571, par Holinshed, continuée jusqu'en 1586 par Francis Botteville. — Le troisième volume commence à Guillaume-le-Conquérant, et contient les rois et reines d'Angleterre depuis cette époque jusqu'en 1577, par Holinshed; la continutaion, jusqu'en 1586, est de John Stow, Fr. Thin, Abraham Fléming, et d'autres. On conjecture, d'après Thomas Héarne, qu'Holinshed est mort de 1578 à 1582.

HOLKER (Jean), d'abord manufacturier de Manchester, ensuite officier des troupes irlandaises en France, obtint la croix de Saint-Louis, établit à Rouen des manufactures de coton et de laine dans le genre de celles de Manchester; service qui lui mérita la place d'inspecteur-général des manufactures de France, et mourut à Rouen en avril 1786.

HOLL (François-Xavier), jésuite, né à Schwandorf, dans le Haut-Palatinat, après avoir enseigné les belles-lettres, se consacra entièrement à l'étude du droit ecclésiastique de l'Allemagne, et fut professeur pendant vingt-six ans dans les plus célebres universités de l'empire. Il mourut à Heidelberg le 6 mars 1784, à 64 ans. On a de lui plusieurs ouvrages, entre autres, *Statistica Ecclesiæ germanicæ*, Heidelberg, 1779, in-8°, plein de recherches sur la discipline ancienne et moderne de l'Eglise, sur ses usages et ses lois, avec des observations utiles et intéressantes. Il étoit occupé à mettre en ordre les matériaux pour le second volume, lorsque la mort l'enleva.

* HOLLAND (Philémon), médecin anglais, né vers 1551 à Chelmford, mort en 1636, élevé

sous la conduite du docteur Whitgift, à Cambridge, où il fut reçu docteur en médecine, s'établit à Coventry, et y tint une école libre; en même temps il pratiquoit la médecine. Holland a donné un grand nombre de *Traductions*, dans lesquelles on distingue celles de Tite-Live, de Pline le naturaliste, de la Cyropédie de Xénophon, et du Britannia de Cambden.

* HOLLAR (Wenceslas), né à Prague en 1607, grava avec succès en plusieurs genres, et excella particulièrement dans *les paysages*, *les animaux et les vues de villes.* Il avoit commencé à se faire connoître avantageusement en Allemagne, lorsque le comte d'Arundel, nommé ambassadeur auprès de l'empereur Ferdinand II, se l'attacha et l'emmena en Angleterre à son retour. Hollar y fut accueilli et constamment occupé; mais tout entier à son art, il ne retira pas de ses talens et de son assiduité tout le fruit qu'il en auroit pu attendre, s'il eût été plus attentif à la conduite de ses intérêts. On cite de lui, dans l'immense collection des pièces qui composent son œuvre, une suite de 28 planches, intitulées *Ornatus muliebris anglicanus*, où sont représentés les habillemens des femmes anglaises de toutes les conditions. Il fut envoyé par la cour de Londres à Tanger, pour lever sur les lieux le dessin des villes et des paysages adjacens, et chargé ensuite de la même commission dans le nord de l'Angleterre. Il mourut à Londres, chargé de dettes, le 28 mars 1677.

* HOLLEBECK (Ewald), professeur de théologie à l'université de Leyde, où il est mort le 24 octobre 1796, réunissoit à beaucoup de science de la modestie, de la modération et de la sagesse, et il semble s'être peint lui-même dans sa harangue *De theologo non verè orthodoxo nisi verè pio.* Il fit faire en Hollande un grand pas à l'éloquence sacrée, en s'élevant contre le mauvais genre de prédication qui y étoit en vogue de son temps, et qui s'y étoit maintenu depuis la réformation. Il fit soutenir à cet effet des thèses en faveur de la méthode anglaise de prêcher.

HOLLÉRIUS. *Voy.* HOULLIER.

* HOLLERUS (Blaise), médecin, né à Weimar dans la Thuringe, florissoit dans le 16e siècle. On a de lui les ouvrages suivans : I. *Morborum curandorum, ex Galeni præcipuè sententiâ, brevis institutio, utilis medicis et chirurgis*, Basileæ, 1556, in-8°. II. *In jusjurandum Hippocratis commentarius*, ibid., 1558, in-8°. III. *In Hippocratis librum de naturâ hominis commentarius*, Argentorati, 1558, in-8°.

* I. HOLLES (Thomas PELHAM), duc de Newcastle, né en 1693, mort en 1768, succéda à son père dans la baronnie de Pelham, et à son oncle Jean Holles, dans le duché de Newcastle. Défenseur zélé de la maison de Hanovre, il obtint, en récompense de ses services, plusieurs places honorables. Peu après l'avénement du roi actuel au trône, il donna la démission de ses places, et lord Bute lui succéda.

* II. HOLLES (DENZIL, lord), un des cinq membres du long parlement que le roi Charles demanda quand il vint à la chambre des communes, naquit en 1597, et mourut en 1680. Holles, d'une austère sévérité, se montra toujours à la tête du parti presbytérien, en opposition à Cromwel et aux indépendans. A la restauration, il fut nommé pair d'Angleterre.

* HOLLING (Edmond), originaire du duché de Bavière, prit le bonnet de docteur en médecine à Ingolstadt, où il exerça sa profession : il a donné plusieurs ouvrages. I. *De chylosi, hoc est, primâ ciborum, quæ in ventriculo fit, concoctione, pro veteri medicorum scholâ, disputatio*, Ingolstadii, 1592, in-8°. II. *Medicamentorum œconomia nova*, ibid., 1610, 1615, in-8°.

† HOLLIS (Thomas), gentilhomme anglais, né à Londres en 1720, et dont les mémoires, imprimés avec un très-grand luxe en 1780, en 2 vol. in-4°, ont été enrichis d'un très-grand nombre de gravures de la main des artistes les plus distingués. Possesseur d'une grande fortune, ami de l'indépendance, il se distingua par la singularité de son caractère et par un amour ardent de la liberté. De retour à Londres de ses voyages, dans presque toute l'étendue du continent, il ne voulut occuper aucune place. Tout entier à ses idées, il rassembla une grande collection de médailles et de livres, dans l'intention, disoit-il, de propager l'amour de la liberté, de conserver la mémoire de ses défenseurs, de rendre odieuse la tyrannie et ceux qui la soutiennent, d'encourager les arts et les sciences. Il fit don à la bibliothèque de Berne d'une suite de livres choisis, qu'il lui fit présenter de la part d'un *Anonyme anglais, passionné pour la liberté, pour son pays et son excellente constitution, telle qu'elle a été établie depuis l'heureuse révolution.* La Suisse, Genève, Venise, Leyde, la Suède et la Russie eurent part à ses faveurs, ainsi que le collége de Harvard. Ses libéralités envers quelques individus et quelques sociétés publiques furent nombreuses, et sont consignées dans ses *Mémoires.* Il mourut d'apoplexie en 1774. Si cet homme singulier eut des parens, on put voir que ses affections privées n'avoient pas sur lui le même empire que son zèle patrioque ; il laissa sa fortune toute entière à un ami qui partageoit ses opinions et son enthousiasme. Il fit présent au collége de Sidney à Cambridge d'un portrait original de Cromwel, qui y avoit été élevé. Un jour le feu ayant pris à sa maison, il en sortit fort tranquillement, n'emportant avec lui que le portrait original de Milton. Il fit imprimer à ses frais et sous sa direction une édition de la vie de cet apôtre de l'indépendance, par Toland, en 1761. Deux ans après, il donna une édition très-soignée des *Discours de Sidney sur le gouvernement*, et n'épargna aucunes dépenses pour ces deux entreprises. Dans la vue de conserver la mémoire des héros que leur patriotisme lui rendoit chers, il changea le nom des fermes et des domaines qu'il possédoit, pour y substituer le leur ; et pour le dernier trait de singularité que nous citerons de lui, il voulut être enterré dans un champ voisin de son habitation, à dix pieds de profondeur, et ordonna de labourer le terrain aussitôt, afin qu'il ne restât aucune trace du lieu de son inhumation. Il ne s'offensoit point lorsqu'on lui reprochoit sa singularité ; il paroissoit en être flatté, et, loin de s'en plaindre, il avouoit qu'il l'affectoit dans le dessein de se faire une réputation qui pût éloigner ceux qui contrarieroient ses idées.

* I. HOLMES (George), né à Skipton dans le comté d'Yorck, mort en 1748 à l'âge de 87 ans, fut chargé en 1707 de la garde des archives de la tour de Londres. On doit à ses soins *la réimpression* en 1727 des 17 volumes de *Rymeri Fœdera*, dont la précédente édi-

tion étoit devenue très-rare. *Voy.* RYMER.

* II. HOLMES (le docteur Nathaniel), théologien non-conformiste, très-versé dans la langue hébraïque, mort en 1678, fut dépossédé de la cure de Sainte-Marie-Staining à Londres, pour non-conformité. Entre les autres ouvrages de Holmes, on distingue un livre intitulé *La Résurrection révélée*, in-fol., 1654, écrit en faveur du *Millenium*.

* III. HOLMES (Robert), savant théologien, né au comté de Hamps, mort en 1806, élève de l'école de Winchester, et ensuite du nouveau collége à Oxford, où il fut reçu docteur en 1786, fut nommé en 1790 professeur de poésie, et composa une ode pour célébrer l'installation du duc de Portland à la place de chancelier de l'université. En 1795 Holmes entreprit de comparer tous les manuscrits de *la Version des Septante de l'ancien Testament*, et il donna 5 vol. in-fol. de ce travail; il fut nommé chanoine des églises de Salisbury et du Christ, et doyen de Winchester. Les autres ouvrages du docteur Holmes sont, I. *Discours sur la résurrection des morts*, in-4°. II. *Les Conférences de Bempton*, in-8°, 1782. III. Des *Traités de théologie*, in-8°. IV. Une *Ode* intitulée *Alfred*, avec six *Sonnets*, in-4°. Une *Lettre en latin adressée à l'évêque Barrington, sur la concordance des Septante*, in-fol., et *la Prophétie de Daniel sur Théodore*, in-4°.

HOLOPHERNE, général des armées de Nabuchodonosor, roi d'Assyrie, marcha avec une armée de 120,000 hommes d'infanterie, et 12,000 de cavalerie, contre les Ismaélites, les Madianites, et les autres peuples circonvoisins. Après les avoir réduits par la terreur de son nom, et la force de ses armes, il se disposa à attaquer Béthulie, vers l'an 634 avant J. C. (*Voyez* ACHIOR.) La situation avantageuse de cette ville ne lui permit pas d'en faire le siége. Il voulut l'obliger de se rendre, en coupant l'aqueduc qui fournissoit de l'eau à ses habitans. Les assiégés étoient réduits à la dernière extrémité, lorsqu'une jeune veuve, très-riche et très-belle, entreprit de les délivrer. Parée de ses plus beaux habits, elle passa dans le camp d'Holopherne, qui, charmé de sa beauté et de son esprit, la reçut avec transport, et lui permit de faire tout ce qu'elle voudroit. Quatre jours après, le général assyrien donna un grand festin, et invita Judith à passer la nuit avec lui. Tous les officiers s'étant retirés, et la veuve, se trouvant seule avec Holopherne profondément endormi, lui coupa la tête, et vint la pendre aux murs de Béthulie. Les assiégés profitent de la frayeur que cet événement avoit jetée dans le camp des assiégeans, les poursuivent, les taillent en pièces, et s'enrichissent de leurs dépouilles. Le grand-prêtre de Jérusalem vint voir Judith; il la bénit, et lui donna toute la dépouille d'Holopherne. Elle célébra par un cantique le meurtre qu'elle avoit commis. *Voyez* JUDITH.

* HOLST (Jacques), médecin, né à Tonningen, ville de Danemarck, et mort dans cette ville en 1680, a publié *différens ouvrages* sur l'astronomie, la chronologie et l'histoire des fièvres; mais ce qu'il a fait de plus considérable est resté manuscrit. C'est un triple *Commentaire* sur la médecine de Celse, dont il a corrigé le texte. Jean-Henri Seelen en a donné un essai à Lubeck.

I. HOLSTEIN (N... comte de), ministre et secrétaire d'état en Danemarck, réunissant aux connoissances politiques et diplomatiques l'amour des lettres, et le désir de leur être utile, fonda, en 1742, l'académie de Copenhague, qu'il présida jusqu'à sa mort, arrivée au commencement de 1765. Cette académie, formée de 24 membres, a publié plusieurs volumes de mémoires.

* II. HOLSTEIN (Corneille), peintre d'histoire, né à Harlem en 1553, a fait, dans la salle des orphelins d'Amsterdam, le beau tableau représentant *Lycurgue déclarant son neveu héritier présomptif de ses biens.* On cite encore de lui un *Triomphe de Bacchus*, assez bien dessiné et d'une très-belle couleur.

III. HOLSTEIN-GOTTORP. *V.* ADOLPHE, n° IV.

† HOLSTENIUS (Luc). Ce savant, né à Hambourg, quitta la France où son érudition l'avoit fait connoître, pour se rendre à Rome auprès du cardinal Barberin, et obtint, par le crédit de son protecteur, un canonicat de St-Pierre, et la place de garde de la bibliothèque du Vatican. On l'envoya, en 1655, au-devant de la reine Christine de Suède, dont il reçut la profession de foi à Inspruck. Un jugement solide, un savoir profond, une critique judicieuse, un style pur et net, voilà les qualités des écrits de ce savant. La plupart ne consistent qu'*en notes* et *en dissertations* répandues dans les ouvrages de ses amis. Il mourut le 2 février 1661, à 65 ans. Le cardinal Barberin lui fit élever un tombeau. On a imprimé de lui *Codex regularum monasticarum et canonicarum*, Augsbourg, 1759, en 6 vol. in-fol. Rickius trouva dans les papiers de Hoslténius des notes et des corrections savantes et considérables sur la Géographie d'Etienne de Bysance, Leyde, in-fol. 1684 ou 1692. Holsténius *traduisit* aussi la vie de Pythagore, écrite par Porphire, Rome, 1630, grec et latin, in-8°; l'orna de *notes* et d'une *Dissertation* assez curieuse sur la vie et les écrits de ce dernier. Ruhnkenius, dans sa dissertation *de vitâ et scriptis Longini*, dit que cette dissertation est un modèle d'exactitude et d'érudition en son genre. Il publia le premier le Traité de la Chasse de Xénophon, qu'il *traduisit* du grec en latin. On a aussi imprimé de lui, à Rome, en 1666, deux dissertations *De ministro et formâ sacramenti Confirmationis apud Græcos.* Ses *Œuvres posthumes* sont inférieures à celles qu'il publia de son vivant. Holsténius, né luthérien, dut sa conversion à l'Église romaine aux soins du P. Sirmond jésuite.

* HOLT (sir John), chevalier, lord chef de justice de la cour du banc du roi sous le roi Guillaume, excellent jurisconsulte avant d'être un grand magistrat, naquit en 1642 à Thame au comté d'Oxford. En 1700 le roi Guillaume le pressa vainement d'accepter le grand sceau que lord Somers venoit de quitter; Holt s'en défendit sous le prétexte qu'il n'avoit pas les qualités que demandoit une si éminente place, et continua à remplir ses fonctions de chef de justice pendant 22 ans. Il s'y fit remarquer par son assiduité au travail, sa fermeté, son intégrité et la connoissance profonde des devoirs de sa place. Il présentoit ses idées avec beaucoup de netteté et de précision, mettoit beaucoup de méthode dans ses raisonnemens et une grande habileté à saisir les nuances qui distinguoient les objets soumis à son examen lorsqu'ils pouvoient présenter une fausse ressemblance. Pendant son exercice, une émeute populaire s'éleva dans Holborn à l'oc

casion de l'emprisonnement de quelques personnes des deux sexes destinées à être envoyées aux colonies ; le peuple alloit démolir la maison qui les renfermoit, on y envoya un détachement des gardes ; celui qui les commandoit députa un officier au lord chef de justice pour l'informer de ce qui se passoit et lui demander d'adjoindre à leur troupe quelqu'un envoyé de sa part pour en imposer plus aisément au peuple mutiné..... Et s'il résiste, répond Holt, que ferez-vous ? Nous avons ordre de faire feu. Eh bien ! s'il y a un seul homme de tué et que vous soyez poursuivi en justice, vous et vos soldats serez pendus. Retournez à ceux qui vous ont envoyé, dites-leur qu'aucun de mes officiers n'accompagnera la troupe ; que les lois du royaume ne s'exécutent pas par la force des armes, et que le pouvoir civil n'a rien de commun avec eux. — Sur cela il s'y rendit avec quelques huissiers et quelques commissaires de quartier, et sa seule présence dissipa le rassemblement. Holt mourut en 1709, âgé de 68 ans.

* HOLTZEMIUS (Pierre), docteur en médecine, né à Deventer, premier médecin et conseiller du prince Ferdinand de Bavière, électeur de Cologne, mourut dans la ville de ce nom en 1651. Parmi les ouvrages qu'il a laissés, les principaux sont, I. *Prognosticon vitæ et mortis libris duobus, versu Rhythmico conscriptum*, Coloniæ, 1605, in-8°. II. *Essentia hellebori extracta*, ibid., 1616, in-8°. III. *Essentia hellebori rediviva*, ib., 1623, in-8° ; et 1673 in-12. IV. *De admirandâ curatione scroti post gangrænam delapsi epistola*. On trouve cette lettre dans la cinquième centurie des observations chirurgicales d'Hilden.

* HOLWELL (Jean-Zéphanias), gentilhomme anglais de beaucoup de mérite, gouverneur du Bengale, et l'un des Anglais qui, en 1756, furent renfermés dans la Fosse-Noire à Calcutta, mort en 1798, a donné une *Relation* de cet événement, et plusieurs *Mémoires* sur les affaires de l'Inde.

* HOLYDAY (Barten), né en 1593, mort en 1661, archidiacre d'Oxford, connu par ses poésies et distingué dans sa prédication autant par son éloquence que par sa popularité, a publié, I. 20 *Sermons* prêchés en différentes occasions. II. *Philosophiæ polito-barbaræ specimen in quo de animâ quæstiones aliquot illustrantur*, 1633, in-4°. III. *Revue du monde*, poëme en dix chants, 1661, in-8°. IV. *Traductions* des Satires de Juvénal et de Perse ; c'est celui de ses ouvrages qui est le plus estimé, la traduction en est plus exacte qu'élégante. La seconde édition de celle de Perse parut en 1616, et la quatrième a été imprimée à la suite des Satires de Juvénal, enrichie de notes et de gravures, 1673, in-fol.

* I. HOLYOAKE (Francis), né dans le comté de Warwick en 1567, mort en 1653, s'est fait connoître par un *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, dont la première édition parut en 1606, in-4° ; et la quatrième, avec beaucoup d'augmentations, en 1633.

* II. HOLYOAKE (Thomas), fils du précédent, né à Southam en 1610, mort en 1675, docteur en théologie, médecin, et capitaine dans l'armée royale, obtint un bénéfice à la restauration. Thomas a augmenté le Dictionnaire de son père, et en a donné en 1677 une édition in-fol.

HOLYWOOD. *Voyez* SACRO-BOSCO.

† HOMBERG (Guillaume), fils

d'un gentilhomme saxon retiré à Batavia, où il naquit en 1652, étudia d'abord dans les principales universités d'Allemagne et d'Italie, ensuite en France, passa en Angleterre, et retourna en France, où il fut arrêté par les offres avantageuses du grand Colbert. Il se fit catholique en 1682, et fut déshérité par son père pour avoir changé de religion. Il entra alors en grande liaison avec l'abbé de Chalucet, depuis évêque de Toulon, fort curieux de chimie. Homberg étoit trop habile pour croire à la pierre philosophale, et trop sincère pour vouloir entêter personne de cette vaine idée. Mais un autre chimiste, avec qui il travailloit chez l'abbé de Chalucet, voulut tirer son associé de son incrédulité. Il donna en pur don à Homberg un lingot d'or prétendu philosophique; mais réellement de bon or, qui valoit environ quatre cents francs. Cette tromperie, comme il l'avouoit depuis, lui vint fort à propos; mais il eut bientôt de plus grands secours. Ses *Phosphores*, son *Pyrophore*, une *Machine pneumatique* de son invention, plus parfaite que celle de Guericke; ses *Microscopes*, très-simples, très-commodes, très-exacts; *plusieurs découvertes* en chimie lui ouvrirent les portes de l'académie des sciences: il y fut reçu en 1691. Le duc d'Orléans, depuis régent du royaume, instruit de son mérite, le fit son premier médecin, et le prit auprès de lui en qualité de physicien. Ce prince, qui avoit un goût particulier pour la chimie, lui donna une pension et un laboratoire où rien ne manquoit. Homberg mourut le 24 septembre 1715, laissant plusieurs *Mémoires* dans ceux de l'académie, mais sans avoir publié aucun corps d'ouvrage. « Son caractère d'esprit, dit Fontenelle, est marqué dans tout ce qu'on a de lui; une attention ingénieuse sur tout, qui lui faisoit naître des observations où les autres ne voient rien; une adresse extrême pour démêler les routes qui mènent aux découvertes; une exactitude qui, quoique scrupuleuse, savoit écarter tout l'inutile, toujours un génie de nouveauté, pour qui les sujets les plus usés ne l'étoient point. Sa manière de s'expliquer étoit tout-à-fait simple, mais méthodique, précise, et sans superfluité..... Jamais on n'a eu des mœurs plus douces ni plus sociables; il étoit même homme de plaisir: car c'est un mérite de l'être, pourvu qu'on soit en même temps quelque chose d'opposé. Une philosophie saine et paisible le disposoit à recevoir, sans trouble, les différens événemens de la vie, et le rendoit incapable de ces agitations, dont on a, quand on veut, tant de sujets. A cette tranquillité d'ame tiennent nécessairement la probité et la droiture. » *Voy.* le tome XIV des Mémoires du P. Nicéron, qui a donné une liste des *différens morceaux* de physique et de chimie dont il orna les Journaux et les Mémoires de l'académie.

I. HOME (David), ministre protestant, d'une famille distinguée d'Ecosse, fut d'abord attaché à l'Eglise réformée de Duras, dans la Basse-Guienne, puis à celle de Gergeau dans l'Orléanais. Jacques Ier, roi d'Angleterre, le chargea de pacifier les différens entre Tilenus et du Moulin, touchant la Justification; et même, s'il étoit possible, de réunir tous les théologiens protestans de l'Europe en une seule et même doctrine, et sous une unique confession de foi: mais ce projet ne fut point exécuté. On a de Home divers ouvrages. Le plus considérable est *Davidis Humii apologia Basilica*, seu *Machiaveli ingenium examinatum*, 1626, in-4°. On lui attribue deux Satires contre les jé-

suites. I. *Le contre-assassin*, ou *Réponse à l'Apologie des jésuites*, Genève, 1612, in-8° de 391 pages. II. *L'Assassinat du roi*, ou *Maximes du Vieil de la Montagne vaticane et de ses assassins, pratiquées en la personne de défunt Henri-le-Grand*, 1617, in-8° de 82 pages. On a aussi de lui plusieurs *Pièces* de poésie latine dans les *Deliciæ Poëtarum Scotorum* d'Artus Jonston, Amsterdam, 1637, 2 vol. in-12.

* II. HOME (Henri), lord KAIMES, né en Ecosse, fut du petit nombre des hommes qui réunirent à une grande connoissance des lois tous les avantages que peut donner l'étude de la littérature. Parvenu à la place la plus éminente à laquelle un jurisconsulte pût atteindre dans sa patrie, s'il ne se plaça pas au premier rang des littérateurs, il s'éleva fort au-dessus de la dernière classe de ceux qui ont quelque droit à l'estime publique. Son premier ouvrage, intitulé *Essais sur différens sujets concernant les antiquités britanniques*, parut en 1746. L'auteur eut pour but de rappeler ses concitoyens à cet esprit de paix que les dissensions politiques avoient éloigné. Cet ouvrage fut suivi de ses *Essais sur les principes de la morale et de la religion naturelle*, 1751, in-8°, et fort bien accueillis. L'année suivante, Home fut honoré du titre de lord Kaimes En 1759, il publia son ouvrage, intitulé *Historical law*, in-8°, et en 1760, *The principles of equity*, in-fol. Dans l'une et l'autre de ces productions, l'auteur s'attache à réunir les principes de la politique et de la philosophie à ceux de la jurisprudence. Trois ans après parurent, en 1762, ses *Elémens de critique*, en 3 vol. in-8°; et en 1777, l'ouvrage intitulé *The gentleman Farmer, being an attempt to improve agriculture*, in-8°. En 1781 il publia ses *Pensées détachées sur l'éducation, particulièrement en ce qui concerne la formation du cœur*, in-8°, et termina sa carrière littéraire en mettant au jour son *Histoire de l'homme*, qu'il intitula modestement *une ébauche* (sketch). On peut le regarder en effet comme un recueil de lieux communs, mais, même sous ce point de vue, l'ouvrage est digne des plus grands éloges; il est instructif, amusant, et mérite l'attention du législateur, du politique, du moraliste et de l'homme religieux. Lord Kaimes mourut le 26 décembre 1782.

HOMÉLIUS (Jean), né à Memmingen l'an 1518, professeur de mathématiques à Leipsick et dans plusieurs villes d'Allemagne, inventa un grand nombre d'instrumens de cette science, et s'acquit l'estime de Mélanchthon et de l'empereur Charles-Quint. Il mourut en 1562, sans avoir eu le temps de faire imprimer ses ouvrages.

† HOMÈRE, le père de la poésie grecque, d'abord appelé *Mélégisène*, parce qu'il étoit né auprès du fleuve Mélèse; mais dont on ne connoit pas le lieu de la naissance, florissoit vers l'an 300 après la prise de Troie, et 980 avant J. C. Sept villes se disputèrent l'honneur de lui avoir donné le jour :

Smyrna, Rhodos, Colophon, Salamis, Chios,
Argos, Athenæ,
Orbis de patriâ certat, Homere, tuâ.

L'opinion la plus commune est que ce patriarche de la littérature erroit dans ces sept villes, récitant ses ouvrages, et trouvant, par ce moyen, celui de subsister. On l'a comparé aux troubadours, poëtes des siècles d'ignorance, et aux chansonniers ambulans de nos jours. La sagacité avec laquelle il décrit tout ce qui concerne l'art de la guerre, les mœurs et les coutumes des peuples

étrangers, les lois et la religion des différentes contrées de la Grèce, la situation des villes et des pays, prouve qu'il avoit beaucoup voyagé. Quelques savans prétendent que, sur la fin de ses jours, il leva une école à Chio, et qu'on voit encore à quatre milles de cette ville les siéges des disciples et la chaire du maître creusés dans le roc. Ils ajoutent qu'il s'y maria, et qu'il y composa son *Odyssée*. C'est un poëme épique, dans lequel il chante les voyages et les aventures d'Ulysse après la prise de Troie. L'Odyssée n'a ni le feu ni la majesté de l'*Iliade*, elle annonce le déclin du poëte; mais c'est encore la vieillesse vigoureuse d'Homère; c'est, comme le dit Longin, le soleil couchant qui n'a point la force de son midi, mais qui a toujours la même grandeur. On ne trouve point, dans ce dernier ouvrage, cette forme dramatique qui donne à l'Iliade tant de mouvement, tant d'intérêt; le poëte, dans l'Odyssée, s'abandonne au plaisir de raconter. Mais son génie se retrouve encore dans plusieurs épisodes attachans, dans la description des mœurs, dans des discours d'une éloquence douce et insinuante. Il avoit enfanté auparavant l'Iliade, laquelle a pour objet la colère d'Achille, si pernicieuse aux Grecs, qui mirent le feu à cette ville. Ces deux poëmes sont la première et la plus ancienne histoire des Grecs, et le tableau le plus vrai des mœurs antiques. Suivant l'opinion de M. Wolf et de quelques littérateurs, les poésies d'Homère n'ont été conservées que par la tradition orale, puisque l'écriture n'étoit point encore en usage du temps de ce poëte. Il regarde l'Odyssée et plusieurs chants de l'Iliade comme l'ouvrage des imitateurs d'Homère ou poëtes homérides. Pisistrate, en recueillant es diverses copies des deux poëmes, mit dans chaque chant la liaison qui lui parut nécessaire. Depuis ce travail, les rhapsodes qui chantoient publiquement les vers d'Homère altérèrent son texte et changèrent son style, d'après les locutions des temps où ils parurent. La Grèce, reconnoissante envers le poëte qui l'avoit immortalisée, lui éleva des statues et des temples, comme aux dieux et aux héros. Il en avoit un à Smyrne, un autre à Alexandrie. Les anciens croyoient avoir assez bien prouvé une chose, quand ils produisoient le moindre passage de cet auteur, pour appuyer leurs opinions, ou pour résoudre leurs doutes. Si Homère a eu des temples, dit un homme d'esprit, il s'est trouvé bien des infidèles qui se sont moqués de sa divinité. Zoïle, il y a près de deux mille ans, n'oublia rien pour renverser l'idole. Perrault, dans le 17e siècle, et La Mothe dans le 18e, l'un et l'autre ignorant le grec, firent des efforts aussi vains et encore plus ridicules. Malgré leurs cris, Homère recueillera toujours d'immortels hommages, comme le premier et l'un des plus grands peintres de l'héroïsme et de la vertu :

Zoïle en vain de sa gloire murmure :
L'aigle sublime, insensible à l'injure,
Brave dans l'air les cris du vil corbeau,
Il plaît toujours, il sera toujours beau,
Comme les cieux, les mers et la nature.

Ses détracteurs ont bien peu de goût, s'ils ne sont animés par sa poésie vive, noble, pleine de force, d'harmonie, et embellie par le coloris le plus brillant. Mais ses plus zélés admirateurs auroient aussi sur les yeux un bandeau trop épais, s'ils ne voyoient dans l'*Iliade*, et sur-tout dans l'*Odissée*, des harangues d'un sublime ennuyeux, des descriptions trop chargées, des épithètes mal placées, des comparaisons trop peu variées, des longueurs et des endroits foibles. Nous ne parlons point du reproche qu'on lui fait, de n'être pas assez noble dans ses peintures. Ses dieux, dit-on, sont extravagans, et

ses héros grossiers jusqu'à la rusticité. C'est reprocher à un peintre d'avoir donné à ses figures les habillemens de son siècle. Homère a peint les dieux tels qu'on les croyoit, et les hommes tels qu'ils étoient. « Je ne suis plus maître de mon admiration, a dit un littérateur distingué, quand je vois Homère s'élever et planer pour ainsi dire sur l'univers; lançant de toutes parts ses regards embrasés; recueillant les feux et les couleurs dont les objets se décèlent à sa vue; assistant au conseil des dieux, sondant les replis du cœur humain; et bientôt riche de ses découvertes, ivre des beautés de la nature, ne pouvant plus supporter l'ardeur qui le dévore, la répandre avec profusion dans ses tableaux et dans ses expressions; mettre aux prises le ciel avec la terre, les passions avec elles-mêmes; nous éblouir par ces traits de lumière qui n'appartiennent qu'au génie; nous entraîner par ces saillies de sentiment qui sont le vrai sublime; et toujours laisser dans notre ame une impression profonde qui semble l'étendre et l'agrandir: car ce qui distingue surtout Homère, c'est de tout animer, et de nous pénétrer sans cesse des mouvemens qui l'agitent; c'est de tout subordonner à sa passion principale, de la suivre dans ses fougues, dans ses écarts, dans ses inconséquences; de la porter jusqu'aux nues et de la faire tomber, quand il le faut, par la force des sentimens et de la vertu, comme la flamme de l'Etna, que le vent repousse au fond de l'abîme: c'est d'avoir saisi de grands caractères, d'avoir différencié la puissance, la bravoure et les autres qualités de ses personnages, non par des descriptions froides, fastidieuses, mais par des coups de pinceau rapides et vigoureux, et par des fictions neuves et semées presque au hasard dans ses ouvrages. » D'autres littérateurs lui préfèrent Virgile. On pourra juger s'ils ont raison, par ce parallèle des deux poëtes, donné par Trublet: « Homère est plus poëte, Virgile est un poëte plus parfait. Le premier possède, dans un degré plus éminent, quelques-unes des qualités que demande la poésie; le second réunit un plus grand nombre de ces qualités, et elles se trouvent toutes chez lui dans la proportion la plus exacte. L'un cause un plaisir plus vif, l'autre un plaisir plus doux. L'homme de génie est plus frappé d'Homère; l'homme de goût est plus touché de Virgile. On admire plus le premier, on estime plus le second. Il y a plus d'or dans Homère; ce qu'il y en a dans Virgile est plus pur et plus poli. Celui-ci a voulu être poëte, et il l'a pu; celui-là n'auroit pas pu ne le point être. Si Virgile ne s'étoit pas abandonné à la poésie, on n'auroit peut-être point soupçonné qu'il étoit très-capable d'y réussir. Si, par impossible, Homère, méconnoissant son talent pour la poésie, eût d'abord travaillé dans un autre genre, la voix publique l'auroit bientôt averti de sa méprise, ou peut-être seulement de sa modestie: on lui eût dit qu'il étoit capable de quelque chose de plus. Homère est un des plus grands génies qui aient jamais été; Virgile est un des plus accomplis. L'Enéide vaut mieux que l'Iliade; mais Homère valoit mieux que Virgile. Une grande partie des défauts de l'Iliade sont ceux du siècle d'Homère; les défauts de l'Enéide sont ceux de Virgile. Il y a plus de fautes dans l'Iliade, et plus de défauts dans l'Enéide. Ecrivant aujourd'hui, Homère ne feroit pas les fautes qu'il a faites; Virgile auroit peut-être encore ses défauts. On doit Virgile à Homère. On ignore si celui-ci a eu des modèles; mais on sent qu'il pouvoit s'en passer. Il y a plus de talent et d'abondance dans Homère, plus d'art et de choix dans

Virgile. L'un et l'autre sont peintres : ils peignent toute la nature, et le choix est admirable dans tous les deux ; mais il est plus gracieux dans Virgile, et plus vif dans Homère. Homère s'est plus attaché que Virgile à peindre les caractères, les mœurs des hommes ; il est plus moral : et c'est là, à mon gré, le principal avantage du poëte grec sur le poëte latin. La morale de Virgile est meilleure : c'est le mérite de son siècle, et l'effet des lumières acquises d'âge en âge ; mais Homère a plus de morale : c'est en lui un mérite propre et personnel, l'effet de son tour d'esprit particulier. Virgile a surpassé Homère dans le dessin et dans l'ordonnance. Il viendra plutôt un Virgile qu'un Homère. Nous ne devons point craindre que les fautes d'Homère se renouvellent, un écolier les éviteroit ; mais qui nous rendra ses beautés ?... » Alexandre faisoit ses délices de la lecture du poëte grec. Il le mettoit ordinairement sous son chevet avec son épée. Il renferma l'Iliade dans la précieuse cassette de Darius, « afin, dit ce héros, que l'ouvrage le plus parfait de l'esprit humain fût renfermé dans la cassette la plus précieuse du monde. Il appeloit Homère ses provisions de l'art militaire. Voyant un jour le tombeau d'Achille dans le Sigée : « O fortuné héros, s'écria-t-il, d'avoir eu un Homère pour chanter tes victoires !... » Outre l'Iliade et l'Odyssée, on a attribué encore à Homère un poëme burlesque, intitulé la *Batrachomyomachie*, que plusieurs de nos poëtes, entre autres Boivin, ont traduit en vers français, et des *Hymnes* et fragmens d'*Hymnes*, qui, s'ils ne sont pas de lui, datent du moins de la plus haute antiquité, et, au jugement de Ruhnkenius, dans la première de ses *Epistolæ criticæ*, qui roule en grande partie sur ces mêmes poëmes, respirent la belle simplicité et l'élégance native du prince des poëtes. Chrétien-Frédéric Matthæi a depuis peu découvert à Moscou une *Hymne* d'Homère à Cérès, demeurée inconnue jusqu'alors, ou du moins que l'on croyoit perdue, et un fragment d'une *Hymne* à Bacchus ; il en fit part à Ruhnkenius, qui publia ces morceaux précieux à Leyde en 1780 ; et cette première édition s'étant, par accident, trouvée incomplète, Ruhnkenius en donna une seconde en 1782, à la suite de laquelle il réimprima ses deux *Epistolæ criticæ*, qui avoient paru pour la première fois en 1749 et 1751. Nicolas Ignarra a fait imprimer à Naples, en 1781, *Emendationes Hymni Homerici in Cererem ; præmittitur ejusdem hymni notitia, judicium, ætatis divinatio* ; brochure in-8° de 32 pag. Ignarra ne croit pas que l'hymne à Cérès, nouvellement découverte, soit la même dont Pausanias a fait mention ; il la rapporte même à un âge postérieur à celui de Pausanias, et il la suppose cousue de différens lambeaux. Son opinion n'a pas paru d'un grand poids à l'auteur de la *Bibliotheca crit.*, 8e part., p. 6-8. L'Hymne à Cérès a été traduite en vers latins par Laurent Van Santen, et en italien par le professeur Lamberti. Nous avons de belles éditions d'Homère en grec, avec des notes ; 1° celle de Florence, 1488, 2 vol. in-fol., avec les commentaires de Démétrius Chalcondyle ; 2° celle de Rome, 1542 et 1550, avec les commentaires d'Eustathe, 4 vol. in-fol. ; 3° celle de Glascow, 1756, 2 vol. in-fol. Les belles éditions grecques et latines sont, 1° celle de Schrévélius, Leyde, 1656, 2 vol. in-4° ; 2° celle de Barnès, 1712, 2 vol. in-4° ; 3° celle de Clarke, 1754, 4 vol. in-4° ; 4° l'édition grecque et latine donnée par J.-Aug. Ernesti, Leipsick, 1759—1764, en 5 vol.

in-8°; 5° enfin, celle donnée par F.-August. Wolf, Leipsick, 1804—1807, 4 vol. in-8°, dont le texte est regardé aujourd'hui comme le meilleur que nous ayons de ce prince des poëtes grecs. Dans les prolégomènes relatifs aux écrits d'Homère, M. Wolf a émis plusieurs opinions qui ont été réfutées dans un petit ouvrage du savant académicien Ste.-Croix, Paris, 1798, in-8°. La meilleure édition de l'Iliade a été publiée par C.-G. Heyne, Leipsick, 1802, en 8 vol. in-8°. Madame Dacier en a donné une traduction française, 1711 à 1716, Paris, 6 volumes in-12. On les orne quelquefois des figures de Picart, qui ont été faites pour l'édition de Hollande. Il y en a une édition postérieure, de Paris, en 8 vol. Bitaubé a donné une traduction en prose de l'Iliade, en 3 vol. in-8°, 1780. Il en a paru en 1777 une nouvelle très-bien écrite, 3 volumes in-8° et in-12, par M. Le Brun, aujourd'hui architrésorier et prince de l'empire. Rochefort a traduit en vers l'Iliade et l'Odyssée, 4 vol. in-8°, Paris, 1772. La version du premier poëme a entièrement fait oublier l'ouvrage de La Mothe, dont nous parlerons ailleurs. (*Voyez* HOUDARD.) Gin a donné une superbe Edition grecque et française des œuvres d'Homère, traduction nouvelle, 1786, en 8 volumes in-4°, et 7 volumes in-8°. Enfin on possède depuis quelques années deux versions, en beaux vers latins, des deux poëmes d'Homère; en voici les titres: *Homeri Ilias latinis versibus expressa à Raimundo Cunichio Ragusino*, Romæ, 1777.—*Homeri Odyssæa... à Bernardo Zamagna, Ragusino*, Senis, 1778. Quoiqu'il n'y ait rien de constant sur l'histoire d'Homère, nous croyons devoir citer quelques circonstances rapportées par divers savans; ils lui donnent pour mère Crithéis, et pour maître Phémius ou Pronapide, qui enseignoit à Smyrne les belles-lettres et la musique. Phémius, charmé de la bonne conduite de Crithéis, l'épousa et adopta son fils. Après la mort de Phémius et de Crithéis, Homère hérita de leurs biens et de l'école de son père. Un maître de vaisseau, nommé Mentès, qui étoit allé à Smyrne pour son trafic, enchanté d'Homère, lui proposa de quitter son école et de le suivre dans ses voyages. Homère, qui pensoit déjà à son Iliade, s'embarqua avec lui. Il paroît constant qu'il parcourut toute la Grèce, l'Asie mineure, la mer Méditerranée, l'Egypte et plusieurs autres pays. Après diverses courses, il se retira à Cumes, où il fut reçu avec transport. Il profita de cet enthousiasme pour demander d'être nourri aux dépens du trésor public; mais ayant été refusé, il sortit pour aller à Phocée, en faisant cette imprécation: « Qu'il ne naisse jamais à Cumes de poëte pour la célébrer! » Il erra ensuite en divers lieux, et s'arrêta dans l'île de Chio. Quelque temps après, ayant ajouté à ses poëmes beaucoup de vers à la louange des villes grecques, sur-tout d'Athènes et d'Argos, il alla à Samos, où il passa l'hiver. De Samos il arriva à Io, l'une des Sporades, dans le dessein de continuer sa route vers Athènes; mais il tomba malade, et y mourut dans l'indigence vers l'an 920 avant J. C. Un officier hollandais au service de la Russie découvrit en 1772 un tombeau prétendu d'Homère à Nio (anciennement Io); c'est un sarcophage, de quatre pieds de large sur sept de long. *Voy.* ARISTARQUE, n° II; APOLLONIUS, n° VI; ARCHÉLAUS, n° VI; ALCINOUS, n° I, *et* CALABER.

* HOMMEL (Charles-Frédéric), écrivain allemand, né en 1722, mort en 1781, a composé un grand

nombre d'ouvrages, dont les principaux sont, I. *De legum civilium et naturalium naturâ.* II. *Oblectamenta juris feudalis, sive grammaticæ observationes in jus rei clientelaris et antiquitates germanicas varie illustrantes.* III. *Corpus juris civilis cum notis variorum.*

† HOMMEY (Jacques), religieux de l'ordre des augustins, du couvent de Bourges, né à Séez, mort à Angers en 1713, âgé de 69 ans, très-instruit dans les langues latine, grecque et hébraïque, a donné, I. *Milleloquium sancti Gregorii*, Lyon, 1683, in-fol. II. *Supplementum patrum*; Paris, 1685, in-8° : il y rapporte tout au long en latin une histoire de Floridan, du manuscrit de Nicolas de Clémangis, des œuvres duquel il témoigne dans la préface de ce supplément avoir dessein de donner une édition in-fol., augmentée de plusieurs traités et anecdotes. Ces deux ouvrages furent bien reçus. III. *Diarium Europæum* : compilation, d'après les gazettes, de ce qui s'est passé au commencement du 18e siècle; peu goûtée et qui fit exiler son auteur à Bar-le-Duc, à la sollicitation de l'ambassadeur de Venise, qui trouva que l'auteur avoit parlé en termes trop forts de la satisfaction que la république avoit faite au roi sur la fin de 1702. Quelques années avant, le père Hommey avoit aussi été exilé de Paris par l'intrigue de l'archevêque du Harlay, qui, voulant obtenir en faveur de sa sœur la démission de l'abbaye de Port-Royal, à laquelle avoit été nommée la sœur du religieux, attribua le refus à celui-ci, qu'il fit éloigner de Paris par son provincial. Hommey avoit encore fait un *Milleloquium sancti Hyeronimi Chrysostomi.*

† HOMMOND (Charles-François l'), né à Chaulnes près de Noyon en 1728, s'attacha à l'instruction publique. Après avoir été principal d'un collége de province, il eut la modestie de venir à celui du cardinal Le Moine à Paris pour y professer les basses classes, sans vouloir jamais monter aux classes supérieures. L'assemblée du clergé lui accorda une gratification sans qu'il l'eût sollicitée. Cet homme simple et modeste mourut à Paris le 31 décembre 1794. Ses ouvrages, destinés aux études, sont divers *Abrégés* utiles, écrits avec goût. I. *De viris illustribus urbis Romæ.* C'est un in-24 qui a eu un grand nombre d'éditions. II. *Elémens de la grammaire latine*, in-12. L'adoption de cette grammaire fut un grand événement dans les colléges; les uns y soutenoient l'excellence de celle de Tricot; un plus grand nombre lui firent préférer celle de l'Hommond. Dans la première déclinaison, il avoit substitué le mot *rosa* la rose, à l'ancien mot *musa* la muse : la rose a triomphé. III. *Elémens de la grammaire française*, in-12. Ces deux ouvrages ont obtenu des éditions sans nombre. IV. *Abrégé de l'Histoire de l'Eglise*, in-12. V. *Doctrine chrétienne*, in-12. VI. *Epitome Historiæ sacræ*, in-12. VII. *Histoire abrégée de la religion*, 1791, in-12.

HOMODEI (Signorello), fameux jurisconsulte du 14e siècle, né à Milan, est auteur d'un ouvrage estimé dans son temps, intitulé *Repetitiones juris civilis*, Lugd., 1555, in-fol. — Deux cardinaux, Louis HOMODEI, mort en 1685, et un autre Louis HOMODEI, son neveu, mort en 1706, ont illustré cette famille.

† HOMTORST ou HONTORST (Gérard), peintre, élève de Bloëmaërt, né à Utrecht en 1592, alla à Rome pour se perfectionner, et chercha à imiter la manière du Caravage. Il passa en Angleterre, où

il fit pour le roi plusieurs tableaux. Il se fixa à La Haye, avec le titre de peintre du prince d'Orange, pour qui il en fit beaucoup. Homtorst excelloit à représenter des *Sujets de nuit*, et passe pour le premier de son art dans ce genre de peinture. On voit, entre autres, de lui, chez le roi de Bavière, l'*Enfant prodigue parmi les prostituées;* dans la galerie de Dresde, une *Vieille comptant son argent à la lueur d'une lampe;* une autre *Vieille* et un *Arracheur de dents*, éclairés de même, etc.; et au Musée Napoléon, le portrait de *Charles-Louis*, électeur palatin, et celui du prince *Robert*, son frère, la *Servante de Caïphe*, qui fit renier J. C. par saint Pierre, et *Pilate se lavant les mains.* On regarde comme ses plus beaux tableaux d'histoire une *Descente de Croix* et un *S. Sébastien*, fait pour la cathédrale de Gand. Il mourut à l'âge de 67 ans.

HONAM, Arabe, traducteur de tous les ouvrages d'Aristote, par ordre d'Almamoun, septième calife abbasside, obtint, dit-on, pour chaque livre de ce philosophe, autant d'or que l'ouvrage pesoit. Honam étoit chrétien, et florissoit dans le 9e siècle.

* HONCAMP (Mathias), chanoine de Magonza, florissoit vers la fin du 17e siecle. On a de lui, I. *Sacræ Scripturæ et sanctorum Patrum apologia, in quâ non solum reverendis, patris Simeonis Richard, ordinis oratorii, liber, sed et quorumdam Hollandiæ theologorum super eumdem librum judicium examinantur*, Moguntiæ, 1690. II. *Expositio mystica et moralis Evangelii secundum Mattheum cum indice copioso, maxime ad usum concionatorum*, Moguntiæ, 1690, 3 volumes in-8°. Ouvrage précédé d'une instruction nécessaire pour les saintes Écritures et pour l'Evangile.

* I. HONDERKOOTER (Gilles), excellent peintre, né à Utrecht en 1583, peignoit *le paysage* d'un style admirable, et *les fleurs* avec une exactitude et une vérité précieuses.

II. HONDERKOOTER (Melchior), fils du précédent, peintre, né à Utrecht en 1636, mort dans la même villle en 1695, à 61 ans, excelloit à peindre les *Animaux* et sur-tout les *Oiseaux*, dont il représentoit parfaitement la plume. De plus, il ornoit ses fonds de paysages bien finis. Sa touche est ferme et large, son pinceau gras et onctueux. Ses tableaux sont peu connus en France, parce que les Hollandais en sont fort curieux, et qu'ils les vendent fort cher. Il y en a trois dans la galerie de Vienne, représentant des *Oiseaux de basse-cour;* et quatre dans le Musée Napoléon; savoir, *l'Entrée des animaux dans l'arche*, le *Concert discordant*, *exécuté par les oiseaux*, un *Combat de coq contre un poulet d'inde*, et un autre *Combat de coq contre un corbeau, en présence d'un paon, d'un pélican et d'autres animaux.* Ces tableaux viennent des conquètes de la grande armée sur la Prusse en 1806 et 1807.

* I. HONDIUS (Abraham), peintre hollandais, né à Roterdam en 1638, mort en 1691. Ses ouvrages se distinguent par le feu de la composition. Le principal représente l'*Incendie de Troie.* On y admire la disposition des figures, la correction du dessin, et la touche libre et hardie. Il a sur-tout peint des *Chasses*, et il excelloit dans les *Animaux* et le *Paysage.*

II. HONDIUS (Josse), né à Wackerne, petit bourg de Flandre, en 1563, mort en 1611, à 48 ans, apprit sans maitre à *graver* et *à dessiner sur le cuivre* et *sur l'ivoire*, et *à fondre les caractères*

d'imprimerie. Il excelloit dans tous ces genres. Il s'adonna aussi à la géographie, et publia un ouvrage intitulé *Descriptio geographica orbis terrarum*, 1607, in-folio. — Un autre HONDIUS, ou peut-être le même, a fait imprimer un *Traité d'Artillerie*, où, en parlant du siége d'Anvers par le duc de Parme, il fait mention de brûlots inventés par Pierre Timmerman, ingénieur flamand, de forme triangulaire, remplis de poudre et de pierres, et presque en tout semblables à ceux dont les Anglais, en 1804, ont fait usage près de Boulogne.

* I. HONDT *ou* HONDIUS (Henri) est le plus habile graveur de tous les Hondt. On a de lui un grand nombre de *Portraits* estimés, d'après Lucas de Leyde, Le Titien, Van Dyck, Wildens, Mytens, Mireveldt et autres maîtres.

* II. HONDT *ou* HONDIUS (Guillaume), fils du précédent, a gravé plusieurs *Estampes*, entre autres, son portrait d'après Van Dyck, celui de François Franck, dit *le jeune*, d'après le même, etc.

HONE (George-Paul), jurisconsulte, né à Nuremberg en 1662, conseiller du duc de Meinungen, et bailli de Cobourg, où il mourut en 1747, à 85 ans, a donné divers ouvrages en latin, dont les plus connus sont, I. *Iter juridicum per Belgiam, Angliam, Galliam, Italiam.* II. *Lexicon topographicum Franconiæ*, etc. III. *L'Histoire du duché de Saxe-Cobourg.* IV. Des *Pensées sur la suppression de la mendicité*, etc. Ces deux derniers écrits sont en allemand.

HONERT (Jean Van den), né en 1693, dans un village près de Dordrecht, étudioit régulièrement quatorze heures par jour. Il devint pasteur et professeur en théologie, en histoire ecclésiastique et en éloquence sacrée à Leyde, où il mourut l'an 1758, à 65 ans. On a de lui *un très-grand nombre d'ouvrages*, la plupart polémiques.

HONESTIS (Pierre de), qu'il faut distinguer du cardinal Pierre-Damien, abbé de Sainte-Marie-du-Port, près de Ravennes, écrivit les *Règles* de cette abbaye, et mourut en 1119, regardé comme un homme aussi pieux que savant.

HONG-KILA, femme de Hupilay, cinquième empereur des Mogols, renommée pour ses vertus et sa modération. Son époux ayant conquis, en 1276, une grande partie de la Chine, envoya prisonnier à Changtu, capitale de la Tartarie, l'empereur Kont-Song, et toute sa famille. Hong-Kila leur prodigua tous les soins de l'humanité. Lorsqu'on étala les trésors conquis, toute sa cour les contemploit avec de grands transports de joie; l'impératrice au contraire répandit quelques larmes, et s'adressant à Hupilay : « Seigneur, lui dit-elle, les dynasties ne sont pas éternelles; jugez par la révolution qui précipite celle des Song, ce qui peut arriver à la vôtre. » Hong-Kila cessa de vivre en 1281.

HONGNANT. *Voyez* HOUTTEVILLE.

† HONGRE (Étienne le), sculpteur parisien, reçu à l'académie royale de peinture et de sculpture en 1628, mourut en 1690, âgé de 62 ans. Ce maître célèbre parmi les artistes du siècle de Louis XIV embellit les jardins de Versailles de plusieurs ouvrages; tels sont une figure représentant l'*Air; Vertumne* en therme; *Pomone*, autre therme. C'est d'après son modèle que fut fondue la statue équestre de Louis XIV érigée à Dijon.

* HONORANTE (Romuald), né à Ascoli dans la Marche d'Ancône, passa une partie de sa vie à Rome, où il obtint un canonicat, et fut estimé pour sa probité et son savoir. Il mourut dans un âge avancé vers 1775. On a de lui, I. *Direttorio degli esercizy spirituali per gli ordinandi*, Rome. II. *Direttorio per gli parocchi e confessori*, Rome.

† I. HONORAT *ou* HONORÉ (saint), archevêque d'Arles, et fondateur du monastère de Lérins, d'une famille illustre des Gaules, sans qu'on sache précisément de quel pays. Son père, qui étoit païen, voulut inspirer à son fils le goût du monde, mais il ne put y réussir. Honorat embrassa le christianisme, et passa en Grèce, où il vécut dans la solitude. Saint Venance, son frère, le compagnon de son voyage et de sa retraite, étant mort à Métonne, Honorat retourna en France, et choisit l'île de Lérins pour y vivre solitaire. Il n'y demeura pas long-temps inconnu; Une foule de personnes vinrent se mettre sous sa conduite. Il leur fit bâtir un monastère vers 410, et les quitta malgré lui pour occuper le siége d'Arles.

II. HONORAT, évêque de Marseille vers 594, succéda à Sabinien, et se distingua par sa piété, sa prudence, son éloquence, et sa facilité à parler sur-le-champ sur les matières de la foi. Il composoit des discours en forme d'homélies pour combattre les hérétiques. Le pape Gélase rendit un témoignage avantageux à sa doctrine, et Connade en fait un grand éloge. Nous avons de lui la *Vie de saint Hilaire d'Arles*, qui se trouve dans le Saint-Léon du P. Quesnel, et avec le Saint-Prosper, imprimé à Rome, 1732, in-8°.

HONORATUS. *Voy.* ANTONIUS *et* SERVIUS, n° II.

I. HONORÉ (les papes). *Voyez* HONORIUS I et suivans.

II. HONORÉ *le Solitaire*, ou d'*Autun*, parce qu'il étoit théologal de l'église d'Autun, célèbre par ses ouvrages sous le règne de l'empereur Henri V, vers l'an 1120, a publié, I. *De prædestinatione et gratiâ*, dont l'édition la plus exacte est de 1621. II. *De luminaribus Ecclesiæ*. C'est un recueil d'écrivains ecclésiastiques. III. Un *Traité* de l'office et des cérémonies de la messe, intitulé *De gemmâ animæ*. IV. Et d'*autres écrits*, la plupart imprimés séparément. Il s'en trouve quelques-uns dans la Bibliothèque des Pères.

III. HONORÉ, de Cannes, petite ville de Provence auprès d'Antibes, célèbre capucin du 17e siècle, prêcha avec succès à la cour et à la ville. Son éloquence étoit celle d'un apôtre, sans aucun ornement. Le père Bourdaloue, un de ses admirateurs, disoit « que le père Honoré faisoit rendre à ses sermons ce que l'on avoit volé aux siens. »

† IV. HONORÉ DE SAINTE-MARIE, appelé dans le monde *Pierre Vauzelle*, né à Limoges en 1651, prit l'habit de carme déchaussé en 1671, et mourut à Lille en 1729. Ce savant religieux a publié divers ouvrages, dont les principaux sont, I. *Réflexions sur les règles et sur l'usage de la critique, touchant l'Histoire de l'Eglise, les ouvrages des Pères, les actes des anciens martyrs, les Vies des saints*, etc. *avec des notes historiques, chronologiques*, en 3 vol. in-4°. Dans cet ouvrage, rempli de recherches et de dissertations curieuses, érudites, et la plupart sur des points importans, l'auteur manque quelquefois

lui-même de critique, quoiqu'il en donne de bonnes règles, principalement dans son premier volume, qui est le plus estimé. II. La *Tradition des Pères et des auteurs ecclésiastiques sur la contemplation*, avec un *Traité* sur les motifs et la pratique de l'amour divin, trois volumes in-12, ouvrage traduit en italien et en espagnol. III. Un *Traité des indulgences du jubilé*, in-12. IV. Des *Dissertations historiques et critiques des ordres militaires*, 1718, in-4°. V. *Observations sur l'Histoire ecclésiastique de Fleury*, in-12, dont la première édition parut, sans nom de lieu ni d'imprimeur (Malines, Laurent Van der Elst, 1726); la deuxième à Malines, 1727, et la troisième au même lieu en 1729.

† HONORIA (Justa-Grata), fille de Constance III et de Placidie, née à Ravennes en 417 ou 418, reçut à l'âge de 16 ans le titre d'Auguste; mais elle déshonora peu de temps après cette dignité en s'abandonnant à Eugène, intendant de sa maison, commerce qui eut des suites visibles. Chassée du palais impérial, elle fut envoyée à Constantinople, où on la garda très-étroitement jusqu'à la mort de Théodose-le-Jeune, arrivée en 450. Marcien lui ayant rendu la liberté, elle revint en Italie, et voulut partager l'empire d'Occident avec son frère Valentinien. Mais ce prince ne s'étant point prêté à ses vues, elle fit proposer à Attila, roi des Huns, de la demander en mariage, et d'exiger pour sa dot la moitié de l'empire. On répondit aux ambassadeurs du prince hun qu'elle étoit mariée, et que quand même elle ne le seroit point, son sexe l'excluoit de toute prétention au gouvernement. La guerre funeste qui suivit ce refus ayant été terminée, Honoria passa le reste de ses jours en Italie. On ignore l'année de sa mort.

† I. HONORIUS, empereur d'Occident, fils de l'empereur Théodose et de Flacille, né à Constantinople le 9 septembre 384, étoit le second héritier de l'empire; il le partagea avec Arcadius, son frère, après la mort de leur père, en 395. Stilicon, à qui Théodose avoit confié la régence, forma le dessein de détrôner son pupille. Après avoir vaincu Radagaise, qui étoit entré en Italie avec quatre cent mille hommes, il résolût de se servir des barbares, et sur-tout des Goths, conduits par Alaric, pour exécuter ce projet. L'empereur, informé des trahisons de Stilicon, le fit tuer par Héraclien en 1408. Dès la même année, Alaric, général des Goths, mit le siége devant Rome, dans l'espérance d'un accommodement; mais cette négociation n'ayant pas réussi, Alaric revint l'assiéger l'année suivante, et obligea les habitans de cette ville à recevoir Attale, préfet de Rome, pour empereur. Le peuple romain fut réduit à une telle extrémité, que les prêtres des faux dieux, profitant de la consternation générale, se vantèrent de chasser les assiégeans par le secours de leurs divinités. Il y avoit encore des magistrats dans le sénat qui tenoient à l'ancienne religion. On permit donc de faire des sacrifices aux dieux des gentils, soit dans le Capitole, soit dans les endroits principaux de la ville. Mais ces sacrifices ne changèrent rien à l'état des choses. Cependant il falloit de l'argent pour renvoyer les barbares. Les Goths demandoient dix mille marcs d'or, et soixante mille marcs d'argent. On fondit donc ce qui restoit d'idoles composées de ces deux métaux. Alaric ayant fait une troisième incursion quelque temps après, Rome fut encore pillée, les idoles en-

tierement détruites, et leur culte presque entièrement négligé. Tandis que l'empire étoit ainsi ravagé, Honorius restoit tranquille à Ravenne ; et manquant ou de courage ou de force pour s'opposer à ces barbares, il languissoit dans une oisiveté déplorable. Divers tyrans s'élevèrent dans l'empire ; Honorius s'en défit par ses capitaines, car pour lui il étoit incapable d'agir. Il mourut d'hydropisie à Ravenne en 423, sans avoir eu d'enfant, quoiqu'il eût été marié deux fois, à Marie et à Thermancie, filles de Stilicon. « Cet empereur, dit Richer, fut exempt de vices, mais il eut tous les défauts. Ce fut un prince timide qui n'osa rien entreprendre ; qui ne vit le danger qu'avec effroi, et l'évita toujous ; qui se laissa conduire et tromper ; qui ne commanda jamais au peuple que pour obéir à ses ministres. Il ne sut former aucun dessein, et n'en put comprendre ni exécuter aucun. L'empire enfin croula, parce que le chef ne put le soutenir. » Les historiens catholiques ont loué sa piété, sa foi, ses mœurs et sur-tout sa charité. Mais ces vertus ne suffisent pas dans un monarque.

† II. HONORIUS Ier ou Honoré Ier, pape après Boniface V, en 626, mort le 12 octobre 638, fit cesser le schisme des évêques d'Istrie engagés à la défense des *trois chapitres* depuis plus de soixante-dix ans. Il prit un soin particulier des églises d'Angleterre et d'Ecosse, et gouverna l'Église universelle avec autant de zele que de prudence. Cependant les catholiques orthodoxes lui reprochent de s'être laissé surprendre par Sergius, patriarche de Constantinople, chef du monothélisme. Cet hérétique lui écrivit une lettre pleine de déguisement, dans laquelle il lui disoit qu'on étoit convenu de garder le silence sur la dispute des deux opérations en Jésus-Christ. Il lui insinuoit en même temps que quelques Peres avoient enseigné une seule opération. Honorius, ne se défiant pas de ces refus, lui écrivit une lettre dans laquelle il lui disoit : « Nous confessons une seule volonté en Jésus-Christ, parce que la divinité a pris, non pas notre péché, mais notre nature telle qu'elle a été créée avant que le péché l'eût corrompue. Et plus bas : Nous devons rejeter ces mots nouveaux qui scandalisent les Eglises, de peur que les simples, choqués de l'expression des deux opérations, ne nous croient nestoriens ou eutychéens, si nous ne reconnoissons en Jésus-Christ qu'une seule opération. » Cette lettre, qui favorisoit les vues artificieuses de Sergius, n'est point adressée à tous les fidèles, comme le sont la plupart des lettres dogmatiques des papes, mais seulement à ce patriarche de Constantinople. On trouve des *Lettres* d'Honorius dans les Conciles du père Labbe, et dans la Bibliothèque des Pères une *Epigramme* qu'il a composée.

III. HONORIUS II, appelé auparavant *le cardinal Lambert*, évêque d'Ostie, ou de Vélétri, fut créé pape le 21 décembre 1124 d'une manière assez extraordinaire. Après la mort de Calixte II, les cardinaux élurent Thibauld, cardinal du titre de Saint-Anasthase, qui prit le nom de Célestin ; mais tandis qu'on chantoit le *Te Deum* en action de grace de cette élection, Lambert fut proclamé par le parti de Robert Frangipani, qui étoit extrêmement puissant. Célestin, pour épargner un schisme à l'Eglise, renonça volontairement au pontificat. Honorius, connoissant l'irrégularité de son élection, voulut en faire autant sept jours après ; mais les cardinaux et les prélats romains la confirmèrent.

Il confirma à son tour l'élection de Lothaire à l'empire, et condamna les abbés de Cluni et du Mont-Cassin, accusés de divers crimes. Il mourut le 14 février 1130. On a de lui quelques *Lettres*, qui ne contiennent rien de remarquable.

IV. HONORIUS III (Censio SAVELLI), Romain, pape après Innocent III, le 17 juillet 1216, confirma l'ordre de St.-Dominique, et celui des carmes. Ces derniers religieux, originairement des espèces d'ermites, auxquels Albert, patriarche de Jérusalem, donna une règle en 1209, qui fut approuvée par Honorius III en 1224, tirerent leurs noms du Mont-Carmel en Syrie. Honorius fit prêcher inutilement des croisades pour le recouvrement de la Terre-sainte. Ce pape, mort le 18 mars 1227, et savant pour son siècle, a laissé plusieurs ouvrages. C'est le premier qui accorda des indulgences dans la canonisation des saints. C'est lui aussi qui, vers 1220, défendit d'enseigner le droit civil à Paris; défense qui subsista jusqu'en 1679, que l'on y établit une chaire pour cette faculté. On a publié, sous son nom, *Conjurationes adversùs principem tenebrarum et angelos ejus*, à Rome, 1629, in-8° peu commun.

† V. HONORIUS IV (Jacques SAVELLI), Romain, monté sur le trône pontifical le 2 avril 1285, et mort le 3 avril 1287, après avoir purgé l'état ecclésiastique des voleurs qui l'infestoient, se signala par son zèle pour les droits de l'Église romaine et pour le recouvrement de la Terre-sainte. Il conçut l'idée de quelques établissemens utiles pour accélérer le progrès des lettres, très-négligées dans son siècle. Il avoit voulu fonder à Paris un collége où l'on pût apprendre les langues orientales; mais cette fondation n'eut pas lieu. *Voyez* APONO.

VI. HONORIUS, antipape *Voyez* CADALOUS.

† HONTAN (N... baron de la), gentilhomme gascon, vivoit dans le 17e siecle. D'abord soldat en Canada, ensuite officier, il fut envoyé à Terre-Neuve en qualité de lieutenant de roi; il se brouilla avec le gouverneur, fut cassé, et se retira en Portugal, et de là en Danemarck. Il est principalement connu par ses *Voyages dans l'Amérique septentrionale*, en 2 vol. in-12, imprimés à Amsterdam en 1705, dans lesquels il fait connoître les différens peuples qui y habitoient, leur gouvernement, leur commerce, leurs coutumes, leur religion, etc. Ils sont écrits d'un style embarrassé et barbare. Le vrai y est totalement confondu avec le faux, les noms propres estropiés, la plupart des faits défigurés. On y trouve des épisodes entiers qui sont de pures fictions: tel est le *Voyage sur la Rivière-Longue*, aussi fabuleuse que l'île de Barataria, dont Sancho Pança fut fait gouverneur.

† HONTHEIM (Jean-Nicolas), né à Trèves le 27 janvier 1701, y fit ses études et se livra particulièrement à celles du droit canonique et de la jurisprudence. Etant allé en Italie, il voulut connoître à fond tous les usages de la cour romaine; revenu en Allemagne, il déploya son zèle et ses talens en faveur des libertés de l'Église germanique et de l'Église en général. Il fut nommé vice-chancelier de l'université de Trèves, conseiller de l'électeur son suffragant, et évêque de Myriophite *in partibus*. Il a publié *Decas legum illustrium*, etc., in-fol., Treves, 1736; *Historia Trevirensis diplomatica et pragmatica*, etc., 3 vol. in-fol. Ausbourg et Wurtzbourg, 1750; *Prodromus historiæ Trevirensis*, 2 vol. in-fol., Ausbourg, 1757; mais le plus célèbre de ses

ouvrages est celui qu'il a donné sous le nom de *Justinus Febronius de statu Ecclesiæ*, in-4°, Bouillon et Francfort, 1763; ce livre qui eut plusieurs éditions fut traduit en allemand et en d'autres langues. La version française intitulée *Traité, du gouvernement de l'Eglise*, fut imprimée à Venise, in-4°, en 1766, et réimprimée en 3 vol. in-12, 1769. Un tres-bon abrégé fut donné en 2 volumes par Lissoir, abbé de la Valdieu. (*Voyez* ce nom.) Hontheim en donna ensuite un épitome sous ce titre : *Justinus Febronius abbreviatus et emendatus*, in-4°, 1777. Ces deux ouvrages qui heurtoient directement tous les préjugés ultramontains causèrent un fracas inconcevable. Les curialistes se déchaînerent contre lui dans une multitude de libelles. La cour de Rome avoit singulièrement à cœur de lui arracher un désavœu qu'elle obtint enfin en 1779. Elle fit sonner très-haut cette rétractation ; mais en 1781 parut à Francfort 1 vol. in-4° du meme auteur : *Justini Febronii commentarius in suam retractationem*, dans lequel réduisant à 38 propositions les reproches qu'on lui fait, il s'efforce de rétablir les principes de son fameux ouvrage, mais d'une manière indécise qui le montre alternativement comme fauteur et comme ennemi de l'ultramontanisme. Admet-il par exemple que le pape a droit d'indiquer, de confirmer les conciles, sous sa plume accourent à l'instant une foule d'exceptions par lesquelles il modifie son système. Cet ouvrage atteste que Hontheim, persévérant dans ses principes, n'a donné à Rome qu'une satisfaction illusoire; mais devoit-il biaiser d'une maniere qui confine à la mauvaise foi ? Y a-t-il de sa part de la franchise à dire que ceux qui étudient l'antiquité embrassent ordinairement des opinions mal digérées et absurdes. Cela signifieroit équivalemment qu'au lieu d'étudier les conciles et les Peres, qui établissent les prérogatives de l'Église, il faut consulter les canonistes des derniers temps dont la plupart n'ont parlé que de celles du pontife romain. On a prétendu que des considérations de famille, et l'amitié pour ses neveux, dont il vouloit hâter l'avancement, avoient influé sur ses démarches ; mais son commentaire est à peu près la rétractation de sa rétractation. « Je ne puis rétracter l'Écriture sainte, les Peres, sur-tout saint Augustin ; si j'ai eu tort, c'est de dire la vérité. » Tel est le langage qu'il tenoit à son abbréviateur Lissoir. Le suffragant de Trèves est mort le 2 septembre 1790, aussi intrépide dans ses principes que les prélats et prêtres qui ont concouru au congrès d'Ems ; quoique, par une complaisance excessive, ils n'aient pas pressé l'exécution des déterminations prises à cette assemblée. On en appelle au témoignage de tous ceux qui sont vivans, sur-tout au primat actuel de l'Allemagne et au savant clergé qui l'entoure.

HONTIVEROS (Dom Bernard), bénédictin espagnol, professeur de théologie dans l'université d'Oviédo, puis général de sa congrégation en Espagne, et enfin évêque de Calahorra, mort en 1662, a donné un livre intitulé *Lacrymæ militantis Ecclesiæ*. C'est un traité estimé contre les casuistes relâchés.

HONTORST (Gérard). *Voyez* HOMTORST.

* HONUPHRIUS (Honuphre de), médecin du 15e siècle, né à Foligni dans l'Ombrie, d'une famille noble, enseigna la philosophie et la médecine dans l'université de Pérouse, et s'y distingua dans la chaire par la solidité de ses leçons, et dans le grand monde par les succès d'une pratique brillante. Ce fut à la répu-

tation de ce double talent qu'il dut la place de médecin du pape Sixte V. Il a laissé plusieurs *ouvrages* et *discours*, manuscrits, sur des matières médicinales et philosophiques.

* HOOFMAN (Elizabeth), née à Harlem en 1664, cultiva avec succès les muses latines et hollandaises. Egalement appliquée à l'étude du grec, elle a traduit avec succès, dans sa langue maternelle, plusieurs *Odes* d'Anacréon et d'Horace. Les vers suivans, qui font partie d'une complainte sur la mort d'un de ses neveux, peuvent servir d'échantillon de son talent pour la poésie latine.

Flexanimam immitis linguam Libitina retundit
Pro roseo pallens inficit ora color,
Candor et obsequium, blandâque in fronte renidens
Simplicitas, cunctis quæ placuêre jacent,
Claudimus, heu! miseri teneros morientis ocellos
Qui potiùs nostros claudere debuerat
Spes erat ex illo dulces quoque cernere natos:
Pro thalamo est tumulus, proque nepote rogus.

Après avoir goûté les douceurs et l'amertume du sort avec Pierre Koolaart, négociant, qu'elle épousa en 1693, elle mourut sa veuve à Cassel en 1736. Son frère, Corneille HOOFMAN a enrichi de quelques *pièces* le théâtre hollandais. Guillaume Kops a publié en 1774 *une collection choisie* des poésies hollandaises et latines d'Elizabeth Hoofman.

* HOOGE. *Voyez* HOOGUE.

* HOOGENDYK (Sébastien), médecin, versé dans la littérature grecque et latine, né à Dordrecht vers le commencement du 17e siècle, pratiqua son art dans cette ville avec beaucoup de succès. On n'a de lui que des *Epigrammes grecques* imprimées à la tête de quelques ouvrages de ses amis.

* HOOGERS (Gosuin), professeur d'humanités à Deventer, où il avoit succédé dans cet enseignement à J. G. Grævius, étoit un partisan enthousiaste de la liberté républicaine. Nous avons de lui un recueil de *Poésies latines*, imprimé à Amsterdam, chez Elzévir en 1672, 1 vol. in-12. Il y a joint trois *Discours* prononcés à Deventer dans des occasions solennelles, et qui portent l'empreinte de ses sentimens patriotiques. Le changement des circonstances lui valut une disgrace honorable. Il fut destitué de sa chaire; mais ses concitoyens l'appelèrent aux honneurs de la représentation municipale, et de professeur il devint bourgmestre. Hoogers n'atteignit pas l'âge de 40 ans, et mourut le 14 avril 1676. On lui doit aussi la *publication* de deux Opuscules posthumes de Rabo-Herman Schela.

* HOOGEVEEN (Henri), né à Leyde en 1712, recteur de l'école latine de Delft, mort dans cette ville le 1er novembre 1792. Ses père et mère, quoique pauvres, trouvèrent moyen de lui donner une excellente éducation : à quinze ans il donnoit des leçons et soutenoit ses parens. En 1732 il fut sous-maître d'une académie à Gorcum; peu après il passa à Culembourg; en 1745 il s'établit à Bréda; mais il quitta cette ville en 1761, et passa à Dordt, où il demeura 3 ans, après lesquels il alla à Delft. Hoogeveen s'est rendu recommandable par ses connoissances dans la littérature grecque, en donnant une *nouvelle édition* enrichie de ses notes, du traité de François Vigier, *De idiotismis linguæ græcæ*, Leyde, 1752 et 1766, in-8°, et encore plus par son grand ouvrage intitulé *Doctrina particularum linguæ græcæ*, Leyde, 1769, 2 vol. in-4°. Il avoit cherché en vain parmi ses compatriotes les secours qui lui étoient nécessaires pour venir à bout de publier ce dernier ouvrage; mais honorablement connu en Angleterre, il y trouva des encouragemens et des

souscriptions. Il a encore écrit *J. J. Zeunii animadversiones in F. Vigerii de p. g. d. i, librum ad justam examinis lucem revocatæ*, Leyde, 1781, in-8°. Un ouvrage posthume, intitulé *Dictionarium græcum*, imprimé à Cambridge. Il a laissé plusieurs manuscrits dont le plus important est son *Opus analogicum*, imprimé à Cambridge par les soins de l'université de cette ville, et précédé d'une notice biographique et du portrait de l'auteur, ainsi que d'une préface tracée de la main de son fils.

*I. HOOGSTRAETEN (Jacques), théologien catholique, religieux de l'ordre de Saint-Dominique, inquisiteur-général, et d'un caractère dont la violence convenoit parfaitement à ses fonctions, mort à Cologne en 1527, a *écrit* avec beaucoup d'emportement contre Luther, Erasme et Reuchelin; mais les diatribes de ce moine prouvent qu'il n'étoit pas de force à lutter contre ses antagonistes, qui souvent avoient pour eux la raison et l'éloquence.

* II. HOOGSTRAETEN (Samuel Van), peintre, né à Dordrecht en 1627, mort dans la même ville en 1678. Son père Théodore Hoogstraeten lui enseigna les premiers élémens de la peinture, Rembrant fut son second maître; mais la préférence qu'il donna au portrait l'empêcha de profiter des principes de ce grand peintre, dont il avoit saisi la manière. Sa grande émulation le conduisit à des progrès extraordinaires. *Paysages*, *animaux*, *fleurs*, *fruits*, etc., il s'exerça dans tous ces genres, et ne fut médiocre dans aucun. Il fit le voyage de Vienne et présenta à l'empereur trois tableaux, le *Portrait d'un gentilhomme; Jésus-Christ couronné d'épines*, et une *imitation d'objets inanimés*. Ce dernier ayant fait illusion au prince, « Voilà, dit-il, le premier peintre qui m'ait su tromper, pour l'en punir je garde son tableau. » Rome et les beautés de l'art qui s'y trouvent fixèrent quelque temps toute l'attention de cet homme célèbre; mais des vues d'intérêt ou seulement la curiosité le firent passer en Angleterre, d'où, après avoir travaillé fructueusement, il retourna à Dordrecht comblé de biens et d'honneurs. Comme homme de lettres et comme poëte, ses écrits sont recherchés. On a de lui un *Traité sur la peinture*; deux livres intitulés *le Monde éclairé et le Monde aveugle;* plusieurs *Pièces de vers;* son *Voyage d'Italie*, etc.

† HOOGSTRATTEN (David Van), médecin, né à Roterdam en 1658, professeur d'humanités à Amsterdam, et correcteur du collége, se noya le 13 novembre 1724, ou plutôt il mourut au bout de huit jours, des suites d'une chute dans le canal du quai de Gueldre, où il tomba, aveuglé par un brouillard épais qui s'étoit élevé sur les six heures du soir. On a de lui, I. Des *Poésies latines*, en 2 vol. in-8°. II. Des *Poésies flamandes*, en 1 vol. in-4°. III. Un *Dictionnaire flamand et latin*. IV. Des *Notes* sur Cornélius-Népos et sur Térence. V. Une *édition* de Phèdre, Amsterdam, 1701, in-4°, à l'usage du prince de Nassau, dans laquelle il a imité les *ad usum delphini*. VI. Une *bonne édition* des Poésies de Janus Broukhusius, in-4°, Amsterdam, 1711. VII. Une autre édition de *Arturi Jonstoni Scoti psalmorum Davidis paraphrasis poëtica*, Amsterdam, 1706, in-12. La médecine qu'il sacrifia aux belles lettres ne lui a fourni qu'une dissertation, intitulée *De hodierno medicinæ statu ad Nicolaum Van der Kappen*. Dordrechti, 1683, in-8°.

† HOOGUE *ou* Hooge (Romain de), dessinateur et graveur hollandais, né à La Haye en 1720, avoit une imagination vive, qui l'a quelquefois égaré. Il faut être indulgent avec lui sur la correction du dessin et sur le choix de ses sujets, qui sont la plupart allégoriques et d'une satire triviale et exagérée. Ses principales estampes sont, I. Les figures de l'*Histoire du nouveau Testament* de Basnage, 1704, in-fol. II. Celles de l'*Académie de l'art de la lutte*, 1674, en hollandais; et 1712, in-4°, en français. III. Celles de la *Bible* avec des explications hollandaises, 1721. IV. Celles des *Hiéroglyphes des Egyptiens*, Amsterdam, 1735, petit in-fol. V. Celles des *Contes de La Fontaine*, 1685, 2 vol. in-8°. VI. Celles de *Boccace*, 1695, 2 vol. in-8°. VII. Celles de *la Reine de Navarre*, 1698, 2 vol. in-8°. VIII. Celles des *Cent Nouvelles*, 1701, 2 vol. in-8°. Quand les figures sont détachées de l'impression, elles sont plus recherchées. Huit estampes représentant les *excès et les cruautés* réelles ou supposées *que les Français commirent en Hollande en* 1672. On les trouve dans un livre rare, intitulé *Avis fidèle aux véritables Hollandais, touchant ce qui s'est passé dans les villages de Bodegrave et Swamerdam*, 1673, in-4°.

* HOOGVLIET (Arnold), né à Vlaardingen, bourg considérable à l'ouest de Schiedam sur la Meuse, en 1687, mérita une place distinguée parmi les poëtes hollandais. Son éducation seconda peu le développement de son génie. A l'âge de 20 ans, sentant la nécessité de la connoissance des anciens, il s'appliqua à l'étude de la langue latine, et ce qui prouve qu'il ne s'étoit pas borné à une légère teinture, c'est sa *Traduction* des Fastes d'Ovide en vers hollandais, publiée à Delft en 1719, in-4°. Il en a paru une seconde édition en 1730. Ce premier ouvrage de Hoogvliet jouit d'un succès mérité à bien des égards. On ne peut disconvenir cependant que l'auteur ne lutte pas toujours heureusement avec les difficultés de son sujet. Il laisse trop apercevoir l'embarras où il se trouve pour exprimer toutes les beautés de son original; et son style en devient roide, entortillé, prosaïque. La tâche qu'il avoit entreprise convenoit peut-être davantage à un vétéran qu'à un novice de l'art. Hoogvliet avoit trop d'imagination et de verve pour ne point aspirer à la palme de la composition originale. Souvent, assis à côté du lit de son père mourant, il corrigeoit les épreuves de sa *Traduction* des Fastes, et lui en lisoit quelquefois des morceaux : ce bon vieillard lui dit un jour : « Hélas! que ma satisfaction seroit bien plus pure, si ce poëme, au lieu de célébrer la superstition païenne, étoit consacré à la louange du vrai Dieu! » Inspiré par cet avis paternel, Hoogvliet prit dans l'Histoire Sainte un sujet digne de son talent et de son respect pour la religion. Abraham, le patriarche, fut le héros qu'il choisit. Il se livra avec tant d'ardeur à cette nouvelle tâche, que, parvenu au 10e chant, il tomba malade d'épuisement. Il eut l'esprit aliéné pendant quelque temps. Rendu à la santé, il acheva son poëme, composé de douze chants, et le publia en 1727, 1 vol. in-4°. Le succès en fut complet, et il mit le sceau à la réputation de Hoogvliet. Cet ouvrage étincelle, en effet, de beautés poétiques du premier ordre. La versification en est riche, le style pur et correct, le ton noble, soutenu. L'auteur déploie un rare talent pour le genre descriptif ; ses travaux sont aussi variés que frappans. Il semble quelquefois donner un peu trop l'essor à son imagination. Le second chant, où il peint le conseil céleste en per-

sonnifiant les différentes perfections divines, pourroit justifier ce reproche. Il faut le dire encore : une critique sévère peut même contester à cet ouvrage le titre de poëme épique. Il lui manque sur-tout le caractère d'unité essentiellement requis dans ce genre. Hoogvliet lui-même en est, dit-on, convenu. Il entreprit ensuite une *Messiade*. Dans la première ordonnance de ce nouveau poëme, il commençoit par l'entrée triomphante du Sauveur à Jérusalem. Depuis, il changea plusieurs fois ce plan, et il finit par abandonner cet ouvrage, dont il sentoit toutes les difficultés. Il nous en a seulement laissé quelques fragmens détachés, sous le titre de *Mélanges évangéliques*. Ils forment une partie du premier volume de ses *Poësies mêlées*, imprimé en 1737. Le second volume offre encore deux poëmes d'une certaine étendue; le premier intitulé *Zydebalen* : c'est la description d'une campagne de ce nom. M. David Van Mollem, à qui elle appartenoit, témoigna sa reconnoissance au poëte par une médaille d'argent du poids d'une livre et demie, qu'il fit frapper en son honneur. L'*autre poëme* est un monument de son patriotisme; il l'a consacré à l'éloge de son endroit natal. Il mourut en 1763, âgé de 76 ans. A l'entrée de sa carrière, il avoit lutté quelque temps avec les rigueurs de la fortune; mais, à force d'ordre et d'application, il parvint à les corriger. Hoogvliet mérita constamment l'estime publique dont il étoit honoré, et il emporta au tombeau les regrets de tous ceux qui avoient été à portée de le connoître.

* HOOKC (Jean), sergent-ès-lois, attaché au parti des presbytériens, publia en Angleterre, en 1699, un ouvrage en anglais qui fit beaucoup de bruit, il est intitulé *Le catholicisme sans papisme ; Essai pour rendre l'Eglise anglicane un modèle et un patron d'union au monde chrétien*. Cet ouvrage, où il se rencontre quelques opinions singulières, n'est pas sans mérite.

† I. HOOKE (Robert), mathématicien anglais, né dans l'île de Wight en 1638, membre de la société royale de Londres, et professeur de géométrie en cette ville, perfectionna les microscopes, inventa les montres de poche, et fit plusieurs autres découvertes dans la physique, l'histoire naturelle et les mathématiques. Il prétendit avoir eu la premiere idée du ressort spiral. L'abbé de Haute-Feuille en France, et Huyghens en Hollande, s'en attribuoient l'invention; mais il prouva que ce secret avoit été divulgué par Oldembourg, secrétaire de la société royale, auquel il intenta un procès. Hooke montra sans doute trop de chaleur dans cette querelle; mais ayant prouvé qu'il avoit fait sa découverte en 1660, au lieu qu'Huyghens ne publia la sienne qu'en 1674, la présomption fut entièrement pour lui. Cet habile homme présenta en 1666, à la société royale, un plan sur la manière de rebatir la ville de Londres, qui avoit été détruite par le feu; il plut extrêmement à cette compagnie : le lord maire et les aldermans le préférèrent à celui des intendans de la ville, et c'est en grande partie sur ce plan que Londres fut rebatie. Robert Hooke, en vertu d'un bill du parlement, fut ensuite élevé à l'une des intendances de la cité, charge dans laquelle il amassa de grands biens. Il déclaroit de temps en temps qu'il avoit formé un projet capable de pousser l'histoire naturelle à une grande perfection, et qu'il y emploieroit la plus grande partie de son bien; mais il mourut, sans avoir rien effectué, le 3 mars 1703. Hooke, aussi bon citoyen qu'excellent ma-

thématicien, a donné plusieurs ouvrages en anglais. Les principaux sont, I. *La Microscopie* ou *la Description des corpuscules observés avec le microscope*, in-fol., Londres, 1667. II. *Essais de Mécanique*, in-4°. On a imprimé après sa mort 1 vol. in-fol. d'autres *Œuvres* de lui. Sa Vie, qui est à la tête de ce recueil, est très-intéressante, par le nombre presque infini de ses découvertes physiques et mathématiques, et par un pareil nombre de machines qu'il inventa.

† II. HOOKE (Nathaniel), auteur d'une très-bonne *Histoire romaine*, mort en 1764, on ne sait à quel âge, car on a fort peu de détails sur sa vie. Il paroît que, s'étant ruiné complètement dans des spéculations sur les effets publics, il fut présenté à la duchesse Sarah de Marlborough, qui lui fit une donation de 5,000 l. st. (environ 110,000 francs), sous la condition qu'il l'aideroit à écrire et à rédiger les Mémoires de la duchesse douairière de Marlborough, depuis qu'elle parut à la cour jusqu'en 1710. L'ouvrage fut exécuté et publié en 1742, in-8°. Mais la duchesse Sarah ne tarda pas à se brouiller avec lui, sous le prétexte que, ne lui croyant aucune religion, il avoit voulu la convertir à la croyance de l'Eglise romaine. On prétendoit, en effet, que Hooke, partisan zélé de Fénélon, avoit beaucoup de penchant à la mysticité et au quiétisme. Ce fut lui qui, lorsque Pope étoit au lit de la mort, lui conduisit un prêtre catholique pour recevoir sa confession. L'*Histoire romaine* de Hooke, *depuis les premiers commencemens de Rome jusqu'à la chute de la république*, a paru successivement en 4 vol. in-4° : le premier en 1733; le second en 1745; le troisième en 1764, et le dernier en 1771. Hooke a aussi publié une *Traduction* des Voyages de Cyrus, par Ramsay.

† III. HOOKE (Luc-Joseph), fils du précédent, docteur de la maison et société de Sorbonne, un des conservateurs de la bibliothèque mazarine, soutint avec honneur la réputation de son père. Il est auteur d'un traité de théologie, dirigé particulièrement vers la défense des dogmes chrétiens contre les opinions modernes : *Religionis naturalis et revelatæ principia in usum academicæ juventutis*, Paris, 1774, 3 vol. in 8°. Ses autres ouvrages sont, *Discours et réflexions critiques sur l'histoire et le gouvernement de l'ancienne Rome*, Paris, 1784, 3 vol. in-12. C'est la traduction française de l'ouvrage de son père, annoncé dans l'article précédent; et une édition des *Mémoires du maréchal de Berwick*, Paris, 1778, 2 vol. in-12.

† I. HOOKER (Jean), d'autres disent Richard, savant antiquaire, né à Exeter en 1524, mort en 1601, élève d'Oxford, voyagea ensuite en Allemagne, et à son retour s'établit dans son pays natal, dont il fut député au parlement en 1571. Hooker a donné une *Description d'Exeter*, et plusieurs autres *Ouvrages*. Enfin il a eu part à la *Chronique d'Holingshed*.

† II. HOOKER (Richard), théologien anglais, surnommé *le Judicieux*, neveu du précédent, né en 1553 à Heavitrée, près d'Exeter, mort en 1600, fut élève de l'école d'Exeter, puis du collége de Corpus-Christi à Oxford. L'évêque Jewel, son parent, qui l'avoit placé dans ce collége, lui procura une bourse, et ses talens l'en avoient rendu digne. En 1581, Hooker prit les ordres; et en 1584 il fut nommé recteur de Drayton-Beauchamp, au comté de Buckingham. Il y vécut à peu près une année dans la détresse avec sa femme Jeanne. Edwin Sandy, fils de l'archevêque d'Yorck, qui avoit été son élève, vivement touché

de le voir dans cette situation, en parla à son père, et obtint pour Hooker la place de maître du temple. Mais ces fonctions ne convenant pas à ce savant, qui n'aimoit que la vie retirée de la campagne, il sollicita un autre bénéfice. L'archevêque Whilgift lui donna le vicariat de Wiltshire. Ce fut là que Hooker commença son livre de la *Police ecclésiastique*. Il finit ce grand ouvrage, dans lequel il défend les droits de l'Eglise anglicane, à Bishop's-Bourne, dont la reine lui fit donner le rectorat. Hooker y termina aussi sa vie. Le pape Clément VIII dit de son livre, qu'il y a un fonds de science tellement inépuisable, qu'il dureroit une éternité, quand même le feu auroit à dévorer tout ce qu'il y a de science au monde. On dit que Charles I[er] l'avoit lu en entier, et qu'il avoit recommandé aux princes ses enfans de le lire aussi avec attention. On a varié sur cet ouvrage; les uns prétendent qu'Hooker l'a entièrement composé, d'autres soutiennent qu'il n'est auteur que des cinq premiers livres et que les trois autres sont d'une autre main. Comme il ne parut qu'après la mort de l'auteur, on assure qu'une plume étrangère y fit des additions qui n'étoient pas dans l'original; quoi qu'il en soit cet ouvrage a eu beaucoup d'éditions in-fol., et une in-8° à Oxford. L'auteur a donné, en outre, des *Sermons*, et d'autres *Ecrits* très-estimés en Angleterre.

* I. HOOLE (Charles), théologien anglais, né à Wakefield au comté d'Yorck, mort au comté d'Essex en 1666, après avoir achevé ses études, fut maître de l'école libre de Rotheram : mais, quand la guerre civile éclata, il passa à Londres, où il écrivit, et se fit une grande réputation. L'évêque Sanderson lui donna un canonicat de l'église de Lincoln. Hoole obtint encore le rectorat de Stock au comté d'Essex, où il mourut. Cet auteur a donné, I. Différens *Livres* utiles pour l'éducation. II. Une excellente édition du *nouveau Testament grec*. III. Une *Traduction* des pièces de Térence.

* II. HOOLE (Jean), écrivain très-estimé, fils d'un horloger distingué dans la mécanique, qui dirigea long-temps les machines du théâtre de Covent-Garden, naquit à Londres en 1727, et mourut en 1803. Hoole fils fut élevé par M. Bennet, éditeur des Œuvres d'Ascham. A 18 ans il fut secrétaire de la compagnie des Indes; mais il consacroit tous ses loisirs à la littérature, et particulièrement à l'étude de la langue italienne. Il y fit de grands progrès, si l'on en juge par les *excellentes traductions* qu'il a données en anglais du Roland furieux d'Arioste, et de la Jérusalem du Tasse. Hoole a donné encore deux volumes de Métastase, et trois tragédies de sa composition; savoir, *Cyrus*, jouée, en 1768, à Covent-Garden; *Timantes*, l'année suivante; et *Cléonice*, en 1775. On doit encore à cet auteur estimable quelques jolies *pièces de vers*, et la *Vie de monsieur Scott d'Amwell*.

* I. HOOPER (Jean), que les Anglais regardent comme un martyr de leur religion, né en 1495, au comté de Sommerset, et mort en 1555, avoit étudié au collége de Merton à Oxford, et y avoit puisé les principes de la religion protestante. Cependant il étoit catholique, et avoit fait profession dans l'ordre de Citeaux, quand il quitta son cloître pour embrasser la religion réformée; puis il passa en Suisse, où il se maria. A l'avénement d'Edouard VI, Hooper retourna en Angleterre, fut nommé à l'évêché de Glocester, auquel on joignit celui de Worcester en commande. Il s'acquitta des fonctions

épiscopales avec beaucoup de zèle, jusqu'à la restauration du papisme sous Marie; mais cette princesse sanguinaire le fit condamner à être brûlé. L'arrêt fut exécuté à Glocester; et il souffrit le supplice avec un courage héroïque. On a encore ses *Lettres*, et plusieurs de ses *Sermons*.

† II. HOOPER (George), écrivain anglais, né à Grimley dans le comté de Worcester en 1640, également habile dans les mathématiques, dans les langues et les sciences orientales, devint évêque de Bath et de Wells, et refusa l'évêché de Londres. Il étoit chapelain du roi Charles II en 1685, et il mourut en 1727. Son *Traité du Carême*, en anglais, in-8°, est curieux. Celui intitulé *Recherches de l'état des anciennes mesures des Athéniens, des Romains, et particulièrement des Juifs; avec un appendix où l'on traite des anciennes monnoies et des anciennes mesures d'Angleterre*, Londres, 1721, in-8°, ne l'est pas moins; et l'un et l'autre sont remplis d'érudition. On a de lui une fort belle édition de la totalité de ses *Œuvres*, Oxford, en 1757, in-fol.

* HOORNE (Jean Van), célèbre médecin et anatomiste hollandais, né à Amsterdam en 1621, voyagea en Italie pour étendre ses connoissances. Il obtint, à son retour, la chaire d'anatomie et de chirurgie de l'école d'Amsterdam, d'où il passa à celle de Leyde, qu'il remplit avec distinction jusqu'à sa mort, arrivée en 1670. Ce médecin qui savoit sept langues, sans compter sa langue maternelle, s'attribua, vers l'an 1652, la découverte du *canal thorachique*, que Pecquet avoit déjà observé dans les animaux, et qu'Eustachi avoit vu dans le cheval longtemps avant ce dernier. Parmi les ouvrages qu'Hoorne a laissés, on remarque, I. *Novus ductus chyliferus, nunc primùm delineatus, descriptus et eruditorum examini propositus*, Leidæ, 1652, in-4°. II. *Microtechne, id est brevissima chirurgiæ methodus*, Lugduni Batavorum, 1663, 1668, in-12; Lipsiæ, 1675, in-12. C'est un tableau concis, mais exact des connoissances qu'un chirurgien doit avoir. III. *Prodromus observationum suarum circa partes genitales, in utroque sexu*, Lugduni Batavorum, 1668, in-12. IV. *Opuscula anatomico-chirurgica*, Lipsiæ, 1707, in-8°. On doit ce recueil et les notes qui l'enrichissent à Jean-Guillaume Pauli, professeur d'anatomie et de chirurgie.

† HOORNEBEEK (Jean), professeur de théologie dans les universités d'Utrecht et de Leyde, né à Harlem en 1617, et mort en 1666, a laissé plusieurs ouvrages de théologie, et des *Traités* contre les sociniens, les juifs et les idolâtres, écrits en latin, d'un style obscur et diffus. Les principaux sont, I. Une Réfutation du socinianisme, sous ce titre: *Apparatus ad controversiam socinianam*, 1650 à 1664, en 3 vol. in-4°. II. Un *Traité de la conviction des juifs*, 1651, in-8°; et des *Gentils*, 1669, in-4°. III. Une *Théologie pratique*, Leyde, 1663, 2 vol. in-4°; compilation d'auteurs anglicans.

† HOOST (Pierre Van), fils de Corneille, regardé par les Flamands comme leur Tacite et leur Homère, né à Amsterdam en 1581, et mort à La Haye le 21 mai 1647, a donné, I. Des *Comédies*, des *Tragédies*, des *Epigrammes* et d'autres *Poésies* moins lues que ses ouvrages historiques. II. *Histoire des Pays-Bas, depuis l'abdication de Charles-Quint jusqu'en* 1598,

dont on a donné une bonne édition en 1703, en 2 vol. in-fol. Cet ouvrage est intéressant par un détail circonstancié des intrigues du cabinet et du mouvement des armées. III. Une *Histoire de Henri IV, roi de France*, en hollandais, imprimée en 1627, in-fol., pour laquelle il reçut du roi Louis XIII des lettres de noblesse et des armoiries avec le cordon de Saint-Michel. Hoost étoit catholique. IV. Une *Traduction hollandaise de Tacite*, publiée en 1684, in-f., par Gérard Brant. Ses *Lettres*, écrites en hollandais, ont été publiées en 1738 par Huydecopes.

* I. HOPFER (Daniel), habile graveur, né à Nuremberg en 1533. On a de lui un *Christ entre deux larrons*, et auquel on perce le côté; un autre petit *Christ*, avec la *Vierge* et *saint Jean*; au bas, une caricature, au milieu de laquelle se voit une femme qui tient une broche où il y a quantité de boudins enfilés; plusieurs *Fêtes de village*, une suite de *Portraits* de princes, etc.

* II. HOPFER (Jérôme), frère du précédent, a gravé nombre d'estampes, dont la copie de *saint Hubert* d'Albert-Durer, celle de *saint Jérôme*, et plusieurs *autres morceaux* d'après le même, et une suite de *Portraits* de papes, etc.

* III. HOPFER (Lambert), frère des précédens, a gravé, dans le dernier goût de ses frères, une suite de sujets de la *Passion*, etc.; une *Conversion de saint Paul*, et nombre d'*autres sujets*.

* HOPFNER, né à Giessen en 1743, également versé dans la littérature ancienne et moderne, fut nommé en 1765 professeur au Carolinum de Cassel. En 1771 il fut appelé dans sa ville natale pour y enseigner la jurisprudence; et en 1781 il fut employé à Darmstadt en qualité de conseiller. On a de lui plusieurs ouvrages estimés, entre autres un *Commentaire* sur les *Institutiones juris civilis* de Heineccius. Ce savant est mort le 2 avril 1797, à l'âge de 54 ans.

HOPHRA (Pharaon). *Voyez* Apriès.

HOPITAL. *Voyez* Hospital.

* I. HOPKINS (Ezéchiel), prélat exemplaire, né à Sandford, dans le Devonshire, mort vers 1688, fut, en 1649, choriste du collége de la Magdeleine à Oxford, où il obtint ensuite une chapelle. En 1669 il alla en Irlande, en qualité de chapelain du lord Robartes, depuis comte de Truro, qui lui donna sa fille en mariage. Hopkins fut ensuite doyen de Raphoe; puis le lord Berkeley le fit nommer évêque du même diocèse, et il passa ensuite de ce siége à celui de Londonderry. En 1688, ce prélat fut obligé de quitter l'Irlande, qui étoit alors le théâtre de la guerre; et l'année suivante il fut nommé ministre d'Aldermanbury, où il mourut. On a imprimé ses ouvrages en un volume in-folio. Le principal est une *Exposition de l'Oraison Dominicale*.

* II. HOPKINS (Charles), fils du précédent, né en 1653 à Exeter, mort en 1699, fut élève de Dublin, et ensuite de Cambridge. Il a publié, en 1694, quelques *Epîtres en vers*, et quelques *Traductions*. L'année suivante il donna une tragédie intitulée *Pyrrhus*; et ensuite la *Traduction* des Tristes, et l'Art d'aimer d'Ovide. Dryden et d'autres auteurs faisoient beaucoup de cas du talent de Hopkins; mais les excès auxquels il se livroit lui causèrent une mort prématurée.

* HOPPERUS ou Hoppers (Joachim), issu d'une famille de

Frise, dont on fait remonter l'ancienneté jusqu'au 6e siècle, né à Sneek en 1525, s'est également distingué parmi ses contemporains comme savant et comme homme d'état. Ayant jeté à Harlem les premiers fondemens de son instruction littéraire, à l'âge de 17 ans, il fut envoyé à l'université de Louvain. Gabriel Mudæus y enseignoit le droit avec distinction : il allioit la philosophie à la jurisprudence, et Jacques Cujas lui a rendu ce témoignage : *Antè illum talem in Belgio non habuistis, nec post illum habituri estis.* Hoppers s'attacha principalement à ce maître, et il l'honora par ses progrès. Il visita ensuite les universités d'Orléans et de Paris, et s'y lia avec les hommes célèbres qui y florissoient. De retour à Louvain, il accepta l'offre que les états de Brabant lui firent d'une chaire de droit, avec des appointemens considérables, et ne démentit ni la confiance des états, ni l'attente publique. Loin de se borner au Code et au Digeste, il donna chez lui un cours de leçons sur le Timée de Platon, qui lui attiroit une foule d'auditeurs ravis de ce genre d'institution inconnu jusqu'alors. Isabelle, archiduchesse de Parme et gouvernante des Pays-Bas, ne tarda point d'appliquer à l'administration les talens d'Hoppers. Il fut nommé d'abord membre du grand-conseil de Malines, ensuite du conseil secret de Bruxelles en 1560. Philippe II le chargea d'établir une université à Douay, dans l'intention d'empêcher que ceux de ses sujets qui parloient wallon ou français ne fussent étudier à Genève, où ils auroient pu prendre du goût aux principes de la réformation qui venoit de s'y établir. Enfin, en 1566, il fut appelé à Madrid pour y remplacer Charles de Tisnacq dans la place de conseiller intime pour les affaires des Pays-Bas, affaires qui commençoient à devenir extrêmement épineuses, la fameuse requête des nobles ayant été présentée à la gouvernante peu de jours auparavant le départ d'Hoppers. A la cour d'Espagne, toutes les marques de faveur et de distinction s'accumulèrent sur sa tête; mais l'excès de ses travaux politiques et littéraires (car, autant que cela lui fut possible, il alterna toujours les uns par les autres) usa bientôt sa santé, et, après une maladie, il mourut à Madrid le 25 décembre 1576, dans la cinquante-quatrième année de son âge, laissant de Christine Bertholf, sa femme, sept enfans, dont trois fils. Deux de ceux-ci (Grégoire et Caïus-Antoine), le dernier sur-tout, ont aussi joui d'une considération méritée dans la république des lettres. A de vastes connoissances, Hoppers allioit un caractère élevé, franc et probe. Eloigné des mesures extrêmes dans l'insurrection et dans la réforme des Pays-Bas, il resta toujours attaché au parti du roi et aux intérêts de l'Église catholique, mais sans se déguiser les abus multipliés de la superstition, cette vieille et constante amie du despotisme. En 1562 il écrivoit à George Cassander, au sujet de son traité *De officio pii ac publicæ tranquillitatis verè amantis viri in hoc religionis dissidio* : « Non seulement j'ai lu votre ouvrage avec attention, mais j'ai contribué à le faire connoître et goûter par d'autres. Ami de la paix, je ne puis qu'approuver les efforts de ceux qui, sur des bases solides, voudroient la rétablir dans l'Eglise. O que les Pères de Trente n'en appellent-ils quelques-uns dans leur sein ! Je suis plein de confiance que ce seroit le moyen de purger l'Eglise des erreurs et de la corruption qui la déshonorent. » Le recueil des Œuvres de Cassander, 1 vol. in-fol., Paris, 1616, offre une partie de sa correspondance; et il se trouve dans

celle-ci trois lettres à Hoppers, qui font foi de leur ancienne et loyale amitié, savoir, les 48e, 54e et 103e. Hoppers a laissé plusieurs ouvrages. Les principaux sont, I. *Adversùs Justinianum, de obligationibus* Πειθανων *libri V*, Louvain, 1553, in-fol. II. *Seduardus, sive de verâ jurisprudentiâ libri XII*, dont Hermand Conringius a donné une nouvelle édition à Brunswick en 1656, in-4°, à laquelle il a joint deux opuscules du même auteur : *Themis Hyperborea, sive tabula regum Frisiæ*, et *Ferdinandus, sive de institutione principis*. Le *Seduardus* est écrit, à la manière des anciens, en forme de dialogue. Les interlocuteurs sont les trois fils d'Hoppers. Leur frère aîné, moissonné dans son enfance, avoit porté le nom de *Seduardus* (en frison Sperd), et la dénomination du livre est un monument de la tendresse paternelle de son auteur. On a reproché à celui-ci d'y avoir un peu trop *platonisé*. La *Table des Rois de Frise* est dans le genre de celle de Cébès. III. *De juris arte libri III*, Louvain, 1553, in-fol. IV. *Isagoge in veram jurisprudentiam libri VIII*, Cologne, 1580, in-8°. V. *Paraphrasis in Psalmos Davidicos*, Anvers, 1590, in-8°. VI. *Memoires des troubles des Pays-Bas*. Cet ouvrage, écrit en français, est important pour l'histoire du 16e siècle. Hoppers est encore nommé au nombre des auteurs du Dictionnaire grec, intitulé *Lexicon VII auctore Basileense*. Il laissa imparfait un ouvrage *De origine gentis Frisonicæ*, cité avec éloge par Martin Hamconius, mais qui n'a pas été publié. Foppery, dans sa *Biblioth. Belg.*, t. I, pag. 556, fait aussi mention d'un Marcus HOPPERUS, qui *traduisit du grec* le Discours d'André de Crète sur la Salutation de la Vierge, et fut *l'éditeur* des Œuvres d'Enée Sylvius, pape sous le nom de Pie II.

* I. HOPTON (Arthur), mathématicien anglais, fils de sir Arthur Hopton, né au comté de Sommerset en 1588, mort en 1614, élève du collége de Lincoln à Oxford, où il fut reçu bachelier-ès-arts. De là Hopton passa au collége de justice du Temple à Londres, où il se lia étroitement avec le savant Selden. On a de cet auteur, I. Un *Traité*, in-4°, *de l'arbalète géodétique*, ancien instrument de marine. II. *Le Miroir topographique*, contenant l'usage de cet instrument. III. *Le Théodolite, ou Tables de trigonométrie plane et sphérique*, in-4°. IV. *La Concordance des années*, contenant un comput exact du temps, selon l'ancien calendrier anglais, in-8°. V. *Les Ephémérides pour les années de* 1607 *à* 1614.

* II. HOPTON (lord Raoul), brave et loyal gentilhomme anglais, qui servit avec honneur, et se fit une grande réputation dans les Pays-Bas, s'attacha, dans le temps des guerres civiles, au parti du roi, et le servit avec zèle. Hopton, mort à Bruges en 1652, étoit si habile dans l'art de commander les troupes, et les armées sous sa conduite étoient si bien disciplinées, qu'il les faisoit mouvoir comme un seul corps, de sorte qu'elles étoient, à tous égards, bien différentes des bandes de misérables que ces temps malheureux présentoient par-tout dans les armées républicaines. Hopton remporta, en 1643, une victoire signalée sur Guillaume Waller, à Stratton, mais il fut obligé de reculer devant Fairfax, et mourut peu après.

* III. HOPTON (Susanne), dame de beaucoup d'esprit, née en 1627, d'une ancienne famille du comté de Strafford, morte à Hertford en 1709. Dans sa jeunesse, son père lui fit embrasser la religion catholique romaine, mais ensuite ses propres réflexions la ramenèrent à la commu-

nion protestante. Elle épousa Richard Hopton, esq., juge au pays de Galles, qui mourut quelques années avant elle. On a de cette dame plusieurs ouvrages de dévotion, I. Un *Livre d'offices*, mieux disposé que les anciens. Ce fut le docteur Hickes qui le publia. II. *Les Prières pour chaque jour*. III. *L'Hexameron, ou les méditations sur les six jours de la création.*

I. HORACE, surnommé *Coclès*, parce qu'il avoit perdu un œil dans un combat, descendoit d'un de ces trois guerriers (*voyez* les Horaces) qui se battirent contre les Curiaces. Porsenna, ayant mis le siége devant Rome l'an 507 avant J. C., chassa les Romains du Janicule, et les poursuivit jusqu'à un pont de bois dont la prise entraînoit celle de la ville même. Ce pont n'étoit défendu que par trois hommes : Horace Coclès, ou le borgne, T. Herminius, Sp. Largius. Comme ils prévirent qu'ils seroient accablés par le nombre, Horace conseilla à ses compagnons de rompre le pont derrière lui, tandis qu'il en défendroit l'entrée. Ils suivirent son conseil, malgré le péril où ils l'exposoient. Horace, de son côté, exécuta ce qu'il avoit promis. Conservant sa présence d'esprit dans le plus grand danger, dès qu'il sentit le pont rompu, il s'élança tout armé dans le fleuve. Un coup de pique qu'il avoit reçu à la cuisse en combattant, et le poids de ses armes, ne l'empêchèrent pas de gagner l'autre bord du Tibre. Publicola fit ériger à ce héros une statue dans le temple de Vulcain.

† II. HORACE (Q. Flaccus), naquit d'un affranchi, à Venuse dans la Pouille, l'an 63 avant J. C. Son père lui connut des talens, et n'oublia rien pour les cultiver, quoique sa fortune fût médiocre. Il l'envoya à Rome, où son esprit et ses succès le lièrent avec les jeunes gens de la première distinction. A l'âge de vingt-deux ans, il alla étudier la philosophie à Athènes. Brutus, l'un des meurtriers de César, passant par cette ville, l'emmena avec lui, et lui donna une place de tribun des soldats dans son armée. Horace s'étant trouvé peu de temps après à la bataille de Philippes, prit la fuite, jeta son bouclier, et promit de ne plus manier les armes. Les lettres l'occupèrent depuis tout entier. De retour à Rome, la misère fut son Apollon :

.... *Paupertas impulit audax*
Ut versus facerem. ....

L'indigence est le dieu qui m'inspira des vers.
Volt.

Virgile et Varius, charmés des ouvrages de ce poëte naissant, en montrèrent quelques-uns à Mécène. Ce protecteur, cet ami des gens de lettres, voulut voir Horace, le prit en affection, et le présenta à Auguste, qui le combla de bienfaits et de caresses. Le poëte vécut depuis à la cour du ministre et à celle de l'empereur comme dans sa propre maison. Il immola la populace des auteurs à la risée publique. Ni le démon des vers, ni celui de l'ambition, ne le possédèrent : il fuyoit, lorsqu'il le pouvoit, à ses campagnes. Là, exempt de tout souci, badinant avec les Muses et les Graces, il se livroit à une voluptueuse indolence. Sa philosophie étoit celle d'Epicure ; il eut des passions déréglées, des goûts dépravés, et ne s'en cacha point. Il aimoit le vin, et, pour nous servir de son expression, plus d'une fois ses pieds se refusèrent au poids de son corps chancelant. Quoiqu'il se moque des préceptes que donnoient sur l'art de la cuisine certains gourmets, quoiqu'il nous assure qu'il se nourrissoit quelquefois avec des olives et de la chicorée, il n'en recherchoit pas moins la table somptueuse et délicate de Mécène. Au

reste, il ne dissimuloit pas ses défauts, et souvent il tournoit sur lui-même les traits piquans de sa censure. « Les femmes qui ne t'appartiennent pas irritent tes désirs. A Rome, tu ne cesses de vanter les agrémens de la campagne; à la campagne, tu portes jusques aux cieux les plaisirs de la ville. Inconstant que tu es! tu ne saurois vivre une heure entière avec toi-même; tu te crains, tu te fuis. Ton loisir t'embarrasse; vainement, pour te dérober à l'ennui, tu as recours, tantôt au vin et tantôt au sommeil: l'ennui te poursuit et t'accable. » Cependant la vie tranquille étoit plus de son goût que la vie tumultueuse. Auguste lui offrit la place de secrétaire du cabinet; il refusa un emploi qui l'auroit gêné, et l'empereur ne le trouva pas mauvais. « Septimius, lui écrivit ce prince quelque temps après, vous dira de quelle manière j'ai parlé de vous; car, si vous avez été assez fier pour dédaigner mon amitié, ne croyez pas que je me pique de fierté à votre égard. » Horace étoit nécessaire à Auguste. « Dans ces temps de crise, où les gouvernemens changent, dit Thomas, l'homme d'état a besoin de l'homme d'esprit. Horace, par le genre du sien, étoit un instrument utile à Octave. Ses chansons voluptueuses adoucissoient des esprits rendus féroces par les guerres de liberté. Ses satires détournoient sur les ridicules des regards qui se seroient portés sur le gouvernement et l'état. Sa philosophie tenant à un esprit moins ardent que sage, prenant le milieu de tout, calmoit l'impétuosité des caractères, et plaçoit la sagesse à côté du repos. » Si Horace redoutoit les assujettissemens des cours, il se plioit avec le plus grand plaisir à tous les devoirs de l'amitié. Lui échappoit-il un bon mot sur un ami qui fit une impression un peu fâcheuse, il se mettoit à ses pieds et s'accusoit lui-même. Egalement éloigné de l'adulation et de l'arrogance, il ne loua jamais des sottises; jamais il n'insulta à l'ignorante simplicité. Ses traits ne tomboient que sur les demi-savans, qu'il regardoit avec raison comme la partie la plus ridicule et la plus incommode de la société. Il ne lisoit ses ouvrages qu'à ceux qui l'en prioient instamment. Personne ne sut mieux que lui badiner avec les grands, ni tirer un meilleur parti des plaisanteries qu'ils aiment souvent à faire. Il eut le sens aussi droit que l'esprit fin et pénétrant. Il n'ouvroit son cœur à qui que ce fût qu'il ne l'eût connu à fond. Pour n'avoir jamais à répondre des fautes d'autrui, il ne recommandoit à ses amis que les personnes dont il avoit éprouvé le caractère. Quoiqu'il vécût avec des hommes d'état, il ne se mêla point des affaires d'état. Il savoit qu'il étoit toujours dangereux de vouloir pénétrer ou censurer les desseins des hommes puissans, et « d'écrire, comme disoit Pollion, contre ceux qui peuvent proscrire. » Ces vers, traduits de Pope, caractérisent bien ce poëte, l'oracle des hommes de goût.

Horace, dans le cœur puisant tout ce qu'il pense,
Par une gracieuse et douce négligence,
Sans trop affecter l'art, nerveux, vif et pressant,
Est par-tout instructif, par-tout intéressant.
C'est un ami prudent, mais sans cesse agréable,
Qui mène à la raison par une route aimable.
Chez lui, le jugement aussi grand que l'esprit
Donne de la vigueur à tout ce qu'il écrit;
Ses ouvrages divers renferment la pratique
Des règles que prescrit sa brillante critique;
Il juge de sang-froid et compose avec feu.

Il mourut l'an 7[e] avant J. C., après avoir fait Auguste son héritier. Horace et Virgile mangeoient souvent à la table de cet empereur, placés à ses côtés; le premier avoit une fistule lacrymale, et l'autre la respiration fort gênée. Auguste, en plai-

santant là-dessus, disoit quelquefois : *Ego sum inter suspiria et lacrymas*. « Me voici entre les soupirs et les larmes. » Horace fut enterré à l'extrémité des Esquilies, près du tombeau de Mécène, auquel il avoit souhaité de ne pas survivre. Il lui devoit ces tendres sentimens ; car on peut juger de la vive amitié de Mécène pour Horace par ce peu de paroles qu'il écrivit à Auguste dans son testament : « Je vous conjure de vous souvenir d'Horace, comme de moi-même. » Horace étoit maigre et fort mince, quoique Suétone ait inféré de ces paroles, « je suis un vrai pourceau du troupeau d'Epicure, » qu'il étoit gras. Ces expressions peignent plutôt ses mœurs que sa figure ; celles d'Horace étoient telles que nous les avons peintes. Ses poésies sont pleines d'images qui blessent la pudeur, et qu'on n'a pu voiler qu'en les effaçant entièrement. Il est étrange qu'un homme qui devoit connoître le langage poli et réservé de la cour se serve si souvent de celui des lieux consacrés à la débauche grossière. Les ouvrages qui nous restent de lui sont, I. des *Odes*. Horace semble s'être fait un caractère particulier, composé de celui de Pindare et d'Anacréon. On ne peut nier qu'il n'égale, qu'il ne surpasse même ce dernier par ces traits fins et délicats, par cette molle facilité que l'amour inspire. Mais il se reconnoit lui-même fort inférieur au premier. On peut dire néanmoins qu'il marche à côté de Pindare, dans cette même Ode où il se met au-dessous de lui. C'est là qu'il le compare à un torrent impétueux, qui, gonflé par les pluies, franchit ses bords, et précipite avec fureur ses eaux immenses et profondes ; tandis que, pour lui, il se regarde comme une abeille matinale, qui, avec beaucoup de peine, cueille le thym autour des bois et des humides rivages de Tibur. Il se rendoit en partie justice ; et en général, il n'a pas cette pompe et cette magnificence qui distinguent le poëte grec. Pindare frappe l'imagination de ce qu'il y a de grand ; Horace de ce qu'il y a de beau. Pindare est incomparable lorsqu'il célèbre les dieux, les rois et les vainqueurs couverts d'une noble poussiere dans les jeux de la Grece : Horace ne fait jamais mieux éclater son génie que lorsqu'il folatre avec Bacchus et les Amours, qu'il dessine un agréable paysage, ou qu'il décrit les charmes de sa Glycère et les agrémens de sa maison de Tivoli. Les idées de Pindare portent toujours une empreinte de sublime ; celles d'Horace sont marquées au coin de la nature la plus aimable. Jules Scaliger disoit qu'il aimeroit mieux avoir fait les deux odes *Quem tu, Melpomene*, et *Donec gratus eram*, que d'être roi d'Aragon. II. Des *Satires* et des *Epitres*. Elles n'ont rien au dehors qui frappe le lecteur. Les vers en sont négligés et dépouillés de tout l'éclat et de toute la douceur de l'harmonie poétique. On diroit que c'est de la prose ; mais c'est une prose assaisonnée de cette finesse d'expression, de cette fleur de plaisanterie, de cette aimable négligence qui plait plus que tous les ornemens. Son style est en latin ce que celui de La Fontaine est en français ; c'est une simplicité qui charme, une familiarité piquante plus difficile à saisir que la correction et l'élégance. Les leçons de sa philosophie sont d'autant plus utiles, qu'étant resserrées dans des vers énergiques, elles se gravent pour toujours dans la mémoire. Les penseurs se plaisent, comme l'a dit Voltaire,

> A lire ses écrits pleins de grace et de sens,
> Comme on boit d'un vin vieux qui rajeunit les sens ;
> Avec lui l'on apprend à souffrir l'indigence,
> A jouir sagement d'une honnête opulence,
> A sortir d'une vie ou triste ou fortunée,
> En rendant grace aux dieux de nous l'avoir donnée.

Boileau prétendoit que c'étoit lui, en grande partie, qui avoit fait parmi nous la fortune d'Horace. « Avant moi, disoit-il, on ne parloit que de ses Odes. Je me mis à lire ses Satires et ses Epîtres; j'y trouvai mille beautés, et je m'appliquai à écrire en ce genre. Tout le monde voulut relire son Horace; et voilà ce qui fit vendre celui de M. Dacier, qui n'a pu parvenir, malgré ses efforts, à gâter tout-à-fait l'original. » On dut, en effet, admirer dans Horace le poëte lyrique, avant d'y démêler l'homme de goût et le philosophe; avant de sentir qu'il réunissoit la profondeur et les graces. Notre nation fut long-temps trop grossière pour connoître le prix et le charme de cette union. Ce mélange continuel de l'agréable et de l'utile, qui caractérise ce poëte, offre une lecture si délicieuse que si l'on étoit réduit à ne conserver qu'un seul poëte ancien, « il faudroit, peut-être, dit d'Alembert, choisir Horace de préférence à tous les autres, parce qu'il est peut-être le seul où l'on trouve des beautés de tous les genres; enthousiasme, imagination, noblesse, harmonie, élégance, sensibilité, finesse, gaieté, goût exquis, philosophie tantôt légère, tantôt profonde, et toujours utile. » III. L'*Art poétique*. C'est l'école du goût. Horace fit pour les Romains ce qu'Aristote avoit fait pour les Grecs. Il abrégea les préceptes de ce philosophe, et les mit à la portée des grands seigneurs de Rome, qui se mêloient alors de faire des vers. On trouve dans son ouvrage les principes fondamentaux de l'art d'écrire et de l'art de versifier. Il est fâcheux que l'ordre et la liaison des idées ne s'y fassent pas sentir davantage; il est absolument sans méthode. On doit le regarder plutôt comme une Epître légère que comme un Poëme didactique.... La première édition d'Horace ne porte point de date ni de nom de ville; mais on la croit imprimée à Milan, vers 1470, par Zanotus, in-4°. Parmi la foule d'autres éditions qu'on a données des Œuvres de ce poëte, on citera, 1° Celle d'Elzévir, 1629, in-12. Il doit y avoir un titre gravé et un titre imprimé : les notes d'Heinsius avec un titre, et *De Satyrâ Horatianâ* avec un faux titre; 2° De Bond, 1676, Elzévir, in-12. Elle a été copiée ligne pour ligne et réimprimée à Orléans, 1767, in-12, par les soins de Couret-de-Villeneuve. En 1806, M. Nic. L. Achaintre en a donné une très-bonne et très-exacte édition in-8°; 3° *Cum notis variorum*, 1670, in-8°; 4° *Ad usum delphini*, 1691, in-4°; 5° Une *Edition* gravée par de Pine, Londres, 1733 et 1737, 2 vol. in-8°; 6° Celle du Louvre, 1642, in-fol.; et 1733, in-24, petits caractères, comme le Phèdre; 7° De Sandby, Londres, 1749, 2 vol. in-8°, fig.; 8° Les *Editions* de Barbou, 1746 et 1763, in-12, sont élégantes; de même que celle de Glascow, 1760, et de Baskerville, 1770, in-4°. J. M. Zeune a donné à Leipsick, en 1788, in-8°, la meilleure edition d'Horace, faite d'après le texte de Bontley, avec les notes de Baxter et de Gessner, Parme, 1791, in-fol., de l'imprimerie de Bodoni, édition d'une exécution parfaite et la plus recherchée de cet habile typographe, qui en a fait en 1793 une édition in-4°. Nous avons encore celle de Didot l'aîné, ornée de charmantes vignettes, dessinées par M. Percier, Paris, 1799, grand in-fol. Plusieurs auteurs, Marolles, Martignac, Dacier, Tarteron, Sanadon, se sont exercés à les traduire en français, ainsi que l'abbé Le Batteux, dont la traduction est en 2 vol. in-12. C'est à M. Binet, célèbre professeur qui a consacré plus de quarante ans de sa vie à l'instruction de la jeunesse, que nous sommes redevables de la meilleure

traduction d'Horace, publiée en 1783, 1802, et 1809. Cette traduction, qui réunit l'élégance à la fidélité, ne fait point regretter celles de Dacier, Tarteron, Sanadon et Batteux, dans lesquelles néanmoins on trouve des remarques savantes et instructives, notamment dans celles de Dacier et Sanadon. Quant aux traductions en vers, on remarque celles données par MM. Daru et Le Brun, 1805, 2 volumes in-8°. *Voy.* les articles de ces traducteurs dans ce Dictionnaire.

† HORACES (les). C'est le nom de trois frères romains qui combattirent contre les trois Curiaces, Albains, sous le règne de Tullus Hostilius, l'an 669 avant J. C. Deux des Horaces furent tués : celui qui resta contre les trois Curiaces, joignant l'adresse à la valeur, assura l'avantage aux Romains. Comme les différentes blessures que les Curiaces avoient reçues ne leur laissoient que des forces inégales, il se mit à fuir ; les ayant séparés par cet artifice, il retomba sur eux, et les terrassa facilement l'un après l'autre. On trouve dans l'histoire grecque un événement si semblable à celui-ci, que l'on a soupçonné avec raison que les Romains et les Grecs ont été jaloux d'orner leur histoire d'un trait qui appartenoit à celle d'un autre peuple. Horace, rentrant à Rome, tua sa sœur qui lui reprochoit le meurtre d'un des Curiaces, auquel elle avoit été fiancée. Il fut condamné à mort par les deux commissaires que Tullus avoit nommés pour le juger ; il en appela au peuple. On commua sa peine. Il fut condamné à passer sous le joug : mais en même temps on lui érigea un trophée dans la place publique, et l'on y suspendit les dépouilles des trois Curiaces. Le joug étoit une porte, composée de deux fourches qui en soutenoient une troisième. On y faisoit passer, par ignominie, les prisonniers faits en guerre..... *Voyez* CRITOLAÜS.

† HORAPOLLON (Horus-Apollo), grammairien, professa les belles-lettres à Alexandrie et à Constantinople, sous Théodose-le-Grand, ou plutôt servit de masque à un savant du 15e siècle, qui vouloit exercer la patiente sagacité des commentateurs. On a, sous son nom, une *Explication des hiéroglyphes*, publiée en grec et en latin, à Utrecht, 1727, in-8°, avec des Notes par Jean Corneille de Paw. Elle avoit été écrite d'abord en langue égyptienne, et traduite de cette langue en grec par un certain Philippe, dont on ne connoît que le nom. Alde Manuce est le premier qui ait publié cette version grecque, et Mercerus ou Mercier en a donné deux éditions, dans la première desquelles, en 1548, il a entièrement suivi celle d'Alde Manuce. Il s'est servi dans la seconde, en 1551, d'un manuscrit que lui avoit communiqué Guillaume Morel. Le savant Hoeschelius, d'Augsbourg, a donné aussi une édition grecque d'Horapollon sur un manuscrit d'Augsbourg. On en a encore une version latine de Bernardin Trebatius de Vicence ; elle parut à Bâle en 1518. Cette explication des hiéroglyphes a été traduite en français, d'abord en 1553, ensuite par Requier en 1779, in-12.

† HORATI (Charles), religieux observantin, missionnaire à la Chine, depuis 1698 jusqu'en 1733, a donné, I. Une *Relation*, estimée, *de ses voyages*, en italien, Rome, 1759. II. *Grammaire et Dictionnaire de la langue chinoise*, avec une *Relation* des coutumes et des cérémonies chinoises. III. *Explication de la Philosophie et des Livres sacrés des Chinois*, Rome,

1759. Ce dernier ouvrage offre beaucoup d'érudition.

* HORBIUS (Jean-Henri), né à Colmar en Alsace, fut fait ministre à Hambourg en 1685; mais ayant embrassé les opinions des Bourignon et Poiret, il fut chassé de cette ville en 1693, et mourut dans une campagne près de Hambourg, le 26 janvier 1695, après avoir publié une *Histoire d'Origène* et des *Sermons*.

* HORIAH (Nicolas), né à Nagy-Aranios en Transilvanie, se mit à la tête d'une horde de Valaques, engagea à la révolte un grand nombre de villages de cette nation, et entreprit d'extirper les nobles et des ecclésiastiques. Les massacres et les incendies commencèrent en 1784, It s'étendirent jusque dans le bannat ee Temeswar, où ce peuple est également répandu. On ne peut se faire une idée des horreurs dans tous les genres exercées par ces brigands, ni indiquer avec précision les causes de cette insurrection subite et terrible. On sait seulement que la première idée en étoit venue aux Valaques à la foire de Salathna. On leur y voit montrer une patente écrite en lettres d'or, qui les autorisoit à exterminer la noblesse: un comte de Salins, qu'on dit avoir exhibé cette patente n'a pas reparu depuis. Les diverses conjectures formées sur cet événement sont de nature à ne pouvoir trouver place dans cet ouvrage. Les hussards siculiens (peuple qui habite la partie orientale de la Transilvanie) se saisirent enfin de Horiah, qui fut exécuté avec Glosca (*voyez* ce mot) à Carlsbourg le 28 février 1785. On a gravé leurs portraits dans le Journal hist. et litt., 15 mars 1785.

* HORIX (Jean-Baptiste), né à Mayence en 1730, conseiller de l'électeur et recteur de l'université, ensuite conseiller à Vienne, mort le 30 septembre 1792, a publié une foule d'*Opuscules* et de *Dissertations* latines et allemandes sur divers points d'histoire et de droit tant ecclésiastique que civil, entre autres, *De Juribus Judæorum in Germaniâ*, in-4°, Mayence, 1764, et réimprimé depuis; *Observationes historico-chronologicæ de annis Christi salvatoris*, in-8°, Mayence, 1789. Il déterra dans les archives les *Concordata nationis Germanicæ integra*, in-4°, Francfort, et Leipsick, 1763, plusieurs fois réimprimés. La publication de cet ouvrage fit une très-grande sensation et réveilla l'attention des savans zélés pour les libertés de l'Eglise germanique Ces concordats firent naître beaucoup d'écrits, dont plusieurs composés par Horix lui-même.

* HORMAN (Guillaume), théologien et botaniste anglais, né à Salisbury, mort en 1535, élève de l'école de Winchester, puis boursier au nouveau collége à Oxford. En 1485 il obtint une bourse et une place de maître à Eaton; et enfin il fut nommé vice-proviseur du collége. Horman a donné un grand nombre *d'ouvrages*, dans lesquels on distingue particulièrement celui intitulé *Synonima herbarum*. Il a aussi compilé tout ce que les anciens auteurs ont écrit *de re rusticâ*.

† I. HORMISDAS (saint), né à Frusinone en Campanie, élu pape après Symmaque, en juillet 514, éteignit le schisme des eutychéens, et tint un concile à Rome en 518. Ce pontife, mort en août 523, instruisit le clergé sur la psalmodie. Nous avons de lui plusieurs *Lettres*.

II. HORMISDAS Ier, fils de Sapor, roi des Perses, successeur de son père en 273, n'eut aucune guerre à soutenir avec les Romains, et ne voulut point entrer dans le com-

plot que les Palmyréniens avoient fait pour enlever la couronne à l'empereur Aurélien. Sa générosité égaloit son amour pour la paix. Le gouverneur d'une de ses provinces lui proposoit de faire l'acquisition d'une quantité de beaux diamans, parce qu'il y avoit à gagner sur ce marché une somme considérable. Il répondit avec indignation : « Si je devenois marchand, qui fera le métier de roi ? ou que deviendront les négocians de mon empire, si je me sers de mon or et de mon crédit pour enlever les profits les plus avantageux et les plus légitimes ? » Ce bon prince mourut un an et quelques mois après son avénement au trône.

† III. HORMISDAS, IIIe roi de Perse, monta sur le trône en 580, après la mort de Chosroès-le-Grand, son père. S'il hérita de son sceptre, il n'hérita point de ses talens. Il avoit cependant eu pour instituteur le sage Buzurge. Ce dernier, s'apercevant que le prince passant la plus grande partie des nuits en fêtes, employoit toutes les matinées à dormir, prenoit souvent la liberté de l'éveiller, et de lui faire l'éloge de la diligence. Hormisdas, fatigué de ses remontrances, ordonna un jour à ses gardes d'aller attendre Buzurge de grand matin et de le dévaliser. Cet ordre ayant été ponctuellement exécuté, le prince lui dit : « Si vous aviez été moins diligent, vous auriez évité cette mauvaise rencontre. » Buzurge lui répliqua : « Elle prouve, au contraire, que les voleurs ont été plus diligens que moi ; et que, pour arrêter leurs excès, vous devriez être plus diligens qu'eux. » Hormisdas perdit son armée, son bagage et ses éléphans, en combattant contre les Romains. Depuis l'an 581 jusqu'en 589, il n'eut que des échecs. Il mit alors une puissante *li. ée sur pied, et en donna la conduite à Varanes, qui fut encore battu. Hormisdas, irrité et honteux, envoya à ce général malheureux un habit de femme; injure atroce parmi les Perses. Varanes s'en vengea en excitant une révolte. Il se saisit d'Hormisdas, lui arracha les yeux, et fit massacrer sa femme en sa présence. Il mit ensuite sur le trône impérial son fils, Chosroès II, en 590, qui fit assommer son père à coups de bâton.

† HORMOUZAN, général persan, avoit combattu 70 fois contre les Arabes, lorsqu'enfin, fait prisonnier et conduit à Omar II, successeur de Mahomet, celui-ci ordonna qu'on le fit mourir. Hormouzan demanda à boire; mais la frayeur l'empêchant de prendre la coupe, Omar lui dit d'être plus tranquille, et qu'il n'avoit rien à craindre qu'il n'eût bu. Hormouzan alors, pour prolonger ses jours, refusa de boire, et prétendit qu'Omar venoit de lui faire grace. Le Musulman lui laissa la vie, sans s'opposer même à ce qu'il bût.

* I. HORN (Gaspar), médecin, né à Freyberg en Misnie en 1583, étudia la médecine à Wittemberg, sous Daniel Sennert, reçut le doctorat à Bâle en 1616, et pratiqua son art à Plawen en Thuringe pendant dix ans avec une réputation qui le fit regretter, lorsqu'il en sortit en 1633, pour retourner dans sa ville natale, où il mourut en 1653. On a de lui *la Chimie de Geber*, avec un grand nombre de corrections, et un *Abrégé de l'Alchimie gébrique*, imprimé à Leyde en 1668, in-12.

* II. HORN (Gaspar), né à Dresde en 1590, docteur en médecine en 1626, et membre du collége de Nuremberg en 1633, mort le 27 août 1643, a donné un *Traité* en allemand *sur le scorbut.*

III. HORN (le comte de). *Voy.* Egmont, n° I.

* HORNE (George), évêque de Norwich, fils du docteur Horne, naquit en 1730 à Otham, au comté de Kent, mourut à Bath, en 1792, recteur d'Otham; élève d'abord de l'école de Maidstone, et ensuite du collége de l'université à Oxford, où il fut reçu bachelier-ès-arts. Horne obtint ensuite une bourse au collége de la Magdeleine, et s'appliqua avec ardeur à l'étude de la langue hébraïque et des saintes Ecritures. En 1753 il prit les ordres, se fit une grande réputation dans la chaire, et défendit avec une adresse remarquable les principes de Hutchinson. Horne montra dans cette circonstance un talent particulier pour la controverse. En 1768, nommé président de son collége, il fut reçu docteur, puis chapelain ordinaire du roi. L'année suivante, cet auteur donna un ouvrage, intitulé *Considérations* sur la vie de Saint-Jean-Baptiste. C'étoit la substance de ses discours prêchés tous les ans au collége de la Magdeleine. En 1776 il remplit les fonctions de vice-chancelier, et la même année il donna un précieux *Commentaire sur les psaumes.* En 1781, le docteur Horne obtint le doyenné de Cantorbéry, et en 1791 l'évêché de Norwich; mais il mourut l'année suivante. Son corps fut inhumé à Eltham, où un monument est élevé en son honneur dans la cathédrale de Norwich, mais le plus glorieux pour lui est dans *les Œuvres* qu'il a laissées, qui, en outre de ce que nous avons déjà cité, sont, I. *Exposé simple, franc et impartial du différent entre sir Isaac Newton et M. Hutchinson.* II. *Explication de la théologie et de la philosophie contenues dans le Songe de Scipion, de Ciceron*, in-8°. III. *Apologie de la conduite de plusieurs personnages de l'université d'Oxford*, in-8°. IV. *Spicilegium Shuckfordianum*, ou *Bouquet pour les critiques*, in-8°. V. *Exposition de la méthode de M. Kennicott, pour corriger le texte hébreu.* VI. *Considérations sur le projet de réforme de l'Eglise d'Angleterre*, in-4°. VII. *Lettres à Adam Smith sur la vie, la mort et la philosophie de David Hume*, in-12. VIII. *Lettres sur l'infidélité*, in-12. IX. *Lettre au docteur Priestley*, in-8°. X. *Observations sur les protestans dissidens*, in-8°. XI. Cinq volumes de *Sermons.* XII. une *Exhortation* qu'il destinoit au clergé de Norwich.

* I HORNECK (Burchard), médecin allemand, philosophe, orateur et poëte, excella dans tous ces genres. Il pratiqua la médecine à Wurtzbourg, où il vivoit encore en 1514, alors âgé de 80 ans. Il est auteur de divers ouvrages sur la théologie et sur la médecine. Parmi ceux-ci, on distingue, *De regimine sanitatis* en vers latins; *De morbo epidemiæ et curâ ejusdem.*

* II HORNECK (Antoine), savant théologien, né en 1641, dans le Bas-Palatinat, mort en 1696, élevé par Spanheim à Heidelberg, envoyé à 19 ans en Angleterre au collége de la Reine à Oxford, y obtint une place de chapelain, et ensuite le vicariat de All-Hallows à Oxford. Le duc d'Albemarle lui donna ensuite le rectorat de Doulton au Devonshire, auquel on joignit après un canonicat de la cathédrale d'Exeter. Horneck, d'une science profonde et d'une piété exemplaire, et dont les ouvrages, qui sont assez connus, prouvent les talens, comme écrivain, fut, en 1671, prédicateur de Savoy; et en 1693, chanoine de Westminster.

HORNÉIUS (Conrad), né à Brunswick en 1590, professeur de philosophie et de théologie à Helmstadt, y mourut en 1649. Son principal ouvrage, qui est moins celui d'un profond méditateur, que d'un compilateur laborieux, est, *Philosophiæ moralis, sive civilis doctrinæ de moribus, libri quatuor*, in-8°.

† I. HORNIUS (George), né dans le Palatinat, homme d'une vaste lecture, mais qui se reposoit trop, en écrivant, sur sa mémoire qui n'étoit pas toujours fidèle, professeur d'histoire, de politique et de géographie à Harderwick, ensuite professeur d'histoire à Leyde, où il mourut en 1670. Sur la fin de ses jours son esprit avoit des accès de folie, et cet accident venoit, dit-on, d'une perte de 6000 florins qu'il fit à La Haye avec un alchimiste. On a de ce savant, I. Une *Histoire ecclésiastique*, en latin, jusqu'en 1666, traduite en français, Roterdam, 1699, in-12. Cet ouvrage, assez bien fait, et même fort impartial, excepté dans les endroits où il est question du protestantisme, a été continué par Leydecker. II. *L'Histoire d'Angleterre*, sous les années 1645 et 1646, in-8°, à Leyde, 1648. III. *De originibus Americanis*, in-8°, 1652. IV. *Geographia vetus et nova*; ouvrage savant, mais confus. V. *Orbis politicus*, in-12. VI. *Historia philosophiæ*, en 7 livres, 1655, in-4°. VII. Une *édition* de Sulpice-Sévère, avec des notes, in-8°. VIII. *Ulyssea, sive studiosus peregrinans omnia lustrans littora*, Leyde, 1671, in-16. IX. *Arca Noë*, ou *Histoire des monarchies*. Ouvrage plein de recherches curieuses sur l'origine de chaque monarchie, etc. *Voyez* GRAAF.

* II. HORNIUS (Juste) publia une traduction en *malais* (idiome de la grande péninsule de l'Inde, nommée *Malacca*), des Evangiles et des Actes des apôtres, Amsterdam, 1652, in-4°. Il exerçoit le ministère évangélique dans ces contrées.

* III. HORNIUS (Jean) *ou* VAN HORNE, né à Amsterdam en 1621, étudia à Utrecht, à Bale, à Montpellier, à Orléans, professeur de médecine et d'anatomie, d'abord à Amsterdam, et ensuite à Leyde, a publié *quelques ouvrages*.

* HORNUNG (Jean), médecin du 17e siècle, né à Rotenbourg sur le Tauber, a publié à Nuremberg en 1625, in-4°, et à Leipzick, en 1661, même format, un ouvrage intitulé *Cista medica*, dans lequel il a recueilli les lettres des plus célèbres médecins allemands. Il est encore auteur d'un livre en allemand, sur la *Méthode de traiter les brûlures*. Nuremberg, 1682, in-8°.

* HOROZCO (Christophe de), après avoir achevé son cours d'humanités à Salamanque, s'attacha à l'étude de la langue grecque, et passa ensuite aux écoles de médecine, où il fit des progrès si rapides, qu'il publia, à l'âge de 21 ans, un ouvrage intitulé *Castigationes in interpretes Pauli Æginetæ*, Venetiis, 1536, in-fol. Ce début lui mérita une chaire à Salamanque, où il composa, en 1538, un autre ouvrage qui parut à Bâle, en 1540, in-4°, sous ce titre: *Annotationes in interpretes Aëtii medici præclarissimi, nempe Baptistam Montanum Veronensem, et Janum Cornarium Zuiccaviensem, medicos*. Il profita du manuscrit grec d'Aëtius pour rétablir le vrai texte de ce médecin.

† HORREBOW *ou* HORREBOUS (Pierre), célèbre astronome danois, mort en 1764, âgé de 85 ans, eut,

dans le cours d'une si longue vie, vingt enfans et trente-quatre petits-enfans. Il professa avec distinction, pendant plusieurs années, la philosophie, les mathématiques, et l'astronomie. On a de lui un ouvrage intitulé *Copernicus triumphans*, où il montre beaucoup d'enthousiasme pour le système de Copernic. Horrebow envoyé dans l'Islande, par ordre du roi de Danemarck, en publia *la relation* à Londres, 1758, in-folio. Rousselot de Surgy et Meslin l'ont traduite de l'allemand en français, sous le titre de *Nouvelle description physique et historique de l'Islande*, Paris, 1764, 2 vol. in-12. Les *Œuvres de mathématiques* de Horrebow ont paru à Copenhague en 1740 et 1741, 3 vol. in-4°, auxquelles on joint son *Astronomie*, Copenhague, 1735, in-4°.

† HORROX (Jérémie), habile astronome anglais, né à Texteh, près de Liverpool, en 1619, mourut en 1641, après avoir achevé son traité intitulé *Venus in sole visa*, Gedani, 1662, in-folio.

* HORSLEY (Jean), savant antiquaire, d'abord élève à Newcastle, en Ecosse, où il fut reçu maître-ès-arts, puis pasteur d'une congrégation de dissidens dans sa province, et membre de la société royale, naquit au comté de Northumberland, et mourut en 1731. On a de lui un ouvrage très-volumineux, publié en 1732, intitulé *Britannia Romana*, où l'on trouve une notice exacte et très-étendue de ce qui reste en Angleterre des monumens romains.

* I. HORSTIUS (Gisbert), médecin, né à Amsterdam, fit la plus grande partie de ses études en Italie, et s'établit à Rome, où il exerça sa profession pendant une longue suite d'années. Il y mourut en 1555 ou 1556, médecin de l'hôpital de Ste.-Marie-de-la-Consolation. Gessner et Rondelet le citent avec éloge. On ne connoit de lui d'autre ouvrage que celui intitulé *De turpeto et thapsiâ libellus*, Romæ, 1544, in-4°.

II. HORSTIUS (Jacques), né à Torgaw en 1537, médecin ordinaire de l'archiduc d'Autriche en 1580, professeur de medecine à Helmstadt, et directeur de l'université en 1595, mort en 1600, a laissé beaucoup d'ouvrages sur la science qu'il avoit professée. I. *Compendium medicarum institutionum.* II. *Herbarium*, 1630, in-8°. III. Un *Commentaire* sur le livre d'Hippocrate, *De Corde.* IV. *De noctambulonibus.* V. *De dente aureo pueri Silesii*, in-8°. VI. *Disputationes catholicæ de rebus secundùm et præter naturam.* VII. *Epistolæ philosophicæ et medicinales*, in-8°; et divers *autres traités* où l'on trouve de bonnes choses.

† III. HORSTIUS (Grégoire), surnommé l'*Esculape d'Allemagne*, neveu du précédent, né à Torgaw en 1578, et mort en 1636, après avoir exercé et enseigné la médecine avec un succès égal, a donné plusieurs ouvrages sur cette science, recueillis par Grégoire Horstius, son fils, en 2 vol. in-4°, à Gouda, 1661. Quelques-uns roulent sur des sujets curieux, tels que ceux-ci, *Dissertatio de naturâ amoris, de curâ furoris amatorii, de philtris, atque de pulsu amantium*, 1611, in-4°; *De causis similitudinis, et dissimilitudinis in fœtu, respectu parentum, etc.*, 1619, *in-4°; De tuendâ sanitate studiosorum et litteratorum*, 1648, in-12; *De tuendâ sanitate*, in-12, même année.

IV. HORSTIUS (Daniel), fils du précédent, né à Giessen, professeur de médecine à Marpourg, et médecin du landgrave de Hesse-d'Armstadt,

mort en 1685, à 68 ans, procura l'édition de *Zacchiæ quæstiones medico-legales*, et celle de *Riverii opera medica*.

V. HORSTIUS (Grégoire), frère du précédent, médecin et professeur de physique à Ulm sa patrie, mourut en 1661, recueillit et fit imprimer la plupart des ouvrages de médecine composés par Grégoire Horstius, son pere. (*Voyez* n° III.) Cette famille a produit plusieurs autres savans médecins.

† VI. HORSTIUS (Jacques MEILERT *ou* MERLO), surnommé *Horstius*, du village de Horst au diocèse de Ruremonde, où il naquit de parens pauvres en juillet 1597, devint curé de Cologne, et mourut en cette ville en 1644. Il est auteur du *Paradisus animæ christianæ*, Cologne, 1644, in-12. Ouvrage plein d'érudition, dont il y a de très-belles éditions avec gravures, parmi lesquelles on distingue celle de Cologne, 1683, qui est rare. Cet ouvrage, traduit en français par Nicolas Fontaine, Paris, 1685, 2 volumes in-12, a été souvent réimprimé malgré les erreurs du traducteur, pour lesquelles on a condamné cette version. Horstius a fait en latin une *multitude d'ouvrages de piété* : son *édition* des Œuvres de saint Bernard, en 2 vol. in-fol., Cologne, 1641, est fort supérieure à toutes celles qui avoient paru auparavant. Dom Mabillon en a beaucoup profité pour la sienne.

HORTA (Garcie d'), *ou* DU JARDIN, professeur de philosophie à Lisbonne en 1534, et premier médecin du comte de Redondo, vice-roi des Indes, publia en espagnol des *Dialogues* sur les simples que l'on trouve en Orient, 1574, in-8° et in-fol. Ils ont été traduits en latin par Charles Clusius, 1605, 36 fig.; et en français par Antoine Colin, apothicaire de Lyon, 1619, in-8°. L'original et les versions sont recherchés.

* HORTE (Jean), savant prélat, élevé par M. Thomas Rowe, qui le destinoit à être ministre dissident, eut pour condisciple le célèbre docteur Isaac Watts, qui fut en correspondance avec lui tant qu'il vécut. Horte desservit d'abord une congrégation de dissidens à Mashfield au comté de Glocester ; mais il se conforma ensuite à la doctrine de l'Angleterre, et en 1708 il prêcha un sermon à Aylesbury, dont il visitoit l'église. Horte, chapelain du lord lieutenant d'Irlande, le suivit dans ce pays; alors il fut nommé à l'évêché de Leighlin et de Ferns, puis il passa au siége de Kilmore, et en 1742 à l'archevêché de Tuam. Horte, mort en 1751, a donné, I. Un volume d'excellens *Sermons*, imprimé in-8° à Dublin, 1738, et à Londres en 1757. II. Une *Exhortation au clergé du diocèse de Tuam*, en 1742.

† HORTEMELS (Marie-Magdeleine), épouse de Charles-Nicolas Cochin, née en 1686, et morte aux galeries du Louvre à Paris en 1767. A des dispositions très-heureuses pour la gravure, Marie joignit de vastes connoissances dans la science du dessin. Les artistes trouvent dans *ses ouvrages* une touche spirituelle, hardie, et cependant moelleuse. Sa principale occupation fut de terminer au burin les sujets que son mari avoit disposés à l'eau-forte, et elle en conservoit avec tant d'intelligence le goût et le pittoresque, que les amateurs recherchent particulièrement ceux des ouvrages de Cochin en ce genre, où son épouse a mis la dernière main.

HORTENSIA, dame romaine, fille du célèbre orateur Hortensius, et héritière des talens de son père,

plaida, l'an 64 avant J. C., la cause des dames romaines devant les triumvirs, qui en avoient condamné 1400 à déclarer les biens qu'elles possédoient, afin de les taxer pour les frais de la guerre. Le discours d'Hortensia fut si touchant, que les triumvirs n'obligèrent que 400 femmes à cette déclaration.

I. HORTENSIUS (Quintus), orateur romain, père de la précédente, plaida, dès l'âge de 19 ans, avec un très-grand succès. Cicéron, son émule, parle de son éloquence avec éloge, et de sa mémoire comme d'un prodige. Il y avoit quelquefois dans ses gestes des mouvemens affectés; c'est pourquoi ses ennemis lui donnoient le nom de *Dionysia*, célèbre danseuse de ce temps-là. Hortensius tint le premier rang dans le barreau, jusqu'à ce que Cicéron parût. Il le quitta pour prendre les armes, devint tribun militaire, préteur, et enfin consul l'an 70 avant J. C. et mourut environ 21 ans après, avec la réputation d'un bon citoyen, d'un sage sénateur et d'un homme magnifique. Il avoit amassé de grands biens, dont il savoit se faire honneur. On dit qu'à sa mort on trouva dix mille muids de vin dans ses caves. Les *Plaidoyers* de cet homme illustre qui ne soutenoit pas, au jugement de Quintilien, le nom qu'il s'étoit fait, ne nous sont pas parvenus. On avoit encore de lui des *Poésies galantes* et des *Annales*. *Voy.* ATTICUS, n° I.

* II. HORTENSIUS (Martin), astronome, né à Delft en 1505, mort à la fleur de son âge en 1539, a donné, I. une Dissertation *de Mercurio sub sole viso, et Venere invisâ*. II. Deux *Discours*, l'un sur *l'utilité et la dignité des mathématiques;* l'autre, sur *l'œil et sa perfection.*

† III. HORTENSIUS (Lambert), (ainsi nommé parce qu'il étoit fils d'un jardinier), préfet du collége de Naërden en Hollande, faillit périr dans la prise de cette ville en 1572, et vit égorger, sous ses yeux, son fils naturel. Il mourut en 1574. On a de lui des *Satires* et des *Epithalames*, et d'*autres ouvrages* en latin, dont les plus connus sont, I. Sept livres *de bello Germanico*, sous Charles-Quint, in-8°. II. *De tumultu anabaptistarum*, in-fol. III. *De secessionibus ultrajectinis*, in-fol. IV. Des *Commmentaires* sur les six premiers livres de l'Enéide de Virgile, et sur la Pharsale de Lucain. V. Des *Notes* sur quatre Comédies d'Aristophane.

HOSIER. *Voy.* HOZIER.

† HOSIUS *ou* OSIUS (Stanislas), cardinal, né à Cracovie en Pologne, et élevé en Italie, devint secrétaire du roi de Pologne, chanoine de Cracovie, évêque de Culm, et enfin évêque de Warmie. Le Pape Pie IV l'envoya vers l'empereur Ferdinand, qui fut si charmé de son esprit et de ses vertus, qu'il lui dit en l'embrassant « qu'il ne pouvoit pas résister à un homme dont la bouche étoit le temple, et la langue l'oracle du Saint-Esprit.... » Hosius étoit chargé d'engager ce prince à faire continuer le concile de Trente : il obtint tout ce qu'il voulut. Pie IV l'en récompensa, en 1561, par le chapeau de cardinal, qu'il n'accepta que malgré lui. Ce pontife lui ordonna ensuite d'aller ouvrir le concile de Trente, comme son légat; commission qu'il remplit avec beaucoup de succès. Hosius passa en Pologne, d'où il fut rappelé par Grégoire XIII, qui le fit pénitencier de l'église romaine. Il mourut à Capravolo, près de Rome, le 5 août 1579, à 76 ans. Les écrivains catholiques lui donnèrent à l'envi les noms de colonne de l'Eglise, et d'Augustin de

son temps. Les protestans n'eurent point d'adversaire plus redoutable. Hosius écrivit contre eux plusieurs ouvrages recueillis à Cologne, 1584, en 2 vol. in-fol., imprimés jusqu'à trente-deux fois du vivant de l'auteur, et traduits dans presque toutes les langues de l'Europe. Les principaux sont, I. *Confessio catholicæ fidei christianæ, sive Explicatio confessionis à Patribus factæ in synodo provincialis habitâ Petrikoviæ, anno* 1551, Mayence, 1557, in-fol. II. *De communione sub utrâque specie.* III. *De sacerdotum conjugio.* IV. *De Missâ vulgari linguâ celebrandâ; Dialogus de eo, num calicem laicis et uxores sacerdotibus permitti fas sit*, etc. Rescius a écrit sa Vie.

* HOSKIUS (Jean), peintre anglais, maître d'Alexandre et de Samuel Cooper, mourut en Angleterre en 1664. Son genre étoit le *portrait*: il a peint ceux de Charles II, de la reine son épouse, et de la plus grande partie des princes de la famille royale. Il se distingua sur-tout par la ressemblance et l'expression de ses têtes.

† HOSPINIEN (Rodolphe), ministre zuinglien, né à Altorf, village de Suisse dans le canton de Zurich, en 1547, mort en 1626, étoit tombé en enfance depuis près de trois ans. Ses préventions contre les dogmes et la discipline de l'Église catholique lui firent enfanter plusieurs ouvrages, recueillis à Genève en 1681, en 7 vol. in-fol. Les principaux sont, I, *de Templis, hoc est de origine, usu et abusu templorum*, 1603, in-fol. II. *De monachis*, Zurich, 1609, in-fol. III. *De festis Judæorum et Ethnicorum*, Zurich, 1611, in-fol. IV. *Festa christianorum*, Zurich, 1612, in-fol. V. *Historia sacramentaria*, Zurich, 1598, in-fol. — 2e partie, 1602, in-fol. VI. *Historia jesuitica*, Zurich, 1619, in-fol. On y trouve rassemblé tout ce qu'on a dit sur les règles, les constitutions, les progrès et la politique de cet ordre célèbre. Hospinien a fait plusieurs recherches curieuses, et ses ouvrages ont leur utilité; mais il manque de critique; car il cite souvent de fausses décrétales et des pieces supposées comme des monumens véritables. Il cite assez confusément les anciens auteurs et les modernes, et fait des applications de leurs passages à contre-sens. Il est foible dans la controverse. Quand il réfute Bellarmin sur les faits, il réussit; mais quand c'est sur le dogme, il n'est pas à beaucoup près si fort. Personne n'a mieux démêlé ni détaillé que lui, l'histoire des différents élevés entre les sectes séparées de l'Eglise romaine; et en cela, sans y penser, il a rendu service à l'Église catholique. Hospinien, outré sacramentaire, et grand ennemi des luthériens et des ubiquitaires, avec lesquels il croyoit que l'on ne devoit point avoir de société ni de communion, avoit un style simple et clair.

† I. HOSPITAL (Michel de l'), *ou plutôt* DE LOSPITAL, comme il signoit, chancelier de France, naquit en 1505 à Aigueperse en Auvergne, d'un médecin, fils, à ce que prétendoient ses ennemis, d'un juif d'Avignon. Son père, ayant quitté la médecine, s'attacha à Charles de Bourbon, connétable de France, dont il dirigea les affaires avec chaleur et intégrité. Le connétable récompensa son zele en le faisant bailli de Montpensier, auditeur de ses comptes à Moulins, et en lui donnant la terre de la Bussière en Auvergne, et deux autres villages dans le comté de Montpensier. Jean DE L'HOSPITAL, d'un caractère noble, et de mœurs sévères, avoit une ame sensible et courageuse; il tâcha

d'inspirer les mêmes vertus à son fils, qu'il fit élever avec beaucoup de soin. Il l'envoya étudier dans les plus célèbres universités de France et d'Italie. Michel de l'Hospital s'y distingua également par le double esprit de la littérature et des affaires. Sorti des écoles de la jurisprudence, il occupa des charges honorables, comme auditeur de rote à Rome, conseiller au parlement de Paris, au concile de Trente transféré à Bologne, enfin surintendant des finances en 1554. Le trésor royal se trouvoit épuisé par les prodigalités du roi, par l'avidité de ses favoris, de ses ministres, de sa maîtresse, par les dépenses de la guerre, par les plaisirs fastueux de la cour, par les malversations des financiers. L'Hospital fit des exemples de sévérité qui effrayèrent les coupables; il refusa courageusement les sommes qu'on lui demandoit, et ne se laissa corrompre ni par les menaces, ni par les flatteries. « Je me rends désagréable, écrivoit-il à Olivier, par mon exactitude à veiller sur les deniers du roi. Les vols ne se font plus impunément; j'établis de l'ordre dans la recette et la dépense; je refuse de payer des dons trop légèrement accordés, ou j'en renvoie le paiement à des temps plus heureux; on voit tout cela avec un dépit amer... Dois-je préférer l'amitié déshonorante de certains courtisans à ce que me prescrivent mes obligations envers mon roi, mon amour pour la patrie? Eh bien donc! qu'ils engloutissent tout, et le soldat sans paye ravagera nos provinces pour subsister, et l'on foulera le peuple par de nouveaux impôts. » L'Hospital, en se faisant redouter des sangsues de l'état, leur donnoit l'exemple du plus noble désintéressement. Quoiqu'il eût été près de douze ans dans le parlement, cinq ou six dans la place de surintendant, sa fortune étoit si bornée, que le roi fut obligé de doter sa fille. Henri II étant mort en 1559, le cardinal de Lorraine qui étoit à la tête du gouvernement, sous François II, fit entrer l'Hospital dans le conseil d'état. Il n'y fut pas long-temps. Marguerite de Valois, destinée au duc de Savoie, l'emmena avec elle pour être son chancelier. Mais à peine eut-il passé six mois auprès de sa bienfaitrice, qu'on le rappela en France, où l'on espéroit remédier aux maux qui désoloient ce royaume, en l'élevant à la place de chancelier. L'Hospital, devenu chef de la justice, au milieu des factions de la cour et du bouleversement général du royaume, parut un philosophe intrépide dans un temps d'enthousiasme et de fureur. « Tous les ordres étoient corrompus : Selon ce qu'il dit lui-même, dans un discours au parlement de Paris, le peuple est mal instruit; on ne lui parle que de dîmes et d'offrandes, et point de bonnes mœurs; chacun veut voir sa religion approuvée, celle des autres persécutée. C'est là toute la piété d'aujourd'hui. » Lorsque la malheureuse *conspiration d'Amboise* éclata en 1560, il fut d'avis que, pour apaiser le soulèvement des esprits, on pardonnât à ceux que le faux zèle de la religion avoit égarés. Il donna, la même année de cette conjuration, l'*édit de Romorantin*, pour empêcher l'établissement de l'inquisition en France. Il vit avec douleur le feu de la guerre civile s'allumer dans sa patrie, et fit tous ses efforts pour l'éteindre avant l'embrasement général, « estimant (ce sont ses propres termes) qu'il n'y avoit rien de plus dommageable en un pays qu'une guerre civile, ni plus profitable qu'une paix à quelque prix que ce fût. » Lorsque tout le royaume étoit en feu, il tacha d'adoucir le mal qu'il n'avoit pu guérir.

C'est conformément à ces principes, dictés, selon les uns, par l'humanité et la sagesse, selon d'autres, par son penchant au calvinisme, qu'il parla aux états assemblés à Orléans, au commencement du règne de Charles IX, à ceux de Saint-Germain-en-Laye, en 1561, au colloque de Poissy, tenu la même année, à l'assemblée de Moulins, en 1566. Après l'affaire de Vassi, voyant qu'on se préparoit de part et d'autre à prendre les armes, il s'y opposa de toutes ses forces; et le connétable de Montmorency lui ayant dit « que ce n'étoit à gens de robe longue d'opiner sur le fait de la guerre. — Bien que telles gens, lui répondit-il, ne sachent conduire les armes, si ne laissent-ils de connoître quand il en faut user. » Il eut part à toutes les grandes affaires de ces temps malheureux, et se conduisit toujours de même. Son discours aux états assemblés à Orléans est un monument de sa sagesse « Il ne faut point, dit-il, écouter ceux qui prétendent qu'il n'est pas de la dignité d'un roi de convoquer des états; car qu'y a-t-il de plus digne d'un roi que de donner à tous ses sujets la permission d'exposer leurs plaintes avec liberté, publiquement, et dans un lieu où l'imposture et l'artifice ne peuvent se glisser? Dans ces assemblées, les souverains sont instruits de leurs devoirs. On les engage à diminuer les anciennes impositions, et à n'en pas mettre de nouvelles; à retrancher les dépenses superflues, qui ruinent l'état; à ne plus vendre les charges; à n'élever à l'épiscopat et aux autres dignités de l'Église que des sujets capables de les remplir; devoirs aujourd'hui négligés, parce que les rois ne voient et n'entendent que par les oreilles d'autrui. » Ennemi des conseils violens, il en donna au roi de très-modérés, pour le porter à rétablir la paix dans son état. La reine Catherine de Médicis, qui avoit contribué à l'élévation du chancelier, trop emportée pour approuver des vues si pacifiques, le fit exclure du conseil de guerre. L'Hospital, voyant que sa présence étoit importune, se retira de lui-même en 1568, dans sa maison de campagne de Vignai, près d'Estampes. Quelques jours après, on lui fit demander les sceaux; il les rendit sans regret, disant que « les affaires du monde étoient trop corrompues pour qu'il pût encore s'en mêler. » Il goûta, dans sa retraite, un bonheur inespéré. Les amusemens de la campagne, la poésie latine, qui faisoit ses délices, la conversation de ses amis, succédoient aux soins qu'il donnoit à ses enfans. « J'ignorois, dit-il dans une de ses lettres, que la vie et les plaisirs champêtres eussent autant de charmes. J'ai vu blanchir mes cheveux avant que de connoître l'état dans lequel je pouvois rencontrer le bonheur. En vain la nature m'avoit fait aimer le repos et l'oisiveté; jamais je n'aurois pu me livrer à ce penchant si doux, si le ciel, me regardant d'un œil de piété, ne m'eût débarrassé des fers que, peut être sans lui, je n'aurois pu briser. Que si quelqu'un s'imagine que je me croyois heureux dans ce temps où la fortune sembloit s'être fixée contre moi..... et qu'à présent je me crois malheureux d'avoir perdu tous ces brillans avantages, ah! que cet homme ignore bien le fond de mon cœur! » L'illustre chancelier vit les beaux jours de sa retraite troublés par le massacre de la saint Barthélemi, en 1572. Il pensa sur cette funeste journée comme nous pensons aujourd'hui, et disoit souvent *Excidat illa dies*! Ses amis, craignant qu'il ne fût enveloppé dans cette horrible exécution, l'avertirent de prendre garde à lui. « Rien, rien, répondit-il; ce sera ce qu'il plaira à Dieu,

quand mon heure sera venue. » Le lendemain, on vint lui dire qu'on voyoit une troupe de cavaliers armés qui s'avançoient vers sa maison. On lui demanda si l'on dévoit fermer les portes, et tirer sur eux, en cas qu'ils voulussent les forcer. « Non, non, repartit-il; mais si la petite ne suffit pas pour les faire entrer, que l'on ouvre la grande. » C'étoient en effet des furieux qui, sans ordre de la cour, venoient pour le tuer; mais avant d'exécuter leur dessein, ils furent atteints par d'autres cavaliers, envoyés par le roi même, pour leur dire que l'Hospital n'étoit pas du nombre des proscrits, et que ceux qui en avoient fait la liste lui pardonnoient les oppositions qu'il avoit toujours formées à l'exécution de leurs projets. « J'ignorois, répondit-il froidement, et sans changer de visage, que j'eusse jamais mérité la mort ni le pardon. » Sa devise étoit :

Si fractus illabatur orbis,
Impavidum ferient ruinæ.

Magistrat intrépide, sujet fidèle, citoyen zélé, philosophe sage et tolérant, toujours supérieur à la crainte et même à l'opinion, il n'écoute que la vertu, et lui sacrifie quelquefois jusqu'à la gloire. Au milieu du plus violent fanatisme, il fait entendre la voix de la raison et de l'humanité; au sein de l'anarchie et de la révolte, il défend avec un courage égal et l'autorité du roi et les droits de la nation. Si, dans les commencemens, sa conduite paroit vacillante, sa législation contradictoire, c'est que, dominé par les circonstances, il s'occupe alors moins de faire le bien que de prévenir le mal. Pour connoitre l'esprit de ses lois, il faut les comparer à l'ordre des événemens. L'Hospital ne voit dans les catholiques et les réformés que des hommes ayant un droit égal à conserver, sous la protection du prince, leurs propriétés, leur liberté, leur vie : son unique but est de maintenir la paix parmi eux, de sauver la France des horreurs d'une guerre religieuse, et il se plie à tout pour l'atteindre. Apres de longs ménagemens, croit-il pouvoir combattre de front les factieux et les fanatiques, rien ne l'intimide; il arrête les tribunaux dans leur zèle indiscret, rappelle le clergé à ses devoirs, réprime l'audace turbulente des deux partis, les soumet à des sacrifices réciproques, prescrit aux catholiques d'être tolérans, aux protestans d'être justes et modérés, plaide dans le conseil en faveur de la liberté de conscience, ose la demander aux états assemblés, la présente à la fois comme une loi dictée par la raison, comme un devoir de la justice, comme un droit des peuples, comme la meilleure politique des gouvernemens. « Regardons les protestans comme nos frères, dit-il au colloque de Poissy : hommes foibles comme eux, ne les condamnons point sans les entendre. » Dans l'assemblée de S. Germain, il s'explique encore plus clairement : « Il ne s'agit point, dit-il, de décider sur la foi, mais de régler l'état. On peut être citoyen sans être catholique : en se séparant de l'Eglise on ne laisse pas d'être bon sujet du roi. Ce qui nous importe c'est que les citoyens, protestans ou catholiques, vivent en paix.... Malheur à ceux qui conseilleroient au roi de se mettre à la tête d'une moitié de ses sujets pour égorger l'autre!....... » Il mourut le 13 mars 1573. On le croyoit huguenot dans l'ame, quoiqu'il fût catholique au dehors ; de là ce proverbe, ou plutôt cette raillerie qui étoit de son temps dans la bouche de tout le monde : « Dieu nous garde de la messe du chancelier ! » parce qu'on étoit persuadé qu'il n'y croyoit pas trop. Quelques personnes jugeoient

qu'avec sa mine austère, son visage de saint Jérôme, comme on l'appeloit à la cour, et sa morale extrêmement sévère, il n'étoit, à proprement parler, ni huguenot, ni catholique; qu'en tout cas il penchoit pour le calvinisme. Ceux qui soutiennent ce dernier sentiment l'appuient sur plusieurs raisons. Nous rapporterons les principales, d'après une lettre qu'on trouve dans l'*année littéraire*, 1777, n° 28. 1° « L'épouse, la fille, le gendre de l'Hospital professoient publiquement la doctrine de Calvin. 2° Il dit dans son testament qu'il ne règle rien sur ses funérailles, parce que les chrétiens ne les ont pas en grande estime. Où avoit-il puisé ce langage? n'est-ce pas à l'école des sectaires? 3° Une autre déposition contre la foi de l'Hospital, c'est la déclaration de MM. Hurault de l'Hospital, ses petits-fils, qui ont attesté qu'il les avoit élevés et instruits avec le plus grand soin dans la religion protestante. 4° Si l'on joint à toutes ces preuves, la fameuse harangue du colloque de Poissy, que tous les prélats catholiques et le pape Pie IV jugèrent hérétique, et qui l'étoit en effet, si l'on joint encore le réglement fait par ses ordres dans l'assemblée de Saint-Germain, où le culte des images est proscrit, où l'on décide que les images, sur-tout celle de la sainte Trinité, sont une innovation contraire à l'Ecriture sainte, à l'autorité des conciles et des saints Pères, si l'on se rappelle que, soit au concile de Trente, soit dans tout le cours de son ministère, l'Hospital ne cessa d'appuyer les demandes des calvinistes, on sera porté à quelque mouvement d'indulgence envers ceux qui ont soupçonné la foi du chancelier.... » Quelques historiens ajoutent que, quoi qu'il en soit, il eut les vertus que la religion inspire et tous les caractères du génie. C'est lui qui est l'auteur de l'*Edit de Moulins*. Il brilla beaucoup dans l'assemblée tenue dans cette ville en 1566 : il y proposa de sages réglemens, pour que la justice fût rendue avec plus d'exactitude. Il vouloit réduire les chambres du parlement, donner des gages raisonnables aux juges, supprimer les épices et les présens. Il vouloit que les magistrats ne servissent que trois ans de suite dans chaque parlement, et qu'avant de quitter ils rendissent compte de leur conduite devant des censeurs nommés par le roi. Ces propositions furent applaudies et demeurèrent sans suite. C'est encore à ce chancelier qu'on est redevable de l'*Edit* qui ordonnoit qu'on suivroit le cours du soleil dans le dénombrement des mois; et que l'année civile commenceroit au premier janvier. Il projeta aussi de réduire tous les religieux à quatre ordres et à quatre habits différens, et de les charger des hôpitaux et des colléges. Il nous reste encore du chancelier de l'Hospital, I. Des *Poésies latines*, Amsterdam, 1732, in-8°, qui ne sont pas sans mérite; mais que Chapelain a trop louées en les mettant immédiatement après celles d'Horace. L'Hospital n'a point ce style précis et serré, cette abondance d'idées, cette délicatesse énergique qui distingue le poëte romain. Il est souvent diffus. Ses tableaux, quoique peints en grand, ne sont pas toujours bien ordonnés. Enfin, il est moins poëte qu'Horace. Cependant il est poëte. Son style est facile, mâle et plein de vie, sur-tout dans ses dernières compositions, lorsque l'atrocité des crimes commis sous ses yeux eut donné à son caractère un nouveau degré d'énergie. II. Des *Harangues prononcées aux états d'Orléans*, 1561, in-4°, écrites sans goût, et qui ne sont qu'un tissu de métaphores prises de la médecine. Le poëte valoit mieux en lui que l'orateur. III. Des *Mémoires*, contenant plusieurs *Traités de Paix*,

Apanages, *Mariages*, *Reconnoissances*, *Fois et Hommages*, etc., depuis l'an 1228, jusqu'en 1557, 3 vol. in-12, Cologne, 1572. Ce petit ouvrage n'est proprement qu'un recueil de notes faites par un homme qui étudioit l'histoire de France. Gui Fabre, J. Aug. de Thou, et Scévole Sainte-Marthe, ont donné une édition des *Epistolarum seu Sermonum libri VI, editi à Gui do Fabro, J Aug. Thuano et Scæv. Sammartano*, Paris, 1585, in-fol. Dans un recueil de pièces servant à l'histoire, Paris, 1623, in-4°, on trouve de lui un *Discours* des raisons et persuasions de la paix en 1568, et son *Testament* qui est curieux. Cette dernière pièce se trouve aussi dans la Bibliothèque choisie de Colomiez, dans la Bibliothèque du Droit français de Bouchet, dans Castelnau, et dans Brantôme, article du connétable de Montmorency. Le chancelier de l'Hospital avoit projeté, dit-on, dans sa retraite, une *Histoire* de son temps en latin. Il s'étoit proposé Salluste, Plutarque, Tite-Live, pour modeles; mais la crainte d'être enlevé à tout moment par ses ennemis l'empêcha d'exécuter cet ouvrage. En 1777 l'académie française a couronné l'éloge de ce grand homme par l'abbé Remi; et la même année, Louis XVI lui fit ériger une statue en marbre blanc, par de Gois. On a encore *Essai de Traductions de quelques Epitres et autres Poésies latines* de Michel de l'Hospital, avec des éclaircissemens sur sa vie, par M. Coupé. On a publié sa Vie à Paris, sous le titre de Londres, in-12, 1764; Paris, 1778, 2 volumes in-8°. L'Hospital ne laissa qu'une fille, qu'il maria à Robert Hurault, dont la ligne masculine finit en 1706. *Voy.* l'article suivant.

† II. HOSPITAL, sieur DE FAY, (Michel HURAULT de l'), petit-fils et filleul du chancelier, qui, l'ayant fait élever sous ses yeux, lui avoit légué sa bibliothèque, et le regardoit comme celui de ses petits-fils qui promettoit le plus. Il ne trompa pas les espérances de son aïeul. Il fut successivement chancelier de Henri, roi de Navarre, et ensuite de France; son ambassadeur en Hollande et en Allemagne, où il lui ménagea des secours et des alliances; maître des requêtes, et gouverneur de Quillebœuf: car il réunissoit, ainsi que la plupart des grands hommes de ce siècle, les qualités militaires aux lumières et aux vertus de la magistrature, à laquelle il tenoit, et par sa famille, et par celle de sa femme, fille de l'illustre Pibrac. On connoît de lui deux *Discours* faisant partie des quatre excellens *Discours sur l'état présent de la France*, imprimés en 1593. Ils offrent le tableau de la France, depuis 1585 jusqu'en 1591. Tout y est tracé de main de maître, avec la chaleur que l'indignation allumoit dans tous les cœurs français. Ces discours offrent encore une lecture agréable et intéressante. L'auteur étoit mort en 1592. On a aussi de lui une *Réponse*, en latin, au Discours du pape Sixte V, sur la mort de Henri III, sous le titre de *Sixtus* et *Anti-Sixtus*, 1590, in-4° et in-8°. On lui donne aussi l'*Anti-Espagnol*, qui se trouve dans les Mémoires de la Ligue, et séparément; Arnauld d'Andilly, dans ses Mémoires, attribue ce livre à son père Antoine Arnauld.

† III. HOSPITAL (Nicolas *et* François de l'). Louis DE L'HOSPITAL leur père, d'une famille illustre, différente de celle du chancelier, commandant dans Meaux pour la Ligue, offrit en 1591, au duc de Mayenne, d'arrêter les Seize, qui avoient fait pendre le president Brisson et deux conseillers au parlement de Paris, et qui aspiroient à se dé-

faire aussi du duc pour secouer tout frein et toute subordination Louis fut le premier gouverneur qui reconnut Henri IV. C'est lui qui arrêta le maréchal de Biron en 1602. Ses fils lui succédèrent dans la charge de capitaine aux gardes du corps, et se distinguèrent l'un et l'autre par leur valeur. Tous deux honorés du collier des ordres, le 31 décembre 1619, et du bâton de maréchal de France, l'un le 4 avril 1617, l'autre le 15 avril 1643, furent connus, dans leur temps sous les noms de maréchaux de Vitry et de l'Hospital, et obtinrent l'un et l'autre, en 1641 et en août 1644, des brevets portant promesse d'ériger en duchés-pairies les comtés de Château-Villain et de Rosnay qu'ils possédoient dans la Champagne. En juin 1656 la promesse fut effectuée par rapport à la première de ces deux terres, qui fut érigée sous le nom de *Vitry*, en faveur de François-Marie DE L'HOSPITAL, fils de Nicolas, alors capitaine de cent hommes d'armes des ordonnances, et mestre de camp lieutenant du régiment de la reine, infanterie, puis ambassadeur pour la paix de Nimègue en 1675, et le dernier de sa branche. Le maréchal de Vitry avoit obtenu le bâton pour avoir arrêté et fait tuer le maréchal d'Ancre. Etant gouverneur de Provence, il eut une dispute vive avec Sourdis, archevêque de Bordeaux, nommé pour commander les troupes de mer qui devoient reprendre les îles d'Hières et de Lérins. L'emportement de Vitry alla si loin, qu'il donna quelques coups de canne au prélat guerrier. Cette violence le fit enfermer à la Bastille, où il demeura prisonnier jusqu'en janvier 1644. Il mourut l'année d'après, le 28 septembre 1645, à 65 ans. Son petit-fils, Louis-Marie-Charles, tué à Paris en 1674, termina sa postérité masculine. — François DE L'HOSPITAL, frère du même Vitry, servit long-temps et très-bien, sous le nom de du Hallier. Il commanda l'aile gauche à la bataille de Rocroi, et eut beaucoup de part à la victoire. Ayant négligé de faire sa cour au cardinal de Richelieu, il n'eut le bâton de maréchal qu'en 1643, après la mort de ce ministre. Peu de guerriers avoient autant travaillé pour le mériter. Le cardinal Mazarin eut avec lui les liaisons les plus étroites, et le nomma gouverneur de Paris en 1649. Il mourut le 20 avril 1660, âgé de 77 ans. Il avoit épousé en premières noces Charlotte des Essars. *Voyez* ESSARS, n° II.

† IV. HOSPITAL (Guillaume-François-Antoine de l'), marquis de Sainte-Mesme, né en 1661, étoit de la même famille que ceux qui sont l'objet de l'article précédent, mais d'une autre branche. Toutes les deux avoient pour tige commune Adrien de l'Hospital, chambellan de Charles VIII, capitaine de cent hommes d'armes, et lieutenant-général en Bretagne, qui commanda l'avant-garde de l'armée royale à la bataille de Saint-Aubin, en 1488. Le marquis de l'Hospital, dont il est question dans cet article, eut, dès son enfance, une passion extrême pour les mathématiques; et cette passion devint d'autant plus forte, qu'elle étoit soutenue par beaucoup de talent. Il étonna les plus habiles géomètres de son temps, entre autres le grand Arnauld, par sa facilité à résoudre les problèmes les plus difficiles. Après avoir servi quelque temps en qualité de capitaine de cavalerie, obligé de quitter le service, à cause de la foiblesse de sa vue, il se livra entièrement à l'état des mathématiques. L'académie des sciences de Paris lui ouvrit ses portes en 1693, et il justifia ce choix par son livre de l'*Analyse des*

infiniment-petits, publié en 1696, in-4°, réimprimé avec des commentaires pour les endroits les plus difficiles de cet ouvrage, par Paulian, Paris, 1768, in-8°. Cet ouvrage, dans lequel il dévoile si bien tous les secrets de l'infini géométrique, et de l'infini de l'infini, le fit regarder comme un des premiers mathématiciens de son siècle. « L'auteur a eu l'art, dit Fontenelle, de ne faire, d'une infinité de choses, qu'un assez petit volume; il y a mis cette netteté et cette brièveté d'un homme qui ne veut que faire penser, et fut plus soigneux d'exciter les découvertes d'autrui que jaloux d'étaler les siennes. » Le marquis de l'Hospital, ayant vu l'utilité de son ouvrage, s'engagea, dit son panégyriste, dans un travail aussi propre à faire de nouveaux géomètres. Il embrassoit les sections coniques, les lieux géométriques, la construction des équations, et une théorie des courbes mécaniques. C'étoit proprement le plan de la géométrie de Descartes, mais plus étendu et plus complet. Il mettoit la dernière main à cet ouvrage, lorsqu'il mourut en 1704. Quoique profondément attaché aux sciences abstraites, il n'étoit nullement sombre ni rêveur; il étoit au contraire assez porté à la joie, et il sembloit n'avoir payé par rien ce grand génie mathématique. Il étoit dans le commerce du monde, et y vivoit à peu près comme ceux dont cette occupation oisive est la seule occupation. Il n'étoit pas même ennemi des plaisirs; mais on sentoit dans les sociétés les plus frivoles, et dans ses discours les plus ordinaires, la justesse, la solidité, en un mot, la géométrie de son esprit. Il étoit d'un commerce facile, et d'une probité parfaite; ouvert et sincère; convenant de ce qu'il étoit, et n'en tirant nul avantage; prompt à déclarer ce qu'il ignoroit, et à recevoir des instructions même en matière de géométrie, s'il lui eût été possible d'en recevoir. Depuis sa mort, on publia de lui, en 1707, un *Traité analytique des sections coniques*, in-4°, réimprimé en 1776, et dont M. Le Febvre a donné une nouvelle édition avec des notes, Paris, 1781, in-4°. Il avoit épousé Marie-Charlotte de Romilley de La Chesnelaye, d'une ancienne noblesse de Bretagne, dont il eut de grands biens, et qui lui donna un fils et trois filles. Leur union fut si heureuse, qu'il lui fit partager tous ses goûts, même celui des mathématiques.

† HOSSCH (Sidronius), jésuite, né à Merckhem, village voisin de Dixmude en Flandre, en 1596, mort à Tongres le 4 septembre 1653, illustré par ses poésies latines, recueillies en 1656, in-8°, et imprimées plus de trente fois depuis, entre autres chez Barbou, Paris, 1723. La beauté de la poésie de ce jésuite, ses tours heureux, la pureté de sa latinité, la justesse de ses expressions, la clarté de son style, le font regarder comme un des meilleurs poëtes d'un siècle où il y en avoit un grand nombre d'excellens, sur-tout dans une langue trop négligée de nos jours. Le seul reproche qu'on puisse faire à ce poëte est celui qu'on a fait à Ovide, d'épuiser sa matière, de remanier souvent la même pensée, en un mot, d'être fécond à l'excès, c'est-à-dire de ne l'être pas assez en idées, et de l'être trop en paroles. Ses *Elégies* sur la Passion de J. C., au nombre de dix-sept, forment un poëme régulier, qui a son exposition, son nœud, son dénouement, sa morale. Deslandes, avocat aux conseils, qui a traduit ce poëte en vers français, ne s'est point attaché servilement à la lettre; il a quelquefois retranché des répétitions : il a de temps en temps ajouté, pour éclaircir la pensée; il a même pris la

liberté de changer les images, quand il a cru que celles qu'il leur substituoit convenoient également au sujet, et seroient plus de notre goût.

HOSTASIUS, de Ravenne en Italie, soldat de l'armée commandée par Odet de Lautrec, au siége de Pavie, que les Français prirent l'an 1527, signala son courage en entrant le premier dans cette ville, et demanda pour récompense à son général une statue équestre de cuivre qui étoit élevée dans la place. On dit que c'étoit celle de l'empereur Antonin, qui avoit été autrefois transportée de Ravenne à Pavie, pour la sauver du pillage des Lombards. Le général lui accorda sa demande; mais les bourgeois de Pavie refusèrent absolument de laisser enlever cette figure, et aimèrent mieux donner à ce soldat une couronne d'or massif. Il l'accepta, et la fit appendre dans l'église de Ravenne, pour être à la postérité un témoignage de sa valeur.

I. HOSTE *ou* L'HOSTE (Jean), né à Nanci, enseigna le droit et les mathématiques à Pont-à-Mousson sur la fin du 16e siècle. Henri, duc de Lorraine, charmé de son esprit vaste et pénétrant, le fit intendant des fortifications, conseiller de guerre. Ses principaux ouvrages sont, I. *Le sommaire et l'usage de la sphère artificielle*, in-4°. II. *La pratique de géométrie*, in-4°. III. *Description et usage des principaux instrumens de géométrie*. IV. *Du cadran et du carré*. V. *Rayon astronomique*. VI. *Bâton de Jacob*. VII. *Interprétation du grand art de Raymond Lulle*, etc. On désireroit, dans quelques-uns, plus d'ordre et de méthode. Il mourut en 1631.

† II. HOSTE (Paul l'), jésuite, né à Pont-de-Vesle dans la Bresse en 1652, mort professeur de mathématiques à Toulon le 23 février 1700, à 49 ans, est principalement connu par un *Traité des évolutions navales*, in-folio, 1697, réimprimé à Lyon, 1727, 2 tomes en un vol. in-folio, avec des corrections et des augmentations. Cet ouvrage, aussi historique que thecnique, contient ce qui s'est passé de plus considérable sur mer pendant les cinquante ans qui l'ont précédé. Louis XIV fit à l'auteur un présent et une pension. On trouve à la suite de ce livre un *Traité de la construction des vaisseaux*, fruit des conférences de l'auteur avec le maréchal de Tourville. II. Un recueil des *Traités de mathématiques les plus nécessaires à un officier*, 3 vol. in-12.

III. HOSTE (Nicolas l'), fameux dans notre histoire par ses trahisons, étoit fils d'un domestique de Nicolas de Neufville de Villeroi, secrétaire d'état. Il avoit été élevé dans la maison de ce seigneur, qui l'aimoit beaucoup, et qui lui donna toute sa confiance, dont il abusa. Lorsqu'Antoine de Silly partit pour l'ambassade d'Espagne, Villeroi l'envoya avec lui pour apprendre la langue du pays. Mais, au lieu d'y demeurer fidele à sa patrie, il se vendit aux Espagnols pour une pension de 1200 écus. De retour en France, son maître l'employa souvent à écrire des lettres en chiffres. Le traitre ne manqua pas de communiquer à l'ambassadeur de Philippe, roi d'Espagne, tout ce qu'il y avoit de secret. Sa trahison fut enfin découverte en 1604. L'Hoste ayant été averti que l'on devoit se saisir de lui, disparut tout à coup, prit la route de la Champagne avec un Flamand, et fut atteint à la Faye, dans l'endroit où l'on passe la Marne. Comme la nuit étoit fort obscure, et qu'il cherchoit un gué pour gagner l'autre bord, il tomba dans

une fosse et s'y noya le 24 avril. On prétend que ce fut son compagnon qui le noya, par ordre de ses complices, de peur qu'appliqué à la question il ne les découvrît. Le corps tiré de l'eau et apporté à Paris, on lui fit son procès, et il fut tiré à quatre chevaux.

HOSTUN. *Voy.* Tallard.

HOSTUS (Matthieu), antiquaire allemand, né en 1509, professeur de la langue grecque, mourut à Francfort-sur-l'Oder en 1587, à 79 ans. Ses ouvrages sont, I. *De numeratione emendatâ, veteribus Latinis et Græcis usitatâ.* II. *De re nummariâ veterum Græcorum, Romanorum et Hebræorum*, Francfort, 1580, in-8°. III. *De monomachiâ Davidis et Goliæ.* IV. *De multiplici assis usu.* V. *De sex hydriarum capacitate.* VI. *Inquisitio in fabricam arcæ Noe*, Londres, 1660, in-fol.

† I. HOTMAN, *Hotomanus* (François), jurisconsulte célèbre, né à Paris en 1524, d'un conseiller au parlement, professa le droit avec distinction à Lausanne, à Valence et à Bourges, où ses écoliers le sauvèrent du massacre de la Saint-Barthélemi en 1572. Le risque que son goût pour le calvinisme lui faisoit courir en France l'obligea de se retirer à Genève, et de là à Bâle, où il mourut le 12 février 1590. Teissier attribue son changement de religion à l'impression que fit sur lui la constance avec laquelle les protestans supportoient les plus cruels supplices. Il joignoit à une vaste littérature une profonde connoissance de toutes les parties du droit. Ses *ouvrages* ont été recueillis en 1599, in-folio, en 3 vol., par Jacques Lectius, qui a orné ce recueil de la Vie de l'auteur, composée par Nevelet. Les traités les plus connus de cette compilation sont, I. *Brutum fulmen*, en faveur du roi de Navarre excommunié à Rome. C'est une satire assez lourde, imprimée séparément en 1585, in-8°; en français, 1586, in-8°. II. *Franco-Gallia*, 1573, in-8° (en français, 1574). Dans cet ouvrage, réimprimé avec des augmentations, à Francfort, 1588, in-8°, il ose assurer que notre monarchie est élective, et non héréditaire. Les principes dangereux qu'il établit dans ce traité, composé tandis qu'il étoit ulcéré contre sa patrie, lui ont fait attribuer les *Vindiciæ contra tyrannos* de Junius Brutus. III. *De furoribus gallicis et cæde Admiralis*, Edimbourg, 1573, in-4°; Londres, 1573, in-8°. Cet ouvrage, traduit en français la même année, a faussement été attribué à Théodore de Beze et à Hubert Languet; cependant le président Bouhier doutoit qu'il fût d'Hotman. Le nom de Varamon ou Waramond lui paroissoit véritable. IV. *Consolationes sacræ*, Lyon, 1593, in-8°. V. *Commentarius in IV Institut. juris civilis libros*, Lyon, 1588, VI. *Monitoriale adversùs Italo-Galliam, sive Anti-Franco-Galliam Antonii Matharelli*, 1571, in-8°. On lui attribue encore *la Vie de Gaspard de Coligni*, Cologne, 1686, in-12. Ouvrage grave, sérieux et d'un bon style; mais contenant beaucoup d'anecdotes hasardées.

† II. HOTMAN, *Hotomanus* (Antoine), frère du précédent, avocat-général au parlement de Paris du temps de la Ligue, auteur de quelques livres de droit, fut le père de Jean Hotman, sieur de Villiers, connu par plusieurs ouvrages. Les principaux sont, I. Un *Traité du devoir de l'ambassadeur*, Dusseldorf, 1603; et Paris, 1604, in-8°. II. *Anti-Chopinus.* (*Voy.* Chopin.) III. *Traité de la dissolution du mariage par l'impuissance et froideur*

de l'homme ou de la femme, Paris, deuxième édition, 1595, in-8°; et Luxembourg, 1735. Hotman fut connu du temps du cardinal Mazarin par ses liaisons avec Blot et Marigni, et par ses *Chansons* contre le ministre. On imprima, en 1616, à Paris, in-8°, des *Opuscules en français*, de François, Antoine et Jean HOTMAN.

III. HOTMAN. *Voyez* ROCHEBLOND.

† I. HOTTINGER (Jean-Henri), né à Zurich en Suisse l'an 1620, montra des dispositions si heureuses, qu'on l'envoya étudier dans les pays étrangers aux dépens du public; il alla d'abord à Genève, puis en France, en Hollande et en Angleterre. De retour dans sa patrie, il y professa l'histoire ecclésiastique, la théologie et les langues orientales L'électeur palatin, voulant ranimer l'université d'Heidelberg, l'y appela en 1655. Hottinger en changea la face, y fit revivre toutes les études, et gagna l'estime et l'amitié de l'électeur. Rappelé à Zurich en 1661, on le chargea des affaires les plus importantes. L'académie de Leyde le demanda en 1667 pour être professeur de théologie, et l'obtint enfin par la faveur des états de Hollande. Hottinger se préparoit à partir, lorsque, le 5 juin, il se noya malheureusement avec une partie de sa famille dans la rivière de Limmar qui passe à Zurich. On a de lui, I. *Historia orientalis de Muhammetismo*, *Saracenismo*, *Chaldaïsmo*, *etc.*, Zurich, 1660, in-4°. II. *Bibliothecarius quadripartitus*, in-4°. III. *Dissertationes miscellaneæ*, in-8°. IV. *Historia ecclesiastica*, 9 parties, in-8°. Ce livre n'est pas dégagé, à beaucoup près, des préjugés de secte. V. *Promptuarium*, *sive bibliotheca orientalis*, Heidelberg, 1658, in-4°. VI. *Etymologicum orientale*, *sive lexicon harmonicum heptaglotton*, *etc.*, Francfort, 1661, in-4°. L'érudition ne manque pas dans ses ouvrages, dont le style est obscur et embarrassé, mais l'ordre et le goût.

† II. HOTTINGER (Jean-Jacques), fils du précédent, né à Zurich en 1652, professa la théologie dans cette ville avec autant de zele que de succès. Il mourut en 1735. Les ouvrages de cet infatigable écrivain, qui roulent presque tous sur l'Ecriture sainte, ou sur des matières de théologie et de controverse, ont de quoi étonner par leur multitude. On en peut voir la liste dans *La tempe helvetica*, tom. II. p. 7. On estime particulièrement son *Histoire ecclésiastique de la Suisse.*

* HOTTON (Pierre), célèbre botaniste, membre de la société royale de Londres et de Berlin, naquit à Amsterdam en 1648. Les soins qu'on prit de son éducation accélérerent ses progrès dans la carrière des sciences. Hotton se distingua surtout dans la médecine qu'il étudia à Leyde, où il fut reçu docteur en 1672. Il abandonna la pratique de cette science pour se livrer entièrement à l'étude des plantes, et remplaça, en 1595, Paul Hermann dans la chaire de botanique à l'université de Leyde. En prenant possession de cette chaire, il prononça un discours élégant sur l'histoire et la destinée de la botanique, qui fut imprimé in-4°, chez Elzévir, sous ce titre : *De re herbariâ sermo academicus*, *quo rei herbariæ historia et fata adumbrantur.* Il avoit entrepris de concilier les méthodes de Tournefort et d'Hermann. L'exécution de ce projet utile l'occupoit, lorsqu'il mourut le 10 janvier 1709, laissant son ouvrage imparfait.

HOTZE, général autrichien, né dans le canton de Zurich en Suisse,

d'une famille bourgeoise, s'éleva par sa valeur, ses services et ses talens aux premiers grades militaires. Employé à l'armée commandée par Wurmser en 1793, il contribua à la prise des lignes de Weissembourg; mais il fut ensuite repoussé à Saverne et dans les lignes d'Hagueuau. En 1796 il se montra avec courage dans les batailles de Neumarck et de Wurtzbourg, et reçut en récompense la grand'croix de l'ordre de Marie-Thérèse. En 1799 il commandoit l'aile gauche de l'armée du prince Charles, et effectua, après divers combats, le passage du Rhin au-dessus du lac de Constance. Hotze fut tué quelque temps après, aux environs de Kaltenbrunn, laissant une réputation d'officier actif et expérimenté.

† HOUARD (David), avocat, de l'académie des inscriptions et associé de l'institut de France, né à Dieppe le 26 février 1725, réunit à la profession du barreau le goût des lettres et le mérite de l'érudition. Il vécut 54 ans dans l'union la plus parfaite avec son épouse, dont il eut dix-sept enfans. Il est mort à Abbeville au commencement de l'an XI (1803). Ses ouvrages sont, I. *Anciennes lois des Français, conservées dans les coutumes anglaises*, recueillies par Littleton, 1766, 2 vol. in-4°, réimprimées en 1779. Elles présentent des monumens d'histoire et de législation curieux, inconnus, et qui peignent les mœurs de nos ancêtres. II. *Traité sur les coutumes anglonormandes, publiées en Angleterre dans le 11e siècle, avec des remarques sur les principaux points de l'histoire et de la jurisprudence française, antérieurement aux établissemens de saint Louis*, 1781, 4 vol. in-4°. Ce recueil est rempli de dissertations profondes et savantes qui développent les motifs des usages anciens, et les principes du droit public chez nos aïeux.

† HOUASSE (Antoine-René), peintre, né à Paris en 1645, mort en 1710, élève de Charles Le Brun, sous lequel il travailla aux ouvrages de Versailles. Reçu à l'académie en 1673, il fut, en 1699, nommé directeur de celle de Rome, où il resta cinq ans, et épousa la fille de Pierre Le Gros, célèbre sculpteur. Les ouvrages de Houasse à Versailles sont, le *Plafond de la salle de l'Abondance*, le *morceau de la Terreur dans la salle de Mars*, et le *Triomphe de Constantin*. On en voit encore à Trianon quelques-uns de lui, et les carmes de la place Maubert avoient placé dans leur chapelle du Mont-Carmel son *Voyage de la Vierge*. Cet artiste travailla long-temps pour Philippe V. Son fils, Michel-Ange, son élève et héritier de ses talens, mourut en Espagne, où il avoit fait un long séjour, pourvu d'une pension qui attestoit son mérite.

† HOUBIGANT (Charles-François), prêtre de l'Oratoire, naquit à Paris en 1686, et mourut dans cette ville le 31 octobre 1783. Quoique sa fortune fût bornée et son âge avancé, il consacra une partie de son revenu à former une école près de Chantilli. Privé par sa surdité d'une partie des agrémens de la société, il ne vécut presque plus qu'avec ses livres, et son heureuse mémoire et son jugement épuré lui donnèrent le moyen de travailler jusqu'à l'extrême vieillesse. Une chute ayant affoibli, dans ses dernières années, les organes de son cerveau, on calmoit ses inquiétudes passagères en lui présentant un livre; la seule vue de ses fidèles consolateurs de sa surdité et de sa vieillesse lui rendoit la paix et presque la raison. Nous avons de lui plusieurs ouvrages, dont quelques-uns sont généralement estimés. Les

principaux sont, I. Une bonne édition de la *Bible hébraïque*, avec des notes et une version latine, claire, élégante, énergique, Paris, 1753, 4 vol. in-fol. Ce livre, le plus important de ceux du P. Houbigant, offre le texte hébreu réformé d'après la critique la plus saine et la traduction latine de ce texte. Quant aux livres qui ne sont point dans le canon des Hébreux, il les a traduits d'après le grec. Chaque livre de l'Ecriture est précédé d'une préface savante, et accompagné de notes concises et judicieuses. Benoît XIV, qui connoissoit tout le mérite et toute la difficulté de cet ouvrage, honora l'auteur d'un bref et d'une médaille. Le clergé de France lui accorda, peu de temps après, une pension d'autant plus flatteuse qu'elle ne fut pas demandée. II. Une *Traduction latine du Psautier*, faite sur l'hébreu, 1746, in-12. III. Celle de l'*ancien Testament*, 1753, 8 vol. in-8°. IV. *Racines hébraïques*, 1732, in-8°. C'est un Dictionnaire hébreu-français. Dans cet ouvrage, l'auteur démontre l'inutilité des points-voyelles. V. *Examen du Psautier des capucins*, in-12. VI. Une *Version* française des Pensées de Forbes, écrivain anglais, sur la Religion naturelle, in-8°. VII. *Prolegomena in Scripturam sacram*, Paris, 1753, 2 vol. in-4°. (*Voyez* LESLIE.) Dans cet écrit, l'auteur recherche les fautes du texte original. VIII. *Traduction* des Sermons de Scherlock, Anglais. IX. *Traduction* de Lesleg, sur la méthode la plus courte de réfuter les déistes et les juifs. Le père Houbigant a laissé, en manuscrit, un *Traité des Etudes ;* une *Traduction* du Traité d'Origène contre Celse ; une *Vie du cardinal de Bérulle ;* et une *Traduction* francaise *de l'ancien et du nouveau Testament* faite d'après ses propres corrections. Quelques critiques ont prétendu qu'il poussoit quelquefois trop loin ses corrections, sur-tout par rapport au texte hébreu ; qu'il ne montroit pas assez de respect pout les anciennes versions authentiques. Mais le suffrage de Benoît XIV et celui du clergé de France prouvent que sa critique sacrée a été renfermée dans de justes bornes.

† I. HOUBRAKEN (Arnold), peintre et poëte, né à Dorth en 1660, élève de Samuel Van Hoogstraten, s'est fait connoître par ses talens dans la peinture, ainsi que par ses *Vies des peintres flamands* (en hollandais), Amsterdam, 1718, dont la seconde édition est de La Haye, 1754, 3 vol. in-8°; on y ajoute le Nouveau Théâtre des peintres (en hollandais), par Van Gool, 1750, 2 vol. in-8°; avec la Biographie des peintres flamands (en hollandais), par Campo Weyerman, 1769, 4 vol. in-4°. Les *gravures* sont d'Houbraken.

* II. HOUBRAKEN (Jacob), graveur habile, fils d'Arnold Houbraken, né à Amsterdam en 1685, a gravé beaucoup d'estampes ; entre autres, *le Sacrifice de Manoach*, d'après Rembrant, pour le recueil de la galerie de Dresde ; quantité de *Portraits* pour la vie des peintres flamands, etc. Il aida son père dans la composition de ses ouvrages, dont les recherches sont curieuses et les notices assez exactes.

HOUCHARD (Jean-Nicolas), né à Forbach, département de la Moselle, parvint, par ses discours et ses actions, du rang de simple cavalier au grade de général pendant les troubles de la révolution. Employé en 1792 dans l'armée de Custines, il montra la plus grande intrépidité devant Spire, défit près de Giessen un corps de Hessois, et repoussa diverses fois les Prussiens.

Dénonciateur de son général en chef dont il convoitoit l'emploi, il l'accusa d'avoir causé la perte de Mayence. Placé dès-lors à la tête de l'armée du nord, il culbuta les alliés devant Dunkerque, vainquit les Anglais à Hondscoot, et se rendit maître de Furnes, de Menin, et d'autres places à l'entour. Au milieu de ces succès, il fut puni de sa conduite envers Custines, et après avoir donné l'exemple de la dénonciation, il devint victime de celle de Hoche, qui l'accusa d'avoir agi avec mollesse, et morcelé son armée dans l'intention de la sacrifier, Houchard fut arrêté à Lille, conduit à Paris, et condamné à mort le 15 novembre 1793. Son fils a donné une *Notice historique et justificative* sur la mort de son père, brochure in-8° de 72 pages.

HOUDANCOURT. *Voy.* MOTHE-HOUDANCOURT.

† HOUDARD DE LA MOTHE (Antoine), né à Paris le 26 janvier 1672, d'un riche marchand chapelier, étudia d'abord en droit, et quitta ensuite le barreau pour la poésie. Une des raisons qui le dégoûtèrent de la jurisprudence, fut une réponse qu'un avocat fit, en sa présence, au premier président de Lamoignon. Ce magistrat lui demandant pourquoi il se chargeoit si souvent de causes équivoques : « C'est, répondit l'avocat, que j'en ai trop perdu de bonnes et trop gagné de mauvaises. » La Mothe étoit trop honnête pour se livrer ainsi à l'art du pour et du contre. D'ailleurs son goût l'entraînoit vers le théâtre. Dès sa première jeunesse, il s'étoit plu à représenter les comédies de Molière avec d'autres personnes de son âge. Il joignoit dans le plus haut degré, à la plus heureuse mémoire, le talent de bien lire, ou plutôt de réciter par cœur ses ouvrages. Dès l'âge de 35 à 40 ans il étoit presque aveugle. Il n'en avoit encore que 21, lorsqu'en 1693 on représenta sa première pièce au théâtre italien. C'est une farce en trois actes, mêlée de prose et de vers, intitulée *les Originaux* ou *l'Italien*. La chute de cette pièce lui donna tant de chagrin, qu'il alla se cacher à la Trappe. Mais le célèbre abbé de Rancé, le trouvant trop jeune pour soutenir les austérités de la règle, lui refusa l'habit, et le renvoya deux ou trois mois après. Revenu à Paris, il se livra de nouveau au théâtre. Il travailla d'abord pour l'opéra, et c'est peut-être en ce genre qu'il a le plus réussi. Il est du moins plus poëte et meilleur versificateur dans ses ouvrages lyriques que dans ses tragédies ; sa poésie a plus d'images et de sentiment, sa versification plus de douceur et d'harmonie, et son pinceau est plus moelleux. Sa *Traduction* de l'Iliade d'Homère, publiée en 1714, le rendit presque ridicule. On ne conçoit pas comment un homme d'esprit, sans entendre un seul mot de grec, put former le projet de mettre ce poëme en notre langue. L'Iliade est un corps plein d'embonpoint et de vie ; La Mothe n'en fit qu'un squelette. Il énerve tout ce qu'il y a de grand et de sublime dans son original, substitue les antithèses aux grandes images, les tours délicats aux beautés de l'imagination, et la miniature au tableau. Le *Discours* dont il accompagna sa version est écrit avec autant de finesse que d'élégance, et raisonné supérieurement ; mais Homère y est bien petit. On y condamne le dessin de son poëme, la multiplicité de ses dieux et de ses héros si vains et si babillards, la bassesse de ses descriptions, la longueur et la monotonie de ses récits, etc. Ce Discours fit naître le traité de madame Dacier, des Causes de la corruption du goût. Cet ou-

vrage, dicté par la pédanterie, la prévention et la haine, est semé, à chaque page, de grossièretés et d'injures. La Mothe lui répondit par ses *Réflexions sur la critique;* ouvrage plein de sel et de raison, d'agrément et de philosophie. Cette réponse parut pour la première fois en 1715, et partagea tous les gens de lettres. La querelle s'échauffa tellement, et devint si plaisante, qu'on en joua les auteurs sur plusieurs théâtres de Paris. Vallincourt, ami des arts et des artistes, vit ceux qui étoient l'objet des plaisanteries, les rapprocha et leur fit signer la paix. L'opinion de La Mothe, que « tous les genres d'écrire traités jusqu'alors en vers, et même la tragédie, pouvoient l'être heureusement en prose», fut le signal d'une nouvelle guerre. Ce poëte, après avoir passé toute sa vie à faire des vers, finit par les décrier; il traita la versification d'ingénieuse folie. Il compara les plus grands versificateurs « à des faiseurs d'acrostiches, et à un charlatan, qui fait passer des grains de millet par le trou d'une aiguille, sans avoir d'autre mérite que celui de la difficulté vaincue. » (*Voyez* FAYE, nº III.) Pour familiariser le public avec ses idées, il fit un *Œdipe* en prose, qu'il fit contraster avec son *Œdipe* en vers; mais ses tentatives ne servirent qu'à faire naître des Epigrammes et quelques bonnes raisons rassemblées dans ces six vers de Voltaire :

La rime est nécessaire à nos jargons nouveaux,
Enfans demi-polis des Normands et des Goths.
Elle flatte l'oreille, et souvent la césure
Plaît, je ne sais comment, en rompant la mesure.
Des beaux vers pleins de sens le lecteur est charmé;
Corneille, Despreaux et Racine ont rimé!

La Mothe se consoloit en philosophe des traits de satire que lui attiroient ses paradoxes. On pourroit dire qu'il ne sortit de sa plume aucun ouvrage satirique ni malin, pas même une seule Epigramme, quoiqu'on en ait fait plusieurs contre lui, si l'on ne connoissoit ces belles stances : « On ne se choisit point son père », qu'il fit contre le poëte Rousseau. La calomnie qui impute à La Mothe les affreux couplets attribués à ce célèbre lyrique est une absurdité destituée de toute vraisemblance. Il opposoit son inaltérable douceur, non seulement aux injures littéraires, mais aux plus cruels outrages. Un jeune homme à qui, par mégarde, il marcha sur le pied dans une foule, lui ayant donné un soufflet : « Monsieur, lui dit-il, vous allez être bien fâché! je suis aveugle. » Il mourut à Paris le 26 décembre 1731, à 59 ans, après avoir livré à son curé une pièce de théâtre commencée. Ce ne fut pas cependant sans quelque regret, car il dit à son neveu : « Admirez la différence des paroisses; le curé de Saint-André veut brûler ma pièce, et le curé de Saint-Sulpice me l'auroit demandée pour la faire jouer au profit de sa petite communauté. » Nous ferons connoître ce que La Mothe étoit dans la société en rapportant le parallèle que d'Alembert en a fait avec Fontenelle, ami de La Mothe et son rival en agrémens. « Fontenelle et La Mothe, toujours mesurés, et par conséquent toujours nobles avec les grands, ne leur montrant d'esprit que ce qu'il falloit pour leur plaire, et jamais pour gêner leur amour-propre, se sauvoient, comme dit Montaigne, de subir de leur part la tyrannie effectuelle, par le soin qu'ils avoient de ne leur point faire éprouver la tyrannie parlière. Ils alloient quelquefois, cependant, dans cette société, comme dans leur style, jusqu'à une espèce de familiarité; mais avec cette différence, que la familiarité de La Mothe étoit plus réservée et plus respectueuse, et celle de son ami plus aisée et plus libre, quoi-

que toujours assez circonspecte pour qu'on ne fût jamais tenté d'en abuser. Leur conduite avec les sots étoit encore plus raisonnée, plus sage, et d'autant plus attentive, qu'ils savoient très-bien que cette espèce d'hommes, intérieurement et profondément jalouse de l'éclat des talens qui les humilie, ne pardonne aux hommes supérieurs qu'à proportion de l'indulgence qu'elle en éprouve, et du soin même qu'ils ont de leur cacher cette indulgence. Fontenelle et La Mothe, lorsqu'ils se trouvoient dans des sociétés peu faites pour eux, n'avoient ni la distraction ni le dédain que la conversation pouvoit mériter. Ils laissoient aux prétentions de la sottise en tout genre la plus libre carrière et la plus grande facilité de se montrer avec confiance, sans lui faire jamais craindre d'être réprimée, sans lui faire même soupçonner qu'ils la jugeassent. Mais Fontenelle, toujours peu pressé de parler, même avec ses pareils, se contentoit d'écouter ceux qui n'étoient pas dignes de l'entendre, et songeoit seulement à leur montrer une apparence d'approbation, qui les empêchoit de prendre son silence pour du mépris ou de l'ennui. La Mothe plus complaisant encore, ou même plus philosophe, se souvenant de ce proverbe espagnol, « qu'il n'y a pas de sots de qui le sage ne puisse apprendre quelque chose », s'appliquoit à chercher dans les hommes les plus dépourvus d'esprit le côté favorable par lequel il pouvoit les saisir, soit pour sa propre instruction, soit pour la consolation de leur vanité. Il les mettoit sur ce qu'ils avoient le mieux vu, sur ce qu'ils savoient le mieux, et leur procuroit sans affectation le plaisir d'étaler au dehors le peu de bien qu'ils possédoient. Il en tiroit le double avantage, et de ne s'ennuyer jamais avec eux, et sur-tout de les rendre heureux au-delà de leurs espérances. S'ils sortoient contens d'avec Fontenelle, ils sortoient enchantés d'avec La Mothe : flattés que le premier leur eût trouvé de l'esprit, mais ravis de s'en être trouvé bien plus auprès du second. » Ses *Œuvres* ont été recueillies à Paris en 1754, en 11 vol. in-12. Les principaux ouvrages de cette collection sont, I. Quatre Tragédies : *les Machabées*, *Romulus*, *Inès de Castro*, et *Œdipe*. Il a essayé, en quelque sorte, tous les genres de tragique : le sublime dans *les Macchabées ;* l'héroïque dans *Romulus ;* le pathétique dans *Inès ;* et le simple dans *Œdipe ;* mais il manque par-tout de pureté, de clarté, de force, de noblesse et d'élégance. La 1[re] n'est qu'un recueil de pieux madrigaux, et de lieux communs de morale, rendus avec plus d'esprit que de force, d'élévation et de chaleur. On a dit de la 2[e] que le principal personnage n'étoit qu'un héros d'opéra, un Céladon insipide. La 3[e], quoique écrite sans pureté et sans élégance, offre des situations touchantes et des scènes qui firent couler bien des larmes. Elle fut beaucoup critiquée...., *mais en pleurant*, comme répondit l'auteur à l'un de ses censeurs : « Allons, dit-il à un ami, en présence de quelques autres zoïles qui la déprimoient, allons nous ennuyer à la cinquantième représentation de cette mauvaise pièce. » II. Des Comédies (*voyez* BOINDIN) : *L'Amant difficile ; Minotolo ;* le *Calendrier des vieillards ;* le *Talisman ;* la *Matrone d'Ephèse,* et *le Magnifique*. Le grand succès que cette dernière pièce eut dans sa nouveauté, et qu'elle dut à l'esprit, à la vérité et aux graces qui la caractérisent, s'est toujours soutenu. Jamais conte de La Fontaine n'a été si bien mis en action ; c'est un modèle de délicatesse et de goût. III. Des Opéras : Ceux qu'on reprend encore avec succès

sont l'*Europe galante; Issé; l'Amadis de Grèce; Omphale; le Carnaval et la Folie; Alcyone*, etc. Le seul reproche qu'on fasse à ces ouvrages, c'est d'avoir un air d'uniformité qui déplaît; on trouve dans chacun deux rivaux et deux rivales: mais, malgré cette uniformité, ils dureront autant que le théâtre lyrique. « C'est, dit Fréron, le plus beau fleuron de la couronne poétique de La Mothe. Depuis Quinault, personne n'a porté plus loin l'intelligence de ce spectacle. Il a dans ses vers cette noble élégance, cette douceur d'expression si essentielle à ce genre. Ces petites pensées fines, ces petits riens tournés en madrigaux, que nous aimons tant à l'opéra, et qui nous déplairoient ailleurs, sont répandus dans toutes ses scènes sans trop de profusion. Si j'avois à donner la palme, elle seroit pour *Issé;* cette pastorale n'est, d'un bout à l'autre, qu'un tissu de beautés en ce genre. » IV. Des *Odes*, plus philosophiques que poétiques, imprimées pour la première fois en 1707. On a dit que ce n'étoit que de froides amplifications. Mais on y trouve de la raison, de la finesse, quelquefois de la profondeur et des pensées très-philosophiques. Parmi ses *Odes galantes*, beaucoup moins critiquées que ses *Odes morales*, il y en a quelques-unes que Catulle n'auroit pas désavouées. La nature s'y montre avec toutes les finesses de l'art. V. Vingt *Eglogues;* la plupart avoient remporté le prix aux jeux floraux. Ses bergers sont un peu trop ingénieux, mais moins que ceux de Fontenelle; et ils n'en valent que mieux. Les délices et l'innocence de la vie champêtre y sont peintes avec plus de vérité et avec autant d'agrément. La quatrième Eglogue, où deux pasteurs disputent le prix aux pieds de leur bergère, est, suivant Fréron, un chef-d'œuvre et un modèle dans le genre pastoral. VI. Des *Fables*, imprimées in-4° avec de belles estampes, et in-12, en 1719. Elles furent écoutées avec transport aux assemblées de l'académie française, parce que l'auteur étoit l'homme de France qui lisoit le mieux: le mauvais paroissoit excellent dans sa bouche; mais lorsqu'elles virent le grand jour, elles furent critiquées très-sévèrement. Cette naïveté sublime qui fait le charme de celles de La Fontaine ne s'y trouve nulle part. On sent que celui-ci écrivoit dans son propre caractère. La Mothe veut être simple et naïf comme lui, et n'y réussit presque jamais. Ses Fables sont peuplées d'êtres métaphysiques, *dom jugement*, *dame mémoire*, etc. Le style en général en est peu naturel, et semé d'expressions alambiquées, précieuses et ridicules. Le mérite de La Mothe est d'avoir tracé, avec autant d'esprit que de justesse, le fond et le dessin de ses fables. Il en avoit inventé une partie, et heureusement réformé celles qui n'étoient pas de son invention. Ses moralités sont en général bien amenées, et l'on pourroit en citer un grand nombre qui décèlent un écrivain penseur et philosophe. VII. Plusieurs *Discours* en prose: sur la *Poésie en général* et sur l'*Ode en particulier;* sur l'*Eglogue;* sur la *Fable;* sur la *Tragédie.* On reconnoit dans tous le philosophe et l'homme d'esprit, quoique ces Discours ne soient qu'une apologie déguisée de ses différens ouvrages. Sa prose, pleine de raison, de traits ingénieux, d'images agréables, d'idées délicates, est précieuse, épigrammatique, et quelquefois forcée, et cependant fort supérieure à ses vers. VIII. Des *Discours académiques*, et un *Eloge funèbre de Louis-le-Grand*, plus estimable pour la forme que pour le fond: premièrement, parce qu'un panégyrique trop flatteur est presque toujours un ouvrage futile, plus digne d'un rhé-

teur que d'un philosophe ; en second lieu, parce que La Mothe loue trop Louis XIV sur des choses qui ne demandoient peut-être que le silence. IX. *Plan des preuves de la religion,* écrit excellent. La Mothe, très-capable de remplir ce plan, avoit beaucoup médité sur ce sujet quoiqu'on l'accusât d'incrédulité. On connoît l'épigramme qui finit par ces vers :

Et priant Dieu tout comme un autre,
Il y croyoit sans doute? -- Oh! non.

X. Un petit roman intitulé *Salneld et Garaldi*, nouvelle orientale, en prose. Le sentiment et l'esprit caractérisent cette bagatelle. XI. Des *Psaumes*, des *Hymnes*, des *Cantates* et des *Proses* en vers. Il y a de l'esprit dans tous ces ouvrages, et beaucoup plus que leur genre n'en comporte. C'est en partie ce qui les rend inférieurs aux Cantiques sacrés des deux Racine, de Rousseau et de Le Franc de Pompignan. XII. Des *Requêtes*, des *Factums*, des *Mandemens d'évêques*, que l'auteur avoit composés à la prière de ses amis, mais dont on n'a pas voulu charger la nouvelle édition de ses *Œuvres*. Tous ces différens ouvrages ne sont pas de la même force, et la postérité n'en mettra aucun parmi ces livres classiques qui sont devenus la bibliothèque du genre humain. Il y a dans la foule quelques beautés et des traits fort ingénieux ; mais on n'y remarque jamais cette chaleur, cette élégance, ce beau naturel qui caractérisent l'homme d'un vrai génie. Peu d'auteurs ont eu plus de partisans, et cela devoit être ; il louoit, on le louoit. Les efforts d'un ami intéressé à nous prôner peuvent retarder le jugement du public ; mais l'arrêt vient tôt ou tard. Celui de La Mothe est prononcé. Il est exclu du rang des poëtes, et relégué dans la classe des beaux esprits. Il se persuadoit que l'harmonie, la peinture et le choix des mots étoient inutiles à la poésie, et que, pourvu que l'on rassemblât quelques traits de morale ou quelques saillies ingénieuses, on étoit au niveau des plus grands poëtes. La véritable philosophie auroit dû lui apprendre, au contraire, que chaque art a sa nature propre, et qu'on ne plaît au public qu'autant qu'on a étudié celui auquel on s'attache. (*Voyez* son Eloge historique qu'on trouve à la suite des Mémoires pour servir à l'histoire de M. de Fontenelle, in-12, à Amsterdam. Cet ouvrage, imprimé en 1761, est de l'abbé Trublet, qui avoit d'autant mieux connu La Mothe, que cet écrivain pouvoit se livrer avec lui à toute la finesse de son esprit.....) On a fait l'Esprit de La Mothe, petit in-12, 1773. *Voyez* GACON *et* PONS.

†HOUDRY (Vincent), jésuite, né à Tours le 22 janvier 1631, mort à Paris le 29 mars 1730, à 99 ans et 3 mois, avec la douleur de n'avoir pas accompli le siècle, étoit d'un tempérament excellent. Il passoit sa vie à lire et à écrire ; il n'eut cependant pas besoin de se servir de lunettes, même dans l'âge le plus avancé. Il avoit beaucoup de facilité pour la chaire, pour la composition et pour la poésie, quoiqu'il fût médiocre dans ces trois genres. Ses ouvrages les plus connus sont, I. *La Bibliothèque des prédicateurs*, Lyon, 1733, 23 vol. in-4°. La morale a 8 volumes et le supplément deux ; les *Panégyriques* quatre, et le supplément un ; les *Mystères* trois volumes, et le supplément un ; les *Tables*, un vol. ; les *Cérémonies de l'Eglise*, un vol. ; l'*Eloquence chrétienne*, un vol. Il y a dans cette vaste compilation plus de mauvais que de bon. L'auteur y cite les prédicateurs anciens et modernes ; mais il n'a pas fait usage des meilleurs. Il

copie trop souvent des livres de dévotion, dont les uns sont estimés, mais trop répandus pour qu'il eût dû les dépecer, et dont les autres ont vieilli. II. *Ars typographica*, *Carmen*, et d'*autres Poésies*. III. Un *Traité de la manière d'imiter les bons prédicateurs*, Paris, 1702, in-12. IV. Des *Sermons*, en 20 vol. in-12, et in-8°, écrits d'un style languissant, mais dont la collection est difficile à rassembler.

* HOVEDEN (Roger de), historien anglais sous le règne de Henri II, étoit né à Yorck, mais on ignore l'époque de sa naissance et de sa mort. Il étoit attaché à ce prince, dont il reçut des marques de confiance. Après sa mort, Hoveden continua les *Annales* de Bède depuis l'année 731, où elles finissent, jusqu'à la troisième année du règne du roi Jean. Elles furent publiées par Saville, dans la Collection des Historiens anglais, en 1595, et ont été réimprimées à Francfort en 1601. Leland, en parlant de cet historien, le place, pour la fidélité, au-dessus de tous ceux qui l'ont précédé : il seroit à désirer que sa latinité fût plus pure. Edouard III fit rechercher avec soin tous les ouvrages que pouvoit avoir laissés Hoveden, lorsqu'il voulut établir ses droits à la couronne d'Ecosse.

* HOUEL (Jean), graveur et peintre habile, naquit à Rouen en 1736. Elève de Le Mire pour la gravure, il se livra ensuite à la peinture dans l'école de Cajanove. Houel fit un voyage en Italie, en Grèce et en Sicile. De retour à Paris, il fut reçu membre de l'académie royale de peinture, et grava, dans le genre du lavis, son *Voyage en Sicile*, où il entre plus de 250 planches.

* HOUGH (Jean), prélat anglais, né au comté de Middlesex en 1650, mort en 1743, après avoir fait ses premières classes, passa au collége de la Magdeleine à Oxford, où il fut boursier. En 1681, il accompagna le duc d'Ormond en Irlande, d'où il revint l'année suivante. En 1635, Hough fut nommé chanoine de Worcester. Jacques II, ayant formé le dessein de rappeler le papisme dans les universités, ordonna aux étudians du collége de la Magdeleine d'élire à la place de président, alors vacante, un certain Farmer, qui s'étoit converti à la religion catholique ; mais les étudians se refusèrent à l'exécution de l'ordre, et élurent Hough. Une commission du clergé le déposa en 1687 ; mais, à la révolution, sa place lui fut rendue, et en 1690 il fut nommé évêque d'Oxford. En 1699 il passa de ce siége à celui de Litchfield, et en 1717 à celui de Worcester. Ce prélat, distingué par sa magnificence, a dépensé dans ses palais épiscopaux sept mille livres sterling.

* HOVIUS (Jacques) prit le bonnet de docteur en médecine à Utrecht en 1703, et publia, quelque temps après, un Traité sur le mouvement circulaire des humeurs de l'œil, qui parut sous ce titre : *De circulari humorum motu in oculis*, Lugduni Batavorum, 1716, 1740, in-8°, avec figures. On y a joint *Adami Christiani Thebesii dissertatio medica de circulo sanguinis in corde*. Elle avoit été imprimée à Leyde en 1709. Il a donné un autre ouvrage intitulé *Epistola apologetica ad Ruyschium*, dans lequel il reproche à Ruysch de n'avoir pas connu plusieurs vaisseaux de l'œil.

† I. HOULIÈRES (Antoinette DU LIGIER DE LA GARDE, veuve de Guillaume de La Fon, seigneur des), naquit à Paris en 1638. La nature avoit rassemblé en elle les talens

de l'esprit et les graces de la figure. Le poëte Hénault lui donna les premières leçons de l'art des vers; l'élève fit honneur à son maître. Des Houlières, son époux, lieutenant de roi à Dourlens en Picardie, vivement touché des charmes de sa femme, fut pour elle un tendre amant. Elle fut arrêtée à Bruxelles au mois de février 1657, et conduite en criminelle d'état au château de Wilvorden. Elle avoit tout à craindre, même pour sa vie, de la part des Espagnols; mais des Houlières, exposant ses jours pour sauver son épouse, s'introduisit, sous un faux prétexte, dans sa prison, la délivra, et prit la route de France avec elle. Mad. des Houlières se fit une petite cour à Paris, qui ne fut pas toujours celle du bon goût. Elle protégea Pradon contre Racine. Lorsque la Phèdre de ce dernier parut, elle fit, au sortir de la première représentation, le *Sonnet* si connu :

Dans un fauteuil doré, Phèdre, tremblante et blême,
Dit des vers où d'abord personne n'entend rien......

Voyez NEVERS.

On sait la vengeance que Racine et Boileau tirèrent de ce sonnet. « Cette douce et intéressante bergère, a-t-on dit, qui parloit si tendrement aux moutons, aux fleurs, aux oiseaux, changea en cette occasion sa houlette en serpent. » Mad. des Houlières mourut le 17 février 1694. L'académie d'Arles et celle des Ricovrati s'étoient fait une gloire de se l'associer. Elle joignoit à une beauté peu commune des manières nobles et prévenantes; et à un enjouement plein de vivacité, cette mélancolie douce que quelques-uns de ses ouvrages respirent. Elle dansoit avec justesse, montoit bien à cheval, et ne faisoit rien qu'avec grace. Le grand Condé fut au nombre de ses adorateurs: mais elle résista à ce héros, comme à tous ceux qui lui adressèrent leurs hommages. Si elle rebuta les amans, elle tâcha de s'acquérir des protecteurs. Elle prodigua trop souvent son encens à des divinités sourdes; une modique pension fut tout ce qu'elle put obtenir. Lorsqu'elle entra dans le monde, les romans étoient regardés comme l'école de l'esprit et de la politesse. Elle s'y livra, pour suivre la mode; mais elle ne borna pas là son application. Avide de s'instruire, elle étudia le latin, l'italien et l'espagnol; les auteurs les plus estimés de ces trois langues lui devinrent aussi familiers que les écrivains français. L'étude qu'elle fit en même temps de la philosophie ne fut point séparée de celle de la religion. Elle eut besoin d'éprouver les consolations de l'une et de l'autre dans les longues maladies qu'elle essuya sur la fin de ses jours. C'est à ce temps si triste pour elle que nous sommes redevables de ses plus beaux ouvrages. Lorsqu'elle se sentoit un peu moins de penchant à la gaieté, elle composoit ses *Idylles*. Si ses maux la portoient à des impressions de tristesse et à des pensées plus sérieuses, elle produisoit ses réflexions morales. De tous les éloges qu'on lui a donnés, il n'en est aucun plus ingénieux que ces quatre vers qu'on voit au bas de son portrait :

Si Corinne en beauté fut célèbre autrefois;
Si des vers de Pindare elle effaça la gloire:
Quel rang doivent tenir au temple de mémoire
Les vers que tu vas lire, et les traits que tu vois?

Ses *Poésies* parurent d'abord en 1688 en un seul volume. Sa fille publia le second en 1695. Elles ont été depuis rassemblées en 2 vol. in-8°, en 1724, et réimprimées en 1747, en 2 petits vol. in-12. On trouve dans ce recueil, I. Des *Idylles*, les meilleures que nous ayons dans notre langue. Elles offrent des images champêtres, une poésie douce et facile, le ton de la nature, un

badinage ingénieux, une morale utile, et toutes les graces de la naïveté. C'est dommage que l'auteur ne soit pas exempte du reproche de plagiat : l'Idylle des moutons, par exemple, une de ses plus belles, est, pour ainsi dire, copiée mot pour mot d'un ancien poëte. Madame des Houlières s'est presque bornée à changer quelques mots et quelques tours surannés. II. Des *Eglogues*, inférieures à ses Idylles. III. Des *Odes*, encore plus foibles que les églogues. IV. *Genséric*, tragédie, qui pèche par le plan, et par un style incorrect et sans couleur. V. Des *Epigrammes*, des *Chansons*, des *Madrigaux* et des *Elégies ;* quelques-unes peuvent servir de modèle : on y trouve des comparaisons heureuses qui ne servent qu'à irriter sa douleur ; des images tristes, dont la recherche n'est que trop naturelle à une personne véritablement touchée ; elle semble prendre plaisir à augmenter ses peines, en envisageant tous ceux qui jouissent des biens qu'elle n'a plus On voit, par le compte que nous venons de rendre, qu'on pourroit réduire toutes les poésies de madame des Houlières à cinquante pages ; encore il ne faudroit pas être extrêmement difficile. Elle est pourtant de toutes les dames qui ont cultivé les muses celle dont on a retenu le plus de vers. On cite tous les jours ses maximes :

Sur le jeu :

On commence par être dupe,
On finit par être fripon......

Sur l'amour-propre :

Nul n'est content de sa fortune,
Ni mécontent de son esprit.

† II. HOULIÈRES (Antoinette-Thérèse des), fille de la précédente, membre de l'académie d'Arles et de celle des Ricovrati, remporta le prix à l'académie française en 1687, et mourut en 1718, à 55 ans, d'une espèce de cancer sous le sein, maladie qui avoit emporté sa mère au même âge. On a d'elle quelques *Poésies*, à la suite de celles de madame des Houlières ; mais un peu foibles, et en général au-dessous du médiocre. On peut voir dans l'édition de 1747 des Mémoires historiques sur la vie de l'une et de l'autre. Moreau de Meautour, de l'académie des belles-lettres, consacra à son souvenir une pièce de vers qui commence ainsi :

Des Houlières n'est plus, cette digne héritière
D'une illustre et savante mère :
Un mal presque incurable en a borné le cours ;
Onze lustres au plus ont borné sa carrière.
Autrefois dans mes vers ou tendres ou galans,
Je chantois ses appas et ses rares talens ;
Mais sans avoir recours aux louanges profanes,
Ce n'est qu'un encens pur que je dois à ses manes.

† HOULLIER *ou plutôt* HOLLIER (Jacques), médecin de Paris, natif d'Etampes, mort en 1562, auteur de *plusieurs ouvrages*, imprimés à Genève, 1635, in-4°.

* HOUSCHENK, petit-fils de Kayoumaratz, premier roi de Perse, de la première race, lui succéda vers l'an 865 avant l'ère chrétienne, et se distingua par tous les mérites qui font les grands monarques. Guerrier habile, il étendit ses états par des conquêtes, et pénétra jusqu'à la mer des Indes ; sage administrateur, il employa ses loisirs aux progrès de l'agriculture que l'on connoissoit à peine avant lui dans la Perse. Il inventa l'arrosement artificiel des terres, au moyen des canaux d'irrigation, et enrichit son pays par la découverte des mines de fer qu'il renfermoit ; mais ce qui l'a sur-tout rendu célèbre dans l'Orient, c'est sa justice. Il mérita le surnom de *pych-dâd*, législateur, qu'il transféra aux rois ses descendans, appelés pychdâdiens. On lui attribue aussi la fondation de la ville de Schouster (Suze), et l'on dit qu'il imagina le premier les fourru-

res de peaux de bètes sauvages. C'est aussi lui qui parvint, selon quelques auteurs, à élever des chiens et des léopards pour la chasse, avant que personne l'eût tenté. On le fait contemporain de Minos.

* I. HOUSEMAN (Cornélius), peintre, né à Anvers en 1648, mort en 1727, s'étoit établi à Malines, où il se fit une grande réputation par son talent. Cet artiste excelloit sur-tout dans *le paysage*, qu'il embellissoit de figures, d'animaux et de plantes parfaitement exécutées.

* II. HOUSEMAN (Jacques), peintre, né à Anvers en 1656, mort en 1696, vint s'établir en Angleterre, où il peignit l'*histoire* et le *portrait*. Son plus grand ouvrage est le *Tableau d'autel*, dans la chapelle de Saint-James.

HOUSSAYE. *Voyez* AMELOT.

HOUSTA (Baudoin de), augustin, né à Toubise, bourg du Hainaut, occupa les premiers emplois de son ordre, et mourut à Enguien en 1760. On a de lui un ouvrage intitulé *Mauvaise foi de M. Fleury, prouvée par plusieurs passages des saints Pères, des conciles, et d'auteurs ecclésiastiques qu'il a omis, tronqués ou infidèlement traduits dans son histoire*, Malines, 1733, un vol. in-8°. Ce livre, peu agréable pour la forme et la manière d'écrire, ne l'est guère davantage pour la justesse de la critique. A un petit nombre d'observations près, tout le reste a été dicté par un esprit étroit et minutieux. L'auteur chicane le célèbre historien sur sa véracité, et le peint comme un ennemi de l'Église, parce qu'avec les hommes les plus sages et les plus religieux, il a peint avec simplicité les abus dont elle a gémi, et qu'elle a voulu réformer.

* I. HOUSTON (Richard), graveur anglais, né en 1729. On a de lui plusieurs estampes en manière noire, dont une *Femme assise plumant une poule*, d'après Rembrant; le *Tailleur de plumes*, d'après le même, et beaucoup d'*autres sujets* estimés.

* II. HOUSTON (Guillaume), médecin et botaniste anglais, mort en 1733, alla aux Indes occidentales en qualité de chirurgien, et à son retour fut reçu docteur à Leyde, où il étudia sous Boërhaave. Là, il établit, de concert avec Van Swieten, une suite d'expériences sur les animaux, qui fut publiée dans le 39° vol. des Transactions philosophiques. A son retour de Hollande il fut reçu membre de la société royale, et retourna peu après aux Indes occidentales, où il mourut. Houston a laissé un manuscrit précieux; c'étoit un *Catalogue des plantes*, qui a été publié par sir Joseph Banks, et une *Descriptio de Dorsteniâ Contrayervâ*, qui se trouve au 37° vol. des Transactions philosophiques.

† HOUTEVILLE (Claude-François), membre de l'académie française, abbé de Saint-Vincent du Bourg-sur-Mer, né à Paris en 1688, demeura environ dix-huit ans dans la congrégation de l'Oratoire, et fut ensuite secrétaire du cardinal Dubois. Il conserva dans son nouvel état l'amour de l'étude dont il avoit été rempli dès ses premières années. Il fit mieux encore; il sut, par la douceur de son caractère, et par une conduite sage et modérée, sans roideur et sans bassesse, se concilier l'estime, la faveur et la confiance même de l'homme puissant auquel il étoit attaché. L'académie française lui donna la place de son secrétaire perpétuel en 1742; mais il n'en jouit pas long-temps, étant mort le 8 novembre de la même année.

Son ouvrage le plus connu porte ce titre : *La vérité de la religion chrétienne prouvée par les faits*, précédée d'un *Discours historique et critique sur la méthode des principaux auteurs qui ont écrit pour et contre le christianisme, depuis son origine*, in-4°, 1722, et réimprimé en 3 vol. in-4°, et en 4 vol. in-12, en 1741. La première édition étoit très-inférieure aux suivantes ; on y voyoit par-tout l'écrivain ingénieux, mais moins souvent le philosophe, le théologien, et l'homme de goût. L'abbé Houteville, voulant paroître neuf dans un sujet usé, l'avoit revêtu de clinquant : on crut au premier coup d'œil que son ouvrage étoit plus propre à faire des incrédules qu'à les convertir. L'abbé des Fontaines consigna les plaintes du public dans des lettres de l'abbé de*** à l'abbé Houteville, Paris, 1722, in-12. Le P. Claude-René Hongnant, jésuite, mort en 1745, avoit fourni les matériaux de ces lettres à l'abbé des Fontaines, qui se chargea de les arranger et de les polir. « L'abbé Houteville, dit D'Alembert, pouvoit être blâmable à certains égards ; son intention étoit au moins bien excusable ; il avoit principalement pour but d'instruire les gens du monde sur une religion que la plupart ignorent. Il falloit donc se faire lire par eux, et, pour s'en faire lire, il falloit, selon lui, parler leur langage, qui n'est pas, à beaucoup près, celui qu'un bon écrivain doit se proposer pour modèle. Il auroit dû sentir que chaque genre a son coloris, que plus le sujet est grand, plus le style doit avoir cette simplicité noble, sans laquelle on n'est plus que gigantesque ou puéril, et qu'il ne faut pas employer dans une matière grave, sous quelque prétexte que ce puisse être, des expressions prises du jargon des ruelles, ou inventées par le mauvais goût et la frivolité. » L'abbé Houteville retoucha son ouvrage avec soin ; il faut avouer cependant que le style offre encore plusieurs expressions impropres ou recherchées, que l'abbé des Fontaines censura dans son Dictionnaire néologique.

* HOUWELINGEN (Erasme Van), de Dordrecht, premier auteur qui ait écrit sur l'histoire métallique de la Hollande. La première édition de son ouvrage parut à Leyde en 1597, in-4° de 124 pages, sous le titre de *Penningboek*, c'est-à-dire *Livre monétaire*, contenant la représentation de toutes les pièces d'or et d'argent (monnoies et médailles) frappées sous les comtes de Hollande, depuis Thierri, VIIe du nom, jusqu'à Philippe de Bourgogne, avec une exposition abrégée de la vie de ces comtes. Il en a paru une deuxième édition à Roterdam en 1627.

HOUZEAU (Jacques), sculpteur de Bar-le-Duc, mort à Paris en 1691, à 67 ans, étoit de l'académie, et lui faisoit honneur par la vérité de son ciseau.

* I. HOWARD (Thomas), comte de Surrey et duc de Norfolck, noble et vaillant Anglais, né en 1488, mort en 1554, servit avec son frère sir Edouard contre sir Andrew Barton, pirate écossais, qui en 1511 infestoit les côtes d'Angleterre. Le pirate fut tué dans le combat, et ses vaisseaux furent pris. Howard accompagna ensuite le marquis de Dorset dans son expédition en Guienne, dont le résultat fut la conquête de la Navarre par Ferdinand. A la mort de son frère Edouard, sir Thomas fut nommé grand-amiral ; il nettoya le canal infesté par des pirates français ; et la victoire de Flodden-field remportée sur le roi d'Ecosse fut principalement due à son courage. Pour prix de ses services, le roi rendit à

son père le titre de duc de Norfolck, et le fils fut créé comte de Surrey. Quand les troubles éclatèrent en Irlande Thomas fut nommé lieutenant de ce royaume, et il y réprima la rébellion. Il servit deux ans dans ce pays, puis revint commander la flotte anglaise contre la France. Malgré tant de services, Henri fit arrêter le duc sur une accusation de trahison, et fit décapiter Henri Howard, son fils, en présence du père. La mort du tyran ne sauva la vie qu'au duc.

* II. HOWARD (Henri), comte de Surrey, fils aîné de Thomas Howard, né vers l'an 1520, et élevé à Windsor avec Henri Fitzroy, fils naturel de Henri VIII, fut créé comte de Richmond. Ils se regardoient comme deux frères et firent ensemble le voyage de Paris ; à leur retour la mort prématurée du duc de Richmond les sépara et fut long-temps l'objet des regrets de son émule et de son ami. Howard, voué par goût à la profession des armes, avoit l'esprit, les inclinations et la bravoure des chevaliers de l'ancien temps ; son nom paroissoit dans tous les tournois; il fut présent à toutes les batailles qui se livrèrent sous Henri VIII ; par-tout il célébroit les charmes de la belle Géraldine, dame de ses pensées : l'histoire sait son véritable nom ; mais il est assez probable que ce fut lady Elizabeth Fitz-Gérald, seconde fille du comte de Kildare. Howard se distingua à la célèbre bataille de Floddeneld par tant d'actions de bravoure, qu'il obtint bientôt après le titre de comte de Surrey. Mais il fut malheureux dans une expédition qu'il commandoit; il fut battu en voulant enlever un convoi près de Boulogne ; et quoiqu'il eût, dans plusieurs occasions, réparé cette disgrace, elle fut l'époque du refroidissement de la faveur du roi ; d'autres l'attribuent à la jalousie que ce monarque avoit conçue de ses brillantes qualités, et à ce qu'il soupçonnoit Howard de prétendre à la main de la princesse Marie, sa fille, et d'aspirer à la couronne. Quoi qu'il en soit, sous le prétexte frivole de trahison, et malgré ses services, il fut livré à un jury, qui eut la lache complaisance de le condamner sur la simple accusation d'avoir dit que le roi étoit mal conseillé, et d'avoir introduit dans son écusson des attributs des armes du roi d'Angleterre, quoique sa famille en eût le droit. L'infortuné comte fut décapité en 1547, en présence de son père. Howard fut, parmi la noblesse d'Angleterre, le premier qui se rendit familier le commerce des muses ; il effaça ses contemporains par la pureté de son langage et l'harmonie de ses vers. Thomas Wyat et lui avoient, dans leurs voyages en Italie, respiré le goût et la douceur de la poésie italienne; ils le transportèrent dans leur langue, et méritèrent d'être regardés comme les réformateurs de la poésie anglaise, encore apre et rude. On est étonné, dit un des meilleurs critiques anglais, de ne point trouver, dans les sonnets de Surrey, cette tournure métaphysique et recherchée qui distingue les poëtes italiens, et particulièrement Pétrarque son modèle ; il l'imite, mais avec choix et discernement. Surrey, par la justesse de ses pensées, la correction de son style, la pureté de son expression, peut être regardé comme le premier poëte classique de l'Angleterre. Il *traduisit* en vers le second et le quatrième livre de l'Enéide, et fut le premier qui introduisit l'usage *des vers blancs*, innovation heureuse dont Surrey eut l'honneur, et à laquelle on est redevable de l'excellent poëme de Milton. Les *Poésies* de Surrey ont été imprimées à Londres en un vol. in-8°, en 1717, et réimprimées depuis ; mais on n'y trouve point le

ıgment de traduction de l'Enéide, ı est devenu extrêmement rare, dont un excellent critique prépare ıe réimpression. Nous terminerons t article par la citation d'un passage de Pope, dans son Poëme sur la ıêt de Windsor, où il réunit avec aucoup d'adresse l'éloge de Surrey celui de lord Lansdown :

re noble Surrey felt the sacred rage,
rrey, the Granville of a former age.
tchless his pen, victorious was his lance,
ld in the lists, and graceful in the dance.
the sameshades the Cupids tuned his lyre,
the samenotes of love and soft desire:
ir Geraldine, bright object of his vow,
ıen fill'd the groves, as heav'nly Mira now.

C'est ici que l'enthousiasme sacré s vers agita Surrey, Surrey, le ranville des temps anciens, si fier ıns les tournois, si brillant dans s jeux, Surrey, dont la plume et s armes ne connurent point de riaux. C'est sous ces ombrages que ı lyre, montée par les graces, reıtit des accens de l'amour et des ndres désirs. La belle Géraldine, ·illant objet de ses vœux, orna dis de sa présence ces bosquets nbellis aujourd'hui par la céleste ira. »

* III. HOWARD (Edouard), ère du précédent, mort en 1513, stingué dans la marine, dont il ıt le commandement, prit dès jeunesse le parti des armes, et en 494 il étoit chevalier. En 1512, ommé grand-amiral d'Angleterre, envoyé en cette qualité contre la rance avec une flotte puissante, il ıvagea les côtes de ce pays, et battt une flotte française devant Brest; ıais l'année suivante, il fut tué à ord de son vaisseau amiral, dans n combat corps à corps avec le aisseau amiral français.

* IV. HOWARD (sir Robert), crivain anglais, troisième frère du récédent, eut beaucoup à souffrir ans le temps des guerres civiles. A l'époque de la restauration, créé chevalier, et élu successivement membre du parlement, député de Stockbridge et de Castle Rising, il fut aussi nommé auditeur de l'échiquier et sut se concilier la faveur de Charles II, qui le protégea, dit l'auteur d'après lequel cet article est rédigé, pour son habileté à cajoler le parlement pour en obtenir des subsides. Le caractère obstiné de sir Robert, et son orgueil excessif, lui firent beaucoup d'ennemis, parmi lesquels il eut à compter le duc de Buckingham. Il étoit si affirmatif, et toujours si persuadé qu'en tout il avoit raison, que le poëte Shadwell le joua dans sa comédie intitulée The Sullen Lovers (les amans de mauvaise humeur) sous le nom de sir Positive at. all. On doit à Robert Howard, I. Des *Poésies*, et quelques *pièces de théâtre*; II. l'*Histoire des règnes d'Edouard et de Richard II*, 1690, in-8°. III. l'*Histoire de la religion*, 1694, in-8°. IV. la *Traduction* du quatrième livre de Virgile, 1660, in-8°. V. une *Traduction* de l'Achilléide de Stace, 1660, in-8°.

* V. HOWARD (Charles), comte de Nottingham, et lord grand-amiral d'Angleterre, fils de Guillaume Howard, né en 1536, mort en 1624, servit dès sa jeunesse sous son père, et en 1568 fut nommé général de la cavalerie. La même année, il déploya une rare valeur contre les rebelles du nord commandés par les comtes de Northumberland et de Westmoreland. L'année suivante, il eut le commandement d'une escadre, avec laquelle il fut chargé de conduire de Sélande en Espagne, Anne d'Autriche, fille de l'empereur Maximilien, qui étoit fiancée à Philippe d'Espagne. En 1572, Howard succéda à son père lord Effingham; et peu après, il fut fait chevalier de la Jarretière. On le chargea de l'important com-

mandement de la flotte, quand l'armada espagnole entra dans le canal; et ce fut sur-tout à sa prudence, et à l'habileté de ses manœuvres que les Anglais durent la destruction de l'armada. Les services de Howard lui méritèrent d'être créé comte de Nottingham, et ce seigneur fut honoré de la confiance de la reine tant qu'elle vécut. Sous le règne suivant, il fut chargé de l'ambassade d'Espagne; mais à son retour, ayant perdu la faveur du roi, il donna sa démission de son emploi, qui fut confié au duc de Buckingham.

* VI. HOWARD (Thomas-Philippe), cardinal anglais, frère du duc de Norfolck, prit l'habit religieux de l'ordre de Saint-Dominique, et fut nommé cardinal par le pape Clément X le 27 mai 1675. Il fut aussi grand-aumônier de la reine d'Angleterre, et mourut à Rome le 16 juin 1694.

† VII. HOWARD (John), l'infatigable ami des pauvres et des malheureux, naquit à Hackney en 1726, d'un père qui faisoit commerce de tapis, et qu'il perdit en bas âge. Son tuteur l'engagea comme apprenti chez un épicier en gros de la cité de Londres; mais la foiblesse de sa constitution le rendant peu propre au commerce, et sa fortune le mettant à portée de s'en passer, il racheta le temps de son apprentissage, et fit un voyage en France et en Italie. À son retour, en 1752, il s'attacha à une veuve chez laquelle il logeoit; il l'épousa et la perdit trois ans après. Ce fut à cette époque qu'admis dans la société royale de Londres, et que, curieux de voir l'état de Lisbonne après les tremblemens de terre que cette ville avoit éprouvés, il s'embarqua sur la frégate l'*Hanovre*. Ce bâtiment fut pris dans la traversée par un armateur français, et Howard, retenu prisonnier de guerre en France, eut à supporter tous les désagrémens attachés à cet état de captivité; peut-être y puisa-t-il cet intérêt si vif qui l'attacha toute sa vie au sort des prisonniers, et l'idée grande et généreuse d'adoucir leur sort. À son retour en Angleterre, il se fixa dans une maison de campagne à Lymington, et se remaria en 1758. Quelques années après sa nouvelle épouse lui donna un fils et mourut en couches. Alors Howard changea le lieu de sa retraite, et vint s'établir dans le voisinage de Bedford, où l'attiroient de fréquentes assemblées de dissidens qui avoient coutume de s'y réunir. Il étoit attaché fortement à leurs opinions, et se montra très-exact à suivre leurs conciliabules. Il s'occupoit en même temps de toutes sortes d'actes de bienfaisance et du soin de l'éducation de son fils. Malgré les excellentes qualités de son cœur, l'extrême rigidité de ses principes et de sa conduite le rendit peu propre à cette tâche difficile. Il remplit pendant plusieurs années les fonctions de shériff, qui le mirent à portée, dit-il lui-même, « de prendre une connoissance exacte de la détresse à laquelle les prisonniers sont quelquefois exposés, et de visiter toutes les maisons de détention dans toute l'étendue du royaume. Son zèle fixa sur lui, d'une manière honorable l'attention de la chambre des communes, qui lui vota des remercimens. Excité par cet encouragement, il acheva la revue des prisons d'Angleterre, et voulut bientôt visiter celles de toute l'Europe; il se mit à voyager, et employa douze ans à exécuter son dessein, dans l'intervalle de 1775 à 1787. Il visita trois fois la France, fit quatre voyages en Allemagne, cinq en Hollande, deux en Italie, et parcourut l'Espagne et le Portugal, les états du nord et la Turquie. Ses

travaux et sa bienfaisante sollicitude excitèrent à tel point l'admiration de ses compatriotes, qu'ils ouvrirent une souscription pour lui ériger une statue. Howard, trop modeste pour accepter un si grand honneur, s'opposa vivement à ce projet : « N'ai-je donc pas, écrivoit-il alors, un seul ami en Angleterre assez attaché à mes intérêts pour traverser un pareil dessein ? » Il avoit annoncé l'intention de parcourir une seconde fois la Russie, la Turquie et les contrées du Levant. « Je n'ignore pas, disoit-il, les dangers d'une pareille entreprise, mais je me confie à la providence qui m'a conservé jusqu'à présent ; je m'abandonne avec joie à la disposition de la souveraine sagesse qui n'a jamais erré ; s'il plaisoit à Dieu de terminer ma vie dans le cours de l'exécution de mon projet, qu'on n'impute ma conduite ni à ma témérité ni à un vain enthousiasme ; elle n'est que le résultat d'une délibération bien mûrement réfléchie de la conviction intime de suivre la route que me prescrivent mon devoir, et le désir sincère d'être l'instrument du bien qui pourra en résulter pour mes frères, et auquel je ne pourrois coopérer en me restreignant dans le cercle étroit d'une vie tranquille et retirée. » Howard, en visitant à Cherson en Crimée un malade attaqué d'une maladie contagieuse, en fut atteint lui-même, et mourut le 20 janvier 1790, chez le banquier Markus. Il avoit publié en 1777 l'*Etat des prisons d'Angleterre et du pays de Galles, ainsi que de quelques pays étrangers*, dédié à la chambre des communes, in-4°. Il y joignit en 1780 un *Supplément*, où il inséra la relation de son voyage d'Italie, et en publia une seconde édition en 1784, avec beaucoup d'augmentations. Il donna, en 1789, son *Etat des principaux lazarets de l'Europe, avec quelques Mémoires sur la peste*. Ces deux ouvrages ont été traduits en français. Le premier en 2 parties in-8°, et le second, Paris, 1800, in-8°. On lui doit encore une traduction du français de l'*Histoire de la Bastille*, 1780, et la traduction anglaise du *Code du droit civil du grand-duc de Toscane*, 1789. Howard, considéré dans sa vie privée, étoit d'une tempérance rigoureuse et d'une sobriété peu commune, vivant des plus simples alimens, se refusant constamment aux plaisirs de la table et de la société, s'éloignant avec soin des fêtes et des banquets publics. Il est hors de doute que ses travaux ne soient parvenus à fixer l'attention du gouvernement anglais sur le régime des prisons ; en plusieurs endroits on a adopté ses idées, et peut-être partout où on les a suivies en a-t-on recueilli déjà quelque avantage ; peut-être au lieu de servir et d'augmenter la dépravation, comme on l'a éprouvé par une funeste expérience, l'incarcération deviendra-t-elle un moyen de ramener à de meilleurs principes et de rappeler à une honnête industrie ceux qui se seront exposés à la subir, tandis que le petit nombre de criminels incapables d'amendement ou de repentir, rattaché à la société par les travaux auxquels ils seront assujettis, ne souffriront que ce que sa sûreté exige impérieusement. Sous ce point de vue Howard a des droits à la reconnoissance publique, et il en a recueilli le témoignage dans le mausolée qui lui a été érigé dans la cathédrale de Saint-Paul. M. Delille, dans son poëme de la Pitié, lui a élevé un monument non moins durable dans ces beaux vers qu'il a consacrés à sa mémoire :

. . . .
Ton ame le connut ce noble et tendre zèle,
Howard ! dont le nom seul console les prisons.
Qu'on ne me vante plus les malheurs vagabonds

De ce roi voyageur, père de Télémaque,
Cherchant pendant dix ans son invisible Ithaque.
Avec un but plus noble, un cœur plus courageux,
Sur les monts escarpés, sur les flots orageux,
Dans les sables brûlans, vers la zone inféconde,
Où languit la nature aux limites du monde,
Aux lieux où du croissant on adore les lois,
Aux lieux où triompha l'étendard de la croix,
Par-tout où l'on connoît le malheur et les larmes,
Suivant d'un doux penchant les invincibles charmes,
Le magnanime Howard parcourt trente climats.
Est-ce la gloire ou l'or qui conduisent ses pas?
Hélas! dans la prison, triste sœur de la tombe,
Sa main vient soutenir le malheur qui succombe,
Vient charmer ces cachots, dont l'aspect fait frémir,
Dont les échos jamais n'ont appris qu'à gémir.
Oubliant et le monde et ses riantes scènes,
Il marche environné du bruit affreux des chaînes,
De grilles, de verroux, de barreaux, sans pitié,
Que jamais n'a franchis la voix de l'amitié;
Par cent degrés tournant sous des voûtes horribles,
Plonge jusques au fond de ces cachots terribles,
Habités par la mort, et pavés d'ossemens,
D'un funeste trépas funestes monumens;
Y mène le pardon, quelquefois la justice,
Et par un court trépas abrège un long supplice;
Prête, en pleurant, l'oreille aux maux qu'ils ont soufferts:
S'il ne peut les briser, il allège leurs fers.
Tantôt, pour adoucir la loi trop rigoureuse,
Porte au pouvoir l'accent de leur voix douloureuse;
Et rompant leurs liens pour des liens plus doux,
Dans les bras de l'épouse il remet son époux,
Le père à son enfant, l'enfant à ce qu'il aime.
Par lui l'homme s'élève au-dessus de lui-même.
Les séraphins surpris demandent dans le ciel
Quel ange erre ici-bas sous les traits d'un mortel.
Devant lui la mort fuit, la douleur se retire,
Et l'ange affreux du mal le maudit et l'admire.
Reviens, il en est temps, reviens, cœur généreux;
Le bonheur appartient à qui fait des heureux.
Reviens dans ta patrie, en une paix profonde,
Goûter la liberté que tu donnois au monde:
Ton œil chez aucun peuple, au palais d'aucun roi,
N'a rien vu d'aussi rare et d'aussi grand que toi.

Il résulte des observations d'Howard, que les prisons de Hollande sont si tranquilles et si propres, que celui qui les visite a peine à croire que ce soient des prisons. Elles sont chaque année blanchies avec l'eau de chaux: chacune d'elles a son médecin, son chirurgien particulier. En général, les maladies y sont rares. Dans la plupart de celles qui sont destinées aux criminels, il y a une chambre pour chaque prisonnier, et il n'en sort jamais; chacun a un bois de lit, un garde-paille et une couverture. La Hollande est le pays de l'Europe où il se commet le moins de crimes, et la justice a rarement l'occasion d'y déployer toutes ses rigueurs. — Les prisons d'Allemagne sont moins propres que celles de Hollande; mais elles ont l'avantage d'être bâties sur le bord des rivières: telles sont celles de Hanovre, de Rull, de Hambourg, de Berlin, de Brémen, de Cologne, et de quelques autres villes. John Howard a remarqué que, dans la plupart des prisons d'Allemagne les prisonniers étoient en petit nombre, et la cause qu'il en donne est la promptitude de l'examen et du jugement. Ceux qui sont coupables de légers délits sont condamnés rigoureusement au pain et à l'eau; mais on est moins sévère envers les criminels qui ont été jugés et doivent être suppliciés. Ils ont le choix de leur nourriture: on leur donne une chambre plus commode; leurs amis et leurs parens peuvent les voir et les consoler; un ministre les accompagne pendant tout le temps qu'il leur reste à vivre, et ne les quitte qu'à leur mort. En général, dans les prisons d'Allemagne, on exerce peu de rigueurs inutiles; rarement on met les prisonniers aux fers, et les cachots sont presque toujours inhabités. — Les prisonniers sont beaucoup plus sévèrement traités en Danemarck, en Suède et en Russie; les prisons

y sont pour la plupart très-mal propres et très-malsaines. Dans la prison d'état de Copenhague, les fers tiennent encore aux murs, dans les chambres où les comtes Struensée et Brandt ont été enfermés. Tel est le dégoût qu'inspire l'air méphitique de cette prison, que lorsque Struensée en fut tiré, après trois mois de détention, pour être conduit à une mort terrible, il s'écria : « O quel bonheur de respirer un air frais. » — Il faut dire ici cependant que les cachots ne sont point connus en Russie ; et c'est pour cette raison sans doute qu'on n'y a jamais vu de traces de la maladie épidémique qu'on appelle la fièvre des prisons. — Celles de Suisse sont beaucoup plus propres que celles des royaumes du nord. Dans les maisons d'arrêt chaque criminel a une chambre, afin que l'un ne puisse être le précepteur de l'autre ; ils n'ont point de fers, mais ils sont renfermés dans des chambres plus ou moins fortes, plus ou moins éclairées, selon la nature des crimes dont ils sont accusés. La plupart des prisonniers sont chauffés par des poëles ; on leur alloue communément douze sous par jour. Dans les cantons suisses, les prisons renferment rarement des criminels. » La principale raison de cette rareté, dit Howard, est le soin qu'on y prend d'inspirer aux enfans, même les plus pauvres, les principes de la religion et de la morale. Une autre raison encore est qu'on y rend une prompte justice. Howard ne trouva point de prisonniers à Lausanne ; il n'en trouva que trois dans les prisons de Schaffhouse ; celles de Berne sont souvent vides. — Quand John Howard passa à Venise, la principale prison de cette ville contenoit trois ou quatre cents personnes. A Naples, en 1781, on comptoit dans la prison appelée *Vicaria*, neuf cent quatre-vingts prisonniers. Dans la Toscane, dans l'Etat Romain et dans le Piémont, leur nombre étoit beaucoup moins considérable. Dans la plupart des villes d'Italie, ils sont employés aux travaux publics. Les exécutions sont beaucoup plus fréquentes dans ce pays que par-tout ailleurs. Il y a quelques années que l'usage de la torture étoit encore connu à Rome, à Naples, et dans quelques autres états d'Italie. Il n'est point de pays où l'humanité, inspirée par la religion, prodigue autant de secours aux détenus et aux pauvres. Par-tout il s'est formé des institutions charitables ; et dans la plupart des villes, des confréries pieuses sont uniquement occupées du soulagement des détenus. — Les prisonniers, dans la plupart des prisons de Portugal, ne subsistent que de la charité publique. La justice n'y est pas rigoureuse, mais elle y est lente ; les coupables ou les accusés sont souvent détenus plusieurs années dans les prisons, avant qu'on les examine et qu'on les juge ; et quelquefois, après qu'ils ont été condamnés à mort, ils demeurent encore quelques années en prison, avant qu'on les exécute. Avant l'administration du marquis de Pombal, les geoliers laissoient souvent sortir les prisonniers sur parole. L'un d'eux, qui avoit obtenu cette faveur, en jouit pendant sept ans, quoiqu'il eût été condamné à mort. L'ordre d'exécuter la sentence arriva ; sur la sommation du geolier, le coupable, qui travailloit dans la province, revint, sans balancer, se remettre dans la prison : ce respect pour sa promesse lui fit accorder sa grace. Plusieurs des coupables sont tirés des prisons pour être envoyés dans les établissemens portugais au Brésil ; d'autres, enrôlés comme soldats, sont embarqués pour les Indes. — Le régime des prisons en Espagne étoit tres-rigoureux ; les prisonniers

y étoient souvent entassés les uns sur les autres; souvent mis aux fers, et plongés dans des cachots humides; un criminel condamné obtenoit rarement sa grace du roi. Lorsqu'il étoit jugé, les autres prisonniers le conduisoient dans la chapelle, où sa sentence lui étoit lue par un secrétaire, en présence de tous. Il étoit accompagné par un moine, qui ne l'abandonnoit plus jusqu'à la mort. On ne pouvoit pénétrer dans les prisons de l'inquisition. John Howard a visité aussi celles de Paris et des différentes provinces de France. Il indique, dans leur régime, plusieurs abus à réformer. Sa Vie a été publiée en Angleterre par M. Aikin. Les écrits d'Howard ne pouvoient manquer de faire une vive impression dans une ville où l'industrie de la bienfaisance est depuis longtemps perfectionnée au même degré que l'industrie de ses manufactures. A Lyon il s'est formé récemment une association de citoyens recommandables qui veillent sur le régime des prisons avec les mêmes soins qui ont fixé l'attention publique sur l'administration des hospices. On distribue du travail aux prisonniers pour adoucir leur sort, on veille également sur leur nourriture et leur conduite, on les assujettit à leurs devoirs de religion, on cherche à les consoler et à les instruire. Par une émulation touchante on a vu s'y former une association de pauvres filles d'artisans de tout âge, qui quêtent dans les marchés, dans les cuisines, et qui recueillent les débris de la table des gens aisés pour préparer aux prisonniers de passage des potages restaurans qu'elles leur distribuent à leur arrivée. On les appelle la société des *Charlottes*, du nom de celle qui la première a provoqué cette association. Les prisonniers qui passent à Lyon savent presque toujours d'avance que la soupe des *Charlottes* les attend.

VIII. HOWARD. *V.* ARUNDEL, n° III; — CROMWEL, n° I; — *et* HENRI VIII, n° XXI.

I. HOWE (N.... lord), amiral anglais, servit avec distinction sa patrie dans la guerre d'Amérique, et fut mis en 1793 à la tête de la flotte britannique sur l'Océan. Le 1er juin 1794, il remporta près d'Ouessant une victoire complète sur les Français, auxquels il enleva sept vaisseaux de ligne. Son courage étoit calme, son éloquence persuasive. Il l'employa en 1797 pour apaiser la révolte qui s'étoit déclarée dans la flotte de Portsmouth, et parvint à faire rentrer tous les équipages dans le devoir. Howe reçut en récompense l'ordre de la Jarretière, et mourut quelque temps après, en 1799.

* II. HOWE (Guillaume), né à Londres vers 1619, employa les premières années de sa jeunesse à l'étude de la philosophie et de la médecine; mais ayant brusquement changé de goût, il s'engagea dans les troupes du roi Charles Ier, et s'y distingua tellement par sa conduite et sa bravoure, qu'il obtint une place de capitaine dans la cavalerie. Mais, bientôt dégoûté du service par le peu de succès des armes de ce prince, il revint à la médecine, et l'exerça à Londres avec le plus grand succès. Il mourut dans cette capitale en 1656, laissant sur la botanique les ouvrages suivans: I. *Pythologia Britannica, natales exhibens indigenarum stirpium sponte nascentium*, Londini, 1650, in-8°. II. *Mathiæ Lobellii plantarum, sive stirpium illustrationes, cum annexis adversariis*, Londini, 1655, in-4°. C'est à son goût pour la botanique qu'on doit cette édition, qu'il a enrichie de notes savantes.

† HOWEL (Jacques), laborieux écrivain anglais, mort en 1666, à

72 ans, fut secrétaire d'ambassade et secrétaire du conseil pendant les guerres civiles. Ses dépenses excessives le firent enfermer dans une prison, où il fut obligé de travailler pour vivre. Ses ouvrages en anglais sont, I. L'*Histoire de Louis XIII*. II. *La forêt de Dodone*, traduite en français, Paris, 1641, in-4°. C'est un ouvrage allégorique dans lequel l'auteur a déguisé sous des noms empruntés de la botanique les personnages dont il parle. Cet ouvrage parut d'abord à Londres en 1740, in-fol. III. *De la prééminence des rois de France, d'Espagne et d'Angleterre*, traduite en latin, Londres, 1664, in-8°. IV. Des *Poésies*, 1663, in-8°, etc. Après avoir été zélé royaliste, il embrassa le parti de Cromwel, et fut néanmoins historiographe du roi après son rétablissement sur le trône..

* HOWEN (Pierre Van der), médecin hollandais, s'est acquis de la réputation dans le 17e siècle, par un petit traité de sa composition, imprimé à Roterdam en 1621, in-8°, sous ce titre : *De sympathiâ, seu affectu per consensum*.

HOY (André), *Hoyus*, professeur royal en grec à Douay, natif de Bruges, s'acquit une grande réputation par ses *Poésies latines*, 1587, in-8°, et par son *Ezéchiel paraphrasi poeticâ illustratus*, 1598, in-4°. On a encore de lui *De pronunciatione græcâ*, 1620, in-8°, et d'*autres ouvrages*. Il mourut au commencement du 17e siècle, âgé de plus de 80 ans.

* HOYER (Jean-George), médecin, membre de l'académie impériale des curieux de la nature, né à Mulhausen en 1663, pratiqua son art avec distinction dans cette ville jusqu'à sa mort arrivée en 1738. On a de lui plusieurs *observations* dans les Mémoires de l'académie impériale, et quelques petits ouvrages sur la pratique de la médecine et les devoirs du médecin, dans lesquels on trouve quelques vues neuves et intéressantes.

† I. HOZIER (Étienne d'), gentilhomme provençal, capitaine de la ville de Salon, auteur de plusieurs *Pièces de vers* imprimées, tant en français qu'en provençal, né en 1547, travailla beaucoup sur les anciennes chartes. Ce goût a passé successivement à ses descendans. Il a composé des *Chroniques* assez bien faites pour le temps où il vivoit. César Nostradamus, son cousin, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, le cite à la dernière page de son Histoire de Provence, imprimée à Lyon en 1614, comme un de ceux à qui il étoit redevable de différens mémoires qui lui avoient servi pour la composition de son ouvrage. Il mourut à Aix en 1611.

† II. HOZIER (Pierre d'), fils du précédent, chevalier, seigneur de la Garde en Provence, juge d'armes de la noblesse de France, chevalier de l'ordre du roi, et conseiller d'état d'épée, né à Marseille en 1592, servit, étant jeune, dans la compagnie des chevau-légers du maréchal de Créqui, et se livra ensuite tout entier à l'étude de l'histoire généalogique. Ses lumières et sa probité lui méritèrent la confiance de Louis XIII et de Louis XIV. Le premier, voulant se l'attacher particulièrement, le fit, en 1620, l'un des cent gentilshommes de l'ancienne bande de sa maison ; le décora, en 1628, de l'ordre de Saint-Michel ; lui accorda, en 1629, une pension, et en 1641, la charge de juge d'armes de France, sur la démission du vicomte de Saint-Maurice, qui l'indiqua lui-même au roi pour son successeur. (Cette charge, qui avoit été créée à la sollicitation

des états-généraux, par édit du mois de juin 1615, fut conférée la même année à François de Chevriers de Saint-Maurice, seigneur de Salagny, d'une ancienne maison du Mâconnais, chevalier de l'ordre du roi, et gentilhomme ordinaire de sa chambre.) La réputation d'Hozier augmentant chaque jour, le roi le fit, en 1642, l'un de ses maîtres d'hôtel, le commit, en 1643, pour lui certifier la noblesse des écuyers et des pages de ses grande et petite écuries, et l'admit enfin dans son conseil d'état en 1654. C'est aux correspondances qu'il s'étoit établies qu'on est particulièrement redevable de la Gazette de France, commencée en 1631. Comme il étoit intime ami de Théophraste Renaudot, il lui communiquoit toutes ses nouvelles. A l'égard de ses ouvrages, il y en a eu beaucoup d'imprimés, indépendamment de ceux qui sont demeurés manuscrits. Il est auteur d'une *Histoire de Bretagne*, in-folio, et de plusieurs *Généalogies*. Il mourut à Paris le 1er décembre 1660. On l'a peint comme un homme qui allioit les vertus morales avec les vertus chrétiennes, ami fidèle et officieux, d'une société douce et d'une conversation agréable. Boileau fit ces vers pour mettre au bas de son portrait :

Des illustres maisons il publia la gloire;
Ses talens surprendront tous les âges suivans :
Il rendit tous les morts vivans dans la mémoire;
Il ne mourra jamais dans celle des vivans.

† III. HOZIER (Charles-René d'), fils du précédent, juge d'armes de la noblesse de France à Paris, et chevalier de l'ordre de Saint-Maurice de Savoie, né en 1640, aussi distingué par l'étendue de ses connoissances dans l'art héraldique que par *plusieurs ouvrages* qu'il fit par ordre de Louis XIV, mourut à Paris le 13 février 1732. On a de lui *Recherches de la noblesse de Champagne*, Châlons, 1673, 2 vol. in-fol., faites par ordre de Louis XIV, sous la direction de Caumartin. Il eut pour successeur dans sa charge de juge d'armes Louis-Pierre D'HOZIER, son neveu, conseiller du roi en ses conseils, et chevalier-doyen de son ordre, mort à Paris au mois de septembre 1767, âgé de 82 ans. C'est pendant son exercice qu'ont paru les 10 vol. in-folio de l'Armorial; ou Registres de la Noblesse de France, 1736, 1768, 10 vol. in-fol. fig.—D'HOZIER de Sérigny, son fils, chevalier, grand'croix honoraire de l'ordre de Saint-Maurice, ci-devant juge d'armes, est auteur de la suite de cet ouvrage qu'il a discontinué, pour ne pas s'exposer à mortifier la vanité de certains nobles, ou à trahir la vérité.

* HROSVITE, religieuse de Gandersheim, abbaye de l'ordre de Saint-Benoît dans la Basse-Saxe, se distingua vers la fin du 10e siècle par des talens littéraires, alors peu communs. Elle a laissé *six Comédies* écrites en latin, à l'imitation de Térence, *huit autres Opuscules* en vers hexamètres et pentamètres, et une *Histoire d'Othon*, empereur d'Allemagne, sous le règne duquel elle écrivoit aussi *en vers latins hexamètres.* Le volume de ses Œuvres imprimées à Nuremberg en 1501, in-folio, est de 82 feuillets. Ce livre est excessivement rare.

† HUART (H.), connu seulement par la *Traduction* française des Hypotyposes ou Institutions pyrrhoniennes de Sextus Empiricus, 1725, in-12, l'accompagna de notes, dans lesquelles il tâche de fortifier les sentimens de ce fameux pyrrhonien.

HUARTE (Jean), natif de Saint-Jean dans la Navarre française, s'acquit au 17e siècle de la réputation

par un ouvrage espagnol, intitulé *L'Examen des Esprits*. Ce livre a été souvent réimprimé et traduit en diverses langues. Il en parut à Venise une traduction italienne en 1582, une en français, donnée par Chappuis en 1580, mais qui a été surpassée par celle de Savinien d'Asquie, imprimée à Amsterdam en 1672, dans laquelle le traducteur a profité des augmentations que l'auteur avoit faites dans la dernière édition de son ouvrage. Il a été aussi traduit en latin et en anglais. On accuse Huarte d'avoir donné comme pièce authentique une lettre supposée de Lentulus, proconsul, écrite de Jérusalem au sénat de Rome, dans laquelle il donne une description de l'extérieur de J. C.

* HUAUME (Etienne d'), de Blois, reçu docteur en 1760 dans la faculté de médecine de Paris, dirigea ses observations sur quelques maladies graves, qui lui donnèrent lieu de publier les ouvrages suivans : I. *Traité de la petite vérole*, tiré des Commentaires de Van Swietten sur les Aphorismes de Boerhaave, avec la Méthode curative de Haen, Paris, 1776, in-12. L'auteur expose dans cet ouvrage, avec clarté et précision, la doctrine des médecins les plus célèbres sur une maladie qui attaque la plus grande partie du genre humain. II. *Mémoire sur les dissolvans de la Pierre, avec quelques problèmes de chimie*, Londres, (Paris), 1776, in-4° de 22 pages. III. *Lettre d'un médecin de Paris sur le traitement de la rage*, 1776, in-4° de 17 pages.

† I. HUBER (Samuel), originaire de Berne, et professeur en théologie à Wittemberg vers l'an 1592. Luther avoit enseigné que Dieu déterminoit les hommes au mal comme au bien. Ainsi, Dieu seul prédestinoit l'homme au salut ou à la damnation; et tandis qu'il produisoit la justice dans un petit nombre de fidèles, il déterminoit les autres au crime et à l'impénitence. Huber ne put s'accommoder de ces principes; il les trouva contraires à l'idée de la justice et de la miséricorde divine, et enseigna que Dieu vouloit le salut de tous les hommes; que Jésus-Christ les avoit en effet tous rachetés, et qu'il n'y en avoit pas un pour lequel Jésus-Christ n'eût satisfait réellement et de fait. De sorte que les hommes n'étoient damnés que parce qu'ils tomboient de cet état de justice dans le péché, par leur propre volonté, et en abusant de leur liberté. Cette doctrine, qui semble honorer la Divinité, fit chasser Huber de son université. On a de lui l'*Explication* des chapitres IX, X et XI de l'Épître aux Romains, in-8°.

† II. HUBER (Ulric), professeur en droit à Franeker, né à Dockum en 1636, mourut en 1694, après avoir eu de grands démêlés avec le célèbre Perizonius. On a de lui, I. Un Traité *De jure civitatis*, 1708, in-4°. II. *Jurisprudentia Frizica*. III. *Specimen philosophiæ civilis*. IV. *Institutiones historiæ civilis*, 1690, in-8°. V. *Prælectiones juris civilis secundum institutiones et digesta*, Francfort, 1749, 3 vol. in-4°, réimprimés à Louvain, 1766, avec les notes de J. Le Plat, et plusieurs *autres ouvrages* sur différens points de droit civil publiés en différens temps, en 7 vol. in-4°.

* III. HUBER (Zacharie), né en 1669, fils du précédent, et, comme son père, professeur en droit à Franeker, publia les ouvrages suivans : I. *De vero sensu atque interpretatione legis IX; de lege Pompeïâ de parricidis dissertationes duæ*, Franekeræ, 1690, in-4°. II. *Dissertationum libri tres, quibus explicantur selecta juris*

publici, *sacri*, *privatique capita*, Franeker, 1702. Il mourut en 1732.

* IV. HUBER (Michel), littérateur et traducteur, né à Frontenhausen en Bavière en 1727, mort à Leipsick le 15 avril 1804, vint à Paris fort jeune, et se lia avec plusieurs hommes de lettres distingués. Le Journal étranger, continué par MM. Arnaud et Suard, lui est redevable de *beaucoup d'articles* de littérature allemande. En 1766 il fut appelé à l'université de Leipsick pour y enseigner la langue française. Huber rendit de grands services aux lettres, en établissant, par ses traductions, les premières communications littéraires qui aient existé entre la France et l'Allemagne. C'est lui qui le premier traduisit les Idylles et les Poëmes de Gessner. On lui doit en outre un excellent *Recueil de Poésies allemandes*, traduites en français, 4 vol. in-8°; *Wilhelmine*, poëme héroï-comique, traduit de l'allemand, in-12; Les *Elémens du dessin*, in-4°, et les *Lettres de Geller*. Il a eu beaucoup de successeurs dans cette carrière; mais on peut dire qu'aucun d'eux n'excita comme lui l'enthousiasme des Français pour les muses allemandes.

* V. HUBER (L. H.), mort à Ulm le 24 décembre 1805, à l'âge de 40 ans, est estimé en Allemagne comme bon littérateur. Il a dirigé la Gazette générale, *Allgemeine Zeitung*, qui paroissoit à Ulm. Il travailla aussi aux *Annales de l'Europe*, dont la direction lui avoit été confiée après la mort de Posselt. Lorsqu'il mourut, il étoit membre de la direction générale de l'administration des états bavarois de Souabe.

* VI. HUBER (Jean-Rodolphe), de l'école allemande, né à Bâle en 1668, surnommé le *Tintoret* de la Suisse, parce qu'il égaloit en facilité et en correction le peintre vénitien, n'a guère fait que des *Portraits*. Les ouvrages de cet artiste estimé, mort dans sa ville natale en 1748, âgé de 80 ans, sont d'une couleur vigoureuse et d'une belle touche.

† VII. HUBER (Marie), née à Genève, morte à Lyon le 13 juin 1753, âgée d'environ 39 ans, est connue par différens ouvrages qui ont eu quelque cours. Les principaux sont, I. *Le Monde fou préféré au Monde sage*, 1731 — 1744, in-12. II. Le *Système des théologiens anciens et modernes sur l'état des ames séparées des corps*, 1731 — 1739, in-12. III. *Suite du même ouvrage*, *servant de réponse à M. Ruchat*, 1733 — 1739, in-12. IV. *Réduction du Spectateur Anglais*; cet abrégé, qui n'a pas réussi, parut en 1753, en six parties in-12. V. *Lettres sur la religion essentielle à l'homme*, 1739 et 1754, six parties in-12. Cet ouvrage, traduit en anglais et en allemand, a essuyé des contradictions et des censures. L'auteur se borne au pur déisme. Mademoiselle Huber avoit des connoissances et de l'esprit; mais elle ne savoit pas toujours développer ses idées. Elle étoit protestante, et n'avoit jamais lu d'autre livre que la Bible.

† I. HUBERT (saint), évêque de Mastricht, apôtre des Ardennes, étoit né dans l'Aquitaine, d'une famille noble, qui le plaça à la cour de Thierri III. « On ne peut douter, dit Baillet, qu'il ne se soit marié, et que Floribert n'ait été le fruit de son union avec Floribane, fille de la première qualité. Après avoir vécu dans le monde, il en conçut un dégoût qui fut le commencement de sa conversion. Il quitta tout pour vivre sous la discipline de St. Lambert, évêque de

Mastricht, dont il fut le successeur. Il imita ses vertus, et perfectionna ses ouvrages. » Son corps fut transféré à l'abbaye d'Aindain, qui porte aujourd'hui son nom. On mène dans ce monastère ceux qui ont été mordus de chiens enragés. On leur fait une incision au front, dans laquelle on enferme un petit morceau de l'étole de ce saint prélat. Ses descendans prétendent guérir du même mal, en faisant quelques prières. Saint Hubert mourut le 30 mai 727.

† II. HUBERT (Matthieu), prêtre de l'Oratoire, né à Châtillon dans le Maine en 1640, mort à Paris le 22 mars 1717, remplit les chaires les plus brillantes des provinces, de la capitale et de la cour avec beaucoup de succès. Le P. Bourdaloue l'entendoit lorsqu'il pouvoit; et le jésuite mettoit l'oratorien au nombre des premiers prédicateurs de son temps. Le P. Hubert disoit humblement que « Massillon, son confrère, devoit prêcher aux maîtres, et lui aux domestiques. » Une personne de distinction lui ayant rappelé, dans une grande compagnie, qu'ils avoient fait leurs études ensemble : « Je n'ai garde de l'oublier, lui répondit Hubert, vous aviez alors la bonté de me fournir des livres et de me donner de vos habits. » — Ses *Sermons*, publiés à Paris en 1725, en 6 vol. in-12, ont satisfait les gens de goût et les personnes pieuses. « Sa manière de raisonner, dit le P. Desmolets, éditeur de ce recueil, n'avoit point cette sécheresse qui fait perdre quelquefois l'onction du discours; et sa façon de s'exprimer ne tenoit rien de cette élocution trop étudiée qui l'affoiblit à force de la polir. » *L'oraison funèbre de la reine Marie d'Autriche* n'est pas la meilleure pièce de cette collection. Le P. Hubert étoit plus propre à l'éloquence chrétienne qu'à l'éloquence académique.

III. HUBERT (Jean), né Lyon en 1646, allia aux connoissances d'un grand négociant l'amour des lettres. Après avoir voyagé en Italie, en Angleterre et en Hollande, il revint dans sa patrie, où il fut l'oracle du négoce par ses avis et ses arbitrages. Echevin en 1705, il publia en 1716, en 1 vol. in-4°, les *Privilèges et Franchises du Franc-Lyonnais*. Il mourut en 1737, renversé par un cheval fougueux.

IV. HUBERT (François), né en Suisse, perdit dès sa jeunesse l'usage de la vue. Il n'en prit pas moins pour l'étude de l'histoire naturelle une passion qu'il conserva toute sa vie. Aidé d'un domestique du pays de Vaud, nommé François Burnens, qui lui servoit de lecteur et d'observateur, il fit une foule de découvertes curieuses. Ce fut sur-tout la connoissance des abeilles, de leurs mœurs, de leur fécondation, de leurs maladies, de leur produit, qui devint l'objet principal de ses recherches. On lui doit l'invention des ruches à feuillets. Deux sociétés savantes, instituées en Allemagne sous le nom d'académies des abeilles, étudioient le mystère de leur fécondation. L'une, établie à Bautzen dans la haute Lusace, soutenoit que les femelles étoient fécondes sans le concours des mâles. L'autre, établie à Lautern, prétendoit que les œufs étoient fécondés à l'extérieur par les faux-bourdons. Hubert prouva qu'elles se trompoient l'une et l'autre, et que les meres abeilles étoient fécondées dans leur vol par les bourdons. Il est mort à la fin du 18e siècle.

* V. HUBERT, premier Français qui fut décoré du titre de cardinal, entra à l'âge de seize ans dans le monastere de Moyen-Moutier, au diocèse de Toul, où il apprit de lui-même les langues hébraïque, grecque et latine. La connoissance

de ces langues, et une profonde érudition dans toutes les branches de la littérature profane et sacrée, lui concilierent l'estime et l'amitié des papes Leon IX, Victor II; Etienne IX et Nicolas II, qui lui donnèrent part dans le gouvernement de l'Eglise, et l'employerent dans les négociations les plus délicates. On a de lui trois *Ecrits* relatifs au schisme des Grecs. Ses *Hymne* et *autres Poésies*, n'ont point échappé au malheur des temps. On regrette aussi le *Recueil de ses histoires*, dont Oldoni parle avec éloge.

* VI. HUBERT (François), habile graveur, né à Abbeville en 1741, élève de Beauvarlet, grava *Honni soit qui mal y pense;* le *Retour de nourrice* d'apres Greuze; la *Nouvelle Héloïse* d'après Le Febvre, peintre moderne; plusieurs *portraits*, etc.

* VII. HUBERT (Auguste Cluval), né à Paris, et mort dans cette ville le 8 février 1798, âgé de 40 ans, peintre et élève de Vien, se livra ensuite à l'architecture, remporta le prix à l'académie, et se rendit peu après à Rome, en qualité de pensionnaire. Après avoir passé trois années à l'académie, il voyagea en Sicile pour voir les monumens antiques: il revint ensuite à Rome, où il fit quelques ouvrages, entre autres le *Petit temple de Flore*, dans la Villa Pallavicini. De retour en France, à l'époque de la révolution, il traça le *Plan* de plusieurs fètes publiques, auxquelles il sut donner de la pompe et de la grandeur, malgré la promptitude qu'on exigeoit de lui. Il avoit un talent rare pour l'architecture, qu'il concevoit en véritable artiste plutôt qu'en entrepreneur; il se préparoit à mettre au jour sur cet art un *Ouvrage immense*, où il eût développé ses idées neuves et ses connoissances étendues, lorsque la mort le surprit à l'instant de l'exécution. Il est l'auteur du *Plan* de transformation des salles basses du musée des arts au musée des antiques.

† HUBNER (Jean), professeur de geographie à Leipzick, et recteur de l'école de Hambourg, mort dans cette ville le 21 mai 1732, à 64 ans, a donné une *Géographie universelle*, par demandes et par réponses, où l'on donne une idée abrégée des quatre parties du monde. Cet ouvrage, plus fait pour l'instruction de ceux qui ont besoin d'apprendre que pour la satisfaction de ceux qui sont instruits, devint classique dans son temps, et eut un grand succès en Allemagne. Il fut traduit en anglais et en français, Bâle, 1757, in-8°, 6 vol. La méthode de l'auteur est, en général, claire et facile. L'ouvrage est assez exact pour la partie de l'Allemagne; mais il l'est beaucoup moins pour les autres pays. Trop attaché aux anciens géographes, il érige en villes une foule d'endroits qui sont aujourd'hui de petits villages. Il se trompe souvent sur la position des villes, sur les distances et l'étendue des royaumes et des provinces. Il laisse ignorer de quelle espèce de lieues il entend parler lorsqu'il marque cette étendue. Il y a tel endroit de son ouvrage, dit D. Vaissette, qui pourroit faire douter s'il connoît les premiers principes de la sphère. Il manque assez souvent de critique, et donne dans la minutie. Hubner a publié en allemand plusieurs autres ouvrages. I. *Questions sur la géographie ancienne et moderne*, Leipzick, 1693, in-8°. II. *Questions sur l'histoire politique jusqu'à la fin du 17e siècle*, 1697 et années suivantes, in-8°, 10 vol. III. *Tables généalogiques avec des questions*, etc. 1708. IV. *Des supplémens aux trois ouvrages précédens.* V. Le *Dictionnaire des gazettes et des*

conversations. VI. Un *Dictionnaire généalogique*. VII. *Bibliotheca historica Hamburgensis*, Leipzick, 1715. VII. *Musæum geographicum*. Ces deux derniers ouvrages sont de toutes ses productions les plus estimés des savans.

HUBY (Vincent), jésuite, né à Hennebond en 1608, mort à Vannes en 1693, introduisit dans ce diocèse l'adoration perpétuelle, et opéra un grand nombre de conversions par ses *sermons* et ses *ouvrages*. On a encore de lui une *Retraite*, Paris, 1755, in-12.

* HUCBOLD, moine de St.-Amand, successeur de son oncle Milon dans cette école, est auteur de plusieurs ouvrages; ses poésies se réduisent à deux pièces. La première comprend environ 200 vers alexandrins, dont chaque mot commence par un C. C'est un éloge assez ingénieux des têtes chauves. L'auteur donne à son ouvrage le titre d'églogue, et l'on n'en voit pas la raison. Ce premier vers de la préface ouvre les douze petits chapitres qui divisent ce poëme singulier :

Carmina clarisona clavis cantate Camenæ.

La seconde n'offre rien d'intéressant. Quant à ses ouvrages en prose, ce sont des *vies de saints et de saintes* et une *exhortation*. L'érudition en fait tout le mérite. Ce moine, très-versé dans la musique, fit sur cet art plusieurs découvertes. Le manuscrit qui se conserve à la bibliothèque impériale sous ce titre : *Enchyridion Uchuboldi Francigenæ*, le suppose premier inventeur des notes musicales. On place la mort de ce moine vers l'année 930.

* HUCHER (Jean), médecin, né à Beauvais et mort à Montpellier en 1603, s'acquit beaucoup de réputation par son savoir et l'étendue de ses connoissances dans son art. On a de lui les ouvrages suivans : I. *De febrium differentiis, causis, signis et curatione libri quatuor*, Lugduni, 1601, in-4° et in-8°. II. *De prognosi medicâ libri duo*, ibid, 1602, in-8°. III. *De sterilitate utriusque sexûs, opus in quatuor libros distinctum*, Genevæ, 1609, in-8°, avec le livre *de diætâ et therapeiâ puerorum*. Tous ces ouvrages peuvent encore se lire avec fruit.

* HUCHTENBURG (Jean Van), né à Harlem en 1647, peintre de batailles et de chasses, élève de Jean Wyck et de F. Van der Meulen, travailla en Angleterre, en Hollande et en France, et mourut, en 1693; il a *gravé* à l'eau-forte plusieurs grands et petits sujets de batailles, siéges, etc.; le *Passage du roi sur le Pont-Neuf*, d'après Van der Meulen, etc., etc.

* HUCKELIUS (Jean-Jacques), prit le bonnet de docteur en médecine à Bâle vers l'an 1550. La grande connoissance qu'il avoit de la langue grecque le fit choisir pour l'enseigner dans les écoles de cette ville, où il mourut de la peste en 1564. On a de ce médecin les ouvrages suivans : I. *Examen leprosorum Basileæ*, 1560, in-8°. II. *De Semeïoticæ medicinæ parte tractatus, ibid*, 1560, in-fol. III. *De salutaribus Germaniæ balneis.*

HUDDE (Jean), bourgmestre d'Amsterdam, grand politique, savant mathématicien, mort à Amsterdam en 1704, auteur de quelques *Opuscules* estimés, que François Schotten a insérés dans son *Commentaire sur la géométrie de Descartes*.

HUDEKIN, nom d'un esprit follet, que la tradition dit avoir paru autrefois au diocese de Hildesheim dans la Saxe. On en raconte des choses merveilleuses. Tantôt il pa-

roissoit en habits de paysan et se plaisoit sur-tout dans la conversation des hommes ; et tantôt il les entretenoit sans se faire voir. Il donnoit souvent des avis aux grands seigneurs sur ce qui leur devoit arriver, et rendoit service aux uns et aux autres. Sa retraite ordinaire étoit la cuisine de l'évêque, où il se familiarisoit avec les cuisiniers, et les aidoit en tout ce qui regardoit leur métier. Il ne nuisoit à personne, à moins qu'on ne l'attaquât ; mais il pardonnoit rarement. C'est ce qu'éprouva un garçon de cuisine de l'évêque qui l'avoit accablé d'injures. Hudekin en avertit le chef de cuisine ; et voyant qu'il ne lui faisoit point satisfaction, il étouffa son ennemi lorsqu'il dormoit, le coupa en morceaux, et le mit cuire sur le feu. Non content de cette vengeance, il s'attacha depuis à tourmenter les officiers de cuisine, et les seigneurs même de la cour de l'évêque, qui, par la force de ses exorcismes, le contraignit de sortir de son diocèse. Voilà ce que rapporte Trithème ; voilà ce qu'on croyoit dans son siècle. Il est bon de rappeler ces faits au nôtre, pour détromper les imbécilles qui pourroient penser comme on pensoit dans ce temps d'ignorance, de grossièreté et de mensonge.

† I. HUDSON (Henri), célèbre pilote anglais. Ses compatriotes ont donné son nom à un détroit et à une baie qui sont au nord du Canada, pour prouver qu'ils ont les premiers découvert et possédé ce pays-là. Il est certain que Hudson fit quatre voyages dans les mers du nord en 1607, 1608, 1609 et 1610. Mais il n'est pas moins vrai que s'il a donné son nom au détroit, il n'y a fait aucun établissement, n'a point été dans la baie, et n'a laissé aucune marque de prise de possession. Il périt dans sa dernière course, par la trahison des siens, qui le délaissèrent dans une île déserte. La reine Elizabeth envoya vainement un bâtiment à sa recherche ; on ne le trouva plus, et le malheureux sans doute avoit cessé d'exister. Des cartes anglaises marquent un voyage dans la baie d'Hudson en 1665 ; mais les Français y avoient arboré les armes du roi de France dès l'année 1656. Voici comment la biographie anglaise donne le précis de ce qu'on connoît sur la vie et les voyages d'Hudson ; quoique plus abondant en détails, il confirme plutôt qu'il ne détruit ce qu'avance l'article précédent. « On ignore le lieu où naquit Hudson, et on n'a pas plus de renseignemens sur les détails de sa vie privée. L'empressement avec lequel on chercha, sous le règne de la reine Elizabeth, à découvrir au-delà des mers de nouvelles contrées, ne mourut point avec elle. Hudson, entre autres, tenta de découvrir par le nord un passage pour arriver au Japon et en Chine. Son premier voyage, aux frais du commerce de Londres, eut lieu en 1607. Il mit à la voile le 1er mai, et, après avoir erré dans des mers glacées, il rentra dans la Tamise le 15 septembre. L'année suivante il tenta un second voyage dans la même intention, avec un équipage de quinze personnes seulement, et mit à la voile le 22 avril ; il revint avec aussi peu de succès mouiller à Gravesende le 26 août suivant. On peut douter de la véracité de ses récits, lorsqu'on lit dans le journal de ce voyage qu'à 76 degrés de latitude nord ils virent une sirène, telle que les poëtes l'ont imaginée. On peut au moins inculper sa crédulité, car il ne dit pas qu'il l'ait vue lui-même. En 1609, Hudson, sans se décourager de son peu de succès, entreprit le même voyage une troisième fois, aux frais de la compagnie hollandaise des Indes orientales,

et partit d'Amsterdam avec un équipage de vingt hommes anglais, et hollandais le 25 mars, et le 25 avril il doubla le cap nord de Finmark en Norwège. Il longea les côtes de la Laponie, dirigeant sa route vers la Nouvelle-Zemble; mais les glaces se trouvèrent en si grande abondance qu'il ne put aller plus loin. Changeant alors de route, il fit voile vers l'Amérique et arriva sur les côtes de la Nouvelle-France le 18 juillet. N'ayant aucune espérance de réussir dans son grand projet, et son équipage mécontent étant prêt à se révolter, il revint en Europe et arriva le 7 novembre à Dartmouth dans le comté de Dévon, d'où il envoya son journal à la compagnie hollandaise. En 1610, plusieurs particuliers s'associèrent pour l'équiper de nouveau, dans la vue de vérifier si on ne trouveroit point à l'ouest du détroit de Davis quelque passage qui communiquât à la mer du Sud. Hudson appareilla de Sainte-Catherine le 17 avril, et le 4 juin suivant se trouva en vue du Groenland, le 9 à la hauteur du détroit de Forbisher, et le 15 en vue du cap de la Désolation; il s'avança au nord-ouest jusqu'à l'entrée des détroits qui ont pris son nom, et y pénétra cinglant à l'ouest, autant que les glaces et la terre le lui permirent, jusqu'à ce qu'il eût atteint l'entrée de la baie qui porte son nom. Hudson en avançant donnoit des noms aux différens lieux de la côte, et celui de *Nouvelle-Bretagne* à tout le pays adjacent. Pendant cent lieues de navigation au sud de la baie, Hudson crut avoir trouvé le passage désiré; mais s'étant à la fin assuré que ce n'étoit qu'une baie, il prit la résolution d'hiverner au point le plus méridional, avec l'intention de poursuivre ses découvertes le printemps suivant. Il étoit si préoccupé de son but et de ses espérances, qu'il ne fit pas attention que ses provisions étoient insuffisantes pour pouvoir séjourner pendant un hiver rigoureux dans ce lieu de désolation. Quoiqu'il en soit, le 3 novembre, il fit remorquer son bâtiment dans une petite crique, où tout l'équipage auroit infailliblement péri, si, par un secours inattendu de la Providence, des volées innombrables d'oiseaux de mer n'eussent suppléé à leurs provisions. Au retour du printemps, lorsque les glaces commencèrent à se fondre, Hudson recommença ses efforts et ses tentatives; mais voyant la nécessité d'abandonner son entreprise et de retourner comme il pourroit en Europe, il distribua, la larme à l'œil, le peu de biscuit qui lui restoit à son équipage; à peine y en avoit-il une livre pour chaque individu, et l'infortuné Hudson, dans le désespoir de sa détresse, avoit fait entendre la menace imprudente de laisser à terre quelques-uns des hommes qui l'avoient suivi. Sur cela les plus mutins d'entre eux se saisirent de lui pendant la nuit, lui lierent les mains derrière le dos, et l'exposèrent dans sa chaloupe au gré des flots avec son fils et sept des plus malades de ses gens. Tous périrent misérablement; et ceux qui restèrent, après avoir perdu à l'entrée de la baie quatre d'entre eux, qui furent massacrés par les sauvages, ne parvinrent qu'après les plus grands travaux à arriver à Plymouth en septembre 1611, exténués et prêts à périr de fatigue et de faim. »

† II. HUDSON (Jean), né à Wedhop dans la province de Cumberland, vers l'an 1662, professeur de philosophie et de belles-lettres à Oxford, succéda en 1701, à Thomas Hyde dans la charge de bibliothécaire de la bibliothèque

bodleïenne, et en 1712 il obtint la place de principal du collége de la Vierge à Oxford. Il remplit ces deux emplois jusqu'à sa mort, arrivée le 27 novembre 1719. La république des lettres lui doit, I. *Introductio ad chronographiam : sive ars chronologica in epitomen redacta*, 1691, in-8°; et de savantes éditions; savoir, *Velleïus Paterculus cum variis lectionibus et notis*, 1693, in-8°, dont il a paru une seconde et meilleure édition en 1711. — *Thucydides*, 1696, in-fol., belle édition qui a été surpassée par celle de Duker. — *Geographiæ veteris scriptores græci minores, græcè et latinè, cum dissertationibus et annotationibus Henrici Dodwell : accedunt geographica arabica, cum notis*, 4 vol. in-8°, publiés successivement de 1698 à 1712. La première pièce de ce Recueil est le voyage ou le Périple de Hannon le carthaginois, que Vossius a regardé comme le plus ancien ouvrage échappé à l'injure du temps. — *Dyonisii Halicarnassensis opera omnia*, 1704, 2 vol. in-fol., belle et bonne édition, avec les variantes de divers manuscrits de France et de la bibliothèque du Vatican, et de savantes notes de divers critiques.— *Dionysius Longinus*, 1710, in-4°, et 1718, in-8°, belle édition avec de courtes notes, comme toutes celles d'Hudson.—*Mœris Atticista, de vocibus atticis et hellenicis. Gregorius Martinus de græcarum litterarum pronunciatione*, Oxford, 1712, in-8°. Cet ouvrage n'avoit pas encore été imprimé. Martin y défend la prononciation moderne de la langue grecque, avec savoir et esprit. —*Fabulæ Æsopicæ, græcè et latinè*, 1718, in-8°. Hudson avoit préparé une édition de Flavius Josèphe, que sa mort ne lui a pas permis de publier; Antoine Hall l'a fait paroitre en 1720, en 2 vol. in-fol.; elle surpasse par sa beauté et sa correction l'édition d'Haverkamp; mais celle-ci est supérieure par le nombre et le mérite des notes. Hudson a aussi contribué par son travail à la belle édition que le docteur Grégory a donnée d'Euclide, et à celle de Tite-Live de M. Hearne.

* III. HUDSON (Thomas), peintre anglais, artiste médiocre, né en 1691, mort en 1775, élève et beau-filsde Jonathan Richardson, eut l'honneur d'être maître de Reynolds. Il a fait sa principale résidence dans sa patrie, où il peignoit le *portrait*.

* HUEL, curé de Rouceux, près de Neufchâteau dans les Vosges, vivoit dans le 18e siècle. Ce curé citoyen a presqu'autant écrit que l'abbé de Saint-Pierre; mais de ses nombreux ouvrages, il n'y a eu d'imprimé que son *Essai sur les moyens de rendre les religieuses utiles en supprimant leurs dots*, imprimé à Neufchâteau, en 1757. L'auteur ne s'étoit point nommé, mais il eut la loyauté et le courage de se faire connoitre quand la cour souveraine de Lorraine eut décrété l'imprimeur. La plupart de ses rêves patriotiques ont été réalisés par la révolution; mais ses plantations n'ont pas été respectées. M. François (de Neufchâteau) l'a célébré dans son Poëme des Vosges.

Huel, au bien public pendant cinquante années,
Consacra ses écrits, ses veilles obstinées.
C'est lui qui de noyers élevés par ses mains
A force de constance orna nos grands chemins.
Quel prix de ses efforts obtient-il? des outrages.
Et la cour de Nanci crut flétrir ses ouvrages.

HUERGA (Cyprien de la), religieux espagnol de l'ordre de Citeaux, enseigna l'Écriture sainte dans l'université d'Alcala, et mourut en 1560. On a de lui des *Commentaires* savans. I. Sur Job. II. Sur les Psau-

mes. III. Sur le Cantique des Cantiques, etc.

* HUERTA (Vincent GARICA de la), poete espagnol, membre de l'académie espagnole et de celle de l'histoire, né à Zafra en Estramadure, vers l'année 1730, montra de bonne heure du goût pour la poésie et pour la critique, et fut un de ceux qui ont le plus travaillé dans le dernier siècle à la réforme de la scene espagnole. On a de lui, I. *Bibliothèque militaire espagnole*, Madrid, 1760, in-8°. II. *Œuvres poétiques*, Madrid, 1778, 2 vol. III. *Théâtre espagnol*, Madrid, 1785, 17 vol. in-4°. C'est un recueil des meilleures comédies espagnoles. D'après l'opinion de Huerta, ces comédies offrent, à quelques irrégularités près, plus d'invention, autant de génie, et plus de *vis comica* que celles des théâtres étrangers. En tête de cet ouvrage se trouve une critique contre Signorelli, Voltaire et Linguet qui ont parlé du théatre espagnol. Il a traduit en outre en vers espagnols Zaïre, tragédie de Voltaire; mais la composition qui lui fait le plus d'honneur, c'est la *Rachel*, la plus parfaite tragédie que l'Espagne possede. Huerta est mort à Madrid vers la fin du 18e siècle.

* HUERTER (Job de), seigneur de Moerkercken, Flamand, en 1460 découvrit, sous Isabelle, veuve du duc Philippe III de Bourgogne, l'île de Fayal, qu'il a peuplée d'une colonie en 1466. Les Portugais écrivent son nom par corruption, de Utra.

† I. HUET (Pierre-Daniel), né à Caen le 8 août 1630, étudia au collége des jésuites, et se préparoit à faire son droit, lorsqu'il prit du goût pour la philosophie dans les principes de Descartes, et pour l'érudition dans la géographie sacrée de Bochart, qu'il accompagna en Suède, où Christine lui fit le même accueil dont elle honoroit les savans consommés. De retour dans sa patrie, il institua une académie de physique, dont il fut le chef, et à laquelle Louis XIV fit sentir les effets de sa libéralité. En 1670, Bossuet ayant été nommé précepteur du dauphin, Huet fut choisi pour sous-précepteur; ce fut alors qu'il forma le plan des éditions *ad usum delphini*, qu'il dirigea en partie. Pour les rendre plus utiles, Huet voulut qu'elles fussent accompagnées d'un index général de tous les mots que chaque auteur avoit employés, et de la citation des pages où ils se trouvoient placés. Il avoit, dit-on, conçu l'idée d'un ouvrage très-important, qu'il eut le regret de ne pouvoir faire exécuter; c'étoit de former, de ces index particuliers, un index général de tous les mots qui se trouvent dans les auteurs latins anciens. Il devoit être rédigé de manière qu'on pût voir tout d'un coup la première époque de l'usage d'un mot, ses divers emplois, ses progrès, et le temps auquel il étoit tombé en désuétude. Ses services furent récompensés par l'abbaye d'Aunai en 1678, et en 1685, par l'évêché de Soissons, qu'il permuta avec Brulart de Sillery, nommé à celui d'Avranches. Les travaux de l'épiscopat ne purent ralentir ses travaux littéraires. Continuellement enfermé dans son cabinet et dans sa bibliotheque, il faisoit répondre à ceux qui venoient lui parler d'affaires, qu'il étudioit. « Eh! pourquoi, disoit-on, le roi ne nous a-t-il pas donné un évêque qui ait fait ses études? » Les fonctions du ministére absorbant une partie du temps qu'il vouloit donner au travail, il se démit de cet évêché, et obtint à la place l'abbaye de Fontenai près de Caen, c'est là qu'il s'étoit proposé de fixer sa résidence. Sa patrie lui avoit paru très-aima-

ble, tant qu'il n'y avoit eu que des amis; mais du moment qu'il y posséda des terres, les procès l'assaillirent de tous les côtés, et l'en chassèrent, quoiqu'il eût aussi, graces à son air natal, quelque goût pour la chicane. Il se retira donc peu de temps après chez les jésuites de la maison professe à Paris, auxquels il légua sa bibliothèque, afin, dit-il dans son testament, qu'elle ne fût pas dispersée Il partagea ses jours entre l'étude et la société des savans, jusqu'à sa mort, arrivée le 26 janvier 1721. Il étoit de l'académie française. L'érudition chez Huet n'étoit ni sauvage, ni rebutante; humain, affable, prévenant, d'une humeur égale, d'une conversation aisée et agréable, il instruisoit les savans, et savoit plaire aux ignorans même. Mais sa politesse tenoit plus de la douceur d'un littérateur indulgent que des agrémens d'un courtisan poli. On trouve à la fin des Mémoires de mademoiselle de Montpensier un portrait de Huet, adressé à lui-même par une dame de ses amies. En voici les traits principaux. « Vous êtes commode, point-critique, et si peu porté à juger mal, que je crois que votre bonté pourroit même quelquefois duper votre esprit. Vous estimez plus légèrement que vous ne méprisez. Vous êtes franc et sincère, et vous avez la franchise d'un vrai homme d'honneur, qui ne sent rien en son ame qu'il ait intérêt de cache, ni qu'il puisse avoir honte de dire. Ainsi vous parlez de vos sentimens fort franchement; mais autant vous êtes franc sur ce qui ne regarde que vous, autant êtes-vous réservé sur le secret des autres: vous y êtes même un peu trop scrupuleux. Vous êtes incapable de vous venger, en rendant malice pour malice, et vous êtes si peu médisant, que même le ressentiment ne vous arracheroit pas une médisance de la bouche contre vos ennemis. Je trouve que vous ne les ménagez que trop selon le monde: je n'entends pas dire pourtant que vous manquiez de sensibilité pour la gloire et pour l'honneur; au contraire vous y êtes délicat jusqu'à l'excès. Vous êtes sage, fidèle et sûr, autant qu'on le peut être. Vous avez beaucoup de modestie, et jusqu'à avoir honte et être déconcerté quand on vous loue. Je me souviens qu'un jour que vous m'aviez fachée; pour m'en venger, je vous fis rougir devant M. de Longueville, en vous reprochant votre doctrine. Mais votre modestie est plus dans les sentimens que vous avez de vous-même que dans votre air; car vous êtes modeste sans être doux, et vous êtes docile, quoique vous ayez l'air rude. Vous êtes si prompt, et vous soutenez vos opinions avec une impétuosité si grande, qu'il semble qu'elles vous deviennent une passion. Votre humeur n'est ni trop enjouée ni trop mélancolique. Vous n'êtes pas incivil; mais votre civilité manque un peu de politesse. Vous êtes pieux sans être dévot, et vous avez su vous servir de la science, qui gâte les autres, pour vous affermir dans la foi. » Huet a beaucoup écrit, en vers et en prose, en latin et en français. Ses principaux ouvrages sont: I. *Demonstratio Evangelica*, Paris, 1679, in-fol.: c'est là l'époque de la première édition de cet ouvrage fameux. Elle renferme plusieurs passages particuliers, que Huet retrancha dans la seconde, donnée aussi à Paris en 1690, in-fol. Celle-ci est cependant plus ample malgré les retranchemens; et c'est pourquoi les curieux rassemblent les deux éditions pour avoir tout. Celle de Naples, en 1731, en 2 volumes in-4°, a été faite sur celle de Paris, 1690. Ce livre, chargé d'érudition, est foible de raisonnement:

ce qui fit dire à beaucoup de personnes, suivant Nicéron, « qu'il n'y avoit de démontré que la grande lecture de l'auteur. » Il auroit fallu, pour un pareil ouvrage, le génie de Pascal ou de Bossuet; et l'auteur ne l'avoit pas. En général, tout ce qui nous reste de lui, même ce qui regarde les matières philosophiques, est très-peu profond. II. *De claris Interpretibus, et de optimo genere interpretandi*, Paris, 1661, in-4°, et La Haye, 1683, in-8°. III. Une *Edition* des Commentaires d'Origène sur l'Ecriture sainte, Rouen, 1668, 2 vol. in-fol. en grec et en latin; Cologne, 1685, 5 vol. in-fol. Huet avoit rapporté de Stockholm un manuscrit grec de cet auteur. IV. Un savant *Traité de l'origine des romans*, in-12, à la tête de celui de Zaïde. V. *Quæstiones Alnetanæ de concordiâ rationis et fidei*, à Caen, 1690, in-4°. VI. *Traité de la foiblesse de l'esprit humain*, Amsterdam, 1723, in-12 : traduit en latin, Amsterdam, 1738 : et en allemand, par Christian Gross, Francfort, 1724, avec des notes où le commentateur prétend réfuter le texte. Ce traité est une traduction de la première partie de *Quæst. Alnetanæ*. Quelques savans ont cru y voir une espèce de plagiat des Hypothèses pyrrhoniennes de Sextus Empyricus; mais les deux ouvrages sont très-différens. Voltaire, dans son Siècle de Louis XIV, dit que ce Traité a fait beaucoup de bruit, et a paru démentir sa *Démonstration Evangélique;* mais un critique moderne remarque qu'on trouve les mêmes principes dans les préliminaires de la Démonstration. Le dessein d'Huet est de montrer que le système des anciens sceptiques, réduit à de certaines bornes, n'est pas si déraisonnable qu'on le croit communément; qu'il n'est point opposé aux preuves de la religion, qui resteroient démontrées, quand même le doute se répandroit sur la plupart des sciences humaines. Le P. Cas[illegible] a prétendu que cet ouvrage n'étoit pas de Huet; mais d'Olivet a prouvé le contraire. VII. *Traité de la situation du paradis terrestre*, Paris, 1691, et Amsterdam, 1701, in-12. Il prétend dans ce livre que le paradis terrestre étoit sur le canal que forment le Tigre et l'Euphrate, après leur jonction, entre l'espace où ils se joignent et celui où ils se divisent de nouveau avant d'entrer dans le golfe Persique. Selon le texte de l'Ecriture, il sortoit de ce lieu de volupté un fleuve qui se partageoit en quatre têtes : ce sont les quatre canaux que les deux fleuves font, deux avant leur jonction, l'Euphrate et le Tigre, et deux lorsqu'ils se divisent; le Phison qui coule tout autour de la terre d'Hévilath, c'est le canal formé vers l'occident par le fleuve lorsqu'il sort du paradis terrestre, et qu'il arrose le pays habité par Chivalath, fils de Chus; et le Gehon qui parcourt tout le pays de l'Ethiopie, c'est le bras oriental du fleuve qui se décharge dans le golfe Persique. Cette opinion n'est pas sans difficulté, et il est à présumer que les savans ne feront jamais de découverte certaine sur un lieu si éloigné de nous. VIII. *Histoire du commerce et de la navigation des anciens*, in-12; réimprimée à Lyon, chez Duplain, in-8°, en 1763. Ces deux derniers ouvrages renferment une érudition immense. IX. *Commentarius de rebus ad eum pertinentibus*, Amsterdam, 1718, in-12. Ce sont des mémoires particuliers de sa vie. On y trouve un grand nombre d'anecdotes littéraires, relatives aux savans de son temps. X. Des *Poésies latines et grecques*, des *Odes*, des *Elégies*, des *Eglogues*, des *Idylles*, des *Pièces héroïques*, et son *Voyage en Suède*, dont on a donné dernièrement une traduction dans le si-

xième volume des Mélanges de littérature étrangère, Utrecht, 1700, in-12. Les vers de ce prélat respirent l'antiquité; la latinité en est aussi pure qu'élégante ; mais l'imagination poétique s'y fait peu sentir. XI. *Censura philosophiæ cartesianæ*, in-12 : critique qui détruit quelques erreurs de Descartes. Quand Huet entreprit cette censure, il étoit piqué contre les cartésiens. Il trouvoit mauvais que ces philosophes préférassent ceux qui cultivent leur raison à ceux qui ne font que cultiver leur mémoire, et qu'ils exigeassent qu'on travaillât plutôt à se connoître, qu'à connoître ce qui s'étoit passé dans les siècles reculés. XII. *Origines de Caen*, Rouen, 1706, in-8°. XIII. *Diane de Castro*, 1728, in-12. XIV. Il orna de *Notes* le Manilius *ad usum delphini*, donné par du Fay. L'abbé de Tilladet fit imprimer, après la mort de Huet, 2 vol. in-12 de *Dissertations* et de *Lettres*, presque toutes de ce prélat.... (*Voy*. son Éloge au-devant de l'*Huetiana*, in-12, recueil qui renferme des pensées diverses et des poésies : il a été publié par l'abbé d'Olivet, son ami, à qui le savant évêque l'avoit confié.) Sa mémoire s'étoit fort affoiblie à la suite d'une maladie qu'il eut en 1712. Alors, n'étant plus capable d'aucun ouvrage suivi, il jeta sur le papier des pensées détachées ; et c'est ce qu'on a sous le titre d'*Huetiana*. Plusieurs articles de ce recueil ne donnent pas une grande idée de la philosophie, de la logique, ni même de la justesse du goût de son auteur. On y verra qu'il fait assez peu de cas de Montaigne, de La Rochefoucauld, de Tacite ; mais en revanche, il estime beaucoup la Pucelle de Chapelain. Il rejette le sublime qu'on a trouvé dans le *Fiat Lux* de la Genèse, parce que l'expression en est simple : comme si le vrai sublime n'étoit pas l'union de la grandeur de l'idée à la simplicité de l'expression. Un *Recueil de lettres manuscrites*, cité par d'Alembert, nous servira à son portrait. Il s'y plaint amèrement de la noire médisance et de la lache ingratitude de ses compatriotes de Caen, en prenant cependant beaucoup d'intérêt aux progrès qu'ils pourroient faire dans les lettres. Il paroit ne souffrir guère plus patiemment les attaques des censeurs de Paris que les satires de ses compatriotes. S'il n'aimoit pas la critique, il avoit le même éloignement pour les éloges en face. Il se montre ami des jésuites, mais seulement comme hommes de lettres. Il s'occupoit peu, et avec raison, de leurs querelles avec les jansénistes. Cependant sa liaison avec la société lui faisoit regarder d'un œil peu favorable ses ennemis. Enfin, quoiqu'il prît peu de part aux disputes théologiques, il en prenoit beaucoup aux intérêts et à l'honneur de l'Église catholique. Nous avons dit qu'il avoit laissé sa bibliothèque aux jésuites, et son motif fut, « afin qu'elle ne fût pas dispersée. » Le père qui, en mourant, laissa une pension à son fils jésuite, « en cas que la société fût détruite, » se montra, dit d'Alembert, plus prévoyant dans l'avenir.

* II. HUET (Etienne), jurisconsulte qui vivoit au 17e siecle, est auteur d'un *Commentaire sur la coutume de La Rochelle et du pays d'Aunis*, imprimé à La Rochelle en 1688, in-4°.

HUFNAGEL (George) naquit à Anvers en 1545, et mourut dans cette ville en 1600, à 55 ans. Ses parens voulurent en faire un architecte ; mais la nature en fit un peintre. L'empereur Rodolphe employa son pinceau à représenter toutes sortes d'*animaux*, genre dans lequel il excelloit. Cet artiste s'est encore acquis quelque réputation dans la *Poésie allemande et latine*. Il eut

un fils qui se distingua comme lui dans la peinture.

† I. HUGHES (Jean), poëte anglais, regardé par les Anglais comme un de leurs plus agréables écrivains, étoit d'un tempérament valétudinaire, qui l'obligea de ne s'occuper que des arts agréables, tels que le dessin, la poésie et la musique. Hugues naquit à Marlborough en 1677, et termina sa carrière le 17 février 1720. Dans ses *Poésies* publiées en 1735, 2 vol. in-12, on trouve une *Ode au créateur de l'univers*, qui passe pour un des plus beaux morceaux lyriques anglais; et le *Siége de Damas*, tragédie pleine de génie, de détails touchans et de situations intéressantes. Il mourut le même jour que cette pièce, qui est restée au théâtre, fut jouée pour la première fois. Cet auteur, ami et compatriote d'Addison, eut beaucoup de part au *Spectateur anglais*. On lui doit la *Traduction*, en anglais, de plusieurs ouvrages français, tels que les Dialogues des morts de Fontenelle, et le Discours sur les anciens et les modernes; les Révolutions de Portugal, par l'abbé de Vertot; les Lettres d'Abailard et d'Héloïse, et une *bonne édition* des Œuvres de Spencer, in-12, 6 vol., 1715. La *Vie de l'auteur*, l'*Essai sur la poésie allégorique*, les *Remarques* sur Spencer, et le *Glossaire* qui y sont joints appartiennent à l'éditeur.

† II. HUGHES (Jabez), frère du précédent, suivit à peu près la même carrière, et publia en 1714 une *Traduction* de l'Enlèvement de Proserpine de Claudien, et de l'Histoire de Sextus et d'Erichto, dans la Pharsale de Lucain, en 1 vol. in-8°, réimprimé in-12 en 1723. La *Traduction* de Suétone; celle de quelques Nouvelles de Cervantes, insérées dans la collection de Watto; des *Mélanges de prose et de vers*, publiés en 1737, après sa mort arrivée en 1731. — Il ne faut pas le confondre avec un autre HUGHES, d'une autre famille, éditeur du *Traité de la prêtrise de saint Chrysostôme*, dont la seconde édition grecque et latine parut à Cambridge en 1712.

I. HUGO. *Voyez* HUGON.

† II. HUGO (Louis-Charles), chanoine prémontré, docteur en théologie, abbé d'Estival, évêque de Ptolémaïde, mourut à Estival le 2 septembre 1739, à 74 ans. Ce prélat, rempli d'érudition, a donné, I. Les *Annales des prémontrés*, 2 vol. in-fol., en latin, pleines de recherches. On y trouve la description et le plan des monastères, et l'histoire de l'ordre. Quelques inexactitudes nuisent à cet ouvrage, dont les deux tomes se relient ordinairement en un seul volume. II. La *Vie de saint Norbert, fondateur des prémontrés*, in-4°, 1704. III. *Sacræ antiquitatis monumenta historico-dogmatica*, 1725, 2 vol. in-fol. IV. *Traité historique et critique sur l'origine et la généalogie de la maison de Lorraine*, in-8°, Nanci, sous le titre de Berlin, 1711. Dom Hugo se cacha sous le nom de *Balcicourt* pour donner un plus libre cours à sa plume. Cet écrit, plein de traits hardis qui déplurent à la France, fut flétri par arrêt du parlement en 1712. L'année d'après il fit imprimer un autre ouvrage sur la même matière, intitulé *Réflexions sur les deux ouvrages concernant la maison de Lorraine*, in-8°. On peut voir le Jugement de Hugo, évêque de Ptolémaïde, en 1736, in-8°, par dom Blanpin, un de ses confrères. Cet ouvrage est solidement écrit. On a encore de Hugo, *Histoire de la maison de Sales*, Nanci, 1716, in-fol.; *Histoire de Moyse*, Luxembourg, 1699, in-8°; *Histoire des*

successeurs d'Alexandre, Luxembourg, 1705, in-12; *Vie de saint Norbert*, Luxembourg, 1704, in-4°; *Vie de sainte Thérèse*, Nanci, 1704, in-12.

* I. HUGOLIN, célèbre jurisconsulte sous l'empereur Frédéric Ier, est communément regardé comme le rédacteur des deux *Livres de fiefs* qui se trouvent à la suite du Code Justinien.

† II. HUGOLIN (Barthélemi), canoniste de Lombardie, mort en 1618, auteur de plusieurs ouvrages en latin qui sont estimés, présenta son *Traité des sacremens*, Rimini, 1587, in-folio, au pape Sixte V, qui le récompensa libéralement.

† I. HUGON ou HUGUES, (Herman), jésuite, né à Bruxelles en 1588, mort de la peste à Rhinberg en 1629, est auteur d'un traité savant et curieux, *De militiâ equestri antiquâ et novâ*, Anvers, 1630, in-fol., avec des planches en taille-douce. Il s'est aussi distingué sur le Parnasse latin, par ses *Pia desideria*, Anvers, 1632, in-8°, et Paris, 1658, in-12, à l'instar des Elzévirs, avec des figures d'un goût singulier. Ce recueil, contenant quarante-cinq pièces, est divisé en trois livres. Le premier a pour titre : *Gemitus animæ pœnitentis*; le 2e, *Vota animæ sanctæ*; le 3e, *Suspiria animæ amantis*. Ce sont de longues paraphrases, en vers élégiaques, de passages choisis de l'Ecriture sainte. Il a noyé dans une soixantaine de vers chacun des versets qu'il a pris pour texte, et a substitué à l'onction et à la simplicité sublime de ses modèles de froides amplifications; il versifie assez bien, il est même quelquefois poëte, mais il n'est pas inspiré de la muse de David. Cet ouvrage a été traduit en français sous le titre de *l'Ame amante de son Dieu, représentée dans les emblèmes sur les pieux désirs*, Cologne, 1717, in-8°, fig. On a encore de lui, I. *Obsidio Bredana*, Anvers, 1629, in-fol. Il avoit été présent à ce siége, et sa relation peut être consultée avec fruit par ceux qui veulent écrire l'histoire. Cet ouvrage a été traduit en espagnol. II. *De verâ fide capessendâ*. III. *De primâ scribendi origine et universæ rei litterariæ antiquitate*, Anvers, 1617, in-8°, réimprimé à Leyde avec de longues notes, peu estimées pour la plupart, de Chrestien-Henri Troz. On lui doit aussi la *Traduction française du Voyage astronomique et géographique dans l'état de l'Eglise, pour mesurer deux degrés du méridien, par les PP. Maire et Boscovich*, Paris, 1770, in-4°.

* II. HUGON (Pierre), né à Lucerne, jésuite, publia, en 1636, à Fribourg, une *Vie latine* de son compatriote Nicolas Von der Fluc (en latin *De Rupe*, ou *de Saxo*), ermite célèbre par son abstinence de vingt ans, mort en 1488. Cette *Vie* du père Hugon a été réimprimée avec des notes dans le tome III, pag. 298 des *Acta sanctorum* des bollandistes pour le mois de mars.

* HUGTENBURCH (Jean), peintre de batailles, né à Harlem en 1646, mort à Amsterdam en 1733, ayant eu de fréquentes occasions de voir travailler le célèbre Jean Wick, se livra d'abord au dessin; mais à peine se fut-il essayé dans la peinture qu'il y fit les progrès les plus rapides. Il falloit au prince Eugène un homme capable de transmettre à la postérité les monumens de ses faits militaires: il choisit Hugtenburch, qui eut la gloire de peindre, dans des tableaux de quatre pieds de haut sur cinq de large, les *Opérations de guerre et les victoires de ce grand capitaine*. Il

connoissoit à fond les expressions qui conviennent aux diverses passions. Il avoit étudié les campemens, les attaques, les siéges, etc.; il savoit faire distinguer, par les costumes et le maintien, les peuples différens qu'il représentoit; quelques-uns de ses tableaux ne cèdent en rien à ceux de Wouwermans. — Son frère Jacques, mort en 1696, excelloit dans le *paysage* et les *animaux*.

† I. HUGUES (saint), évêque de Grenoble en 1080, reçut saint Bruno et ses compagnons, et les conduisit lui-même à la grande chartreuse. Il mourut le 1er avril 1132. Au commencement de son épiscopat, saint Hugues avoit quitté son évêché pour se faire moine à la Chaise-Dieu. Le pape lui ordonna de reprendre la conduite de son troupeau. Il fit de nouvelles tentatives de retraite quelque temps avant sa mort; mais Honorius II lui répondit « que les bons évêques étant si rares, c'étoit une raison de plus pour l'exhorter à soutenir le fardeau de l'épiscopat. On a de lui un *Cartulaire* peu estimé, et qui se ressent de l'époque où il fut écrit; on en trouve des fragmens dans les Œuvres posthumes de Mabillon, et dans les Mémoires du Dauphiné d'Allard, 1711 et 1727, 2 vol. in-fol.

† II. HUGUES (saint), de Cluni, d'une maison distinguée, qui descendoit des anciens ducs de Bourgogne, entra dans l'ordre de Cluni, dont il fut élu abbé après la mort de saint Odillon. Il étendit la réforme de Cluni à un si grand nombre de monastères, qu'un ancien auteur a écrit « qu'il avoit sous sa juridiction plus de dix mille moines. » Hugues, aussi modéré que pieux, mourut en 1109, à 85 ans. Il fit bâtir, par les libéralités d'Alfonse IV, roi de Castille, l'église qui subsiste encore à Cluni. La construction de cet édifice immense dura vingt ans. Ce qu'il a de particulier, c'est qu'il n'y a aucune charpente, et les tuiles sont posées immédiatement sur la voûte. Henri IV, empereur d'Allemagne, étoit son filleul. Quoiqu'il fût excommunié, Hugues dit, à la messe du vendredi saint 1087, l'oraison qui est dans le Missel pour l'empereur. L'archevêque de Lyon le trouva mauvais. L'abbé de Cluni répondit « qu'il avoit dit en général cette prière pour quelque empereur que ce fût. » Mais cette réponse ne satisfit point le prélat, qui lui suscita d'autres querelles. Hugues se contenta de faire le bien sans chercher, ce qui est impossible, à se concilier tous les suffrages. L'ordre de Cluni fut, de son temps, au plus haut point de sa splendeur. Après sa mort il commença à déchoir. On trouve de ses *ouvrages* dans la bibliothèque de Cluni.

† III. HUGUES-CAPET, comte de Paris et d'Orléans, chef de la 3e race des rois de France. (*Voyez* CHIFFLET, n° I. DANTE, n° I. WITIKIND, n° I.) Son courage et ses autres qualités l'ayant fait proclamer roi de France à Noyon, en 987, il fut sacré à Reims par l'archevêque Adalberon, le 3 juillet de la même année. Charles I, duc de la Basse-Lorraine, fils de Louis d'Outre-Mer, qui avoit seul, par sa naissance, droit à la couronne, en fut exclu par plusieurs circonstances. Il voulut défendre son droit; mais il fut pris et enfermé à Orléans. Hugues s'étoit déjà associé son fils Robert pour lui assurer la couronne. C'est au règne de Hugues-Capet qu'on fixe ordinairement le commencement de la pairie de France. « Depuis l'usurpation des fiefs, la pairie, dit le président Hénault, devint plus ou moins considérable, suivant le plus ou moins de puissance du seigneur suzerain des pairs: en sorte que les pairs du roi de France étoient de plus grands seigneurs

que les pairs du comte de Champagne ; et que, par la même raison, la mouvance de la couronne caractérisoit les premiers pairs. Ainsi, le duc de Bretagne, qui par sa naissance pouvoit traiter d'égal à égal avec le duc de Normandie, lui étoit inférieur en dignité, parce qu'originairement celui-ci ne relevoit pas de la couronne, mais du roi seulement, comme duc de Normandie, et que la Normandie ayant été aliénée, il n'en fut plus que l'arrière-vassal. Cette introduction d'une dignité nouvelle valut la couronne à Hugues-Capet. Il y avoit alors sept pairs laïques de France, c'est-à-dire, sept seigneurs dont les seigneuries relevoient immédiatement du roi. Ils choisirent celui d'entre eux qui pouvoit joindre le plus de provinces à la royauté. » Ce prince mourut le 24 octobre 996, à 57 ans, après en avoir régné dix. Pour parvenir au trône, il falloit de la valeur et de la politique : Hugues-Capet avoit l'une et l'autre. Il prit presque toujours la voie de la douceur et des ménagemens. On l'avoit qualifié d'usurpateur; on s'étoit ligué contre lui : on lui avoit contesté sa descendance. Hugues-Capet ayant triomphé déclara à ceux qui lui inspiroient des desseins de vengeance « que ce n'étoit pas au roi de France à venger les inimitiés des comtes de Paris et d'Anjou. » Il subjugua, en partie, ses ennemis en les flattant, et regardoit comme ses amis ceux qui ne se déclaroient pas ouvertement contre lui. Ayant voulu réprimer les entreprises d'Audebert, comte de la Marche, fils de Boson I, qui assiégeoit Tours sans sa permission et à son insçu, il députa vers le comte de la Marche, et lui fit demander « qui l'avoit fait comte ; — ce sont, répondit Audebert, ceux-là mêmes qui vous ont fait roi, vous et votre fils Robert. » Le procédé d'Audebert fut conforme à sa réponse; il continua le siége, et prit Tours malgré Hugues-Capet, qui aima mieux dissimuler que d'avoir à se venger par les armes. Le nom de Capet lui fut donné, selon les uns, à cause de la grosseur de sa tête; selon d'autres, à cause de sa prudence. On a dit de lui :

Si je donne à la France une race nouvelle,
Roi nouveau, je la rends plus brillante et plus belle.

Cette troisième race, qui a produit trente-deux rois, a eu cinq branches différentes. La première, surnommée des Capétiens, qui a donné quatorze rois ; la seconde, qui est la première des Valois, dont il y a eu sept rois; la troisième, de la maison d'Orléans, qui ne produisit qu'un souverain ; la quatrième, qui est la seconde des Valois, laquelle en donna cinq ; enfin la cinquième, de la maison de Bourbon, qui en a produit le même nombre, en y comprenant Louis XVI.

IV. HUGUES-LE-GRAND, comte de Paris, appelé aussi Hugues l'abbé, ou Hugues le blanc, prince plein de courage, fils de Robert, roi de France, et de Béatrix de Vermandois, fut surnommé *le Grand* à cause de sa taille et de ses belles actions ; *le Blanc*, à cause de son teint; et l'*Abbé*, parce qu'il s'étoit mis en possession des abbayes de Saint-Denys, de Saint-Germain-des-Prés, et de Saint-Martin de Tours. Il fit sacrer roi à Laon Louis-d'Outre-mer (*Voyez* ce mot.) En 936 il prit Reims, donna du secours à Richard I, duc de Normandie, contre ce même Louis-d'Outre-mer; lui fit en son propre nom une guerre opiniâtre pour le comté de Laon qu'il fallut enfin céder à ce roi, et fut créé par Lothaire, son successeur, duc de Bourgogne et d'Aquitaine. Il mourut le 16 juin 956.

† V. HUGUES DES PAIENS (*De Paganis*), de la maison des comtes de Champagne, uni avec Geofroi de Saint-Omer et sept autres gentilshommes, institua l'ordre des templiers, le modele de tous les ordres militaires, et en fut le premier grand-maître. Ces neuf chevaliers se consacrèrent au service de la religion, l'an 1118, entre les mains de Gormond, patriarche de Jérusalem, promettant de vivre dans la chasteté, l'obéissance et la pauvreté, à l'exemple des chanoines de leur siècle. Le premier devoir qui leur fut imposé par les évêques étoit de garder les chemins contre les voleurs, pour la sûreté des pélerins. Comme ils n'avoient ni église, ni logement, Baudouin II, roi de Jérusalem, leur accorda un appartement dans le palais qu'il avoit auprès du Temple; de là leur vint le nom de Templiers. On leur donna une règle en 1128, dans le concile de Troyes : elle leur prescrivoit la récitation de l'office divin, l'abstinence les lundis et mercredis, et presque toutes les observances monastiques. Mais cette règle fut si mal remplie dans la suite, que, deux siècles après leur fondation, ces chevaliers, qui faisoient vœu de combattre pour Jésus-Christ, furent accusés de le renier, d'adorer une tête de cuivre, et de n'avoir pour cérémonies secrètes de leur réception dans l'ordre que les plus horribles débauches. Ces imputations étoient à la vérité d'absurdes calomnies; mais il y a grande apparence que quelques jeunes chevaliers se livrèrent à un libertinage, dont le reproche tomba, quoiqu'injustement sur tous les templiers, qui furent abolis en 1312. (*Voyez* MOLAY.) Hugues des Payens mourut en 1136, regretté de tout ce qu'il y avoit de chrétiens zélés dans la Palestine.

† VI. HUGUES, né en 1065, abbé de Flavigni au commencement du 12ᵉ siècle, s'étant vu enlever sa crosse par l'évêque d'Autun, qui la fit donner à un autre, supplanta à son tour St. Laurent, abbé du monastere de Saint-Vannes, et garda cette dignité jusqu'en 1116; depuis ce temps son existence est ignorée. Il est auteur d'une *Chronique* en deux parties, connue sous le nom de *Chronique de Verdun*. La première partie, peu intéressante, est remplie de fautes : la seconde est très-importante pour l'histoire de l'Église de France de son temps. On la trouve dans la *Bibliotheca manuscriptorum* du P. Labbe.

VII. HUGUES DE FLEURY, moine de cette abbaye, vers la fin du 11ᵉ siècle, a laissé, I. Deux livres *de la puissance royale, et de la dignité sacerdotale*, dans lesquels il s'élève au-dessus des préjugés de son temps. C'est un monument de la véritable doctrine de l'Eglise, si obscurcie alors par les démêlés funestes des papes et des empereurs. On le trouve dans le t. IV des *Miscellanea* de Baluze. II. Une petite *Chronique*, courte, mais bien digérée, et contenant beaucoup de choses en peu de mots, depuis 996 jusqu'en 1109, publiée par Duchesne, à Munster, 1638, in-4°. Ce moine est encore surnommé *de Sainte-Marie*, du nom d'un village dont son père étoit seigneur.

VIII. HUGUES D'AMIENS, archevêque de Rouen, un des plus grands et des plus savans prélats de son siècle, mort en 1164, a donné *trois Livres* pour prémunir son clergé contre les erreurs de son temps, et quelques *autres ouvrages*. On trouve les premiers à la fin des Œuvres de Guibert de Nogent, publiées par dom d'Achery, et les autres dans les collections de dom Martenne et Durand.

† IX. HUGUES, chanoine régulier de Paris, mort le 11 février 1142, à 44 ans, professa la théologie avec tant d'applaudissement, qu'on l'appela un *second Augustin*. Ce père fut le modèle qu'il suivit pour la forme et pour le fond de ses ouvrages. Le plus considérable est un grand *Traité des Sacremens*. Les questions y sont traitées d'une manière fort claire, et dégagées des termes de l'école. Ses *Ouvrages* ont été recueillis à Rouen en 1648, en 3 vol. in-fol. On en trouve quelques-uns dans le *Thesaurus* de Martenne.

X. HUGUES DE ST.-CHER, dominicain du 13ᵉ siècle, docteur de Sorbonne, cardinal-prêtre du titre de Sainte-Sabine, reçut la pourpre des mains d'Innocent IV, en 1244. Ce pape, et Alexandre IV, son successeur, le chargèrent des affaires les plus épineuses : ce fut pour lui une occasion de faire éclater sa sagesse, son esprit, et sa fermeté. Il mourut à Orviette le 19 mars 1263. On lui fit une épitaphe, dans laquelle on disoit « qu'à sa mort la sagesse avoit souffert une éclipse. » On a de lui plusieurs ouvrages de l'Ecriture, qui ne sont guère que des compilations. Le plus important est une *Concordance de la Bible*, Cologne, 1684, in-8°. Hugues de Saint-Cher a au moins la gloire d'avoir imaginé le premier ce genre de travail. On a encore de lui, I. *Speculum Ecclesiæ*, Paris, 1480, in-4°. II. *Correctorium Bibliæ*, non imprimé, et qui étoit dans la bibliothèque de la Sorbonne : c'est un recueil de variantes des manuscrits hébreux, grecs et latins de la Bible.

XI. HUGUES DE PRATO, d'une ville de ce nom en Toscane, reçu dominicain en 1276, et mort à Prato le 4 décembre 1322, se fit une réputation par ses *Sermons*, imprimés en partie, à ce que l'on croit, à Louvain, en 1484, et partie à Heidelberg en 1485, réimprimés à Anvers en 1614. Ils se ressentent de la grossièreté du siècle de l'auteur.

* XII. HUGUES DE BERAY, poëte provençal du 13ᵉ siècle, le premier qui nous ait laissé une description de la boussole, dans un poëme intitulé *Bible Guyot ;* satire où il décrit les vices de son siècle. Il compare le pape à l'étoile polaire, autour de laquelle tournent toutes les autres étoiles, et qui fixe les regards par sa dignité immobile : sur quoi il parle de l'aiguille aimantée, qui regarde constamment cette étoile, et décrit la boussole telle qu'elle est aujourd'hui. *V.* GIOJA.

* XIII. HUGUES *ou* HUGONIS (Jacques), de Lille en Flandre, docteur en théologie et chanoine de l'église collégiale de Saint-Pierre, vivoit dans le 17ᵉ siècle. Il est auteur de plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue celui intitulé *Vera Historia Romana, seu origo latii vel Italiæ et Romanæ urbis, è tenebris longæ vetustatis in lucem producta*, Rome 1655, in-4°. Cet ouvrage fut mis au nombre des livres défendus par un décret de la congrégation de l'index du 3 août 1656. Ce qui empêcha l'auteur de donner la suite qu'il faisoit espérer.

XIV. HUGUES. *Voyez* HUGON, n° I.

† HUGUET (François-Armand), plus connu sous le nom d'ARMAND, né à Richelieu, en 1699, d'une famille honnête du Poitou, fut d'abord placé chez un notaire à Paris ; mais un penchant invincible pour les plaisirs et pour le théâtre lui fit abandonner les affaires. Après diverses aventures, dignes de Gil-Blas de Santillane, il joua la comédie en Languedoc, et revint ensuite à Paris, où il débuta sur le théâtre de la comédie française en 1723. La nature lui avoit donné le masque le plus

propre à caractériser les talens d'un valet adroit et fourbe, et c'est principalement dans ce rôle qu'il excelloit. Il contrefit si bien le Pantalon des Italiens, dans la comédie de la *Française italienne*, que celui-ci s'écria : « Si je ne me sentois au parterre, je me croirois sur le théâtre. » Ce comédien, mort à Paris le 26 décembre 1765, voyoit tout gaiement; et dans les affaires les plus sérieuses il ne pouvoit se refuser quelque plaisanterie. Il narroit d'une façon à faire distinguer les différens interlocuteurs qu'il mettoit en action dans ses récits; il imitoit leurs voix et moindres gestes. Ses amis étoient quelquefois les victimes de ses facéties. On eût dit que Scarron l'avoit deviné dans son personnage de la Rancune. Il fit, en société avec Derozée, l'*Heureux événement*, divertissement, 1751. Il laissa un fils, auteur de quelques *petites pièces* pour le théâtre de Fontainebleau.

HUGUÉTAN (Jean), célèbre libraire de Lyon, fut obligé de quitter le royaume à l'époque de la révocation de l'édit de Nantes, et passa en Hollande. Il offrit à Louis XIV un prêt considérable, si la cour vouloit lui rembourser une autre somme qui lui étoit due. Huguétan toucha la somme et alla se cacher en Allemagne, jusqu'en 1720, pour ne pas effectuer sa promesse. Il se retira ensuite en Danemarck, où il établit des compagnies de commerce, des manufactures de laine et de soie, et une banque qui devint célèbre. « Augmentant, dit La Baumelle, son bien en marchand et le dépensant en seigneur. » Frédéric IV érigea en sa faveur la terre de Suldestéen en comté. Il mourut à Copenhague en 1730, âgé de 104 ans.

HUILLIOT (Claude), peintre *en fleurs*, né à Reims, mort en 1702, à 77 ans, orna de ses tableaux le palais de Versailles.

* HUITFELD (Harrald), seigneur d'Odisberg, né en 1549, d'une des plus anciennes familles danoises, plus connue sous le nom de Hogenskildt. N'ayant que 26 ans, il fut jugé capable de devenir premier secrétaire du royaume; en 1586 il fut élevé à la dignité de sénateur, et neuf ans après à celle de chancelier. Les occupations que lui donnèrent ces emplois, loin de l'empêcher de cultiver les sciences, le mirent, au contraire, plus à portée de recueillir les instructions nécessaires à son dessein d'écrire l'*Histoire de sa patrie.* Il en publia les premiers volumes en 1595; mais ayant été nommé, en 1597, chef d'une ambassade extraordinaire à la cour d'Angleterre, ce travail fut interrompu. Pour le récompenser de ses services, le roi lui donna en fief le bailliage et le château de Draxholm. Il mourut à Herlousholm, le 10 décembre 1608, âgé de 59 ans, sans avoir été marié. Son *Histoire*, écrite en danois avec pureté, clarté, simplicité et fidélité, commence à Dan Iva, jusqu'au règne de Frédéric II, dont il vouloit aussi publier les exploits, quand la mort le surprit. L'impression en fut achevée en 1640, in-folio, par les soins de Resen. L'Histoire de Danemarck, publiée en latin par Pontanus, n'est presque qu'une traduction de celle de Huitfeld.

† HULDRIC (Jean-Jacques), ministre protestant, né à Zurich en 1683, mort en 1731, publia, en 1705, in-8°, à Leyde, un ouvrage peu commun et recherché : c'est l'*Histoire de Jésus-Christ*, telle que les juifs la racontent. Huldric la traduisit en latin d'un vieux manuscrit hébreu, et l'enrichit de notes, dans lesquelles il combat ce qu'allèguent les juifs contre le fondateur du christianisme.

* HULME (Nathaniel), savant médecin anglais, membre de la so-

ciété des antiquaires de Londres, publia, en 1768, un petit *Ouvrage* en langue latine *sur la nature, les causes et le traitement du scorbut.* Ce livre est encore estimé, quoiqu'on ait fait postérieurement beaucoup de recherches et de découvertes sur cette maladie. Il donna ensuite un *Traité de la Fièvre puerperale*, dans lequel il fixa le premier le véritable point de vue sous lequel on doit la considérer. Reçu, en 1774, membre du collége royal de médecine; il publia, peu apres, un *Discours* qu'il avoit prononcé *sur la médecine en général et sur le calcul en particulier.* Mais l'ouvrage qui a le plus contribué à étendre et à affermir sa réputation fut un *Mémoire* qui remporta le prix proposé par la société de médecine de Paris, *sur les causes de l'endurcissement du tissu cellulaire auquel plusieurs enfans nouveaux-nés sont sujets, et sur le traitement préservatif et curatif de cette maladie.* Ce médecin a fourni aussi plusieurs *Mémoires* à la société royale de Londres dont il étoit membre, et l'on remarque, dans les Transactions de la société des antiquaires, à laquelle il fut agrégé en 1795, une *Description* très-curieuse qu'il y fit insérer, *d'une brique trouvée dans les ruines de Babylone.* Hulme est mort à Londres en 1807, âgé de 75 ans.

HULOT, simple tourneur en bois, perfectionna l'art du tour, et se livrant à son goût pour la mécanique, et à son génie inventif, exécuta *plusieurs machines ingénieuses*, utiles à divers arts, et sur-tout à l'horlogerie. On lui doit *l'Art du tourneur*, ouvrage estimé. Hulot mourut à Paris au mois de juillet 1781, âgé de 65 ans.

HULSEMANN (Jean), savant théologien luthérien, naquit à Esens en Frise l'an 1602. Après avoir voyagé en Allemagne, en France, en Hollande, il devint professeur de théologie, puis surintendant à Leipsick, et mourut en 1661. Son principal ouvrage est une *Relation* en allemand *du Colloque de Thorn*, où il avoit été envoyé, en 1645, à la tête des luthériens, et où il s'étoit distingué. On s'imagine bien qu'il donne la victoire à son parti.

† I. HULSIUS (Antoine), théologien protestant, né à Hilde, petit village du duché de Bergues, en 1615, étudia avec succès à Wesel et à Deventer, où les langues orientales furent l'objet de ses veilles, et voyagea en Angleterre, en France et en Hollande. Hulsius fut ministre pendant 25 ans à Breda, jusqu'en 1676, qu'on lui donna une chaire de théologie et des langues, à Leyde, où il mourut en 1685, à 70 ans. Il est auteur d'un savant ouvrage, intitulé *Theologia judaïca*, publié en 1653, in-4°. — Son fils, Henri HULSIUS, mort en 1723, a laissé aussi quelques productions, entre autres une *Somme* latine *de théologie.* — Il ne faut pas les confondre avec Samuel HULSIUS, échevin à La Haye, où il avoit formé une bibliothèque immense pour un particulier. Le Catalogue en parut à La Haye, 1730, en 4 vol. in-8°, sous le titre de *Bibliotheca Hulsiana.*

II. HULSIUS (Levinus), natif de Gand, qui vivoit encore au commencement du 17e siècle, s'est rendu célèbre par ses connoissances dans la géographie, les mathématiques, et dans la science des médailles. On a de lui, I. *XII Cæsarum ac LXIV ipsorum uxorum ac parentum effigies ex antiquis numismatibus*, Francfort, 1596, in-4°. II. *Series Numismatum imperatorum Romanorum à Julio Cæsare ad Ru-*

dolphum II, Francfort, 1603. Ces recueils sont rares III. *Transylvaniæ*, *Moldaviæ et Walachiæ descriptio*. IV. *Chronologia Hungariæ*, etc., *usque ad annum* 1597. V. *De usu quadrati et quadrantis geometrici*, etc.

* HULST (Pierre Van), peintre, né à Dort en 1652. Instruit par différens maitres des principes de la peinture, il fut à Rome, mais il renonça à l'histoire, pour se livrer aux fleurs. Il prit pour modèle les tableaux de *Mario di Fiori*. Ses ouvrages en ce genre plurent aux artistes, et les amateurs s'empressèrent de se les procurer. L'académie se l'associa, et on lui donna le surnom de *Tournesol*, parce qu'il introduisoit presque toujours cette fleur dans ses compositions. Il avoit parfaitement saisi le style des peintres d'Italie, et ses ouvrages, d'une bonne couleur, d'une touche large et très-facile, étoient encore enrichis de plantes et de reptiles. On ignore l'époque de sa mort.

* I. HUMBERT (le cardinal), d'abord moine de Moyen-Moûtier dans les Vosges vers l'an 1028, s'y livra à l'étude de la langue grecque, chose assez rare à cette époque. Le pape Léon IX passant à Moyen-Moûtier, au retour du concile de Reims en 1049, emmena Humbert en Italie, le chargea de divers travaux littéraires et de négociations. Il l'envoya en 1058 comme légat à Constantinople, avec deux autres ecclésiastiques, pous essayer de réunir l'Eglise grecque à l'Eglise latine. Le patriarche Michel Cerularius ayant refusé de les voir, ils allèrent à la grande église; et, en présence du clergé et du peuple, ayant déposé sur le maître-autel un acte d'excommunication contre le patriarche, ils sortirent en secouant la poussière de leurs habits, suivant l'Évangile, et en criant : « Que Dieu voye et vous juge. » Humbert, ayant appris la mort de Léon, revint en Italie, et rendit des services signalés à Victor II et à ses successeurs. Il assista au concile de Rome en 1059, où Bérenger reconnut ses erreurs. Humbert fut chargé de dresser la profession de foi que cet hérésiarque signa. Bérenger se rétracta ensuite, et chargea d'injures le cardinal Humbert, qui étoit décédé, et qui trouva un zélé défenseur dans la personne de Lanfranc, archevêque de Cantorbéry. On est partagé sur l'époque de sa mort; la plus commune opinion est qu'elle arriva vers 1061. Humbert a laissé *beaucoup d'ouvrages*, entre autres trois livres contre les simoniaques, insérés au tome V des Anecdotes de Martenne. Rivet, dans son Histoire littéraire de la France, a recueilli tout ce qui concerne la vie et les écrits de ce savant et pieux cardinal.

† II. HUMBERT II, dauphin de Viennois, né en 1312, successeur en 1333 de Guigue VIII, son frère, épousa, en 1332, Marie de Baux, alliée à la maison de France, dont il n'eut qu'un fils unique. On dit que, jouant avec cet enfant à Lyon, il le laissa tomber d'une fenêtre dans le Rhône, où il se noya. Livré depuis à la douleur, et conservant un ressentiment vif des affronts qu'il avoit essuyés de la part de la maison de Savoie, il résolut de donner ses états à celle de France. Cette donation, faite en 1343 au roi Philippe de Valois, fut confirmée en 1349, à condition que les fils ainés des rois de France porteroient le titre de *dauphin*. C'est ainsi que le Dauphiné fut réuni à la couronne. Philippe, en reconnoissance de ce bienfait, donna quarante mille écus d'or, et une pension de dix mille livres à Humbert. Ce prince entra ensuite dans l'ordre des dominicains. Le

jour de Noël, 1351, il reçut tous les ordres sacrés des mains du pape Clément VI. Ce pontife le créa patriarche d'Alexandrie, et lui donna l'administration de l'archevêché de Reims. Humbert mourut à Clermont en Auvergne le 22 mars 1355. Guerrier pusillanime et prince indolent, il fut bon religieux et bon évêque. Matthieu Villani dit que, dans sa jeunesse, il aima trop le plaisir.

III. HUMBERT DE ROMANS, cinquième général des dominicains, succéda, en 1254, au P. Jean le Teutonique, et mourut le 14 juillet 1277. On a de lui une *Lettre sur les vœux de religion*, imprimée en Allemagne dès le 15e siècle, et à Haguenau, l'an 1508. On lui attribue aussi *De eruditione religiosorum;* mais ce traité est du P. Péraldus, dominicain. Possevin croit qu'il est l'auteur du *Dies iræ*.

* IV. HUMBERT, général des dominicains dans le 14e siècle, fit un *ouvrage* sur les matières qui devoient être traitées dans le concile général de Lyon. La troisième partie roule *sur les abus qui sont dans l'Eglise, et qui ont besoin d'être réformés*. Cet ouvrage est dans la bibliothèque du Vatican. Les Peres Mabillon et Marsuet l'ont eu. Ce dernier le communiqua au P. Echard, qui en a donné un extrait dans sa Bibliothèque des écrivains de l'ordre de Saint-Dominique, tom. I, pag. 146.

* V. HUMBERT (Abraham), né à Berlin en 1689, de parens réfugiés et originaires de Lorraine, entra d'abord au service de Hollande en 1708, passa ensuite à celui de Saxe en 1711, et enfin de Prusse en 1718. Il fut major du corps des ingénieurs, conseiller privé du conseil français, et membre de l'académie royale des sciences. Ayant été chargé, en 1731, de la direction des travaux de Stettin, il profita de quelques momens de repos pour écrire de *petits ouvrages* qui sont insérés dans la Bibliothèque germanique. Cet essai de ses forces le porta à se livrer à des travaux plus considérables, et il fit plusieurs ouvrages, sur le *nivellement*, sur *l'origine et les progrès des tranchées*, *et l'art du génie*. Il traduisit aussi en allemand l'ouvrage de Vauban, sur l'attaque et la défense des places, 2 vol. in-4°. En 1739, Frédéric II l'envoya à Berlin pour enseigner les mathématiques à ses frères les princes Henri et Ferdinand. Humbert mourut dans cette ville en 1761.

* I. HUME (David), ministre protestant, d'une famille distinguée d'Ecosse, fut attaché, dans sa jeunesse, à l'église réformée de Duras dans la Basse-Guienne, et ensuite de Gergeau dans l'Orléanais. Charles Ier, roi d'Angleterre, le chargea de réunir les théologiens protestans de l'Europe dans une seule et même doctrine, et sous une confession de foi unique. On a de lui plusieurs ouvrages, dont le plus considérable est *Davidis Humii apologia basilica, seu Machiaveli ingenium examinatum*, 1626, in-4°. On lui attribue deux satires contre les jésuites; la première intitulée l'*Anti-Assassin*, ou *Réponse à l'Apologie des jésuites*, Genève, in-8° de 391 pages; et la seconde sous ce titre : l'*Assassin du roi*, ou *Maximes du vieux de La Montagne du Vatican et de ses assassins, mises en pratique sur la personne de Henri-le-Grand*, 1617, in-8° de 82 pages. On a aussi de lui beaucoup de *Poésies latines* insérées dans les *Deliciæ poëtarum Scotorum* d'Artus Souston, Amsterdam, 1637, 2 vol. in-12.

† II. HUME (David), né le 26 avril 1711 à Edimbourg en Ecosse,

d'une famille noble, mais peu riche, fut d'abord destiné au barreau. Le talent de la parole ne lui ayant été accordé que dans un degré médiocre, il quitta la jurisprudence pour cultiver la littérature et la philosophie. Il ne négligea point la politique; et ses connoissances en ce genre lui valurent, en 1746, la place de secrétaire d'ambassade du général Saint-Clair, qu'il accompagna à Vienne et à Turin. Il fut attaché au lord Herford pendant son ambassade à la cour de France en 1765; et, sous le ministère du général Conwai, il obtint, en 1767, l'emploi de sous-secrétaire. Enfin il renonça entièrement aux affaires publiques. Il mourut le 25 août 1776. Ce philosophe, d'un caractère doux, d'une humeur gaie et sociable, capable d'amitié, peu susceptible de haine, et modéré dans ses passions, avoit l'air froid, et paroissoit avoir peu sacrifié aux graces. Le désir de la renommée littéraire, qui le dominoit, n'altéra point sa tranquillité. Sa probité étoit sûre; et, quoique naturellement économe, il fit des actions de générosité. (*Voyez* ROUSSEAU Jean-Jacques, n° III.) « Ma conversation, dit-il dans le *Portrait* qu'il a fait de lui-même, n'étoit désagréable ni aux jeunes gens, ni aux oisifs, ni aux hommes studieux et instruits; et, comme je trouvois un plaisir particulier dans la société des femmes honnêtes, je n'ai pas eu lieu d'être mécontent de la manière dont j'en ai été traité. En un mot, quoiqu'il n'y ait guère eu d'homme distingué, en quelque genre que ce soit, qui n'ait eu à se plaindre de la calomnie, je n'ai jamais senti l'atteinte de sa dent envenimée; et quoique je me sois exposé assez légèrement à la rage des factions politiques et religieuses, elles ont paru se dépouiller, en ma faveur, de leur férocité ordinaire. Mes amis n'ont jamais eu besoin de justifier aucune circonstance de ma conduite, ni de mon caractère. Ce n'est pas que les fanatiques n'eussent été disposés, comme on peut bien le croire, à fabriquer et à répandre des fables à mon désavantage; mais ils n'ont jamais pu en inventer une seule qui eût quelque apparence de probabilité. » On a de lui, I. *Essais philosophiques sur l'entendement humain*, traduits en français par de Mérian, avec une préface et des notes par Formey, Amsterdam, 1758, 2 vol. in-12. II. *Histoire naturelle de la Religion, avec un Examen critique et philosophique*, traduite en français par de Mérian, Amsterdam, 1759, in-12. III. *Essais de Morale*, ou *Recherches sur les principes de la morale*, traduits en français par Robinet, Amsterdam, 1760, in-12. IV. *Essais politiques et moraux*, traduits en français par de Mérian, Amsterdam, 1759, in-12. V. *Discours politiques*, traduits en français par l'abbé Le Blanc, Amsterdam (Paris) 1754, 2 vol. in-12. Ces différens ouvrages, réimprimés à Paris en 1788, sous le titre de Londres, sont pleins de réflexions profondes, mais quelquefois obscures. Il creuse les fondemens de la métaphysique; mais il n'a ni la clarté de Locke, ni l'agrément de Malebranche. Ce sont cependant ses *Essais* qui lui procurèrent des prôneurs. Ce sont les écrits de Hume qui engagèrent le prussien Kant à tenter une réforme dans la métaphysique, et à chercher les lois primitives de la pensée. VI. Une *Histoire d'Angleterre*, remarquable, en général, par son impartialité et par la sagesse des réflexions; mais dont le style est dur et roide. Comme cette Histoire parut favorable aux Stuarts, et que Hume traitoit avec une justice rigoureuse les fanatiques de la liberté et du patriotisme, elle ne

réussit pas d'abord dans un pays rempli de factions et de partis. « J'étois, dit-il, plein de confiance sur le succès de cet ouvrage. Je croyois être le seul historien qui eût dédaigné à la fois le pouvoir, le crédit, la fortune et les clameurs des préjugés; et comme le sujet étoit à la portée de tout le monde, je comptois sur l'approbation universelle. Mais je fus inhumainement frustré dans ces espérances; il s'éleva contre moi un cri général de censure, d'improbation, et même de détestation: Anglais, Ecossais et Irlandais; wighs et torys; anglicans et sectaires; esprits forts et dévots; patriotes et courtisans, tous se réunirent dans leur fureur contre un homme qui avoit eu l'audace de répandre une larme généreuse sur le sort de Charles Ier, et sur celui du comte de Stratford. » Dans les premiers mouvemens de sa sensibilité, l'auteur prit la résolution de se retirer dans quelque ville de province en France, de changer de nom, et de renoncer pour jamais à la gloire littéraire: ses amis l'empêchèrent d'exécuter ce dessein. Son *Histoire* est divisée en trois périodes: des maisons de Plantagenet, de Tudor et de Stuart. Madame Belot a traduit en français les deux premières périodes, et l'abbé Prévost la dernière. Les deux premières périodes, imprimées à Amsterdam (Paris), 1763 et 1765, forment 4 vol. in-4°; et la 3e, publiée à Londres (Paris), 1760, en forme 2, également in-4°. (*V.* PREVOST.) « Hume ayant commencé son ouvrage par la fin, dit Mably, et avant que d'avoir étudié et démêlé la chaine qui lie tous les siècles et les événemens d'une nation, il n'est point surprenant que le règne des Stuarts laisse mille choses à désirer. Il a ensuite fait remonter son histoire jusqu'aux anciens Bretons; mais on trouve un historien qui n'a lu que les chroniques; il a ignoré les lois des Normands, et tout ce qu'il dit sur la police des fiefs est inintelligible, ou du moins je n'y ai rien compris.... Hume ne connoît point sa nation, et on ne découvre point l'influence du caractère national dans les événemens qu'il rapporte. » Est-ce un éloge ou une critique qu'on doit faire de lui? Nous en laissons le jugement à nos lecteurs. Hume a laissé quelques ouvrages posthumes: tels sont des *Dialogues sur la nature des Dieux*; et sa *Vie*, composée par lui-même. Ce dernier livre est écrit du style de la conversation la plus familière; et l'on y découvre, malgré une forte teinte d'égoïsme, une ame honnête et vraie, la vanité naïve d'un enfant, l'indépendance d'un philosophe, et la fermeté d'un mourant qui aimoit la vie sans la regretter. « Au printemps 1775, dit-il, je fus attaqué d'un mal d'entrailles qui d'abord ne me donna aucune inquiétude; mais qui depuis est devenu à ce que je crois, mortel et incurable. Je compte maintenant sur une prochaine dissolution. Cette maladie a été accompagnée de tres-peu de douleur; et, ce qui est plus étrange, je n'ai jamais senti, malgré le dépérissement de toute ma personne, un seul instant l'abattement de l'ame; en sorte que s'il me falloit dire quel est le temps de ma vie où j'aimerois le mieux revenir, je serois tenté d'indiquer cette dernière période. Je n'ai jamais eu en effet plus d'ardeur pour l'étude, ni plus de gaieté en société. Je considere d'ailleurs qu'un homme de 65 ans ne fait en mourant que se dérober à quelques années d'infirmités; et quoique plusieurs circonstances puissent me faire espérer de voir ma réputation littéraire acquérir enfin un peu plus d'éclat, je sais que je n'aurois que peu d'années à en jouir. Il est difficile d'être plus détaché de la vie que je ne le suis

à présent. » Le docteur Dundas lui disoit un jour : « Je dirai à votre ami le colonel Edmondstone que je vous ai laissé beaucoup mieux, et en bon train de guérison. — Docteur, lui répondit Hume, comme je crois que vous n'avez envie de dire que la vérité, vous feriez mieux de lui dire que je m'en vais aussi vite que mes ennemis, si j'en ai, peuvent l'attendre, et aussi doucement que mes meilleurs amis peuvent le désirer. » M. Suard a donné une traduction française de sa Vie, Londres (Paris), 1777, in-12.

* I. HUMEAU (François), né à Poitiers vers l'an 1530, après avoir pris le bonnet de docteur en médecine à Montpellier, revint dans sa ville natale, où il fut nommé professeur en 1580. Il étoit doyen de sa faculté lorsqu'il mourut à Poitiers en 1594. Les ouvrages de ce médecin se réduisent à un *Traité sur le pourpre*, qui parut en français en 1575, et à un autre sur *la rate*, qui fut imprimé en latin à Paris, en 1578, in-8°. On apprend dans les notes du Scaligeriana, que, quoique l'épouse de Humeau fût aimable et belle, le docteur ne respecta pas toujours le lien conjugal. Le cordelier Porthaise, prédicateur célèbre de son temps, ne se fit aucun scrupule de le désigner dans un de ses sermons à ne pas s'y méprendre. Il prêchoit sur l'adultère; le bon père s'emporta, et apostropha Humeau en ces termes : « Nous apprenons même avec douleur qu'il y a des gens assez perdus pour s'abandonner à ce péché, bien qu'ils aient en leurs maisons des femmes qui sont telles que, quant à nous, nous nous en contenterions bien. » On ignore quel fut le fruit du sermon ; mais le tour que prit le prédicateur parut assez singulier pour qu'on s'en soit souvenu long-temps après.

* II. HUMEAU (François), neveu du précédent, né à Poitiers, reçu docteur dans la faculté de médecine de cette ville en 1628, y pratiqua son art avec distinction, et mourut doyen de sa compagnie en 1683. Aveuglément attaché aux sentimens de l'école, ce médecin combattit l'opinion d'Harvey sur la circulation du sang, et prétendit même la réfuter par un ouvrage qui parut sous ce titre : *In circulationem sanguinis Harveianam exercitatio anatomica*, Pictavii, 1659, in-4°.

* HUMELBERG (Gabriel), écrivain du 16e siècle, et médecin, né à Ravensbourg au cercle de Suabe, s'occupa de l'étude de quelques auteurs anciens, dont il a éclairci les ouvrages par de savans commentaires. On lui doit les éditions suivantes: I. *Sextus de medicinâ animalium, bestiarum, pecorum et avium, cum scholiis*, Basileæ, 1539, in-4°. II. *Quinti Sereni de re medicâ*, sive *morborum curatione liber cum commentariis*, Tiguri, 1540, 1581, in-4°. III *Apicii Cœlii de opsoniis et condimentis*, sive *arte coquinariâ, libri decem, cum annotationibus*, ibid, 1542, in-4°. IV. *Antonii Musæ de herbâ betonicâ liber unus; L. Apuleii de medicamentis, liber unus, recogniti et commentariis illustrati*, ibid, 1537, in-4°.

HUMIÈRES (Louis DE CREVANT d'), maréchal de France, d'une ancienne maison originaire de Tours, distingué par sa valeur aux prises des villes d'Aire, du fort de Linck, de Saint-Guillain, de Courtrai, de Dixmude, et à la bataille de Cassel, fut fait lieutenant-général en 1657, et maréchal de France en 1668. Il avoit épousé en 1653 Louise de La Châtre, qui ne contribua pas peu à lui faire obtenir le baton de

maréchal. Il lui fut accordé à la prière du vicomte de Turenne, qui ne put résister aux charmes et à l'esprit de la marquise d'Humières. C'est à cette occasion que Louis XIV ayant demandé au chevalier de Grammont s'il savoit qui il venoit de faire maréchal de France. Celui-ci répondit : « Oui, sire, c'est madame d'Humières. » Il mourut à Versailles en 1694, ne laissant que des filles. Il avoit été nommé grand-maître de l'artillerie en 1685, et chevalier des ordres du roi en 1688. Sa terre de Mouchy, érigée en duché sous le nom d'Humières, passa à Anne-Louise-Julie sa fille, qui avoit épousé Louis-François d'Aumont, duc d'HUMIÈRES à cause de sa femme. — Il y avoit une ancienne maison d'HUMIÈRES, dont le dernier mâle mourut sans enfans en 1595. Sa sœur Jacqueline fit passer tout le bien de sa famille dans celle de Crevant.

HUMILIÉS. *Voyez* JEAN DE MÉDA, n° XVI; *et* PIE V.

† HUMILITÉ (sainte), née à Faenza en 1226, d'une bonne famille, ayant engagé son mari à vivre dans la continence, fonda, neuf ans après son mariage, les *Religieuses de Vallombreuse*, et mourut le 31 décembre 1310.

† HUMPHREY (Laurent), théologien anglais, né dans le duché de Buckingham en 1519, mort doyen de Winchester en 1590, étoit fort versé dans les matières théologiques, et partisan de Calvin. On a de ce savant plusieurs ouvrages de controverse et de littérature. On trouve dans les premiers bien des calomnies contre l'Eglise romaine; dans les autres, il y a peu de goût et de philosophie. Les principaux sont, I. *Epistola de græcis litteris, et de Homeri lectione et imitatione*, à la tête d'un livre d'Adrien Junius, *Copiæcornu*, Basileæ, 1568, in-fol. II. *De Religionis conservatione et reformatione, deque primatu regum*, à Bâle, 1559, in-8°. III. *De ratione interpretandi auctores*, in-8°. IV. *Optimates, sive De nobilitate ejusque origine*, in-8°. V. *Jesuitismi pars prima et secunda*, in-8°. VI. *Pharisæismus vetus et novus*, in-8°.

HUNAUD *ou* HUNALDE, duc d'Aquitaine, fils d'Eudes, promit foi et hommage à Pépin; mais dès que ce prince fut occupé contre les rebelles d'Allemagne, il se révolta en 743, entra sur les terres des Français, et s'avança jusqu'à Chartres, qu'il prit et brûla. L'année suivante il fut contraint de mettre bas les armes, et de donner des otages de sa fidélité. Alors, tournant sa fureur contre ses proches, il attira près de lui son frere Halton, dont il étoit mécontent, et lui fit crever les yeux. Les remords de ce crime l'obligèrent de se faire moine dans le monastere de l'île de Ré. En 769 il voulut reprendre le gouvernement de ses états. Charlemagne marcha contre lui, et obligea le duc de Gascogne, auprès de qui Hunaud s'étoit retiré, de le lui livrer : mais il usa de la victoire avec modération, et permit à ce prince inconstant de se retirer à Rome. Hunaud, ayant demeuré quelque temps dans cette ville, passa chez les Lombards, où il périt misérablement sous une grêle de pierres.

* I. HUNAULD (Pierre), médecin d'Angers, pratiqua son art dans cette ville avec distinction. On a de lui plusieurs ouvrages, dont les principaux sont, I. *Discours physique sur les propriétés de la sauge, et sur le reste des plantes aromatiques, dans lequel, par occasion, on traite de la dissolution des corps et de la digestion des alimens dans l'estomac*, Paris, 1698, in-12. II. *Projet d'un*

nouveau cours de médecine, Château-Goutier, 1718, in-12. On ignore l'époque de la naissance et celle de la mort de ce médecin.

* II. HUNAULD (François-Joseph), né à Chateau-Briant le 24 février 1701, fils, petit-fils, neveu et cousin de médicins, prit le bonnet de docteur en médecine à Reims, à l'age de 21 ans, vint à Paris, et se livra tout entier à l'anatomie et à la chirurgie. Attaché au duc de Richelieu, en qualité de son médecin, il le suivit dans ses ambassades. De retour dans la capitale, il publia en 1730 *Recherches anatomiques sur les os du crâne de l'homme*. A cette époque, il fut nommé professeur d'anatomie au Jardin du Roi, et s'acquit, dans cette fonction, une grande célébrité. Un voyage qu'il fit à Londres en 1735 lui valut l'honneur d'être membre de la société royale, après avoir lu dans une assemblée de cette compagnie des *Réflexions sur l'opération de la fistule lacrymale*, qui ont été insérées dans les Transactions philosophiques. Ce médecin mourut en 1742.

* I. HUND DE SULTZENMOS (Wiguel), président du tribunal suprême de Bavière, publia en 1582 un savant ouvrage, intitulé *Metropolis Salisburgensis*. Christophe Gewold, conseiller du duc de Bavière, continua le travail de Hund, auquel il ajouta des notes et en donna une nouvelle édition en 3 vol. in-fol., Munich, 1620. On y trouve la fondation des évêchés de Gurk, Chieursée, Seckau et Lavautz, dont les évêques, jusqu'à l'époque actuelle, ne reçurent jamais l'institution canonique que de l'archevèque de Saltzbourg. C'est une dérogation bien formelle à l'usage très-moderne par lequel les papes se sont attribué le droit de donner des bulles aux évêques des divers pays catholiques. Cette institution canonique, dont les ultramontains feroient un dogme s'ils l'osoient, n'est guère qu'un certificat d'idonéité; dans les douze premiers siècles de l'Eglise, on n'eut pas recours à Rome pour cet objet. Saint Cyprien, saint Firmilien, saint Ambroise, saint Augustin, saint Basile, saint Grégoire de Nazianze, en un mot, aucun des grands pontifes de la primitive Eglise n'eurent besoin de bulles romaines pour être établis dans leurs siéges. On ne pouvoit en produire aucune; et si l'on disoit que c'étoit par concession du pape, on ne trouve pas un seul monument ecclésiastique qui le dise. Le concile de Nicée, en 325, prouve le contraire; il statue, canon 4, que le métropolitain instituera l'évêque. Tel fut l'usage constant confirmé par les conciles et par les papes Gélase, saint Léon, Zozime, etc.

* II. HUND (Magnus), médecin du 15[e] siècle, né à Magdebourg, s'établit à Leipsick, et se distingua dans la chaire où il avoit été appelé, et qu'il remplit jusqu'à sa mort, arrivée dans la même ville en 1519. Hund est un des premiers qui aient donné des *planches d'anatomie;* elles parurent deux ans après celles qu'on attribue à Jacques Peilıgk, et qui furent publiées à Leipsick en 1499.

* HUNDERTMARK (Charles-Frédéric) s'appliqua avec tant de succès à la médecine, qu'il fut nommé professeur en cette science à Leipsick. On a de lui plusieurs Dissertations, dont les principales sont, I. *De diis artis medicæ tutelaribus*, Lipsiæ, 1735, in-4°. II. *Liber singularis de incrementis artis medicæ per expositionem ægrotorum apud veteres in vias publicas et templa*, ibid., 1739, 1749, in-4°. On y trouve plusieurs traits sur l'histoire de la médecine dans les

temps héroïques, et différentes remarques sur la manière de traiter les malades chez les anciens.

* HUNERWOLF (Jacques-Auguste), docteur en médecine et physicien d'Arnstad, ville d'Allemagne dans la Thuringe, sa patrie, reçu membre de l'académie des curieux en 1685, a donné une infinité d'*observations* dans les Mémoires de cette académie, et un traité intitulé *Anatomia Paconiæ*, qui parut à Arnstad en 1680, in-8°.

† HUNGARIA (Bernardin d'), ainsi nommé, parce qu'il étoit du royaume de Hongrie, se fit capucin, et passa en qualité de missionnaire en Afrique. Il en remplit les fonctions dans le royaume de Loango, et baptisa le roi et la reine de cette vaste contrée. Ses missions ne se bornèrent pas à cette province; il pénétra fort avant dans l'intérieur de l'Afrique. Revenu à Loango, il y mourut le 18 juin 1664. On a de cet homme apostolique l'*Histoire de son Voyage et de sa Mission, avec une relation des mœurs des habitans du Loango*. L'abbé Proyart a donné une Histoire de ce pays, Paris, 1776, in-12.

† HUNIADE (Jean-Corvin), vaivode de Transilvanie, et général des armées de Ladislas, roi de Hongrie, un des plus grands capitaines de son siècle, combattit les Turcs, et gagna des batailles impotantes en 1442 et 1443 contre les généraux d'Amurat, qu'il obligea de se retirer de devant Belgrade, après un siége de sept mois. Il ne se signala pas moins l'année d'après à la bataille de Varnes, où Ladislas fut tué, et qui fut si fatale à la chrétienté. Nommé gouverneur de la Hongrie, il rendit son nom si redoutable aux Turcs, que les enfans mêmes de ces infidèles ne l'entendoient prononcer qu'avec frayeur, et qu'ils l'appeloient *Janius Laen* c'est-à-dire, *Jean le Scélérat*. Il fut néanmoins vaincu par les Turcs en 1448; mais plus heureux dans la suite, il empêcha Mahomet II de prendre Belgrade, que ce sultan avoit assiégé l'an 1456. Huniade mourut à Zemplein le 10 septembre de la même année. Son fils devint roi de Hongrie. (*V.* MATHIAS CORVIN.) Mahomet II témoigna une douleur extrême de la perte de ce héros, qu'il appeloit « le plus grand homme qui eût porté les armes. » Il s'estimoit même malheureux, dit-on, « de ne trouver plus de tête assez illustre dans l'univers, contre laquelle il pût tourner ses armes, et venger l'affront qu'il avoit essuyé devant Belgrade. »

* HUNNÆUS (Augustin), né à Malines en 1522, s'appliqua à l'étude des langues savantes, fut professeur de théologie et chanoine de Saint-Pierre, docteur et recteur de l'université de Louvain, où il mourut le 7 septembre 1577. Il écrivoit bien en latin et possédoit les langues grecque et hébraïque. Il s'efforça de débarrasser la philosophie de l'école de la barbarie dont elle étoit enveloppée, et publia à cet effet beaucoup d'*ouvrages*. Il a donné aussi quelques *éditions* de la Somme de saint Thomas revues sur d'anciens manuscrits; la meilleure est celle d'Anvers, 1575, 4 vol. in-fol. Cet auteur eut part à la *Poliglotte* d'Anvers.

† HUNNERIC, roi des Vandales en Afrique, succéda à son père Genseric en 477. Ce prince, qui étoit arien, permit d'abord aux catholiques le libre exercice de leur religion; mais il les persécuta dans la suite de la manière la plus barbare. Il bannit 4966 ecclésiastiques, publia divers édits contre eux, et en fit mourir jusqu'à 40,000 par des tourmens inouïs, à la persuasion des

évêques ariens. Théodoric son frère et ses enfans, le patriarche des ariens, et tous ceux contre lesquels il avoit conçu quelques soupçons, furent les victimes de sa cruauté. Il employoit indifféremment le fer et le feu pour la satisfaire. Ce furieux mourut la huitième année de son règne, l'an 448. Victor de Vite dit qu'il fut mangé des vers qui sortoient de toutes les parties de son corps. Grégoire de Tours écrit qu'étant entré en frénésie il se mangea les mains. Isidore ajoute que ses entrailles sortoient de son corps, et qu'il eut la même fin qu'Arius, dont il avoit voulu établir la secte par tant de massacres. On ne peut nier que ce prince ne méritat de mourir d'une mort violente; mais il est difficile de concilier tant de récits différens faits par des historiens dont le discernement est souvent en défaut.

† HUNNIUS (Gilles), ministre de Wittemberg, et théologien luthérien, mort en 1603 à 53 ans, a beaucoup écrit contre les calvinistes. On cite sur-tout son *Calvinus judaïsans*, Wittemberg, 1595, in-8°. Il y charge, avec la violence la plus outrée, le réformateur de Genève de toutes les hérésies possibles. On a de lui d'*autres ouvrages* de controverse, en 5 vol. in-fol., où il attaque également les catholiques et les calvinistes.

HUNNOLD (François), né dans le pays de Nassau, entra chez les jésuites, et se distingua par ses *Sermons*, qui sont peut-être les meilleurs parmi ceux qui ont été faits en Allemagne vers le commencement du dernier siècle : ils sont en 6 volumes in-folio, d'abord imprimés à Cologne et à Augsbourg. Les éditions en ont été multipliées dans différentes provinces d'Allemagne. On lui reproche de s'écarter quelquefois des plans qu'il annonce, et de ne choisir pas toujours bien les exemples qu'il apporte en preuve des vérités qu'il avance. Il mourut à Trèves en 1746.

* I. HUNT (Gauthier), moine anglais de l'ordre des carmes, distingué dans un concile qui fut tenu à Florence contre les Grecs, au temps où il fut question de réunir les deux Églises, mourut en 1470. Il a *écrit* un livre sur cette matière.

*II. HUNT (Jérémie), savant théologien dissident, né à Londres en 1678, élève de M. Thomas Rowe, ministre dissident. Après avoir achevé ses études dans les universités d'Edimbourg et de Leyde, il étudia dans cette dernière ville, sous un savant rabbin, l'hébreu et les anciens livres des juifs. Il fut ensuite prédicateur d'une congrégation anglaise à Amsterdam, et, à son retour en Angleterre, il desservit une autre congrégation à Eunstead au comté de Norfolck, puis il revint à Londres en 1710, où il fut encore pasteur d'une congrégation. En 1729 l'université d'Edimbourg lui conféra le degré de docteur. Hunt a donné plusieurs ouvrages. I. *Essai sur les explications données en différens temps de l'histoire et des révélations de l'Ecriture sainte*, auquel il a joint une *Dissertation sur la chute du premier homme*, in-8°, 1738. II. *Différens Sermons*.

* I. HUNTER (Robert), auteur de la fameuse *Lettre sur l'enthousiasme*, attribuée à Switz, et plus généralement au comte de Shaftsbury. On le croit aussi auteur d'une farce intitulée *Androboros*. Il fut successivement lieutenant-gouverneur de Virginie en 1708, gouverneur de New-Yorck en 1710, et de la Jamaïque en 1728, où il mourut le 31 mars 1734. Pendant son gouvernement de New-Yorck il avoit avancé pour le gouvernement plus

de 20,000 liv. sterling, (environ 460,000 francs) pour l'entretien des troupes du Palatinat, qui y avoient été envoyées.

† II. HUNTER (Guillaume), médecin anglais, né à Kilbride en Ecosse en 1718, fut destiné d'abord à l'état ecclésiastique, pour lequel il avoit de l'éloignement; ainsi il n'eut pas de peine à se rendre aux conseils du docteur Cullen, qui l'engagea à se dévouer à l'étude de la médecine, dont il acquit les premières connoissances sous lui, etc. Hunter regarde les trois années qu'il y employa dans la famille du docteur comme les plus heureuses de sa vie. Il vint ensuite à Edimbourg entendre les leçons du docteur Monro; et recommandé, en 1741, à Londres, au docteur Douglas, par Foulis, imprimeur à Glascow, il y fut d'autant mieux accueilli, que le docteur Douglas eut bientôt apprécié ses talens et ses heureuses dispositions. Admis à l'hôpital de Saint-George à titre d'élève en chirurgie, il s'y distingua par son habileté dans la dissection. En 1743 il présenta à la société royale un *Essai sur la structure et les maladies des cartilages qui servent aux articulations;* la manière dont il traita cet objet, jusqu'alors peu approfondi, atteste les progres qu'il avoit déjà faits dans les recherches anatomiques auxquelles il s'étoit particulièrement livré. Trois ans apres il succéda à Samuel Sharpe, dans les leçons qu'il donnoit à une société privée de jeunes chirurgiens dans Coven-Garden. On dit que dans ses débuts sa timidité ajouta beaucoup à l'embarras de parler en public pour la première fois: ses succès la lui firent aisément oublier dans la suite. L'affluence de ses auditeurs dans l'espace de deux cours qu'il donna lui rendit un produit assez considérable, que sa disposition à obliger eut bientôt dissipé; mais instruit par son expérience, il apprit à devenir plus réservé. Admis en 1747 dans le corps des chirurgiens, il s'adonna, soit à l'exercice de la chirurgie, soit à la pratique des accouchemens. On le consultoit de tous côtés, particulièrement dans tous les cas où le siége ou la nature des maladies exigeoient une profonde connoissance de l'anatomie. En 1750 l'université de Glascow lui conféra le degré de docteur en médecine; et jusqu'en 1764, époque à laquelle il fut nommé médecin extraordinaire de la reine, il consacra son temps soit à ses leçons, soit à la pratique de son art. La société royale de Londres, et l'académie royale des arts, récemment instituée, s'empressèrent de s'associer Hunter: les Transactions philosophiques s'enrichirent de *plusieurs mémoires* intéressans qu'il présenta à la société royale, sur des ossemens trouvés dans la rivière de l'Ohio en Amérique, sur d'autres ossemens trouvés dans le rocher de Gibraltar et sur le nyl-ghau, animal des Indes qui n'avoit point encore été décrit. L'académie des arts s'applaudit de voir adapter aux objets de peinture et de sculpture les connoissances anatomiques que Hunter sut y appliquer avec une justesse qui attestoit à la fois l'étendue et la facilité de son génie. Sa réputation s'étoit répandue dans toute l'Europe, et les sociétés savantes semblerent lutter d'émulation dans leur empressement à se l'associer. En 1781 il fut appelé, à l'unanimité des voix, à la présidence de la société des médecins de Londres; élu associé étranger par la société de médecine de Paris en 1780, et de l'académie royale des sciences en 1782, Hunter s'étoit déjà fait un nom par son *Anatomie de l'utérus dans l'état de grossesse*, en 34 planches, ouvrage entrepris en 1751, et qu'il n'a publié qu'en

1775, dans la seule vue de le perfectionner. En traçant l'esquisse des travaux et des succès de Hunter, nous n'avons présenté que ses titres à la renommée, il en a d'autres à la reconnoissance publique, par sa munificence et le noble emploi de la fortune considérable qu'il s'étoit acquise. Dans l'intention de la consacrer à l'utilité publique, et ne s'étant point marié, ses premières vues se portèrent sur la fondation d'une école d'anatomie. Il présenta en 1765, à M.r Grenville, alors ministre, un mémoire pour obtenir un terrain sur lequel il demandoit de construire à ses frais un théâtre anatomique; il offroit de consacrer 7000 liv. sterl. (environ 155,000 francs) à la construction de l'édifice, et de fonder à perpétuité une chaire d'anatomie. Cette proposition ne fut pas accueillie comme elle devoit l'être. Quelque temps après lord Shelburne témoigna à Hunter le désir de voir s'accomplir son projet, au moyen d'une souscription dans laquelle il s'engageoit lui-même pour une somme de 1000 guinées. La délicatesse de Hunter ne lui permit pas d'accepter cette offre; il préféra d'exécuter son projet à ses propres dépens; il acheta un terrain et fit construire un édifice spacieux, où furent placés un amphithéâtre et toutes ses dépendances, avec une vaste et magnifique salle disposée à recevoir son muséum. On peut, d'après ses travaux et l'empressement de ses élèves à lui faire hommage de leurs préparations anatomiques, juger du nombre des pièces de ce genre dont il avoit formé sa collection: il y avoit joint un cabinet de fossiles; une riche bibliothèque d'auteurs grecs et latins et de livres de littérature et de sciences; un cabinet de médailles antiques dont M. Combe a en partie publié le catalogue; une riche collection de coquilles et de coraux, rassemblés par le docteur Fothergill, ajoutoient à la magnificence de ce muséum, commencé depuis 1770, et pour lequel Hunter avoit dépensé plus de 20,000 liv. ster. (environ 450,000 francs). Comblé d'honneurs et de richesses, estimé de son souverain, Hunter sembloit avoir réuni autour de lui tout ce qui peut attacher à la vie, et malheureusement il n'en jouit pas long-temps: il mourut le 30 mars 1783 d'une attaque de paralysie. Il légua la jouissance et l'usage de son muséum à son neveu Matthieu Baillie, pendant l'espace de 30 années, et en assigna la propriété à l'université de Glascow: il y joignit un fonds de 8000 liv. ster. (environ 176,000 francs) pour l'entretien et l'augmentation de cette collection. Hunter, d'une petite stature, mais bien pris dans sa taille, et extrêmement frugal, se levoit de très-grand matin: tous les instans que lui laissoient ses affaires étoient consacrés à ses recherches anatomiques ou à son muséum. Ses manières et son extérieur étoient engageans; il savoit appeler la confiance des malades qui le consultoient, par l'attention qu'il leur donnoit. Dans ses consultations avec ses confrères, il ne présentoit son opinion qu'avec beaucoup de candeur et de défiance; dans les entretiens familiers il étoit gai et sans prétention. Ceux qui l'ont connu font l'éloge de sa pénétration, de sa mémoire, de sa grande facilité et de son jugement.

* III. HUNTER (Jean), frère du précédent, marcha sur ses traces avec succès. Né en 1728, et ayant perdu son père à l'âge de 10 ans, il atteignit sa vingtième année sans avoir fait aucune étude. La réputation que son frère s'étoit acquise l'engagea à se rendre auprès de lui. Hunter développa bientôt les ta-

lens dont la nature l'avoit doué. Il fit ses premières études en chirurgie à l'hôpital de Chelsea, sous le célèbre Cheselden, et ses progrès furent si rapides, que l'hiver suivant il enseignoit l'art de disséquer aux élèves de son frère, qui dans la suite se reposa entièrement sur lui de ce soin. Hunter se livra avec une sorte de fureur et avec tant de constance pendant dix ans à l'étude de l'anatomie, qu'il parvint à enrichir cette science de *plusieurs connoissances nouvelles*, telles que les ramifications des nerfs olfactoires sur les membranes du nez, la distribution de quelques-unes des branches des nerfs de la cinquième paire, la route des artères de l'utérus aboutissant au placenta. Il démontra l'existence des vaisseaux lymphatiques dans les oiseaux. L'anatomie comparative étoit son étude favorite; il s'étoit formé une ménagerie où il entretenoit tous les animaux qu'il pouvoit se procurer; il étudioit leurs habitudes et leurs mœurs, et cherchoit à établir les principes de l'économie animale sur la comparaison du même organe observé dans des individus d'espèces différentes. son esprit observateur cherchoit à appliquer les connoissances qu'il puisoit dans cette étude aux progrès de la chirurgie; il suivoit toutes les grandes opérations, s'appliquoit, lorsqu'elles n'avoient pas eu le succès qu'on s'en étoit promis, à en rechercher les causes; c'est ainsi qu'il en perfectionna quelques-unes, et particulièrement celle de l'hydrocèle. Plusieurs sociétés savantes voulurent le compter parmi leurs membres; adopté en 1767 par la société royale de Londres, il le fut successivement par celle de Gothembourg, par la société royale de médecine et l'académie de chirurgie de Paris, par la société philosophique d'Amérique, et par le collége de chirurgie d'Irlande. Il fut en même temps chirurgien du roi, de l'hôpital de Saint-George, chirurgien-général de l'armée, et inspecteur-général des hôpitaux. Quelques contradictions qu'il éprouva dans une occasion où il voulut étouffer ou ses plaintes ou son ressentiment furent immédiatement suivies de sa mort subite au mois d'octobre 1793. Hunter étoit d'une stature médiocre, mais d'une forte complexion, d'une activité extrême, d'un tempérament ardent et impatient, d'une franchise qu'il porta quelquefois jusqu'à l'exces. Il dormoit peu : ses travaux, pénibles pour tout autre, ne fatiguoient point sa robuste constitution. Il n'apprécioit l'argent que comme un moyen de faciliter ses études et ses recherches; et tout entier aux progrès de son art, il donna trop peu d'attention aux intérêts de sa propre famille. Indépendamment des *nombreux mémoires* de Hunter que renferment les Transactions philosophiques, on a de lui, I. *Natural history of the human teeth*, 1771, in-4°, dont la seconde partie parut en 1778, et qui a été traduite en latin. II. Un *Traité des maladies vénériennes*, in-4°, 1786. III. Des *Observations sur certaines parties de l'économie animale*, in-4°, 1786. IV. Un *Traité sur les plaies d'armes à feu*, qui n'a paru qu'en 1794, après la mort de l'auteur.

* IV. HUNTER (Henri), docteur écossais, desservant de l'église presbytérienne de London-Wall, et littérateur distingué, naquit à Culross au comté de Perth en 1741. Destiné par sa famille à l'état ecclésiastique, il s'adonna dès son jeune âge à la littérature sacrée, et devint ensuite l'un des prédicateurs les plus célèbres de l'Angleterre. Ses *Sermons*, qu'il prêchoit dans la manière de Blair et de Robertson, attiroient tous les Ecossais distin-

gués qui résidoient à Londres. Il avoit *traduit* les Fragmens physionomiques de Lavater, et étoit même allé le voir à Zurich. Sa douleur fut inexprimable dès qu'il eut appris que cet homme célebre étoit devenu la victime de la guerre, et il composa un *Poëme* en son honneur. Le docteur Hunter entendoit fort bien les langues française et allemande. On a de lui d'excellentes *Traductions* d'Euler et de Bernardin de Saint-Pierre. Il mourut à Bristol-Wells vers la fin de 1802. Hunter a publié, en forme de lettre à une dame, un *Voyage en France, en Allemagne, en Hongrie et en Turquie*. Dans ses lettres sur la Turquie, il exprime beaucoup de haine pour le despotisme et la superstition, et dans celles écrites de France, il pleure sur les ruines de la monarchie et des institutions monastiques.

* I. HUNTINGTON (Seline, comtesse de), seconde fille de Washington Shirley, comte de Ferrers, née en 1700, morte en 1791, mariée en 1721, à Théophile, comte de Huntingdon, qui eut d'elle quatre fils et trois filles, fut une très-rigide calviniste, et ne cessa jamais de contribuer à la propagation de cette doctrine. Une maladie dangereuse tourna ses pensées vers les contemplations des méthodistes, et, pendant tout le temps qu'elle vécut depuis, elle employa sa fortune à entretenir des prédicateurs ambulans, et à fonder des chapelles dans les différentes provinces.

* II. HUNTINGTON (Robert), savant théologien anglais, né en 1636, à Deerhust, au comté de Glocester, s'adonna particulièrement à l'étude des langues orientales, et fut nommé chapelain de la factorerie anglaise à Alep, où un séjour de onze années le mit à portée de se procurer beaucoup de manuscrits et de faire différentes excursions dans le Levant. Il parcourut presque toute la Galilée, fit un voyage à Samarie, à Jérusalem; en Chypre et en Egypte, où il rassembla nombre de curiosités et quantité de manuscrits. A son retour en Angleterre il en vendit ou en donna une grande partie à la bibliothèque bodléienne. Il mourut peu de temps après avoir été sacré évèque de Raphoe, en 1701, âgé de 66 ans. On a de lui un *Mémoire sur les colonnes de porphyre d'Egypte* dans les Transactions philosophiques, et quelques-unes de ses *Observations* dans la collection de Voyages curieux donnée par J. Ray, en 2 vol. in-8°.

III. HUNTINGTON. *V.* HENRI DE HUNTINGTON, n° XXIX.

* HUNTORST (Gérard), l'un des meilleurs peintres de l'école hollandaise du temps où il vécut, naquit à Utrecht en 1592. Il fut disciple de Bloemaert et étudia à Rome où il se fit distinguer par ses *tableaux de nuits*. De retour à Utrecht, il s'adonna à la peinture de l'histoire, et eut un grand nombre d'élèves anversois. Charles Ier le fit venir en Angleterre, où il exécuta de grands ouvrages. On ignore le temps où il mourut.

† HUR, fils de Caleb, petit-fils d'Esron, époux de Marie, sœur de Moyse, si l'on en croit Josèphe. Lorsque Moyse envoya Josué combattre contre les Amalécites, il monta sur la montagne avec Aaron et Hur. Pendant qu'il élevoit les mains, priant le Seigneur, Aaron et Hur lui soutinrent les bras, craignant que, s'ils retomboient, Dieu cessât d'être favorable aux Israélites.

I. HURAULT. *Voy.* HOSPITAL, n° II.

† II. HURAULT (Philippe), comte

de Chiverny, conseiller au parlement de Paris, ensuite maître des requêtes de l'hôtel, parvint aux emplois les plus considérables en épousant une fille du président de Thou. Ce magistrat lui céda la charge de chancelier du duc d'Anjou, qui, étant monté sur le trône de France sous le nom de Henri III, le nomma garde des sceaux en 1578. Ses liaisons avec les ligueurs le firent disgracier dix ans après; mais Henri IV le rappela. Ce ministre mourut le 29 juillet 1599, à 72 ans, avec la réputation d'un courtisan adroit et d'un homme vain. Le titre de comte le flattoit plus que celui de chancelier. Il a laissé des Mémoires, connus sous le nom de *Mémoires d'état de Chiverny*, où l'on trouve bien peu de particularités curieuses. La meilleure édition est celle de 1636, in-4°. On lit dans le même volume des *Instructions politiques et morales*, qui sont plus estimées que les Mémoires. On y trouve aussi la *Généalogie de sa famille*. Hurault ne laissa qu'un fils, mort sans postérité en 1648. Mais il existe des branches collatérales de sa famille.

III. HURAULT (Philippe), de la même famille que le précédent, devenu évêque de Chartres, acheta des héritiers de Brèves, ambassadeur à Constantinople, une riche bibliothèque, qui a passé à celle du roi sous le règne de Louis XIII. Elle renfermoit quatre cent dix-huit volumes, et cent dix manuscrits syriaques, arabes, turcs et persans, avec les matrices des caractères de ces diverses langues.

† HURÉ (Charles), d'abord professeur d'humanités dans l'université de Paris, ensuite principal du collége de Boncourt, né à Champigny-sur-Yonne en 1639, et mort à Paris le 17 novembre 1717, s'étoit proposé de ne rien ignorer de ce qui peut faire l'objet des connoissances théologiques, et cultiva les langues orientales avec succès. Il avoit puisé auprès des solitaires de Port-Royal le goût des lettres et de la piété. Nous avons de lui, I. Un *Dictionnaire de la Bible*, en 2 vol. in-fol., 1715, beaucoup moins parfait et moins étendu que celui du savant dom Calmet. II. Une édition latine du *nouveau Testament*, avec de courtes notes estimées, en 2 vol. in-12. III. La traduction française du *nouveau Testament*, et de ses notes latines augmentées, Paris, 1702, quatre vol. in-12. Cette traduction est celle de Mons un peu retouchée. IV. *Grammaire sacrée*, ou *Règles* pour entendre le sens littéral de l'Ecriture sainte, Paris, 1707, in-12. Huré étoit un Quesnel un peu mitigé, suivant l'auteur du Dictionnaire des livres jansénistes.

† HURET (Grégoire), dessinateur et graveur, né à Lyon en 1610, mort à Paris en 1670, acquit de la réputation dans son art, et publia quelques *Ecrits* polémiques contre Sallo, auteur du Journal des Savans. On estime le *Théâtre de la Passion*, en 32 tableaux, dessinés et gravés par cet artiste, Paris, 1664, in-fol.

I. HURTADO (Thomas), célèbre théologien de Tolède, enseigna à Rome, à Alcala et à Salamanque, avec beaucoup de réputation, et mourut en 1659. On a de lui une *Philosophie* selon la doctrine de S. Thomas, production très-mauvaise. On fait plus de cas de ses *Résolutiones orthodoxo-morales*, Coloniæ, 1655, in-fol. Il est encore auteur d'un traité *De unico martyrio*, contre celui *De martyrio per pestem*, du jésuite Théophile Raynaud, qui lui répondit d'une manière victorieuse.

II. HURTADO. *Voy.* MENDOZA, nº III.

HURTRELLE (Simon), sculpteur, né à Béthune, mort à Genevilliers près de Paris, en 1724, à 74 ans, orna les jardins de Versailles de ses ouvrages.

† HUS (Jean), naquit à Hus, petit bourg de Bohême. Ses talens le tirèrent de l'obscurité dans laquelle il étoit né; il devint recteur de l'université de Prague, et confesseur de Sophie de Bavière, épouse de Venceslas, roi de Bohême, sur laquelle il eut beaucoup d'ascendant. L'hérésiarque Wiclef avoit depuis peu débité ses opinions; Jean Hus adopta une partie de celles qui étoient défavorables à l'Eglise romaine. Il n'attaqua d'abord, ni le pouvoir qu'elle donne aux prêtres d'absoudre, ni la nécessité du sacrement de pénitence, ni même le dogme des indulgences, mais il en condamna l'abus; il croyoit qu'on l'expliquoit mal aux fidèles, et qu'ils comptoient trop sur ces indulgences; il croyoit, par exemple, qu'on ne pouvoit accorder des indulgences pour une contribution aux croisades. Il prétendit qu'on n'abusoit pas moins du pouvoir de pardonner, et que le pape excommunioit pour des causes trop légères, pour ses intérêts personnels. Il soutint qu'une pareille excommunication ne séparoit point les fidèles du corps de l'Eglise, et que, puisque le pape pouvoit abuser de son pouvoir, lorsqu'il infligeoit des peines, c'étoit aux fidèles à voir et à juger si l'excommunication étoit juste ou injuste, et que, s'ils voyoient clairement qu'elle étoit injuste, ils ne devoient point la craindre. Ce principe portoit un coup mortel à l'autorité des papes et à celle du clergé; autorité que Jean Hus regardoit comme un obstacle invincible à la réforme qu'il souhaitoit de voir établir. Il tourna donc tous ses efforts vers cet objet, et, pour rassurer les consciences contre la crainte de l'excommunication, il entreprit de faire voir que l'excommunication injuste ne séparoit, en effet, personne de l'Eglise. C'est ce qu'il se proposa d'établir dans son traité *de l'Eglise.* « La base de ce traité, c'est que l'Eglise est un corps mystique, dont Jésus-Christ est le chef, et dont les justes et les prédestinés sont les membres: comme aucun des prédestinés ne peut périr, aucun des membres de l'Eglise n'en peut être séparé par aucune puissance; ainsi l'excommunication ne peut exclure du salut éternel. Les réprouvés n'appartiennent point à cette Eglise; ils n'en sont point de vrais membres: ils sont dans le corps de l'Eglise, parce qu'ils participent à son culte et à ses sacremens; mais ils ne sont pas pour cela du corps de l'Eglise, comme les humeurs vicieuses sont dans le corps humain, et ne sont point des parties du corps humain. Le pape et les cardinaux composent donc le corps de l'Eglise, et le pape n'en est point le chef. Cependant le pape et les évêques, qui sont les successeurs des apôtres dans le ministère, ont le pouvoir de lier et de délier; mais ce pouvoir n'est, selon Jean Hus, qu'un pouvoir ministériel, qui ne lie point par lui-même: car le pouvoir de lier n'a point plus d'étendue que le pouvoir de délier; et il est certain que le pouvoir de délier n'est dans les évêques et dans les prêtres qu'un pouvoir ministériel, et que c'est J. C. qui délie en effet, puisque, pour justifier un pécheur, il faut une puissance infinie qui n'appartient qu'à Dieu: de là Jean Hus conclut que la contrition suffit pour la rémission des péchés, et que l'absolution ne remet pas nos péchés, mais les déclare remis. Le pape et les évêques abusent, selon Jean Hus, de ce pouvoir purement ministériel; l'E-

glise ne subsisteroit pas moins, suivant lui, quand il n'y auroit ni pape, ni cardinaux. Les chrétiens ont dans l'Ecriture un guide sûr pour se conduire : il ne faut pourtant pas croire que les évêques n'aient aucun droit à l'obéissance des fideles ; sans doute, les fidèles doivent leur obéir ; mais cette obéissance ne doit pas s'étendre jusqu'aux ordres manifestement injustes, et contraires à l'Ecriture ; car l'obéissance que les fidèles doivent est une obéissance raisonnable. Tous ces sujets sont traités avec assez d'ordre et de méthode par Jean Hus : on y trouve des invectives grossières ; c'étoit le ton du siecle : et les livres de Jean Hus ont servi de répertoire aux réformateurs qui l'ont suivi. » (Pluquet, Dictionnaire des hérésies.) On dénonça ces opinions au pape Jean XXIII, et on cita l'auteur à comparoitre vers l'an 1411. Il ne comparut point. On assembla cependant le concile de Constance. L'empereur Sigismond, frère de Venceslas, roi de Bohême, l'engagea à aller se défendre dans ce concile. L'hérésiarque bohémien y vint en 1414 avec toute la confiance d'un homme qui croyoit n'avoir rien à se reprocher. Dès qu'il fut arrivé, les Pères l'entendirent. Après lui avoir fait la lecture de vingt-six articles tirés de son ouvrage sur l'Eglise, le cardinal de Cambrai lui dit : « Vous voyez de combien de crimes atroces vous êtes accusé ! c'est à vous de bien examiner ce que vous devez faire. Vous avez à choisir entre deux partis : ou de vous soumettre humblement à la sentence et au jugement du concile, ou de vous résoudre à subir la peine que mérite votre obstination. Répondez. — Jean Hus répondit : « Je suis prêt à recevoir du concile toutes les lumières qu'il voudra bien me donner ; mais je vous conjure, au nom de Dieu, notre père commun, de ne pas me forcer à blesser ma conscience, et à mettre en danger mon salut éternel : je le ferois en abjurant les articles qu'on vient de me proposer. Si quelqu'un m'enseigne quelque chose de meilleur, je suis prêt à faire sincèrement ce qu'on exigera de moi. Quant aux articles qu'on m'impute, je ne dois ni ne puis les abjurer, sans donner à entendre que j'en suis l'auteur. — Mais, répliqua l'empereur, quelle répugnance trouvez-vous à renoncer aux articles qui vous sont attribués ? Pour moi, je suis dans la disposition d'abjurer toute sorte d'erreurs, s'ensuit-il de là que je les aie défendues ? » On le reconduisit en prison. L'empereur, les princes, les prélats, eurent beau lui demander une rétractation : caresses, menaces, excommunication, chatimens, rien ne put l'engager à se soumettre. Il fut enfin condamné dans la 15e session à être dégradé et ses livres à être brûlés. Après la cérémonie de la dégradation, on mit sur sa tête une mitre de papier, haute d'une coudée, en forme pyramidale, sur laquelle on avoit peint trois diables, avec cette inscription : L'HÉRÉSIARQUE. Dès ce moment, l'Eglise se dessaisit de lui et le livra au bras séculier. Le magistrat de Constance, à qui l'empereur l'avoit remis, le condamna au feu en 1415. Les valets de ville se saisirent aussitôt de lui ; et, après l'avoir fait passer devant le palais épiscopal pour voir brûler ses livres, ils le conduisirent au lieu du supplice. Sa fermeté l'y suivit ; il crioit au peuple que « s'il étoit condamné, ce n'étoit pas pour ses erreurs, mais par l'injustice de ses ennemis. » Enfin, après qu'on l'eut attaché au poteau, et qu'on eut préparé le bois, l'électeur palatin et le maréchal de l'empire l'exhortoient encore à se rétracter : il persista ; et l'électeur s'étant retiré, on alluma le feu. Ses cendres furent soigneusement ra-

massées, et on les jeta dans le Rhin, de peur que ses sectateurs ne les recueillissent pour en faire des reliques. Æneas Sylvius dit que les hussites raclerent la terre dans l'endroit où leur maître avoit été brûlé, et qu'ils emporterent cette poussière à Prague. Cet auteur ajoute que jamais les sages de l'antiquité ne souffrirent la mort avec plus de constance. Jean Hus laissa des *Commentaires* sur divers morceaux de l'Écriture sainte, et plusieurs *Traités dogmatiques et moraux*, dont quelques-uns furent écrits pendant sa prison. La conduite du concile à l'égard de ce sectaire, muni d'un sauf-conduit de l'empereur, fit beaucoup murmurer dans le temps. Bien des gens en sont encore étonnés aujourd'hui ; mais il faut faire attention, 1° Que ce sauf-conduit ne lui avoit été donné que pour venir se justifier au concile : il n'y a donc point d'apparence que l'intention de Sigismond ait été de prendre Jean Hus sous sa protection en cas qu'il fût condamné par le concile. 2° Le sauf-conduit ne dit point que l'on ne pourra arrêter Jean Hus, quelque jugement que le concile porte sur sa doctrine et sur sa personne : il n'est donné que pour la route, depuis Prague jusqu'à Constance, dans laquelle il étoit difficile de voyager, sur-tout pour Jean Hus, qui avoit un grand nombre d'ennemis en Allemagne, depuis qu'il avoit fait ôter aux Allemands les priviléges dont ils jouissoient dans l'université de Prague, de laquelle tous les Allemands s'étoient retirés. 3° Jean Hus lui-même ne croyoit point que le sauf-conduit qu'il avoit demandé et obtenu lui assurât l'impunité de sa résistance au concile, quel qu'en fût le jugement : on le voit par les lettres qu'il écrit avant de partir pour Prague. Il dit dans une d'elles « qu'il s'attend à trouver dans le concile plus d'ennemis que Jésus-Christ n'en trouva dans Jérusalem. » Dans cette même lettre il demande à ses amis le secours de leurs prières, afin que, s'il est condamné, il glorifie Dieu par une fin chrétienne. Il y parle de son retour comme d'une chose fort incertaine. Est-ce là le langage d'un homme qui croit avoir un sauf-conduit capable de le mettre à l'abri des suites du jugement du concile ? On remarquera que le concile condamna les propositions de Jean Hus, sans les qualifier chacune en particulier. Il se borna à condamner sa doctrine et à dégrader sa personne, en l'abandonnant au bras séculier qui le condamna à la mort sans aucune autre forme, ce qui ne sauroit être équitablement imputé au concile. (*Voy.* Brogni.) Ceci est d'autant plus nécessaire à observer, que différens écrivains ont dit que, malgré le sauf-conduit de l'empereur, les pères du concile avoient inhumainement et proditoirement fait périr ce malheureux ; ce qui est démontré faux par les actes mêmes du concile qui, après avoir condamné les écrits de Hus, abandonne sa personne au bras séculier, déclarant « n'avoir plus rien à faire à son égard. » C'est la première et l'unique fois qu'un concile général ait suivi cette méthode ; mais on crut devoir en user ainsi, parce qu'il s'agissoit de propositions manifestement contraires à la doctrine catholique. Des cendres de cet hérésiarque sortit une guerre civile. Ses sectateurs, au nombre de quarante mille, remplirent la Bohème de sang et de carnage. Tous les prêtres qu'ils rencontroient payoient de leur tête la barbarie des magistrats de Constance. L'édition des *Ouvrages* de cet hérésiarque, faite à Nuremberg, en 2 vol. in-folio, 1558, redonnée en 1715, et qui comprend sa Vie et celle de Jérôme de Prague, est recherchée par ceux qui s'intéressent à leur mémoire.

HUSSEIN, favori d'Ibrahim, empereur des Turcs, avoit été berger. Comme il faisoit paître son troupeau près de la prison de ce prince, il l'avoit diverti par ses chansons rustiques, et par les airs qu'il jouoit sur son flageolet. Ibrahim ne fut pas plutôt sorti de son cachot et monté sur le trône, qu'il fit Hussein son confident. Ce favori abusa des faveurs de son prince, et fit même étrangler le grand-visir Méhémet. Cette barbarie lui attira la haine du peuple, qui le mit en pièces l'an 1648.

* HUSTACHE, poëte français, naquit à Amiens en 1203; la licence et l'enjouement caractérisent la plupart de ses poésies. On estime son *Fabliau* du *boucher d'Abbeville*. Boccace n'a fait que répéter Hustache d'Amiens dans plusieurs de ses nouvelles. Celle du *Mari jaloux qui confesse sa femme*, est de l'invention de cet auteur.

† HUSZTI (André) fut longtemps professeur de belles-lettres à Coloswar ou Clausenbourg en Transilvanie; mais ayant été cité par le synode de la confession helvétique, à cause de sa mauvaise conduite, et n'ayant point comparu, il fut privé de son emploi et excommunié par ce synode l'an 1742. Huszti mena pendant quelque temps une vie errante, et embrassa la religion catholique; ce qui lui procura un emploi honorable à Alba-Julia, aujourd'hui Carlsbourg. Il continua à vivre dans la crapule: on le chassa, et il erra de nouveau jusqu'à sa mort, arrivée l'an 1755. On a de lui, I. *Jurisprudentia Hungarico-Transilvanica*, Hermanstadt, 1742, in-4°, très-estimé. II. *Dacia vetus et nova*. C'est une histoire de la Transilvanie, appuyée sur des monumens peu authentiques. III. *Commentarii de rebus Hunnorum*. Ces deux derniers ouvrages sont manuscrits. Le P. Pray, savant jésuite, fait un grand éloge de ces *Commentaires*, et dit en avoir beaucoup profité pour ses *Annales Hunnorum*.

† HUTCHESON (François), originaire d'Écosse, né en 1694 dans le nord de l'Irlande, appelé en 1729 à Glascow pour y professer la philosophie, y mourut en 1747. On a de lui, I. Un *Système de philosophie morale*, publié après sa mort à Glascow, en 1755, in-4°, par François HUTCHESON, son fils, docteur en médecine, et traduit en français par Eidous, Lyon, 1770, 2 v. in-12. II. *Recherches sur les idées de la Beauté et de la Vertu*, Amsterdam, 1749, 2 v. in-12, traduites en français par le même Eidous. Hutcheson établit dans cet ouvrage le sens moral par lequel nous distinguons le bien du mal. III. *Essai sur la nature et sur la conduite des passions et des affections, avec des éclaircissemens sur le sens moral*, 1728. Cet ouvrage soutint la réputation de l'auteur, qui avoit du talent pour la métaphysique.

* HUTCHINS (Jean), ecclésiastique anglais, naquit en 1693, dans le comté de Dorset, dont il s'est appliqué à écrire l'histoire sous le titre suivant: *The History and Antiquities of the county of Dorset, compiled from the best and most ancient historians*, London, 1774, 2 vol. in-fol. Cet ouvrage, rédigé avec beaucoup de soin, et donné par souscription, doubla de prix aussitôt qu'il fut publié. Hutchins mourut en juin 1773.

† I. HUTCHINSON (Jean), considéré comme le fondateur d'une secte qui compte aujourd'hui peu de personnes encore adhérentes à ses opinions, naquit peu favorisé de la fortune, à Spennythom, dans le comté d'Yorck, en 1674. Il

s'appliqua dans le principe à la minéralogie, et rassembla dans ses voyages en Angleterre et dans le pays de Galles, une riche collection de minéraux et de fossiles, qu'il confia au docteur Woodward pour la décrire, et publier en même temps les observations qu'il y avoit jointes. Woodward fut apparemment dépositaire infidele, car Hutchinson l'accuse de lui avoir dérobé jusqu'au mérite d'avoir recueilli la collection; et cet incident les brouilla pour toujours. En 1724 il publia la premiere partie de son ouvrage, intitulé les *Principes de Moyse*, dont il donna successivement toutes les années un vol., et dont la collection a été donnée, en 1748, en 12 vol. in-8°. Dans son début il attaqua avec beaucoup d'aigreur la Théorie de la terre, de Woodward, et l'auteur lui-même. Le but de son ouvrage et de sa doctrine, est d'établir que toutes les connoissances naturelles, et celles qui tiennent au spirituel sont renfermées dans l'Écriture sainte et qu'il ne falloit point chercher ailleurs leur origine. Il s'appuye sur les étymologies les plus singulières et les plus hasardées, et prétend que chaque racine hébraïque présente un sens spirituel. L'air de mystère, la tournure cabalistique qu'il donnoit à l'explication de ses principes, et son ton dogmatique, produisirent une telle prévention contre lui, que tous ceux qu'on suspectoit imbus de ses opinions ne pouvoient parvenir à aucun avancement. On attribue à Hutchinson *l'invention d'une horloge marine* pour découvrir la longitude en mer, qui eut l'approbation de Newton, et dont Whiston parle avec éloge. On ne peut contester à Hutchinson des talens et des connoissances, mais, à beaucoup d'égards, ce fut un homme singulier, violent et haineux, auquel on a reproché d'avoir peu de jugement. Il mourut en 1737, âgé de 63 ans.

*II. HUTCHINSON (Jean HELY), jurisconsulte et homme d'état, né en 1715, mort en 1794. Son activité et son talent lui mériterent à la fois les places de premier avocat du roi, de secrétaire d'état, et de prévôt du collége de la Trinité à Dublin, sans compter plusieurs autres emplois lucratifs. Son ambition étoit si démesurée, que le lord North disoit de lui : « On donneroit à cet homme l'Angleterre et l'Irlande, qu'il demanderoit encore l'île de Man pour se faire un jardin potager. » Quoique cette réputation lui fit tort, on rendoit justice à son éloquence et à ses grands talens.

HUTINOT (Louis), sculpteur de Paris, mort en 1679, âgé de 50 ans. Cet artiste avoit du talent; mais il vint dans un siècle trop fécond en grands hommes pour y être distingué. Il y a de lui dans les jardins de Versailles *une figure* représentant Céres.

† I. HUTTEN (Ulric de), poëte latin, né dans le château de Steckelberg le 2 avril 1488, servit en Italie dans l'armée de l'empereur Maximilien, qui lui conféra la couronne poétique. L'impétuosité de son caractere lui fit des ennemis presque par-tout. Il mourut le 29 août 1523, dans la maison du prédicateur Schegg, située sur l'île Dufnau, au milieu du lac de Zurich, après avoir mené une vie inquiete et agitée. Il *publia*, le premier, en 1518, deux livres de Tite-Live, qui n'avoient point encore vu le jour. Il a aussi travaillé aux *Epistolæ obscurorum virorum*. (*Voy.* GRATIUS, n° II.) On a encore de lui, I. *De Guaïaci medicinâ*, Mayence, 1519, in-4°, réimprimé dans le recueil des Traités de la maladie vénérienne, Leyde, 1728, 2 vol. in-fol. L'auteur, dans son épitre dédicatoire, avoue qu'il a eu long-

temps à souffrir de cette maladie. II. Des *Poésies* qui parurent à Francfort en 1538, in-12. III. Des *Ecrits* contre le duc de Wittemberg, très-rares, et imprimés à Steckelberg, 1519, in-4°. Ils roulent sur l'assassinat de son cousin Jean HUTTEN, grand-maréchal de sa cour, dont la femme étoit aimée du duc. On a de lui deux autres *Pièces* en vers sur cette mort, publiées dans les *Vitæ summorum virorum*, Cologne, 1735, in-4°. Cette même année, il découvrit Pline, Quintilien, Marcellin, et un traité *de veritate Ecclesiæ conservandâ, et schismate inter Henricum IV et Gregorium VII*, qu'il publia à Mayence en 1520. Il écrivit aussi une *Chronique* de la conduite que les papes avoient tenue envers les empereurs dans tous les siècles, et fit imprimer la même année un traité *de schismate extinguendo et verâ libertate ecclesiasticâ adserendâ*, qu'il trouva à Boppard dans l'archevêché de Trèves. Vers le même temps, il se déclara ouvertement pour Luther, et le pape l'ayant enveloppé dans la bulle qu'il fit contre ce sectaire, il apostilla cette bulle de remarques injurieuses qu'il fit imprimer avec sa plainte *en vers latins*, sur ce que les livres de Luther avoient été brulés à Mayence. IV. Des *Dialogues* en latin *sur la religion catholique romaine* parurent d'abord à Paris en 1519, in-4°, ensuite à Mayence, 1520, in-4°; ils sont au nombre des livres rares. Après avoir long-temps balancé, il se déclara entièrement pour cette secte. On peut voir sa Vie par Burchard, Wolfembutel, 1717, in-12, et un article curieux sur le tome 15e des Mémoires de Nicéron. Un gentilhomme de Franconie lui consacra l'épitaphe suivante :

Hic eques auratus jacet, oratorque disertus,
Huttenus vates carmine et ense potens.

† II. HUTTEN (Jacob), enthousiaste silésien du 16e siècle, disciple de Storck, et, après lui, l'un des chefs des anabaptistes, acheta dans la Moravie un terrain assez étendu dans un canton fertile mais inculte, et, après avoir rassemblé des frères, il leur proposa un symbole et des lois. Ce symbole portoit, dit l'abbé Pluquet, 1° « que Dieu, dans tous les siècles, s'étoit choisi une nation sainte, dépositaire du vrai culte, et ce peuple chéri étoit sans doute celui que Hutten avoit réuni en Moravie; 2° qu'il faut regarder comme impies toutes les sociétés qui ne mettent pas leurs biens en commun, qu'on ne peut pas être riche en particulier, et chrétien tout ensemble; 3° que Jésus-Christ n'est pas Dieu, mais prophète; 4° que des chrétiens ne doivent pas reconnoître d'autres magistrats que les pasteurs ecclésiastiques; 5° que toutes les marques extérieures de religion sont contraires à la pureté du christianisme, dont le culte doit être dans le cœur, et qu'on ne doit pas conserver d'images, puisque Dieu l'a défendu; 6° que tous ceux qui ne sont pas rebaptisés, sont de véritables infideles, et que les mariages contractés avant la nouvelle régénération, sont annulés par l'engagement que l'on prend avec Jésus-Christ; 7° que le baptême n'effaçoit pas le péché originel, ni ne conféroit la grace, qu'il n'étoit qu'un signe par lequel tout chrétien se livroit à l'Eglise; 8° que la messe est une invention de Satan, le purgatoire une rêverie, et l'invocation des saints une injure faite à Dieu; que le corps de Jésus-Christ n'est pas réellement présent dans l'Eucharistie. » Les *frères de Moravie*, car c'est ainsi qu'ils s'appeloient, n'accordoient le baptême qu'aux adultes. Ils recevoient la cène deux fois l'année. C'étoit presque leur seul exercice de religion. Ils s'as-

sembloient cependant tous les mercredis et tous les dimanches dans des maisons particulières, pour entendre de mauvais discours prêchés sans ordre et sans préparation. Ils habitoient toujours la campagne, et exploitoient les terres des gentilshommes, qui les prenoient de préférence pour leurs fermiers, parce qu'ils étoient excellens travailleurs et pleins de probité. Lorsqu'une colonie s'étoit chargée de faire valoir un domaine, elle vivoit en commun, ne souffrant dans son sein aucun homme oisif. Dès le matin, après une prière que chacun faisoit en secret, les uns se répandoient à la campagne pour la cultiver, d'autres exerçoient dans des ateliers les métiers qu'on leur avoit appris. Personne n'étoit exempt du travail. Tous les travaux se faisoient en silence. C'étoit un crime de le rompre au réfectoire. Avant de toucher aux viandes, chaque frère prioit en secret, et demeuroit près d'un quart d'heure les mains jointes sur la bouche, dans une espèce d'extase. On ne sortoit point de table qu'on n'eût prié en secret un quart d'heure. Après le repas, chacun reprenoit son travail. Le silence étoit observé rigoureusement aux écoles parmi les enfans. On les auroit pris pour des statues qui avoient la même parure; car tous les frères et toutes les sœurs avoient des habits de la même étoffe et taillés sur le même modèle. Les mariages n'étoient point l'ouvrage de la passion ou de l'intérêt. Le supérieur tenoit un registre des jeunes personnes des deux sexes qui étoient à marier : le plus âgé des garçons étoit donné à tour de rôle pour mari à la plus âgée des filles. Celle des deux parties qui refusoit de s'allier avec l'autre passoit au dernier rang de ceux qui devoient être mariés : alors on attendoit que le hasard assortît ces personnes. Le jour des noces étoit célébré avec peu d'appareil; seulement l'économe commun augmentoit de quelques mets le repas des nouveaux époux, et ce seul jour-là étoit pour eux un jour de fête. On les exemptoit de travail. Alors on leur assignoit une hutte séparée dans l'enclos, à condition que la femme se trouveroit tous les jours à son poste dans la salle des travaux, et que le mari se transporteroit à l'ordinaire à la campagne ou dans son atelier, pour s'acquitter de ses emplois. Le vice n'avoit point corrompu ces sociétés; on n'y voyoit aucune trace des déréglemens qu'on reprochoit aux autres anabaptistes. Cependant ils furent persécutés. L'empereur Ferdinand envoya des soldats pour les chasser de leur désert. Hutten donna lieu à cette persécution par ses déclamations contre les magistrats, et par la manie qu'il avoit d'établir une parfaite égalité parmi les hommes. On prétend qu'il fut brûlé à Inspruck; mais ce fait est contesté. Quoi qu'il en soit, après sa mort, le luxe s'introduisit parmi ses disciples, et y attira tous les vices.

I. HUTTERUS (Elie), théologien protestant, né à Ulm, vers l'année 1554, et mort à Nuremberg vers 1602, consacra ses jours à l'étude des langues, et parvint à apprendre toutes celles de l'occident et de l'orient. Les fruits de cette étude furent les ouvrages suivans : I. Une édition de la Bible en hébreu, intitulée *Via sancta, sive Biblia sacra hebræa veteris Testamenti*, Hambourg, 1587 et 1588, 2 vol. in-fol., remarquable par le psaume 117, qui se trouve à la fin en trente langues différentes; elle l'est encore en ce que les lettres radicales sont imprimées en caractères noirs et pleins, les serviles en caractères creux et pleins, et les quiescentes et défi-

cientes en petits caractères en-dessus de la ligne. Cette méthode fut approuvée des uns et blâmée des autres. II. Deux *Polyglottes*. La première, en quatre langues, parut à Hambourg en 1596, 3 vol. in-fol. La seconde, qui parut à Nuremberg en 1599, comprend l'hébreu, le chaldéen, le grec, le latin et l'allemand de la version de Luther. On y trouve encore ou le sclavon ou le français, ou l'italien, ou le saxon, suivant que les exemplaires ont été destinés particulièrement à ces diverses nations; mais il n'y a d'imprimé en ces quatre dernieres langues que le Pentateuque, les livres de Josué, des Juges et de Ruth. Ces Polyglottes sont aujourd'hui presque oubliées. Les savans n'y ont pas trouvé assez de choix pour les versions, et l'éditeur a corrigé trop hardiment le travail des autres. III. Un *nouveau Testament*, en douze langues, Nuremberg, 1599, 2 vol. in-fol. ou 4 vol. in-4°.

† II. HUTTERUS (Léonard), savant théologien protestant, né à Ulm, en 1553, étoit professeur de théologie à Wittemberg, et recteur de l'université de cette ville, où il mourut en 1616. Il a laissé beaucoup d'ouvrages, dont les principaux sont, I. Beaucoup d'*Ecrits* de controverse contre des ouvrages en faveur du papisme. II. *Concordia concors, sive de origine et progressu formulæ concordiæ ecclesiarum Augustanæ confessionis*, in-fol. C'est ce dernier ouvrage qui a fait sa célébrité.

* I. HUYGHENS (Constantin) lord de Zuylichem, né à La Haye en 1596, mort vers le milieu du 17e siècle, père du suivant, étoit secrétaire du prince d'Orange, et président du conseil. Il est connu par 14 volumes de *poésies latines*, sous le titre de *Momenta desultoria*, La Haye, 1655 : c'est un recueil fort peu estimé d'épigrammes et d'œuvres mêlées toutes en vers.

† II. HUYGHENS (Christian), célèbre mécanicien, né à La Haye en 1629, donna, à l'âge de 13 ans, des indices de ce génie profond qui devoit le guider dans les recherches les plus abstraites; dès neuf ans, il savoit l'arithmétique, la géographie, la musique, le latin et le grec. Envoyé à Leyde pour étudier le droit, il y trouva Schooten, commentateur de Descartes, qui fortifia son goût pour les mathématiques, et lui aplanit les voies de la haute géométrie. Huyghens ne tarda pas à se distinguer par des découvertes importantes. Il parcourut le Danemarck, l'Allemagne et l'Angleterre, où la société royale de Londres l'admit au nombre de ses membres. Enfin il vint en France. Sa réputation, qui l'y avoit précédé, fit désirer à Louis XIV de le retenir. Colbert réussit à l'y déterminer par une forte pension, et une place à l'académie des sciences, dont il fut un des plus laborieux et des plus illustres membres. Depuis Galilée, l'art de construire les télescopes avoit fait peu de progrès : on n'osoit passer une certaine longueur de foyer pour les objectifs. Huyghens, à la fois géomètre, physicien, astronome et mécanicien, s'appliqua à ce travail avec le génie qui abrège et perfectionne les opérations. Il construisit un instrument qui grossissoit près de cent fois les objets, et au moyen duquel il vit l'anneau de Saturne, en expliqua les phénomènes, et découvrit en même temps un satellite de cette planète. On trouve parmi ses *Œuvres posthumes* des éclaircissemens sur sa manière de travailler ces sortes de verres, dans un traité intitulé *De vitris poliendis*. Une des principales découvertes mécaniques de Huyghens, c'est l'application du pendule à ré-

gl[illegible] mouvement des horloges. L'égal[illegible] durée entre les oscillations du pendule étoit un phénomène déjà fort connu, lorsque Huyghens entra dans la carrière des mathématiques. Galilée, qui en avoit fait la première observation, avoit aussi eu l'idée de l'appliquer à la mesure du temps; et quelques astronomes, à son imitation, l'avoient employé dans cette vue; mais faute de moyens commodes pour en compter les vibrations et en perpétuer le mouvement, cette idée n'avoit pas été exécutée. Huyghens ne s'adonna pas plutôt à l'astronomie, que, frappé des avantages que cette science pouvoit tirer du pendule, et des inconvéniens qui s'y opposoient, il travailla à aplanir les difficultés. Le succès couronna ses efforts. Il imagina une construction d'horloge, où le pendule, servant de modérateur au rouage, ne lui permit qu'un mouvement très-uniforme. C'est cette découverte, faite en 1657, qui a fait appeler *pendules* les petites horloges d'appartement. Le docteur Kook, en Angleterre, et l'abbé Hautefeuille, en France, ont contesté à Huyghens l'invention de la *cycloïde*, propre à rendre toutes les vibrations du pendule égales. Le traité qu'il en publia sous le titre *Horologium oscillatorium* est de 1673. Ses ouvrages forment deux recueils, l'un intitulé *Opera varia*, Leyde, 1724, 2 vol. in 4°; l'autre, *Opera reliqua*, Amsterdam, 1728, 2 vol. in-4°. On a aussi de lui un *Traité de la pluralité des mondes*, traduit en français par Dufour en 1702, in-12; mais ce Traité est de douze ans postérieur à celui de Fontenelle (*voyez* Fontenelle). La révocation de l'Edit de Nantes l'ayant obligé, comme protestant, à retourner dans sa patrie, il y termina ses jours en 1695. On peut voir, dans la Correspondance littéraire de Léibnitz et de Bernoulli, combien ces hommes célèbres faisoient cas de Huyghens.

† III. HUYGHENS (Gommare), né à Lier, dans le Brabant, en 1631, professa la philosophie avec distinction à Louvain, et mourut dans cette ville le 27 octobre 1702, président du collége du pape Adrien VI. Huyghens, homme de mœurs très-pures, refusa d'écrire contre les quatre articles du clergé de France, refus qui indisposa contre lui la cour de Rome. On a de lui, I. *Methodus remittendi peccata*, 1674 et 1686, in-12. II. *Conferentiæ theologicæ*, 3 vol. in-12. III. Des *Thèses* sur la Grace, in-4°. IV. Un *Cours de théologie*, en 15 vol. in-12, publié sous le titre de *Breves observationes*.

HUYSUM (Jean) *Voyez* Van-Huysum.

I. HYACINTHE (Mythol.), fils d'Amyclès, roi de Sparte, d'autres disent d'Æbalus, roi d'Amycle en Laconie, fut aimé d'Apollon et de Zéphire. Comme il montroit plus d'inclination pour le premier, l'autre en conçut de la jalousie; et pour s'en venger, un jour qu'Apollon jouoit au disque ou au palet avec Hyacinthe, il poussa violemment contre la tête de celui-ci le palet qu'Apollon venoit de lancer, et le tua. Le Dieu, inconsolable de la mort de son ami, changea son sang en une fleur qui porte son nom.

† II. HYACINTHE (saint), religieux de l'ordre de Saint-Dominique, né à Sasse en Silésie, l'an 1183, de l'ancienne famille des Oldrovanski, prit l'habit de cet ordre à Rome en 1218. De retour dans son pays, il y fonda divers monastères de son ordre, alla prêcher la foi dans le nord, et mourut le 15 août 1257, à Cracovie. Clément VIII le canonisa en 1594.

III HYACINTHE de l'Assomption. *Voyez* MONTARGON.

HYACINTHIDES (Mythol.) Les filles d'Erectée ou Erictée, roi d'Athènes, s'étant généreusement dévouées pour le salut de leur patrie, reçurent ce surnom à cause du lieu où elles furent immolées; cet endroit étant appelé Hyacinthe.

HYAGNIS (Mythol.), père de Marsias, vaincu par Apollon, inventa, selon Plutarque, la flûte et l'harmonie phrygienne, environ 1500 ans avant J. C.

HYARBAS. *Voyez* HIARBAS.

HYAS (Mythol.), fille d'Ethra, dévorée par un lion, avoit sept sœurs, qui en moururent de douleur; mais Jupiter les changea en sept étoiles, qu'il plaça sur le front du taureau, où elles continuèrent de pleurer. C'est pour cela qu'on les appela *Hyades*, d'un nom grec signifiant pleuvoir. Les Latins leur donnèrent le nom de *Gueules*. D'autres disent que les Hyades étoient les nourrices de Bacchus, et les mettent au nombre des nymphes appelées *Dodonides*, de Dodone, ville d'Epire; ils ajoutent que Jupiter, pour les soustraire à la colère de Junon, les changea en étoiles.

† I. HYDE (Edouard), comte DE CLARENDON, né en 1508 dans le Wiltshire, fut chancelier d'Angleterre sous Charles II. La guerre ruineuse avec la Hollande, terminée en 1667 d'une manière peu avantageuse, avoit aigri l'humeur inquiète des Anglais. Charles, pour les calmer, leur sacrifia Clarendon, dont la vertu lui étoit devenue importune. Dans une cour dissolue, ce ministre avoit conservé des mœurs austères. Il n'avoit aucune complaisance pour les maitresses du roi; il gênoit ses plaisirs et s'opposoit à ses prodigalités. Le peuple cependant n'étoit pas favorable à ce chancelier, qui parloit souvent en sa faveur. Clarendon avoit même tous les partis contre lui. Les presbytériens lui reprochoient la persécution, et ce reproche étoit fondé. Les catholiques connoissant son zèle pour l'Église nationale, et désespérant d'obtenir la tolérance, se plaignoient de son inflexibilité. Quoique la guerre de Hollande eût été entreprise contre son avis, on lui en attribuoit le peu de succès, parce qu'on vouloit le trouver coupable. Les sceaux lui furent donc ôtés le 31 août 1667. Aussitôt un membre des communes se déclara son accusateur. L'accusation rouloit sur dix-sept articles, dont le plus grave étoit la vente de Dunkerque, conseillée à Charles II, ou plutôt non désapprouvée par le chancelier. La chambre haute refusa de faire arrêter Clarendon, qui aima mieux se retirer que de se défendre. Le parlement le bannit, et le roi donna son consentement au bill. Le chancelier passa en France et se fixa à Rouen, où il mourut le 10 décembre 1674, avec la réputation d'un sage, d'un homme d'état et d'un illustre citoyen. Il avoit passé sa jeunesse dans l'étude des lois, et peu de jurisconsultes connoissoient aussi bien celles de sa patrie. Son père l'exhortoit souvent à ne point relever l'autorité royale aux dépens de la liberté publique, et mourut d'apoplexie un jour qu'il lui répétoit cette leçon. Un accident si terrible s'imprima profondément dans le cœur du fils. Son zèle pour son souverain fut toujours celui d'un Anglais attaché aux principes de la constitution nationale; et c'est peut-être cette façon de penser qui contribua à sa disgrace auprès de Charles II. On a de lui, I. L'*Histoire des guerres civiles d'Angleterre*, depuis 1641 jusqu'en 1660, 3 vol. in-fol.,

Oxford, 1704, en anglais; et La Haye, en 6 vol. in-12, en français. C'est un des meilleurs morceaux d'histoire que l'Angleterre ait produits. II. Divers *Discours au parlement*, et d'*autres ouvrages*, dans lesquels il fait paroître les sentimens d'un honnête homme et d'un bon patriote.

† II. HYDE (Henri), comte DE CLARENDON, fils aîné du précédent, né en 1638 au comté de Wilts, mort en 1709, eut beaucoup de part à la restauration, et fut fait chambellan de la maison de la reine. Les persécutions que son père avoit essuyées le portèrent à se joindre au parti de l'opposition; mais en 1680 il fut fait conseiller privé. Jacques II le nomma ensuite lord lieutenant d'Irlande; mais peu après il fut rappelé et remplacé par le lord Tyrconel. Hyde, détenu quelque temps à la tour pour avoir refusé le serment au roi Guillaume, fut enfin élargi, et se retira dans ses terres, où il mourut. On a imprimé à Oxford son *Journal d'état* et ses *Lettres sur les affaires*, 1763, 2 vol. in-4°.

* III. HYDE (Laurent), frère du précédent, mort en 1711, employé fort jeune dans la diplomatie, fut nommé, en 1661, grand-maitre de la garde-robe du roi. En 1676 il fut chargé de l'ambassade en Pologne, puis il passa à Nimègue en qualité de plénipotentiaire pour le traité de paix. En 1679 il fut nommé premier commissaire de la trésorerie, et s'opposa au bill qui excluoit le duc d'Yorck de la succession. En 1681, ce seigneur fut créé vicomte Hyde, et peu après comte de Rochester. En 1684 il fut fait président du conseil, et lord trésorier; et l'année suivante chevalier de la jarretière. Jacques II lui fit de vives instances pour l'engager à changer de religion, mais il s'y refusa constamment, et cette fermeté causa sa disgrace. Sa place lui fut ôtée. Il fut ensuite membre de la commission pour les affaires du clergé, et il eut part à la révolution; puis en 1700 il fut créé lord lieutenant d'Irlande. Sous le règne de la reine Anne le lord Hyde fut nommé président du conseil. Ce seigneur a fait la *Dedicace* de l'Histoire de la rébellion, dont son père est auteur.

† IV. HYDE (Thomas), né à Billingsley en Angleterre l'an 1636, premier bibliothécaire de la bibliothèque bodleïenne, dont il donna le *Catalogue* in-folio, imprimé à Oxford en 1674, devint, en 1691, professeur d'arabe dans l'université de cette ville. Il s'est fait un nom par son *Traité de la religion des anciens Perses*, in-4°, à Oxford, 1700, réimprimé à Londres, 1760, dans le même format, avec quelques augmentations. Cet ouvrage, écrit en latin, renferme une érudition étonnante; nous ne voudrions pourtant pas dire avec l'auteur du Siècle de Louis XIV, « qu'il n'y a point de Persan qui ait connu la religion de Zoroastre comme ce savant. » Son ouvrage est écrit d'ailleurs d'une manière confuse. La première édition est rare; mais on l'a réimprimée en 1760, in-4°. Hyde, mort le 18 février 1703 chanoine d'Oxford, étoit extrêmement laborieux; la seule liste des ouvrages qu'il laissa en manuscrit, ou qu'il compila sur d'autres livres, formeroit un catalogue considérable. Il possédoit le chinois presque aussi bien que le persan. Il fut adressé, encore très-jeune, à Walton, pour l'aider dans le travail dont il s'occupoit alors pour sa Bible polyglotte. Indépendamment des soins qu'il donna à la correction de ce grand ouvrage, il se chargea du Pentateu-

que en langue persane, et le transcrivit en caractères persans, d'après les caracteres hébreux, dans lesquels il avoit été en premier lieu imprimé à Constantinople, travail d'autant plus difficile, dit Usher, que souvent une lettre hébraïque répond à la fois à plusieurs des caracteres de l'alphabeth persan, et qu'un Perse même auroit de la peine à distinguer celui auquel elle doit être rapportée. Il y joignit la traduction latine de cette version du Pentateuque. En 1665 il donna la traduction en latin d'après le persan d'Ulugh-Beig, petit-fils de Tamerlan, d'un ouvrage intitulé *Observations sur la longitude et la latitude des étoiles fixes*, avec des notes. On a encore de lui, I. *De ludis orientalibus*, Oxonii, 1694, 2 parties in-8°. II. La traduction latine de la *Cosmographie* d'Abraham Péristol, imprimée en hébreu et en latin, à Oxford, 1691, in-4°. III. *De herbæ Cha collectione, cum Epistolâ de mensuris Chinensium*, Oxonii, 1688, in-8°. Grégoire Sharp a donné le recueil de ses *Dissertations*, avec sa Vie, Oxford, 1767, deux vol. in-4°. Hyde fut interprète et secrétaire des langues orientales sous les règnes de Charles II, Jacques II et Guillaume III.

HYDER-ALY-KAN. *Voyez* AYDER-ALY-KAN.

HYDULPHE (saint). *Voyez* HIDULPHE.

HYGIE. *Voyez* SALUS.

I. HYGIN (saint), chargé du gouvernement de l'Eglise après la mort du pape saint Télesphore, l'an 139, mourut en 142. Ce fut de son temps que Valentin et Cerdon allèrent à Rome. Les deux *Décrétales* qu'on lui attribue sont supposées, et ce qu'on dit de son martyre n'est nullement certain.

II. HYGIN (Caius-Julius), grammairien célèbre, affranchi d'Auguste, et ami d'Ovide, étoit d'Espagne selon les uns, et, selon d'autres, d'Alexandrie, d'où Jules César l'avoit amené à Rome après la prise de cette ville. On lui attribue, I. Des *Fables, cum notis variorum*, Hambourg, 1674, in-8°; et dans les *Mythographi latini*, Amsterdam, 1681, 2 v. in-8°, qui se joignent aux auteurs *cum notis variorum*, et qui ont été réimprimés à Leyde, 1742, en 2 v. in-4°. II. *Astronomiæ poëticæ libri IV*, Venise, 1482, in-4°. Mais ces ouvrages sont de quelque écrivain du Bas-Empire : la barbarie du style en est la preuve.

† HYLARET (Maurice), né à Angoulême en 1559, prit l'habit de cordelier en 1551, et se distingua comme théologien et comme prédicateur. Pendant les troubles qui agitèrent la France, il se laissa entraîner par l'esprit de faction qui animoit alors la plupart des religieux. Il fut même un des plus ardens promoteurs de la Ligue, par ses *Sermons* séditieux, et par les confréries du Nom de Jésus, et du Cordon de Saint-François. Il mourut à Orléans le 30 décembre 1591; il étoit, depuis plus de vingt ans prédicateur ordinaire de cette ville, où ses obsèques se firent le 1er janvier 1592 en grande pompe. L'évêque, suivi de son clergé, y assista, le doyen de la cathédrale y officia, et un jacobin prononça l'oraison funèbre du défunt. La description de ces funérailles, le discours et les différentes pièces faites en son honneur furent imprimés à Orléans en 1592, in-4°, sous le titre de *Tombeau du vénérable frère Maurice Hylaret*. A la nouvelle de la mort de ce cordelier, les ligueurs en firent un autre saint Paul, et allèrent jusqu'à dire « qu'il faisoit, dans le ciel, la seconde Trinité avec les Guises, »

On a de lui des *Homélies* en latin, publiées en différens temps à Paris et à Lyon, en 5 vol. in-8°. Elles donnent une très-mauvaise idée du goût, du jugement et des lumières de l'auteur ; le fanatisme y perce à chaque page: on y trouve aussi beaucoup de traits d'indécence et mille fables ridicules.

I. HYLAS (Mythol.), fils de Théodamas, roi de Mysie, fut enlevé par Hercule. Ce héros s'étant enfui de Calydon avec Déjanire et son fils Hyllus, envoya demander, en passant, au roi Théodamas, de quoi donner à manger au jeune Hyllus qui avoit faim. Le roi l'ayant refusé, Hercule lui prit un de ses bœufs, l'égorgea et le fit cuire. Théodamas, irrité de cette violence, fit prendre les armes à ses sujets, et marcha contre Hercule. Le héros les mit en fuite, tua Théodamas, et emmena son fils Hylas, qu'il aima si tendrement, qu'il fut de tous ses voyages, et même de celui des Argonautes, pour la conquête de la toison d'or. Hercule ayant cassé sa rame, sortit du vaisseau avec Hylas pour couper dans les forêts de la Mysie de quoi en faire une autre. La chaleur étoit extrême, et le héros, tourmenté de la soif, envoya Hylas avec un vase puiser de l'eau dans le fleuve Ascanius, qui étoit proche, mais dont les rives étoient escarpées. Hylas, en se baissant, tomba dans le fleuve et se noya. C'est ce qui a donné lieu aux poëtes de dire que les nymphes l'avoient enlevé. Hercule, ne le voyant point revenir, fut si touché de l'avoir perdu, que laissant les Argonautes continuer leur route, il parcourut toute la Mysie pour le chercher.

* II. HYLAS, danseur, vivoit à Rome sous le siècle d'Auguste. Elève de Pylade qui avoit cultivé ses dispositions, il eut la témérité de défier son maître. Rome entière, entraînée par la faction de ce jeune présomptueux, court en foule au théâtre. Il s'agissoit de représenter Agamemnon. Pour exprimer la grandeur de ce roi, Hylas entre en scène guindé sur un cothurne qui le rehausse, et s'élevant encore sur la pointe des pieds, parvient à paroître beaucoup plus grand que la foule de pantomimes dont il est entouré. Alors ses partisans, et sur-tout les dames, de crier *bravo*. Pylade se présente à son tour avec une contenance noble et fiere. Sa danse grave, ses pas lents, ses mouvemens quelquefois animés, souvent suspendus, ses regards tantôt fixés sur la terre, tantôt tournés vers le ciel, peignent un homme occupé de grandes choses qu'il voit, qu'il pèse et qu'il compare en roi. Les spectateurs, en quelque sorte hors d'eux-mêmes, poussent un cri d'admiration, et l'orgueilleux Hylas est remis à sa place. « Jeune homme, dit alors froidement Pylade, nous avions à représenter un roi qui commandoit à vingt rois. Tu l'as fait long ; je l'ai fait grand. » Cette leçon ne corrigea point Hylas. Il cabala de nouveau, ce qui détermina Auguste, instruit par l'expérience du danger de pareilles intrigues chez un peuple qui commençoit à perdre son énergie, à le faire fouetter dans tous les lieux publics de Rome.

HYLÉE (Mythologie), nom d'un centaure que Pirithoüs avoit invité à ses noces. On dit qu'étant échauffé par les fumées du vin, il voulut faire violence à une des nymphes qui étoient du festin, et qu'il fut assommé par les Lapithes.

* HYLL (Albayn), médecin du 16e siècle, mort à Londres en 1559. Si l'on s'en rapporte à quelques auteurs gallois, il étoit de ce pays ; mais les Ecossais soutiennent qu'il étoit de leur nation. Il fit ses études

à l'université d'Oxford; ensuite il voyagea, et fut reçu docteur. On a de lui plusieurs *écrits* sur les ouvrages de Galien.

HYLLUS (Mythol.) étoit fils d'Hercule et de Déjanire. Après la mort de son père, il épousa Iole; mais Euristhée le chassa, aussi-bien que le reste des Héraclides. Il se sauva à Athènes, où il fit bâtir un temple à la Miséricorde, dans lequel les Athéniens voulurent que les criminels trouvassent un refuge assuré.

I. HYMENÉE *ou* HYMEN (Mythologie), divinité qui présidoit aux noces; il étoit fils de Bacchus et de Vénus. Catulle et d'autres disent d'Uranie. Comme on croyoit qu'il avoit institué le mariage, on l'invoquoit dans ces circonstances, et on lui adressoit des prières dans les épithalames, comme on le voit dans Catulle et ailleurs. Quelques auteurs ont écrit qu'Hymen étoit un jeune homme qui fut écrasé le jour de ses noces dans sa maison, et que, pour expier ce malheur, les Grecs avoient établi qu'on l'invoqueroit dans ces sortes de cérémonies, comme on invoquoit Thalassius à Rome. Les peintres et les sculpteurs représentoient le dieu Hymen sous la figure d'un jeune homme couronné de roses, avec un flambeau à la main. On appeloit aussi de ce nom les vers qu'on chantoit pour les noces.

II. HYMENÉE d'Ephèse, converti aux premières prédications de saint Paul, embrassa depuis l'opinion de ceux qui nioient la résurrection de la chair, et fut excommunié par cet apôtre, l'an 63 de J. C. On ne sait ce qu'il devint depuis.

HYPACE *ou* HYPATIUS, neveu d'Anastase, empereur d'Orient, eut beaucoup de part à l'administration de l'empire, sous le règne de son oncle. Après la mort de Justin, la faction des blancs et des verts excita une révolte à Constantinople. Un parti des factieux traîna Hypace à la place de Constantin, et le proclama empereur en 531, malgré les pleurs de sa femme, qui leur représentoit qu'au lieu de lui faire honneur, ils le conduisoient à la mort. Les séditieux, n'ayant point de diadème, lui mirent un collier d'or sur la tête. La révolte ayant été apaisée, Justinien fit arrêter Hypace, et le condamna au dernier supplice. Cet infortuné, revêtu de la pourpre malgré lui, montra beaucoup de courage dans ses derniers momens. Il dit à ceux qui le plaignoient « qu'il étoit honteux de gémir et de pleurer, lorsqu'on souffroit la mort sans l'avoir méritée. » Son corps fut jeté dans la mer, ses biens furent confisqués; mais Justinien les rendit à ses enfans.

† HYPACIE, fille de Théon, philosophe et mathématicien célèbre d'Alexandrie, eut son père pour maître. Elle le surpassa dans la connoissance des mathématiques, et sur-tout dans la géométrie, dont elle avoit fait son étude principale. Pour se perfectionner dans les sciences, elle alla à Athènes, et y fit de si grands progrès, qu'on lui donna la chaire de professeur que le célèbre Photin avoit occupée à Alexandrie. Sa réputation se répandit par-tout, et on vint de toute part l'entendre. Elle étoit d'une rare beauté, et d'une extrême sagesse. Un de ses écoliers la pressant de se rendre à ses désirs avec une extrême vivacité, elle ne lui répondit que par des raisonnemens philosophiques. Tous les préfets d'Egypte recherchèrent son amitié. Oreste sur-tout fut lié très-étroitement avec elle. Comme saint Cyrille et ce préfet étoient brouillés, et que celui-ci ne voulut pas se rac-

commoder avec le saint évêque, le peuple crut que c'étoit par le conseil d'Hypacie qui étoit païenne comme lui. La populace conçut contre elle une haine implacable, qui s'aigrit de plus en plus. « Une troupe de gens emportés, dit Fleury, conduits par un lecteur nommé Pierre, la guettèrent comme elle entroit chez elle, la tirèrent de sa chaise, et la traînèrent à l'église nommée Césarée. Ils la dépouillèrent, la mirent en pièces, et brûlèrent ses membres au lieu nommé Cinarion. « Cette action, dit l'historien Socrate, attira un grand reproche à Cyrille et à l'Eglise d'Alexandrie. Puis il ajoute, cela se passa la 4e année de Cyrille, sous le 10e consulat d'Honorius, et le 6e de Théodose, au mois de mars, pendant les jeûnes, c'est-à-dire, le carême de l'an 415. » Hypacie avoit *commenté* le mathématicien Diophante, et *composé plusieurs ouvrages* qui ne sont pas venus jusqu'à nous. *Voyez* sa Vie par l'abbé Goujet, dans le tome cinquième des Mémoires de littérature du P. Desmolets.

HYPARCHIE. *Voyez* HIPPARCHIE.

HYPATIUS. *Voyez* HYPACE.

† HYPÉRIDE, Athénien, orateur, disciple de Platon et d'Isocrate, gouverna la république d'Athènes avec sagesse, et défendit avec courage la liberté de sa patrie. Des députés d'Antipater, admis à l'audience de l'aréopage, parlèrent de ce prince comme du plus honnête homme du monde. « Nous savons, répondit Hypéride, que votre monarque est un honnête homme ; mais nous savons aussi que nous ne voulons pas d'un maître, quelque honnête homme qu'il soit. » Après la malheureuse issue du combat de Cranon, il fut pris et mené à Antipater, qui le fit mourir. Cet éloquent républicain, que l'on compte parmi les dix célèbres orateurs grecs, avoit composé un grand nombre de *Harangues* qui ne sont pas parvenues jusqu'à nous, à l'exception d'une seule, qui donne une idée avantageuse de la douceur et de l'élégance de son style. Hypéride plaidoit pour Phryné, accusée d'impiété devant l'aréopage ; sa cause étoit foible, mais les juges étoient sensibles. Hypéride triompha en arrachant le voile qui couvroit le sein de sa cliente, et qui enveloppoit une partie de son corps : « Oserez-vous, dit l'orateur, condamner ce chef-d'œuvre des dieux » ? L'aréopage et le peuple sont entraînés, et Phryné est acquittée. Hypéride méritoit d'être l'avocat des belles, il entretenoit trois courtisanes.

HYPERION, (Mythol.), Titan, fils de Cœlus, fut chargé, dit-on, de conduire le char du Soleil : ce qui l'a fait regarder par quelques-uns comme père du Soleil, et par d'autres, comme le Soleil lui-même.

† HYPERIUS (Gérard-André), professeur de théologie à Marpurg, né à Ypres en 1511, et mort en 1564, étoit un homme très-habile, et un partisan de la réforme. On a de lui, deux traités, in-8°, estimés dans leur temps, l'un *De rectè formando theologiæ studio* ; l'autre, *De formandis concionibus sacris.* Il y a affecté de se taire sur les matières controversées par les hérétiques. Le P. Laurent de Villa-Vicentio, augustin espagnol, et docteur de Louvain, a donné une édition de ces ouvrages, corrigés. On a encore de lui, des *Traités théologiques*, en 2 vol. in-8°, Bâle, 1570 et 1571 ; et des *Commentaires sur St.-Paul*, Zurich, 1582 et 1584, 3 vol. in-fol., remplis de diatribes et de déclamations contre l'Église catholique.

HYPERMNESTRE, (Mythol.) celle des cinquante filles de Danaüs, roi d'Argos, qui ne voulut point obéir à l'ordre cruel que Danaüs avoit donné à toutes ses filles, de poignarder leurs maris la première nuit de leurs noces. Cette princesse sauva la vie à Lyncée son époux, après qu'elle lui eut fait promettre de ne point lui ravir sa virginité. *Voy.* LYNCÉE, n° II.

* HYPSICLES, d'Alexandrie, disciple d'Isidore, vécut sous M. Aurélius et Lucius Vérus; on lui attribue un ouvrage d'astronomie, intitulé *Anaphoricus*, imprimé en grec avec la version latine de Mentélius, et réuni avec l'Optique d'Héliodorus, Paris, 1680, in-4°.

HYPSICRATÉE, femme de Mithridate, roi de Pont, célèbre par sa vertu et sa beauté, accoutuma son corps délicat aux plus rudes fatigues, à monter à cheval, à supporter le poids des armes, pour suivre dans toutes ses expéditions guerrières son époux qu'elle ne vouloit point quitter.

HYPSIPILE (Mythol.), fille de Thoas, roi de Lemnos, sauva la vie à son père, lorsque les femmes de cette île firent un massacre général de tous les hommes qui l'habitoient. Hypsipile cacha son père avec soin, et fit accroire qu'elle s'en étoit défaite; alors les femmes l'élurent pour leur reine. Quelque temps après les Argonautes abordèrent dans l'île de Lemnos, où, trouvant toutes les femmes sans maris, ils eurent commerce avec elles. Hypsipile s'attacha à Jason leur chef, et en eut deux enfans jumeaux, dont l'un fut nommé Thoas, comme son grand-père, et l'autre Enneus, le même qui conduisit les troupes des Lemniens au siége de Troie. Jason l'abandonna avec ses enfans, et continua son voyage. Après son départ, les Lemniennes, ayant découvert qu'elle avoit épargné son père Thoas, la chassèrent de l'île, et elle se retira dans le Péloponnèse.

I. HYRCAN Ier (Jean), souverain sacrificateur et prince des Juifs, succéda à son père Simon Macchabée, tué en trahison par Ptolomée son gendre. Ce traitre avoit été gagné par Antiochus-Sidètes, roi de Syrie. Après avoir massacré son beau-père, il voulut faire égorger son beau-frère Jean Hyrcan; mais ce héros fit arrêter et punir de mort les assassins. Ce fut alors que le perfide Ptolomée appela Antiochus dans la Judée. Hyrcan, enfermé dans Jérusalem, y fut assiégé par le roi de Syrie. Après un siége long et opiniâtre, durant lequel Antiochus donna du secours aux assiégés que la famine tourmentoit, et fournit même des vases précieux, des parfums et des victimes pour la fête des tabernacles, la paix fut conclue. Les conditions furent que les Juifs lui remettroient leurs armes avec les tributs qu'ils recevoient de Joppé et des autres villes hors de la Judée. Après la mort d'Antiochus, Hyrcan profita des troubles de la Syrie pour venger son pays. Il prit plusieurs villes en Judée, subjugua les Iduméens, démolit le temple de Garizim, s'empara de Samarie, et mourut l'an 106 avant Jésus-Christ.

II. HYRCAN II, fils aîné d'Alexandre I, succéda à son père au pontificat chez les Juifs, l'an 78e avant Jésus-Christ; et selon le droit d'aînesse, il devoit lui succéder à la couronne. Son frère Aristobule la lui disputa après la mort d'Alexandra leur mère, qui avoit gouverné neuf ou dix ans, et la lui ravit les armes à la main. Par un traité qui suivit cette victoire, l'an 66 avant Jésus-Christ, Hyrcan se contenta

de la dignité de grand-prêtre; mais depuis il eut l'imprudence d'aller mendier les secours d'Arétas, roi des Arabes, qui assiégea Aristobule dans le temple. Ce dernier ayant gagné Scaurus, lieutenant de Pompée, fit lever le siége, et défit Arétas et Hyrcan, à qui Pompée, Gabinius, et puis César, laissèrent la grande sacrificature. Hyrcan tomba ensuite entre les mains de son neveu Antigone, qui lui fit couper les oreilles. Enfin, s'étant laissé persuader par Alexandra, sa fille, mère de Mariamne, femme d'Hérode, de se retirer vers les Arabes, Hérode le fit mourir à l'âge de 80 ans, l'an 30 avant Jésus-Christ.

HYRÉE (Mythol.), paysan de la Béotie en Grèce, eut l'honneur de loger dans sa cabane Jupiter, Neptune et Mercure. Ces dieux, voulant le récompenser du bon accueil qu'il leur avoit fait, lui dirent de demander ce qu'il voudroit, avec assurance de l'obtenir. Il demanda un fils, sans néanmoins prendre de femme. Les dieux, pour satisfaire à leur promesse, urinèrent sur la peau d'une génisse, son seul bien, qu'il avoit sacrifiée généreusement au repas de ses hôtes; et dix mois après, il en vint un enfant qui fut nommé Urion, à cause de l'urine dont il étoit né. Dans la suite, la première lettre de son nom fut changée en O, et il fut appelé Orion. S'il y a dans la fable d'ingénieuses fictions, ce n'est pas celle-ci.

HYSTASPES, fils d'Arasme, de la famille des Achéménides, père de Darius, qui régna dans la Perse, après avoir tué le mage Smerdis, étoit gouverneur de la Perse propre, quand son fils eut la couronne. Ctésias ajoute qu'il survécut peu après cet événement; et qu'ayant voulu qu'on le portât au tombeau que son fils s'étoit fait faire entre deux montagnes, les prêtres qui étoient chargés de l'y monter avec sa femme, laissèrent échapper les cordes qui le suspendoient, et qu'Hystaspes mourut de cette chute.

* I. HYWEL (Dada) *ou* HOWEL-LE-BON, célèbre prince et législateur gallois, qui mourut en 948. Il alla à Rome pour revoir le code de ce pays.

* II. HYWEL (Ab Morgan Mawr), prince de Glamorgan, né en 913, mort en 1043, vécut ainsi, suivant les historiens, 130 ans. Il est représenté comme le plus sage et le meilleur des princes qui ont régné sur la Grande-Bretagne. On trouve dans cette race plusieurs exemples de longévité: et on y compte Morgan Mawr, qui vécut 129 ans; Hywel ab Rhys, qui vécut 124, et Arthvael ab Rhys, qui vécut 120, suivant les mêmes autorités.

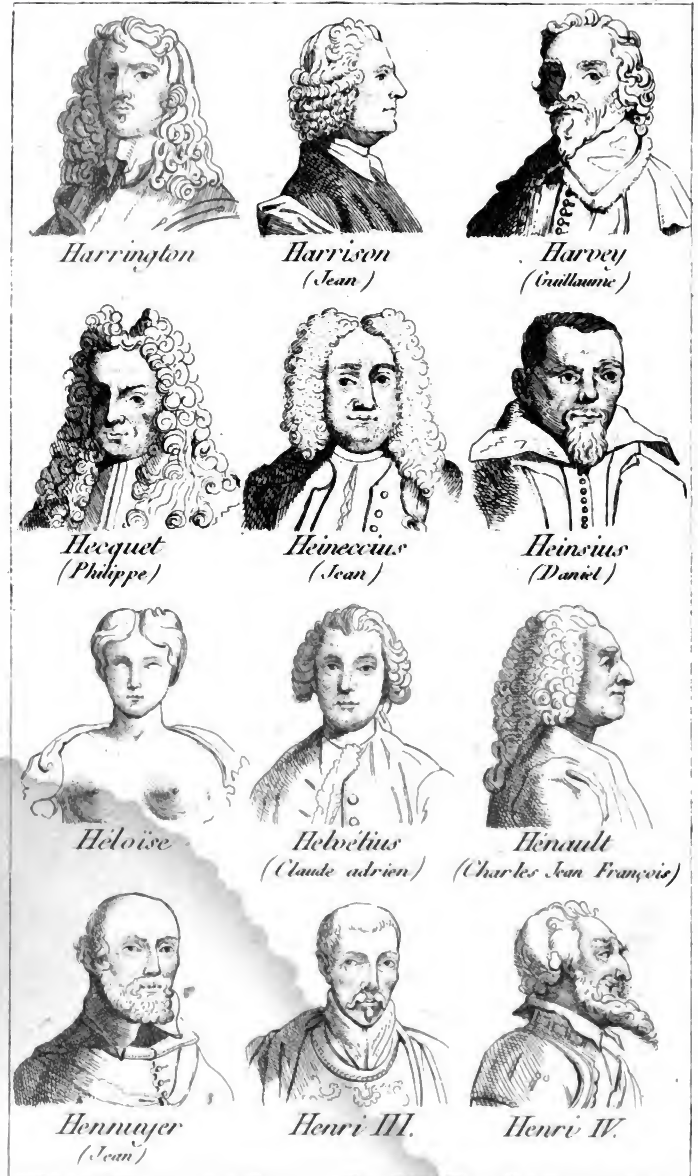
* III. HYWEL (Ab Owain Gwynedd), prince de North-Wales (pays de Galles), mort en 1171. On a de lui *quelques pièces de vers* dans l'Archéologie galloise. A la mort de son père, en 1169, Hywel tenta de monter sur le trône, au préjudice de ses frères; mais vaincu et blessé, il passa en Irlande où il mourut.

FIN DU TOME HUITIÈME.



P. Bellefonds del.t et sc.


Habert
(Henri Louis)
Haller
(Albert)
Halley
(Edmond)
Hall
(Joseph)
Hamilton
(Antoine)
Hampden
(Jean)
Handel
(George Frédéric)
Harcourt
(Henri de Lorraine d')
Harcourt
(Le Maréchal d')
Harlay
(Achille de)
président
Harlay
(François)
Harpe
(Jean de la)


Harrington
Harrison
(Jean)
Harvey
(Guillaume)
Hecquet
(Philippe)
Heineccius
(Jean)
Heinsius
(Daniel)
Héloïse
Helvétius
(Claude adrien)
Hénault
(Charles Jean François)
Henniyer
(Jean)
Henri III.
Henri IV.


Henri V.
Henri VII.
Henri VIII.
Henriette
De France
Hérodote
Hésiode
Heurnius
(Jean)
Heyn
Hipparque
Hippocrate
Hobbes
(Thomas)
Hogarth
(Guillaume)


Holbein
(Jean)
Homère
Horace
Hortensius
(Quintus)
Hospital
(Michel de)
Houdart
(de la Mothe)
Houlières
(Mme. des)
Hugues Capet
(Chef de la 3me race)
Hume
(David)
Huniade
(Jean Lorrin)
Hus
(Jean)
Hughens
(Gommare)

